Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Nouvelles lettres angloises, ou Histoire du chevalier Grundisson [Document électroniqueSamuel Richardson] ; [trad. de l'anglais par l'abbé Prévost]

LETTRE 1

p1

Miss Lucie Selby, à Miss Henriette Byron.

au château d' Ashby-Canons, 10 janvier.

Votre résolution d' accompagner Madame Reves à Londres, a fort alarmé vos trois amans. Soyez sûre que vous entendrez parler de deux au moins. Une fille aussi aimable que ma chère Henriette doit s' attendre qu' on lui demandera compte de ses démarches.

p2

M Greville, avec sa résolution ordinaire, menace de vous suivre à la ville ; et là, dit-il, il observera tous les mouvemens de chaque mortel qui approchera de vous ; et, pour peu qu' on lui en donne sujet, il fera connoître ses prétentions, et le danger qu' il y auroit à lui disputer votre coeur. Mais il faut lui rendre justice ; quoiqu' il traite ses rivaux avec cette fierté, il parle de vous avec plus de respect et d' admiration qu' on n' en a jamais eu pour une femme. Ange et déesse sont des noms auxquels vous êtes accoutumée dans son langage, mais, quoiqu' il les accompagne de l' air badin que vous lui connoissez, je suis sûre qu' il vous admire sincèrement.

M Fenwich, d' un ton moins déterminé, ne laisse pas de déclarer qu' il suivra vos traces, si votre absence dure plus de quinze jours. Le doux *Orme* n' exprime ses craintes que par des soupirs, et

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

demande au ciel que vos résolutions puissent changer. Quoique sans espérance, dit-il, c' est une extrême consolation pour lui de pouvoir penser qu' il habite le même canton que vous, et de jouir quelquefois de la satisfaction de vous voir. Il s' étonne que votre grand' mère, votre tante et votre oncle puissent vivre sans vous. M et Madame Reves, ajoute-t-il, sont trop heureux de l' ascendant que nous leur avons laissé prendre sur notre famille. Enfin chacun de vos admirateurs craint de voir

p3

augmenter les obstacles avec le nombre de ses concurrens ; mais que leur importe, n' ai-je pas fait difficulté de leur dire, lorsqu' ils savent si bien que vous n' êtes portée à favoriser aucun des trois ?
Si vous persistez dans le dessein de partir, et qu' il n' y ait rien de changé au tems de votre départ, j' irai vous souhaiter un heureux voyage, et beaucoup de plaisir dans la ville, mais sur-tout d' en revenir avec un coeur libre. Ma soeur, dont la santé continue de baisser, trouvera bon que je la quitte pour un devoir dont je ne veux pas être dispensée. Ne pensez point à venir ici, vous seriez trop affligée de voir cette pauvre chère fille dans l' état où elle est actuellement. Je sais combien vous êtes sensible aux infirmités de vos amis, lorsque vous n' avez pas l' espérance de les guérir ; et toute votre famille, faisant dépendre son bonheur de votre contentement, il y auroit de la cruauté à vous donner quelque sujet de tristesse.
M Greville nous quitte à ce moment. Il étoit venu nous surprendre à dîner ; il n' a parlé que de vous ; et ses menaces, comme je les ai nommées à lui-même, n' ont pas cessé sur votre départ pour la ville. Après le dîner, il nous a fait la lecture d' une lettre de Milady Trampton, qui vous regarde presqu' uniquement. Il nous a lu aussi quelques endroits d' une copie de sa réponse, dans l' opinion, je m' imagine, que je lui proposerois

p4

de me la laisser. C' est un homme fort vain, comme vous savez, et qui fait un cas extrême de tout ce qu' il écrit. Je lui ai demandé son papier. Il a paru craindre qu' il ne tombât sous

vos yeux ; mais j' ai pénétré l' artifice. Cependant, s' étant fait apporter une plume et de l' encre, il a rayé deux ou trois phrases avec tant de soin, comme vous le remarquerez, qu' il s' est flatté qu' on ne pourroit les lire ; mais l' encre que je lui avois fait donner, étoit plus pâle que la sienne, et vous verrez que toutes ces précautions n' ont pas suffi. Je lui ai promis de lui renvoyer sa lettre.
J' attends de vous quelques lignes par le porteur, pour m' apprendre si votre résolution se soutient. Adieu, chère Henriette ; que le ciel vous protège et vous guide dans quelque lieu que votre complaisance ou votre goût puisse vous porter.

p5

LETTRE 2

(enfermée dans la précédente.)
M Greville à Milady Trampton.
Northampton, 6 janvier.
Vous me demandez, madame, un portrait fidelle de la célèbre Miss Byron, qui fait l' ornement de notre province ; et vous voulez savoir s' il est vrai, comme vous l' avez appris, que l' amour m' ait mis au nombre de ses admirateurs particuliers. Cette distinction, madame, est fort juste ; car il n' y a personne, assurément, qui puisse la voir sans l' admirer. Votre curiosité, dites-vous, ne regarde que sa figure ; et vous ajoutez que la plupart des femmes donnent plus de soin à cette espèce de beauté qu' à celle de l' ame. Peut-être conviendrai-je du moins que l' une excite plutôt leur jalousie que l' autre. Mais qui pourroit représenter Miss Byron, et ne s' arrêter qu' à sa figure, lorsque tous ses traits sont vivifiés par une ame qui leur fait annoncer toutes les perfections, et qui donne de la dignité à son air, à ses regards, à ses moindres mouvemens ?
Personne au monde n' a plus de passion que moi pour la beauté. Jusqu' au moment où j' ai

p6

connu Miss Byron, j' étois du nombre de ceux

qui ne considèrent point d' autre avantage dans une femme. Sérieusement je regardois toutes les qualités de l' esprit, comme inutiles ou comme déplacées dans ce sexe. Vous savez, madame, quelles libertés je m' accordois là-dessus, et vous m' en avez fait souvent des reproches. Une femme sage, une femme savante me paroissoient des caractères forcés qui blessoient la nature. Je voulois que les femmes fussent tout amour, et rien de plus. Si j' y admettois un peu de prudence, c' étoit seulement ce qu' il en falloit pour distinguer l' homme sensé du sot, et cela pour mon propre intérêt. Vous me connoissez de la vanité, madame ; mais, toute charmante qu' est Miss Byron, je défie le plus sensuel de ne pas admirer son ame plus que sa figure. Quel triomphe pour Satan, ai-je souvent pensé, en considérant ses perfections, sur-tout à l' église, s' il pouvoit rendre un homme capable de ravaler cet ange au rang des femmes ! Pardon, madame, souvenez-vous que j' ai la mauvaise habitude d' exprimer librement toutes mes folles idées.

La bonté du naturel se répand sur les traits les plus communs : quel doit être son effet sur un beau visage ! Jamais femme ne fut d' un meilleur naturel que Miss Byron. C' est une qualité qu' on attribue à tout votre sexe, depuis l' âge de seize

ans jusqu' à vingt, c' est-à-dire, pendant le règne des désirs et des sentimens ; mais elle est remarquable dans Miss Byron. On ne lui donneroit pas plus de dix-sept ans, quoiqu' elle en ait presque vingt. Sa beauté, qui ne fait que s' épanouir, durera plus long-tems que si elle avoit été plutôt dans sa fleur. Cependant un air de prudence, qui frappe dans son aspect, lui a donné, dès l' âge de douze ans, une véritable distinction, qui annonçoit ce qu' elle devoit être dans un âge plus avancé. Aussi cette beauté dominante, qui éclate sur son visage et dans toutes ses manières, est-elle accompagnée d' une dignité naturelle dans tout ce qu' elle dit et tout ce qu' elle fait, qui, malgré le mêlange d' une aimable franchise, à laquelle on reconnoît la supériorité de son ame sur celles de la plupart des autres femmes de son âge, étouffe, dans les plus hardis, toute espérance d' une familiarité trop libre. Sur ma foi, j' ignore comment elle s' y prend ; mais je ne dis rien que je n' éprouve. Elle badine, elle raille avec finesse, et je ne puis lui rendre ses plaisanteries. L' amour, dit-on, relève

ce qu' on adore. C' est peut-être ce qui me tient en bride.
à présent, doutez-vous, madame, de ma réponse à votre seconde question, si l' amour m' a mis au rang de ses admirateurs particuliers ? J' y suis, et le diable m' emporte, si je puis m' en

p8

défendre. Cependant je ne suis point encouragé, et personne ne l' est ; c' est ma consolation. Fenwich en tient plus que moi, s' il est possible. Notre connoissance a commencé par une querelle à cette occasion, et vous en avez su les suites, mais à présent nous sommes amis jurés.
Chacun est convenu de tenter fortune par la patience et la persévérance, d' autant plus que l' un n' a pas plus à se louer de son bonheur que l' autre. " à la vérité, nous avons fait abandonner le terrein à quelques douzaines d' autres admirateurs. Le pauvre Orme ne laisse pas de tenir bon ; mais il nous cause peu d' inquiétude, c' est un *larmoyeur* ; et, quoiqu' il ait une ouverture par sa soeur, qui voit souvent Madame Selby, et qui, étant fort estimée dans cette maison, lui rend apparemment le bon office d' entretenir Miss Byron de ses sentimens, nous ne craignons point une flamme qu' il éteindroit par ses larmes, avant qu' elle puisse nous troubler, quand il seroit assez heureux pour la faire naître. Vous aimez, vous autres femmes, qu' un homme fasse le plaintif autour de vous ; mais je n' ai point encore vu que dans la concurrence d' un amant vif et d' un doucereux, la préférence ait été pour le second " .

p9

Je dois néanmoins cette justice à Miss Byron, qu' avec le secret qu' elle a de se faire respecter, sa politesse est extrême, et qu' aucun de ses amans ne peut l' accuser d' orgueil ni de cruauté. Tout ce que j' appréhende, est qu' une si parfaite égalité d' ame ne rende l' entrée de son coeur fort difficile à l' amour. Elle attendra du moins qu' il se présente quelqu' un d' aussi parfait qu' elle, et dont le caractère puisse justifier son goût. Ma crainte vient d' une conversation que j' ai eue avec Madame Sherley, sa grand' mère. Cette dame, qui fait l' honneur de la vieillesse, m' a laissé entendre que les objections de sa petite-fille, contre Fenwich

et contre moi, venoient de quelques discours
libres qui nous échappent quelquefois, quoique
la mode en soit peut être établie dans le monde,
et que la plupart des femmes n' en aient pas plus
d' aversion pour ceux qui s' accordent ces libertés.
Mais quelle est donc son objection contre Orme ?
C' est assurément un animal fort réservé.
Miss Byron n' avoit que huit ans, lorsqu' elle
perdit sa mère. On prétend que c' étoit aussi une
excellente femme, et qu' elle mourut du regret
d' avoir perdu son mari. Elle ne lui survécut que
six mois. Rare exemple ! La grand' mère et la
tante, que la jeune personne respecte à l' excès,
déclarent qu' elles ne veulent pas se mêler de son
choix. Lorsqu' on sollicite leur faveur auprès

d' elles, elles répondent constamment qu' il faut
commencer par obtenir l' approbation de leur
Henriette, et que leur consentement est prêt.
Elles ont autour d' elles un M Deane, d' excellent
caractère pour un homme de robe ; mais,
à la vérité, une bonne succession, à laquelle il
ne s' attendoit point, lui a fait quitter sa
profession. Il est parrain d' Henriette, qui
l' appelle son papa, et toute la maison a beaucoup de
confiance à ses lumières. Je me suis adressé à lui ;
mais sa réponse est la même ; sa fille Henriette
doit choisir, toutes les propositions de cette
nature doivent venir d' elle.
Et pourquoi désesperois-je de réussir auprès
d' elle-même ? Moi, Greville, qui n' ai rien de
méprisable dans la figure, à qui l' on accorde du
moins l' air aisé, jouissant d' un bien considérable,
avec des espérances qui le sont encore plus : moi
qui chante, qui danse, qui me mets d' assez bon
goût, et qui ai reçu en partage une honnête portion
d' assurance, ce qui me fait passer pour un
joli homme aux yeux de mille autres femmes :
elle, âgée de vingt ans, avec une fortune qui ne
passe point douze ou quinze mille livres sterlings,
car la meilleure partie du bien de son père, qui
étoit beaucoup plus considérable, est passée dans
une autre branche, faute d' héritiers mâles,
n' attendant d' ailleurs que cinq cents livres
sterlings

de rente après sa grand' mère ; et, quoique son oncle Selby soit sans enfans, et qu' il ait beaucoup d' affection pour elle, il a, de son côté, des neveux et des nièces qu' il aime aussi ; car cette Henriette est la nièce de sa femme.
Je ne désespère de rien. Si la résolution, si la persévérance ont quelque pouvoir ; et si miss Byron est une femme, elle sera Madame Greville. Je l' ai dit à sa tante Selby, je l' ai dit à son oncle, je l' ai dit à sa cousine Lucie, qui est digne de toute l' amitié qu' elle a pour elle, et je n' ai pas fait difficulté de le dire vingt fois à elle-même.
Mais, pour venir à la description de sa figure... que je mente, si je sais par où commencer ! Elle est universellement charmante. Ne l' avez-vous pas entendu dire à tous ceux qui l' ont vue ?
Sa taille... commencerai-je par sa taille ?
On ne peut pas dire qu' elle soit grande ; mais elle est un peu au-dessus de la moyenne. Nous autres jeunes anglois, qui avons couru le monde, nous faisons peu d' attention aux tailles d' Angleterre, et nous leur préférons la négligence françoise. J' observe, en passant que les dames étrangères ont raison de ne pas rechercher une perfection à laquelle il leur est impossible d' atteindre. Si nous sommes raisonnables aussi, d' entrer là-dessus dans leur goût, c' est une autre question. Mais, quelque parti qu' on prenne là-dessus, il y

a tant de dignité, d' agrément dans le port, dans l' air et dans tous les mouvemens de Miss Henriette Byron, que les belles tailles seront toujours en honneur dans le lieu qu' elle habitera, au jugement des étrangers, comme à celui des anglois.
Sa peau est d' une blancheur et d' une finesse admirable. Je me suis attaché quelquefois à considérer sa peau, jusqu' à m' imaginer que je voyois couler son sang avec une douce égalité au-travers de ses veines transparentes. Son front s' ouvre avec une noblesse qui semble allier sensiblement la dignité et la modestie, et qui frappe, à la seule vue, d' une sorte de respect accompagné d' un délicieux plaisir. Ne m' en demandez pas d' autre description. Chaque trait, en un mot, est à l' épreuve de la plus fine critique ; et tout son visage et son cou, si admirablement placé sur deux épaules les mieux proportionnées du monde... que je périsse, si tout pris ensemble,

je ne la crois pas la plus parfaite beauté qu' on ait jamais vue ! Mais une autre perfection qui lui est particulière, et qui la distingue de toutes les femmes d' Angleterre, car il faut confesser qu' elle est plus commune en France ; c' est cette espèce de grâce que les françois nomment *physionomie* , et qu' on pourroit fort bien appeler *expression* . Quand sa taille, son port, sa peau, et tous ses traits ne

p13

seroient pas aussi parfaits qu' ils le sont, cette seule grâce, cette ame qui transpire de toutes les parties de son aimable visage, jointe à l' air aisé et gracieux de ses moindres mouvemens, forceroit tous les yeux de l' admirer.
Entrerai-je dans une description plus détaillée ? Oui, j' y veux entrer, au risque de n' en pas sortir aisément. Ses joues... je n' ai jamais vu des joues d' une si belle forme, relevées, comme elles sont, d' un teint ravissant, qui marque une parfaite santé ; le moindre sourire y creuse deux fossettes charmantes. Avec tant de raisons d' être si contente d' elle-même et de tout ce qui l' environne, car elle est l' idole de sa famille, je m' imagine que depuis l' enfance ses traits n' ont jamais souffert d' altération ; un pli, j' en suis sûr, ne pourroit habiter un instant sur son visage. Plût au ciel que j' eusse assez de pouvoir sur son coeur, pour troubler quelquefois cette sérénité ! Sa bouche... il n' y en eut jamais de si divine.
Mais quel sujet de s' en étonner ? Des lèvres si vermeilles, des dents si égales et si blanches, donneroient de la beauté à toute autre bouche. Son nez ajoute une nouvelle dignité à ses autres attraits ; son menton est tourné avec une grace inexprimable, et s' abaisse par une fossette presque imperceptible, ses yeux : ah, madame, ses yeux ! Bon dieu, quel éclat ! Cependant il est

p14

doux, sans aucun mélange de fierté. Que j' ai souvent méprisé dans les poëtes, ces descriptions forcées des yeux de leurs héroïnes ! Mais en accordant quelque chose à la licence poëtique, je leur pardonne, depuis que j' ai vu les yeux de Miss Henriette Byron. Ses cheveux sont un

ornement qui ne demande aucun soin ; toutes les boucles sont naturelles ; l' art ne prête rien au lustre qu' ils communiquent à toutes ses autres beautés. J' ai parlé de son cou... ici je n' ose me fier à moi. Incomparable fille ! Tout en est mille fois plus charmant qu' on ne peut se l' imaginer. Ses bras... vous avez quelquefois remarqué ma passion pour de beaux bras : en vérité, madame, les vôtres même ne l' emportent pas sur les siens. Ses mains ont toute la perfection que les plus grands peintres peuvent donner à des mains. Quels doigts ! Ils sont accoutumés à manier la plume, l' aiguille, le pinceau, les touches du clavessin, et tout avec la même excellence. ô madame ! Les femmes ont une ame, j' en suis à présent très-convaincu. Me pardonnerez-vous d' en avoir douté, d' avoir pensé long-tems qu' elles pouvoient n' avoir été données à l' homme que pour des usages passagers ?
N' ai-je pas entendu chanter Miss Byron ; ne l' ai-je pas vue danser ? Mais, corps et ame elle est toute harmonie. S' il est question de lecture

et de savoir acquis, quelle femme à cet âge... mais vous avez connu M Sherley, son grand père ; c' étoit un homme d' un savoir universel, et qui avoi acquis, dans le commerce des étrangers, autant de politesse que de lumières. Sa fille a fait ses délices depuis l' âge de sept ans, où elle étoit à son retour en Angleterre, jusqu' à quatorze, qui est à peu près le tems où elle l' a perdu ; son éducation étoit l' amusement de cet habile et vertueux précepteur. C' est entre ces deux âges, disoit-il souvent, qu' il faut jeter les fondemens du mérite et de la bonté dans les personnes de ce sexe, parce que de là elles passent tout d' un coup à l' état de femmes. Il ne pensa point à lui faire apprendre les langues mortes, dans la crainte de surcharger une plante si foible ; mais il prit plaisir à la perfectionner dans le françois et l' italien. Depuis la perte d' un père si respectable, qui fut suivie de celle de sa mère, elle a tiré aussi beaucoup d' avantage du commerce de sa grand' mère et de Madame Selby, sa tante paternelle, deux dames d' un mérite si distingué, que leurs leçons et leur exemple pourroient suppléer aux présens de la nature, dans une jeune personne qui les auroit reçus avec moins de profusion.
Je vous l' avois dit, madame, qu' en faisant le

portrait de Miss Byron, il étoit bien difficile de se borner à sa figure. Mais quelle horrible crainte

p16

vient me troubler ? Suis-je bien certain de n' avoir pas fait l' éloge de la femme d' autrui. Nous avons dans ce quartier une de ses cousines, une Madame Reves de Londres, qui est une femme de bel air, et que ma mauvaise étoile n' a conduite ici, que pour emmener cette Henriette avec elle, dans un monde que je redoute beaucoup. Femmes ! Femmes ! Pardon, madame ; mais quel ange de vingt ans est à l' épreuve de la vanité ? Au moment que Miss Byron paroîtra, l' éclat de ses charmes va se répandre ; mille nouveaux prétendans vont s' assembler autour d' elle ; et qui sait si quelque heureux petit-maître n' éblouira point une fille qui mérite une couronne ? Malheur au téméraire, quel qu' il puisse être, dont les prétentions oseront croiser les miennes avec quelque apparence de succès. En vous demandant grâce pour cette saillie, je ne puis vous dire, madame, qu' elle ne soit pas partie du coeur de votre très-humble, etc.
Greville.

p17

LETTRE 3

Miss Henriette Byron, à Miss Lucie Selby.
au château de Selby, 16 janvier.
Je vous renvoie sous cette enveloppe, ma chère Lucie, l' étrange lettre de M Greville ; comme vous la lui avez demandée, il ne doute point que vous ne me l' ayez communiquée. Je conclus que s' il s' en informe, le meilleur parti est de lui en faire l' aveu. Mais alors il voudra savoir ce que j' en ai pensé, car il sait que je n' ai rien de caché pour vous.
Dites-lui donc si vous le jugez à propos, que je suis beaucoup plus mécontente de son impétuosité, que sensible à ses flatteries. Dites-lui qu' il est fort dur pour moi, tandis que mes plus proches parens me laissent ma liberté, qu' un homme à qui je n' ai jamais donné sujet de me refuser le

respect qu' il doit à mon sexe, prenne le droit de me menacer de censurer ma conduite. Demandez-lui quels sont ses prétextes pour me suivre à Londres, ou dans tout autre lieu ? Si je n' avois pas déjà quelques raisons pour me renfermer, à son égard, dans les civilités du voisinage, il m' en fourniroit aujourd' hui de très-fortes. L' amant qui

p18

est capable de menacer, ne peut être qu' un mari tyrannique. Ne le pensez vous pas, ma chère Lucie ? Mais n' allez pas jusqu' à lui faire des suppositions d' amour et de mariage ; les hommes de son caractère expliquent tout en leur faveur, et prennent l' ombre pour une réalité.
Une femme qui se voit si fort exaltée au-dessus de ce qu' elle peut mériter, n' a-t-elle pas raison de craindre que si le flatteur devenoit son mari, elle ne tombât beaucoup dans son opinion, lorsqu' elle lui auroit donné le pouvoir de la traiter suivant ce qu' elle vaut, je dis même, en supposant qu' il soit assez aveuglé par sa passion, pour n' être pas absolument de mauvaise foi dans ses complimens ? En vérité, je méprise et je redoute également les flatteurs ; je les méprise pour leur fausseté, s' ils ne croient pas eux-mêmes ce qu' ils ont l' effronterie de dire, ou pour leur extravagance, s' ils peuvent se persuader tout ce qu' ils disent. Je les redoute par une juste défiance de moi-même, qui me fait craindre que leurs discours ne soient capables, comme ils doivent se le promettre dans la première de mes deux suppositions, de m' inspirer une vanité qui me ravaleroit fort au-dessous d' eux, et qui leur donneroit sujet de se faire un triomphe de ma folie, dans le tems même que je serois le plus enflée de ma propre sagesse ; en un mot, les grands complimens me révoltent toujours,

p19

et me forcent de rentrer aussi-tôt en moi-même. Qui n' a pas quelque chose à redouter de son amour propre ? Je ne doute nullement que M Greville n' ait souhaité que je vîsse sa lettre ; et cette idée me donne une sorte d' indignation contre moi-même. Il semble que cet homme-là ait découvert dans ma conduite quelques fautes que je ne me pardonnerois pas, si je les connoissois, et qui lui ont donné l' espérance de réussir en me traitant comme une folle.

J' espère que lui et les autres ne me suivront point à la ville, comme ils paroissent m' en menacer ; et s' ils le font, je ne les verrai assurément que lorsqu' il me sera impossible de les éviter : cependant leur marquer là-dessus de l' inquiétude, ou les prier de se dispenser du voyage, ce seroit me mettre dans le cas de leur avoir obligation de la complaisance qu' ils auroient pour mes volontés. Il ne me convient point de leur faire des loix dans cette occasion, puisqu' ils mettroient leur soumission à trop haut prix, où qu' ils seroient peut-être capables de se faire un mérite de leur passion pour me refuser.
Cependant je ne puis supporter de les voir obstinés à suivre ainsi tous mes pas. Ces hommes, ma chère, pour peu que nous leur donnassions de prise sur nous, exerceroient plus de tyrannie sur notre liberté que nos plus sévères parens,

et sans autre motif réel que leur propre satisfaction, au-lieu que nos parens les plus despotiques, n' ont en vue que notre bien, quoique leurs imprudentes filles ne se le persuadent pas toujours. Combien n' en voit-on pas néanmoins qui se laissent entraîner fort loin de leurs intentions, ou du moins fort loin de leur devoir, par ces prétendus amans, tandis que leur résistance est invincible à toutes les volontés de leurs parens ? ô ma chère ! Qu' il seroit à désirer pour moi d' avoir heureusement passé les huit ou dix années de ma vie dans lesquelles je vais entrer, du moins si je ne trouve pas, dans l' intervalle, un homme capable de fixer tous les sentimens de mon coeur ! Puissent-elles passer aussi heureusement que les quatre dernières, qui n' étoient pas moins importantes ! Se voir en état de promener sa vue du sommet d' une élévation de trente ans, être bien établi dans ses principes, n' avoir aucune folie essentielle à se reprocher ; quel bonheur !
Le départ de ma cousine Reves est fixé, l' indulgence de mes chers parens ne cesse point, et je suis toujours dans la même résolution ; mais je ne partirai point sans avoir vu ma chère Nancy. Quoi ! Je m' engagerois dans une partie de plaisir, et j' emporterois le chagrin de penser que j' ai laissé dans les souffrances une chère malade, avec de justes raisons de croire que j' ai appréhendé de

me donner un peu de peine, tandis que je suis sûre de pouvoir soulager du moins son coeur, par les tendres consolations de l' amitié ? Non, ma Lucie, croyez-moi, quand je n' aurois pas assez de générosité, j' ai assez d' amour propre pour ne pas m' exposer aux tourmens d' un remords si vif.
Ainsi, comptez de voir bientôt votre,
Henriette Byron.

LETTRE 4

Miss Byron, à Miss Selby.
à Londres, 24 janvier.
Nous arrivons ; il n' a rien manqué à l' agrément de notre voyage. Vous vous imaginez bien que M Greville et M Fenwich étoient à notre première pause. Ils avoient eu soin de nous tenir un dîner prêt ; mais ils vous rendront compte eux mêmes de toutes leurs attentions.
Ils ont renouvelé tous deux la menace de me suivre à Londres, si je m' y arrête plus d' un mois ; c' est porter trop loin la bonté. Vous voyez que leurs quinze jours sont prolongés du double.
Monsieur Fenwich, ayant trouvé l' occasion de m' entretenir seule pendant quelques minutes, m' a conjurée de l' aimer. M Greville m' a pressée,

avec les mêmes instances, de lui déclarer que je le hais ; cette déclaration, m' a-t-il dit, est tout ce qu' il désire à présent. Il est bien étrange, a-t-il ajouté, qu' il ne puisse obtenir de moi ni de l' amour ni de la haine ; c' est un singulier personnage. J' ai tourné ses plaintes en badinage, avec ma liberté ordinaire ; et je lui ai répondu que si j' étois capable de haïr quelqu' un, il seroit l' homme du monde que je ferois moins scrupule d' obliger sur ce point. Il m' a fait de vifs remercimens.
Ces deux messieurs paroissoient tentés de nous accompagner plus loin ; mais comme ils ne sont jamais hors de leur route, l' envie leur seroit venue d' aller jusqu' à Londres, et par degrés, nous les aurions eus sur les bras pendant tout le séjour que j' y dois faire. En remontant dans notre voiture, je les ai pressés fort sérieusement de nous quitter. Fenwich... mon ami... a dit Greville,

il faut retourner sur nos pas, Miss Byron prend
son air grave ; la gravité sur son visage, est un
langage assez clair pour nous. Ils ont pris congé
tous deux fort respectueusement ; je les ai
remerciés néanmoins de la civilité qui les avoit
conduits sur notre passage, et principalement de la
bonté qu' ils avoient de nous quitter. Principalement,
a répété Greville : ah, mademoiselle, que
vous en eût il coûté pour nous épargner cette
rigueur ! Viens, Fenwich, a-t-il dit à l' autre,
retirons-nous ;

p23

joignons nos malheureuses têtes ensemble, pour
vivre encore un peu du plaisir que
nous venons de goûter, et puis nous prendrons
le parti de nous aller pendre.
Il a fallu que notre voiture ait passé, comme
vous savez, devant la porte du parc de M Orme ;
il y étoit, sur le bord même du grand chemin :
je ne l' ai apperçu que de fort près, il nous a fait
une révérence jusqu' à terre, avec un air de
tristesse qui m' a touchée. Le pauvre M Orme !
J' aurois souhaité de pouvoir lui dire un mot en
passant ; mais les chevaux alloient si grand train !
Pourquoi marchoient-ils si vîte ? Cependant j' ai
remué la main, et j' ai penché la tête hors du
carosse autant que je l' ai pu, pour le saluer.
ô Miss Byron, s' est écriée là-dessus Madame
Reves ! C' est M Orme, je n' en doute plus, c' est
lui qui est l' heureux mortel. J' ai répondu que si
sa conjecture étoit vraie, je n' aurois pas eu
l' empressement qu' elle avoit remarqué ; mais il
me semble que j' aurois été charmée de pouvoir dire
une fois, adieu M Orme, car M Orme est un fort
bon homme. Mon coeur étoit encore attendri des
adieux que j' avois faits à ma chère famille ; et
vous savez, ma chère, que dans cet état une légère
impression pénètre plus facilement.
La maison de M et de Madame Reves est convenable
à leur fortune, c' est-à-dire, fort belle

p24

et meublée dans le meilleur goût. Madame Reves,
qui sait la passion que j' ai pour écrire, et
qu' on attend de moi beaucoup de lettres, m' a
fait préparer une provision de papier, de plumes

et d' encre ; elle m' a permis volontiers de prendre aussi-tôt possession de mon appartement, pour obéir à mes amis, qui m' ont ordonné, comme vous savez, de leur donner de mes nouvelles au premier moment de notre arrivée, et de vous adresser ordinairement mes lettres ; mais dans un espace si court, que puis-je avoir à vous marquer ? Mon appartement est d' une élégance extrême ; un petit cabinet de livres fort bien choisis, en fait le plus bel ornement pour moi, à l' exception néanmoins de mes plumes et de mon encre, auxquelles je ne dois rien préférer, puisqu' elles me doivent servir à procurer quelque amusement au château de Selby, par mon petit babil, qu' on y est accoutumé à souffrir avec tant d' indulgence.
Je vous demande votre bénédiction, ma chère et respectable grand' maman ; je vous demande la vôtre, ma bonne tante Selby, et la vôtre, mon cher et très-honoré oncle, à qui mon absence va peut-être ôter le plaisir que vous preniez quelquefois à tourmenter agréablement votre Henriette ; mais je ne me crois pas quitte de cette petite guerre dans l' éloignement.

Vous, ma chère Lucie, continuez de m' aimer autant que je m' efforcerai de mériter votre affection, et ne me laissez point ignorer l' état de notre chère Nancy. Mon coeur saigne pour elle ; je me serois crue tout-à-fait inexcusable, si j' étois venue passer trois mois à la ville, sans lui avoir répété, de ma propre bouche, les assurances de mon amitié, et celles du vif intérêt que je prends à sa santé. Quel nouveau mérite elle tire de sa patience ! Que ses souffrances me la rendent chère ! Si je tombe jamais dans l' affliction, ciel ! Donnez-moi son aimable, sa vertueuse résignation à vos plus douloureuses épreuves.
Je suis, ma chère cousine, etc.
Henriette Byron.

LETTRE 5

Miss Byron, à Miss Selby.
25 janvier.
Vous me réjouissez beaucoup, ma chère, par l' espérance que vos nouveaux médecins vous

donnent du rétablissement de notre chère Nancy : que nos voeux puissent être bientôt exaucés ! On m' a recommandé trois choses à mon départ ;

p26

la première, d' écrire souvent, très-souvent, m' a-t-on répété. Cet ordre n' étoit pas nécessaire ; mon coeur est avec vous, et les heureuses nouvelles que vous me donnez de tout ce qui m' est cher au monde, le mettent dans une délicieuse situation ; la seconde, de vous nommer les personnes avec lesquelles je suis destinée à vivre dans cette grande ville, et de vous faire la peinture de leurs caractères ; en troisième lieu, de vous apprendre, jusques dans l' origine, tous les soins, toutes les flatteries, et jusqu' aux témoignages muets de distinction ; ce sont les termes de ma tante, qui pourront être adressés à la jeune personne que vous honorez d' une si tendre amitié.

Vous souvenez-vous de la réponse que mon oncle fit au dernier de ces trois articles ? Je veux la répéter ici, pour lui faire voir que ses bons avis ne seront point oubliés.

La vanité du sexe, dit-il à l' assemblée, ne permettra point qu' il échappe rien de cette nature à notre Henriette. Les femmes, continua-t-il, se prodiguent si librement aux yeux du public, dans toutes les parties de la ville, qu' on y cherche beaucoup plus à voir de nouveaux visages, qu' à jouir du plaisir d' en voir de beaux, pour lesquels l' admiration est usée par l' habitude. Henriette porte sur ses joues, avec la fleur de la jeunesse, une

p27

honnête simplicité, qui peut attirer sur elle l' attention qu' on a pour une novice. Mais pourquoi lui remplir la tête d' idées de conquêtes et de galanteries ? Les femmes, ajouta mon oncle, s' offrent dans les assemblées publiques, en ordre et en rang, comme dans un marché. De ce que trois ou quatre étourdis de notre canton paroissent avoir quelques vues sur elle, comme des marchands qui enchérissent l' un sur l' autre dans une vente, vous concluez qu' à Londres elle ne mettra pas le pied hors de la porte, sans voir grossir le

nombre de ses courtisans.
Mon oncle se défioit donc de ma tête, et ne me croyoit pas capable de soutenir le vol que l' indulgence de mes autres amis me faisoit prendre. Il est vrai, ma chère Lucie, que notre sexe n' a que trop de penchant à se croire flatté, par des apparences d' admiration de la part de l' autre ; mais je me suis toujours efforcée de m' élever au-dessus de ce fol orgueil par les considérations suivantes. La flatterie est le vice commun des hommes. Ils ne cherchent à nous élever, que pour nous faire tomber dans l' abaissement, et pour s' exalter eux-mêmes sur la ruine de l' orgueil qu' ils trouvent en nous, et qu' ils ont l' art de nous inspirer. Comme l' humilité brille avec plus d' éclat dans les autres conditions, c' est aux femmes les plus exposées à la flatterie, qu' elle fait aussi le

plus d' honneur. Celle qui s' enfle des louanges des hommes, sur les avantages personnels qu' ils paroissent lui supposer, répond à leurs vues, et semble reconnoître qu' elle doit sa principale gloire à leur admiration ; et c' est se rabaisser autant qu' elle les relève. Les femmes n' ont-elles pas reçu du ciel une ame capable des plus hautes perfections ? Pourquoi seroient-elles plus ardentes à cultiver celles du corps ? La fleur de la jeunesse dure peu d' années : pourquoi n' aspirerions-nous pas à des biens dont la possession donneroit de la dignité à notre vieillesse ? Nous serions toutes aussi sages, aussi vénérables que ma grand' maman. C' est un exemple pour nous, ma chère. Quelle femme est aussi respectée, aussi chérie, des jeunes gens et des vieux, que ma grand' maman Sherley.
Pour commencer à remplir le second de mes devoirs, il faut vous faire le portrait de quelques jeunes personnes de l' un et de l' autre sexe, qui sont venues faire leur compliment à Madame Reves sur son retour. Miss Allestris, fille du chevalier de ce nom, a paru la première. Je l' ai trouvée très-jolie, l' air aisé, le caractère ouvert. Je crois que je l' aimerai.
Miss Bramber est la seconde. Elle est moins belle que Miss Allestris, mais dans l' air et les manières, elle ne manque point d' agrémens. Un peu d' empressement à parler, c' est le seul défaut que je lui ai trouvé.

p29

Dans son silence même, elle paroissoit chercher
à dire quelque chose, quoiqu' elle eût épuisé
deux ou trois sujets. Je lui reproche d' autant plus
librement cette volubilité de langue, que
M et Madame Reves ne l' ont pas remarquée, comme
ils l' auroient fait, s' ils n' y étoient pas
accoutumés. Cependant il se peut que la joie de
revoir ses amis ait ouvert ses lèvres. Si je
devine juste, pardon, chère Miss Bramber !
Miss Sally, sa cadette, est fort aimable,
avec beaucoup de modestie ; un peu contrainte,
peut-être par la vivacité de sa soeur aînée.
La différence de leur âge est de six ou
sept ans ; de sorte que Miss Bramber paroît
regarder sa soeur sur le pied de ce qu' elle étoit
il y a deux ou trois ans, car Miss Sally n' en a
pas plus de dix-sept. Ce qui me confirme dans cette
idée, c' est que la plus jeune étoit beaucoup moins
réservée, lorsque sa soeur s' éloignoit un moment,
et qu' à son retour, elle recommençoit à fermer
sa petite bouche, qui est réellement très-jolie,
sans compter que l' autre ne la nommoit jamais
que mon enfant, avec l' air du droit d' aînesse, et
que l' autre disoit modestement ma soeur, d' un
ton qui n' étoit pas éloigné du respect.
Deux hommes assez jeunes, qui donnoient la
main aux deux soeurs, étoient M Barnel, neveu
de Milady Allestris, et M Sommer. Le second
est marié nouvellement. Je lui ai trouvé beaucoup

p30

d' affectation dans les manières, et tout l' air d' un
homme fort rempli de ses perfections. Après son
départ, j' ai dit à Madame Reves que je le croyois
fort amoureux de lui-même. Elle en est convenue.
Cependant cet excès d' amour propre est assez mal
fondé : c' est un homme fort ordinaire,
quoiqu' extrêmement recherché dans sa parure. Il
paroît que sa femme étoit une veuve très-riche.
Avant qu' elle l' eût rendu important à ses propres
yeux, en devenant amoureuse de lui, c' étoit un
jeune homme assez modeste, qui n' avoit pas
découvert en lui-même plus de mérite qu' on ne lui
en reconnoissoit ; et cette raison a fait pardonner
à sa femme le goût qu' elle a pris pour lui. Mais,
depuis son mariage, il est devenu parleur,
audacieux, décisif ; il a mauvaise opinion de tout
notre sexe : et ce qu' il y a de pis, il n' en a pas

une meilleure de sa femme, pour la préférence
qu' elle lui a donnée.
Il a marqué beaucoup d' attention pour moi,
mais de manière à faire penser que je devois me
croire fort honorée de l' approbation d' un si bon
juge.
M Barnel est un jeune homme qui sera toujours
jeune, ou je suis trompée. Je ne l' ai pris
d' abord que pour un fat. Il a commencé avec
affectation par quelques traits assez judicieux,
quoique des plus communs. Une heureuse mémoire,

p31

qui rend capable de se faire honneur de
l' esprit d' autrui, est une sorte de mérite. Mais,
lorsqu' il a voulu marcher seul, il lui est échappé
bien des choses qui ne peuvent sortir de la bouche
d' un homme sensé. Ainsi je prononce hardiment
sur lui. Cependant, à juger par les seuls dehors,
il peut passer pour un de nos jeunes gens du bel
air. Il se met fort bien, et, s' il a quelque goût,
c' est pour la parure : mais il ne l' ignore point :
car il nous a vanté plusieurs parties de la sienne,
et, lorsqu' il en a trouvé l' occasion, il est
toujours tombé sur le même point. Ce qui achève de le
peindre pour moi, c' est qu' aussi souvent que la
conversation a pris un tour sérieux, il s' est levé
de sa chaise, en fredonnant un air italien,
quoiqu' il s' y entende fort peu, mais il sembloit
prendre plaisir au son de sa propre voix. Cet
admirable homme s' est rappelé quelques magnifiques
complimens, qu' il m' a fait l' honneur de
m' appliquer, en paroissant s' attendre que j' en
prendrois meilleure opinion de moi-même. Je ne
m' étonne point que les hommes en aient une si
mauvaise des femmes, s' ils nous croient capables
d' entendre avec plaisir tant de sottises,
hasardées sous le nom de complimens.
Nous avons eu, cet après-midi, la visite de
Miss Stevens, fille du colonel de ce nom. Elle se
ressent du mérite de son père, qui passe pour un

p32

homme du premier ordre. Je n' ai pas vu de
physionomie plus intéressante, avec moins
d' affectation. Ma cousine Reves dit qu' elle a
beaucoup de lecture ; mais on ne s' apperçoit point

qu' elle en tire vanité. Elle étoit accompagnée de Miss D' Arlington, qui est sa parente, et qui a du talent pour la poésie. à la prière de Madame Reves, Miss D' Arlington nous a lu deux ou trois de ses productions. Comme elle n' y a consenti qu' après quelque résistance, je ne sais s' il m' est permis d' en parler. L' une étoit sur la séparation de deux amans, si tendre et si touchante, qu' il paroît que l' agréable muse n' ignore pas les peines qu' on peut ressentir innocemment dans cette occasion. La seconde, qui étoit une description de l' aurore et du lever du soleil, rend du moins témoignage qu' elle aime à se lever matin. Je lui en ai demandé une copie, pour me confirmer dans la même habitude ; mais elle me l' a refusée avec beaucoup de modestie. La troisième étoit sur la mort d' une chère fauvette, un peu trop pathétique à mon gré pour l' occasion ; car si Miss D' Arlington avoit le malheur de perdre le meilleur de ses amis, il me semble que dans cette pièce, qui est assez longue, le sujet est épuisé, et qu' elle seroit obligée d' en emprunter quelques images. Je conçois qu' il est difficile aux jeunes personnes, qui sont nées avec quelque génie, de régler leur

imagination. L' abondance de leurs idées les emporte souvent au-delà de leur sujet ; et, pour vouloir tout dire, elles ne disent pas ce qu' il convient. Mais, à tout prendre, j' ai trouvé la pièce fort jolie.

jeudi 26.

nous eûmes hier à souper Miladi Pen Williams. C' est une femme très-agréable, veuve d' un homme estimé, et proche parent de M Reves. Son âge paroît d' environ quarante ans. Elle a pris beaucoup d' affection pour moi ; et, pour commencer notre liaison, elle veut être de toutes les parties de plaisir où je me trouverai engagée. Elle observa que ceux qui connoissent bien les grandes villes se font une fête d' y accompagner les étrangers. Les nouvelles remarques, et les comparaisons qu' ils entendent, l' étonnement dont ils sont témoins, le goût qu' ils voient prendre pour ce qui mérite de l' estime ou de l' admiration, leur forme un très-agréable amusement ; et les observations d' une jeune personne, telle que moi, ne lui promettoient pas moins d' utilité que de satisfaction. Je la remerciai de son compliment, par une simple révérence. Je n' oppose jamais rien aux civilités de cette nature. Ce seroit faire

entendre

p34

qu' on les croit sincères, ou même qu' on
s' en croit digne, et qu' on cherche le plaisir de
se les faire répéter ; et, quoi qu' en dise
M Greville, on n' est pas toujours secouru par
cette jolie confusion, par cette rougeur d' un
moment, qu' il prétend que les femmes ont comme à la
main, lorsqu' elles affectent de rejeter les
louanges qu' on leur donne. Miladi Pen eut la
bonté de s' en tenir là, quoique les muscles de son
agréable visage parussent prêts à faire leur
office, pour peu que je les y eusse excités par le
désaveu du mérite qu' elle m' attribuoit. Qu' en
dites-vous, ma chère ? Ne suis-je pas une
plaisante fille ? Mais je n' en pense pas plus mal de
Miladi Williams. On doit me mener à la mascarade,
au ridotto, et dans la saison, à Vauxhall et à
Renelagh. Les bals parés, les concerts, les
assemblées du jeu auront leur tour ; et, pour me
préparer à cette dernière sorte de plaisirs, on
veut me faire apprendre tous les jeux à la mode.
Ma grand' maman se seroit-elle attendue, il y a
vingt ou trente ans, à vivre assez pour entendre
dire qu' avec le maître de musique et le maître à
danser, le bel usage demande un maître de jeu, pour
achever l' éducation des femmes ? Miladi Pen
s' offre à me servir de guide dans toutes ces
parties.
à présent, chère Lucie, ne répéterez-vous pas
la prière que vous avez déjà faite au ciel, de me

p35

voir revenir avec un coeur sain ? Et ne tremblez-vous
pas que je ne devienne une jolie femme, dans le
goût moderne ? Pour cette dernière
crainte, je répondrai lorsque vous commencerez
à me soupçonner : si vous trouvez que je préfère
le plus brillant de tous ces plaisirs et l' opéra
même, malgré la passion que j' ai pour la musique,
à une bonne pièce de notre favori *Shakespéar* ,
alors, ma Lucie, que votre coeur s' afflige pour
votre Henriette ; craignez alors qu' elle ne se soit
laissée gagner à l' esprit de légèreté ; qu' elle ne
soit prise par les yeux et les oreilles ; que son
coeur ne soit infecté par le goût moderne, qu' elle

n' ait conçu même une pernicieuse passion pour le jeu, et que, pour soutenir ses extravagances, elle ne pense à faire le malheur de quelque honnête homme en l' épousant.
Un mot sur mes affaires domestiques. James, le seul laquais que j' aie amené, se dégoûte déjà de la ville, et veut retourner au château de Selby. Je n' aime pas à voir autour de moi un homme qui s' y déplaît. Ainsi je lui ai promis de le renvoyer ; mais comme c' est d' ailleurs un garçon fort sage, j' espère que ma tante ne le congédiera point en cette occasion. Il s' en est déjà présenté plusieurs ; et dans le principe où je suis, qu' un maître doit répondre du caractère de ceux qui le servent, je ne suis pas peu embarrassée pour le

p36

choix. Je ne pense pas comme ce grand ministre, qui, donnant quelquefois la préférence à des gens qui ne la méritoient pas, apportoit pour raison de ces excès de bonté, qu' il vouloit être l' ami de ceux à qui personne ne vouloit accorder d' amitié. C' est porter l' indulgence trop loin, et ne pas considérer que le méchant qu' on protège emporte la récompense qui est due à l' honnête homme. M et Madame Reves ont tant de bonté pour moi, et leurs domestiques sont si disposés à m' obliger, que je ne risque pas beaucoup à prendre quelques jours pour faire un bon choix.
Il est tems de finir une si longue lettre. Je me ferois soupçonner de craindre que tous mes chers parens, mes amis, mes bienfaicteurs ne soient pas assez persuadés de mon tendre attachement et de mon respect, si je commençois chaque fois à les assurer des mêmes sentimens. Supposez donc que cette assurance est toujours renfermée dans celle de la parfaite affection avec laquelle je suis et veux toujours être, ma chère Lucie, votre, etc.
Henriette Byron.

p37

LETTRE 6

Miss Byron à Miss Selby.

31 janvier.
Vous ne vous attendiez pas, ma chère, que l' occasion se présentât si-tôt d' obéir au troisième ordre que j' ai reçu de vous et de toute ma chère famille, et j' étois fort éloignée aussi de m' y attendre ; cependant un jeune homme d' une naissance et d' une fortune assez considérables, a déjà commencé à me regarder avec distinction. Pour ne pas vous causer d' impatience par un prologue inutile, son nom est Fouler. Il jouit d' un bien fort honnête, par la mort de son père et de sa mère, avec d' amples espérances du côté d' un vieil oncle du pays de Galles, qui se nomme le chevalier Roland Meredith, et qui se trouve chargé d' une commission de la province à la cour.
Il paroît que sir Roland a fait une loi à son neveu, sous peine de sa disgrâce, de ne pas se marier sans son approbation, qu' il ne donnera jamais, dit-il, si la demoiselle n' est de très bonne

famille, et ne joint une excellente éducation à une fortune raisonnable. Il veut une réputation sans tache, la théorie des devoirs domestiques, et le tour d' esprit qui fait que dans l' occasion une femme n' a pas honte de la pratiquer. Cependant, comme son neveu doit être riche, il déclare que la fortune est le moindre des avantages qu' il désire dans sa nièce ; qu' il lui souhaiteroit seulement huit ou dix mille livres sterlings, afin qu' il ne paroisse pas que ce soit purement un mariage d' amour, comme si son neveu avoit moins consulté son jugement que ses yeux. Lorsqu' une fille, dit-il, a cette dot, c' est une preuve que les parens dont elle sort sont honnêtement établis, et qu' elle n' aura pas trop d' obligation à l' homme qu' elle épouse. Vous voyez que ce n' est pas la prudence qui manque au vieux chevalier. Mais j' oubliois une des principales conditions. Sa future nièce doit être une belle femme. On dit qu' il se fait honneur d' aimer les beaux chevaux et les beaux chiens, et qu' il fait des comparaisons polies entre les animaux plus ou moins nobles. Lui-même, comme vous jugerez par sa singularité, est un vieux garçon, qui, n' ayant jamais été marié, s' imagine qu' on fera une femme exprès pour son neveu, et qui insiste, avant que de la connoître, sur des qualités dont il ne trouvera peut-être pas une seule dans sa nièce.

p39

M Fouler m' a vue, pour la première fois, chez Madame Reves. Je ne puis dire qu' il ait rien de désagréable dans la figure ; mais il me semble qu' il n' a point l' ame que je souhaiterois dans un homme à qui je dois faire voeu d' amour et d' honneur. Je ne veux me marier que pour être une très-bonne et très-honnête femme. Ne dois-je pas jurer l' obéissance ? Et m' exposerois-je à violer mon serment ? Il n' y a donc point de considération qui puisse me faire prendre un homme, dont le peu d' esprit et de jugement soit capable de me faire chanceler dans l' observation de mon devoir, et qui, ne suivant peut-être que les caprices d' un esprit borné, me donneroit des ordres auxquels ma raison ne me permettroît pas d' obéir. Il est doux et honorable pour une femme de soumettre son jugement, dans les choses même indifférentes, à celui d' un homme qui a plus de sagesse et d' esprit qu' elle ; mais si ces qualités manquent à son mari, elle est portée à douter du moins de quel côté est la raison, et ce doute est le premier pas vers la diminution du respect, qui entraîne à sa suite la désobéissance et la révolte. Je remarquai tout d' un coup que M Fouler me regardoit avec distinction. Une femme, diroit ici mon oncle, est toujours prompte à faire les découvertes de cette nature. Mais à table, où nous étions, tout le monde s' en apperçut. Il revint

p40

le jour suivant ; et sans faire la moindre question sur ma fortune, il s' ouvrit à Madame Reves, en lui demandant sa protection. à la vérité, il n' oublia pas ses propres avantages ; et je ne lui en fais pas un reproche, puisque personne ne les lui dispute. Mais où est l' homme riche, qui ne commence pas, dans ces occasions, par l' étalage de son bien, tandis que celui qui ne l' est pas, éloigne autant qu' il peut cette fâcheuse idée, et se retranche sur l' amour, qui est son seul cri ?
Monsieur Reves, qui a fort bonne opinion de M Fouler, lui répondit qu' il me croyoit le coeur libre, et que je n' avois pas d' autre dépendance que celle du respect, pour des parens à qui je tenois plus étroitement par ce lien que par celui de l' intérêt. Il loua mes bonnes qualités,

c' est à dire, mon humeur et ma franchise naturelle, la dernière aux dépens de mon sexe, de quoi je l' ai peu remercié, lorsqu' il m' a fait ce récit. En un mot, il l' informa de tout ce qu' il jugea nécessaire, et de plusieurs choses même qui ne l' étoient pas, telles que la confiance et la bonté qui portent mes parens à se reposer de mon choix sur moi-même, mêlant à ce détail une infinité d' éloges, qui ne peuvent être excusés que par l' excellence de son coeur, et par une partialité assez claire en faveur de sa cousine. Cette

p41

condescendance de ma famille, à se rapporter de tout à moi dans une affaire de cette nature, parut alarmer M Fouler. Les occasions et les offres, répondit-il, n' ayant pu manquer d' être extrêmement fréquentes, il craignoit que ce fût un obstacle pour ses espérances. Si vous en formez quelqu' une, repliqua M Reves, c' est sur la bonté de votre caractère qu' elle doit être fondée, beaucoup plus que sur l' éclat de votre fortune. Il me fit la grâce d' ajouter, que sans être capable de tirer vanité du nombre de mes amans, il étoit naturel que tant de propositions m' eussent rendue plus difficile, et que la généreuse confiance de ma famille sembloit avoir augmenté cette disposition. Enfin, lorsque je lui ai dit, a continué M Reves, que votre fortune excédoit beaucoup ce que son oncle désiroit pour lui dans une femme, et que la nature, autant que l' éducation, vous avoit donné un tour d' esprit sérieux ; c' est trop, s' est-il écrié, c' est trop dans une même personne. à l' égard de la fortune, il souhaiteroit que vous n' eussiez pas un sou, pour vous offrir la sienne ; et votre consentement le rendroit le plus heureux de tous les hommes.
J' ai fait des plaintes à M Reves de l' excessive prévention qui paroît visiblement dans le portrait qu' il a fait de moi. Sûrement, lui ai-je dit, vous n' avez pas promis vos bons offices à M

p42

Fouler ; car, en supposant que je mérite une partie de vos éloges, n' auriez-vous pas dû, pour son propre intérêt, consulter un peu mes

dispositions, avant que de me représenter sous un jour si capable d' échauffer les siennes ? Si nous étions dans un siècle où les hommes fussent moins aguerris contre l' amour, vous l' exposeriez à des peines fort vives ; et moi qui ne me sens pas disposée au moindre retour pour ses sentimens, vous me mettriez dans le cas de lui devoir de la pitié, lorsque je ne pourrois lui rien accorder de plus. M Reves m' a répondu que le langage qu' il avoit tenu à M Fouler, il le tiendroit à l' univers entier ; qu' au reste, il ne plaindroit pas trop un amant pour lequel je commencerois à sentir de la pitié, parce qu' elle prépare le coeur à l' amour, et que lui-même en avoit fait l' expérience avec sa femme, dont il avoit été follement amoureux ; enfin, qu' il ne pouvoit me dissimuler que M Fouler étoit son ami.
Ainsi, ma chère, ce M Fouler paroît assez persuadé qu' il a trouvé une femme qui lui convient ; mais je doute que votre Henriette ait rencontré l' homme dont elle juge à propos de faire son mari.

LETTRE 7

Miss Byron, à Miss Selby.
2 février.
Sir Roland vint lui-même hier au matin, rendre sa première visite à M Reves ; mais avant que de s' expliquer sur les motifs qui l' amenoient, il demanda la permission de me voir. Je ne le connoissois point encore. Nous étions à déjeûner. Miss Allestris, Miss Bramber et Miss Dolyngs, qui est une jeune personne de mérite, étoient avec nous. M Reves introduisit le vieux chevalier gallois avec les civilités ordinaires, mais sans lui faire connoître laquelle de nous étoit Miss Byron. Aussi ne dit-il pas un mot en s' asseyant ; mais nous ayant egardée tour à tour et fixant les yeux sur Miss Allestris, il poussa M Reves par le coude. M Reves gardoit le silence. Sir Roland, qui a la vue courte, continua de la promener, en se ridant le front, sur Miss Bramber et sur Miss Dolyngs ; et lorsqu' elle fut tombée sur moi, il dit quelques mots à l' oreille de M Reves. On lui servit du thé, qu' il reçut avec un air d' impatience et

d' incertitude. Enfin, prenant M Reves par un des boutons de son habit, il lui

p44

dit qu' il avoit à l' entretenir un moment. Ils sortirent ensemble ; non, je ne me trompe point, commença vivement le chevalier, sans quitter le bouton qu' il tenoit. écoutez-moi, M Reves ; j' aime mon neveu comme moi-même. Je ne vis que pour lui. Il a toujours été respectueux pour son oncle. Si c' est Miss Byron qui est assise à droite de Madame Reves, avec une contenance angélique, les yeux brillans, de bonne humeur, et le visage aussi fleuri que le printems, l' affaire est faite. Je donne mon consentement. Quoique je n' aie pas encore entendu sortir un mot de sa bouche, je suis sûr qu' elle est toute esprit. Mon neveu n' en aura point d' autre. Les trois jeunes personnes qui sont avec elle, paroissent très-agréables ; mais si c' est pour celle dont je parle que mon neveu a pris de l' inclination, il n' en aura point d' autre. Qu' elle va briller parmi nos dames de Caermarhen ! Et cependant le pays de Caermarhen en a de charmantes. Dites, M Reves, me suis-je trompé sur la flamme de mon neveu ? La flamme, n' est-ce pas ainsi que cela s' appelle à Londres ?
M Reves lui répondit qu' il ne se trompoit pas, et que c' étoit Miss Byron. Ensuite avec la partialité qu' il a toujours pour moi, il ne consulta que son coeur pour commencer mon éloge.
Grâce au ciel, grâce au ciel, s' écria le vieux

p45

chevalier. Rentrons, retournons près d' elle, je veux dire quelque chose qui l' engage à parler. Qu' elle ne craigne point, je ne dirai rien qui puisse lui causer de l' embarras. Si sa voix répond à tout le reste, je m' attends que ce sera toute harmonie. Le son de sa voix, entendez-vous, M Reves ? Me fait juger du coeur, de l' ame et du caractère de ce sexe. C' est une découverte que je ne dois qu' à moi-même. Rentrons, rentrons, je vous en supplie.
Il s' étoit si peu éloigné de la porte, que nous avions entendu assez distinctement ce prélude. Ils

reprirent leurs chaises, après quelques excuses
que Sir Roland crut nous devoir, pour avoir pris
M Reves à l' écart. Ici, ma chère, ne comptez
pas que je puisse me rappeler une des plus
singulières conversations qui furent jamais. Les
questions du vieux gentilhomme, les bons mots de
son ami, les fines plaisanteries de sa province,
les expressions de sa tendresse pour son neveu et
de son admiration pour moi, nous formèrent
une scène à laquelle je ne puis rien comparer. Il
voulut savoir si mes affections n' étoient pas
engagées, et je lui répondis naturellement qu' elles
ne l' étoient pas. Il jugea que mon âge ne devoit
pas passer seize ans, et j' eus beaucoup de peine à
lui persuader que j' approchois de vingt ; alors il
se reprocha de n' avoir pas remarqué qu' avec tant

p46

de bonnes qualités, je ne pouvois avoir moins
de vingt ans : mais lorsqu' à l' occasion de son
neveu, j' eus ajouté que mon dessein étoit de ne
me marier qu' à vingt-quatre, ce fut une autre
profusion de raisonnemens, pour établir que
j' avois raison, et pour me prouver néanmoins
que je ne l' avois pas. Entre ses preuves, le bien
de son neveu ne fut pas oublié. Nous apprîmes,
par des calculs fort précis, que M Fouler jouit
actuellement de deux mille livres sterlings de
rente, et que l' intention de son oncle est d' y en
joindre autant pour son mariage, en lui assurant
par contrat le reste de sa succession. Sir Roland,
ma chère, a pris autant de passion pour moi que
son neveu. Il me trouve plus adorable que
toutes les autres femmes ensemble. Cependant,
comme il se rend justice sur son âge et qu' il aime
son neveu plus que lui-même, il fera violence
aux sentimens qu' il a conçus pour moi ; il se
contentera du bonheur d' être mon oncle. Le déjeûner
étant fini, et Madame Reves nous ayant proposé
de repasser dans son appartement, nous le
laissâmes avec M Reves, auquel il ouvrit
entièrement son coeur avec de fortes instances pour
l' engager dans les intérêts de son neveu. Ensuite,
il auroit souhaité d' obtenir de moi ce qu' il nomme
une audience particulière ; mais nos trois jeunes
amies ayant pris congé de nous, et Madame

p47

Reves étant passée à sa toilette, j' employai le même prétexte pour m' excuser. Il demanda du moins la permission de revenir le jour suivant. M Reves lui déclara que nous avions divers engagemens jusqu' au lundi. Enfin le bon chevalier se réduisit à l' espérance de me revoir lundi matin, et renouvela toutes ses instances à M Reves.
Ainsi, ma chère, vous avez un long récit de tout ce qui regarde mon nouvel adorateur, puisque les hommes prennent ce titre jusqu' à ce qu' ils soient devenus nos maîtres. C' est aujourd' hui vendredi. Nous sommes invités à dîner chez Miladi Williams. Si le jour me fournit quelque chose d' amusant pour ma première lettre, je ne laisserai rien échapper qui vous puisse plaire.

LETTRE 8

Miss Byron, à Miss Selby.
vendredi au soir.
Nous n' avons pas manqué d' amusemens, ma chère, et je vous assure même que j' en ai trouvé plus que je n' en souhaitois. Faites fonds, par conséquent, sur une longue lettre.
Myladi Pen nous a reçus avec une extrême

politesse. Elle avoit déjà compagnie ; elle m' a présentée avec des éloges flatteurs. Vous rendrai-je compte de l' impression que ses convives ont faite sur moi, et de ce que j' ai observé dans le cours de la fête ? Miss Ancillon est la première qui se présente à ma plume. Elle m' a paru fort jolie, mais fière, affectée et remplie d' elle-même. La seconde est Miss Olemer, à laquelle j' ai trouvé, sous une physionomie commune, un jugement admirable, enrichi de beaucoup de lecture ; et, quoiqu' elle n' ait aucun avantage à tirer du dehors, j' ai remarqué que, dans l' opinion de tout le monde, la culture de son esprit lui faisoit obtenir la préférence sur Miss Ancillon.
Une troisième, qui se nomme Miss Barnevelt, m' a paru joindre aux traits d' un visage d' homme, une ame fort bien assortie ; car elle a le regard dur, l' air libre et hardi, le ton fier, sur-tout lorsqu' on est d' une autre opinion qu' elle ; et, dans toutes les occasions, elle affecte un mépris pour son sexe, qui

fait admirer qu' elle daigne porter une coîffe.
Les hommes étoient M Walden et M Simple ;
le premier, nouvellement sorti d' Oxford, fort
bien partagé du côté de la naissance et de la
fortune, mais difficile, entêté de ses opinions,
et méprisant tous ceux qui n' ont pas reçu leur
éducation dans une université. M Simple est un
homme fort doux, que ce caractère, joint peut-être

p49

à son nom, expose un peu à la raillerie de
ses connoissances, quoiqu' injustement, à mon
avis, puisqu' il ne s' est donné ni l' un ni l' autre,
et que non-seulement il n' est capable d' offenser
personne ; mais que l' enjouement continuel de
son humeur devroit lui attirer plus d' indulgence,
sans compter qu' il possède une qualité qui manque
le plus souvent à ceux qui se croient un jugement
supérieur, celle de se connoître lui-même ;
car il est humble, modeste, et toujours prêt à
reconnoître de la supériorité dans les autres.
M Simple possède une très grosse terre, qui est
une bonne compensation pour ses défauts. On
ajoute qu' il sait fort bien la ménager, et que
personne n' entend mieux ses intérêts. Ce talent
le met en état d' obliger ceux qui prennent droit
des avantages qu' ils s' attribuent sur lui, pour le
tourner en ridicule dans son absence ; et l' on
assure qu' il ne se fait pas presser pour rendre
service : mais c' est toujours avec tant d' attention
pour ses sûretés, que sur cet article il n' a
jamais donné sujet de rire à ses dépens.
On croit que les amis de la belle Ancillon
n' auroient pas d' éloignement pour la marier avec
lui. Et moi si j' étois sa soeur, je lui souhaiterois
assez de prudence pour se donner à la sage Olemer,
qui trouveroit dans son bon esprit le motif et le
pouvoir de dédommager un mari de ce qu' elle

p50

ne lui apporteroit pas du côté de la fortune. Pour
Miss Barnevelt, il semble que personne ne pense
à lui chercher un mari. Ceux qui badinent sur
son compte la traitent moins de fille que de jeune
drôle, qui pensera peut-être quelque jour à se
pourvoir d' une femme. Une des raisons qu' elle
donne elle-même, pour se consoler d' être femme,

c' est qu' elle ne peut-être mariée à une personne de son sexe. L' étrange créature ! Mais voyez, ma chère, ce que les femmes gagnent à sortir de leur caractère. Telles que les chauve-souris de la fable, elles passent pour des êtres d' une espèce ambiguë, qui n' est avouée par aucun des deux sexes, et qui fait la raillerie de l' un et de l' autre.

C' étoit toute la compagnie que Miladi Williams attendoit avec nous. Mais à peine les premiers complimens étoient finis, que miladi, ayant été priée de sortir, est revenue accompagnée d' un homme de fort bonne mine, quelle nous a présenté sous le nom du chevalier Hargrave Pollexfen. Tandis qu' il saluoit l' assemblée, avec beaucoup de grâces, elle a pris un moment pour me dire à l' oreille que c' étoit un baronnet des plus riches d' Angleterre, par l' héritage qu' il a fait depuis peu du bien d' une grand' mère et de deux oncles, qui l' étoient extraordinairement. Lorsqu' il m' a été présenté sous son nom, et moi à lui sous le mien, il m' a

fait un compliment très-civil sur ma réputation, et sur le bonheur qu' il avoit de paroître devant moi. Il avoit fort entendu parler, a-t-il ajouté, du mérite qu' on m' attribue ; mais il ne s' attendoit point à trouver les éloges si fort au-dessous de la vérité. Miss Ancillon s' est rengorgée, a fait jouer son éventail, et m' a paru piquée de n' avoir pas reçu les premières marques de son attention. J' ai cru démêler un peu de mépris dans les airs qu' elle s' est donnés. Miss Olemer a souri d' un air de satisfaction, comme si la bonté de son naturel lui eût fait partager un compliment qui regardoit une personne du sexe dont elle fait l' ornement par les qualités de son coeur.

Miss Barnevelt a protesté qu' à la première vue elle m' avoit regardée de l' oeil d' un amant, et me prenant librement la main, qu' elle a serrée dans les siennes ; vous êtes charmante, m' a-t-elle dit, d' un ton qu' elle prendroit avec une petite innocente de province, et s' attendant peut-être à me voir rougir d' embarras et de confusion.

Le baronnet, faisant ses excuses à miladi, lui a confessé qu' il n' avoit eu la hardiesse d' entrer sans invitation, que pour satisfaire l' empressement qu' il avoit d' admirer Miss Byron. On lui a répondu que toute la compagnie m' étoit doublement obligée. L' homme d' Oxfort a laissé entrevoir

qu' il se croyoit éclipsé par Sir Hargrave ; et,

p52

pour prendre le dessus, il nous a cité quelques passages de ces auteurs latins, dont il s' est efforcé de nous faire sentir la beauté par les règles de la grammaire. Ensuite, s' étant levé sur la pointe des pieds, comme pour regarder de haut en bas le baronnet, il a mis la main au côté et tout d' un coup il est allé passer devant lui, en jetant un oeil de mépris sur sa parure. M Simple a souri, comme si tout ce qui se passoit autour de lui l' avoit fort amusé. Une fois, à la vérité il a voulu essayer de parler : sa bouche s' est ouverte, pour donner passage à ses paroles, ce qui paroît lui arriver quelquefois, avant que ses mots soient tout-à-fait prêts. Mais il s' est assis, content de l' effort. Au fond, ceux qui ne se rendent point méprisables par des affectations, doivent être supportés. Pauvres et riches, sages et insensés, nous sommes tous anneaux de la même chaîne. Il faut me dire, ma chère, si dans mes descriptions, je ne mérite pas moi-même le reproche que je fais à ceux qui méprisent les autres, pour des défauts qui ne sont pas volontaires.
Celle que je vais commencer pourra vous paroître intéressante, si je vous avertis qu' il est question d' un nouvel adorateur. Et lequel donc, des trois hommes que j' ai nommés ? Vous devinez le baronnet, j' en suis sûre. Oui, ma chère, c' est lui ; mais songez que mon esquisse sera composée de

p53

ce que j' ai appris de lui dans la suite, aussi-bien que de mes propres observations.
Le chevalier Hargrave Pollexfen est un homme bien fait, assez haut, d' une figure agréable, âgé de vingt-huit ou trente ans. Il a le teint un peu trop blanc pour un homme, et tirant un peu sur le pâle ; les yeux d' une hardiesse remarquable, gros, ouverts, approchant assez de ceux qu' on nomme vulgairement des yeux de boeuf, et dans les airs qu' il se donne, il paroit affecter un regard libertin, qu' il prend peut-être pour une recommandation auprès des femmes. Miss Ancillon, l' entendant louer par Miladi Williams, pendant qu' il avoit le dos tourné, a dit qu' il avoit

les plus beaux yeux qu' elle eût jamais vus dans un homme, des yeux mâles, pleins d' expression. Il s' énonce facilement ; mais cette volubilité paroît plutôt tenir de ce qu' il ne doute de rien, que d' un fond extraordinaire de bonnes idées. Cependant il passe pour homme d' esprit, et s' il pouvoit gagner sur lui de penser un peu plus et de parler moins, il auroit peut-être plus de droit à l' estime dont il paroît se croire un peu trop sûr. Comme il n' hésite jamais, et qu' il excite à rire en riant le premier de ce qu' il va dire ou de ce qu' il a dit, il s' est fait une réputation d' homme infiniment agréable, parmi ceux qui aiment à noyer la réflexion dans la gaieté.

p54

Il paroît que Sir Hargrave a voyagé ; mais il doit avoir emporté avec lui un étrange nombre de folies et beaucoup d' affectation, s' il en a laissé une partie dans ses courses. Il est porté sur-tout à juger désavantageusement d' une femme, lorsqu' il est parvenu à lui arracher quelques marques de goût pour ses plaisanteries. Vous saurez bientôt comment je suis informée de ce trait, et de quelques autres qui ne valent pas mieux.
Le goût présent de la nation étant pour la parure, il n' est pas surprenant qu' un homme, tel que Sir Hargrave, cherche à s' y distinguer. Que peut-on faire de trop pour sa figure, quand on la préfère aux qualités de l' ame ? Cependant les soins qu' il y apporte réussiroient mieux, à mon avis, s' ils étoient moins apparens. Son inquiétude est extrême, pour tenir tous ses ajustemens dans l' ordre. Il n' oublie pas de rendre ses devoirs à chaque trumeau ; mais il le fait avec une sorte de circonspection, comme s' il vouloit déguiser une vanité trop visible, pour que personne puisse s' y tromper. S' il se voit observé, il se retire d' un air à demi-négligé ; mais un peu mécontent néanmoins, en feignant d' avoir découvert dans sa personne, quelque chose qui lui déplaît. Cette plainte ne manque guères de lui attirer un compliment, auquel il fait juger qu' il est très-sensible par l' air affecté avec lequel il s' en défend.

p55

Oh ! Monsieur, oh ! Madame, vous me faites

grâce.
Tel est le chevalier Pollexfen. Il a pris place auprès de la provinciale ; et donnant carrière à sa galanterie, il s' est répandu en si beaux discours, qu' il ne m' a pas laissé un instant pour lui faire connoître qu' on n' est pas d' une sottise absolue dans ma province. Il a soutenu que j' étois une parfaite beauté. Il m' a supposée d' une extrême jeunesse. Tous éloges assez fades, en vérité, tandis que par les airs qu' il se donne, il paroissoit sûr de mon admiration. Je l' ai regardé plusieurs fois assez fixement ; et mes yeux étant une fois tombés sous les siens, j' ose assurer que dans ce moment il prenoit pitié du pauvre coeur dans lequel il croyoit jeter beaucoup de trouble. Cependant je considérois alors si dans la nécessité de choisir entre M Simple et lui, en punition de quelque grande faute que j' aurois commise, je ne me déterminerois pas plutôt pour le premier. Le maître d' hôtel, étant venu avertir qu' on avoit servi, m' a délivrée d' une plus longue suite d' importunités, et le chevalier s' est trouvé placé à table assez loin de moi. Pendant tout le dîner, il a tiré beaucoup de lustre, de l' air sourcilleux et de la conduite de M Walden, qui, demeurant souvent muet, sembloit n' accorder que du mépris à tout ce qui sortoit de la bouche du

chevalier. Cette disposition se déclaroit quelquefois par une si grande variété de grimaces, qu' il m' auroit paru impossible de les exprimer avec le même visage. Depuis mon retour, j' ai tenté plusieurs fois, devant mon miroir, d' imiter les différentes contorsions de M Walden, pour vous les décrire, et tous mes efforts n' ont pu me rendre capable de vous en donner la moindre notion. Peut-être auroit-il été plus excusable, dans quelques-uns de ses mépris, s' il n' avoit pas été visible qu' il tournoit au profit de son amour propre, toute la considération qu' il croyoit ôter au baronnet. Cependant il étoit aussi condamnable d' un côté que Sir Hargrave l' étoit de l' autre. Jamais je n' ai vu dans un si beau jour la différence réelle qui est entre l' homme du monde et celui qui sort du collège. L' un sembloit résolu de ne prendre plaisir à rien, tandis que l' autre s' efforçoit de plaire à tout le monde, et si fort à ses dépens, qu' il mettoit quelquefois son jugement au hasard. Une seconde folie faisoit oublier la première,

et la seconde une troisième : mais, en riant le premier de ses propres extravagances, il nous laissoit la liberté de supposer qu' elles étoient volontaires, et qu' il ne s' y livroit avec cette sorte d' oubli de lui-même, que pour réjouir l' assemblée.

p57

M Walden, comme il paroissoit clairement à son front couvert, aux méprisantes agitations de ses lèvres, et à son visage entier, qu' il affectoit de ne pas tourner vers le baronnet, sembloit irrité de l' air riant qu' il voyoit sur celui de tout le monde, et qu' il paroissoit prendre en pitié, sans distinguer de quelle source il venoit, comme s' il s' étoit cru tombé dans une compagnie fort inégale. Il a même affecté deux ou trois fois de s' adresser à M Simple, avec une sorte de préférence sur toute l' assemblée, quoiqu' il fût assez visible que ce pauvre jeune homme avoit beaucoup plus de goût pour l' agréable fécondité du chevalier baronnet, que pour la seche emphase du savant, et qu' il parût applaudir des lèvres et des yeux à chaque mot de Sir Hargrave, au lieu qu' il baissoit la vue avec embarras, dans le tems même que M Walden lui faisoit l' honneur de s' adresser à lui, comme à la principale personne de l' assemblée. Qu' il me soit permis de faire une réflexion, ma chère Lucie. Ne vous paroît-il pas fort heureux pour notre sexe léger et badin, que la plupart des hommes, ces chefs de l' esprit humain, ne soient pas beaucoup plus raisonnables que nous ? Ou pour m' exprimer en d' autres termes, ne croyez-vous pas que les excès de raison sont aussi ridicules qu' une portion modérée de folie ? Mais, silence. Je n' ajoute

p58

pas un mot. Mon oncle ne manqueroit pas de se soulever contre moi.
Qu' est-il arrivé ? Que M Walden ne pouvant supporter de se voir comme enséveli par l' homme du monde, a pris le parti, après dîner, de venger l' université par une querelle presque ouverte.
Il n' a pas manqué d' adresse pour faire tourner la conversation sur les avantages du savoir ; d' où il

a conclu qu' il n' y avoit rien de comparable à
l' éducation qu' on reçoit dans les universités.
Sir Hargrave a traité légèrement cette thèse,
c' est-à-dire, avec une ironie fine et quelquefois
piquante, qui a déconcerté à la fin M Walden, et
qui auroit eu d' autres suites, si toute l' assemblée
ne s' étoit réunie pour les arrêter. Enfin,
M Walden est sorti fort mécontent.
Lorsqu' on se préparoit à servir le thé, Miladi
Williams s' est approchée de moi, et m' a félicitée
d' avoir fait une aussi belle conquête que celle de
Sir Hargrave. Elle avoit remarqué, m' a-t-elle
dit, que dans la chaleur même de sa dispute, ses
yeux s' étoient toujours tournés vers moi avec
un mêlange de respect et d' admiration, et qu' il lui
étoit même échappé quelques mots qui ne pouvoient
laisser aucun doute de ses sentimens. Miss
Ancillon qui étoit assez proche pour entendre
Miladi, et sur laquelle le chevalier sembloit avoir
fait beaucoup d' impression, n' a pas eu peu de

peine à forcer ses yeux de me regarder civilement,
quoique sa bouche, qui est réellement
jolie, se soit fait la violence de me féliciter
aussi par quelques sourires. Sir Hargrave a
rapporté toutes ses attentions à moi pendant le
thé, et l' on s' est apperçu qu' il avoit l' esprit
sérieusement occupé de quelque chose. Ensuite il
a prié M Reves de passer avec lui dans un
cabinet voisin ; et là, votre Henriette est
devenue le sujet d' une conversation sérieuse.
Il a déclaré d' abord à M Reves, que dans
plusieurs voyages qu' il avoit faits à Nortampthon,
il avoit toujours cherché l' occasion de me voir,
et qu' il ne seroit pas venu dîner sans invitation,
chez Miladi Williams, s' il n' eût appris
que j' y étois. Il a protesté que ses vues étoient
pleines d' honneur, comme s' il avoit cru qu' on
en pouvoit douter sans cette assurance ; marque
tacite, ma chère, de la supériorité qu' il
s' attribue, et de la haute idée qu' il attache à
sa fortune.
M Reves lui a répondu que tous mes parens
s' étoient fait une règle de ne pas se mêler de
mon choix. Sir Hargrave s' en est applaudi comme
du plus grand bonheur : et rentrant bientôt dans
l' assemblée, il a pris un moment où j' étois à
m' entretenir seule avec Madame Reves, pour
s' approcher de moi, et pour me déclarer, en
termes fort ardens qu' il avoit conçu la plus

p60

vive admiration pour un grand nombre de qualités extraordinaires ; qu' il a peut-être forgées lui-même ; car il en a fait le compte avec une volubilité surprenante. Enfin, il m' a demandé la permission de me rendre ses respects chez M Reves. Je lui ai dit que M Reves étoit le maître chez lui, et que je n' avois aucune permission à donner. Il m' a fait une profonde révérence, avec un remercîment, comme si ma réponse étoit une permission réelle. Quel parti pour une femme avec ces flatteurs ? Il a paru chercher l' occasion de renouer l' entretien avant son départ, mais j' ai su l' éviter. Miladi Williams nous a pressés de passer la soirée chez elle ; M et Madame Reves se sont excusés. En revenant, M Reves m' a dit que je trouverois dans Sir Hargrave un amant fort résolu et fort importun, si je ne marquois pas de goût pour ses soins. Ainsi, monsieur, lui ai-je répondu, pour me délivrer de ses importunités vous me conseillerez de l' épouser, comme on dit qu' il est arrivé à plusieurs femmes de bon naturel.
Nous avons trouvé, en rentrant au logis, le chevalier Allestris, qui attendoit le retour de M Reves. C' est un homme de mérite et d' un jugement rare, simple dans ses manières, et d' environ cinquante ans. M Reves, lui ayant appris comment nous avions passé le jour, il

p61

nous a fait un portrait de sir Hargrave Pollexfen, qui a non-seulement aidé à tout ce que vous venez de lire, mais qui me l' a fait regarder comme une connoissance fort dangereuse. On assure que malgré l' air gai et badin qu' il sait prendre en compagnie, c' est un homme du plus mauvais naturel, mal intentionné, méchant, qui ne se fait scrupule de rien pour arriver à ses fins ; qu' il a déjà causé la ruine de trois jeunes femmes ; qu' il est assez rangé dans ses affaires, mais que c' est même aux dépens de son caractère, parce qu' autant qu' il est prodigue pour ses plaisirs, autant il regarde de près à son argent dans des occasions où la libéralité est un devoir. Auriez-vous cru, ma chère, que cet

homme de si bonne mine, si enjoué, si bien mis, pût être un caractère noir, audacieux, méchant, cruel même ? Car Sir Allestris nous a raconté d' autres histoires, qui prouvent que toutes ces qualités lui conviennent.
Mais je n' avois pas besoin de ces lumières pour me déterminer à ne pas recevoir ses propositions. Ce que j' avois vu me suffisoit ; quoique Sir Allestris, à qui M Reves a fait la confidence entière, ne doute point que ses vues ne soient sérieuses, et que m' en ayant fait compliment, il ait ajouté qu' il lui connoît du penchant pour le mariage ; d' autant plus, dit-il,

p62

qu' au défaut des mâles dans sa ligne, la moitié de son bien passeroit à un parent fort éloigné, qu' il hait beaucoup, par la seule raison, que dans son enfance cet honnête cousin le reprenoit quelquefois de ses fautes. Au reste, Sir Allestris dit que son bien étoit aussi considérable qu' on le publie.
Lorsque nous nous sommes trouvés libres, quelle gloire pour vous, chère cousine, m' a dit M Reves, de réformer un homme de ce caractère ; et de faire de son bien une source de bénédictions, comme je suis sûr que vous y apporteriez tous vos soins, si vous étiez Miladi Pollexfen ! Mais comptez, chère Lucie, que Sir Hargrave, fût-il roi de la moitié du globe, ne me verra point à l' autel avec lui. Que faire néanmoins, s' il est aussi importun, qu' on le représente ?
Je ne me conduis pas mal avec ceux que je puis tenir à la longueur des armes ; mais j' avoue que je serois fort embarassée avec ces caractéres hardis. La civilité, à laquelle je me crois obligée pour tous ceux qui marquent un peu de considération pour moi, m' exposeroit à beaucoup d' inconvéniens, dont la protection de mon oncle et celle de M Deane m' ont toujours préservée. ô chère Lucie ! à combien de maux une jeune personne n' est-elle pas exposée sans cette protection, lorsque tant d' hommes, semblables

p63

à des sauvages ou à des bêtes farouches, s' attachent

à nous poursuivre comme la proie de leur sexe.
samedi matin.
pour finir dans cette lettre sur l' article de
Sir Hargrave, et plaise au ciel que jamais il ne
me donne occasion d' y revenir ! M Reves vient
de recevoir un billet de lui, par lequel il
s' excuse de le voir ce matin, comme il se l' étoit
proposé, sur l' obligation où il se trouve de
partir sur le champ pour Reading, où il est
appelé par les instances d' un ami mourant, et dans
l' impossibilité qu' il prévoit de revenir avant trois
jours, qui lui paroîtront, dit-il, trois longues
années ; il ne peut se dispenser avant son départ
de renouveler les témoignages de son respect,
et de confirmer la déclaration de ses sentimens.
Il demande instamment la faveur et la protection
de M Reves. Il ajoute qu' un bonheur pour
lui dans son absence, c' est que Miss Byron,
M et Madame Reves, ayant le tems de réfléchir
un peu sur ses offres, il se flatte qu' elles
ne seront pas payées d' un refus.
à présent, ma chère, vous avez tous les
éclaircissemens que je vous ai promis sur mes
deux nouveaux adorateurs. Comment vais-je me
conduire avec eux ? C' est ce que j' ignore. Mais

je commence à juger que les plus heureuses
filles sont celles à qui leurs parens épargnent
les embarras de cette nature, en remettant à
consulter leur inclination lorsqu' on est au
préliminaire. Il est certain que les miens font
beaucoup d' honneur à ma discrétion, de m' établir si
généreusement mon propre juge. Les jeunes personnes
sont flattées du pouvoir qu' on leur donne sur
elles-mêmes, cependant je ne vous cacherai point
que cet honneur me cause quelque peine, et
pour deux raisons ; l' une qu' il m' oblige à la
plus grande circonspection, comme à la plus
vive reconnoissance ; la seconde, que ma famille
a marqué plus de générosité en me dispensant
de la soumission, que lorsque j' ai accepté, ou
que j' ai paru accepter cette grâce. J' ajoute que me
trouvant comme livrée à des persécutions
étrangères, c' est-à-dire, à celles de plusieurs
personnes qui n' ont pas fait insensiblement
connoissance avec moi, comme notre voisin Greville,
Orme et Fenwich, je m' imagine qu' il y a quelque
apparence de présomption à faire face aux premières
propositions d' une nature si terrible. Ne
seroit-elle pas terrible en effet, si le coeur se

laissoit une fois engager.
Que mes chers parens me permettent donc de
m' en rapporter à eux, s' il se présente quelqu' un
pour lequel je n' aie pas trop d' éloignement. à

p65

l' égard de M Fouler et du baronnet, je suis
à présent dans la nécessité de prononcer moi-même
avec eux. Il est beaucoup plus facile à
une jeune personne de dire non, que oui. Mais
à l' avenir je n' aurai point la hardiesse de me
déterminer sans conseil.
Comme M et Madame Reves m' ont engagée à
leur laisser lire ce que je vous écris, ils
m' accordent toute la liberté dont j' ai besoin
pour cet exercice. Ainsi vous serez moins surprise
que je trouve le tems de vous faire de si longues
lettres. Miss Byron est dans son cabinet.
Miss Byron écrit : c' est une excuse qu' ils
croyent suffisante pour tout le monde, parce qu' ils
ont eux-mêmes la bonté de s' en contenter. Ils
savent d' ailleurs qu' ils obligent une chère
famille, en me donnant l' occasion de lui rendre
mes devoirs.

LETTRE 9

Miss Byron, à Miss Selby.
6 janvier.
Vous me dites, ma chère, que M Greville
sera dans peu de jours à Londres ; je ne saurois
l' empêcher. Vous ajoutez qu' il donne ses affaires
pour prétexte, et que sous ce voile il se propose

p66

de n' être pas ici moins d' un mois, et d' y
prendre part aux amusemens publics : fort bien.
Il en est assurément le maître ; cependant j' espère
qu' il ne me compte ni parmi ses affaires, ni parmi
ses amusemens. Après une ou deux visites en faveur
du voisinage, je me propose à mon tour
de ne pas souffrir qu' il vienne me tourmenter.
Ce qui est arrivé entre M Fenwich et lui m' a
causé assez de peine, et ne m' a que trop exposée.
Une femme qui a malheureusement été l' occasion
d' un combat entre deux hommes, doit penser

d' une manière bien étrange, quoiqu' elle n' ait rien à se reprocher, s' il ne lui paroît pas que ses aventures font trop de bruit dans le monde. Combien de gens ont pris occasion de la témérité de ces deux hommes pour me regarder avec étonnement ? Et quel n' a pas été l' embarras de mon oncle et de M Deane, pour les amener au bizarre compromis par lequel ils se sont engagés, malgré tout ce que j' ai pu leur dire, à me tourmenter de concert, comme le seul moyen de sauver la vie à l' un des deux ? Méthode admirable pour gagner l' affection d' une femme ! Et ne dois-je pas tout craindre de cet exemple, si Sir Hargrave persiste dans ses dispositions ? M Greville est un emporté ; et le chevalier Allestris nous a dit que Sir Hargrave ne manque pas de résolution.

p67

Je suppose que M Fenwich fera aussi le voyage, si l' autre ne change pas de dessein. Je vous demande en grâce, ma chère Lucie, de leur déclarer... cependant, leur dire que je n' ai aucun penchant à les voir, et que j' en éviterai l' ocasion, si je puis, c' est leur donner une importance qui me chagrine encore plus ; et l' un se couvrant du prétexte de ses affaires, si je refuse les visites avant qu' elles soient offertes, il paroîtra, dans l' interprétation d' un homme aussi présomptueux que M Greville, que je me compte moi-même entre les affaires qui peuvent l' amener : ils prendront le parti qui leur plaira. S' ils sont résolus de m' obséder dans les assemblées publiques, grâces au ciel, je n' ai pas tant d' empressement à me montrer que je ne puisse me dispenser souvent d' y paroître.
Mais on me fait avertir que Sir Rowland Meredith demande à me voir ; ce bon chevalier, ma chère, le vieux Sir Rowland. On me dit qu' il est en habit neuf, à boutons et boutonnières d' or, en grande perruque à pleines boucles, et que son neveu, qui est avec lui, est dans tout l' éclat d' un jour de nôces. Comment s' y prendre avec l' oncle et le neveu ? Me direz-vous, ma chère, ce qu' il y a dans les déclarations de ce sexe, et pourquoi les plus indifférens ne laissent pas de causer quelques agitations ?

p68

Mais c' est qu' il en coûte toujours pour
rejeter les civilités qui semblent partir d' une
affection si vive.
On me presse de descendre. Je ne vous quitte
pas pour long-tems.
lundi 6, au soir.
en descendant, ma chère, j' ai entendu le bon
Sir Rowland qui s' avançoit dans l' antichambre,
qui disoit à M Fouler : voyez, mon neveu, ce
que vous allez dire à la *prime-vère* de votre
coeur ; et s' adressant apparemment à M Reves,
j' ai entendu qu' il disoit aussi, c' est, monsieur,
qu' en Caermarthen nous avons à présent la saison
des primes-veres.
M Fouler, par un effort de complaisance,
est venu au-devant de moi jusqu' au bas de
l' escalier. Le chevalier, demeurant à la porte de
l' antichambre avec M Reves, a fait un petit signe
de tête, accompagné d' un sourire, comme s' il
avoit dit : laissons à mon neveu l' honneur de la
première galanterie. Je n' ai pas été peu surprise
de me voir prendre la main par celle de M Fouler,
et d' un air assez hardi, qui venoit sans doute de
l' encouragement qu' il avoit reçu ; il m' a conduite
près d' un fauteuil, il m' a fait une profonde
révérence, que je lui ai rendue, et je crois avoir

marqué un peu plus d' embarras qu' à l' ordinaire.
Votre serviteur, mademoiselle, m' a dit le
vieux chevalier. Elle embellit tous les jours,
a-t-il ajouté. Que cette rougeur sied bien à ce
beau visage ! Mais pardon, mademoiselle, mon
intention n' est pas de vous embarrasser. Toujours
une plume en main, a dit Madame Reves, qui étoit
aussi présente : vous nous manquez bien souvent,
Miss Byron. Il paroît que le dessein de Madame
Reves étoit de me donner le tems de me remettre.
J' étois à finir quelques lettres, ai-je répondu ;
vous savez quelle régularité on exige de moi. Nous
serions bien fâchés, mademoiselle, a repris le
chevalier en se baissant jusqu' à terre, que vous
vous fussiez hâtée de descendre. Je l' ai regardé
fixement ; mais, ne s' appercevant pas qu' il eût
pensé à mettre de la finesse dans ce langage, je
n' ai pas voulu lui en faire naître l' idée par une
réponse trop vive. M Fouler, qui avoit fait un
effort extraordinaire, s' est assis, a toussé, et
s' est tenu les jambes croisées sans rien dire,
jetant néanmoins les yeux sur son oncle, comme pour

savoir si c' étoit son tour à parler.
La conversation est tombée sur le froid ; l' oncle et le neveu ont commencé à se frotter les mains, et se sont approchés du feu, comme si le froid avoit augmenté, d' en parler. Ils ont toussé plusieurs fois, en se regardant tour-à-tour : enfin ils

p70

nous ont entretenues d' une nouvelle maison qu' ils ont fait bâtir depuis peu en Caermarthen, et des meubles qu' ils y ont mis. De là, ils sont passés à leurs voisins, dont ils nous ont dit beaucoup de bien ; et nous sommes à présent fort bien informés du caractère de sept ou huit honnêtes gens, dont nous n' avons jamais entendu les noms : tout cela, comme vous vous l' imaginez, pour nous faire comprendre de quelle distinction les Meredith sont dans le pays de Caermarthen. Le chevalier en a pris occasion de nous faire le récit d' un entretien qu' il eut un jour avec Milord Mansell, dans lequel ce brave seigneur le félicita de l' avantage qu' il avoit de jouir d' un revenu clair et net de trois mille livres sterlings, en belles terres, sans parler de beaucoup d' argent comptant, dont le même seigneur supposoit qu' il emploieroit une partie à faire élire son neveu membre du parlement pour le comté ; mais il nous a répété aussi la sage réponse qu' il fit à ce compliment : ce n' étoit pas son dessein, et le goût de ces élections, qui ont ruiné quantité de bonnes familles, ne valoit pas mieux à son avis que la passion du jeu.
Ce détail amusant nous ayant conduit fort loin, le chevalier crut nous avoir fait prendre une assez haute idée de ses richesses et de sa considération, il s' est approché, après avoir fait

p71

signe des yeux à M Fouler de sortir un moment ; alors il a commencé à m' étaler toutes les bonnes qualités de son neveu ; il m' a déclaré la vive passion qu' il a conçue pour moi ; il m' a suppliée d' encourager par mes bontés un jeune homme si digne de moi, si bien élevé, si noble, dont il veut faire son unique héritier, et pour lequel il est résolu de faire à ma considération ce que

dans toute sa vie il ne feroit pas en faveur de toute autre femme.
à des propositions si sérieuses, il n' étoit pas permis de répondre avec l' air badin dont on ne peut guères se défendre dans la première visite qu' on reçoit du chevalier Rowland Meredith. J' étois fâchée de me trouver presqu' aussi embarrassée, aussi muette, aussi sotte que si j' avois pensé à marquer du goût pour les vues de M Fouler.
M et Madame Reves sembloient prendre plaisir à me voir dans cette situation ; le chevalier m' a paru prêt à nous entonner une chanson gauloise et à danser de joie. Dans ce transport, il m' a demandé s' il appeleroit son neveu, pour confirmer tout ce qu' il m' avoit dit, et pour répandre son ame entière à mes pieds ? Il n' est qu' un peu timide, m' a-t-il dit. Il me garantissoit que la moindre faveur de ma bouche en feroit un homme. Permettez, a-t-il ajouté, avec le même feu, permettez que je l' appelle. Je vais le chercher

p72

moi-même ; et le bon vieillard alloit partir.
Je me suis hâtée de répondre. Un mot, s' il vous plaît, m le chevalier, avant que M Fouler nous fasse l' honneur de rentrer. Vous vous êtes expliqué avec toute l' honnêteté possible, et je vous suis aussi obligée qu' à M Fouler, de l' idée que vous avez de moi. Mais ce que vous me proposez, est impossible.
Comment impossible ! Non, non, mademoiselle, rien ne l' est moins assurément. Vous aurez la bonté de nous accorder du tems pour quelques visites, qui vous remettront en état de reconnoître les bonnes qualités et le jugement de mon neveu. Vous serez convaincue par sa propre bouche, par son coeur, par son ame, dois-je dire, de l' amour qu' il a pour vous.
Ce n' est point à lui que le tems est nécessaire. Le pauvre jeune homme est fixé, à jamais fixé. Mais, chère miss, au nom du ciel ! Dites que vous prendrez une semaine, quelques jours pour réfléchir à ce que vous pouvez, ce que vous voulez répondre. C' est tout ce que je demande aujourd' hui, mademoiselle : ou plutôt tout ce que je puis vous accorder moi-même.
Sir Rowland, ai-je repris, je ne puis douter que dans quelques jours, dans une semaine, mes dispositions ne soient telles qu' aujourd' hui. Il m' a interrompue par des exclamations, par des

p73

plaintes et des reproches fort tendres, qu' il
adressoit tantôt à moi, tantôt à M et Madame
Reves. Enfin, m' ayant à peine laissé le tems de
répéter que c' étoit une chose impossible, et
que par estime pour son neveu, qui me paroissoit
en mériter beaucoup, je lui conseillois de
l' engager absolument de changer de vues, parce que
je n' aimois point à faire le tourment d' un coeur
honnête ; ses sentimens pour moi se sont échauffés
sur cette expression, il s' est laissé emporter par
ses regrets, par son admiration et sa tendresse,
jusqu' à prendre le ciel à témoin que si je voulois
être sa nièce, et lui accorder seulement le plaisir
de me voir une fois tous les jours, il se réduiroit
à cent livres sterlings de rente, et m' abandonneroit
tout ce qu' il possédoit au monde. Ses yeux étoit
mouillés de larmes, son visage enflammé, et
l' honnêteté brilloit sur son visage. Généreux
homme ! N' ai je pu m' empêcher de répondre.
J' étois vivement touchée. Je suis passée
dans une autre chambre ; mais étant revenue
aussi-tôt, j' ai trouvé Sir Rowland, son mouchoir
à la main, qui sollicitoit M et Madame Reves,
avec les plus fortes instances. Il avoit fait
aussi tant d' impression sur eux, qu' ils n' ont pu
refuser de me dire quelques mots en sa faveur.
Le chevalier a proposé alors de faire paroître
son neveu, afin qu' il pût parler pour lui-même.

p74

Il vouloit absolument l' appeler. Non, monsieur,
lui ai-je dit, vous êtes un excellent avocat.
Assurez M Fouler que j' ai deux raisons de
l' estimer ; son propre mérite et celui de son
oncle ; mais je vous le demande encore, épargnez-moi
la peine de désobliger un homme que j' estime.
J' ai toute la reconnoissance possible pour l' opinion
qu' il a de moi, je lui en devrai plus encore,
s' il accepte mes remercîmens, comme le seul
retour que je suis capable de lui offrir.
Chère Miss Byron, m' a dit M Reves, vous
pourriez prendre du moins quelques jours pour
y penser. Que faites-vous ? Lui ai je répondu.
Vous augmentez les difficultés. C' est de votre
bonté que je me plains ; mais ne voyez-vous pas

que Sir Rowland me prend déjà pour une cruelle ? Cependant mon caractère est bien éloigné de la cruauté. Je fais mon bonheur de celui d' autrui. Je voudrois égaler Sir Rowland en générosité. Qu' il me demande quelque chose qui ne soit pas moi-même, et je m' efforcerai de l' obliger.
Mes réponses mêmes, ne faisant qu' animer son obstination, il a protesté qu' il ne perdroit pas l' espérance, tandis qu' il ne me verroit pas d' autre engagement. Qu' on me fasse connoître une femme du même ordre, a-t-il ajouté, et je renoncerai à Miss Byron. Elle prendra du tems pour y penser. De grâce, mademoiselle...

p75

mais je vais appeler mon neveu ; et dans ce transport il est sorti fort à la hâte, comme s' il eût apréhendé que je ne le retinsse encore.
M et Madame Reves ont commencé leurs représentations ; mais avant que j' aie pu leur répondre, le chevalier est rentré avec son neveu.
M Fouler m' a saluée de l' air le plus respectueux. Il paroissoit plus abattu que lorsqu' il étoit venu me donner la main à mon arrivée. Son oncle l' avoit instruit de ce qui s' étoit passé. On étoit prêt à s' asseoir, lorsque le chevalier a prié M Reves de lui accorder un moment d' entretien ; mais il ne l' a pas pris par le bouton, comme dans sa premiere visite. Ils sont sortis ensemble.
Madame Reves a jugé à propos de sortir aussi, par une autre porte, et je me suis trouvée seule avec M Fouler.
Nous sommes demeurés en silence pendant trois ou quatre minutes. Il m' a semblé que je ne devois pas commencer. M Fouler ne savoit comment le faire. Il a pris la peine d' avancer sa chaise près de la mienne ; ensuite il s' est un peu reculé. Il s' est rapproché encore : il a tiré ses manchettes, et toussé deux ou trois fois. Enfin sa bouche s' est ouverte, pour me dire que je ne pouvois manquer de m' appercevoir de sa confusion... de son trouble,... que sa confusion étoit extrême, et que tout venoit de son respect, de son

p76

profond respect pour moi. Il a toussé encore deux fois, et sa bouche s' est fermée.

Je n' ai pu prendre plaisir à jouir de l' embarras d' un homme si modeste. Chaque trait de son visage étoit en travail ; ses mains et ses genoux trembloient. ô ma chère ! Quel est le pouvoir de l' amour, si des agitations si violentes sont l' effet naturel de cette passion !
Monsieur, ai-je répondu... Sir Rowland vient de m' apprendre la bonne opinion que vous avez de moi. Je vous en suis obligée. J' ai dit à Sir Rowland... ah ! Mademoiselle, a-t-il interrompu d' un air plus ferme ! Ne répétez pas ce que vous avez dit à mon oncle, il ne m' en a que trop informé. Je me reconnois indigne de vous ; mais je n' en suis pas plus libre de renoncer à votre faveur. Celui qui sait où son bonheur consiste, est-il maître de ne le pas chercher à toute sorte de prix ? Ce que je puis dire, c' est que je suis le plus malheureux de tous les hommes, si vous ne me laissez pas l' espoir... je l' ai interrompu à mon tour, pour le prier de ne pas nourrir des sentimens auxquels il m' étoit impossible de répondre. Il a poussé un profond soupir. On m' avoit assuré, a-t-il repris, que votre coeur, mademoiselle, étoit sans engagement ; c' est là-dessus que j' ai fondé mes présomptueuses espérances.

p77

Je lui ai dit naturellement qu' on ne l' avoit point trompé, et que je n' ai point encore vu l' homme avec lequel je puisse souhaiter d' être engagée par les noeuds du mariage. M Fouler en a conclu qu' il pouvoit donc espérer du tems, de ses assiduités, de son respect, de sa passion sans bornes... ô M Fouler, lui ai-je dit, ne me croyez ni ingrate, ni insensible : mais les jours et les années ne peuvent apporter de changement dans un cas de cette nature. Je ne me sens capable que de vous estimer. Mais vous avez donc vu quelqu' un, mademoiselle, pour qui vous croyez pouvoir prendre des sentimens plus favorables que pour moi ? Cette question étoit pressante, et j' aurois pu me dispenser d' y répondre.
Cependant je lui ai répété que je n' avois encore vu personne dont je pusse désirer de faire mon mari. Il a baissé les yeux avec un soupir. J' ai ajouté : M Fouler va reconnoître à ma franchise, l' excellente opinion que j' ai de lui ; je lui avouerai que parmi tous les hommes que j' ai vus, s' il y en avoit un pour qui je pusse concevoir des sentimens que je n' ai jamais eus pour personne, ce

seroit un voisin de ma famille, qui a fait profession de m' aimer depuis mon enfance ; homme d' honneur, vertueux, modeste, tel que je crois M Fouler. Sa fortune, à la vérité, n' est pas si considérable que celle du neveu de Sir Rowland

p78

Meredith ; mais comme il n' y a point d' autre raison qui puisse me faire préférer M Fouler à lui, seroit-il fort honorable pour moi d' accorder cette préférence à la fortune ? Je compte, monsieur, que vous userez généreusement de ma franchise. Il ne conviendroit point que la personne dont je parle en fût informée, non-seulement pour lui, à qui je ne serai jamais rien ; mais pour vous-même, avec qui je me suis expliquée si librement.

Il a répété qu' il étoit le plus malheureux de tous les hommes, mais qu' il osoit espérer du moins, que je lui permettrois de revoir quelquefois son ami M Reves. Je lui ai dit que je n' avois aucun droit de my opposer, pourvu que ses visites n' eussent point de rapport à moi ; et je lui ai promis que lorsqu' il s' en tiendroit à la civilité simple, sans me rien demander au-delà, je le regarderois toujours comme un homme dont l' estime me faisoit honneur.

Il s' est levé, avec toutes les apparences d' une profonde tristesse. Il a tiré son mouchoir. Il s' est promené dans la chambre en soupirant, et je m' imagine que ses soupirs étoient plus sincères que ceux de Greville. Ce mouvement a ramené le chevalier et Reves par une porte, tandis que Madame Reves est rentrée par l' autre. N' attendez pas, ma chère, que je vous présente une

p79

nouvelle scène, qui deviendroit ennuyeuse par sa longueur. Combien de plaintes, combien de reproches et d' instances n' a-t-il pas fallu essuyer de l' oncle et du neveu ? à la fin, me tournant vers le chevalier, je lui ai dit que j' admirois la bonté de son coeur dans cette tendre obstination, et que je ne la regardois pas moins comme une preuve du mérite de M Fouler ; mais que ne pouvant rien de plus pour leur satisfaction, je leur demandois la liberté de me retirer. Je suis

remontée en effet dans mon appartement. Je
me suis jetée dans un fauteuil, où l' image présente
de tout ce que je venois de voir et d' entendre,
m' a fait naître quantité de réflexions, et
j' ai eu besoin de rappeler mes esprits de bien
loin, pour vous écrire une si longue lettre. Après
tout, ma chère Lucie, plaise au ciel que dans la
loterie du mariage, il ne me tombe pas pis que
M Fouler.
Sir Rowland a demandé plusieurs fois à M et
Madame Reves, s' il n' y avoit aucune espérance
que le tems et l' assiduité pussent changer mes
dispositions, ou si l' on ne pouvoit pas se
promettre quelque chose en province, par l' entremise
de mes plus proches parens ; mais M Reves lui
a répondu qu' après la manière dont je m' étois
expliquée, et dans la résolution où ma famille
étoit de ne se pas mêler de mon choix, il craignoit

p80

que toutes les démarches ne fussent inutiles.
mardi à midi.
on me mena hier au concert. Je dois aller ce
soir à la comédie. C' est un mouvement qui ne
finit point. M Fouler est venu ce matin ; j' étois
en visite avec ma cousine. Il a vu M Reves ; et
dans un assez long entretien, il a marqué si peu
d' espérance, que je me crois délivrée de lui ;
d' autant plus que Sir Rowland doit retourner dans
quelques jours en Caermarthen. Il est venu lui-même
une heure après son neveu. M Reves
étoit sorti, et nous étions remontées en carrosse,
ma cousine et moi, pour aller faire quelques
emplettes à *Lugdatehill* . On se hâte de me faire
des robes, et tout ce qui m' est nécessaire pour
paroître aux spectacles et aux assemblées avec
Miladi Williams. Je suis d' une folie achevée ;
mais c' est en partie la faute de ma cousine. Vous
trouverez ici des échantillons de mes étoffes.
J' avois cru qu' en Northamptonshire, il ne nous
manquoit rien pour les modes, mais on fait
changer toutes mes robes, afin que je ne paroisse
point *effroyable* ; c' est le terme.
Me sera-t-il aussi aisé de me défaire du baronnet
que de M Fouler ! Il est de retour, et j' ai
appris qu' il a déjà fait demander s' il pourroit

p81

nous voir demain après midi. Que me serviroit-il
de m' absenter ? Il prendroit un autre
tems, et je ne ferois qu' augmenter son embarras,
ou lui donner peut-être une plus haute idée
de son importance, si je lui laissois penser que
je le crains.

LETTRE 10

Miss Byron, à Miss Selby.
mercredi au soir.
Sir Hargrave est venu avant six heures. Il
étois mis somptueusement. C' est M Reves qu' il
a fait demander d' abord. J' étois dans mon cabinet ;
le portrait que Sir Allestris nous a fait de
lui, ne m' avoit pas donné plus de penchant à le
recevoir. Il s' est excusé d' être venu de si bonne
heure sur son impatience, et sur le désir qu' il
avoit d' entretenir un moment M Reves, avant
que de demander à me voir. Est-elle au logis ?
C' est la première question. M Reves a répondu
que j' y étois. Quelles grâces j' ai à lui rendre !
A-t-il repris ; j' adore sa bonté. Ainsi vous voyez,
ma chère, que si je suis demeurée au logis, c' est
pour ne pas manquer sa visite.
Il faut que je vous fasse, d' après M et Madame

Reves, le récit de cette première conversation.
Vous savez qu' il n' échappe rien aux observations
de ma cousine.
Depuis qu' il m' a vue, a-t-il dit, le tems lui
avoit paru d' une longueur insupportable. Il se
donnoit au diable s' il avoit eu deux heures de
repos. Il n' avoit jamais vu de femme pour
laquelle il se fût senti tant d' inclination. Sur
son ame, il n' avoit point de vues qui ne fussent des
plus honorables.
Il s' est levé plusieurs fois. Il a fait quelques
tours dans la chambre, en ajustant sa parure, et
se parcourant des yeux depuis la poitrine jusqu' aux
pieds. Il a parlé avec complaisance de
l' heureuse perspective qui s' ouvroit devant lui ;
non qu' il ignorât que j' avois à ma suite une
petite légion d' admirateurs ; mais comme il
savoit aussi qu' il n' y en avoit aucun de favorisé,
il croyoit pouvoir se flatter de quelque préférence.
Je vous ai déjà déclaré, a-t-il dit à

M Reves, que je donne carte blanche pour
les articles. Ce que je ferai pour une femme si
raisonnable, c' est le faire pour moi-même. Mon
usage, M Reves, n' est pas de vanter ma fortune,
mais j' exposerai devant vous, ou devant
toute la famille de Miss Byron, l' état exact de
mon bien. Il n' y en eut jamais en meilleur ordre.
Une femme pour laquelle j' aurai tant de considération,

p83

sera maîtresse de vivre à la ville, à la
campagne, comme son inclination l' y portera.
à la campagne, elle choisira celle de mes terres
qui lui conviendra le plus. Je n' aurai point d' autre
volonté que la sienne. Je ne doute pas de
votre amitié, M Reves, a-t-il ajouté. Je
mériterai la vôtre, madame, et je vous assure que je
me promets beaucoup de satisfaction dans l' alliance
que j' ai en vue avec votre famille.
Il a rappelé ensuite la scène qu' il avoit eue
chez Miladi Williams, avec M Walden. Il a
répété quelques expressions de son adversaire ; il
a contrefait plusieurs de ses grimaces, et riant
de toute sa force, à chaque trait dont il relevoit
le ridicule ou la grossiéreté, il n' a laissé pour
unique rôle, à M et Madame Reves, que le
tems de rire de lui, ou du moins d' en sourire,
autant que la bienséance le permet avec un fat
dont on ne veut pas blesser la vanité.
Comme on étoit prêt à servir le thé, Madame
Reves m' a fait avertir ; je suis descendue. à
mon arrivée, Sir Hargrave s' est avancé vers moi
d' un air tendre. Son compliment ne l' a pas été
moins. Charmante miss, m' a-t-il dit, j' espère
vous trouver autant de bonté que de charmes.
Vous ne sauriez vous imaginer ce que j' ai souffert,
depuis que j' ai eu l' honneur de vous voir.
Il m' a fait là-dessus une très-profonde révérence ;

p84

et paroissant s' allonger à mesure qu' il se
redressoit et qu' il levoit la tête en arrière, on
auroit cru qu' il étoit devenu plus haut pour s' être
baissé. L' agréable fat, ai-je dit en moi-même. Je me
suis assise, et j' ai tâché de prendre un air assez
libre, en adressant quelques mots à ma cousine
et à lui-même. Il a demandé en grâce que le thé

fût différé d' une demi-heure, et qu' avant l' arrivée des domestiques, il lui fût permis de me répéter une partie de la conversation qu' il avoit eue avec M et Madame Reves. S' il n' avoit pas cru me faire beaucoup d' honneur, et s' il ne s' étoit pas fié à la vertu de ses huit ou dix mille livres sterlings de rente, j' ose m' imaginer qu' il auroit apporté un peu plus de cérémonie ; mais après m' avoir dit en peu de mots, combien il avoit pris de goût pour mon caractère, il a jugé à propos de s' en rapporter à la déclaration qu' il m' avoit faite de ses sentimens chez Miladi Williams. Ensuite il a parlé des avantages sur lesquels je pouvois compter dans les articles. Il a vanté l' ardeur de sa passion, et il m' a priée fort ardemment d' y répondre.
J' aurois pu tourner son discours en badinage, d' autant plus que la chaleur qu' il avoit paru mettre dans ses derniers termes étoit accompagnée d' une volubilité de langue qui ne marquoit pas un coeur fort touché, qui n' étoit pas propre du

moins à faire beaucoup d' impression sur le mien ; mais, pour couper court à toutes ses prétentions, je me suis déterminée à lui répondre naturellement. Je lui ai dit : si je paroissois douter, monsieur, de la sincérité de vos ouvertures, vous pourriez croire que j' en désire d' autres assurances ; mais je fais profession de bonne foi, et vous ne devez attendre de moi que la simple vérité. Je vous rends grâces, monsieur, de l' idée que vous avez de moi ; mais je ne puis accepter vos offres. Son étonnement surpasse mes expressions. Vous ne pouvez, mademoiselle ? ... ce langage est-il sérieux ? Juste ciel !
Il est demeuré en silence pendant quelques minutes, en jetant les yeux sur moi, en les tournant sur lui-même, comme s' il eût dit : la petite folle ! Sait-elle bien ce qu' elle refuse ? Cependant, après s' être un peu remis de cette surprise, on m' avoit assuré, a-t-il repris, que votre coeur étoit libre ; mais il faut qu' il y ait ici de l' erreur. Quelque heureux mortel... je l' ai interrompu. Quelle conséquence, monsieur ? Une femme ne peut-elle refuser les offres du chevalier Pollexfen, sans avoir le coeur engagé ? Mais, mademoiselle, a-t-il répondu en balançant la tête, et pesant sur chaque mot ; un homme de ma sorte... qui n' est pas absolument désagréable, ni dans la figure ni dans les

manières... qui tient quelque rang dans la vie...
il s' est arrêté tout-à-fait, et reprenant, ne
saurai-je pas vos raisons, mademoiselle ? Du moins,
si votre refus est aussi sérieux qu' il le semble,
faites-moi la grâce de me les apprendre. Je verrai
si je puis être assez heureux pour les détruire.
Je lui ai dit avec la même franchise, que personne
n' étoit maître de ses inclinations, qu' on
accusoit les femmes de caprice, et que je n' étois
peut-être pas exempte de ce reproche ; mais que
sans en pouvoir donner de raisons, on se sentoit
attiré, dégouté... dégouté ! Mademoiselle,
dégouté ! Miss Byron. J' ai parlé en général,
monsieur ; je suis persuadée que de vingt femmes,
il y en auroit dix-neuf qui se trouveroient
très-flattées des attentions de Sir Hargrave
Pollexfen. Mais c' est vous, mademoiselle, qui êtes
cette vingtième que je suis forcé d' aimer. De grâce,
donnez-moi quelque raison... ne m' en demandez pas,
monsieur, pour une singularité. N' êtes-vous pas
vous même un peu singulier de me faire la
vingtième ? Votre mérite, mademoiselle... je
l' ai encore interrompu. Il y auroit de la vanité,
monsieur, à me payer d' une raison de cette nature...
je vous ai promis de la bonne foi ; peut-être
l' homme à qui le ciel me destine, aura moins
de mérite que vous ; mais dois je le dire ?
Il conviendra plus à mon goût. Pardon, monsieur,

je m' expliquerois moins librement, si
l' honneur me permettoit de vous tenir dans la
moindre incertitude, lorsque je n' y suis pas
moi-même.
Sa vanité m' a paru blessée. Il conviendra plus
à votre goût ! A-t-il répété plusieurs fois, en
jetant les yeux autour de lui. Et c' est donc
sérieusement, mademoiselle, que vous êtes si
déterminée.
Oui, monsieur.
Son air est devenu plus sombre. Suis-je assez
confondu, a-t-il repris d' un ton assez brusque.
Mais je n' accepte point une réponse si vague et
si contraire à mes espérances ; vous m' avez
promis de la sincérité, mademoiselle ; dites-moi du
moins si vos affections sont engagées ? Dites-moi
s' il existe quelque heureux homme à qui votre
coeur ait accordé la préférence ? Je lui ai répondu

que je ne lui connoissois aucun droit pour me faire cette question. Il a continué ; permettez, mademoiselle, que je m' explique davantage ; je connois M Fenwick et M Greville ; ils m' ont avoué tous deux que vous ne leur avez donné aucune espérance. Cependant ils déclarent qu' ils ne l' ont pas perdue. Dites, mademoiselle, leur avez-vous parlé aussi nettement qu' à moi ?
Hé bien, monsieur, je vous assure que je leur ai fait les mêmes réponses.

p88

Et M Orme, mademoiselle ?
Je le regarde, monsieur, comme un des meilleurs caractères du monde.
Ah ! Mademoiselle, que ne me dites-vous donc que vous êtes engagée ?
Quand je le serois, monsieur, peut-être cet aveu ne serviroit de rien.
Ne vous serviroit de rien ! S' est-il écrié fort vivement ; en vérité, chère Miss Byron... j' ai de l' orgueil, mademoiselle ; si je n' en avois point, je n' aspirerois pas à votre faveur. Mais permettez-moi de dire que ma fortune, ma naissance et mon ardente affection n' ont rien qui soit indigne de vous ; c' est du moins le jugement que votre famille en portera, si vous me faites l' honneur de consentir que je lui fasse l' ouverture de mes sentimens.
J' ai répondu à ce fier propos ; je souhaite, Sir Hargrave, que votre fortune serve à votre bonheur ; ce qui ne manquera point, si vous l' employez à faire du bien ; mais, fût-elle incomparablement plus grande, cet avantage seul n' a point de charme pour moi ; mes devoirs croîtroient avec mon pouvoir.
Je ne jouis pas d' une grosse fortune ; mais le fût-elle beaucoup moins, elle satisferoit mon ambition, aussi long-tems que je vivrai dans l' état où je suis ; et si je passe

p89

à l' état du mariage, je saurai me renfermer dans celle de l' homme que j' aurai choisi.
Ici l' air flatteur et passionné a repris place sur le visage du baronnet ; il a juré que je serois à lui, et que chaque mot qui sortoit de ma bouche ajoutoit un nouveau noeud à sa chaîne ; mais

je l' ai prié de finir absolument un entretien que
je ne pouvois plus supporter. à condition,
m' a-t-il dit, que je lui permettrois de paroître
quelquefois chez Madame Reves. Sans aucun rapport
à moi, ai-je répliqué. Vous ne fuirez pas du
moins, mademoiselle, a-t-il repris, vous ne
refuserez pas de me voir. Je vous le déclare, Miss
Byron, vous avez un amant de plus ; je ne cesserai
pas de vous poursuivre que vous ne soyez à
moi, ou que je ne vous voie la femme d' un autre.
Il a prononcé ces derniers mots d' un ton qui
m' a choquée autant que le discours même. Ma
réponse s' en est ressentie : dans une conversation
qui a duré trop long-tems, ai-je dit d' un air froid,
je me félicite de n' avoir pas un mot à me reprocher,
ou qui puisse me laisser le moindre regret.
Cette réflexion l' a piqué. Il m' a répondu qu' il
n' étoit pas de la même opinion ; et se baissant
vers moi, d' un air assez insolent, il m' a dit
qu' il me soupçonnoit d' un peu d' orgueil. De
l' orgueil, monsieur ? Oui, mademoiselle, un
peu d' orgueil avec beaucoup de cruauté. De la

cruauté, monsieur ? De l' orgueil, mademoiselle,
de la cruauté et de l' ingratitude.
Il m' a paru alors que je ne demeurois plus
que pour être insultée. Tout ce que j' avois entendu
du chevalier Allestris m' est revenu à l' esprit.
Si vous me croyez si coupable, ai-je repris
sans m' échauffer, trouvez bon, monsieur, que
je me retire pour étudier mieux mes sentimens ;
et faisant une profonde révérence, je me suis
hâtée de sortir. Il m' a conjurée de demeurer ; il
m' a suivie jusqu' au pied de l' escalier ; mais je
suis montée sans l' écouter.
M et Madame Reves m' ont raconté qu' après
mon départ, il avoit fait éclater non-seulement
son orgueil, mais le fond de son mauvais naturel.
Il s' est mordu les lèvres, il s' est promené à
grands pas dans la chambre ; ensuite, s' étendant
sur un fauteuil, il s' est abandonné aux plaintes,
il s' est défendu lui-même, il s' est accusé, il a
recommencé ses défenses et ses accusations ; et
cette scène a fini par supplier M et Madame
Reves de lui accorder leur protection. Il ne
pouvoit comprendre, leur a-t-il dit, qu' avec de
si honorables intentions, avec tant de pouvoir
de me rendre heureuse, il eût le malheur d' essuyer
des refus. Son ressentiment s' est tourné
contre M Orme, qui est, dit-il, le rival favorisé,

si quelqu' un l' est réellement ; car il croit

p91

avoir reconnu que ce n' est ni Greville, ni Fenwich. Il a confessé que ma fierté l' avoit piqué jusqu' au vif ; enfin il a prié Madame Reves de me faire appeler en son nom ; mais l' humeur où elle le voyoit, ne la disposant point à lui accorder cette faveur, il m' a fait prier lui-même de descendre. J' ai répondu civilement que j' étois occupée à vous écrire, et que j' espérois que Sir Hargrave, mon cousin et ma cousine, auroient la bonté d' agréer cette excuse. J' ai nommé M et Madame Reves pour adoucir mon refus. Cette réponse n' a fait qu' irriter sa bile. Il a demandé pardon à Madame Reves ; mais il a protesté qu' il s' attacheroit à mes pas comme une ombre, et qu' en dépit de la terre et des enfers, je serois Miladi Pollexfen. Il est sorti dans cette chaleur, les yeux roulans et le visage enflammé.
Ne vous semble-t-il pas, ma chère, qu' étant comme je suis, sous la garde de mon cousin Reves, il a pris cette aventure avec un peu trop de patience dans sa propre maison ? C' est peut-être cette raison même qui l' a rendu si tranquille.
Nous le connoissons pour un des meilleurs hommes du monde. Et l' éclat de huit ou dix mille livres sterlings de rente... cependant, avec une fortune aussi indépendante que la sienne... mais la grandeur a toujours ses charmes.
Ainsi Sir Hargrave nous a confirmé tout ce

p92

que le chevalier Allestris nous avoit appris de son caractère. Je crois que de tous les hommes, c' est celui que je redoute le plus. Sir Jean Allestris nous l' a représenté méchant, vindicatif ; si je me trouvois forcée de l' entendre sur le même sujet, j' aurois grand soin de lui répéter nettement que je n' ai pas le coeur engagé, du moins, autant que je le pourrai, sans ranimer ses prétentions, dans la crainte qu' il ne se porte à quelque violence. Je vous jure, chère Lucie, que de tous les hommes que j' ai vus, il est le dernier dont je voulusse devenir la femme. Puisse-t-il être si piqué que je ne le revoie jamais.
Miladi Williams nous a fait avertir qu' il y

aura bal d' opéra jeudi prochain ; elle veut se
réserver le soin de mes habits. Je lui ai fait dire
que je ne voulois rien de trop remarquable, et
que je serois très fâchée d' attirer sur moi tous les
yeux de l' assemblée.

p93

LETTRE 11

Miss Byron, à Miss Selby.
vendredi, 30 février.
Un laquais de M Greville est venu nous faire
les complimens de son maître. Il est donc à
Londres, ce M Greville. Je suis trompée, si je
ne suis bientôt en état de l' obliger ; c' est ma
haine, comme vous savez, qu' il m' a demandée comme
une grâce. Je m' apperçois qu' on ne s' attire que
des chagrins, en rendant des civilités pour des
affectations d' estime. Cependant mon naturel m' y
porte, et je ne puis m' en défendre, sans me
faire une espèce de violence. C' est donc moins un
mérite qu' une véritable nécessité. Je ne me
rappelle d' avoir manqué de complaisance que pour
un jeune homme de qualité, qui par des considérations
de famille, me demandoit la permission
de me rendre ses soins en secret. Vous n' avez
pas ignoré cette aventure. Il me semble qu' en se
prêtant à des traités si choquans, une fille
s' engage dans un complot contre elle-même, et plus
souvent encore contre ceux à qui elle doit autant
de confiance que de respect et d' honneur.
L' arrivée de M Greville me chagrine. Je suppose

p94

qu' il sera bientôt suivi de M Fenvick. Il ne
tient à rien, dans mon dépit, que je ne fasse un
effort pour aimer le modeste Orme.
samedi 11.
n' aurai-je à vous décrire que des scènes de
galanterie et d' amour ? Sir Rowland, Sir
Hargrave et M Greville, se sont trouvés
ensemble aujourd' hui chez M Reves. Sir Rowland
est venu le premier, un quart d' heure avant qu' on
eût averti pour le thé. Après avoir demandé à ma
cousine si je n' avois pas changé de résolution, il

a souhaité de m' entretenir seule un moment. Je me sens une véritable estime pour cet honnête vieillard. Ce que j' entends par l' honnêteté, ma chère, c' est le bon sens réuni avec la politesse et les agrémens. Un honnête homme, qui l' est à ce titre, n' en est pas moins estimable pour être un peu singulier. Je suis descendue aussi-tôt.
Sir Rowland est venu au devant de moi ; il m' a pris avidement la main, et me regardant de toute sa force : bon dieu ! La même douceur, s' est-il écrié, les mêmes grâces sur ce charmant visage ! Comment est-il possible, avec une physionomie si obligeante... mais il faut être bonne... ne me pressez pas, Sir Rowland, ai-je interrompu ; vous me causeriez du chagrin, si vous me mettriez

dans la nécessité de répéter... quoi ! M' a-t-il dit, un refus ? Ah ma chère miss ! Gardez-vous, en effet, de répéter vos discours ; ne voulez-vous pas sauver une vie ? Mon pauvre neveu est réellement à la mort. Je voulois vous l' amener ; mais non, il craint trop de déplaire à la souveraine de son coeur. Connoissez-vous un amour si tendre ? Et ne fait-on rien pour l' amour, quand on ne trouveroit rien d' engageant dans le mérite et la modestie ? Chère miss, n' endurcissez pas votre coeur. J' étois résolu de partir dans un ou deux jours ; mais je ne quitterai pas la ville, fallût-il y demeurer un mois, pour être témoin du bonheur de mon neveu ; et quand je souhaite le sien, comptez que c' est pour faire le vôtre. Chère miss, rendez-vous... j' étois un peu touchée de son action, et je demeurois sans répondre. Rendez-vous, a-t-il repris ; ouvrez votre coeur à la pitié ; je vous demande un mot de consolation pour mon neveu ; je le demanderois à genoux, si je croyois que mes soumissions... oui, c' est à genoux que je veux implorer votre bonté ; et l' excellent vieillard, saisissant mon autre main, comme il en tenoit déjà une, s' est laissé tomber en effet sur ses deux genoux.
Sa situation m' a jetée dans un extrême embarras : je ne savois que faire ni que dire ; le courage me manquoit pour le relever. Cependant,

voir à mes pieds un homme de cet âge, qui avoit des droits à mon estime, les yeux humides, et les attachant sur moi pour attirer, disoit-il, ma pitié sur son neveu ; que je me sentois attendrie ! Enfin, je l' ai conjuré de se lever. Vous me demandez de la bonté, lui ai-je dit d' une voix tremblante, et vous en manquez pour moi. ô Sir Rowland ! Que vous me causez d' agitations ! Je voulois retirer mes mains ; mais il les tenoit serrées dans les siennes. J' ai frappé du pied dans un emportement de reconnoissance. Sir Rowland, levez-vous, je vous en supplie ; et le même mouvement m' a fait mettre un genou à terre devant lui, vous voyez, ai-je ajouté... que puis-je faire de plus ? Levez-vous donc, monsieur ; je vous prie, à genoux, de ne pas demeurer devant moi dans cette posture : en vérité, vous me chagrinez beaucoup ; de grâce, laissez mes mains.
Deux ruisseaux de larmes couloient sur ses joues. Moi, je vous chagrine, mademoiselle ? Et Miss Byron daigne s' abbaisser... non, non, pour le monde entier, je ne voudrois pas vous avoir causé un instant de chagrin. Il s' est levé, il m' a laissé les mains libres, et je me suis levée aussi avec assez de confusion. Il s' est retiré un moment vers la fenêtre pour s' essuyer ses yeux de son mouchoir : ensuite, revenant vers moi : quelle

foiblesse, ma-t-il dit avec un sourire forcé ! Quelle enfance, comment pourrois-je blâmer mon neveu ! Mais accordez-moi donc un mot, mademoiselle ; dites seulement que vous consentez à le voir : permettez-lui de paroître devant vous : ordonnez-moi de vous l' amener.
Je le ferois, n' en doutez pas, lui ai-je répondu, si M Fouler n' attendoit de moi que des civilités : mais je veux aller plus loin, monsieur, pour vous marquer toute la considération, dont je suis remplie pour vous. Contribuez à mon bonheur par votre estime et votre amitié. Permettez que je vous regarde comme un père, et que je prenne pour M Fouler tous les sentimens d' une soeur. Je ne suis point assez heureuse pour appartenir à quelqu' un par des noms si tendres ! Que M Fouler prenne aussi les mêmes sentimens pour moi. Toutes les visites que vous me rendrez l' un et l' autre à ces deux titres, me seront plus chères qu' elles ne peuvent jamais l' être autrement. Mais, ô mon père ! Car je veux déjà vous donner ce nom,

ne pressez plus votre fille sur un point qu' elle ne peut vous accorder.
Les larmes du vieillard ont recommencé ici, avec des soupirs qui m' ont causé une véritable émotion ; il m' a traitée d' ange, de divinité, de fille irrésistible. C' étoit ma bonté, ma-t-il dit, ma douceur, ma franchise qui le pénétroient jusqu' au fond du

p98

coeur. Je l' ai pris par la main, sans écouter tout ce qu' il me disoit encore pour son neveu, et je l' ai conduit à M et Madame Reves, qui nous attendoient dans la chambre voisine, et qui ont paru aussi surpris de mon action, que de lui voir le visage tout mouillé de larmes. Félicitez-moi, leur ai-je dit, avec une vive exclamation, j' ai trouvé un père dans Sir Rowland, et je reconnois un frère dans son neveu. Le bon chevalier a porté ma main à sa bouche, et l' a pressée de ses lévres : il m' a nommée l' honneur de mon sexe ; il a protesté que si je ne devois pas être sa nièce, la qualité de sa fille, que je voulois prendre, lui seroit plus chère et plus glorieuse qu' une couronne ; mais il est revenu à son neveu.
Madame Reves a voulu savoir ce qui s' étoit passé entre nous. Il commençoit à faire ce récit, qui l' auroit sans doute occupé long-tems, lorsqu' on est venu nous annoncer le chevalier Hargrave Pollexfen. Aussi-tôt Sir Rowland s' est frotté les yeux pour en chasser la rougeur, quoique son mouchoir n' ait servi qu' à l' augmenter. Il s' est regardé dans une glace ; il a toussé deux ou trois fois, comme si les muscles de son visage avoient dépendu du son de sa voix ; il a même fredonné quelques notes, en me disant qu' un petit air de chant bannissoit les traces du chagrin.

p99

Sir Hargrave est entré d' assez bonne grâce. Serviteur, monsieur, lui a dit assez rudement le vieux chevalier, pour réponse à une révérence muette que l' autre lui a faite à son tour. J' avois déjà remarqué que l' air et la parure du baronnet avoient frappé Sir Rowland : aussi s' est-il baissé vers M Reves, pour se hâter de prendre

des informations. M Reves les a présentés l' un
à l' autre, comme deux personnes dont il se tenoit
honoré d' être ami. Le baronnet s' est approché de moi
pour me demander mille pardons... pas un,
monsieur, ai-je interrompu. Il a repris : j' avoue,
mademoiselle, que la force de ma passion...
mais je vous compare... je l' ai arrêté encore
une fois, en l' assurant que tout étoit oublié.
Tandis qu' il se plaignoit de ma facilité à lui
pardonner, Sir Rowland, surpris de ce petit
dialogue, a dit à M Reves : je ne m' en étonne
plus ; hélas ! Que va devenir mon cher neveu ?
Soyez tranquille de ce côté-là, lui a répondu
M Reves. Cette assurance lui a fait reprendre
un air si gai, que je l' ai cru prêt à fredonner
en se tournant vers moi. Les gens sont entrés
là-dessus avec le déjeuner, et nous nous étions
déjà placés pour le thé ; mais on est venu appeler
M Reves, qui est rentré presqu' aussi-tôt, en
introduisant M Greville. Avant qu' ils aient pu
s' approcher, et qui est encore

celui-ci, m' a demandé Sir Rowland, d' un ton un
peu gallois ?
M Greville s' est présenté fort civilement. Je
me suis informée de tout ce que j' ai de cher dans
Nortamptonshire. Après avoir satisfait mon
impatience, il m' a demandé si j' avois vu
M Fenwick. Non, lui ai-je dit. Le traître !
A-t-il repris en souriant, j' ai cru qu' il m' avoit
donné le change. Je l' ai perdu de vue depuis
trois jours : mais s' il n' est pas ici, a-t-il
ajouté d' une voix plus basse, j' ai
gagné une marche sur lui : et j' aime mieux, après
tout, que ce soit moi que lui, qui ait des excuses
à faire à l' autre. Je me suis dispensée d' entrer
dans leur démêlé, en lui apprenant que j' avois
trouvé un père à Londres, et lui montrant le
chevalier Meredith, qui me permettoit de lui donner
ce nom. Point de fils, j' espère, a-t-il répondu, en
se tournant vers le vieillard ; je me flatte,
monsieur, que la parenté ne vient point de ce
côté-là. Comme il a fait cette question d' un air riant,
le baronnet a protesté du même ton, qu' il avoit pensé
à la faire aussi. Sir Rowland leur a dit fort
civilement qu' il avoit un neveu, et que si je
voulois me rendre à ses désirs, il m' aimeroit
beaucoup mieux pour sa nièce que pour sa fille.
La conversation est devenue assez agréable
jusqu' au départ du vieux chevalier, qui ne s' est

pas retiré sans me

p101

demander la permission de m' amener encore une
fois son neveu, avant que de retourner en
Caermarthen. Je ne lui ai répondu que par une
révérence.
Le baronnet et M Greville se connoissoient,
pour s' être vus quelquefois aux courses de
Northampton ; mais la politesse avec laquelle
ils se sont salués, ne les a point empêchés de se
regarder d' un oeil jaloux, et de paroître prêts,
plus d' une fois, à se dire quelque chose de
désobligeant. Le soin que j' ai eu de faire tomber
toutes mes attentions sur Sir Rowland, a prévenu
toutes sortes d' explications ; et lorsqu' il est
sorti, on a badiné assez plaisamment sur l' air
et l' accent de sa province, dont il n' y a point
d' apparence qu' il se défasse jamais. J' avois
beaucoup d' impatience de voir partir aussi les
deux autres. Ils sembloient s' appercevoir tous
deux qu' il en étoit tems, mais n' être pas bien
aises, l' un et l' autre, de sortir le premier.
à la fin, M Greville, feignant de se
rappeler que je n' aime pas les longues visites,
s' est retiré sans autre affectation.
Il ne m' a pas été possible d' éviter les nouvelles
excuses du baronnet, sur la mauvaise humeur à
laquelle il s' étoit livré dans sa dernière visite.
Mes réponses n' ont pas dû le rendre plus content de
lui-même. Cependant il est revenu à ses offres,
dont il m' a fait un brillant étalage ; et ne
s' appercevant

p102

point qu' elles fissent plus d' impression sur
moi, il est tombé sur M Greville, qu' il
soupçonnoit, m' a-t-il dit, de n' être pas venu à
Londres sans dessein. Il ne m' a pas parlé de lui
fort avantageusement ; mais je ne doute pas que
M Greville ne parlât de même de Sir Hargrave ;
et je m' imagine que ce ne seroit pas leur faire
injustice, que de les croire tous deux.
J' ai répondu si nettement, que je ne prenois
pas plus d' intérêt à l' un qu' à l' autre, qu' après
diverses marques de chagrin, le baronnet s' est
cru en droit d' exiger, avec assez de fierté, les

raisons de mon refus. Cet air, que j' ai remarqué dans ses yeux, m' a peut-être un peu piquée. Je lui ai dit, quoiqu' à regret, que puisqu' il me forçoit de lui expliquer mes sentimens, je n' avois pas de ses moeurs l' opinion que je devois avoir de celles d' un homme dont je voulusse faire mon mari. Mes moeurs, mademoiselle, s' est-il écrié, en changeant plusieurs fois de couleur : mes moeurs, mademoiselle ! A-t-il répété. Son exclamation ne m' a point effrayée, quoique M et Madame Reves parussent un peu surpris de ma franchise ; mais sans me faire connoître qu' elle leur parut blâmable. Mes objections, monsieur, ai-je repris, ne doivent pas vous offenser, puisque c' est vous-même qui m' en arrachez l' aveu, et que mon dessein n' est pas de vous faire des

p103

reproches ; mais, pressée par vos instances, je dois répéter... ma langue n' a pas laissé de me refuser ici son office. Mais il m' a dit, d' un air et d' un ton fort impatient : continuez donc, mademoiselle.
La hardiesse m' est revenue : en vérité, Sir Hargrave, je répète malgré moi que je n' ai pas de vos moeurs... (fort bien, mademoiselle, a-t-il interrompu), l' opinion que je dois avoir de celles d' un homme sur le caractère duquel je penserois à fonder mon bonheur pour cette vie, et toutes mes espérances pour l' autre. Ce motif est d' une haute importance pour moi, quoiqu' il ne m' arrive guère de l' employer sans de fortes raisons. Mais permettez-moi d' ajouter que je ne suis point lasse du célibat. Je crois qu' il est toujours trop tôt, pour s' engager dans une carrière éternelle de soins ; et si je n' ai pas le bonheur de rencontrer un homme, à qui mon coeur puisse se donner sans réserve, je renoncerai absolument au mariage. Que de malice, ma chère, j' ai remarqué ici dans ses regards ! Vous paroissez mécontent, monsieur, ai-je ajouté ; mais il semble que c' est sans raison : que vos vues sont tombées sur une personne qui est maîtresse d' elle-même ; et quoique j' aie de l' éloignement pour les vérités dures, je me fais honneur de ma franchise.
Il s' est levé de sa chaise, il s' est promené à

p104

grands pas dans la chambre, en répétant à voix basse, vous n' avez pas bonne opinion de mes moeurs ! Mademoiselle... mais je suis résolu de tout souffrir... cependant, si mauvaise opinion de mes moeurs ! Non, ma patience n' ira pas si loin. Là-dessus, il a porté le poing au front, en l' y tenant serré quelque moment ; ensuite prenant brusquement son chapeau, il nous a fait une profonde révérence, le visage enflammé, du tumulte apparemment de ses passions ; et sans ajouter un seul mot, il a pris le chemin de la porte. M Reves s' étant hâté de le conduire, il a répété plusieurs fois : du mépris pour mes moeurs ! J' ai des ennemis, monsieur. Du mépris pour mes moeurs ! Je suis le seul homme du monde que Miss Byron traite avec si peu de ménagement ; ses dédains peuvent lui attirer... que ne puis-je dire les miens ! Adieu, monsieur, excusez cette chaleur. Adieu. Il est monté dans son carrosse, dont il a levé brusquement les glaces. M Reves nous a dit qu' il s' étoit allongé jusqu' à l' impérial, en se serrant les reins de ses deux coudes. Il est parti dans cette fureur. Ses airs menaçans, son départ, tel que je vous l' ai représenté, et le récit de M Reves, m' ont causé tant d' épouvante, que je n' en suis pas revenue d' une heure entière. Le charmant parti pour votre Henriette, qu' un demi fou de ce caractère ! ô M Fouler ! Sir

Rowland ! M Orme ! Que je vous trouve aimables, en comparaison de Sir Hargrave.

LETTRE 12

Miss Byron, à Miss Selby.
mercredi, 23 février.
J' ai reçu la lettre de mon oncle et les deux vôtres. Tous les conseils qui me viendront d' un lieu si cher, auront quelque effet pour ma conduite, soit à titre d' avis ou de reproche. James est parti pour Northamptonshire, je vous prie de le recevoir avec bonté ; c' est un très-honnête homme, et l' on m' a assuré qu' il a dans le coeur une forte inclination ; ainsi l' impatience qu' il avoit de quitter Londres, se trouve expliquée. Je me souviens d' avoir entendu dire à mon oncle que les jeunes gens sans fortune,

qui pensent au mariage, ne doivent point être découragés. Qui voudroit servir, lorsqu' il peut commander ? L' honnête pauvre est une partie très-estimable de la race humaine.
M Reves a pris la peine de voir plusieurs domestiques qui se sont présentés pour moi, mais il n' en a point encore vu qui me convienne, à l' exception d' un seul qui s' est offert ce matin,

p106

âgé d' environ vingt-six ans, et de fort bonne physionomie. Je me propose de l' arrêter ; il paroît fort bien élevé, et digne même d' une fort bonne condition. Madame Reves, qui en est extrêmement contente, a déjà fait écrire au dernier maître qu' il a servi ; c' est un jeune homme, nommé M Bagenhall, dans le voisinage de Réading, dont il parle fort bien, et qu' il n' a quitté, dit-il, très-modestement, que parce qu' étant livré aux plaisirs de son âge, il aime à se retirer trop tard. Wilson, c' est le nom de ce nouveau laquais, n' est à Londres que d' hier, et s' est logé chez sa soeur, qui est une veuve, établie dans Smithfield. Il demande d' assez gros gages ; mais on ne doit pas se tenir à quelques pistoles avec un bon domestique ; il faut l' aider à mettre quelque chose en réserve pour le tems de la vieillesse et de l' infirmité. Madame Reves vouloit l' engager à la première vue ; elle répondoit de lui, dit-elle, sur sa physionomie et sur son langage. Je ne vous en aurois pas si long-tems entretenue, si je n' étois fort portée à le prendre.
Sir Hargrave s' est fait revoir ici ; j' étois avec Madame Reves et quelques dames de nos amies qui étoient venues passer familièrement une partie du jour avec nous, et me suis excusée de le voir sous ce pretexte ; mais il a vu Madame Reves ; c' est un mêlange d' orgueil et d' humilité.

p107

Il avoit résolu, la dernière fois, de ne plus m' importuner ; mes dédains l' avoient mortellement piqué ; mais la force lui manque pour soutenir ses résolutions. Il s' est reproché sa foiblesse ; je serai sa femme, il en a juré ; un homme tel que lui se voir refusé par une personne

dont la fortune a si peu de proportion
avec la sienne, et qui fait profession de n' avoir
dans le coeur aucun homme qu' elle lui préfère !
(oh, Sir Hargrave se trompe sur ce point ! Car il
y a peu d' hommes au monde que je ne préférasse
à lui ; se voir refusé avec tous les avantages
qu' il veut m' assurer, avec une figure qui n' a rien
assurément de méprisable !) et M Reves dit
qu' alors il s' est considéré de la tête aux pieds
dans une glace voisine ; c' est ce qui lui paroît
tout-à-fait inexplicable, absolument incompréhensible.
Il a demandé si M Greville étoit venu avec
quelques espérances. M Reves a répondu que
j' étois offensée de son voyage, et qu' il n' en
tireroit aucun fruit. C' est un tourment de moins,
a-t-il repris avec un soupir. Ce M Greville s' est
échappé dans notre premier entretien à quelques
discours un peu libres, sur lesquels je veux
passer, puisqu' il n' est pas plus heureux que moi. Je
connois sa présomption ; mais je souhaiterois
que l' affaire dépendît entre nous de la pointe de

l' épée, il n' obtiendroit pas de moi une aussi
pitoyable composition que de Fenwich. Ce que
je ne puis passer, M Reves, c' est le reproche
qu' on fait à mes moeurs ; assurément, je vaux
mieux sur ce point qu' un Greville et un Fenwick :
quel est l' homme au monde qui ne s' est pas
accordé quelques libertés avec les femmes ? Vous
le savez, monsieur, elles ne nous en estiment
pas moins. Un reproche à mes moeurs ! Et dans
la bouche d' une femme ! Sur ma foi l' objection
est bizarre : qu' en dites-vous, monsieur ?
Il me semble, ma chère, que M Reves a
poussé bien-loin la patience ; c' est un homme fort
doux, quoique ma cousine assure qu' il ne manque
pas de vivacité dans l' occasion : il a donné une
audience fort tranquille à Sir Hargrave, qui a
pris congé de lui, en jurant encore que je serois
sa femme, malgré toutes sortes d' oppositions.
lundi au soir.
M Greville est venu à la fin de l' après-midi,
il m' a demandé en grâce quelques momens d' entretien
particulier ; je l' ai prié de m' en dispenser,
et de se souvenir qu' au château même de Selby,
je n' avois jamais eu cette complaisance pour
personne ; mais il a supplié instamment M et
Madame Reves de le laisser seul avec moi. Son
empressement étoit de savoir quelles étoient les
espérances

p109

de Sir Hargrave ; il a marqué là-dessus
une vive inquiétude : il espéroit, ma-t-il dit,
qu' un homme de ce caractère feroit peu d' impression
sur moi, et que Miss Byron ne donneroit
pas la préférence aux seuls avantages de la
fortune, sur un ancien serviteur qui n' avoit pas
cessé de l' admirer depuis son enfance, et qui ne
manqueroit de rien pour la rendre heureuse.
Je lui ai répondu qu' il étoit extrêmement fâcheux
pour moi de me trouver si souvent obligée
de lui faire les mêmes réponses ; que j' étois
incapable d' offenser personne, sur-tout un voisin
qui étoit lié d' amitié avec toute ma famille ; mais
qu' il m' étonnoit de ne pas sentir que je ne lui
devois aucun compte de mes sentimens et des
visites que je recevois. Il m' a fait des excuses qui
ont abouti à me demander du moins quelque
assurance que je ne favorisois pas les prétentions
de Sir Hargrave. Non, monsieur, lui ai-je dit
avec assez de force ; je ne veux aucune explication
de cette nature : ne seroit-ce pas vous accorder
un droit de censure sur ma conduite, et vous
donner des assurances qui sont fort éloignées de
mes intentions ?
Il a pris le ciel à témoin qu' il m' aimoit plus
que lui-même. Il a juré avec imprécation qu' il
persévéreroit jusqu' au dernier soupir ; et que s' il
pouvoit penser que Sir Hargrave eût conçu la

p110

moindre espérance, il prononceroit hardiment
sur le nombre de ses jours. M Greville, lui
ai-je dit, je ne connois que trop vos emportemens ;
ce qui s' est passé entre vous et M Fenwick m' a
causé assez de chagrin, et dans une entreprise de
la même nature, vos jours pourroient être comptés
comme ceux d' un autre ; mais je n' entre point
dans vos vues, ayez la bonté seulement de ne pas
traiter d' incivilité la résolution que je prends de
renoncer désormais à l' honneur de vos visites.
Je voulois sortir ; il s' est mis entre la porte et
moi. Au nom du ciel, chère miss ! Ne sortez point
en colère ; si vous ne changez rien à mon sort,
daignez du moins m' assurer que ce petit maître...
eh ! De quel droit, ai-je interrompu, osez-vous
exiger des assurances de cette nature ? Ses droits,
m' a-t-il dit, n' avoient pas d' autre fondement

que ma bonté. Chère Miss Byron, dites-moi que Sir Hargrave n' aura point l' art de toucher votre coeur, dites-le moi pour son intérêt, si ce n' est pas pour le mien ; car je sais que peu vous importe ce que je devienne : mais que ce ne soit pas ce tigre à face blême, qui obtienne votre affection ; ce nom peint son caractère. Si la préférence est réservée à quelqu' autre qu' à moi, faites-la tomber du moins sur quelqu' un, au mérite et au bonheur duquel il ne soit pas impossible de souscrire : pour votre propre réputation, choisissez,

p111

rendez heureux un homme d' honneur ; et si je n' ose vous supplier en qualité d' amant, faites la grâce à un voisin, à un ancien ami, de l' assurer que ce ne sera pas le chevalier Pollexfen.
Puis-je savoir, monsieur, lui ai-je demandé d' un air tranquille, quelle affaire vous amène à Londres ?
Vous devinez la plus importante, mademoiselle ; il m' est revenu que ce petit maître avoit des prétentions sur votre coeur, et qu' il se vantoit déjà du succès ; mais si j' avois quelque certitude... que ses richesses ne vous disposeront pas...
eh bien, M Greville, retourneriez-vous en Northamptonshire ?
Au fond, mademoiselle, maintenant que je me trouve à Londres, que j' ai commandé un équipage, et que j' ai d' autres arrangemens...
le parti que vous prendrez là-dessus, monsieur, est tout-à-fait indifférent pour moi ; vous aurez seulement la bonté de vous souvenir, que comme vos visites ne regardoient que mon oncle Selby en Northamptonshire, elles ne devoient avoir de rapport ici qu' à mon cousin Reves.
Je sais trop, mademoiselle, que vous pouvez être cruelle quand vous le voulez ; mais vous plaît-il que je retourne en province ?

p112

S' il me plaît, monsieur ? En vérité, M Greville fera ce qu' il plaît à lui-même, je demande seulement qu' on m' accorde la même liberté.

Vous êtes si délicate, mademoiselle ! Si fort en garde contre la crainte de donner le moindre avantage !
Et les hommes, monsieur, en prennent tant de la moindre occasion ; mais quelque idée que vous ayez de ma délicatesse, je suis juste, et je vous assure que si je n' étois pas déterminée... déterminée... oui, oui, mademoiselle, et quelquefois jusqu' à l' obstination. J' avoue que ma commodité ne me permettoit pas trop de prendre ce tems pour venir à la ville. Dites, mademoiselle, que vous souhaiteriez de me voir partir, et que ni ce Sir Hargrave, ni le neveu de votre nouveau père (car ces nouvelles parentés m' alarment) ne feront aucune impression sur votre coeur, et que vous ne me refuserez point l' honneur de vous voir dans les visites que je rendrai à M Reves ; je vous promets alors de partir avant la fin de cette semaine : j' écrirai dès ce soir à Fenwick, pour lui apprendre ce qu' il ne doit pas ignorer, et que je pars sans emporter beaucoup de fruit de mon voyage. Cet avis pourra vous épargner la vue de votre second *fléau* ; c' est le nom que votre cousine Lucie nous donne quelquefois à tous deux.

p113

Vous êtes si peu capable de modération, M Greville, que d' autres pouvant ne l' être pas plus que vous, je ne vous dissimulerai pas que ce seroit m' épargner quelque peine...
ah ! Prenez garde, mademoiselle, prenez garde vraiment de donner trop d' avantage à un pauvre malheureux qui entreprendroit le tour du monde, sur la moindre apparence de pouvoir vous obliger ; mais vous ne dites rien de Sir Hargrave et de votre nouveau frère ? Pardon, mademoiselle, si je suis assez effrayé par ces rampans, ces insinuans personnages qui vous attaquent du côté de la compassion, pour insister sur quelque assurance.
Eh quoi ! Mademoiselle, ne pouvez-vous me la donner avec vos précautions ordinaires ? Ne puis-je l' obtenir à titre de voisin et d' ancien ami ? Car il n' est pas question ici d' amour.
Eh bien, M Greville, en qualité de voisine et d' ancienne amie, autant que pour l' intérêt de votre propre commodité, qui ne vous permettoit pas trop de venir à Londres, je vous conseille de retourner en province.
Avec quelle délicatesse, mademoiselle, vous m' avez conduit à votre but ! Vous devez me

remercier au moins de vous en avoir donné l' occasion ;
mais la condition, s' il vous plaît ; la condition,
si je reçois l' avis d' une si bonne voisine.
Je ne la refuse pas, monsieur, et je vous déclare,

p114

avec la dernière sincérité, comme au voisin,
comme à l' ancien ami de ma famille, que je
n' ai pas encore vu l' homme dont je puisse penser
à faire mon mari.
Vous l' avez vu, mademoiselle ; sur ma foi
vous l' avez vu : et le misérable s' est saisi de ma
main en dépit de toute ma résistance. Vous me
la donnerez, a-t-il dit en la portant à sa bouche ;
et de ses lèvres il me l' a pressée avec tant de
violence, qu' il y a laissé la marque de ses dents.
Il m' est échappé un cri de surprise, et je puis dire
de douleur. Mais il a contrefait mon exclamation ;
et m' arrachant l' autre main, sur laquelle il
s' est hâté d' imprimer aussi ses dents : vous serez
heureuse, m' a-t-il dit, si je vous en laisse une ;
je vous mangerois volontiers toute vive. Voilà,
ma chère, votre languissant, votre inconsolable
Greville.
Je me suis sauvée dans la chambre voisine ; il
m' a suivie d' un air fort libre, il m' a priée de lui
laisser voir mes mains, et se tournant vers
M Reves, il lui a dit d' un ton plaisant : en vérité,
j' ai pensé dévorer votre charmante cousine ; je
commençois par ses mains. Cette marque de
tranquillité et d' assurance m' a plus offensée que
l' action même, parce qu' elle m' a fait connoître
que sa gaieté naturelle n' étoit point altérée.
Cependant je n' ai pas voulu paroître trop sérieuse ;
mais

p115

je craindrois, si je me retrouvois seule avec cet
homme-là, qu' il ne mangeât réellement mes
deux mains. En sortant il m' a dit qu' il me croyoit
un peu revenue de ma frayeur. Voyez, a-t-il
ajouté, ce qu' on gagne à réduire un honnête
homme au désespoir ; mais vous voulez que je
quitte la ville ? Souvenez-vous donc de ce que
vous m' avez déclaré.
Il m' a laissée fort aise d' être délivrée de lui.
Pendant que M Reves le conduisoit, il a dit que

pour aller au-devant de tous mes désirs, il ne me rendroit plus qu' une visite avant son départ, et qu' il alloit écrire sur le champ à M Fenwick qu' il retourne en Northamptonshire.

LETTRE 13

Miss Byron, à Miss Selby.
mardi, 14 février.
Miss Olemer, pour laquelle je sens croître mon amitié de jour en jour, m' a fait voir ce matin son cabinet, c' est-à-dire, ses livres, ses ouvrages de main, et tout ce qui sert à ses occupations domestiques. Je me suis crue dans celui de ma chère Lucie ; car, au milieu de cette vie tumultueuse, je ne cesse pas de penser à mes

chers amis de Northamptonshire ; deux heures, que je viens de passer avec Miss Olemer, m' ont paru fort courtes. On m' a dit qu' elle écrit parfaitement bien, et que c' est une Sevigné pour ses correspondances. Je me flatte d' être quelque jour de ce nombre ; mais je trouve que la plume et ses lectures ne lui ont pas fait négliger l' exercice de son aiguille. Elle en est d' autant plus respectable pour moi, que c' est un exemple à produire contre ceux qui n' approuvent point le savoir dans les femmes ; censure... quelquefois juste, mais trop générale. Je ne voudrois pas que cette qualité fît la principale distinction d' une femme que j' aime ; mais lorsqu' on a reçu des talens, pourquoi ne les pas reconnoître, ou les laisser sans culture ? Il me semble, ma chère, qu' après les vertus essentielles de mon sexe, qui sont la modestie, la docilité et l' attachement aux devoirs de la religion et de la morale, ce n' est point une disgrâce d' avoir l' esprit un peu cultivé.
Miss Olemer est heureuse comme votre Henriette, par l' affection d' une tante qui n' a rien de plus cher qu' elle. Sa mère est encore au monde, mais elle n' aime qu' elle-même ; et la nature lui a si peu parlé pour cette excellente fille, que Madame Wimbura, sa tante, n' a point eu de repos qu' elle ne l' ait fait venir près d' elle. Nous sommes convenues, Miss Olemer et moi, de nous voir sans cérémonie.

p117

J' aurois dû vous dire que la réponse du dernier maître de Wilson ayant été fort à son avantage, je l' ai pris enfin à mon service. Miladi Williams est venue dans mon absence ; elle paroît fort occupée de nos parures de bal, et de la mienne en particulier ; mais c' est encore un secret pour moi. Nous devons prendre nos habits chez elle, et partir de là en chaise à porteurs : elle se charge de tout. Vous saurez, ma chère Lucie, sous quelle forme je dois paroître, lorsque j' en serai informée moi-même.
Le baronnet est venu aussi pendant que j' étois chez Miss Olemer : il n' a vu que M Reves, avec lequel il a passé près d' un quart d' heure. Son air étoit sombre, son humeur chagrine ; M Reves l' a trouvé tout différent de ce qu' il l' a vu jusqu' aujourd' hui. Il ne lui est point échappé un sourire : oui, non, est tout ce qui est sorti de ses lèvres, avec quelques invectives néanmoins contre les femmes. Maudit sexe ! A-t-il répété plus d' une fois. Il est bien étrange, dit-il, qu' un homme ne puisse être heureux avec les femmes, ni sans elles ; à peine a-t-il prononcé mon nom.
à la fin, M Reves l' ayant un peu raillé sur sa mauvaise humeur, il a pris le parti de se retirer, pour ne se pas donner en spectacle plus long-tems. Ses laquais et son cocher ne s' en sont pas mieux trouvés, il les a querellés sans raison. Il est parti

p118

en jurant contr' eux, avec de grandes menaces. Que demande cet homme là ? Pourquoi prendre M Reves pour l' objet de ses caprices ? Mais qu' il ne soit plus question de lui, ni de rien, jusqu' à ma première lettre.

LETTRE 14

Miss Byron, à Miss Selby.
mercredi au soir, 15 février.
Enfin M Greville a pris congé de nous ce soir, dans la résolution de partir demain. Il m' a demandé, avec instance, un moment d' entretien particulier ; mais je me suis bien gardée d' avoir cette complaisance pour lui. " son regret, m' a-t-il dit, est de laisser à Londres le présomptueux

Hargrave, et le rampant Fouler : cependant
il part satisfait de m' avoir entendu déclarer
que je n' ai, dans l' un ni dans l' autre de ces
deux hommes, celui pour lequel je puisse me
sentir de l' inclination " . Vous voyez, ma chère,
que c' est un compliment qu' il se fait à lui-même ;
car je me souviens de mes termes ; j' ai dit que je
n' avois point encore vu l' homme dont je pusse
penser à faire mon mari.

p119

Avant son départ, M Greville a dit mille
choses plaisantes sur le caractère de ses rivaux,
sur ce qu' il appelle ma dureté de coeur, et sur les
tourmens du sien. Sir Hargrave étant venu dans le
même tems, j' ai vu naître une conversation fort
vive, dont j' ai d' abord appréhendé les suites. Mais
Madame Reves m' a proposé de jouer un air de
clavessin, qui a fait prendre un autre cours à cette
chaleur ; et le baronnet, apprenant que M Greville
devoit partir demain, est sorti plutôt qu' il
ne sembloit en avoir eu l' intention, dans la joie
apparemment de se voir le champ libre.
En nous quittant, M Greville a donné carrière
encore à sa folle imagination ; et ce tour
d' esprit a si bien disposé pour lui Madame Reves,
qu' elle le regarde, dit-elle, comme le plus amusant
de tous mes importuns. Mais qu' est-ce donc
que l' art d' amuser ? J' ai répondu, d' un ton assez
froid, que M Greville est un homme sans
moeurs ; et que s' il étoit capable de rougir de
quelque chose, ou de ressentir l' amour qu' il
s' attribue, il ne seroit ni si gai, ni si amusant
qu' il l' est en effet. Là dessus, M Reves a voulu
savoir auquel du moins, des cinq personnages qu' il
appelle mes amans, je pourrois donner quelque
préférence. Je n' ai pas balancé à lui répondre que
s' il parloit d' une préférence de goût, il n' y en
avoit aucun pour lequel je me sentisse le moindre

p120

penchant ; mais que s' il n' étoit question que de
mon jugement sur leur caractère, j' y mettois une
différence extrême, à l' avantage de M Orme,
qui me paroissoit digne de l' estime et de l' amitié
de tous les honnêtes gens. Fort bien, a répliqué
M Reves ; je suis donc prêt à parier que tôt ou

tard la pomme est pour M Orme.
Je l' ai laissé dans cette opinion. Il m' a dit néanmoins qu' il seroit difficile de se défaire de Sir Hargrave ; qu' aujourd' hui même il avoit déclaré à Miladi Williams qu' il étoit résolu de l' emporter sur tous les obstacles ; que cette dame sembloit s' intéresser pour lui, et qu' elle s' étonnoit que je pusse refuser un homme si riche, et de si bonne mine, auquel on a déjà proposé plusieurs partis du premier rang.
mercredi 15.
Sir Hargrave sort d' ici. Je n' ai, ma chère, ni le tems, ni l' envie de vous raconter ce qui s' est passé avec lui depuis une demi-heure, et dans quel transport il est parti. Il avoit souhaité de me parler en particulier ; et je me suis crue d' autant plus autorisée à n' y pas consentir, qu' il n' a jamais fait scrupule de s' expliquer fort librement, devant M et Madame Reves. Cependant, comme il est demeuré sans parler, ma cousine s' est retirée la première, pour l' obliger, et M Reves a suivi sa

femme : ils ne lui devoient pas assurément cette complaisance. Je leur en sais fort mauvais gré.
à peine étoient-ils sortis, qu' il a voulu me prendre la main ; je l' ai retirée. Mademoiselle, m' a-t-il dit d' un ton fort brusque, vous n' auriez pas cette dureté pour M Greville, je suis le seul au monde que vous traitiez si mal. Je lui ai répondu civilement, que j' en userois de même avec tout homme qu' on laisseroit seul avec moi. Vous voyez, mademoiselle, a-t-il repris, qu' il m' est impossible de vivre sans vous. Mon coeur et mon ame vous sont dévoués. J' ai de l' orgueil, je l' avoue : pardon, si j' ajoute qu' il est piqué.
Je croyois pouvoir attendre plus de bonté, de toute femme qui seroit sans engagement, et qui n' auroit pas d' éloignement pour le mariage.
Votre coeur est libre, dites-vous ; je souhaite, je m' efforce de le croire. Mais ce Greville...
il s' est arrêté pour me laisser le tems de répondre.
J' ai répondu que sans lui devoir aucune explication, mon usage n' étoit pas de traiter incivilement ceux qui faisoient profession pour moi de quelque estime. Il a prétendu que je n' exceptois que lui ; et revenant à ses plaintes, il m' a pressée de m' expliquer entre lui et M Greville. J' ai cru pouvoir échapper, en l' assurant, comme je l' avois déjà fait, que je n' ai point encore vu l' homme qui doit être mon mari ; mais son visage et ses yeux

s' enflammant

p122

tout d' un coup, il a juré, à peu près
dans les termes dont M Greville s' étoit servi
dans la même occasion, que je l' avois vu, cet
homme ; et que si mes affections n' étoient pas
engagées, il étoit devant mes yeux ! Je lui ai
dit que si c' étoit l' unique sujet de sa visite, il
auroit pu dispenser M et Madame Reves de sortir ;
j' ai voulu me retirer. Il m' a coupé le passage : vous
ne me quitterez pas, mademoiselle ; je vous en
conjure ! Eh bien, monsieur, que souhaitez-vous de
plus ? Apprenez-moi, mademoiselle, si vous avez
du dégoût pour le mariage. Quel droit avez-vous,
monsieur, de me faire cette question ? Dites,
chère miss, est-ce un état où vous ayez dessein
d' entrer ? Peut-être, monsieur, si je rencontre
un homme à qui je puisse donner entièrement
mon coeur. Eh ! Ne puis-je l' être, cet heureux
homme ! J' implore votre bonté, mademoiselle !
Je l' implore à vos pieds ! La vie ne m' est rien
sans vous ! Et le fier personnage s' est jeté à
genoux devant moi, les mains serrées l' une contre
l' autre, et les yeux attachés sur les miens.
Quoique ces spectacles ne manquent point de
causer quelque émotion, quelle différence, ma
chère, de celle que j' avois sentie en voyant
Sir Rowland dans la même posture ! Il m' a paru
clairement que c' étoit un rôle prémédité. Que ne
m' a-t-il pas dit pendant plus d' un quart-d' heure

p123

sans vouloir quitter sa situation, sans me
permettre de sortir de la mienne ? Je me suis vue
forcée de lui répéter une partie de mes anciennes
réponses. J' aurois souhaité de pouvoir le
congédier civilement ; mais il ne m' en a pas laissé
le pouvoir. Tout humilié qu' il étoit, le langage de
sa passion, et ses prières mêmes, étoient mêlées
de menaces indirectes. Enfin, j' ai senti la nécessité
de lui déclarer que je ne recevrois plus ses
visites. Il m' a représenté que je le mettois au
désespoir ; je n' en suis pas moins sortie de la
chambre, pour rejoindre M et Madame Reves.
Il s' est levé alors avec quelques imprécations que
j' ai fort bien entendues. Il m' a traitée encore

d' orgueilleuse et d' ingrate ; et me suivant dans
la chambre voisine, à peine y a-t-il donné quelque
marque d' attention à M et Madame Reves.
Il a fait deux ou trois tours en silence ; et se
tournant à la fin vers eux : pardonnez, leur a-t-il
dit, avec une profonde révérence. Il m' en a fait une
plus cavalière, en me disant d' un air malin :
vous me défendez donc les visites, mademoiselle ?
Oui, monsieur, ai-je répondu d' un ton assez
ferme : et pour votre repos comme pour le mien,
vous m' avez extrêmement chagrinée. La première
fois, mademoiselle, a-t-il repris... il s' est
arrêté un moment ; et continuant avec un regard
fier : la première fois que j' aurai l' honneur de

p124

vous voir, ce sera, j' espère, avec plus de succès.
Il est parti.
M Reves est fort mécontent de toute sa conduite,
et ne blâme point la résolution que j' ai
prise de refuser désormais ses visites. Ainsi
je me flatte que le nom de Sir Hargrave ne
reviendra plus si souvent dans mes lettres.
Nos habits sont prêts : M Reves se met en
hermite, sa femme en religieuse, et Miladi
Williams en abbesse. Je n' aime pas trop les miens,
parce qu' ils ont trop d' éclat ; c' est ce que
j' appréhende le plus. On me met en princesse
arcadienne ; mais ce déguisement s' accorde si peu
avec l' idée que j' avois de l' habit pastoral
d' Arcadie, que c' est au contraire tout ce qu' il
y a de magnifique et de recherché dans les nouvelles
modes de France et d' Italie. On y vouloit joindre
une houlette ; mais je n' ai pas conçu qu' elle pût
convenir avec ce riche équipage ; quoique je
doive être sans panier, car on ne porte point de
paniers dans l' Arcadie. Quelle figure je vais
faire ! On ne se mettroit pas plus magnifiquement
pour un bal paré. Ils m' assurent tous que je verrai
des masques en habits aussi riches et mêmes aussi
ridicules que le mien : il en sera ce qu' il plaît au
ciel ; mais je souhaiterois que cette nuit fût
passée. Je vous assure que c' est la dernière fois,
comme la première, que j' assisterai aux divertissemens

p125

de cette nature ; mais il faut prendre une

idée des mascarades. Attendez-en toutes les circonstances dans ma première lettre : je me représente votre impatience. Donnez, comme moi, chère Lucie, quelque chose à votre imagination ; et marquez-moi quelquefois ce que vous pensez des choses avant qu' elles arrivent. Que de jolies conquêtes ne vous imaginez-vous pas que votre Henriette va faire sous un si bel habit ?

LETTRE 15

M Reves, à M Selby.
vendredi, 10 février.
Cette lettre, mon cher M Selby, n' est aujourd' hui que pour vous et pour la famille. Cependant ne soyez pas trop surpris ; mais comment vous apprendrai-je les nouvelles, les terribles nouvelles ! ... ma femme en est tombée, depuis trois heures du matin, dans des vapeurs fort violentes. Ne soyez pas... mais comment puis-je vous dire de n' être pas trop affligé, lorsque nous sommes nous-mêmes incapables de consolation ?
ô mon cher cousin ! Nous ne savons ce qu' est devenue notre très-chère Miss Byron. Je serai

aussi exact sur les circonstances, que ma douleur et mon étonnement me le permettent. C' est une nécessité, comme vous le reconnoîtrez. M Greville, je le crains fort... mais commençons par les circonstances.
Nous étions, la nuit dernière, au bal de Haymarket ; les porteurs de notre chère cousine, qui étoient loués comme les nôtres, pour toute la nuit, se sont laissés engager à boire. Ils avoient promis à Wilson, le laquais de Miss Byron, qu' ils seroient revenus dans moins d' une heure ; il n' étoit pas plus de minuit. Wilson les ayant attendus inutilement, l' espace de deux heures, a pris le parti de louer une autre chaise pour suppléer. Entre deux ou trois, nous sommes convenus de retourner au logis. La chère personne étoit fatiguée de l' attention que tout le monde a marquée pour elle : tout le monde l' a vue avec admiration. Elle vouloit partir avant nous ; mais Miladi Williams l' a fait consentir à demeurer un quart d' heure de plus. Je n' ai pas manqué de la conduire jusqu' à sa chaise, et je l' ai vue dedans, avant que de

rendre le même office à Miladi Williams et à ma femme. J' ai fort bien remarqué que la chaise et les porteurs n' étoient pas les mêmes qui l' avoient amenée. J' en ai demandé la raison, et j' ai reçu l' explication que je vous ai déjà donnée : elle s' est hâtée d' y entrer, à cause de ses habits, et

p127

pour ne pas se refroidir à l' air, sans compter que la curiosité avoit amené plusieurs masques après elle.
Il étoit alors près de trois heures. J' ai donné ordre à Wilson de faire arrêter la chaise, lorsqu' elle seroit hors de la presse, pour attendre celle de miladi, celle de ma femme et la mienne. J' ai vu partir ses porteurs, et Wilson marcher devant eux avec son flambeau : je n' ai pas moins vu les masques rentrer dans la salle.
Nos valets n' ayant point apperçu que la chaise se fût arrêtée, nous avons jugé que, dans la foule et le bruit, Wilson n' avoit point entendu mes ordres, et nous avons continué de faire marcher nos porteurs, ne doutant point qu' elle ne fût au logis avant nous. On avoit pris la résolution d' y retourner directement, quoique miladi nous eût proposé d' aller changer d' habits chez elle, où nous nous étions masqués.
Nous avons été fort surpris de ne pas trouver Miss Byron au logis. Cependant ma femme a supposé que, par méprise, elle avoit été conduite chez Miladi Williams, où elle seroit à nous attendre, et j' y ai envoyé sur le champ. Mais, bon dieu ! Dans quelle consternation sommes-nous tombés, en apprenant que miladi n' en avoit aucune nouvelle ! M Greville, comme j' appréhende... mais il faut que je vous donne

p128

tous les indices sur lesquels je fonde mes soupçons.
Hier au soir Miladi Williams fut avertie, et je l' ai su d' elle au bal, que M Greville, qui prit congé de nous mardi dernier, dans la résolution, en apparence de partir le lendemain pour Nortamptonshire, n' étoit ni parti, ni dans le dessein de partir, et qu' au contraire, il étoit résolu de demeurer *incognito* à Londres, pour

observer toutes les démarches de ma cousine. Nous savons d' ailleurs qu' il lui avoit témoigné de la jalousie sur quelques visites, qu' elle ne s' est pas attirées, je vous assure ; mais qu' elle n' a pu se dispenser de recevoir.
Sir Hargrave Pollexfen étoit au bal en habit d' arlequin. Il n' a pas été long-tems à découvrir notre charmante cousine ; et malgré le chagrin qu' il a eu de ne pouvoir lui faire agréer ses offres, il n' a pas laissé de lui parler avec toute la politesse d' un homme du monde. M' ayant rencontré un peu avant notre départ, il m' a demandé si je n' avois pas reconnu M Greville entre les masques ? Je lui ai dit que je n' y avois pas fait d' attention. N' avez-vous pas remarqué, m' a-t-il dit, un masque en grand chapeau rabattu, avec un manteau de scaramouche, et une lanterne sourde à la main, qu' il présentoit à tout le monde ?
C' étoit notre cher ami Greville. à la vérité,

j' avois observé plusieurs fois ce masque ; mais je ne me suis point rappelé qu' il eût l' air de M Greville ; il m' avoit paru beaucoup plus gros. Cependant, comme il vouloit qu' on le crût parti, on comprend qu' il peut avoir déguisé sa taille.
Vous savez que M Greville est un homme entreprenant ; il n' est venu à Londres, comme il l' a déclaré lui-même, que pour causer de l' embarras à ceux qui ont des prétentions sur le coeur de ma cousine. Il lui a vu deux amans déclarés. Son premier dessein étoit de passer quelque tems ici, et de prendre part aux amusemens de la ville ; il avoit même commandé un équipage neuf. Cependant, tout d' un coup, et quoiqu' il attendît M Fenwick, il a prétendu nous persuader qu' il étoit sur son départ, et qu' il retournoit droit à Nortamptonshire, sans avoir obtenu de ma cousine la moindre explication en sa faveur. Toutes ces circonstances rassemblées, il ne paroît presque pas douteux que M Greville ne soit au fond de cette noire aventure.
Ainsi vous prendrez sur ces lumières toutes les mesures que votre prudence pourra vous inspirer. Si M Greville n' est pas retourné dans votre canton... si M Fenwick... sais-je moi-même ce que je dois vous conseiller ? Le moins de bruit qu' on pourra faire sera le mieux, jusqu' à ce qu' on parvienne à quelque certitude.

p130

Que la nature de cette certitude me cause de crainte ! Chère Henriette ! Mais je suis sûr que vous croirez devoir apporter tous vos soins à cacher cette terrible affaire à sa grand' mère, et même à votre femme : cependant ses prudens conseils peuvent être nécessaires.
J' ai six personnes dans les différens quartiers de la ville, avec ordre de prendre des informations parmi les porteurs et les cochers. On ne peut s' imaginer que le nouveau laquais soit un misérable... que dire ? Que penser ? Nous avons envoyé chez sa soeur, qui tient une hôtellerie dans Smithfield. Elle n' a point entendu parler de lui. J' ai fait chercher les porteurs, qui ont porté cette chère fille à la maudite mascarade. Ceux de Miladi Williams, qui les ont produits eux-mêmes, les connoissent et savent leur *numéro* . Ils servent depuis Saint-James jusqu' à Berkley-Square. On pourra découvrir quelque chose par leur moyen ; ils craignent sans doute de venir demander leur argent, qu' ils n' ont gagné qu' à demi ; malheur à eux, s' ils sont reconnus pour des coquins !
Il m' est venu quelque soupçon sur Sir Hargrave, autant par rapport à l' idée qu' un de mes amis nous a donnée de son caractère, que pour quelques emportemens dont j' ai été témoin, à l' occasion du refus que Miss Byron a fait de ses offres.

p131

J' ai envoyé chez lui dans Cavendish-square, pour savoir s' il étoit au logis, et à quelle heure il étoit revenu du bal. On a répondu qu' il étoit au lit, et qu' on ne croyoit pas qu' il dût sortir avant le dîner, parce qu' il attendoit compagnie. Il n' est revenu, dit-on, que vers cinq heures du matin. Nous n' avons pas manqué d' envoyer aussi à la maison où M Greville étoit logé. Il a quitté ce logement ; et ses hôtes le croyent retourné en province. Mais il est capable de toutes sortes d' inventions pour déguiser ses desseins. J' étois bien persuadé qu' il n' auroit pas tenu en deux endroits un langage différent. Heureux, si nous ne l' avions pas trouvé parti !
M Greville doit être le coupable. Vous aurez la bonté de dépêcher promptement le porteur, avec des informations que vous aurez pu vous procurer sur M Greville. Je suis, hélas ! Tout à vous.

Archibald Reves.

p132

LETTRE 16

M Selby, à M Reves.
samedi, 18 février.
Oh ! M Reves, la pauvre chère enfant ! La fleur de l' univers ! Comment voulez-vous qu' une si terrible nouvelle ne sorte pas de mon sein ? Quel moyen de cacher ma consternation ? Ma femme s' en est apperçue. Elle en a voulu savoir la cause. Je n' ai pu lui raconter cette fatale aventure. Hélas ! Oui, fatale. Sa grand' mère n' y survivra pas un moment. Nous la lui cacherons le plus long-tems qu' il sera possible. Mais comment la lui cacher ? Et c' est donc véritablement que notre chère fille a disparu ? Oh ! Monsieur, Monsieur Reves.
J' ai donné votre lettre à ma femme ; elle s' est évanouie avant que de l' avoir achevée. On m' avoit toujours représenté les mascarades comme une extravagance, plutôt qu' une dépravation ; mais je suis convaincu à présent que c' est le plus détestable de tous les amusemens.
Vous êtes hors de vous même, monsieur, et ce n' est pas sans raison. Qui de nous sera plus capable de se modérer ? Chère, chère enfant ! Que n' a-t-elle peut-être pas déjà souffert ? Mais devions-nous permettre qu' elle s' éloignât de nous ? C' est

p133

vous, monsieur, qui n' avez pas voulu être refusé. C' est vous qui vous êtes obstiné à la mener dans cette ville de perdition.
Quelque misérable libertin, j' en suis sûr... mais ce n' est pas Greville. On le vit descendre de sa chaise de poste hier au soir. Il n' y avoit personne que lui. Une demi heure après, quoiqu' il fût très-tard, il nous envoya faire ses complimens, et ceux de notre chère fille, en nous faisant assurer qu' il l' avoit laissée en bonne santé, et plus heureuse, nous a-t-il fait dire, dans son style ordinaire, que disposée à faire le bonheur

d' autrui. Il n' ignore pas que notre vie est attachée à la sienne.
Retrouvez-la, monsieur. Rendez-nous-la tranquille et en bonne santé, sans quoi nous ne pardonnerons jamais à ceux qui ont été l' occasion de son voyage. Chère niéce ! Elle s' est laissée vaincre. Elle n' avoit point de passion pour voir Londres. Le plus doux, le plus obligeant caractère ! Hélas ! à quoi n' est-elle peut-être pas exposée ! Faites-la chercher de toutes parts. Mais vous n' épargnerez rien, nous n' en doutons pas. Que personne ne soit excepté de vos soupçons. Cette Miladi Williams... un complot de cette nature ne s' est pas fait sans la participation d' une femme. N' étoit-elle pas amie de Sir Hargrave ? Ce Sir Hargrave ! Ce ne peut être Greville. Quand

p134

nous n' en aurions pas les preuves que j' ai rapportées, Greville, tout méchant qu' il est, n' est pas capable d' une telle infamie.
Les premieres nouvelles, qui vous viendront, bonnes ou mauvaises, n' épargnez aucune dépense pour nous les communiquer.
Greville étoit ici à ce moment. Nous ne l' avons pu voir. Nous ne lui avons rien appris ; il est parti dans une grande surprise, de s' être entendu dire, par un de nos gens, que nous avons reçu quelques mauvaises nouvelles, qui ne nous permettent de voir personne. Ils n' ont pu l' instruire mieux. Cependant notre douleur et la vue de votre livrée leur fait juger qu' il est arrivé quelque chose à leur jeune maîtresse. Ils sont tous en larmes. Ils observent notre visage en nous servant avec une curiosité muette, mais triste et avide. Nous n' ouvrons pas la bouche en leur présence, et nous ne leur expliquons nos volontés, que par des signes.
Grand dieu ! Après tant d' années heureuses ! Heureux nous-mêmes ! Nous voir en si peu de tems les derniers des misérables ! Ce qui ne seroit point arrivé, si... mais n' en parlons plus. Grand dieu du ciel ! Que deviendra cette malheureuse grand' mere ! Lucie, Nancy en perdront la raison ! N' en parlons plus. Hâtez-vous de nous écrire, et

p135

pardonnez le trouble de cette lettre. Je ne sais ce qui est sorti de ma plume ; mais je n' en suis pas moins à vous.
George Selby.

LETTRE 17

M Reves, à M Selby.
les gens de Miladi Williams ont trouvé les porteurs de votre chère niéce. Ces deux misérables confessent qu' ils ont été presqu' ivres morts. Ils sont sûrs qu' on avoit mêlé quelque chose dans leur liqueur. Leurs recherches, pour trouver ceux qui les ont engagés dans cette partie, ont été, jusqu' à présent sans effet, mais c' étoient deux laquais, dont ils déclarent la livrée, et qui ont nommé leur maître et sa rue. Nous ne connoissons ni cette livrée, ni le nom du maître. Ainsi cette information ne nous donne pas plus de lumières. Tout paroît d' une infernale obscurité dans le complot. Ces deux hommes sont résolus, disent-ils, de retrouver les laquais qui les ont trompés, fussent-ils sous terre, et les porteurs qu' on a loués à leur place.
Chaque moment nous ramène quelque messager avec différens récits ; mais il ne nous est

encore rien venu de consolant. Cette raison me retient au logis. ô cher ami ! Je ne sais où tourner mes pas ; je ne sais à quelle résolution m' arrêter. Je renvoie mes gens au moment qu' ils arrivent ; mais avec moins de confiance que de désespoir. Comptez que cette infâme action est de M Greville. Quoique mon courier ne fasse que partir, j' attends son retour avec une impatience mortelle.
Je jeterai à chaque occasion sur le papier tout ce qui pourra s' offrir, pour avoir toujours une lettre prête, et la faire partir aussi-tôt qu' il nous viendra quelque lumière. Cependant je n' attends rien de décisif que de vous.
Nos soupçons commencent à tomber sur le laquais, ce Wilson qui n' est chez nous que depuis trois jours. S' il n' étoit pas mêlé dans cette affaire, on auroit entendu parler de lui ou des porteurs qu' il a loués. Il seroit revenu au logis. On ne me persuadera point qu' ils ayent été enlevés ou assassinés tous trois.

Maudite mascarade ! Jamais, jamais...
ô monsieur ! Le laquais de Miss Byron doit
être un infame coquin. Sally (car ma femme
est si mal qu' elle ne peut penser à rien) Sally,
la femme de chambre de notre chère cousine, s' est
avisée de faire ouvrir le coffre de ce misérable.

p137

On a forcé les serrures. Il ne s' y est pas trouvé la
valeur de dix sous. Cependant le traître ne
parloit, le jour d' auparavant, que de ses amas de
linge et d' habits. L' habile fripon, si c' en est un !
Toute la maison l' aimoit. Notre chère fille l' avoit
pris elle-même en affection. Il savoit tout, il
connoissoit tout le monde. Malédiction sur son
savoir et son habileté ! Nous avions apporté mille
soins à trouver pour elle un excellent domestique.
à 11 heures.
j' arrive de Smithfield. J' ai vu la soeur du
traître. C' en est un, je ne crains plus de le dire.
Je parle de ce Wilson ; c' est un frippon exercé.
Sur quelques interrogations que j' ai faites à
cette femme, après lui avoir demandé ce qu' il étoit
devenu, elle a secoué la tête. Elle craignoit,
m' a-t-elle dit, que tout ne fût pas dans l' ordre ;
mais elle étoit sûre que son frère n' étoit pas
capable d' avoir volé. Ce qu' il a commis, ai-je
répliqué, est mille fois pire que le vol. Elle a
désiré être éclaircie. Je lui ai fait entendre de
quoi il étoit question. Elle m' a répondu que son
frère étoit un jeune homme plein d' esprit et de
talens, qui cherchoit l' occasion, sans doute, de
gagner honnêtement sa vie ; et c' étoit une chose
bien fâcheuse, qu' il y eût des maîtres dans le
monde, qui engageassent

p138

leurs domestiques à de mauvaises actions. Je
lui ai demandé quel étoit le caractère de ce
Bagenhall, que son frère avoit servi ; et j' ai eu
l' imprudence de laisser échapper quelques menaces,
qui l' ont sans doute effrayée : car lorsque je suis
revenu à Bagenhall, elle m' a protesté qu' elle ne
feroit pas d' autre réponse, jusqu' à ce qu' elle sût
si la vie de son frère étoit en danger. Je lui ai
garanti la vie de son frère, pourvu qu' elle me le
fît retrouver avant qu' il fût arrivé le moindre mal

à sa maîtresse, et je lui ai demandé où il falloit envoyer. Elle m' a dit qu' elle n' en savoit rien, et je n' ai pu tirer un mot de plus. Figurez-vous mon transport. Je lui ai offert une assez grosse somme, pour m' apprendre seulement ce qu' elle savoit de Bagenhall, et de ceux qui employoient son frère. Elle a juré qu' elle ne diroit rien, sans savoir auparavant s' il y avoit quelque danger pour sa vie. Que faire, lorsque cet entretien même s' étoit passé sans témoin ?
Je me suis hâté de retourner au logis, pour m' informer de ce qui pouvoit être arrivé dans mon absence : mais je reverrai bientôt cette femme, et j' aurai deux amis avec moi, dans l' espérance qu' il lui échappera quelques mots dont nous pourrons tirer avantage. Pendant tous ces délais, quel est peut-être le sort de notre chère enfant ! Je ne puis soutenir mes propres craintes.

p139

Miladi Williams est dans une affliction inexprimable. J' ai dépêché un homme à cheval, à un ami que j' ai à Réading, pour être mieux informé du caractère de ce Bagenhall. Dieu sait quel en sera le fruit. Le chevalier Allestris nous assure que ce nom ne lui est pas connu ; qu' il croit Bagenhall un homme livré aux plaisirs... mais que dire de Wilson ? L' infame ne pouvoit vivre, comme il a eu le front de le dire ici, avec un maître qui se retiroit trop tard, et dont la vie étoit dérangée. L' habile fourbe !
à une heure après-midi.
les gens de Miladi Williams ont découvert et amené un des porteurs loués par Wilson. J' ai commencé par m' assurer de lui. Cependant il paroît ingénu. Je lui ai dit que s' il est innocent, il doit s' attendre à des récompenses, plutôt qu' à des punitions ; et sur cette promesse, les gens de miladi sont allés chercher l' autre que la crainte paroît avoir arrêté ; mais il viendra, sans doute, s' il n' a rien non plus à se reprocher, ne fût-ce que pour assister son compagnon par un second témoignage.
à 2 heures après-midi.
votre impatience doit être extrême. Mais j' ai eu besoin de quelques momens pour me remettre,

p140

avant mon récit. ô chère, chère Miss Byron !
Le nom du porteur que j' ai chez moi, est
Macpherson . Son associé se nomme *Dermot* .
Wilson les a loués pour conduire une jeune dame à
Padington. à Padington ! L' infame coquin.
Ils ont objecté l' éloignement et le danger ;
mais suivant l' aveu de Macpherson, pour mettre
leur service à plus haut prix. à l' égard du danger,
Wilson leur a dit qu' en sortant de la ville, il
devoit être joint par trois de ses compagnons, et
bien armés. Pour la distance, il leur a promis
qu' ils seroient payés noblement ; et les arrhes ont
été chacun leur écu. Il n' a pas manqué, par-dessus,
de les traiter dans un cabaret voisin, et là, pour
prévenir apparemment leur curiosité, il leur a dit
que sa maîtresse étoit une jeune héritière, qui
étoit actuellement au bal, et qui étoit convenue
de s' enfuir avec son amant ; mais que le gentilhomme
ne devoit paroître que dans la maison où il devoit
la conduire ; qu' à la vérité, elle s' imaginoit aller
droit à l' église pour y être mariée sur le champ,
et que malgré l' heure qu' il étoit, elle s' y
croyoit attendue par un ministre ; mais
que le gentilhomme, aussi délicat sur l' honneur
que sur le fond de ses engagemens, vouloit essayer

d' abord s' il ne pouvoit pas obtenir le consentement
de la famille, qu' il pouvoit arriver de-là,
qu' en s' appercevant de la longueur du chemin,
elle parût effrayée, et qu' elle fît diverses
questions ; que pour le monde entier, il n' étoit pas
capable de lui causer la moindre peine ; mais qu' il
s' étoit chargé de la tromper un peu pour son
propre intérêt ; et qu' après le succès de
l' entreprise, elle lui sauroit bon gré de cette
innocente imposture, que, par conséquent, quelques
ordres qu' elle pût leur donner, ils ne devoient
obéir qu' à ceux qu' ils recevroient de lui ; qu' ils
en seroient récompensés au-delà de leurs espérances ;
enfin qu' ils ne devoient pas faire d' attention
même à ses cris, parce qu' elle étoit pleine de
frayeurs, et dans une irrésolution continuelle, qui
ne pouvoit être fixée que par le succès de
l' événement.
Les précautions de l' infame traître ont été plus
loin, car il les avoit avertis de ne faire aucune
réponse aux questions qu' ils pourroient recevoir
de ceux qui conduiroient la jeune dame à leur
chaise, et de s' en reposer sur lui. Il avoit ajouté

que s' ils voyoient paroître d' autres chaises, ils n' y devoient faire aucune attention, mais demeurer un peu en arriere, et suivre fidellement son flambeau.

p142

Macpherson dit, qu' au moment que je l' ai laissée dans la chaise, elle a tiré soigneusement les rideaux, dans la vue sans doute de cacher ses habits de bal.
Les porteurs, pleins de leurs instructions, se sont mis en marche aussi-tôt, sans attendre nos trois chaises. Cependant, cette chère fille doit avoir entendu l' ordre que je leur ai donné. Ils ont fait beaucoup de chemin, avant qu' elle ait paru s' en appercevoir ; alors même elle leur a parlé trois fois, sans qu' ils ayent paru l' entendre ; mais à la troisième, ils se sont arrêtés, et le laquais s' est présenté pour recevoir ses ordres. Où suis-je, Wilson, a-t-elle demandé ? Il a répondu qu' il ne restoit qu' un pas jusqu' au logis. Il me semble, a-t-elle repris, qu' on m' a fait faire un fort grand tour : le traitre a répliqué qu' on y avoit été forcé, pour éviter la foule des carrosses et des chaises.
Les porteurs ont recommencé à marcher, et se sont vus joindre, comme Wilson les en avoit avertis, par trois hommes, dont ils ont pris l' un pour le maître, parce qu' il portoit un manteau retroussé sur le visage, et qu' il avoit à la main une fort belle épée ; mais il n' a pas dit un mot. Il n' a donné aucun ordre : il s' est tenu derrière la chaise, avec les deux autres, pour n' être pas apperçu de ma cousine.

p143

à Maribonne, elle a parlé encore. Bon dieu ! A-t-elle dit avec plus d' inquiétude, où suis-je menée ? Porteurs, porteurs, arrêtez ? Wilson ? Appelez mon laquais, porteurs ? Ils l' ont appelé : ils ont ouvert la portiere ; mais Dermot s' est mis si près, qu' elle n' a pu voir fort loin devant elle. Wilson leur a dit en s' approchant : quelle lenteur, en effet ? Ne m' aviez vous pas dit que nous touchions à la rue ? Voyez dans quelles alarmes vous jetez ma maîtresse ? Mademoiselle, nous sommes tout-à-l' heure au logis.

Ils ont continué leur marche, en avouant qu' ils avoient manqué le chemin, et feignant tous deux de se reconnoître... elle n' a pensé qu' alors à tirer les rideaux ; et dans le même instant ils lui ont entendu dire : ciel ! Protège moi. Bon dieu ! Ne suis-je pas au milieu des champs ? Ils étoient alors entre Maribonne et Padington. Macpherson dit qu' en l' entendant recourir au ciel, il a jugé qu' elle étoit trop timide et trop pieuse pour être engagée dans une intrigue d' amour : cependant, pressés par leur infame guide, ils ont doublé le pas. Alors elle a jeté un cri ; et dans le mouvement qu' elle a fait des deux côtés, ayant apperçu un des trois hommes, elle lui a demandé son assistance, au nom de dieu. Ce misérable a

p144

parlé rudement aux porteurs, et leur a commandé de s' arrêter : elle a demandé Grosvenor-square. C' étoit à Grosvenor-square, a-t-elle dit, qu' on devoit la conduire. Hé-bien, madame, a répondu l' homme, vous y êtes dans un instant. Il est impossible, a-t-elle répliqué. Ne vois je point des champs autour de moi ? Je suis au milieu des champs. C' est Grosvenor-square, lui a-t-on dit ; vous voyez les arbres et le jardin de Grosvenor-square. Par quel étrange chemin nous avez-vous conduits, a crié Wilson aux porteurs ? Et tout d' un coup, il a pris le parti d' éteindre son flambeau sous ses pieds, tandis que l' autre, prenant la lanterne des porteurs, ne leur a laissé que la foible lumière de quelques étoiles pour se conduire. Alors la pauvre infortunée a poussé un cri si pitoyable, que Macpherson prétend en avoir été pénétré jusqu' au fond du coeur ; mais il n' en a pas moins suivi Wilson, qui s' est applaudi d' arriver au port, ce sont ses termes, et qui l' a conduite par un chemin détourné, le long des murs d' un jardin. Un des trois hommes, qui avoit pris le devant, s' est hâté d' ouvrir une porte de derrière, et l' a tenue de la main. La chaise y est entrée ; et pendant qu' elle a traversé le jardin, jusqu' à la maison à laquelle il paroissoit appartenir,

p145

notre malheureuse miss a cessé de se faire

entendre.
On n' en a que trop connu la raison, lorsque les porteurs se sont arrêtés : elle s' étoit évanouie. Deux femmes, appelées par l' homme en manteau, sont venues la secourir avec de grandes apparences de tendresse. Elles ont dit quelques mots d' admiration sur sa beauté, avec des marques assez vives d' intérêt, comme si leur crainte eût été qu' il ne fût trop tard pour espérer quelque chose de leurs soins. L' homme en manteau a paru troublé. Wilson est entré dans la maison, avec ceux qui ont transporté cette chère créature ; mais il est bientôt revenu aux porteurs, qui l' ont vu recevoir beaucoup de félicitations et de caresses de l' homme en manteau. Il leur a mis à chacun leur guinée dans la main : et les ayant accompagnés lui-même jusqu' à la derniere porte du jardin, il a refusé d' allumer la chandelle de leur lanterne, mais il leur a donné, pour les conduire, un homme qui les a fait passer par des ruelles fort sales et fort rudes, pour aboutir à l' entrée d' un sentier qui menoit vers Londres. Il est clair qu' on n' a pas eu d' autres vues que de leur rendre le chemin difficile à retrouver.
On est parvenu à nous amener l' autre porteur : il a fait exactement le même récit. Je leur

ai demandé à tous deux quelle sorte d' homme ils ont cru voir en manteau ; mais il apportoit tant de soin à se couvrir, et dans la maison comme en chemin, ils ont eu si peu d' occasion de l' observer, que je n' ai pu tirer beaucoup de lumières de leur description. Sur leurs propres offres, j' ai trouvé bon qu' ils retournassent au même lieu, avec les porteurs de Miladi Williams, pour essayer de reconnoître leurs traces. Avec quelle ardeur n' embrasse-t-on pas les plus foibles ressources, lorsqu' il ne se présente rien de plus certain ?
J' ai voulu savoir de Miladi Williams d' où elle avoit appris que M Greville n' avoit pas quitté Londres, et se proposoit d' y demeurer secrètement. Elle m' a nommé une Madame Breston, de Boundstreet, sans pouvoir me dire si cette femme connoissoit M Greville. Je suis allé aussi-tôt dans Boundstreet : Madame Breston m' a dit qu' elle tenoit cette nouvelle de Sir Hargrave Pollexfen, qui s' étoit expliqué sur M Greville avec assez de chaleur, pour en faire craindre des suites ; ce qui ne l' avoit rendue que plus ardente à informer miladi, pour les

prévenir.
à présent, monsieur, quand on se rappelle le masque à lanterne sourde (information qui nous

p147

vient de Sir Hargrave ; car nous n' avons pas vu ce masque nous-mêmes) et le désir qu' avoit M Greville de nous persuader de son départ, peut-il rester quelque doute... cependant c' est de Sir Hargrave que vient l' information ; et n' est-il pas vraisemblable que M Greville lui auroit caché sa marche avec autant de soin qu' à nous ? Je veux aller sur le champ chez Sir Hargrave. Il devoit dîner chez lui ; il y attendoit compagnie : si je ne puis obtenir de le voir, s' il est absent...
mais suspendons les conjectures jusqu' à mon retour.
ô monsieur ! Je commence à croire que j' ai fait une injustice à M Greville. Je tremble que votre chère niéce ne soit tombée dans des mains incomparablement pires que les siennes. Sir Hargrave n' est pas chez lui ; il y est ; il a compagnie : on ne sauroit lui parler. Telles sont les différentes réponses que j' ai reçues de son portier. J' ai remarqué dans cet homme autant d' embarras, qu' il a dû me trouver d' impatience ; mais il est évident pour moi, qu' il avoit ses instructions. En un mot, j' ai de fortes raisons de croire que Sir Hargrave n' est pas rentré de toute la nuit. L' homme à manteau ne peut être que lui. Tout ce qu' Allestris nous a dit de sa méchanceté, et sa conduite arrogante avec notre chère Miss Byron,

p148

lorsqu' elle a rejeté ses offres, ne me revient que trop à l' esprit. Grand dieu ! Seroit-elle tombée au pouvoir d' un homme de cette trempe ? Ah ! Que ne puis-je m' en tenir à mes premières défiances ! Greville, tout dangereux qu' il est, me paroît plus honnête homme : il est du moins de bien meilleur naturel. Il n' auroit pas de vues moins honorables que le mariage ! Mais l' autre, si c' est lui... ! Je ne puis, je n' ose me livrer à cette idée.
Les quatre porteurs viennent d' arriver. Ils croyent avoir retrouvé le lieu ; mais après y avoir

pris quelques informations, qui me mettent plus
que jamais à la torture, ils se sont hâtés de
revenir, pour me demander de nouveaux ordres.
S' étant adressé au premier cabaret, ils se sont
informés si l' on ne connoissoit pas un long jardin,
avec une porte de derrière, qui donne sur une
ruelle fort sale, et sur les champs. On leur a
répondu qu' on le connoissoit parfaitement, et que
la maison à laquelle ce jardin appartient, donnoit
sur la grande rue. Ils se sont fait apporter
quelques liqueurs, et dans l' entretien qu' ils ont
continué d' avoir avec l' hôte, ils ont su de lui
que cette maison est occupée, depuis près d' un an,
par des gens de fort bonne réputation ; que la
famille est composée d' une veuve, qui se nomme
Auberry ,

p149

de son fils et de deux filles ; et que le fils, âgé
d' environ trente ans, exerce un office à la douane,
d' où il ne vient que le samedi au soir, pour s' en
retourner le lundi matin. Mais, leur a dit le
cabaretier, en s' interrompant, il est arrivé cette
nuit une bizarre aventure qui m' a fort alarmé.
Il a fait d' abord quelque difficulté d' achever,
parce qu' il n' aimoit pas, a-t-il dit, à se mêler des
affaires d' autrui. Mais à la fin il leur a raconté
que vers six heures du matin, il avoit été réveillé
par le bruit, et qu' ayant mis la tête à la fenêtre,
il avoit apperçu à la porte de Madame Auberry un
carrosse à six chevaux, et trois ou quatre hommes
à cheval ; qu' il s' étoit habillé, et qu' il avoit
ouvert la sienne ; mais que les cochers et les
laquais avoient été si réservés, qu' ils ne
s' étoient point approchés de sa maison : sobriété
rare, a-t-il dit, pour des gens de livrée, et qui
n' avoit servi qu' à rendre sa curiosité plus vive ;
que vers sept heures, une des filles de la veuve
étoit venue à la porte, avec une chandelle à la
main, et qu' elle avoit dit au cocher de ranger sa
voiture aussi près qu' il pourroit de la maison ;
que trois minutes après, il avoit vu paroître
à la porte un homme en habit galonné, qui tenoit
sous le bras une autre personne, de taille moyenne,
enveloppée d' un manteau d' écarlatte, résistant, avec
les apparences d' une grande douleur, à la violence
qu' on

p150

employoit pour la faire monter dans le carrosse, et demandant grâce, d' un ton de voix qui la faisoit reconnoître pour une femme ; que l' homme avoit fait des protestations fort vives d' amour et d' honneur ; mais que malgré les efforts de la dame, qui paroissoit livrée à la plus amère affliction, il ne l' en avoit pas moins levée dans le carrosse, que l' y voyant entrer avec elle, elle avoit poussé un grand cri, pour demander du secours ; qu' ensuite sa voix étoit devenue plus sourde, comme si sa bouche eût été bouchée d' un mouchoir, et que l' homme avoit commencé à parler plus haut, d' un ton qui paroissoit menaçant ; que le carrosse étoit parti à grand train, et tous les cavaliers à la suite. Pendant les efforts que la dame avoit faits pour résister, le cabaretier avoit observé qu' elle étoit richement vêtue sous son manteau. Une demi-heure après il avoit vu arriver un carrosse à quatre chevaux, où la veuve étoit montée avec ses deux filles, et dans lequel ces trois femmes avoient pris la route de l' autre. Après leur départ, sa curiosité lui avoit fait demander à la servante de la maison, qui étoit une fille simple et grossière, où ses maîtresses pouvoient être allées si matin ; elle avoit répondu qu' elles étoient allées à Windsor, ou dans le canton, et qu' elle ne les attendoit que dans huit jours.
ô le détestable Hargrave ! Il a des terres proche

de la forêt de Windsor. Je ne doute plus qu' il ne soit l' infame. Qui sait ce que cette chère fille peut avoir souffert, avant que d' être traînée dans le carrosse ? Ciel ! Soutiens ma patience. Infortunée Miss Byron ! Je me représente ses prières, ses larmes, ses cris étouffés ! ô l' infame Hargrave !
J' ai déjà rassemblé autant d' hommes et de chevaux, que deux de mes amis m' en ont pu fournir. Nous serons neuf, en comptant mes deux laquais avec moi. Je poursuivrai le misérable jusqu' à l' extrémité du monde ; mais nous n' irons pas si loin pour le trouver. Notre première course sera chez lui-même, dans la maison qu' il a près de Windsor. Si nous ne l' y trouvons point, nous irons tomber à Reading, chez ce Bagenhall. Ce seroit perdre son tems que d' aller à Padington : la friponne de veuve et ses deux filles n' y sont plus ; et l' on n' y trouveroit qu' une servante mal

informée, dont on ne tireroit que ce qu' on sait déjà. Cependant j' ai accepté l' offre de Miladi Williams, qui propose d' y envoyer son maître-d' hôtel avec les deux porteurs, pour nous procurer tous les éclaircissemens dont j' aurai besoin à notre retour.
Demain à quatre heures du matin, les six hommes qu' on me prête, et moi-même avec les deux miens bien armés, nous devons nous trouver

p152

au coin d' *Hyde-parck* . Il est cruel d' avoir encore une nuit à passer dans cette agitation ; mais tant de gens ne peuvent être prêts plutôt.
Ma femme me fait promettre d' employer le bras de la justice, dans quelque lieu que je puisse découvrir l' infame, ou notre chère souffrante. Nous nous diviserons, pour suivre les deux chemins, en prenant des informations à chaque passage, et nous conviendrons d' un rendez-vous. Je suis mortellement harrassé ; mais c' est l' ame qui souffre le plus.
ô cher monsieur Selby ! Nous avons des lumières. Le ciel en soit loué ! Nous venons de recevoir des nouvelles moins heureuses à la vérité qu' il ne seroit à désirer ; mais votre chère, votre aimable niéce est vivante. Elle vit, elle est dans des mains honorables ! Lisez la lettre que je vous envoie, et qui m' étoit adressée.
17 février.
monsieur,
Miss Byron est en sûreté avec des personnes d' honneur. Dès le premier moment qu' elle a pu disposer d' elle-même, elle m' a priée de tranquilliser votre coeur par cette information. Elle a reçu des traitemens cruels, dont elle n' est point en état de vous apprendre les circonstances.

p153

Nous l' avons vue plus d' une fois sans connoissance ; et cet état a duré des heures entières ; mais n' en soyez point effrayé. Ses évanouissemens, quoiqu' aussi fréquens encore, deviennent beaucoup moins dangereux.
Le courrier vous apprendra qui est mon frère, à qui vous devez la conservation de la plus aimable femme d' Angleterre. Il a ordre de vous

servir de guide, si vous nous faites l' honneur de venir, vous et votre épouse, dans une maison où vous serez reçus avec une parfaite considération ; car Miss Byron n' est point en état d' être transportée. Vous serez convaincu par vos propres yeux, monsieur, qu' elle est traitée avec tout le soin possible par votre très-humble servante.
Charlote Grandisson.
Des traitemens cruels ! Des évanouissemens ! Sans connoissance pendant des heures entières ! Hors d' état d' être transportée ! Et sa première inquiétude dans cette situation pour la tranquillité de ses amis ! Chère, chère Henriette ! Mais commençons par nous réjouir, cher cousin, de la retrouver dans une maison si honorable. Ma réponse est attendue par le courrier. Je n' ai pas le tems de vous en faire une copie, et je suis d' ailleurs obligé d' écrire à mes deux amis, pour leur

faire savoir que leurs gens me deviennent inutiles.
Miss Byron est chez le comte de L dans un château de ce seigneur, proche de Colnebroke. Ma femme, toute affoiblie qu' elle est de ce qu' elle a souffert dans cette occasion, voudroit faire le voyage avec moi ; mais il vaut mieux que j' aille m' assurer d' abord de l' état de votre chère niéce. Je serai demain à cheval dès la pointe du jour. Mon laquais aura un porte-manteau, rempli par ma femme, de tout ce qui convient à son sexe. Miss Byron doit avoir paru bien étrange dans ses habits de bal, aux yeux de son libérateur.
Le courrier qui m' a remis la lettre, n' a pu me donner beaucoup d' informations ; mais voici en peu de mots ce que j' ai tiré de son récit. Son maître est le chevalier *Charles Grandisson* , revenu, depuis peu, de ses voyages. J' ai souvent entendu parler de son père, le chevalier Thomas Grandisson, qui est mort depuis quelques mois.
L' honnête courrier ne finit point sur les louanges de son bon maître, et fait aussi beaucoup d' éloges de Miss Charlote Grandisson, sa soeur. Il m' a dit que Sir Charles, étant parti à six chevaux de Londres, avoit heureusement rencontré notre malheureuse cousine. Sir Hargrave est l' infame. Je regrette du fond du coeur d' avoir soupçonné

p155

M Greville. Sir Charles Grandisson avoit ses affaires à Londres. Il a continué son voyage, après avoir délivré notre chère fille, et l' avoir confiée aux soins de sa soeur. Que le ciel verse à jamais ses bénédictions sur lui.
Ce misérable Hargrave, autant que le courrier l' a pu comprendre, est dangereusement blessé ! Sir Charles l' est aussi ; mais si légérement, grâce au ciel ! Que cet accident ne l' a point empêché de continuer sa route, après une si glorieuse action. Je voulois donner une honnête récompense au courrier, il s' en est défendu si constamment, en me donnant pour excuse qu' il servoit le plus généreux de tous les maîtres, que je me suis vu obligé de retirer la main.
Je fais partir cette lettre par un exprès. Vous recevrez les autres circonstances par la poste, et je me flatte de n' avoir plus rien de malheureux à vous marquer. Mais pardonnez la confusion qui doit résulter ici d' un mêlange mal ordonné, tel qu' il doit avoir été nécessairement dans une si terrible incertitude. Je suis, etc.
Archibald Reves.

LETTRE 18

p156

M Reves, à M Selby.
samedi, 18 février.
Il ne faut pas faire languir un moment votre impatience. J' arrive. Vous attendez de moi jusqu' aux moindres circonstances d' une aventure si révoltante, et tout ce qui regarde notre protecteur et sa famille. L' Angleterre n' a rien de comparable à Sir Charles Grandisson et à sa soeur.
Il étoit neuf heures du matin, lorsque j' ai frappé à la porte du château. J' ai demandé des nouvelles de Miss Byron ; et sur mon nom, qu' on a paru deviner, j' ai été conduit dans une très-belle salle, où je n' ai pas attendu longtems sans voir paroître une jeune personne du meilleur air. C' étoit Miss Grandisson. Je lui ai fait mille remercîmens de sa lettre, et des précieuses informations qu' elle m' avoit données sur la vie et la sûreté de ce que nous avons de plus cher au

monde. Elle m' a répondu que Miss Byron devoit
être une charmante personne, qu' elle venoit de
la quitter, mais que je ne pouvois encore la voir.
Ah ! Mademoiselle, ai-je répliqué avec autant
d' étonnement que de douleur : je m' étois flatté

p157

de la trouver mieux. Elle n' est pas plus mal, a
répliqué Miss Grandisson, ne vous alarmez point,
mais elle a besoin de repos. Si sa disgrâce avoit
duré plus long-tems... ah ! Mademoiselle,
ai-je interrompu, votre généreux, votre noble
frère... est le meilleur de tous les hommes,
a-t-elle continué, en m' interrompant à son tour.
Ses délices, monsieur, consistent à faire du bien.
Je suis persuadée que cette aventure en a fait un
homme heureux.
J' ai demandé si ma cousine étoit si mal que je
ne pusse obtenir de la voir un instant ? Miss
Grandisson m' a dit qu' elle ne faisoit que sortir
d' un évanouissement où elle étoit tombée en voulant
faire le récit de son histoire, et lorsqu' elle avoit
prononcé le nom du misérable qui avoit causé
toutes ses peines ; que depuis deux jours elle
n' avoit encore fait cette relation qu' imparfaitement,
sans quoi nous aurions été mieux informés
par le courrier ; que lorsque je la verrois, je
devois m' observer beaucoup dans mes discours ; qu' on
avoit fait venir un habile médecin, qui ne la
quittoit pas un moment, et qui ordonnoit
particulièrement le repos ; qu' avec un peu de calme
et de sommeil naturel, il la garantissoit hors de
danger. Je lis votre impatience, a-t-elle ajouté ;
mais il faut lui laisser le tems de se remettre. Je

p158

l' avertirai alors de votre arrivée, et nous la
verrons ensemble.
J' ai marqué beaucoup d' empressement pour
apprendre du moins comment elle avoit été
délivrée. Ce sera, s' il vous plaît, en déjeûnant,
m' a dit Miss Grandisson ; j' étois prête à
déjeûner, lorsque vous êtes entré au château.
Elle a sonné, et le thé ayant paru aussi-tôt,
nous nous sommes assis, avec autant de familiarité
que si nous nous étions connus depuis
long-tems. On évite, a-t-elle repris, toutes les

questions qui peuvent l' affecter. Je ne suis pas trop bien informée moi-même du détail de sa délivrance. Mon frère étoit appelé à la ville par des affaires pressantes. à peine ses gens mirent pied à terre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que la jeune dame qu' il remettoit entre mes mains, ne fût bientôt en état de satisfaire ma curiosité. Mais elle est tombée dans des évanouissemens qui ont recommencé tant de fois, à mesure qu' elle se rappeloit le danger d' où elle étoit sortie, que je me suis crue obligée de suspendre mon impatience, jusqu' au retour de Sir Charles. Je l' attends aujourd' hui vers midi.
Bon dieu ! Me suis-je écrié douloureusement : que cette chère personne doit avoir souffert ! Eh ! N' ai-je pas entendu dire qu' il y avoit eu un

combat ? J' espère, mademoiselle, que Sir Charles... je l' espère aussi, a-t-elle interrompu ; et la même impatience que vous avez de voir votre cousine, je l' ai de retrouver mon frère. Mais, sur les craintes que je lui ai marquées, il m' a protesté en honneur, que sa blessure n' étoit presque rien. Mon frère est un homme vrai ; et lorsqu' il engage son honneur, on peut s' en fier à lui.
J' ai demandé alors à Miss Grandisson, si elle n' avoit pas été bien surprise de se voir amener une jeune personne dans un habillement si bisarre ?
Je vous le laisse à juger, m' a-t-elle répondu. J' étois dans ma chambre. On y entra brusquement, pour me dire que Sir Charles me prioit de descendre un moment ; qu' il avoit sauvé une très-jolie dame des mains d' une troupe de voleurs, car c' est le premier rapport qu' on me fit ; et qu' il étoit revenu avec elle. Je fus trop frappée du retour imprévu de mon frère, et trop touchée de la terreur et de l' affliction de sa compagne, lorsque j' eus jeté les yeux sur elle, pour être capable de faire attention à ses habits. Elle étoit tremblante, et Sir Charles auprès d' elle, qui la rassuroit dans les termes les plus tendres. Je la saluai en l' embrassant, et je lui promis tous mes soins. Elle vouloit mettre un genou à terre, pour recevoir mes caresses, tant son infortune sembloit

l' avoir humiliée ; mais mon frère l' ayant soutenue, elle consentit à s' asseoir, en s' excusant sur sa foiblesse. Vous voyez devant vous, me dit-elle, un spectacle bien étrange ; et ses yeux parcouroient son habillement ; mais j' espère, mademoiselle, que vous n' en prendrez pas une plus mauvaise opinion de mon innocence. Cette odieuse parure n' est pas de mon choix. Qu' elle me cause de confusion ! On a voulu que je fusse dans ce déguisement pour une mascarade : malheureux amusement ! Je ne le connoissois point... et c' est l' unique fois... ne jugez pas mal, monsieur, en se tournant vers mon frère, les mains jointes et levées, de celle que vous avez si généreusement délivrée. Ne jugez pas mal de moi, mademoiselle, en se tournant de mon côté. Je n' ai rien à me reprocher. Un lâche, le plus lâche de tous les hommes... elle n' eut pas la force d' achever.

Mon frère me recommanda d' employer d' abord tous mes soins à lui faire rappeler ses esprits, et de prendre ensuite ses ordres, pour donner avis de son heureuse délivrance à sa famille. Une jeune personne de cette apparence, ajouta-t-il, ne peut avoir disparu un moment sans causer de vives alarmes à tous ses amis. Il lui répéta qu' elle étoit dans une maison d' honneur, et que je me ferois un bonheur de l' obliger. Elle vouloit être

conduite à la ville ; et remarquant qu' elle considéroit ses habits, je lui proposai d' en prendre des miens. Mon frère lui dit que si elle étoit résolue de partir, il monteroit à cheval, pour lui laisser son carrosse, et qu' il étoit sûr que je l' accompagnerois volontiers. Mais avant qu' elle pût accepter cette offre, comme elle y paroissoit disposée, ses forces l' abandonnèrent, et je la vis tomber sans connoissance à mes pieds. Mon frère attendit seulement, qu' elle fût en état d' ouvrir les yeux. Il ne faut pas penser, me dit-il, à la faire partir. Qu' on se hâte d' appeler un médecin. Elle est trop foible et trop abattue pour souffrir le mouvement du carrosse. Vous prendrez ses ordres pour sa famille aussi-tôt qu' elle pourra les donner. Il me dit adieu, après m' avoir promis d' être aujourd' hui à dîner avec moi. En partant, il répéta : vous êtes en sûreté, mademoiselle, vous êtes ici sans crainte. Elle le remercia par un mouvement de tête, mais sans être capable de

prononcer un seul mot. Il partit.
Et puisse le ciel, ai-je répondu à Miss Grandisson, le combler de ses plus précieuses faveurs, dans quelque lieu qu' il aille jamais.
Elle m' a dit que le château où nous étions, appartenoit au comte de L qui a épousé depuis peu sa soeur aînée, et qui est allé avec elle en écosse, où la plupart de leurs terres sont situées ;

p162

que leur retour n' est pas éloigné, et qu' elle n' est elle-même à Colnebroke que depuis trois jours, pour y faire préparer ce qui est nécessaire à leur réception. Il est heureux pour votre cousine, a-t-elle ajouté, que mon frere ait eu la complaisance de m' y accompagner, et que ses affaires l' aient appelé hier à Londres. Il se proposoit de revenir aujourd' hui, pour m' y conduire ce soir.
Notre famille est fort unie, M Reves. La tendresse du sang n' a jamais été plus vive entre un frère et des soeurs. Mais pourquoi ce détail à présent ? J' espère que nous nous connoîtrons mieux, et je vous déclare que je suis déjà charmée de Miss Byron.
Après le déjeûner, qu' elle a précipité pour m' obliger, elle m' a conduit à l' appartement de Miss Byron, et m' ayant fait demeurer à la porte de sa chambre, elle s' est avancée fort doucement au chevet de son lit. Elle n' a fait qu' entrouvrir le rideau ; mais j' ai entendu aussi-tôt la chère voix de notre cousine. Quel embarras je vous cause ! A-t-elle dit tendrement à sa bienfaitrice. Miss Grandisson l' a priée, avec une aimable familiarité, de ne pas lui tenir ce langage. Ensuite elle lui a demandé si elle vouloit lui promettre de n' être pas trop surprise à mon arrivée. Je n' en puis ressentir que de la joie, a-t-elle répondu. Alors Miss Grandisson m' a fait entrer,

p163

et je me suis approché du lit pour y baiser mille fois une chère main qu' on a tendue vers moi.
Je vous revois donc, me suis je écrié les larmes aux yeux, délices de mille coeurs ! Adorable cousine : je vous revois dans des mains dignes de

vous. Ha ! Je ne puis vous dire tout ce que nous avons souffert.
Non, m' a-t-elle répondu, ne me dites pas ce que je crois comprendre. Mais, monsieur, savez-vous que je suis tombée dans un lieu céleste ?
Miss Grandisson l' a interrompue pour lui reprocher de l' excès dans sa reconnoissance ; et se baissant vers moi, elle m' a prié de me souvenir que le médecin demandoit du repos.
Si Miss Grandisson traite sa reconnoissance d' excessive ; nous, cher M Selby, qui savons combien le coeur de notre incomparable fille est sensible aux obligations les plus simples, nous concevons quel doit être en effet l' excès de ses sentimens pour le généreux frère qui l' a délivrée, pour la soeur dont elle reçoit des soins si tendres, pour deux étrangers à qui elle croit devoir l' honneur et la vie ! Cette idée seule étoit capable de me lier la langue, dans la crainte de lui causer trop d' émotion. Cependant, malgré l' avis que je venois de recevoir, je n' ai pu résister au mouvement qui s' est élevé tout d' un coup dans mon esprit. Je ne ferai qu' une seule question à

ma cousine, ai-je dit avec assez d' embarras : la violence de cet infame auroit-elle été ? ... je voulois dire, dans une autre vue que le mariage ; mais Miss Grandisson m' a coupé la voix. Vous ne ferez pas une question, m' a-t-elle dit, qui puisse faire revivre des souvenirs désagréables. Miss Byron n' est-elle pas vivante ? N' est-elle pas ici, et sa santé prête à se rétablir ? Vous prendrez patience jusqu' à ce qu' elle soit en état de vous faire son récit. Je n' ajoute pas un mot, ai-je répliqué ; c' est l' ardeur de la vengeance. Ma cousine a pris la parole ; j' obéis au médecin, m' a-t-elle dit ; mais si je suis jamais capable de pardonner à l' auteur de ma disgrâce, ce sera pour m' avoir donné l' occasion de connoître Miss Grandisson, quoique ses bontés m' imposent des obligations dont il me sera impossible de m' acquitter. Elle s' est arrêtée. J' ai cru trouver, dans ce discours, une heureuse preuve qu' elle n' avoit pas été menacée de la dernière violence ; autrement elle n' auroit pas supposé qu' elle pût jamais pardonner à son ennemi.
Elle a proposé de se lever. Miss Grandisson, lui voyant les yeux plus sereins, a dit qu' elle y consentoit, pourvu que ses forces le permissent, et qu' il ne seroit pas nécessaire qu' elle revît son

odieux habillement. Je leur ai parlé du porte-manteau dont je m' étois fourni par les soins de

p165

Madame Reves, et je l' ai fait apporter aussi-tôt.
Mais je veux finir ici ma lettre, pour ne pas manquer l' heure de la poste. D' ailleurs mes fatigues m' obligent de penser au sommeil. Il ne me reste pour demain qu' une matière agréable, et l' opinion que j' ai de votre impatience, me portera peut-être à la satisfaire par un exprès.
Sir Rowland vint hier ici deux fois, et s' est présenté ce matin pour la troisième. Ma femme lui a fait dire que, pour une affaire imprévue, Miss Byron avoit été obligée de faire un petit voyage, qui ne pouvoit durer moins de deux ou trois jours. Il se propose de retourner dans sa province à la fin de la semaine.
Si notre chère miss se trouve demain un peu plus tranquille, elle est résolue de revenir lundi, et je lui ai promis d' être le matin à Colnebroke. Quelle joie son arrivée va répandre ici !
Je n' ai eu jusqu' à présent, ni le tems, ni l' inclination de penser à l' infame qui nous a jetés dans une si mortelle inquiétude.

LETTRE 19

p166

M Reves, à M Selby.
vous attendez la suite de mon récit. Miss Grandisson, qui m' avoit engagé à passer avec elle dans une chambre voisine, tandis qu' elle avoit laissé ses femmes avec ma cousine, m' a quitté après lui avoir laissé le tems de s' habiller.
Elle est revenue presqu' aussi-tôt. C' est la plus charmante personne, m' a-t-elle dit, que j' aie jamais vue ; mais elle m' a paru si tremblante, que je lui ai persuadé de se mettre sur son lit, et je l' ai assurée que vous demeureriez à dîner. En vain me suis-je défendu, par l' impatience que j' avois de porter d' heureuses nouvelles à ma femme. On

m' a répondu que ma résistance étoit inutile, et
que la soeur feroit un prisonnier, comme le frère
en avoit délivré un. Ma résolution étoit encore
incertaine, lorsqu' un bruit de chevaux nous
ayant fait jeter les yeux dans la cour, nous avons
vu sortir Sir Charles Grandisson de son carosse.
Il est entré de l' air le plus noble ; et
s' adressant à moi : j' apprends, m' a-t-il dit, que
j' ai l' honneur de voir M Reves. Il s' est tourné
vers sa soeur, pour lui demander pardon d' être
entré

p167

sans s' être fait annoncer. Il a donné pour excuse,
qu' il me savoit avec elle, et qu' il brûloit
d' apprendre des nouvelles de Miss Byron. Nous lui
avons rendu compte de la situation de notre
chère malade, qui s' étoit levée et même habillée ;
mais qui se trouvoit encore si foible, qu' on l' avoit
engagée à ne pas quitter sa chambre. Il m' a
félicité de l' espérance que nous avions du moins
de la voir bientôt rétablie.
Le chevalier Grandisson est dans la fleur de
l' âge. Je ne me rappelle point d' avoir jamais vu
d' homme mieux fait, et d' une plus belle
physionomie.
Après lui avoir fait mes remercîmens au nom
de plusieurs familles et au mien, je n' ai pu
manquer de lui demander quelque information sur
sa blessure. Il a traité de bagatelles son habit
percé, et la peau de l' épaule à peine effleurée. Il
a passé la main sur l' endroit qu' il avoit désigné,
pour nous marquer qu' il n' y restoit aucune
douleur. Il nous a dit que Sir Hargrave, avoit eu
beaucoup de désavantage dans un carrosse ; que ses
réflexions, sur l' événement d' hier, lui causoient
d' autant plus de plaisir, que s' étant informé de
la santé de son adversaire, il avoit appris qu' on
en espéroit bien, du moins s' il étoit capable
de se modérer ; qu' il s' en réjouissoit sincérement,
et qu' il ne se pardonneroit pas d' avoir ôté la vie

p168

à quelqu' un dans la chaleur d' une querelle.
Ensuite, pour changer de discours, il voulut savoir
dans quel état Miss Byron s' étoit trouvée depuis
le jour précédent. Miss Grandisson en rendit un

compte exact, et s' étendit beaucoup sur les perfections de ma cousine, que je confirmai par un juste éloge. Il remercia sa soeur de ses soins, comme si ç' eût été pour lui-même qu' elle les eût employés.
Nous lui demandâmes alors quelque éclaircissement sur la glorieuse action qui rendoit une si chère personne à mille honnêtes gens dont elle étoit adorée. Je veux le faire parler lui-même, en me rappelant ses propres termes autant qu' il me sera possible, et je m' efforcerai de conserver l' air de sang-froid avec lequel il nous fit cette agréable relation.
Vous savez, ma soeur, les affaires qui me demandoient à la ville. C' est un bonheur extrême que j' aie cédé à vos instances, pour vous accompagner ici.
à deux milles de Honslow, j' apperçus devant moi une berline à six chevaux, qui s' avançoit avec beaucoup de diligence. Mon postillon avoit ordre aussi d' aller grand train. Le cocher qui venoit vers moi, parut disposé à disputer le passage au mien. On s' arrêta l' espace d' une minute ; j' ordonnai à mes gens de se détourner :

je ne conteste pas volontiers pour une bagatelle. Mes chevaux étoient frais ; j' avois fait peu de chemin ; les stores de la berline étrangère étoient baissés, et je ne pus découvrir d' abord qui étoit dedans, mais en commençant à tourner, je reconnus les armes du chevalier Hargrave Pollexfen, et je crus appercevoir, au travers des stores, deux personnes, dont l' une étoit enveloppée dans un manteau d' écarlate.
Au même instant, une voix, que je crus reconnoître pour celle d' une femme, fit retentir l' air de ses cris : au secours, au secours, répéta-t-elle plusieurs fois ; au nom de dieu, secourez-moi !
J' ordonnai à mes gens d' arrêter. Une voix d' homme, qui étoit celle de Sir Hargrave, ordonna aux siens, par la portière opposée, de piquer de toutes leurs forces ; mais le chemin se trouvoit croisé par ma voiture. Les mêmes cris continuant de se faire entendre, avec un son qui paroissoit étouffé, je recommandai à trois domestiques, qui me suivoient à cheval, d' arrêter soigneusement le postillon de Sir Hargrave, et je défendis moi-même à son cocher de faire un pas. Les stores étoient toujours baissés de mon côté, et Sir Hargrave pressoit ses

gens de l' autre, avec beaucoup de juremens et d' imprécations. Je pris le parti de descendre, pour faire le tour de la berline : les cris de la dame ne

p170

cessoient point, et je vis Sir Hargrave qui s' efforçoit de lui tenir sur la bouche le bout d' un mouchoir, qui paroissoit lié autour de sa tête : il juroit outrageusement. Aussi-tôt que la malheureuse dame m' eût apperçu, elle tendit ses deux mains vers moi, en prononçant du ton le plus triste, monsieur, au nom de dieu !
Sir Hargrave, dis-je à son tyran, je vous ai reconnu à vos armes : vous me paroissiez engagé dans une fort mauvaise affaire. Oui, me répondit-il, d' un ton fort animé, je suis le chevalier Pollexfen, et je reconduis chez moi une femme fugitive. Je lui demandai si c' étoit la sienne ? Oui, reprit-il en jurant ; et prête à m' échapper dans une maudite mascarade : voyez, ajouta-t-il, en levant le manteau, prête à fuir dans cet équipage même. Oh ! Non, non, non, s' écria la triste dame.
Il recommençoit ses imprécations contre le cocher, pour lui faire piquer ses chevaux. Je le priai de faire attention à moi. Permettez, Sir Hargrave, que je fasse une question à madame.
Je vous trouve fort indiscret, interrompit-il brusquement, eh ! Qui êtes-vous, s' il vous plaît ? êtes-vous Milady Pollexfen, madame ? Continuai-je, sans tourner les yeux sur lui. Oh ! Non, non ; ce fut tout ce qu' elle eut la force de répondre.
Deux de mes gens s' approchèrent de

p171

moi, le troisieme tenoit la tête du cheval du postillon. Trois hommes qui suivoient aussi Sir Hargrave à cheval étoient demeurés à quelques pas, et sembloient tenir conseil ensemble, comme s' ils eussent appréhendé de s' avancer davantage. Ayez l' oeil sur ces gens-là, dis-je aux miens ; il arrivera quelques passans qui prendront parti pour la justice. Malheureux ! Criai-je au cocher, qui vouloit piquer ses chevaux : ta vie en répondra. Sir Hargrave ne cessa point de le presser avec le plus furieux emportement, je répétai la même menace ; et je demandai nettement

à la dame si elle souhaitoit d' être libre. Oh ! Monsieur, me répondit-elle, délivrez-moi par pitié ! Je suis dans les mains d' un lâche ravisseur ; je suis trahie, enlevée ; délivrez-moi, délivrez-moi ! J' ordonnai alors à mes gens de couper les traits, s' ils craignoient de ne pouvoir arrêter autrement la berline ; de faire face aux trois hommes, d' en arrêter même un s' il étoit possible, et de me laisser le soin du reste. Sir Hargrave, jugeant que je ne pensois plus à le ménager, tira son épée, qu' il avoit entre ses genoux, et leva la voix pour appeler ses trois hommes, avec ordre de faire feu sur tout ce qui s' opposeroit à son passage. Je lui dis que mes gens étoient aussi-bien armés que les siens ; qu' ils m' obéiroient au premier signal, et que je ne lui conseillois pas de me mettre

dans la nécessité de le donner. Ensuite m' adressant à la jeune dame, je lui demandai si elle étoit résolue de se mettre sous ma protection. Oh, monsieur, me dit-elle, j' implore votre bonté comme celle du ciel.
Je ne balançai plus à ouvrir la portière. Sir Hargrave prit ce moment pour m' allonger un grand coup, accompagné de plusieurs injures. J' en avois eu quelque défiance ; de sorte qu' étant sur mes gardes, je n' eus pas de peine à détourner son épée, qui ne laissa point de me toucher légérement l' épaule ; j' avois la mienne à la main, mais dans le fourreau. La portière demeurant ouverte, il est vrai que je n' eus pas la politesse de baisser la botte du carosse, pour aider Sir Hargrave à descendre. Je le saisis au collet, avant qu' il eût pu se remettre du coup qu' il m' avoit porté ; et par une violente secousse, qui le fit tourner en tombant de sa voiture, je le plaçai assez heureusement sous la roue de derriere. Je lui arrachai son épée, que je rompis aussi-tôt, et dont je jetai les deux pièces par-dessus ma tête. Son cocher jeta un grand cri, mais il fut arrêté par les menaces du mien. Son postillon n' étoit qu' un enfant, qu' un de mes gens avoit démonté avant que de joindre les deux autres, auxquels j' avois ordonné de se saisir, s' ils pouvoient, des trois hommes de Sir Hargrave : ma seule vue étoit de

les arrêter ; car je jugeois que ces misérables, connoissant les criminelles dispositions de leur maître, étoient déjà fort épouvantés.
Sir Hargrave avoit la bouche et le visage tout en sang. Je m' imaginai que j' avois pu le blesser du pommeau de mon épée : une de ses jambes, en se débattant, étoit passée entre les rayons de la roue. Cette situation me parut assez propre à contenir son emportement ; et je criai au cocher de ne pas faire remuer le carosse, pour l' intérêt même de son maître, qui paroissoit extrêmement mal de sa chûte. Il juroit de toutes ses forces. Assurément, un homme si peu capable de supporter une offense, devoit l' être moins d' offenser autrui, suivant ses propres principes. Je n' avois pas tiré mon épée, comme j' espère de ne jamais le faire dans aucun démêlé particulier. Cependant je n' en aurois pas fait difficulté, dans une occasion de cette nature, si j' y avois été forcé.
La jeune dame, quoique mortellement effrayée, avoit trouvé le moyen de se dégager du manteau. Je n' eus pas le tems de tourner mon attention sur ses habits ; mais je fus frappé de sa figure, et plus encore de sa terreur. Je lui offris la main, sans penser plus que la première fois à la botte du carrosse, et je crois qu' elle n' en étoit guère occupée, non plus que de sa délivrance.
N' avez-vous pas lu, M Reves, (c' est Pline, je

crois, qui fait quelque part ce récit,) l' aventure d' un oiseau effrayé, qui se trouvant poursuivi par un faucon, se jeta dans le sein d' un passant, comme dans un asile ? De même, exactement de même, en me voyant reparoître à la portière du carosse, votre charmante cousine, au lieu d' accepter la main que je lui présentois, se précipita réellement entre mes bras. Oh, sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi, s' écria-t-elle d' une voix altérée. Elle étoit prête à s' évanouir, je ne crois point qu' elle fût en état de marcher. Il me fallut faire le tour des chevaux de Sir Hargrave, pour la transporter dans ma voiture. Soyez sûre, mademoiselle, lui dis-je, en la faisant asseoir, que vous êtes avec un homme d' honneur. Je vais vous mener à ma soeur, qui est une jeune personne de votre âge, dont vous devez vous promettre toute sorte d' assistance et de soins. Elle jetoit successivement les yeux par les portières, avec des marques visibles d' effroi, comme si le voisinage de

Sir Hargrave l' eût encore alarmée. Ne craignez rien, lui dis-je ; je suis à vous dans l' instant. Elle me supplia de fermer ma portière. Je m' avançois de quelques pas, mais sans la perdre de vue, pour observer ce qu' étoient devenus mes gens. J' ai su d' eux qu' en allant vers les trois hommes de Sir Hargrave, ils avoient présenté le bout de leurs pistolets. Ces trois misérables

p175

se mirent d' abord en défense ; mais, effrayés apparemment par leurs remords, ils prirent aussi-tôt la fuite. Mes gens les poursuivirent l' espace de deux ou trois cens pas, et revenoient à mon secours, lorsque je quittai Miss Byron pour les rappeler.
Je vis, à quelque distance, Sir Hargrave soutenu par son cocher, et s' appuyant sur lui de tout son poids, avec beaucoup de difficulté, remonter dans sa berline. Je donnai ordre à un de mes gens de lui dire qui j' étois. Il ne répondit que par des malédictions, et par des menaces d' une furieuse vengeance. Mais ses emportemens étoient encore plus horribles contre ses gens, qu' il traitoit de lâches et de traîtres.
Je remontai alors dans ma voiture. Miss Byron s' étoit laissée tomber au fond, où je la trouvai presque évanouie, et pouvant à peine ouvrir la bouche, pour répéter, sauvez-moi, sauvez-moi. Je la rassurai, je la levai sur le siège, et je me hâtai de l' amener à ma soeur, qui a raconté, sans doute, à M Reves, tout ce qui est arrivé depuis.
Ma reconnoissance alloit se répandre en éloges et en remercîmens ; mais Sir Charles n' a pas manqué de m' interrompre, pour arrêter cette effusion. Vous voyez, monsieur, m' a-t-il dit, que cette victoire m' a peu coûté, et que j' ai peu

p176

de sujet d' en faire gloire ; la conscience du ravisseur étoit contre lui, et celle de ses valets étoit pour moi. Les miens sont d' honnêtes gens qui aiment leur maître. Dans une bonne cause, je parierois pour ces trois hommes, contre six qui en soutiendroient une mauvaise. Le vice est ce

qu' il y a de plus lâche au monde, lorsqu' il est attaqué avec résolution : et que peuvent craindre d' honnêtes gens qui défendent la justice et la vertu ?
Il paroît que Sir Hargrave est retourné à la ville. L' infame ! Quelle figure doit-il faire à ses propres yeux ! Sir Charles raconte qu' en passant à *Smalburygeen* , les gardes de la barrière ont fait à ses gens l' histoire d' un vol tragique et sanglant, commis le même jour, à deux milles de Honslow, par cinq ou six brigands à cheval ; ils ont ajouté que le gentilhomme qui a eu le malheur d' être volé dans un carrosse à six chevaux, étoit passé une demi-heure auparavant par la barrière, couvert de blessures ; qu' ils lui avoient entendu pousser des gémissemens, et qu' il alloit faire sa déposition à la justice de Londres. Un autre commentaire, nous dit Sir Charles, en souriant, c' est que pendant le récit des gardes, un homme à cheval s' est arrêté pour l' entendre, a prétendu que c' étoit un faux bruit, et qu' il n' étoit pas question de vol, mais d' une querelle entre deux

petits maîtres, dont l' un avoit enlevé à l' autre une fort jolie maîtresse.
Ce badinage ne m' a point empêché de demander sérieusement à Sir Charles, si la prudence ne nous obligeoit pas de prendre quelques mesures contre la malignité de notre ennemi ? Il lui sembloit, m' a-t-il dit, que le parti le plus sage étoit d' éviter l' éclat aussi long-tems du moins que l' agresseur paroîtroit tranquille. Les mascarades, a-t-il ajouté, ne sont pas des lieux où il soit honorable pour une femme de recevoir une insulte. Le scandale, a-t-il dit encore, a toujours quelque chose de fâcheux pour ceux mêmes qui peuvent s' assurer d' y avoir donné le moins d' occasion. Il prétend que l' aventure de Miss Byron, racontée simplement, nous laissera toujours le pouvoir de prendre les mesures qui nous conviendront. Ainsi, Sir Charles n' est pas ami des mascarades. Pour moi, je vivrois cent ans, sans être tenté d' y retourner.
Toute mon impatience, à présent, est d' entendre le récit de Miss Byron. Plaise au ciel qu' il ne soit pas d' une nature à nous obliger... cependant, comme notre chère miss a de grands principes de délicatesse... je ne puis encore me rendre maître de mes idées. Il faut s' armer de patience un peu plus long-tems.

Miss Grandisson nous a quittés, pour s' assurer

p178

de l' état de sa chère malade. Son absence n' a pas
duré long-tems ; les deux charmantes personnes
sont entrées ensemble, l' une appuyée sur le bras
de l' autre, qui la soutenoit avec toutes les
attentions de la plus tendre amitié. Miss Byron
m' a paru d' abord assez pâle ; mais, à la vue de son
libérateur, ses joues se sont couvertes d' un
aimable vermillon. Sir Charles s' est approché
d' elle d' un air calme et serein, dans la crainte
de lui causer de l' émotion ; et prévenant, par
quelques expressions civiles, les témoignages
d' une reconnoissance passionnée, il lui a pris la
main pour la conduire sur un fauteuil, où elle n' a
pas été plutôt assise, que sa foiblesse nous a
causé de nouvelles alarmes. Miss Grandisson lui
a présenté des sels qui l' ont un peu fortifiée.
Alors ses yeux se sont ouverts avec une langueur
touchante, qui ne les rendoient que plus expressifs,
en leur dérobant quelque chose de leur éclat naturel.
Tous les mouvemens de son coeur alloient passer sur
ses lèvres ; mais Sir Charles lui a demandé la
permission de l' interrompre pour ménager ses
forces ; il s' est plaint du prix excessif qu' elle
sembloit attacher à un service commun. Chère miss !
Lui a-t-il dit, du ton le plus tendre, car je prends
déjà la liberté de vous traiter avec la familiarité
d' une longue connoissance, tout ce que j' apprends
de M Reves et de ma soeur, doit me faire

p179

regarder le jour d' hier comme un des plus heureux
de ma vie. Je regrette que le commencement
de notre liaison vous ait coûté si cher ; mais
ces apparences de mal produiront un bien réel !
J' ai deux soeurs, dont les excellentes qualités
font honneur à leur sexe ; consentez que je puisse
me vanter désormais d' en avoir trois. Quelle
satisfaction ne vais-je pas tirer d' un événement
qui fait une addition si aimable à ma famille ?
Ensuite il a pris la main de ma cousine et celle
de sa soeur, il les a jointes en les pressant dans
les siennes : si vous nous faites l' honneur, a-t-il
ajouté, d' accorder le nom de soeur à Charlotte,
ne m' est-il pas permis, sur un fondement si doux,

d' aspirer à celui de votre frère ? Miss Grandisson a saisi cette ouverture avec des transports de joie. Ma cousine, dans la confusion de divers sentimens qui lui coupoient la voix, a regardé Sir Charles avec un mêlange de respect et de reconnoissance, Miss Grandisson avec délices, et moi d' un air d' admiration. Enfin elle a trouvé la force d' ouvrir la bouche. Ne vous l' ai-je pas dit, M Reves, que j' étois tombée dans une maison céleste.
J' appréhendois qu' elle ne s' évanouît : mais Sir Charles ayant eu l' adresse de faire changer d' objet à ses idées, par d' agréables images de l' avenir, qui lui formoient une perspective plus

p180

éloignée, elle s' est sentie capable de se mettre à table avec nous, et d' y demeurer plus d' une demi-heure. Sa contenance néanmoins ayant changé deux ou trois fois, Miss Grandisson l' a pressée de retourner à sa chambre, et n' a voulu se fier qu' à elle-même du soin de l' y conduire.
J' ai pris congé d' elle, lorsqu' elle s' est retirée. S' il n' arrive rien qui retarde notre attente, j' espère que nous la verrons lundi parmi nous.
Miladi Williams vient de nous quitter. Je lui ai lu toute ma relation, depuis le voyage que j' ai fait à Colnebroke : deux jours ne suffiront pas, m' a-t-elle dit, pour sécher ses yeux. Les femmes, cher ami, voyent quelquefois d' assez loin. Miladi Williams et Madame Reves seroient charmées d' entendre Miss Grandisson et Miss Byron se traiter de soeur, dans un sens qui n' emportât pas, à l' égard de l' une, la qualité de frère pour Sir Charles. Si ce charmant homme... mais pourquoi m' arrêter à cette idée ? ... cependant rien ne m' empêche d' ajouter que lorsqu' elle est venue aux deux dames, j' ai pensé que de tous les hommes que notre cousine a vus jusqu' à présent, le brave, le galant, le vertueux Sir Charles seroit peut-être le seul qui n' auroit pas beaucoup de peine à lui plaire, s' il prenoit de l' inclination pour elle. à la vérité, il est extrêmement riche, et ses espérances ne sont pas moins considérables

p181

du côté de Milord W son oncle
maternel. Sa soeur, qui parle de lui comme d' un
homme divin, m' a dit qu' il ne pouvoit se marier,
sans faire le tourment d' une infinité de coeurs.
Sur ce point, on peut en dire autant de Miss
Byron. Mais je m' écarte inutilement.
Si notre chère miss n' est pas bientôt en état
d' écrire, peut-être recevrez-vous encore une lettre
de moi. Je suis, etc.
Arch Reves.
Mon courrier arrive à ce moment, avec votre
réponse. En vérité, cher Selby, j' y trouve
quelques lignes qui m' auroient pénétré jusqu' au
fond du coeur, si notre chère fille ne nous avoit
pas été si heureusement rendue.

LETTRE 20

M Reves, à M Selby.
lundi au soir, 20 février.
Je prends encore une fois la plume ; mais vous
aurez bientôt le plaisir de la voir entre les
mains de ma cousine. Il étoit neuf heures lorsque
je suis arrivé ce matin à Colnebroke. J' ai trouvé
Miss Byron mieux rétablie que je n' osois
l' espérer ; elle avoit fort bien passé les deux
nuits

p182

précédentes, et le jour d' hier fut pour elle un
excellent cordial. Sir Charles en passa la plus
grande partie dans son cabinet ; mais les deux
dames ne se quittèrent pas un moment. Ma
cousine relève jusqu' au ciel le mérite de ce frère
et de cette soeur. Miss Grandisson, dit-elle, a
beaucoup d' esprit et d' agrémens, le caractère
du monde le plus naturel et le plus ouvert. Sir
Charles est la franchise et la politesse même ;
ses civilités n' ont rien d' embarrassant pour ses
hôtes. L' air aisé qui règne dans son langage et
dans ses manières, persuade tout d' un coup,
que pour l' obliger, il ne faut pas en user moins
librement avec lui. J' ai vérifié moi-même
aujourd' hui cette observation. Ce matin, en
arrivant, je m' étois exprimé dans des termes qui
sembloient marquer moins de familiarité que
de respect. Sir Charles en a pris occasion de
m' embrasser, et m' a dit de l' air le plus obligeant :
cher M Reves, les honnêtes gens doivent

s' aimer à la première vue. Ne différez point à me mettre au nombre de vos amis. Je vous compte déjà parmi les miens. Je penserois mal de moi-même, si je remarquois dans un homme du caractère de M Reves, une défiance de moi qui ne permît point à son ame de se mêler avec la mienne.
Miss Grandisson qui n' a pas manqué d' engager

p183

ma cousine à lui raconter toute son histoire ; et celle d' une partie de ses parens est entrée naturellement dans ce récit.
Miss Byron étant assez rétablie pour retourner à la ville, et moi jugeant comme elle, que Sir Charles feroit plus volontiers ce petit voyage en carrosse qu' à cheval, j' ai demandé la liberté de reprendre le cheval qui m' avoit amené. Cette idée néanmoins est venue de Miss Byron. Je lui en ai fait un peu la guerre depuis notre retour. Mais qu' elle ne sache jamais que je vous l' aie dit, je vous le demande en grâce ; elle ne me pardonneroit point. Cependant, lorsque j' ai goûté sa proposition, j' ai vu briller le contentement dans ses yeux.
J' étois à Londres une demi-heure avant le carrosse, et j' ai fait d' autant plus de diligence, que je me flattois d' engager Sir Charles et sa soeur à dîner avec nous. J' ai trouvé au logis Miladi Williams et Miss Clemer, notre favorite à tous, qui attendoient avec ma femme le retour de Miss Byron. Lorsque le carrosse s' est fait entendre, vous auriez vu toute la maison dans un transport de joie qui approchoit de l' ivresse. Les domestiques se disputoient l' honneur d' être le premier à la porte. J' y ai volé moi-même pour donner la main à Miss Grandisson, tandis que Sir Charles a rendu le même office à ma cousine.

p184

Jugez avec quelle effusion de coeur il a été reçu par les trois dames. Les caresses, les félicitations et les applaudissemens ne peuvent être représentés. Mais je me suis vu trompé dans l' espérance que j' avois eue d' engager cet aimable frère et sa soeur à dîner avec nous. Ils étoient appelés par des affaires pressantes. En prenant

congé, Miss Grandisson a promis de n' être pas long-tems sans revoir sa soeur Henriette, et de vivre avec elle dans la plus intime liaison.
Miladi et ma femme sont demeurées dans l' admiration, de la brillante figure et des manières nobles de Sir Charles. Il n' y a personne de nous qui n' ait eu des yeux assez ouverts pour un évènement qui mettroit le comble à notre bonheur. Mais la modestie de Miss Byron, et sa santé qui n' est pas encore assez forte pour ne s' être pas un peu ressentie de l' agitation du voyage, ne nous ont pas permis de pousser trop loin cet entretien.
Elle a demandé la liberté de se retirer, et nous l' avons pressée nous-mêmes d' aller prendre quelques heures de repos.
Je crois vous avoir dit que j' avois accepté l' offre de Miladi Williams, qui dans l' horrible incertitude où nous étions il y a six jours, proposa d' envoyer son maître-d' hôtel à Padington. Il n' en a rien rapporté de plus remarquable, que des confirmations sur le caractère de la veuve

et de ses filles qui ne passent point pour de malhonnêtes gens. Suivant toute apparence, ces trois femmes se seroient attendues à des remercimens de la famille de Miss Byron, pour avoir contribué à son mariage avec un homme dont les richesses sont si connues. Le messager que j' avois envoyé à Reading, pour s' informer du caractère de Bagenhall, nous a rapporté qu' il est fort décrié du côté des moeurs, et qu' il passe pour l' intime ami de Sir Hargrave. Mais grâces au ciel, il ne nous reste plus rien à démêler avec ces gens-là. J' apprends que Sir Hargrave même garde sa maison, et l' on se dit à l' oreille qu' il a l' esprit à demi égaré, jusqu' au point que ses propres domestiques ne s' approchent pas de lui sans précaution. Il a congédié honteusement tous ceux qui l' accompagnoient dans son odieuse entreprise. Nous ignorons quelle est sa blessure ; mais il est réellement blessé, quoique sans danger. On ajoute qu' il s' emporte continuellement en menaces contre Sir Charles. Le ciel préserve un des meilleurs hommes du monde, et qui mérite le plus sa protection !
Miss Byron se propose d' écrire demain par la poste à Miss Lucie Selby, et de lui faire un ample récit de tout ce qu' elle a souffert. J' ai promis, de lui fournir, autant du moins que je puis l' espérer de ma mémoire, tous les articles que

p186

vous avez déjà reçus de moi, pour lui épargner d' inutiles répétitions. Elle m' ordonne de vous dire qu' elle commence ce soir, afin qu' il ne vous reste aucune inquiétude sur sa situation. Recevez pour vous-même, mon cher monsieur, et pour toute votre famille, mes félicitations sur l' heureux retour d' une personne qui nous est si chère.
Arch Reves.

LETTRE 21

Miss Byron, à Miss Selby.
lundi, 20 février.
Il m' est donné encore de vous écrire, ma chère Lucie ! à vous ; c' est-à-dire à tous mes chers parens, de vous écrire avec joie, et de vous inviter tous à la partager. Que de grâces je dois au ciel !
Vous ne vous imagineriez jamais de combien de dangers il m' a délivrée, ni combien ma tête et mon coeur en ont souffert. Je n' ose penser encore aux tourmens que je vous ai causés. Avec quelle légéreté j' avois fini ma lettre ! Vaine, imprudente que j' étois ! Mais venons promptement à ma triste histoire. Votre impatience ne vous a déjà que trop coûté.

p187

Je commence par vous déclarer que, malgré toute la gaieté que j' affectois en vous faisant une si frivole peinture de mes ajustemens, de mes conquêtes, et d' autres circonstances aussi ridicules, je n' ai pas pris le moindre goût à la mascarade, ni à me voir environnée d' une multitude de fous qui me prodiguoient leur admiration. Je ne me sentois que du mépris pour eux et pour moi-même. Du mépris, c' est dire trop peu ; la scène m' a révoltée.
Dans cette légion d' insensés, il y avoit, ma chère, deux véritables démons ; mais le pire, le pire, le plus infernal, parut sous un habit d' arlequin. Il fit mille tours, mille souplesses ; il sauta et se replia long-tems autour de moi. Enfin il me dit qu' il connoissoit Miss Byron,

et qu' il étoit l' odieux, le méprisé Pollexfen. Cependant il ne lui échappa rien d' incivil, et je n' eus pas le moindre pressentiment des violences qu' il méditoit.
M Reves vous a marqué qu' il me vit dans la chaise que mon fripon de nouveau laquais avoit disposée. ô chère Lucie ! Une des principales branches de ma vanité est retranchée pour jamais. Moi, prétendre à quelque connoissance de la physionomie ! Non, après cet exemple, je ne dois plus prendre la moindre confiance aux lumières que je croyois pouvoir tirer du visage

p188

pour juger des sentimens du coeur. M Reves vous a fait le récit de tout ce qui regarde la chaise et les porteurs. Comment vous décrire les agitations de mon coeur, lorsque je commençai à soupçonner de la trahison ? Mais lorsqu' ayant tiré les rideaux de la chaise, je me vis trompée par un autre perfide, dont j' implorai inutilement le secours, que je n' apperçus autour de moi que des champs, et que bientôt les lumières furent éteintes, je perçai l' air de la nuit de mille cris aigus, qui durèrent jusqu' à ce que la force me manqua pour crier. Je tombai dans un profond évanouissement. Ce fut dans cet état que je fus tirée de la chaise. Lorsque je revins un peu à moi-même, je me trouvai sur un lit, environnée de trois femmes, dont l' une me tenoit des sels sous le nez, et presque empestée d' une forte odeur de corne de cerf et de plumes brûlées. Je ne vis pas d' homme dans la chambre.
Où suis-je ? Qui êtes-vous, madame ? Et qui êtes-vous, et où suis-je, furent les premières questions que je répétai plusieurs fois. Les trois femmes étoient une mère et ses deux filles. La mère me répondit que je n' étois pas en de mauvaises mains. Fasse le ciel que vous ne me trompiez pas ! Répliquai-je en fixant mes yeux tremblans sur les siens. Elle m' assura qu' on n' avoit

p189

aucun dessein de me nuire, qu' on ne pensoit au

contraire qu' à me rendre une des plus heureuses personnes du monde, et qu' elle n' étoit pas capable d' entrer dans une mauvaise action. Hélas ! Repris-je, j' ose... j' ose le croire encore. Que la pitié vous parle pour moi, madame. Vous paroissez une mère ; ces jeunes personnes sont apparemment vos filles. Sauvez-moi, je vous en conjure ! Sauvez-moi, madame, comme vous sauveriez vos filles !
Elle me dit que ces deux jeunes filles étoient les siennes, qu' elles étoient sages et modestes, et qu' on ne me vouloit aucun mal ; mais qu' un homme des plus riches et des mieux nés d' Angleterre, mouroit d' amour pour moi, et qu' il n' avoit en vue qu' un mariage honorable. Vous n' êtes point engagée, ajouta-t-elle, vous serez sa femme. Consentez-y, si vous voulez prévenir des meurtres ; car il promet la mort à tous ceux que vous seriez tentée de préférer à lui. Ah !
M' écriai-je aussi-tôt, ce doit être une lâche invention de Sir Hargrave Pollexfen. C' est lui, n' est-ce pas ? C' est lui. De grâce, dites-le-moi. Je vous supplie de me le dire. Je me levai alors, pour m' asseoir sur le bord du lit, et dans le moment je vis entrer le misérable Sir Hargrave. Je poussai un grand cri. Il se jeta brusquement à mes pieds. Ma tête se pencha d' elle-même sur

le sein de la vieille dame, qui eut beaucoup de peine à soutenir mes esprits avec de l' eau et des sels ; s' il ne s' étoit pas retiré, s' il eût continué de demeurer devant mes yeux, il est certain que je me serois évanouie. Mais ayant levé la tête, et n' appercevant plus que les trois femmes, je repris un peu de force, et je commençai à les supplier, à les presser, à leur promettre des récompenses, si elles vouloient faciliter mon évasion, ou répondre de ma sûreté. Mais je vis rentrer l' odieux visage.
Je vous demande en grâce, Miss Byron, me dit-il d' un air beaucoup plus arrogant que la première fois, de ne pas vous troubler, et d' écouter ce que j' ai à vous dire. Il dépend de vous et de votre choix d' être ce que vous voudrez, et de faire de moi ce qu' il vous plaît. Vos terreurs ne mènent à rien. Vous voyez que je suis homme de résolution. Mesdames, en s' adressant aux trois femmes, faites-moi la grâce de sortir.
Non, non ! M' écriai-je, vous ne me laisserez pas seule ici ; et tandis qu' elles se retiroient,

je me jetai derrière la mère, que je suivis jusques dans l' antichambre. Là, je me laissai tomber à ses genoux, et les serrant de mes deux bras : oh ! Sauvez-moi, sauvez-moi, lui dis-je avec un ruisseau de larmes. Le misérable entra aussi-tôt : je laissai la femme, et je me mis à genoux devant

p191

lui. Je ne savois ce que je faisois. Je me souviens de lui avoir dit, en me tordant les mains : si vous êtes capable de pitié ; si vous êtes sensible à quelque chose, monsieur, je vous en conjure, prenez compassion d' une malheureuse. Je suppose qu' il fit signe aux femmes de se retirer. Elles quittèrent toutes trois la chambre où j' étois.
Le cruel, après avoir fixé un moment les yeux sur moi, me dit d' un ton dédaigneux : je vous ai demandé de la pitié, mademoiselle ; je vous l' ai demandée aussi à genoux, inexorable miss, et vous n' en avez pas eu pour moi. Priez, suppliez à votre tour. Vous ne le ferez pas plus ardemment que je ne l' ai fait. Les dés sont aujourd' hui pour moi.
Barbare, m' écriai-je en me levant. Ma colère s' étoit allumée ; mais elle se rallentit aussi vîte. Je vous conjure, Sir Hargrave... et je me tordois les mains, comme dans un accès de frénésie. Je m' approchai de lui, je courus à la fenêtre, ensuite à la porte... sans penser néanmoins à sortir par l' une ou par l' autre, quand elles eussent été ouvertes ; car où pouvois-je aller ? En retournant vers lui :
Sir Hargrave, au nom du ciel, ne me traitez pas cruellement. Je n' ai jamais eu de cruauté pour personne. Vous savez que j' ai toujours été civile pour vous...
oui, oui, me dit-il avec un sourire moqueur ;

p192

civile, et fort obstinée aussi. Vous ne m' avez jamais dit d' injure. Je ne vous en dis pas non plus, Miss Byron. Vous avez été civile, et jusqu' à présent je crois ne l' avoir pas été moins que vous. Mais souvenez-vous, mademoiselle... mais chère et adorable fille... et le perfide jeta ses bras autour de moi. Vos terreurs même, continua-t-il, vous donnent de nouveaux charmes.

Que j' en jouisse, mademoiselle ! Et le sauvage voulut m' arracher un baiser. Je l' évitai en détournant la tête ; mais je le conjurai encore de ne pas traiter avec indignité une malheureuse fille qu' il avoit si lâchement trahie.
Il me répondit qu' il ne pénétroit pas ma pensée. Je lui demandai s' il étoit capable de joindre l' insulte à la trahison. Vous avez mauvaise opinion *de mes moeurs* , me dit-il d' un ton malin. Est-ce donc là, repliquai-je, la voie que vous prenez pour m' en donner une meilleure idée ? Hé bien, mademoiselle, vous éprouverez de ma part une générosité que vous n' avez pas eue pour moi. Vous verrez que je ne pense ni à l' insulte ni à la vengeance. Vous avez piqué néanmoins mon orgueil, mais vous me trouverez homme *de bonnes moeurs* .
Alors, Sir Hargrave, je vous bénirai du fond du coeur.
Mais vous savez, mademoiselle, ce qui est

nécessaire à présent pour justifier, aux yeux du public, la démarche où je me suis engagé. Soyez à moi, mademoiselle ; soyez à moi par les plus pures voies de l' honneur. Je vous offre ma main. Consentez à devenir Miladi Pollexfen. Que tous les ressentimens disparoissent, ou... ne reprochez les peines qu' à vous-même.
Quoi, monsieur ! Votre indigne démarche vous paroît justifiée par des offres de cette nature ? Prenez ma vie, que je n' ai pas le pouvoir de défendre ; mais mon coeur et ma main sont à moi ; jamais l' un ne sera séparé de l' autre.
Mes genoux trembloient sous moi. Je me jetai sur une chaise proche de la fenêtre, et je me mis à pleurer amèrement. Il vint à moi, me voyant jeter les yeux de tous côtés, pour éviter de les fixer sur lui ; il me dit que je cherchois en vain le moyen de fuir ; que j' étois à lui sans retour, et que j' y serois plus sûrement encore ; qu' il me conseilloit de ne pas le réduire au désespoir ; qu' il me juroit par tout ce qu' il y avoit de sacré... il s' arrêta, comme effrayé de son propre transport. Il me parcourut toute entière, d' un oeil égaré ; et se jetant tout d' un coup à mes pieds, il embrassa mes genoux de ses odieux bras. Je fus épouvantée de ce mouvement. Je poussai un cri. Une des jeunes filles parut aussi-tôt. Elle fut suivie de sa mère. Quoi ? Quoi, monsieur, s' écria

p194

cette femme, dans ma maison... grâce au ciel, pensai-je en moi-même, il y a plus d' honneur dans cette maison que je n' osois m' en promettre ! Cependant je ne remarquai que trop, ma chère Lucie, que ces trois femmes regardoient le mariage comme une réparation pour chaque insulte.
Le monstre se plaignit beaucoup de la liberté qu' elles prenoient de venir sans être appelées. Il avoit cru, leur dit-il brusquement, qu' elles connoissoient assez leur sexe pour ne pas s' embarrasser des cris d' une femme, et leurs folles craintes le faisoient penser à ce qui ne lui étoit pas tombé dans l' esprit. La vieille répéta qu' elle entendoit que sa maison et ses filles fussent respectées ; et se tournant vers moi, elle me garantit que je ne sortirois de chez elle qu' avec la qualité de femme légitime de Sir Hargrave Pollexfen. Il jura qu' il n' avoit pas d' autre vue.
Mais, ma chère, j' ai bien d' autres récits à vous faire ! Mes représentations et mes larmes furent peu écoutées. Cependant je ne cessois pas de joindre les mains avec de nouvelles instances, lorsqu' une des filles est venue avertir mon tyran, qu' on attendoit ses ordres à la porte. ô dieu ! Dis-je en moi-même, de quoi suis-je menacée ! Et dans le même instant je vis entrer un ministre, de la plus horrible physionomie que j' aie jamais

p195

vue, avec un livre à la main, que je reconnus pour un rituel, et qui étoit ouvert au feuillet du mariage. Affreux spectacle ! Je m' élançai vers lui, en poussant d' un côté Sir Hargrave, et de l' autre Madame Auberry, que le choc de mon coude fit chanceler. Je me jetai à ses pieds : homme de dieu ! Lui dis-je, les mains jointes et levées vers le ciel ; ame noble et vertueuse ! Car toutes ces qualités sont celles d' un digne ecclésiastique ; si vous avez jamais eu des enfans, des nièces, sauvez une malheureuse fille, qu' on a lâchement enlevée à ses parens, une fille innocente, qui n' a jamais fait de mal à personne, qui chérit tout le monde, et qui ne voudroit pas avoir causé le moindre chagrin ; sauvez-moi d' une violence inouïe ! Ne prêtez pas votre ministère, pour sanctifier un lâche attentat.

Le ministre, si c' en étoit un, parut chercher à
s' affermir sur ses jambes, pour soutenir sa
monstrueuse grosseur, et prononça moins sa
réponse qu' il ne la souffla par le nez. Lorsqu' il
ouvroit la bouche, les croûtes du tabac tomboient
jusqu' à ses dents, avec un ruisseau d' humeurs
jaunes, qui leur donnoient la même couleur. Il
me regarda du coin de l' oeil ; et prenant mes deux
mains qui se trouvèrent comme ensévelies dans les
siennes, il me pria de me lever, de ne pas
m' humilier devant lui, et d' être bien assurée
qu' on ne pensoit

à me faire aucun mal. Je n' ai qu' une question à
vous faire, me dit-il, en reprenant son haleine
à chaque mot : qui est le gentilhomme en galons
d' argent, que j' ai devant moi ? Quel est son nom ?
C' est le chevalier Hargrave Pollexfen, lui
répondis-je, un des plus méchans hommes du
monde, malgré l' apparence.
Le misérable Hargrave ne répondit que par un
sourire, comme s' il eût pris plaisir à jouir de
mon affliction. Ah ! Mademoiselle, interrompit le
ministre, en se baissant vers lui, parlez
autrement d' un homme de cette distinction : et
vous, mademoiselle, puis-je savoir aussi qui
vous êtes ? Quel est votre nom ? Mon nom, monsieur,
est Henriette Byron, une fille simple et innocente,
ajoutai-je, en regardant mes habits, malgré
l' indécente parure où vous me voyez devant vous.
J' implore votre pitié, mon cher monsieur ; et je
me jetai encore une fois à ses pieds.
Vous êtes de Northamptonshire, mademoiselle ?
Et vous n' êtes point engagée dans le mariage ?
Le nom de votre oncle, s' il vous plaît ?
Selby, monsieur. Mon oncle est connu pour
homme d' honneur. Il vous récompensera au-delà
de vos désirs, si...
fort bien, mademoiselle, tout est dans l' ordre.
Je vois qu' on ne m' en a point imposé. Ne me
croyez pas capable de me laisser corrompre par

des espérances. Avant la fin de la nuit vous serez
la plus heureuse femme du monde.
Alors il dit aux trois femmes de s' avancer, et

je remarquai mieux que jamais son effroyable figure. Sir Hargrave s' approcha aussi. Les deux horribles personnages se placèrent à mes deux côtés. Sir Hargrave prit une de mes mains, malgré toute ma résistance ; et dans le même moment je vis entrer un autre ministre, d' aussi mauvaise mine que le premier. C' étoit apparemment celui qui devoit aider à l' abominable cérémonie. Le premier commença aussi-tôt à lire la fatale formule. ô ma chère Lucie ! Ne vous sentez-vous pas le coeur serré pour votre Henriette ? Le mien étoit agité par des mouvemens que je ne puis décrire, et qui ne sauroient être comparés qu' à l' affreux trouble de mon esprit. On me tenoit la main avec une force qui la rendoit immobile. Je m' agitois inutilement, et l' haleine me manquoit pour crier. Ce seul récit me suffoque encore. Permettez que je respire pendant quelques minutes.
J' étois dans une véritable frénésie. Arrêtez ! M' écriai-je enfin ; cessez de lire... et parvenant à dégager ma main, je saisis le livre du ministre, que j' arrachai heureusement des siennes. Pardon, monsieur, lui dis-je. Vous n' achèverez pas votre

horrible entreprise. Je suis trahie avec la plus indigne lâchete. Je ne puis, je ne veux jamais être à lui.
Poursuivez, poursuivez, lui dit Sir Hargrave, en reprenant ma main avec la dernière violence. Toute emportée qu' elle est, je la reconnoîtrai pour ma femme. Quel changement, mademoiselle ! En me regardant d' un air moqueur. êtes-vous la douce, la civile Miss Byron ?
Hélas ! Chère Lucie, ce n' étoit point emportement ; c' étoit aliénation d' esprit, égarement de raison : heureuse néanmoins d' être tombée dans un état qui me garantit de l' évanouissement, puisque le misérable avoit protesté que l' évanouissement ne me sauveroit pas ! Poursuivez, poursuivez, reprit-il encore ; et le ministre recommença la formule. Je l' interrompis par des reproches sur l' horrible abus qu' il faisoit du nom de dieu, et de la sainteté de sa profession. Je m' adressai ensuite aux deux jeunes filles dont j' implorai la pitié. Je leur représentai ce qu' elles devoient à leur sexe. Je leur demandai le secours qu' elles souhaiteroient pour elles-mêmes, si elles étoient traitées avec la même barbarie. Les expressions de ma douleur furent si touchantes,

que je leur vis répandre des larmes, et la mère même commençoit à paroître émue. Cependant l' impitoyable Hargrave ordonnoit toujours de poursuivre,

p199

et je n' avois plus d' autre ressource que d' interrompre le ministre chaque fois qu' il vouloit recommencer. J' admire la force que j' eus de me soutenir sur mes jambes. Ma tête étoit tout en feu. Ma main, que j' avois toujours entre celles du cruel, et qu' il serroit avec violence, étoit si engourdie, que je ne la sentois plus. Je levois l' autre vers le ciel, en le prenant à témoin d' une barbarie sans exemple, en lui demandant la mort, et répétant que je la préférois mille fois à l' horreur de ma situation. L' assistant, qui étoit demeuré jusqu' alors en silence, proposa de me fermer la bouche, pour arrêter mes plaintes ; et je ne sais ce que cet affreux conseil auroit produit. Mais la vieille dame, rejetant ce parti avec assez de fermeté, pria Sir Hargrave de me laisser quelques momens avec elle et ses filles. Oui, oui, dit le ministre, il faut laisser les dames ensemble. Un peu de considération ramène quelquefois les esprits.
Sir Hargrave quitta ma main ; et Madame Auberry la prit aussi-tôt, pour me conduire dans un cabinet voisin. Ses deux filles nous suivirent. Là, je me crus prête d' abord à tomber sans connoissance. Les sels, la corne de cerf, furent encore employés. Lorsque les trois femmes me crurent en état de les entendre, elles me représentèrent les richesses de Sir Hargrave.
Je leur répondis que

p200

je les méprisois. Elles firent valoir l' honnêteté de ses sentimens ; et moi, mon invincible aversion. Elles vantèrent les agrémens de sa figure ; je leur dis qu' il étoit à mes yeux le plus difforme et le plus odieux de tous les hommes. Enfin elles me parlèrent du danger où je me trouvois exposée, et de la difficulté qu' elles auroient à me garantir d' un traitement beaucoup plus fâcheux.
De la difficulté ! M' écriai-je. Quoi, mesdames ! Cette maison n' est-elle pas la vôtre ? êtes vous

sans voisins ? Ne pouvez-vous crier au secours ? Je m' engage à vous faire compter mille guinées avant la fin de la semaine ; mille guinées, mes chères dames ! Je vous les promets sur mon honneur, si vous me sauvez d' une violence à laquelle d' honnêtes femmes ne peuvent jamais prêter la main.
Mes persécuteurs, qui n' étoient pas éloignés, entendirent sans doute une partie de ce discours. Sir Hargrave parut au même instant, le visage enflé de colère ou de malice. Il dit aux trois femmes, qu' il se reprochoit d' avoir troublé trop long-tems leur sommeil ; qu' elles pouvoient se retirer, et le laisser avec une personne qui étoit à lui. Madame Auberry lui répondit qu' elle ne pouvoit s' éloigner. Vous aurez cette complaisance pour moi, répliqua-t-il, vous et vos filles :
et me reprenant par la main, Miss Byron, me

p201

dit-il, d' un ton absolu, comptez que vous êtes à moi. Vos Greville, mademoiselle, vos Fenwick, vos Orme, lorsqu' ils apprendront les peines et la dépense qu' il m' en a coûté pour m' assurer de vous, me reconnoîtront pour leur maître... en cruauté, monsieur, ne pus-je m' empêcher d' interrompre. Il n' y a point de tigre, en effet, qui puisse vous le disputer. *en cruauté,* me dit-il, en affectant une voix pincée ? C' est Miss Byron qui parle de cruauté ! Vous, mademoiselle, en reprenant le ton violent, qui vous faites un triomphe de fouler aux pieds une légion d' amans méprisés, souvenez-vous de la manière dont vous m' avez traité ; à genoux, humilié devant vous, comme le plus vil des hommes, à genoux pour implorer votre pitié ! Mes soumissions ont-elles pu toucher votre coeur ? Ingrate, orgueilleuse fille ! Cependant je ne vous humilie point : prenez-y garde : je ne pense point à vous humilier. Mon intention, mademoiselle, n' est que de vous exalter, de vous rendre riche, heureuse... mais si vous vous obstinez à me refuser une main que je vous présente...
il voulut porter la mienne à sa bouche ; je la retirai avec dédain. Il s' efforça de me saisir l' autre ; je les mis toutes deux derrière moi. Il allongea promptement le cou, pour me dérober un baiser ; mais je retrouvai aussi-tôt le secours de

p202

mes deux mains, pour repousser son odieuse tête. Charmante créature ! S' écria-t-il d' un air et d' un ton passionné ; et tout de suite me traitant de cruelle, d' orgueilleuse et d' ingrate, il jura par le ciel que si je n' acceptois pas sur le champ sa main, il étoit résolu de m' humilier.
Sortez, dit-il aux trois femmes ; de grâce, sortez. Elle sera Miladi Pollexfen, ou tout ce qu' il lui plaît : laissez-moi seul avec elle.
Le méchant homme prit la mère et les deux filles pour les conduire à la porte du cabinet. Je jetai les bras autour de celle qui étoit la plus proche de moi ; vous ne me quitterez point ! M' écriai-je avec transport : cette maison n' est-elle pas à vous ? Délivrez-moi de ses cruelles mains, et je jure de partager ma fortune avec votre famille. Il eut la force de me faire quitter celle que je tenois embrassée. Elles sortirent toutes trois, forcées en apparence par la violence avec laquelle il les pressoit, mais d' intelligence peut-être avec lui. Dans mon trouble, je ne laissai point de saisir encore la dernière. Je la pressai, je la conjurai avec de nouvelles instances de ne pas m' abandonner ; et la voyant prête à sortir, je voulus m' échapper avec elle. Mais l' indigne personnage se hâtant de pousser la porte, lorsque j' étois à moitié dehors, me heurta la tête avec tant de violence, qu' il me sortit aussi-tôt un ruisseau

de sang du nez. Je poussai un cri : il parut effrayé : pour moi, je le fus si peu, que, me tournant vers lui, je lui demandai s' il étoit satisfait, et je le félicitai de m' avoir ôté la vie.
Au fond, ma vue s' étoit obscurcie ; je me sentois la tête fort pesante, et le bras tout brisé. Cependant, pour ne rien donner à la haine, je dois avouer que son intention n' étoit pas de me nuire. Ma douleur étoit si vive, que je parus quelques momens comme hors de moi. Je me jetai sur la première chaise. Ainsi donc vous m' avez tuée, répétai-je. Fort bien ; vous m' avez tuée de votre propre main. Il ne doit rien manquer à votre contentement : et voyant qu' il s' agitoit avec beaucoup de tendresse et d' effroi : oui, ajoutai-je, vous pouvez gémir à présent sur le sort d' une malheureuse fille à qui vous causez la mort. Au fond, je me croyois mortellement blessée. Je vous pardonne, lui dis-je encore. Appelez

seulement les dames. Retirez-vous, monsieur, retirez-vous. Que je ne voie ici que des personnes de mon sexe. La tête me tournoit. Mes yeux ne distinguoient plus rien, et je perdois tout à fait connoissance.
On m' apprit ensuite qu' il avoit été dans la plus affreuse consternation. Il avoit fermé la porte en dedans ; et pendant quelques minutes, il n' eut pas assez de présence d' esprit pour l' ouvrir.

p204

Cependant les femmes, qui entendoient pousser des exclamations lugubres, vinrent frapper avec assez d' inquiétude. Alors il se hâta d' ouvrir, en se maudissant lui-même. Il les conjura de me donner du secours, s' il n' étoit pas trop tard. Elles m' ont dit que la pâleur de la mort étoit répandue sur mon visage, et que leurs premiers mouvemens n' avoient été que des lamentations. Mon sang s' étoit arrêté. Mais le monstre, n' oubliant pas sa sûreté au milieu de ses terreurs, eut l' attention de prendre mon mouchoir sanglant, dans la crainte qu' il ne servît de témoignage contre lui si j' étois morte, et passa dans l' autre chambre, où il le jeta au feu. Le ministre et son assistant étoient au coin du feu, à boire de l' eau-de-vie brûlée. Oh ! Messieurs, leur dit le misérable, il n' y a rien à faire cette nuit. La demoiselle n' est point en état... prenez cette somme. Il les pria de se retirer, après les avoir payés libéralement.
La jeune fille, de qui j' appris bientôt toutes ces circonstances, ajouta qu' en sortant de la chambre, ils avoient offert de demeurer jusqu' au jour, pourvu qu' on fît bon feu, et qu' on ne les laissât pas manquer d' eau-de-vie ; mais qu' elle leur avoit répondu que j' étois morte, et que leurs services étoient inutiles : sur quoi, paroissant assez effrayés, ils avoient dit qu' il étoit tems pour eux

p205

de partir, et qu' ils espéroient qu' étant innocens de ma mort, et n' ayant pas eu d' autre intention que de servir Sir Hargrave, leurs noms ne seroient pas mêlés dans les procédures, quelque chose qui pût arriver.

En revenant à moi, je me trouvai au milieu des trois femmes, mais couverte d' une sueur froide, et dans un tremblement auquel je ne pouvois résister. Il n' y avoit pas de feu dans le cabinet. Elles me conduisirent à la cheminée que les ministres venoient de quitter. Elles me placèrent dans un grand fauteuil ; car je n' avois pas la force de me soutenir ; et le secours qu' elles me donnèrent, fut de me frotter les tempes avec des liqueurs fortes. Que pensez-vous, ma chère Lucie, du caractère des hommes qui sont capables de se faire un jeu si cruel de la santé et du bonheur des malheureuses créatures pour lesquelles ils se prétendent remplis d' amour ? Je crains de ne jamais redevenir ce que j' étois. Il me reste des étourdissemens et de petites agitations convulsives, qui ne sont point encore sans douleur.
La mère et l' ainée des deux filles me quittèrent bientôt, pour rejoindre Sir Hargrave. Je ne puis juger de leurs délibérations, que par les effets qu' elles produisirent. Mais la jeune soeur étant demeurée près de moi, répondit à toutes mes questions avec de grandes apparences de

franchise et de pitié. Après m' avoir dit qu' elle s' étonnoit de me voir refuser un homme aussi riche, et d' aussi bonne mine que Sir Hargrave, elle ajouta que j' étois dans une maison où l' on avoit la bonne renommée fort à coeur ; que sa mère ne feroit pas une mauvaise action pour toutes les richesses du monde, et qu' elle avoit un frère à la douane, qui étoit un des plus honnêtes officiers de cette profession. Elle avoua qu' elle connoissoit le nouveau valet que j' avois pris à mon service : et louant beaucoup sa fidélité pour tous les maîtres qu' il avoit eus avant moi, comme si tout le mérite d' un domestique consistoit dans une obéissance aveugle. M Wilson, me dit-elle, étoit un homme fort agréable, qui étoit en état de bien gagner sa vie, et propre à faire quelque jour un excellent mari. Je reconnus bientôt que la petite innocente étoit amoureuse de cet infame hypocrite. Elle prit ardemment sa défense. Elle m' assura que c' étoit un honnête homme, et que, s' il avoit jamais fait quelque chose de mal, c' étoit par ordre de ceux qui le payoient pour leur obéir. Ils en répondent, ajouta-t-elle ; vous le savez bien, mademoiselle.
Nous fûmes interrompues lorsque j' espérois

tirer d' autres lumières ; car je crois avoir
découvert que ce Wilson est ici le principal
agent. Mais la fille aînée appela sa soeur, et
Sir Hargrave parut aussi-tôt.

p207

Il prit une chaise, sur laquelle il s' assit fort
près de moi, une jambe passée sur le genou de
l' autre, le coude appuyé sur le même genou, et
la tête assez penchée pour être soutenue par sa
main. Il n' ouvrit point la bouche, mais il se
mordoit les lèvres. Il me regardoit un moment.
Ensuite il jetoit les yeux d' un autre côté. Il les
ramenoit sur moi, et ce jeu fut recommencé
cinq ou six fois, comme s' il eût roulé quelque
idée maligne. Odieux personnage, dis-je en
moi-même, tremblant de cet étrange silence,
et m' attendant à quelque nouvelle scène. à la fin
je me déterminai à lui parler avec autant de
douceur qu' il me seroit possible, dans la crainte
de m' attirer d' autres insultes.
Hé bien, monsieur, avez-vous porté la violence
assez loin, contre une fille qui ne vous a
fait et qui n' a jamais pensé à vous faire aucun
mal ? Je m' arrêtai. Il ne me répondit point.
Quels tourmens n' avez-vous pas causés à
M et Madame Reves ? Mon coeur en saigne pour
eux. Je m' arrêtai encore. Il demeura dans le
même silence.
Je me flatte, monsieur, que vous avez quelque
regret des peines que vous m' avez fait souffrir,
et de celles que vous avez causées à mes
amis. Je me flatte, monsieur...
il m' interrompit par un affreux jurement. Je

p208

fermai la bouche, dans l' idée qu' il continueroit
de parler ; mais il n' ajouta rien. Il changea
seulement de posture, et ce fut pour reprendre
aussi-tôt la même.
Les femmes de cette maison, monsieur, paroissent
d' honnêtes gens. Je me flatte que votre
dessein n' a été que de m' effrayer. M' avoir amenée
dans un lieu honorable, c' est une preuve qu' il
n' est rien entré dans vos vues...
il m' interrompit encore par un violent soupir.
Je crus qu' il m' alloit répondre... mais il fit

une grimace, il secoua la tête, et ce fut pour
la baisser encore sur sa main.
Je vous pardonne, monsieur, tout ce que vous
m' avez fait souffrir. Mes amis me touchent
beaucoup plus... à la pointe du jour, que je ne
crois pas éloignée, je prierai les dames de faire
savoir à M Reves...
il se leva ici brusquement ; Miss Byron, me
dit-il, vous êtes une femme, une véritable
femme. Il s' arrêta un moment, en portant le
poing au front. Je ne savois à quoi je devois
m' attendre. Miss Byron, reprit-il, vous êtes la
plus fieffée comédienne que j' aie vue de ma vie.
Je n' ignorois pas néanmoins, ajouta-t-il, que la
meilleure de votre sexe peut s' évanouir, perdre
connoissance, quand elle le juge à propos.
Cette cruelle ironie me fit trembler. Il
continua :

p209

stupide, insensé, ridicule, dupe que je
suis ! Je mériterois le feu, pour ma folle
crédulité ! Mais je vous déclare, Miss Byron...
il me regarda d' un oeil égaré ; et comme s' il eût
oublié ce qu' il vouloit dire, il fit deux ou trois
tours dans la chambre. être mourante pendant
une demi-heure entière, se disoit-il à lui-même,
et me tenir tout d' un coup un langage si
piquant.
Je gardois le plus profond silence. Il reprit :
malédiction sur ma folie, pour avoir renvoyé le
ministre ! Je croyois connoître mieux les ruses des
femmes. Cependant comptez, mademoiselle,
que tous vos artifices vous seront inutiles. Ce
qui ne s' est pas fait ici s' achévera dans un autre
lieu. J' en jure par le grand dieu du ciel.
Je me mis à pleurer, sans avoir la force de
remuer la langue. Recommencez à perdre connoissance,
me dit le barbare, un nouvel évanouissement vous
est-il si difficile ? L' air de son
visage répondoit à ses indignes reproches.
Puissances du ciel, m' écriai-je, accordez-moi
votre protection ! Il ne m' adressa plus que ces trois
mots : votre sort est décidé, mademoiselle ; et
sur le champ il appela une servante, qui entra
aussi-tôt avec un capuchon à la main. Elle lui dit
à l' oreille quelques mots dont il parut satisfait.
Lorsqu' elle fut sortie, il s' approcha de moi avec

p210

le capuchon. Je tressaillis, je tremblai ; et me sentant prête à tomber, je saisis le dos d' une chaise pour me soutenir. Votre sort est décidé, répéta-t-il d' un ton ferme. Mettez cette coîffe, mettez-la ; et les évanouissemens viendront quand vous les jugerez nécessaires.
Au nom de dieu ! Sir Hargrave.
Au nom de dieu ! Miss Byron. Je connois des lieux plus sûrs que celui-ci, où j' aurai peut-être un peu plus de pouvoir sur vous. Encore une fois, mettez cette coîffe. Votre complaisance peut tourner encore à votre avantage.
J' élevai la voix pour appeler les femmes. Il me répondit qu' elles avoient disparu ; et lui-même appela deux de ses gens, qui accoururent à son ordre. Cette vue augmentant mes frayeurs, je criai encore, aussi haut que ma foiblesse me le permettoit ; mais, ne pouvant me souvenir du nom des femmes, je ne prononçai que madame... miss... avec trop peu de force pour me faire entendre de bien loin. Cependant l' aînée des filles fut amenée par mes cris. ô chère miss, lui dis-je, en reprenant haleine, quel bonheur pour moi de vous revoir ! Et pour moi aussi, dit le monstre. Il pria la jeune fille de me mettre le capuchon. Pourquoi ? M' écriai je. Que veut-on faire de moi ? Je refusai absolument de le prendre ; mais le sauvage, passant les bras autour des miens, me

les serra si fort, dans l' endroit même où j' avois senti la plus vive douleur, que je ne pus retenir un grand cri ; et la jeune fille profita de cette facilité pour me mettre le capuchon sur la tête.
à présent, Miss Byron, me dit mon tyran, soyez tranquille, faites la furieuse, ou recourez à vos évanouissemens, tout m' est égal ; et le dernier seroit le plus utile à mes vues. Miss, donnez les ordres, dit-il à la jeune fille. Elle sortit avec une chandelle à la main. Pendant son absence, il appela un de ses laquais, qui parut avec un manteau rouge sous le bras. Le barbare maître prit le manteau entre ses mains, et renvoya tous ses gens, après leur avoir nommé leurs postes. Ma chère vie, me dit-il alors, avec un sourire dans lequel je crus remarquer un air insultant, vous êtes maîtresse de votre sort, si vous ne faites difficulté de rien. Il jeta le manteau autour de moi. Je m' abandonnai aux larmes et aux prières les plus touchantes. Je voulus me jeter à ses genoux ;

mais le tigre, comme M Greville l' a nommé justement, ne fit aucune attention à moi. Il tourna tous ses soins à m' envelopper dans le manteau ; et me traînant par la main, il me força de le suivre jusqu' à la porte de la rue. J' y étois attendue par un carrosse à six chevaux, et la fille aînée étoit sur le seuil avec sa chandelle. Je la conjurai d' aider

p212

à me retenir. J' appelai à haute voix sa mère et sa soeur. Je demandai en grâce qu' il me fût permis de dire quatre mots seulement à la mère ; mais il ne parut personne ; et, malgré mes prières, mes efforts et toute ma résistance, je fus enlevée dans la voiture.

Je remarquai plusieurs hommes à cheval, entre lesquels je crus reconnoître mon infame Wilson ; et la suite prouva que je ne m' étois pas trompée. Sir Hargrave lui dit, en montant après moi : vous savez ce que vous aurez à répondre si vous rencontrez des impertinens.

Mes cris avoient recommencé, en me voyant prendre brusquement par le milieu du corps, et jeter dans le carrosse avec la même rudesse. Ils augmentèrent, lorsque je vis mon ravisseur assis près de moi. Le cruel me dit : criez, criez à votre aise, mademoiselle. Il eut la bassesse de me contrefaire, en imitant le bêlement d' une brebis. Ne l' auriez-vous pas étranglé de vos propres mains, ma chère Lucie ? Après cette insulte, il ajouta d' un ton triomphant : je suis donc maître absolu de Miss Byron ! Mais voyant que je ne cessois pas de crier, il mit sa main devant ma bouche, avec tant de violence qu' il me fit mordre plusieurs fois mes lèvres. Le cocher, qui avoit sans doute ses instructions, n' attendit pas d' autre

p213

ordre pour toucher ; et voilà votre Henriette en pleine marche.

Comme nous avions à suivre une rue assez longue, la vue des maisons que j' apperçevois dans les ténèbres, me fit crier deux ou trois fois au secours. Mais, sous prétexte de me garantir du froid, Sir Hargrave me lia un mouchoir autour de

la tête, et m' en couvrit entièrement le visage, le front et la bouche. Il m' enveloppa plus soigneusement que jamais dans le manteau ; avec l' attention, pendant ce travail, de me presser les bras de tout le poids de son corps, pour m' ôter le mouvement des mains ; et lorsqu' il m' eut garottée à son gré, il me les prit toutes deux dans sa main gauche, tandis que de la droite, qu' il me passa autour de la ceinture, il me tint ferme sur le siége. Ainsi, à la réserve d' un peu d' ouverture, dont j' étois quelquefois redevable aux mouvemens de ma tête, j' avois la vue tout-à-fait bouchée.

Mais dans un autre village, sur la route, où le bruit que je crus entendre me fit pousser des cris et faire un nouvel effort pour dégager mes mains la voiture s' arrêta, et j' entendis clairement plusieurs voix autour de nous. Quelle espérance n' en conçus-je point ! Mais hélas ! Elle dura peu. Un de ses gens, je crois que ce fut Wilson,

répondit pour tous les autres, que c' étoit leur maître qui ramenoit sa femme de Londres, d' où il avoit eu beaucoup de peine à la tirer de certaines intrigues. C' est le meilleur de tous les maris, ajouta le vil imposteur, comme notre maîtresse, pour l' avouer librement, est la plus méchante de toutes les femmes. Je poussai encore un cri. Oui, oui, dit un des étrangers, crie tant qu' il te plaira, si tu es si méchante. C' est ton pauvre mari qu' il faut plaindre. Et le carrosse se remit en marche aussi-tôt. Mon cruel geolier fit un éclat de rire, en me serrant par le milieu du corps. Entendez-vous de qui l' on parle ? Me dit-il : c' est de vous, ma chère : vous êtes la méchante femme. Il se remit à rire ; et s' applaudissant de ses inventions, il défia Greville, Orme, Fenwick, et tous les jaloux. La charmante histoire, ajouta-t-il, que nous aurons à raconter : ma chère Byron, lorsque vous serez revenue de toutes vos craintes ?

La connoissance faillit de m' abandonner plusieurs fois. Je demandai en grâce un peu d' air ; et lorsque nous fûmes dans une route ouverte, éloignés apparemment de la vue de tout le monde, il daigna baisser le mouchoir qui me couvroit les yeux ; mais il ne cessa point de le tenir sur ma bouche : de sorte qu' à l' exception de quelques momens, où les efforts que je faisois,

en secouant la tête, me dégageoient un peu les lèvres, je ne pouvois articuler un seul mot. Il m' en reste encore une douleur assez vive des deux côtés du cou.
Les stores étoient presque toujours baissés, et j' étois avertie du voisinage des maisons, par le soin qu' il avoit de renouveler ses cruelles précautions pour m' ôter la voix et la vue. Un peu avant la rencontre de mon libérateur, le bruit du pavé m' ayant fait connoître que j' étois dans une ville, je dégageai assez promptement une de mes mains pour écarter le mouchoir dont j' étois bandée, et je poussai un fort grand cri. Mais il eut la barbarie de m' enfoncer aussi-tôt son propre mouchoir dans la bouche, jusqu' à me faire craindre d' en être étouffée ; et je me sens encore de cette violence, et d' un grand nombre d' autres.
à la vérité, il me faisoit quelquefois des excuses de la dureté à laquelle il se prétendoit forcé par mon invincible obstination. Le grand malheur pour moi, me disoit-il, de devenir la femme d' un homme tel que lui. Il faut vous y résoudre, répéta-t-il plusieurs fois, ou à quelque chose de pis. Toute votre résistance est vaine ; et le ciel me punisse, si je ne suis pas vengé de l' embarras que vous me causez ! Vous ne gardez pas de mesures avec moi, Miss Byron : que je meure, si

j' en garde avec vous ! Je ne doutois pas de sa méchanceté. Son amour n' avoit aucune tendresse. Comment aurois-je pu consentir, par la moindre complaisance, à des traitemens si barbares, et de la part d' un homme si odieux ? Quelle bassesse auroit été la mienne, si j' avois été capable d' une lâche composition, c' est-à-dire, d' oublier ce que je me devois à moi-même.
Dans un autre lieu, où je crus reconnoître, par le mouvement du carrosse, que nous marchions dans un chemin rude et inégal, il quitta mes mains, pour me demander la paix, et pour m' offrir de me laisser la vue libre, pendant le reste de la route, si je voulois cesser de crier. Mais je lui déclarai que je ne donnerois pas cette espèce d' approbation à ses violences. La voiture ne laissa point de s' arrêter. Un de ses gens parut à la portière, et mit entre les mains de son

maître un petit panier, qui contenoit quelques rafraîchissemens. Je fus vivement sollicitée de prendre ce qui seroit de mon goût ; mais l' appétit me manquoit autant que la volonté. Je répondis que le repas que j' avois fait la veille, seroit vraisemblablement le dernier de ma vie.
Pour lui, il mangea d' un air fort libre, en continuant de m' insulter par des railleries. Le peu de jour qu' il m' accorda, me fit remarquer que j' étois dans un lieu fort désert, et même éloigné

p217

du grand chemin, autant que j' en pus juger par les apparences. Je ne m' informai point du terme de mon voyage. S' il me restoit quelqu' espérance de m' échapper, c' étoit en traversant quelque ville : mais il m' en restoit peu ; et je prévoyois que dans quelque lieu que je fusse menée, ce seroit pour y essuyer de nouvelles persécutions. J' étois résolue de souffrir plutôt la mort que d' accepter sa main. Mais ma plus grande crainte étoit de tomber dans mes évanouissemens ; et je répondois le moins qu' il m' étoit possible à ses barbares insultes, pour conserver le peu de force que je me sentois encore. Avant que de se remettre en marche, il me dit que mon obstination le forçoit d' en revenir à la contrainte, et prenant le mouchoir pour me bander les yeux, il tenta de me prendre deux ou trois baisers. Je le repoussai avec indignation. Vous êtes un barbare, lui dis-je, dans l' amertume de mes sentimens. J' ai le malheur d' être en votre pouvoir. Votre injurieux traitement pourra vous coûter cher ; et tendant la tête au mouchoir : vous m' avez rendu la vie odieuse, ajoutai-je ; je me prête volontiers à tout ce qui peut en hâter la fin.
Deux ruisseaux de larmes couloient sur mes joues. Je me sentois réellement défaillir. L' impitoyable tyran remit le mouchoir sur ma bouche et sur mes yeux. Il m' enveloppa dans le manteau avec

p218

de nouvelles précautions. Il reprit mes deux mains dans les siennes, et je souffris tout sans la moindre résistance.
Le carrosse n' avoit pas marché plus d' un quart-d' heure, lorsqu' il fut arrêté par une

dispute entre le cocher de Sir Hargrave, et celui d' une autre voiture à six chevaux. Dans l' état où j' étois, je ne pus deviner tout d' un coup d' où venoit le bruit ; mais Sir Hargrave ayant mis la tête à la portière, je trouvai le moyen de dégager une de mes mains. J' entendis la voix d' un homme qui donnoit ordre à son cocher de faire passage. Aussi-tôt de la main que j' avois libre, j' écartai le mouchoir de ma bouche, je le levai de dessus mes yeux, et je criai de toute ma force : au secours, au secours ! La même voix, qui se trouva heureusement celle de mon libérateur, défendit au cocher de Sir Hargrave d' avancer ; et Sir Hargrave lui commanda, au contraire, avec des juremens et des imprécations terribles, de toucher malgré toutes les oppositions. L' étranger, parlant alors à mon ravisseur, le nomma par son nom, et lui reprocha de s' être engagé dans une mauvaise entreprise. Ce misérable répondit que c' étoit sa femme, dont il avoit jugé à propos de s' assurer, après l' avoir surprise dans le crime, horrible invention, et prête à fuir d' une mascarade avec son adultère. Il leva le manteau dont j' étois couverte,

pour donner en preuve la vue de mes habits. Non, non, non ! M' écriai-je cinq ou six fois : mon trouble m' ôtant la faculté de parler, j' étendis les deux mains pour demander de la protection et de la pitié. Le méchant homme s' efforça de remettre sur ma bouche le mouchoir lié, que j' avois baissé sous mon menton, et me dit brutalement quelques injures grossières. Mais l' étranger, ne se payant point de l' explication qu' on lui avoit donnée, voulut m' entendre moi-même, et malgré la rage de Sir Hargrave, qui lui demanda d' un air méprisant qui il étoit, avec de furieuses menaces, il me demanda s' il étoit vrai que je fusse sa femme ? ô ! Non, non ; c' est tout ce que je pus répondre. J' avoue qu' encouragée par la physionomie de mon libérateur, je n' aurois pas balancé, dès ce moment, à me jeter entre ses bras, quoique, dans toute autre occasion, j' eusse pu m' effrayer de son âge. Il auroit été bien malheureux que je ne fusse sortie des mains d' un monstre, que pour retomber dans celles d' un autre, et qu' un second Hargrave eût abusé du nom sacré de protecteur, en joignant à ce crime celui de trahir ma confiance. Mais quelque nouveau malheur que j' eusse à redouter,

le péril présent étoit le seul qui m' occupoit.
Vous concevrez mieux que je ne puis l' exprimer,

p220

la terreur dont je fus saisie, lorsque Sir
Hargrave, ayant tiré l' épée, en poussa un coup
terrible à mon défenseur, avec des termes qui
durent me faire juger que le coup avoit porté ;
car le passage étoit fermé à ma vue de ce côté-là.
Mais aussi, lorsque je vis mon tyran enlevé par
une main victorieuse, et jeté hors de la portière,
avec tant de force, que la voiture en trembla,
je fus prête à m' évanouir de joie, comme j' avois
failli de mourir de terreur. Je m' étois dégagée du
manteau, et j' avois délié le mouchoir. Sir Charles
Grandisson me prit dans ses bras, et me porta
dans son carrosse ; je n' étois point en état de
marcher. Les juremens, les imprécations et les
menaces de Sir Hargrave se faisoient entendre.
Ne le craignez plus, me dit Sir Charles ; ne
faites pas d' attention à lui, mademoiselle. Il
recommanda au cocher de prendre garde à son maître,
qui étoit embarrassé sous une roue de derrière ;
et m' ayant placée dans son carrosse, il en ferma
aussi-tôt la portière sur moi. Son occupation,
pendant quelques momens, fut d' observer les lieux
autour de nous. Ensuite, ayant chargé un de ses
gens d' apprendre à Sir Hargrave qui il étoit, il
revint à moi.
Il me trouva au fond du carrosse, où j' étois
tombée, sans le savoir, autant de foiblesse que
d' épouvante. Il me releva. Il s' efforça de me
rassurer,

p221

avec la tendresse d' un frère ; et s' asseyant
près de moi, il donna ordre à son cocher de
retourner à Colnebroke. La curiosité ne lui fit
faire aucune question ; mais, pour relever mes
esprits, il me dit, du ton le plus obligeant, qu' il
alloit me confier aux soins d' une de ses soeurs,
dont il me garantissoit la prudence et la vertu,
après quoi il continueroit son voyage à Londres.
Quelle douceur ne trouvai-je point, dans la route,
à me voir soutenue par un de ses bras, en comparaison
de ceux du perfide Hargrave ?
M Reves vous a fait le portrait de la divine

soeur. ô ma chère Lucie ! Ce sont deux anges. Vous ne vous plaindrez point que je ne vous aie pas fait un assez long détail de mes infortunes et de ma délivrance. Je vous promets d' autres explications sur cet excellent frère et sur sa soeur, lorsque mes forces seront un peu raffermies. Mais que vous dirai-je de ma reconnoissance ? J' en suis si pénétrée, que devant eux, elle ne peut s' exprimer que par mon silence. Mes regards néanmoins servent d' interprètes à mon coeur. Le respect se mêle à la reconnoissance. Cependant il y a quelque chose de si doux, de si aisé dans les manières de l' un et de l' autre ! ô chère Lucie ! Si je ne sentois pas que ma vénération est égale pour la soeur et pour le frère ; si je ne trouvois pas, après toutes mes réflexions,

p222

que cette aimable soeur m' est devenue aussi chère par la tendresse de ses soins, que son frère par l' heureux effet de son courage, qui emporte, comme vous le jugerez bien, un peu de crainte avec l' estime ; en un mot, que j' aime la soeur et que je révère le frère ; j' avoue que je serois effrayée de ma reconnoissance.
Ma lettre devient trop longue, et je me sens fatiguée d' avoir écrit si long-tems. ô mes chers amis ! Mes chers parens ! C' est à vos ardentes prières, à votre incomparable affection, que j' attribue le bonheur de ma délivrance. Peut-être ne le méritois-je pas, après la témérité qui m' a conduite au plus ridicule de tous les spectacles, vêtue comme une folle, que j' ai dû paroître, et volontairement exposée à toutes les suites de mon aveugle imprudence ! Combien de fois, pendant le cours de ma disgrâce, et même après son heureuse fin, n' ai-je pas tourné les yeux sur moi, et ne les ai-je pas détournés, avec une honte et un dégoût qui n' ont pas été la plus légère partie de ma punition ? Aussi, ma chère, ai-je dit adieu aux mascarades pour jamais.
Il me semble que cette fâcheuse aventure ne doit être communiquée à personne, sans une véritable nécessité. Que sur-tout M Greville et M Fenwick n' en soient point informés. Il n' y a que trop d' apparence qu' ils chercheroient Sir Hargrave,

p223

particulièrement M Greville, ne fût ce
que dans la vue de faire éclater les prétentions
qu' il a sur moi. Je serois extrêmement affligée
d' être l' occasion de quelque nouvel événement,
d' autant plus que jusqu' à présent, j' ai lieu de
croire qu' une aventure si choquante ne s' est pas
malheureusement terminée. Que l' odieux personnage
demeure tranquille et content, s' il le
veut, de lui-même. L' unique satisfaction que je
désire, est de ne le revoir jamais.
M Reves vous envoie, sous mon enveloppe,
une lettre de mon libérateur, qui porte son
explication avec elle. Adieu, ma très-chère Lucie.

LETTRE 22

M Grandisson, à M Reves.
à Cantorbery, 22 février.
Je reçois à ce moment, monsieur, une fort
longue lettre de votre malheureux Wilson, qu' il
m' adresse, dit-il, plutôt qu' à vous, parce qu' il
appréhende que vous ne lui pardonniez jamais,
et qu' il espère de moi, qu' en faveur de son
repentir, qui lui paroît bien prouvé par sa
confession volontaire, je m' efforcerai de vous
engager à ne le pas commettre avec la justice.
Je ne prétends

p224

point juger de sa bonne foi. Cependant
ses aveux paroissent ingénus, et rien ne
l' obligeoit de les confier au papier. Comme
je présume que votre intention n' est pas de
faire éclater, par des poursuites ouvertes, un
attentat qui est demeuré sans effet, la bonté que
vous aurez de faire savoir à la soeur de ce
misérable, que son frère peut exécuter librement
ses bonnes résolutions, si sa lettre est sincère,
servira peut-être à le ramener tout-à-fait
d' un train de vie qui peut, non-seulement
le conduire lui-même à une fin funeste,
mais devenir fatal à une quantité d' honnêtes gens
par les suites de son désespoir.
On reconnoît au seul tour de sa lettre, quand
nous n' en aurions point d' autres preuves, qu' il
est capable de faire beaucoup de mal. Il avoue
que depuis sa première jeunesse son malheur l' a
fait tomber en de fort mauvaises mains, sans

quoi ses qualités naturelles auroient pu les
rendre utile à la société. Il s' étend sur
l' histoire de différens maîtres qu' il a servis, et
sur les odieux excès dans lesquels il s' est engagé
pour leur plaire. Mais rien n' approche de la
peinture qu' il me fait d' un Bagenhall de Reading,
et d' un juif de Londres, nommé *Merceda* , deux
insignes scélérats, s' il faut l' en croire, qui,
l' ayant exercé long-tems à toutes sortes de
désordres, l' ont recommandé à Sir Hargrave pour
les mêmes

p225

services. Il me donne le détail de la noire
entreprise dont il avoit pris la direction. Outre la
faveur de son nouveau maître, il avoit pour
motif l' espoir d' épouser une jeune fille de
Padington, dont il avoit engagé la mère à prêter sa
maison et son secours à Sir Hargrave, sous
promesse d' une somme considérable, qui devoit
servir de dot à sa fille. Mais il ajoute que
c' étoit dans des vues honorables, et que Madame
Auberry, dont il espéroit de se voir le gendre,
n' est pas capable de se prêter à la moindre
indécence. Soit crainte, ou remors, il parle avec
horreur des égaremens de sa vie. Il proteste que
ne pensant plus qu' à vivre en honnête homme,
il mourra plutôt de faim que de rentrer au
service des maîtres que j' ai nommés ; et pour ne me
laisser aucun doute de ses sentimens, il m' assure
que dans la rencontre de Honslow, c' est lui qui
empêcha ses deux compagnons de faire feu sur
moi. Ma vie, dit-il, est encore menacée.
Je le dispense de l' inquiétude qu' il a pour ma
sûreté : mais je considère qu' il est jeune, et
capable encore d' être ramené à de bons principes ;
que sa réformation diminueroit le nombre des
libertins, augmenteroit celui des personnes
utiles : et qui sait sur combien de caractères de
la même trempe son exemple peut influer, pour
le mal ou pour le bien ? S' il épouse la jeune fille

p226

qu' il recherche, et dont on n' accuse point les
moeurs, votre bonté, monsieur, ne peut-elle pas
gagner une famille entière à la vertu ?
Son crime dès qu' on le suppose sans succès,

ne sauroit passer pour un crime capital ; et mettant à part l' utilité qu' on peut tirer de son témoignage, si l' on en venoit à des poursuites légales, il me semble qu' on en doit espérer un autre avantage ; le plus méchant maître ne pouvant exécuter ses noirs desseins sans l' assistance d' un mauvais domestique, quel nid de vipères ne peut-on pas dissiper tout d' un coup, ou réduire du moins à l' impuissance, en privant les trois personnages que j' ai nommés, du secours d' un tel ministre ? Quand on a du bien à perdre et des apparences à sauver, on prend quelquefois le parti de l' honnêteté, plutôt que de s' abandonner à des agens d' une fidélité si suspecte.
Ayez la bonté, monsieur, de faire agréer mon respect à Madame Reves et à notre charmante pupille : vous voyez que j' ai des prétentions comme vous, à l' honneur d' une si glorieuse alliance.
Je m' imagine que cette chère miss est tout-à-fait rétablie. Croyez-moi, monsieur, votre, etc.
Charles Grandisson.

p227

LETTRE 23

Miss Byron, à Miss Selby.
vendredi, 24 février.
Monsieur Reves s' est hâté de faire dire à la soeur de ce Wilson, que son frère peut s' appliquer à quelque chose d' honnête, sans craindre le moindre obstacle de notre part.
On est résolu ici de se conduire par les avis de mon libérateur. Quelle lettre que celle de Wilson ! Car Sir Charles avoit joint l' original à la sienne. Quels hommes il y a dans le monde ! Nous en avons vu des exemples dans nos lectures ; mais je ne me serois pas crue menacée d' avoir jamais rien à démêler avec eux.
Nous sommes plus inquiets que Sir Charles, sur l' avertissement qui regarde sa vie. M Reves a su, de divers côtés, que Sir Hargrave ne demeurera point tranquille ; et qu' il roule mille projets de vengeance. Pourquoi suis-je revenue à Londres ?
On m' apporte un paquet de lettres, où je reconnois la main de mes parens, de mes amis, et de tout ce que j' ai de cher au monde. Que je

vais prendre de plaisir à leurs félicitations !
Doux momens, que j' ai donnés à la plus délicieuse

p228

lecture ! Mais vous, ma chère, qui
m' écrivez ordinairement pour toute la famille,
comme tout ce que j' écris est sous votre nom ;
avec quelle tendresse et quel art vous réunissez
tous les sentimens qui sont répandus dans cinq ou
six lettres ! Où trouverai-je des termes pour
exprimer tous les miens ?
Vous me demandez donc une peinture particulière
du caractère et de la figure de Sir Charles
Grandisson, et de son aimable soeur. étoit-il
besoin de me faire cette demande ? Et comment
avez-vous pu vous imaginer qu' après avoir
employé ma plume à vous tracer le portrait de
tant de personnes qui ne méritoient pas d' être
tirées du rang commun des mortels, je fusse
capable d' en oublier deux qui font l' ornement de
leur siècle, et même celui de la nature humaine ?
Vous ne doutez pas, dites-vous, que si j' entreprends
leur éloge, la chaleur de ma reconnoissance
n' élève mon style jusqu' au sublime ; et vous
prévoyez qu' il faudra réduire à de justes bornes
toutes les belles choses auxquelles M Reves vous
a déjà préparée. Peut-être ne vous trompez-vous
pas dans cette attente ; car on me reproche, il y
a long-tems, un peu d' enthousiasme dans ma
reconnoissance. Cependant, si vous trouvez en
effet que je m' emporte au-delà des bornes,
n' attribuez mes excès qu' à cette cause.

p229

Commencerai-je par le frère, ou par la soeur ?
Vous me menacez de votre pénétration ; ah !
Chère Lucie, comptez que je vous entends. Mais
soyez sûre que je ne me connois pas d' autres
sentimens que ceux de la reconnoissance.
Vous m' embarrassez néanmoins ; car je suis
persuadée que si je commence par le frère, vous
vous joindrez à mon oncle, pour vous écrier, en
secouant la tête : ah ! Chère Henriette ! Et si je
commence par la soeur, ne direz-vous pas que je
réserve mon sujet chéri pour le dernier ? Il est
bien difficile d' éviter la censure, entre des juges
qui veulent prendre absolument la qualité de

censeurs. Mais soyez aussi pénétrante qu' il vous plaira, ma chère Lucie ; je vous réponds que cette crainte n' imposera pas la moindre réserve à mon coeur, et que ma plume lui sera fidelle. Qu' ai-je à redouter, dans la confiance où je suis que les traits de mes amis ne peuvent me porter que des coups utiles et salutaires ?
Miss Grandisson, car ma plume commence d' elle-même par la soeur, quelque finesse que ma Lucie veuille y entendre ; Miss Grandisson est âgée d' environ vingt-quatre ans. Sa taille est noble, et parfaitement bien prise. Elle a de la dignité dans le port, de grands yeux noirs fort pénétrans, dont elle fait ce qu' elle veut, et qui s' attirent la première attention dans sa physionomie.

p230

Ses cheveux sont de la même couleur, d' une beauté extraordinaire, et naturellement bouclés. Elle n' est pas d' une blancheur éclatante ; mais elle a le teint clair et délicat. Ses traits sont généralement réguliers ; et son nez, qui est un peu aquilin, leur donne une sorte de majesté. Ses dents sont fort blanches et fort égales. Je n' ai rien vu de si aimable que sa bouche. Un air de modestie et de réserve, qui accompagne le plus charmant sourire, inspire tout à la fois le respect et l' amour : lorsqu' elle commence à parler, toute sa contenance est remplie de grâces.
Elle dit elle-même, qu' avant le retour de son frère, on la croyoit fière, hautaine et malicieuse ; mais j' ai peine à l' en croire : il me paroît impossible que dans l' espace d' un an, qui est à peu près le tems depuis lequel Sir Charles est revenu en Angleterre, on puisse se défaire assez parfaitement d' une mauvaise habitude, pour n' en conserver aucune trace.
Elle est d' une vivacité charmante. Je juge qu' elle a la voix belle, sur les airs qu' on lui entend fredonner, à chaque pas qu' elle fait, du matin au soir. Il ne manque rien à sa politesse ; cependant, si on lui en connoissoit moins, une veine de raillerie, qui lui est comme naturelle, pourroit faire craindre pour le repos de ceux qui

p231

vivent avec elle. Mais je suis sûre qu' elle est franche, ouverte, d' une humeur agréable ; et l' art qu' elle a de faire tourner tout le mérite qu' on lui attribue à l' honneur de son frère, doit faire juger qu' elle n' est pas moins humble et moins modeste. Il n' y a pas long-tems, si l' on s' en rapporte à elle, qu' elle a pris du goût pour la lecture ; mais je suis portée à me défier de tout ce qu' elle dit à son désavantage. Elle prétend qu' elle étoit trop gaie et trop légère, pour se reduire à des amusemens sédentaires. Cependant on s' apperçoit, lorsqu' elle y pense le moins, qu' elle est versée dans l' histoire et la géographie. Elle ne désavoue point qu' elle ne sache fort bien la musique ; sa femme de chambre, qui prenoit plaisir, pendant les soins qu' elle m' a rendus, à me faire l' éloge de sa maîtresse, m' a dit qu' elle sait parfaitement le françois et l' italien ; qu' elle écrit avec tout l' agrément possible, et qu' elle se fait adorer par son esprit, sa discrétion et ses manières obligeantes. Elle lui attribue un autre mérite, dont je me réjouis, pour l' honneur de Miss Olemer et de toutes les jeunes personnes qui aiment la lecture ; c' est d' entendre admirablement tout ce qui regarde l' administration domestique, et de ne pas dédaigner d' y donner régulièrement ses soins.
Jenny qui est sa femme de chambre et qui

ne manque point d' éducation pour une fille de cet ordre, m' a dit en confidence que sa maîtresse avoit deux humbles adorateurs. Mon étonnement est qu' elle n' en ait pas deux douzaines. L' un est le chevalier Watkins, qui a des biens immenses ; et l' autre, milord G fils du comte de G...
mais il ne paroît pas, jusqu' à présent, que son inclination se soit déclarée pour l' un ou l' autre. Telles sont les qualités qui font de Miss Charlotte Grandisson une des plus charmantes personnes du monde. Je serai trop heureuse, si, lorsque nous nous connoîtrons mieux, je parois la moitié aussi aimable à ses yeux qu' elle l' est aux miens. N' en soyez point jalouse, chère Lucie ; j' ai le coeur assez spacieux pour y donner place à cinq ou six tendres amies de mon sexe ; oui, ma chère, quand vous y supposeriez des affections d' un autre ordre, celle même que je devrois à un mari de mon choix, si je me déterminois enfin pour le mariage, n' y feroit jamais tort à l' amitié.

Venons au frère, à mon généreux libérateur.
Vous m' avez prévenue, chère Lucie, sur ce que
j' ai à redouter de votre pénétration. Je suis
persuadée que vous vous attendez à jouir du
tumulte de mon coeur, dans le portrait que je
vais faire d' un homme à qui j' ai tant d' obligations.
Que direz-vous, si votre attente est trompée,
et si je ne laisse pas néanmoins de rendre justice
à des

p233

perfections auxquelles je n' ai jamais rien connu
d' égal ? Que direz-vous, si dans cet homme,
dont j' admire le mérite, je trouve quelques
défauts que je n' ai pas remarqués dans sa soeur ?
Orgueilleuse Henriette ! Crois-je vous entendre
dire : continuez votre récit, et laissez-nous le
soin de vous pénétrer ; prenez garde même que
ces défauts, que vous prétendez découvrir, ne
soient une couleur qui serve à trahir vos
sentimens. Je vous rends grâce de l' avis, ma
chère ; mais il ne me sera d' aucune utilité. Ma
plume suivra les inspirations de mon coeur ; et
s' il est aussi honnête pour moi, que j' ose dire
qu' il l' est pour tout le monde, je n' ai rien à
craindre, ni de votre pénétration, ni de celle
de mon oncle Selby, qui est encore plus redoutable.
Si vous voulez connoître le chevalier Grandisson
du côté de la figure, c' est réellement un très-bel
homme. Sa taille est au-dessus de la médiocre,
et d' une parfaite proportion. Son visage forme
un bel ovale, qui offre toutes les apparences
d' une santé florissante, et confirmée par l' exercice.
Il auroit eu naturellement le teint trop délicat
pour un homme ; mais on s' apperçoit qu' il
l' a peu ménagé, et qu' il se sent d' un air plus
chaud que celui du nord. Aussi ne s' est-il pas
contenté de faire le tour de l' Europe. Il a
visité

p234

quelques parties de l' Asie et de l' Afrique,
particulièrement l' égypte.
Je ne sais de quel besoin il est pour un homme
d' avoir les dents et la bouche aussi belles que le
chevalier Grandisson pourroit s' en vanter, s' il
étoit capable de cette vanité.

Il a dans l' aspect quelque chose de grand et de noble, qui annonce un homme de distinction. Si la bonne mine étoit un titre pour le trône, Sir Charles Grandisson auroit peu de concurrens. Ses yeux... en vérité, ma chère Lucie, on voit briller, s' il est possible, plus de noblesse et d' esprit dans ses yeux que dans ceux de sa soeur. De grâce, point de subtilités, mon cher oncle. Vous savez tous que j' attache peu de prix à la beauté d' un homme. Cependant cet air de grandeur est accompagné de tant d' ouverture et d' aisance dans les manières, qu' il ne s' attire pas moins d' affection que de respect. Personne n' est plus accessible : sa soeur dit qu' il est toujours le premier à bannir les défiances et les réserves qui accompagnent ordinairement les nouvelles connoissances. Ce rôle est facile pour lui, car dans tout ce qu' il dit et ce qu' il fait, il est sûr de plaire. Je n' exagère point, ma chère Lucie ; secouez la tête autant qu' il vous plaira. En un mot, cet air libre et poli qui lui est comme naturel, non-seulement

dans son langage et dans toutes ses actions, mais dans sa manière de se mettre, où le bon goût domine toujours sans aucune espèce de singularité, le feroit regarder comme un des plus agréables hommes du monde, quand il ne seroit pas distingué par tant d' autres avantages.
Sir Charles Grandisson n' a pas perdu son tems dans ses voyages. Sa soeur a dit à M Reves, qu' il ne se marieroit pas sans faire un grand nombre de malheureuses ; et réellement, ma chère, il a trop d' avantages personnels pour la tranquillité d' une femme qui prendroit des sentimens particuliers pour lui. Le foible, presque général de notre sexe, est pour les hommes d' une figure éclatante ; la raison des femmes se laisse gouverner par les yeux. Je sais que vous me recommanderez ici de ne pas grossir le nombre de ces imprudentes. Votre conseil, chère Lucie, ne sera pas négligé.
Le caractère sensé de Sir Charles n' est pas sujet à des caprices ou des inégalités d' humeur. Il est supérieur aux disputes qui n' ont que des bagatelles pour objet. Il l' est encore plus aux fausses complaisances qui pourroient engager la conscience ou l' honneur. Miss Grandisson me disoit un jour, en parlant de son frère : ce n' est pas sa bonne mine, ni sa naissance, ni son bien,

qui le rendent cher à ceux qui le connoissent ;
c' est le plus parfait assemblage de toutes les

p236

qualités qui forment essentiellement l' honnête homme. Elle me disoit, une autre fois, que la règle de sa vie étoit dans son propre coeur ; et que, malgré le bonheur qu' il avoit de plaire à tout le monde, il ne mettoit le jugement, ou l' approbation d' autrui qu' au second rang. En un mot, mon frère, ajouta-t-elle, et ce nom sembloit lui causer une sorte de fierté, n' est pas capable de se laisser éblouir par une fausse gloire, ni refroidir par une fausse honte. Il nomme ces deux erreurs, les grands pièges de la vertu. Quel homme, chère Lucie ! Quelle sublimité d' ame ! Et quelle femme, que celle qui est capable de faire toutes ces distinctions entre les grandes qualités de son frère ! Mais que suis-je, moi, si je me compare à l' un ou à l' autre ? Cependant j' ai mes admirateurs. La plus défectueuse créature a peut-être les siens parmi ses inférieurs. Un peu de bon sens devroit nous rappeler à ces utiles comparaisons ; et ne suffit-il pas de lever les yeux au-dessus de nous pour obtenir la grâce de l' humilité ?
Cependant il me semble, ma chère, que Sir Charles n' est pas aussi indépendant de l' opinion d' autrui, que sa soeur se l' imagine lorsqu' elle assure que la règle de sa vie est dans son propre coeur. Premièrement, il n' est pas ennemi des modes. Il les suit, quoiqu' à la vérité sans affectation ;

p237

mais il est toujours mis richement, et sa noble physionomie en tire un nouveau lustre. La vivacité qui éclate dans ses yeux, semble se communiquer à toute sa figure. Jenny m' a dit en secret, qu' il porte l' admiration fort loin pour les belles femmes. Ses équipages sont d' un goût recherché, qui vient moins de l' amour du faste, que d' une sorte d' émulation qu' il veut inspirer, ou dont il est assez rempli lui-même, pour ne vouloir céder à personne. On le voit rarement voyager sans une suite nombreuse ; et, ce qui paroît sentir un peu la singularité dans un

équipage d' homme, jamais ses chevaux n' ont la queue coupée. Elle est liée simplement, lorsqu' il est en marche, comme j' eus l' occasion de le remarquer en revenant à Londres. Vous voyez, ma chère, que je lui cherche des foibles, du moins dans l' extérieur, ne fût-ce que pour vous paroître impartiale, malgré la reconnoissance et la vénération que je lui dois. Mais s' il juge que le but de la nature, en donnant des queues à ces nobles animaux, n' a pas moins été de leur fournir une défense contre d' importuns insectes, que d' ajouter un ornement à leur beauté ; et s' il n' a pas d' autre vue que de les soulager, comme ses gens même l' ont dit à M Reves ; croyez-vous, ma chère, que ce motif mérite quelque blâme, et que l' humanité, dans un exemple de cette nature,

p238

ne marque point ce qu' on peut attendre du même coeur dans les grandes occasions ?
Avec l' air vif et galant, avec tout l' éclat que je vous ai représenté dans Sir Charles, vous jugerez aisément que, sans un effroi mortel, sans la crainte du traitement dont je me croyois menacée, et si j' avois eu le moindre espoir d' une autre protection, je n' aurois pas imité l' oiseau poursuivi par un vautour, suivant la comparaison de Sir Charles, que M Reves m' a répétée, et qui me paroît exprimer assez tendrement ma situation, mais qui me laisse quelque embarras lorsque je m' en rappelle les fâcheuses circonstances.
En vérité, ma chère, j' ai peine encore à ne pas baisser la vue au souvenir de la figure que j' ai dû faire en habits de bal, les bras autour du cou d' un jeune homme... trouvez-vous rien de plus humiliant que cette idée ? Cependant, ne suis-je pas peut-être ici dans le cas de cette fausse honte, à laquelle Sir Charles est si supérieur ?
Mais je crois avoir quelque chose à blâmer dans le caractère d' un homme que sa soeur croit presque sans défaut. C' est d' après elle même que j' ai fait cette remarque. Un jour qu' elle faisoit gloire d' avoir le coeur fort ouvert, elle me dit qu' elle regrettoit néanmoins de ne s' être pas mieux observée, dans une occasion où son frère

p239

avoit reçu froidement ses ouvertures. Elle ajouta que, sans aucune apparence de curiosité, il avoit l' art de tirer du coeur d' autrui ce qu' on pensoit le moins à lui communiquer, et qu' elle s' étoit ainsi comme enferrée d' elle-même, séduite insensiblement par un air de complaisance, et par un sourire flatteur, avec lequel il sembloit prendre plaisir à l' entendre : que dans le petit chagrin de s' être surprise elle-même au milieu d' un récit qu' elle n' avoit pas eu la moindre intention de commencer, elle avoit voulu essayer à son tour de l' engager finement à s' ouvrir sur quelques points qu' il paroissoit lui cacher ; mais qu' après y avoir employé toute son adresse, elle avoit désespéré d' y réussir.

Bon dieu ! M' écriai-je, en regardant Miss Grandisson, où suis-je ? Et je m' arrêtai aussi-tôt pour chercher dans ma mémoire s' il ne m' étoit rien échappé d' indiscret avec son frère.

Au fond, ma chère, cette réserve pour une soeur telle que la sienne, et sur des points qu' elle croit important pour elle de ne pas ignorer ; c' est ce que je ne puis approuver dans Sir Charles ? Une amie ! Une soeur ! Et pourquoi du secret d' un côté, lorsqu' il n' y en a point de l' autre ? Sir Charles apparemment ne sera pas moins réservé pour sa femme. Cependant le mariage n' est-il pas le plus haut degré de l' amitié humaine ? Et concevez-vous,

ma chère, que la réserve soit compatible avec l' amitié ? Sa soeur, qui ne lui reconnoît aucun défaut, cherche à l' excuser, et prétend qu' en tirant d' elle ses secrets, il n' a point d' autre vue que de se rendre plus capable de la servir. Mais vous conclurez du moins de mon observation, que, tout attachée que je suis à Sir Charles par le lien d' une immortelle reconnoissance, je juge de lui sans partialité. Il m' est impossible de le trouver excusable, s' il a, pour sa généreuse soeur, une défiance et une réserve qu' elle n' a pas pour lui. Dans le commerce que je me flatte de continuer avec des amis si dignes de mon attachement, du moins si leur bonté ne se refroidit pas pour ceux qu' ils ont comblés de bienfaits, je veillerai de près sur toute la conduite de cet homme extraordinaire, avec l' espérance néanmoins de le trouver aussi parfait qu' on le publie, et dans la vue d' en faire hardiment le sujet de mes éloges, comme son

excellente soeur fera l' objet de mon admiration. Si je remarquois dans Sir Charles quelques défauts considérables, ne doutez pas que la reconnoissance ne me rendît indulgente : mais celui que j' ai nommé suffiroit seul pour défendre mon coeur, si je m' appercevois jamais que la reconnoissance le mît en danger.
à présent, mon cher oncle, n' ai-je pas droit

p241

de vous demander un peu de justice pour votre nièce ! Je suis sûre et très-sûre de n' avoir point encore à me défier de mon coeur. Si je m' apperçois qu' il me trahisse, j' en avertirai de bonne foi ma chère Lucie. De grâce, mon oncle, ne me faites donc point la guerre sur de simples conjectures.
Je n' ai pas dit la moitié de ce que je m' étois proposé sur cet homme, que je ne me lasse point de nommer un homme extraordinaire : mais la vive amitié que j' ai pour son admirable soeur, m' ayant aidée à découvrir en lui quelques défauts, mon impartialité m' a menée si loin, que j' aurois peine à revenir sur mes pas. D' ailleurs, cette lettre est déjà si longue, que je me réduis à mêler ce qui me reste à dire dans les autres relations dont je ne cesserai pas de vous fatiguer.

LETTRE 24

Miss Byron, à Miss Selby.
24 et 25 février.
Je n' ai guère moins d' une semaine à reprendre, ma chère Lucie, pour me mettre au courant. L' histoire de ma disgrâce, le portrait de mes libérateurs, et tous les détails que vous avez exigés,

p242

ont occupé presque uniquement ma plume. Ainsi je vous dois un petit journal de cette semaine, où je ne supprimerai que ce que vous savez déjà par les lettres de M Reves.
Après avoir été ramenée paisiblement par Sir Charles et Miss Grandisson, que M Reves eut le

chagrin de ne pouvoir retenir à dîner, un reste de foiblesse m' obligea de prendre un peu de repos. Mais à l' heure du thé, le nom de Sir Rowland Meredith, qu' on vint m' annoncer, me fit retrouver aussi-tôt la force de descendre. On avoit dit à ce bon chevalier, les trois jours précédens, que je m' étois un peu fatiguée au bal, et qu' on m' avoit menée pour quelques jours à la campagne. *fatiguée,* ma chère, je l' avois été assurément. J' avois été *menée* aussi, et menée dans toutes les formes ; vous le savez. Sir Rowland s' apperçut, au changement de mon visage, que ma santé devoit avoir un peu souffert ; j' en convins avec lui. Il me fit une peinture fort vive de l' impatience qu' il avoit eue de me voir, et du chagrin qu' il auroit eu de partir pour Caermarthen, sans avoir souhaité toutes sortes de prospérités à sa cruelle fille... car c' est en vain, me dit-il, c' est en vain, je le vois bien... et s' arrêtant, comme s' il eût craint d' achever, il demeura la bouche ouverte, et les yeux attachés sur mon visage.

p243

De grâce, monsieur, interrompis-je pour le soulager, comment se porte mon frère Fouler ? Votre frère, votre frère, répéta-t-il d' assez mauvaise humeur ; c' est mon chagrin et le sien, mademoiselle... mais je me garderai bien... il lui échappa quelques larmes, avec la facilité que les vieillards ont à pleurer. Je pars demain, reprit-il ; on ne m' auroit pas vu à Londres, depuis deux jours, si je n' avois pas été retenu par l' impatience de vous voir. Vous me dites, chère Lucie, que vous avez été fort touchée d' une conversation entre le vieux chevalier et moi, dont je vous ai déjà fait le récit : mais vous ne le seriez pas moins, si je vous représentois la tendresse de ses adieux, et celle dont je ne pus me défendre moi-même, en les recevant. Il me dit que M Fouler devoit le suivre bientôt, si, si, si... ajouta-t-il, en me regardant d' un oeil passionné, mais sans achever ce qu' il vouloit faire entendre. Je l' assurai que je serois charmée de voir mon frère, pour lui souhaiter un heureux voyage. Mardi au matin, Miss Grandisson et son frère envoyèrent demander des nouvelles de ma santé ; et quelques heures après, cette charmante amie vint s' en assurer par ses propres yeux. Elle se fit conduire droit à mon cabinet, où, sans me laisser le tems de me lever pour la recevoir, elle s' assit

près de moi ; et nous commençâmes un entretien

p244

assaisonné de toutes les grâces qu' elle sait répandre dans les familiarités de l' amitié. Elle me dit que Sir Charles étoit parti le matin pour Cantorbery ; qu' il devoit être absent deux ou trois jours ; qu' elle ignoroit le secret de son voyage, et qu' elle cherchoit à le découvrir ; qu' il lui déguisoit ses affaires d' amour, quoiqu' elle n' eût pas fait difficulté de lui communiquer toutes les siennes, à la réserve d' une seule, ajouta-t-elle en souriant ; qu' à moi, elle promettoit de ne rien cacher, à condition que j' aurois la même confiance pour elle. Ensuite, me parlant d' un de ses cousins que je lui avois entendu nommer à Colnebroke, et qu' elle représente comme un jeune homme de fort bon naturel, elle me raconta qu' ayant soupé la veille avec elle et son frère, on s' étoit fort étendu sur mes louanges, sans néanmoins toucher à mon aventure, et que ce cousin, qui est un admirateur déclaré de notre sexe, étoit sorti si plein de moi, qu' il mouroit de l' impatience de me voir.
Seroit-ce un nouveau prétendant qu' on penseroit à me proposer ? Dis-je en moi-même, avec un petit mouvement de chagrin. M' en préserve le ciel ! Une femme, chère Lucie, s' alarme aisément du côté de la vanité.
Ce matin, continua-t-elle, après le départ de mon frère, il est venu déjeûner avec moi ; et

p245

sachant que je me disposois à vous rendre une visite, il m' a demandé la permission de m' accompagner. Je n' ai pas voulu, ma chère, vous inonder d' une foule de nouveaux admirateurs. M Grandisson est un homme fort répandu dans le monde, qui a beaucoup de hardiesse, et qui se familiarise aisément, quoiqu' à la vérité sans indécence.
Il passe pour un bel esprit moderne, pour une sorte de philosophe ; et l' on s' apperçoit qu' il pense assez avantageusement de lui-même, lorsqu' il n' est pas avec son cousin. Avant le retour de Sir Charles, et lorsque nous l' attendions de jour en jour, M Grandisson, ayant appris que le caractère de son cousin s' étoit tourné au

sérieux, menaçoit de badiner un peu à ses dépens, et nous promettoit de le *persiffler* : c' est un mot nouveau, ma chère, de l' invention de nos beaux esprits ; car ils ont un langage qui leur est propre. Mais aussi-tôt qu' il vit mon frère, en deux conversations il apprit à se contenir dans les bornes ; et ce qui lui en est resté, c' est un grand fond de respect pour des qualités que le ciel ne lui donne pas la force d' imiter. Tel qu' il est, ma chère, je ne réponds pas que vous n' ayez une visite de lui. Mais s' il vient, vous êtes libre de le recevoir ou de vous en dispenser ; et sur-tout, ne vous croyez obligée à rien, en faveur de mon frère ou de moi.

p246

Je ne souhaite pas même que vous le voyez sans mon frère, parce qu' il gagne beaucoup à paroître avec lui. Cependant il est si persuadé que les femmes veulent qu' on les admire, et se plaisent au langage flatteur de son sexe, qu' il s' imagine que les plus belles reçoivent aussi volontiers la visite d' un homme qui cherche à les voir dans cette intention, qu' un peintre celle des curieux qui vont admirer ses tableaux.
Miss Grandisson ajouta qu' elle espéroit néanmoins que son cousin ne pousseroit pas si loin l' effronterie, mais qu' à tout hasard elle s' étoit crue obligée de me prévenir. Je me contentai de la remercier, sans vouloir pénétrer dans ses vues.
J' avois autour de moi plusieurs feuilles de mes lettres. Elle se mit à les compter avec sa vivacité ordinaire. M Reves ne l' avoit pas trompée, me dit-elle, en l' assurant que personne ne faisoit plus d' usage que moi de sa plume. Elle me fit promettre que je lui communiquerois quelque jour tout ce que j' écris à ma grand' mère Sherley, à mon oncle et à ma tante Selby, à mes cousines Lucie et Nancy ; car elle sait déjà tous les noms qui me sont chers. Elle veut que je m' accoutume à l' appeler Charlotte, comme elle promet de me nommer sa chère Henriette. Elle m' apprendra les noms de ses amans. Elle sait déjà ceux d' une

p247

partie des miens ; et son frère assure, me dit-elle, que les secrets du coeur sont le ciment de l' amitié

entre les jeunes filles.
Comment ? Interrompis-je, Sir Charles...
oui, oui, reprit-elle, Sir Charles lui-même. Croyez-vous qu' un homme puisse juger de la nature humaine, sans y comprendre les femmes ? Bon, ma chère, Sir Charles nous pénètre dans une minute. Prenez garde à vous, chère Henriette, si...
je le redouterai donc, interrompis-je encore.
Pourquoi ? Me dit-elle, si vous avez la conscience bonne. En me faisant cette réponse, elle me regarda d' un oeil si fixe, qu' elle me fit rougir. Elle me regarda plus fixement encore, et je rougis sans doute encore plus. Ne vous ai-je pas dit, chère Lucie, qu' elle fait tout ce qu' elle veut de ses yeux ? Mais quelle peut avoir été son idée ?
En conscience, ma chère Henriette, reprit-elle, je crois que toutes les femmes sont un peu coquines dans le coeur.
Est-ce le témoignage de sa propre conscience qui fait parler Miss Grandisson ?
Je le crois, me dit-elle. Mais il faut partir. J' ai dix visites à faire avant l' heure du dîner. Vous me ferez toute l' histoire de vos amans, entendez-vous ?

Vous me ferez donc aussi, répondis-je, l' histoire de cette seule affaire que Sir Charles ignore.
Ce n' est pas une chose aisée, répliqua-t-elle, mais vous m' encouragerez par vos ouvertures. Nous ferons passer en revue tous nos misérables, l' un après l' autre, et nous leur ordonnerons de nous laisser tranquilles, jusqu' à ce qu' il nous plaise de les rappeler en notre mémoire.
Mais je n' en ai pas un seul, lui dis-je, auquel je veuille accorder ce titre. Je les ai congédiés tous.
J' en ai deux actuellement, reprit-elle, que je ne désavoue pas, et qui ne veulent pas être congédiés : je ne compte point une demi-douzaine d' autres, qui me disent quelquefois beaucoup d' extravagances, et qui doivent être regardés comme des amans d' habitude, avec lesquels on se fait un amusement d' être un peu coquette.
Oh ! Lui dis-je, je ne soupçonne point Miss Grandisson de coquetterie.
Elle me répondit que je lui ferois tort de lui en croire beaucoup, mais qu' elle ne se défendoit pas d' en avoir un peu dans l' occasion, ne fût-ce que pour payer les hommes d' une monnoie qui

leur est si familière.
Charmante vivacité ! Lui dis-je, je suis perdue
si vous cessez de m' aimer.
Soyez là-dessus sans crainte, répliqua-t-elle.

p249

Je me donne pour une créature fort bizarre ;
mais le soleil n' est pas plus constant dans sa
course, que je le suis dans mes amitiés, et nos
communications mutuelles nous attacheront
extrêmement l' une à l' autre, si vous bannissez la
réserve avec moi. Elle se levoit fort vivement
pour sortir ; mais je la priai de supprimer la
moitié de ses visites, pour me tenir compagnie
un peu plus long-tems. Elle y consentit, à condition
que je ferois donc appeler M et Madame Reves, qui
ne pouvoient ignorer qu' elle étoit depuis un quart
d' heure avec moi.
Ils vinrent au premier mot. La conversation
tomba bientôt sur Sir Charles. Je lui demandai si
son frère avoit quelques parens à Cantorbery.
C' est ce que j' ignore, me répondit-elle ; mais je
suis sûre de n' y en avoir aucun. Ne vous ai-je
pas déjà fait entendre que Sir Charles a ses
secrets.
Elle me dit qu' elle espéroit de nous avoir
bientôt à dîner dans leur maison de
Saint-James-squarre ; mais qu' il falloit qu' elle
fixât auparavant son frère. Pour vous et moi,
ajouta-t-elle, je compte, ma chère, qu' on nous
trouvera souvent ensemble, dans votre cabinet
ou dans le mien ; et se levant avec précipitation :
adieu, adieu, mes charmans amis, nous dit-elle
à tous trois, en se tournant vers chacun de nous
l' un après

p250

l' autre ; nous nous verrons sans doute aussi souvent
que nous le pourrons, et sans cérémonie.
Souvenez-vous que nous nous aimons depuis
cent ans. Là-dessus elle est sortie avec la même
vivacité, après m' avoir défendu de faire un pas
pour la suivre. Madame Reves n' a pu la joindre ;
et M Reves n' a pas eu peu de peine à descendre
aussi légèrement qu' elle. Elle étoit dans son
carrosse, avant qu' il pût lui offrir la main. Si
c' est en voyageant que nos anglois acquièrent de la

politesse, et ce qu' on nomme l' air aisé, ne diroit-on pas que Miss Grandisson a visité, comme son frère, toutes les cours de l' Europe. Mercredi nous eûmes la visite de Miladi Williams et de Miss Clemer, qui me déroba quelques heures du tems que je destinois à vous écrire. Elles demeurèrent à souper avec le chevalier Allestris, son neveu et sa fille.
Jeudi, j' achevai la lettre qui contient l' histoire de ma disgrâce et de ma délivrance ; sujet terrible, dont je fus charmée de voir la fin. Le même jour, M Reves reçut la lettre de Sir Charles, qui regarde ce misérable Wilson. Je me souviens, ma chère, d' avoir entendu observer que les plus braves et les plus grands hommes sont les plus tendres et les plus sensibles à la pitié, tandis qu' au contraire, les ames basses sont cruelles, tyranniques, insolentes dans l' exercice du pouvoir.

p251

C' est ce qui doit paroître assez prouvé par cette lettre, où le caractère héroïque de Sir Charles éclate si glorieusement par sa douceur et sa bonté, et par la conduite de Sir Hargrave Pollexfen, qui a si lâchement abusé du pouvoir qu' il avoit usurpé sur moi. Je souhaiterois, dans les désirs les plus ambitieux de mon coeur, que la meilleure de toutes les femmes fût reine d' une grande nation, et que, pour mettre Sir Charles en état de faire tout le bien dont il est capable, il dépendît de moi d' en faire sa femme : alors, ma chère, je me croirois sûre de rendre bientôt heureux un peuple entier ! Mais comme nous avons reçu avis, de plusieurs autres côtés, que Sir Hargrave menace la vie de Sir Charles, la lettre de Wilson m' a mis sur le coeur un poids dont je ne puis être délivrée que par la fin du danger.
Hier je reçus les lettres de tous mes chers parens, et je sentis croître mes forces pour achever la tâche que vous m' aviez imposée. Avec quelle douceur nous traitons les sujets qui nous plaisent ! La plume devient légère. Il étoit question de peindre Sir Charles et sa soeur ; je fus étonnée d' avoir tant écrit avant la fin du jour.
Miss Grandisson me fit faire ses complimens le soir, et ceux de son frère, qui ne faisoit qu' arriver de Cantorbery. Je ne comprends point ce qui peut l' avoir arrêté si long-tems dans une

ville où sa soeur assure qu' elle ne connoît personne. Elle me fit dire qu' elle avoit eu dessein de me rendre une visite ; mais qu' ayant compté que son frère arriveroit avant midi, elle avoit espéré pouvoir l' amener avec elle ; qu' aujourd' hui ils devoient partir ensemble pour Colnebroke, dans l' espérance d' y voir arriver ce soir le comte et la comtesse de L qui reviennent de leurs terres d' écosse.

Ne vous semble-t-il pas, ma chère Lucie, que Sir Charles pouvoit m' accorder une visite avant ce voyage de Cantorbery, qui devoit durer plusieurs jours ? Convenez que sa générosité l' obligeoit à cette attention pour une fille qu' il a comblée de bienfaits. Je ne regarde ici, comme vous le jugez bien, que la civilité simple, car il n' y a point de reproche à faire à sa bonté, puisque c' est de lui qu' est venue la proposition de faire une liaison étroite entre les deux familles, et de vivre en frères et en soeurs. Je voudrois trouver à Sir Charles autant de sincérité qu' à sa soeur dans ses témoignages d' amitié. Il peut avoir pris un peu de clinquant entre le bon or qu' il a rapporté des cours étrangères ; ce qui ne l' empêche pas d' être infiniment supérieur à la plupart de nos jeunes gens, qui ne rapportent guère de leurs voyages, que les mauvaises productions des autres climats ; mais je ne lui pardonnerois pas ces petits

foibles, sur lesquels on ne passe que trop aisément dans le commun des hommes. Il faut, s' il vous plaît, m le chevalier Grandisson, que dans l' intime amitié que vous vous proposez d' entretenir avec nous, vous y alliez d' assez bonne foi pour m' accorder la liberté de vous dire vos défauts, si j' ai l' oeil assez bon pour les voir. Vous trouverez dans votre soeur Henriette (ne secouez pas la tête, Lucie, il n' est question de rien de plus) un censeur qui n' a pas la vue mauvaise, mais qui se pique aussi de discrétion. Votre soeur Charlotte vous croit trop parfait.

Toute ma crainte est que les tendres sentimens de Sir Charles n' aient eu de rapport qu' à la situation où il m' a trouvée, et qu' ils n' aient pas duré plus long-tems que l' affoiblissement de ma santé. Cependant il m' a proposé une liaison de frère et de soeur, depuis que j' ai commencé à me

trouver mieux. C' étoit aller plus loin qu' il ne convenoit, s' il avoit dessein de renoncer si-tôt au caractère fraternel.
Mais ne seroit-ce pas ma propre conduite, qui lui cause quelque alarme ? Modeste, généreux comme il est, la compassion est peut-être ici son motif. Ma timide reconnoissance, qui me fait quelquefois baisser les yeux devant lui, et dont il ne distingue pas assez la nature, lui fait peut-être appréhender que je ne grossisse le

p254

nombre de ces femmes, dont sa soeur dit qu' il fera des malheureuses, s' il prend le parti de se marier. Dans cette supposition, ma chère, votre Henriette seroit bien coupable, si l' exemple d' autrui ne lui apprenoit pas à s' armer d' un peu de précaution. Après tout, les hommes, en général, doivent avoir une étrange idée de notre coeur, lorsqu' ils le croient composé de matériaux si combustibles ! La moindre étincelle suffit, dans leurs idées... mais, en vérité, le meilleur des hommes, cet admirable chevalier, se trouvera fort trompé, s' il a cette opinion de votre Henriette.
Qu' ai-je donc ? Quand j' y pense, et pourquoi me vanter comme je fais ? Assurément l' horrible entreprise de Sir Hargrave n' a point affecté ma tête. Il me semble néanmoins que je ne suis point dans ma situation ordinaire. J' ai quelque chose qui m' étonne dans la tête ou dans le coeur, sans que je puisse savoir lequel des deux. Dites, chère Lucie, ne vous appercevez-vous de rien ? L' amitié vous oblige de m' avertir, si vous me trouvez quelque marque d' altération, d' autant plus qu' il ne faudroit pas que mon oncle... mais quelle raison ai-je de le craindre ? Je n' en connois aucune. Cependant, ne lui lisez pas cet article. Les hommes, ma chère, ont si peu... de quoi dirai-je ? Si peu de douceur et de complaisance

p255

dans leurs railleries ! J' aime mieux tomber entre les mains de ma grand' maman, entre celles de ma tante et les vôtres.
Mais où en étois-je lorsque j' ai changé de sujet, et que je me suis laissé emporter par ma plume ?

Je ne suis point accoutumée à ces égaremens d' imagination. Oh le misérable Hargrave ! S' il y a quelque désordre dans ma tête, il ne peut venir que de lui. Je suis sûre que tout est droit dans mon coeur.
Je ne puis vous entretenir à présent que de Miss Grandisson et de son frère. Quelles nouvelles scènes me sont ouvertes par ma disgrâce ! Fasse le ciel, suivant les voeux que Sir Charles a faits en ma faveur, que le mal devienne pour moi une source de biens ! Mon dessein est de lier Miss Olemer avec mes nouveaux amis ; c' est-à-dire, si j' ai le bonheur moi-même de me conserver leur amitié. à l' égard de toutes mes autres connoissances de Londres, qui ont précédé celle de cette charmante soeur et de cet admirable frère, et qui n' ont occupé que trop de place dans mes lettres, quoique plusieurs en fussent très-dignes, je leur dis adieu, du moins en qualité de sujets choisis pour exercer ma plume. Adieu, encore une fois, de la part de votre,
Henriette Byron.

LETTRE 25

p256

Miss Byron, à Miss Selby.
samedi au soir.
Bonté du ciel ! Que faire ? Que devenir, ma chère ? Ce malheureux Sir Hargrave a fait faire un appel dans les formes à Sir Charles. Quel sera l' événement ? Ah ! Pourquoi suis-je venue à Londres ? Je vous envoie une copie de la lettre ; elle est de ce Bagenhall ; c' est une copie que je vous envoie. Je vais m' efforcer de transcrire la lettre : mais non, je ne puis. Sally, ma femme de chambre, la transcrira pour moi ; dieu tout-puissant ! Que vais-je devenir ?
à Miss Byron.
Londres, 25 février.
Mademoiselle,
" vous avez pu juger aisément qu' après le violent outrage que Sir Hargrave Pollexfen a reçu de Sir Charles Grandisson, une affaire de cette nature ne demeureroit point sans suites. Je vous jure, par tout ce qu' il y a de sacré, que Sir Hargrave ne sait pas que j' ai l' honneur de vous écrire. Dans toutes mes réflexions, je ne

trouve qu' une seule voie pour éviter l' effusion
du sang ; et cette voie, mademoiselle, est
entre vos mains. Sir Hargrave proteste qu' il
n' a jamais eu pour vous que d' honorables intentions.
Vous savez quel usage il a fait du
pouvoir qu' il a eu sur vous. S' il s' est conduit
avec indécence, il ne me dit point la vérité.
Une jeune personne, de quelque mérite qu' elle
soit, à laquelle un homme de condition offre,
avec sa main, dix mille livres sterlings de
rente, sur-tout après lui avoir entendu déclarer
qu' elle a le coeur absolument libre, ne doit
pas se croire offensée ; et celui que l' amour
porte à prendre des mesures violentes pour en
faire sa femme, lui fait moins de tort qu' il ne
s' en fait à lui-même.
Ainsi, mademoiselle, Sir Charles Grandisson
n' ayant été jusqu' alors qu' un étranger pour
vous, Sir Hargrave faisant profession d' honneur
dans toutes ses vues, et votre affection n' étant
point engagée, ma conclusion est que, si vous
voulez consentir à devenir Miladi Pollexfen,
et si le chevalier Grandisson veut faire des
excuses formelles, pour une insulte à laquelle
on n' avoit pas donné la moindre occasion, je
me dispenserai, dans cette querelle, de servir
de second à Sir Hargrave, supposé qu' il refuse
une satisfaction que je crois équivalente à la

violence dont il se plaint. Je répète solemnellement
qu' il ignore la liberté que je prends de
vous écrire. Vous pouvez consulter là-dessus
M Reves, votre cousin ; mais permettez-moi
d' exiger que votre confidence soit bornée à lui.
Si vous me donnez votre parole d' honneur,
que dans l' espace d' un mois, vous accepterez
la main de Sir Hargrave, j' emploirai tout le
pouvoir qu' il me fait la grâce de m' accorder
sur son esprit, pour lui faire goûter un
accommodement dans ces termes.
Je me chargeai, hier après midi, de porter
à Sir Charles une lettre de Sir Hargrave. Il
étoit prêt à monter en carrosse avec sa soeur. Il
ouvrit la lettre, et me dit, avec une politesse
digne de lui, qu' il partoit pour aller recevoir
à Colnebroke des personnes fort chères, qui
revenoient d' écosse ; qu' il ne comptoit pas de

pouvoir être à Londres avant lundi, et que
le plaisir de revoir des amis, dont il étoit
séparé depuis long-tems, ne lui permettoit pas
de penser jusqu' alors à ce qu' on lui écrivoit ;
mais qu' il ne manqueroit pas de répondre avec
honneur. Je ne vous dissimulerai pas, mademoiselle,
que, charmé de l' air distingué de Sir Charles,
de ses manières nobles, et de tout
ce que j' ai cru remarquer d' extraordinaire dans
son caractère, j' ai souhaité que l' intervalle qui

p259

restoit jusqu' à lundi, pût amener quelqu' heureuse
révolution. Il m' est venu à l' esprit de
vous faire les propositions que vous venez de
lire ; et j' espère que vous ne vous croirez pas
moins obligée que moi de prévenir, s' il est
possible, les funestes effets qu' on doit craindre
d' une querelle entre des personnes de cette
considération.
Je n' ai pas l' honneur, mademoiselle, d' être
connu personnellement de vous ; mais mon
caractère est trop bien établi, pour me laisser
craindre qu' on puisse m' attribuer d' autres
motifs que ceux dont je vous ai rendu compte.
Deux mots de réponse, que vous aurez la
bonté de m' adresser chez Sir Hargrave, dans
Cavendish-square, m' apprendront vos intentions.
Je suis, mademoiselle, avec tout le
respect possible, votre, etc.
Bagenhall. "
ô ma chère ! Quelle lettre ! M Reves, Madame
Reves en ont le coeur pénétré. M Reves est
persuadé que, si cet Hargrave insiste, Sir Charles
ne peut se dispenser, en honneur, de lui faire
raison. Horrible fantôme que l' honneur ! Qu' est-ce
donc que l' honneur à ce compte ? N' est-ce pas
l' ennemi du devoir, de la bonté, de la religion et
de tout

p260

ce qu' il y a de respectable et de saint parmi les
hommes ? Comment pourrai-je soutenir les regards
de Miss Grandisson ? Je dois m' attendre à
sa haine. Me pardonnera-t-elle jamais d' avoir
mis, pour la seconde fois, la vie de son frère en
danger ?

Mais, qu' en pensez-vous ? Miladi Williams est d' avis... c' est M Reves qui a consulté Miladi Williams sous le secret. Elle dit que si l' on peut prévenir de malheureuses suites... juste ciel ! Elle dit qu' elle m' y croit obligée. Quoi ! Ma chère, en devenant la femme d' un homme tel que Sir Hargrave ? D' un méchant, d' un cruel, d' un perfide ! à quoi pense Miladi Williams ? Cependant, s' il étoit en mon pouvoir de sauver la vie de Sir Charles, me seroit-il permis de le refuser par des raisons d' amour propre, et pour l' intérêt d' un bonheur aussi court que la vie, tandis qu' on voit tant d' honnêtes femmes condamnées à traîner une vie malheureuse avec de mauvais maris ? ... mais cet homme sanguinaire n' accepteroit-il pas le sacrifice de la mienne ? C' en est un que je suis prête à lui faire. Si le barbare veut me plonger un poignard dans le sein, et prendre mon sang pour satisfaction, je n' hésite point un moment.
D' un autre côté, M Reves juge que Sir Charles ne se réduira point aisément à des excuses. Comment

p261

puis-je douter, ai-je répondu, que si le détestable Hargrave se laisse engager par son Bagenhall, à composer au prix qu' on exige de moi, il ne renonce facilement à toute autre prétention, pour faire tomber sur lui toute sa vengeance, lorsque j' aurai le malheur d' être à lui ? N' est-il pas artificieux, méchant, vindicatif ? Mais loin, loin la pensée d' attacher jamais mon sort au sien... cependant quelle est l' alternative ? Ma mort même y mettroit-elle du changement ? Et sa haine pour le meilleur de tous les hommes, n' en seroit-elle pas plus implacable ?
ô Lucie ! Quelque peinture que je vous aie tracée de mes peines, de mes craintes, et du cruel traitement que j' ai reçu de ce monstre, jamais je n' ai ressenti ce qui se passe actuellement dans mon coeur.
Mais, si Miss Grandisson me conseille, me presse d' accepter une condition qui me fait horreur, puis-je lui refuser mon consentement ? N' est-elle pas en droit de me demander cet effort, pour la sûreté d' un frère innocent ? Et ne nous a-t-on pas appris que ce monde est un lieu d' épreuve et de mortification ? Et le malheur n' est-il pas nécessaire pour nous détacher de ses vanités ? Et s' il n' entre dans mes motifs que de

la justice et de la reconnoissance ; si je ne pense qu' à sauver une vie plus précieuse que la mienne, et qui n' est

p262

exposée que par rapport à moi, dois-je balancer un moment... cependant, chère Lucie !
Que puis-je vous dire ? Qu' il est malheureux pour moi de ne pouvoir du moins consulter une chère soeur, qui a tant d' intérêt à cette précieuse vie, et qui seroit si capable de m' éclairer par ses conseils, si j' étois à portée de les recevoir !
M Reves demande si, malgré les protestations de ce Bagenhall, qui prétend que Sir Hargrave ignore ce qu' il m' écrit, on ne peut pas le soupçonner de m' avoir écrit de concert avec lui. Mais, dans cette supposition même, la condition ne subsiste-t-elle pas toujours ? Et mon refus n' allume-t-il pas le ressentiment ? L' appel n' est-il pas entre les mains de Sir Charles, et n' a-t-il pas déclaré qu' il y répondroit lundi ? Je ne vois rien qui puisse être donné à l' artifice. Sir Charles, défié si formellement, n' est pas capable de faire le sourd. L' honneur ne lui permet pas réellement d' offrir des compositions, ni d' en recevoir. Et lundi est-il plus éloigné que d' un jour ? Ce jour, le seul qui me reste, étoit celui que j' avois fixé pour aller remercier le tout-puissant de mon heureuse délivrance, dans le lieu consacré à son honneur ; et je vois que si j' ai le bonheur de vivre, c' est peut-être à la perte d' un homme bien plus digne de la vie, que j' en aurai l' obligation. Les agitations de mon coeur m' ont obligée de

p263

quitter la plume. Voyez les traces de mes larmes sur mon papier. Il est trop tard pour faire partir aujourd' hui ma lettre ; et quand il en seroit tems encore, il y auroit de la barbarie à vous faire partager les tourmens d' une si cruelle incertitude.
dimanche au matin.
il m' est impossible d' écrire avec un peu d' attention. Je n' ai pas fermé les yeux de toute la nuit, et je les crois enflés à force de pleurer.
M Reves s' est déterminé à ne pas faire un pas, avant le retour de Sir Charles ou de Miss Grandisson ; c' est-à-dire, sans avoir consulté

l' un ou l' autre ; cependant il a pris des mesures certaines, pour être informé de tous les mouvemens de cet odieux Hargrave. On nous assure que dans l' aventure de ma délivrance, il a perdu trois de ses plus belles dents. Dieu ! Ma chère, quelle mortification pour un homme si vain de sa figure ! Jugez de ses emportemens.
M Reves sera informé aussi du retour de Sir Charles, au moment de son arrivée. On lui a dit à l' oreille que Sir Hargrave est enfermé sans cesse avec un maître d' armes. ô ma chère ! Cette circonstance me met hors de moi.
Je me suis soumise au jugement de M Reves, qui, regardant ce Bagenhall comme un méchant

p264

homme, incapable par conséquent d' avoir écrit dans de bonnes vues, m' a dit qu' il ne convenoit point de lui répondre. J' étois fort tentée néanmoins de prendre la plume, mais je ne savois que proposer. Vous sentez-vous disposée, m' a demandé M Reves, à donner quelque espérance au secrétaire de Sir Hargrave ? Oh ! Non, non, lui ai-je répondu. Si vous en étiez capable, a-t-il ajouté, je suis certain que, malgré la générosité de vos motifs, vous vous feriez mépriser de Sir Charles et de sa soeur.

LETTRE 26

Miss Byron, à Miss Selby.
lundi, 27 février.
Quel jour pour moi que le jour d' hier ! La nuit n' a pas été moins terrible. Mes prières ne sont point écoutées du ciel, puisqu' elles ne me donnent point la confiance qui devoit les accompagner. Que j' étois heureuse avant mon voyage de Londres ! Je ne puis écrire. Je suis incapable d' application. M Reves vient d' apprendre que Sir Charles, milord L et les deux soeurs arrivèrent hier fort tard. ô chère Lucie ! Quelle sera la fin du jour où nous sommes ?

p265

Je reçois un billet de Miss Grandisson, qui me demande à déjeuner avec la comtesse sa soeur.

C' est, dit-elle, une résolution subite, sans quoi elle m' en auroit fait avertir hier au soir, quelque tard qu' il fût à leur arrivée. Elle badine si légérement, sur l' impatience que sa soeur a de me voir, qu' il n' est pas vraisemblable qu' aucune des deux ait la moindre connoissance du terrible sujet de mes craintes. Quelle joie cette visite ne m' auroit-elle pas causée dans un autre tems ? Elle ne me donne aujourd' hui qu' un plaisir mélancolique, tel que le ressentiroient les tristes amis d' un malade désespéré, en voyant arriver un médecin qu' ils auroient long-tems attendu, et dont le secours ne leur promettoit que des soulagemens fort incertains. Mais j' entends un carosse à la porte...
j' ai couru à la première fenêtre qui donne sur la rue. ô ma chère ! C' est un carrosse. Mais je n' y ai vu que deux dames. Bon dieu ! à ce moment peut-être Sir Charles... mon coeur m' annonce...
je rentre dans mon cabinet, avec un peu plus de tranquillité, quoiqu' elle ne soit pas sans un mêlange de crainte. Vous allez lire un détail de tout ce qui s' est passé dans l' espace de trois heures.
J' étois descendue dans la grande salle, avant

que les dames fussent entrées. M Reves, qui les est allé recevoir jusqu' à leur carrosse, a donné la main à la comtesse. Miss Grandisson, de l' air le plus enjoué, a dit d' abord à sa soeur ; commencez, s' il vous plaît, par faire connoissance avec notre cousine Reves. La comtesse, après avoir salué Madame Reves, s' est tournée vers moi. La voilà, c' est-elle, a repris Miss Grandisson ; voilà notre Henriette ; miladi m' a saluée. Mais quoi ! S' est écrié sa soeur, en attachant les yeux sur moi ; quoi donc, chère Henriette ? Pardon, miladi, a-t-elle ajouté en me prenant par la main, il faut que je compte un peu avec cette chère fille. Elle m' a menée vers une fenêtre ; que vois-je ? M' a-t-elle dit. Que signifient ces yeux ? Monsieur et Madame Reves, mes chers cousins, a-t-elle continué en élevant la voix, vous m' expliquerez apparemment cette énigme.
Charmante vivacité de Miss Grandisson, ai-je dit en moi-même, vous ne vous contiendrez pas long-tems.
Elle a repris ma main, et, me conduisant sur un fauteuil, elle s' est placée près de moi, son éventail dans l' autre main. Je veux savoir le fond,

a-t-elle recommencé, et me voyant faire
un effort pour sourire, elle m' a déclaré que je
ne lui en imposerois point par de fausses
apparences. J' ai soupiré. Fort bien, m' a-t-elle
dit ;

p267

mais d' où vient ce profond soupir ! Notre
grand-maman Sherley ? ...
elle est en parfaite santé, mademoiselle.
Et notre tante, notre oncle Selby, notre
cousine Lucie ?
Ils se portent bien.
Quelle mouche a donc piqué cette chère fille ?
Quelqu' un de ses esclaves s' est-il poignardé ?
Est-elle fâchée de n' être pas délivrée si
heureusement des autres ? Mais ces obscurités ne
tarderont point à s' éclaircir. La comtesse,
s' approchant de moi, lui a fait un reproche de
l' embarras qu' elle me causoit par ses instances,
en l' accusant fort agréablement d' un excès de
vivacité, que Sir Charles seul, a-t-elle dit,
étoit capable de tempérer. J' ai répondu qu' on ne
pouvoit reprocher à Miss Grandisson que des
excès de bonté.
Madame Reves m' a soulagée fort à propos.
Elle a parlé de l' inquiétude que Sir Hargrave
Pollexfen n' avoit pas cessé de nous causer. Ah !
Madame, lui a dit la comtesse, il n' a, ni le
dessein, ni la hardiesse de remuer. Il n' a pas
d' autre parti à prendre que celui du repos, si vous
avez la bonté de lui en laisser le choix.
J' ai reconnu assez clairement que les deux soeurs
ne savoient rien de l' appel. Miss Grandisson a
demandé si nous avions appris quelque chose de
Sir Hargrave. Je me suis dispensée assez
adroitement

p268

de répondre à cette question, en lui demandant
moi-même si Sir Charles n' en avoit rien
appris ? Rien, m' a-t-elle répondu. J' ai ajouté
que le plus mortel chagrin que j' eusse à redouter,
étoit de voir renaître une querelle dont j' avois
été la malheureuse occasion, et d' apporter
quelque trouble dans une famille, que tant de
raisons m' obligeoient de chérir et de respecter.

Les deux charmantes soeurs ont attribué ma reconnoissance à la bonté de mon naturel, et m' ont dit que leur frère qui leur avoit promis de les suivre avec milord L donneroit un meilleur nom lui-même à l' occasion qu' il avoit eue de me servir. Mais nous ne les attendrons pas pour déjeuner, a continué Miss Grandisson ; miladi s' est levée avant son heure, et je ne suis jamais demeurée la dernière au lit. La faim me presse ; je ne suis pas d' humeur à manger mes gants, et, s' approchant de mon clavessin, sous prétexte de faire diversion à son appétit, elle en a remué les touches avec une habileté qui nous a fait assez connoître qu' elle sait leur faire parler le langage qui lui plaît. Le déjeûner est venu ; mais je m' en suis moins occupée que de cette affreuse lettre de Bagenhall, dont j' avois le coeur oppressé. Comme je ne pouvois être sûre que Sir Charles n' eût pas de fortes raisons pour cacher cette affaire à ses soeurs, je ne voulois pas en parler ouvertement ;

et j' aurois souhaité néanmoins d' apprendre quelque chose qui pût aider à me calmer l' esprit, en lui laissant la liberté de s' ouvrir à ses deux soeurs, lorsqu' il le jugeroit à propos. Dans l' embarras où j' étois pour commencer, j' ai demandé à miladi si ce n' étoit pas samedi dernier qu' elle étoit arrivée au château de Colnebroke, cette maison qui me seroit toujours chère, pour m' avoir servi d' asile ? Elle m' a répondu que c' étoit ce jour-là, et qu' elle en aimeroit mieux une demeure où j' avois trouvé la fin de mes peines. Je suppose mesdames, ai-je repris avec assez peu de liaison, que vous avez entendu parler d' une lettre écrite à Sir Charles... par ce malheureux Wilson... oui, m' a dit la comtesse, et ma joie est extrême de voir cet affreux complot heureusement éventé. Quelques termes de la lettre, ai-je ajouté, m' ont laissé de l' inquiétude. Que portoient-ils ? M' a demandé vivement Miss Grandisson. Ils portoient mademoiselle, que Sir Hargrave ne respire que vengeance. Mon frère ne nous en a rien dit, a répliqué la comtesse ; mais il n' est pas vraisemblable qu' un homme, humilié de son aventure, écoute beaucoup ses ressentimens. On nous a dit au contraire que la confusion, ou la maladie, le retiennent fort paisiblement dans sa chambre. Elle n' avoit pas achevé de parler, lorsque l' arrivée d' un carrosse a fait dire à Miss Grandisson

p270

que c' étoit milord L et Sir Charles.
Dans le transport de ma joie, je n' ai osé me fier à moi-même : et feignant d' avoir oublié quelque chose, je suis sortie assez brusquement par une des portes de la salle, tandis qu' ils entroient par l' autre ; je me suis arrêtée dans un cabinet. Grâces au ciel ! Ai-je dit ; mon coeur étoit trop foible pour ma reconnoissance. Je me suis crue prête à m' évanouir. Vous ne serez pas étonnée, ma chère Lucie, que mon émotion ait été si vive, après l' affreuse incertitude où j' avois été pendant deux jours, et dans les idées terribles que je m' étois formées du danger où je voyois le meilleur des hommes exposé, pour m' avoir sauvé l' honneur et la vie.
Je crois avoir éprouvé qu' on revient plutôt des surprises de la joie, sur-tout lorsque la reconnoissance en est le principe, que de celles des passions plus orageuses. Madame Reves est venue à moi. Ma chère, m' a-t-elle dit, votre absence sera remarquée : j' allois rentrer, ai-je répondu ; et c' étoit effectivement mon dessein. Nous sommes rentrées.
Après les premiers complimens, Miss Grandisson n' a pas fait difficulté de dire à son frère, que Miss Byron, Monsieur et Madame Reves s' étoient fort occupés de quelques termes qui leur causoient de l' inquiétude dans la lettre de

p271

Wilson. J' ai profité de cette ouverture : vous jugeriez mal de ma reconnoissance, monsieur, ai-je continué après elle, si je ne vous avouois que l' avis de Wilson, joint aux menaces qu' on nous a rapportées, me font craindre que votre sûreté ne soit en danger, pour m' avoir trop généreusement servie.
Il a répondu que les sentimens de Miss Byron étoient dignes d' elle ; mais qu' indépendamment des suites, elle ne pouvoit penser qu' il y eût un honnête homme au monde qui n' eût pas agi comme lui dans la même occasion ; qu' il auroit souhaité, sans doute, qu' on lui eût rendu le même service pour ses soeurs ; qu' il croyoit s' être conduit avec assez de modération, et qu' en se

rappelant les circonstances, il n' avoit rien à se reprocher. Ne vous alarmez point des suites, a-t-il ajouté, il n' en arrivera point, si je ne me trouve dans la nécessité de me défendre. Miss Grandisson n' a pas laissé de lui demander d' un air pressant, s' il y avoit quelque chose à craindre de l' avis de Wilson ? Il a répondu qu' il n' étoit pas surprenant qu' un homme du caractère de Sir Hargrave s' emportât en menaces ; que la perte de ses espérances, et si proche du succès, devoit l' avoir mortifié ; mais qu' il falloit compter pour rien le langage du chagrin, et que les vrais braves ne menaçoient point.

p272

M Reves lui a demandé un moment d' entretien particulier. Ils sont passés tous deux dans le cabinet, et M Reves lui a présenté la lettre de Bagenhall. Il l' a lue. Cette lettre est fort extraordinaire, a-t-il dit en la remettant à M Reves ; mais qu' en a pensé Miss Byron ? La croyez-vous disposée à ce qu' on exige d' elle ? Vous pouvez juger, a répondu M Reves, qu' elle est dans un mortel embarras. Je juge, a repris Sir Charles, qu' une jeune personne de si bon naturel, qui relève déjà trop le service que je lui ai rendu, peut avoir lu cette lettre avec quelque chagrin ; mais a-t-elle hésité sur le parti qu' elle doit prendre ? Ne méprise-t-elle pas et l' écrit et celui dont il porte le nom ? J' aurois cru que Miss Byron...
il s' est arrêté ; mais reprenant, il a paru s' échauffer ; il lui est même échappé quelques expressions fort vives. M Reves confesse que jusqu' alors il ne l' avoit pas cru capable de prendre feu tout d' un coup avec cette chaleur.
Je souhaiterois, chère Lucie, qu' il ne se fût point arrêté. Je voudrois qu' il eût dit *ce qu' il auroit cru de Miss Byron* . Je vous avoue qu' il me seroit insupportable que Sir Charles eût mauvaise opinion de mes sentimens.
Il a interrompu M Reves, qui vouloit justifier mes alarmes, pour lui demander si l' on avoit

p273

fait quelque démarche à l' occasion de cette lettre ; si l' on n' avoit pas pris le parti du silence et du

plus profond mépris. M Reves l' ayant assuré qu' on n' avoit fait aucune réponse ; ces vils personnages, a-t-il repris, car je ne donne pas d' autre nom à ceux qui sont capables d' une bassesse préméditée, ont-ils pu se promettre de moi, *des excuses,* pour l' obstacle que j' ai mis à leur attentat ? Personne, M Reves, n' auroit plus d' empressement que moi à faire des excuses, je dis à mes inférieurs mêmes, si j' avois eu le malheur d' oublier mon devoir ; mais toutes les puissances du monde ne me feroient pas désavouer une action juste.
M Reves lui a demandé nettement, si Bagenhall lui avoit remis une lettre, et si Sir Hargrave lui avoit fait un appel. Il a reconnu l' un et l' autre ; et qu' ayant remis sa réponse au lundi suivant, parce qu' il n' avoit pas jugé que cette affaire méritât d' interrompre un moment le plaisir qu' il se promettoit d' embrasser une soeur fort chère et son mari, il l' avoit envoyée ce matin.
Vous l' avez envoyée, lui a dit M Reves ! Que j' appréhende, monsieur ! ...
il a protesté à M Reves, qu' il ne devoit rien appréhender. Cependant il l' a prié de n' en rien apprendre à ses soeurs et à milord L parce qu' il ne vouloit point qu' une affaire, qui ne lui donnoit pas la moindre inquiétude, causât des

alarmes et des peines inutiles à des personnes dont le bonheur faisoit son étude. Je ne puis souffrir, a-t-il ajouté, qu' il manque quelque chose à la satisfaction de mes amis.
Mais avez-vous accepté l' appel, lui a demandé M Reves ?
Il a répondu qu' il ne s' étoit vu que trop souvent engagé dans des affaires de cette nature ; qu' il n' avoit jamais tiré l' épée que pour sa défense, et lorsqu' on lui avoit fermé toute autre voie ; qu' il ne pouvoit supporter une insulte, et qu' il étoit né fort vif : qu' un moment même auparavant, il lui en avoit coûté beaucoup pour réprimer sa passion ; mais que lorsqu' il lui étoit arrivé de s' y laisser emporter, il avoit eu trop à souffrir de ses propres regrets, pour ne pas s' efforcer d' en vaincre les premières saillies.
Mais j' espère, monsieur, a repris mon cousin, que vous ne vous rencontrerez point...
je n' aurai de rencontre avec personne, M Reves, à titre de duel. Ma crainte ne sera jamais de passer pour un homme sans coeur. J' ai dans le fond de mes sentimens... pardonnez cette apparence

de vanité, M Reves ; mais je ne vis pas
pour le monde, c' est pour moi que je vis, pour
le censeur que je porte en moi-même.
M Reves s' est efforcé d' applaudir des mains
et des yeux, mais la voix lui a manqué, pour

p275

s' exprimer autrement. Il avoit été comme saisi de
la noblesse avec laquelle ces derniers mots avoient
été prononcés, et des rayons de lumière qu' il
avoit cru voir briller sur le visage du chevalier
Grandisson.
Il n' étoit pas à la fin. Sir Charles a continué ;
entre une infinité de mauvais usages que je
déplore, il n' y en a point qui m' afflige tant que
celui des duels prémédités. Quelle est donc la
magnanimité d' un homme qui ne sauroit s' élever
au-dessus des opinions vulgaires ? Combien ne
connoissons-nous pas de familles, où le deuil
règnera éternellement pour la perte d' un père,
d' un fils, d' un frère, enlevés par cette
monstrueuse manie ? Un homme qui en appelle un
autre, et qui l' engage dans un combat singulier,
doit avoir commencé par défier son dieu. A-t-il
d' autre espoir que d' être un meurtrier, et de
causer un tort irréparable à toute une famille
innocente ? Mais puisque vous m' avez conduit
si loin, par l' étrange lettre que vous m' avez fait
lire, je vous communiquerai aussi celle de Sir
Hargrave ; la voici :
" je loue, monsieur, la générosité qui vous a
fait laisser votre nom. Mes coquins étoient
trop loin de leur maître, pour remarquer,
aux apparences ordinaires, qui pouvoit être
l' ennemi qui attaquoit sur le grand chemin un

p276

homme innocent ; innocent, du moins par
rapport à vous. Il est évident que vous vous
êtes attendu à recevoir de mes nouvelles ; et
vous en auriez eu plutôt si les effets de la
cruelle surprise dont vous avez su tirer avantage ne
m' avoient ôté jusqu' aujourd' hui la liberté de
quitter ma chambre. Je demande de vous la
satisfaction dûe à un homme d' honneur. Choisissez
le tems, pourvu qu' il n' aille pas plus
loin que mercredi prochain. Ce délai doit suffire

pour arranger vos affaires ; mais le plutôt
sera le mieux. Le lieu, s' il vous convient,
sera les carrières de Kinsington. J' aurai deux
pistolets, dont je vous laisserai le choix, si vous
n' aimez mieux me prêter un des vôtres. Le
soin du reste peut être confié à mon ami,
M Bagenhall, qui veut bien prendre la commission
de remettre ce billet entre os mains,
et à celui que vous nommerez de votre côté.
Je suis, monsieur, votre très-humble serviteur,
Hargrave Pollexfen. "
samedi.
après avoir fait lire cette lettre à M Reves,
il lui a dit qu' il ne faisoit pas difficulté de lui
montrer aussi la réponse ; qu' elle pourroit lui

p277

paroître longue ; que s' il eût été mieux connu
de Sir Hargrave, six lignes auroient pu suffire.
Votre lettre, monsieur, me fut rendue samedi
dernier par M Bagenhall, au moment que je
montois en carrosse pour aller passer vingt-quatre
heures à la campagne. Je ne crus pas que le
sujet ni le tems dussent rien changer à ma
résolution. Ma soeur étoit déjà dans la voiture.
Il ne convenoit pas d' alarmer une femme. Je promis
une réponse pour lundi.
Ma réponse est, monsieur, que j' ai toujours
refusé, quoique l' occasion n' en soit arrivée que
trop souvent, de tirer l' épée sur un défi formel.
En même tems je me crois assez versé dans l' usage
des armes, pour me rendre témoignage qu' en tenant
cette conduite, j' ai d' autres motifs que ma
sûreté.
Avez-vous des amis, monsieur ? En êtes-vous
aimé ? Les aimez-vous ? Souhaitez-vous de vivre
pour leur intérêt et pour le vôtre ? Avez-vous des
ennemis qui seroient charmés de voir avancer la
fin de vos jours ? Que ces considérations aient
le poids qu' elles doivent avoir sur votre esprit ;
elles en ont toujours eu sur le mien. Je suis de
sang froid. Peut-être ne l' êtes-vous point. Dans
une occasion de cette nature, c' est le devoir de
celui qui se possède, d' ouvrir à l' autre les voies

p278

de la réflexion. Il n' en sera néanmoins que ce

qu' il vous plaira.
Mais permettez que je vous fasse une autre question : si vous vous croyez offensé, est-il prudent de me donner l' occasion de vous faire peut-être une bien plus grande injure ?
Vous étiez engagé dans une entreprise qui blessoit toutes les loix. Si vous ne sentez point que dans le même cas vous eussiez dû faire ce que j' ai fait, croyez-moi, monsieur, vous n' êtes pas l' homme d' honneur avec lequel celui qui ambitionne ce titre doive être jaloux de se mesurer. Je n' ai pris contre vous aucun avantage dont vous puissiez me faire un reproche. Vous avez tiré l' épée ; je n' ai pas fait usage de la mienne. Souvenez-vous que n' ayant pas quitté votre voiture, cette situation vous étoit peu favorable ; et qu' après le coup que vous m' avez porté, vous devez quelques remercîmens à ma modération. Je n' aurois pas été fâché de pouvoir donner le secours qu' on me demandoit, sans vous causer tout le mal dont vous vous plaignez. Mais on ne peut me soupçonner d' aucune malignité dans mes vues. Quelque horreur que j' aie eue, et qu' il me reste encore pour la violence dont vous vous êtes rendu coupable à l' égard d' une femme sans défense, qui ne méritoit,

comme je l' ai bientôt reconnu, que vos adorations et celles du monde entier, j' ai moins pensé à la venger qu' à la secourir.
Je vous fais une longue lettre, parce que ma plume est la seule arme que j' aie dessein d' employer. Pardon, si je répète qu' après la conduite que nous avons tenue l' un et l' autre, soit à l' égard de la jeune dame, soit entre vous et moi, nous ne pouvons plus nous mesurer sur le pied de l' égalité, quand, par d' autres principes que les miens, le duel seroit un combat permis. Si l' on prend droit de mon refus pour m' insulter, et pour me mettre dans la nécessité de me défendre, on s' appercevra que mon bras seul est capable de me rassurer contre le nombre. Mais, dans cette supposition même, je préférerois toujours le parti de me justifier par d' honorables explications, au regret d' avoir la mort de quelqu' un à me reprocher. Ma vie n' est point à moi ; et j' ai moins de droit encore sur celle d' autrui.
Celui qui pense différemment est l' objet de mon mépris, plus que je ne puis l' être du sien ; et s' il s' imagine que cette déclaration lui donne

droit d' attaquer ma vie, qu' il l' entreprenne ; mais ce sera par les voies qui conviennent à mes principes.
En un mot, si quelqu' un me hait assez pour fouler aux pieds les loix de son pays, mes démarches

p280

ne sont jamais obscures ; il n' y a point d' heure du jour à laquelle on ne puisse me rencontrer par tout où je suis appelé par le devoir ou par l' usage. Mon épée est une arme de défense, et je ne lui connois point d' autre emploi. Je ne porte le pistolet que dans mes voyages, pour effrayer les brigands ; et des instrumens moins dangereux, m' ont quelquefois suffi pour repousser une insulte soudaine.
Si le chevalier Pollexfen a quelque sagesse, il me remerciera peut-être de cet éclaircissement auquel je lui laisse d' ailleurs la liberté de donner tout autre nom. Je suis son très-humble serviteur,
Charles Grandisson.
lundi matin.
M Reves a demandé à Sir Charles la permission de me faire lire ces deux lettres. Il y a consenti, parce que son dessein, a-t-il ajouté, n' étoit pas d' accorder la proposition de Sir Hargrave. Comme j' ai pris la liberté de les transcrire sans sa participation, j' exige, ma chère Lucie, qu' elles ne soient pas vues hors de la famille. Vous jugerez de la satisfaction que la dernière m' a causée, et je ne doute point que vous ne la partagiez avec moi. Cependant, comme Sir Charles ne s' attend point lui-même

p281

que l' affaire en demeure à ces termes, et qu' il convient que, suivant les notions vulgaires de l' honneur, son ennemi se doit quelque chose de plus ; croyez-vous, ma chère, que je puisse être fort tranquille, lorsque je me regarde comme la seule cause du trouble ? Il est évident que Sir Charles est dans une paix profonde ; son ame est gouvernée par d' autres principes que ceux du faux honneur. Qu' un si noble caractère le relève dans mes idées ! Réellement, ma chère, je crois

quelquefois sentir que la reconnoissance lui élève comme un trône dans mon coeur, mais en qualité seulement d' ami ou de frère. Je le respecte trop... soyez sûre, ma chère, que ce respect contiendra tous mes sentimens dans l' ordre.
Lorsqu' il est entré avec M Reves, la conversation est devenue générale ; mais, oppressée comme je le suis par mes obligations, la vivacité m' a manqué. Miss Grandisson m' a dit un jour qu' elle me croyoit le coeur fier : mais lorsqu' en jetant quelquefois les yeux sur Sir Charles, tandis qu' il tournoit les siens d' un autre côté, j' ai fait réflexion à ce qu' il y avoit encore à redouter, ne fût-ce que de l' assassinat de la part d' un homme piqué de quelques traits de la lettre, et peut-être encore plus des marques qu' il portera sur son visage jusqu' au tombeau ; je n' ai pu me défendre d' une vive et tendre inquiétude

pour un ami d' un mérite si distingué, qui, tout gai, tout heureux qu' il paroissoit entre nous, pouvoit quelques heures après... comment ai-je pu résister à ces horribles craintes ?
D' autres fois j' ai regardé avec plaisir le seul homme du monde à qui j' aurois pu souhaiter, dans ma disgrâce, d' avoir une si sensible obligation. Sa modestie, me disois-je à moi-même, ne me fera point un fardeau de ma reconnoissance. Il n' attache point une trop haute idée au service qu' il m' a rendu ; les grandes, les généreuses actions lui sont familières. Il pouvoit arriver que j' eusse les mêmes obligations à quelqu' un qui, par l' état de sa fortune, auroit eu quelqu' avantage à se promettre du danger auquel il se seroit exposé pour moi, et dont la condition ou le caractère auroit causé de l' embarras à ma reconnoissance.
Mais ici j' ai le coeur libre. Cependant, me disois-je encore, Sir Charles Grandisson est un homme pour lequel je ne dois pas souhaiter de prendre des sentimens trop tendres. Combien de rivales à soutenir ! Un homme que tout le monde regarde avec admiration ! Un devoir établi, comme sa soeur me le disoit un jour, qui oblige les femmes d' attendre qu' elles soient prévenues ! Le coeur de Sir Charles doit être à l' épreuve de ces tendres sensations qui se changent

p283

en passion vive et ardente dans le sein d' un homme, pour le premier et le seul objet de son amour. Je mettrois ma tête, chère Lucie, si la vérité pouvoit être connue, que dans le grand nombre de femmes que le mariage de Sir Charles rendra malheureuses, soit à Cantorbery ou dans d' autres lieux, il n' y en a pas une pour laquelle il ait plus d' affection que pour l' autre. Miss Grandisson nous a proposé, à M et Madame Reves et à moi, un dîner pour mercredi prochain, et nous l' avons accepté avec joie. La comtesse a paru fort contente de moi, quoique dans l' agitation où j' étois, je doive avoir fait une figure assez triste pendant tout le cours de cette visite. Ne vous êtes-vous pas attendue à trouver son portrait et celui de son mari dans cette lettre, comme je suis accoutumée à vous faire celui de toutes mes nouvelles connoissances ! Je vous le dois sans doute ; mais je ne sais si je suis en état de l' entreprendre. En vérité, chère Lucie, tout ce qui m' est arrivé depuis quinze jours, m' a si fort humiliée, que je crois avoir perdu ce feu qui animoit mon coeur et ma plume.
Miladi est plus âgée d' un an que Sir Charles ; mais elle a, dans les traits, toute la douceur et la délicatesse qui font les plus aimables physionomies ; on la croiroit de deux ou trois ans plus

p284

jeune. Elle est grande et d' une taille légère ; il y a quelque chose de plus vif et de plus noble dans l' air et les traits de Miss Grandisson que dans les siens ; mais la complaisance et la bonté qui sont répandues sur son visage, inspirent pour elle plus de confiance et de penchant que pour sa soeur. On est sûr d' aimer l' une à la première vue. L' autre, on est comme prêt à lui demander la permission de l' aimer, et prêt à s' y engager, si elle le vouloit ; et cependant qu' elle y consente ou non, il est impossible de s' en défendre. Tout le monde parle de miladi L avec autant de respect que d' affection. Tout le monde vante sa discrétion et sa prudence. Miss Grandisson, dont le caractère est beaucoup plus libre, n' obtient pas toujours l' approbation qu' elle mérite ; et satisfaite du témoignage de son coeur,

elle se met au-dessus de l' opinion d' autrui.
Milord L sans pouvoir passer pour un bel homme, est d' une figure très-agréable. La bonté paroît peinte dans ses yeux avec un air de sens et d' honnêteté qui le fait respecter. Il est tout ce que ses yeux annoncent ; obligeant, sage, généreux, en un mot, un vrai noble de l' ancien tems.
On m' a promis toute l' histoire des deux familles, avec celle des amours de milord et de miladi, et des obligations qu' ils ont à leur frère, dont

p285

ils parlent sans cesse, et pour lequel ils ont une tendre déférence qui éclate jusques dans leurs regards. Que penser de ce frère ? A-t-il donc le secret de s' établir des droits sur la reconnoissance de tous ceux qui ont quelque rapport à lui ?
Je meurs d' impatience de me trouver seule avec Miss Grandisson, et de découvrir, peut-être, dans quelque intime entretien, par quel art il engage tout le monde à lui reconnoître une supériorité dont la plupart des hommes sont ordinairement si jaloux.
Si j' en croyois mes désirs, je renoncerois à toutes mes autres connoissances, pendant le séjour que je dois faire à Londres pour me livrer presqu' uniquement à cette charmante famille ; du moins, si je le pouvois, sans appréhender de me rendre importune. Le reste de mon tems seroit donné à M et Madame Reves, que je ne dédommagerai jamais à mon gré de tous les embarras que je leur ai causés. Avec quelle impatience j' attends ce mercredi, pour me voir avec toute la famille des Grandisson ! Car ils doivent se rassembler tous. J' ai plusieurs raisons d' attendre impatiemment ce jour. Cependant ce Sir Hargrave ne cesse point de m' effrayer.

p286

LETTRE 27

Madame Selby, à Miss Byron.
au château de Selby, 15 février.
Quoique depuis long-tems notre résolution, ma très-chère Henriette, soit de vous laisser une

liberté absolue dans votre choix, nous ne pouvons nous dispenser de vous apprendre les nouvelles propositions qu' on nous fait pour vous.
Ensuite il dépendra de vous seule de les accepter ou de les refuser.
Miladi D douairière de cette illustre maison, m' a fait l' honneur de m' écrire il y a plus d' un mois, comme vous le verrez par la date de sa lettre. Mais elle me recommandoit le secret jusqu' à ce qu' elle me donnât la liberté de le révéler. Elle me l' accorde aujourd' hui par une autre lettre, en me priant de vous informer de toutes ses ouvertures. J' ai communiqué à ma mère, à M Selby et à Lucie, ce qui s' est passé entre cette dame et moi. Ils ne m' expliquent point ce qu' ils en pensent par les mêmes raisons qui m' empêchent aussi de vous en marquer mon sentiment ; c' est-à-dire, jusqu' à ce que vous le demandiez vous-même.

p287

Mais ne voyons-nous pas, ma très-chère nièce, que depuis fort peu de jours, il est arrivé plusieurs changemens qui doivent refroidir les espérances de tous ceux qui cherchoient à vous plaire, du moins s' ils apprennent les circonstances et la situation où vous êtes. Je suis persuadée, mon cher amour, que vous ne serez jamais capable de résister aux mouvemens de cette reconnoissance qui a toujours eu tant de pouvoir sur votre coeur. La tendresse que votre oncle a pour vous, lui a fait contenir, dans cette occasion, le penchant que vous lui connoissez au badinage.
Il déclare, ma chère, qu' il a pitié de vous. Pendant que cette chère fille, dit-il, nous vantoit ses forces, et que, rejetant l' un, ou congédiant l' autre, elle se croyoit hors des atteintes du petit dieu devant lequel il faut, tôt ou tard, que les femmes viennent courber la tête, je ne l' ai point épargnée ; mais aujourd' hui que je la vois abimée dans une passion sérieuse, et qu' elle a tant de choses à dire pour son excuse, et que nous n' avons peut-être pour nous que l' espérance, pendant que le triomphe est du côté de Sir Charles ; son état, s' il est tel que je me l' imagine, m' inspire trop de compassion pour me permettre de la chagriner par mes railleries, sur-tout après tout ce qu' elle a souffert de ce vil Hargrave.

p288

Mille endroits de vos lettres, ma chère, nous ont ouvert les yeux sur votre inclination. Dans un commencement d' amour, les jeunes personnes s' efforcent toujours de se déguiser leur propre situation. Elles voudroient étouffer le feu, avant que d' appeler au secours ; mais cet effort même, est un souffle qui lui fait jeter des flammes. Elles cherchent des noms pour leurs sentimens ; tels, par exemple, que la reconnoissance. Mais apprenez, chère Henriette, qu' une reconnoissance aussi justement fondée que la vôtre, n' est qu' un nom d' emprunt pour l' amour. Le mérite de l' objet, l' excellence de votre coeur, la conformité des caractères, doivent amener l' amour d' un côté, peut-être des deux, si cette multitude de femmes, dont on vous a parlé, n' ont que des perfections modernes ; cependant, ma chère, c' est ce qu' il ne faut pas supposer, puisque les coeurs vertueux se trouvent et s' assortissent comme d' eux-mêmes. Il est vrai aussi que ces femmes peuvent ne s' être laissé prendre que par la figure extérieure. Un bel homme n' a pas besoin de toutes les qualités du chevalier Grandisson, pour engager le coeur d' une grande partie de notre sexe.
Ce qui augmente nos craintes, chère Henriette, c' est que nous-mêmes nous sommes tous amoureux de lui. Votre oncle s' est rencontré

p289

avec M Dasson, fameux avocat de Nottingham, qui est chargé de quelques affaires pour Sir Charles. Le détail où M Dasson est entré sur son caractère, dans ce qui regarde seulement ses fermiers et ses vassaux, suffit pour confirmer tout ce que la plus ardente reconnoissance et l' amour le plus passionné peuvent dire en sa faveur. Nous ne savons quelquefois si nous devons regretter le lâche attentat de Sir Hargrave, quoique vous ne puissiez pas douter que le récit de vos souffrances ne nous ait pénétrés jusqu' au fond du coeur. Si la fin répondoit à nos désirs, je ne regretterois rien. Mais c' est notre crainte, ma chère. Que deviendrois-je, disoit hier votre grand-maman, si la favorite de mon coeur se trouvoit engagée dans une passion sans espoir ? Expliquons-nous de bonne foi. Si vous y voyez quelque apparence, il faut vous résoudre à

jeter de l' eau sur le feu, tandis qu' il couve
encore, et qu' il n' a fait que pousser quelques
étincelles ; il faut l' éteindre, ma chère ; et
comment y parviendrez-vous, si ce n' est en
changeant votre liaison personnelle avec l' aimable
famille, dans une correspondance par écrit,
c' est-à-dire, en revenant vivre avec nous, avant
que la flamme ait gagné le comble ? Lorsque vous
serez ici, vous pourrez donner quelque espérance
au digne Orme, ou vous tourner du nouveau côté
qu' on

p290

vous propose. Comme la plus vive satisfaction
qui pût nous arriver, seroit de vous voir
heureusement mariée, nous ne souhaitons rien
plus ardemment. S' il y avoit quelque apparence...
vous m' entendez. Le diadême, ma chère, seroit
méprisable en comparaison.
Adieu, mon plus tendre amour. Je suis trompée,
si cette prudence qui vous a fait mériter
jusqu' ici tant d' applaudissemens, n' est appelée
à des épreuves que vous n' avez jamais connues.
Toute à vous, avec l' affection d' une mère,
Marianne Selby.

LETTRE 28

la comtesse douairiere de D à Madame Selby.
23 janvier.
Permettez, madame, que sans vous être
connue personnellement, je m' adresse à vous
pour une affaire de quelqu' importance, et que je
vous demande en même tems le secret, jusqu' à
ma première lettre, à l' égard même de M Selby
et de la jeune personne dont il est question.
Personne de ma famille, sans excepter le comte de
D mon fils, n' est informée de mes vues,

p291

et n' en aura la moindre connoissance, avant que
vous les ayez approuvées.
Mon fils est entré, depuis peu, dans sa vingt-cinquième
année. Il y a peu de jeunes gens, dans
la haute noblesse, à qui l' on puisse attribuer de
meilleures qualités. Sa minorité m' a donné le

pouvoir, lorsqu' il est entré en âge, de le mettre
en possession d' un bien fort noble et fort clair,
qu' il n' a point altéré, depuis qu' il vit dans
l' indépendance. Il n' y a rien à lui reprocher pour
la figure. On lui accorde du savoir et du jugement ;
sa conduite l' a fait respecter dans ses voyages.
Vous pouvez prendre la-dessus toutes les informations
qui conviennent à la prudence.
Notre plus grande passion, comme vous pouvez vous
l' imaginer, est de le voir heureusement
marié. Il est fort éloigné d' être un mauvais fils.
Je ne lui ai jamais reconnu que de la tendresse
et du respect pour moi. Un fils respectueux
promet un bon mari : il m' assure que son coeur est
sans engagement, et qu' il aura les plus grands
égards pour ma recommandation. Je cherche un parti
qui lui convienne : mais, quoique milord ne soit
pas indifférent pour la beauté, je porte les yeux
plus loin que l' extérieur dans une femme. Ma
première vue tombe sur la famille à laquelle une
jeune personne doit sa naissance et son éducation.
La qualité me touche peu : un homme de qualité,

comme vous savez, la confère à sa femme. Je
ne demande qu' une bonne et ancienne noblesse.
On sait, madame, que cet avantage ne manque
d' aucune part à la vôtre ; et si les conditions,
d' ailleurs, étoient agréées mutuellement, je vous
avoue que je serois flattée de votre alliance. La
jeune personne ayant reçu son éducation sous vos
yeux, votre caractère seroit un puissant motif
pour moi.
La beauté, le mérite et l' excellent naturel de
votre nièce Byron, font l' entretien et
l' admiration de tout le monde. Il ne se passe point
un jour, où je n' en entende parler avec de
nouveaux éloges. Je n' ai, madame, qu' une seule
question à vous faire aujourd' hui ; et je vous
supplie de me répondre avec l' ouverture qui
convient à l' importance de l' occasion, et que je crois
mériter par la mienne, surtout lorsque je promets le
secret, avec autant de fidélité que je le demande.
Les affections de Miss Byron sont-elles
absolument libres ? Notre délicatesse est extrême
sur ce point : c' est le seul auquel je m' attache
aujourd' hui. Si votre réponse est telle que je la
désire, nous en viendrons des deux côtés à d' autres
explications. Un mot, lorsque votre commodité vous
le permettra, ne sauroit manquer, madame, d' obliger
infiniment votre très-humble et très-obéissante

servante.
M D.

p294

LETTRE 29

Miss Byron, à Madame Selby.
à Londres, 28 février.
En vérité, ma très-chère tante, votre lettre me cause un extrême chagrin. Je suis une ingrate de le dire, lorsque vous n' avez jamais eu que de l' indulgence pour moi : mais si je ressens de la peine en effet, quoique peut-être sans raison, ne dois-je pas vous en faire l' aveu ?
Quelle est donc ma situation ? Quelles sont les circonstances qui m' ont fait perdre le pouvoir que je dois avoir sur moi-même, et qui changent en pitié le goût que mon oncle prend toujours à badiner ! Abîmée dans une forte passion !
L' espérance de mon côté et le triomphe de l' autre ! Des lettres qui me trahissent et qui vous font ouvrir les yeux ! Un commencement d' amour qu' on tâche de se déguiser à soi-même ! Des feux, des étincelles et des flammes ! La reconnoissance et l' amour, des noms qui vont l' un pour l' autre !
Ah ! Ma chère tante, comment avez-vous pu souffrir que mon oncle m' ait écrit dans ces termes ? Comment avez-vous pu les transcrire, et me les envoyer comme de vous ? Cependant,

p295

j' y vois quelques traits de tendresse qui ne peuvent venir d' un homme, ni même de toute autre femme que de ma chère tante.
Mais que faites-vous, madame, lorsque vous me déclarez vos propres préventions, en faveur d' un homme à qui vous croyez déjà tant d' avantages sur moi ? étoit-il besoin de me laisser voir que ses grandes qualités ont fait tant d' impression sur vous ? Ma grand' maman même n' épargne point sa fille. Elle tremble *pour une passion sans espoir.* oh ! Que le ciel m' ôte la vie, avant que je mérite jamais une si cruelle compassion !
Votre plume reprend des forces pour représenter

un feu qui couve, des étincelles échappées,
et pour m' exhorter à jeter de l' eau sur les
flammes. Chère tante ! Quelles images ! à qui
sont-elles appliquées ? Et par qui ? Me suis-je
donc si fort oubliée dans mes lettres ? Non, non,
je me les rappelle fort bien. Mais devriez-vous
dire que vous me pardonnez, si je suis dans cette
triste situation ? Devriez-vous dire que *vous
êtes tous amoureux* de cet excellent homme, et
parler de M Dasson, et de tous les éloges qu' il
fait de lui ? Vous auriez dû me déclarer, au
contraire, que si ma reconnoissance se change en
amour, vous ne me le pardonnerez jamais. J' aurois
le devoir alors, pour m' aider à vaincre une
passion dont il paroît que le succès vous
alarme.

p296

Fort bien. Il ne me reste donc plus que la fuite
pour me défendre : on m' exhorte à retourner
promptement en Northampton-Shire, soit pour
y commencer un nouveau traité avec milord...
soit pour donner des espérances à quelqu' ancien
amant. Pauvre Henriette Byron ! As-tu donc
besoin d' un remède si pressant ? Et c' est ta
tante Selby qui te donne ce conseil ? Mais ne
peut-on se promettre que Sir Charles te prendra
aussi en pitié ? Te verra-t-il *abîmée* dans une
si forte passion, sans t' offrir une main
secourable ? Oh non ! Avec les obligations
que tu lui as, peux-tu t' attendre de
lui en avoir encore plus ? Et peut-il faire, en
effet, plus qu' il a déjà fait pour toi ?
Mais qu' il me soit permis du moins d' essayer
mes forces : je ne me crois pas aussi malade qu' on
paroît se le figurer. Je veux courir les risques du
dîner de demain ; et si je me reconnois trop foible
pour continuer de faire face, je pourrai suivre le
charitable avis qu' on me donne. Je fuirai, plutôt
que de grossir le nombre de ces malheureuses
femmes qui soupirent peut être depuis longtems
pour le meilleur des hommes. Mais dans cette
supposition même, c' est-à-dire, si je prenois le
parti d' aller chercher de la protection sous vos
ailes, j' espère qu' il ne me sera point absolument
nécessaire d' allumer une nouvelle flamme pour
éteindre une autre idée. L' amitié de M Orme

p297

me sera toujours précieuse ; mais je me sens plus éloignée que jamais de penser à lui, sous un autre titre.
à l' égard des propositions de Miladi D elles ne demandent pas un moment de réflexion. Vous savez, ma très-chère tante, que je ne suis point encore rejetée par l' homme dont *vous êtes tous amoureux* . Mais, s' il faut m' expliquer sérieusement, j' avouerai que, sans me croire plus loin que la reconnoissance, qui est à la vérité un lien fort puissant, j' ai pour tous les autres hommes, non-seulement l' indifférence que j' ai toujours eue, mais une sorte de dégoût ; et si je connois mon propre coeur, il me semble que j' aimerois mieux passer une heure de chaque semaine avec Sir Charles et Miss Grandisson, que de me voir la femme d' aucun des hommes que j' ai vus ou connus jusqu' aujourd' hui. Si cette disposition se changeoit tôt ou tard en amour, et si je me trouvois *abîmée dans une passion sans espoir* , mon objet seroit Sir Charles. Je suis sûre qu' il n' en prendroit pas droit de m' insulter ; et tout humiliant qu' est le terme de pitié, je préférerois la sienne à l' amour de tout autre homme.
Vous aurez donc, ma chère tante, la bonté de répondre à Miladi D que je suis extrêmement sensible à l' opinion qu' elle a de moi ; que l' estime dont elle m' honore devient une raison

qui m' intéresse au bonheur de son fils ; et que sans croire l' égalité de fortune absolument nécessaire à la félicité de l' état conjugal, je suis persuadée que c' est une circonstance qui mérite de n' être pas négligée. Mais vous savez mieux que moi, madame, quel tour il convient de donner à votre réponse, après cette explication de mes sentimens. Je vous assure qu' ils sont tels que je viens de les déclarer, et que j' aurois du mépris pour moi-même, si j' étois capable de tenir un honnête homme en suspens, tandis que je balancerois en faveur d' un autre.
Je crains, madame, que cette lettre ne vous paroisse un peu trop libre. Mais je n' ai pas le coeur et l' esprit tranquilles : tous ces hommes ne me causent que du chagrin, l' un après l' autre. Sir Hargrave y est venu mettre le comble ; et si je n' en avois tiré l' avantage de connoître le meilleur de ce sexe, je crois que je me serois

déterminé à n' en voir jamais aucun ; du moins pour l' entendre un seul moment sur un sujet qui m' est devenu insupportable par la haîne que j' ai toujours eue pour les vaines adulations. Je me flatte qu' avec votre indulgence ordinaire, vous fermerez les yeux sur mes fautes, et que vous obtiendrez pour moi la même grâce de ma grand' mère et de mon oncle. Je suis, etc.
Henriette Byron.

p299

LETTRE 30

Miss Byron, à Miss Selby.
mardi au soir, 28 février.
Je ne veux pas différer un moment, ma chère, à vous rendre compte d' une visite que M Reves vient de rendre dans Saint-James-square. Il en apporte un papier qui contient ce qui s' est passé entre M Bagenhall et Sir Charles, à l' occasion de l' odieuse affaire qui me cause tant d' effroi. Sir Charles, à sa prière, lui a permis de nous le communiquer.
M Bagenhall alla hier au soir chez Sir Charles, pour lui demander, de la part de Sir Hargrave, un rendez-vous, le lendemain, aux carrières de Kinsington. Sir Charles pria M Bagenhall d' entrer avec lui dans son cabinet. Aussi-tôt qu' ils se furent assis, M Bagenhall lui dit que, s' étant déjà vu engagé dans une affaire de la même nature, il avoit eu le chagrin d' apprendre que ses démarches n' avoient pas été représentées fidellement, et qu' on avoit conseillé de prendre une précaution qui pouvoit paroître extraordinaire ; mais que, pour la satisfaction de Sir Hargrave, autant que pour mettre les choses dans leur véritable

p300

jour, il avoit amené un jeune écrivain, auquel il demandoit qu' il fût permis de jeter sur le papier tout ce qui alloit se passer dans cette conversation. Sir Charles lui répondit qu' il étoit le maître de le faire entrer, mais qu' il n' en voyoit pas la nécessité, et que ce qu' il

avoit à dire, ne demandoit pas une longue explication. Ne fussions-nous que deux minutes, répliqua M Bagenhall. J' y consens, lui dit Sir Charles ; et sonnant pour faire appeler l' écrivain, il fit mettre devant lui de l' encre et du papier. L' écrit fut lu après l' entretien ; et comme il devoit être transcrit pour Sir Hargrave, Sir Charles en demanda une copie, qui lui fut envoyée le même soir. Je ne changerai rien, ma chère, à l' ordre que j' y trouve, et chaque article sera précédé du nom de celui qui parle.
Sir Ch. vous m' avez déclaré, monsieur, l' intention de Sir Hargrave. Avez-vous lu la réponse que j' ai faite à sa lettre ?
M Bag. je l' ai lue, monsieur.
Sir Ch. croyez-vous que j' en doive d' autre ?
M B. Sir Charles conviendra que ce n' est point une réponse à laquelle un homme d' honneur doive s' arrêter.
Sir Ch. est-ce votre opinion que vous me donnez ici, M Bagenhall, ou celle de Sir Hargrave ?

p301

M B. celle de Sir Hargrave, monsieur, et je crois que ce seroit celle aussi de tout homme d' honneur.
Sir Ch. de tout homme d' honneur !
M Bagenhall. Un homme d' honneur n' auroit pas fait naître l' occasion qui vous amène chez moi. Au reste, en vous faisant cette demande, j' ai supposé qu' il n' y a qu' un intéressé dans ce différent.
M B. pardon, monsieur ; mais je n' ai pas voulu vous faire entendre qu' il y en eût deux.
Sir Ch. de grâce, dites-moi si vous êtes bien informé de l' entreprise de Sir Hargrave, et de toutes ses circonstances.
M B. Sir Hargrave m' a fait, sans doute, un récit exact. Il n' avoit que des vues honorables pour Miss Byron.
Sir Ch. il doit avoir eu de fort hautes idées de lui-même, s' il a cru que ce qu' il pouvoit se proposer de plus avantageux pour Miss Byron, fût capable de lui faire honneur. Mais vous, M Bagenhall, jugez vous que dans cette occasion Sir Hargrave ait fait le rôle d' un homme d' honneur.
M B. j' ai déjà dit à Sir Charles, que je ne suis point intéressé à l' affaire. Je ne prétends point justifier la conduite de Sir Hargrave.

Sir Ch. vous me permettrez donc de m' en rapporter

p302

à ma lettre ; je n' ai point d' autre réponse à faire. Pardon, M Bagenhall ; mon dessein n' est point ici de manquer à la civilité que je vous dois.
M B. point d' autre réponse, Sir Charles ?
Sir Ch. (à l' écrivain). Puisque Sir Hargrave doit lire votre écrit, marquez, monsieur, comme je le répète ; que je n' ai point d' autre réponse ; que celle que j' ai faite à Sir Hargrave doit le satisfaire ; qu' elle est telle qu' il convient à un homme d' honneur qui juge à propos d' en faire une ; et qu' un homme capable d' une action comme celle dont Sir Hargrave s' est chargé, m' en doit des remercîmens. Avez-vous écrit, monsieur ?
l' écrivain. oui, monsieur.
Sir Ch. ajoutez, s' il vous plaît, dans mes propres termes ; que Sir Hargrave doit se croire fort heureux, si les amis naturels de Miss Byron laissent tomber cette affaire ; que je prends sur moi néanmoins de les délivrer des craintes de cette nature, parce que je me regarde encore comme le protecteur de Miss Byron, pour les suites de l' aventure de Hounslow-heath ; que je remplirai fidellement tous les devoirs qui appartiennent à ce titre ; mais que je ne donne ce nom qu' aux démarches que mon coeur peut justifier, et que mon usage n' est point d' obéir à d' insolentes sommations... cependant je m' apperçois,

p303

M Bagenhall, que je ne fais que répéter ce que je me souviens d' avoir écrit.
M B. vous êtes vif, monsieur.
Sir Ch. non, en vérité. J' explique mes vrais sentimens, et j' en dirois moins, si Sir Hargrave ne devoit voir ce qui se passe ici.
M B. vous plaît-il, monsieur, de nommer le tems et le lieu ?
Sir Ch. pourquoi donc, monsieur ?
M B. pour faire raison à Sir Hargrave.
Sir Ch. dites, pour lui rendre service ; c' est à quoi mon plus mortel ennemi me trouvera toujours prêt. Qu' il sache, monsieur, que je ne lui

ai fait une longue lettre, que pour me décharger l' esprit de tout ce que j' avois à dire dans cette occasion.
M B. et c' est votre seule réponse ?
Sir Ch. joignez-y, si vous le voulez, que s' il arrivoit encore à Sir Hargrave de s' engager dans une indigne entreprise, et si l' on employoit ma protection contre ses outrages, je l' accorderois de toutes mes forces, fût-il environné d' autant de guerriers qu' il a d' hommes à son service. Je suppose néanmoins qu' on ne pût rien attendre du secours des loix ; car je n' entreprends point sur les droits de la magistrature, et je ne mets pas l' honneur à me faire l' arbitre de ma vengeance, ou l' exécuteur de celle d' autrui.

p304

M B. rien de si noble, monsieur. Mais Sir Hargrave assure qu' il ne vous a point offensé. C' est l' opinion qu' on m' a donnée de votre caractère, et la certitude que j' ai du courage de mon ami, qui m' ont fait chercher le moyen de prévenir des suites funestes, en écrivant à Miss Byron, que Sir Hargrave l' aime plus que sa propre vie. Si les propositions que je lui fais...
Sir Ch. elles sont étranges, M Bagenhall. Avez-vous pu vous en promettre quelque fruit ?
M B. pourquoi non, monsieur ? Il paroît qu' elle est sans engagement. Je ne m' imagine point que Sir Charles ait lui-même des vues sur elle.
Sir Ch. nous sommes tombés insensiblement, monsieur, sur un sujet qui n' a point de rapport à nos explications. Dites à Sir Hargrave, si vous n' aimez mieux laisser cette peine à l' écrivain, que je lui conseille de prendre du tems pour s' informer de mon caractère, et des motifs qui me font refuser le rendez-vous qu' il propose. Dites-lui que les insolens m' ont quelquefois irrité ; mais que dans ces occasions, j' ai toujours eu le bonheur de les châtier, sans qu' il en ait coûté la vie à personne, et sans m' écarter de mes principes sur le duel.
M B. voilà, monsieur, un langage magnifique.

p305

Sir Ch. oui, M Bagenhall, et je serois

fâché de l' avoir tenu, si je n' avois l' espérance qu' il pourra conduire Sir Hargrave à des informations aussi utiles pour lui que pour moi.
M B. je souhaiterois que deux hommes, dont j' honore la naissance et le caractère, fussent mieux ensemble, ou que si Hargrave n' eût pas tant souffert dans cette malheureuse aventure.
Sir Ch. à quoi mènent toutes ces longueurs ? Je vous prends, monsieur, pour un honnête homme, surtout lorsque vous cherchez, dites-vous, le moyen de prévenir d' autres suites ; c' est ce qui m' a fait prolonger un entretien fort inutile, car je répète encore que je m' en tiens à ma lettre.
M B. j' avoue, monsieur, que votre fermeté me cause de l' admiration ; mais il n' est pas moins surprenant pour moi, qu' avec des sentimens si nobles, vous puissiez refuser à un homme d' honneur la satisfaction qu' il vous demande.
Sir Ch. c' est à ces sentimens mêmes qu' il faut attribuer mon refus, M Bagenhall, et la disposition qui m' empêche d' en craindre les suites.
M B. si vos actions y répondent, monsieur, comme je suis porté à le croire par ce que j' ai appris de l' affaire d' Hounslow-heath, par ce que j' entends, et par tout ce que je vois de vous, je

vous regarde comme un prodige, et je serois charmé de pouvoir servir à votre reconciliation.
Sir Ch. détrompez vous, monsieur. Je ne veux point d' amitié avec un homme capable d' un attentat tel que celui où j' ai surpris Sir Hargrave. Mais j' expliquerai volontiers les conditions auxquelles je promets de le voir sans aversion et sans mépris. Les voici : qu' il rejette une indigne entreprise sur la violence de sa passion ; qu' il en marque du regret, et qu' à genoux, s' il lui plaît, il demande pardon à la plus aimable de toutes les femmes, en reconnoissant qu' il ne le mérite point, si Miss Byron a la bonté de l' accorder. Le plus brave des hommes peut fléchir sans honte le genou devant une femme, après avoir eu le malheur de l' outrager.
M B. juste ciel ! Souhaitez-vous, Sir Charles, que cela soit écrit ?
Sir Ch. je l' exige même ; et si Sir Hargrave a dans l' ame quelque étincelle du véritable honneur, il embrassera volontiers l' occasion d' en suivre les mouvemens. écrivez,

monsieur, que la confusion et la douleur sont la seule satisfaction qui puisse expier un mal commis.
Je certifie que cette relation est fidelle. à Londres, dans le cabinet de Sir Charles Grandisson, le 27 février.
Henri Cotes.

p307

Votre coeur ne sent-il rien, ma chère Lucie, à présent que vous avez fait cette lecture ? Et ne voyez-vous pas briller l' admiration sur le visage de tous ceux qui vous écoutent ? De grâce, regardez-y. Cependant vous aimiez déjà tous cet excellent homme, et vous êtes tous persuadés que je l' aimois aussi. Hé bien, vous en penserez ce qu' il vous plaira ; mais je ne vois rien à redouter avec un homme vertueux.
Vous vous figurez que je n' ai pu me défendre d' un peu d' agitation, lorsque je suis arrivée à la question de M Bagenhall, si Sir Charles n' avoit pas lui-même quelques vues sur moi ? Je suis fâchée de vous dire, ma chère Lucie, que je me suis sentie plus émue que je ne l' aurois souhaité. Il faut, je le vois bien, que je veille un peu sur moi-même. Pour ne vous rien déguiser, j' ai mis alors l' écrit sur ma table, et j' appréhendois de lire la réponse de Sir Charles. Vous voyez que j' aurois pu m' épargner des craintes si folles. Suis-je d' assez bonne foi, ma chère ? Mais si vous n' arrivez point à cet article, avant que de vous en être apperçue, il n' est pas besoin de le lire à mon oncle.
M Bagenhall partit si content, comme Sir Charles l' a reconnu lui-même, que M Reves en tire de fort bonnes espérances. Cependant les conditions... en vérité, ma chère, je ne

p308

souhaite de voir Sir Hargrave, ni à genoux, ni sur ses pieds. Je suis sûre que sa vue me causeroit une violente émotion. Il m' est resté de fortes impressions de sa malice et de sa cruauté. Je ne prendrois pas plaisir d' ailleurs à voir le misérable avec sa bouche défigurée. Il paroît qu' on lui a cousu la lèvre, et qu' il porte une grande mouche noire sur sa blessure.
Comme nous n' apprenons point que Sir Charles

ait entendu parler de rien, depuis la visite de
M Bagenhall, je me flatte que le jour de demain
se passera sans aucun nuage.

LETTRE 31

Miss Byron, à Miss Selby.
mercredi au soir, premier mars.
Vous attendez, ma chère, le récit de ce
qui s' est passé aujourd' hui dans
Saint-James-square.
Nous avons trouvé chez Sir Charles Grandisson,
avec milord et miladi L le jeune milord
G un des adorateurs de Miss Grandisson ;
Miss *Jervin* , jeune personne d' environ
quatorze ans, qui est sous la tutelle de Sir
Charles, M Everard Grandisson, et M Barlet,
docteur en théologie,

p309

dont j' aurai l' occasion de vous faire plus
d' une fois l' éloge. Sir Charles nous a conduits
d' abord dans une chambre voisine de la salle à
manger, où les deux soeurs étoient à nous attendre.
Elles nous ont reçus avec les témoignages d' une
vive affection.
Je veux, nous a dit Sir Charles, vous faire
connoître la compagnie que vous aurez à dîner.
Milord L que vous connoissez déjà, est un
des meilleurs hommes du monde. Je l' honore à
ce titre, et je l' aime comme le mari de ma soeur.
M Grandisson, que nous appelons familiérement
Everard , est un jeune homme plein de feu. Il
est disposé à vous admirer, Miss Byron. Vous ne
croirez peut-être point la moitié des jolies choses
qu' il va vous dire, et vous serez la seule qu' il
aura peine à persuader. Milord G est un
jeune homme fort modeste, bien élevé, d' une
figure agréable, mais si amoureux d' une jeune
personne, que je me dispense de nommer, qu' il
ne paroît pas devant elle avec la dignité qui ne lui
manque pas dans d' autres occasions. Pourquoi
rougir, chère Charlotte ?
Vous verrez aussi le docteur Barlet : c' est un
homme à cheveux gris, et de la plus gracieuse
physionomie du monde, qui réunit dans son
caractère, la bonté, les lumières du savoir, la
prudence et la modestie. Son premier sourire vous
fera découvrir

p310

son coeur peint sur son visage. Lorsqu' il
m' arrive quelqu' un à qui j' aie dessein de plaire,
je lui donne le docteur Barlet pour compagnie.
Il n' a qu' un défaut, qui est de parler trop peu ;
mais s' il parloit davantage, ceux qui l' entendent
ne voudroient pas rompre le silence.
Miss émilie Jervin, ma pupille, est une fille
aimable. Son père, dont j' ai connu la probité, n' a
pas été fort heureux dans son mariage. Il est mort
à Florence, où, par ses dernières dispositions, il
m' a confié le soin de cette unique héritière d' une
fortune considérable, mais dispersée, et que je n' ai
pas eu peu de peine à rassembler. C' étoit un
négociant, que le malheureux naturel de sa femme
avoit forcé de quiter l' Angleterre. J' ai déjà eu
quelques démêlés avec elle, et je ne me flatte
point d' en être quitte. Ma soeur a pris beaucoup
d' affection pour émilie ; et son mérite, autant
que le souvenir d' un père, avec lequel j' ai vécu
dans une étroite liaison, me la rend aussi fort
chère.
Le malheureux naturel de Madame Jervin ! A
dit Miss Grandisson, en regardant son frère, c' est
traiter fort doucement une femme des plus
abandonnées. Fort bien, a répondu Sir Charles ;
mais je n' ai voulu donner qu' une légère idée de
l' histoire d' émilie, pour disposer Miss Byron
en sa faveur, et pour faciliter leur connoissance :
émilie, qui

p311

brûle d' obtenir l' amitié de Miss Byron, ne
manquera point de lui raconter toutes les aventures
de sa vie. Quelle nécessité de faire un portrait si
fidelle de la mère, lorsqu' il n' est question que de
la fille ? Miss Charlotte a pris fort bien cette
leçon, et l' en a remercié fort affectueusement.
émilie, a-t-il repris en se tournant vers moi,
n' est pas toujours à Londres avec nous, quoique sa
passion soit de ne pas perdre de vue mes soeurs...
et d' être sans cesse avec vous, a interrompu
Miss Charlotte. Mais quelques mots que M Reves
a dit à l' oreille de Sir Charles, et que j' ai
secondés des yeux, parce que j' en ai deviné le
sujet, l' ont empêché de répondre à sa soeur.
M Reves lui a demandé s' il avoit eu des nouvelles
de Sir Hargrave. Il a répondu, sans affectation,

qu' il n' avoit entendu parler de rien ; qu' il étoit difficile à ceux qui ont vécu longtems dans l' erreur, de se soumettre tout d' un coup à de nouvelles méthodes ; mais qu' il auguroit avantageusement de ce silence.
Ensuite, nous ayant quittés un instant, il est rentré avec Miss Jervin. Nos messieurs, m' a-t-il dit, paroissent engagés dans une profonde conversation ; mais je connois l' impatience que cette jeune personne a d' être présentée à Miss Byron. C' est mon émilie. Permettez-lui, mademoiselle, d' aspirer quelquefois à l' honneur de vos instructions,

p312

dans l' absence de ma soeur, et de vous demander en général un peu d' attention sur sa conduite, autant qu' elle vous en paroîtra digne. Il se trouve peu d' hommes, ma chère Lucie, qui sachent faire un compliment à une femme, sans en rabaisser une autre. Combien de fois avons-nous observé, vous et moi, que la politesse est rare dans un frère ? J' embrassai l' émilie de Sir Charles, et je lui dis que je chercherois l' occasion de me recommander à son amitié. Miss Jervin est en effet une jeune personne très-aimable. Elle est grande, pour son âge, a le port noble, et le teint fort beau ; quelques traces de petite vérole n' empêchent point qu' elle ne soit jolie. Un air de douceur, qui est répandu dans ses manières et dans toute sa figure, lui donne beaucoup d' avantages. J' ai jugé, au premier coup d' oeil, que toute son ambition est de plaire. Elle m' a fait deux ou trois jolis complimens ; et quand Sir Charles ne me l' auroit pas recommandée, je me serois senti pour elle une vive inclination.
M Grandisson est entré. Par ma foi, Sir Charles, a-t-il dit en s' approchant, mon impatience l' emporte : savoir ici la plus belle dame d' Angleterre, et me voir empêché si longtems de lui rendre mon hommage, c' est ce qu' il m' est impossible de soutenir. Il m' a saluée d' un air fort galant. Il a salué

p313

M et Madame Reves ; et se tournant vers Miss Grandisson, il a juré sur son ame que la

renommée étoit au-dessous de mes perfections ; et d' autres flatteries de cette nature. Ne vous ai-je pas dit, lui a répondu sa cousine, que vous en jugeriez comme nous ?
Tous les complimens de M Grandisson ne m' ont point inspiré plus de goût pour lui. Peut-être aurois-je eu moins d' indifférence pour ses politesses, si je n' avois pas connu M Greville, M Fenwick, et le chevalier Pollexfen. Je m' imagine que les gens de cette trempe se ressemblent tous. Pauvres personnages ! Que vous êtes loin de mon coeur !
Sir Charles, s' adressant alors à Madame Reves et à moi, nous a proposé de passer dans l' appartement. Milord L et milord G qui nous ont entendu approcher, sont venus au-devant de nous, avec le docteur Barlet. Sir Charles, après les avoir présentés, a dit agréablement au docteur, que sur le portrait qu' on lui avoit fait de Miss Byron, il étoit prêt à parier, qu' entre cinquante dames qu' il n' auroit jamais vues, il l' auroit distinguée tout d' un coup. J' ai pris occasion de ce compliment pour assurer le docteur que je lisois dans sa figure le caractère que Sir Charles m' avoit vanté, et qu' il m' auroit

inspiré de la vénération dans quelque lieu que j' eusse pu le rencontrer. En effet, ma chère, ce bon ministre a quelque chose de si respectable dans la physionomie, qu' il est impossible de lui refuser ces sentimens. Il m' a répondu que la bonté de Sir Charles prévenoit toujours ses désirs, et qu' il ne pouvoit trop le remercier de l' occasion qu' il lui donnoit de voir et de féliciter une nouvelle soeur, qui alloit augmenter l' éclat d' une si belle famille.
Un valet de chambre est venu dire quelques mots à l' oreille de Sir Charles, qui lui a répondu : conduisez-le dans mon cabinet ; et sortant presqu' aussi-tôt, il m' a laissée aux prises avec M Grandisson, qui m' a dit mille fadeurs, auxquelles d' autres idées ne m' ont pas permis de prêter beaucoup d' attention. Un quart d' heure après on est venu avertir M Reves que Sir Charles le demandoit pour un moment. Il est revenu assez vîte, mais ses regards ne m' ont pas plu à son retour. Sir Charles qui n' étoit pas encore descendu, lorsque le maître d' hôtel est venu avertir qu' on avoit servi, a fait dire qu' il nous supplioit de ne pas l' attendre, et qu' il seroit à table aussi-tôt que

nous. C' est quelque nouvelle peine, ai-je pensé, qu' on lui cause sans doute à mon occasion. Il est venu n' anmoins, lorsqu' on étoit prêt à s' asseoir.

p315

Son visage m' a paru serein, et je l' ai vu sourire sans affectation. Ses regards m' ont moins inquiétée que ceux de M Reves.
Mais comptez, ma chère, qu' il s' est passé quelque chose que je ne puis tirer de mon cousin. Je m' étois flattée qu' il m' en informeroit, lorsque nous serions revenus au logis. L' étranger pour lequel on étoit venu demander Sir Charles, étoit sûrement ce Bagenhall. M Reves n' a pu le désavouer. J' en ai jugé par la prière qu' il a reçue lui-même de sortir. C' est de moi, n' en doutez pas, qu' il doit avoir été question.
Le dîner s' est passé avec plus d' agrément que je ne le puis décrire. Sir Charles est le plus amusant de tous les hommes. M Grandisson n' a pas cessé de donner carrière à sa galanterie. Milord L parle peu, mais tout ce qu' il dit mérite de l' attention. Le docteur Barlet se faisoit écouter avec autant de respect que de plaisir ; il se seroit attiré cette distinction par lui-même, quand les déférences du maître de la maison n' auroient pas engagé tout le monde à lui rendre le même tribut. Sir Charles lui faisoit diverses questions, auxquelles il étoit évident qu' il auroit pu répondre lui-même ; mais il les faisoit d' un air aussi docile, il recevoit les réponses du docteur avec autant de satisfaction que s' il eût acquis de nouvelles lumières. Ah ! Lucie, vous vous imaginez bien que

p316

cet homme admirable ne perdoit rien à mes yeux, par sa politesse et sa condescendance.
Il a donné à milord G l' occasion de briller, en faisant tomber le discours sur divers détails dont il le savoit fort bien instruit. Ce jeune seigneur a voyagé. Il est connoisseur en antiquités.
Les ménagemens de Sir Charles l' ont fait paroître avec beaucoup d' avantage sous les yeux redoutables de Miss Grandisson. En vérité, ma chère, elle le traite un peu cavalièrement. Je lui en ai témoigné quelque chose. *une Miss Howe,* lui ai-je dit à

l' oreille, *pour un véritable Hickman,* m' a-t-elle répondu ; mais elle prétend qu' il y a cette différence : Miss Howe, m' a-t-elle dit, cédoit à l' inclination de sa mère, et se proposoit d' épouser M Hickman, lorsqu' elle le maltraitoit le plus ; au lieu que je ne suis pas déterminée à prendre milord G. Quelque jour, a-t-elle ajouté, en levant la main et d' un air d' admiration, milord promet de nous faire voir sa collection de papillons et d' autres brillans insectes. Voulez-vous en être ? C' est-à-dire, du nombre des curieux, ai-je répondu en souriant. Elle a rougi de l' équivoque : mais reprenant d' un ton sérieux, elle a dit qu' elle n' avoit jamais vu de collection d' insectes, sans admirer beaucoup plus l' auteur de

p317

ces admirables productions, que ceux qui passent leur vie à les recueillir ; et puis, a-t-elle ajouté avec ses grâces ordinaires, que penser d' un amant qui s' amuse des ailes colorées d' un papillon, lorsqu' une belle dame fait le papillon du matin au soir pour occuper son coeur et ses yeux ?
Milord est excessivement amoureux. Qui ne le seroit pas de Miss Grandisson ? Mais je la crois trop supérieure à lui. Quel parti prendre, pour une femme qui se voit recherchée d' un homme dont les talens sont inférieurs aux siens ? Faut-il qu' elle renonce à ses avantages naturels ? Les doit-elle ensévelir uniquement pour relever l' homme dont elle est aimée ? Elle n' a pas le droit de choisir, comme ce sexe ; elle n' a que celui du refus, et pour peu qu' elle désire de plaire à ses parens, elle ne l' a pas toujours.
Cependant on entend dire que les femmes ne doivent point encourager les sots et les ridicules, et que leur préférence doit se déclarer pour les hommes sensés. Fort bien ; mais que feront-elles, si leur malheur les condamne à ne rencontrer que des sots ? Le goût du siècle, parmi les hommes, n' est-il pas la parure, les équipages et toutes les recherches du dehors ? La culture de l' ame fait-elle la moindre partie de leur étude ?
En un mot, les hommes sont au fond de l' eau, ma chère, et les femmes ont assez de peine à nâger sur la surface. Milord G est

p318

trop affecté dans son ajustement. On m' a dit que Sir Walter l' est encore plus. Que peuvent-ils prétendre, lorsqu' ils ont Sir Charles devant les yeux ? S' il donne un peu dans le goût moderne, on voit que c' est par complaisance pour la mode, et pour éviter la singularité. Je voudrois savoir s' il approuve simplement les vues de milord G sur sa soeur. En tout cas, je répondrois bien que ce n' est pas sans de fortes raisons.
Si cet odieux Hargrave pouvoit sortir une fois de ma tête, je satisferois ma curiosité sur mille choses que je suis impatiente de savoir.
Miss Jervin s' est conduite avec beaucoup de discrétion. Avec quel plaisir paroît-elle suspendue à chaque mot qui sort des lèvres de son tuteur ? Aimable fille ! Que je la plaindrois, si sa reconnoissance pour un tel bienfaiteur la conduisoit insensiblement à l' amour ! Réellement j' ai pitié de tous ceux qui aiment sans espérance. Ne secouez pas la tête, mon cher oncle. N' ai-je pas toujours parlé avec compassion de M Orme et de M Fouler ? Vous en êtes témoin, chère Lucie.
Miss Jervin est toujours prête à sourire, mais ce n' est pas un sourire vague et puérile ; on y remarque des distinctions et de l' intelligence. Au fond, elle parle peu ; l' on ne dit rien qu' elle n' écoute avec attention : d' où je concluds qu' elle a beaucoup de prudence pour son âge.

p319

Je croyois avoir épuisé l' article des hommes ; mais il me reste quelque chose à dire de M Grandisson, que je n' ai fait que nommer, quoiqu' à ses propres yeux, il ne fût pas assurément le dernier de nos convives. C' est un homme de taille moyenne, qui n' a rien de beau pour moi, mais qui approche assez du bel homme, pour mériter qu' on lui pardonne d' avoir cette opinion de lui, surtout lorsque, suivant le témoignage de ses propres amis, il est sujet à des erreurs d' un autre ordre. Il se met fort proprement : il se donne pour un des inventeurs de nos nouvelles modes ; mais on lui accorde du moins d' être un des premiers à les suivre. Il ne manque point une assemblée, ni un spectacle. C' est lui qui régle le goût du théâtre, il danse, il chante, il rit d' assez bonne grâce ; trois qualités dont il convient qu' il fait gloire : cependant ce n' est pas le bon sens qui lui manque : mais il y a peu d' apparence qu' il pense jamais à le cultiver, puisqu' il paroît embarrassé,

lorsqu' il arrive à Sir Charles de lui reprocher
quelque légèreté, ne fût-ce que d' un coup d' oeil.
Il rougit alors, il prend un air contraint ; ses
yeux et le mouvement de ses lèvres semblent
demander la faveur de l' assemblée. Un sourire forcé,
fait entendre qu' il tourneroit l' aventure en
plaisanterie, s' il croyoit qu' elle dût lui nuire
dans l' opinion de ceux qu' il voit autour de lui ;
mais

p320

tous ses mouvemens font connoître qu' il sent la
supériorité de celui dont il craint si vivement les
moindres censures. Quel mari que M Grandisson,
pour une femme qui auroit l' ame supérieure
à la sienne ! Qu' il lui feroit payer chèrement cet
avantage par ses artificieux dédains ! Mais il se
fait honneur d' avoir évité jusqu' aujourd' hui les
chaînes conjugales. Je crois, malheureusement
pour notre patrie commune, qu' elle a beaucoup
plus de ces ennemis du mariage, qu' il n' y en
avoit il y a peu d' années ; et insensiblement leur
nombre, qui entraîne la condamnation de quantité
de femmes au célibat, ne fera qu' augmenter
de jour en jour.
Encore un mot sur M Grandisson. Son âge est
d' environ trente ans : on lui attribue la gloire
d' avoir ruiné deux ou trois femmes. Sir Charles
l' a rappelé depuis peu de mois à quelques
sentimens de honte, contre lesquels il paroissoit
endurci. On croit qu' il a diminué sa fortune, qui
étoit fort considérable, par les désordres de sa
vie et par sa passion pour le jeu. Sir Charles n' a
pas trouvé de plus sûr moyen pour le guérir,
que de l' engager souvent à lui tenir compagnie.
Il connoît assez le prix de cette faveur ; car il
avoue quelquefois à Miss Grandisson, qu' il l' aime
et qu' il le craint presque également. Il ajoute
même qu' il donneroit le monde entier, s' il en

p321

étoit le maître, pour ressembler parfaitement à
Sir Charles.
Mais il est tems de finir une lettre qui deviendroit
trop longue, sans être plus ennuyeuse, si j' entrois
dans le détail de tous leurs discours. D' ailleurs,
le silence que M Reves s' obstine à garder

sur la visite de ce Bagenhall, ne me laisse pas l' esprit tranquille. Je suis d' autant plus inquiète, qu' il me le paroît beaucoup lui-même. Il attend sans doute quelque nouvelle explication, dont il espère du soulagement ; mais comment puis-je être assurée qu' elle n' augmentera pas sa peine ? Je ne comprends pas pourquoi nos amis nous laissent ignorer ce qui nous intéresse plus qu' eux. Si c' est leur tendresse qui les porte à cette réserve, ils devroient songer que dans une occasion de cette nature, elle cause autant de chagrin qu' on en peut craindre de la plus nette ouverture ; sans compter, ma chère, que cette discrétion affectée suppose tant de force d' esprit dans celui qui fait le mystérieux, et tant de foiblesse au contraire dans ceux à qui on cache les événemens ! ... mais je deviens impertinente, et je ferai mieux de chercher du remède à mon impatience, dans le repos du sommeil.

p322

LETTRE 32

Miss Byron, à Miss Selby.
jeudi au soir, 2 mars.
Et d' où croyez-vous que soient venues les réserves de M Reves ? D' un incident qui m' auroit fort alarmée. Je lui suis très-obligée de m' avoir épargné ce tourment, quoique l' incertitude m' en ait causé beaucoup d' autres. Lisez tout ce que je viens d' apprendre.
Je vous ai dit que l' étranger, qui avoit fait demander Sir Charles, étoit M Bagenhall, et que Sir Charles avoit fait appeler M Reves, qui étoit revenu avec des apparences dont je n' avois pas été satisfaite. C' est de M Reves même que je tiens d' abord tout ce qui s' est passé sous ses yeux.
Sir Charles le prit un peu à l' écart. Ce malheureux homme, je parle de Sir Hargrave, lui dit-il, semble chercher un prétexte pour digérer un traitement dont il se croit trop humilié : il faut accorder quelque chose à sa situation. Vous allez entendre ce qu' il me fait proposer ; mais que personne, je vous prie, n' en soit informé jusqu' au dénouement ; ce jour est consacré au plaisir.

p323

Vous, M Reves, qui êtes déjà dans le secret, vous pouvez répondre ici pour votre chère cousine.
Il le conduisit vers M Bagenhall. Voilà M Reves, dit-il à l' autre ; et se tournant vers mon cousin, monsieur, continua-t-il, entre plusieurs demandes auxquelles je ne puis consentir, mais dont il est inutile de vous informer, parce qu' elle ne regardent que moi, Sir Hargrave insiste sur la liberté de voir Miss Byron. Il donne pour raison, qu' elle est absolument libre. L' est-elle, monsieur.
Mon cousin répondit qu' il osoit assurer que je l' étois ; et M Bagenhall ayant nommé M Greville, M Orme, et quelques autres, il protesta non-seulement que je n' avois jamais prêté l' oreille à leurs offres, mais que rien ne m' étoit plus à charge que leurs importunités.
Il n' est pas surprenant, reprit civilement Sir Charles, que Miss Byron ait un grand nombre d' admirateurs ; mais le chevalier Pollexfen bâtit des espérances sur la certitude de sa liberté ; il fait plaider pour lui ses souffrances, ses honorables intentions, dans le tems même qu' il s' est flatté de la vaincre par des mesures si violentes ; il en appelle à elle-même, pour ce qu' il nomme la pureté de sa conduite, pendant qu' elle étoit entre ses mains ; il offre des conditions sans bornes ;

p324

n' y a-t-il aucune apparence que Miss Byron... non, non, interrompit mon cousin ; absolument aucune. Quoi ! M Reves ! Lui dit Bagenhall ; pas même pour sauver la vie d' un honnête homme ? Si vous parlez de la mienne, répondit Sir Charles, je vous prie d' être là-dessus sans inquiétude. Si vous entendez le pauvre Sir Hargrave, je déclare qu' elle est en sûreté de ma part, du moins par des ressentimens prémédités.
Croyez-vous, monsieur, ajouta-t-il, en regardant M Reves, que Miss Byron puisse supporter la vue de Sir Hargrave ? Je m' imagine qu' il pense à lui demander pardon. Consentira-t-elle à recevoir sa visite ?
Si jamais une femme fut adorée, interrompit Bagenhall, c' est Miss Byron, par Sir Hargrave. La voie même qu' il a tentée pour en faire sa femme, n' en peut laisser aucun doute. Vous promettez, monsieur, en s' adressant à Sir Charles

de ne pas mettre d' obstacle à ses espérances ?
Je répète, lui dit Sir Charles, comme je vous l' ai déclaré plus d' une fois, que Miss Byron est encore sous ma défense. Si Sir Hargrave est disposé, comme il le doit, à lui demander pardon ; s' il l' obtient, et même aux conditions qu' il désire, je me persuaderai que Miss Byron et lui peuvent être plus heureux ensemble que je ne me l' imagine à présent. Je ne souhaite point d' être regardé

p325

sous un autre titre que celui du protecteur de Miss Byron contre la violence ; et je ferai gloire de l' être aussi long-tems qu' elle ne refusera point mes services. Mais l' occasion doit être imprévue ; ce doit être au défaut du secours naturel des loix. Je ne m' engagerai jamais, pour la satisfaction d' un adversaire, ni pour la mienne, dans une vengeance froide et préméditée.
Mais, monsieur, répliqua Bagenhall, considerez que Sir Hargrave est maltraité dans cette occasion ; vous lui refusez la satisfaction qu' il demande, et vous ne songez point que, suivant les loix de l' honneur, on n' a point droit à des traitemens honorables lorsqu' on refuse...
eh ! De qui sont-elles, interrompit vivement Sir Charles, ces loix auxquelles vous donnez le nom de loix d' honneur ? Je n' en connois point d' autres que celles de Dieu et celles de mon pays.
Mais, pour terminer de vaines explications, dites à Sir Hargrave que, quelque peu de fond qu' un homme d' honneur ait à faire sur celui qui a pu maltraiter une femme sans défense, j' irai demain, s' il y consent, déjeûner avec lui dans sa propre maison. Je veux bien n' attribuer qu' à la violence de sa passion l' indigne outrage dont il s' est rendu coupable. Je veux croire qu' il s' est abusé dans ses réflexions, jusqu' à se figurer que le mariage seroit une réparation pour son injustice ;

p326

et je veux me fier à son honneur, suivi d' un seul valet, qui se promènera devant sa porte, sans y entrer, que pour recevoir mes ordres après ma visite. Mon épée sera ma seule escorte,

non que je m' attende d' avoir occasion de la tirer, mais pour ne pas donner lieu de croire que j' aie dû ma sûreté à l' impuissance de me défendre. Et je vous prie, M Bagenhall, soyez présent à cette entrevue ; présent, vous et tous ses amis, au nombre qui lui conviendra.
Je vous avoue, ma chère Lucie, que lorsque M Reves est arrivé à cet endroit de son récit, la respiration m' a manqué.
M Bagenhall parut surpris, et demanda aussitôt à Sir Charles, s' il parloit sérieusement. Je serois fâché, répondit-il, de passer pour un téméraire. Sir Hargrave me menace ; je n' éviterai jamais ceux qui osent me menacer. Vous m' avez fait entendre, monsieur, que je n' ai pas droit d' exiger un procédé noble, si je ne consens point à le voir avec des intentions meurtrières ; je répète encore que je ne verrai jamais personne avec cette intention, quoique j' aie raison de me fier autant à mon bras qu' à la justice de ma cause. Si l' on pense à des voies lâches, je ne suis pas plus en sûreté contre un assassin, dans mon lit, que dans la maison de Sir Hargrave. Celui qui refuse un appel, doit faire connoître à celui qui l' envoie,

p327

qu' il a d' autres motifs que la crainte pour le refuser. Je veux mettre l' honneur de Sir Hargrave à l' épreuve. Vous lui direz, monsieur, que je porterai fort loin la patience ; mais que, fût-il un prince, je ne souffre pas l' insulte.
M Bagenhall encore plus surpris, lui demanda s' il étoit résolu en effet... oui, monsieur, interrompit Sir Charles. Je vois que pour satisfaire Sir Hargrave, il faut une démarche extraordinaire ; et si je n' apprends point aujourd' hui qu' il s' y oppose, je serai demain chez lui à dix heures du matin.
Ce récit, ma chère, me fait encore trembler en l' écrivant.
Sir Charles dit alors à M Reves ; vous me perdrez, monsieur, s' il vous échappe un mot de tout ce que vous avez entendu, même avec Madame Reves. Mon cousin demanda qu' il lui fût du moins permis de l' accompagner chez Sir Hargrave. Non, répondit Sir Charles. Vous prévoyez donc du danger ? Reprit M Reves. Non, non, repliqua mon glorieux libérateur. Je dis qu' il faut faire quelque chose en faveur de Sir Hargrave. Il se croit méprisé. Je veux lui donner

la satisfaction de conclure à son avantage, que
je n' ai point de mépris pour un homme avec
lequel j' en use avec cette confiance. Allez
rejoindre la compagnie, M Reves, et que personne

p328

ne sache le sujet de votre absence et de la mienne.
Je vous ai dit, ma chère, quelle différence j' avois
remarquée sur le visage de l' un et de l' autre,
lorsqu' ils revinrent successivement. Comment ce
grand homme ; car ne lui dois-je pas ce nom ?
Put-il faire, à son retour, la joie et l' amusement
de tous les convives, sans nous donner le
moindre soupçon de ce qui venoit d' arriver ?
Avant notre départ, M Reves l' ayant pris
en particulier, pour lui demander ce qui s' étoit
passé lorsqu' il l' avoit laissé dans son cabinet,
apprit que Bagenhall s' étoit engagé à lui faire
savoir la réponse de Sir Hargrave avant la nuit,
et qu' il l' avoit déjà reçue. Vous irez donc ? Lui
dit M Reves. Assurement, répondit-il, puisque
Sir Hargrave m' attend demain à déjeûner ;
mais soyez sans inquiétude, M Reves, tout se
terminera heureusement. Mon intention n' est
pas d' irriter le mal, mais d' en prévenir les suites.
Je serai chez Sir Hargrave vers les dix heures,
et vous aurez de mes nouvelles avant midi.
M Reves est sorti ce matin. Ma cousine m' a
dit qu' il avoit passé une fort mauvaise nuit. Il
avoue maintenant qu' il est allé à Saint-James-square,
et qu' il y a déjeûné avec milord et miladi L
Miss Grandisson, Miss émilie et le docteur
Barlet. Sir Charles étoit parti en chaise
à neuf heures, suivi d' un laquais, sans que
personne

p329

de la maison sût où ses affaires l' avoient
appelé si matin. M Reves est revenu vers midi ;
son inquiétude étoit visible, et je ne puis vous
donner une juste idée de la mienne. Vers trois
heures, lorsqu' il étoit résolu de retourner à
Saint-James-square, et s' il n' y trouvoit pas
Sir Charles, d' aller aussi-tôt chez Sir
Hargrave, il a reçu de Sir Charles le billet
que je vais transcrire. Votre coeur ne saute-t-il
pas de joie, ma chère, après tout ce que je

vous ai raconté ?
à deux heures et demi après-midi.
" si vous n' êtes point engagé, M Reves,
j' aurai l' honneur de vous aller voir à l' heure
ordinaire du thé. Je reproche à mes soeurs des
occupations qui ne leur permettent point d' être
de cette visite. Ainsi je ne vous réponds que
de votre très-humble serviteur,
Charles Grandisson. "
c' est alors que M Reves, pressé par les vives
instances de sa femme et par les miennes, a
daigné nous expliquer la cause de son inquiétude.
Vers six heures Sir Charles est arrivé. Il étoit
mis d' un goût charmant. J' ai pensé, au moment
qu' il a paru, que c' étoit le plus bel homme que
j' eusse vu de ma vie. Quel doit être, ma chère

Lucie, le transport d' une honnête femme, qui,
sans obstacle, sans contrainte, et ne suivant que
son devoir, peut recevoir à bras ouverts un digne
mari, qui retourne près d' elle après une longue
absence, ou de quelque péril dont il est heureusement
délivré ! Oh ! Ne me dites pas, mes chers amis,
que vous l' aimez tous, et que vous souhaiteriez
de me voir à lui ! Vous m' obligeriez de
former aussi des désirs... je ne sais à quoi je
pense, mais les vôtres n' ont-ils pas toujours été
la règle des miens ?
Madame Reves, ayant éprouvé les mêmes
agitations que moi, n' a pu se contenir en le
voyant entrer dans sa chambre. Elle s' est avancée
jusqu' à la porte, la main levée, avec tant
d' émotion, que Sir Charles a dit, jetant un coup
d' oeil sur M Reves : fort bien, monsieur, vous
avez bien gardé mon secret ! M Reves lui a
représenté ce qu' il a souffert depuis hier au soir,
et s' est fait honneur d' avoir eu la bouche fermée
jusqu' à l' arrivée du billet.
Alors Monsieur et Madame Reves l' ont félicité
avec une égale satisfaction. Mais je veux
vous peindre la figure que votre folle Henriette
n' a pu s' empêcher de faire pendant quelques
momens. Ses pieds se sont avancés insensiblement
vers lui, pendant qu' il recevoit les complimens
des autres. J' ai fait timidement une

révérence, que personne n' auroit pu remarquer ;
et ne la trouvant point assez profonde, je me
suis hâtée d' en faire une autre. Ensuite trouvant
une de mes mains dans les siennes, sans savoir
si j' avois une main ou non : je suis bien fâchée,
monsieur, ai-je dit, d' être l' occasion, la cause...
et j' ai soupiré, de joie sans doute, mais j' ai
rougi d' embarras, et du poids d' une reconnoissance
dont je vois l' impossibilité de m' acquitter.
Je ne sais s' il s' est apperçu de ma confusion ; mais
il m' en a sauvé une partie, en me conduisant
sur un fauteuil et s' asseyant près de moi.
M Reves ayant témoigné aussi-tôt l' impatience
qu' il avoit de l' entendre, il nous a dit
que la conversation avoit été si longue et si variée,
qu' il ne pouvoit se fier à sa mémoire ; mais que
sans l' en avoir averti, M Bagenhall avoit
engagé Sir Hargrave à placer son écrivain dans
un cabinet d' où il pouvoit tout entendre ; qu' on
lui avoit promis une copie de la relation, et qu' il
me l' enverroit volontiers, si je le désirois. Mais
que pensera Miss Byron, a-t-il ajouté, d' un
compromis qui s' est fait à ses dépens ? Je lui ai
répondu que je donnois les mains, sans exception,
à tout ce que Sir Charles avoit stipulé pour moi.
Il seroit cruel, a-t-il repris, de tenir une dame
en suspens. Sir Hargrave, mademoiselle, est
résolu de vous voir. êtes-vous disposée à recevoir
sa

visite ? Je suivrai votre conseil, ai-je répliqué.
Il a protesté qu' il ne m' en donneroit point. Vous
suivrez votre inclination, m' a-t-il dit. M Reves
a la liberté d' admettre ou de refuser ceux qui se
présentent à sa porte. C' est ce que j' ai déclaré
nettement à Sir Hargrave. Mais je l' ai laissé
dans la résolution de vous voir. Son dessein est de
se conduire civilement. Je serois surpris qu' il ne
commençât point par vous demander pardon.
Cependant, si vous aviez la moindre crainte,
je serai prêt à vous rendre mes devoirs au moment
qu' il arrivera. Quatre minutes suffisent pour
m' envoyer vos ordres.
M Reves l' a remercié de cette offre ; mais
en faisant entendre qu' il ne croyoit pas avoir
besoin de secours dans sa maison. Peut-être
auroit-il pu se dispenser de cette réponse,
quoiqu' il n' ait rien mis que de fort civil dans ses
termes. Sir Charles s' est excusé honnêtement

sur la nature des circonstances, et nous a quittés peu après. Comme je suis tranquille à présent pour mon bienfaicteur, et que je ne vois rien à craindre de la visite de Sir Hargrave, il ne me reste, ma chère Lucie, qu' à faire partir la lettre.

p333

LETTRE 33

Miss Byron, à Miss Selby.
vendredi, 3 mars, à midi.
Nous l' avons reçue, cette relation qui s' est fait attendre avec tant d' impatience. Qu' avez-vous pensé, ma chère, de l' intrépide visite de Sir Charles ? Je vous avoue que je l' aurois nommée téméraire, si je l' avois sue, comme M Reves, avant que l' événement l' eût justifiée ; et j' aurois proposé d' envoyer la garde à Cavendish-square, ou de prendre quelques mesures pour éclaircir des obscurités si terribles, sur-tout lorsque trois heures ont commencé à s' approcher.
M Reves s' est chargé de transcrire ce long mémoire, pour me donner le tems de vous rendre compte de plusieurs visites que j' ai reçues.
Je lui ai demandé si la méthode de ce Bagenhall, qui se fait suivre ainsi d' un écrivain, ne lui paroissoit pas étrange ? Il m' a répondu qu' elle n' étoit pas commune ; mais que dans les cas de cette nature, où le meurtre peut être le fruit de la témérité, et donner occasion par conséquent aux recherches de la justice, elle marquoit du moins de la droiture, quoiqu' avec un

p334

air assez odieux de préméditation ; et qu' il y avoit beaucoup d' apparence que Bagenhall s' étoit trouvé dans plus d' une mauvaise aventure, qui lui avoit fait sentir l' utilité de cette précaution.
Relation.
jeudi matin, 2 mars 17...
moi, soussigné, sur l' ordre qui me fut donné hier au soir, je me suis transporté ce matin, vers huit heures et demie, à la maison de Sir Hargrave Pollexfen, baronnet dans Cavendish-square,

pour recueillir, en notes abrégées, une conversation qui devoit s' y tenir entre ledit Sir Hargrave Pollexfen et Sir Charles Grandisson, tous deux baronnets, sur un différent entre leurs personnes, au sujet duquel j' ai déjà accompagné Jacques Bagenhall, écuyer chez ledit Sir Charles Grandisson, dans Saint-James-square, et dont on appréhende des suites qui peuvent rendre cette relation d' une grande importance.
J' ai été introduit, à neuf heures, dans une salle où étoient présens ledit Sir Hargrave, ledit Jacques Bagenhall, Salomon *Merceda* , écuyer, et Jean *Jordan* , écuyer, que j' ai trouvé en pleine conversation sur la manière dont ledit Sir Charles Grandisson devoit être reçu : ce qui n' appartenant

p335

point à l' office pour lequel j' étois appelé, je n' ai pas reçu ordre de le coucher par écrit.
Et, pour être en état de recueillir avec moins d' interruption tout ce qui devoit se passer, j' ai été placé dans un grand cabinet qui touche à ladite salle, dont il n' est séparé que par une légère cloison ; et dans la crainte que Sir Charles ne s' opposât à l' exécution de mon ministère, on m' a recommandé de me tenir caché jusqu' à ce qu' il me fût ordonné de paroître, et d' écrire tout ce que j' entendrois, si exactement et de si bonne foi que je pusse l' attester avec serment dans l' occasion.
Vers neuf heures et demie, j' ai entendu M Bagenhall qui, avec une exclamation de joie et de surprise, accompagnée d' un jurement, a dit que Sir Charles étoit arrivé. Aussi-tôt un laquais est venu annoncer Sir Charles Grandisson.
Alors les quatre messieurs qui étoient dans la salle, ont parlé entr' eux avec assez de chaleur ; mais, dans la confusion, je n' ai pu démêler que ce qui suit. Sir Hargrave a dit : donnez-moi ces deux pistolets, et dites-lui de me suivre au jardin. De par tous les diables, il en prendra un. Non, non, a dit M Merceda, dont j' ai d' autant mieux distingué la voix, qu' il est étranger ; non, non, ce n' est point par-là qu' il faut commencer. Une autre voix que j' ai reconnue

p336

pour celle de M Jordan, a dit : Sir Hargrave, écoutons d' abord ce qu' un si galant homme peut dire en sa faveur. Les occasions naîtront ensuite. M Bagenhall, dont la voix m' est familière, a dit qu' il vouloit être damné, s' il souffroit que Sir Charles perdît un cheveu dans cette visite. Que le diable vous emporte tous, a dit Sir Hargrave : quel reproche ai-je à craindre, lorsque je lui offre le choix des pistolets ? Quoi ! Dans votre propre jardin ? A repris M Merceda. L' aventure seroit jolie à raconter. Le diable s' en mêlera, s' il refuse à présent de vous donner, dans quelqu' autre lieu, la satisfaction d' un homme d' honneur.

Qu' on le fasse donc entrer, a dit Sir Hargrave, et que le ciel le confonde ! Alors j' ai vu, par un petit trou de la cloison, Sir Charles qui entroit, et dont l' air m' a paru fort tranquille. Il étoit en habit noir, l' épée au côté. La conversation a commencé aussi-tôt dans l' ordre suivant :

Sir Charles. votre serviteur, Sir Hargrave ; messieurs, votre serviteur.

M Bagenhall. on est le vôtre, Sir Charles. Vous êtes homme de parole. M Jordan, M Merceda, c' est Sir Charles Grandisson.

Sir Ch. M Merceda. Il me semble que ce nom ne m' est pas inconnu. Ne me trouvez-vous

pas bien libre, Sir Hargrave, de m' être invité moi-même à déjeûner avec vous ?

Sir Harg. oui, pard... et ce n' est pas la première liberté que vous ayez prise avec moi. êtes-vous accompagné de quelqu' un, monsieur ? Vous pouvez le faire entrer.

Sir Ch. je n' ai personne, monsieur.

Sir Harg. ces trois messieurs sont mes amis. Ils sont gens d' honneur.

Sir Ch. je les crois tels. J' ai cette opinion de tout le monde, jusqu' à ce qu' on me donne raison de penser autrement.

Sir Harg. mais ne vous figurez pas qu' ils soient ici pour vous intimider.

Sir Ch. m' intimider, Sir Hargrave ! On ne m' intimide point aisément. Ces messieurs, dites-vous, sont vos amis ; je viens dans la vue d' augmenter, et non de diminuer le nombre de vos amis.

Sir Harg. qu' entends-je ? Quoi ! Celui qui m' a dérobé le seul bien que j' estimois au monde !

Celui qui, par les cruels avantages qu' il a pris sur moi, m' a ravi une femme avec laquelle je serois heureux aujourd' hui, et qui me refuse néanmoins la satisfaction qui convient, monsieur, entre gens d' honneur ? Mais j' espère que vous êtes venu...
Sir Ch. pour déjeûner avec vous, Sir Hargrave. Ne vous échauffez point. Je suis résolu de ne pas

p338

me piquer mal à propos ; mais je ne veux pas être maltraité.
Sir Harg. hé bien, monsieur, prenez un de ces deux pistolets. Mon carrosse nous conduira...
Sir Ch. nulle part, Sir Hargrave. Ce qui s' est passé entre nous est un pur accident. Mon usage n' est point de récriminer. Cependant j' en appelle à votre propre coeur. Il vous forcera de reconnoître que la méthode par laquelle vous aviez entrepris de vous donner une femme, vous rendoit indigne d' elle. Je n' ai pris sur vous aucun avantage. Le refus que j' ai fait de répondre à votre appel, me donne droit de me regarder moi-même comme votre meilleur ami.
Sir Harg. mon meilleur ami, monsieur !
Sir Ch. oui, monsieur, du moins, si vous me tenez compte de vous conserver la vie, ou de vous épargner le long regret d' avoir pris celle d' un autre. En un mot, il dépend de vous, monsieur, de me faire connoître si c' est l' emportement d' une passion violente qui vous a rendu coupable d' une mauvaise action, ou si elle est venue d' une inclination naturelle à la violence, seul motif qui puisse vous faire penser aujourd' hui à justifier une mauvaise action par une autre.
Sir Harg. hé bien, vous me regarderez, si vous voulez, comme un naturel violent. Que m' importe l' opinion d' un homme qui m' a cruellement...

p339

j' en serai vengé, ou je périrai. Voyez-vous les marques que je porterai jusqu' au tombeau ?
Sir Ch. si j' étois aussi violent que vous, Sir Hargrave, vous auriez pu les porter jusqu' au tombeau, sans les porter long-tems. Déjeûnons, monsieur. Un peu d' intervalle vous refroidira le

sang. Quand j' aurois dessein d' entrer dans vos vues, il seroit de votre intérêt d' avoir l' esprit plus reposé. Vous ne pouvez croire que je veuille profiter de l' avantage que votre colère me donneroit sur vous.
M Bagenhall. rien de plus noble, en vérité. Déjeûnons, Sir Hargrave. Vous serez plus maître de vous même, plus propre à discuter ce point, ou tout autre.
M Merceda. c' est aussi mon sentiment : vous avez un ennemi fort noble, Sir Hargrave.
Sir Ch. je ne suis l' ennemi de personne, M Merceda. Sir Hargrave devroit considérer que dans l' occasion dont il se plaint, tout le blâme tombe sur lui, et que le hasard seul m' y a fait prendre part, sans aucun motif qu' il puisse me reprocher.
M Jordan. je ne doute pas, Sir Charles, que vous ne soyez prêt à lui faire des excuses de la part...
Sir Ch. des excuses, monsieur ! Non. Je n' ai

rien fait à quoi le devoir ne m' ait obligé, et que je ne fisse encore dans la même occasion.
Sir Harg. voyez-vous, messieurs ? Entendez-vous ? Et vous me demandez de la patience !
Sir Ch. avec justice, Sir Hargrave. J' aurois fort mauvaise opinion de ceux qui nous écoutent, si dans les mêmes circonstances, ils eussent été capables de refuser le secours qu' on m' a demandé ; et je penserois plus mal encore que je ne fais de vous, Sir Hargrave, si vous aviez refusé votre protection, dans le même cas, à une femme sans défense. Mais il est inutile de répéter ce que je me souviens d' avoir écrit.
Sir Harg. si vous êtes homme d' honneur, chevalier Grandisson, choisissez un de ces pistolets. Je l' exige, et ne répliquez pas.
Sir Ch. c' est en homme d' honneur, Sir Hargrave, que je le refuse encore. Je croirois prendre un air d' insulte, que je veux éviter, si je vous rappelois que dans notre première entrevue vous avez eu des preuves que je ne manque point de courage ; mais je crois vous en donner une beaucoup plus forte en refusant votre défi. Je sais repousser une insulte personnelle ; je sais défendre mon honneur et ma vie : mais encore une fois, je me dispense de répéter ce que vous avez lu dans ma lettre.

M Merceda. mais Sir Charles, dans votre

p341

lettre même, si nous en avons bien pris le sens,
vous avez menacé un homme d' honneur d' employer
des armes qui ne sont pas d' usage entre
les honnêtes gens, et vous refusez néanmoins...
Sir Ch. apprenez, monsieur, que celui qui
entreprendroit de m' insulter, pourroit le faire,
sinon avec impunité, du moins avec d' autant
plus de sûreté qu' il pourroit compter que je ne
le tuerois pas s' il m' étoit possible de l' éviter.
Je sais badiner avec mes armes, monsieur ; c' est un
mérite que j' ose m' attribuer ; mais je ne me ferai
jamais un badinage de la vie d' un homme, ni
de la mienne.
Sir Harg. au diable votre sang-froid, monsieur.
Je ne puis soutenir...
Sir Ch. parlez mieux de ce qui fait votre
sûreté, Sir Hargrave.
M Jordan. au fond, Sir Charles, voilà des
airs de supériorité que je ne pourrois supporter.
Sir Ch. c' est plus que des airs, M Jordan.
Celui qui est capable de vouloir justifier une
violence par une autre, donne sur soi une supériorité
réelle... que Sir Hargrave reconnoisse
sa faute ; je lui en ouvre la voie par les moyens
les plus honorables qu' il puisse désirer après
l' avoir commise, et je lui offre ma main.
Sir Harg. damnable insulte ! Quoi ! Je
m' entendrai reprocher des fautes par celui qui m' a

p342

fait sauter les dents sans la moindre provocation,
et qui m' a mis dans un état... vous êtes
témoins, messieurs... et vous me demandez
de la patience !
Sir Ch. mon dessein n' a pas été de vous
causer aucun des maux dont vous vous plaignez. Je
n' ai pas tiré l' épée pour vous rendre un coup qui
ne m' a touché que légèrement l' épaule, mais
qui menaçoit ma vie. Je n' ai cherché qu' à me
garantir du mal que je ne voulois pas vous faire.
Telle est la vérité du fait ; et l' occasion étoit
assurément d' une nature qui ne laissoit point à un
homme d' honneur la liberté de s' y refuser.
Aujourd' hui, monsieur, je viens chez vous de mon

propre mouvement, et j' y viens seul, pour vous faire connoître que je suis toujours dans la même disposition, qui est de ne vous faire aucune injure. Voilà, messieurs, ce qui me donne sur Sir Hargrave une supériorité qu' il peut diminuer, en se conduisant comme je le désire.
M Bag. ma foi, c' est parler fort noblement.
M Jordan. j' avoue, Sir Hargrave, que ces sentimens m' inspirent du respect.
Sir Harg. que je périsse, si je lui pardonne, aussi long-tems que je porterai ces détestables marques ! Prenez un de ces pistolets, monsieur ; ils sont également chargés. Vous, messieurs, soyez témoins que s' il me loge une balle dans

le coeur, je lui pardonne ma mort. Si je meurs, je me serai attiré mon sort ; mais je veux mourir en homme d' honneur.
Sir Ch. pour mourir en homme d' honneur, monsieur, il faut avoir vécu de même ; il faut avoir une bonne cause à défendre.
Sir Harg. (se levant de sa chaise). C' est perdre le tems en ridicules propos. Vous avez votre épée, monsieur, faites-moi la grâce de descendre un moment avec moi dans mon jardin, vous et moi seulement. Mes amis ne quitteront point cette chambre, et pourront, s' ils le veulent, nous regarder par la fenêtre. Si vous tombez, tous les désagrémens de l' aventure seront pour moi, qui aurai tué un homme dans ma maison ; et si c' est moi qui tombe, vous aurez le témoignage de mes amis pour vous justifier.
Sir Ch. je me lève aussi, monsieur, mais c' est pour vous offrir ma main. Si vous me voulez du mal, je ne vous en souhaite aucun. L' offre que je vous fais, ne doit pas être refusée deux fois. Je m' étois invité à déjeûner avec vous, mais vous serez le maître de venir dîner chez moi, vous et vos amis. Le tems que je m' étois proposé de passer ici, (en regardant sa montre) est prêt d' expirer.
M Jordan. sa tranquillité me confond. Quelle force dans cette ame ! Le diable m' emporte, Sir

Hargrave, si vous ne devez chercher quelque voie

d' acommodement avec un adversaire si noble.
M Merceda. il me gagne aussi. Je me donne au diable, si je ne préférois l' amitié de Sir Charles Grandisson à celle du plus grand prince du monde.
M Bag. je vous l' avois dit, messieurs, il a fait les mêmes impressions sur moi, dans les deux premiers entretiens que j' ai eus avec lui.
Sir Harg. (d' un ton de voix dans lequel j' ai cru remarquer du trouble). Quoi ! Je me laisserois vaincre... Grandisson, vous descendrez avec moi. Vous descendrez, je le répete. J' ai des propositions à vous faire. Vous serez le maître ou de les accepter ou de me donner la satisfaction d' un homme d' honneur ; mais il faut que je vous parle seul au jardin.
Sir Ch. je descends volontiers dans la première de ces deux vues. Montrez-moi le chemin, Sir Hargrave.
Les trois témoins ont voulu s' y opposer ; mais Sir Charles leur a dit qu' il devoit cette complaisance à Sir Hargrave, et il est descendu avec lui. Alors l' écrivain, par l' ordre de M Bagenhall, est entré dans la chambre, et s' est placé proche de la fenêtre. Bientôt il a vu paroître Sir Charles et Sir Hargrave, qui marchoient d' un pas de promenade, mais qui s' entretenoient avec chaleur. Quelques mots qu' on entendoit par intervalles, prouvoient

que l' un faisoit quelques propositions auxquelles l' autre refusoit de consentir. Ils sont arrivés proche d' un quarré de verdure, qui est vis-à-vis de la fenêtre ; et là, Sir Hargrave mettant tout d' un coup l' épée à la main, a paru, par ses mouvemens, presser Sir Charles de tirer aussi la sienne. Sir Charles avoit la main gauche sur le côté, et l' autre pendante. Il s' est avancé alors vers son adversaire, qui s' étoit mis en garde, et qui sembloit continuer ses instances. Il a baissé de la main gauche l' épée de Sir Hargrave, et dans cet état, il a tenu quelques discours, dont l' écrivain n' a pu rien entendre. Mais, sur un mouvement brusque que Sir Hargrave a fait en arrière, avec un air d' emportement fort vif, il a mis l' épée à la main, il a croisé celle qui le menaçoit, et plus promptement que l' écrivain n' a pu le voir, il l' a fait sauter d' entre les mains de Sir Hargrave. Elle est tombée à quelques pas. Il a mis légèrement le pied dessus, tandis qu' il

remettoit la sienne au fourreau. Ensuite, l' ayant ramassée, il s' est rapproché de Sir Hargrave, qui étoit demeuré dans le quarré de verdure, et qui tenoit le poing appuyé sur son front. Il lui a dit quelques mots d' un air doux et civil ; et passant le bras gauche sous son bras droit, il lui a remis son épée dans la main. Sir Hargrave a levé l' autre bras avec un mouvement passionné ; mais il s' est laissé conduire vers la maison sans

p346

beaucoup de résistance, et comme vaincu par la conduite et le langage de Sir Charles, toujours le bras sur le sien, et son épée dans la même main. Ici l' écrivain est retourné à sa première place.

Sir Harg. (en rentrant et jetant son épée sur le plancher). Cet homme-là, messieurs, ce Sir Charles est un diable, il a fait de moi un véritable enfant. Cependant il a le front de me dire encore, qu' il n' embrassera point mes intérêts dans l' affaire que j' ai le plus à coeur ! Qu' il soit mon ami sur cet unique point, et je lui pardonne tout le reste.

Sir Ch. une femme, Sir Hargrave, doit être maîtresse de ses inclinations. Je n' ai acquis aucun droit sur celles de Miss Byron. Elle est d' un caractère excellent ; mais vous conviendrez qu' un coeur ne se gagne point par l' épouvante. Je vous assure que nous avons tremblé pour sa vie. Il a fallu tous les soins de ma soeur et d' un habile médecin, pour aider à la rétablir.

Sir Harg. le plus inflexible de tous les hommes ! Mais vous n' opposerez rien du moins à la résolution où je suis de la voir ? Elle reconnoîtra ce que j' ai souffert pour elle. Comment puis-je vous le pardonner ? Si je ne puis la fléchir, ces marques deviendront son ouvrage, et je cesserai de les regarder comme le vôtre. Loin de penser à l' effrayer, je veux tenter d' obtenir sa pitié. Elle sait,

p347

personne ne le sait mieux qu' elle, jusqu' où j' ai poussé la retenue pendant qu' elle étoit en mon pouvoir. Ma seule vue, j' en jure par tout ce qu' il

y a de sacré, étoit d' en faire Miladi Pollexfen.
Je lui voyois autant d' amans que d' hommes qui
la connoissoient ; je n' ai pu supporter ce spectacle.
Vous, Sir Charles, si vous voulez me servir en
ami, je ne désespère point encore, qu' avec tant
d' amour et des offres sans bornes, je ne puisse
obtenir son coeur.
Sir Ch. je ne puis vous promettre un service
de cette nature. Tous les parens de Miss Byron
se reposent de son choix sur elle-même. Qui
entreprendra de le diriger ? Je répète ce que je vous
ai dit au jardin, lorsque vous avez voulu
m' imposer cette condition : Miss Byron ne doit pas
être à vous ; et pour votre propre intérêt, comme
pour le sien, vous ne devez pas souhaiter qu' elle
vous appartienne jamais. Allons, Sir Hargrave,
faites-y plus de réflexion ; pensez à quelqu' autre
femme, si vous êtes disposé à vous marier. Votre
figure...
Sir Harg. oui pard... ma figure est brillante
à présent.
Sir Ch. votre fortune vous fera trouver plus
de bonheur avec toute autre femme. Pour moi,
je ne vous dissimulerai pas que je refuserois la
première princesse du monde, si je ne lui croyois

pas plus d' affection pour moi que pour tous les
autres hommes, soit que je crusse le mériter ou
non.
Sir Harg. et cet avis n' est-il pas intéressé ?
N' avez-vous aucune vue pour vous-même ?
J' exige là-dessus de la bonne foi.
Sir Ch. je n' aurois que du mépris pour
moi-même, si, lorsque je donne un avis, je ne
considérois uniquement l' intérêt de celui qui me
consulte, sans aucun rapport à moi.
L' ordre ayant été donné pour le déjeûner,
l' arrivée des domestiques a fait cesser l' office de
l' écrivain. Les trois amis de Sir Hargrave, dont
l' admiration sembloit croître pour Sir Charles,
lui ont fait diverses questions dans l' intervalle,
sur les principes de cette grandeur d' ame qui les
charmoit dans son caractère, et particulièrement
sur les motifs de son horreur pour les duels. Il
les a satisfaits avec autant de force dans ses
raisonnemens, que de noblesse et de civilité dans
ses manières. Après le déjeûner, M Bagenhall
s' est avancé jusqu' à la porte du cabinet, pour faire
signe à l' écrivain qu' il étoit tems de reprendre
ses fonctions.

M Jordan. j' ose promettre à Sir Charles,
qu' une conversation si singulière, ne sera pas
sans utilité pour moi.
Sir Harg. fort bien : et moi je reviens à ce

p349

qui me touche uniquement. Miss Byron doit être
à moi : la vie ne m' est rien sans elle, et
j' espère que les obstacles ne viendront plus
de Sir Charles.
Sir Ch. Miss Byron est maîtresse
d' elle-même. Je serois charmé, messieurs, que vous
prissiez un jour pour nous rassembler dans
Saint-James-square.
M Bag. il reste une circonstance, dont je
crois, messieurs, qu' il est à propos que Sir
Charles soit informé. Vous savez, Sir Charles,
que dans le doute des événemens, je me suis fait
accompagner chez vous d' un jeune homme qui a
recueilli par écrit nos deux premières conversations.
La même crainte m' a fait obtenir de Sir
Hargrave...
Sir Harg. oui, Bagenhall, et je vous en
veux un mal extrême. Une affaire, dont je
souhaitois la publication pour mon honneur, n' a
tourné qu' à la gloire de Sir Charles. Pour qui
vais-je passer à présent ?
M Jordan. je ne vois rien à regretter pour
vous dans cette occasion ; ou vous auriez mal
profité des nobles sentimens de Sir Charles.
Sir Ch. comment donc, M Bagenhall ?
M Bag. j' ai obtenu de Sir Hargrave, que le
même jeune homme, qui est d' une discrétion
à l' épreuve, et le plus habile de sa profession

p350

pour les notes abrégées, jetât sur le papier tout
ce qui s' est passé. Il est dans ce cabinet.
Sir Ch. je ne vous dissimulerai point que
cette méthode me paroît fort extraordinaire :
mais comme je ne dis jamais rien que je ne
pense, un recueil de mes discours ne peut être
effrayant pour moi, lorsque je ne trouve rien à
me reprocher dans ma mémoire.
M Bag. vous devez être fort tranquille, Sir
Charles. Il ne s' est rien passé, comme Sir
Hargrave vient de l' observer, qui ne soit à votre

gloire. L' embarras est pour nous mêmes qui
avons employé l' écrivain. Nous lui avons
recommandé d' être exact, et de ne s' attacher qu' à la
vérité. Notre espérance n' étoit guère de voir
finir si paisiblement cette entrevue.
M Jordan. heureuse fin, grâce au ciel !
M Merceda. très-heureuse en effet.
Sir Harg. oui, si Miss Byron consent à me
faire oublier ces odieuses marques.
M Bag. votre tâche est finie, M Cotes.
Apportez tout ce que vous avez écrit.
L' écrivain est venu. M Bagenhall a demandé
si l' on vouloit entendre la lecture du recueil. Sir
Hargrave a protesté qu' il ne l' entendroit point,
parce qu' il y faisoit un triste rôle. Sir Charles
a dit qu' il ne pouvoit demeurer plus long-tems ;
mais que, puisque le recueil étoit fait, et qu' on

lui avoit accordé une copie des deux premiers, il
seroit bien aise d' en avoir une aussi du troisième,
d' autant plus que s' il y trouvoit quelque chose à
se reprocher, il donneroit un exemple de la
disposition où il étoit toujours à se condamner
lui-même. On a ordonné de faire une copie pour
Sir Charles, qui a pris congé alors, et que
Sir Hargrave et ses trois amis ont conduit fort
civilement.
Lorsqu' ils sont rentrés dans la même chambre,
ils ont gardé le silence pendant quelques minutes,
en se regardant mutuellement, comme si chacun
avoit attendu que les autres parlassent les
premiers. Mais aussi-tôt qu' ils ont ouvert la
bouche, ils se sont tous répandus sur les louanges
de Sir Charles, qu' ils ont nommé le plus modeste,
le plus poli, le plus brave et le plus noble des
hommes. Cependant ses maximes, ont-ils dit,
leur paroissoient fort étranges. Mais Sir Hargrave
est tombé dans une rêverie profonde, dont ses
amis ont eu peine à le faire sortir. Il leur a dit
qu' il ne pouvoit supporter le souvenir de tout ce
qui venoit d' arriver. Il m' a traité comme un
enfant, a-t-il ajouté ; mais quelque promesse qu' il
ait tirée de moi, je ne serai point tranquille
jusqu' à ce que Miss Byron soit Miladi Pollexfen.
Je certifie que cette relation contient la vérité,
avec autant d' exactitude que de bonne foi.
Henri Cotes.

suite de la lettre xxxiii.
pendant que M Reves transcrivoit le
mémoire de l' écrivain, Sir Hargrave s' est
présenté, sans nous avoir fait donner le moindre
avis de sa visite. Le coeur m' a manqué, lorsqu' on
est venu m' avertir que sa voiture étoit à la porte.
Il est entré. J' ai prié M et Madame Reves de
l' aller recevoir. Il leur a fait des excuses fort
soumises de tous les embarras qu' il leur a causés.
Il a rejeté tout sur l' amour : nom prostitué, qu' on
fait servir de voile, dans les deux sexes, à toutes
sortes de violences, d' indiscrétions et de folies.
J' étois demeurée dans mon appartement ; Madame
Reves est venue me proposer de descendre.
Elle m' a trouvée dans un tel effroi, qu' étant
retournée aussi-tôt, elle a prié Sir Hargrave de
ne pas insister sur le dessein de me voir
aujourd' hui. Il a protesté que son unique intention,
dans cette visite, étoit de me demander pardon.
Il ne doutoit pas, a-t-il ajouté, que tout autre
jour, sa première visite ne me causât la même
émotion. Ainsi c' étoit une faveur qu' il me
suplioit de ne pas différer, à laquelle même il
avoit quelque droit par ses souffrances ; et M
Reves devoit s' appercevoir qu' il n' étoit plus
le même homme. D' ailleurs, a-t-il dit encore,
puisqu' il avoit si mal réussi dans la satisfaction
qu' il avoit voulu tirer

de Sir Charles, je devois lui accorder le
pouvoir de me demander pardon, comme une grâce qui
achèveroit de le réconcilier avec son adversaire.
Quel moyen de résister à cette raison ? Je suis
descendue en tremblant. Malgré tous les petits
raisonnemens par lesquels je m' étois préparée à
prendre l' air de dignité qui convient à une femme
injuriée, je n' ai pu l' appercevoir en entrant dans
la salle, et lui voir faire les premiers pas pour
s' avancer vers moi, sans un mouvement de terreur,
qui m' a fait saisir le bras de M Reves. Mes
regards ont dû se ressentir de cette impression.
Si Sir Charles eût été présent, je suppose que
j' aurois couru de même vers lui.
Chère et adorable bonté ! S' est-il écrié en
s' approchant de moi. Que cette terreur a de charmes,
et que j' y reconnois de justice ! Mais j' ai
pardonné de plus cruelles injures, a-t-il ajouté en
montrant sa bouche. Vous savez qu' il n' est entré
que de l' honneur dans mes vues.

De l' honneur, monsieur ? Dites de la cruaut 2 !
De la barbarie. Comment avez-vous pu souhaiter
de voir celle que vous avez si maltraitée ?
J' en appelle à vous-même, mademoiselle.
M' est-il échappé la moindre indécence ! Que me
revient-il de ma folle entreprise, et de tout ce
que j' ai souffert ? Une mortelle humiliation...
oui, monsieur, c' est votre partage. (j' étois

presque hors d' haleine). Que demandez-vous de
moi, monsieur ? Pourquoi cette visite ? (je savois
à peine ce que je disois, et je ne cessois pas de
tenir le bras de M Reves).
Je vous demande grâce, mademoiselle. C' est
le seul motif qui m' amène. Je viens vous demander
pardon. Je vous le demande à genoux. (et
le méchant a mis un genou à terre).
Levez-vous, monsieur. Ne prenez point cette
posture devant moi. Vous m' avez maltraitée,
vous m' avez blessée, vous m' avez remplie
d' horreur et d' effroi ; et ce que je n' oublierai
jamais, monsieur, vous m' avez mise dans le danger
d' être votre femme !
Il s' est levé. *dans le danger d' être ma femme !*
c' est-à-dire, mademoiselle, que j' ai pris une
mauvaise voie, et j' en conviens.
Cette partie de ma réponse, chère Lucie, ne
vous paroît-elle pas extrêmement bizarre ? Mais
le souvenir de ce que j' ai souffert, et du secours
qui m' a sauvée, s' est présenté si vivement, qu' il
ne m' a pas laissé la moindre présence d' esprit,
lorsque je l' ai vu à genoux devant moi.
Vous voyez, Sir Hargrave, a interrompu Madame
Reves, que Miss Byron est pénétrée de
frayeur. Asseyez-vous, mon amour (en s' adressant
à moi et me prenant les mains). Comme
vous tremblez, chère Henriette ! Vous voyez Sir

Hargrave, dans quel état vous la mettez par une
si prompte visite. Vous voyez...
je vois, je vois, madame, et j' en suis désespéré.
(tout le monde s' est assis). Rassurez-vous,
chère Miss Byron, et pardonnez-moi, je vous en
conjure.
Eh bien, monsieur, je vous pardonne.

Si vous étiez moins agitée, mademoiselle, si votre situation le permettoit, je vous dirois ce que j' ai de plus à vous demander ; je vous supplierois...
dites, monsieur, parlez et que jamais...
souffrez que je vous interrompe, mademoiselle. J' appréhende trop ce *jamais* , pour vous laisser achever. Il faut que vous consentiez à recevoir mes adorations. Je ne demande de votre indulgence, qu' autant que ma conduite à l' avenir...
votre conduite, monsieur ! Mais vous deviendriez le meilleur de tous les hommes, que je ne consentirois jamais...
de grâce, chère Miss Byron ! (en m' interrompant encore). Il a fait plaider alors sa passion, sa fortune, ses souffrances : le méchant ! Ses dents néanmoins et sa bouche défigurée, m' inspiroient, par intervalles, un petit sentiment de pitié. Il a fait voeu de se laisser gouverner par moi, dans toutes les actions de sa vie. Il a promis de m' assurer la moitié de son bien. L' odieux personnage

p356

a parlé d' enfans, ma chère, du partage des enfans ! Il s' est étendu avec autant de complaisance en lui-même, que s' il avoit été question de dresser les articles de notre mariage.
Sur la renonciation absolue que j' ai faite à toutes ses offres, il m' a demandé si Sir Charles n' avoit pas fait quelque impression sur mon coeur ? Je ne sais pourquoi cette question m' a si fort irritée ; mais à peine ai-je daigné lui répondre.
Je vois, ma chère, que j' ai plus d' orgueil que je ne crois. Assurément, lui ai-je dit, je ne vous dois aucun compte... non, mademoiselle, a-t-il interrompu, mais j' insiste sur un mot d' explication. Si Sir Charles vous a fait connoître qu' il recherche votre faveur, il ne peut me rester d' espérance.
Sir Charles, monsieur, m' a servie sans intérêt.
Sir Charles ne m' a fait... je me suis arrêtée ici, sans que je puisse en apporter de raison.
M Reves a répondu pour moi, que Sir Charles ne m' avoit fait aucune sorte d' ouverture. C' est le plus noble des hommes, a-t-il ajouté. Quand il auroit quelques vues de cette nature, j' ose dire qu' il seroit embarrassé à les expliquer, dans la crainte de diminuer, par cette déclaration, le mérite de ses services. C' est une fort bonne pensée de M Reves. Qui sait, ma chère, si cette

réflexion est tout à fait sans fondement ?

p357

Ses services ! Juste ciel ! A repris le personnage.
Mais cette assurance me rend plus tranquille,
et je vous déclare, M Reves, que si je n' avois
pas trouvé dans le chevalier Grandisson un mérite
qui m' étonne, notre affaire ne seroit pas
terminée comme elle paroît l' être à présent.
Sir Hargrave, lui a dit Madame Reves,
permettez-moi de remarquer que pour ceux qui
connoissent l' ame de Miss Byron, il n' y a pas la
moindre apparence de s' imaginer qu' elle puisse
jamais... chère madame, a-t-il interrompu,
mille pardons ! Mais je ne puis recevoir des refus
d' une autre bouche que de la sienne. Un repentir
sincère n' obtiendra-t-il rien d' une si belle ame,
que je suppose, d' ailleurs, sans aucun
engagement ?
Je lui ai dit qu' il ne manquoit rien à mes
explications, et que j' étois surprise qu' ayant
connu mes sentimens avant que de m' avoir cruellement
insultée, il pût conserver la moindre espérance
après une action si noire. Il a recommencé sur la
violence de sa passion, avec toutes les figures
dont j' étois déjà fatiguée. Je crois, Lucie, qu' il
me sera impossible, pour tout le reste de mes
jours, d' entendre de la bouche d' un homme les
termes d' amour, de passion, et les autres flatteries
de cette espèce. J' ajouterai en deux mots, pour
supprimer cent autres impertinences, plus fades

p358

que toutes les louanges de M Everard Grandisson,
qu' il s' est réduit à demander la préférence sur
M Greville, M Fenwick et M Orme, et qu' en
se promettant d' exciter ma pitié tôt ou tard, en
faveur de ses souffrances, il se flattoit, m' a-t-il
dit, que le pardon qu' il avoit accordé à l' homme
dont il avoit été le plus injurié dans toute sa
vie, auroit quelque pouvoir sur un coeur tel que
le mien. Il a pris congé de nous d' un air assez
noble. Je ne lui souhaite aucun mal, mais j' espère
que je ne le reverrai jamais.
Cette dépêche est déjà si longue, que je remets
à l' ordinaire suivant, la matière que j' ai pour
une autre lettre.

LETTRE 34

Miss Byron, à Miss Selby.
3 mars.
Je n' étois pas remise de la visite de Sir Hargrave, lorsque j' ai vu paroître Miladi L et Miss Grandisson, qui ne s' arrêtoient, m' ont-elles dit, que pour un moment ; mais cet agréable moment a duré deux heures. Au premier coup d' oeil, Miss Grandisson a remarqué de l' altération sur mon visage. Elle m' a demandé, elle a demandé à

p359

Madame Reves, d' où venoit ce changement, et si c' étoit douleur ou plaisir. Je lui ai dit naturellement quelle visite j' avois reçue, et grâce à l' assistance de ma cousine, je lui ai fait le récit de ce qui s' étoit passé. Les deux soeurs nous ont écoutées avec d' autant plus de plaisir, que leur frère les voyant dans l' inquiétude, leur avoit bien appris que l' affaire étoit accommodée entre Sir Hargrave et lui, mais n' avoit pas eu d' occasion de s' expliquer davantage.
Il faut que nous comptions ensemble, m' a dit Miss Grandisson, en prenant ma main. Vous me rendez à demi jalouse. Miladi L a pris le rang sur moi dans l' affection de mon frère, mais elle est ma soeur aînée. Que les premiers venus l' emportent, je suis capable de patience ; mais je ne veux pas qu' une soeur plus jeune que moi vienne tout d' un coup me supplanter.
Que signifie ce langage, ai-je dit en moi-même ? Et j' ai rougi comme une folle, sur-tout en voyant ses yeux attachés sur les miens, comme s' ils eussent voulu pénétrer dans mon coeur. Une palpitation, qui ne faisoit qu' augmenter, m' a fait paroître aussi embarrassée que si j' avois cru son reproche fort sérieux. Quelle est donc ma situation, chère Lucie ?
Charlotte, a dit Miladi L en souriant, pourquoi jeter notre charmante soeur dans cet

p360

embarras ? Et s' adressant à moi : ma chère, ne faites point d' attention à ses discours ; avec le

tems, vous la connoîtrez.
Ne vous tairez-vous pas ? Lui a dit Miss Grandisson. Comptez que j' aurai son secret.
Eh ! Quel secret ? Leur ai-je demandé. ô Miss Grandisson ! Quel plaisir prenez-vous à m' alarmer ?
Fort bien, fort bien, m' a-t-elle répondu ; j' examinerai toutes ces agitations dans un autre tems. J' ai battu quelquefois le buisson pour un lièvre, et j' en ai fait sortir deux. Mais je ne parle ici que d' un écrit ou d' une lettre, mon frère l' a nommé un écrit, qui lui a été remis bien cacheté, dont il a récompensé le porteur, et qu' il s' est hâté de vous envoyer, ma chère Henriette, sans l' avoir ouvert ; c' est ce qui est bien certain pour nous. Si nous lui passons ses réserves, nous ne sommes pas d' humeur à supporter les vôtres. Une réponse nette, s' il vous plaît : que contenoit cette lettre ou ce papier ?
Cette explication m' ayant un peu soulagée, je lui ai dit naturellement qu' il étoit question de ce qui s' étoit passé dans une entrevue fort effrayante, entre Sir Charles et Sir Hargrave. Elle n' a pas laissé de revenir à la charge, en me reprochant du même ton, de leur avoir dérobé l' affection de leur frère qui avoit pour moi une confiance dont il sembloit manquer pour elles ; et je n' ai eu

p361

à représenter, pour ma défense, que la nature de l' affaire qui me regardoit uniquement : mais l' arrivée d' un laquais étranger, avec une carte, a fait tourner notre attention d' un autre côté.
C' étoit de la part de Miladi D qui faisoit ses complimens à Madame Reves et à Miss Byron, et qui faisoit demander la permission de leur rendre une courte visite, parce qu' ayant fort peu de tems à passer à Londres, elle étoit résolue de ne pas partir sans les voir.
Il n' y avoit aucun moyen de s' en défendre. Cependant je n' étois pas encore revenue du trouble où Sir Hargrave m' avoit jetée. Miss Grandisson a pénétré tout d' un coup le sujet de cette visite, et je n' ai rien désavoué ; mais, dans ma mauvaise humeur, je lui ai dit que ma réponse étoit déjà faite, et que Miladi D se donnoit une peine inutile. Pourquoi donc ? M' a-t-elle demandé. Savez-vous que son fils a douze mille livres sterlings de rente ? C' est ce qui me touche peu, ai-je répondu. Je n' y conçois rien,

a-t-elle repris ; et comptant sur ses doigts les noms d' Orme, de Fenwick, de Greville, de Fowler, de Sir Hargrave et de Milord D si j' ai bien compté, c' est déjà six ; et l' heureux homme n' est pas du nombre ! Que signifie ce dégoût ? Prenez-y garde, l' orgueil a ses chûtes. Dites-moi, chère Lucie, ce qu' elle peut avoir

p362

entendu par-là. Je me flatte que les soeurs de Sir Charles Grandisson ne me prennent point... mais peut-être a-t-elle parlé sans réflexion. Vous me croyez donc de l' orgueil ? Ai-je répliqué d' un air grave et froid, comme M et Madame Reves m' ont dit ensuite qu' ils l' avoient observé. Si vous en avez ! M' a-t-elle dit, oui, oui, c' est de l' orgueil, ou quelque chose de pis. Je vous demande encore, ma chère, ce que cette badine a voulu dire ici... et ce que j' ai voulu dire moi-même, car j' avois les larmes aux yeux. J' ai senti dans ce moment mes esprits fort abattus.
Cependant j' ai demandé aux deux soeurs si la comtesse étoit de leur connoissance. Miladi L m' a répondu qu' elle la connoissoit depuis long-tems, et m' a fait une peinture fort avantageuse de son caractère. Elle m' a fait aussi celle de Milord D auquel il semble qu' il n' y a rien à reprocher. Miss Grandisson a voulu savoir quels pouvoient être mes motifs pour refuser un homme tel que lui. Je lui ai dit que je ne voulois plus entendre parler des hommes ; que j' étois dégoûtée de toute la race, et que j' avois cette obligation à Sir Hargrave. Elle n' en a rien voulu croire ; et son agréable esprit s' est exercé long-tems sur l' alternative qu' elle venoit d' établir. Sa soeur a cru devoir l' arrêter. Ne finirez-vous point ? Lui

p363

a-t-elle dit, et se tournant vers moi, ah ! Chère Miss Byron, vous n' obtiendrez rien de cette folle imagination, que toute sa chaleur ne soit épuisée ; et si vous avez un secret, le meilleur parti est de l' en informer d' abord. Charlotte est une fille généreuse, après tout, mais quelquefois, comme à présent, d' une curiosité qui passe les bornes.

Encore une fois, chère Lucie, que veulent dire ces deux soeurs ? Je le cherche avec étonnement. Me soupçonnent-elles d' aimer quelqu' un ? Il me semble que, généreuses comme elles sont, ce n' est pas cette voie qu' elles devroient prendre, lorsqu' elles me croient sans engagement, et qu' elles savent que leurs doutes doivent tomber sur leur frère. Mais, avec toute leur pénétration, elles ne peuvent l' approfondir. Que ne donnerois-je pas pour savoir si Sir Charles a jamais aimé ?

La comtesse, qui est arrivée alors, a fait prendre un autre tour à la conversation. C' est une dame d' environ quarante-cinq ans, qui a beaucoup de noblesse et de bonté dans la physionomie. Après beaucoup de civilités générales sur la réputation qu' elle m' attribue, et sur l' empressement qu' elle avoit eu de vérifier par ses yeux tout ce qu' elle avoit entendu de moi, quelques mots qu' elle m' a dit de Madame Selby, et d' une lettre qu' elle en attendoit impatiemment, m' ont fait juger que

ma tante ne l' avoit point informée de ma réponse. Un moment après, elle s' est baissée vers Miladi L qui se trouvoit assise près d' elle ; et prenant sa main, elle lui a parlé quelques momens à l' oreille. Miladi L n' a pas fait d' autre réponse que, *non madame* . La comtesse a répliqué qu' elle en étoit ravie. Je ne crains point, a-t-elle ajouté, de m' ouvrir avec confiance à une amie telle que vous.

Ah, ma chère, elle a demandé à Miladi L j' en suis sûre, si le nom de soeur, qu' elle m' avoit entendu donner par Miss Grandisson, avoit rapport à quelque vue de son frère ; et l' air ouvert et caressant qu' elle a pris ensuite avec Madame Reves et moi, me persuade qu' après cette explication, il ne lui est resté aucun doute que son fils ne pût penser à moi, sans obstacle du côté de Sir Charles. Loin toute bassesse, ma Lucie ! Quelque admiration dont je me reconnoisse remplie pour quelqu' un que j' en crois digne, ces excellentes soeurs ne me verront point *engagée dans une passion sans espoir* .

La comtesse m' a demandé un moment d' entretien particulier, sans nous écarter plus loin qu' une fenêtre voisine, où elle m' a menée par la main. Elle m' a parlé dans des termes assez vagues, d' une lettre qu' elle ne doutoit point que Madame Selby ne m' eût communiquée ; et sans

p365

attendre ma réponse, elle s' est étendue, avec une bonté extrême, sur toutes les qualités qu' elle me suppose, dont elle prétendoit appercevoir la confirmation dans mon langage et dans ma figure. J' aurois souhaité de pouvoir m' expliquer sur le fond de ses vues ; mais s' abandonnant toujours à ses préventions, et prenant quelques détours civils, dont elle ne me laissoit pas le tems de sortir, pour l' embarras d' une jeune personne qui n' ose avouer ce qu' elle désire le plus, elle m' a ramenée par la main vers la compagnie, en me répétant qu' elle en avoit assez vu, et qu' elle se reposoit sur la réponse qu' elle attendoit de ma tante.

Il est certain que son air de bonté, ses manières nobles et ouvertes, et l' expression vive et naturelle de ses sentimens dans un entretien si court, m' ont prévenue aussi d' une forte inclination pour elle. Que je serois heureuse, me suis-je dit à moi-même, de pouvoir obtenir une telle mère, sans devenir la femme de son fils ! Et dois-je refuser de le voir, si l' on me demande une entrevue ? Sur-tout lorsque miladi semble vouloir persuader à la comtesse qu' un autre n' a pas la moindre vue... au fond, je ne désire pas que cet autre... du moins si... je ne sais plus, ma chère Lucie, ce que je voulois ajouter ; mais je vous prie de bien assurer ceux qui s' intéressent à moi, que

p366

jamais ils ne me verront engagée dans une passion sans espoir. Non, non. Ils peuvent compter là-dessus.

Mais, que je vous fasse une question, ma Lucie, une question puérile, je le reconnois, à vous qui avez eu le coeur pris, comme vous me l' avez confessé, et qui vous êtes heureusement dégagée. Je me surprends, depuis quelques jours, dans l' usage de certains termes, tels qu' un autre, quelqu' un, il, lui, au lieu d' écrire hardiment, comme je faisois toujours, *Sir Charles,* ou *le chevalier Grandisson* , qui sont des termes plus mesurés ; quoiqu' assurément je ne manque point de considération pour un homme qui mérite celle de tout le monde. Que veux-je vous faire entendre ? Est-ce un signe ? ... ah, Lucie ! Vous m' avez menacée d' avoir l' oeil ouvert sur moi,

et ne vous ai-je pas dit que je l' ouvrirois aussi moi-même ? J' étois sincère ; vous le croirez sans peine, en voyant que des remarques si légères ne peuvent m' échapper. Mais si vous trouvez qu' elles le soient trop, ne m' exposez pas, ma chère, ne les lisez pas à la chère assemblée ; elles marqueroient de la foiblesse aux yeux des uns ; elles obtiendroient de l' indulgence aux yeux des autres, parce qu' ils y reconnoîtroient le langage de la nature. Je serois coupable, si je vous écrivois séparément ; et je n' ai rien dans le coeur, que

p367

je ne sois prête... j' allois dire, que j' aie honte de publier ; mais je crois en avoir quelquefois un peu de tout ce que je vous écris. Ah ! Chère Lucie, ne me dites pas qu' elle est juste.
La conversation est tombée sur Sir Charles, que Miladi D ne connoît que de réputation, et dont elle désire passionnément l' amitié, sans intérêt, a-t-elle dit, puisqu' elle n' a point de fille. Ensuite, s' étant rappelée apparemment quelques mots par lesquels je m' étois efforcée de lui expliquer mes véritables dispositions, elle m' a dit à l' oreille : j' espère néanmoins, chère miss, que vous n' êtes pas déclarée contre mes désirs. Vous ne me répondez pas. Savez-vous que les mères n' aiment pas l' incertitude ? Vous ne connoissez pas mon impatience. Je lui ai répondu qu' il m' en coûtoit beaucoup pour m' éloigner d' une proposition qui m' auroit liée plus étroitement avec elle. Eh quoi ! Ma chère, a-t-elle repris, c' est la qualité de fille qui vous inspire cette réserve ? Vous êtes supérieure à ces affectations. Songez que nous traitons entre femmes, et d' une fille à sa mère. Vous êtes au-dessus des vaines formalités.
Elle s' est tournée tout d' un coup vers la compagnie. Rien ne m' est ici suspect, a-t-elle continué. Quelqu' un de vous sait-il que le coeur de Miss Byron soit engagé ? Miss Grandisson, permettez

p368

que je m' adresse à vous. Les jeunes personnes ont de l' ouverture entr' elles. Connoissez-vous

quelque homme en faveur duquel Miss Byron soit prévenue ? Sa tante Selby m' écrit qu' elle ne lui connoît aucune inclination.
Miss Grandisson a répondu que souvent les jeunes personnes ne connoissent rien elles-mêmes à leur propre coeur. Elle s' est tournée vers moi : parlez, ma soeur Henriette, m' a-t-elle dit, répondez pour vous-même.
N' étoit-ce pas une malice cruelle, chère Lucie ? Cependant, pourquoi n' ai-je pu répondre sans embarras ? Mais l' extrême bonté de la comtesse... et je puis dire aussi l' odieuse méchanceté de cet Hargrave... en vérité, depuis le cruel traitement que j' ai reçu de lui, je ne me reconnois plus moi-même.
Soyez sûre, madame, ai-je dit à la fin, que ma tante ne vous a marqué que la vérité. Il y auroit de l' affectation à déclarer que je renonce au mariage, parce que j' ai toujours porté du respect à cet état ; mais il m' est survenu quelques chagrins qui m' ont donné du dégoût pour toute la race des hommes.
Pour tous les hommes ? A répondu la comtesse. Je passe aux ames foibles quantité de choses qui ne conviennent point à la vôtre. Dans le peu de séjour que j' ai fait à Londres, il m' est

revenu que vous aviez quelque plainte à faire de Sir Hargrave Pollexfen ; car j' ai pris plaisir à m' entretenir de vous ; mais je n' ai vu, dans cette petite disgrace, qu' une confirmation de votre mérite. Que penser d' une femme qui n' est au goût que d' un seul homme ?
Enfin la comtesse, pressée par les arrangemens de son départ, nous a quittées vers six heures, en me répétant qu' elle s' en fioit à la réponse de Madame Selby, qui lui rendroit bon compte de mes sentimens, et que, se proposant de revenir passer le reste de l' hiver à Londres, elle donneroit tous ses soins à ce qu' elle avoit de plus à coeur au monde.
Miss Grandisson m' a fait un reproche amer du silence que j' avois gardé avec elle, sur les lettres de ma tante. Je me suis retranchée sur les chagrins qui ne m' avoient pas laissé un moment de repos, et parmi lesquels je comptois le nouvel embarras où les propositions de la comtesse m' avoient jetée. On ne m' en a pas fait moins la guerre sur le caprice qui me rendoit insensible à toutes ces offres. Cependant, a repris Miladi L

à présent que Miss Byron a vu la comtesse de D
et qu' elle commence, a continué malignement Miss
Grandisson, à oublier les mauvais traitemens de
Sir Hargrave, elle pourra changer de disposition.

p370

Dites, Lucie, dites, ma chère tante, n' auriez-vous
pas souffert ici pour moi ? Je vous avoue que j' ai
trouvé de la cruauté dans cette malice. Ma tête,
ai-je répondu affectueusement, s' est beaucoup ressentie
de la violence de Sir Hargrave, et de l' appréhension
des funestes effets qui pouvoient suivre la
généreuse protection que j' ai reçue. J' étois déjà
fatiguée par la persécution de quelques honnêtes
gens, tels que M Orme et Sir Rowland Meredith,
et par celle de M Greville et de M Fenwick,
dont je n' ai pas si bonne opinion. Lorsque j' aurois
souhaité de trouver un peu de loisir pour respirer,
et pour recueillir mes esprits dissipés, je me vois
faire de nouvelles propositions, à moi, à mes amis,
et par une personne d' un mérite si distingué : vous
ne devez pas être étonnées, mesdames, qu' il ne
me soit pas facile de vous donner tout d' un coup
des raisons de mon refus, quoiqu' elles viennent
réellement du fond du coeur.
Elles ont vu que leur badinage commençoit à
m' affliger. La bonté de leur naturel a fait passer à
d' autres sujets ; et lorsqu' elles m' ont quittée,
avec leurs caresses ordinaires, elles ont paru
emporter beaucoup de satisfaction de leur visite.
En réfléchissant sur tout ce qui m' arrive, il
me semble, mes chers amis, qu' il est tems de
vous faire voir plus clair dans ma situation, afin

p371

que vous puissiez m' aider de vos instructions
et de vos conseils ; car je vous proteste que je
suis dans une espèce de désert. De grâce, chère
Lucie, apprenez-moi... mais ce ne peut être
de l' amour ! Ainsi je dois être sans inquiétude.
Ce n' est pas non plus de l' envie, quoiqu' avec le
poids de tant d' obligations, je me trouve encore
accablée de l' ascendant que les deux aimables
soeurs prennent sur moi : oh non ! L' envie est
une passion basse qui ne sera jamais logée dans
mon coeur. Seroit-ce de l' orgueil ? L' orgueil est
un vice qui produit toujours quelque mortification ;

et vous m' avez rendue tous orgueilleuse,
ou fière, du moins de votre amitié ; mais j' ai
cru que cet orgueil, ou cette fierté, devoit faire
partie de ma reconnoissance.
Je souhaiterois d' être avec vous, ma chère
Lucie ! Je vous ferois mille questions. Mon coeur
agité se reposeroit dans votre sein. Il trouveroit
des armes dans vos réponses, contre les excès
de sensibilité. Mais, à propos, ne me souviens-je
pas de vous avoir entendu dire, dans une
certaine occasion, que vous trouviez du soulagement
à soupirer ? Cette question est sérieuse,
ma chère. Ne m' avez-vous pas dit que les soupirs
étoient accompagnés d' une certaine douceur,
qu' ils étoient involontaires néanmoins,
et que vous étiez prête à vous quereller vous-même,

p372

sans savoir pourquoi ? Et je vous prie,
ne vous sentiez-vous pas alors une peine dans
l' estomac, que vous étiez embarrassée à décrire,
disiez-vous ? N' étiez-vous pas humble, soumise,
demandant comme la pitié de tout le monde, et
prête à donner la vôtre ? N' auriez-vous pas lu
attentivement les histoires tristes,
sur-tout celles des jeunes femmes qui étoient
engagées dans des peines et des difficultés ?
Votre compassion pour autrui n' étoit-elle pas
plus vive ? Votre attention n' étoit-elle pas
diminuée pour vous-même ? Mais l' incertitude ne
vous sembloit-elle pas le plus rude de tous les
tourmens ? Je me souviens, ma chère, que vous
viviez sans boire et sans manger ; vous n' en
étiez pas moins fraîche. L' amour est peut-être,
pour les amans, ce que la manne du ciel étoit
pour les israélites ; mais on peut s' en plaindre
comme eux, et murmurer d' en avoir trop. Votre
sommeil, je m' en souviens aussi, étoit interrompu.
Vous étiez troublée par vos songes. C' étoient
des montagnes, des précipices où vous rouliez
continuellement ; des tempêtes ou des
inondations qui vous emportoient ; des eaux
profondes où vous vous abîmiez ; des flammes,
des voleurs et d' autres imaginations.
Qu' on se rappelle volontiers tout ce qu' on n' a
pas clairement conçu dans l' examen d' autrui,

p373

quelqu' intérêt qu' on y ait pu prendre, lorsqu' on
appréhende de se trouver dans le même cas ! Je
sais néanmoins que tout ce que je dis ici, et
que vous ne vous souviendrez pas d' avoir éprouvé,
peut venir du danger, de la terreur où m' ont
jetée les violences de Sir Hargrave Pollexfen.
Combien de fois tout ce qu' il m' a fait souffrir
ne s' est-il pas représenté dans mes songes !
Tantôt je crois implorer sa compassion, et ne
recevoir de lui que des reproches et des menaces.
Tantôt il me semble que j' ai la bouche fermée
de son mouchoir. Son horrible ministre, si c' en
étoit un, lit quelquefois la formule, et je
réclame contre la validité d' un tel mariage.
D' autres fois, je crois m' être échappée, il me
poursuit ; je crois l' entendre sur mes traces, et je
m' éveille en faisant d' inutiles efforts pour crier
au secours. Mais lorsque mon imagination me
sert plus heureusement, je vois paroître mon
libérateur. C' est quelquefois un puissant dieu,
car mes songes me rendent une parfaite romancière ;
et moi, je suis une demoiselle dans l' infortune.
Le blanc palefroi se présente aussi-tôt ;
et la carrière s' ouvrant au merveilleux, je vois
tuer des lions et des tigres, pourfendre des
géans, et mettre des armées en déroute par la
puissance du seul bras de mon héros.
Toutes ces rêveries ne vous convainquent-elles

p374

pas que mon inquiétude ne peut être attribuée qu' à ce
que j' ai souffert de la barbarie de Sir Hargrave ?
Il me semble que le seul parti que j' aie à prendre,
est d' aller demander les avis de ma tante, de quitter
Londres, ma chère ; et je serai plus capable alors
de découvrir si, comme tous mes amis le soupçonnent,
et comme je dois avouer que je commence moi-même à
le craindre, une passion plus forte que la
reconnoissance, ne s' est pas emparée de mon coeur.
Je suis sûre d' une chose, c' est que mes facultés
intellectuelles sont affoiblies. Miss Grandisson
m' a dit qu' à Colnebroke mes agitations d' esprit
avoient été jusqu' au délire, et que le médecin
qu' on fit appeler avoit tremblé pour ma tête.
Si je me laissois *engager dans une passion sans
espoir* , il ne faudroit pas d' autre preuve que
ma raison a souffert.
Adieu, chère Lucie. Quelle lettre je viens
d' écrire ! Les dernières lignes suffiront seules
pour faire connoître que j' ai le coeur et la tête

affoiblie.

p375

LETTRE 35

Miss Byron, à Miss Selby.
samedi, 4 mars.
Sir Hargrave Pollexfen est venu voir ce matin M Reves ; on lui a déclaré du moins que cette visite étoit pour lui ; mais étant malheureusement en bas, je n' ai pu me dispenser, sans impolitesse, d' entendre ce qu' il avoit à dire.
Il a proposé d' aller au château de Selby, pour implorer le pardon de toute ma famille ; mais les objections de M Reves lui ont fait perdre cette pensée. Il n' a cherché, s' il faut l' en croire, à me voir chez Miladi Williams, que dans la vue de s' attacher réguliérement à me rendre ses soins, sur le portrait qu' on lui avoit fait de moi, et ce n' étoit pas la première fois qu' il en eût désiré l' occasion. Il s' étoit déterminé un jour à rendre une visite formelle à mon oncle Selby en Northampton-Shire, et son équipage étoit prêt, lorsqu' il avoit appris que mon oncle étoit venu à Londres avec M et Madame Reves. Là-dessus, il s' étoit rendu à Petersboroug, dans l' intention de faire l' ouverture de ses sentimens à M Deane, pour lequel on l' avoit informé de notre confiance ;

p376

mais l' ayant trouvé parti pour Cambridge, il avoit pris la résolution d' éprouver sa fortune avec moi, et de venir à Londres avec d' autant plus de confiance, qu' on l' avoit assuré que ma famille se reposoit de mon choix sur moi-même, et qu' il se voyoit en état de me faire des offres dont celles d' aucun de ses concurrens ne pouvoient approcher ; ainsi que ses vues n' étoient pas précipitées, et ne venoient pas de la seule impression que j' avois faite sur lui chez Miladi Williams, quoiqu' il avouât que ses sentimens s' étoient assez échauffés tout d' un coup pour lui en faire hâter la déclaration.
Il regardoit, m' a-t-il dit, comme le plus grand de tous ses malheurs, de m' avoir causé

de si violens déplaisirs ; il a répété toutes les raisons prises de son amour, de ses souffrances et de son repentir, et sur-tout de l' effort qu' il a fait sur lui-même pour oublier des injures beaucoup plus sanglantes, et qui n' étoient que trop visibles. J' ai répondu que j' avois souffert plus que lui, quoique les marques en fussent moins apparentes ; que je n' avois pas laissé de lui pardonner en faveur de l' accommodement qui avoit succédé entre mon protecteur et lui ; (protecteur, a-t-il interrompu en se mordant les lèvres) ? Mais qu' il avoit connu mes sentimens avant sa barbare entreprise, et je l' ai prié de renoncer

p377

pour jamais à moi. Il devoit m' excuser, ai-je ajouté, si je lui déclarois que j' étois résolue de ne le revoir jamais.
Cette conversation a duré plus long-tems. M et Madame Reves gardoient un profond silence. Enfin il m' a pressée de lui garantir du moins que M Greville ni M Fenwick ne l' emporteroient pas sur lui ; et pour me faire envisager apparemment d' autres difficultés dans l' avenir, il m' a protesté que sa téméraire démarche étoit venue principalement de la crainte qu' il avoit eue de se voir supplanté par M Greville. Je lui ai dit que rien ne m' obligeoit à des promesses de cette nature, mais que M Reves l' ayant assuré, pour se délivrer de ses instances, qu' il croyoit cette crainte sans fondement, je ne pensois point à le contredire.
Avant qu' il m' ait été possible de congédier cet homme importun, on est venu l' avertir que M Bagenhall et M Jordan le demandoient. Il n' a pas fait difficulté de nous avouer qu' ils étoient amenés par l' espérance de me voir, ni de me demander en grâce un quart-d' heure pour eux et pour lui. J' étois déterminée à me retirer ; mais avec la même hardiesse, il a donné ordre au laquais de les introduire, et M Reves ne s' y étant point opposé, ils sont entrés presqu' aussi-tôt. Ces deux étrangers se sont présentés fort civilement,

p378

et toute leur conduite s' est soutenue avec la même décence. Comme ils venoient

dans la résolution de m' applaudir, ils n' ont pas voulu que leur attente fût trompée ; mais on ne peut rien ajouter à l' éloge qu' ils ont fait tous deux de Sir Charles Grandisson, et je ne dissimule point que le sujet m' a rendu leur compagnie plus supportable. Il me semble qu' une profusion de louanges doit embarrasser l' ame la plus vaine ; mais c' est un des plus doux plaisirs du monde d' entendre louer publiquement, dans leur absence, ceux pour lesquels on est prévenu d' une forte estime, sur-tout lorsqu' on leur a des obligations dont on peut faire l' aveu sans honte. Ce qui m' a plu beaucoup dans M Bagenhall, c' est de lui avoir entendu dire, du ton le plus sérieux, que la conduite de Sir Charles, qu' il a nommée plus d' une fois noble et divine, avoit fait tant d' impression, non-seulement sur lui, mais sur M Merceda, qu' ils étoient résolus tous deux de changer de vie, quoiqu' ils aient été fort éloignés, a-t-il ajouté, d' être les plus méchans hommes du monde.
Ces quatre amis doivent dîner aujourd' hui chez Sir Charles ; mais Sir Hargrave n' en marque pas autant de joie que les autres, et doutoit même encore s' il pourroit prendre assez sur lui pour s' y trouver. M Jordan se fait honneur

d' avoir ménagé l' invitation sur une légère ouverture de Sir Charles, et déclare qu' il ne veut perdre aucune occasion pour se lier plus étroitement avec un homme qu' il fait profession d' admirer.
En prenant congé de nous, Sir Hargrave a marqué tant d' abattement, et j' ai cru voir en effet qu' il est si mortifié du changement d' une figure dont il paroissoit s' applaudir avec tant de complaisance, que j' en aurois eu quelque pitié, si je n' avois combattu ce sentiment. Pendant plus d' une heure, ma chère, qu' il a passé avec nous, il ne s' est pas regardé une seule fois dans les glaces. Il parle de se retirer dans une de ses terres, ou d' aller passer quelques années dans les pays étrangers, s' il est condamné, dit-il, à perdre toutes ses espérances. Des espérances ! Le misérable ! Mais lorsque j' y pense, je ne sais si sa mortification n' est pas ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux ; elle ne demande que d' être accompagnée d' un peu de patience. Il est à présent fort laid, mais son bien en fera toujours un homme d' importance. Il pensera mieux

des autres, et plus modestement de lui-même... lorsque j' allois examiner, d' un air pensif, si j' étois bien exempte de la vanité que je reprochois aux autres, j' ai reçu la visite de Miladi L qui ne doit pas servir à me donner une mauvaise

p380

opinion de moi-même. Elle est montée droit à mon cabinet. Madame Reves s' étant hâtée de la suivre : je viens vous demander à dîner, nous a-t-elle dit ; Sir Hargrave Pollexfen et quelques-uns de ses pareils dînent aujourd' hui chez mon frère. Je me suis échappée avec le consentement de milord, et j' ai laissé à Charlotte le soin de faire les honneurs. Je ne puis supporter le misérable qui a formé une lâche entreprise contre vous, et qui en vouloit à la vie de mon frére.
Nous nous sommes entretenues longtems sur le duel, qui n' a point eu de plus fâcheuses suites. à la vue de mes papiers, qui étoient encore devant moi, elle a voulu voir ce que je venois d' écrire. C' étoit une faveur, m' a-t-elle dit, que j' accordois quelquefois à sa soeur. Je lui ai lu la première partie de ma lettre. La confiance de Sir Hargrave l' a mise hors d' elle-même. Elle s' étonne qu' il ose prononcer le terme d' espérance. Elle a loué toutes mes réponses. Cependant, elle a dit à M Reves qu' il auroit dû lui refuser l' entrée de sa maison, sur-tout lorsque j' avois tant de répugnance à le voir. Je vous avoue que je pense comme elle ; mais M et Mde Reves portent quelquefois la bonté trop loin.
Après le dîner, nous avons été fort agréablement surpris de voir arriver seul milord L qui s' étoit dérobé aussi en sortant de table, et qui

p381

venoit prendre le thé avec nous. Il nous a dit que tout s' étoit passé fort civilement dans cette étrange partie, et qu' il étoit persuadé que la conduite noble de son frère, feroit une forte impression sur ses convives. Sir Charles doit partir lundi prochain pour Cantorbery, pour Cantorbery, ma chère ! Et milord a proposé à sa femme d' aller passer quelques jours à Colnebroke,

pour attendre qu' une nouvelle maison qu' il prend à Londres, soit en état de les recevoir. Il espéroit, a-t-il ajouté, qu' elle engageroit aisément Miss Grandisson à les accompagner ; et si les deux soeurs pouvoient obtenir que Miss Byron fût aussi du voyage, il ne voyoit rien à desirer de plus heureux. Il se flattoit même que Sir Charles, à son retour, viendroit passer un jour ou deux avec nous... miladi a si peu douté de mes dispositions, qu' elle s' est tournée aussi-tôt vers M et Mde Reves, pour leur demander si cet arrangement ne leur déplaisoit pas. Je les ai consultés aussi par un regard. Ils ont donné tous deux leur consentement avec un sourire.
Ce Cantorbery occupe toutes mes idées. On y est revenu assez naturellement. Madame Reves a paru surprise que Sir Charles fasse un secret des motifs qui le conduisent si souvent dans cette ville. Sans les connoître, a répondu milord L je juge qu' il y entre moins de plaisir que de peine.

p382

Miss Charlotte accuse son frère de réserve ; mais je n' ai jamais trouvé qu' il méritât ce reproche. Elle est curieuse, il se fait un amusement de sa curiosité. Cependant, elle a ses secrets elle-même, ou je me trompe beaucoup. Non, non, vous ne vous trompez pas, a répliqué miladi, Charlotte a ses secrets ; et peut-être vous les confiera-t-on, lorsque nous serons tous ensemble à Colnebroke.
J' ai cru pouvoir demander à miladi si les soins que milord G paroît rendre à Miss Grandisson étoient approuvés de Sir Charles ; elle m' a répondu qu' il souhaitoit de voir Charlotte mariée ; et qu' il étoit fort ami de l' état conjugal, sur-tout pour notre sexe. Mde Reves n' a pas manqué l' occasion. Je m' étonne, a-t-elle dit, que Sir Charles ne pense pas lui-même au mariage. Miladi a répondu que c' étoit une corde que sa famille avoit touchée souvent, mais jusqu' aujourd' hui sans succès ; qu' il y avoit néanmoins une dame... elle s' est arrêtée. Si malheureusement ses yeux étoient tombés sur moi, j' étois perdue.
Dites-moi donc, chère Lucie, car vous avez passé par l' épreuve : avez-vous jamais senti dans vous-même une sorte d' impatience qui approche de la pétulance, et dans votre coeur une disposition à quereller, si vous n' aviez appréhendé de vous exposer trop, ou du moins à congédier brusquement tous ceux qui venoient vous interrompre,

quoique vous n' eussiez rien d' important,
qui pût occuper vos pensées ou vos doigts ? Dans
ces derniers tems, ma chère, je me suis vue fort
souvent troublée par cette bisarre sensation. Mais,
en vérité, mon tempérament est tout-à-fait
changé. Je crains de devenir chagrine, sombre et
perverse. ô le méchant Sir Hargrave.
Revenons à la charmante ouverture de miladi.
Une dame, a continué Mde Reves, que Sir Charles
aime apparemment. Non, a repris Miladi L
une dame qui aime Sir Charles, mais, par
ménagement pour elle, je n' ajouterai point...
cependant, s' il est pardonnable à quelque femme
d' aimer sans aucune certitude d' être aimée, c' est
à celle qui prendroit de l' amour pour mon frère.
Et Sir Charles, n' ai-je pu m' empêcher d' interrompre,
est-il incapable de retour ? Mde Reves
m' a dit le soir qu' elle avoit vu trembler mes
lèvres ; je ne m' en suis point apperçue, et je n' ai
senti aucun tremblement de coeur. Cependant,
il me semble que les lèvres ne sauroient trembler,
sans que le coeur soit affecté.
Miladi L s' est fort étendue sur les grandes
occupations de son frère, qui lui laissent peu de
tems à donner au plaisir ; et quoiqu' à juger par le
fond d' un caractère si noble et si bienfaisant, elle
le croie capable des passions les plus tendres, elle
attribue son indifférence apparente à la multitude

de ses affaires, autant qu' à la difficulté de
trouver une femme dont les perfections répondent à
celles de ses idées. On est retombé de là sur son
éloge. Je ne conçois pas, ma chère, dans quelle
vue chacun prend plaisir à louer devant moi Sir
Charles Grandisson. Sortirai-je de Londres pour
éviter d' entendre ses louanges ? Oui, me direz-vous.
Mais où dois-je aller ? Ce n' est pas au château
de Selby. Autant vaut donc que j' aille à
Colnebroke ; j' y apprendrai peut-être les
raisons d' un applaudissement si général ; car
jusqu' à présent je ne sais rien de son histoire,
en comparaison des détails qu' on me promet.
Cependant, j' espère qu' on ne me blâmera
point d' avoir consenti si facilement au voyage de
Colnebroke. C' est, à la vérité, mon inclination
qui m' a rendue si complaisante, et je commence à
me défier de moi-même, lorsqu' elle a la force de

m' entraîner ; mais pourquoi donner une si mauvaise idée de moi ? Je me connois le coeur bon, et sur ce point je ne me crois inférieure à personne. Il me semble que je n' ai rien de bas dans l' ame ; non, je ne me sens naturellement aucune bassesse. Puisse le ciel me préserver de tout défaut qui n' est pas naturellement à mon coeur, et qui, m' avilissant aux yeux de mes chers amis, me rendroit indigne de leur affection !
J' apprends ce soir, par un billet de Miss Grandisson,

p385

qu' elle consent à partir pour Colnebroke, à condition que je sois du voyage. Miss émilie Jervins en doit être aussi. Le docteur Barlet est retenu par ses affaires. Sir Charles et M Grandisson partent ensemble pour Cantorbery ; et les deux aimables soeurs en sont fort surprises : elles se demandent plus que jamais, pourquoi tant de réserve et de secret pour elles.

LETTRE 36

Madame Selby, à Miss Byron.
au château de Selby, 4 mars.
Votre situation, ma très-chère nièce, ne cesse pas de nous affliger. Un combat si visible entre votre franchise naturelle et l' aveu d' une passion naissante... ô ma chère ! Gardez-vous de toute réserve affectée ; elle conviendroit mal à une jeune personne qui n' a jamais connu l' affectation et le déguisement.
Vous nous jetez dans un embarras extrême à l' égard de Miladi D elle doit être ici samedi prochain. Je ne lui ai point écrit, quoique vous ayez paru le désirer, parce qu' en vérité nous jugeons tous que ses offres méritent plus de considération, et parce que nous appréhendons que

p386

votre bonheur et le nôtre ne soient bien plus douteux d' un autre côté. Il est impossible, ma chère, de s' imaginer qu' un homme tel que Sir Charles Grandisson n' ait pas vu, avant que de vous connoître, une seule femme qu' il puisse aimer,

ou pour laquelle il ait pu prendre de
l' attachement, par reconnoissance du moins pour
l' amour qu' elle a pour lui. Sa soeur ne vous
a-t-elle pas dit que, s' il se marioit, il feroit
un grand nombre de malheureuses ? C' est peut-être
cette raison qui l' empêche de penser au mariage.
Vous voyez avec quelle aimable franchise la
comtesse de D s' est ouverte à nous. Vous
voyez que la vôtre est un mérite particulier pour
elle. Je lui avois dit que votre coeur étoit libre.
Mais, en refusant ses offres, vous donnez lieu
à une femme si sage d' en juger autrement, ou de
vous croire moins supérieure aux affectations
qu' elle ne se l' imagine ; et quoique nous n' ayions
pas lu sans peine, dans votre lettre du... combien
Miss Grandisson vous a poussée, nous ne
doutons pas que Miladi D n' ait fait les
mêmes observations, et n' en ait tiré les mêmes
conséquences. Que voulez-vous que je fasse
moi-même, lorsque le refus de ses propositions, sans
avoir connu, sans avoir vu même son fils, est une
si forte preuve que vous avez le coeur engagé ?
L' équivoque, et tout ce qui blesse la vérité, n' est

pas digne, ma chère fille, de votre caractère ni
du mien.
Miladi L a fait entendre, dites-vous, à
la comtesse, que Sir Charles ne met point
d' obstacles aux vues de son fils. Je ne vois donc
aucune sorte d' espérance pour vous de ce côté-là.
On juge, sans doute, que votre fortune n' est
point assez considérable. Sir Charles est
libéral. Son coeur n' étant point déterminé par
l' amour, ne doutez pas que sa prudence ne lui
fasse considérer la fortune. C' est du moins ce
que nous devons supposer de notre côté ; et nous
serions obligés de commencer par des calculs,
s' il étoit question de traiter avec lui.
Votre grand' maman veut vous écrire de sa
propre main ; je m' en rapporte entièrement à
elle. Nous connoissons tous sa prudence, et
la tendresse dont elle est remplie pour vous.
Votre oncle promet de ne plus prendre le ton
badin qui vous chagrine. Nous sommes toujours
résolus de ne pas gêner vos inclinations ; et
cette raison nous fait craindre de vous donner
notre conseil sur les nouvelles offres. Mais votre
grand-maman est ravie que je n' aie pas fait,
comme vous l' auriez souhaité, un refus décisif à
la comtesse.

Votre oncle a pris des informations sur l' état des affaires de Sir Charles. Tout ce qu' il a découvert,

p388

répond si parfaitement à nos idées, que je l' ai prié d' abandonner cette recherche, à moins qu' il n' y eût un peu plus d' apparence que vous y fussiez intéressée. Mais vous, ma chère, continuez de nous apprendre tout ce qui peut augmenter notre estime et notre vénération pour cet excellent homme. La supériorité d' ame qui lui a fait refuser un duel, et cette glorieuse conduite, qui n' a pu laisser aucun doute de son courage, sont des exemples de sagesse et d' honneur qui l' élèvent au-dessus de la portée humaine. Nous sommes tous pénétrés pour lui d' un mélange d' admiration et de respect ; et nous le félicitons, lui et ses soeurs, de l' heureuse conclusion d' une affaire à laquelle personne n' a dû prendre tant d' intérêt que nous.
Vous ne tarderez point à me faire savoir ce que vous pensez réellement des nouvelles propositions. Ne vous déterminez point légèrement.
Ne précipitez rien. Je crains de vous avoir trop peu ménagée dans ma dernière lettre. Votre oncle prétend qu' il ne reconnoît pas toujours votre franchise ordinaire, dans l' aveu d' une passion dont l' objet nous paroît digne de vous, et je le vois quelquefois triompher de l' idée où il est, qu' il découvre enfin dans sa chère niéce quelque petit degré d' affectation. Nous remarquons tous fort bien, dans plusieurs endroits de vos

p389

lettres, ce combat dont j' ai parlé, entre la modestie et l' ouverture du coeur ; et nous attribuons une partie de votre réserve à la crainte que vous avez de son badinage. Mais, après avoir déclaré qu' une heure de conversation par semaine avec Sir Charles et ses soeurs, (des soeurs ne sont pas inutiles dans un commencement d' amour), vous paroîtroit préférable à bien des avantages pour lesquels vous n' avez pas toujours eu le même dégoût ; après nous avoir écrit, ma chère, que tout humiliant qu' est le terme de pitié, vous préféreriez la sienne à

l' amour de tout autre homme : en vérité, je ne vois point d' où peut venir tant d' embarras à vous expliquer ; pardon, chère niéce.
Je viens de lire la lettre qui accompagne celle-ci. Si j' avois prévu qu' elle dût être si longue, je me serois moins étendue dans la mienne. Ce que ma mère vous écrit est digne d' elle ; nous y souscrivons tous. Cependant nous attendons votre réponse pour nous déterminer sur celle que je dois faire à la comtesse. Si vous aimez, n' ayez pas honte de nous en faire l' aveu : l' homme est Sir Charles Grandisson.
Recevez les bénédictions de toute la famille, et particulièrement, mon cher amour, celle de votre affectionnée,
Marianne Selby.

LETTRE 37

p390

Madame Sherley, à Miss Byron.
5 mars.
N' ayez, ma très-chère vie, ni peine ni honte à nous ouvrir entièrement votre coeur. Vous connoissez notre tendresse pour vous. Ce n' est pas une disgrace pour une jeune personne d' aimer un homme vertueux. L' amour est une passion naturelle. Vous avez montré par des témoignages distingués, que l' imprudence et la légéreté ne sont pas des défauts de votre caractère. M Gréville, avec toute sa gaieté, M Fenwick, avec toutes ses flatteries, M Orme, que je considère beaucoup plus, avec son respect et ses soumissions, ni le suppliant Fowler, ni le terrible et le menaçant Pollexfen, n' ont pu faire découvrir en vous une ombre de foiblesse ou de vanité. Avec quel bonheur ne vous êtes-vous pas tirée de tous les dangers où la passion d' être admirée engage souvent les ames d' un ordre inférieur ? Avec quelle politesse et quelle dignité ne vous êtes-vous pas acquis des droits sur l' estime et sur la vénération même de ceux dont vous avez refusé les offres ? Et quels ont été vos motifs

p391

pour refuser ? Ce n' est pas l' orgueil ; c' est l' excellence de vos principes ; c' est que vous n' avez pas cru devoir écouter ceux pour lesquels vous n' avez pas senti que vous puissiez jamais prendre l' affection qu' une honnête femme doit indispensablement à son mari. Ensuite, lorsque vous avez rencontré l' homme qui méritoit votre amour, qui vous a puissamment défendue contre un odieux et lâche attentat, qui se trouve le meilleur des frères, des amis, des maîtres ; le plus brave et le plus vertueux des hommes, est-il surprenant qu' un coeur, jusqu' à présent invincible, laisse voir de la sensibilité, et reconnoisse un coeur qui lui ressemble ? Quelle raison auriez-vous d' en rougir ? Et pourquoi ma chère Henriette feroit-elle tomber le rideau entr' elle et des amis dont les goûts s' accordent avec les siens ? Vous voyez, ma chère fille, que l' incertitude où nous sommes, ne nous empêche point de parler avec admiration d' un homme à qui tout le monde rend la même justice. Nous sommes au-dessus des petits détours, et vous n' avez pas besoin d' être menée par une si misérable politique. Votre éducation, ma chère, ne vous a pas formée à l' artifice. Les déguisemens n' ont jamais été si mal à personne qu' à vous. Un enfant en amour, vous devineroit dans la plupart de vos dernières lettres. Mais, soit que votre inclination

soit heureuse, ou qu' elle manque de succès, que votre gloire soit de l' avoir placée dans un objet auquel il ne manque rien du côté des sentimens, des moeurs et de la naissance, et pour lequel tous vos amis ont la même passion que vous ; seulement, mon tendre amour, chère Henriette, charme de ma vie, et consolation de mes mauvais jours, efforcez-vous, pour l' amour de moi, de toute votre famille, de prendre tant d' empire sur votre coeur, que si le succès ne répond point à vos désirs et aux nôtres, votre santé n' en souffre point ; une santé qui nous est si précieuse ! Et que vous ne tombiez point au rang de ces malheureuses filles qui se laissent emporter par la violence d' une aveugle passion. Plus l' objet a de force pour enflammer vos désirs, plus la victoire est glorieuse, si vous en avez quelqu' une à remporter. Cependant, ma chère fille, achevez de nous ouvrir votre coeur, pour

nous mettre en état de vous aider de nos conseils, et ne redoutez point le badinage de votre oncle ; il s' en fait un amusement qui sert quelquefois aussi à nous réjouir ; mais comptez que ses raisonnemens ne font aucune impression sur nous. Vous n' ignorez pas que son coeur honnête est uni comme les nôtres avec celui de notre chère fille ; il ne résisteroit pas plus que nous à sa douleur, s' il arrivoit quelque disgrace à sa niéce.

p393

Votre tante m' a fait voir à ce moment la lettre qu' elle vous écrit. Elle y répète quelques-unes de vos expressions, qui lui paroissent très-fortes. Pour moi, je trouve qu' elles vous font beaucoup d' honneur, parce qu' elles me prouvent que votre amour tombe moins sur les dehors que sur les qualités de l' ame. J' étois persuadée que si vous aimiez jamais, votre passion seroit de l' ordre le plus pur. N' étant pas fondée sur les sens, ne souffrez donc pas qu' elle triomphe de votre raison, et que l' impossibilité d' obtenir l' homme que vous aimez, ne vous fasse pas renoncer à tous les autres hommes. Ne vous ai-je point enseigné que le mariage est un devoir, lorsqu' on y entre avec prudence ? Quelle opinion faut-il prendre, dans l' un ou l' autre sexe, de ceux qui ont de l' aversion pour cet état, parce qu' il a ses peines, ses fatigues et ses inconvéniens ? Mettez Sir Charles à l' épreuve par cette règle. Si ce sont ces motifs qui le dégoûtent du mariage, regardez les comme une des grandes imperfections de son caractère. Ne craignez pas de le mettre à l' épreuve. Il n' y a point d' homme absolument parfait.
Mais Sir Charles peut avoir des engagemens qu' il lui est impossible de rompre. Si telle est sa situation, je me flatte que ma fille ne s' abandonnera point à des sentimens pour lesquels elle ne peut attendre de retour. Vous espérez, disiez-vous

p394

agréablement dans une de vos lettres, que votre ruine ne viendra point d' un homme vertueux. Après le bonheur que vous avez eu d' échapper à Sir Hargrave, je ne crains rien pour

vous d' un méchant homme. Mais si votre perte
venoit d' un homme de bien, ce seroit votre
faute, ma chère, puisque ni lui ni ses soeurs ne
vous donnent aucun encouragement. Je sais
combien toutes ces suppositions peuvent blesser votre
délicatesse, mais alors vous devez être doublement
en garde contre vous même ; car la réalité
seroit bien plus terrible que les suppositions.
Quand il n' y auroit qu' un homme au monde
dont vous puissiez craindre votre ruine, ne seriez
vous pas en garde contre lui ?
Je meurs d' impatience de revoir ma chère Henriette
entre mes bras. Mais voici le conseil que je crois
convenable à sa situation. Ne perdez, ma chère,
aucune occasion de cultiver l' amitié
des deux charmantes soeurs ; quoique, pour le dire
en passant, si Miss Grandisson devine l' état de
votre coeur, je ne trouve point que ses railleries
s' accordent avec le reste de son aimable caractère.
Ne leur refusez jamais votre compagnie lorsqu' elles
vous la demandent. Miss Grandisson vous a
promis l' histoire de leur famille. Faites-la
ressouvenir de sa promesse ; vous obtiendrez des
lumières qui pourront servir à guider vos pas. Vous

saurez particulièrement si les soeurs épousent
l' intérêt de quelque autre femme, quoique la
réserve qu' elles reprochent à Sir Charles leur
fasse peut-être ignorer les secrets de son coeur.
Mais si leur faveur n' est déclarée pour personne,
pourquoi ne pourroit-elle pas tomber sur vous ? à
l' égard de la fortune, si l' on pouvoit découvrir
quelles sont leurs prétentions, nous ferions nos
efforts pour ne pas demeurer en arrière.
Mais comme j' approuve le parti auquel votre
tante s' est arrêtée, de suspendre la réponse
qu' elle doit à la comtesse de D quelle conduite
tiendrons-nous dans cette affaire ? Voici
là-dessus mes idées. Cette dame part du principe
que vos affections ne sont point engagées : votre
tante l' en a formellement assurée. Vous lui avez
parlé du moins dans des termes qui ont dû lui
faire naître quelque doute. Elle nous a fait
annoncer sa visite pour samedi prochain. Il faut
s' attendre qu' elle demandera des explications,
et nous les devons à sa franchise, autant qu' à
notre propre caractère, que nous sommes obligées
de soutenir avec honneur. Je voudrois l' informer
nettement de l' entreprise de Sir Hargrave
Pollexfen, dont il me semble que vous lui avez

déjà dit quelque chose, et de la généreuse protection que vous avez reçue de Sir Charles : la

p396

vérité n' attire jamais de reproche. Votre tante avouera que vous lui avez écrit, et que vous vous refusez, avec la plus respectueuse reconnoissance, à l' honneur qui vous est proposé ; ce qu' elle ne peut expliquer qu' en supposant, et se persuadant même que, par des motifs de reconnoissance, vous préférez Sir Charles à tout autre homme, mais que vous ignorez ses engagemens ; que vous n' avez aucune raison de lui croire d' autres sentimens pour vous, que ceux de la politesse dont les hommes se font honneur pour notre sexe, et que les dames Grandisson, en vous traitant de soeur, n' entendent par ce nom que la soeur de leur frère, comme la leur.

On fera ce récit à la comtesse, sous les plus étroites loix du secret. Alors elle connoîtra le fond de la vérité. Elle en portera le jugement qu' elle doit pour elle-même. Vous ne paroîtrez coupable à ses yeux d' aucune affectation. Nous soutiendrons tous notre caractère. Si Miladi L et Miss Grandisson, comme vous le supposez, ont déclaré à la comtesse, que les vues de leur frère ne paroissent pas tournées sur vous, il se trouvera qu' elles ont dit la vérité ; et vous savez, ma chère, que nous devons rendre justice à la bonne foi d' autrui, comme à la nôtre. Elle verra que votre considération pour Sir Charles, si ce sentiment lui paroît un obstacle à son projet, vient d' une

p397

louable reconnoissance pour la protection qu' il a donnée généreusement à une jeune fille, dont le coeur étoit absolument libre avant cet événement.

Je ne sais si je m' explique avec assez de clarté. Je ne suis plus ce que j' étois ; mais je remercie le ciel d' être encore ce que je suis ; je ne me serois pas crue capable de faire une si longue lettre en si peu de tems. Aussi, ma chère Henriette en est le sujet, et son honneur a toujours fait mon unique soin, depuis que j' ai perdu le

compagnon de ma jeunesse, le cher mari qui partageoit avec moi ce soin et tous les autres, qui avoit pour vous la même tendresse que moi, et qui vous donneroit aujourd' hui les mêmes conseils. Qu' auroit pensé M Sherley ? Comment se seroit-il conduit dans cette occasion ? Ce sont les questions que je me fais toujours avant que de donner mon opinion sur une affaire importante, particulièrement lorsqu' il est question de vous.

Je veux louer ici un de vos sentimens que j' ai trouvé digne de la pupille de votre grand-pere. " je n' aurois que du mépris pour moi-même, dites-vous dans une de vos lettres, si j' étois capable de tenir un homme en suspens, tandis que je balancerois en faveur d' un autre. "

p398

charmante fille ! Tenez vous ferme à vos principes, quelque sort que le ciel vous destine, considérez ce monde dans le point de vue sous lequel on vous l' a tant de fois présenté. J' ai vécu long-tems ; cependant, lorsque je regarde en arrière jusqu' au tems de ma jeunesse, où les espérances et les craintes qui vous agitent aujourd' hui ne m' étoient point étrangères, que l' espace me semble court ! Si je souhaite que ma carrière soit prolongée, c' est pour voir les délices de mon coeur, ma chère orpheline, heureuse sous la protection d' un honnête homme. Oh ! Plût au ciel que ce fût sous celle... mais est-ce à nous, ma chère, d' imposer des loix à la providence ? Savons-nous quelles sont ses vues sur Sir Charles Grandisson ? Oui, le bonheur de mille autres y est peut-être attaché : comparé à nous, c' est le public en comparaison d' un particulier.

Ne croyez pas néanmoins, mon cher amour, que j' aie vécu trop long-tems pour être sensible à ce qui vous touche. Je suis capable encore de partager vos peines et vos plaisirs. Vos dernières fatigues, délicate et tendre comme vous êtes, m' ont coûté des douleurs bien vives, et mes yeux ne cessent pas de rendre témoignage à la sensibilité de mon coeur, lorsque je me fais relire quelquefois ces cruelles scènes, ou que je les rappelle à ma mémoire. Mais mon intention est de

p399

vous fortifier contre des impressions trop vives, lorsqu' il sera connu, cet événement qui est aujourd' hui caché dans le sein de la providence, dût-il être contraire à nos désirs, comme les apparences semblent l' annoncer.
Vous avez sur les bras deux lettres qui demandent une réponse ; mais comme le tems est court jusqu' à samedi, si vous écrivez à votre tante, ce sera nous écrire à toutes deux. Que le ciel préserve, dis-je, et comble de bénédictions ma chère orpheline ! C' est la prière continuelle de son affectionnée grand' mere.
Henriette Sherley.

LETTRE 38

Miss Byron, à Madame Selby.
Colnebrocke, mardi, 7 mars.
Miss Grandisson s' est apperçue de ma confusion, de mon trouble ; je ne sais quel nom lui donner. Quelles occasions ! Ma chère tante. *des combats visibles !* sont-ils donc si visibles, madame ? *une passion naissante... qui croît visiblement* . Permettez que je le remarque, madame ; elle n' a donc point toute sa force ; et pendant qu' elle croît encore, ne peut-elle pas être surmontée ? Mais

p400

suis-je coupable d' affectation, de réserve ? Si je le suis, j' ai de grandes obligations *à la pitié* de mon oncle. Et vous croyez, madame, qu' il est impossible qu' avant que de m' avoir connue, Sir Charles n' eût pas vu de femmes qu' il pût aimer ? Je veux le croire aussi : mais est-il digne de votre bonté, de tourner si fortement contre moi le terme de reconnoissance ?
Je vois, je sens tout ce qu' il y a d' admirable dans la franchise de Miladi D et j' admire cette qualité, avec mille autres que je lui ai reconnues : mais quelle conduite devez-vous tenir ? Quelle doit être la mienne ? C' est à quoi je suis obligée de répondre, excitée comme je le suis, par ma grand' maman et par vous, madame, à m' expliquer encore plus nettement ; quoiqu' à votre avis mes explications soient déjà fort nettes, et qu' elles le soient même au mien, lorsque je jette les yeux sur le sentiment libre que

ma grand' maman a pris soin de séparer du reste
de sa lettre. Elle me le pardonne néanmoins ;
elle donne même des louanges à ce sentiment.
Elle m' encourage à parler. Ce n' est pas, dit-elle,
une disgrace pour une jeune personne,
d' aimer un homme vertueux. Elle ajoute que
l' amour est une passion naturelle ; mais elle
m' exhorte à ne pas souffrir qu' il triomphe de ma
raison ; en un mot, à ne pas aimer sans être

p401

sûre de retour. Ainsi donc je puis aimer comme
je veux, quand je veux et même qui je veux ;
car s' il ne pense point à moi, on m' exhorte à
ne pas prendre de résolution contre un autre
mariage ; avec milord D par exemple, s' il a
la bonté de me recevoir.
Fort bien ; mais, après avoir pleinement
examiné mon coeur, qu' ai-je trouvé ? Je dois
répondre, lorsqu' on me presse de *lever le
rideau,* et d' éloigner *les déguisemens*
au travers desquels *un enfant, en amour, me
devineroit* . M' ouvrirai-je entièrement ?
Je dois cette confiance à des personnes si
respectables et si chères, *dont les
sentimens s' accordent avec les miens* . Parlons.
J' avoue donc qu' il m' est impossible d' écouter tout
autre homme. Cependant, je n' ai pas la moindre
espérance. Je me regarde comme une présomptueuse,
et lui comme trop supérieur à moi. Son
bien est immense ; il en attend encore plus ; et
pour le mérite personnel, où trouver une femme
digne de lui ? Sur l' article même de la fortune,
vous jugez que la prudence oblige un homme si
libéral et si magnifique, de porter ses vues plus
haut.
Ainsi, ma chère tante, ayez la bonté, conformément
à l' avis de ma grand' maman, de dire,
en mon nom, à Miladi D que je crois sa
franchise digne de toute la mienne ; que votre
niéce

p402

étoit absolument libre dans ses affections,
lorsque vous lui avez rendu ce témoignage ; mais
que les tems et les circonstances sont changés.
Dites-lui que je me suis trouvée d' abord engagée

par la reconnoissance ; que dans l' origine ce
n' étoit rien de plus : mais qu' étant interrogée
aujourd' hui sur l' état de mon coeur, j' ai reconnu
que ma reconnoissance est *exaltée* (car je ne
dois pas dire *abaissée,* lorsque l' objet en est
si digne) en d' autres sentimens... dites en amour,
puisque j' entends si mal à me déguiser : que par
conséquent la justice ne me permet pas plus que mon
inclination, de penser à tout autre homme : et
déclarez-lui qu' elle n' a pas laissé de m' inspirer
pour elle une respectueuse tendresse, par la bonté
qu' elle a eue de m' honorer de sa visite ; et que
pour l' amour d' elle, si je n' avois pas trouvé
d' objection contre milord D dans une entrevue
et dans une connoissance plus familière, et
si j' avois eu le coeur aussi libre qu' il étoit
avant ses propositions, j' aurois pu leur donner la
préférence sur toutes celles que j' avois déjà
reçues. Cependant j' avoue que l' humble et modeste
persévérance de M Orme me touche toujours.
Que ne donnerois-je pas pour le voir marié à
quelque aimable et vertueuse femme, avec
laquelle il pût vivre heureusement ?
Enfin, demandez à la comtesse un peu de

p403

faveur et d' amitié pour moi ; mais qu' elle y
joigne la grâce de ne me plus parler de milord,
jusqu' à ce qu' il soit marié ; et puisse-t-il jouir
d' un sort qui réponde aux voeux d' une si digne
mère ! N' oubliez pas, ma chère tante, de lui
dire aussi que pour douze fois les douze mille
livres sterlings de rente qu' elle m' offre avec son
fils, je ne donnerois pas ma main, ni à lui ni à
tout autre, tandis que la place est occupée dans
mon coeur, quelque peu d' apparence qu' il y ait
pour moi de porter jamais le nom de l' homme
que je préfére.
Mais que cette explication, je vous en conjure,
se fasse dans la plus étroite confidence. Entre les
raisons générales qui regardent la délicatesse de
notre sexe, n' est-il pas à craindre que la famille
où je suis actuellement, et qui est remplie
d' amitié pour moi, ne conçût de la haine, et
peut-être du mépris, pour ma présomption ? C' est un
malheur que je ne soutiendrois point. Oubliez
ce que je viens d' écrire. Je demande grâce pour
cette foiblesse. Elle est sortie de ma plume,
avant que je m' en sois apperçue.
à l' égard de moi-même, quel que soit mon
sort, je m' efforcerai de tirer ma consolation

de quelques endroits des deux précieuses lettres
que j' ai devant moi.
" si vous m' aimez, n' ayez pas honte de nous

p404

en faire l' aveu ; l' homme est Sir Charles
Grandisson.
L' amour est une passion naturelle.
Le mien est louable. Il ne manque rien
à l' objet, du côté des sentimens, des moeurs
et de la naissance. Tous mes amis l' aiment
autant que moi.
Mon amour est de l' ordre le plus pur.
Dans toutes les suppositions, je ne dois pas
manquer de force, parce que l' amour que j' ai
pour lui n' est qu' un intérêt particulier, comparé
à l' intérêt public. "
nobles instructions, mes deux chères mamans !
Que votre Henriette s' efforcera de suivre dans
toute leur étendue.
Permettez qu' en finissant, je vous fasse mes
plaintes du nom de *votre orpheline* . Ne
m' avez-vous pas tenu lieu, vous et mon oncle, de
tous les chers parens qui me manquent ? Mon père
donc, ma grand' maman et mon autre mère,
continuez vos voeux et vos bénédictions, non
pour votre orpheline, mais pour votre fille réelle,
qui fait gloire d' en avoir tout le respect et toute
la tendresse.
Henriette Byron Sherley-Selby.

p405

LETTRE 39

Miss Byron, à Miss Selby.
Colnebroke, 7 mars.
Je me trouve, ma chère Lucie, dans le
plus heureux de tous les asiles ; mais que mes
sentimens ressemblent peu à ceux avec lesquels
j' y suis entrée la première fois ! Quels ont été les
mouvemens de mon coeur, lorsqu' un des laquais
de Sir Charles, qui nous accompagnoit à cheval,
nous a montré, par l' ordre des deux dames, le
lieu où se rencontrèrent les deux carrosses, où la
dispute commença ! Ce seul souvenir a renouvelé

mon effroi ; mais n' est-ce pas à ce terrible accident que je dois l' amitié avec laquelle je suis admise dans une si charmante famille.
La conversation, pendant la route, est tombée naturellement sur le voyage de Sir Charles, dont les deux soeurs se flattent que M Grandisson leur apprendra le mystère. Elles en ont pris occasion de me raconter que dans le dîner du samedi, Sir Hargrave a déclaré qu' il est résolu de voyager un an ou deux, parce qu' il ne peut demeurer dans le royaume sans me voir, et qu' il espère du soulagement de l' absence. M Bagenhall et M Merceda consentent à l' accompagner. Mais, ce

p406

que vous ne vous imagineriez pas, ma chère, Sir Charles ayant parlé du repentir de Wilson à ses convives, et les ayant fait convenir que la corruption d' un jeune homme, que ses bonnes qualités peuvent rendre utile, étoit une perte pour la société, a trouvé le moyen d' engager Sir Hargrave à promettre cent guinées pour son mariage. M Merceda, touché des mêmes argumens, en a promis cinquante. Wilson ne recevra les deux sommes qu' en épousant la jeune fille à laquelle il s' est engagé ; et Sir Charles prenant sur lui-même la conclusion de cette affaire, après son retour de Cantorbery, a déclaré qu' il joindroit une libéralité à celle des deux autres. Ce n' est pas tout, ma chère Lucie, il a chargé ses soeurs de me faire agréer cette action, et de me demander si je la lui pardonnois. Ah ! Je la trouve trop belle et trop digne de lui, pour ne pas la regarder avec admiration ! Je me souviens de lui avoir entendu dire qu' il falloit s' efforcer de rendre le bien pour le mal même. C' est joindre la pratique aux maximes. Inspirer de la bonté aux méchans, forcer ses ennemis de l' aimer, rappeler un libertin aux bonnes moeurs, et lui faire trouver son intérêt à devenir honnête homme ! Si je lui pardonnerai des actions si nobles ! Mais je me souviens aussi, que, suivant la lettre de ce pauvre misérable, je lui ai quelque obligation. Il n' a pas été aussi

p407

méchant qu' il pouvoit l' être. D' ailleurs, la jeune

fille de Padington a marqué de la compassion pour moi. Je suis résolue d' ajouter cinquante guinées aux cinquante de M Merceda, pour me prouver à moi même que je suis capable de suivre un bel exemple. ô chère Lucie ! Je me trouve si petite dans cette admirable famille, que, pour employer une expression de Sir Hargrave, j' ai peine à supporter ma propre bassesse.
De là nous sommes passées à leurs affaires domestiques ; car j' ai fait souvenir les deux soeurs qu' elles m' avoient promis un peu d' explication. Voici ce que j' ai pu recueillir de leurs ouvertures.
Le chevalier Thomas Grandisson, leur père, étoit un des plus beaux hommes de son tems. Il avoit un goût de magnificence qu' il conserva toute sa vie. Tous les plaisirs à la mode étoient les siens, à la réserve du jeu, pour lequel il avoit de l' aversion ; mais il donna dans un autre excès, qu' il appeloit un vice plus noble. Il se faisoit honneur d' avoir les plus beaux chevaux du royaume et la plus belle meute ; dépense qu' il portoit jusqu' à la profusion. Son père, aussi resserré que le fils étoit prodigue, avoit employé toute sa vie à grossir son bien. Sa succession consistoit en six mille livres sterlings de rentes, formées de plusieurs belles terres dans le royaume, et près de deux mille en Irlande, avec beaucoup

d' argent dans ses coffres. La femme de Sir Thomas étoit d' une naissance distinguée, soeur de milord W. C' étoit la meilleure de toutes les femmes. J' ai pris plaisir au témoignage que ses deux filles rendoient à sa bonté et à leur propre mérite, par l' abondance de leurs larmes. Il étoit impossible que le caractère d' une si vertueuse mère ne me rappelât point le souvenir de la mienne, et je n' ai pu m' empêcher de joindre mes larmes à celles que je voyois répandre.
Miss Jervin a pleuré aussi, non-seulement par tendresse et par sympathie ; mais comme elle nous l' a confessé, parce qu' elle n' a pas les mêmes raisons de se réjouir de la vie de sa mère, que nous avons de pleurer celles que nous avons perdues.
Ce que j' ai à dire de plus de Sir Thomas Grandisson, est sorti par intervalles, et comme à regret, de la bouche des deux soeurs. Je n' ai pas observé sans plaisir, avec combien de lenteur et de répugnance elles m' ont parlé de ses défauts,

et quelle satisfaction, au contraire, elles
paroissoient prendre à relever ses bonnes qualités.
ô chère Lucie ! Combien n' en auroient-elles pas
trouvé à s' étendre sur les louanges d' un père aussi
supérieur que le mien à toutes sortes de foiblesses ?
Qu' il est agréable pour des enfans vertueux,
de se rappeler les perfections de ceux auxquels
ils doivent le jour.

p409

Miladi Grandisson apporta un bien considérable
à son mari. Il avoit des talens distingués
pour la poésie, avec une passion extrême pour
les cultiver. Quoiqu' héritier d' une si brillante
fortune, ce fut à sa figure et à ses vers, qu' il
dut la préférence que sa femme lui donna sur un
grand nombre de concurrens. Il n' avoit pas
néanmoins autant de jugement qu' elle. Sir
Thomas étoit poëte ; et j' ai entendu dire que
cette qualité demande une imagination ardente, qui
nuit quelquefois au jugement. Miladi ne se
détermina point en sa faveur, sans le consentement
de sa famille ; mais on m' a fait entendre que ses
parens n' y consentirent que par complaisance pour
son choix. L' essor que Sir Thomas avoit pris, en
succédant aux richesses de son père, faisoit
juger à tout le monde qu' il étoit propre à les
diminuer.
Cependant il fut ce qu' on appelle un bon
mari. Son esprit, sa politesse, et l' ambition qu' il
eut de passer pour le plus galant homme d' Angleterre,
ne lui permirent jamais de manquer de civilité
et de complaisance... mais les qualités de
Miladi Grandisson méritoient un homme plus
tendre et plus réglé. Ses oreilles et ses yeux
lui avoient fait illusion. Une femme qui fait
tomber son choix sur un homme admiré de
tout le monde, doit s' attendre, s' il n' a pas

p410

toute la bonté qu' elle suppose, à lui trouver
des inclinations et des goûts qui ne s' accorderont
point avec les devoirs domestiques. Elle s' efforça
d' abord de l' attacher à sa maison, et de lui
faire mettre son bonheur à vivre avec elle.
Aussi l' aima-t-il long-tems avec une vive
passion. Il paroissoit fier du mérite de son

épouse. Mais après l' avoir montrée de toutes parts, et lorsqu' elle se trouva dans les circonstances où l' humeur d' une femme commence à devenir plus sérieuse, il retomba dans ses anciennes habitudes. Bientôt, lui laissant toute la conduite de ses affaires, pour laquelle il ne cessoit point de louer ses talens, il ne passoit avec elle qu' une très-petite partie de l' été, et les quatre mois de l' hiver étoient employés à Londres, où il se rendoit le protecteur commun des spectacles et de tous les amusemens publics. Dans les premiers tems de son mariage, il étoit fort empressé d' y mener sa femme avec lui. Elle acceptoit volontiers son invitation, pour ne pas donner à un homme qu' elle avoit reconnu fort dissipé, la moindre occasion de secouer le joug des apparences auxquelles son orgueil le tenoit encore assujetti. Mais ensuite, lorsqu' elle le vit plus froid dans ses instances, et qu' elle eut observé que sa présence lui faisant prolonger son séjour à la ville, c' étoit une augmentation considérable de

dépenses, elle trouva des raisons pour se dispenser de le suivre, d' autant plus qu' ayant alors les trois enfans qui lui sont restés, elle jugea que Sir Thomas seroit aussi satisfait qu' elle, de la voir renfermée dans les soins domestiques. Miladi Grandisson voyant qu' elle ne pouvoit engager son mari à diminuer ses excessives dépenses, regarda comme une partie de son devoir d' employer toute son habileté à le mettre en état de les soutenir ; leurs enfans étoient si jeunes, que leur éducation n' en demandoit pas de long-tems.

Quelle mère, ma chère Lucie ! Dira-t-on que les mères ne soient pas la plus utile partie des familles, lorsqu' elles sont attachées à leurs devoirs, et qu' un mari néglige les siens ? Sir Thomas Grandisson rapportoit tout à lui-même, et sa femme ne connoissoit de plaisir que dans son mari et ses enfans.

Cependant, avec la plus sage économie, cette vertueuse dame n' avoit pas le coeur étroit. Elle se faisoit aimer par ses généreuses inclinations ; tous ses voisins l' adoroient. Sa table étoit abondante ; elle y recevoit la meilleure compagnie du canton, autant pour suivre la noblesse de son propre coeur, que pour faire honneur à son mari. Dans l' occasion de faire du bien, c' étoit au nom de Sir Thomas que sa générosité

s' exerçoit

p412

souvent lorsqu' elle avoit été des mois
entiers sans le voir, et qu' elle ignoroit le tems
de son retour. Elle n' ambitionnoit que le second
degré de mérite, quoiqu' elle eût droit au premier.
Je ne suis, disoit-elle, que l' aumônier
de Sir Thomas, j' entre dans ses intentions. Ce
que je fais, Sir Thomas le feroit s' il étoit ici ;
peut-être sa bonté iroit-elle plus loin. Un jour,
qu' il ne l' avoit quittée que pour six semaines,
il fut absent six mois entiers. Son dessein, en
partant, n' étoit que de faire un tour à Paris ;
mais une compagnie de son humeur l' engagea
dans de plus longues courses ; et ce qui paroît
incroyable, il n' en informa sa femme que par
la main d' autrui ; pendant toute son absence, il
ne lui écrivit pas un mot de la sienne : cependant,
à son retour, il affecta de la surprendre
par une apparition subite, avant qu' elle le sût
en Angleterre. Insupportable vanité ! Il se
croyoit si sûr d' une tendresse qu' il ne méritoit
pas, qu' il supposa qu' au premier moment,
le plaisir de le revoir feroit oublier toutes ses
duretés. Cependant, après les premières émotions,
car elle le reçut avec une joie réelle, il
lui demanda si elle pouvoit lui pardonner. Vous
pardonner, monsieur ! Oui, lui dit-elle, si vous
pouvez vous pardonner à vous-même. Il trouva
cette réponse un peu sévère. Sir Thomas avoit

p413

raison, car elle étoit juste. La bonté de
Miladi Grandisson étoit fondée en principes,
sans aucun mêlange de servilité et de foiblesse.
Loin les airs sérieux, reprit-elle, en l' embrassant.
Votre question marque elle-même que vous croyez
avoir quelque chose à vous reprocher. Pas une
ligne de votre main depuis six mois ! Mais je
vous revois en bonne santé ; toutes les inquiétudes
que vous m' avez causées sont oubliées... puis-je
dire que j' ai vécu sans inquiétude ? Je vous
plains, ajouta-t-elle, de mille plaisirs
que vous avez perdus par une si longue absence.
Venez, ou plutôt, que les chers nourrissons
paroissent à ce moment, pour recevoir la

bénédiction de leur père. Quelles délices de voir
l' aurore de leur raison ! Leurs progrès passent
mes espérances. De quelle satisfaction vous êtes-vous
privé par ces longues absences !
Miss Grandisson me fait presser de descendre.
Qu' elle m' accorde quelques momens. Le charme
du sujet m' arrête. Qui ne seroit pas tenté, ma
chère Lucie, de se voir à la place de cette
femme à demi-méprisée, de cette respectable
mère ; en un mot, d' être Miladi Grandisson !
Une réflexion, chère Miss Charlotte, je ne
vous demande que le tems de faire une réflexion,
avant que de quitter ma plume. Je regrettois
trop de l' avoir perdue. Quel est l' homme au

p414

monde, qui, considérant en général la vie gaie
et voluptueuse de Sir Thomas Grandisson,
quelque jeune, quelqu' ami qu' il soit de la joie et
de la volupté, puisse se proposer d' être plus
heureux que Sir Thomas ne s' imaginoit l' être ?
Quelle est la femme, quelque goût qu' elle ait pour
le plaisir et la dissipation, qui, prenant aussi
toute la vie sage, utile, paisible et bienfaisante
de Miladi Grandisson, ne voit pas dans cette
esquisse imparfaite, tout ce qu' elle souhaiteroit
d' être elle-même ; et le vain bonheur de l' un, et
le solide contentement qui ne peut manquer à
l' autre, aussi bien dans cette vie que dans celle
qui doit la suivre ?
Chère Miss Grandisson, je donnerois bien plus
de force et d' étendue à cette idée, si vos
instances étoient moins pressantes. Je descends, je
descends.
On m' a forcée, chère Lucie, de lire publiquement
une partie de ce que je venois d' écrire.
Nous sommes sûres, m' a dit Miss Grandisson,
que votre lettre nous regarde, et nous jugerons
qu' elle n' est point à notre avantage si vous
refusez de nous en lire quelque chose. Ensuite du
ton arbitraire qu' elle prend avec tant de grâce,
elle n' a pas exigé moins absolument que je lui
fisse à mon tour, l' histoire de ma famille, en

p415

promettant, à cette condition, de continuer
celle de la sienne.

Nous étions à prendre le thé, et milord L
étoit présent. Jugez, ma chère Lucie, avec
quelle satisfaction je me suis répandue sur le
caractère de mon père et de ma mère, tel que
je l' ai entendu représenter tant de fois par ma
grand' maman. Charmant souvenir ! Mais croyez
vous qu' on ne m' ait point interrogée aussi sur des
circonstances plus récentes ? On a pris tant de
plaisir à mes récits, qu' on est dans une impatience
extrême de connoître personnellement, et ma
grand' maman Sherley, et mon oncle Selby, et ma
tante, et ma cousine Lucie, et M Deane, mon
parrain. Tout le mérite, ma chère, n' est pas
uniquement renfermé dans la famille des Grandisson.
Si vous jugez que je me suis étendue particulièrement
sur l' histoire d' une jeune personne, dont
la prudence a triomphé de l' amour, et qui n' est
pas plus chère à elle-même qu' à moi, vous ne
serez pas trompée. Tout ce que j' appréhende,
Lucie, c' est que les deux soeurs ne vous
aiment à présent plus que moi.
Avant que je reprenne l' histoire de leur famille,
je vous demande, ma chère, si vous ne pensez
pas comme moi, que le ciel a béni ces heureux
enfans, en faveur de leur excellente mère ?
Qui sait si ce n' est pas une récompense du respect

qu' ils ont toujours eu pour un père dont il
semble que la conduite en méritoit moins ? Je
trouve dans mes idées que les obligations sont
réciproques : la négligence de l' un à remplir ses
devoirs, ne dispense point l' autre des siens. Il
est difficile à la vérité d' avoir la même tendresse
pour des parens vicieux, que pour ceux dont on
ne reçoit que des exemples de vertu et de bonté ;
mais le respect n' est pas moins indispensable ; et
l' observation de ce devoir donne peut-être
d' autant plus de droit à la récompense, que les
parens ont moins rempli leurs propres obligations ;
sans compter une autre considération qui
me paroît mériter d' entrer en compte, c' est qu' un
enfant bien disposé, ne tire pas moins d' avantage
des mauvais exemples que des bons ; ce que je
crois merveilleusement vérifié, dans Sir Charles,
par ceux de son père et de sa mère.
Miladi Grandisson n' eut pas l' heureuse fin
qu' elle méritoit par tant de vertus. Un jour son
mari, qui n' avoit pris congé d' elle que pour une
absence de quelques jours, fut rapporté, une
heure après, dangereusement blessé dans un duel.

La surprise et la douleur dont elle fut saisie à cette vue, la jetèrent dans un état dont elle ne revint jamais parfaitement. Sa constitution demeura si altérée par de continuels évanouissemens, et par des alarmes qui durèrent long-tems

p417

pour la vie de Sir Thomas, qu' après avoir langui près d' un an, elle mourut à la fleur de son âge, regrettée fort amèrement de son mari, qui se reprochoit d' avoir mis au tombeau la meilleure de toutes les femmes, et tendrement pleurée de ses enfans, quoique trop jeunes encore pour sentir toute la grandeur de leur perte.
On m' a fait remarquer, en passant, que ce souvenir n' a pas peu contribué à fortifier les principes de religion et d' honneur, qui ont toujours donné à Sir Charles une juste horreur pour les duels. Miladi L qui me faisoit cette relation, y a joint une peinture fort touchante des derniers momens de sa mère : et sur-tout des tendres instances avec lesquelles son inquiétude et son affection pour ses filles, lui firent conjurer son fils de prendre pour ses deux soeurs tous les sentimens que la mort alloit éteindre dans le coeur de leur mère. Avec la bonté dont Sir Charles est rempli, m' a dit Miladi L il n' avoit pas besoin d' être pressé en notre faveur ; mais il est si éloigné d' avoir oublié les exhortations d' une mère mourante, qu' il paroît quelquefois prendre un délicieux plaisir à nous les rappeler ; et si quelque chose a pu nous consoler d' avoir perdu les deux chères personnes à qui nous devons le jour, c' est d' avoir retrouvé l' une et l' autre dans le plus aimable des frères.

p418

Il fut inconsolable de leur perte commune. Quoiqu' il portât beaucoup d' affection à son père, les plus tendres mouvemens de son coeur avoient toujours été pour sa mère. Sir Thomas, qui ne se voyoit point d' autre fils, parut l' aimer passionnément, malgré le peu de soin qu' il avoit donné jusqu' alors à son éducation, et sa joie fut extrême, en s' appercevant que sa négligence avoit été fort heureusement réparée par l' attention de sa femme, qui n' avoit laissé manquer

aucuns maîtres à l' héritier de leur fortune et de leur nom. Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancolie, que le tems ne guérissoit point, son père attendit à peine qu' il eût dix-sept ans, pour lui faire commencer ses voyages. Il lui donna pour gouverneur un ancien officier militaire, qui avoit servi sous le général W frère de milord W et mille guinées de pension pour sa dépense.
Les deux filles furent demandées par Miladi W leur tante, qui se chargea de leur éducation ; mais la mort leur ayant enlevé cette dame, environ deux ans après celle de leur mère, elles retournèrent chez Sir Thomas, qui étoit alors consolé de sa perte, et qui n' étoit pas moins rétabli de ses blessures. Il mit auprès d' elles, avec la qualité de gouvernante, une femme nommée Madame Oldham, veuve d' un de ses

anciens amis, dont la fortune n' avoit pas résisté comme la sienne, aux dissipations dans lesquelles ils avoient donné tous deux. Il me semble qu' on peut appliquer aux débauchés d' une fortune médiocre, ce que je me souviens d' avoir entendu dire des tempéramens foibles ; ils doivent craindre de se lier avec les débauchés d' une constitution plus forte, c' est-à-dire, plus opulens qu' eux, parce que les excès, qui ne font qu' ébranler les uns, entraînent ordinairement la ruine entière des autres.
Madame Oldham avoit des qualités estimables, entre lesquelles on compte beaucoup d' intelligence pour les affaires domestiques. Elle méritoit d' avoir été plus heureuse dans son mariage ; et ses jeunes élèves, qui avoient reçu des principes d' ordre et d' économie dans une école encore plus parfaite, tirèrent un nouvel avantage de ses instructions ; mais elles m' ont appris, quoiqu' avec beaucoup de répugnance, et comme une chose que je ne puis ignorer long-tems si je continue de fréquenter leur maison, que la reconnoissance de Sir Thomas s' exerça, pour cette femme, par des voies qui lui ont coûté sa réputation. En un mot, elle se vit obligée de quitter la province, pour se réfugier à Londres, où elle en fut quitte pour quelques semaines de retraite.
Miladi L étant alors âgée d' environ

dix-neuf ans, et sa soeur de seize, elles eurent toutes deux assez de fermeté pour s' opposer au retour d' une gouvernante qui n' étoit plus nécessaire à leur âge. Elles se chargèrent des soins domestiques, dans la principale terre de leur père, qui est celle de Hamp-Shire ; mais Sir Thomas en avoit une fort belle en Essex, où il conduisit Madame Oldham ; et pendant quelque tems, tout le monde se persuada qu' ils étoient mariés. Elle avoit de la beauté et de la naissance. Quoiqu' elle eût le malheur de s' être laissée séduire par les présens et les artifices de Sir Thomas, sa réputation avoit été sans tache avant qu' elle se fût chargée de l' éducation de ses filles. Il fut vivement choqué du refus que ses filles avoient fait de la recevoir. Il s' étoit imaginé que les raisons de son absence étoient fort secrètes, parce qu' il souhaitoit qu' elles le fussent ; mais elles faisoient l' entretien public, dans tous les lieux où il n' étoit pas.
Cette femme vit encore. Elle a de Sir Thomas deux enfans qui vivent aussi, et un de M Oldham. Les deux soeurs m' ont promis d' autres circonstances de son histoire, lorsqu' elles seront arrivées à celle de leur frère.
Sir Thomas se rendit à ses anciens goûts. L' amour du plaisir s' étant fortifié par l' habitude, il étoit devenu l' esclave de ce qu' il nommoit la

liberté. Madame Oldham n' étoit pas la seule femme avec laquelle il vécut dans un commerce intime. Il avoit à Londres une autre maîtresse, qui avoit le même goût que lui pour les vains amusemens, et qui prit même son nom. Cependant il ne se dispensoit pas de faire, par intervalles, un voyage au château de Grandisson. Il affectoit toujours d' y arriver sans être attendu ; mais quoique cette terre eût fait autrefois ses délices, il y demeuroit peu ; il n' y trouvoit aucun amusement ; et lorsqu' il la quittoit, son départ avoit l' air d' une fuite.
Jamais père, néanmoins, n' avoit eu plus à se louer de la conduite et du respect de ses filles. Il le disoit lui-même, il en faisoit gloire dans leur absence ; mais, devant elles, il ne cessoit de se plaindre et de gronder. Il avoit toujours quelque reproche à leur faire.

Ce qui les surprit et les affligea beaucoup, ce fut de se voir interdire tout commerce avec leur frère, qui étoit alors dans le cours de ses voyages. La défense portoit de ne pas lui écrire, et de ne pas répondre à ses lettres ; mais leur frère ayant cessé depuis le même tems de leur donner de ses nouvelles, elles jugèrent qu' on lui avoit imposé les mêmes loix ; et la suite des événemens confirma leurs soupçons. Cette conduite ne pouvoit être expliquée que par la crainte où leur père

p422

étoit que l' oubli de lui-même, dans lequel il paroissoit vivre, ne fît le sujet de leurs lettres ; d' autant plus que son bien souffroit beaucoup de ses profusions. Les deux soeurs n' en continuèrent pas moins d' écrire ; sur quoi Miss Grandisson, qui me faisoit ce récit, m' a déclaré, avec sa vivacité ordinaire, qu' elle n' avoit jamais été capable de se soumettre à des ordres qui blessent également la raison et la nature. Elle m' a demandé quelles étoient là-dessus mes idées ; et la comtesse m' a priée aussi de lui en dire mon sentiment.
J' appréhende, leur ai-je répondu, la partialité des enfans sur un point si délicat. S' ils se font leurs propres juges sur la nature et la distinction des devoirs, n' est-il pas à craindre que leur penchant ne soit plutôt écouté que la raison ?
Mais, chère Henriette, a répliqué Miss Grandisson, n' auriez-vous pas écrit dans les mêmes circonstances ? Il me semble, ai-je repris, que je ne l' aurois pas fait ; ne fût-ce que par cette raison, que j' aurois cru mon frère assujetti au même ordre, et qu' en le violant, je me serois déclarée rebelle, sans en retirer aucun autre fruit, ou que, si mon frère m' avoit répondu, je n' aurois fait que l' engager dans la même faute. Miss Charlotte a prétendu que cette idée n' étoit qu' un rafinement politique, et que je ne lui soutiendrois pas qu' un commandement qui blessoit la nature...

p423

elle s' est arrêtée, en me regardant ; mais ses yeux m' excitoient à parler. Le commandement, lui ai-je dit, m' auroit paru dur. Cependant, j' aurois

jugé qu' il y avoit plus de mérite à se soumettre. Peut-être aurois-je supposé à mon père des raisons que je ne pénétrois point. Mais, de grâce, mesdames, que fit Sir Charles ?
Oh ! M' ont-elles répondu toutes deux, il obéit sans réplique. Me pardonnerez-vous ? Ai-je repris : il me semble, mesdames, que sur un point de devoir, quand il auroit été plus douteux, j' aurois eu quelque chagrin que mon frère eût marqué plus de scrupule, plus de délicatesse que moi.
Miss Charlotte a loué cette réflexion. Que votre doctrine soit juste ou non, m' a-t-elle dit, d' accord sur ce dernier point.
La défense de leur père les affligeoit d' autant plus, qu' elle pouvoit jeter dans l' esprit de Sir Charles les fondemens d' une froideur et d' une indifférence que les derniers discours de Miladi Grandisson leur avoient appris à redouter. Cette respectable mère leur avoit fait envisager un tems où l' affection de leur frère pouvoit leur devenir nécessaire. D' ailleurs, il leur avoit promis à son départ de leur écrire régulièrement les circonstances de son voyage, et ses observations sur tous les lieux qu' il s' étoit proposé de visiter. Il avoit déjà commencé à remplir cet engagement ;

et dans ses dernières lettres, il leur avoit demandé quelques éclaircissemens qui regardoient son gouverneur, auxquels diverses raisons ne leur avoient point encore permis de répondre.
Elles se réduisirent à demander souvent à leur père des nouvelles qu' elles n' espéroient plus de recevoir par une autre voie ; il leur répondoit avec plaisir, et quelquefois les larmes aux yeux, qu' il avoit un excellent fils, un fils noble, vertueux, digne de ses ancêtres. Dans toutes les compagnies il faisoit gloire d' être père d' un fils tel que le sien. Un jour milord W qui, depuis la mort de sa femme, s' est accordé ouvertement des libertés dont jusqu' alors on n' avoit fait que le soupçonner (dans ce siècle, ma chère, les caractères vertueux sont bien rares), répondit à quelques amis, qui s' étonnoient que Sir Thomas tînt son fils éloigné depuis tant d' années, qu' il n' en falloit pas chercher d' autre raison que la différence des moeurs entre le père et le fils, et que Sir Thomas n' étoit pas capable de supporter le parallèle.
Il s' étoit familiarisé avec le vice, jusqu' à tourner ses désordres en badinage avec ses amis. Cependant il ajoutoit quelquefois que son dessein

étoit de prendre une conduite plus réglée, et qu' alors il rappelleroit son fils ; mais chaque année n' apportant que de vaines résolutions, il ne vécut point assez pour le changement qu' il se proposoit.

p425

Un incident néanmoins, qu' il devoit regarder comme un avis du ciel, sembla le faire penser plus sérieusement à la réformation. Madame Famboroug, cette seconde maîtresse qu' il avoit à Londres, fut enlevée par une mort subite, au milieu de ses plaisirs. Sir Thomas en fut si frappé, qu' il abandonna la ville. Il alla se renfermer avec ses deux filles ; il parla de rappeler son fils, et pendant quelques mois, il se conduisit par les principes de raison et d' honneur que tout le monde lui connoissoit.
Ce fut dans cet intervalle que milord L revint de ses voyages. Il apportoit à Sir Thomas quelques présens de son fils, qui n' avoit jamais manqué l' occasion de lui envoyer diverses curiosités des pays étrangers, comme un témoignage de son respect, et du sage emploi qu' il faisoit de ses revenus. Sir Thomas prit tant de goût pour la personne de milord L par le plaisir qu' il trouvoit apparemment à l' entendre parler de son fils, qu' il le pressa de s' arrêter quelque tems au château de Grandisson.
Ce jeune seigneur y consentit ; mais, pendant un séjour de quelques semaines, il ne résista point aux charmes de l' aînée des deux soeurs. Il lui déclara ses sentimens : elle s' en remit aux dispositions de son père. Sir Thomas ne put s' aveugler sur leur inclination mutuelle ; ce n' étoit un secret pour personne. Celle de milord étoit

p426

ardente, et ses intentions trop honnêtes, pour lui faire désirer qu' elle fût ignorée. Cependant Sir Thomas voulut fermer les yeux. Ses manières n' en étant pas moins civiles pour milord, il laissa le tems à sa fille de prendre une passion plus sérieuse ; et par un autre caprice, il évita plusieurs occasions que le jeune amant s' étoit ménagées pour lui faire l' ouverture de ses vues. Enfin milord lui demanda un entretien particulier

pour une affaire qu' il traita d' importante.
Il ne l' obtint qu' après divers délais, et quelques marques de répugnance qui n' étoient pas un heureux présage. Mais il l' obtint ; et cette importante affaire se réduisit à la déclaration de son amour.
Sir Thomas lui demanda aussi-tôt s' il s' étoit ouvert à sa fille. Cependant, si l' on peut compter sur le récit plaisant que Miss Grandisson fait de cette aventure, il étoit impossible qu' il ne se fût point apperçu de l' état de leur coeur, à tous les momens du jour, par mille circonstances qui trahissent les amans. Milord lui confessa que ses sentimens n' étoient pas ignorés, et qu' ayant demandé à Miss Caroline la permission de les déclarer à son père, elle s' en rapportoit uniquement à ses volontés. Il parut embarrassé, et sa réponse fut bisarre. " il souhaitoit, dit-il, que ce ne fût pas milord qui eût inspiré ces folles idées à sa

fille. Il en avoit deux ; vouloient-elles commencer à faire le sujet d' autant de romans ? Jusqu' alors, ajouta-t-il, elles avoient été fort modérées.
Il n' étoit pas d' avis de laisser si-tôt aux jeunes personnes de ce sexe le soin de penser à leur propre bonheur. Combien de filles simples et paisibles avoient perdu la tête à cet âge, pour avoir passé quelques jours avec un homme ! Il ne concevoit pas pourquoi de jeunes aventuriers se mêloient de découvrir dans les filles d' autrui des qualités que leurs propres parens ne s' étoient pas encore donné le tems d' y appercevoir ; mais il se flattoit du moins qu' une fille née de lui n' avoit pas contribué d' elle-même à cette découverte. "
que pensez-vous, ma chère, d' un père tel que Sir Thomas ? Sa vie n' avoit-elle pas été fort plaisante, pour se croire en droit de tenir ce langage ?
En vérité, milord, continua-t-il, je ne puis encore supporter la pensée de marier aucune de mes deux filles ; elles n' ont point été élevées dans le terroir ardent de Londres. Ce sont deux petites provinciales, qui n' ont été formées, dans mes terres, qu' aux soins intérieurs du ménage ; je n' aime point que les filles pensent au mariage avant que d' avoir cessé de croître. Une femme trop jeune fait une mère vaporeuse. Je ne me

souviens pas trop de leur âge ; mais elles sont encore bien loin de vingt-six ou vingt-huit ans, qui me paroît l' âge convenable pour les filles sages et modestes.
Milord fut extrêmement surpris, et ce n' étoit pas sans raison. Sir Thomas avoit oublié, suivant la remarque de Miladi L qu' il n' avoit pas cru lui-même Miss W trop jeune à dix-sept ans, pour en faire Miladi Grandisson.
Milord étoit un jeune homme fort sage. Il demandoit, comme en grâce, une jeune personne qu' il aimoit éperdument ; et cette demande, il la faisoit au père de sa maîtresse, homme qui savoit le monde, qui y faisoit depuis long-tems une figure considérable et qui n' avoit, pour lui refuser sa fille, que les raisons qu' il auroit toujours eues, s' il avoit assez vécu pour la voir à l' âge de quarante ans. Cependant milord ne fit valoir que sa passion et les excellentes qualités de Miss Caroline, qu' il avoit eu le tems de reconnoître. Il parla modestement des siennes, et de l' étroite liaison qu' il avoit eue avec son fils, sans toucher le moins du monde à son origine, à ses alliances, qu' un autre amant de la même distinction, n' auroit pas oubliées. Peut-être avoit-il reconnu que Sir Thomas étoit fier de ses ancêtres. On lui entendoit quelquefois dire que son bisaïeul, sous le règne de Jacques Premier, avoit fait tort à son

nom en acceptant le titre de chevalier baronnet.
Sir Thomas ne laissa pas d' accorder quelque chose à l' amitié que milord avoit pour son fils. Il protesta qu' il ne feroit aucune démarche dans une affaire de cette importance pour sa famille, sans l' avoir consulté, d' autant plus que ce fils étoit fort éloigné de s' attendre, de sa part, à tant de considération. Il ajouta qu' un fils si vertueux étoit la gloire de sa vie. Milord demanda que ses propositions fussent abandonnées au jugement de Sir Charles : il fut interrompu. De grâce, milord, lui dit Sir Thomas, quelle fortune attendez-vous avec ma fille ? Quelques sentimens que vous ayez pour elle, je suppose que le retour des siens, dont vous paroissez ne pas douter, ne suffit point à vos vues. Peut-elle devenir comtesse sans une maudite pacotille attachée à ses jupes, pour faire un contrepoids dans la balance ?

Ma situation, répondit le tendre écossois, ne me permet pas de faire à mon amour les sacrifices que mon coeur lui feroit avec transport dans d' autres circonstances ; mais je vous exposerai fidellement l' état de mes affaires, et je m' en remettrai à la noblesse de votre coeur. Sir Thomas ne put refuser des éloges à cette réponse ; mais il ajouta que les pères, qui connoissent le monde, étoient bien aises de tirer quelqu' avantage d' une connoissance qui leur avoit coûté si

cher ; qu' il ne seroit pas fâché de voir allonger un peu le roman par un homme qui prétendoit à sa fille, quoiqu' il pût n' être pas du même goût, s' il étoit question de la fille d' un autre pour son fils ; que tous les pères pensoient du même, mais qu' ils n' avoient pas tous le coeur assez honnête pour faire le même aveu.

Je suis sûr, lui dit milord L que vous ne croiriez pas digne de votre fille un homme qui n' auroit en vue que la satisfaction de ses propres desirs, et qui ne feroit pas difficulté d' exposer une jeune personne à des embarras qu' elle n' a pas connus dans la maison de son père.

à merveille, répondit Sir Thomas ; nous sommes capables tous deux, milord, de mettre de l' éloquence et de l' esprit dans un compliment, lorsqu' il ne sera question que de politesse. Mais je jouis d' une parfaite santé ; je n' ai pas fait un divorce si absolu avec le monde, que je sois disposé à sacrifier mon bonheur pour celui de mes enfans. Comptez, milord, qu' il me reste encore une forte inclination pour le plaisir. Mes filles peuvent être nubiles ; il paroît que vous vous en êtes apperçu, et que vous avez communiqué cette persuasion à l' une des deux : d' où je conclus que l' autre ne se croira point fort en arriere, pour avoir trois ans de moins ; c' est l' obligation que j' ai à votre amour. Mais comme

je ne serai pas fâché de vivre un peu plus long-tems pour moi-même, je vous supplie de renoncer à vos vues, et de me laisser la conduite de mes filles. Mon dessein est de les mener à Londres l' hiver prochain. Elles ouvriront les yeux autour d' elles. Elles

verront si quelqu' un leur plaît, si elles plaisent à quelqu' un ; et du moins ne seront-elles pas exposées à se repentir d' avoir pris le premier homme qui s' est offert.
Sir Thomas rompit ici cet entretien, sans faire attention à la douleur de milord L qui regrettoit justement d' avoir à combattre un homme d' esprit, plutôt qu' un homme de raison.
Il entra dans son cabinet, où il fit appeler aussi-tôt ses deux filles ; il les railla beaucoup sans dureté néanmoins, sur ce qu' il appeloit malignement leurs découvertes, et sur la connoissance qu' elles avoient donnée de ce secret à milord L sans avoir eu la force de le garder deux ou trois jours en sa présence. Miss Caroline sentit en le quittant, qu' elle avoit le coeur sérieusement touché ; autant peut-être des reproches de son père, que du généreux attachement de milord.
Le jeune amant se hâta d' écrire à Sir Charles, pour lui faire approuver ses sentimens. Miladi L qui sait, comme sa soeur, l' usage que je fais de leurs confidences, m' a permis de transcrire la réponse de son frère.

p432

Milord,
" jamais un frère n' eût plus de tendresse que moi pour ses soeurs. Par un effet naturel de ce sentiment, j' apprends avec une satisfaction extrême ceux que vous avez conçus pour ma soeur aînée. Ce n' est pas de ma part que vous devez attendre des obstacles. Mais que suis-je dans cette occasion ? Ma soeur est dans la dépendance absolue de mon père. J' y suis moi-même. La considération qu' il marque ici pour moi, me confond. Elle me lie au respect par une double chaîne. Ce seroit tirer trop d' avantage de sa bonté, que de lui offrir mon humble opinion avant qu' il lui ait plu de me la demander. S' il le fait, soyez sur, milord, que dans la supposition d' un louable retour du côté de ma soeur, mon suffrage vous est acquis, avec toute la chaleur d' une parfaite estime et d' une tendre amitié. J' ai l' honneur, etc. "
une lettre où l' affection de Sir Charles éclatoit si vivement pour ses deux soeurs, leur fut d' autant plus agréable, qu' elles commençoient à craindre que la défense de leur père ne l' eût refroidie.
Je ne vous ferai point le détail d' une autre conversation sur ce même sujet, entre milord et Sir Thomas, quoique je l' aie devant les yeux,

de la main même de milord, qui se hâta de

p433

l' écrire aussi-tôt, pour le communiquer à Miss Caroline, en lui abandonnant la décision de son sort. Mais ces longueurs n' auroient peut-être pas sur le papier l' agrément qu' elles ont pour moi dans un récit finement soutenu par l' action des yeux et du visage. J' ajouterai seulement, qu' à peine milord eût commencé à s' expliquer, que Sir Thomas lui demanda nettement quel étoit l' état de ses affaires. Il répondit de bonne foi, qu' il payoit l' intérêt d' un fonds de 15000 livres sterlings, pour le partage de ses soeurs, dont trois étoient encore à marier ; mais qu' il espéroit en établir bientôt deux fort avantageusement ; et qu' après leur avoir payé leur dot, comme il se mettoit en état de le faire par une grande économie, il ne lui resteroit qu' à se délivrer d' une dette de quatre mille livres sterlings, que son père lui avoit laissée, pour jouir paisiblement d' un revenu clair et net, qui monteroit alors à cinq mille. Mon avis, lui dit le baronnet, est que vous ne devez penser au mariage qu' après avoir achevé de nettoyer entierement votre bien. Après avoir marié deux de vos soeurs, il vous restera l' intérêt de cinq mille à payer pour la troisième, et sans doute encore celui des quatre mille de dettes, jusqu' à ce que vous ayez acquitté le fonds. Vous oubliez, milord, qu' entre les gens titrés, tels que vous, on ne se marie point sans une augmentation de

p434

dépense, ne fût-elle qu' en nouveaux équipages, en bijoux, en meubles, et tout ce qu' on est forcé de donner à l' ostentation. En un mot, dans la situation où vous êtes, je ne puis vous donner ma fille, et je vous conseille de remettre à vous marier quelques années plus tard, à moins qu' il ne se présente pour vous quelque veuve ou quelqu' héritière qui puisse arranger tout d' un coup vos affaires. Cette réponse fut la seule que Sir Thomas fit d' un air sérieux, comme l' effet d' une résolution que rien n' étoit capable d' ébranler ! Tout le reste fut un badinage impitoyable. En vain milord, qui sentoit le motif de son refus, lui offrit de prendre sa fille

sans dot, et d' attendre tout du tems et de sa volonté.
Il reçut à la fin des reproches de son obstination,
et dans des termes si durs, que, pour ne pas
aigrir davantage un homme dont il attendoit son
bonheur, il prit le parti de le quitter, en lui
protestant néanmoins qu' il ne cesseroit pas d' aimer
Miss Caroline, et d' employer tous ses efforts
pour se conserver son affection.
Sir Thomas fut piqué de ce langage, qu' il prit
pour une menace. Il fit appeler ses deux filles ;
il leur défendit rigoureusement de recevoir les
soins de milord, et de tout autre homme qui
leur parleroit de mariage ou d' amour, sans sa
participation. Mais dans un instant que milord

avoit eu pour leur faire ses adieux, il avoit
renouvelé toutes les promesses qui passent en amour
pour des sermens sacrés, et Miss Caroline ne
s' étoit pas moins engagée par les siennes. Ensuite,
pendant que Sir Thomas donnoit ses ordres aux
deux soeurs, la crainte de l' irriter, en
reparoissant à ses yeux, porta milord à prendre
congé par un billet fort civil. Il partit aussi-tôt,
sous des prétextes qui dérobèrent le fond de cette
scène à la connoissance des domestiques.
à l' heure du dîner, Miss Caroline fit demander
la permission de demeurer dans sa chambre ;
mais ses excuses ne furent point écoutées.
N' avez-vous pas pitié d' elle, chère Lucie, dans
cette triste situation ? Elle avoit vu partir son
amant. Il ne lui restoit que l' incertitude de le
revoir jamais. Sa soeur lui dit, qu' à sa place
elle auroit eu peine à le laisser partir seul, ne
fût-ce que pour éviter les tourmens d' une entrevue
avec un père qui paroissoit trop accoutumé aux
larmes des femmes pour en être touché, et qui avoit
dans l' esprit une veine satirique. Pour moi,
j' avoue qu' en cet endroit mon impatience est
devenue fort vive, pour entendre ce qui s' étoit
passé pendant le dîner. Miss Charlotte, qui s' en
est apperçue, s' est chargée de satisfaire ma
curiosité. Cette narration lui appartenoit,
m' a-t-elle dit, parce qu' elle n' étoit que
spectatrice, et que les

acteurs étoient son père et sa soeur. Cruelle scène ! A répondu la comtesse. Je crois que Miss Byron ne sera point surprise que je fasse plus de cas, dans mon mari, de la qualité d' homme sensé, que de celle d' homme d' esprit.
Voici le récit de Miss Grandisson : j' avois été chargée des excuses de ma soeur ; je remontai avec les ordres absolus de mon père. Oh ! Chère mère, s' écria Caroline, lorsqu' elle se vit forcée de descendre ; quel besoin j' aurois ici de votre douce médiation ! Mais, Charlotte, je ne puis marcher ni me tenir sur mes jambes. J' aiderai à vous soutenir, lui répondis-je, et vous ferez vos efforts pour vous traîner. L' amour rampe, dit-on, lorsqu' il ne peut marcher. Je me souviens que Caroline m' accusa de méchanceté, mais je ne le disois que pour la faire rire et lui rendre un peu de courage. Elle sait bien que je ne laissois pas d' avoir les yeux en larmes. Vous pensiez, lui a répondu plaisamment miladi, à ce que vous pouviez craindre pour vous-même. Je le crois assez, a repliqué Miss Charlotte ; car il me semble que ce que nous sentons pour autrui ne nous touche jamais au vif.
J' ai fait aussi ma réflexion : un coeur compatissant, ai-je dit aux deux soeurs, est un vrai présent du ciel, quoiqu' il expose à bien des peines ; mais la vie seroit insupportable, si nous

sentions aussi vivement celles d' autrui que les nôtres. Qu' il étoit heureux pour Miss Charlotte de se sentir capable de rire, lorsque les leçons d' un père ne la regardoient pas moins que sa soeur ! Fort bien, m' a-t-elle répondu ; comptez que j' aurai mon tour. Mais je reprends mon récit.
Caroline suivit mon conseil. Elle s' appuya sur moi pour se traîner de son mieux jusqu' au bas des degrés. Une nouvelle abondance de larmes tomba de ses yeux, lorsqu' elle fut à la porte de la salle à manger. Elle trembloit comme une feuille ; et s' asseyant dans le passage, elle me dit qu' elle ne pouvoit aller plus loin. Aussi-tôt une voix, à laquelle nous savions qu' il falloit obéir, se fit entendre assez brusquement. Où sont donc mes filles, Caroline, Charlotte ? N' est-ce pas vous que j' ai entendu descendre ? La femme de charge qui se trouvoit dans l' office, accourut à nous d' un air empressé : mesdemoiselles, mesdemoiselles, votre papa vous demande. Et nous,

malgré la foiblesse de l' une et la répugnance de l' autre, nous retrouvâmes l' usage de nos jambes, et nous entrâmes dans la salle sous les yeux de notre père, ma soeur toujours appuyée sur mon bras.
Le premier accueil fut d' un homme étonné. Que diable signifie ce spectacle ? Quels mouvemens

p438

de tragédie ? Quelle marche composée ? Les femmes sont naturellement comédiennes ; mais il est trop tard, Caroline. La pièce est finie. Ce rôle est de trop.
Monsieur ! Dit ma soeur avec un sanglot, en levant les deux mains et les joignant d' un air pitoyable ! Je pleurai pour elle et pour moi-même, si Miss Byron le veut, dans un cas plus éloigné.
Il reprit : c' est donc vous, Caroline, qui êtes chargée du prologue. Je juge que Charlotte a son rôle prêt aussi. Il est tems que cette farce finisse. Prenez toutes deux vos places ; et croyez-moi, cessez de faire les folles.
L' avis étoit admirable, lorsqu' il nous rendoit ce qu' il nous reprochoit d' être. Cependant les domestiques entrant avec le dîner, nous toussâmes, nous essuyâmes nos yeux, nous jetâmes l' une vers l' autre quelques regards à la dérobée, et nous nous assîmes à table. Nous prîmes nos cuillers et nos fourchettes. Nous les remîmes à leur place. Nous les reprîmes lorsqu' il levoit les yeux sur nous. Nous ne touchâmes aux alimens que du bout des lèvres. Comme nous étions proches l' une de l' autre, nos yeux s' exerçoient plus que nos dents. L' amour étoit comme arrêté dans le gosier de ma pauvre soeur. Elle s' efforçoit d' avaler avec la peine qu' on a dans une

p439

esquinancie. On voyoit, à ses contorsions, la difficulté que le passage avoit à s' ouvrir. Et ce qui augmentoit son embarras, comme je puis l' assurer du mien, c' étoient deux yeux, les plus perçans qu' on ait jamais vus dans la tête d' un homme, sur-tout dans celle d' un père, qui se fixoient sur nous tour à tour, et qui, par intervalles, étoient ombragés par des sourcils,

dont le mouvement nous faisoit trembler. Les deux pauvres créatures n' avoient là ni mère, ni tante pour soutenir leur courage. Cependant elles appréhendoient encore plus la fin du dîner, le départ des domestiques. Elles en étoient aimées. Ceux qui servoient à table avoient la vue baissée et le visage alongé. Ils parurent fort aises, lorsqu' ils eurent la liberté de se retirer.
Alors Caroline se leva de sa chaise, fit une révérence d' assez mauvaise grâce, de l' air d' une petite fille qui est encore à l' école, les bras croisés devant elle, et se mit en chemin vers la porte. Mon père lui laissa faire les honneurs, et je me levai aussi pour la suivre. Mais lorsqu' elle fut prête à sortir, il la rappela. J' ose dire qu' il ne l' avoit laissé aller si loin, que pour se faire un plaisir de son embarras, sur-tout à son retour. Qui vous ordonne de sortir, lui dit-il ? Où allez-vous, Caroline ? Revenez, Charlotte.
Mais voilà ce qui arrive toujours ; la compagnie d' un père

p440

devient à charge, lorsqu' on s' est mis l' amour dans la tête. Charmant motif pour approuver une passion qui ne lui laisse que le second ou le troisième rang dans l' affection de ses filles, après y avoir tenu la première place ! Vous verrez que je serai fort heureux, à la fin, si mes enfans ne me regardent pas comme leur ennemi. Revenez toutes deux, vous dis-je.
Nous nous étions arrêtées, lorsqu' il avoit commencé à parler. Il fallut retourner sur nos pas avec autant d' embarras que nous en avions eu à partir. Asseyez-vous, nous dit-il. Nous demeurâmes devant lui les bras croisés comme deux folles. Asseyez-vous, quand je vous l' ordonne, répéta-t-il. Vous êtes toutes deux extrêmement humbles. J' ai à vous parler. Les deux folles se remirent sur leurs chaises.
Miss Charlotte m' a dit ici qu' elle ne pouvoit continuer cette partie de sa narration, sans la mettre en dialogue ; et que pour me faire connoître les interlocuteurs, elle prendroit le ton de chacun, c' est-à-dire, un ton humble pour sa soeur, un ton moins radouci pour elle-même, et le ton impérieux pour son père. C' est ce qu' elle a fait d' une manière fort plaisante. Mais pour suppléer à cette variété, je mettrai le nom de chacun à la tête de ce qu' elle lui fait dire.
Sir Thomas. quelle sorte de congé milord

p441

L a-t-il pris de vous, Caroline ? Il a laissé
un billet pour moi. Vous a-t-il écrit aussi ?
J' espère qu' il n' aura pas cru vous devoir un adieu
de bouche, lorsqu' il s' en est dispensé pour moi.
Miss Charlotte. il vous a cru, monsieur,
fort irrité contre lui. (la pauvre Caroline n' étoit
pas encore prête à répondre.)
Sir Th. et n' a pas cru votre soeur si mal
disposée. Fort bien. Quel adieu vous a-t-il fait,
Caroline ? C' est à vous que je parle... fille,
femme, car je ne sais quel nom je dois vous
donner.
Miss Charl. j' ose vous assurer, monsieur, que
milord n' a pas eu dessein de vous offenser.
Sir Th. je n' aime point vos interruptions,
petite fille. N' ajoutez rien, je vous prie. C' est
à votre soeur que je parle. Tenez la tête droite,
Caroline. Point de grimaces et de contorsions.
Un peu plus d' innocence dans le coeur, et vous
aurez moins de confusion sur le visage. Je vois
quelle ligue vous avez formée entre vous. Elle
m' annonce de belles suites pour l' avenir. Mais,
dites-moi, Caroline, aimez-vous milord L ?
Lui avez-vous promis d' être à lui, lorsque vous
serez parvenue à fléchir un père incommode, ou,
ce qui vous plairoit sans doute encore plus,
lorsque la mort vous en aura délivrée ? Tous les
pères sont de cruels personnages, lorsqu' ils ne
pensent point comme leurs imprudentes filles sur

p442

le compte de leurs amans. Me répondrez-vous,
Caroline ?
Miss Caroline. (pleurant d' un langage si
sévère.) que puis-je dire, monsieur, sans avoir le
malheur de vous déplaire ?
Sir Th. ce que vous pouvez dire ? Dites que
vous perdez pour votre père le respect et
l' obéissance que vous lui devez. Cette réponse
seroit-elle contraire à vos sentimens ?
Miss Carol. je me flatte, monsieur...
Sir Th. je m' en flatte aussi. Mais ce n' est
point assez. Il convient à une fille de s' expliquer
avec plus de certitude. Ne pouvez-vous répondre pour
votre coeur ?
Miss Carol. il me semble, monsieur, que vous
ne regardez point milord L comme un
homme sans mérite.

Sir Th. je ne prends pas meilleure idée d' un homme, pour avoir fait oublier leur devoir à mes filles, pour leur faire prendre un air de folles avec leur père.
Miss Carol. il se peut, monsieur, que j' aie l' air d' une folle devant vous ; mais il ne manque rien à mon respect. Vous me glacez de crainte, monsieur. Je n' ai pas la force de soutenir votre présence, lorsque vous paroissez irrité contre moi.
Sir Th. dites-moi que vous avez rompu avec milord, comme je vous en ai donné l' ordre.

p443

Dites-moi que vous ne le reverrez jamais, si vous pouvez l' éviter. Dites-moi que vous ne lui écrirez point.
Miss Carol. pardon, monsieur, si je prends la liberté de vous représenter que la conduite de milord a toujours été respectueuse avec moi. Il respecte aussi mon père. Comment pourrois-je lui marquer de la haine et du mépris ?
Sir Th. bon ; nous serons bientôt instruits. Continuez, Caroline : et vous, Charlotte, profitez de la leçon que vous allez recevoir de votre aînée.
Miss Charl. en vérité, monsieur, je puis vous répondre du bon coeur de ma soeur, et du respect qu' elle a pour vous.
Sir Th. fort bien. Vous, Caroline, rendez-vous caution du coeur de Charlotte. Une bonne offre en mérite une autre. Cependant, mesdemoiselles, après tous les témoignages que vous pouvez vous rendre mutuellement, c' est moi qui prétends être le juge de vos deux coeurs, et comptez que je ne m' arrête qu' aux faits. Savez-vous, Caroline, si votre soeur Charlotte a quelque intrigue qui serve à vous encourager dans la vôtre.
Miss Carol. j' ose vous dire, monsieur, que ma soeur n' est pas capable de manquer à ce qu' elle vous doit.

p444

Sir Th. je souhaite, Caroline, que vous en puissiez dire autant de la soeur de Charlotte.
Miss Carol. je crois le pouvoir, monsieur.
Sir Th. eh bien, ma fille, vous savez mes

volontés.
Miss Carol. je juge, monsieur, que votre intention est que je passe ma vie dans le célibat.
Sir Th. oh ! Oh ! Eh pourquoi, mademoiselle, portez-vous ce jugement de mes intentions ? Parlez ; je vous l' ordonne.
Miss Carol. parce qu' il me semble, monsieur, si vous me permettez de le dire, que la naissance et les bonnes qualités de milord L ne laissoient rien à désirer. Pardon, monsieur : de grâce pardonnez-moi. (en levant les mains avec un mouvement passionné).
Sir Th. sa naissance ! Je vous admire ! Qu' est-ce donc qu' une pairie d' écosse ? Vous êtes éblouie apparemment du titre de comtesse, mais je vous apprends que si vous avez une véritable estime pour milord L vous ne devez pas souhaiter que dans l' embarras où il est pour ses soeurs, il pense à vous épouser.
Miss Carol. je vous assure, monsieur, que le titre n' est rien pour moi sans un bon caractère. à l' égard des embarras, je ne connois rien dans moi-même qui soit capable de faire oublier à milord les règles de la prudence.

p445

Sir Th. je vois que les difficultés ne viendront pas de votre part, et que vous n' avez pas d' objection à faire contre milord, s' il n' en a point contre vous. Vous êtes une fille très-humble et fort mortifiée. Il faut qu' une femme soit bien amoureuse, pour donner si volontiers la préférence à son amant sur elle-même : mais voyons, Caroline. Je veux savoir quelles espérances vous avez données à milord, ou plutôt, quelles espérances, peut-être, il vous a données à vous-même. Vous vous taisez. Me ferez-vous la grâce de me répondre ?
Miss Carol. j' espère, monsieur, que je ne ferai pas déshonneur à mon père, en souhaitant toutes sortes de biens à milord L.
Sir Th. il ne se déshonoreroit pas non plus, tout fiers que ces mendians d' écossois sont de leur noblesse, en pensant à s' allier avec moi.
Miss Carol. Milord L sans être un mendiant, se feroit, monsieur, un honneur extrême...
Sir Th. il auroit raison. Continuez. Pourquoi vous arrêtez-vous ? Mais si milord n' est pas un mendiant pour ma fille, je ne souffrirai pas que ma fille tombe dans la mendicité pour lui. Il se feroit honneur, dites vous... de quoi ? D' être

votre mari sans doute. Répondez à ma question : dans quels termes en êtes-vous avec lui ?
Miss Carol. je suis bien malheureuse de ne

p446

pouvoir rien dire qui soit agréable à mon père.
Sir Th. voyez avec quelle adresse elle élude ma question. Me le ferez-vous répéter, mademoiselle ?
Miss Carol. je crois pouvoir confesser, sans honte, que j' aimerois mieux... (elle s' arrêta ici, en baissant la tête, et cachant la moitié de son visage dans son sein. Miss Grandisson dit qu' elle ne lui a jamais paru si charmante.)
Sir Th. que vous aimeriez mieux... être la femme de milord L que ma fille. Et vous, Charlotte, m' apprendrez-vous quand votre affection commencera aussi à se refroidir pour moi ? Quand vous commencerez à me regarder comme un obstacle à votre bonheur ? Quand vos yeux se laisseront éblouir par un étranger, et vous le feront préférer à votre père ? Je m' apperçois que j' ai fait mon rôle. Il ne me reste qu' à partager entre vous le bien que vos amans croiront convenable à leurs affaires, et qu' à prendre le chemin du tombeau. Vos joyeux adorateurs viendront danser avec vous sur ma sépulture, et je serai oublié comme si je n' avois jamais existé... excepté par votre frère, dont je connois la vertu et l' excellent naturel.
(ici Miss Caroline se vit forcée d' élever la voix. ô, monsieur ! S' écria-t-elle, de quel trait me percez-vous le coeur ? Tous les pères sont-ils...

p447

pardonnez, monsieur : elle crut lui voir froncer le sourcil.)
Sir Th. l' impertinence m' irrite. Je ne puis supporter... (il s' arrêta, comme pour éventer sa colère.) Miss Caroline ; pourquoi toujours éluder mes questions ? Vous savez ce que je vous demande. Répondez.
Miss Carol. je serois indigne de l' affection d' un homme tel que milord L si je désavouois l' estime que j' ai pour lui. Il est vrai, monsieur, j' ai pour milord des sentimens qui me le font distinguer de tous les autres hommes.

Vous-même, monsieur, vous n' avez pas toujours pensé si mal de lui. Mon frère...
Sir Th. ainsi tout est dévoilé. Vous avez la hardiesse... mais j' ai moi-même estimé milord, et ce sentiment n' est pas changé ; s' ensuit-il qu' il doive être mon gendre ? Il est venu comme l' ami de mon fils. Je l' ai retenu à ce titre. Il ne vous connoissoit point alors ; mais à peine vous êtes-vous vus, que le besoin d' être mariés vous a saisis tous deux. Vous vous donnez pour une fille respectueuse, vous vantez sa prudence, et cependant il vous fait ses déclarations, ou vous lui faites les vôtres, je ne sais lequel des deux ; et lorsqu' il se croit sûr de vous, l' imbécille de père est alors consulté : et dans quelle vue ? De savoir uniquement ce qu' il est disposé à faire

pour deux personnes qui ne lui ont pas accordé la moindre part au choix. C' est l' artifice commun ; et le pauvre père doit fermer les yeux et la bouche, ou passer pour un tyran.
Miss Carol. (fondant en larmes.) le ciel m' est témoin, monsieur, que je n' ai reçu les propositions de milord que conditionnellement, et que j' ai fait tout dépendre de vos volontés : lui-même n' a pas désiré mon approbation dans d' autres termes.
Sir Th. où est le bon sens dans cette réponse ? Avez-vous laissé quelque chose à mon choix ? Voyons, Caroline : faisons l' essai de mon pouvoir. J' ai dessein de vous conduire à la ville. Un jeune homme de qualité m' a fait des ouvertures en votre faveur. Ses propositions me plaisent ; et je suis sûr qu' elles vous plairont à vous-même, si vous n' avez pas le coeur prévenu. Expliquez-vous. êtes-vous libre de vous rendre à ma recommandation ? Vous ne me répondez pas. Votre traité avec milord est conditionnel, dites-vous : quoi ? Vous vous taisez ? Vous êtes confondue ? C' est avec raison, si vous ne pouvez pas me faire la réponse que je désire. Si vous le pouvez, pourquoi ne la faites-vous pas ? Je vous renverse, comme vous le voyez, avec vos propres armes.
Miss Carol. il ne me convient point, monsieur, de disputer avec mon père. Je suis sûre qu' il n' a

rien manqué à mon respect. Je ne le suis pas moins de n' avoir pas fait déshonneur à ma famille, en recevant les propositions conditionnelles de milord L.
Sir Th. conditionnelles ! Folle que vous êtes ! Ne sont-elles pas absolues, lorsqu' elles ne laissent rien à mon choix ? Mais j' ai toujours éprouvé qu' un homme, qui s' abaisse à raisonner avec une femme, particulièrement sur certains points où la nature a plus de part que la raison, doit s' attendre à la suivre par mille détours, et à se trouver rejeté bien loin du terme, lorsqu' il croyoit y toucher. Il faut qu' il se contente, à la fin, de revenir prendre haleine dans le lieu d' où il est parti ; tandis qu' elle voltige à l' entour, et qu' elle est prête à lui faire recommencer une nouvelle course.
Miss Carol. j' espère, monsieur...
Sir Th. laissons les espérances, mademoiselle, il me faut des certitudes. Puis-je compter... mais je vous amènerai, si je puis, à raisonner juste, toute femme que vous êtes. Puis-je recevoir pour vous des propositions de tout autre homme ? Répondez, oui ou non. N' en usez point avec moi comme les filles avec le commun des pères. Ne commencez point par désobéir dans la confiance que j' aurai la foiblesse de vous pardonner. Je ne suis point un père ordinaire. Je

connois le monde. Je connois votre sexe. J' y ai trouvé plus de folles que je n' en ai fait. Les femmes n' ont pas besoin du secours des hommes pour être folles. C' est la nature qui les a formées telles. Je n' en ai pas connu une, que l' expérience des autres ait rendue sage : mais répondez-moi, Caroline. Dites, puis-je recevoir de nouvelles propositions pour vous, ou ne le puis-je pas ?
(Miss Caroline ne répondit que par ses larmes.)
Sir Th. une constance héroïque, apparemment. Ainsi vous sacrifiez une vertu réelle, l' obéissance que vous devez à votre père, aux idées romanesques de constance et de fidélité pour un amant ? Approchez-vous de moi, mon amoureuse fille, approchez-vous, dis-je, quand je vous l' ordonne.
(Miss Caroline se leva. Quatre pas qu' elle fit en rampant, son mouchoir à ses yeux, la mirent à la portée des mains de son père. Il saisit

brusquement une des siennes, et lui faisant toucher sa manche, il l' attira jusqu' à ses genoux. Il tira son autre main, qu' elle avoit sur ses yeux. Le mouchoir tomba. Il ne lui étoit pas difficile de voir qu' elle avoit les yeux rouges et enflés de larmes. Elle auroit volontiers tourné la tête, pour cacher le désordre de son visage ; mais il lui tenoit fortement les deux mains ; et tout d' un coup il se mit à faire de grands éclats de rire.)

p451

Sir Th. eh ! De quoi pleure cette fille ? Consolez-vous, Caroline ; vous aurez un mari. Je vous le promets. Je veux me hâter de vous conduire au grand marché de Londres. Vous serez étalée dans tous les lieux publics. J' aurai soin de vous faire parer des diamans de votre mère, pour attirer les yeux des galans. Il faut que vos conquêtes soient promptes, tandis que vous aurez le mérite de la nouveauté ; sans quoi vous seriez bientôt confondue dans la foule des femmes qui prodiguent leur visage dans toutes les assemblées. L' impatiente personne ! Qu' elle est à plaindre ! Regardez-moi, Caroline. (avec de nouveaux éclats de rire.)
Miss Carol. en vérité, monsieur, si vous n' étiez pas mon père...
Sir Th. bonté du ciel ! Eh ! Qu' arriveroit-il ?
Miss Carol. je dirois, monsieur, que vous me traitez fort cruellement.
Sir Th. est-ce là ce que vous diriez, pauvre créature ! à tout autre homme, n' est-ce pas ? Dans les mêmes circonstances ? Fort bien ; mais en attendant, vous ne me dites pas si vous vous accommoderez d' un autre homme que votre écossois. (lui tenant toujours les mains.)
Miss Carol. je suis traitée avec une rigueur extrême. En vérité, monsieur, vous ne me faites pas éprouver votre bonté. J' ose vous dire que je

p452

ne suis point une amoureuse créature, comme il vous plaît de me le reprocher. Je n' ai point d' impatience d' être mariée. J' attendrai vos ordres, le tems qui vous conviendra ; mais comme il me semble qu' il n' y a point d' objection à faire contre milord L je n' ai aucun désir d' être menée

au marché de Londres.
Sir Th. (gravement.) si je suis disposé à vous railler, Caroline, si je prends le parti de tourner en badinage un empressement que je n' attendois pas de mes filles, et qui m' a fait quelquefois mépriser celles d' autrui, quoique je ne leur en aie rien témoigné, je ne souffrirai point que vous me fassiez d' impertinentes réponses. Croyez-moi, ne vous oubliez point.
Miss Carol. (avec une profonde révérence.) je vous demande en grâce, monsieur, la permission de me retirer. Je me rappellerai mes réponses, avec un mortel regret, si...
Sir Th. est-il nécessaire que vous vous retiriez pour vous rappeler à votre devoir ? Mais vous répondrez enfin à ma question. Où en êtes-vous avec milord L ? Est-il bien décidé qu' il sera votre mari, et que vous n' en voulez point d' autre ? Aurez-vous, aura-t-il la patience d' attendre que la mort m' ait fait entrer dans le caveau de mes ancêtres ?
Miss Carol. oh monsieur ! Quel langage ! (elle

chercha des yeux son mouchoir qui étoit toujours à terre. Elle vouloit retirer une de ses mains pour le prendre ; et lorsqu' elle l' eût tenté inutilement, ses larmes coulant comme deux ruisseaux, elle se laissa tomber à genoux.)
j' implore votre pitié, lui dit-elle ; je redoute votre colère ; mais je répéterai encore que je ne suis point une amoureuse créature ; et pour vous en convaincre, je ne me marierai jamais, si ce n' est point avec milord L.
Mais Charlotte raconte que pendant toutes ces agitations de sa triste soeur, n' étant elle-même guère moins agitée, elle tiroit des chaises ; elle les remettoit à leur place ; elle regardoit Miss Caroline ; elle détournoit les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux de leur père ; elle les fixoit sur le bout de ses doigts, en souhaitant d' y voir des griffes, et que l' homme, au lieu d' être un père, fût un mari. En vérité, Miss Byron, m' a-t-elle dit, il m' étoit impossible de ne me pas mettre à la place de ma soeur ; et le cas n' étoit pas aussi éloigné que Miladi L se l' imaginoit. Une fois, j' entendis mon coeur qui se disoit à lui-même : si quelque milord L pour qui j' eusse autant de goût, s' offroit à moi avec la même honnêteté, je n' attendrois pas toutes ces persécutions. Au premier clair de

lune, s' il me pressoit de bonne foi, et si j' étois

p454

sûre de trouver un ministre prêt, je serois bien-tôt sous une autre protection, quelque mépris que j' aie toujours eu pour les filles qui prennent la fuite avec un homme. Miss Byron m' auroit-elle condamnée ?

Miss Grandisson, ai-je répondu, oublie quelle mère elle avoit reçue du ciel, et les exemples dont elle lui avoit l' obligation. Le public, qui auroit porté son jugement de l' action de la fille, auroit ignoré le cruel traitement du père. Vous êtes fort aise, en un mot, de n' avoir pas été mise à l' épreuve, et vous voyez que la respectueuse patience de miladi est parfaitement récompensée.

La comtesse a fort approuvé ma réponse ; et se tournant vers sa soeur, qui vouloit plaider plus long-tems pour la vertu et la raison, contre la cruauté, elle l' a fait souvenir que son récit l' avoit laissée à genoux. Relevez-moi, lui a-t-elle dit agréablement, et renvoyez-moi le plus vîte que vous pourrez à ma chambre. Miss Grandisson a continué.

Sir Th. vous ne vous marierez jamais, si ce n' est... et vous me faites cette déclaration, pour me prouver que vous n' êtes point une fille amoureuse ! Quelle extravagance ! Si vous n' aviez point été fort amoureuse, vous ne vous seriez pas jetée dans une situation qui vous inspire la

p455

hardiesse de me tenir ce discours. Effrontée ! Petite folle ! Retirez-vous de devant mes yeux. (elle se leva ; mais elle fut retenue par les mains.)

Sir Th. et vous m' osez faire une déclaration de cette nature ! Quelle est donc, s' il vous plaît, l' autorité qui me reste ici ? Cependant, et vous et milord L comme vous le prétendiez à ce moment, vous ne vous êtes engagés que dans un amour conditionnel, que vous faites dépendre de mon approbation ? Malédiction sur votre sexe ! Tel il a toujours été, et tel il sera toujours. Le dieu aveugle vous fait partir sur une monture paisible. Il vous fait suivre un

chemin qui n' offre à votre coeur que de la sûreté et de l' agrément. Vous marchez d' un pas gai et triomphant, jusqu' à ce que la tête vous tourne : alors vous galopez par-dessus les haies et les fossés, vous franchissez tous les retranchemens, et le devoir, la décence, la discrétion, sont foulés aux pieds.
(chère Miss Caroline ! N' ai-je pu m' empêcher d' interrompre ici, je m' attendois à cette cruelle attaque. Je la pressentois aussi, m' a-t-elle répondu, et c' est ce qui m' avoit empêché de déclarer plutôt la préférence que je donnois à milord L sur tous les hommes ; quoiqu' étant sûre de son mérite, mon coeur m' y portât sans scrupule. Mais laissons finir ma soeur.)

p456

Sir Th. sortez, vous dis-je, de ma présence (quoiqu' il continuât de la tenir par les mains). Et cette petite coquine (en se tournant vers la pauvre Charlotte qui vous parle), je n' ai pas cessé d' observer ses yeux et le jeu de tous les petits muscles effrontés de son visage. Elle prend part à vos ridicules peines. Vous en ressentez de vives, je me l' imagine. Vous me regardez toutes deux comme votre tyran. Vous souhaiteriez que je fusse bien loin, pour avoir la liberté de vous abandonner ensemble à vos indiscrètes réflexions. J' en serai le sujet ! Tout le ressentiment que vous vous efforcez de cacher ici, ne manquera point d' éclater librement. Je ne serai pas plus respecté que l' intérêt de votre folle passion ne le permettra. Milord L sera consulté plutôt que moi, et jouira de la confiance de mes deux filles contre leur père. Je prévois que dans ce moment vous m' allez regarder comme votre plus mortel ennemi. Mais je vous renoncerai toutes deux pour mon sang, et je permettrai à votre frère, la joie de ma vie, l' espérance de mes jours plus heureux, de repasser promptement la mer. Il vous renoncera aussi pour ses soeurs, ou je le renoncerai lui-même, et je serai alors un père sans enfans, quoique j' en aie trois pleins de vie, et de la meilleure de toutes les mères. Quel chagrin n' auroit-elle pas ?

p457

L' émotion de Miss Charlotte fut si vive, qu' elle n' eut pas le pouvoir d' y résister. ô ma chère mère, s' écria-t-elle ! Quel malheur pour nous de vous avoir perdue ! C' est aujourd' hui que vos filles sentent que vous leur manquez. Elle fut prête à prendre la fuite après cette exclamation. Les regards de son père la firent trembler. Il se leva. Caroline, ne remuez pas, dit-il à l' aînée. Il me reste quelque chose à vous dire, vous, Charlotte, approchez ; et la prenant par les deux mains, il lui reprocha d' avoir osé l' interrompre avec une effronterie qu' il prétendoit avoir lue jusques dans ses yeux. Elle se laissa tomber à ses pieds ; elle lui demanda pardon. Mais tenant d' une main les deux siennes, et la menaçant de l' autre ; que le ciel me punisse, lui dit-il, d' un ton furieux, si je vous pardonne ! J' avois souhaité que vous fussiez présente, pour vous faire tirer une bonne leçon de la folle conduite de votre soeur. Milord est un incendiaire, un voleur. Il a mis le feu dans ma maison. Il m' a dérobé l' affection de l' aînée de mes filles, par un artifice usé, en prétendant qu' il ne lui demandoit rien qu' avec mon approbation. Je ne veux pas de lui, et j' espère qu' on ne me contestera point le droit de suivre mes volontés. Cependant une rebelle ose me déclarer qu' elle n' aura point d' autre mari. N' ai-je donc élevé mes deux filles jusqu' à

p458

l' âge où je devrois en attendre quelque secours et quelque consolation ; n' ai-je vécu dans le veuvage en leur faveur, que pour m' en voir enlever une par un homme que je rejette, et pour entendre l' autre qui appelle sa mère au secours, du fond de son tombeau, contre la tyrannie d' un père ? Que dois-je attendre à l' avenir de l' une et de l' autre ? Mais c' est à quoi je n' aurai point la folie de m' exposer. Vous me quitterez toutes deux. Quittez-moi, quittez cette maison ; cherchez votre fortune ailleurs. Vous pouvez prendre vos habits et tout ce qui vous appartient ; mais gardez-vous de toucher à ce qui m' est resté de votre mère. Je vous donnerai à chacune cinq cens guinées à prendre chez mon banquier. Lorsque vous serez à la fin de cette somme, j' apprendrai quelle sera votre conduite, et je verrai ce que je dois faire de plus.
Mon cher père, lui dit Caroline, en se jetant à genoux devant lui, pardonnez à ma soeur !

Quelque rigueur qu' il vous plaise d' exercer
contre moi, faites grâce à ma soeur !
Sir Th. c' est-à-dire, Caroline, que vous ne
craignez rien pour vous-même. Vous vous jetterez
dans les bras de milord L je n' en doute point...
mais je vais rappeler sur le champ votre frère...
et vous n' en sortirez pas moins de cette maison.
La porte sera fermée au

p459

moment que vous partirez ; de ma vie elle ne
se rouvrira pour vous. Quand mes cendres seront
mêlées avec celles de votre mère, vous y
rentrerez alors pour les fouler toutes deux aux
pieds.
Miss Charl. (avec un mêlange de sanglots et
de larmes.) monsieur, je demande pardon au
ciel et à vous. En invoquant ma mère, je n' ai
pas eu l' intention de vous offenser. Je l' ai
regrettée pour vous, monsieur, autant que pour ma
soeur et pour moi. Elle auroit adouci...
Sir Th. la dureté de mon coeur, apparemment.
Je lis dans vos pensées, mademoiselle.
(il s' éloigna de quelques pas, en nous laissant
à genoux près de la chaise qu' il avoit quittée. Il
se promena dans la salle, avec les marques d' une
vive agitation. Ensuite, ayant sonné, il s' approcha
de la porte ; il l' ouvrit ; et la tenant d' une main,
il fit appeler la femme de charge. Elle entra.
C' étoit une femme de fort bon naturel, qui se
mit à trembler de toute sa force, lorsqu' elle vit
ses deux jeunes maîtresses à genoux.)
Sir Th. Beckford, aidez ces deux filles à
rassembler tout ce qui leur appartient ici. Vous me
donnerez un mémoire de tout ce qu' elles prendront.
L' autorité de leur père commence à leur être à
charge. Elles veulent secouer le joug. Elles

p460

croient avoir passé l' âge de la soumission. Il leur
faut des hommes, des maris.
Miss Carol. non, Beckford ; hélas ! Non,
non...
Sir Th. vous osez me démentir, effrontée !
Madame Beckford. monsieur, je vous supplie...
je vous conjure... jamais deux demoiselles
ne furent plus modestes. Elles sont renommées

toutes deux dans le canton, pour leur modestie
et leur bonté.
Sir Th. qu' on ne me réplique point. La
modestie ne s' écarte jamais du devoir. Caroline
hait son père. Milord L m' a dérobé son affection.
Charlotte prend son parti contre moi, et je
m' imagine que vous le prenez aussi. Croyez-moi,
recevez mes ordres en silence ; ces deux filles ne
seront pas ici dans quatre jours.
(Madame Beckford se mit à deux genoux, en
répétant : je vous supplie... je vous conjure...
les deux soeurs se levèrent, approchèrent de leur
père, et se jetèrent aussi à ses pieds.)
Miss Carol. pardonnez-nous, monsieur ! Je
vous demande pardon, au nom de ma mère !
Miss Charl. (d' un ton lamentable.) pardon,
monsieur, au nom de ma mère et de mon frère !
(toutes deux tirant le bas de son justaucorps,
et Madame Beckford faisant la même chose à

leur exemple, et lui les regardant sans paroître
ému.)
Sir Thom. c' est un plaisir que je vous fais,
mesdemoiselles. Je sais que mon autorité vous
pèse. Il ne vous manque rien pour être femmes.
Un père ne connoît le malheur d' avoir des filles
qu' au moment où des hommes viennent leur
faire envisager, hors de la maison paternelle, un
bonheur qu' elles trouvent rarement néanmoins
hors du lieu qu' elles brûlent de quitter.
Miss Charl. nous sommes à vous, mon cher
papa. Nous ne voulons être qu' à vous. N' exposez
point vos filles aux censures du public. Jusqu' à
présent notre réputation est sans tache.
Miss Carol. ah ! Mon cher père, ne nous
précipitez pas dans un monde que nous ne connoissons
point encore ! Gardez-nous sous votre protection !
Nous n' en désirons point d' autre.
Sir Th. l' expérience vous viendra,
mesdemoiselles. Vous ne me croyez plus propre à vous
servir de conseiller. Milord L en aliène une
de moi, l' autre invoque l' ombre de sa mère, pour
la mettre à couvert de ma cruauté ; et Milord L
n' a-t-il pas eu l' insolence de me faire entendre
que j' étois trop jeune encore pour entreprendre
de conduire des filles aussi formées que
les miennes ? Je le pense comme lui ; Beckford,
vos larmes sont inutiles ; préparez-les à partir.

Huit jours sont le plus long terme que je puisse leur accorder dans cette maison. Elle leur sera fermée pour n' y rentrer jamais.
Miss Carol. oh ! Monsieur, ne réduisez pas vos enfans au désespoir. Nous sommes des filles. Jamais nous n' avons eu tant de besoin de la protection d' un père.
Miss Carol. qu' avons-nous fait, monsieur, pour mériter d' être chassées de votre maison ? Nous vous demandons pardon de tout ce qui peut vous avoir offensé. Notre obéissance et notre respect seront sans bornes. Permettez-moi d' écrire à mon frère.
Sir Th. excellente voie pour m' appaiser ! Vous pensez donc à mettre votre frère dans vos intérêts ! Ne voudriez-vous pas en appeler à lui, et l' établir juge de son père ? Insupportable folie ! Loin, vous dis-je. Qu' on se dispose au départ, et que cette maison vous soit fermée pour jamais.
Miss Charl. nous ne pensons qu' à vivre sous votre protection et sous vos ordres. Oh ! Monsieur !
Sir Th. je suppose, Caroline, que Milord L n' aura pas plus de peine à vous trouver, qu' il n' en a eu à s' assurer de votre inclination. Pour vous, Charlotte, vous vous retirerez chez votre vieille tante d' Yorck-Shire, qui est capable

de vous apprendre que la patience est une vertu, et qu' une fille ne doit pas se rendre à la première offre, quand elle veut qu' on lui en fasse une seconde. (il lui jeta ici un regard fort dédaigneux.) remarquez, ma chère Lucie, que cette vieille tante d' Yorck-Shire est une soeur de Sir Thomas, dont il a toujours empêché le mariage, et qu' il entretient par une pension assez médiocre, quoiqu' elle ait des droits auxquels il ne pourroit rien opposer, mais dont il a l' adresse d' éluder l' exécution.
Miss Carol. je suis votre fille, monsieur. Tout est respectable de la part d' un père. Mais vous n' aurez rien à me reprocher : je n' aurai point d' empressement ; et je vous promets à genoux, de n' être jamais à milord L sans votre consentement. Ce que je vous demande uniquement, monsieur, c' est de ne me proposer jamais d' autre homme.

Sir Th. (un peu ralenti.) je vous prends au mot, mademoiselle. Mais j' exige en même tems que vous n' ayez aucune correspondance avec lui ; que vous ne vous voyiez et ne vous écriviez point. En un mot, vous connoissez mes intentions : et pour la dernière fois, indépendamment de toutes vos réponses, je veux de l' obéissance. Beckford, vous pouvez vous retirer. Levez-vous, Caroline.

p464

Miss Carol. (avec un transport de joie.) ah ! Suis-je pardonnée, monsieur ? Faites donc grâce aussi à ma soeur.
Sir Th. Charlotte, profitez de cette scène, sur-tout, pour vous bien garder de toute espèce d' engagement dont votre père ne soit pas informé. J' en charge sérieusement votre mémoire. Caroline s' est attiré quelques chagrins, par ceux qu' elle m' a causés. Rien n' est si juste. Que son exemple soit une leçon pour vous ?
Madame Beckford étant sortie, il ranima un peu les deux soeurs, par un sourire assez obligeant. Il paroissoit triompher de tous les tourmens qu' il leur avoit fait souffrir : à l' occasion de quoi, chère Lucie ? Je ne crois pas que vous le deviniez plus que moi. Il me semble, au fond, que le monde n' en iroit pas plus mal, quand ces vains emportemens seroient moins communs parmi les pères et les mères.
Mais comment la vivacité de Miss Charlotte, ai-je pensé en moi-même, se laissa-t-elle si facilement subjuguer ? Cette réflexion m' a fait sourire. Miladi, qui s' en est apperçue, m' a demandé ce qui se passoit dans mes idées ? Me le pardonnez-vous, lui ai-je dit ? C' est ce que j' ignore, m' a-t-elle répondu. Je me fie donc, ai-je repliqué, à votre bon naturel : je souriois d' admiration pour les charmans progrès que

p465

notre Charlotte a faits depuis ce tems-là. ô la malicieuse fille ! S' est écriée Miss Grandisson ; mais elle paroît avoir oublié que je lui en dois déjà beaucoup. Le trait est fort bon, a repris miladi. Cependant je dois cette justice à Charlotte, qu' elle a toujours eu le même feu que

vous lui connoissez, excepté sous les yeux de son père.
Mais je veux joindre, a continué la comtesse, quelques mots à son dernier récit. Mon père nous retint jusqu' à ce qu' il eût lu le billet de milord qu' il n' avoit point encore ouvert, et qu' il n' ouvrit alors, ou je suis trompée, que pour y trouver l' occasion de nous faire quelque reproche. Cependant j' en fus quitte à meilleur marché que je ne l' avois appréhendé ; car je n' avois pas vu moi-même cet important billet.
Vous ne serez pas fâchée, chère Lucie, que je vous le transcrive sur l' original même que la comtesse m' a laissé ce soir en nous retirant.
" permettez, monsieur, que j' emploie ma plume, par la seule raison qu' elle pourra vous être plus agréable que ma présence, pour vous remercier du fond du coeur, de tous les témoignages de bonté et d' amitié que j' ai reçus de vous, dans un mois de séjour que j' ai fait au château de Grandisson, au lieu de

vingt-quatre heures seulement que j' avois eu l' intention de m' y arrêter. Il m' est resté, du dernier entretien que j' ai eu avec vous, une juste crainte de m' être emporté à quelques expressions trop ardentes. Si vous en portez le même jugement, je vous fais de très-humbles excuses, et je reconnois que je vous les dois.
Qui peut contester les droits d' un père sur ses enfans ? Mais je serois le plus heureux de tous les hommes, si les vôtres, et mon amour pour Miss Caroline Grandisson, pouvoient se concilier. Peut-être me trouverez-vous coupable de n' avoir pas commencé par m' adresser à vous, et je vous en demande pardon aussi.
Mais je crains d' avoir une faute plus grave à me reprocher ; et quoique rien ne m' oblige de vous en faire l' aveu, j' aime mieux devoir votre indulgence à mon ingénuité, que d' employer le moindre déguisement dans une affaire de cette importance. J' avoue donc qu' en vous quittant, je suis allé me jeter aux pieds de Miss Grandisson, et lui demander sa main.
Une alliance avec moi n' entraînant aucun déshonneur, je l' ai assurée que mon bien nous suffisoit sans rien attendre de vous ; et qu' une économie, à laquelle j' étois sûr qu' elle auroit la bonté de contribuer, ne tarderoit point à la

rendre libre. Mais elle a rejeté mes instances, dans la résolution d' attendre le consentement de son père, en me laissant espérer, néanmoins, que les obstacles ne viendront pas d' elle, si nous pouvons l' obtenir. Le résultat, monsieur, est qu' aussi long-tems qu' il me restera une ombre de cette espérance, je ne penserai point à d' autre femme. La familiarité dans laquelle j' ai vécu pendant quelques mois en diverses contrées d' Italie et d' Allemagne, avec votre fils, le meilleur de tous les hommes, m' a donné l' ambition de suivre son exemple ; et si je puis obtenir, par votre faveur, une femme si chère et un frère si vertueux, rien n' égalera, monsieur, le bonheur de votre très-humble et très-obligé serviteur L. "
cette lettre, m' a dit Miladi L parut artificieuse à Sir Thomas. Il prétendit que milord devoit se croire bien sûr d' elle, pour lui faire une proposition qui ne pouvoit être justifiée par aucun principe. Un refus, lui dit-il, est d' une fille adroite. Vous n' avez pu douter que Milord L ne vous en aime mieux, pour avoir rejeté un mariage clandestin, n' en tirât-il que l' espoir de faire tourner cette affaire plus utilement pour lui-même. L' orgueil, continua-t-il, fait la vertu

d' une moitié des femmes, et la politique celle de l' autre. Supposez-les sûres qu' un homme n' en aura pas plus mauvaise opinion d' elles ; vous ne leur verrez jamais refuser une première offre. Si vous jouissiez d' une fortune indépendante, dites, mademoiselle, qu' auriez-vous fait ? Allez, vous êtes foible ; mais vous êtes encore plus rusée. La ruse tient lieu de sagesse aux femmes, et leur foiblesse est la force des hommes. Je suis fâché que mes filles ne soient pas composées de matériaux moins fragiles. Ce qui m' étonne, c' est qu' un homme qui connoît votre sexe, puisse penser au mariage.
Telle fut, chère Lucie, la réponse de ce père, qui avoit passé toute sa vie dans l' excès du libertinage ; comme s' il avoit cru ses vues bien justifiées par des traits vagues de satyre contre les femmes. C' est ainsi que la malignité, jointe à la dépravation des moeurs, passe pour connoissance du monde et du coeur humain. Combien d' auteurs

doivent leur réputation à ces odieuses peintures ! Mais gardons-nous de croire que le caractère de la nature humaine, c' est-à-dire, de tant de créatures formées à l' image de Dieu, doive être pris des égaremens d' une sale imagination. Ce qu' il faut juger du plus grand nombre de ces peintres satyriques, c' est qu' ils ont

p469

généralement vécu en fort mauvaise compagnie. J' ai cru, ma chère, que la nouveauté du sujet me feroit pardonner l' excessive longueur de cette lettre.
Les deux dames en étoient à cet endroit de leur histoire, lorsqu' on m' a remis les lettres de ma grand-mère et de ma tante. Vous jugerez, par ma réponse, de l' émotion qu' elles m' ont causée. Je n' ai pu la déguiser, et les deux soeurs en ont voulu savoir la cause. Je leur ai dit d' où ces lettres venoient, et que ma tante devoit faire, samedi prochain, ma réponse à Miladi D. Elles m' ont permis de me retirer pour vous écrire. Mais, après le départ du messager, elles m' ont demandé quelle étoit ma résolution : je n' ai pas fait difficulté de leur dire que j' avois confirmé mon refus. Miss Grandisson a levé les mains et les yeux ; ensuite jetant sur moi un regard pénétrant ; vous nous apprendrez la vérité, m' a-t-elle dit, mais je prévois que nous ne la saurons pas entière. J' ai rougi ; elle a continué de me regarder. Ah, chère Henriette ! A-t-elle repris d' un air mystérieux. Chère Miss Grandisson ! Ai-je répondu naturellement. Vous ne me persuaderez pas, a-t-elle ajouté, qu' il n' y ait dans Northampton-Shire, quelque homme dont nous n' avons point encore entendu parler.

p470

Cette conclusion m' a rendue un peu plus tranquille. Cependant la curieuse miss auroit-elle quelque chose en vue ? Je la crois trop généreuse pour se faire un jeu de ma situation, quand elle me croiroit quelque foible. Ma crainte est pour ma santé qui n' est plus telle que je l' ai toujours eue. Je ne suis plus aussi heureuse que je l' étois en moi-même. Au fond, ma chère, ne vous semble-t-il pas que toutes les circonstances où

je me suis trouvée depuis six semaines, doivent avoir produit cette altération. Mais passons à quelque chose de plus amusant.
à ma prière les deux soeurs ont repris l' histoire de leur famille.
Sir Thomas ne parut pas changer de dispositions, quoiqu' il leur fût aisé d' entrevoir qu' il se seroit laissé vaincre par le respect de Miss Caroline, et par la générosité de Milord L si, dans le désordre de ses affaires, il n' avoit eu de la peine à se défaire de son argent. Il se rendit à Londres, accompagné de ses filles. On a cru qu' il n' auroit point été fâché que les deux amans se fussent mariés sans sa participation ; car son premier ordre, en arrivant à la ville, fut une nouvelle défense de recevoir les visites de milord ; et pendant quelques semaines ils eurent obligation à leur soeur, comme elle en a fait souvenir

p471

plaisamment miladi, de mille moyens qui furent employés pour favoriser leurs entrevues.
Les affaires étoient dans cette fâcheuse situation, lorsqu' on fit des ouvertures à Sir Thomas, pour la plus jeune de ses deux filles. Mais, quoiqu' il n' eût point contre Miss Charlotte les mêmes prétextes qu' il avoit eus contre sa soeur, il ne lui communiqua rien, et ce fut par d' autres voies qu' elle en fut informée. Auriez-vous été surprise, m' a-t-elle demandé, si l' exemple de ce qui s' étoit passé devant mes yeux m' avoit précipitée dans quelque démarche téméraire ? Je suis persuadée, lui ai-je répondu, qu' il n' y a point d' injustice, de la part d' un père, qui puisse autoriser une témérité dans un enfant. Votre vertu vous sauva, et vous vous en réjouissez sans doute aujourd' hui. Miss Charlotte a rougi et s' est mordu la lèvre. Quel sujet peut-elle avoir eu de rougir ?
Enfin Sir Thomas prit la résolution de régler ses affaires, dans le dessein de rappeler un fils dont la sagesse et le respect devoient faire, disoit-il, le bonheur de ses jours. Mais il se trouvoit embarrassé de Madame Oldham et de ses deux enfans. Quoiqu' il eût raison de croire que son fils n' avoit point ignoré cet ancien commerce, il ne vouloit point lui donner pour spectacle,

p472

à son arrivée, une nouvelle famille établie dans une de ses terres. D' un autre côté, cette femme lui ayant fait de trop grands sacrifices pour être traitée sans ménagement, il se crut obligé de pourvoir à la fortune des enfans qu' il avoit eus d' elle.
Pendant qu' il s' occupoit de ces soins, il reçut des propositions de mariage pour son fils, d' un des premiers seigneurs du royaume, dont la fille, ayant accompagné son frère dans un voyage de France et d' Italie, avoit conçu des sentimens fort tendres pour le jeune Grandisson qu' elle avoit souvent vu à Florence. Son père et son frère qui connoissoient tout le mérite du jeune chevalier, avoient approuvé cette inclination.
Sir Thomas eut là-dessus plusieurs conférences avec eux, et fut si flatté de leurs vues, qu' il forma le dessein d' abandonner tout son bien à son fils en faveur de ce mariage, et de se réduire à une pension annuelle. Les deux soeurs m' en ont montré la preuve, dans une réponse de leur frère, qu' elles trouvèrent avant son retour entre divers papiers, et qu' elles m' ont permis de transcrire.
Monsieur,
votre dernière lettre m' a rempli d' étonnement.

p473

Si la proposition qu' elle contient part de la grandeur naturelle de votre ame et de cette même indulgence dont j' ai ressenti tant d' effets, que puis-je répondre ? Ma reconnoissance manque d' expressions ! Mais si vous vous étiez laissé engager à cet excès de bonté par quelques sollicitations, me préserve le ciel de donner votre nom à une femme, quelques avantages qu' elle pût m' apporter du côté de la naissance et des richesses, dont les amis auroient été capables de proposer des conditions de cette nature à mon père ! Je reçois, avec une joie inexprimable, l' espoir que vous me donnez de reprendre bientôt le chemin de ma patrie, pour m' y jeter à vos pieds. Lorsque cette permission m' arrivera, je vous ouvrirai le fond de mon coeur. Le crédit de votre nom et la connoissance de votre bonté feront ma plus glorieuse recommandation pour l' établissement que vous paroissez désirer. Mais je vous demande en grâce, monsieur, de suspendre jusqu' à mon retour le traité que vous m' avez fait la grâce de commencer. Vous me faites celle

de me demander mon opinion sur la personne
qu' on vous propose. Je me souviens de lui avoir
trouvé beaucoup de mérite et d' agrémens.
Je n' apprends point, sans une vive affliction,
que vous ayez trouvé quelque sujet de mécontentement

p474

dans la conduite de mes soeurs. Comment
les filles d' une mère telle que la nôtre sont-elles
capables de s' oublier ? Elles ne doivent pas
s' attendre à me voir favoriser leurs fautes. Je
leur ferai connoître que mon estime et mon
amitié, si elles y attachent quelque prix, sont
moins fondées sur le sang que sur le mérite, et
que les meilleures qualités deviennent suspectes,
lorsqu' elles ne sont point accompagnées du
respect qu' on doit à son père.
Vous me demandez, monsieur, ce que je
pense de Milord L et s' il a fait quelque
démarche pour m' engager dans ses intérêts à
l' occasion des sentimens qu' il a conçus pour ma
soeur Caroline. Il m' a fait l' honneur de m' écrire.
Je vous renvoie sa lettre avec une copie de ma
réponse. à l' égard de son caractère, je dois dire
que de tous les anglois que j' ai rencontrés dans
mes voyages, il n' y en a point dont la conduite
et le bon naturel m' aient inspiré plus d' estime
et d' amitié. La justice et mon inclination
m' obligent également de lui rendre ce témoignage.
Quel seroit mon chagrin, s' il s' étoit démenti pour
vous, et si ma soeur avoit oublié ce qu' elle vous
doit !
Votre bonté vous fait ajouter que mon retour
augmentera vos forces : que le ciel m' ôte les

p475

miennes, qu' il me prive à jamais du pouvoir de
faire du bien, soit à moi, soit à ceux que j' aime,
si j' oublie, ou si je cesse d' honorer et de
respecter le plus indulgent de tous les pères ! Je
suis, etc.
Ch Grandisson.
Que dites-vous, Lucie, de cet admirable jeune
homme ? Mais observons qu' il promet, à son
retour, d' ouvrir le fond de son coeur, et que
jusqu' alors il demande que le traité qui le
regarde soit interrompu. Ah ! Ma chère ! Quel

pourroit être l' espoir d' une nouvelle connoissance dont le coeur se seroit mal défendu ? Considérons si le chevalier Grandisson étoit actuellement marié, cet obstacle ne donneroit-il pas à une femme raisonnable la force de surmonter sa passion ? Il n' est donc pas impossible d' en triompher ; et si celle qui croit la victoire possible dans une supposition, y trouvoit de l' impossibilité dans une autre, je l' exhorterois à mourir de honte, ou du moins à pleurer sa folie dans une profonde humiliation.
La lettre du jeune chevalier ne tomba dans les mains de ses soeurs qu' après la mort de leur père, qui arriva quelques semaines après qu' il l' eut reçue, c' est-à-dire, avant qu' il eût envoyé

p476

à son fils la permission de revenir. Vous jugerez sans peine qu' elles furent vivement alarmées des préventions que leur père avoit cherché à faire naître contr' elles dans le coeur de leur frère, et que cette crainte ne fit qu' augmenter après sa mort. Il avoit suspendu le traité de mariage, et tous ses soins s' étoient tournés à l' arrangement de ses affaires. Il fit venir d' Irlande l' intendant qu' il y avoit pour cette partie de son bien. Il employa quelques jours à lui faire rendre ses comptes. L' intendant des biens d' Angleterre rendit aussi les siens ; mais ces deux hommes, agissant de concert, trouvèrent le moyen de lui faire approuver tous leurs mémoires, sur des résultats généraux qu' il promit de signer. Il sembloit que dans tous ses arrangemens, il ne redoutoit que l' oeil de son fils. étrange force du vice, pour dégrader jusqu' à la fierté !
Mais qui répondra de la réformation d' un libertin d' habitude, lorsqu' il se trouve exposé à la tentation ? Observez ce qui suit. M Filmer, intendant d' Irlande, connoissant les foiblesses de son maître, avoit amené de Dublin une jeune fille d' environ seize ans, sous prétexte de visiter deux vieilles tantes qui faisoient leur demeure à Londres. Elle avoit toujours vécu dans l' innocence, mais ses parens irlandois, gens sans vertu,

p477

avoient si peu pensé à lui en inspirer, qu' ils l' avoient élevée, au contraire, dans l' idée que ses agrémens naturels serviroient quelque jour à sa fortune, et n' avoient pas cessé de lui répéter qu' elle n' en devoit pas attendre d' autre. M Filmer, dans toutes les occasions qu' il avoit de voir Sir Thomas, lui vantoit la beauté de Miss *Orban* , et sur-tout son innocence, qui est un attrait puissant pour les libertins. Le chevalier baronnet, qui suivoit de bonne foi ses nouvelles idées, se contenta d' abord de prêter l' oreille à ces artificieuses insinuations. Enfin, la curiosité lui fit souhaiter de rendre une visite aux deux tantes. La nièce n' étoit point absente. Sa beauté répondoit aux éloges de Filmer. Sir Thomas la vit plusieurs fois, et prit pour elle une si vive passion, qu' il ne dissimula point à son intendant qu' il ne pouvoit vivre sans elle.
On ne pensa qu' à tirer avantage de son aveuglement. Il offrit des conditions brillantes ; mais, pendant quelque tems, les vieilles tantes ne voulurent entendre parler que de mariage. Sir Thomas avoit vécu trop long-tems dans le monde pour devenir aisément leur dupe. Cependant on lui fit des propositions, desquelles on parut déterminé à ne se pas relâcher ; la jeune fille, qui l' aimoit, lui disoit-on, avec une tendresse

qu' elle n' avoit jamais eue pour personne, dût-elle en mourir de chagrin et de langueur, c' étoit flatter bien adroitement un homme qui avoit trois fois l' âge de sa maîtresse, et qui étoit encore sensible au plaisir d' être aimé.
Les conditions étoient qu' il commenceroit par assurer à Miss Orban une pension viagère de cinq cens livres sterlings ; et que si l' on pouvoit obtenir le consentement de son père et de sa mère, il leur en feroit une de deux cens sur les deux têtes ; que Miss Orban feroit sa demeure dans une des terres de Sir Thomas, avec un équipage et la livrée de son amant, et que, pour sauver la bienséance, il consentiroit tacitement qu' elle prît son nom : les deux tantes se remettoient à sa générosité, de la récompense qu' elles croyoient mériter pour cet important service.
Leurs demandes parurent excessives à Sir Thomas. Il résista quelque tems ; mais l' artifice étant employé de tous côtés pour le séduire, l' amour, ce *nom prostitué,* comme je l' ai déjà dit, le

força de se courber sous le joug. Son embarras étoit de fournir à cette nouvelle dépense, sans augmenter le désordre de ses affaires, et de trouver des prétextes pour continuer de tenir son fils dans l' éloignement. D' ailleurs, Madame Oldham n' étoit pas plus tranquille depuis qu' il

p479

lui avoit parlé du retour de son fils, et souhaitoit de quitter le séjour d' Essex, dans la crainte de se rendre aussi odieuse au jeune Grandisson, qu' elle l' étoit à ses deux soeurs. Dans cette variété d' inquiétudes, il crut devoir commencer par se défaire de son ancienne maîtresse ; et prenant le chemin d' Essex, avant que d' avoir signé son nouveau traité avec les tantes de Miss Orban, il résolut, pour fournir à tant de frais, de faire abattre une magnifique futaie, qui attendoit, disoit-il, impatiemment la coignée, et qu' il avoit toujours réservée, néanmoins, comme une ressource qui devoit aider son fils à nettoyer une partie de sa succession.
Il arriva dans sa terre d' Essex. Mais là, tandis qu' il étoit rempli de ses projets, et qu' il commençoit à traiter paisiblement avec Madame Oldham, qui prenoit ce changement pour le présage d' une véritable réformation, il fut attaqué d' une fièvre violente qui le priva, dans l' espace de trois jours, de cette force de corps et d' esprit dont il avoit si long-tems abusé. Son intendant anglois prit la poste aussi-tôt, dans l' espérance de lui faire signer ses comptes. Mais l' empressement avec lequel il se présentoit au château, fit naître des soupçons qui ne permirent point à Madame Oldham de lui accorder

p480

la vue de son maître. Filmer, qui étoit allé au-devant de Madame Orban pour l' amener à Londres, et la faire assister à la conclusion de l' infame traité de sa fille, arriva aussi, ses comptes à la main ; et ne trouvant au château que le sujet d' une affreuse consternation, il se retira dans une hôtellerie voisine, avec un reste de confiance au vigoureux tempérament du malade. Ce ne fut que le sixième jour, lorsque les médecins eurent déclaré qu' ils n' en espéroient plus

rien, que Madame Oldham fit avertir les deux soeurs de la misérable situation de leur père. Elles partirent sur le champ. On ne pouvoit leur supposer beaucoup d' affection pour une femme qui avoit causé une partie de leurs chagrins. M Everard Grandisson, dont elles étoient accompagnées, lui fit dire, de leur part, que rien ne devoit l' arrêter plus long-tems auprès de leur père. Elle avoit déjà eu la prudence d' éloigner ses enfans ; mais elle insista constamment à demeurer, soit par des motifs de tendresse, ou pour éviter les soupçons d' avoir détourné quelques effets ; car après la mort de Sir Thomas, elle n' attendoit aucune pitié de la famille. Malheureuse femme ! à quel titre y auroit-elle pu prétendre ? Miss Caroline consentit, et fit consentir sa soeur à la voir demeurer. Rien ne fut si choquant pour elles que

p481

d' entendre leur père, dans son délire, répéter sans cesse le nom de Miss Orban, quoiqu' elles n' eussent rien appris du nouveau traité, et que Madame Oldham n' en fût pas mieux informée. Quelquefois aussi on lui entendoit prononcer le nom de son fils ; mais c' étoit toujours avec quelques marques de crainte ou de confusion. Le huitième jour, les médecins l' ayant abandonné, ses filles dépêchèrent un courier à leur frère, pour lui faire hâter son retour. Elles savoient par des lettres récentes qu' ayant laissé Miss émilie Jervins à Florence, sous la garde du docteur Barlet, il étoit venu attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre. Le dixième jour, Sir Thomas revint un peu à lui-même. Il reconnut ses filles. Il pleura sur elles. Il regretta de ne les avoir pas traitées avec plus de tendresse. Madame Oldham s' étant approchée de lui, il se reconnut coupable du désordre dans lequel il l' avoit engagée. Mais cet intervalle de raison dura peu. Il retomba dans son délire, et vers le soir il expira dans les plus violentes agitations. Joignez une larme aux miennes, ma chère Lucie, pour la terrible fin de Sir Thomas Grandisson, quoique nous ne l' ayons pas connu.
Les deux soeurs, M Grandisson et Madame Oldham, pour sa sûreté, mirent leurs sceaux

p482

dans tous les lieux où l' on pouvoit supposer qu' il y avoit des papiers d' importance, ou de précieux effets ; et M Grandisson prit sur lui l' office de congédier Madame Oldham. Il eut la dureté, lui qui ne valoit pas mieux qu' elle, de lui refuser jusqu' à la permission d' emporter ses habits. Les méchans, ma chère, sont ceux qui affectent le plus de sévérité pour la punition des autres. Madame Oldham pleura fort amèrement, et fit des plaintes de cette rigueur ; mais loin d' exciter la pitié de M Grandisson, elle fut renvoyée à l' arrivée du jeune chevalier, dont on lui fit craindre une justice encore plus sévère. Elle en appela aux deux soeurs, qui lui reprochèrent la vie qu' elle avoit menée contre ses propres lumières, et sur-tout l' abus qu' elle avoit fait de la confiance de leur pére, pour lui inspirer, à l' égard de ses enfans, une cruauté qui n' étoit pas dans son naturel. Des filles bien nées avoient raison, sans doute, de chercher des excuses pour la conduite de leur père ; mais la malheureuse Oldham paya pour tout.
Je me laisse tellement entraîner par l' intérêt que je prends à cette histoire, qu' il ne m' est point encore arrivé de l' interrompre pour vous parler de l' agrément avec lequel nous vivons ici.

p483

Les deux soeurs apportent tous leurs soins à me faire trouver le tems trop court. Miss émilie me paroît charmante par la douceur de son naturel, et par je ne sais quoi de simple et d' enfantin, qu' on ne croit pas devoir attendre de la grandeur de sa taille. Milord L est l' homme aimable et judicieux que je vous ai déjà représenté.
Mais il est vendredi matin, et point de Sir Charles ! Cantorbery doit être une ville bien séduisante. Avez-vous jamais été à Cantorbery, ma chère ?
C' est demain que Miladi D doit faire sa visite à ma tante. Je compte que ma lettre est arrivée dans son tems. Mon impatience est assez vive... mais pourquoi serois-je impatiente ? Miladi D est la bonté même : j' espère qu' elle prendra bien mon refus, et sur-tout qu' elle n' en appellera point.
Il me reste une grande partie de l' histoire de cette famille à vous raconter. Pourquoi n' écrit-on pas aussi promptement qu' on parle ? Mais,

chère Lucie, n' êtes-vous pas curieuse d' être un peu mieux informée de ce qui regarde cette jeune personne avec laquelle Sir Thomas avoit commencé à traiter pour son fils ? Ah ! Ma chère, dans quelqu' état que cette négociation soit à

p484

présent, il y a une jeune personne au monde, en faveur de laquelle les deux soeurs s' intéressent ; c' est ce que j' ai découvert ; et suivant les apparences, je ne serai pas long-tems sans savoir son nom, ou du moins si Sir Charles a du goût pour elle. Adieu, très-chère Lucie. Vous aurez bientôt la suite de ma relation.

LETTRE 39

p1

miss Byron, à miss Selby.
vous savez, ma chère, combien d' affaires importantes dépendoient de la conduite et de la décision du jeune chevalier. Milord L étoit en écosse, où il avoit marié deux de ses trois soeurs, pour éclaircir son bien, et dépendre moins, soit de la justice, soit de la générosité de sir Thomas Grandisson. Miss Charlotte étoit dans une dépendance absolue de l' amitié de son frère. La malheureuse Oldham avoit déjà reçu

p2

de tristes preuves du changement de sa fortune, et ne pouvoit douter que les deux soeurs, avec tant de sujet d' aversion, n' animassent contr' elle un frère dont elle avoit contribué à diminuer la fortune par les profusions de leur père. Les deux intendans trembloient à l' approche de leur nouveau maître, dans le doute qu' il voulût signer des comptes informes, auxquels le délire continuel de leur père ne lui avoit pas permis de mettre la dernière main. Miss Orban, sa mère, et ses deux tantes, quoique trompées dans leurs principales espérances, avoient quelques prétentions, qu' elles

étoient embarrassées à faire valoir sans honte.
Milord W oncle maternel de sir Charles,
n' avoit actuellement aucun intérêt à démêler
avec le fils de sa soeur ; mais n' ayant point de plus
proche héritier, il ne pouvoit éviter des
communications dont la crainte empoisonnoit déjà
ses plaisirs. Outre qu' il avoit mal vécu avec le
père, et que cette ancienne disposition s' étendoit
jusqu' au fils, il étoit gouverné depuis la
mort de sa femme par une maîtresse qui n' avoit
ni la naissance ni l' esprit et l' éducation de
Madame Oldham ; et cette femme, qui ne devoit qu' à
son adresse l' ascendant qu' elle avoit sur lui, n' en
usoit pas pour lui faire souhaiter le retour et
l' affection de son neveu. Enfin le traité de mariage
qui avoit été commencé par sir Thomas demandoit
aussi

p3

quelque considération pour être renoué, ou
tout-à-fait rompu. Telle étoit la situation des
affaires de cette famille, lorsque sir Charles reçut
le courier de ses soeurs.
Il ne leur fit point de réponse ; mais partant
aussi-tôt pour Calais, il fit le voyage avec tant
de diligence, qu' il entra dans Londres deux
jours après la mort de son père. Ses soeurs, qui
ne recevoient point de ses nouvelles, conclurent
qu' il arriveroit aussi-tôt qu' une lettre, et
l' attendoient d' heure en heure. Jugez, ma chère,
qu' elle devoit être leur agitation à l' approche
d' un frère qu' elles n' avoient pas vu depuis huit
ou neuf ans, de qui toute leur fortune dépendoit,
aux yeux duquel un père les avoit représentées
coupables, et qui avoit été lui-même invariablement
fidelle à tous ses devoirs.
Au moment qu' il parut dans sa chaise de poste,
toutes les portes furent ouvertes. Il descendit,
il entra, et ses deux soeurs allèrent au-devant de
lui. Son air noble que les circonstances rendoient
plus grave et plus majestueux, les frappa d' autant
de respect que de tendresse et d' admiration.
ô mon frère ! S' écria miss Caroline, en s' avançant
les bras ouverts. Mais, comme arrêtée par
un mêlange de crainte, puis-je dire mon frère,
ajouta-t-elle ? Et dans son trouble elle parut prête
à s' évanouir. Il se hâta de l' embrasser, pour la

p4

soutenir entre ses bras. Miss Charlotte, également frappée de l' émotion de sa soeur et de la présence de son frère, rentra promptement dans la chambre d' où elle venoit de sortir, et n' eut que la force de se jeter dans un fauteuil. Sir Charles la suivit en tenant les bras passés autour de miss Caroline, et la rassurant par les plus tendres expressions. Ses regards empressés en s' avançant vers Charlotte, sa main qu' il lui tendit pour l' inviter à la confiance, eurent bientôt le pouvoir de la fortifier. Elle se leva, elle jeta les deux bras autour de son cou ; et lui, pressant ses deux soeurs contre son sein, recevez, leur dit-il, votre frère, votre ami ; reposez-vous sur sa plus tendre et sa plus constante affection.
Elles m' ont dit que ce langage et le ton dont il fut prononcé, avoient eu l' effet d' un baume pour calmer leur agitation. Lorsque chacun se fut assis, sir Charles qui s' étoit placé vis-à-vis d' elles, les regarda plusieurs fois, l' une après l' autre, comme s' il n' eût pu se rassasier du plaisir de les voir. Ensuite les prenant toutes deux par une main, que de charmes ! Leur dit-il. Avec quelle admiration je regarde mes soeurs ! Il faut que les qualités de l' ame répondent à cette figure. Quel plaisir, quel orgueil je vais prendre dans mes deux soeurs !
Chère Charlotte, dit alors miss Caroline, en

prenant l' autre main de sa soeur, ne trouvez-vous pas dans les traits de mon frère, tout ce qu' on nous a dit de sa bonté ? De quoi me suis-je effrayée ? J' avoue, répondit Charlotte, que le coeur m' a manqué aussi. Je ne puis dire pourquoi. Mais nous avons tremblé... oui, monsieur, nous avons tremblé... ô mon frère !
Nous n' avons jamais eu dessein de manquer au devoir. Elles versoient toutes deux un torrent de larmes.
Aimez votre frère, leur dit-il ; aimez-moi toutes deux, comme je ferai mes efforts pour mériter votre affection. Les filles de ma mère ne peuvent s' être écartées du devoir. Des méprises apparemment, de fâcheux mal-entendus, chacun de nous n' a-t-il pas ses jours et ses ombres ? Jetons un voile respectueux... il ne put achever. Il pressa successivement de ses lèvres les deux mains qu' il tenoit encore ; et s' étant levé, il marcha vers la fenêtre en tirant son

mouchoir. Quelles idées purent lui causer cette émotion ? C' étoit sans doute la malheureuse conduite de son père, et l' image de sa mort récente.
Il n' est pas surprenant qu' un tel fils ne pût se défendre dans cet instant, d' une infinité de tristes réflexions. Ensuite revenant vers ses soeurs, il leur demanda la permission de se retirer pour quelques momens. Un père, leur dit-il en

p6

détournant le visage, exige ce tribut. Il attacha les yeux, d' un air attendri, sur les portraits de son père et de sa mère, qui se trouvoient devant lui ; et sans ajouter un seul mot, il quitta ses deux soeurs avec une profonde révérence.
Une demi-heure après, il reparut dans un autre habillement ; et les ayant saluées d' un air de tendresse, qui acheva de bannir toutes leurs craintes, il fit recommencer l' heureux règne de la confiance et de l' union fraternelles. M Grandisson se présenta aussi. Je crois avoir observé dans une autre lettre, que, prenant quelquefois un ton conforme à sa conduite, il s' étoit promis de rire beaucoup du caractère sérieux qu' on attribue à son cousin, et qu' il se vantoit même de l' initier aux plaisirs de Londres, et d' en faire un homme de goût. Mais il fut si surpris de l' air de dignité qu' il vit répandu dans toute sa personne, et si charmé néanmoins de l' agrément et de la facilité de ses manières, qu' il ne put s' empêcher de dire ensuite aux deux soeurs : quel homme que votre frère ! De quelle satisfaction mon oncle s' est-il privé !
Il entretint sir Charles des circonstances de la maladie et de la mort de son père. Il s' emporta contre Madame Oldham, en se faisant un triomphe de la conduite qu' il avoit tenue avec elle ; et rappelant tout ce qu' il avoit à lui reprocher

p7

dans l' état où elle avoit vécu, il ne manqua point de relever l' obstination qu' elle avoit eue à demeurer au château jusqu' au dernier moment de la vie de sir Thomas, et la présomption qui lui avoit fait exiger que son sceau fût mis par-tout avec celui de la famille. Sir Charles prêta l' oreille à ce récit, sans aucune marque d' approbation

ni de blâme. Il demanda si l' on avoit
trouvé un testament ; M Grandisson répondit
qu' on avoit cherché par-tout, sans en avoir pu
trouver. Ce que je pense à faire, dit alors sir
Charles, c' est de placer les vénérables restes
avec les cendres de ma mère. Mon père, je le
sais, a toujours eu cette intention. Je ferai faire,
à la mémoire de tous deux, un tombeau moins
somptueux qu' élégant, avec une inscription
modeste, qui contiendra plutôt une instruction
pour les vivans que l' éloge des morts. Les
funérailles seront décentes, mais sans ostentation ;
et ce qui ne sera point employé à des formalités
plus éclatantes, servira secrétement à soulager
les misérables de la paroisse, ou quelques pauvres
fermiers de mon père, qui sont chargés
d' une nombreuse famille, et qui employent
honnêtement leur travail et leur industrie à la
soutenir. Ces sentimens parurent étranges à
M Grandisson. Il fit souvenir sir Charles du
goût que son père avoit toujours eu pour la

magnificence. Mais les deux soeurs trouvèrent
une vénérable noblesse dans les idées de leur
frère, et se firent honneur d' y applaudir. La
cérémonie fut faite avec un air égal de décence
et de piété.
Après avoir rempli ce premier devoir au château
de Grandisson, sépulture de leurs ancêtres,
sir Charles se rendit d' abord à Londres avec ses
soeurs, pour commencer, en leur présence, à
lever le scellé dans la maison de Saint-James-Square.
Ils n' y trouvèrent d' important que les
meubles et un grand nombre de papiers qu' il mit
en peu de jours dans un ordre admirable, où ils
n' avoient pas été depuis long-tems. De là ils se
transportèrent à leur terre d' Effex. Sir Charles
dit à ses soeurs qu' on ne pouvoit se dispenser de
faire avertir Madame Oldham, qui s' étoit logée
dans une ferme voisine, et que sa présence étoit
nécessaire pour la levée des sceaux, puisqu' elle
y avoit mis aussi le sien. Les deux demoiselles
prièrent leur frère de ne pas les obliger de la
voir. Il y consentit, en leur disant qu' il auroit
souhaité de pouvoir s' en exempter lui-même ;
mais que tous les devoirs devoient être remplis.
Cette pauvre dame fut appelée, et ne vint au
château qu' en tremblant.
Je suis sûre, ma chère Lucie, que le récit où
je vais entrer ne peut vous déplaire. Mon attention

p9

s' est soutenue plus que jamais pour toutes ces circonstances, à mesure qu' elles sortoient de la bouche de miss Charlotte Grandisson, dont la mémoire étoit aidée par celle de sa soeur. Vous savez que j' aime ces scénes touchantes, où la représentation des paroles et des mouvemens, forme un tableau vif et naturel.
Sir Charles, ne s' attendant point à voir arriver si-tôt Madame Oldham, étoit dans ses écuries avec son écuyer, occupé à visiter les chevaux de son père qui étoient en grand nombre, et des plus beaux du royaume. Par la méprise d' un valet de chambre, la pauvre femme fut conduite à l' appartement des deux soeurs. Comment donc ? Dit miss Caroline au valet, nous ne devions pas la voir. Mille pardons ! Répondit-elle humblement ; et faisant une profonde révérence, elle alloit se retirer. Mais elle fut arrêtée par les discours de miss Charlotte, qui lui dit : c' est mon frère qui vous a fait appeler. Comptez, madame, que nous n' y avons aucune part. Mon frère assure que vous devez assister à la levée des sceaux, parce que vous avez jugé à propos d' y mettre aussi le vôtre. Votre présence ne lui fera pas plus de plaisir qu' à nous. Cependant, préparez-vous à le voir. Vous ne paroissez pas trop en état. Je n' en suis pas surprise.
Je vous ai dit plusieurs fois, Lucie, que miss

p10

Charlotte se reproche d' avoir été trop vive, et qu' elle croit devoir à l' exemple de son frère plusieurs changemens avantageux qu' elle reconnoît dans son propre caractère.
En état ? Répondit la pauvre femme ; hélas ! Très-peu en effet ; moins que vous ne le pouvez croire. Permettez, mesdemoiselles, que je me recommande à votre générosité ; et je ne crains pas de dire à votre pitié. J' implore l' une et l' autre. En vérité, mon sort est à plaindre.
Il est tel que vous le méritez, lui dit miss Charlotte.
Je suis sûre, lui dit miss Caroline, que les plus grandes peines sont pour nous. Elle m' a confessé qu' elle avoit alors son amant dans la tête, comme dans le coeur.
Si je pouvois sortir sans voir sir Charles, reprit Madame Oldham, je lui en serois obligée comme

d' une faveur. Je ne me sens point la force de soutenir sa vue. Je renonce volontiers à voir lever le scellé. C' est de votre pitié, mesdemoiselles, et de la sienne, que je veux tout attendre. Cruelles filles ! Leur donnerai-je ce nom, chère Lucie ? Oui, en vérité. Elles ne lui proposèrent pas de s' asseoir, quoiqu' elles vissent l' excès de sa terreur, et qu' elle eût la modestie de demeurer debout devant elles. Dans quelle humiliation la conscience ne jette-t-elle pas une ame coupable,

p11

lorsque ses reproches sont accompagnés du poids de l' infortune ? Mais la vertu ne devroit-elle pas s' appaiser, en voyant reconnoître au pécheur, par la contenance, par son langage et sa conduite, que la main de Dieu s' est appesantie sur lui ? Cependant il en coûte peut-être à ceux qui souffrent... voyons ; c' est à moi d' examiner si j' ai pardonné du fond du coeur à sir Hargrave Pollexfen. Je ferai quelque jour cet examen.
Vous avez donc pris le deuil, madame ? Dirai-je que ce fut miss Caroline qui lui fit cette question, et qui ajouta : et le grand deuil même ; vos titres sont apparemment dans le lieu de votre demeure ?
Je vous ai dit, ma chère, que bien des gens donnoient à Madame Oldham le nom de miladi Grandisson ; et que sa naissance, son éducation, son esprit, quoique trop foibles pour soutenir sa vertu contre la nécessité et la tentation, auroient pu la faire aspirer à ce titre.
Elle répondit modestement : mon deuil est réel, mesdemoiselles ; mais je vous assure que je n' ai jamais pris un titre auquel je n' ai jamais eu la moindre pensée de me procurer des droits.
Le public, répliqua miss Charlotte, vous fait donc une grande injustice. Alors la triste Oldham remit aux deux soeurs les clefs du garde-meuble, de l' office et des caves, que personne n' avoit

p12

pensé à lui redemander lorsqu' elle avoit quitté le château, et leur demanda pardon, encore une fois, de s' être présentée devant elles sans y être attendue. Elles firent prendre les clefs par une de leurs femmes. J' entends mon frère, dit Caroline.

Vous allez savoir, madame, ajouta Charlotte, ce que vous devez attendre de sa part. La pauvre femme pâlit et trembla. Qu' il devoit se passer de choses dans son coeur !
Sir Charles entra. Les deux soeurs étoient au fond de la chambre, et Madame Oldham proche de la porte. Il la salua fort civilement. Je suppose, lui dit-il, que j' ai l' honneur de saluer Madame Oldham ? Prenez la peine de vous asseoir, madame. Je vous ai fait appeler pour assister à la levée des sceaux. De grâce, madame, asseyez-vous. Il la prit par la main, et la conduisit sur un fauteuil ; il s' assit entr' elle et ses soeurs. Elles avouent que cette politesse les surprit. Les chères personnes avoient oublié, dans ce moment, que la justice et la bonté doivent être inséparables dans une ame vertueuse.
Rassurez-vous, madame, reprit leur généreux frère, en observant d' un oeil de pitié l' embarras de Madame Oldham. Il se tourna aussi tôt vers ses soeurs, comme pour lui laisser le tems de se remettre. Un torrent de larmes la soulagea. Elle fit ses efforts pour étouffer quelques sanglots, qui

ne laisserent pas de se faire entendre. Cette agitation attirant les regards des deux soeurs, il se leva et sous prétexte de leur faire quelques demandes, sur un tableau qui étoit de l' autre côté de la chambre, il les y conduisit toutes deux. Ensuite, retournant vers elle, il approcha son fauteuil aussi près qu' il pût du sien ; il la prit encore par la main : je n' ignore point, lui dit-il, votre triste histoire. Rassurez-vous, madame. Il lui laissa quelques momens pour rappeler ses esprits ; et reprenant : vous voyez en moi, madame, ajouta-t-il, un ami prêt à vous remercier de tous les bons offices que vous nous avez rendus, et prêt de même à jeter le voile sur tous les sujets de plainte.
Elle ne put soutenir tant de bonté ; et dans son premier mouvement, elle voulut se jeter à ses pieds ; mais il la retint. Votre malheur, lui dit-il, est de n' avoir point assez veillé sur vous-même. Cependant j' ai su que l' amour y avoit eu beaucoup de part, et que vous méritiez celui qu' on a eu pour vous. C' est le désordre de votre fortune qui vous a jetée dans notre famille. Vous avez fort bien gouverné cette terre, pendant le séjour que vous y avez fait ; j' en ai des preuves d' une main dont tout le monde doit respecter ici le témoignage.

Il y a beaucoup d' apparence que sir Thomas,
dans ses lettres, avoit représenté Madame Oldham

p14

à son fils, comme une femme intelligente, à
laquelle, il confioit le soin de ses affaires ; et
que c' étoit uniquement sous ce jour qu' un fils si
respectueux vouloit la considérer. Elle dit quelques
mots des soins qu' elle avoit apportés...
de ce qu' elle auroit voulu faire... si la...
il l' interrompit : n' en parlons plus, madame.
M Grandisson qui est d' un excellent naturel,
mais un peu trop ardent, m' a dit qu' il vous a
marqué de la rigueur. Il reconnoît que vous
l' avez soufferte patiemment ; la patience est une
vertu qui ne marche jamais seule. Je ne pense
pas, comme lui, que vous ayez eu tort de vouloir
participer au scellé. Il se trompe, vous le
deviez ; et je suis porté à croire qu' une femme
aussi prudente que vous, n' a pu s' oublier dans la
forme. Pour bien juger de la conduite d' autrui,
il faut être capable d' entrer dans sa situation, et
de se mettre comme à sa place.
ô mon frère ! S' écrièrent en même tems les
deux soeurs, avec un mêlange d' embarras et
d' admiration. Il les pria d' être tranquilles un
moment. Tous, autant que nous sommes, ajouta-t-il,
n' avons-nous pas besoin d' un peu d' indulgence ? Elles
confessent aujourd' hui, que ne sachant pas trop
bien si les accusations de leur pere n' avoient pas
quelque part à cet avis, elles en furent mortifiées.
Cependant quel moyen de s' en offenser, lorsqu' elles

p15

voyoient tant de patience et de douceur
dans un frère beaucoup plus intéressé qu' elles à
cette scène ? Il prit occasion de l' éloignement du
dîner, pour demander du chocolat : et s' adressant
à Madame Oldham, il lui dit civilement, qu' elle
savoit sans doute, où toutes ces provisions
étoient placées. Elle repondit qu' elle avoit remis
les clefs. Miss Caroline les offrit à son frère,
qui donna ses ordres à une femme de chambre,
en priant Madame Oldham d' avoir la bonté de
lui servir de guide.
Les deux soeurs comprirent aisément que c' étoit
un prétexte, pour donner quelques momens de

relâche à cette malheureuse femme, et pour se procurer le tems de leur faire goûter la conduite qu' il vouloit tenir avec elle. Aussi-tôt qu' elle fut sortie, il leur parla dans ces termes : permettez, mes chères soeurs, que je vous prie de juger un peu favorablement de moi dans cette occasion. Je ne suis point capable de vous désobliger ; mais ce n' est pas sur le mérite de cette pauvre femme, que nous devons régler notre conduite. La mémoire de notre père y est intéressée. Nous devoit-il compte de ses actions ? Nous le devoit-elle des siennes ? Ils étoient indépendans tous deux. C' est nous mêmes qui devons à Madame Oldham de la justice pour ses droits, de la générosité pour notre propre honneur, et de la bonté même, en

faveur d' un père à qui nous devons, avec la vie, tout ce qui passe pour des avantages distingués dans l' opinion des hommes. M Grandisson l' accuse d' avoir vêcu avec trop de faste. Est-ce elle qu' il faut en accuser ? Et nous, si nous n' oublions pas de qui nous tenons le jour, aurions-nous bonne grâce d' en accuser personne ? Le goût de mon père pour la magnificence n' étoit que trop connu. Il aimoit cette maison. Ses nobles inclinations le suivoient par-tout. J' ai plusieurs de ses lettres, dans lesquelles il me vante l' économie de Madame Oldham. N' étoit-il pas libre de faire l' usage qu' il vouloit de sa fortune ? Elle n' est à nous que depuis sa mort. Il pouvoit la diminuer beaucoup plus. Cette économie de Madame Oldham, est le seul côté sur lequel notre attention doive tomber ; et nous trouvons qu' il est en sa faveur. S' il a manqué quelque chose à la bonté de mon père pour ses filles, elles peuvent se réjouir d' avoir mérité de lui ce qu' il auroit été plus heureux qu' elles en eussent obtenu ; et devant reconnoître que les pères ont une juste autorité sur leurs enfans, c' est une gloire pour elles d' y avoir été soumises. Il pouvoit donner à Madame Oldham un titre qui nous auroit fait un devoir de la respecter. Mes soeurs ont reçu de la nature une ame noble. Elles sont filles de la plus généreuse et de la plus indulgente de toutes les

mères. M Grandisson a poussé trop loin la rigueur ;
car je suis persuadé qu' elle n' est pas venue de
vous ; mais il n' a pas eu, sans doute, d' autre
vue que celle de nous servir. D' un autre côté,
ne pouvant me dispenser de voir cette malheureuse
femme, j' ai voulu juger de sa conduite,
avant que de la recommander à votre bonté.
N' est-elle pas assez humiliée ? Je la plains du fond
du coeur. Elle aimoit mon père. Je ne doute point
qu' elle ne le pleure en secret, quoiqu' elle n' ose
avouer, ni faire valoir son amour. Qui nous
empêche de la considérer seulement comme une
gouvernante qu' il avoit établie dans cette terre ?
Il est digne de nous, de faire penser au public
que nous ne la regardons point sous un autre jour.
à l' égard des preuves vivantes, malheureux innocens !
Je regrette que ce qui fait les délices des
autres mères, ne puisse être ici qu' un sujet de
honte : mais gardons-nous de publier des fautes
qui supposent deux coupables. Que dirai-je de
plus ? Il seroit douloureux pour moi d' avoir quelque
chose de plus à dire ; et peut-être n' en ai-je
déjà dit que trop. Les circonstances sont d' une
nature qui ne me permet point de leur donner
toute leur force. Chères soeurs, je vous demande
en grâce de me laisser le ménagement de cette
affaire. Loin la pensée de l' exiger comme un
droit ! Je me détesterois moi-même, si j' étois

capable d' exercer à la rigueur aucun de ceux dont
la mort de mon père m' a pu mettre en possession :
mais vous m' obligerez beaucoup, par la complaisance
que je vous demande.
Elles ne répondirent que par des larmes. Tant
d' images touchantes les avoient attendries jusqu' à
leur ôter l' usage de la voix. Cependant, le retour
de Madame Oldham, qui vint leur offrir elle-même
le chocolat, donna occasion à quelques
nouveaux traits de sévérité. Elles le reçurent avec
un simple mouvement de tête, et sans une politesse ;
tandis que sir Charles, affligé de cette
dureté, s' empressa de prendre lui-même une
tasse, qu' il offrit à Madame Oldham, et qu' il la
força de recevoir. Après le déjeûner, il lui proposa
de commencer la visite des appartemens,
montons, s' il vous plaît, lui dit-il, je vais faire
ouvrir les portes, et mes soeurs prendront la
peine de nous accompagner.
Les deux demoiselles se levèrent pour le suivre.
Vous jugez bien qu' en passant devant la pauvre

Oldham, elles furent saluées d' une profonde révérence. Il me semble que je les vois marcher, tête levée, aussi majestueusement que nos duchesses dans une procession du couronnement. Miss Grandisson ne dissimule pas qu' elle trouva de l' excès dans les civilités de son frère. En montant avec sa soeur qu' elle tenoit sous le bras, elle ne

p19

pût s' empêcher de lui dire, que la politesse étoit une chose charmante ; ni Miss Caroline de répondre, qu' elle n' y comprenoit rien. Elles ne croyoient point que leur frère pût les entendre ; mais en marchant devant elle il avoit prêté l' oreille ; et tandis que Madame Oldham étoit encore éloignée il se tourna vers elles, pour leur dire à voix basse : ne faites pas trop peu, mes soeurs, et je vous promets de ne rien faire de trop. Elle est femme de condition. Elle sent son infortune. Souvenez-vous qu' elle n' a aucune dépendance de vous, et qu' elle n' en a jamais eu. Les deux charmantes soeurs rougirent, et se regardèrent mutuellement avec quelque confusion. Mon dessein n' est pas de vous chagriner, ajouta-t-il, d' un ton plus tendre ; mais permettez-moi, lorsqu' il en est tems encore, de vous faire souvenir que vous avez l' occasion de montrer des sentimens dignes de vous. Lorsqu' on fut à la porte de l' appartement où sir Thomas étoit mort, et qu' il habitoit ordinairement, Madame Oldham pâlit tout d' un coup, et demanda d' être dispensée d' y entrer. Elle pleura fort amèrement. Je me flatte, monsieur, dit-elle à sir Charles, que vous trouverez tout en bon ordre ; il n' est point de questions auxquelles je ne sois prête à répondre : mais permettez-moi de vous attendre dans une chambre voisine : il y consentit. Malheureuse femme ! Dit-il à ses soeurs.

p20

Quelle situation, de ne pouvoir faire éclater devant nous, une tendresse qui est la gloire de son sexe, et de toute l' espece humaine ! Dans un cabinet de la chambre de lit, il trouva une fort belle cassette avec une étiquette de la main de sir Thomas, qui portoit, *bijoux de ma femme* . La clef y étoit attachée à l' une des anses, avec un cordon d' or. Il leur demanda si le

partage des diamans de sa mère n' étoit pas déjà fait entr' elles ? Miss Caroline répondit que leur père en avoit parlé plusieurs fois, mais que n' aimant point à les voir fort parées, il l' avoit toujours remis au tems de leur mariage. Prenez ce qui vous appartient, leur dit sir Charles, en mettant la cassette entre leurs mains. Il est inutile que j' assiste à l' ouverture. Je suis sûr qu' entre deux soeurs qui s' aiment si tendrement, il ne peut naître aucune dispute. La cassette est pesante, j' espère que vous y trouverez plus que des diamans.
Pendant qu' il faisoit l' inventaire de quantité de papiers, les demoiselles se retirèrent pour faire celui des bijoux. Avec les diamans de leur mère, qui étoient renfermés dans un écrin fort précieux, elles trouvèrent trois bourses, dont l' une contenoit cinq cens guinées, avec cette inscription : *épargnes de ma jeunesse ;* et cent-vingt autres pièces d' or dans deux papiers, qui portoient

p21

les noms de deux tantes, dont miladi Grandisson avoit reçu ce présent. La seconde bourse contenoit la valeur de quatre cens guinées, en différentes monnoies d' or, qui lui étoient venues des libéralités de sa mère. La troisieme portoit un assez long titre, qui la destinoit à son fils, avec un éloge fort tendre de ses grandes qualités, et des voeux pour la confirmation des espérances qu' il avoit données dans son premier âge. Les deux soeurs portèrent aussi-tôt cette bourse à leur frère. Il la prit. Il lut l' inscription, en détournant un peu le visage : excellente mère ! Leur dit-il, après l' avoir lue. Elle parle encore, toute morte qu' elle est. Puisse le ciel exaucer les voeux de sa tendresse ! Ensuite, ouvrant la bourse, il y trouva cinq grandes médailles du couronnement de différens princes, trois bagues de diamant, une riche tabatière d' or ; et, ce qui fut plus précieux pour lui que tout le reste, un portrait, qui étoit celui de sa mère même, monté en or et garni de diamans. La ressemblance en étoit admirable, et les deux soeurs m' ont promis d' engager sir Charles à me le montrer. Il le prit avidement : et l' ayant considéré quelque tems en silence, il le baisa avec un sentiment si tendre, qu' il fut accompagné de quelques larmes. Il sortit un moment, pour se remettre d' une si vive émotion ; mais étant rentré avec un visage

p22

ouvert, ses soeurs lui rendirent compte de ce qu' elles avoient trouvé dans les deux autres bourses, et lui offrirent l' or, en se contentant d' accepter les diamans et les bijoux. Il prit les trois bourses ; et les vidant sur une table, il mêla tout ce qu' elles contenoient. Elles peuvent être d' une valeur inégale, dit-il à ses soeurs ; en les mêlant ainsi, le partage vous sera plus aisé. Ce portrait ajouta-t-il, en le mettant dans son sein, est plus précieux pour moi que tout l' or et les diamans qui vous restent.
Je demande grâce, chère Lucie, pour tous ces détails ; mais quand je ne l' obtiendrois point, il me seroit impossible de faire autrement. Je trouve un délicieux plaisir à peindre les objets qui me plaisent. De grâce, ne me l' ôtez point. Peut-être le paîrai-je bien cher. J' ai plus d' admiration pour cet homme-là, que je ne puis l' exprimer.
Il est samedi soir, et point de sir Charles Grandisson. De tout mon coeur.
Lorsque sir Charles et ses soeurs eurent achevé de visiter l' appartement de leur père, ils suivirent Madame Oldham dans le sien. Charmante demeure assurément : telle fut la première observation de Miss Charlotte. Comment put-elle...
ne savoit-elle pas quelle avoit été la situation

p23

de cette femme, et qu' elle avoit été maîtresse absolue dans la maison ? Son frère la regarda d' un air sérieux.
Madame Oldham commença par leur montrer les meubles et quelques bons tableaux, qui étoient les débris, leur dit-elle, de l' ancienne fortune de son mari ; mais qu' elle avoit sauvés par accommodement avec les créanciers. Ce lieu, continua-t-elle, en leur montrant un cabinet, renferme tout ce que je possède au monde.
M Grandisson a jugé à propos d' y mettre son sceau. Je le priai de m' en laisser tirer cinquante guinées, parce que j' avois fort peu d' argent sur moi. Il refusa d' y consentir. Son refus m' a jetée dans quelque embarras ; mais c' est à votre bonté, monsieur, que j' ai recours aujourd' hui.

Les deux soeurs avouent de bonne foi, qu' elles s' endurcissoient à la vue de tout ce qui s' offroit à leurs yeux ; et qu' elles se dirent l' une et l' autre qu' il ne devoit pas être question d' indulgence pour une femme qui ne paroissoit pas s' y attendre elle-même. Qu' il y a de gloire dans la bonté, ma chère, soit qu' on la considère en elle-même, ou dans ses influences ! Ces deux aimables soeurs étoient bien éloignées, avant le retour de leur frère, d' être ce qu' elles sont aujourd' hui ; elles ne se lassent point elles-mêmes de le répéter. Comptez, madame, lui répondit sir Charles,

p24

qu' on vous rendra justice. M Grandisson s' est un peu livré à son ardeur naturelle, mais il s' y est cru obligé dans une affaire de confiance. Vous pouvez avoir dans ce cabinet des lettres, des papiers qui n' ont aucun rapport à nous : je lève le scellé, et je vous laisse le soin de nous montrer ce qui doit être mis dans l' inventaire. Je ne veux rien voir de plus : elle offrit de tout exposer à la vue des deux demoiselles. Oui, dit Miss Caroline ; et dans ce premier mouvement, elle s' avançoit avec sa soeur. Mais sir Charles les prit toutes deux par la main, et les fit sortir avec lui, répétant à Madame Oldham qu' elle pouvoit tout arranger à son gré, et qu' ils alloient l' attendre dans l' appartement voisin. Vous êtes extrêmement généreux, lui dit Miss Charlotte : je souhaiterois du moins de l' être, répondit-il. Les cabinets des femmes ne doivent-ils pas être sacrés ? D' ailleurs, souvenez-vous de qui cette femme étoit la gouvernante.
Quelques momens après, Madame Oldham vint, les larmes aux yeux, prier les demoiselles et leur frère de retourner dans le cabinet. Ils y trouvèrent sur la table et sur les chaises quantité de papiers, de linge, de dentelles, qu' elle y avoit déployés. Ces papiers, monsieur, vous appartiennent, dit-elle à sir Charles. J' avois ordre de les garder soigneusement. Pauvre

p25

femme ! Elle n' osa nommer celui dont elle tenoit cet ordre. Sir Charles lui demanda si ce n' étoit pas un testament : je ne le crois pas, lui

répondit-elle : on m' a dit qu' ils regardoient les terres d' Irlande. Hélas ! Ajouta-t-elle, en s' essuyant les yeux ; je n' ai que trop de raison de croire que le tems a manqué pour un testament.
Je suppose, Madame Oldham, lui dit assez malignement Miss Charlotte, que vous avez pressé pour en obtenir un.
Elle convint qu' elle en avoit parlé plusieurs fois, et Miss Caroline dit qu' elle n' en doutoit point.
Sir Charles, interrompant ces amères observations, déclara qu' un testament lui paroissoit une des plus prudentes actions de la vie, et que, dans cette idée, il ne marchoit jamais sans le sien.
C' est ici, monsieur, lui dit Madame Oldham, en ouvrant un tiroir, qu' est mon argent, mes billets, et tout ce que j' ai pu ramasser, par des voies, monsieur, le ciel m' en est témoin, qui ne me laissent craindre aucun reproche.
Puis-je demander, interrompit Miss Caroline, à quelle somme cela monte ? Sir Charles se hâta de répondre : qu' importe, ma soeur, Madame Oldham assure que tout est honnêtement acquis. Les deux soeurs se dirent l' une à l' autre, comme elles me l' ont confessé ; oh ! Nous n' en

doutons pas. N' êtes-vous pas surprise, Lucie, de l' obstination de leur haîne ? Je crains que mon oncle ne croie ici son opinion bien justifiée, lorsqu' il assure qu' une des choses les plus difficiles du monde, est de ramener à la raison une femme qui s' en écarte.
Je suppose, répondit Madame Oldham, que le tout peut monter à douze cens livres sterlings.
Elle regarda aussi-tôt les deux demoiselles, comme si cet aveu lui eût fait craindre leur censure.
Douze cens ! Dit Miss Charlotte. Hélas, ma soeur, que nous aurions été contentes, si nous avions eu quelquefois autant de schelings à partager entre nous ! Sir Charles, que toutes ces réflexions chagrinoient, répondit qu' à l' âge où elles avoient été jusqu' alors, et dans la maison de leur père, elles n' avoient pas eu besoin de grosses sommes ; mais qu' étant arrivées au tems de l' indépendance, il comptoit que leur fortune ne seroit pas bornée à douze cens livres sterlings. Elles le remercièrent par une profonde révérence, mais sans être moins persuadées que les épargnes de Madame Oldham étoient excessives. Devoient-elles oublier, chère

Lucie, que cette pauvre femme avoit deux
enfans, pour ne rien dire d' un troisième ?
Tremblante, comme les deux soeurs l' avouent,
elle continua de montrer un autre tiroir, qui

p27

contenoit, leur dit-elle, quelques présens. Mais
elle ne les redemandoit pas, ajouta-t-elle
elle ne les avoit jamais désirés, elle ne les avoit
portés qu' une fois ; et son dessein n' étoit pas
d' en faire jamais usage. Elle vouloit ouvrir le
tiroir. Non, madame, lui dit sir Charles,
dispensez-vous de cette peine : les présens sont
à vous. Tout l' argent qui est ici ne vous appartient
pas moins. Je me garderai bien de retrancher
quelque chose aux libéralités de mon père.
N' étoit-il pas le maître de ses actions ? S' il avoit
fait un testament, n' auroit-il pas confirmé tout
ce qu' il a fait pour vous ? Apprenez-moi, vous,
Madame Oldham, et vous chères soeurs, le
moindre dessein, la plus légère intention qu' il
ait eue en faveur de quelqu' un, et je l' exécuterai
aussi ponctuellement que s' il m' en avoit fait
une loi par ses dernières dispositions. Nous
bornerons-nous aux devoirs de la justice ? La loi
n' est pas faite pour l' homme de conscience et
d' honneur.
Bon dieu ! Cet homme, chère Lucie, me fera
tourner la tête.
Vous imagineriez-vous ce qui m' a fait arrêter
ici ? J' ai quitté ma plume ; je me suis mise à
rêver : j' ai pleuré de joie. Il me semble, Lucie,
que c' est de la joie qu' il y ait au monde un

p28

jeune homme de ce caractère. D' où viendroit-elle
d' ailleurs ? Et je vais reprendre maintenant
avec des yeux qui ne sont pas encore trop secs.
Ses soeurs avouent qu' elles furent confondues ;
mais que le tems n' étoit pas encore arrivé, où
elles devoient approuver, du fond du coeur,
tout ce qu' elles lui voyoient faire.
Madame Oldham fut touchée de sa bonté jusqu' aux
larmes, et le repentir, sans doute, y
avoit part aussi. Elle offrit aux demoiselles de
leur montrer... des diamans, je suppose. Mais
sir Charles lui dit en l' interrompant, que ses

soeurs étoient des Grandisson, et lui retint le
bras qu' elle étendoit vers le tiroir. Elle en ouvrit
un autre, d' où elle tira quarante guinées encore,
et quelqu' argent. Cette somme, lui dit-elle,
appartient à vous : je l' ai reçue pendant la dernière
maladie de sir Thomas. Il me reste quelqu' autre
argent : mes comptes étoient presque
finis, lorsque j' ai reçu ordre de quitter cette
maison. Je les achèverai, pour les remettre entre vos
mains. Il refusa de prendre alors ce qu' elle lui
offroit. Vous aurez la bonté, lui dit-il, de faire
entrer cet argent dans les comptes.
Elle lui montra divers papiers, qui pouvoient
regarder les affaires de la famille ; et, tandis
qu' il s' occupoit à les visiter, ses soeurs passèrent
avec elle dans une autre chambre, où elles trouvèrent

deux grandes armoires d' ébene, qui contenoient
ses habits, elles avouent qu' elles ne résistèrent
point à la curiosité. Madame Oldham, empressée
à leur obéir, avoit ouvert une des armoires, d' où
elle avoit déjà tiré une robe, lorsque sir Charles
entra. Il parut mécontent, et prenant ses soeurs
à l' écart, il leur demanda si ce qu' il lui voyoit
faire étoit venu de son propre mouvement ? Il
ajouta qu' il les prioit de dire que la proposition
venoit d' elles-mêmes, pour ne pas lui donner
occasion de penser qu' il y eût une femme au
monde, qui pût prendre plaisir, dans ces
circonstances, à faire admirer ses habits. Miss
Charlotte, qui comprit le sens de cette réflexion,
confessa aussi-tôt que Madame Oldham ne faisoit
rien qu' à leur prière. Je me le persuade, reprit-il,
et je juge qu' il en coûte beaucoup à sa complaisance.
Vous êtes vives, chères soeurs. Peut-être
échappe-t-il quelque chose à votre attention.
Quel plaisir pouvez-vous espérer de cette curiosité ?
Ne savez-vous pas ce que vous devez attendre ici
de la magnificence et de la bonté d' une personne
dont vous devez respecter la mémoire ? Elles
baissèrent les yeux en rougissant, et Madame
Oldham fut priée de fermer l' armoire. La satisfaction
qu' elle en eût fit assez voir combien elle
avoit été mortifiée du premier ordre.
Ah ! Ma chère Lucie, il faut que vous me

permettiez encore une fois de reprendre haleine. Je n' ai qu' une crainte : c' est que sir Charles Grandisson, avec toute la politesse qu' il a pour notre sexe, ne regarde les femmes, en général, que comme des créatures fort méprisables. S' il est dans cette idée, je voudrois en être sûre, non-seulement pour le trouver blâmable sur quelque point, mais pour me faire un plaisir de penser qu' il seroit convaincu de son erreur, s' il connoissoit ma grand-maman et ma tante. D' un autre côté, vous étonnez-vous que ses deux soeurs, dont les exemples d' un tel frere ont comme agrandi l' ame, ne parlent de lui qu' avec une espèce de transport ? Miss Charlotte n' a-t-elle pas raison de mépriser ses amans, lorsqu' elle les compare à lui ?
Il est dimanche : nous apprenons que sir Charles est à Londres, et qu' il n' y est que d' hier au soir. Oh ! Là-dessus ses soeurs sont plus fâchées que moi. Quel prétexte aurois-je pour l' être ? Mais je dis de lui, comme miladi D ; il est si bon, qu' on souhaite d' être de ses amis. Et puis vous savez qu' il est mon frère.

LETTRE 40

Miss Byron, à Miss Selby.
après avoir achevé la visite du château, et mis l' ordre convenable à chaque partie, sir Charles fit transporter par ses gens, dans l' appartement de Madame Oldham, tout ce qui appartenoit à cette femme. Ensuite, lui ayant remis la clef, il ordonna qu' on lui prêtât toute l' assistance qu' elle pourroit désirer pour le transport de ses effets, avec autant d' égards et d' attentions que s' il n' étoit point arrivé de changement dans la famille. Telles furent ses expressions. Imaginez-vous les remercîmens et les larmes de cette pauvre femme. Les chères soeurs laissèrent échapper apparemment quelques marques de jalousie, du moins si l' on en juge par le discours qu' elles prêtent à leur frère, vous devez regarder, leur dit-il, la justice que je rends à ceux qui ne peuvent rien me demander qu' à ce titre, comme un gage de ce que je veux faire pour deux soeurs auxquelles je dois avec la justice, tous les

sentimens d' une tendre amitié. Vous en auriez déjà ressenti les effets, si je n' avois appréhendé que la prudence ne resserrât trop mes intentions. Aussi-tôt que je connoîtrai ce que je puis, je ne perdrai

p32

pas un moment ; et je ne mets point de bornes à vos espérances. Comptez que je les surpasserai, si j' en ai le pouvoir.
Mes chères soeurs, continua-t-il, en leur serrant à toutes deux la main, je suis fâché qu' avec tant d' élévation d' esprit, vous soyez demeurées sous ma conduite. La meilleure des mères l' avoit toujours apprehendé. Mais aussi-tôt qu' il dépendra de moi, je vous mettrai dans une indépendance absolue de votre frère ; et vous n' aurez à répondre de vos actions qu' à vous-mêmes.
Elles ne répondirent d' abord que par des pleurs. Ensuite Miss Caroline protesta qu' elles feroient toutes deux leur bonheur de vivre sous la conduite d' un frère tel que lui. à l' égard de l' *élévation* ... elle ne put achever. Mais Charlotte, continuant pour elle, assura son frère qu' elles n' avoient rien dans l' esprit et dans le coeur, qu' elles ne fussent prêtes à faire dépendre de ses lumières et de son amitié. Ce qui regarde le coeur, répliqua-t-il en souriant, sera traité dans d' autres circonstances. Je prierai Caroline de me déclarer ses inclinations, et Charlotte de m' apprendre les siennes. Faites fond, toutes deux, sur le désir que j' ai de vous voir heureuses. Elles ne m' ont pas dit qu' elles se jetèrent toutes deux à son cou ; mais je me figure qu' elles le firent avec une égale tendresse.
En quittant Madame Oldham, pour se rendre

p33

avec ses soeurs au château de Grandisson, il lui demanda qu' elles étoient ses vues pour elle-même.
L' infortune, lui dit-il, donne droit aux bons offices de ceux qui sont dans une situation plus douce. Lorsque vous vous serez fixée, apprenez-moi dans quel lieu : et si vous m' informez de l' état de vos affaires, et des mesures que vous voulez prendre en faveur de ceux à qui vous devez vos premiers soins, la confiance que vous

aurez pour moi ne sera point inutile.
Et de grâce, n' ai-je pu m' empêcher d' interrompre ici ; quelle fut la réponse de Madame Oldham ? Comment reçut-elle ce discours ?
Notre chère Henriette, a répondu Miss Charlotte, prend un étrange intérêt à l' histoire de Madame Oldham. Il faut satisfaire son empressement. Mais... elle pleura beaucoup, comme vous n' en doutez pas. Elle joignit les mains : elle se mit même à genoux, pour prier le ciel de le bénir, lui et tout ce qui lui appartenoit. Elle ne pouvoit faire autrement.
Voyez, Lucie ! Mais je demande à tout le monde si je suis blâmable. La plus rigoureuse vertu défend-elle d' être attendrie d' une histoire de cette nature ? N' inspire-t-elle pas elle-même de la pitié pour ceux qui ont eu le malheur d' oublier leur devoir ? Oui, j' en suis sûre, et je ne le suis pas moins que sir Grandisson ; et tous mes

chers parens en jugent de même. Je me regardois, il y a longtems, comme une fille fort médiocre, en comparaison de ces deux soeurs ; mais je commence à croire que je les vaux sur plusieurs points. à la vérité, elles n' ont point une grand-maman, une tante, telles que j' ai le bonheur d' en avoir. Elles ont perdu dans leur enfance une excellente mère, et leur frère n' est pas ici depuis longtems. Son mérite, qui est venu répandre tout d' un coup le plus vif éclat, produit l' effet du soleil, pour faire observer des taches et des imperfections qu' on auroit eu peine à découvrir avant son retour.
Sir Charles engagea Madame Oldham à lui donner par écrit ce qu' elle se proposoit de faire pour elle-même, et pour ceux qui demeuroient livrés à ses soins. Elle ne différa pas long-tems à lui donner cette satisfaction. Son dessein, lui écrivit-elle, étoit de se retirer à Londres, pour l' éducation de ses fils, de changer en argent comptant ses meubles, ses diamans, ses habits, et tout ce qui lui paroissoit désormais au-dessus de sa situation, de mener une vie retirée, et de ne se lier qu' avec des gens de bien. Elle joignit à ce tableau, un mémoire de tout ce qu' elle possédoit. Les deux soeurs ignorent encore à quoi son bien peut monter : mais elle savent que leur frère lui a fait une pension annuelle, en faveur des deux enfans

p35

qu' elle a eus de sir Thomas ; et vraisemblablement ses faveurs croîtront pour eux, lorsqu' ils seront en état d' entrer dans le monde.
Il trouva tout en fort bon ordre au château de Grandisson. Mais il y étoit attendu par les deux intendans de son père, qui lui causèrent le plus d' embarras. Sa pénétration lui fit bientôt reconnoître que leurs comptes avoient été faits de concert, avec si peu d' attention de la part de sir Thomas, qu' il les avoit abandonnés tous deux à l' inspection l' un de l' autre. Il entreprit d' examiner lui-même tous leurs mémoires ; et quoiqu' il leur passât plusieurs articles douteux ou mal éclaircis, il les força de reconnoître que la balance étoit beaucoup plus grande en sa faveur, qu' ils ne l' avoient représentée. L' usage qu' il fit de cette découverte, fut de dire à ses soeurs, que leur père avoit été moins prodigue qu' on ne se l' imaginoit.
Dans ses discussions avec Filmer, non seulement il découvrit le traité qui regardoit Miss Orban, mais on trouva des prétextes pour faire paroître devant lui cette jeune personne. Elle s' y présenta peut-être avec des vues plus innocentes que ceux qui l' amenoient. Il admira sa beauté ; il en fit même l' éloge à ses soeurs ; mais lorsque la mère et les deux tantes eurent observé que son admiration n' alloit pas plus loin que

p36

celle qu' on a pour un beau tableau ; elles revinrent aux engagemens de sir Thomas, qu' elles voulurent faire passer pour une promesse formelle de mariage : et deux lettres, qui furent produites donnoient beaucoup de vraisemblance à cette supposition. Sir Charles en fut vivement affligé, pour l' honneur de son père ; sur-tout en reconnoissant qu' il avoit la tête et le coeur pleins de ce système dans le dernier voyage qu' il avoit fait à sa terre d' Effex. Filmer lui proposa une conférence chez les deux tantes. Il y consentit pour éviter l' éclat, mais avant toute explication, il demanda un quart d' heure d' entretien particulier avec Miss Orban. Comme il avoit affecté de louer beaucoup ses agrémens naturels, les tantes se flattèrent qu' ils commençoient à faire une forte impression sur son coeur, et donnèrent à leur nièce des leçons qui répondoient à cette

espérance. Mais au lieu d' éprouver le pouvoir
de ses charmes, il employa le tems à tirer d' elle
plusieurs aveux, qui lui firent connoître toute la
bassesse de cette famille. En reparoissant avec la
jeune fille, qu' il conduisoit par la main, il fit à
sa mère des reproches si vifs, du rôle qu' elle
étoit venue jouer dans cette infame entreprise,
qu' elle tomba évanouie à ses pieds. Les tantes
furent épouvantées ; leur nièce pleura, et promit
au ciel de s' assujettir aux loix de l' honneur.

p37

Sir Charles leur proposa de lui rendre les deux
lettres de son père, et d' ensevelir cette affaire
dans un éternel oubli, en promettant, à ces
conditions, de donner mille guinées à Miss Orban,
lorsqu' elle trouveroit l' occasion de s' établir par un
mariage honnête. Filmer vouloit se purger de
la part qu' il avoit eue aux plus noires circonstances
du complot ; mais sir Charles, qui ne
cherchoit point à le déshonorer, lui déclara qu' il
l' abandonnoit à sa conscience. Les objections
qu' il avoit trouvées contre ses comptes, ne pouvant
être éclaircies qu' en Irlande, il en fit le
voyage avec lui ; et là, s' étant satisfait par ses
propres yeux, il le congédia de son service, avec
plus de noblesse et de bonté qu' il n' en devoit à
tant de preuves d' injustice et de corruption.
à son retour, il apprit que Miss Orban étoit
attaquée de la petite vérole ; et loin de la
plaindre, il jugea que cette disgrace étoit pour
elle une faveur du ciel. En effet, quoique son
visage ait trop souffert pour lui laisser des
prétentions à la beauté, il lui est resté assez
d' agrémens pour plaire à un honnête marchand de
Londres, qu' elle s' est crue fort heureuse d' épouser,
et dont elle est adorée. Sir Charles lui a
fait remettre la somme qu' il lui avoit promise,
et cent guinées de plus pour ses habits. Une
partie de son bonheur, et de celui de son mari,

p38

consiste à se trouver délivrés des deux tantes,
qui ont regardé cette alliance comme une disgrace
pour leur famille ; et la mère même est retournée
en Irlande, avec aussi peu de satisfaction.
Pendant le cours de toutes ses affaires, sir

Charles n' oublia point les anciennes propositions de mariage que son père avoit reçues pour lui, et qu' il l' avoit prié de suspendre. Il vit les deux seigneurs qui lui avoient fait des offres. Ses soeurs savent seulement que le traité fut entièrement rompu dans cette première visite ; cependant il ne cesse point de parler de cette famille avec la plus haute distinction ; et personne n' ignore que la jeune personne qu' on lui proposoit, conserve pour lui des sentimens fort tendres. Miss Grandisson lui ayant dit un jour qu' elle ne désespéroit pas de voir renouer cette affaire, sa réponse fut qu' il ne pouvoit rien désirer de plus honorable ; mais que c' étoit une chose impossible. Que ne donnerois-je pas pour savoir d' où vient cette impossibilité ? Ah, Lucie ! ... mais je ne sais ce que je voulois ajouter. C' est ce qui arrive à toutes les folles, et je commence à me croire du nombre.

Sir Charles ne manqua pas, en arrivant en Angleterre, de rendre ses devoirs à milord W son oncle maternel, qui faisoit sa demeure dans une terre proche de Windsor. Je vous ai dit que

milord avoit conçu de fâcheuses préventions contre lui, par la seule raison qu' il étoit aimé de son père, pour lequel ce seigneur avoit toujours eu de l' aversion. Leur première entrevue fut non seulement d' une froideur extrême de la part de l' oncle ; mais accompagnée d' explications si offensantes pour la mémoire du mort, que le jeune chevalier, dans le partage de ses sentimens, eut besoin de toute sa modération pour se contenir. Mais il sut allier avec tant de prudence et de grâce la fermeté qu' il devoit à la défense de son père, et son respect pour le frère de sa mère, que milord ne pouvant résister aux charmes de l' esprit et de la vertu, le serra dans ses bras, lui promit toute sa tendresse, et lui prédit qu' il seroit un grand homme.

Vous avez lu dans une de mes lettres, que sir Charles partant de Florence, pour venir attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre, avoit laissé Miss Jervins, sa pupille, en Italie, sous la garde du docteur Barlet. Il ne tarda point à les faire revenir tous deux. Miss Jervins fut confiée aux soins d' une prudente et vertueuse veuve, qui a trois filles bien élevées ; et quelquefois elle obtient la liberté de passer quelques jours à la campagne avec les soeurs de sir Charles, qui

ont conçu pour elle une très-vive affection. Depuis quelques jours elle me sollicite de lui procurer

p40

ce qu' elle nomme le bonheur de sa vie, qui est de demeurer constamment avec Miss Charlotte Grandisson, et j' entreprendrai volontiers de lui faire un plaisir pour lequel je ne vois d' éloignement à personne. Outre l' espérance de se perfectionner dans une école si noble, elle a besoin, dit-elle, d' une protection plus forte que celle de sa gouvernante et de ses filles, pour se défendre des entreprises d' une mère dangereuse, qui cherche l' occasion de la faire enlever. Il faut vous apprendre en peu de mots l' histoire de Miss Jervins. Elle avoit le meilleur de tous les pères ; mais sa mère est une des plus méchantes femmes du monde : on lui attribue tous les vices. Je vous ai dit que ses excès d' ivrognerie et d' incontinence avoient forcé son mari de quitter l' Angleterre, pour s' en délivrer. Cependant, elle veut que sa fille soit commise à sa garde ; c' est ce qui pourroit arriver de plus terrible pour une jeune personne qui n' a rien que d' aimable dans la figure et les inclinations. Sir Charles a déjà eu quelques démêlés avec cette redoutable mère, et s' attend de sa part à d' autres embarras. Miss émilie Jervins est une riche héritière : on fait monter sa fortune à cinquante mille livres sterlings. Son père faisoit un grand commerce en Italie et dans les échelles du Levant ; et depuis sa mort sir Charles a trouvé le moyen d' augmenter ce qu' il a laissé par le

p41

recouvrement de plusieurs grosses sommes qu' elle auroit perdues avec un tuteur moins éclairé.
Quel nouveau monde s' est ouvert pour moi, chère Lucie, depuis les liaisons dans lesquelles je suis entrée avec cette famille ! Fasse le ciel que votre Henriette ne les paie pas trop cher ! C' est ce qu' elle doit craindre, lui répondrez-vous, si son malheur l' engageoit dans une passion sans espoir.
Milord L revint d' écosse deux ou trois mois après le retour de sir Charles en Angleterre. Sa premiere visite fut au château de Grandisson, où le jeune chevalier, ayant reçu de lui-même la

déclaration de ses sentimens, et ne pouvant douter de ceux de sa soeur, se fit un bonheur suprême de l' introduire auprès d' elle, et de joindre leurs mains, en les tenant serrées dans les siennes. Faites-moi l' honneur, dit-il à milord, de me regarder dès ce moment comme un frère. Il est vrai, comme je l' ai reconnu, que mon père étoit un peu embarrassé dans ses affaires. Ne doutez pas qu' il n' eût de la tendresse pour ses filles ; mais peut-être craignoit-il qu' elles ne pensassent trop tôt à se procurer une autre protection que la sienne. S' il avoit assez vécu pour mettre de l' ordre dans son bien, je suis persuadé qu' il auroit cherché à les rendre heureuses. Il m' a laissé ce devoir

à remplir, et j' en veux faire mon premier soin.
Miss Caroline ne put trouver d' expressions dans l' excès de sa joie, et les larmes de milord sembloient prêtes à se faire un passage. Mon père, continua sir Charles, m' a communiqué dans une de ses lettres, l' état des affaires de milord. Mon zèle ne peut être mieux employé qu' à servir mon frère. Promettez, milord, engagez, faites des entreprises ; le frère se charge d' aider à votre fortune, et la soeur de vous rendre heureux. Miss Charlotte fut si touchée de cette scène, que levant les mains et les yeux, elle pria le ciel de rendre le pouvoir de son frère égal à ses sentimens. Alors, dit-elle, le monde entier se ressentiroit de sa bonté ou de son exemple.
Vous étonnez-vous, chère Lucie, que milord L et les deux soeurs ne puissent contenir les transports de leur reconnoissance, lorsqu' on leur parle d' un frère dont ils ont reçu tant de bienfaits ?
Deux mois avant le mariage, sir Charles mit entre les mains de Miss Caroline un papier cacheté de ses armes. Vous trouverez ici, lui dit-il, ce que vous auriez reçu, sans doute, de la bonté d' un père, si l' état de ses affaires l' eût permis, et ce que miladi Grandisson l' auroit engagé à faire pour vous, si le ciel nous eût conservé plus

long-tems une si bonne mère. Lorsque vous vous

donnerez d' une main à milord L faites-lui
ce présent de l' autre ; et que toute sa reconnoissance
tombe sur vous. Je ne fais que mon devoir :
je crois remplir un article du testament
de mon père, tel que je me figure qu' il l' auroit
fait, si la mort lui en avoit laissé le tems.
Après avoir tendrement embrassé sa soeur,
il sortit, avant qu' elle eût ouvert le papier. Elle
y trouva la somme de dix mille livres sterlings,
en billets de banque. Dans le premier mouvement
de son coeur, elle se jeta sur un fauteuil,
où elle fut quelque tems sans avoir la
force de se remuer. Ensuite, revenant à elle-même,
elle se hâta de chercher son frère. On
lui dit qu' il étoit dans l' appartement de sa soeur.
Elle ne l' y trouva point ; mais elle fut surprise
de trouver Miss Charlotte en pleurs : sir Charles
venoit de la quitter. Que vois-je ? Lui dit-elle ;
quels sont les chagrins de ma chère Charlotte ?
ô quel frere ! Lui répondit l' autre. Il est impossible
de soutenir tant de bonté ! Voyez cet acte :
lisez le papier qui est dessus. Miss Caroline prit
un billet qui contenoit ce qui suit.
" je viens de remettre à Caroline la somme
que je l' ai crue en droit d' attendre de la
bonté de mon pere et de la situation de notre
famille, s' il eût vécu assez long-tems pour

nous faire connoître ses dernieres volontés.
Comme je n' ai pas moins de confiance à la
discrétion de ma chère Charlotte, elle trouvera
dans l' acte que je lui laisse ici, sa fortune
et son indépendance assurées d' une manière
irrévocable, suivant les droits dans lesquels
je reconnois qu' elle est entrée depuis la mort
de mon père. La qualité d' exécuteur, qui est
la seule que je prétends dans cette occasion,
ne me laisse point d' autre mérite que celui
d' avoir rempli les intentions des auteurs de
notre naissance, tels qu' on doit justement les
supposer. Chérissez donc leur mémoire : souvenez-vous,
dans le choix d' un mari, que c' est
le nom de Grandisson que vous changerez pour
un autre. Cependant, avec tout mon orgueil,
qu' est-ce qu' un nom ? C' est l' homme qui doit
être digne de vous. Quel que soit celui sur
lequel vous ferez tomber votre choix, je
l' embrasserai avec tous les sentimens d' un frere. "
Charles Grandisson.
L' acte étoit pour la même somme qu' il avoit

donnée à Miss Caroline, et portoit intérêt jusqu' au mariage de Charlotte, qui devoit alors la toucher comme sa soeur. Elles se féliciterent toutes deux avec des larmes de tendresse et de joie.

p45

Caroline trouva son frère ; mais, en approchant de lui, elle ne put prononcer un mot du remercîment qu' elle avoit médité. Elle prit sa main, qu' elle serra long-tems contre ses lèvres, en le bénissant de coeur, mais sans retrouver la force d' exprimer autrement sa reconnoissance. Dans le tems qu' il l' embrassoit et qu' il la prioit de s' asseoir, Charlotte entra pour se livrer aux transports des mêmes sentimens. Il la plaça près de sa soeur ; et tirant un fauteuil, sur lequel il s' assit vis-à-vis d' elles, il leur prit une main à chacune, et leur tint ce discours à voix basse, comme s' il eût appréhendé d' être entendu par d' autres témoins de ses bienfaits : " vous êtes trop sensibles, mes chères soeurs, à ces justes témoignages de la tendresse d' un frère. Il a plu au ciel de nous enlever les respectables personnes à qui nous devons le jour. Nous sommes entre nous plus que des frères et des soeurs, puisque nous devons nous tenir lieu des chers parens qui nous manquent. Ne considérez d' ailleurs en moi que le ministre d' une volonté qui devoit s' expliquer par un testament, et qui l' auroit fait sans doute, si le tems l' eût permis. Ma situation est plus aisée que je ne m' y étois attendu ; et plus j' ose le dire, par les arrangemens que j' ai pris depuis mon retour, que mon père ne se l' imaginoit

p46

lui-même. Je ne pouvois faire moins pour vous, puisque j' ai pu ce que j' ai fait. Vous ne savez pas combien vous m' obligerez, si vous ne me parlez jamais d' autre reconnoissance que de celle que je veux mériter par mon affection. Et permettez que je vous le représente ; me faire trop connoître que vous ne regardez pas ce que j' ai fait comme un devoir, ce ne seroit point agir avec la dignité qui convient à mes soeurs. "
oh ! Chère Lucie ! Priez ma tante de me faire

préparer mon appartement au château de Selby.
Il est impossible de vivre dans le torrent de
gloire qui rayonne autour de cet admirable mortel !
Mais, pour se soutenir, il semble qu' on peut
lui trouver un défaut. Il l' avoue lui-même. Cependant
son aveu ne le justifie-t-il pas ? Oh ! Non !
Car il ne paroît point qu' il pense à s' en corriger.
Ce défaut est l' orgueil : ne remarquez-vous pas
quelle idée il attache quelquefois à son nom, et
de quel ton il parle de la dignité qui convient à
ses soeurs ? Quelle fierté ! ô chère Lucie ! Il est
trop plein de ce qu' il se doit, et de ce qu' il doit
aussi à l' éclat de sa fortune. Que puis-je dire ? Je
sais néanmoins qui feroit son étude de le rendre
heureux... grâce, grâce, mon cher oncle ! Ou
plutôt Lucie, passez absolument sur cette ligne.
Sir Charles, huit mois après la mort de son

père, donna de sa propre main Miss Caroline à
milord L. Elle partit avec son mari pour
l' écosse, où elle a joui pendant quelque tems de
l' admiration et des caresses de sa nouvelle famille.
Quel bonheur pour moi, que la nouvelle
de leur retour ait conduit sir Charles et Miss
Charlotte à Colnebroke, pour y disposer tout à
leur réception.
Dans leur voyage d' écosse, sir Charles les
accompagna jusqu' à Yorck, où il passa quelques
jours chez sa tante éléonore Grandisson,
qui mène une vie privée dans le célibat. Ce
qu' elle avoit appris de ses grandes qualités, par
les lettres de ses soeurs, lui donnoit une vive
impatience de voir un si cher neveu.
Combien d' autres récits n' ai-je pas à vous
faire de cet homme *étrange* ? Car il faut que je
lui donne des noms aussi étranges que lui. J' ai
demandé l' histoire du docteur Barlet ; les deux
soeurs m' ont répondu que ne la sachant point
entiérement, elles me renvoyoient au docteur
même. Cependant elles croient en savoir assez,
pour le respecter comme le plus sage et le plus
vertueux des hommes. Elles sont persuadées qu' il
connoît tous les secrets du coeur de sir Charles.
N' est-il pas étonnant que les secrets de sir Charles
soient si profonds ? Il n' y a rien néanmoins
de si rebutant dans sir Charles et dans le docteur,

qu' on ne puisse leur faire quelques innocentes questions ; il est vrai que je ne suis pas curieuse. Pourquoi le serai-je plus que ses soeurs ? Mais je crois qu' il est difficile de se trouver dans une famille d' un mérite extraordinaire, sans désirer un peu d' éclaircissement sur tout ce qui lui appartient ! Et lorsque cette curiosité n' a point d' autre motif que l' envie d' applaudir et d' imiter, je ne vois pas qu' il y ait beaucoup de reproches à craindre.

J' ai fini l' histoire que je vous avois promise, en la resserrant autant que je l' ai pu ; et ne cessant point d' écrire nuit et jour, autant sur le récit des deux dames qui voyoient combien j' avois cette entreprise à coeur, qu' avec le secours des mémoires qu' elles ont gardés de la plupart des principales circonstances. Quelques mots à présent sur les situations actuelles. Sir Charles est encore absent, chère Lucie : il est néanmoins lundi. Fort bien. Sir Charles a fait faire ses excuses par son cousin Grandisson, qui vint hier nous voir avec M Reves, et qui s' en retourna le soir. Je le crois fort occupé sans doute : il sera ici demain, si j' ai bien entendu. Ses excuses ont été pour ses soeurs et milord L. Je suis bien aise qu' il n' ait pas pris avec moi l' air important de m' en faire sur son absence.

Miss Charlotte se plaint que je manque d' ouverture

pour elle. Elle dit que son dessein est de s' ouvrir librement à moi ; mais qu' étant dans les embarras où je ne puis être, elle souhaite que je commence, parce qu' elle ne sait elle-même par où commencer. Je n' entreprends point de deviner quels peuvent être ses embarras. Ce que je sais, c' est qu' il ne me convient point de dire à une soeur, dont je connois la faveur déclarée pour une autre femme, que j' ai des sentimens particuliers pour son frère ; du moins avant que d' être bien sûre qu' il en eût aussi pour moi. D' ailleurs miladi L qu' il faudroit mettre aussi dans ma confidence, ne cache rien à son mari. Il est vrai que de tous les hommes que je connois, sans en excepter mon oncle, il est celui auquel j' aurois moins de peine à confier mes secrets. Mais en ai-je réellement, ma chère Lucie ? C' en est un pour moi-même, et qui ne doit jamais être révélé, que d' aimer un homme dont je n' ai jamais reçu la moindre déclaration

d' amour.

LETTRE 41

p50

Miss Byron, à Miss Selby.
lundi, 13 mars.
Il faut vous dire à présent en faveur de qui les deux soeurs donnent leur suffrage. C' est miladi Anne S fille unique du comte de S. Il paroît qu' elle jouit déja d' une grosse fortune, indépendante de son père, dont elle attend encore plus. Elle a fait annoncer, pour aujourd' hui même, une visite aux deux soeurs. J' y consens. C' est sans doute une personne charmante. C' est un esprit supérieur. C' est tout ce qu' il y a d' aimable au monde. Mais je doute, ma chère, si je souhaite sincérement de la trouver digne de ces éloges. Quoi ! L' amour, s' il faut avouer qu' il ait quelque pouvoir sur moi, l' amour est-il capable de retrécir le coeur ? Je ne sais si, lorsqu' il est incertain et qu' il n' est que d' un côté, il n' a pas un peu d' affinité avec la jalousie, l' envie et la dissimulation. Mais je n' en serai pas moins fidelle à mon éducation, aux exemples que j' ai reçus, quels que puissent être les voeux de mon coeur, aussi long-tems que je serai dans l' incertitude. Je suis sûre que si je voyois prendre un engagement au chevalier Grandisson, je respecterois son heureuse

p51

femme, et je souhaiterois à l' un et à l' autre toutes les félicités qu' on peut espérer dans ce monde. Je le désavouerois ce coeur, si j' y trouvois d' autres sentimens.
Les deux dames se sont attachées à M Grandisson, pour découvrir les affaires qui conduisent si souvent sir Charles à Cantorbery. Mais en avouant qu' on ne l' oblige point au secret, il ne laisse pas de les tenir en suspens par un badinage affecté, et par des aventures qui sentent beaucoup le roman. Il est question, s' il faut l' en croire, d' une très-belle femme dont sir Charles est aimé, et pour laquelle il n' a pas moins d' amour, mais sans aucun rapport au mariage. Ce Monsieur

Grandisson ménage peu la vérité, et ne fait pas
scrupule d' employer des termes solennels, quoique
prononcés d' un air badin, pour causer de
l' embarras par des récits peu vraisemblables ;
et le mauvais plaisant rit alors sans mesure,
de l' incertitude où il jette ceux qui l' écoutent.
Quelles frivoles créatures que les petits-maîtres !
Quelle idée doivent-ils avoir des femmes ? Et
qu' elles sont folles, en effet, de se prêter à des
extravagances, dont le ridicule retombe
ordinairement sur elles !
Cet homme important trouva hier au soir
l' occasion de m' entretenir seule, et me pria fort
sérieusement d' agréer ses soins. J' en sus

p52

très-mauvais gré aux deux soeurs, car je jugeai qu' elles
ne m' avoient laissé seule avec lui que pour favoriser
son dessein. Serois-je tombée si bas dans
leur esprit, dis-je en moi-même, qu' elles me
crussent propre à devenir la femme du seul
homme que je méprise dans leur famille, et cela
parce que je n' ai pas la fortune de miladi Anne... ?
Je saurai ce qu' elles pensent là dessus ; et quoiqu' à
leur prière j' aye déclaré à M Reves que je
demeurerois ici plus long-tems que je ne me
l' étois proposé, je retournerai à la ville aussi-tôt
qu' il sera possible. Quelque fières qu' elles puissent
être de leur nom, ajoutois-je dans mon
ressentiment, le nom seul n' en impose pas aux
yeux d' Henriette Byron. Je suis aussi fière qu' elles.
Sans leur faire connoître ce qui se passoit dans
mon esprit, j' ai saisi le premier moment pour
leur parler de la déclaration de leur cousin. Elles
m' ont paru fort choquées de sa hardiesse, et
Miss Charlotte a juré de s' en expliquer avec lui.
Elle s' étonne de cette présomption. à la vérité,
malgré toutes les folies de sa jeunesse, il lui
reste de fort grands biens ; mais c' est, dit-elle,
une confiance insupportable, dans un homme
de si mauvaises moeurs, de se croire en droit
d' aspirer..., à votre Henriette, chère Lucie.
Ainsi pensent d' elle Miss Charlotte Grandisson
et sa soeur, de quelque manière que vous en pensiez

p53

vous-même, dans un tems qui est celui de

son humiliation. C' est alors que je leur ai
confessé le dessein que j' avois de partir à cette
occasion. Elles ont fait chercher sur le champ leur
cousin ; et l' explication qu' elles ont eue avec
lui, doit avoir été fort vive, puisqu' il leur a
promis de ne donner jamais sujet aux mêmes plaintes.
Il leur a dit qu' au fond il n' avoit pas une
forte passion pour le mariage, et qu' il avoit
long-tems balancé avant que de se déterminer
à faire une déclaration si sérieuse ; mais que se
croyant menacé, néanmoins, de courber un
jour la tête sous le joug, il avoit jugé qu' il ne
trouveroit jamais de femme avec laquelle il pût
espérer plus de bonheur qu' avec moi.
Vous conclurez, ma chère, de la démarche
de M Grandisson, qu' on n' a dans cette famille
aucune pensée d' une autre nature. Ce qui me
cause peut-être un peu plus de regret que je
n' en aurois autrement, c' est que je vous vois à
tous tant d' estime et d' affection pour le plus
grand... oui, le plus grand des hommes, parce
qu' il est le meilleur. Il est fort heureux pour
une jeune fille, que le goût de tous ses parens
se rencontre avec le sien ; mais il ne faut pas
espérer l' impossible. Je verrai bientôt quel est
donc le mérite de cette miladi Anne. Si ma fortune...
réellement, ma chère, quand je serois

la première princesse de la terre, je ne désirerois
pas d' autre homme, si je pouvois l' obtenir ;
malheureusement, je ne suis que la pauvre Henriette
Byron ! Depuis samedi, la comtesse de
D a pris sans doute des mesures qui n' apporteront
plus de trouble à ma résolution. C' en
est fait, chère Lucie, je ne penserai jamais
autrement. Je ne puis, je ne dois, et par conséquent
je ne veux pas donner ma main à qui que ce soit
au monde, tandis que je me sens dans le coeur
une préférence déclarée pour un autre. Reconnoissance,
justice, vertu, décence, tout m' en
fait une loi que je ne violerai jamais.
Cependant, comme je ne vois pas une ombre
d' espérance, j' ai commencé à tenter la conquête,
dirai-je de mon inutile passion ; hé-bien, qu' on
donne ce nom à mes sentimens, si c' est celui qui
leur convient. *un enfant en amour* ne s' y
tromperoit pas ; vous savez que c' est le reproche qu' on
m' a fait. Quoiqu' inutile, parce qu' elle est sans
espérance, je ne rougirai pas de l' avouer. N' ai-je
pas pour moi la raison, la vertu, la délicatesse ;

est-ce la figure que j' aime, si ce que je sens est de l' amour ; non, c' est la bonté, la générosité, la véritable politesse, qui ont triomphé de mon coeur. Qu' aurois-je donc à rougir ? Cependant je ne puis me défendre quelquefois d' un peu de honte.

p55

Les deux soeurs me pressent toujours de leur lire plusieurs endroits de mes lettres, avant que je les fasse partir pour le château de Selby ; mais elles ont la générosité de ne pas se plaindre, lorsque je passe sur quelques lignes, et même sur des pages entières ; c' est leur faire juger néanmoins que je dissimule quelque chose. D' accord. Elles ne me trouveront jamais de bassesse, ma chère Lucie.
Fort bien. Miladi Anne S a fait ici sa visite, et vient de partir. C' est une personne fort agréable. Je ne puis lui refuser cette justice ; et si elle étoit actuellement miladi Grandisson, je crois que je pourrois la respecter. Je le crois sans doute. Mais, chère Lucie ! Que j' étois heureuse avant mon voyage de Londres !
On s' est long-tems entretenu de sir Charles. Miladi Anne n' a pas fait difficulté d' avouer qu' elle le regarde comme le plus bel homme qu' elle ait vu de sa vie. Elle est amoureuse, dit-elle, de son excellent caractère. Elle ne va nulle part où elle n' entende son éloge. L' affaire de sir Hargrave, dont elle avoit entendu parler, lui a donné occasion de me faire mille complimens. Elle a même ajouté, qu' ayant appris que j' étois à Colnebroke, l' espérance de me voir avoit eu beaucoup de part à sa visite. Je crois lui avoir entendu dire à l' oreille de Miss Grandisson, que

p56

j' étois la plus jolie *créature* qu' elle eût jamais vue. C' est le terme dont elle s' est servie. Nous sommes toutes des créatures, je n' en disconviens pas : mais je vous avoue que ce mot ne m' a jamais paru si choquant que dans la bouche de miladi Anne.
On m' apporte à ce moment la lettre de ma tante, sur ce qui s' est passé entr' elle et la comtesse de D. Ainsi, chère et bonne comtesse,

vous êtes partie fort chagrine ! J' en suis affligée.
Mais ma tante m' assure que vous êtes d' ailleurs
contente de moi, et que vous louez du moins
ma franchise : c' est un éloge que je crois mériter.
Je suis charmée que cette aimable dame désespère
de vaincre ma prévention en faveur d' un autre ;
ce sentiment est digne d' elle et de son fils. Je ne
cesserai jamais de la respecter. Grâces au ciel,
cette affaire me paroît terminée.
Ma tante regrette l' incertitude où je suis. Mais
ne m' a-t-elle pas dit elle-même que sir Charles
Grandisson étoit trop riche, possédoit trop
d' avantages, et que, sur ce point, il étoit, par
rapport à nous, ce que le public est pour les
personnes privées ? Je ne vois donc rien à regretter.
Pourquoi le terme d' incertitude ? Soyons certains, et
tout est fini. Ses soeurs en peuvent badiner, me
parler de quelque heureux homme en
Nortampton-Shire, comme si elles me disoient,

p57

vous ne devez point penser à mon frère ; répéter
que miladi Anne S est une très-riche
héritière, ce qui est me dire en d' autres termes :
quelle peut être votre espérance, Henriette Byron ?
Rien ne me touche si peu. Ce monde n' est qu' un
passage, un passage fort court, qui conduit à une
meilleure vie. Je ne m' en efforcerai pas moins
de continuer ma course, et peut-être avec plus
d' empressement, pour arriver au terme.
En un mot, dans les dispositions où je suis, il
n' y a qu' un homme au monde à qui je puisse
désirer honnêtement d' appartenir. Je n' y vois
aucune apparence. Il ne me reste donc nécessairement
que le parti d' un éternel célibat. J' en fais
le voeu. Où est le mal, ma chère ? N' en aurai-je
pas moins d' inquiétude et de soins ? La grâce que
je demande à tous mes chers parens, est de ne
me jamais parler de mariage.

LETTRE 42

Miss Byron, à Miss Selby.
mardi, 14 mars.
Enfin sir Charles est de retour. Il est avec le
docteur Barlet. Ma philosophie retombe dans un
grand danger, du moins jusqu' à ce qu' elle ait le

tems de se fortifier par mes réflexions. Je prévois qu' à la fin il faudra prendre le parti de chercher un asyle au château de Selby.
Je n' entends pas un mot à présent, qui ne me semble mériter d' être répété. N' espérez pas néanmoins que je puisse vous représenter combien sa présence anime une compagnie. Mais prenez-en quelques traits, que je recueillerai par lambeaux.
Nous comptions, lui a dit milord L à son arrivée, sur le plaisir de vous voir plutôt. J' étois de coeur avec vous, milord, lui a-t-il répondu ; et prenant ma main, pour s' asseoir près de moi, mon impatience augmentoit, a-t-il ajouté, par le desir de partager promptement avec vous l' honneur de voir Miss Byron.
Pourquoi me prendre la main ? Mais le nom de frere pouvoit autoriser cette liberté.
Il a continué. Je me suis trouvé engagé, pendant la plus grande partie de la semaine, dans un fort triste office, comme M Grandisson a pu vous le raconter. Je ne suis revenu à Londres que samedi, et j' y ai trouvé un billet de sir Hargrave Pollexfen, qui s' invitoit à dîner chez moi, le lendemain avec Mm Merceda, Bagenhall et Jordans. Mais quelques affaires m' ayant obligé de remettre la partie au jour suivant, vous ne devineriez pas, Miss Byron, à quoi elle nous a conduits : à faire ensemble le petit voyage de

Padington pour y rendre une visite à Madame Aubery.
J' ai tréssailli ; j' ai tremblé même en me rappelant ce que j' avois souffert dans ce lieu.
Sir Charles a continué de nous apprendre qu' il avoit engagé sir Hargrave, avec quelque difficulté néanmoins, à lui donner un ordre pour le paiement de cent livres sterlings qu' il a promises à Wilson ; et qu' ayant été fort satisfait du témoignage que Madame Aubery avoit rendu des intentions de ce jeune homme pour sa fille, il s' étoit engagé à leur remettre cette somme, le jour de leur mariage, avec les cinquante guinées qu' il y veut joindre. Il s' est fait montrer la scéne de ma triste aventure et dans un entretien particulier qu' il s' est procuré avec la mère, il s' en est fait raconter les principales circonstances. Sa bonté lui a fait ajouter, que ce récit l' avoit touché si vivement, qu' en

rejoignant sir Hargrave, il n' avoit pas eu peu de peine à reprendre l' air civil qu' il avoit eu jusqu' alors avec lui. Les trois amis lui ont demandé en grâce, et comme un motif pour se rendre à toutes ses volontés, d' être d' un dîner que sir Hargrave donne, vers la fin du mois, dans sa belle maison de la forêt de Windsor. Ils ont fort insisté sur cette condition : et sir Charles y a consenti d' autant plus volontiers, que devant partir incessamment

p60

tous trois pour le voyage qu' ils se proposent, c' est la dernière occasion qu' il aura de les voir.
Ses soeurs et milord L ont marqué alors beaucoup de curiosité pour les raisons qu' il avoit apelées tristes, et qui l' ont arrêté si long-tems à Cantorbery. Ce nom, leur a-t-il dit, convient aux soins qui m' occupent ; et vous ne devez pas être surpris de me voir pendant quelques jours en habit de deuil. Ses deux soeurs l' ont regardé avec une vive inquiétude ; et moi, qui suis, comme vous savez, la troisième, je n' ai pu manquer d' en ressentir aussi. On lui a demandé impatiemment si ce deuil regardoit toute la famille ? Non, a-t-il répondu. Il est question d' un ami fort cher, qui étoit malade à Cantorbery, et que je viens d' y voir expirer. M Danby, c' étoit son nom, après un long séjour en France, où le commerce l' avoit enrichi, se voyant une santé fort languissante, avoit souhaité de venir mourir dans sa patrie. Il passa de Calais à Douvres, il y a deux mois. Mais sa maladie augmenta si dangereusement, qu' ayant été forcé de s' arrêter à Cantorbery, dans sa route vers Londres, il y a payé le dernier tribut de la nature. Son corps doit avoir été transporté cette nuit à la ville, et j' ai donné des ordres pour les préparatifs de sa sépulture, qui va m' occuper pendant deux ou trois jours. La fortune de

p61

M Danby étoit considérable ; mais, en me chargeant de toutes ses affaires, il m' a dit qu' elles sont en ordre. Son testament ne doit être ouvert qu' après l' enterrement. Il laisse deux neveux et une nièce, que je lui ai proposé de joindre à moi, pour l' exécution de ses dernières volontés. Il s' est obstiné à le refuser. Sa vie fut un jour attaquée par

des assassins qui n' étoient que les émissaires de son frère. J' eus le bonheur de la lui sauver, avec assez peu de mérite, puisque j' avois à défendre la mienne, qui étoit exposée au même danger : mais quoique ses neveux et sa nièce n' aient point eu part à cette noire entreprise, j' apréhende qu' il n' ait porté trop loin son ressentiment contre leur père et sa reconnoissance pour moi.
Mais ne convenez-vous pas, lui a dit Miss Charlotte, que nous avons un peu de réserve à vous reprocher dans cette occasion ? Vous avez fait dix fois le voyage de Cantorbery, sans nous dire un mot des raisons qui vous y conduisoient.
Je ne vous dissimule pas que je vous ai soupçonné de quelque intrigue galante. Il a répondu que sa réserve n' avoit rien eu d' affecté ; mais qu' il croyoit devoir épargner à ses amis des communications chagrinantes, sur-tout lorsquelles n' étoient pour eux d' aucune utilité ; et que chaque jour il étoit occupé de mille choses, dont cette seule raison l' empêchoit de fatiguer ses soeurs. Je crois

néanmoins, a-t-il ajouté en souriant, que Charlotte est assez curieuse, et qu' elle trouve quelquefois des secrets où l' on n' a pas dessein d' en mettre.
Miss Charlotte a rougi. Votre servante, monsieur ; c' est toute sa réponse.
Vous avez donc jugé, a-t-il repris, que c' étoit quelque dame qui m' attiroit. Que vous connoissez peu votre frère ! Comptez milord, et vous, chère soeur que je ne vous cacherai jamais un secret de cette nature, lorsque je me sentirai porté par mon penchant à faire une seconde visite. C' est à votre sexe, Charlotte, qu' il est pardonnable de faire mystère de ses inclinations, et je ne crois pas que l' on doive l' en blâmer, s' il doute qu' elles soient bien placées, ou qu' elles soient payées de retour. En prononçant ces derniers mots, il l' a regardée d' un oeil fixe. Elle en a paru si embarrassée, que, rougissant encore plus, elle l' a prié fort sérieusement de s' expliquer sur deux ou trois des mêmes traits qu' il lui avoit lancés avant son dernier voyage de Cantorbery. On s' imagineroit, lui a-t-elle dit, que je vous déguise quelque chose que vous devriez savoir.
Puisque vous êtes si pressante, a-t-il repliqué, permetez que je vous demande s' il y a quelque chose en effet que vous me déguisiez.
Mais vous-même, a-t-elle demandé à son

p63

tour, croyez-vous que je vous déguise quelque chose !
Votre embarras, chère soeur, l' alarme que vous avez paru prendre quelquefois sur des termes et des expressions fort simples, pourroient faire juger...
faire juger... quoi ! Mon frère. Ayez la bonté de vous expliquer clairement.
Ah ! Charlotte. Il la regardoit en souriant, d' un air un peu malicieux.
Je ne soutiens point cet *ah ! Charlotte* , et cette manière de me regarder. Vous vous expliquerez, monsieur.
Et seriez-vous bien aise, ma soeur, que cette affaire fût éclaircie ?
Oui, monsieur ; et je le demande.
Ici j' avoue, chère Lucie, que, ne doutant point de l' innocence de Miss Charlotte, j' ai triomphé pour elle, et j' ai dit en moi-même, nous allons donc trouver quelque sujet de reproche, dans ce frère qui possède tant de perfections réunies ! On a parlé de former un tribunal, dont M Grandisson fut d' abord exclu tout d' une voix. Miss émilie s' est récusée d' elle-même ; et la modestie du docteur Barlet lui faisoit souhaiter aussi de se retirer, mais sir Charles l' a pressé au contraire de demeurer, pour servir d' avocat à sa soeur. Miss Byron, a-t-il dit, fera l' office de juge.

p64

J' ai demandé fortement d' en être dispensée.
L' affaire sembloit commencer à devenir trop sérieuse.
Miss Charlotte m' a dit à l' oreille : que je regrette de ne vous avoir pas ouvert entièrement mon coeur ! C' est votre perfide écriture qui en est cause. On ne vous trouve jamais que la plume à la main. Je lui ai répondu ; chère Miss Grandisson, ce n' étoit point à moi de vous presser là-dessus... chère Miss Grandisson, ma plume n' auroit rien empêché, si vous m' aviez marqué le moindre dessein... il y a des secrets, a-t-elle interrompu, qu' on ne révèle point sans être un peu pressée. On a de l' embarras à commencer, quoiqu' on y soit porté par le mouvement du coeur. Mais chère Miss Byron, ne me méprisez point. Vous voyez quel est mon accusateur. Il est si généreux, que le plus court seroit de passer condamnation

tout d' un coup.
Je l' ai exhortée à ne rien craindre en effet lorsqu' elle avoit pour partie le meilleur de tous les frères.
Elle a pris alors assez de courage pour se tourner vers lui, et pour lui demander quelles étoient donc ces accusations. Mais ne disiez-vous pas, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, que vous ne pouvez être tout à la fois accusateur et juge ? Qui sera donc mon juge, puisque Miss Byron refuse de l' être ?

p65

Votre propre coeur, a répondu sir Charles.
Tous les spectateurs seront vos avocats, si leur jugement est pour vous ; et s' il vous est contraire, je leur demande, en votre faveur, une compassion muette.
J' avoue, chère Lucie, que ces préliminaires m' ont effrayée pour Miss Charlotte.
De la compassion ! S' est-elle écriée. Mais n' importe, monsieur. Venez au fait. Quelle est votre accusation ?
Quoiqu' elle s' efforçât de prendre une contenance ferme, il étoit aisé de voir son embarras.
Sa respiration étoit agitée. Elle baissoit les yeux. Elle ôtoit son diamant, elle le remettoit ; et se trouvant assise près d' une console, elle y traçoit des figures, du bout du doigt, avec une sorte d' attention qui ne pouvoit venir que d' un mouvement de crainte ou de dépit. Encore une fois je souffrois pour elle.
Sir Charles, affectant de ne pas remarquer sa confusion, a commencé alors à rappeler d' un ton fort tendre tout ce qu' il avoit fait depuis son arrivée pour l' engager à s' ouvrir à lui sur ses inclinations, dans la seule vue de les favoriser par toutes sortes de services, et de se préparer à lui payer la dot qu' il lui avoit destinée. Mais, a-t-il continué, l' exemple de sa soeur, qui avoit pris tout d' un-coup le parti de la confiance, et

p66

tous les efforts qu' il avoit faits pour découvrir entre milord G et le chevalier Watkins, qui étoient ses deux amans déclarés, lequel avoit la préférence dans son coeur, n' ayant pu lui procurer les lumières qu' il désiroit, il avoit d' abord

conclu qu' elle n' avoit encore aucun penchant. Ensuite d' autres observations lui avoient fait connoître qu' il s' étoit trompé. Il étoit revenu à la presser sur le choix de l' un des concurrens ; et jugeant par ses réponses, que milord G ne lui déplaisoit point, il s' étoit déterminé à pressentir le père de ce jeune seigneur sur une alliance qui ne pouvoit souffrir d' objection. Cependant, lorsqu' après avoir engagé cette affaire assez loin, il avoit cru la combler de joie, en lui apprenant le succès de son zèle, il avoit été surpris de lui trouver autant d' embarras que de froideur. Il ne vouloit pas dissimuler que dans l' incertitude où il seroit peut-être resté plus long-tems, quelques informations, qu' il ne devoit qu' au hasard, avoient jeté du jour...
un profond soupir et quelques larmes qui sont échapées ici à Miss Charlotte, ont arrêté sir Charles au milieu de son récit, milord et miladi L qui l' avoient écouté jusqu' alors en souriant, ont pris un air grave. Le docteur Barlet a baissé les yeux, et moi, je suis demeurée tremblante, sans oser me remuer sur ma chaise.

p67

J' appréhende, a repris sir Charles, après un moment de silence, que l' effet n' ait répondu bien mal à mes intentions. Si je vais trop loin, chère soeur, c' est à vous de me le faire connoître. Me préserve le ciel de faire valoir mon caractère aux dépens du vôtre ! Parlez de bonne foi ; suis-je un imprudent ? Oui, Charlotte, je veux le supposer : et je vous demande seulement en quoi je puis contribuer à votre bonheur.
Miss Grand. (en pleurant amérement.) pardon, mon frère ! Ajoutez cette grâce à tant d' obligations que je vous ai déjà. Il est vrai que j' ai quelque chose à me reprocher.
Sir Ch. si je vous pardonne ! Oh ! C' est du fond du coeur.
Miss Grand. (en s' essuyant les yeux.) ne continuez-vous pas votre récit ?
Sir Ch. nous prendrons un autre tems, mademoiselle.
Miss Grand. mademoiselle ! Ah ! Je vois trop que vous êtes irrité contre moi. De grâce, continuez.
Sir Ch. irrité ? Je vous assure que je ne le suis point. Mais vous aurez la bonté, quand vous le souhaiterez, de m' accorder une heure d' entretien dans votre cabinet.

Miss Grand. non, non. Continuez, je vous
prie. Il n' y a personne ici qui ne me soit

p68

très-cher. Il faut que tout le monde entende ma
justification ou ma sentence. De grâce, monsieur,
reprenez votre récit. Pourquoi s' est-on
levé ? Miss Byron, faites-moi le plaisir de vous
asseoir... je crois que j' ai tort. Mon frère
vous a priés tous de prendre pitié de moi en
silence, si vous me trouvez coupable. Peut-être
aurois-je besoin en effet de votre pitié. Je vous
supplie, monsieur, de m' apprendre ouvertement
ce que vous savez de mes fautes.
Sir Ch. très-chère Charlotte, j' en sais assez
pour les faire sentir à votre coeur. Je me garderai
bien d' aller plus loin. Ne vous imaginez pas, ma
chère soeur, que je veuille prendre un ton de
censeur avec vous. Mais...
Miss Grand. (l' interrompant avec une agitation
extrême.) mais quoi, monsieur ?
Sir Ch. mais vous auriez fait mieux...
cependant je souhaite d' avoir été trompé sur ce point,
et de ne pas trouver que ma soeur ait tort.
Miss Grand. hé bien, monsieur, on ne vous
a point trompé, si l' on vous a dit... (en paroissant
chercher ses expressions.)
Sir Ch. qu' il existe un homme pour lequel
vous avez du goût, malgré...
Miss Grand. (l' interrompant.) malgré tout
ce que j' ai pu dire de contraire, n' est-ce pas ? Si

p69

cela est, monsieur, c' est une grande faute de
l' avoir désavoué.
Sir Ch. et c' est ce que je pense uniquement,
chère soeur ; car ce n' est point une faute de donner
la préférence à quelqu' un dans votre estime.
Ce n' en est point une, de la donner sans avoir
consulté votre frère. Ne me suis-je pas proposé
de vous laisser entiérement maîtresse de votre
conduite et de vos actions ? Il ne seroit pas
généreux de m' attribuer d' autres droits, lorsque je
n' ai rien fait pour vous que je ne regarde comme
un devoir. Ne m' en croyez pas capable. Non.
Mais je m' étois assez expliqué avec vous, pour
devoir compter que vous ne me laisseriez pas dire

à milord G et même au comte son père,
que vos affections n' étoient point engagées,
lorsqu' elles l' étoient effectivement.
Miss Grand. êtes-vous sûr, monsieur, qu' elles
le soient.
Sir Ch. oh ! Ma soeur ! Qu' il m' en coûte, pour
vous pousser comme je fais ! Demeurons-en là.
Par considération pour vous-même, n' allons pas
plus loin.
Miss Grand. nommez votre homme, monsieur.
Sir Ch. le mien ? Oh non, Charlotte, le
capitaine Anderson n' est pas mon homme.
Aussi-tôt sir Charles s' est levé, il a pris la main

p70

de sa soeur, qui sembloit immobile, il l' a pressée
de ses lèvres.
Ne vous troublez point à cet excès, lui a-t-il
dit, votre chagrin m' afflige plus que votre erreur ;
et lui faisant une profonde révérence, il
est sorti sur le champ. C' étoit par pitié pour sa
confusion, qu' il vouloit lui laisser le tems de
se remettre. Elle est demeurée toute interdite.
Miladi L s' est hâtée de lui présenter des sels :
peut-être n' en avoit-elle jamais eu besoin que
dans cette occasion.
Que je suis méprisable ! S' est-elle écriée,
même à mes propres yeux ! Je vous demande
grâce, Miss Byron ! Docteur Barlet !
L' accorderez-vous à ma folle persévérance ? Pardon,
milord, et vous, miladi, n' aurez-vous pas un peu
d' indulgence pour une soeur ? Mais sir Charles ne
cessera jamais de me voir sous un jour si humiliant.
Il doit lui en coûter en effet ! Qu' il est vrai
qu' une erreur ne manque point d' en attirer
d' autres !
Son frère, entendant sa voix et celle de toute
l' assemblée, qui s' efforçoit de la consoler, est
rentré sans affectation. Elle a voulu se lever ; et
dans la disposition où elle paroissoit, peut-être
alloit-elle se jeter à ses pieds. Mais il a pris ses
deux mains jointes dans une des siennes ; et de
l' autre tirant un fauteuil, il s' est assis auprès
d' elle.

p71

Une douce majesté reluisoit sur son visage avec

la compassion ; il n' a paru terrible qu' aux yeux
de Miss Charlotte. Pardon, monsieur, ont été
ses premiers mots.
Oui, chère soeur, lui a-t-il répondu affectueusement.
Chacun de nous n' a-t-il pas besoin de la
même grâce ? Notre compassion n' est jamais plus
sincère pour autrui, que lorsque nous en avons
à demander pour nous-mêmes. Souvenez-vous
seulement d' adoucir la sévérité de votre vertu
pour les autres.
Sa réflexion tomboit apparemment sur Madame
Oldham.
On ne prévoit pas toujours, a-t-il continué,
où peut conduire le moindre oubli des principes.
Jetons un peu les yeux devant nous. Mais
n' aimeriez-vous pas mieux passer dans votre
cabinet ?
Miss Grand. je ne veux rien cacher à
l' assemblée. Ma confiance pour ceux qui la composent
est égale à mon amitié. Mais je demande la
permission de sortir un moment.
Elle est sortie, après m' avoir fait signe de la
suivre ; et cherchant à partager sa faute, elle
m' a fait un nouveau reproche de ma passion
d' écrire, qui l' avoit empêchée, m' a-t-elle dit, de
me faire sa confession. Je lui ai demandé à quoi
cette confidence auroit servi, et si son frère en

auroit moins... non, a-t-elle interrompu ;
mais vous m' auriez donné votre avis. J' aurois
eu cet avantage, et peut-être m' auriez-vous
conseillé de prévenir l' accusation. Mais pardon,
a-t-elle ajouté.
ô Charlotte ! Ai-je pensé en moi-même ; si
vous pouviez prendre un peu plus d' empire sur
votre charmante vivacité, vous n' auriez pas
deux pardons à demander au lieu d' un.
Elle m' a priée de rentrer avant elle ; mais elle
m' a suivie presqu' aussi-tôt. Elle a repris sa place,
et trouvant le moyen d' allier avec son embarras
un air de véritable dignité, elle a préparé
notre attention par cet exorde.
S' il n' est pas trop tard, après une longue
persévérance dans l' erreur, pour me rétablir
dans l' estime d' un frère dont l' estime et l' amitié
me sont plus précieuses que tous les trésors du
monde, mon ingénuité va plaider pour moi.
Sir Ch. chère soeur ! Je voudrois vous
épargner la peine...
Miss Grand. je ne demande aucun ménagement,

monsieur, et je vous supplie de m' écouter.
Mon dessein n' est pas de relever les fautes
d' autrui, pour diminuer les miennes, et bien
moins de jeter la moindre ombre sur une mémoire
qui me sera toujours chère et respectable.
Mais votre piété, monsieur, ne sera point blessée,

p73

si je rappelle quelques circonstances que je
crois nécessaires à mes explications. Mon père
se trouvant offensé, ou jugeant à propos de le
paroître à l' occasion de quelques ouvertures qui
regardoient le mariage de ma soeur...
Sir Ch. (l' interrompant). Deux mots, très-chère
soeur. Peut-être ne fut-il pas satisfait qu' un
traité de mariage, quelques honorables que
fussent le parti et les offres, eût été commencé
sans sa participation.
Miss Grand. personne n' ignore que mon père
avoit des qualités supérieures, qui étoient
accompagnées d' une extrême vivacité d' esprit. Il
entreprit à cette occasion d' humilier ses deux filles ;
et voulant leur faire perdre toute idée de mariage,
il joignit à l' autorité paternelle, que nous pouvons
nous glorifier d' avoir fidellement respectée,
cette vaine raillerie que tout le monde lui a
connue ; nous fûmes confondues, jusqu' à ne
pouvoir lever la tête. Ma soeur en particulier se
vit forcée de rougir d' une inclination que le
mérite de l' objet ne pouvoit rendre honteuse
pour aucune femme. Il plut aussi à mon père,
et sans doute par de sages raisons, de nous
déclarer que nous ne devions nous attendre qu' à
une fortune fort bornée. L' effet de cette conduite
fut de m' avilir à mes propres yeux. Ma
soeur eut l' esprit plus fort, et se trouva soutenue

p74

par de meilleures espérances ; mais ce qu' elle
avoit souffert me fit appréhender le même
traitement à mon tour. Je me sentis dans la
disposition d' entreprendre tout ce qui pouvoit
s' accorder avec la vertu, plutôt que de m' exposer à
des railleries et à des invectives auxquelles mon
devoir ne me permettoit pas de répliquer.
Pendant que ces impressions m' occupoient
dans toute leur force, M Anderson, qui étoit en

quartier dans le voisinage, eut l' occasion de me voir. C' est un homme de fort bonne mine, vif, enjoué, qui étoit reçu agréablement de tout le monde, et distingué sur-tout par trois jeunes dames, que cette raison mettoit fort mal ensemble. J' avoue que la préférence qu' il parut me donner sur toutes les autres lui fit d' abord un mérite à mes yeux. D' ailleurs, étant le principal officier du canton, il y étoit considéré comme un général. Tout le monde, jugea comme lui qu' une fille de sir Thomas Grandisson étoit un objet digne de son ambition, tandis que cette pauvre fille, redoutant les difficultés qui arrêtoient sa soeur ; et concluant de la déclaration de son père, que deux à trois mille livres sterlings étoient tout le bien qu' elle pouvoit prétendre, croyoit devoir appréhender qu' un capitaine de cavalerie, qui cherchoit peut-être à relever sa fortune par un mariage avantageux,

p75

ne fût trompé dans ses espérances, en supposant même qu' elle obtînt le pardon de son père, si elle s' engageoit avec lui, comme elle en étoit sollicitée par les lettres qu' il trouvoit le moyen de lui écrire secrétement. J' espère, monsieur, j' espère, milord, et vous, mes deux soeurs, que tous ces aveux vous feront prendre une meilleure opinion de ma sincérité, quoiqu' ils ne puissent justifier mon indiscrétion.
Cependant mon orgueil étoit quelquefois blessé ; je ne me le dissimulois pas toujours ; mais le plus souvent je me laissois aveugler par les artifices où les hommes excellent. Par degrés je fus entraînée si loin, qu' il me devint également difficile d' avancer ou de retourner sur mes pas. M Anderson étoit d' une famille honorable ; mais il y avoit tant à dire en faveur des inclinations de ma soeur ; la naissance, le rang, les titres étoient si différens, si fortifiés d' ailleurs par les liaisons de milord avec mon frère, qu' un engagement téméraire me paroissoit un opprobre. Il me sembloit que la femme du capitaine Anderson ne devoit s' attendre qu' à la pitié, ou peut-être au mépris. Et puis quels sont mes droits, me disois-je à moi-même, lorsque je me permettois de faire une réflexion sérieuse, pour donner à mon père un fils, à mon frère, à ma soeur, à milord L si ma soeur l' épouse, un frère qu' ils

p76

n' auroient jamais choisi, et qu' ils prendront peut-être le parti de désavouer ? Les condamnera-t-on de rejeter cette alliance ? Et Charlotte Grandisson fille de la plus prudente des mères, fera-t-elle une démarche qui va la faire passer pour la honte de sa famille ? Se mettra-t-elle dans l' obligation de suivre la fortune d' un soldat de quartiers en quartiers, et peut-être dans des régions éloignées ? Ces raisonnemens, dont je sentois la force, ont été la seule cause qui m' a toujours empêchée de m' ouvrir à ma soeur. Je voyois trop l' extrême avantage que son choix avoit sur le mien. Depuis ces dernières semaines, j' ai pensé plusieurs fois, à décharger mon coeur dans le sein de notre chère Miss Byron ; et c' est un des motifs qui m' ont fait accepter votre invitation, milord, lorsque vous m' avez assurée qu' elle consentoit à nous accompagner ici ; mais je la trouve éternellement occupée de ses écritures, et je n' ai pas voulu mendier une occasion qui ne s' offroit pas d' elle-même.

Sir Ch. je ne voudrois pas vous interrompre, Charlotte ; mais puis-je vous demander si toute l' affaire s' est traitée par lettres ? Ne vous êtes-vous pas vus quelquefois ?

Miss Grand. nous nous sommes vus ; mais nos rencontres n' ont point été fréquentes, parce qu' il étoit tantôt en écosse, tantôt en Irlande,

p77

ou dans d' autres provinces du royaume, et qu' il y passoit six ou sept mois avec sa troupe.

Sir Ch. dans quel lieu est-il à présent ?

Miss Grand. ô mon très cher frère, ceux qui vous ont informé de l' affaire, n' auront pas manqué d' y joindre cette circonstance.

Sir Ch. (souriant). Il est vrai, mademoiselle, qu' on ne me l' a point cachée. Il est à Londres.

Miss Grand. je me flatte d' après une confession si naïve, que mon frère est trop généreux pour me tendre des piéges, comme je le mériterois, si j' étois moins sincère.

Sir Ch. ce reproche est juste, Charlotte, et je vous demande pardon. N' ai-je pas dit que chacun de nous en a quelquefois besoin ? Cependant mon intention n' étoit pas de vous embarrasser ; je ne pense, en vérité, qu' à vous tendre la main.

Miss Grand. avec un frère tel que vous, que n' avons-nous eu le liberté de lui écrire et de recevoir ses lettres ? Je serai trop heureuse, si je puis réparer...
Sir Ch. (l' interrompant.) continuez votre récit, ma chère Charlotte. La réparation l' emporte déjà beaucoup sur la faute.
Miss Grand. M Anderson est à Londres. Je l' ai vu deux fois depuis son retour. Je devois le voir à la comédie, si je n' étois pas venue à

p78

Colnebroke. Comptez, monsieur, que je ne vous cacherai rien. à présent que je suis rentrée dans le bon chemin, il ne m' arrivera plus de m' en écarter. Mes faux pas m' ont assez fait souffrir ; quoique j' aie fait bien des efforts, et souvent avec un courage affecté, pour résister au poids qui me tenoit la poitrine oppressée.
Sir Charles s' est levé ici avec transport, il a pris une des mains de Miss Charlotte, et la serrant entre les siennes : chère soeur, fille digne de ma mère ! Après une franchise si noble, nous ne devons plus vous permettre de vous accuser vous-même. Une erreur reconnue avec tant de grâces est une glorieuse victoire. Si le capitaine Anderson vous paroît digne de votre coeur, je lui promets une place dans le mien, et j' emploierai tout mon crédit auprès de milord et de miladi L pour leur faire agréer son alliance. Miss Byron et le docteur Barlet lui accorderont leur amitié.
Il a repris sa chaise, en faisant éclater dans tous ses traits un mêlange de joie et d' affection fraternelle.
Miss Grand. ô monsieur ! Que puis-je répondre ? Votre bonté redouble mon embarras. Je vous ai dit comment je m' étois laissée comme enchaîner. Les soins de M Anderson ont commencé avec l' espoir d' une grande fortune, qu' il

p79

croyoit tôt ou tard infaillible pour une fille de sir Thomas Grandisson. J' ai reconnu, dans mille occasions, que c' étoit son principal motif. Le mien au contraire a toujours été la crainte de ne me voir jamais assez de bien pour arrêter

un homme plus généreux. Je parle d' un tems où
l' on nous faisoit mener une vie fort contrainte,
et je ne respirois alors que la liberté. Mariage
et liberté sont des termes synonymes dans l' esprit
des jeunes filles. Je me figurai d' abord que
j' aurois toujours le pouvoir de rompre avec lui,
si je le jugeois à propos ; mais il me tient
sérieusement, sur-tout depuis qu' il a su toutes vos
bontés pour moi, et qu' il bâtit des espérances
d' avancement sur l' honneur de votre alliance.
Sir Ch. mais, chère soeur, n' aimez-vous pas
le capitaine Anderson ?
Miss Grand. je crois l' aimer autant que j' en
suis aimée. Il n' a pas dissimulé que sa principale
vue étoit ma fortune. Si je règle mes sentimens
sur les siens, la raison du goût qu' il a pour moi
ne doit pas m' en donner beaucoup pour lui.
Sir Ch. je ne suis pas surpris que M
Anderson pense à vous tenir sérieusement, pour me
servir de vos termes. Mais, chère Charlotte,
répondez-moi. Avez-vous moins de goût pour
lui, depuis que votre fortune est sûre et dépend

absolument de vous, que vous ne vous en êtes
senti jusqu' alors ?
Miss Grand. si je connois bien mon coeur,
cette raison n' y change rien. Mais j' ai remarqué
plus d' empressement dans ses soins, depuis qu' on
est informé de ce que vous avez fait pour moi.
Lorsque le bruit public me faisoit dépendre
entièrement de mon frère, et représentoit le
bien de la famille en fort mauvais ordre ; en un
mot, dans le doute de notre sort, je n' ai pas
entendu parler souvent de M Anderson ; et sa
prudence m' expliquoit sa froideur, car je n' ai
pas été long-tems à la pénétrer.
Ici, ma chère, milord et miladi L l' ont
traité assez vivement d' indigne personnage. J' en
ai pris la même idée, et les regards du docteur
Barlet ont marqué qu' il en jugeoit comme nous.
Sir Ch. je le plains. Il a trop de prudence
apparemment pour se fier à la providence. Mais,
chère soeur, quels sont à présent vos embarras ?
Miss Grand. ils viennent de ma folie. M
Anderson me parut d' abord aussi sensé, que tout le
monde le trouvoit agréable. Il parle avec beaucoup
de feu et de facilité. Son air décisif ne me
laissa point douter de son jugement ; et l' homme
qui sait dire à une femme des choses agréables
d' un ton qui le soit aussi, a toujours pour lui

p81

la vanité de celle qui l' écoute, parce qu' elle ne peut douter de la bonne foi du flatteur, sans déroger à l' idée qu' elle a de son propre mérite. Lorsque le capitaine eut commencé à m' écrire, ses lettres augmentèrent encore plus ma prévention. Mais aussi-tôt qu' il se crut sûr de moi, je vis changer la beauté de son style, et jusqu' à son orthographe : j' ai honte de le dire, et j' en eus beaucoup alors de le voir.
Sir Ch. tous les hommes se ressemblent. Il leur est naturel à tous, lorsqu' ils découvrent en eux quelque imperfection, d' apporter tous leurs soins à la déguiser, sur-tout aux yeux de ceux dont ils veulent obtenir l' estime ; mais j' en ai connu qui n' étoient pas aussi disposés que M Anderson à reconnoître leurs défauts. Au reste, peut-être avoit-il perdu son écrivain dans les changemens de quartier. Ce qu' il y a d' étrange, c' est qu' un homme d' une naissance honnête ait eu si peu d' éducation.
Miss Grand. une jeunesse déréglée, comme je l' ai su depuis, l' a fait courir d' un college à l' autre, avant que d' avoir acquis les principes communs du savoir. Ensuite ses parens lui achetèrent un enseigne, et c' est tout ce qu' ils ont voulu faire pour lui. Un second mariage, qui donna d' autres enfans à son père, le fit regarder comme un étranger dans sa famille.

p82

Quelques informations m' ont fait découvrir cette partie de son histoire ; mais il m' avoit fait d' abord une autre peinture de sa situation. Une fort belle terre, m' avoit-il dit, bien bâtie et bien plantée, quoique d' un revenu médiocre, faisoit le fonds de son bien ; et ses espérances étoient considérables. On souffre d' autant plus impatiemment d' être trompé, qu' on est moins capable de tromper les autres. Je n' ai pu me défendre d' un souverain mépris pour M Anderson, en reconnoissant qu' il m' en avoit si grossièrement imposé par des fables autant que par des lettres qu' il faisoit écrire pour lui ; et qu' il n' étoit ni le seigneur d' une terre, ni l' homme de sens et de savoir pour lequel il s' étoit fait passer.
Sir Ch. mais comment se crut-il sûr de vous ?
Miss Grand. ah ! Monsieur ! Pendant qu' il

soutenoit ses trompeuses apparences, il avoit arraché une promesse de ma main ; et dès qu' il se vit sur moi cet avantage, ce fut alors, ou bientôt après, qu' il m' écrivit de la sienne. Je fus ainsi convaincue qu' il avoit employé celle d' autrui, quoique nous fussions convenus d' un inviolable secret. Je tremblai de me voir exposée à l' indiscrétion de son écrivain, qui m' étoit absolument inconnu, et qui devoit partager son mépris entre l' amant qui avoit besoin de son

secours, et l' objet de cette indigne ruse. Cependant je me dois ce témoignage, que mes lettres étoient à l' épreuve de toute censure ; mais j' avoue que c' étoit l' encourager assez, que de lui répondre par écrit, et que sa présomption s' est fondée là-dessus pour solliciter une promesse, quatre mois avant qu' il ait pu l' obtenir.
Sir Ch. et dans quels termes, je vous prie, cette promesse est-elle conçue ?
Miss Grand. ô folie que je me reprocherai toujours ! J' ai déclaré que tant qu' il seroit à marier, je n' en épouserois jamais d' autre sans son consentement. C' est ainsi, qu' à mon extrême confusion, je l' ai constitué mon père, mon tuteur, mon frère ; ou du moins, que j' ai rendu comme inutile dans la plus importante affaire de ma vie, tous les conseils, toutes les influences de mes plus chers et de mes plus fidelles amis. Bientôt après, comme je l' ai dit, il me fit connoître, par des billets de sa propre main, avec qui j' avois le malheur d' être en traité ; et depuis ce tems-là, je n' ai pas cessé de faire des efforts de bouche et par écrit, pour retirer une promesse téméraire. C' étoit mon espoir et l' objet de tous mes soins, avant que votre bonté, monsieur, m' eût donné des droits à l' indépendance. Je me suis flattée, à la fin, qu' il céderoit à mes instances, et qu' il chercheroit une autre femme ;

mais vous ne m' avez pas tenue assez long-tems dans l' incertitude de vos bienfaits, pour me laisser le tems d' achever, avant qu' il en fût informé. Malgré cette disposition, j' ai gardé mon secret. Je n' avois point assez de hardiesse, ou

plutôt assez d' humilité, pour faire l' ouverture
de ma situation à personne au monde. Cependant
Miss Byron sait que, dès le premier tems
de notre connoissance, je lui ai fait quelques
plaintes de mes embarras ; car je ne pouvois,
avec justice, leur donner le nom d' amour.
Sir Ch. charmante franchise ! Que je vois
briller de vertu au travers de vos erreurs !
Miss Grand. j' admire la bonté de mon frère.
Il me semble que mon plus grand malheur est
d' avoir redouté trop long-tems les communications,
qui étoient le seul moyen de sortir de
l' abyme où je m' étois plongée. Si je vous avois
mieux connu, monsieur, pendant les cinq ou six
dernières années de ma vie ; s' il m' avoit été
permis d' entretenir avec vous une correspondance
de lettres, je n' aurois pas fait un pas sans votre
approbation.
Vous savez à présent tous les secrets de mon
coeur. Je n' ai point exagéré les torts de M
Anderson, et je n' en ai pas eu le dessein. Il me
suffit d' avoir eu quelques vues sérieuses en
sa faveur, pour me croire obligée de lui souhaiter

toutes sortes de biens, quoiqu' il n' ait pas
soutenu l' opinion que je m' étois formée de lui.
Je dois ajouter, néanmoins, que son humeur est
emportée, violente, et que dans les derniers
tems, je ne l' ai jamais vu qu' avec répugnance.
J' avois promis, à la vérité, de le voir, si je
n' étois pas venue à Colnebroke ; mais c' étoit
dans la disposition de lui répéter, comme je le
faisois depuis long-tems, que je ne pouvois
jamais être à lui, et que s' il ne vouloit pas me
dégager de ma folle promesse, j' étois déterminée
au célibat pour toute ma vie. Je demande
à présent le conseil de tous ceux qui m' ont fait
la grâce de m' écouter.
Milord L. je pense, ma soeur, que cet
homme est absolument indigne de vous.
J' approuve la résolution où vous êtes de ne
jamais l' épouser.
Miladi L. sans attendre l' opinion de mon
frère, la mienne est que M Anderson en use
indignement, lorsqu' il prétend vous lier par une
promesse inégale ; c' est-à-dire, une promesse
qu' il n' a point accompagnée de la sienne. Je ne
puis croire, Charlotte, qu' elle soit un lien pour
vous. Et que penser du vil artifice, qui lui a
fait employer la main d' autrui pour vous écrire,

au risque de vous perdre de réputation, et contre un engagement formel au secret ? Que je

p86

haïrois cet homme-là ? Qu' en dites-vous, Miss Byron ?
Miss Byron. je répondrois mal à la confiance de cette chère assemblée, si je ne hasardois pas mon sentiment, lorsqu' on me fait l' honneur de le demander. Il me semble, Miss Grandisson, qu' il n' y a jamais eu entre vous et le capitaine Anderson, aucune affection vive, aucune sympathie de caractère ? Si je puis employer cette expression.
Sir Ch. excellente question.
Miss Grand. non, je crois que d' un côté, comme de l' autre, il n' y a jamais rien eu de cette nature. Je vous ai fait entendre ses motifs et les miens. Chaque lettre, que j' ai reçue de lui m' a confirmé ce que je vous ai dit de ses vues, aujourd' hui son principal motif, pour me tenir liée par une promesse, est toujours celui de l' intérêt. Je ne veux pas faire valoir le mien, et je ne l' ai jamais fait, quoique son exemple pût me servir d' excuse.
Milord L. votre promesse, ma soeur, est-elle par écrit ?
Miss Grand. (en baissant les yeux.) sans doute, milord.
Miss Byr. permettez une autre question, mademoiselle. Votre promesse porte, qu' aussi long-tems qu' il demeurera sans se marier, vous

p87

n' accepterez point la main d' un autre, sans son consentement. Avez-vous promis que si vous vous mariez jamais, ce ne sera qu' à lui ?
Miss Grand. non. Il m' a pressée de lui faire cette promesse dans ces termes ; mais je l' ai refusé. Quel est donc votre avis, chère Miss Byron.
Miss Byr. je serois bien aise d' entendre auparavant celui de sir Charles et du docteur Barlet.
(sir Charles a regardé le docteur ; et le docteur a prié sir Charles de commencer).
Sir Ch. j' y consens, docteur. Vous rectifierez

mon sentiment, s' il n' est pas juste. Vous êtes habile casuiste.
Je pense, comme milord, que le capitaine Anderson, dans toute sa conduite, ne paroît pas digne de Miss Grandisson ; et réellement je connois peu d' hommes qui soient dignes d' elle. Si c' est partialité, elle est pardonnable dans un frère.
Miss Charlotte l' a remercié par une profonde inclination, et nous avons applaudi tous à un compliment qui lui rendoit le courage de lever la tête.
Sir Ch. je crois de même que si ma soeur est sans estime pour lui, elle est en droit de lui refuser pour jamais sa main. Mais que dire de sa promesse ? Je conçois qu' elle s' y est laissée

p88

engager pendant la vie de mon père, qui avoit assurément le pouvoir de l' en dispenser. Cependant les efforts même qu' elle a faits depuis, pour obtenir sa dispense de M Anderson, montrent qu' elle se croit liée dans le fond du coeur.
(il nous a regardés tous ; et chacun demeurant en silence, il a continué).
Miladi juge que c' est en user indignement, que de vouloir la tenir liée par une promesse inégale. Mais où est l' homme, si vous ne le supposez extrêmement généreux, qui se voyant en possession de quelque avantage sur une fille telle que Charlotte, (elle a rougi) ne tente point de le faire valoir : pourroit-il faire autrement, sans porter condamnation contre lui-même ?
En un mot, peut-on penser que celui qui engage une femme à quelque promesse, n' ait pas dessein d' en exiger l' exécution ? Je dois connoître mon sexe ; et j' aurois peu profité des occasions, si je ne connoissois un peu le monde.
Nous avons appris de ma soeur les raisons qui l' ont empêchée de lier le capitaine par le même engagement : elle ne l' estimoit pas assez pour lui imposer cette loi. N' est-ce pas précisément le malheur de M Anderson ?
Charlotte appréhende quelque blâme sur ce point ; mais considérons quelle étoit sa situation. Je n' en répéterai pas les circonstances ; il est

p89

douloureux pour moi que mes soeurs aient pu
s' y trouver. à l' égard de l' artifice du capitaine,
pour se faire valoir par la main d' un autre, je
conviens que c' est un sujet de mépris aux yeux
d' une femme qui se fait honneur elle-même de
bien écrire ; mais de quoi n' est-on pas capable
pour arriver au point où le coeur se fixe ? Cette
méthode n' est pas nouvelle. On rapporte qu' une
dame célèbre s' en servit heureusement pour
obtenir la faveur d' un grand monarque, aux
dépens d' une autre dame qui employoit ses
services. Concluons seulement que les femmes
doivent être bien sûres de leur choix, avant
que d' accorder leur confiance aux hommes. Miladi
le *haïroit* , pour avoir exposé sa réputation...
elle me permettra de répondre, qu' une femme
qui ne veut pas être exposée, ne doit jamais se
livrer à la discrétion d' autrui. ô Miss Byron !
(en se tournant vers moi, qui n' étois que trop
disposée à me faire l' application d' une partie de
son conseil) ayez la bonté d' avertir quelquefois
ma pupille, qu' elle ne doit jamais aimer un
homme, sans être bien sûre d' en être aimée ;
qu' elle ne doit jamais lui faire connoître l' ascendant
qu' il a sur elle, sans être sûre qu' il est
reconnoissant, juste, généreux ; et qu' elle doit
le mépriser comme une ame vile, intéressée, au
premier moment qu' il cherche à l' engager par

une promesse. Pardon, chère Charlotte. Vous
vous blâmez si généreusement vous-même, que
vous ne devez pas faire difficulté de donner
votre expérience en exemple à une jeune personne,
qui peut tomber dans la même situation,
sans être capable de s' y conduire avec autant de
noblesse et d' élévation que vous.
C' est fort à propos pour moi, chère Lucie,
que sir Charles a cessé de m' adresser ses dernières
réflexions. La confusion de sa soeur a servi de
voile à la mienne, et je n' ose répondre qu' elle
lui en ait servi parfaitement. Je sens, ma chère,
qu' il ne faut pas que je demeure éloignée pour
long-tems de ma famille, du moins pour vivre
dans le lieu où je suis. Miss Ancillon, Miss
Barnevelt et tant d' autres, dont je me souviens
d' avoir fait le portrait, où êtes-vous ? Où puis-je
vous trouver ? Mon coeur, lorsque j' ai commencé
à vous connoître, étoit paisible et sans
crainte. Je pouvois rire alors de tout ce qui

paroissoit autour de moi. Je n' appréhendois pas que la raillerie pût retomber sur moi-même. Mais quel parti prendrons-nous donc pour notre chère soeur ? A demandé miladi L. Les regards de Miss Charlotte nous ont fait la même question. Tout le monde s' en est rapporté à sir Charles.
Je commence, chère Charlotte, a-t-il repris,

p91

par vous assurer que si votre coeur donne la moindre préférence à M Anderson, et si vous croyez que la justice ou d' autres raisons vous obligent d' être à lui, je le verrai d' un air d' amitié, pour lui faire mes propositions et recevoir les siennes. Si nous ne trouvons point une ame généreuse ou reconnoissante, nous lui inspirerons ces sentimens par notre exemple, et je promets de commencer.
Ce discours nous a remué le coeur à tous. Le docteur Barlet n' y a pas été le moins sensible. Miss Charlotte pouvoit à peine se tenir sur sa chaise ; tandis que son frère, de l' air d' un homme accoutumé aux grandes actions, qui ne suppose pas qu' il ait rien dit d' extraordinaire, ne s' est pas même apperçu de notre émotion.
Miss Grand. (après avoir hésité quelques momens.) en vérité, monsieur, le capitaine Anderson ne mérite pas le nom de votre frère. Je n' entre là-dessus dans aucun détail, parce que je suis déterminée à ne recevoir jamais sa main. Il fait ma résolution. D' ailleurs ma promesse ne m' oblige pas d' être à lui. Si je lui connoissois de la vertu, de la générosité ; mais il n' a point assez de l' une et de l' autre pour m' inspirer le respect qu' une femme doit à son mari.
Sir Ch. alors, chère soeur, je vous conseille

p92

de ne le pas voir, si vous lui en avez donné l' espérance. Vous lui ferez faire des excuses. Vous lui ferez dire que vous m' avez communiqué tout ce qui s' est passé entre vous et lui, et que vous vous rapportez de tout à moi, avec une ferme résolution, si vous l' avez en effet, de ne jamais être sa femme.

Miss Grand. je crains la violence de son naturel.
Sir Ch. n' appréhendez rien. Ceux qui sont capables de violence à l' égard d' une femme, n' en ont pas toujours avec les hommes ; mais je lui parlerai civilement. S' il a jamais espéré de vous voir à lui, il est assez malheureux de vous perdre. Vous pouvez lui faire dire que je le verrai dans le lieu qu' il voudra nommer. En attendant il seroit à propos, si vous n' y avez aucune répugnance, de me faire voir quelques unes de vos lettres et des siennes, particulièrement celles où vous l' avez pressé de renoncer à vous, et les plus anciennes, si vous en avez, qui prouvent depuis long-tems votre résolution.
Miss Grand. je vous remettrai, si vous le désirez, toutes ses lettres et les copies de toutes les miennes. Elles vous persuaderont, monsieur, que c' est le malheureux sort auquel je me suis crue condamnée, après le rigoureux traitement que j' ai vu recevoir à ma soeur, et le chagrin

de ne pouvoir espérer une fortune dont j' eusse quelque avantage à me promettre, qui m' ont fait prêter l' oreille au capitaine Anderson.
Sir Ch. triste souvenir ! Mais jetons les yeux sur un avenir plus heureux. Je verrai M Anderson. Si dans quelques-unes de ses lettres il a pris un ton trop fier avec ma soeur, vous ne devez pas me les montrer. Ce n' est pas curiosité, c' est le seul désir de vous servir, qui me fait souhaiter de les voir. Cependant il faut me communiquer tout ce qui est essentiel à votre situation, afin qu' il ne puisse rien me dire que je ne sache point de vous-même, et dont je puisse tirer des inductions en sa faveur. Je vous assure que je lui accorderai tout ce que je croirai devoir à la justice, et vous verrez, chère soeur, que si vos lettres étoient celles de deux amans passionnés, vous n' auriez rien à craindre de ma censure. Je n' ai point de sévérité pour les foiblesses du coeur. Nos passions produisent quelquefois d' excellens fruits. Comptez, mesdames, (en nous regardant toutes trois) que la philosophie de votre frère n' est pas le *stoïcisme* .
Oui, sir Charles, ai-je dit en moi-même ; vraiment... auriez vous été amoureux ? Je ne sais, chère Lucie, si je devois en être bien aise ou fâchée ; mais, après tout, n' est-il pas bien étrange que ses aventures dans les pays

étrangers soient si peu connues ? On lui entend
dire néanmoins, qu' il n' est pas fâché que sa soeur
ait marqué de la curiosité là-dessus. Si j' étois à
la place de ses soeurs, il y a long-tems que
j' aurois mis sa franchise à l' épreuve.
Mais voilà de nouveaux embarras pour lui, et
je suis impatiente de voir la fin de cette affaire.
Miss Charlotte m' a fait voir quelques lettres
du capitaine Anderson. Qu' elle auroit dû le
mépriser, si son malheur l' avoit forcée d' être à lui !
C' est ainsi que sir Thomas, avec tout son esprit
et son orgueil, s' est exposé à voir une fille du
plus noble caractère, tomber au pouvoir d' un
homme sans fortune, sans éducation, sans jugement
même, et sans aucune apparence de générosité.
On me permet de transcrire pour vous ce que
Miss Charlotte vient d' écrire au capitaine.
Monsieur,
" avec un homme généreux, je n' aurois pas
eu besoin de m' exposer à la censure d' un frère
dont la vertu doit me faire craindre un juste
refroidissement pour une soeur qui peut, dans
cette occasion, lui paroître indigne de sa
tendresse ; mais il est le plus noble des hommes.
Sa pitié l' emporte en ma faveur. Il se charge de

vous entretenir amicalement, dans le lieu que
vous choisirez vous-même, sur une affaire qui
cause depuis long-tems mon chagrin. Vous
connoissez mes sentimens. J' évite les récriminations ;
mais je vous répète, comme je l' ai
fait cent fois, que je ne puis, et ne veux jamais
être à vous, sous un autre titre que celui
de votre très-humble servante.
Charlotte Grandisson.

LETTRE 44

Miss Byron, à Miss Selby.
jeudi, 16 mars.
Sir Charles nous a déjà quittés : il est retourné
ce matin à la ville, pour l' exécution du testament
de son ami.

Le docteur Barlet, dont je me flatte de m' être
fait un ami, et qui paroît connoître le fond de
son coeur, me dit qu' il est sans cesse accablé
d' occupation. C' est ce que j' avois déjà remarqué : et
je ne m' étonne donc point que dans une vie si
sérieuse, il n' ait pas trouvé de loisir pour l' amour,
qui est une passion oisive, ou du moins le fruit
de l' oisiveté. Vous conviendrez que dans les petits

p96

exercices qui m' occupoient au château de
Selby, je n' y connoissois rien, mais il ne s' y
trouvoit point de sir Charles, pour engager d' abord
ma reconnoissance, et bientôt après, toute la
tendresse de mon coeur. C' est la vérité, ma chère. Il
me semble que je ne dois plus le désavouer. " si
je voulois feindre, un enfant en amour me
découvriroit tout d' un coup. "
ô chère Lucie ! Les deux soeurs m' ont traitée
sans ménagement. Elles ont déchiré le voile, ou
plutôt elles m' ont fait connoître qu' elles l' avoient
percé depuis long-tems. Il faut vous rendre compte
de tout ce qui s' est passé.
J' avois écrit si tard dans la nuit, que malgré
mon ancienne habitude d' être toujours vêtue la
première, j' étois encore en déshabillé, moins
occupée de ma parure, que d' une lettre que je
commençois pour vous. Elles sont entrées toutes
les deux dans mon cabinet, le bras de l' une sous
celui de l' autre ; et je me suis rappelée depuis,
qu' elles avoient l' air de méditer une méchanceté,
sur-tout Miss Charlotte ; elle m' avoit menacée de
me jouer quelque tour.
J' ai marqué un peu de confusion d' avoir été si
paresseuse, et de leur voir tant d' avance sur moi.
Miss Charlotte a voulu me coîffer de ses propres
mains ; elle a fait sortir ma femme de chambre
qui commençoit son office.

p97

Ses premiers discours ont été des complimens
flatteurs. En s' occupant avec bonté autour de ma
tête, elle m' a dit deux fois que j' étois une fille
charmante ; et la seconde fois en s' adressant à sa
soeur, ne trouvez-vous pas, miladi, a-t-elle continué,
que ce que mon frère pense d' elle est fort
juste ? Un excès de vivacité m' a fait ouvrir aussi-tôt

la bouche. Que... que... j' allois dire, que pense-t-il donc de moi ? Mais je me suis retenue assez heureusement pour changer d' idée, et j' ai dit, pour finir ma phrase : *que* d' honneur vous me faites, mademoiselle, de prendre tant de peines pour moi ! Elle m' a regardée d' un air malicieux, se tournant vers sa soeur : comptez, lui a-t-elle dit, que cette chère Henriette est plus qu' une demi-friponne. Punissez-là donc, Charlotte, a repondu miladi. Il vous en a tant coûté pour vous ouvrir à nous, que vous avez acquis une espece de droit de punir ceux qui affectent les déguisemens avec leurs meilleurs amis.
Juste ciel ! Me suis-je écriée. Que... que... je voulois dire, que signifie ce reproche ? Mais je n' ai pu achever, et j' ai senti la rougeur qui me montoit au visage. Que... que... a répété Miss Grandisson. Que, que va devenir le ramage de cette chère folle ? J' avois à la main mon mouchoir de cou, et j' ai voulu le mettre ; mes bras

sont demeurés immobiles. J' ai tremblé. La parole m' a manqué.
Miss Grand. confirmation, miladi ! Confirmation !
Miladi L. j' en juge de même, mais soyez sûre que je n' en avois pas besoin.
Miss Byron. en vérité, mesdames, vous me jetez dans une extrême surprise. Que peut signifier cette attaque soudaine ?
Miss Grand. et que signifient, chère Henriette tous vos *que, que* , et cette soudaine émotion ? Donnez-moi ce mouchoir. Votre embarras me fait pitié.
Elle m' a pris brusquement mon mouchoir.
Elle me l' a mis autour du cou. Mes mains trembloient.
Miss Grand. pourquoi cette palpitation ! Me répondrez-vous ? Ah ! Ah ! Chère miss, vous ne voulez donc pas vous fier à vos deux soeurs ! Eh ! Croyez-vous, s' il vous plaît, que nous ne vous eussions pas déjà pénétrée ?
Miss Byron. pénétrée ! Que voulez-vous dire ? En vérité, chère Miss Grandisson, je ne connois personne qui ait le secret d' alarmer comme vous.
Miss Grand. oui ? Vous me connoissez si bien ? Mais pour aller vîte au fait... remettez-vous donc, chère Henriette ; vous me paroissez tout

émue... est-il si déshonorant, pour une belle
personne d' être vaincue par l' amour !
Miss Byr. de qui parlez-vous, moi de
l' amour ?
Miss Grand. (éclatant de rire.) vous voyez,
miladi, que Miss Byron se reconnoît dans la
belle personne dont je parle. Désavouez à présent,
ma chère. Qui vous empêche ? Dites-nous
des fables. Donnez dans l' affectation. Assurez-nous
que vous n' êtes pas une belle personne, et
d' autres propos de cette force.
Miss Byr. chère Miss Grandisson, c' étoit hier
votre tour. Comment pouvez-vous oublier...
Miss Grand. le dépit s' en mêle aussi ? Je vous
réponds, Henriette, que vous me le payerez cher.
Mais, mon enfant, je n' étois pas amoureuse.
Ah Miss Byron ! Cet homme de Northampton-Shire !
Avez-vous pu croire que nous ne le découvririons
pas ?
(j' ai repris ici un peu de courage.)
Miss Byr. est-ce par cette voie que vous
espérez de réussir ? Je devois être plus en garde contre
le talent que Miss Charlotte a pour alarmer.
Miss Grand. autre offense que vous me payerez
aussi. Ne sommes nous pas convenues, miladi,
que je prendrois les rênes ? Je veux mener sans
pitié une soeur cadette, pour la guérir de cette
abominable affectation.

p100

Miss Byr. ainsi, mesdames, vous croyez, je
le vois, que M Orme...
Miladi L. (interrompant). Prenez les rênes,
Charlotte. Je vous déclare, Henriette, que je
suis contre vous. Je veux mettre à l' épreuve cette
franchise qu' on m' a tant vantée dans votre caractère.
Assurément, si vous avez dû la montrer à
quelqu' un, c' est à vos deux soeurs.
Miss Grand. c' est assez, miladi, c' est assez. Ne
me l' avez-vous pas abandonnée ? Je suis résolue
de la punir. Votre douceur nous trahiroit.
Répondez-moi, Henriette. N' aimez-vous pas plus
M Orme qu' aucun des hommes que vous avez vus ?
Miss Byr. je n' en conviens point.
Miss Grand. qui aimez-vous plus que lui ?
Miss Byr. de grâce, Miss Charlotte...
Miss Grand. eh de grâce, Miss Henriette...
Miss Byr. reprenez les rênes, miladi, je
vous le demande instamment. Miss Grandisson est
sans pitié. Cependant elle en trouva beaucoup...

Miss Grand. hier n' est-ce pas ? Fort bien.
Mais vous ne me reprocherez pas d' avoir manqué
d' ingénuité.
Miss Byr. et croyez-vous que j' en manque ?
Dites, miladi.
Miladi L. oui, je le crois.

p101

(elle m' a paru jouir un peu trop cruellement
de mon embarras).
Miss Grand. et Miss Byron prétend qu' il n' y
a point un homme dans Northampton-Shire...
Miss Byr. je ne comprends pas, mesdames,
qu' elles peuvent être vos vues, mais je vous assure
qu' il n' y en a pas un...
Miss Grand. voyez, miladi. Il y a des questions
auxquelles elle ne se fait pas presser pour
répondre.
(je crois que j' ai dû paroître sérieuse. Je
gardois le silence. J' étois piquée jusqu' au fond
de l' ame).
Miss Grand. courage, Henriette. J' aime à
vous voir cette humeur. Ne répondez point du
tout. C' est le seul moyen à présent... et nous
n' irons pas plus loin, vous savez. Mais dites-moi :
ne vous repentez-vous pas du refus que vous
avez fait à miladi D.
Miss Byr. je n' ai point d' humeur, mesdames ;
mais il n' est point agréable de se voir poussée...
Miss Grand. convenez donc que vous êtes
femme, Henriette, et que sur certains points vous
êtes capable d' affectation et de réserve. Je vois,
ma chère, qu' il y a des cas où les vertus contraires
surpassent le pouvoir d' une femme.
Miss Byr. supposez donc que j' en suis une : je
ne me suis jamais donnée pour supérieure aux défauts

p102

que vous attribuez à mon sexe. Je suis
foible, très-foible... et vous voyez que je le suis.
(j' ai tiré mon mouchoir, sans pouvoir m' empêcher
de le porter à mes yeux).
Miss Grand. bon, pleurez, mon amour. Ma
soeur se souviendra de m' avoir entendu dire que
je n' ai rien vu de si aimable que Miss Byron en
pleurs.
Miss Byr. qu' ai-je fait pour mériter...

Miss Grand. un compliment de cette nature. Fort bien ; mais je ne veux pas non plus que vous pleuriez. Quoi donc, le sujet, Henriette, vous paroît-il si touchant ?
Miss Byr. vous me surprenez, mesdames. Nous nous sommes quittées sans aucune ombre de reproches ; et tout d' un coup, vous m' accablez toutes deux.
Miss Grand. de reproches, Henriette ?
Miss Byr. c' est ce qui me semble. Je ne vois pas quel autre nom je puis leur donner.
Miss Grand. quoi ! Est-ce un reproche de vous attribuer de l' amour ?
Miss Byr. mais la manière, mademoiselle...
Miss Grand. ho ! C' est donc la manière qui cause vos plaintes ? Hé bien (prenant un air grave et un ton plus doux) il n' en sera pas moins vrai que votre coeur est touché ; mais par qui ?

p103

C' est la question. à nous qui sommes vos soeurs, n' apprendrez-vous point par qui ?
(assurément, mesdames, ai-je pensé, vous avez vous-même quelque chose à m' apprendre, qui vous paroît un dédommagement pour cette insupportable persécution ; et ma fierté néanmoins ne me faisoit pas trouver bon qu' elles attachassent tant d' importance à ce qui m' auroit paru du plus haut prix, si je n' avois traité qu' avec mon propre coeur).
Miladi L. (venant à moi, et me prenant par la main.) je vous dirai, chère Henriette, que vous êtes la plus insensible de toutes les filles, si vous êtes sans amour... à présent, que me répondrez-vous !
Miss Byr. que peut-être je ne connois pas assez cette passion, pour devoir être si peu ménagée.
(ici, s' étant assises toutes deux à côté de moi, chacune a pris une de mes mains tremblantes.)
Miladi L. je suis tentée, Charlotte, de reprendre les rênes. Nous sommes cruelles. Mais dites-nous, ma charmante soeur, dites en un mot à votre Caroline, dites à votre Charlotte, s' il n' existe pas dans le monde un homme que vous aimez plus que tous les autres ? Vous devez cette confidence à notre amitié, sans laquelle assurément nous ne vous ferions pas une guerre si vive.

p104

(je demeurois en silence. Je tenois la vue baissée. J' étois dans un accès de fievre qui me faisoit passer alternativement du froid au chaud. Elles ont poussé toutes deux leurs caresses, jusqu' à presser mes mains de leurs lèvres ; et je ne pensois point à les retirer).
Miss Grand. ouvrez la bouche. Ne craignez point. Faites fond sur notre parfaite amitié. Je m' étois proposé de vous ouvrir le chemin, en vous apprenant tous les secrets de mon coeur avant que mon frère les eût pénétrés... mais on ne peut rien dérober à sa pénétration...
Miss Byr. (d' un air fort alarmé). Miss Charlotte ! Mesdames ! Votre frère n' aura pas... il est impossible qu' il ait... je mourrois plutôt...
Miss Grand. charmante délicatesse ! Non, il n' a pas... mais pourquoi seroit-il impossible qu' il eût... chère Henriette, si nos persécutions vous fatiguent, mettez la réserve à part. Croyez-vous que dans mille occasions nous n' ayons pas vu votre coeur dans vos yeux ; que nous n' entendions pas ce que signifient ces soupirs qui vous échappent ; (j' ai soupiré) oui, cela précisément. Je suis demeurée confondue ; mais pour nous expliquer sérieusement, nous vous protestons, chère Henriette, que si nous n' avions pas eu quelque petit engagement avec miladi Anne S nous n' aurions pas attendu si tard à vous mettre sur

cette matière. Tous ses parens nous ont sollicités ; et vous avez pu remarquer vous même qu' elle ne fait pas mystère de ses sentimens.
Miss Byr. (retirant une de ses mains pour prendre son mouchoir). Mes chères dames ! Vous m' assurez de votre amitié, ne fera-t-elle pas place au mépris ? J' avoue...
(la voix m' a manqué. J' ai continué d' essuyer mes yeux).
Miladi L. qu' avoue-t-elle cette chère fille ?
Miss Byr. ah, madame ! Si j' avois de moi l' opinion que je n' ai pas sujet d' en avoir ; car je n' en ai jamais eu moins que depuis que je vous connois toutes deux, je consentirois à vous ouvrir mon coeur sans réserve ; mais j' ai une grâce à vous demander, et je compte de n' être pas refusée.
Miladi et Miss Grand. quelle grâce ? Parlez.
Miss Byr. c' est de me prêter un carrosse pour retourner ce soir à Londres. Et je vous assure que

la ville ne me retiendra pas long-tems. En vérité, mesdames, je ne pourrai plus regarder votre frère en face. Vous me mépriserez toutes deux. Je suis sûre que vous me mépriserez.
(elles m' ont donné mille assurances de la continuation de leur amitié ; et ce secours étoit de saison : car je me sentois fort émue.)

p106

Miss Grand. nous avons eu ce matin un long entretien avec sir Charles.
Miss Byr. sur moi ? Ciel ! J' espère qu' il n' a pas la moindre notion...
Miladi L. on a parlé de vous ; mais pour ne pas vous alarmer davantage, nous vous rendrons compte de ce qui s' est passé. Miladi Anne a fait le sujet de l' entretien.
Miss Grand. nous avons demandé à mon frère s' il pensoit au mariage ? Cette question venoit à propos. Il n' a point fait de réponse ? Mais il lui est échappé un soupir, et son air est devenu fort grave. (un soupir ! Chère Lucie. Qu' elle raison sir Charles a-t-il de soupirer ?) nous lui avons répété notre demande. Vous nous avez assurées, lui ai-je dit, que vous n' aviez aucune intention de reprendre le traité de mon père. Que pensez-vous de miladi Anne S. Il est inutile de vous représenter son immense fortune et sa naissance. Sa figure est fort éloignée d' être désagréable, et tout le monde sait qu' elle a beaucoup d' estime pour vous. Je rends justice, m' a-t-il répondu, au mérite de miladi Anne ; mais je regretterois beaucoup qu' elle eût des sentimens particuliers pour moi, parce qu' il n' est pas en mon pouvoir d' y répondre. Quoi donc, mon frère ? Lui ai-je dit en le regardant. Non, a-t-il répété avec un soupir, il n' est pas en mon pouvoir d' y répondre.

p107

ô chère Lucie ! Qu' il s' est élevé ici de mouvemens dans mon coeur ! La fievre est revenue avec ses chaleurs et ses frissons. Elles m' ont promis de ne me plus tourmenter ; mais il y a des sujets auxquels on ne peut toucher, sans causer une vive émotion à ceux qui sont partagés entre l' espérance et la crainte. Que l' incertitude est un tourment

cruel ! Chaque instant de cette triste situation
me tue.
Miss Grand. mon frère a continué : vous m' avez
sondé plus d' une fois sur le même sujet. Je
ne veux pas vous répondre, comme je le pourrois,
que mon premier désir est de vous voir
heureusement mariée, avant que de prendre aucun
engagement pour moi-même. Mais, dans
quelque tems, je serai peut-être en état de vous
donner les explications que vous pouvez attendre
d' un frère. Ce qui nous cause de l' embarras, ma
chère Henriette, c' est le terme de pouvoir, qu' il
nous a répété ; et comme il nous a fait entendre
qu' il ne peut répondre que dans quelque tems à
notre question, nous craignons qu' il n' ait des
vues sur quelque dame étrangère...
elles avoient excité mes espérances ; et leur
crainte faisant naître la mienne, elles ont été
obligées, pour leur peine, de me soutenir leurs
sels sous le nez. Mon coeur avoit été si affoibli
par leurs persécutions précédentes, qu' il n' a point

eu la force de résister, et j' ai laissé tomber ma
tête sur l' épaule de Miss Grandisson. Cependant
quelques larmes m' ayant soulagée, je leur ai
demandé leur pitié. Elles m' ont promis toute leur
tendresse, et miladi m' a pressée, au nom de
leur amitié de leur ouvrir entièrement mon coeur.
J' ai pensé. J' ai réfléchi. J' ai hésité. Les
expressions sembloient se refuser à ma langue. Enfin
elle s' est déliée. Si j' avois trouvé, mesdames,
quelque raison qui m' eût paru capable de m' excuser
à vos yeux, le nom de soeur que vous
m' avez fait la grâce de me donner dès le premier
moment, m' auroit fait bannir toute réserve avec
mes soeurs. Mais à présent, néanmoins... (je me suis
arrêtée ici, et ma tête s' est penchée malgré moi.)
Miladi L. parlez donc, ma chère. Eh bien,
à présent...
Miss Grand. eh bien, à présent néanmoins...
(ces instances m' ont encouragée. J' ai levé la
tête aussi hardiment que je l' ai pu ; pas trop
hardiment, je m' imagine.)
Miss Byr. j' avouerai que celui dont le courage
et la bonté ont engagé ma reconnoissance par le
plus important des services, est en possession de
tout mon coeur.
Et là, chère Lucie, sans savoir en vérité ce que

p109

je faisois, j' ai jeté un de mes bras autour du cou de miladi, l' autre autour de celui de Miss Grandisson, et mon visage, que je sentois brûlant, a cherché à se cacher dans le sein de l' aînée des deux soeurs. Elles m' ont embrassée toutes deux. Elles m' ont promis de s' unir en ma faveur. Elles m' ont dit que le docteur Barlet n' avoit pas moins d' estime et d' amitié pour moi ; mais qu' elles avoient fait des efforts inutiles pour tirer de lui le secret de leur frère, et qu' il les renvoyoit toujours à sir Charles même. Enfin, elles m' ont assuré que j' avois aussi pour moi toute l' affection et tous les voeux de milord L.
C' est une consolation, ma chère ; dirai-je que c' est même un soulagement pour mon orgueil, de voir l' opinion qu' on a de moi dans la famille ? Mais que cet orgueil est blessé, de me voir réduite à former une espèce de ligue, pour me fortifier dans le coeur d' un homme, dont personne de nous ne connoît les dispositions ni les engagemens ! Cependant, s' il se trouve à la fin que le plus digne de tous les coeurs soit libre, et si je parviens à m' y établir, qu' il ne soit plus question d' orgueil. Cet homme, comme ma tante me l' écrivoit, n' est-il pas sir Charles Grandisson ?
J' ai eu beaucoup d' empressement à demander aux deux soeurs, puisque mes yeux leur en avoient tant appris, si leur frère n' avoit pas eu

p110

quelque soupçon de mes sentimens. Elles n' en ont rien apperçu, m' ont-elles dit, dans ses discours et dans sa conduite. Il ne m' a pas vue si souvent qu' elles. Miladi souhaiteroit qu' il ne se défiât de rien. Elle prétend que les meilleurs et les plus sages des hommes se plaisent à trouver des difficultés ; et tout généreux qu' est leur frère, il est homme. Cependant, on se souvient de lui avoir entendu dire, qu' il ne voudroit pas de la première princesse du monde, s' il n' étoit sûr d' en être aimé. Je m' imagine, ma chère, que les femmes qui aiment, et qui doutent du retour, ont baucoup à souffrir du partage de leurs sentimens, entre la crainte de dégouter l' objet de leur affection par un amour trop empressé, et celle de le désobliger par un excès de réserve. Ne le pensez-vous pas aussi ?
Les dames avouent qu' elles souhaitent ardemment

de voir leur frère marié. Elles ne désirent pas moins que ce soit avec moi, et si j' en dois croire leur flatteuse amitié, j' avois tous les suffrages de leur coeur dans le tems même que, par d' autres engagemens, elles étoient obligées de prendre les intérêts de miladi Anne. Elles m' ont raconté ce que sir Charles avoit dit de moi, et dont elles m' avoient fait entrevoir quelque chose en commençant notre conversation. Lorsqu' il nous eut assurées, m' a dit Miss

p111

Grandisson, qu' il n' étoit pas en son pouvoir de répondre à l' estime de miladi Anne, j' eus la malice de lui faire cette question : " mais, si miladi Anne ressembloit à Miss Byron, croyez-vous que vous pussiez prendre du goût pour elle ? " il me répondit que Miss Byron étoit une personne charmante. Ma soeur ajouta négligemment à cet éloge, que Miss Byron étoit la plus aimable fille qu' elle eût jamais connue ; et que jamais elle n' avoit vu la beauté, les grâces, la douceur, la dignité dans un assemblage si parfait.
Vous jugez bien, Lucie, que je ne donne rien ici à la vanité, et que je ne pense qu' à vous répéter fidellement jusqu' au moindre mot.
Mon frère, a continué Miss Grandisson, prit occasion de ce portrait pour en faire un beaucoup plus vif et plus étendu ; et j' en fus si frappée, que je lui demandai librement si cette chaleur ressembloit à l' amour.
Mes yeux, chère Lucie, ont eu la hardiesse de demander aussi quelle réponse on avoit fait à cette question. Miss Grandisson les a fort bien entendus.
Ah ! Chère Henriette, m' a-t-elle dit, je comprends ce regard, malgré l' embarras dont il est accompagné. Voici la réponse de mon frère :
" il est impossible de voir Miss Byron sans l' aimer.
Vous savez, Charlotte, que je vous l' ai

p112

présentée comme une troisième soeur, et qui eût jamais plus d' affection que moi pour les siennes ? " miladi et moi, chère Henriette, nous baissâmes les yeux ; mais moins surprises encore et moins trompées dans notre attente,

que vous ne l' êtes actuellement vous-même.
Miss Byr. chère Miss Grandisson !
Miss Grand. apprenez une autrefois à ne pas faire parler vos yeux au lieu de vos lèvres.
(une troisième soeur !) ô Lucie ! Je crois qu' en effet je parus fort sotte : et j' avoue que mon attente fut trompée.
Miss Byr. est-ce tout, chère miss ? Vous voyez par cette question, que je suis résolue de laisser faire leur office à mes lèvres.
Miss Grand. c' est tout ; car il se retira dans son cabinet après cette réponse.
Miss Byr. comment se retira-t-il ? Remarquâtes-vous un peu d' émo... vous riez de ma folie, de ma présomption, peut-être ?
Miss Grand. (en souriant). Non, je ne vis pas de changement dans son visage ni dans ses manières. Je ne remarquai pas beaucoup d' émo...
Miss Byr. hé bien, mesdames, ce que j' ai à dire, c' est qu' il ne me reste point d' autre parti que d' emprunter un carrosse et six chevaux, pour retourner promptement à Northampton-Shire.
Miss Grand. pourquoi donc, chère Henriette ?

p113

Miss Byr. parce qu' il est impossible que chaque fois que je paroîtrai devant votre frère, je ne perde pas quelque chose à son estime, soit que j' aie la bouche ouverte, ou fermée.
Elle m' ont fait des complimens très-flatteurs, qui l' auroient été bien plus réellement, s' ils étoient venus de la part de leur frère.
Qu' en dites-vous, chère Lucie ? Croyez-vous que si sir Charles avoit quelque vue, il eût fait de moi un éloge si magnifique à ses soeurs, avant que de m' avoir fait la moindre ouverture de ses sentimens ? J' en juge par moi-même. Il y a tant de ressemblance entre les hommes et les femmes, qu' en mettant à part la tyrannie de l' usage, on peut généralement deviner les dispositions d' un sexe par celles de l' autre, dans les affaires où le coeur est intéressé. Avec quelle politesse n' ai-je pas parlé vingt fois de M Orme et de M Fouler ? N' ai-je pas loué la bonté de leurs caractères, et déclaré que mes sentimens pour eux alloient jusqu' à la pitié ? Pourquoi, ma chère ? Parce qu' il n' y entroit qu' une espèce de civilité plus vive, que je croyois due à leur mérite, et dont je ne craignois pas de suivre le mouvement. Je m' imagine que j' entends mieux aujourd' hui, que je ne le faisois alors, quelles étoient les vues de

M Greville, lorsqu' il me pressoit instamment de
lui déclarer que je le haïssois. Le tartuffe ! Il
sait

p114

que les rebus d' une femme en amour, donnent
plus d' importance qu' elle ne veut à l' homme pour
lequel elle a cette sorte d' attention.
Mais quel plaisir puis-je prendre à me tourmenter ?
Ce qui est réglé par la providence arrivera
tôt ou tard. Qui sait ce qu' elle a résolu pour
sir Charles ? Puisse-t-il être heureux dans toutes
les suppositions ? Mais, en vérité, chère Lucie,
c' est un avantage que votre Henriette ne connoît
guère à présent.

LETTRE 45

sir Charles Grandisson, à Miss Grandisson.
vendredi, 17 mars.
Vous apprendrez avec plaisir, ma chère Charlotte,
que j' ai déjà vu M Anderson. Je lui avois
fait rendre votre lettre en arrivant à Londres ;
et sa chaleur, à cette lecture, s' étoit déclarée
par quelques termes indiscrets : mais comme
j' étois résolu d' avoir une conférence paisible avec
lui, je ne me fis pas rendre un compte exact de
ses expressions.
Nous nous vîmes hier à quatre heures après
midi, dans le café du- *pall-mall* . Il étoit

p115

accompagné de Messieurs Mackenzie et Dillon, deux
de ses amis, l' un lieutenant colonel, et l' autre
major du même régiment. Je n' avois pas l' honneur
de les connoître ; mais lorsque je passai avec
M Anderson dans une chambre particulière, ils
y entrèrent avec nous.
Vous me demanderez sans doute un peu de
détail. Convenez, chère soeur, que je n' avois pas
une bonne cause à ménager. Je ne pouvois faire
valoir sans offense les raisons qui vous ont
déterminée contre M Anderson, lorsque vous êtes
parvenue à le connoître. D' ailleurs, il n' en seroit
pas tombé d' accord aisément ; et par conséquent
je n' en pouvois tirer aucun avantage.

Ses deux amis étant entrés, sans m' avoir prévenu par un mot d' explication, je lui demandai s' ils étoient informés de l' affaire qui nous amenoit. Il me répondit qu' ils étoient ses amis inséparables, et qu' ils connoissoient tous les secrets de son coeur. Peut-être, monsieur, répliquai-je, seroit-il mieux, dans cette occasion, qu' ils les eussent ignorés. Nous sommes gens d' honneur, monsieur le chevalier, interrompit assez vivement le major. Je n' en fais aucun doute, monsieur, lui répondis-je : mais dans une affaire où la délicatesse d' une femme est intéressée, les deux parties devroient être le monde entier l' une pour l' autre ; mais c' est un mal sans remède. Je suis

prêt, M Anderson, à vous écouter devant vos amis, si vous le jugez à propos. Comptez, sir Charles, me dit fort civilement le lieutenant colonel, que vous nous trouverez gens d' honneur. Alors le capitaine commença son histoire avec quelque chaleur, mais de fort bonne grâce, et j' en eus de la joie pour ma soeur. Pardonnez-moi cette réflexion, Charlotte. Je ne l' ai pas trouvé méprisable, du côté de l' esprit ni de la figure. Il peut être peu lettré ; mais on ne sauroit dire qu' il soit ignorant ni grossier, quoique les amis de Charlotte Grandisson puissent ne le pas trouver digne de tenir la première place dans son coeur.
Après avoir achevé son récit, qu' il est inutile de vous répéter, il insista sur votre promesse ; et ses deux amis se déclarèrent en sa faveur d' un air qui me parut un peu trop décisif. Je ne fis pas difficulté de leur en expliquer mon opinion, et de leur dire qu' ils me devoient la justice de me croire instruit, comme eux, des loix de l' honneur. J' apporte ici, messieurs, ajoutai-je, des intentions droites et paisibles. L' exemple de la vivacité ne m' en inspire jamais au-delà des bornes ; mais si vous espérez de l' emporter avec moi sur quelque point, ce ne sera, ni par le ton, ni par des apparences de chaleur. Leurs yeux s' adoucirent tout-d' un-coup ; et M Dillon m' assura

qu' ils n' avoient aucun dessein dont je puisse

m' offenser.
Je dis au capitaine que le mien n' étoit pas d' entrer dans un long détail pour la défense de ma soeur. J' avouai qu' elle avoit marqué un peu de précipitation dans sa conduite. Quelques chagrins, continuai-je, qu' elle avoit essuyés dans sa famille, et qui lui en faisoient redouter d' autres, sa jeunesse, l' ignorance du monde, y ont beaucoup contribué. D' ailleurs, les jeunes personnes se laissent prendre aisément par les apparences. Vous avez, monsieur, dans la figure et dans les manières, des avantages qui peuvent s' attirer l' attention d' une jeune fille ; et dans les circonstances où se trouvoit ma soeur, je ne suis pas surpris qu' elle ait prêté l' oreille aux offres d' un galant homme, qui commandoit dans le voisinage, et dont la conduite ajoutoit sans doute un nouveau lustre à sa commission. Cependant je suis persuadé, monsieur, que vous avez trouvé des obstacles dans son esprit, lorsqu' elle a fait réflexion sur le tort que se fait une personne de son âge, par un commerce ignoré de son père. Il n' est question, d' un côté ni de l' autre, de ces violentes passions qui font oublier la raison et le devoir. On ne sera donc pas surpris que ma soeur, avec le bon sens qu' on lui connoît, ait été capable de quelque retour sur elle-même ; et

peut-être le sera-t-on moins encore, qu' ayant remarqué ses variations, vous ayez pensé à l' engager par une promesse ; mais quelle est cette promesse ? Ce n' est point celle qu' il paroît que vous désiriez, et qui vous auroit donné un pouvoir absolu sur elle ; c' est uniquement celle de ne pas disposer de sa main, sans votre consentement, aussi long-tems que vous n' aurez pas disposé de la vôtre : engagement, permettez-moi cette observation, qu' il n' étoit pas plus raisonnable de proposer, qu' à elle de l' avoir accepté.
Monsieur ! Interrompit le capitaine, en levant la tête d' un air guerrier.
Je répétai l' observation qu' il venoit d' entendre.
Monsieur, me dit-il encore. Et ses yeux se tournèrent vers ses deux amis, qui penchèrent successivement la tête l' un vers l' autre et vers lui, comme pour faire connoître qu' ils trouvoient mon langage fort libre.
En effet, monsieur, repris-je tranquillement, n' étoit-ce pas donner lieu de croire que vous doutiez de votre mérite, ou de l' inclination et

de la constance de ma soeur ? Et dans l' un ou
l' autre cas, un engagement de cette nature devoit-il
être supposé ? Devoit-il être accepté ?
Pour moi, je dédaignerois la main d' une femme
qui me donneroit occasion de penser qu' elle eût
pu balancer un moment entre un autre homme
et moi.

p119

C' est un sentiment que je ne puis blâmer,
interrompit le major. Il est vrai, sir Charles,
que je penserois comme vous, ajouta M Mackenzie.
Le capitaine s' agita sur sa chaise et ne
jugea point à propos d' expliquer son avis.
Je repris encore. Votre motif, monsieur, nous
n' en doutons pas, étoit une sincère tendresse.
Miss Grandisson est une jeune personne pour qui
tout le monde peut prendre de l' amour. Vous me
permettrez d' observer en passant, qu' il n' est pas
besoin de promesse pour un homme qui se croit
sûr d' un parfait retour ; mais on a fait une
promesse. Ma soeur est une fille qui pense noblement.
Elle se croit engagée, et sa résolution est de passer
toute sa vie dans le célibat, si vous ne lui rendez
pas la liberté de disposer d' elle-même. Cependant,
elle vous laisse la vôtre, et jamais elle n' a pensé à
vous l' ôter. Ayez la justice de convenir qu' il y a
dans cette conduite une générosité à laquelle vous
n' avez point encore répondu, puisqu' une promesse
suppose de l' égalité dans les termes. Voudriez-vous
qu' elle fût engagée, sans l' être vous-même ?
Elle ne s' attribue aucun droit sur vous. Je vous
avoue, monsieur, que dans votre situation, si
j' avois été capable d' employer tous mes efforts à
tirer une promesse de cette nature, il me resteroit
le chagrin de penser que je ne serois pas fort
aimé, puisqu' on n' auroit pas cherché à me retenir

p120

par la même chaîne. Quoi ! Dirois-je, cette femme
m' est-elle donc plus chère que toutes les femmes
du monde ! Quoi ! Tandis que je cherche à me
l' attacher par une promesse solemnelle, qui me
rendra maître de sa liberté, son estime est si foible
pour moi, quelle me laisse libre de lui préférer
toute autre femme ?
Les deux amis se regardèrent mutuellement,

mais sans prononcer un seul mot. Je continuai. Considérons cette affaire dans son véritable jour. Je vois une personne qui s' est laissée engager dans un traité auquel elle assure que son coeur n' a jamais eu de part. C' est sa faute ; mais ne savons-nous pas quels sont les pièges de l' amour pour toutes les femmes qui entrent une fois en correspondance avec les hommes ? Notre sexe a des occasions de connoître le monde, que l' autre n' a point. L' expérience, messieurs, qui engage le combat avec l' inexpérience, et malgré la différence peut-être de deux fois le nombre des années, (monsieur ! Interrompit le capitaine) la partie est trop inégale. Quel secours les hommes ne tirent-ils pas de l' art, pour gagner le coeur d' une femme qu' ils croient digne de leurs soins ? Mais en est-il un de nous qui voulût être le mari de celle qui déclare qu' on l' a fait insensiblement avancer au-delà de ses intentions, qui, en refusant de s' engager par une promesse à se donner à

lui, a fait voir qu' elle n' a pas pour lui une préférence d' amour ; qui, lorsqu' elle a consenti à recevoir des chaînes, n' a pas fait assez de cas de lui, pour souhaiter de l' enchaîner aussi ; enfin, qui lui a déclaré depuis long-tems, et qui ne cesse point de lui déclarer, qu' elle ne veut jamais lui appartenir ? Vous paroissez gens d' honneur, messieurs. Voudriez-vous de la première femme du monde, à ces conditions ? Et le cas néanmoins est bien différent, puisque la promesse de ma soeur ne va pas jusqu' à s' être obligée d' épouser M Anderson.

Le capitaine témoigna ici qu' il ne goûtoit point une partie de mes raisons ; qu' il approuvoit encore moins quelques-uns de mes termes ; et l' air de son visage sembloit marquer de la disposition à s' expliquer avec plus de fierté qu' il ne convenoit au sujet de notre entrevue. Je lui dis : mon dessein, capitaine, n' est pas d' entrer en discussion sur les termes. Lorsque je vous ai protesté que j' apportois ici des intentions paisibles, vous avez dû m' en croire. Je ne pense point à vous offenser. Mais parlons en gens sensés. Quoique je sois le plus jeune ici, j' ai vu le monde autant que personne de mon âge ; je sais ce qui est dû au caractère d' un homme d' honneur, et je ne m' attends point à des interprétations qui blessent mes sentimens.

Mon intention, monsieur, répondit le capitaine,

p122

n' est que de vous faire connoître que je ne
veux pas être traité avec mépris. Non ; pas même
par le frère de Miss Grandisson.
Le frère de Miss Grandisson, répliquai-je, n' est
point accoutumé à prendre un ton méprisant.
Commencez par vous respecter vous-même, et
vous n' aurez point à vous plaindre que je mette
aucun devoir en oubli. Chacun est le maître
d' établir avec moi le caractère qu' il lui plaira. Ma
charité a beaucoup d' étendue, quoiqu' elle n' aille
point jusqu' à la crédulité, et je ne refuse jamais
de m' en rapporter à la décision d' un tiers sur la
justice de ma conduite et de mes intentions.
Le capitaine me dit qu' il attribuoit une grande
partie de l' obstination de ma soeur, (c' est son
expression) aux nouvelles idées qu' elle avoit conçues
depuis mon retour en Angleterre ; qu' il ne
doutoit pas que je n' eusse appuyé les propositions,
soit du chevalier Watkins, soit de milord
G en faveur de leur rang et de leur fortune ;
et que de là venoient les difficultés. Là-dessus il
se leva ; il frappa du poing sur la table ; il porta
la main à son épée ; et lâchant pour exorde une
imprécation contre lui-même, il sembloit prêt à
s' expliquer avec peu de ménagement. Je l' interrompis :
possédez-vous, capitaine ; écoutez-moi
de sang froid, s' il est possible. Je veux vous
exposer la vérité nue. Lorsque j' aurai fini, vous
reprendrez,

p123

si vous le jugez à propos, l' air chagrin avec
lequel vous vous êtes levé, et vous verrez l' usage
que vous en voulez faire. Ses amis l' exhortèrent
à se calmer. Il s' assit, comme hors d' haleine,
d' agitation et de colère ; mais l' enflure de ses
traits se dissipa par degrés.
" voici la vérité pure. Tous les embarras de
Miss Grandisson, dans lesquels il entroit peut-être
moins de raison que de crainte, finirent
avec la vie de mon père. Mon premier soin,
en arrivant, fut d' assurer la fortune de mes
soeurs. Milord L épousa l' aînée. Milord
G et M Watkins se présentèrent pour
la seconde. On ne parla point de vous, capitaine.

Miss Grandisson s' étoit réservé son secret.
Elle ne s' étoit pas même ouverte à sa soeur.
La raison qu' elle en apporte, et que vous ne
pouvez ignorer, est la résolution qu' elle avoit
formée de n' être jamais à vous. Je m' explique
sans détour, monsieur, et le sujet m' y oblige.
Elle se flattoit de vous engager à lui rendre sa
liberté, aussi généreusement qu' elle vous avoit
laissé la vôtre. Je vous assure, en homme
d' honneur, qu' elle ne favorise aucun des deux
prétendans, et que j' ignore si elle favorise
quelqu' un. C' est moi, moi son frère, qui souhaite
de la voir mariée, sans qu' elle paroisse
elle-même y penser. Son indifférence pour un

p124

changement d' état, malgré des offres qui ne
pouvoient souffrir d' objection, m' a fait supposer
qu' elle avoit le coeur prévenu ; et j' ai su
ensuite d' une personne qui le tenoit d' un de
vos amis, que vous étiez en commerce de
lettre avec elle. La présence des deux messieurs
qui nous écoutent, semble confirmer
que vous n' avez pas apporté autant d' attention
qu' elle au secret " .
Ils se regardèrent tous deux avec un air
d' étonnement.
" j' ai reproché à ma soeur, après cette découverte,
de me faire un mystère de ses sentimens ;
mais je lui ai offert tous les services qui
dépendoient de moi, en l' assurant que si son
coeur étoit engagé, la qualité, le titre, la fortune
ne seroient d' aucune considération pour
moi, et que j' accepterois pour frère celui qu' elle
choisiroit pour mari " .
Les deux amis applaudirent sans mesure à une
conduite qui ne mérite qu' une approbation commune.
" elle m' a protesté solennellement, ai-je
continué, qu' en se reconnoissant liée par une
promesse, que l' imprudence de son âge, ses
peines domestiques, et de pressantes sollicitations
avoient tirée de sa main, elle étoit résolue,
si l' on insistoit sur l' exécution, de la remplir

p125

par un célibat perpétuel. Ainsi vous voyez,
monsieur, qu' il dépend de vous de condamner

Charlotte Grandisson à vivre fille, jusqu' à ce qu' il vous prenne envie d' épouser une autre femme ; pouvoir, souffrez cette réflexion, qu' il ne seroit pas glorieux d' exercer ; ou de lui rendre généreusement la même liberté qu' elle vous a laissée. Vous, messieurs, si c' est la qualité de juges que vous souhaitez de prendre entre nous, plutôt que celle de parties, j' abandonne cette affaire à vos considérations, et je vais me retirer pour quelques momens " .
Je les quittai, lorsqu' ils se disposoient tous à parler, et je passai dans la salle publique du café. J' y trouvai le colonel *Marter* , que j' ai connu dans mes voyages, et qui cherchoit le major Dillon.
Ma surprise fut extrême de recevoir un compliment de lui sur l' affaire qui m' avoit amené. Jugez, ma soeur, de quelle importance vous étiez pour le capitaine Anderson ; il n' a pu renfermer dans son sein l' honneur de plaire à la fille de sir Thomas Grandisson, et les espérances d' avancement qu' il établissoit sur vous. Chère soeur ! Il est bien malheureux pour lui, qu' une juste fierté vous ait fait croire votre bonheur intéressé à cacher une liaison qu' il se faisoit au contraire une gloire de publier ; car il paroît, dirai-je à son avantage ? Qu' il a quantité d' *amis inséparables, qui connoissoient tous les secrets de son coeur* .

p126

M Mackenzie ne tarda point à me suivre, et nous nous retirâmes ensemble dans un coin de la salle. Il me parla beaucoup de la violente passion du capitaine, et des idées de fortune qu' il avoit fondées sur le crédit d' une famille à laquelle il attribuoit de la considération. Il me fit des complimens recherchés. Il releva le dommage extrême, qu' une affaire si long-tems suspendue, n' avoit pu manquer de causer à son ami. Il ajouta d' un air grave, que le capitaine étoit plus vieux d' autant d' années, qu' il en avoit employées au succès de ses prétentions, et qu' il mettoit à fort haut prix la perte de sa jeunesse. En un mot, il attribua au capitaine les sentimens et le chagrin d' un militaire qui voit manquer un établissement sur lequel il a compté.
Après l' avoir entendu, je le priai de m' apprendre quel étoit le but de ce discours, et dans quelle résolution il avoit laissé le capitaine ? Il s' étendit encore sur les mêmes sujets, pour me demander, à la fin, s' il n' y avoit aucune espérance que Miss Grandisson... non, monsieur,

interrompis-je, ma soeur est une fille sensée,
qui joint à cet avantage d' autres qualités
distinguées. Elle a des objections insurmontables,
qui sont fondées sur une plus parfaite connoissance
de M Anderson et de son propre coeur, qu' elle
n' a pu l' avoir dans un âge moins avancé. Je ne

p127

suis pas capable, monsieur, de vous faire un
portrait désavantageux de votre ami ; mais que je
sache, s' il vous plaît, quelles sont ses prétentions.
Il paroît d' une humeur vive. Peut-être ne suis-je
pas plus disposé à souffrir. évitons les démêlés
contentieux ; et qu' on ne dise jamais que M
Anderson, qui espéroit quelque avantage de ses
liaisons avec ma soeur, ait reçu de moi la moindre
offense.
Le colonel Marter, qui n' étoit pas assez éloigné
pour n' avoir pas entendu quelques-uns de nos
discours, pria M Mackenzie de lui accorder un
moment d' entretien, et j' étois trop près d' eux
aussi, pour me défendre de prêter l' oreille.
J' entendis M Marter, qui donnoit carrière à son
amitié sur la réputation qu' il m' attribuoit dans
les pays étrangers. Il vanta ma bravoure, qui est
un article de grand poids dans le militaire, et
pour votre sexe. Enfin il s' étendit avec si peu de
modération sur mes louanges, que j' étois prêt à
lui en faire des plaintes, lorsque M Mackenzie
le fit passer avec lui dans le cabinet où le major
étoit encore avec M Anderson. Je suppose qu' on
l' informa de tout ce qui s' y étoit passé. Un
quart-d' heure après, il vint me prier, au nom des
autres, de retourner au cabinet ; et me laissant
partir seul, il demeura lui-même dans la salle
publique.

p128

Je fus reçu avec de grandes marques de considération.
Quelques nouvelles difficultés me donnèrent
occasion de répéter une partie de ce que
j' avois dit en votre faveur. Enfin, l' on me fit
deux propositions, en m' assurant que si je consentois
à l' une ou à l' autre, le capitaine feroit
profession toute sa vie d' un extrême attachement
pour moi. Un mouvement de compassion m' en
fit accepter une, sans m' expliquer sur les raisons

qui me donnoient de l' éloignement pour l' autre.
Au fond, je ne crus pas devoir engager mon
crédit, quand j' en aurois beaucoup plus, en faveur
d' un homme dont je ne connoissois pas
mieux le mérite. Peut-être ne m' auroit-il pas été
difficile de le servir, par milord W qui est
lié fort étroitement avec les ministres. Mais je
ne regarde point une vive recommandation
comme une démarche indifférente, sur-tout pour
les emplois où le public est intéressé ; et ma parole
engagée, ne me permettoit pas de m' employer
foiblement. Je me déterminai, par conséquent,
pour le service dont je n' étois responsable qu' à
moi-même. J' espère, à présent, que ma soeur ne
me fera point là-dessus d' autre question.
à la prière du capitaine, je donnai un modele,
pour la forme que je souhaitois dans le nouvel
écrit. On pria M Marter de rentrer, et chacun

promit d' ensévelir dans le silence tout ce qu' il
savoit de cette étrange aventure.
Il ne faut pas, ma chère soeur, que ces précautions
vous offensent. Combien de jeunes personnes, auxquelles
il ne manquoit rien du côté
de la naissance et de l' esprit, se sont laissées
entraîner beaucoup plus loin ? Avec de grandes
qualités, car j' ai une fort haute opinion de ma
Charlotte, on ne tombe pas ordinairement dans de
petites fautes. La plupart des femmes, qui commencent
à se lier avec notre sexe, se flattent de
pouvoir s' arrêter lorsqu' elles en auront la volonté.
Elles s' abusent. Nous, et l' esprit noir qui nous
met en action, auquel souvent on donne
mal-à-propos le nom d' amour, nous réussirons presque
toujours à vous en empêcher. Les deux sexes font
l' office de démons l' un pour l' autre. Ils n' ont pas
besoin d' autres tentateurs.
Tout doit être terminé avant la fin du jour,
et votre promesse sera remise entre mes mains.
J' en félicite ma soeur. Elle est à présent maîtresse
d' elle-même, et libre dans son choix. Après avoir
heureusement servi à la délivrer d' un joug, je ne
me pardonnerois pas de l' engager sous un autre.
Ne pensez ni à milord G ni au chevalier
Watkins, si votre coeur ne vous dit rien pour l' un
ni pour l' autre. Vous m' avez quelquefois cru
sérieusement déclaré pour milord G mais

je n' ai jamais parlé en sa faveur, que pour répondre à des objections dont je n' ai pas bien senti la force ; et dans le fond, chère soeur, elle m' ont toujours paru si légères, que je vous ai soupçonnée de les faire, pour vous donner le plaisir de les voir détruire. Charlotte Grandisson ne manquera point d' admirateurs dans quelque lieu qu' elle paroisse ; et je répéte, que celui qui aura le bonheur de lui plaire, peut compter sur l' approbation et les bons offices du plus affectionné de tous les frères.
Ch. Grandisson.

LETTRE 46

Miss Byron, à Miss Selby.
18 mars.
Vous trouverez, sous cette enveloppe, une lettre de sir Charles à sa soeur, qui contient l' heureux succès d' une entreprise dont nous n' attendions pas si-tôt la fin. Sir Charles, comme vous le verrez, n' accuse pas sa soeur de précipitation. Il ne l' auroit pu, sans faire violence à sa justice. ô chère Charlotte ! Que votre orgueil est humilié de la bassesse de l' homme ! Mais n' en parlons plus, ma chère, puisque vous avez la lettre devant les yeux. Vous me la renverrez, s' il vous plaît, par le premier ordinaire.

p131

Elle est accompagnée d' une autre, dont j' ai obtenu la communication du docteur Barlet. C' est une récompense de ma franchise, qui semble exciter la sienne. Il m' accorde quelquefois l' entrée de son cabinet, où je suis charmée de lui dérober un quart-d' heure d' entretien au milieu de ses profondes occupations. Il m' a promis l' histoire de sa liaison avec sir Charles ; et je l' attends avec d' autant plus d' impatience, qu' elle contient, dit-il, quelques circonstances de la conduite du jeune chevalier, dans les premières années de ses voyages, de celle du plus cher de ses amis, qui se nomme M De Belcher, et que le docteur appelle un second sir Charles Grandisson. Il a toutes ses relations par écrit ; et dans sa bonté pour moi, il s' est engagé à me faire lire ce qu' il peut communiquer sans indiscrétion ; mais je n' ose pousser trop loin la hardiesse. Miss

Grandisson, moins timide, a juré de lui faire révéler tout ce qui n' est point absolument un secret. Si le premier, dit-elle, n' a pu résister à une femme, comment le docteur se défendra-t-il contre trois, dont aucune n' est pas moins curieuse que la première, qui l' aiment toutes trois, et qu' il fait profession d' estimer ? Vous voyez, ma chère, que Miss Grandisson a retrouvé fort heureusement ses esprits.

LETTRE 47

p132

sir Charles Grandisson, au docteur Barlet.
vendredi, 7 mars.
Cette nuit, cher docteur, j' ai vu mettre en terre les restes de mon digne ami, M Danby. J' avois donné ordre que ses deux neveux et sa nièce fussent invités à la cérémonie funèbre ; mais ils n' y ont point paru.
Comme le testament ne devoit être ouvert qu' après les funérailles, et que M Danby m' avoit expliqué verbalement son intention sur ce point, je leur ai fait proposer ce matin d' assister à l' ouverture. Leur procureur, qui se nomme M Sylvestre, est venu m' apporter une lettre signée de tous les trois, par laquelle ils s' excusent, sous des prétextes fort légers, en me priant de trouver bon qu' il tienne leur place. Je lui ai fait entendre que cette conduite n' étoit ni respectueuse pour la mémoire de leur oncle, ni civile pour moi. Il en est convenu fort honnêtement ; mais il m' a dit, pour les justifier, que M Danby, leur ayant fait savoir, peu de tems avant sa mort, qu' il avoit

p133

fait un testament, qu' ils ne devoient pas attendre beaucoup de lui, eux qui avoient été élevés sous sa direction, dans l' espérance de son héritage, et qui ne lui avoient jamais donné aucun sujet de mécontentement, ne pouvoient être présens à l' ouverture d' un acte dont ils n' attendoient que des sujets de chagrin.
Je l' ai ouvert aux yeux de M Sylvestre. L' exorde est d' un homme irrité, qui apporte les raisons de

son ressentiment contre un frère, dont je crois
vous avoir dit qu' il avoit reçu effectivement les
plus mortelles offenses. Cependant j' ai été choqué
de lui voir étendre ce ressentiment jusqu' aux
malheureux enfans du coupable, et dans un testament
qu' il avoit fait trois semaines auparavant ;
c' est-à-dire, vers la fin d' une vie dont on
désespéroit depuis trois mois. Avec toute la tendresse
que je dois à la mémoire d' un ami, je demande
où sa vengeance se seroit arrêtée, s' il avoit été
un puissant monarque, qui eût pu la faire entrer
dans ses dernières dispositions ? D' un autre côté,
ne voit-on pas que les neveux, s' ils en avoient le
pouvoir, puniroient leur oncle de disposer à son
gré d' une fortune qu' il ne devoit qu' à son industrie ?
Il a fourni aux frais de leur éducation, il a
commencé à les pousser dans le commerce ; secours
qu' ils ne pouvoient espérer de leur père,
qui est un méchant homme, et qui s' est ruiné par

ses débauches. N' auroient-ils pas un meilleur
titre à la succession que leur oncle pouvoit leur
laisser, s' ils recevoient avec plus de reconnoissance
la petite partie qu' il leur laisse ?
M Danby legue, à chacun des trois, la somme
de mille livres sterlings ; mais sous la condition
expresse de signifier à son exécuteur, dans l' espace
de trois mois, qu' ils acceptent le legs, et
qu' ils y bornent leurs prétentions. S' ils y
manquent, après les sommations d' usage, les trois
mille livres doivent être employées à d' autres
dispositions du testament. Il me nomme ensuite
pour son exécuteur et pour son légataire universel,
en donnant pour raison que je lui ai sauvé
la vie. Il laisse quelques généreuses marques de
son souvenir à plusieurs amis qu' il avoit en
France, et par un article spécial, il prie son
exécuteur d' employer trois mille livres sterlings
en bonnes oeuvres, soit en France, soit en
Angleterre. Un inventaire, qui se trouve attaché
au testament, fait monter tous ses effets, en
argent, en billets, en actions et en bijoux, à
plus de trente mille livres sterlings.
M Sylvestre m' a fait des complimens sur un
si beau coup de filet ; c' est le nom qu' il donne
aux avantages qui me reviennent de cette donation.
Il m' a dit qu' il conseilleroit à ses cliens
de se contenter de leur legs, et qu' il les y

croyoit d' autant plus disposés, que sur les dernières déclarations de leur oncle, ils appréhendoient que toutes leurs espérances ne fussent réduites, pour chacun, à la somme de cent guinées.
Je me suis informé de leurs inclinations et de leurs vues. Tout ce que j' ai appris d' eux, me satisfait beaucoup. La nièce est engagée, dit-on, dans une affaire d' amour. Leur père, détesté de tout le monde, après son odieux attentat contre la vie de son frère, passa dans les îles ; et l' on a su, par les dernières nouvelles, que sa santé, comme sa fortune, étoit dans un déplorable état à la Barbade. Peut-être n' existe-t-il plus. J' ai prié M Sylvestre d' engager les trois jeunes gens, par ses conseils, à réfléchir un peu sur leur conduite. Je lui ai dit que j' avois de la disposition à les traiter avec bonté ; que je leur demandois assez de confiance pour m' instruire eux-mêmes de leur situation, et que j' étois déterminé, en mémoire de leur oncle, à leur rendre toutes sortes de services. En un mot, ai-je dit à M Sylvestre, assurez-les que la petitesse du coeur d' autrui n' est pas capable de resserrer le mien.
Il est parti fort content ; et deux heures après, il m' a témoigné, par un billet, la reconnoissance de ses cliens, en me demandant, à leur priere, la permission de me les amener dans

le cours de l' après-midi. Quelques visites, et d' autres affaires qui m' ont occupé tout le reste du jour, ne me permettant point de les recevoir aussi-tôt que je le souhaitois, je les ai fait inviter à souper avec leur honnête procureur.
J' attendrai pour envoyer à Colnebroke, où je suppose tout le monde en bonne santé, que je puisse joindre à ce récit les circonstances de notre entrevue.
vendredi au soir.
M Sylvestre, d' un air qui rendoit témoignage à la satisfaction de son coeur, m' a présenté d' abord Miss Danby ; ensuite ses deux frères, qui ont reçu mes premières civilités avec un peu d' embarras, comme s' ils avoient eu quelque chose à se reprocher, ou le généreux regret d' avoir été prévenus. La soeur avoit l' air plus aisé, sans être moins modeste ; ce qui m' a fait

juger qu' elle étoit moins blâmable que ses frères, par lesquels il y a beaucoup d' apparence qu' elle s' est laissé conduire. Miss Danby est une jeune personne fort agréable. M Thomas et M édouard Danby, sont aussi deux jeunes gens d' une physionomie revenante, et qui ne paroissent pas manquer d' esprit.
Dès le premier moment, j' ai dissipé tout ce qui pouvoit leur rester d' inquiétude, et nous nous

p137

sommes tous assis avec un air de confiance et d' amitié. Je ne vous offre pas, leur ai-je dit, de vous lire le testament de votre oncle, il suffit de vous répéter ce que vous devez avoir appris de M Sylvestre ; vous devez y avoir part tous trois, chacun pour la somme de mille livres sterlings.
Ils m' ont fait une profonde révérence ; et l' aîné des deux frères m' a déclaré qu' ils acceptoient le legs dans les termes du testament.
J' ai repris : trois autres mille livres doivent être employées en oeuvres de charité, à la discrétion de l' exécuteur. Il y a quelques présens qui regardent trois ou quatre amis de votre oncle. Le reste, qui ne monte pas à moins de vingt-quatre mille livres sterlings, tombe à l' exécuteur, qui est nommé aussi légataire universel ; faveur qu' il n' a pas plus désirée qu' il ne s' y est attendu.
L' aîné a dit, en penchant la tête vers moi, que le ciel, monsieur, la fasse prospérer entre vos mains ! Le cadet s' est hâté d' ajouter : elle ne pouvoit tomber dans celles d' un plus honnête homme. La jeune personne a remué les lèvres : mais quoiqu' elle n' ait pas prononcé son compliment, j' ai cru lire dans ses yeux qu' elle m' en faisoit un.
Il me semble, cher docteur, qu' il y a peu de générosité à tenir les esprits en suspens, quoique dans la vue d' obliger. Le plaisir qu' on trouve

p138

à surprendre ne peut venir dans cette occasion, que d' une vanité qui a quelque chose d' offensant.
Je souhaite ardemment, leur ai-je dit, de pouvoir vous être utile. Expliquez-vous librement, messieurs, peut-être demanderai-je à mademoiselle un moment d' entretien particulier : qu' attendiez-vous

de votre oncle ? Que faudroit-il,
pour suivre avec quelque avantage la voie par
laquelle chacun de vous est entré dans le monde ?
J' ai assuré M Sylvestre que vous me trouveriez
prêt à vous rendre toutes sortes de services. Mais,
monsieur, (en m' adressant à l' aîné, qui ouvroit
la bouche pour parler) vous y ferez réflexion,
s' il vous plaît, avant que de me répondre. L' affaire
est d' importance. Ne me dissimulez rien.
J' aime l' ouverture et la bonne foi. Je vais me
retirer, pour vous laisser le tems de tenir conseil.
Vous me ferez avertir lorsque vous aurez
pris vos résolutions.
Je suis passé dans mon cabinet ; et peu de
tems après, ils m' ont fait dire qu' ils attendoient
mes ordres. Je suis retourné vers eux ? Ils sont
demeurés quelques momens à se regarder. Parlez,
messieurs, leur ai-je dit. Ne craignez pas de vous
expliquer. En faveur de votre oncle, regardez-moi
comme votre frère. L' aîné ouvrit la bouche ;
mais le voyant hésiter dès les premiers mots :
hardiment ai-je repris. Je vais vous ouvrir les

voies moi même. Quelle est à présent votre
situation, monsieur ! Quelles sont vos facultés
présentes ?
Mon père, monsieur, les malheurs de mon père...
n' en parlons point, M Danby. Oublions que
votre père ait existé. Je m' imagine que toutes vos
espérances portoient sur votre oncle.
Mon oncle nous a donné l' éducation... mon
oncle nous a donné, à mon frère et à moi, chacun
mille guinées pour l' apprentissage du commerce.
Nous n' en avons que cinq cens, et le reste est
entre des mains sûres.
Votre oncle, monsieur, étoit un excellent
homme. Nous devons un respect éternel à sa
mémoire. Et dans quel commerce, monsieur,
vous êtes-vous engagé ?
Dans le commerce des Indes occidentales.
Et quelles sont vos vues dans cette profession ?
Elles promettoient beaucoup, monsieur, si
le ciel... le négociant, auquel je suis attaché,
se proposoit de faire agréer à mon oncle, qu' il
m' associât pour un quart à ses entreprises ; et dans
un an, il m' auroit mis de moitié.
Ce dessein vous fait honneur, monsieur, et
prouve qu' on est satisfait de votre conduite.
Votre négociant est-il encore dans la même
disposition ?

p140

Ah ! Monsieur.
Et sous quelles conditions, monsieur, vouloit-il vous associer pour un quart ?
Il parloit, monsieur, de quatre mille guinées. Mais mon oncle ne nous en a jamais fait espérer plus de trois mille, outre sa première libéralité : et lorsqu' il eut appris la mort et la conduite de mon père, il nous fit déclarer qu' il ne feroit plus rien pour nous. Au fond, les mille livres sterlings qu' il laisse par son testament, sont fort au-dessus de notre attente.
J' aime votre ingénuité. Mais, dites-moi, quatre mille guinées seroient-elles bien employées à votre situation ?
Pour vous parler sans déguisement, monsieur, la vue de mon négociant, s' il n' arrivoit rien qui pût la faire changer, étoit de me donner, à la fin de l' année, sa nièce en mariage, et de me mettre alors de moitié dans son commerce : ce qui auroit augmenté tout d' un coup ma fortune du double.
Aimez-vous cette nièce ?
Oh ! Monsieur, si je l' aime !
Et lui croyez-vous les mêmes sentimens pour vous ?
Si son oncle... je n' en doute point, monsieur, si son oncle avoit pu déterminer le mien.
Eh bien, monsieur, je suis l' exécuteur de votre oncle. Mais écoutons un moment votre frère.

p141

Que dites-vous, M édouard ? M' apprendrez-vous aussi quelle est votre situation, quelles sont vos vues ?
On m' a placé, monsieur, chez un riche marchand de vins françois ; il me laisse le ménagement de tout son commerce, et je crois que son dessein étoit de résigner tout entre son neveu et moi, si j' avois pu trouver de quoi payer la moitié du fonds.
Et de quelle somme auriez-vous eu besoin ?
ô monsieur, il ne m' auroit pas fallu moins de six mille livres sterlings. Mais si mon oncle m' avoit laissé les trois mille livres qu' il m' avoit fait espérer, j' aurois pu trouver l' autre moitié de la somme pour un honnête intérêt. Je me

suis fait une assez bonne réputation.
Mais si vous n' attendiez tous deux de votre oncle que chacun trois mille guinées, quel usage supposez-vous qu' il eût fait du reste de sa fortune ?
Nous avons jugé, m' a répondu M édouard, depuis qu' il devoit la vie à votre courage, qu' il vous feroit son principal héritier. Nous ne nous sommes jamais flattés de recueillir toute sa succession ; et dans un voyage que j' ai fait en France, il m' a déclaré qu' il vous laisseroit la plus grande partie de son bien.
C' est une ouverture qu' il n' a jamais eue pour

moi. Je n' avois fait que défendre ma vie en garantissant la sienne. Il a toujours attaché trop de prix à mes services ; mais si votre marchand vous avoit abandonné la moitié de son fonds, auriez-vous pensé, M édouard, à l' augmenter par un bon mariage ?
Les femmes sont un fardeau, monsieur ; si j' étois devenu mon maître, je n' aurois pas eu l' embarras d' en chercher. J' en aurois trouvé mille à choisir. Sa soeur a paru fâchée de cette réponse. Son frère n' en a pas été plus content. M Sylvestre, qui est un vieux garçon, en a ri. Pour moi, elle m' a surpris à cet âge : vrai langage de marchand, ai-je dit en moi-même. à présent, messieurs, trouvez-vous bon que je prenne un moment votre soeur à l' écart ? Aurez-vous cette confiance pour moi, Miss Danby ? Ou souhaiterez-vous plutôt que je vous fasse ici mes questions ?
Monsieur, votre caractère est si connu, que je ne ferai pas scrupule de vous suivre.
Je l' ai prise par la main, et je l' ai menée dans mon cabinet, dont la porte, qui donnoit dans la chambre où je laissois ses frères, est demeurée ouverte. Je l' ai priée de s' asseoir, et je me suis assis près d' elle, sans cesser de tenir sa main dans la mienne. Ici, chère miss, lui ai-je dit, vous devez me regarder comme l' exécuteur de votre

oncle ; c' est-à-dire, comme un ami qui le représente.
Si vous aviez ce cher oncle devant vous, et s' il vous pressoit de lui dire ce qui peut vous

rendre heureuse, en vous assurant qu' il est disposé à vous l' accorder, ne lui ouvririez-vous pas votre coeur ? Je vous demande la même franchise pour moi. Il y a cette différence, que votre oncle avoit de justes ressentimens contre votre père, quoiqu' il les ait portés trop loin en les étendant jusqu' à des neveux innocens ; et que moi, qui suis revêtu de tout son pouvoir, je n' ai qu' une sincère envie de vous servir, telle qu' il l' auroit eue dans une plus heureuse supposition. Dites-moi donc ce que je puis faire pour vous.
Miss Danby a pleuré. Elle a baissé la vue. Elle a tiré des fils de son mouchoir ; mais je n' ai pu tirer de réponse que de ses yeux qu' elle a levés une fois vers le ciel.
Expliquez-vous, ma chère miss, je serois au désespoir de vous chagriner ; donnez-moi quelque connoissance de votre situation, à l' exemple de vos frères. Demeurez-vous avec l' un des deux ?
Non, monsieur, je demeure avec une tante, soeur de ma mère.
A-t-elle de la bonté pour vous ?
Beaucoup, monsieur ; mais elle est chargée d' enfans. Cependant elle n' a rien négligé pour mon éducation. Avec le revenu de la somme que

mon oncle m' a donnée comme à mes frères, et qu' elle a placée en fort bonnes mains ; elle me met en état de faire une figure honnête ; et par mes propres épargnes, je me trouve encore quelque chose de reste.
Excellente fille ! Ai je pensé. Comment ton frère édouard ose-t-il dire que les femmes sont un fardeau ? Elles dont l' économie est si supérieure à celles des hommes.
Votre oncle, mademoiselle, n' a pas manqué de bontés pour vous, puisqu' il vous a partagée comme vos frères. C' est ce qu' il fait encore dans son testament ; et comptez que moi qui le représente, je suivrai ses intentions dans cette égalité.
Mais vous demanderai-je comme votre oncle l' auroit fait, s' il y a quelqu' homme de votre connoissance auquel vous donniez la préférence sur les autres.
Elle ne m' a pas répondu. Elle a baissé les yeux, et ses mains ont recommencé à tirer les fils de son mouchoir. J' ai appelé son frère édouard, et je lui ai demandé s' il connoissoit les inclinations de sa soeur ? Pourquoi les femmes, mon chèr docteur, rougissent-elles d' avouer une

louable affection ? Que trouvent-elles de honteux dans l' amour, lorsqu' il est réglé par l' honneur et la discrétion ?
M édouard m' a fait l' histoire des amours de

p145

sa soeur ; tandis que cette aimable fille rougissoit à chaque mot, et tenoit la vue baissée dans un charmant embarras. M *Gard* , fils d' un riche négotiant dans le commerce de Turquie, est le jeune homme avec le coeur duquel Miss Danby a fait l' échange du sien. Le père de M Gard, qui demeure dans le voisinage de sa terre, l' avoit envoyé dans son comptoir d' Asie, sous prétexte de le former aux affaires ; mais au fond pour l' éloigner de Miss Danby, avec laquelle il ne vouloit point entendre parler de mariage, sans savoir ce que son oncle avoit dessein de faire pour elle. Le jeune amant est revenu depuis peu ; et pour obtenir la liberté de demeurer à Londres, il a promis à son père de ne se marier jamais sans son consentement. Cependant M édouard assure qu' il aime sa soeur avec une vive passion, et qu' il a juré de ne prendre jamais d' autre femme.
Je lui ai demandé si le père faisoit d' autre objections que celles de la fortune, contre le choix de son fils. Non, m' a-t-il répondu avec la chaleur d' un frère, il est impossible qu' il en fasse d' autres. Il n' y a point dans le royaume une fille plus sage que ma soeur, quoique cet éloge ne convienne point dans ma bouche.
Pourquoi, monsieur ? Ne devons-nous pas à nos parens la justice que nous rendrions aux autres ? Mais je conçois qu' un père qui a passé

p146

toute sa vie à s' enrichir, n' est pas bien aise de voir engager son fils dans un mariage qui ne répond point à ses vues. Si les pères doivent quelque indulgence à leurs enfans, ils ont droit d' en attendre aussi de l' obéissance et du respect. Vous êtes fâchée contre le père de M Gard. Convenez-en, Miss Danby.
Je voulois voir quelle seroit sa réponse.
En vérité, monsieur, je ne le suis point. M Gard le père sait mieux que personne à quoi ses affaires l' obligent. Je l' ai dit vingt fois ; et son

fils est convaincu lui-même que n' étant point le seul enfant, il n' a pas droit de se plaindre. Il est vrai, monsieur, a-t-elle ajouté en baissant les yeux, que dans nos entretiens nous avons quelquefois souhaité... mais que servent les désirs !
M édouard a remarqué que sa soeur ayant à présent deux mille livres sterlings, on pouvoit espérer que le vieux M Gard, qui connoissoit les affections de son fils...
le vieux M Gard, ai-je interrompu, ne fera rien qui soit opposé à ses intérêts ou à ceux de ses autres enfans, et la nièce de mon digne ami n' entrera point dans sa famille, sans être sûre d' y être reçue avec considération.
On est venu m' avertir que le souper nous attendoit. J' ai conduit mes hôtes dans la salle à manger, en donnant la main à Miss Danby.

p147

Commençons, leur ai-je dit, par une petite fête, où je veux que la familiarité regne avec la joie. Si votre bonheur dépend de moi, comptez tous trois d' être heureux.
Vous jugez aisément, mon cher docteur, qu' avec un coeur aussi sensible que le mien, j' ai dû prendre beaucoup de plaisir à voir aux personnages un visage fort différent de celui qu' ils avoient apporté. En voyant éclater la reconnoissance dans les regards de la soeur et dans le langage des deux frères, je me suis imaginé plus d' une fois que je voyois le cher Danby, les yeux attachés sur nous, s' applaudissant du choix qu' il a fait d' un exécuteur qu' il voyoit déterminé à suppléer aux défauts, dont l' excès de son ressentiment d' un côté, et de l' autre celui de sa reconnoissance, ont été l' occasion. J' ai déclaré à Thomas Danby, qu' avec le legs de son oncle, il pouvoit faire fonds sur cinq mille livres sterlings, et qu' il dépendoit de lui d' entrer en traité avec son patron pour sa niéce et pour leurs arrangemens de commerce. J' ai fait la même déclaration à M édouard Danby, et je l' ai exhorté à conclure aussi avec le sien. Vous, Miss Danby, ai-je continué en m' adressant à elle, vous direz à votre cher M Gard, qu' outre les deux mille livres qui vous appartiennent déjà, vous avez à son service cinq mille livres sterlings de plus. Et si ces

p148

sommes ne suffisent point pour vos arrangemens,
je vous demande en grâce de me le faire connoître.
Soit qu' elles suffisent ou non, mon respect
pour la mémoire de votre oncle ne se renfermera
point dans ces bornes. Je ne désire point
d' être plus riche que je ne le suis. Vous
m' apprendrez si vous avez d' autres parens, et quelle
est leur situation, pour me donner le pouvoir
de rectifier un testament, composé dans une
longue maladie qui a pu changer quelque chose
aux dispositions d' un homme naturellement doux
et bienfaisant.
Ils ne m' ont répondu que par leurs larmes.
Dans les premiers momens, ils se regardoient
l' un l' autre, ils s' essuyoient les yeux, et tout
d' un coup ils recommençoient à pleurer. M Sylvestre
a versé aussi des pleurs de joie. J' ai cru
que ma présence pouvoit les gêner, et je suis
sorti sous quelque prétexte.
à mon retour, leur épargnant l' enbarras des
complimens, j' ai prévenu M Thomas Danby
qui se disposoit à parler. Mes chers amis, leur
ai-je dit à tous, je lis dans vos yeux les honnêtes
sentimens de vos coeurs. Croyez-vous que ma
satisfaction ne soit pas du moins égale à la vôtre !
Je suis plus que récompensé par le témoignage
que je me rends d' avoir fait un bon usage de ce
que votre oncle m' a confié. Regardez ce que j' ai

fait comme une dette que j' étois chargé d' acquitter,
par cette providence, qui vous oblige
de compter l' obligation de faire du bien entre les
principaux devoirs de votre religion. En un mot,
le seul droit que je m' attribue, est de vous
recommander dans toutes vos entreprises, l' exercice
de la bonté et de la justice.
Les deux frères étendant les bras au ciel, ont
protesté que l' exemple qu' ils venoient de recevoir,
ouvroient leurs coeurs, et qu' ils promettoient
au ciel de ne les fermer jamais. Leur soeur
a fait après eux la même déclaration. M Sylvestre,
comme élevé par cette scène de reconnoissance,
a dit, les larmes aux yeux, qu' il alloit
être impatient, jusqu' à ce qu' il eût mis ordre à
ses affaires, et trouvé l' occasion d' imiter une
action qui portoit sa récompense avec elle.
Si, dans une condition privée, mon cher docteur,
l' exemple d' un simple bienfait a la force d' annoblir
le coeur de quatre personnes qui n' avoient

d' ailleurs aucune apparence de bassesse, quels effets ne pourroit-on pas attendre de celui des princes et de tous ceux qui jouissent d' une fortune extraordinaire ? Cependant je n' ai rempli, comme vous le voyez, que le devoir de la justice. Je n' ai rien donné qui m' appartînt, avant le pouvoir dont ce testament m' a revêtu ; et peut-être a-t-il

p150

été remis entre mes mains, comme une nouvelle épreuve de l' intégrité de mon coeur. Mais quelle est notre foiblesse, mon cher ami, si nous sommes capables de nous faire un mérite et un sujet de joie d' avoir évité une mauvaise action !
En nous quittant, j' ai prié les deux frères de m' informer du succès de leurs négociations ; et je leur ai dit que, de quelque manière qu' elles pussent tourner, je prendrois la voie la plus courte pour faire remettre entre leurs mains et celles de leur soeur tous les titres qui peuvent leur assurer la possession de ce qui n' appartient plus qu' à eux. Ce n' est pas sans peine que je les ai forcés au silence. Leur soeur a pleuré encore ; et lorsque j' ai quitté sa main, en prenant congé d' elle, elle a pressé aussi la mienne, mais avec une modestie et les marques d' une douce confusion qui montroient que la reconnoissance dont son coeur étoit pénétré, l' élevoit au dessus des formalités de son sexe. Le bon procureur, aussi touché que s' il avoit eu part au bienfait, a joint ses bénédictions à celles des deux frères.
Vous savez à présent, mon cher docteur, quelles ont été mes occupations ce soir. Ce n' est pas le tems de ma vie que j' ai le plus mal employé.
Je ne sais, chère Lucie, ce que vous penserez

p151

après avoir lu cette lettre. Mais vous ne me demanderez point compte de l' effet qu' elle a produit sur moi.
J' aurois dû vous dire plutôt que j' ai reçu aujourd' hui la visite de M Deane, mon cher parrain. Il est venu nous demander à dîner, pour se rendre ce soir à Londres. Les dames, milord L et le docteur Barlet sont charmés de cette visite. Cependant le plaisir qu' elle m' a fait est mêlé de peine.

Mon parrain m' a prise à l' écart. Il m' a pressée avec tant de force ! Sa curiosité m' a paru trop vive. Je ne lui en ai jamais tant vu pour connoître les secrets de mon coeur. Mais il doit se louer de ma franchise. Je ne me serois pas pardonné d' en manquer pour un ami à qui j' ai tant d' obligation. Cependant, je n' ai pas eu peu de peine à la satisfaire.
Il prétend qu' il m' a trouvée plus maigre et plus pâle que je ne le suis ordinairement. Peut-être ne se trompe t-il pas. Je suis quelquefois dans des agitations... je ne me reconnois pas moi-même. Sir Charles est agité aussi par le retardement de quelques nouvelles qu' il attend des pays étrangers. S' il y avoit quelques défauts, quelques imperfections à lui reprocher, il me semble que je serois plus tranquille. Mais ne rien apprendre qui n' augmente mon admiration pour lui ; et me trouver si sensible aux actions

héroïques, en vérité, ma chère... ajoutez que M Deane ne se lasse point de l' exalter ; et qu' au lieu de blâmer mes sentimens, il les loue ; il va jusqu' à m' en faire un mérite. Savez-vous, ma chère, qu' il me croit digne de lui ? Digne de sir Charles Grandisson ! Pourquoi ne m' a-t-il pas fait des reproches ? Pourquoi n' a-t-il pas entrepris de me dissuader ? Tant de disproportion entre le mérite, entre la fortune ! Un homme qui connoît si bien l' emploi des richesses ! Les Indes, ma chère, devroient être à lui. Quelle figure il feroit sur le trône ! Ce n' est pas une ame comme la sienne, que le pouvoir seroit capable de corrompre. César, a dit le docteur Barlet, en parlant de lui devant M Deane, n' avoit pas plus d' ardeur à détruire, que sir Charles Grandisson à réparer. Les yeux d' émilie ont paru s' animer à cette expression ; et dans sa joie, elle les a promenés fièrement sur toute l' assemblée, comme pour nous dire ; ce sir Charles, c' est mon tuteur.
Mais que pensez-vous d' elle, chère Lucie ? M Deane croit découvrir dans Miss Jervins, une passion naissante pour son tuteur. Le ciel l' en préserve ! Je suis persuadée que l' amour peut-être vaincu dans sa naissance : mais quelles seront les armes d' une fille innocente et sans expérience ? ô chère émilie ! Gardez-vous d' une passion qui feroit votre malheur, et n' augmentez

pas celui d' un homme qui souhaiteroit de rendre heureux le monde entier, et qui ne peut faire néanmoins que le bonheur d' une seule femme. Mais Henriette Byron, qui donne ce conseil, n' auroit-elle pas dû le prendre pour elle-même ? à la vérité, elle ne se défioit pas alors qu' il eût d' autres engagemens. Que la mort me glace à jamais le coeur, avant que je sois l' occasion du moindre trouble pour le sien ! Quoique ses soeurs m' aient pénétrée, je me flatte encore qu' il ne s' est point apperçu lui-même de la victoire qu' il a remportée sur mon ame entière. Puisse-t-il l' ignorer éternellement, si cette connoissance est capable de mêler une ombre d' inquiétude à son repos.
Mais, chère Lucie, ne rougissez-vous pas pour moi de cette dernière page ? Vous le devez, puisque je rougis moi-même en la relisant. Je me garderai bien d' y mettre mon nom.

LETTRE 48

le docteur Barlet, à Miss Byron.
18 mars.
Je vous envoye, mademoiselle, l' extrait que je vous ai promis de mes premières relations. Je me suis servi de la main de mon neveu pour

satisfaire promptement votre impatience. Avec un peu plus de tems, j' aurois pu rendre cette lecture plus amusante pour vous ; mais vous m' avez dit que les simples faits vous suffisent. En vous obéissant, mademoiselle, je me repose sur votre bonté.
Le docteur Barlet partit d' Angleterre avec un jeune homme de qualité, dont il étoit gouverneur, et qu' il nommera M *Lorimer* , pour cacher son nom réel. C' étoit un caractère absolument opposé à celui du chevalier Grandisson. Il étoit non-seulement grossier et fort indocile, mais présomptueux et malin, avec des inclinations basses et vicieuses. Le docteur avoit eu beaucoup de répugnance à se charger d' un éleve, dont il connoissoit le mauvais naturel : mais il s' étoit rendu aux instances de son père, qui l' avoit

intéressé par les motifs de la charité chrétienne,
et au serment solemnel que le jeune homme
avoit fait de prendre une meilleure conduite ;
d' autant plus qu' on avoit remarqué jusqu' alors,
que personne n' avoit tant d' ascendant sur lui
que le docteur Barlet.
Ils étoient tous deux à Turin, lorsque le chevalier
Grandisson, qui avoit passé quelques mois
en France, arriva pour la première fois dans
cette ville. Son âge étoit d' environ dix-huit ans.
Il n' étoit pas mieux en gouverneur, que le docteur

p155

Barlet en éleve, quoiqu' il eut reçu le sien
de milord W son oncle. Quelques jours de résidence
faisoient observer dans chaque lieu, que
M Creuzer et le jeune chevalier faisoient l' office
l' un de l' autre ; c' est-à-dire que le jeune
homme avoit besoin de toute sa prudence, pour
résister aux mauvais exemples d' un vicieux
personnage qui cherchoit à lui inspirer le goût de la
débauche, dans la vue de se délivrer de ses
remontrances, ou d' empêcher qu' il ne fît des plaintes
à son père. Le chevalier Grandisson forma une
étroite amitié avec le docteur Barlet, et M
Creuzer ne se lia pas moins étroitement avec
M Lorimer. La vertu et le vice eurent le même
pouvoir pour former ces deux liaisons.
Creuzer et Lorimer ne se quittoient point,
malgré les efforts que le docteur faisoit
continuellement pour les séparer. Ils donnèrent dans
plusieurs excès, dont l' un fit assez d' éclat pour
les exposer aux recherches du magistrat civil.
Lorimer n' évita le châtiment, qu' à force d' argent
et de crédit, pendant que Creuzer, ayant
trouvé le moyen de s' évader, prit la fuite vers
Rome, d' où il écrivit à son élève de l' aller
joindre. Le chevalier prit cette occasion, comme
il l' en avoit menacé plusieurs fois, pour informer
son père, et pour lui demander un autre gouverneur,

p156

ou la permission d' aller attendre en Angleterre
qu' il eût fait un meilleur choix. Dans l' intervalle,
il pria le docteur de lui accorder ses
avis et ses instructions. Son père ne tarda point à
lui répondre, que n' entendant parler que de sa

prudence, il lui laisseroit la liberté de choisir un compagnon de voyage, mais qu' il ne lui donnoit plus d' autre gouverneur que sa propre discrétion. Alors, le jeune chevalier, avec la modestie et la défiance de lui-même, qui sont un des ornemens de son caractère, demanda plus instamment que jamais ses conseils au docteur ; et lorsqu' ils furent obligés de se séparer, ils établirent une correspondance qui ne finira qu' avec la vie de l' un ou de l' autre.
Le chevalier exposa toutes ses vues à M Barlet, et souvent à sa discrétion l' ordre de ses études et de ses courses ; mais ce commerce n' avoit pas duré long-tems, lorsque le docteur lui marqua qu' il étoit inutile de le consulter d' avance ; d' autant plus que le délai nuisoit quelquefois à d' excellentes résolutions ; que cependant il ne le prioit pas moins de l' informer de ses entreprises, et de tout ce qui pouvoit lui arriver d' important : qu' outre la satisfaction avec laquelle il recevroit ce témoignage de confiance et d' amitié, il auroit celle d' y trouver des exemples qui seroient peut-être

plus d' impression que tous ses préceptes, sur le coeur et l' esprit du malheureux Lorimer.
Tandis que le docteur étoit arrêté, malgré lui, par son élève, dans quelques villes de Lombardie, le chevalier fit presque le tour de l' Europe, et ne laissa point d' y faire des observations fort supérieures à son âge. Lorimer étoit alors engagé dans les plus frivoles amusemens, s' oubliant dans chaque ville, comme s' il n' eût jamais dû la quitter.
Le docteur, qui voyoit ses avis méprisés, fermoit les yeux sur ces délais, pour laisser passer le carnaval de Venise, qu' il redoutoit encore plus ; mais son élève ayant soupçonné ses intentions, se déroba secrettement, et se trouva dans cette ville pour l' ouverture des fêtes. Le docteur, qui se vit forcé de le suivre, apprit en arrivant, qu' il s' y distinguoit déjà par ses extravagances. En vain le rappela-t-il à l' exemple du chevalier Grandisson ; les lettres qu' il lui lisoit dans cette vue, ne produisirent qu' un vil et honteux effet, dont les suites exposèrent la vie du gouverneur au dernier danger.
Un jour que, sous prétexte d' en relire une qui contenoit diverses observations, Lorimer avoit désiré de la garder un jour ou deux, il se hâta de la transcrire, et de l' envoyer à son père, qui lui avoit demandé plusieurs fois quelquefois

p158

quelque marque du fruit qu' il tiroit de ses voyages. Le docteur fut extrêmement surpris de recevoir des félicitations du père, sur les progrès de son fils, avec quelques reproches des plaintes qu' il faisoit quelquefois de son indocilité.
" j' avois peine à me persuader, lui écrivoit ce père crédule, que mon fils ne fût capable de rien. Je vois qu' il ne lui manque qu' un peu d' application. " et pour l' encourager, il donnoit ordre que sa pension fût augmentée du double.
M Barlet devina une partie de la vérité, et n' eut pas de peine à tirer de son élève, l' aveu d' un artifice, par lequel il faisoit gloire d' avoir trompé son père. Un juste scrupule obligea le docteur d' écrire aussi-tôt à Londres, pour épargner au père une dépense contraire à ses véritables vues.
Lorimer, furieux de ce qu' il nommoit une trahison, chercha l' occasion de se venger. Il étoit lié avec une courtisanne, fameuse par la ruine de vingt jeunes voyageurs, qu' elle avoit engagés dans ses pièges, et déjà irritée contre le docteur, qui avoit mis tout en usage pour rompre cette liaison. Entre plusieurs ouvertures qu' elle lui proposa, il choisit celle de suborner un des espions de l' état, pour accuser le docteur d' avoir tenu des discours injurieux au gouvernement vénitien ; crime pour lequel on sait que la rigueur

p159

est extrême dans cette inquiète république. La ville de Venise est remplie de ces espions, dont l' unique office est de veiller sur le langage des étrangers. M Barlet fut arrêté, sans savoir d' où le coup étoit parti. Cependant, un des trois inquisiteurs d' état, qui composent un tribunal redoutable, eut assez de pénétration pour découvrir son innocence, dans un entretien de quelques momens, et lui fit rendre la liberté. Tout éloigné qu' il étoit de soupçonner son élève, mille autres chagrins, qui lui paroissoient inévitables, le firent penser à quitter son emploi. Il n' écrivoit point en Angleterre, sans demander cette liberté comme une faveur. Mais le père fort embarrassé de son fils, l' exhortoit à la patience, et le revêtit par ses lettres, de toute l' autorité paternelle. Ce

seigneur étoit fort éclairé dans l' histoire grecque et romaine. Il désira que son fils visitât les fameuses places de l' ancienne Grèce, dont il avoit admiré tant de fois la splendeur dans ses livres. Ce ne fut pas sans une extrême difficulté, que le docteur obligea son élève à quitter Venise, où sa courtisanne et d' autres plaisirs l' occupoient entièrement.
Athènes étoit la ville où le père vouloit qu' ils fissent quelque séjour, avant que de visiter les autres parties de la Morée. Lorimer y trouva sa maîtresse, avec laquelle il étoit convenu de s' y

p160

rejoindre. Quelque soin qu' ils apportassent à déguiser leur commerce, il ne put être long-tems ignoré du docteur. Le ménagement qu' il crut devoir à son élève, lui fit tourner son zèle contre la courtisanne. Il porta ses plaintes au tribunal que les chrétiens ont dans Athènes, composé de huit vieillards, qu' ils ont la liberté de choisir dans les huit quartiers de la ville, mais tandis qu' il prenoit des informations, cette méchante femme chargea M Barlet de plusieurs accusations calomnieuses devant le cadi, qui est le juge turc. Quelques présens qu' elle fit au gouverneur, l' ayant mis en même-tems dans ses intérêts, elle eut le crédit de faire arrêter le docteur, qui fut chargé de chaînes au fond d' un cachot. Les amis chrétiens qu' il s' étoit faits dans la ville, reçurent défense de remuer en sa faveur ; et la rigueur fut portée jusqu' à lui interdire toute sorte de communication. Lorimer et la courtisanne reprirent le chemin de Venise.
M Belcher, jeune voyageur anglois, d' un mérite extraordinaire, à qui le hasard avoit fait lier connoissance avec le chevalier Grandisson, dans l' île de Candie, et qui avoit conçu tout d' un coup pour lui cette noble espèce d' amitié, qui est fondée sur la ressemblance des plus vertueuses inclinations, arriva vers ce tems dans Athènes. Il fut informé de la disgrâce du docteur,

p161

par un des huit chrétiens du tribunal. Ces vénérables vieillards gémissoient d' une si cruelle oppression ; mais la courtisanne ayant mêlé la religion

et l' état dans ses impostures, ils avoient le chagrin de voir subsister l' ordre qui les forçoit au silence. Un nom, que M Belcher se souvint d' avoir entendu prononcer avec affection par son ami, excita sur le champ tout son zèle. Il se hâta de recueillir secrètement les informations ; il les fit revêtir de toute la force qu' elles pouvoient recevoir ; et sachant que le chevalier étoit alors à Constantinople, il lui dépêcha un exprès, chargé de ses explications, et des pièces qu' il avoit rassemblées.

Une nouvelle si peu attendue, ne causa pas moins d' étonnement que de douleur au chevalier Grandisson. Il s' adressa aussi-tôt à l' ambassadeur d' Angleterre, qui intéressa dans cet événement tous les ministres des puissances chrétiennes ; et leurs plaintes, portées de concert au visir, obtinrent facilement un ordre pour la liberté du docteur. Le chevalier ne se fiant point assez à la diligence du chiaou qui en fut chargé, prit le parti de l' accompagner, pour presser sa marche. Il arriva dans Athènes, le jour même, comme il l' apprit du gouverneur, que la justice turque devoit livrer M Barlet au fatal cordon. Un danger si pressant rendit le docteur plus cher que

jamais au chevalier Grandisson. Un secours si heureux ne put manquer de rendre le chevalier plus cher au docteur ; et dans leur tendresse mutuelle, ils n' en conçurent pas moins pour M Belcher, qui non-seulement avoit été le premier instrument de cette agréable révolution, mais qui n' avoit pas voulu quitter Athènes, sans voir le docteur hors de péril, et qui n' avoit pas ménagé ses soins ni sa bourse, pour obtenir que la sentence fût suspendue. Tel fut le ciment de leur amitié. Elle avoit commencé entre les deux jeunes gens par le rapport de leurs caractères. C' est à leur bonté que M Barlet doit l' honneur qu' ils lui font tous deux, de le traiter comme un père ; et son plus grand plaisir, jusqu' à ce jour, est d' écrire à M Belcher tout ce qui concerne la vie et les actions d' un homme que l' un s' est proposé pour modèle, et que l' autre regarde comme la gloire de l' espèce humaine.

Le docteur ignora, pendant quelque tems, la part que Lorimer avoit eue à son malheur. Ce jeune insensé avoit écrit en Angleterre, dans les termes du plus vif chagrin, le danger où son guide étoit tombé parmi les turcs ; et son père

avoit pris toutes les mesures qu' il avoit pu, dans un si grand éloignement, pour faire donner du secours au docteur ; mais il y a beaucoup d' apparence que ce secours seroit arrivé trop tard.

p163

Comme le père ne pouvoit deviner que son fils eût part au complot, à peine eut-il appris l' heureuse délivrance de M Barlet, qu' il le conjura de ne point abandonner son fils à ses mauvaises inclinations. Le docteur, aussi éloigné de faire tomber ses soupçons sur son élève, ne fit pas difficulté de retourner à Venise, par compassion pour le père et le fils. Il eut beaucoup de peine à dégager Lorimer des mains de la courtisanne. Ensuite il se rendit à Rome avec lui. Mais là, ce malheureux jeune homme, ne gardant pas plus de ménagement dans ses débauches, en devint justement la victime, et sa mort fut un soulagement pour son père, pour le docteur, et pour tous ceux avec lesquels il avoit quelque liaison. Dans les derniers momens de sa vie, il fit l' aveu du noir projet où la courtisanne l' avoit engagé à Venise, et de la part qu' il avoit eue aux calomnieuses accusations d' Athènes. Cette confession, et les circonstances de sa mort, causèrent au docteur une tristesse si profonde, qu' il tomba dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à revenir.
Le chevalier Grandisson avoit visité, pendant ce tems-là quelques parties de l' Asie et de l' Afrique, particulièrement l' égypte, en profitant de toutes les occasions pour continuer son commerce avec M Belcher et le docteur. à son

p164

retour en Italie, où ses deux amis l' attendoient, il engagea le docteur à servir de compagnon à M Belcher, dans quelques autres voyages qu' il leur fit entreprendre, sous prétexte qu' il en espéroit lui-même quelques lumières, qu' il n' avoit pas le tems de se procurer par ses propres yeux. C' en étoit un, pour fournir aux frais de cette entreprise. Il savoit que M Belcher avoit une belle-mère qui lui avoit fait retrancher depuis peu les deux tiers de sa pension : et lorsque son ami voulut rejeter une condition si généreuse, il

ajouta au premier motif, qu' une course de cette nature serviroit à rétablir la santé du docteur, qui leur étoit également cher à tous deux. Jamais il ne manquoit d' argumens pour diminuer l' embarras de ceux qu' il vouloit obliger, et pour leur faire recevoir ses bienfaits comme une dette, ou comme une faveur dont il leur avoit obligation lui-même.

Pendant que ses deux amis firent le voyage qu' il leur avoit proposé, il ne quitta point Boulogne et Florence, ou quelques affaires lui causèrent beaucoup d' embarras. M Belcher et le docteur visitèrent ensemble les principales îles de l' Archipel ; après quoi le jeune voyageur tournant ses vues vers l' Asie, M Barlet prit l' occasion d' un vaisseau qui mettoit à la voile pour revenir à Livourne. Il voyoit sa santé rétablie ; et

sachant que le chevalier Grandisson attendoit impatiemment de son père l' ordre de repasser en Angleterre, il ne douta point que sa présence ne lui fût agréable pour la conclusion de quelques affaires dont il étoit informé. En effet, le chevalier se réjouit de son arrivée ; et partant bientôt pour Paris, il confia Miss émilie à ses soins.

Jusqu' ici, Miss Byron, délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître, vous n' avez lu qu' un extrait de mes papiers, de la main de mon neveu. J' y joindrai quelques circonstances qui regardent personnellement M Belcher, sur lequel vous m' avez demandé plus d' informations, mais je ne vous promets pas de m' arrêter aisément, si j' entreprends l' éloge d' un ami si cher.

M Belcher est un jeune homme d' une très-aimable figure. Lorsque je le nomme un second sir Charles Grandisson, vous concevez une fort haute idée de son esprit, de sa politesse et de toutes ses aimables qualités. Il ne manque rien à sa naissance. Sir Henri Belcher, dont il est fils unique, l' aime tendrement, et le tient éloigné contre l' inclination de l' un et de l' autre, sur-tout contre celle du fils, depuis que son plus cher ami est en Angleterre. C' est un effet de sa complaisance pour une seconde femme, impérieuse,

vindicative, qui, pendant son veuvage, avoit
jeté les yeux sur le jeune Belcher pour en faire
son mari, dans l' espérance de le tenter par un
reste de beauté, soutenu d' un bien considérable.
Son projet néanmoins n' a jamais été connu du
père, qui lui parla d' amour dans le tems même
que le fils lui faisoit déclarer, un peu cavalièrement
peut-être, qu' il ne goûtoit point ses propositions.
Ce refus la rendit furieuse. Elle ne
pensa qu' à la vengeance ; et n' ignorant point que
toute sa fortune dépendoit de son père, elle
parut agréer les soins de sir Henri, dont son
ressentiment lui fit accepter la main, à des
conditions qui lui donnent un pouvoir presque égal
sur le père et sur le fils. D' ailleurs, elle prit
bientôt un ascendant absolu sur l' esprit de son mari.
M Belcher étoit parti pour ses voyages, avec
une pension de six cens livres sterlings. Elle n' eut
point de repos qu' elle ne l' eût fait réduire à deux
cens ; et le reste étoit si mal payé, que le jeune
homme seroit tombé dans les plus grands embarras,
s' il n' avoit trouvé des secours toujours prêts
dans la fidelle amitié du chevalier Grandisson.
Cependant on assure que sa belle-mère n' est pas
sans quelques bonnes qualités ; et que dans tout
ce qui n' a point de rapport au fils, elle en use
fort bien avec le père ; mais entendant les
affaires, et sir Henry n' ayant pas le même goût,

elle s' est attribuée la disposition de tous leurs
revenus communs, ce qui ôte le pouvoir à son mari
de faire la moindre libéralité sans sa participation.
Ils ne laissent pas de faire profession, tous
deux d' une haute admiration pour le caractère de
sir Charles ; et les lettres de leur fils n' y ont pas
moins contribué que le témoignage public : d' où
je crois pouvoir conclure que si sir Charles trouve
l' occasion de lier connoissance avec miladi Belcher,
il la fera consentir tôt ou tard au retour
de son fils, sur-tout à présent qu' elle commence
à perdre l' espérance d' avoir des enfans de ce
mariage. M Belcher, qui se le promet aussi, écrit
à sir Charles qu' il est dans la disposition de rendre
toute sorte de respects à la femme de son père,
et de prendre pour elle les sentimens d' un fils,
lorsqu' elle le voudra souffrir auprès d' elle. Mais
il déclare qu' il renonce plutôt à sa patrie, que
d' exposer son père au moindre chagrin, en y
retournant sans l' aveu d' une femme impérieuse,

qui lui en feroit porter la peine ; et dans son incertitude, il se propose de quitter Vienne où il est actuellement, pour venir attendre à Paris que sir Charles, qu' il croit capable de réussir dans tout ce que l' amitié peut lui faire entreprendre, et qui sera secondé par la tendresse de son père, obtienne le succès qu' il désire. Il me tarde

p168

beaucoup de revoir cet excellent jeune homme. Je suis sûr que Miss Byron en particulier ne pourra lui refuser son estime. Avec des sentimens si nobles et des manières si délicates, je répete hardiment que c' est un second chevalier Grandisson. Je me croirois fort heureux, mademoiselle, de pouvoir vous obliger par toutes les communications pour lesquelles vous m' avez témoigné de la curiosité ; mais que miladi L et Miss Grandisson me permettent de les exhorter à bannir toute réserve avec le plus tendre de tous les frères, et j' ose leur répondre qu' il n' en aura point sur tout ce qu' il croira capable de leur plaire. Si parmi ses affaires, il y en a quelqu' une dont il puisse différer l' explication, c' est que le succès en est encore incertain.
Que d' obscurité, ma chère Lucie ! Rappelons quelques circonstances de ce détail. Sir Charles a des affaires qu' il ne peut encore expliquer à ses soeurs ! Le succès en est incertain pour lui-même ! Des embarras considérables à Boulogne et à Florence, sont-ils terminés ? Durent-ils encore ? Cependant, sir Charles n' a point de réserve ; cependant sir Charles est réservé. Quel jour y voyez-vous, chère Lucie ?
Mais le docteur est sûr, pour M Belcher, de l' estime de Miss Byron en particulier. Que veut

p169

dire le docteur ? Il ne peut avoir eu d' autre intention, sans doute, de marquer sa propre tendresse pour un jeune homme qui lui est si cher. Il lui tarde de le voir. Si je le vois aussi, son retour ne doit pas être éloigné ; car ne suis-je pas résolue de retourner promptement dans mon plus sûr asile, dans les bras de ma chère famille ? Oui, ma chère, j' y suis résolue.
Avez-vous quelque noirceur dans l' ame ? Dites,

ma chère Lucie. êtes-vous capable de haine, d' une haine mortelle contre quelqu' un ? Si vous êtes actuellement dans cette disposition, satisfaites-vous, et souhaitez à la personne que vous haïssez, d' être amoureuse d' un homme (car je vois qu' il ne faut rien dissimuler), d' un homme qu' elle croit elle-même, et que tout le monde croit fort supérieur à elle, par toutes les qualités de l' ame et de la fortune, de douter, entre quelques rayons d' espérance ; doute plus cruel mille fois que la certitude, si les affections de cet homme sont engagées ; et, supposé qu' elles ne le soient pas, s' il peut lui accorder du retour. Ah ! Lucie, vous m' entendez. Ne me demandez pas plus d' explication.
Mais un mot encore. L' exorde de la lettre du docteur ne vous paroît-il pas un peu singulier ? *délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître.* charmantes expressions ! Quel peut en être le

sens ? Suis-je les délices du coeur de sir Charles ! Il me connoît. Vaine, foible, imprudente que je suis ! Humble, basse, et cependant orgueilleuse Henriette. Mes folles conjectures me font rougir... un mouvement de honte m' a fait déchirer mon papier. Le fragment partira néanmoins, mais à condition que vous le jetterez au feu, et qu' il ne sera vu que de vous.
Miss Byron, à Miss Selby.
samedi 18.
Jusqu' à présent, ma chère, il me semble que mon coeur n' a rien à se reprocher. Mais il s' en est peu fallu que je ne sois tombée dans une fort grande faute. Vous ne la devineriez pas. Miss Grandisson, dans l' absence de M Barlet, qui est allé dîner aujourd' hui à quelques milles de Colnebroke, est parvenue, par des moyens qu' elle ne m' a point appris, à se saisir d' une lettre que le bon docteur avoit reçue ce matin de sir Charles, et qu' il a laissée ouverte sur son pupitre. Elle est venue aussi-tôt à ma chambre. Henriette, m' a-t-elle dit, d' un air empressé, voici la lettre qui est venue ce matin au docteur. Peut-être ne l' ai-je

pas par des voies trop honnêtes, mais on y parle de vous avec chaleur. La remettrai-je où je l' ai prise ? Ou plutôt, voulez-vous partager ma faute, et la lire auparavant ? Elle me l' a présentée.
ô Miss Grandisson ! Ai-je répondu dans mon premier mouvement. On y parle de moi, dites-vous ? Permettez que j' y jette les yeux. J' ai tendu une main plus d' à demi-coupable, et j' ai pris la lettre : mais, rentrant aussi-tôt en moi-même : ne m' avez-vous pas dit que vous ne l' aviez point par des voies honnêtes ? Tenez, reprenez-la, je ne veux point partager la faute. Cependant, cruelle Charlotte ! Comment pouvez-vous m' exposer à cette tentation ? Et j' ai mis la lettre sur une chaise.
Elle m' a pressée de lire du moins les premières lignes. Elle l' a reprise ; elle l' a ouverte, et elle me l' a remise sous les yeux.
Serpent tentateur ! Me suis-je écriée, pourquoi voulez-vous me faire imiter nos premiers pères ? Je me fuis assise, et j' ai mis les deux mains devant mes yeux. Loin, loin, ai-je ajouté ; pendant que je suis encore innocente, chère Miss Grandisson, ne me jetez point dans une faute que je ne me pardonnerois pas. Vous l' avez reconnue vous-même. Je ne veux point la partager.
Elle m' a lu deux ou trois lignes ; et s' arrêtant :

p172

continuerai-je, Henriette ? Le mot qui suit est votre nom.
Je me suis mis les doigts dans les oreilles.
Non, non, ai-je crié encore. Si vous l' aviez par des voies honnêtes, je n' aurois pas de plus grande impatience... mais vous ne me dites pas de même...
Miss Grandisson. (en m' interrompant). Quoi ? Qu' est-ce ? Ceux qui laissent leur cabinet ouvert, n' ont à se plaindre que d' eux-mêmes.
Miss Byron. mais c' est un oubli qui n' a rien de volontaire. Seriez-vous bien aise qu' on prît la liberté de lire vos lettres ?
Miss Grand. eh bien, je vais la remettre à sa place. Irai-je ? (la tenant suspendue devant moi). Irai-je, Henriette ? (et deux ou trois fois elle a marché vers la porte, elle est revenue vers moi, avec un regard le plus propre à m' exciter).
Miss Byr. dites-moi seulement, Miss Grandisson, s' il y a quelque chose dont vous croyez que votre frère ne veuille pas que nous soyons informées... mais je suis presque sûre que

l' obligeant docteur, qui nous en a communiqué
d' autres, auroit eu la bonté de nous lire celle-ci.
Miss Grand. pour la moitié de ce que je possède,
je ne voudrois pas ne l' avoir pas lue. ô chère

p173

Henriette ! Elle contient des détails... Paris,
Florence, Boulogne !
Miss Byr. loin, loin, syrenne. Une lettre est
un objet sacré. Reportez-la. N' avouez-vous pas
qu' elle ne vous est pas venue honnêtement ? Et
je vois néanmoins...
(ah Lucie ! J' étois prête à me laisser vaincre ;
mais, rappelant mes forces ; loin, ai-je répété :
emportez cette lettre. Je me crains moi-même).
Miss Grand. eh bien, Henriette, un seul
endroit. Il y en a un que vous devez lire. C' est
l' affaire d' un instant.
Miss Byr. je n' écoute point la tentation. Je
ne lirai rien. J' attendrai qu' on me le communique.
Miss Grand. mais vous pouvez être surprise
alors, et ne pas savoir ce que vous aurez à
répondre. Il vaudroit autant profiter de l' occasion.
Prenez, lisez. On n' a jamais vu de pareils
scrupules. Il est question de vous et d' émilie.
Miss Byr. de moi et d' émilie ! ô Miss
Grandisson ? Et que peut-il y avoir de commun entre
émilie et moi ?
Miss Grand. quelle différence mettez-vous,
chère Henriette, entre lire la lettre et me
demander ce qu' elle contient ? Je consens néanmoins
à vous le dire.
Miss Byr. non, non, vous ne me le direz

p174

point. Je ne veux point l' entendre. Je ne vous le
demanderai jamais. N' y a-t-il que votre frère qui
soit capable d' une action noble ? Il faut, ma
chère amie, que vous et moi nous tirions quelque
fruit de son exemple. Vous ne me direz
rien.
Miss Grand. jamais on n' a loué une femme
dans ces termes ! Ce sont des louanges, Henriette...
de ma vie je n' ai rien entendu
qui leur ressemble.
Miss Byr. des louanges, Charlotte ! De la
main de votre frère ! ... ô maudite curiosité !

Première faute de nos premiers pères ! Mais j' aurai le courage d' y résister. Si vous m' excitez à faire des questions, riez-en : j' y donne les mains ; mais je vous demande en grâce de n' y pas répondre. Chère miss, si vous m' aimez, emportez cette lettre, et ne cherchez point à me rabaisser à mes propres yeux.
Miss Grand. savez-vous Henriette, que vos réflexions tombent sur moi ? Mais c' est moi-même, qui veux vous faire une question. Vous sentez-vous disposée, comme une troisième soeur, à prendre émilie en garde, et à la conduire avec vous en Nortamtpthon Shire ! Répondez.
Miss Byr. ah, Miss Grandisson ! Et vous croyez que la lettre contienne une proposition de cette nature ? Mais ne me répondez point, je vous en

supplie. Attendez qu' on me fasse les propositions, de quelque nature qu' elles soient. Elles viendront toujours trop-tôt, si elles sont désagréables.
(j' avois les larmes aux yeux). Mais je vous assure, mademoiselle, que je ne serai pas traitée avec indignité, par le meilleur même de tous les hommes, et pendant que je puis me refuser à une chose que je crois indigne de moi : j' ai un titre pour agir avec fermeté, si l' occasion s' en présente. Vous êtes sa soeur, mademoiselle ; mais je n' ai rien à espérer ni à craindre.
Miss Grand. je crois, ma chère, que vous prenez le ton sérieux. Deux fois mademoiselle, tout d' une haleine ! Je ne vous le pardonne point. Vous m' entendrez lire l' endroit où il est question de vous et d' émilie, si vous ne voulez pas le lire vous-même.
Elle se disposa aussi-tôt à me faire cette lecture. Non, lui dis-je, en étendant la main sur la page, je ne veux ni la lire, ni l' entendre. Je commence à craindre que mon courage n' ait l' occasion de s' exercer ; et tandis qu' il est encore en mon pouvoir de choisir le mal ou le bien, je ne me priverai pas de la satisfaction de penser que j' ai pris le meilleur parti, quelque sort qui puisse m' attendre. Vous me pardonnerez, mademoiselle... et sans achever, je me suis

mise en chemin vers la porte de ma chambre,
lorsqu' elle est accourue sur mes pas.
Miss Grand. chère Henriette ! Quoi ? Vous
êtes irritée contre moi ? Mais que cette fierté vous
sied ! J' y vois un air de dignité qui m' impose.
Qu' il est digne de la seule femme du monde
que je crois comparable au meilleur des hommes !
Pardon, chère Henriette ; dites promptement que
vous me pardonnez.
Miss Byr. vous pardonner, chère miss ! Ah !
C' est du fond du coeur. Mais avez-vous pu me
dire que cette lettre n' est pas tombée entre vos
mains par d' honnêtes voies, et vous pardonner
à vous même ? Hâtez-vous donc de la remettre
où vous l' avez prise ; et veillez sur moi, comme
une véritable amie, si dans quelque moment de
foiblesse vous me trouvez de la curiosité pour des
papiers qui ne me seront pas venus plus honnêtement.
J' avoue que j' ai marqué de la foiblesse : si
j' avois succombé, les plus flatteuses informations
ne m' auroient jamais dédommagée de ce que
j' aurois souffert intérieurement, en réfléchissant
aux moyens qui me les auroient fait obtenir.
Miss Grand. ame supérieure ! Dans quelle
confusion vous me jetez ! Je remettrai la lettre à
sa place ; et je promets au ciel que si je ne puis
oublier ce qu' elle contient, quoiqu' il n' y ait rien

que de glorieux pour mon frère, je ne vous en
dirai jamais un mot ; du moins si nous n' en
obtenons pas la communication par d' autres voies.
Je lui ai jeté mes deux bras autour du cou.
Elle m' a rendu mes embrassemens avec la même
affection. Je ne l' en aimerai que mieux, pour
avoir souffert avec tant de bonté que ma conduite
ait condamné la sienne. Ne me félicitez-vous pas,
ma chère, de la victoire que j' ai remportée
sur moi-même ? Elle m' a coûté beaucoup.
Il est certain que ma curiosité ne pouvoit être
plus vive, pour des particularités auxquelles
j' avois tant d' intérêt. Mais il me semble que le
plaisir de les apprendre, n' auroit jamais égalé
celui que je ressens d' avoir surmonté la tentation,
sans compter que mon orgueil est flatté de
l' opinion que j' ai donnée de moi à Miss Grandisson.
Cependant quel est ici mon mérite ? à ne consulter
que la prudence, j' aurois eu tort de céder.
De quel usage m' auroient été les lumières que
j' aurois obtenues par une si mauvaise voie ? Si
j' avois appris quelque chose dont j' eusse été

vivement affectée, ma haine pour l' artifice, m' auroit infailliblement trahie. Le docteur, ou sir Charles, auroit pu découvrir ma faute. Aurois-je eu la bassesse d' accuser Miss Grandisson pour me justifier ? Je me serois couverte d' une tache

p178

honteuse ; et M Barlet, qui m' accorde aujourd' hui sa confiance, supprimeroit peut-être toutes les communications que j' espère de lui. Ainsi, ma chère, la politique devoit me soutenir comme la droiture ; et je conclus que dans cette occasion je suis une heureuse fille.
Miss Grandisson vient de raconter à sa soeur tout ce qui s' est passé entre nous. Miladi déclare agréablement qu' elle n' auroit pas voulu être Miss Grandisson, en prenant la lettre ; mais que si quelqu' un la lui avoit présentée toute ouverte, elle doute qu' elle eût été Miss Byron. Là-dessus elle m' a serrée dans ses bras. Elle a répété dix fois que je serois miladi Grandisson, que j' étois faite pour son frère et lui pour moi. En doutez-vous ? A dit la chère Charlotte. Quelque tour que prennent les événemens, convenez, chère Lucie, qu' avec cette précieuse approbation des deux soeurs, il est bien doux d' avoir su vaincre sa curiosité. Miss Grandisson n' a pas laissé de parler à miladi de plusieurs voyages que son frère médite en France, pour terminer les affaires de M Danby, à Florence, à Boulogne, et d' une visite au château de Grandisson, où elle paroît qu' elle doit l' accompagner. Vous voyez, chère Lucie, que le tems de mon départ approche. Pourquoi ne m' a-t-on pas fait souvenir que les trois mois qui me sont accordés, étoient prêts d' expirer ? êtes-vous

p179

disposée à recevoir une fille qui ne retournera pas peut-être avec le coeur qu' elle avoit emporté ? Et comment reparoître néanmoins dans une si chère famille, avec un coeur qu' on n' y reconnoîtra plus ?
Mais quel heureux naturel, que celui de Miss Grandisson ! Vous avez vu combien elle a paru touchée de notre dernière scène. Cependant il ne lui en reste aucune trace. Un air de clavessin l' a remise dans sa situation. Elle a commencé à

badiner, avec autant de vivacité et d' enjouement, que si rien ne l' avoit chagrinée. Et moi, si je m' étois laissé engager à lire la lettre, quelle figure aurai-je fait à mes propres yeux, pendant un mois entier ? Mais n' a-t-elle pas aussi facilement oublié la mortification que son frère lui a causée, par la découverte de son intrigue ? Dès le même jour ne m' a-t-elle pas fait la guerre sans pitié ? Cependant elle a des qualités charmantes. On ne peut se défendre de l' aimer. Je me sens pour elle une vive tendresse. N' est-ce pas une foiblesse de voir sans refroidissement, dans une personne, des fautes qu' on trouveroit inexcusables dans une autre ? Non, Lucie, ne dites pas que c' en soit une, dans le cas de Miss Grandisson. Quelle différence à mes yeux ! Cependant, elle vient de m' avouer qu' elle s' étoit reproché sa démarche, avant que de m' avoir apporté la lettre ;

p180

mais qu' elle avoit espéré de couvrir sa faute, en me la faisant partager. Je lui ai dit que c' étoit le rôle d' un petit satan. Après tout, la chère Charlotte pensoit plus à m' obliger qu' à se satisfaire elle-même. Il n' y a point d' amitié, direz-vous, qui puisse justifier une mauvaise action. J' en conviens. Lucie, rien, rien n' est moins douteux : mais si vous connoissiez Miss Grandisson, vous l' aimeriez malgré vous.

p181

LETTRE 49

Miss Byron, à Miss Selby.
28 mars, au soir.
Les deux dames et milord doivent être satisfaits de ma confiance. Je leur ai livré toutes mes lettres, sans les relire, et dans l' ordre où vous

p182

me les avez renvoyées. Ils ont à présent mon coeur entier devant les yeux. Je m' en inquiéte

peu. L' homme est sir Charles Grandisson.
Le badinage n' est plus le même, depuis qu' ils ne m' accusent plus de réserve. Il y auroit eu de la cruauté à le continuer, et je n' aurois pas fait un long séjour à Colnebrocke.
Vous me faites plaisir de m' assurer que vous avez trouvé la conduite des deux soeurs un peu dure pour moi. Elle n' a pu manquer de me le paroître aussi. Mais j' y ai trouvé cette consolation pour mon orgueil, qu' en y réfléchissant, il m' a semblé que les situations changées, j' aurois gardé plus de ménagement. Au fond, je commence à me croire plus proche de l' égalité avec elles, que je n' avois osé me le figurer. Mais elles sont d' un caractère excellent, et je leur pardonne, vous devez leur pardonner comme moi. Je suis fâchée même que la délicatesse de ma grand' maman ait été jusqu' à pleurer pour moi de cette aventure. Est-il possible qu' elle en ait pleuré ! La tendre, l' indulgente mère ! Mon oncle n' a pas été si compatissant. Il est charmé de cette scène. Il croit, dites-vous, que les deux soeurs n' ont rien fait qu' il n' eût fait lui-même. C' est un compliment, sans doute, qu' il prétend faire à leur délicatesse, mais je suis persuadée, comme ma tante, que leur généreux frère ne les auroit pas remerciées

de la frayeur que leurs railleries m' ont causée.
N' est-il pas tems, ma chère Lucie, que je pense à vous rejoindre ? Je rougis dix fois le jour, de me voir ici comme dans l' attente d' une favorable ouverture, et dans la crainte néanmoins qu' elle n' arrive jamais. J' y trouve une apparence de dessein, une affection qui ressemble... je ne saurois dire à quoi : mais il y a des momens où j' ai peine à me supporter moi-même. Cependant, tandis que le goût de la vertu, peut-être un peu trop personnel, sera le fondement de ces desseins, de cette attente, de ces agitations, je ne me croirai pas tout à fait inexcusable. Je suis sûre que je n' aurois pas cette estime pour leur frère, s' il avoit quelques vertus de moins.
Pourquoi M Déane m' est-il venu mettre dans la tête que Miss Jervins flatte et nourrit, peut-être, sans le savoir, une flamme qui deviendra funeste à son repos ? Assurément cette petite créature ne peut espérer... cinquante mille guinées néanmoins sont une belle fortune ! Mais il est impossible qu' elles tentent son tuteur. Un homme tel que sir Charles ne se mettra jamais

à prix. J' observe la contenance, les discours,
l' air de cet enfant lorsqu' on parle de lui, et je
vois avec compassion qu' elle ne peut l' entendre
nommer, sans que ses yeux s' en ressentent. Elle
perd toute attention pour ce qui l' occupoit, et

p184

ses regards s' attachent sur la personne qui parle,
comme s' ils cherchoient à voir le jour au travers.
Elle ne sauroit, dit-elle, entendre et travailler
à la fois. Ensuite elle soupire. En vérité, chère
Lucie, il n' y a plus moyen de le louer devant
elle. Ce sont des soupirs continuels. à cet âge
encore ! Mais qui l' avertira du danger ?
Ce qui me rend un peu plus attentive à toutes
ses actions, que je ne l' aurois été, malgré
l' observation de M Déane, c' est un mot ou deux
hasardés par miladi L qu' elle tient peut-être
de sa soeur, et que Miss Grandisson a tirés
vraisemblablement de la lettre dérobée ; car elle
m' en avoit touché quelque chose, quoique j' eusse
cru alors que c' étoit dans la seule vue de piquer
ma curiosité. Il s' agit d' une proposition qui est
plus que probable qu' on doit me faire, d' emmener
cette jeune personne avec moi dans ma
province... avec moi, qui ai besoin moi-même
d' une gouvernante. Mais qu' on me la fasse,
cette proposition.
Dans une conversation qui vient de finir entre
nous autres femmes, et qui a roulé sur l' amour,
sujet favori des jeunes filles, la petite créature a
donné son opinion sans en être priée, et n' a pas
manqué de babil pour son âge. Ordinairement
elle parle moins qu' elle n' écoute. J' ai dit à l' oreille
de Miss Grandisson : ne trouvez-vous pas,

p185

mademoiselle, que Miss Jervins parle plus qu' à
l' ordinaire ? C' est ce qu' il me semble, m' a répondu
cette bonne ame, à qui rien n' échappe. Pardon,
Charlotte, ai-je ajouté un peu malicieusement.
Je vous l' accorde, a-t-elle répliqué du même ton.
Mais laissons-la babiller à son aise, elle n' est pas
souvent de cette humeur-là. J' aime beaucoup
Miss Jervins, ai-je repris ; mais je m' apperçois
que ses habitudes changent ; et dans ces tems
critiques, je crains toujours que les jeunes

personnes ne s' exposent, Miss Jervins, qui nous a vu parler secrètement, a dit d' un ton plus décisif que jamais, qu' elle n' aimoit point les chuchoteries ; mais qu' étant sûre que son tuteur l' aime, et que nous l' aimons aussi, elle avoit le coeur tranquille ! Qui pensoit à son coeur ? Et son tuteur l' aime ! émilie ne viendra point avec moi, ma chère.

9 mars au matin.

ô Lucie, nous sommes ici dans une vive alarme pour Miss Jervins, à l' occasion d' une lettre de sir Charles au docteur Barlet, arrivée d' hier au soir, mais qu' il n' a pu nous faire voir qu' aujourd' hui. La mère, cette malheureuse femme dont je vous ai parlé, a rendu une visite à sir Charles. Pauvre émilie ! Chère enfant ! Quelle mère le ciel lui a donnée !

p186

Le docteur est si sensible à la complaisance que j' ai eue de lui abandonner mes lettres, après les avoir retirées des mains de nos amies et amis, dont l' approbation m' a réellement flattée, qu' il ne s' est pas fait presser pour m' accorder la permission de vous envoyer la lettre de sir Charles. Je lui ai demandé cette grâce, dans l' opinion que vous lirez volontiers tout ce qui regarde émilie. Mais ne manquez pas de me renvoyer par la première occasion ce que le docteur a la bonté de me confier.

Vous trouverez, dans la dernière partie de sa lettre, que M Barlet lui a communiqué le désir que ses soeurs ont depuis long-tems, de l' engager quelquefois à leur écrire. Il y consent, mais à des conditions, comme vous verrez, auxquelles il y a peu d' apparence qu' aucune de ses trois soeurs veuille se soumettre ; car il me met du nombre. Ses trois soeurs ! Sa troisième soeur ! Cette répétition a quelque chose de si obligeant ! J' ai mille raisons d' admirer sa bonté ; cependant je remarque qu' il peut être sévère pour notre sexe. Il n' est pas au pouvoir des femmes d' être sans réserve : vous verrez que c' est une des réflexions de sa lettre. Il ajoute ; peut-être ne le doivent-elles point. Pourquoi donc ? Ne seroit-ce pas un avis qu' il me donne ; mais il ne se donne guère à lui-même l' occasion d' observer

p187

ce que je suis. Quoi qu' il en soit, Lucie, on n' aura point de bassesse à me reprocher, je le répète pour la vingtième fois. Je ne lui donnerai pas sujet de me mépriser ; non, fût-il le plus grand monarque de l' univers. Fiez-vous là-dessus à votre,
Henriette Byron.

LETTRE 50

sir Charles Grandisson, à M Barlet.
18 mars.
J' ai reçu, cher docteur, une visite de la mère d' émilie. Il y a beaucoup d' apparence qu' elle en fera une aussi à Colnebroke, avant que je puisse être assez heureux pour y retourner. Elle sait que sa fille y est, et que mes affaires me retiennent encore à la ville. Je vous dépêche un exprès dans cette crainte, et je crois devoir vous informer de ce qui s' est passé entr' elle et moi. Elle s' est fait annoncer sous le nom de Madame Jervins. Je l' ai reçue civilement. Il m' a paru qu' elle s' attendoit au salut ordinaire de notre sexe, mais j' ai pris ou plutôt j' ai reçu sa

main qu' elle m' a présentée, et je me suis contenté de la conduire vers un fauteuil. Vous ne l' avez jamais vue ? Elle se croit encore belle ; et si ses vices, qui semblent répandus sur son visage, ne la rendoient pas odieuse, elle pourroit en effet prétendre à la beauté.
Comment se porte émilie, monsieur ? (en jouant de l' éventail.) est-elle ici ? Prenez la peine de la faire appeler. Je veux la voir.
Elle n' est point ici, madame.
Où est-elle donc ? Elle a quitté, depuis quelque tems, Madame Lane.
Elle est, madame, sous la meilleure protection du monde ; sous celle de mes deux soeurs.
Et de grâce, monsieur, quelles sont vos vues sur elle ? Son âge n' est plus celui d' un enfant ; (en souriant, et me faisant voir sa pensée dans ses yeux.) dites-moi ce que vous avez dessein de faire d' elle. Vous savez, a-t-elle ajouté, en affectant un air plus sérieux, que Miss Jervins est ma fille.
Si vous méritez, madame, d' être reconnue

pour sa mère, vous devez être contente de la voir en de si bonnes mains.
Oh ! Monsieur, je n' ai jamais eu de foi pour la bonté des hommes. Lorsqu' une jolie fille se trouve dans leur chemin... je connois le monde,

p189

monsieur, (en riant d' un air folâtre et riant encore.)
et moi je ne connois rien, Madame Jervins, qui m' oblige à des explications sérieuses avec vous. Mais qu' avez-vous à dire à ma pupille ?
à dire ? Monsieur ; mais vous n' ignorez pas que je suis sa mère, et je pense à me charger d' elle. Son père vous a confié le soin de son bien ; mais je pense à la tirer, pour sa réputation, des mains d' un tuteur de votre âge. J' espère, monsieur, que vous ne vous y opposerez point.
Si c' est là, madame, le seul motif de votre visite, je vous demande la permission de l' abréger. Mes affaires me pressent de sortir.
Si cet empressement, au contraire, vient de l' amour maternel, vous la verrez à son retour ; quoique jusqu' à présent vous ne l' ayez pas traitée avec l' affection d' une mère. Mais sa personne et sa réputation ne m' ont pas été moins confiées que sa fortune.
Je suis mariée, monsieur, et mon mari est homme d' honneur.
Votre mariage, madame, est une nouvelle raison pour ne pas vous charger d' émilie.
Apprenez, monsieur, que mon mari est un homme d' honneur, aussi brave que vous l' êtes vous-même, et qu' il est capable de soutenir mes droits.

p190

Quel qu' il soit, madame, il n' a rien à démêler avec émilie. Seriez-vous venue pour m' apprendre que vous êtes mariée ?
Oui, monsieur. Et vous ne m' en faites pas compliment ?
Compliment ? Madame. Je souhaite que vous méritiez d' être heureuse, et je ne doute point alors de votre bonheur ; mais pardonnez, s' il vous plaît, mes amis m' attendent.
J' avois peine à contenir mon indignation.

Cette femme se marie, dit-on, deux ou trois fois tous les ans.
Hé bien, monsieur, vous apprendrez peut-être ce que c' est que le major Ohara. Sachez de moi, dès aujourd' hui, qu' il est d' une des meilleures maisons d' Irlande, et qu' il ne souffrira point qu' on me dérobe ma fille.
Le major Ohara, madame, n' a rien de commun avec la fille de mon malheureux ami. émilie est sous ma protection ; et je suis fâché de vous dire qu' elle n' auroit pas eu besoin d' un secours étranger, si la personne qui prend le nom de sa mère, étoit plus propre à lui tenir lieu de l' excellent père qu' elle a perdu. Permettez, madame, que je vous offre la main jusqu' à votre voiture.
Elle s' est emportée vivement, et dans des termes auxquels je la crois fort exercée, elle m' a

menacé du ressentiment de son major Ohara ; et pour conclusion, elle m' a dit qu' il avoit été vainqueur dans une demi-douzaine de duels. Je lui ai présenté la main, qu' elle n' a pas refusée, et je l' ai conduite à sa chaise. Nous nous reverrons demain, m' a-t-elle dit d' un air menaçant, et peut-être serai-je accompagnée du major. Je ne lui ai marqué mon mépris que par mon silence. Vile et scandaleuse femme !
Il ne faut pas, mon cher docteur, qu' il vous échappe un mot de cette aventure devant émilie. Je crois qu' elle ne doit la voir qu' en ma présence. Les propos injurieux de cette mauvaise mère, lui causeroient une frayeur mortelle, comme il est arrivé la dernière fois. Mais peut-être ne la reverrai-je point d' un mois ou deux. Comme j' ai le pouvoir de lui faire une pension annuelle de cent ou deux cens guinées, à ma discrétion, et suivant la satisfaction que j' aurai de sa conduite, son mari, si elle est mariée réellement, qui n' a pu l' épouser que par ce motif, ne souffrira point qu' elle s' expose à des réductions chagrinantes ; car vous savez que je l' ai payée jusqu' à présent sur le pied de deux cens guinées. La menace qu' elle m' a faite en partant, n' est peut-être qu' un badinage, par lequel elle a cru m' embarrasser. C' est une coquette des plus

folles, que son goût pour l' intrigue ramène
toujours à l' artifice.
Je reçois dans ce moment votre lettre de ce
matin, et j' y trouve un article fort intéressant.
Vous me faites entendre que mes soeurs, quoique
mes absences soient fort courtes, souhaiteroient
de recevoir quelques lettres de moi. Depuis
long-tems, cher ami, vous m' avez engagé dans
une espèce d' habitude, qui me fait prendre la
plume avec autant de facilité que de plaisir pour
vous écrire. à vous et à notre cher Belcher, je
puis communiquer tout ce qui me vient à l' esprit.
L' usage, à la vérité, me feroit trouver
autant de plaisir à faire une lettre pour mes soeurs.
Je ne voudrois pas qu' elles pussent penser qu' il
y ait un frère au monde qui aime plus ses soeurs
que moi. Et vous savez qu' à présent j' en ai trois.
Mais pourquoi ne m' ont-elles pas témoigné ce
désir elles-mêmes ? Refuser à quelqu' un qui m' est
cher, un plaisir qui ne sauroit me coûter beaucoup
de peine, c' est ce que je ne me pardonnerois
pas.
Je m' engagerois volontiers dans une correspondance
régulière avec mes soeurs, si elles le
souhaitoient sérieusement ; mais je désirerois
alors que ce fût une vraie correspondance,
c' est-à-dire, qu' on écrivît des deux côtés.
Croient-elles

p193

qu' il ne me seroit pas aussi fort agréable
d' être quelquefois informé de ce qui les occupe,
et d' apprendre ce qu' elles pensent des personnes
et des choses ? Si leur demande n' est point une
idée passagère, et si vous retrouvez l' occasion
d' en parler, proposez leur ma condition. Mais
assurez-les que si je découvre que leur franchise
ne réponde pas à la mienne, je romps aussi-tôt la
correspondance. Mes trois soeurs sont d' une
franchise fort aimable pour des femmes ; mais après
ce défi, oseront-elles entrer dans la lice, à
termes égaux, avec un homme assez clairvoyant,
avec un frère ? Non ; j' en suis presque sûr. Il
n' est pas au pouvoir d' une femme d' être sans
réserve sur certains articles ; et peut-être ne le
doit-elle point. Cependant on rencontre quelquefois
des hommes, des frères chez lesquels
on est sûr que la confiance n' est pas mal placée.
Si ma proposition étoit agréée, je pourrois
écrire à mes soeurs la plupart des choses que je

vous communique. J' ai peu de secrets. Mes précautions
ne pourroient regarder qu' un petit nombre
d' occasions, dans lesquelles je craindrois de
leur causer de l' inquiétude ou du chagrin. Lorsque
je vous écris, mon cher docteur, je sais que
je puis me reposer sur votre jugement, des
endroits de mes lettres qui peuvent leur être
montrés. Quelquefois, à la vérité, je me fais un

p194

amusement de la curiosité de Charlotte, qui
semble se plaire, comme je lui disois dernièrement,
à supposer des secrets où il n' y en a point,
pour se faire honneur de sa pénétration,
lorsqu' elle croit les avoir découverts. J' aime alors
à la voir dans l' embarras, et souvent en défaut,
comme une punition du silence qu' elle affecte.
Mais c' est assez aujourd' hui, sur un sujet que
je pourrai reprendre avec vous. Vous ne sauriez
vous imaginer combien je suis impatient de me
voir à Colnebroke. Il est dur de faire violence
à ses inclinations, mon cher docteur, et je
l' éprouve souvent.

LETTRE 51

Miss Byron, à Miss Selby.
19 au soir.
Que je plains émilie ! Elle est accablée de
chagrins. Dans quelles bassesses ma vile passion
a failli me jeter ! Oui, ma chère, je veux l' appeler
vile et ignoble. M' avez-vous reconnue ?
Il ne s' en est rien fallu qu' elle n' ait fait de moi
une créature envieuse, dure, injuste, et ce qu' il
y a de pire au monde, pour une pauvre orpheline,
qui a besoin de protection : contre qui ?

p195

Contre une mère. Situation terrible ! Cependant
j' étois prête à lui envier son tuteur, et le plaisir
innocent qu' elle trouve à parler de lui. Mais
puisse-t-il ne me revoir que pour me mépriser,
si je n' étouffe pas, dans sa naissance, ce monstre,
cette odieuse jalousie, et si l' infortune d' émilie
ne sert pas à me la rendre plus chère ! Tendre
fille ! Vous viendrez avec moi, si l' on m' en fait

la proposition. Mon oncle, ma tante y donneront
leur consentement. Ils sont généreux. Ils n' ont
point de petite passion qui puisse offusquer leur
penchant à faire du bien. Ils sont ce que j' espere
d' être, à présent que je me suis retrouvée moi-même.
Eh quoi ! Si la tendresse de son coeur
avoit changé sa reconnoissance en amour, n' auroit
elle pas une excuse, comme je me flatte d' en avoir ?

p197

LETTRE 52

Miss Byron, à Miss Selby.
lundi, 10 mars.
Hier au soir, lorsque toute la compagnie se
fut retirée, j' allai frapper à la porte d' émilie,
qui me fut ouverte aussi-tôt par sa femme de
chambre. Est-ce vous, ma très-chère Miss Byron ?
S' écria-t-elle, en venant à moi les bras ouverts :
quelle extrême bonté !
Je viens, ma chère, lui dis-je, passer agréablement
une demi-heure avec vous : du moins si
je ne vous suis pas incommode.
Ah ! Jamais Miss Byron ne peut l' être à
personne !
Commencez donc, chère miss, par donner à
votre femme de chambre la liberté de se coucher ;
sans quoi j' abrégerois ma visite. J' ai fait la même

p198

grâce à la mienne. Si vous avez besoin de quelques
petits services, je vous les rendrai moi-même.
Ah ! Mademoiselle, vos attentions s' étendent
à tout le monde. Anne me dit que tous les
domestiques vous adorent dans cette maison ; et je
sais assez combien vous êtes chère aux maîtres.
Anne, vous pouvez vous aller coucher.
La mienne m' a dit plus d' une fois que Miss
Jervins aime à se coucher tard, et qu' elle lit, ou
se fait lire par Anne, qui n' a pas trop de passion
pour cet office, quoiqu' elle lise fort bien. Les
domestiques sont aussi sensibles que leurs maîtres et
maîtresses, et ils expriment plus naturellement ce
qu' ils sentent. Je ne doute pas qu' ils n' aiment
aussi Miss Jervins. Je jugerois aussi volontiers des

maîtres par l' affection de leurs domestiques, que par toute autre règle. L' assiduité parfaite et respectueuse de ceux de sir Charles, ne fait-elle pas voir combien ils adorent leur maître ?
Je suis fort jalouse de l' affection des miens, depuis que j' observe en effet ceux de mon tuteur, et depuis qu' Anne m' a raconté tout ce qu' ils disent de vous, autant qu' ils sont ici ; mais il y a tant de ressemblance entre vous et mon tuteur, que vous paroissez nés l' un pour l' autre.
(elle poussa un soupir involontaire, sans faire aucun effort néanmoins pour le retenir).

p199

Pourquoi ma chère amie soupire-t-elle ? D' où viennent les soupirs de mon émilie ?
Quelle bonté, mademoiselle, de m' appeler votre émilie ! Mon tuteur m' appelle aussi son émilie. Je suis fière, lorsqu' il me donne ce nom... mais je soupire encore. En vérité, je ne sais pas pourquoi. C' est une habitude qu' il me semble que j' ai prise depuis peu. Peut-elle nuire à ma santé ? Anne me dit que c' est un mauvais signe, et que je dois m' en défaire. Elle prétend qu' il n' est pas joli pour une jeune personne, de soupirer comme je fais ; mais je ne vois pas où est le mal. On assure que les soupirs sont une marque d' amour ; et vous savez que les jeunes personnes...
ah ! Mademoiselle, (en m' interrompant) vous ne laissez pas de soupirer souvent aussi.
(la rougeur me monta au visage.)
il est vrai, ma chère, que je m' en suis quelquefois apperçue moi-même. C' est une habitude, comme vous dites ; et je ne voudrois pas vous y voir tomber.
Mais, mademoiselle, j' ai des raisons de soupirer que vous ne sauriez avoir. J' ai une mère...
hélas, une mère à qui je dois moins souhaiter de la bonté pour moi, que pour elle-même ; une mère si malheureuse, que je me vois obligée

p200

de la fuir ! Mon père, dont tout le monde a connu la bonté, en est mort de chagrin. Ah ! Mademoiselle, (en jetant ses bras autour de moi, et cachant sa tête dans mon sein), n' ai-je pas sujet de soupirer ?

Je versai quelques larmes sur son cou. Je ne pus les retenir ; une douleur si juste et si tendre ! Qui n' en auroit point été touché ?
Et ce qui se passa hier ici, reprit-elle en levant la tête. Pauvre femme ! Elle n' en a pas remporté beaucoup de fruit. Croyez-vous que cette seule aventure ne suffise pas pour me faire soupirer ? Charmant naturel ! (en lui baisant les deux joues). Je vous aimerai trop, émilie.
Vous avez trop de bonté pour moi, mademoiselle. Ne la poussez pas si loin. Vous voyez qu' elle me fait encore soupirer. Celle de mon tuteur me fait soupirer aussi. Je crois réellement que mes soupirs sont plus fréquens que jamais, depuis qu' ayant quitté Madame Lane, je connois mieux sa bonté, je vois de plus près l' admiration que tout le monde a pour lui, et la reconnoissance que chacun croit lui devoir. Un étranger, comme je puis le dire, un homme de ce mérite, qui m' accable de bienfaits ; et une malheureuse mère qui lui cause tant d' embarras ; comment retenir mes soupirs avec deux raisons si fortes !
Chere miss ! (je me sentois le coeur pénétré

de pitié) : nous lui devons la même estime, vous et moi, par les plus puissans motifs de la reconnoissance.
Ah ! Mademoiselle, vous serez un jour la plus heureuse de toutes les femmes ; et vous le méritez bien.
Que veut dire mon émilie ?
Ne vois-je pas, n' entends-je pas ici tous les jours ce que milord L et les deux dames ont entrepris de faire réussir ? Et ma femme de chambre ne m' apprend-elle pas quels sont les voeux et l' attente de toute la maison ?
Et qu' attend-on, que désire-t-on, mon émilie ?
Ne vois-je pas que mon tuteur vous aime ?
Vous le croyez, émilie ?
Si je le crois ! Il faudroit ne pas voir combien chaque mot paroît l' attacher lorsqu' il vous entend.
Pure imagination, ma chère.
Ho, vous n' avez pas observé ses yeux comme moi, lorsqu' il est avec vous ! Il m' est arrivé aussi d' observer quelquefois les vôtres ; mais je n' y ai pas remarqué les mêmes mouvemens que dans les siens. Je suis sûre qu' il vous aime. (ces derniers mots furent encore suivis d' un soupir).
Mais pourquoi soupirez-vous, mon émilie ?
Si j' avois le bonheur d' être aussi bien que vous le

p202

pensez, dans l' estime de ce charmant homme,
me porteriez-vous envie, ma chère ?
Envie ? Moi ! Moi, vous porter envie ? Non,
en vérité. Quelle raison en aurois-je ? ...
mais, chère Miss Byron, dites-moi à présent...
je vous en prie, dites-moi si vous aimez mon
tuteur.
Vous savez qu' il est aimé de tout le monde.
Vous, mon émilie, ne l' aimez-vous pas ?
Oh ! Je l' aime parfaitement. Mais vous, mademoiselle,
vous l' aimez avec des espérances qui
ne conviennent qu' à vous. De grâce, un peu de
confiance pour votre émilie. Mon tuteur n' en
saura jamais rien. Je vous conjure de me l' avouer.
Vous ne sauriez croire combien vous m' obligerez
par cette faveur. Elle me donnera une plus haute
idée de moi-même.
Voulez-vous, émilie, me promettre autant
de franchise que vous m' en demandez ?
Je vous le promets.
J' avoue, ma chère, que j' ai beaucoup d' estime
pour votre tuteur.
D' estime ! Est-ce là le terme ? Ah ! Miss Byron,
toute jeune que je suis, je sais bien que l' estime
n' est pas de l' amour.
Eh bien, je veux être sincère avec mon émilie ;
mais à condition que personne ne saura jamais
que je vous fais une confidence de cette nature.

p203

Je préférerois votre tuteur, ma chère, à un roi
dans toute sa gloire.
Et je le préférerois aussi, mademoiselle, si
j' étois Miss Byron. Je voudrois vous ressembler
en tout.
Aimable innocence ! Mais dites-moi, Miss
Jervins, voudriez-vous que je n' eusse pas ces
sentimens pour votre tuteur ? Vous savez qu' il
est le mien aussi, et qu' il m' en a tenu lieu dans la
plus importante occasion qui pût jamais arriver
pour moi.
Le vouloir ! Souhaiter que Miss Byron fût une
ingrate ? Non, non. (un soupir suivit encore).
Pourquoi donc mon émilie soupire-t-elle ?
Elle m' avoit promis de la franchise.
Je vous le promets encore. Mais, dans la
vérité, j' ignore moi-même pourquoi je soupire.
Je souhaiterois que mon tuteur fût le plus heureux

des hommes : je voudrois, mademoiselle,
que vous fussiez la plus heureuse de toutes les
femmes ; et c' est ce que vous ne pouvez être tous
deux que l' un dans l' autre. Il me semble néanmoins
qu' il y a quelqu' obstacle qui s' oppose à
votre bonheur mutuel ; et je m' imagine que ma
peine vient de là. Je ne suis pas sûre néanmoins
qu' elle en vienne uniquement. Non, je ne sais
pas d' où elle vient. Si je le savois, je vous le
dirois, mademoiselle. Mais j' ai quelquefois des

p204

palpitations de coeur, qui me coupent la respiration,
je n' y comprends rien. Je me sens ici
comme un poids, qui me fait soupirer ; et mes
soupirs me font plaisir, apparemment parce qu' ils
me soulagent. D' où cela peut-il venir ? (elle
s' arrêta en me regardant).
Continuez, ma chère. Votre description est
charmante.
J' achèverai volontiers. Si quelqu' un s' empresse,
comme il est arrivé la dernière fois à ma femme
de chambre, de nous venir dire miss, miss, miss,
votre tuteur est arrivé ; je tombe aussi-tôt dans
une agitation ! Il me semble que mon coeur s' enfle
jusqu' à ne pouvoir tenir dans mon sein. Je suis
forcée de m' asseoir, et l' haleine me manque,
comme si j' avois monté, en courant par un chemin
difficile. Pendant une demi-heure entière,
je demeure si tremblante, que je n' ai pas la force
d' aller au-devant de mon tuteur, quoique je sois
fort impatiente de le voir. Et puis, l' entendre
qui me plaint d' un ton si doux, d' avoir une
malheureuse mère, qui m' appelle son émilie...
ne trouvez-vous pas que le son de sa voix est
d' une douceur extrême ? La vôtre est si douce
aussi, mademoiselle ! Tout le monde dit que dans
vos plus simples discours, votre voix est d' une
mélodie... Anne m' assure alors...
petite flatteuse ! Vous me charmez.

p205

Je ne sais point flatter, mademoiselle. Ne
m' appelez point flatteuse. Non, je suis la
sincérité même.
Oui, je vous crois sincère ; mais vous excitez
ma vanité, chère miss. Je ne vous reproche pas

de me dire ce qu' on pense de moi ; mais je me fais un reproche à moi-même d' y être trop sensible.
Continuez, s' il vous plaît. Anne, disiez-vous, assure alors...
elle m' assure que toutes ces émotions extraordinaires sont des signes d' amour. Folle créature.
Ce qu' elle dit néanmoins n' est pas impossible ; mais ce n' est pas un amour tel qu' elle paroît l' entendre, tel qu' elle prétend l' avoir senti dans ses jours critiques ; c' est le nom bizarre qu' elle leur donne ; et par lesquels elle dit qu' elle a passé deux ou trois ans plus tard que moi. Premièrement, je suis fort jeune, vous le savez, mademoiselle ; je ne fais que sortir de l' enfance. Je n' ai jamais eu de mère, ni de soeur, ni de compagne de mon sexe. Les filles de Madame Lane, qu' étoient-elles pour moi ? Elles me regardoient comme un enfant, et je n' étois rien de plus. D' ailleurs, j' aime à la vérité mon tuteur ; mais c' est avec autant de respect que s' il étoit mon père. Jamais je n' ai eu la moindre pensée, qui n' ait été accompagnée d' une profonde vénération pour lui, telle que je me souviens de l' avoir eue pour mon père.

p206

Cependant, ma chère, vous n' avez jamais senti aucune de ces palpitations, dont vous avez parlé, lorsqu' on vous avertissoit du retour de votre père après quelques jours d' absence.
Non. Je conviens que cela n' est jamais arrivé. Et quoique je me sois toujours réjouie de voir mon tuteur, lorsqu' il venoit chez Madame Lane, je ne me souviens pas que mes agitations aient jamais été si violentes que les dernières. Aussi, j' en suis surprise moi-même. Ne pourriez-vous pas m' en dire la cause ?
N' êtes-vous pas pénétrée, chère Lucie, de tendresse et de pitié pour cette aimable fille !
Ma chère émilie, ne doutez pas que ce ne soient des symptômes...
de quoi, mademoiselle ? (en m' interrompant). Dites-le moi sincérement, je ne vous cacherai pas une seule pensée de mon coeur.
Oui, si je vous encourage, ma chère.
Dites donc, mademoiselle !
Des symptômes d' amour, je n' en doute point ; et d' un amour capable de troubler votre repos...
non, (en m' interrompant encore) non, mademoiselle, il est impossible. Si c' étoit ce que vous pensez, mademoiselle, je n' aurois plus la hardiesse de paroître devant vous. Le ciel m' est

témoin que c' est vous, vous seule, que je voudrois

p207

voir miladi Grandisson. Je n' ai qu' une
crainte...
eh, quelle crainte ?
Que l' amitié de mon tuteur ne diminue pour
moi, lorsqu' il sera marié.
Craignez-vous que sa femme ne s' efforce de
resserer un coeur aussi vaste que le sien ?
Non, si cette femme étoit vous. Mais mademoiselle,
(en baissant les yeux) excusez ma folie !
Il ne me prendroit plus la main avec autant de
bonté qu' il fait à présent. Ses regards n' auroient
plus cette tendresse que je dois à la pitié qu' il a
de ma situation. Il ne m' appelleroit plus son
émilie. Il n' exigeroit plus de tout le monde, les
mêmes égards pour sa pupille.
Ma chère, vous n' êtes plus un enfant. S' il
demeure quelque tems sans se marier, comptez
que toute l' affection que vous avez vue jusqu' à
présent pour vous sur ses lèvres, se retirera
bientôt au fond de son coeur. Vous devez attendre ce
changement de sa prudence. Et vous même, ma
chère, vous lui en donnerez l' exemple, vous
serez plus réservée à l' extérieur, que vous ne
l' avez été dans un autre âge.
Ah ! Mademoiselle, que me dites-vous ? Quand
j' aurois vingt ans, je mourrois de chagrin, s' il
cessoit de me traiter avec la même tendresse. Si
je lui donne sujet de me croire indiscrète, téméraire,

p208

importune, je consens alors qu' il m' appelle
l' émilie de tout autre, et qu' il me renonce
pour la sienne.
Vos idées, ma chère, changeront auparavant.
Hé bien, je ne souhaite pas de vivre lorsque
ce changement doit arriver. Songe, mademoiselle,
que ma seule consolation, dans le malheur où
m' a jetté ma mère, est d' avoir un tuteur
si aimable et si vertueux, de m' entendre
nommer son émilie, de me voir aimée de lui
comme sa fille. Dites-moi, mademoiselle, si vous
étiez miladi Grandisson, m' envieriez-vous ces
témoignages de sa compassion et de son amitié ?
Non, ma chère ; non, si je connois bien mon

propre coeur.
Et m' accorderiez-vous la permission de vivre avec vous ? Dites, mademoiselle, à présent que vous savez tout ; me permettriez-vous de vivre avec vous et mon tuteur ! C' est une question que j' avois déjà pensé à vous faire ; mais la crainte et la confusion m' ont retenue jusqu' à ce que vous ayez eu la bonté de m' encourager.
Je vous assure que j' y consentirois volontiers, si votre tuteur n' y faisoit pas d' objection.
Ho ! Ce n' est point assez, ma chère Miss Byron. Seriez-vous mon sincère, mon ardent avocat auprès de lui ? Il est certain qu' il ne vous refuseroit rien. Seriez-vous disposée... je vais

p209

vous dire, mademoiselle, comme il faudroit s' y prendre... seriez-vous disposée à lui dire :
" voyez-vous, sir Charles, cette petite fille, cette émilie est d' un fort bon naturel. Sa fortune est considérable. On peut lui tendre des piéges. Elle n' a point d' autre père que vous. La pauvre petite, (je suppose que pour l' attendrir vous me donneriez des noms touchans), la pauvre petite n' a point de mère, ou se trouve plus malheureuse que si elle n' en avoit point. Quel meilleur parti voyez-vous pour elle, que de la laisser vivre avec nous ? Je serai sa protectrice, son amie, sa maman. Oui, mademoiselle, (en s' interrompant) permettez que je me choisisse une maman. Ne laissez point une malheureuse fille sans mère, si vous pouvez lui en donner une. Je suis sûre que toute mon étude sera de vous donner du plaisir, et que jamais je ne vous causerai de peine. Vous direz donc à sir Charles : j' insiste là-dessus, M Grandisson. Nous ferons le bonheur de cette pauvre orpheline. On lui a parlé des artifices des hommes, pour faire tomber les riches héritieres dans leurs piéges. Cette crainte et celle qui regarde sa mère, la font trembler continuellement. Elle seroit tranquille avec nous " . Chère, chère Miss Byron ? Vous êtes touchée en ma

p210

faveur... (qui ne l' auroit point été de ses

tendresses enfantines ? Elle jeta ses bras autour de moi). Je vois que vous êtes touchée... je ferai gloire d' être à votre suite. Je serai votre femme de chambre, s' il le faut. J' aiderai à vous parer, et à vous rendre chaque jour plus aimable aux yeux de mon tuteur.
Je ne pus soutenir toutes ces idées. C' est assez ; c' est assez, mon aimable, ma tendre et généreuse émilie ! Si mon sort devenoit tel que vous le dites, vous ne me demandez rien que mon coeur ne fût toujours prêt à vous accorder ; vous n' auriez pas un désir dont le succès ne me devînt aussi cher qu' à vous-même. Je l' ai pressée contre mon sein, tandis qu' elle continuoit de me serrer de ses deux bras.
Je vous fatigue peut-être, reprit-elle. Pour le monde entier, je ne voudrois pas causer la moindre peine à ma jeune maman. Permettez qu' à l' avenir je vous donne ce nom. Maman, comme on me l' a expliqué, est un nom plus tendre que celui même de mère. L' infortunée Madame Jervins, ou Madame Ohara, si cette qualité lui fait plaisir, ne sera que mère. Un enfant ne doit pas renoncer la sienne, quoiqu' elle renonce elle-même, ou qu' elle fasse pis que de renoncer son enfant.

Il est tems que je me retire, émilie.
Dites donc, *mon émilie* ?
Mon émilie, ma très-chère émilie ! Vous m' avez guérie de l' envie de dormir pour toute cette nuit.
ô je suis donc fâchée...
non, ne le soyez de rien. Vous m' avez causé quelque peine, il est vrai ; mais c' est la plus douce peine qui soit jamais entrée dans un coeur. J' admire tant de bonté, tant d' innocence, des sentimens si généreux ! C' est un bonheur pour moi de connoître un coeur tel que le vôtre.
Que vous augmentez mon ravissement ! (et ses bras recommencèrent à me serrer). Mais pourquoi vous retirer si-tôt ?
Il le faut, ma chère. Je ne puis demeurer plus long-tems. Mais comptez qu' émilie sera toujours chère à mon coeur. Je m' efforcerai de contribuer au bonheur de sa vie, et tous ses désirs seront secondés par les miens.
Je suis donc bien sûre de vivre avec vous et mon tuteur. (et tombant à genoux, les bras en cercle autour des miens). Fasse le ciel, pour

mon intérêt comme pour le vôtre, que vous
soyez bientôt la plus heureuse des femmes, par
votre mariage avec le meilleur des hommes,
avec mon tuteur ! Joignez votre prière à la

p212

mienne. *dites amen,* mademoiselle, et que le
ciel vous comble de tous ses biens.
J' eus peine à me retirer de ses bras. ô mon
amour ! Je ne puis soutenir vos charmans transports.
Et je me hâtai de reprendre le chemin de
ma chambre. Elle me suivit ; elle prit ma main
pour la baiser ardemment. Vous n' êtes pas fâchée,
mademoiselle ? Dites que vous ne l' êtes
point. Je ne vous quitterai pas sans cette assurance.
Fâchée, mon amour ! Eh ! Qui pourroit l' être
contre vous ? Que vous m' avez causé d' émotion
par vos tendres...
je suis contente, si je ne vous ai point offensée...
mais dites encore une fois *mon émilie* .
Dites, bon soir, *mon émilie, mon amour* et tous
ces tendres noms que vous prononcez d' un ton
si charmant. Donnez-moi votre bénédiction,
comme si vous étiez ma chère maman, et je vous
quitterai, et je m' imaginerai que je vais dormir
avec les anges.
Les anges devroient être sans cesse autour de
mon émilie. Que le ciel bénisse mon émilie !
Bon soir. Que votre sommeil soit doux et paisible !
Je lui donnai un, deux, trois baisers avec
toute la tendresse qu' elle m' avoit inspirée pour
elle, et je doublai le pas pour m' éloigner. Mais
elle demeura sur sa porte, me conduisant des

p213

yeux avec de profondes révérences, chaque fois
que je tournois la tête pour la voir encore.
En réfléchissant, dans ma retraite, sur tout ce
que cette chère fille m' avoit dit, et sur
l' incertitude de mon sort, je me trouvai la tête
remplie de tant de pensées différentes, que pendant
toute la nuit je n' ai pu fermer les yeux. Je me
suis levée avant le jour ; et dans l' agitation d' un
sujet si touchant, qui ne cessoit point de... je
n' ai point eu d' autre ressource que ma plume.
Vous, chère Lucie, et vous, ma chère grand-maman,
ma tante, mon oncle, faites plus que

de me permettre, ordonnez-moi, pressez-moi de vous mener mon émilie, si l' on m' en fait la proposition. Cependant je ne vous la ménerai point, si vous ne me promettez tous de prendre pour elle autant de tendresse et de bonté que vous en avez pour moi.

LETTRE 53

Miss Byron, à Miss Selby.
lundi, 20 mars.
L' active, l' infatigable bonté de sir Charles Grandisson me jette, ma chère Lucie, dans un étonnement que je ne puis exprimer. Je vous envoie

p214

deux nouvelles lettres que le bon docteur Barlet nous a communiquées, et qui contiennent le récit de ce que sir Charles a fait pour son oncle. Il vient de lui rendre un service de père. Connoissez-vous rien de plus étrange ? Mais il est né pour obliger tout le monde. Le docteur nous a dit qu' ayant obtenu de lui, depuis que Miss Grandisson a paru le désirer, la liberté de nous faire voir quelques endroits de ses lettres, il n' en pouvoit faire un meilleur usage que pour nous lire les deux dernières, parce qu' elles regardent proprement une affaire de famille. Après nous les avoir lues, il est passé dans son cabinet, où je l' ai suivi, et j' ai obtenu la permission de les transcrire pour vous. Je ne pouvois vous donner une juste idée de la prudence, de la générosité, de la justice et du désintéressement qui règnent dans ces lettres, sans les transcrire entièrement. Mais, Lucie, que je trouve d' autres observations à faire ! Eh ! Malheureusement elles sont plus mortifiantes. N' en faisons qu' une aujourd' hui, c' est que si sir Charles m' offroit volontairement sa main, je ne sais si je devrois l' accepter. Croyez-vous que si j' étois à lui, je ne vécusse pas dans la crainte continuelle d' en être séparée, ne fût-ce que par le coup inévitable qui menace tous les enfans des hommes ! Et quel tourment qu' une telle vie !

p217

LETTRE 54

Miss Byron, à Miss Selby.
vendredi, 24 mars.
Sir Charles est arrivé ce matin. Au moment qu' il est entré, un rayon de lumière a paru se répandre sur tous les visages.
Il a fait à tout le monde des excuses d' une si longue absence, sur-tout pendant que je suis à Colnebroke ; ce sont ses expressions, qu' il a civilement accompagnées d' une profonde inclination vers moi. Je me suis figuré qu' elles avoient été suivies d' un soupir et d' un regard tendre. Mais je n' ai pas eu la hardiesse de demander à Miss Grandisson, si elle avoit apperçu quelque chose de particulier dans les complimens qu' il m' a faits. Je m' imagine que c' est sa politesse, qui ne lui a pas permis de m' adresser directement ses excuses, parce qu' il n' a pas voulu faire supposer que

j' eusse attendu son retour. Je n' ai pas été fâchée non plus qu' il ne m' ait pas nommée sa troisième soeur. Voyez, Lucie, comment le doute fait peser sur les moindres circonstances.
Au fond, je n' étois pas contente que son absence durât si long-tems ; et dans les réflexions que je faisois là-dessus, je me suis sentie portée une fois à retourner à Londres ; et peut-être m' y serois-je déterminée, si je m' étois crue assez importante pour lui causer un peu de chagrin par mon départ. Femmes ! Femmes ! S' écriera ici mon oncle : je ne me vante point d' être supérieure à tous les petits foibles de mon sexe. Mais aussi-tôt que je l' ai vu, tous mes dégoûts se sont dissipés. Après l' affaire d' Anderson, celle de Danby et celle de milord W il a paru dans un jour plus brillant à mes yeux, qu' un héros couvert de lauriers, qui retourneroit dans son char de triomphe, avec une foule de princes captifs à sa suite. Combien le caractère d' ami du genre humain n' est-il pas plus glorieux que celui de vainqueur des nations.
Ma chère émilie n' a pu se défendre d' un généreux embarras, en se rappelant les peines qu' elle a causées à son meilleur ami, quoiqu' elle ignore encore la visite que sa mère lui a rendue avec Ohara et Salmonet. Il m' a remerciée de ce qu' il nomme la bonté que j' ai eue de dérober émilie

p219

à sa mère, dont la vue l' auroit jetée dans une excessive frayeur ; et milord a reçu aussi des remercîmens de la tendresse qu' il a marquée dans cette occasion pour sa pupille.
On lui a donné la lettre que Madame Jervins avoit laissée pour sa fille. Il l' a presentée à Miss émilie, sans la lire. Mais elle la lui a rendue aussi-tôt, avec tant de grâce, que ne pouvant refuser de la prendre, il lui a dit qu' ils la liroient donc ensemble. Cette lettre a donné occasion au docteur de lui apprendre qu' il nous avoit communiqué plusieurs endroits des siennes.
J' approuve, sans doute, a-t-il répondu, tout ce que le docteur a fait ; mais que pensent mes soeurs des conditions que j' ai mises à la correspondance qu' elles désirent ? Miladi a déclaré naturellement qu' elle seroit charmée de voir tout ce qu' il écrivoit au docteur ; mais qu' elle ne pouvoit s' engager à rendre lettre pour lettre. Pourquoi donc, a-t' il demandé ? Miss Charlotte s' est hâtée de répondre, que la lecture des lettres de Miss Byron leur avoit ôté le courage d' écrire. J' ambitionne beaucoup, a-t-il répliqué, d' obtenir une faveur qui n' a pas été refusée à milord L. De deux frères, mademoiselle, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, exclurez vous l' un d' une confiance que vous avez eue pour l' autre ?
Des frères, Lucie ! Je ne l' ai pas trouvé si

p220

aimable dans ce moment, que lorsqu' il est arrivé. Cependant je suis demeurée dans quelque embarras, et je ne sais quelle auroit été ma réponse, si Miss Grandisson ne m' avoit soulagée, en lui offrant d' obtenir pour lui la communication de mes lettres, s' il vouloit s' engager aussi à nous laisser voir celles qu' il avoit écrites à M Barlet, dans le même espace de tems, et lettre pour lettre. Il a demandé si mon consentement étoit sûr à cette condition. Je me suis défendue assez long-tems ; mais les instances de ses soeurs, et peut-être ma curiosité, l' ont emporté sur ma résistance. Miss Grandisson s' est chargée de l' exécution de ce traité.
On est revenu à la lettre de Madame Jervins.
Il a poussé sa chaise près d' émilie, qu' il a nommée sa chère fille, et l' enfant de sa compassion.
Vous êtes appelée, lui a-t-il dit, à de glorieuses

épreuves ; et jusqu' à présent, elles vous ont fait honneur. Je souhaiterois que cette infortunée fût capable de la moitié seulement de l' honnêteté qu' elle est sûre de trouver dans vos dispositions. Mais lisons sa lettre.
Il l' a tirée de sa poche. émilie, qui s' étoit levée, étoit debout près de lui, s' essuyant les yeux, et s' efforçant de vaincre son émotion. Après avoir ouvert la lettre, il a passé le bras autour de sa pupille. Sûrement, Lucie, il est le

p221

plus tendre, comme le plus brave des hommes. Que ne donnerois-je pas d' une peinture qui représenteroit une partie du feu et de la tendresse qui brilloient dans ses regards, pendant qu' il les jetoit, tantôt sur la lettre, et tantôt sur émilie ? Malheureuse femme ! A-t-il dit deux ou trois fois, en lisant des yeux. Après avoir achevé : vous la lirez, ma chère, a-t-il repris. J' y trouve quelques sentimens maternels. Vous reconnoîtrez une mère, dans toutes les occasions où vous aurez le bonheur de la retrouver.
Je l' ai crue prête à lui jeter les deux bras autour du cou ; et je suis sûre que sa seule modestie l' a retenue. ô mon cher tuteur ! S' est-elle écriée d' un ton aussi tendre que ses regards et ses larmes. Vous voulez donc que je la lise : je vais me retirer dans ma chambre pour vous obéir.
Il s' est levé, il a pris sa main ; et s' approchant de moi, il l' a mise dans la mienne. Ayez la bonté, mademoiselle, m' a-t-il dit, de fortifier le coeur de cette chère fille, pendant une lecture qui ne peut manquer de l' attendrir. Il m' a donné la lettre. Son compliment m' a rendue fière. Je suis passée avec émilie dans le cabinet voisin, où elle a lu la lettre de sa mère ; mais ce n' a pas été tout d' un coup, ni sans être souvent interrompue par ses larmes ; et plus d' une fois elle m' a jeté les bras autour du cou, dans

p222

le transport d' une douleur muette, qui lui faisoit chercher comme un refuge. Je lui ai donné mille noms tendres. Mais je ne pouvois parler beaucoup. La lettre me touchoit vivement moi-même.
On m' accorde la permission de vous l' envoyer.

Ma chère émilie.
S' il vous reste un peu d' amour et de respect pour une malheureuse mère, dont les fautes ont été barbarement exagérées, dans la vue de justifier le mauvais traitement qu' elle a reçu d' un mari qui n' étoit pas sans reproches, je vous conjure de me venir voir dans ma nouvelle demeure de Dean-Street, ou de me faire dire dans quel autre lieu je puis vous aller voir moi-même.
Cette prière suppose qu' on ne m' accorde point la liberté de vous entretenir à Colnebroke, où je sais que vous êtes depuis quelques jours. Je ne puis me persuader que votre tuteur, qui passe pour honnête homme, soit capable de vous refuser une permission qu' il doit à la justice autant qu' à son honneur ; du moins si vous la demandez avec un peu d' instances, comme vous y êtes obligée, si vous avez pour moi la moitié de la tendresse que j' ai pour vous, puis-je douter que vous n' y soyez disposée ? Je ne le puis. L' impatience

que j' ai de vous voir est extrême. Il me tarde de vous serrer dans mes bras ; et j' ai promis au major Ohara que vous ne ferez pas difficulté de le nommer votre père. C' est un homme d' une des meilleures maisons d' Irlande, un brave et digne officier qui est capable de soutenir les droits d' une femme injuriée, s' il y est forcé, mais qui souhaite de terminer par des voies paisibles.
On me parle avantageusement de vos progrès, émilie, et j' apprends que vous êtes fort bien partagée du côté de la taille et de la figure.
ô chère émilie ! N' est-il pas bien douloureux pour moi que ces lumières me viennent de la bouche d' autrui, et qu' il ne me soit pas permis de vous voir, d' admirer les perfections de ma fille qui doivent répandre tant de joie dans mon coeur, et qui produiront sûrement cet effet, malgré les indignes traitemens qu' on ne m' a point épargnés ? Mais vous, émilie, méprisez-vous celle qui vous a portée dans son sein ? Il est bien terrible qu' avec une fortune telle que votre père l' a laissée, je sois réduite à la pauvreté et à la dépendance, et qu' ensuite on en prenne droit de me mépriser. Ma fille ! Ma chère fille ! Si vous êtes du nombre de ceux qui méprisent votre mère, si vous êtes élevée dans ces cruelles maximes, quel sera mon sort, malgré les heureuses

p224

espérances que je dois concevoir de mon nouveau mariage ! Quelle autre attente sera la mienne, que celle d' une vie amère, et d' une mort que votre ingratitude ne manquera point de hâter ? Une mère n' a pas long-tems la force de soutenir les mépris de sa fille ; et dans cette triste supposition, votre grande fortune ne vous mettra point à couvert des jugemens de dieu. Mais j' espère mieux de mon émilie, pour son indigente et malheureuse mère.
Hélène Ohara.
Miss Grandisson est venue à nous. Elle a serré dans ses bras la pupille de son frère, et nous appelant ses deux amours, elle nous a fait rentrer dans la chambre voisine. Il m' a paru que sir Charles avoit avoué, dans notre absence, la visite qu' il avoit reçue de M et Madame Ohara, et qu' il se reprochoit de s' être laissé un peu emporter par son juste ressentiment. Miss Jervins lui a rendu la lettre de sa mère ; et tournant derrière lui, elle s' est appuyée sur le dos de son fauteuil, tandis que relisant la lettre, il a fait quelques observations dont je crois pouvoir me rappeler les termes.
" une malheureuse mère, dont les fautes ont été barbarement exagérées... " le père de

p225

mon émilie étoit un mari fort indulgent. Il avoit pardonné à cette malheureuse femme des crimes que peu d' hommes seroient capables d' oublier. C' étoit un mariage d' inclination. Il étoit passionné pour elle. La facilité avec laquelle il avoit fermé les yeux sur ses premiers égaremens, n' avoit servi qu' à l' endurcir. Lorsqu' il eut reconnu l' impossibilité de vivre avec elle, il changea plusieurs fois de demeure, dans la seule vue de l' éviter. Enfin, menacé de plusieurs attentats, qu' il eut le bonheur de découvrir, il prit le parti de quitter l' Angleterre pour continuer son commerce dans les pays étrangers, après avoir eu, néanmoins, l' attention d' assurer à sa femme une honnête subsistance.
Elle profita de son absence pour se livrer à toutes sortes de désordres. Ensuite, elle entreprit de le suivre. Je l' avois connu à Florence.
Il m' avoit paru fort honnête homme, capable des meilleurs sentimens, et toujours prêt à marquer

cette disposition par ses services et ses bienfaits.
De tous ceux dont il étoit connu, sa
femme étoit la seule qui ne l' aimât point. Elle
le pressoit alors d' abandonner leur fille à ses
soins, en promettant de répondre à cette complaisance
par une meilleure conduite. Son motif
étoit l' intérêt. On commençoit à juger que cette
jeune personne seroit une riche héritière. J' étois

p226

avec M Jervins, dans la première visite qu' elle lui
rendit à Livourne ; et quoiqu' on ne m' eût pas
fait une peinture avantageuse de son caractère,
je me sentis porté à la servir. Elle avoit les
dehors imposans. Je m' imaginai que la plus
mauvaise femme ne pouvoit être une mauvaise
mère ; et la bonté de M Jervins ne le faisoit
parler d' elle qu' avec beaucoup de ménagement.
Mais elle ne sauva pas long-tems les apparences.
Tout le comptoir anglois de Livourne fut
témoin de ses excès. Elle étoit livrée particulièrement
à celui qui laisse une femme sans défense,
et qui entraîne tous les vices en faisant
disparoître une grâce qui est non-seulement la
gloire, mais comme la sauve-garde de son sexe.
On m' assure qu' elle est aujourd' hui moins sujette
à l' ivresse. Je serois charmé de lui voir donner
la moindre espérance de réformation. L' effet de
cette odieuse habitude fut de la rendre insensible
à la honte ; elle se déshonora ouvertement par
les débauches les plus emportées.
Il n' y avoit que l' intérêt d' un ami, et la justice
que je dois à son caractère, qui pussent m' engager
dans cette fâcheuse explication. Pardonnez,
mon émilie. Mais ne prendrai-je pas la
défense de votre père ? Je n' ai pas dit tout ce
que je sais de sa femme. Cependant elle a la
hardiesse d' écrire " que ses fautes ont été

p227

barbarement exagérées, dans la vue de justifier le
mauvais traitement qu' elle a reçu d' un mari, "
qui n' étoit pas, dit-elle, sans reproches. Le mauvais
traitement d' un mari ! L' effrontée ! D' où lui
vient cette audace ? Elle savoit que je lirois sa
lettre. Elle sait que j' ai sous ma garde des aveux
d' ingratitude et de méchanceté, signés de sa

propre main, et des témoignages authentiques
de la bonté de M Jervins.
Il s' est levé en voyant le visage de sa pupille
inondé de larmes ; il lui a pris la main. Mais,
mon émilie, a-t-il continué, vous n' avez que
des sujets de joie dans le souvenir de votre père.
C' étoit un honnête homme, dans le sens le plus
étendu de ce terme. à l' égard de sa femme, il
n' a jamais eu qu' un défaut qui est l' excès de son
indulgence. Dirai-je qu' après l' avoir vue plusieurs
fois au pouvoir d' un autre, abandonnée,
rejetée par des amans aussi méprisables qu' elle,
il ne fit pas difficulté de la reprendre ? Elle
obtint de sa pitié ce qu' elle ne pouvoit plus
attendre de son amour ; et dans cette humiliation
même, elle n' en usa pas mieux avec un homme auquel
il étoit plus facile de pardonner que de punir.
C' est avec douleur que je rappelle d' affreuses
circonstances ; mais la mémoire de mon ami,
je le répète, ne doit pas être blessée par des
impostures. Combien de fois l' ai-je vu pleurer

des excès de sa femme, pendant qu' elle en faisoit
gloire ? Je ne condamne point vos larmes,
chère émilie ; mais je veux les essuyer.
Il a pris le mouchoir de sa pupille, et lui en a
tendrement essuyé les joues. J' en ai dit assez,
a-t-il repris, pour la justification de votre père.
Passons à d' autres endroits de la lettre qui vous
affligeront moins.
Votre mère vous demande une visite. Elle est,
dit-elle, dans une extrême impatience de vous
voir et de vous serrer dans ses bras. Elle vous
félicite sur vos progrès. Elle vous recommande
pathétiquement de ne pas la mépriser... ma
chère fille, vous recevrez sa visite. Le choix du
lieu dépendra d' elle-même, pourvu que je sois
présent. Je vous ai toujours dit que vous devez
mettre de la distinction entre le crime et celle
qui s' en est noircie. L' un mérite votre horreur,
l' autre a droit à votre pitié. Dites, ma chère,
êtes-vous disposée à voir votre mère ; je le
souhaite... que les coupables mêmes ne se plaignent
point que nous manquions de bonté pour
eux. Il y a des fautes dont la punition appartient
au ciel, et contre les suites desquelles il
nous suffit d' être en garde. Vous êtes ici sous
une protection qui ne vous laisse rien à redouter.
Mon émilie peut-elle oublier les terreurs de la
dernière entrevue, et se sent-elle capable, en

p229

ma présence, de se mettre paisiblement aux genoux
de sa mère ?
Miss émil. j' exécuterai, monsieur, tout ce
que vous m' ordonnerez.
Sir Ch. il faut que vous répondiez à sa
lettre. Invitez-la respectueusement à se rendre
chez votre tuteur. Mon avis n' est point que vous
alliez chez elle. Cependant, si votre inclination
vous y porte, et si c' est absolument sa volonté,
je consens à vous accompagner.
Miss ém. mais, monsieur, dois-je reconnoître
son mari pour mon père ?
Sir Ch. laissez-moi ce soin, ma chère. Les
petites difficultés nous arrêteront peu. Nous ne
donnerons rien à l' orgueil. Mais je veux être
sûr qu' ils sont réellement mariés. Il n' est pas
impossible que d' un côté, l' amorce de la pension
annuelle, et de l' autre, l' espérance d' une sorte
de protection, ne leur aient fait envisager à tous
deux quelque avantage dans les apparences d' une
vie plus régulière. Si votre mère commence à
sauver les dehors, c' est un point gagné pour
l' avenir.
Miss ém. je suivrai fidellement tous vos
ordres.
Sir Ch. j' ai, ma chère, un conseil à vous
donner. S' ils sont mariés en effet, et si l' on peut
se promettre d' eux une conduite supportable,

p230

vous leur ferez, s' il vous plaît, un présent honnête,
tel que votre fortune vous le permet ; et
vous leur ferez espérer qu' il sera renouvelé tous
les ans, si M Ohara continue d' en user civilement
avec votre mère. Elle se plaint d' être pauvre
et dépendante : *pauvre !* c' est donc sa faute.
Elle n' a pas apporté deux cens livres sterlings à
votre père. L' ingrate ! Je crois vous avoir dit
qu' il l' épousa par inclination. Avec deux cens
guinées, qui lui sont payées réguliérement, elle
ne doit pas être pauvre. Mais *dépendante* , elle
doit l' être. Votre père lui auroit fait une pension
plus forte, s' il n' eût appris, par une longue
expérience, que c' étoit lui donner de nouvelles armes
contre elle-même. J' ai trouvé, depuis sa mort,
cette déclaration dans ses papiers ; et c' est la
connoissance que j' ai de ses intentions, qui me porte
à vous donner le conseil que je répète ; s' il y a

quelque espérance de réformation, je vous ouvrirai
les voies, ma chère, pour vous faire honneur
à vous-même de votre générosité ; et je
prendrai sur moi l' avis de la restreindre à la
supposition d' une bonne conduite, autant pour leur
propre intérêt que pour le vôtre.
Miss ém. ô monsieur, que j' admire votre
bonté ! Vous m' inspirez du courage. Je souhaite
à présent de voir ma malheureuse mère, dans
l' espérance qu' elle me donnera le pouvoir de

contribuer au bonheur de sa vie. Fasse le ciel
qu' elle soit mariée, et qu' elle ait les plus justes
droits à tout ce que vous me conseillerez de
faire pour elle.
Sir Ch. je doute que ce M Ohara soit l' homme
pour lequel il se donne. Mais il peut avoir vécu
assez long-tems, pour reconnoître ses folies.
à l' égard de votre mère, quels efforts n' ai-je pas
déjà faits pour la servir ? J' avois perdu l' espoir
de la faire rentrer dans elle-même ; mais je
souhaite que nous la trouvions réellement mariée.
Cette tentative sera la dernière. écrivez-lui,
ma chère. Cependant ne lui dites rien de
notre intention. Si elle n' est point mariée, les
choses demeureront sur le même pied.
émilie s' est hâtée de monter à sa chambre,
d' où elle est bientôt revenue avec le billet suivant.
Madame,
je vous supplie de croire que j' ai pour ma
mère tout le respect que je lui dois. Vous réjouissez
mon coeur, en m' assurant que vous m' aimez.
Mon tuteur est si bon, qu' il n' a point
attendu que je lui aie demandé la permission de
vous écrire pour me la donner, avec celle de
vous faire savoir qu' il me présentera lui-même

à vous le jour qu' il vous plaira de choisir pour
m' accorder l' occasion de vous rendre mes devoirs
dans sa maison de Saint James-Squarre.
Permettez moi d' espérer, ma chère maman,
que vous ne serez pas aussi fâchée contre moi que
vous avez paru l' être, la dernière fois que je vous
ai vue chez Madame Lane. Vous me trouverez
tous les sentimens qu' un enfant doit à sa mère ;

car je suis, et je serai toujours, votre très-humble
et très-respectueuse fille,
émilie Jervins.
La générosité de sir Charles lui a fait marquer
quelque scrupule sur le dernier article du billet.
Il n' a pas jugé qu' après une lettre telle que celle
de la mère, il fallût lui rappeler des emportemens
qu' elle souhaitoit peut-être d' oublier. J' étois
de son avis : mais les deux soeurs ont demandé si
instamment qu' émilie ne changeât rien à ces
quatre lignes, ne fût-ce que pour la garantir d' une
nouvelle scène, en faisant honte à Madame
Jervins de la dernière, que sir Charles s' est rendu
à leur opinion.
émilie s' est retirée pour aller transcrire son
billet ; et les deux dames étant appelées par leurs
soins domestiques, je suis montée au cabinet
du docteur à qui je dérobe quelquefois un
quart-d' heure, pour tirer de lui quelques nouvelles

connoissances d' histoire et de géographie. Je n' y
avois pas été long-tems, lorsque sir Charles y
est entré. Il vouloit sortir après m' avoir apperçue.
M Barlet l' a pressé de s' arrêter un moment.
Je suis demeurée interdite ; je ne m' attendois
point à cette surprise. Pourquoi rougir,
s' il vous plaît, d' être surprise avec le docteur ?
Mais je dois ajouter que sir Charles m' a paru
aussi dans quelque embarras. Vous me retenez,
a-t-il dit au docteur ; j' y consens : cependant si
vous étiez sur quelque sujet que ma présence
interrompe, je me croirois incommode, et je
vais me retirer.
Nous avons fini notre sujet, a répondu le
docteur, et nous en commencions un autre.
J' allois parler de Miss Jervins. Ne lui trouvez-vous
pas un excellent naturel, m' a demandé sir
Charles ? Je l' ai assuré que je ne connoissois rien
de plus aimable. La conversation a duré quelques
momens sur les chagrins que lui cause sa
mère ; et m' attendant à quelque ouverture sur
le dessein de nous la confier en Northampton-Shire,
mon coeur palpitoit de la manière dont
ce plan seroit proposé, et de celle dont je devois
le recevoir ; sur-tout lorsqu' on ne devoit pas
supposer que j' en eusse la moindre connoissance.
Qu' auroit-ce été, si j' avois eu la foiblesse de lire

la lettre ? Mais on n' a pas dit un mot qui regardât mon voyage.
Je commence à craindre, chère Lucie, qu' il n' ait changé de résolution, s' il a jamais eu cette idée. Il me semble que je souhaite plus vivement d' avoir émilie avec nous, que je ne me serois jamais crue capable. Que l' apparence des choses est différente, lorsqu' elles ne sont point en notre pouvoir, et lorsque nous sommes persuadés qu' elles dépendent de nous.
Mais je ne vois pas la moindre raison d' espérer que ce qui vous flatteroit le plus arrive jamais. Je ne puis qu' y faire.
Cette petite flatteuse d' émilie me disoit qu' elle avoit remarqué, dans ses yeux et dans ses manières, tous les signes d' un vif attachement pour moi ! Mais je n' y vois aucun fondement. Il me paroît certain que ses affections sont engagées. Qu' il soit heureux, quels que puissent être ses engagemens ! Pendant son absence, encouragée comme je l' étois par ses soeurs et par milord... je pensois assez avantageusement de moi-même ; mais à présent que je l' ai devant les yeux, je lui vois tant de qualités brillantes, que mon humilité l' emporte sur mon ambition.
Mon ambition, ai-je dit. Oui, ma chère.
N' est-ce pas le propre de cette passion que nous

avons la folie d' appeler noble, de nous faire exalter son objet, tandis qu' elle nous porte à nous ravaler nous-même ? La fortune me manque du moins ! à la vérité j' entends dire à sir Charles que ce n' est pas le point capital pour lui, et qu' il est assez riche de son propre bien. Il ne faut pas douter que les devoirs n' augmentent avec les richesses. On peut être aussi bon, par conséquent, avec un bien médiocre qu' avec une fortune plus considérable ; et la bonté n' est-elle pas une partie essentielle du bonheur ? Dans quelque degré de la vie qu' on se suppose, a-t-on d' autre intérêt que de savoir s' y renfermer humblement, et d' en remplir les devoirs ? Mais qui peut souhaiter, par de vaines considérations d' amour propre, de resserrer le pouvoir d' un homme si généreux ? Son bonheur doit croître à chaque occasion qu' il aura d' exercer sa bonté. Non, chère Lucie, je ne vois aucune raison de nous flatter.
Sir Charles se réjouit d' un billet qu' il vient de

recevoir, par lequel sir Hargrave remet, à la semaine prochaine, la partie de dîner dans sa maison de la forêt de Windsor.

LETTRE 55

p236

Miss Byron, à Miss Selby.
le tems ne m' ayant pas permis d' achever la lettre, il me reste de la matière pour en faire une seconde.
J' ai laissé sir Charles avec le docteur Barlet. Ils vouloient me retenir plus long-tems ; mais j' ai fait réflexion qu' il pouvoit paroître étrange aux dames de me trouver avec lui dans le cabinet du docteur. Milord et les deux soeurs s' étoient déjà rassemblés. Henriette, m' a dit Miss Grandisson en me voyant arriver, nous sommes résolues de faire aujourd' hui tous nos efforts pour pénétrer dans le coeur de mon frère. Il faut que vous soyez présente et que vous y mêliez quelques mots. Nous verrons si le docteur nous trompe, lorsqu' il nous assure que mon frère est le moins réservé des hommes.
M Barlet est entré au même moment. Je crois, docteur, lui a dit miladi L que nous suivrons votre conseil, et que nous ferons à mon frère toutes les questions qui nous viendront à l' esprit, sur ses engagemens dans les pays étrangers. Elle n' avoit point achevé, lorsque sir Charles a paru. Il s' est assis auprès de moi ; et je

p237

crois avoir observé qu' il me regardoit avec un mêlange de respect et d' amitié.
Miss Grandisson a commencé fort adroitement par rappeler la lettre qui regarde milord W dont elle a dit à son frère que le docteur nous avoit lu quelques articles. Elle souhaitoit beaucoup, a-t-elle ajouté, de savoir sur qui sir Charles avoit jeté les yeux pour en faire la femme de leur oncle.
Il a répondu qu' avant que de la nommer, il souhaitoit lui-même d' avoir quelques momens d' entretien avec elle ; qu' il étoit sûr qu' elle

seroit approuvée de ses soeurs, si elle acceptoit les offres de milord ; et son dessein étoit de lui endre une visite en revenant du château de Grandisson. Ensuite il a proposé à Miss Charlotte de l' accompagner dans ce voyage, qu' il ne pouvoit différer plus long-tems, parce qu' il devoit assister à l' ouverture de sa nouvelle église. Cette partie sera si courte, a-t-il dit à milord et miladi L que je ne vous propose pas d' en être aussi. Je compte arriver vendredi prochain, pour revenir le mardi d' après.
Miss Grand. je crois, mon frère, que je vous prierai de m' excuser. Si vous deviez passer huit ou quinze jours dans votre terre, je vous accompagnerois volontiers, et je m' imagine que milord et miladi L seroient aussi du voyage.

p238

Sir Charles. je suis obligé de me trouver à Londres d' aujourd' hui en huit jours ; mais vous pourriez passer au château de Grandisson le tems que vous désirez. Vous trouverez des amusemens dans le voisinage. Votre cousin y sera ; il fera les honneurs du canton ; et si je juge de vos sentimens par la liberté avec laquelle vous le traitez, peut-être est-il mieux dans votre coeur que vous ne pensez vous-même.
Miss Grand. votre servante, monsieur ; mais j' aurai mon tour. De grâce, sir Charles, puis-je vous demander... nous sommes ici entre frères et soeurs.
Sir Ch. (en souriant). Doucement, Charlotte ; si c' est par représailles que vous me faites des questions, je ne réponds point.
Miss Grand. par représailles ! ... pas tout-à-fait non plus. Mais suivant la lettre que M Barlet nous a lue, lorsque milord W vous a proposé de penser au mariage, vos réponses nous ont fait craindre que vous n' y ayez point d' inclination.
Miladi L. vous n' êtes pas cérémonieuse, Charlotte.
(sérieusement, Lucie, elle m' a fait trembler).
Miss Grand. pourquoi des cérémonies entre de si proches parens !

p239

Sir Ch. écoutons, Charlotte.
Miss Grand. je voudrois donc vous demander, monsieur, si votre dessein n' est pas de vous marier un jour ?
Sir Ch. oui, Charlotte, c' est mon dessein. Je ne me croirai point heureux, si je n' obtiens quelque jour la main d' une femme aimable. (je crains bien, Lucie, d' avoir marqué visiblement du trouble. Je ne savois...)
Miss Grand. fort bien, monsieur... et de grâce encore, n' avez-vous pas vu, soit en Angleterre, soit ailleurs, la femme que vous souhaiteriez de pouvoir nommer la vôtre ? Soyez sans crainte, mon frère. Vous m' avertirez lorsque je deviendrai impertinente.
Sir Ch. vous ne sauriez l' être, Charlotte. Si vous voulez savoir quelque chose de moi, la plus agréable voie que vous puissiez prendre, est d' aller droit au but.
Miss Grand. hé bien, si je ne puis être impertinente, si vous aimez qu' on aille au but par le plus court chemin, et si vous avez de l' inclination pour le mariage, pourquoi, s' il vous plaît, vous êtes-vous refusé aux propositions de milord W en faveur de miladi Françoise N de miladi Anne S et de je ne sais combien d' autres ?
Sir Ch. les amis de la première de ces deux

dames ont manqué de générosité avec mon père. Toute sa famille a trop fait valoir le crédit et le titre du sien. Je n' ai pas voulu me mettre dans la dépendance d' un homme public. Mon bonheur, autant qu' il est possible, sera fixé dans ma sphère. J' ai des passions vives ; je ne suis pas sans ambition. Si j' avois lâché les rènes à la dernière, tout jeune que je suis, ma tranquillité dépendroit à présent des caprices d' autrui. Cette réponse, Charlotte, vous satisfait-elle pour miladi Françoise ?
Miss Grand. assez ; et d' autant plus qu' il y a une jeune personne que j' aurois préférée à miladi Françoise.
(j' ai pensé, ma chère, que je ne devois pas être présente à cette conversation : milord L m' a regardée ; milord L n' auroit pas dû me regarder. Les dames ne l' ont pas fait).
Sir Ch. et ! Qui est-elle ?
Miss Grand. miladi Anne S vous le savez. Puis-je demander, monsieur, pourquoi

cette ouverture n' a pas eu de succès ?
Sir Ch. miladi Anne est une personne de mérite, je n' en doute point ; mais sa fortune auroit été mon principal motif, si je lui avois adressé mes soins ; et jamais cette seule vue ne m' a conduit deux fois chez une femme.
Miss Grand. ainsi, monsieur, je suppose

p241

que c' est à quelque dame étrangère que vos soins se sont adressés.
Sir Ch. j' avois cru, Charlotte, que votre curiosité ne s' étendoit qu' aux dames d' Angleterre.
Miss Grand. pardonnez-moi, monsieur ; elle regarde toutes les femmes sans distinction de pays, s' il y en a quelqu' une en effet qui ait donné de l' éloignement à mon frère pour les offres qu' on lui a faites ici, et contre lesquelles nous ne connoissons point d' objection ; mais vous me laissez entrevoir que quelque étrangère...
Sir Ch. (l' interrompant). J' espère, Charlotte, que si votre tour revient, vous serez aussi naturelle dans vos réponses, que vous l' êtes dans vos questions.
Miss Grand. votre exemple, monsieur, sera ma règle.
Sir Ch. n' ai-je pas répondu nettement sur toutes les personnes que vous avez nommées ?
Miss Grand. je ne m' en plains pas, monsieur. Mais n' avez-vous pas vu des femmes dans les pays étrangers pour lesquelles vous ayez eu plus de goût que pour celles déjà nommées ? Répondez à cette question.
Sir Ch. j' en ai vu, Charlotte, non-seulement dans les pays étrangers, mais en Angleterre aussi.
Miss Grand. je ne sais ce que je dois dire

p242

là-dessus... mais de grâce, monsieur, n' avez-vous pas vu d' étrangère qui ait fait plus d' impression sur vous qu' aucune dame d' Angleterre ?
Sir Ch. non. Mais apprenez-moi, Charlotte, à quoi tendent toutes ces questions ?
Miss Grand. uniquement, mon frère, à vous faire connoître que nous sommes impatientes de vous voir heureusement marié, et que nous craignons que votre éloignement pour

les propositions qu' on vous fait, ne vienne de quelqu' autre attachement. Voilà tout.
Milord L. voilà tout, cher frère.
Miladi L. à présent, si sir Charles vouloit satisfaire notre curiosité !
(croyez-vous, Lucie, que toute ma présence d' esprit m' ait jamais été plus nécessaire ? Sir Charles a soupiré. Il est demeuré quelques momens sans répondre).
Sir Charles. vous êtes trop bonnes, trop généreuses, de souhaiter si ardemment de me voir marié. J' ai vu la personne que je crois seule capable, entre toutes les femmes du monde, de me rendre véritablement heureux.
(il a rougi ; il a baissé la vue. Pourquoi rougir, sir Charles ? Pourquoi baisser la vue ? L' heureuse personne n' étoit pas présente... l' étoit-elle ? Ah ! Non, non, non).

p243

Sir Ch. vous reste-t-il d' autres questions à me faire ?
Miss Grand. une seule. Cette personne est-elle étrangère ?
Avec quel empressement tout le monde, excepté moi, l' a regardé ici pour attendre sa réponse. Il a réellement hésité. Enfin, il a dit à Charlotte, qu' il la prioit de l' excuser, s' il se dispensoit de répondre à une question qui lui causoit quelque embarras, parce qu' elle conduisoit à d' autres explications qu' il ne pouvoit actuellement se donner à lui-même, et sans lesquelles la réponse seroit inutile. Pourquoi donc ? Ai-je pensé.
Milord L. nous serions fâchés, sir Charles, de vous causer la moindre peine. Cependant...
Sir Ch. hé bien, cependant... continuez, cher milord.
Milord L. tandis que j' étois à Florence, on parla beaucoup...
Sir Ch. d' une dame de cette ville qui se nomme Olivia ? J' en conviens ; elle a mille qualités estimables. Mais je n' ai jamais rien desiré d' elle : elle m' a fait trop d' honneur. Je ne la nommerois pas si facilement, si elle avoit apporté plus de soin elle-même à cacher la distinction dont elle m' honoroit. Mais j' ose m' assurer, milord, que vous rendrez justice à sa réputation,

p244

et que vous n' avez jamais entendu blâmer, dans sa conduite qu' un excès de prévention pour un étranger.
Milord L. votre caractère, sir Charles, faisoit honneur à son goût.
Sir Ch. partialité fraternelle, milord. Mais indépendamment de cette dame, avec laquelle je n' ai pas eu la moindre liaison, j' avoue que mon repos a beaucoup souffert d' un tendre défaut que la nature a mis dans ma constitution, et sans lequel néanmoins je ne voudrois pas être.
émilie, touchée du ton dont il a prononcé ces derniers mots, n' a pu retenir ses larmes. Un soupir qu' elle s' est efforcée d' étouffer, ayant attiré notre attention sur elle, sir Charles s' est levé ; il a pris sa main, il a voulu savoir pourquoi son émilie pleuroit. Parce que vous, lui a-t-elle répondu, qui méritez si bien d' être heureux, vous ne le paroissez pas. Les tendres exemples, Lucie, sont contagieux ; j' ai eu beaucoup de peine à ne pas pleurer aussi.
Il a consolé son émilie avec une vive bonté.
Mon malheur, lui a-t-il dit, ne vient que de celui des autres. Sans cet obstacle, je serois heureux dans moi-même, parce que je m' accommode aux maux que je ne puis éviter, et que je me fais, autant qu' il est possible, une vertu de

la nécessité. Mais, Charlotte, voyez combien vous nous avez rendus graves. Il est tems de quitter un sujet trop sérieux.
Il est tems de le quitter ! La dernière question lui cause quelqu' embarras, parce qu' elle conduit à d' autres explications, qu' il ne peut se donner actuellement à lui-même.
Quoi qu' il en soit, je vous demande, ma chère, avant que de continuer mon sujet, ce que vous croyez pouvoir conclure de tout ce que vous avez lu jusqu' ici. S' il est lui-même dans les tourmens de l' incertitude, il mérite moins de blâme que de pitié. Mais ne pensez-vous pas qu' il auroit dû nous dire si la dame étoit étrangère ou non ? Comment pouvoit-il savoir quelle seroit la question qui viendroit après ?
J' ai eu l' assurance de demander ensuite à Miss Grandisson, s' il y avoit eu quelque chose à recueillir de ses yeux, lorsqu' il a parlé de cette femme qu' il préféroit à toutes les autres ? J' étois assise près de lui, et Miss Grandisson vis-à-vis de

nous. Elle m' a dit qu' elle ne savoit quel jugement
porter, mais que soit étrangère ou angloise,
son frère avoit une femme dans le coeur,
et qu' elle croyoit lui voir tous les symptomes de
l' amour.
Je suis de l' opinion de Charlotte. Des sentimens
si tendres, tant de douceur dans les manières,

p246

tant d' harmonie dans la voix ! C' est à l' amour
qu' il a toutes ces obligations ; et ne doutez
point que la dame ne soit étrangère. Il seroit
bien étrange que dans l' espace de sept ou huit ans,
un homme tel que lui n' eût point engagé son
coeur, sur tout à l' âge qui est proprement le règne
des passions. Mais que veut-il dire, lorsqu' il se
plaint " de ce que son repos a souffert par un
tendre défaut dans sa constitution ? " il parle
sans doute de sa compassion pour quelque malheureux
objet. Je retournerai dans peu de jours
à la ville ; je m' y préparerai à me jeter
incessamment dans les bras de mes chers amis de
Northampton-Shire ; sans quoi j' augmenterai le
nombre de ceux qui ont troublé son repos.
Mais n' est-il pas bien surprenant qu' il n' ait pu
dire si la dame est étrangère ou non ? Docteur
Barlet, vous êtes dans l' erreur. Sir Charles n' est
pas aussi réservé que vous le pensez. Et vous,
émilie, chère petite flatteuse ! Comment avez-vous
pu me dire que vous avez toujours observé
ses yeux, et que vous les avez toujours vu
tendrement inclinés vers moi ? Oui, peut-être
s' occupoit-il alors à faire, entre les traits de son
étrangère et les miens, des comparaisons qui
n' étoient point à mon avantage.
Mais cette Olivia, chère Lucie. Il faut que
je me procure un peu plus d' information. Rien,

p247

dit-il, à désirer d' elle. Malheureuse femme ! Il
me semble que je suis portée à la plaindre.
Passons, passons à la suite de mon sujet.
Je voudrois lui trouver quelque défaut : c' est
une chose cruelle de se voir comme forcée de
se fâcher contre un homme dans lequel on ne
voit rien à blâmer. Cependant vous l' allez voir
de mauvaise humeur. N' êtes-vous pas impatiente,

Lucie, de savoir comment sir Charles
s' y prend lorsqu' il est de mauvaise humeur.
à présent, Charlotte, a-t-il repris (comme
s' il eût pleinement répondu aux questions de sa
soeur ; oh ! Ces hommes, Lucie !), permettez
que je vous interroge à mon tour. Je reçus
hier une visite de milord G. Quelles sont
vos vues, ma chère, par rapport à lui ? Mais
peut-être aimeriez-vous mieux que cette affaire
fût traitée en particulier. Passons dans le cabinet.
Miss Grand. je regrette, sir Charles, de ne
vous avoir pas proposé aussi de passer dans le
cabinet. Peut-être m' auriez-vous donné plus
d' éclaircissement que je ne puis me vanter d' en
avoir reçu.
Sir Ch. je suis prêt à sortir avec vous, si
vous le souhaitez ; et j' écouterai avec plaisir toute
autre question.
Miss Grand. pour moi, monsieur, il n' y en

p248

a point à laquelle je ne sois prête à répondre
devant cette chère compagnie.
Sir Ch. vous savez, Charlotte, ce que je
vous ai demandé.
Miss Grand. que me conseilleriez-vous dans
cette affaire ?
Sir Ch. je n' ai qu' un conseil à vous donner ;
c' est de refuser ou d' agréer les offres de milord
G, si vous êtes sûre de vos propres dispositions.
Miss Grand. je crois, mon frère, que vous
avez envie de vous défaire de moi ?
Sir Ch. vous agréez donc la recherche de
milord G ?
Miss Grand. cette conséquence est-elle juste,
monsieur ?
Sir Ch. vous ne supposeriez pas autrement,
que je pense à me séparer de vous. Mais venez,
chère Charlotte, passons dans le cabinet. Je
conçois qu' il est difficile à une femme de répondre
directement à ces questions en compagnie,
sans en excepter celle de ses plus chers amis.
Miss Grand. je puis répondre ici à toute
question qui regardera milord G.
Sir Ch. votre dessein n' est donc pas de
rejeter ses offres ?
Miss Grand. je ne vois pas que cette
conséquence soit plus juste que l' autre.

p249

Sir Ch. elle est juste, du moins, si j' entends quelque chose au langage des femmes.
Miss Grand. j' avois cru mon frère trop poli, pour faire des réflexions injurieuses à mon sexe.
Sir Ch. quoi ! C' est une injure de dire que j' entends quelque chose au langage des femmes.
Miss Grand. c' en est une, dans le sens que vous l' avez dit.
Sir Ch. hé bien, employez donc un langage qui ne vous expose pas à ces interprétations.
Miss Grand. je crains, cher frère, que vous ne soyez mécontent du mien. Je répondrai plus directement.
Sir Ch. c' est ce que je désire, chère Charlotte. J' ai promis à milord G de lui procurer une réponse.
Miss Grand. la veut-il concise, monsieur ? Est-ce oui ou non qu' il demande ?
Sir Ch. prenez un peu de confiance en moi, Charlotte. Vous le pouvez, malgré toutes vos délicatesses.
Miss Grand. me refusez-vous votre conseil ?
Sir Ch. je vous en donne un ; c' est de suivre votre inclination.
Miss Grand. supposez que si je connoissois la vôtre, elle emporteroit la balance.
Sir Ch. cette balance est-elle égale ?

p250

Miss Grand. c' est ce que je ne dis pas non plus.
Sir Ch. congédiez donc milord G.
Miss Grand. en vérité, mon frère, vous êtes fâché contre moi.
Sir Ch. (s' adressant à moi). Je suis sûr, Miss Byron, que sur les points de cette nature, je trouverai en vous une soeur bien différente, quand j' aurai le plaisir de lire vos lettres. M Reves m' a dit un jour qu' après avoir une fois consulté votre coeur, vous ne teniez jamais personne en suspens.
Miss Grand. mais que sais-je, mon frère, si j' ai consulté le mien.
Sir Ch. alors tout change : je n' ajoute pas un mot. Seulement, lorsque vous vous serez consultée, je vous demande en grâce de me communiquer vos intentions, pour me donner le pouvoir de vous servir.
Miss Grand. je suis avec les meilleurs amis que j' aie au monde. Milord, quel est votre avis ?

Sir Charles ne me paroît pas disposé à me donner le sien.
Sir Ch. c' est uniquement par égard à vos inclinations.
Milord L. j' ai très-bonne opinion de milord G. Quelle est la vôtre, ma chère ? (en s' adressant à sa femme).

p251

Miladi L. je juge très bien de lui. Quelle est la vôtre, Miss Byron ?
Miss Byron. il me semble que Miss Grandisson ne doit consulter qu' elle-même dans cette occasion. Si son coeur n' objecte rien contre milord G je m' imagine qu' elle ne doit craindre les objections de personne.
Miss Grand. expliquez-vous, expliquez-vous, chère Henriette.
Sir Ch. Miss Byron s' explique avec la pénétration et la prudence qui ne l' abandonnent jamais. Si je suis assez heureux pour interpréter son sentiment en donnant le mien, les voici tous deux : milord G est d' un excellent naturel et d' une humeur fort douce ; il fera le bonheur d' une femme qui aura quelque prudence, quand elle y joindroit un peu de caprice. Charlotte est d' une vivacité extraordinaire : elle aime la plaisanterie presqu' autant qu' elle aime ses amis...
Miss Grand. comment, mon frère !
Sir Ch. et milord G ne la contraindra point là-dessus. Les jalousies de mérite ne conviennent point à l' état du mariage. J' ai connu un poëte, dont la haine commença pour sa femme, sur ce qu' il entendit assurer qu' elle faisoit mieux des vers que lui. Mais que Charlotte reconnoisse les bonnes qualités de son mari, je lui réponds

p252

qu' il lui accordera celles qu' elle possède, et que leur bonheur naîtra de cette déférence mutuelle.
Miss Grand. ainsi, je comprends que si je devenois la femme de milord G, il ne faudroit rien lui contester sur les insectes et les papillons.
Sir Ch. milord pourra perdre le goût de ces *colifichets* , lorsqu' il en aura un plus précieux pour s' amuser. Pardon, Charlotte ; mais tout ce

que vous m' avez dit jusqu' à présent ne sent-il pas un peu le colifichet ?
Miss Grand. les épithètes de *précieux* , de *jeune* , de *joli* , font passer les termes les plus durs.
Sir Ch. mais le chevalier Watkins est-il plus de votre goût que milord G ?
Miss Grand. je ne le crois pas : je n' ai pas si bonne opinion de son naturel.
Sir Ch. je suis ravi, Charlotte, que vous fassiez ces distinctions.
Miss Grand. parce que vous les croyez nécessaires apparemment pour une femme qui pense au mariage.
Sir Ch. j' ai reçu de lui une lettre, à laquelle je ne puis me dispenser de répondre. Il me presse de le servir auprès de vous. Me direz-vous,

p253

chère soeur, (en lui donnant la lettre) ce que je dois lui écrire ?
Miss Grand. (après l' avoir parcourue).
Comment ? Le pauvre homme est fort amoureux. Mais j' aurois trop de peine à lui apprendre l' orthographe. Cependant il se vante de savoir le françois et l' italien sur le bout du doigt.
(elle commençoit à mettre la lettre en pièces).
Sir Ch. je m' y oppose, Charlotte : rendez-moi, s' il vous plaît, cette lettre. Une femme n' a jamais droit de tourner en ridicule un amant qui lui déplaît. Si son indifférence pour lui vient de la haute opinion qu' elle a d' elle-même, elle lui doit de la pitié ; mais quelles que soient ses idées, celle qui blesse doit guérir. M Watkins peut s' adresser à cent femmes, auxquelles ses richesses et la figure qu' il fait dans le monde, feront pardonner son orthographe.
Miss Grand. la saison de la jalousie s' approche. On n' est pas fâché d' avoir quelquefois en public un ou deux soupirans, à sa suite. Peut-être n' ai-je pas encore assez vu les deux miens, pour me déterminer en faveur de l' un ou de l' autre. N' est-il pas permis, puisqu' aucun des deux n' est d' un mérite brillant, de chercher à les voir sous différens jours, pour se mettre en état de juger lequel est le plus supportable ; et pour attendre s' il ne

p254

s' offrira pas quelqu' autre personnage qui me déplaise encore moins.
(elle a fait cette réponse de son air le plus folâtre, quoique le sujet fût si sérieux, et que son frère ne souhaitât pas moins sérieusement de connoître ses inclinations). Sir Charles s' est tourné vers milord L, et lui a dit gravement qu' il s' étonnoit que leur cousin Everard fît un si long séjour au château de Grandisson. Miss Charlotte a fort bien senti que cette diversion la regardoit. Elle lui a fait des excuses : il a continué, sans y faire attention : l' esprit, milord, est une arme dangereuse ; mais convenez que celui qui ne peut briller qu' aux dépens d' autrui, n' a pas une espèce d' esprit dont on doive tirer vanité. La demoiselle qui est vis-à-vis de moi, comment se nomme-t-elle ? Et moi qui suis proche de vous, nous sommes tombés dans une singulière méprise. Je l' ai prise pour ma soeur Charlotte ; elle m' a pris pour notre cousin Everard. Tout le monde a senti la sévérité de ce discours. Pour moi, il m' a pénétrée, comme s' il eût été adressé à moi-même. Un langage si dur dans la bouche de sir Charles, et prononcé d' un air si glaçant ! Je n' aurois pas voulu, dans ce moment, être Miss Grandisson pour le monde entier. Elle ne savoit de quel côté jeter les yeux. Miladi L a paru

vivement touchée pour sa soeur : l' aimable femme ! Elles avoient toutes deux les larmes aux yeux.
à la fin, Miss Charlotte s' est levée : je veux, monsieur, a-t-elle dit à son frère, ôter de vos yeux la cause de l' erreur. Lorsque je pourrai rectifier ma méprise, et vous ramener votre soeur, j' espère que vous la recevrez avec votre indulgence ordinaire.
Sir Ch. (se hâtant de saisir sa main). Ma Charlotte ! Chère soeur ! Point de ressentiment contre moi. J' aime votre esprit ; mais lorsque je vous demandois de l' attention pour un sujet sérieux, un sujet qui concerne le bonheur de votre vie, et par conséquent de la mienne, j' ai souffert impatiemment qu' il vous soit échappé des railleries qui ne conviennent qu' à une femme sans principes, et je n' ai pu m' empêcher de souhaiter qu' elles fussent sorties d' une autre bouche que la vôtre. Distinguons les tems, les occasions, ma chère Charlotte.
Miss Grand. c' est assez, monsieur, je

reconnois ma folie. Permettez que je me retire.
Sir Ch. vous retirer ? C' est moi, Charlotte,
qui vais vous laisser libre un moment, pour recevoir
les consolations que vos amis sont disposés
à vous donner. émilie, j' ai deux mots à vous dire,
ma chère.
Elle a volé vers lui. Ils sont sortis ensemble.

p256

Voyez, a dit Miss Grandisson, il prend cette
petite fille avec lui, pour lui faire tirer une
leçon de mon extravagance. Le docteur Barlet s' est
retiré en silence. Miladi a témoigné le chagrin
qu' elle ressentoit pour sa soeur ; mais elle ne lui
a pas dissimulé qu' elle avoit poussé les choses trop
loin. Milord l' a blâmée aussi, en lui représentant
que leur frère avoit pris long-tems patience ; que
l' affaire étoit des plus sérieuses, et qu' il s' y
étoit engagé fort sérieusement. ô Miss Byron,
a-t-il interrompu en me regardant, quel plaisir ne
prendra-t-il pas à lire vos lettres, lorsqu' il y
verra votre conduite pour cette foule d' adorateurs
que vous étiez résolue de ne pas écouter !
Oui, oui, Henriette, dit Miss Grandisson,
vous brillerez aux dépens de la pauvre Charlotte ;
mais, puisque j' ai perdu les bonnes grâces de mon
frère, puissiez-vous en jouir à ma place ! Ce que
j' ose bien promettre, c' est que je ne lui donnerai
jamais sujet de me reprocher que je le prends
pour mon cousin Everard. Mais ai-je poussé
l' extravagance bien loin ? Parlez franchement,
Henriette. Ai-je été fort extravagante ? Je lui ai
répondu qu' elle s' étoit égarée depuis le premier
mot jusqu' au dernier : que j' avois d' abord
tremblé pour elle ; mais qu' en l' entendant parler des
soupirans qu' elle vouloit avoir à sa suite, et des
nouvelles conquêtes qu' elle sembloit se proposer,

p257

je l' aurois volontiers grondée, si je n' avois été
retenue par la présence de son frère. Me le
pardonnerez-vous ? Lui ai-je dit à l' oreille, votre
langage étoit celui d' une franche coquette, et l' air
y répondoit parfaitement. En vérité, chère
Charlotte, vous ne vous êtes jamais tant oubliée.
Ainsi, tout le monde est contre moi, a-t-elle
repris. Il faut que je sois bien coupable en effet,

le tems, l' occasion, ma soeur, lui a dit milord L étoient mal choisis. Si le sujet avoit été moins important, sir Charles auroit tourné vos vivacités en plaisanterie, comme il a toujours fait. C' est-à-dire, a-t-elle répliqué, que tout ce qui lui déplaît, ou qui ne lui ressemble pas, est blâmable. Il est fort heureux, du caractère qu' il s' est établi.

Miladi L a fait remarquer qu' au milieu de son mécontentement, il n' avoit point oublié qu' il étoit frère ; et qu' en disant qu' il s' agissoit du bonheur de Charlotte, il avoit ajouté, *et par conséquent du mien* .

Je dois faire une autre remarque à l' honneur de sir Charles, a repris milord L et j' espère, ma soeur, qu' elle ne vous offensera point. Il n' a pas touché, le moins du monde, à l' aventure dont il vous a tirée, quoiqu' étant si récente, le souvenir doive lui en être fort présent. C' est une marque évidente qu' il ne pense point à vous blesser,

et qu' il n' a pas d' autre vue que de vous servir.

Il me semble, milord, a-t-elle répondu, en rougissant, que vous auriez pu m' épargner cette réflexion. Je ne vois point ce qui oblige l' un de mes deux frères à rappeler ce que l' autre a la bonté de laisser dans l' oubli. En un mot, milord, je n' ai point de remercîmens à vous faire pour votre remarque.

Cette réponse a touché l' excellente miladi L. Elle a prié Charlotte de ne pas blâmer son mari.

Vous perdriez ma pitié, lui a-t-elle dit. Ne sommes-nous pas unis tous quatre dans une même cause ? Et nos coeurs ne doivent-ils pas s' ouvrir avec liberté ?

Bon ! S' est écriée l' autre. J' ai donc à présent la femme et le mari sur les bras. Plût au grand dieu du ciel que je fusse mariée, pour avoir quelqu' un dans mon parti ? Mais dites, Henriette, ai-je tort encore une fois.

Je m' imagine, chère Miss Grandisson, lui ai-je répondu, que ce que vous avez dit à milord n' étoit qu' un badinage : et dans cette supposition, votre seul tort est de l' avoir dit d' un air trop sérieux.

Fort bien, fort bien, a-t-elle interrompu. Prêtez-moi du moins votre secours, pour me tirer de ce nouvel embarras. Je ne suis pas heureuse aujourd' hui. Il est fâcheux pour moi que mon

p259

badinage n' ait pas l' air badin. Cependant miladi n' est-elle pas tombée dans la même faute ? Ne m' a-t-elle pas corrigée d' un air trop grave ?
Je passe volontiers condamnation, lui a répondu miladi L. Mais, chère soeur, vous ne devez pas vous priver, par vos saillies, des avis tendres et sincères d' un des meilleurs coeurs du monde. (milord, qu' elle a regardé avec complaisance, a baissé la tête vers elle avec la même affection. Heureux couple) !
Comme j' espère de vivre, a repris Miss Grandisson, je me suis flattée, pendant que la main de sir Charles s' appesantissoit sur moi, que vous aviez tous pitié de ma situation. Ce qu' il a dit en sortant semble marquer qu' il le pensoit lui-même ; mais vos yeux m' ont furieusement détrompée.
Milord L. je vous assure que j' ai eu sincèrement pitié de vous ; mais pourquoi de la pitié pour ma soeur, si je n' eusse pas cru qu' elle avoit tort ?
Miss Grand. votre servante, milord. Vos distinctions sont délicates.
Miladi L. ne sont-elles pas justes, Charlotte ?
Miss Grand. sans doute, miladi, et je vois que votre motif étoit le même. Je vous supplie donc tous deux de *ne me pas priver* de votre

p260

pitié. J' ai la vôtre aussi, Henriette, et par le même motif.
Miss Byr. (pour faire passer cette réponse.) j' aime ce ton, chère Charlotte ; il vous sied à merveille. C' est ce qui s' appelle une aimable plaisanterie.
Là-dessus, miladi L a dit en riant, que c' étoit une jolie preuve du repentir de Charlotte ; mais quoiqu' elle parût de fort bonne humeur, sa réflexion n' a pas été bien reçue. Charlotte est sortie aussi-tôt. Nous l' avons entendue à son clavessin, et nous nous sommes levés tous pour la suivre. émilie est survenue. Miss Grandisson s' est avancée vers elle, et lui a demandé si toutes ses fautes ne lui avoient pas été proposées pour leçon ? En vérité, mademoiselle, a répondu cette petite, mon tuteur ne m' a dit qu' un mot qui vous regarde, et le voici " j' aime ma soeur ; elle a de charmantes qualités. Qui n' a pas quelques défauts ? Vous venez de voir, mon

émilie, qu' en voulant un peu la gronder, je
lui ai parlé trop durement moi-même " .
Que le ciel bénisse à jamais mon frère ! S' est
écriée Miss Grandisson, dans une espèce de
transport. à présent, sa bonté me rend odieuse à
moi-même.
Elle a prié émilie de donner un air de clavessin,
qui nous a bientôt ramené sir Charles. Il est entré

p261

d' un visage aussi serein que s' il n' étoit rien arrivé.
Miss Grandisson a voulu commencer des apologies.
Il lui a dit tendrement ; oublions nos fautes
mutuelles, chère Charlotte : et lorsqu' on est
venu avertir que le dîner étoit servi, il lui a
présenté la main pour la conduire jusqu' à sa
chaise.
Quelle supériorité ! Je la trouve insupportable.
Cet étrange homme ne fera-t-il rien mal-à-propos ?
Rien qui blesse la bonté, la justice, ou la
décence ? Si je lui voyois faire du moins quelqu' effort
pour se contraindre, pour étouffer ses
mouvemens, je lui supposerois des intervalles de
foiblesse. S' il est homme, s' il est né comme nous
avec les défauts de son espèce, ne peut-il prendre
un air de maître et des manières impérieuses,
dans un lieu où il est respecté jusqu' à la crainte,
et où il n' a besoin que d' un signe de tête pour
être obéi ? Ne peut-il être hautain avec les
domestiques, pour faire appercevoir qu' il est
mécontent des maîtres ? Non ! Il lui est naturel d' être
bon, naturel d' être juste. Toutes ses pensées,
tous ses sentimens se rapportent à faire le bien ;
et jamais il ne lui est entré dans l' esprit de
blesser ou de nuire.
Après le dîner, Miss Grandisson m' a mis entre
les mains le paquet de lettres que j' avois consenti
de laisser lire à sir Charles. En le recevant

p262

de moi, il l' a baisé avec un air de galanterie,
qui m' a paru convenir à l' occasion. ô vanité de
ma nièce ! Crois-je entendre dire à mon oncle.
Je ne sais, Lucie ; mais je crois m' appercevoir
que sir Charles prend un plaisir extrême à
m' entendre louer ; et milord, et les deux soeurs, ne
perdent aucune occasion de parler de votre Henriette

avec bonté ; mais ne pouvoit-il répondre
à Miss Charlotte, lorsqu' elle lui a demandé si
sa favorite étoit étrangère ou non ?
Il nous a quittés de fort bonne heure après le
souper, et Miss Grandisson, me voyant un peu
rêveuse, m' a dit qu' elle parieroit sa vie que je
croyois son frère parti pour lire mes lettres.
Vous ne vous trompez pas, a-t-elle ajouté ; car
il me l' a fait entendre en se retirant ; mais soyez
sans crainte, Henriette, vous ne courez aucun
risque.
Miladi prétend que sur toutes sortes de sujets,
les notions de son frère et les miennes
sont exactement semblables. Cependant, Lucie,
lorsqu' on a sa cause sous les yeux du juge, le
coeur n' est pas sans un peu d' agitation. D' un côté
d' où pourroient venir mes craintes ? Si son coeur
est au pouvoir d' une étrangère, que m' importe
l' opinion qu' il aura de mes lettres ? Elle m' importe
néanmoins : on est sensible à l' estime de
ceux auxquels on ne peut refuser la sienne.

p264

LETTRE 56

Miss Byron, à Miss Selby.
vendredi 24 mars.
La conférence, ma chère, cette conférence
que j' attendois en tremblant, vient de finir. Et
quel en est le résultat ? Vous en jugerez par toutes
les circonstances que vous allez lire. Miss
Grandisson et ses amans n' ont pas été nos seuls sujets

p265

comptez que je vous reverrai bientôt, chère
Lucie ; mais, malgré tout ce qui s' est passé, je ne
laisserai pas d' être exacte sur les détails. Eh ! Que
s' est-il passé ? Lisez, ma chère.
Sir Charles nous a tenu compagnie à déjeûner.
Il est entré d' un air fort grave ; mais bientôt
la gravité a fait place aux accompagnemens
ordinaires de son visage, qui sont la douceur et la
bonté.
Milord lui a témoigné l' inquiétude où nous
étions depuis hier au soir, sur les nouveaux sujets

de peine qu' il avoit trouvés dans ses lettres.
émilie, sans ouvrir les lèvres, a fait lire la sienne
dans ses yeux. Miss Grandisson a pris une
contenance sérieuse. Miladi L avoit l' impatience
peinte sur son charmant visage ; et le docteur
Barlet s' est tenu assis, de l' air d' un homme
qui est déterminé au silence. Pour moi, je suppose
qu' on auroit lu dans mes traits la crainte
et l' espérance, partagée comme j' étois entre
l' une et l' autre, et ne sachant si je devois
souhaiter la conférence annoncée. Aussi me suis-je
senti les joues brûlantes.
Sir Charles a répondu : n' admettons rien que
d' agréable, milord, dans cette délicieuse compagnie.
Il s' est informé civilement de ma santé,
et de la manière dont j' avois passé la nuit, à

p266

l' occasion d' un rhume fort léger qui changeoit
un peu ma voix. Il a voulu savoir d' émilie pourquoi
elle paroissoit triste ; de milord et de miladi
L quand ils se proposoient de retourner à la
ville ; de Miss Grandisson, ce qui lui donnoit
l' air si *méditatif* ; c' est son expression. Ne
voyez-vous pas, Miss Byron, a-t-il dit en souriant
vers moi, que Charlotte n' a pas encore achevé de se
déterminer sur l' humeur qu' elle prendra dans le
quart-d' heure qui va suivre ?
Je lui ai répondu que Miss Charlotte me paroissoit
déterminée à régler son humeur sur celle
qu' il prendroit lui-même. Je me garderai donc
bien, a-t-il repliqué, d' en prendre une sérieuse ;
car je souhaite que tout le monde ne connoisse
ici que la joie. En continuant de s' adresser à
moi, puis-je espérer, mademoiselle, que vous me
permettrez de vous conduire à la bibliothéque ?
Assurément, monsieur... assurément, je ne
ferai pas difficulté de vous suivre.
Telle est la réponse de l' innocente, qui ne l' a
pas finie sans hésiter ; mais elle ne peut vous
dire, Lucie, quelle figure elle faisoit alors.
L' engagement n' a pas été plus difficile. Il m' a
présenté la main. Je me suis laissée conduire à la
bibliothéque. Quels efforts n' ai-je pas faits en
chemin, pour rappeler toute ma présence d' esprit !

p267

Et quel mêlange de tendresse et de respect
n' ai-je pas cru voir dans ses regards et dans ses
manières !
Il m' a priée de m' asseoir. Ensuite il s' est placé
devant moi. Je crois que j' ai commencé par
baisser la vue. Ma contenance trahissoit mon
coeur ; mais il y avoit dans ses regards une si
respectueuse modestie, qu' on pouvoit les voir
attachés sur soi sans en être gêné, sur-tout avec
l' air de langueur que je croyois y découvrir ; et
chaque fois que mes paupières se levoient pour
jeter un coup d' oeil sur lui, j' étois sûre de lui
voir détourner les yeux. J' en suis devenue plus
libre que je n' aurois pu l' être autrement. Quelle
hardie créature que celle qui préfère un homme
hardi ! Et si la hardiesse lui manque, quel doit
être son embarras sous les regards d' un oeil fixe
où elle voit briller la confiance ? Que sa
timidité doit augmenter le courage d' autrui, et
donner d' avantage sur elle !
Il a fait l' ouverture de notre sujet dans ces
termes. Je ne vous fais point d' excuses, mademoiselle,
de la liberté que j' ai prise de vous
demander cette conférence, parce que je connois
la franchise de votre coeur, et peut-être aurai-je
l' honneur de vous entretenir de plus d' un
sujet. (que mon coeur a palpité, chère Lucie !)
mais permettez que je commence par ce qui

regarde ma soeur Charlotte. Je crois pouvoir
conclure de quelques-unes de ses expressions,
et du témoignage de miladi L qu' elle approuve
la recherche de milord G cependant
il est aisé de voir qu' elle n' a pas une haute
opinion de lui. Ma crainte est qu' elle ne soit plutôt
portée à souffrir ses soins, par l' opinion qu' elle
a de mon penchant, que par la force du sien. Je
lui ai dit plus d' une fois que son goût sera le
mien, mais elle est d' une vivacité qui ne permet
guère de pénétrer ses véritables sentimens.
Cependant je suppose qu' elle préfère milord G
au chevalier Watkins.
Il s' est arrêté.
Je le crois, monsieur ; mais pourquoi dire,
je le crois, lorsque Miss Grandisson m' a permis
de vous avouer que la préférence est entièrement
pour milord G ?
êtes-vous bien persuadée, mademoiselle, qu' elle
le préfère en effet, non-seulement à M Watkins,
mais à tout autre homme ? En d' autres

termes, croyez-vous qu' il n' y ait point d' homme qu' elle puisse préférer à milord G ? J' ai le bonheur de sa vie fort à coeur, d' autant plus que sa vivacité m' inquiète, et que je crains cette qualité dans une femme, de quelque agrément qu' elle puisse être avant le mariage.
J' ose assurer, monsieur, que si Miss Grandisson

p269

ne préféroit pas milord G à tout autre homme, elle ne consentiroit pas à recevoir ses soins.
Je ne m' attends point, mademoiselle, qu' une fille du caractère de Charlotte, qui n' a pas trouvé le mérite qu' elle supposoit dans l' objet de ses premières affections, prenne une passion fort vive pour un homme qui n' a pas des qualités extraordinaires. Elle peut à présent se faire un jeu de l' amour. Milord G est un homme de mérite, sans être un homme fort brillant. Les femmes ont des yeux, et les yeux veulent être satisfaits. De là vient que les dehors l' emportent souvent sur le mérite intérieur. Si Charlotte ne consultoit que son bonheur, peut-être ne feroit-elle aucune objection contre milord G
toutes les qualités ne se trouvent pas réunies dans le même homme ; mais si milord suivoit la même règle, je ne sais s' il devroit souhaiter Charlotte pour sa femme. Pardon, mademoiselle, vous savez ce que je pense des deux partis qui se présentent. Laissons M Watkins, puisqu' il n' a plus de part à nos délibérations. Milord G ne manque point d' esprit. Il est homme d' honneur, vertueux même, et c' est une qualité qui mérite beaucoup de considération dans un jeune homme de son rang. Il est aussi d' un caractère fort doux ; je le crois capable de patience : mais où trouver

p270

un mari qui puisse souffrir dans sa femme des airs méprisans ou tout ce qui leur ressemble ? Je craindrois beaucoup plus pour elle, les ressentimens invétérés d' un homme doux que les emportemens soudains d' un homme passionné.
Miss Grandisson m' autorise, monsieur, à vous assurer que si vous approuvez la recherche de milord G et si vous avez la bonté de prendre

vous-même la conduite de cette affaire, elle se gouvernera uniquement par vos conseils... Miss Grandisson a vu pendant quelque tems milord G. Elle connoît la bonté de son caractère ; et j' ose répondre qu' elle est capable de remplir, avec autant de prudence que d' honneur, toutes sortes d' engagemens, sur-tout celui qui tient le premier rang entre tous les devoirs d' une femme.
M' est-il permis, mademoiselle, de vous demander quelles sont ses vues, dans les questions qu' elle me fait quelquefois sur M Belcher ? Je crois qu' elle ne l' a jamais vu. Mais suppose-t-elle, sur les éloges qu' elle m' entend faire de lui, qu' elle pût le préférer à milord G.
Je m' imagine, monsieur, que ce qu' elle en a dit n' est qu' un effet de sa vivacité. Si Miss Grandisson avoit réellement quelques vues, je suis persuadée qu' elle y auroit apporté plus de mesures.
Je le crois aussi. J' aime ma soeur, et j' aime

M Belcher. Je connois de la délicatesse à mon ami. Si Charlotte avoit eu les vues que je soupçonnois, je ne pourrois soutenir qu' il crût trouver une raison de refuser son estime à ma soeur, dans le malheur qu' elle a eu d' entretenir une correspondance secrète avec un homme absolument indigne d' elle.
(mes esprits étoient un peu abbattus. J' ai été forcée de tirer mon mouchoir. ô chère Miss Grandisson ! Ai-je dit assez haut pour être entendue. Je tremblois qu' elle n' eût perdu, en partie du moins, un bien qu' elle ne peut trop estimer ; la bonne opinion de son frère).
Pardon, mademoiselle. C' est une peine bien généreuse, que je vous fais souffrir ici. Elle me fait adorer votre bonté ; mais je crois pouvoir vous révéler tous les secrets de mon coeur. Votre noble franchise excite la mienne. Elle m' en inspireroit, si j' en avois moins. Ma soeur, comme vous me l' avez entendu dire à elle-même, n' a rien perdu de mon affection, je l' aime avec tous ses défauts : mais je ne dois point m' aveugler. La justice n' a-t-elle pas également ses droits dans le blâme et dans les éloges ? J' ai mes défauts aussi : que penserois-je d' un homme qui les traiteroit de vertus ? à quel danger ne m' exposerois-je pas, si je faisois céder la juste opinion que j' ai de moi-même, aux impostures de la flatterie ?

p272

Cette manière de penser, monsieur, est digne
de sir Charles Grandisson.
Elle est digne de tout le monde, chère Miss
Byron.
Mais, monsieur, il seroit bien dur qu' une
simple indiscrétion exposât les femmes au reproche,
sur-tout lorsque leur vertu n' a rien souffert,
et lorsqu' elles sont rentrées promptement
en elles-mêmes.
J' en conviens ; et c' est aussi par tendresse pour
Charlotte que j' aurois peine à favoriser une
alliance avec un homme aussi délicat que M
Belcher, quand les deux parties y auroient la même
inclination.
J' espère, monsieur, que Miss Grandisson ne
sera jamais en danger d' être méprisée de personne,
pour une démarche qui a coûté si cher à
son repos.
J' ai hésité, chère Lucie, j' ai baissé la vue.
J' entens, mademoiselle. Quoique j' aime M Belcher
plus que tous les autres hommes, je ne veux
pas rendre moins de justice à milord G
qu' à lui. J' étois si persuadé de l' indifférence de
Charlotte pour ce jeune seigneur, et de la
différence de leurs caractères, quoique fort
estimables tous deux, que j' ai fait tous mes efforts
pour le guérir de sa passion ; lorsque je l' ai vu
obstiné dans ses sentimens, je lui ai raconté
l' aventure

p273

du capitaine Anderson, et le bonheur que j' ai eu
de la terminer. Il se flatte que la difficulté qu' il a
trouvée jusqu' à présent à faire agréer ses soins à
ma soeur, est venue de l' embarras où elle s' étoit
jetée, et que sa situation étant changée, il la
trouvera plus disposée à les recevoir. Il ajoute
que, s' il réussit, il ne doute pas qu' elle ne lui
fasse un mérite de sa constance. C' est à présent,
mademoiselle, que je vous demande votre opinion.
Croyez-vous que Charlotte puisse être
gagnée par l' amour et par l' indulgence ? Aurez-vous
la bonté de lui dire, qu' en épousant un
homme dont elle croit les talens inférieurs aux
siens, elle doit apporter plus de soins à réprimer
sa vivacité, que si la différence du mérite étoit à
l' avantage de son mari ? Permettez-moi d' ajouter
que si je la croyois capable, après s' être engagée

par des sermens, de payer sa tendresse de mépris,
de prendre, avec un homme dont elle est aimée,
des libertés qui puissent l' avilir, et qui
l' aviliroient elle-même aux yeux du public, je serois
tenté d' oublier que j' ai plus d' une soeur ; car
lorsqu' il est question de justice, les droits du sang
et de l' amitié disparoissent.
Cet exemple ne prouve-t-il pas, Lucie, que
grandeur et bonté sont des termes synonymes ?
Je suis persuadée, monsieur, ai-je répliqué,
que si milord G est d' aussi bon naturel qu' il

p274

le semble, et s' il n' est pas fâché de trouver dans
sa femme une vivacité à laquelle il ne paroît
point aspirer lui-même, Miss Grandisson le rendra
parfaitement heureux ? N' a-t-elle pas des
qualités charmantes ? N' est-elle pas généreuse,
tendre, compatissante ? Vous lui connoissez toutes
ces vertus. Et peut-on supposer que son aimable
vivacité l' emporte jamais assez loin au-delà des
bornes de la prudence et de la discrétion, pour
lui faire oublier la nature des devoirs qu' elle pense
à s' imposer ?
Hé bien, mademoiselle, je puis donc réjouir
le coeur de milord G en lui annonçant
qu' il a la liberté de voir ma soeur lorsqu' elle sera
retournée à Londres ; où si ce départ est retardé,
car je prévois son impatience, à Colnebroke.
J' ose dire, monsieur, que vous le pouvez.
à l' égard des articles, je me charge de ce soin.
Mais ayez la bonté de répéter à Charlotte, que
de ma part elle est absolument libre. Si dans les
occasions qu' elle aura de connoître mieux que
jamais le caractère et la conduite de milord G
elle ne se sent point capable de lui accorder
l' estime qu' une femme raisonnable doit à son mari,
je ne la blâmerai point de renoncer à lui, pourvu
qu' elle ne le tienne point en suspens, lorsqu' elle
sera sûre de ses propres dispositions, et qu' elle
prenne pour exemple le modèle de son sexe.

p275

Je ne pouvois ignorer à qui ce compliment
étoit adressé ; et peu s' en est fallu que je ne l' en
aie remercié par une inclination ; mais je me suis
applaudie de ne l' avoir pas fait.

Il me semble, mademoiselle, qu' il ne nous reste rien à dire sur ma soeur Charlotte. J' ai déjà écrit au chevalier Watkins, pour le prier, dans les termes les plus civils, de renoncer à ses espérances. Milord attend impatiemment mon retour à la ville. Je partirai avec d' autant plus de joie, que je suis sûr de lui en causer beaucoup.
Vous devez être extrêmement heureux, monsieur, puisqu' au plaisir continuel de faire du bien, vous joignez celui de partager si vivement la satisfaction d' autrui.
Sa modestie, ma chère, est si noble, que je pouvois lui parler avec plus de hardiesse que je ne me l' étois figuré en le suivant à la bibliothéque. D' ailleurs, la présence d' esprit m' étoit revenue depuis que nos discussions sur l' amour d' une autre avoient fait de moi une personne importante : mais mon attention devoit être bientôt engagée dans un sujet bien plus intéressant pour moi, comme vous allez l' entendre.
En vérité, mademoiselle, je suis fort éloigné d' être heureux en moi-même. Ne convient-il pas que je m' efforce de contribuer au bonheur des

autres, pour me donner quelque droit de le partager ?
Si vous n' êtes pas heureux, monsieur...
je me suis arrêtée. Je crois avoir soupiré. J' ai baissé les yeux. J' ai pris mon mouchoir, dans la crainte d' en avoir besoin.
Je crois appercevoir, m' a-t-il dit, un mêlange de généreuse compassion et de curiosité obligeante, sur un des plus aimables visages du monde. Mes soeurs m' en ont marqué beaucoup en votre présence. Si je n' avois pas été fort incertain d' un événement qui doit influer beaucoup sur ma destinée, j' aurois pris plaisir à les satisfaire, sur-tout depuis que milord L a secondé leurs instances. Je n' ai pas laissé de leur dire, comme vous vous en souvenez peut-être, que la crise n' étoit pas éloignée.
Je m' en souviens, monsieur.
En effet, Lucie, le peut-être étoit de trop. Loin de l' avoir oublié, rien n' étoit revenu si souvent à ma mémoire.
Oui, mademoiselle, la crise approche. Mon dessein n' étoit pas, jusqu' au dénouement, de m' ouvrir à d' autres qu' au docteur Barlet, qui sait toutes les circonstances de cette affaire, et qui n' ignore aucun événement de ma vie ; mais je me sens le coeur ouvert par la franchise du

p277

vôtre. Si vous voulez m' accorder un moment
d' attention, je vous exposerai une partie de mes
embarras, et je vous laisserai la liberté d' en faire
le récit à milord L et à mes soeurs. Vous
paroissez tous quatre animés du même esprit.
Je prends, monsieur, un intérêt fort vif à vos
peines... (un intérêt fort vif, a répété l' innocente
en tremblant, les joues successivement
froides et brûlantes, tantôt rouges et tantôt
pâles, avec d' autres symptômes dont il n' a pu
manquer de s' appercevoir). Mais je regarderai
votre confiance comme une faveur.
On m' interrompt, ma chère, à l' entrée de
cette intéressante narration. Ne soyez point
impatiente. Je souhaiterois volontiers de ne l' avoir
pas entendue moi-même.
Je ne vous fatiguerai point, mademoiselle,
par le récit de cette partie de ma jeunesse, que
j' ai passée hors de ma patrie, depuis l' âge de
dix-sept ans jusqu' à vingt-cinq. Elle contient
néanmoins autant d' événemens sérieux qu' il en puisse
arriver dans cette première saison, et dans la vie
d' un jeune homme qui n' a jamais pris plaisir à
marcher par des chemins tortueux. Mais après
l' ouverture que je vais commencer, le docteur
Barlet, avec qui j' ai vécu pendant quatre ans
dans la plus étroite correspondance dont il y ait

p278

peut-être aucun exemple entre deux personnes
d' un âge si différent, sera libre de satisfaire plus
particulièrement votre curiosité. Je dois
reconnoître ici les avantages que j' ai tirés de son
amitié. Dans l' opinion que j' ai de sa probité et de
ses lumières, je me suis accoutumé à ne rien
entreprendre d' important sans me faire les questions
suivantes, dont j' éprouve continuellement l' utilité
pour la conduite de ma vie. " quel compte
rendrai-je de cette action au docteur ? Si je me
laisse emporter par cette passion, en ferai-je
l' aveu au docteur, ou, devenant un lâche hypocrite,
ne lui présenterai-je que le bon côté,
et lui déguiserai-je honteusement le mauvais " ?
Ainsi, le docteur Barlet me tient lieu d' une
seconde conscience. Si j' ai fait quelques bonnes
actions dans ma vie, et si je me suis soutenu dans
la haine du vice, c' est pour l' avoir établi comme
un surveillant sur ma conduite. Ce secours m' étoit

d' autant plus nécessaire, que je suis naturellement passionné, fier, ambitieux ; et que dès ma première jeunesse, si vous me pardonnez, mademoiselle, cette apparence de vanité, j' ai eu quelque part à l' attention d' un sexe pour lequel on n' a jamais eu plus d' admiration que moi : c' est une faveur que je crois devoir à l' éloignement que j' ai toujours eu pour les femmes trop libres, sans me laisser éblouir par le rang et la beauté, qui

p279

sont les amorces ordinaires de la plupart des jeunes gens.
Vous ne serez pas surprise, mademoiselle, que sous de si bons auspices j' aie obtenu dans mes courses des avantages dont tous les voyageurs n' ont pas le même sujet de s' applaudir. Ma longue résidence dans les principales cours, et les fréquens voyages que je faisois dans les grandes villes, m' ont fait regarder comme un habitant naturel du pays ; tandis que la distinction avec laquelle j' y ai toujours paru, m' attiroit les égards que les françois et les italiens ont naturellement pour les étrangers. La générosité de mon père m' a soutenu avec distinction. J' étois considéré de mes compatriotes, auxquels j' ai trouvé mille occasions de me rendre utile. Ils ont vanté de toutes parts l' affection que mon père avoit pour moi, ses inclinations magnifiques, et l' ancienne noblesse de notre maison. J' ai vu les meilleures compagnies, j' ai fui l' intrigue, je me suis asservi aux préjugés des nations, mais sans pousser ma complaisance jusqu' à l' esclavage, et sans déguiser, dans l' occasion, mes véritables principes.
Cette conduite m' a fait respecter au-delà de mes désirs, et j' ajoute même au-delà de ma condition.
Je ne vous ferois pas, mademoiselle, une si flatteuse peinture de mes avantages, si je ne la

p280

croyois nécessaire pour vous expliquer la faveur où je me suis vu dans plusieurs maisons du premier rang, et pour fournir une excuse à quelques-unes, où l' on n' a pas fait difficulté de désirer mon alliance. Milord L vous a parlé d' une dame de Florence, qui se nomme Olivia. Elle possède assurément des qualités distinguées. Sa

naissance est illustre. Elle a de l' esprit, de la beauté, de l' agrément dans les manières, avec un bien considérable, dont la mort de sa mère, qui n' avoit point d' autre enfant, l' a laissée seule héritière. Je la vis pour la première fois à l' opéra. Une occasion que j' eus sous ses yeux, de prendre la défense d' une autre dame, qui avoit reçu quelqu' insulte, m' attira beaucoup d' applaudissemens ; et la Signora Olivia fit retentir ses éloges. J' eus l' honneur ensuite de la rencontrer deux ou trois fois, dans une maison dont on m' accordoit l' entrée. J' étois fort éloigné de cette présomption qui fait naître trop facilement des espérances : mais une personne à laquelle on connoissoit quelque amitié pour moi, me fit entendre que j' étois maître de ma fortune avec cette jeune dame. Je me retranchai sur la différence des religions. On m' assura que cet obstacle seroit facile à lever ; mais pouvois-je approuver un changement qui n' avoit pour motif qu' une aveugle passion ? Il n' y avoit aucune autre objection contre la Signora

Olivia ; sa vertu n' étoit pas soupçonnée, mais on lui attribuoit un naturel impérieux et violent.
Mes notions d' amour ont toujours été les mèmes : je n' aurois pu me croire heureux avec elle, quand elle m' auroit apporté l' empire du monde. J' eus le chagrin de me voir forcé de lui faire cette déclaration. Il fallut m' éloigner pour quelque tems de Florence. J' appris que le désir de la vengeance avoit pris la place d' une passion plus douce, et qu' il m' exposoit à quelque danger.
Combien ne regrettai-je point alors de me voir privé de mon asyle naturel, dans le sein de ma patrie et dans les bras de mon père ! Je me trouvois menacé, dans une saison si tendre, de toutes les disgrâces qui peuvent être le partage d' un banni ! Aussi me considérois-je souvent dans ce jour, et je déplorois d' autant plus ma situation, que non-seulement je n' avois point à me reprocher de m' être rendu indigne de l' affection de mon père, mais qu' au contraire les marques que je recevois constamment de sa bonté paternelle, me faisoient souhaiter plus ardemment de pouvoir les reconnoître à ses pieds.
Devois-je empêcher ici mes yeux, chère Lucie, de montrer de la sensibilité pour cette vive expression de la tendresse filiale ? Si je le devois, je suis fâchée de n' avoir pas eu plus de pouvoir

p282

sur moi-même. Mais considérez, ma chère,
combien le sujet étoit touchant.
Il a continué : cette violente signora m' a suscité
depuis divers embarras ; et jusqu' aujourd' hui...
mais je laisse au docteur la relation
de cette partie de mon histoire. Je ne m' y suis
arrêté, que pour vous donner une légère connoissance
de l' événement qui paroît piquer la curiosité
de Charlotte.
Je passe à celui qui cause mes plus vives
inquiétudes, et qui, excitant toute ma compassion,
quoique mon honneur n' y soit point engagé,
me tourmente réellement jusqu' au fond de l' ame.
Je me suis trouvée mal, ma chère Lucie. Je
me suis crue prête à m' évanouïr. La crainte qu' il
ne prît cette altération autrement que je ne l' aurois
souhaité, car je ne crois pas qu' elle vînt de
là, n' a servi qu' à l' augmenter. Quand j' aurois
été seule, le même accident me seroit arrivé. Je
suis sûre qu' il ne venoit pas de là. Mais il ne
pouvoit arriver plus mal à propos, me direz-vous.
Il m' a pris la main avec tout l' empressement
du plus tendre intérêt. Il a sonné. Miss émilie
est accourue. Chère miss ! Lui ai-je dit en
penchant la tête sur elle... pardon, monsieur...

p283

et me levant, j' ai marché jusqu' à la porte. à peine
ai-je pris l' air, que sentant revenir mes forces,
je me suis tournée vers lui, qui m' avoit suivie
pas à pas. Je suis déjà mieux, monsieur, lui ai-je
dit ; je vous rejoins à l' instant pour entendre la
suite de votre intéressante narration. En effet,
je m' étois trouvée bien, au moment que j' étois
sortie de la bibliothéque. Le feu y étoit trop
ardent, ou peut-être en étois-je trop près. C' étoit
cela, n' en doutez pas, Lucie ; et je l' ai dit à mon
retour, après avoir bu un verre d' eau fraîche.
Que j' ai cru voir de tendresse dans toutes ses
attentions pour moi ! Il ne m' a pas humiliée, en
attribuant mon incommodité à son récit, ou en
m' offrant de l' interrompre, et de le remettre à
quelqu' autre tems. De bonne foi, Lucie, ce
n' étoit point cela. Je l' aurois distingué facilement.
Au contraire, comme il n' arrive guère d' être aussi
affecté des événemens fâcheux dans le moment
qu' ils arrivent, qu' après avoir eu le tems de les
étendre, de les comparer par des réflexions et

d' en peser les conséquences, je me sentois le coeur très-ferme. Rien, disois-je, n' est pire que l' incertitude. à présent, ma constance aura l' occasion de s' exercer ; et je réponds de soutenir aussi courageusement que lui, un mal que je croirai sans remède. C' est du moins la disposition où je me suis sentie en revenant. Ainsi, ma

p284

chère, vous pouvez être persuadée que mon altération n' est venue que de la trop grande chaleur. Je me suis donc armée de tout mon courage, et je l' ai prié de reprendre son histoire ; mais j' ai eu soin de tenir le bras de mon fauteuil, pour m' affermir contre de petits tremblemens qui pouvoient augmenter. Il m' en étoit resté un peu de mon accident ; et vous vous imaginez bien, Lucie, que je n' aurois pas voulu qu' il les eût attribués à l' impression que son récit pouvoit faire sur moi. Il l' a repris dans ces termes : Boulogne et le voisinage d' Urbin contiennent deux branches d' une maison fort noble, sous les titres de marquis et de comte Della Porretta, qui doivent leur origine à des princes romains, et qui ont donné plusieurs cardinaux à l' église. Le marquis Della Porretta, qui fait sa résidence à Boulogne, est un homme du premier mérite. Sa femme n' est pas d' une naissance moins illustre, et joint à la noblesse du sang, beaucoup de douceur et de bonté, avec une prudence distinguée. Ils ont quatre enfans, trois fils et une fille. (ah ! Cette fille ! Ai-je dit en moi-même). L' aîné des fils est officier général au service du roi des deux Siciles. Il passe pour homme d' honneur et de courage ; mais passionné, hautain, rempli de lui-même et de son origine. Le second

p285

a pris le parti de l' église, et n' a pas été long-tems sans obtenir un évêché. On ne doute point que le crédit de sa famille et son propre mérite, ne l' élèvent quelque jour à la pourpre. Le troisième, qui porte le titre de baron Della Porretta, et qu' on nomme plus ordinairement le *Signor Jeronimo* , commande un régiment au service du roi de Sardaigne. La soeur est l' idole de cette belle famille. Avec tous les agrémens de la figure, elle

est d' un naturel fort doux. Elle a de hautes, mais justes idées de la noblesse de sa maison, de l' honneur de son sexe, et de tout ce qui est dû à son propre caractère. Elle est pieuse, charitable, obligeante. Ses trois frères paroissent l' aimer plus qu' eux-mêmes. Son père la nomme l' honneur de sa vie. Sa mère ne respire que pour elle, et ne connoît de bonheur que dans sa chère Clémentine.
(*Clémentine ?* ah ! Lucie, quel aimable nom) !
J' avois formé à Rome une étroite liaison avec le seigneur Jeronimo, environ dix-huit mois avant que d' être connu du reste de sa famille, autrement du moins, que par le témoignage de mon ami, qui n' avoit pas ménagé les éloges en ma faveur. Il possédoit mille bonnes qualités ; mais son malheur le fit tomber dans une société de jeunes libertins du même rang, dans laquelle il s' efforça de me faire entrer avec lui. J' eus la

complaisance d' assister quelquefois à leur assemblée, non que j' ignorasse la dissolution de leurs moeurs, mais j' espérois de lui faire ouvrir les yeux, et de le dégoûter insensiblement d' une si dangereuse liaison. L' amour du plaisir l' emporta sur mes conseils et sur ses meilleures inclinations. Notre amitié ne pouvant pas se soutenir, avec cette différence de goût, nous nous séparâmes, et notre correspondance cessa tout-à-fait dans l' éloignement ; mais le hasard nous rejoignit à Padoue. Jeronimo, qui avoit eu de fâcheuses occasions de reconnoître ses erreurs, m' avoua qu' il avoit changé de principes ; et l' amitié fut renouée de bonne foi.
Cependant elle dura peu. Une femme de condition, moins célèbre par sa vertu que par sa beauté, prit sur lui un ascendant, contre lequel mes avis et ses promesses n' eurent pas la force de le défendre. Je lui en fis des plaintes. Je le rappelai à sa parole. Il s' offensa d' une liberté pardonnable à l' amitié ; et l' aveuglement de sa passion le faisant sortir de son caractère naturel, il s' emporta jusqu' à défier outrageusement son ami. Cher Jeronimo ! Avec quelle générosité a-t-il reconnu, dans un autre tems, la conduite que je tins alors avec lui ! Nous nous quittâmes pour la seconde fois, dans la résolution de ne nous revoir jamais.
Il suivit l' aventure qui avoit causé notre séparation ;

et quelques mois se passèrent dans cet oubli de lui-même. Un autre amant de la même dame, jaloux d' une si longue préférence, entreprit de se défaire de son rival par une voie trop ordinaire en Italie ; et prenant le tems d' un voyage auquel ses affaires l' obligeoient, il loua quelques bandits de Bresce pour l' assassiner. Cet attentat fut exécuté dans le Crémonois. Ils l' attendirent dans un petit bois, à peu de distance du grand chemin. Une de ces rencontres, qu' on nomme vulgairement d' heureux hasards, mais qui reçoivent un meilleur nom de ceux qui reconnoissent une providence, me fit passer dans le même tems sur cette route, avec deux valets qui couroient devant ma chaise. J' apperçus un cheval effrayé, qui traversoit le chemin, sa bride rompue, et la selle ensanglantée. Ce spectacle me faisant craindre quelqu' accident pour le cavalier, je tournai vers l' ouverture du bois ; et je découvris bientôt un homme à terre, qui se défendoit de toutes ses forces contre deux brigands, dont l' un s' efforçoit de boucher le passage à ses cris pendant que l' autre le poignardoit. Je sautai de ma chaise, et je courus vers eux l' épée à la main, en criant à mes gens de me suivre, et feignant même, par la manière dont je les appelois, qu' ils étoient en plus grand nombre autour de moi. Les assassins prirent aussi-tôt la fuite ; et je les entendis, qui se

disoient l' un à l' autre, *sauvons-nous, il est mort* . Cette lâcheté m' échauffant, je les poursuivis, et j' en joignis un, qui se tourna pour me présenter le bout d' une espèce d' arquebuse ; mais je fus assez prompt pour la baisser d' une main, et saisissant le meurtrier de l' autre, je le terrassai à mes pieds. Mon espérance étoit de l' arrêter. Cependant, la vue du plus éloigné, qui retournoit au secours de son compagnon, et celle des deux autres scélérats qui parurent tout d' un coup à cheval, me fit prendre le parti de la retraite. Mes gens accoururent vers moi bien armés, et le postillon même avoit quitté ma voiture pour les seconder. Alors les *braves* , qui jugèrent au moins le péril égal, parurent aussi contens de pouvoir se retirer, que je le fus de leur voir prendre cette résolution. Je me hâtai d' approcher du malheureux voyageur, qui étoit étendu sur l' herbe et couvert de sang. Quelle fut ma surprise, de

reconnoître le baron Della Porretta !
Il donna quelques signes de vie. Je dépêchai aussi tôt un de mes gens à Crémone, pour amener un chirurgien ; et dans l' intervalle, j' employai tous mes soins à bander ses blessures. Il en avoit une à l' épaule, une à la poitrine, et une troisième qui me parut la plus profonde, à la hanche droite. L' habileté me manquant pour celle-ci, je fus réduit à me servir de mon mouchoir pour

p289

arrêter le sang. Les gens qui me restoient, m' aidèrent à le transporter dans ma chaise, où je continuois de l' assister, lorsqu' on m' avertit qu' à peu de distance, dans le même bois, ils venoient de trouver son valet, couvert aussi de blessures, et lié au tronc d' un arbre, avec son cheval mort à son côté. Je me le fis amener ; et le voyant dans un état qui ne lui permettoit pas de se soutenir, je lui cédai ma place auprès de son maître. Nous nous mîmes en chemin vers Crémone, pour rencontrer plutôt le chirurgien, et je marchai à côté de la chaise.
Jeronimo continuoit d' être sans connoissance ; mais à l' arrivée du chirurgien, qui lui donna aussi-tôt tous les secours de l' art, il ouvrit les yeux, il parut me regarder avec étonnement, et il ne fut pas long-tems à me reconnoître. Le chirurgien lui ayant appris qu' il me devoit sa conservation ; ô Grandisson ! Me dit-il, que n' ai-je suivi vos conseils ! Que n' ai-je été plus fidelle à mes promesses ! J' ai eu l' indignité de vous insulter : mon libérateur me pardonnera-t-il ? Vous disposerez de ma vie, vous en serez le guide, si le ciel me la rend.
Ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles, mais il ne reviendra jamais ce qu' il étoit ; soit pour n' avoir pas reçu des secours assez prompts ; soit pour en avoir retardé l' effet par son impatience ;

p290

sur-tout à la blessure de la hanche, dont il n' est point encore rétabli. Pardonnez ce détail, mademoiselle ; il appartient nécessairement au sujet, et le Signor Jeronimo est dans une situation qui mérite toute votre pitié.

Je le conduisis à Crémone, où sa foiblesse l' obligea de s' arrêter. Il y reçut la visite de toute sa famille, qui vint de Boulogne avec le plus vif empressement. On n' a jamais vu plus d' affection entre les personnes du même sang. La disgrâce de l' un est celle de l' autre. Jeronimo étoit excessivement aimé de son père, de sa mère, de sa soeur ; et la douceur de ses manières, son caractère liant, l' enjouement et la vivacité de son esprit, faisoient rechercher son amitié de tout le monde. Vous jugerez aisément, mademoiselle, du prix qu' on attacha au service que j' avois eu le bonheur de lui rendre. Je fus comblé de caresses et de bénédictions ; et plus encore, lorsqu' on eut appris que j' étois le même, dont Jeronimo avoit fait tant de fois l' éloge à sa soeur et à ses frères, dans le tems de notre liaison. Il leur raconta l' occasion de la froideur qui avoit succédé, dans des termes aussi honorables pour moi, qu' humilians pour lui-même. L' état désespéré, où il se voyoit réduit, lui fit regarder ces aveux comme une condition nécessaire à son repentir. Dans les soins que je continuois de lui rendre, il me prioit

souvent de lui répéter les conseils et les maximes qu' il se reprochoit d' avoir méprisés. Il me demanda mille fois pardon de la conduite qu' il avoit tenue avec moi, et lorsqu' il en parloit à sa famille, il la supplioit de me regarder, non-seulement comme le conservateur de sa vie, mais comme le restaurateur de sa raison et de ses moeurs. Il poussa ses généreux regrets, jusqu' à faire voir une lettre que je lui avois écrite avant notre séparation, et qui contenoit ce que l' amitié m' avoit fait imaginer de plus touchant, contre les emportemens du plaisir. Toutes ces circonstances firent prendre une haute opinion de mes principes. Aussi la reconnoissance ne peut-elle aller plus loin dans une famille. Le père s' affligeoit de ne savoir comment témoigner la sienne à un homme que sa naissance et sa fortune mettoient au-dessus de ce qu' il pouvoit lui offrir. La mère, avec une liberté plus aimable qu' on ne la trouve ordinairement dans les dames d' Italie, donna ordre à sa fille de me regarder comme un quatrième frère, qui lui avoit conservé le troisième. Le baron déclara qu' il se croiroit malheureux toute sa vie, et que sa santé ne se rétabliroit jamais, s' il ne satisfaisoit pas les sentimens de son coeur par quelque retour éclatant,

auquel j' attachasse moi-même de l' honneur et du plaisir.
Lorsqu' il fut en état de se faire transporter à

p292

Boulogne, toute la famille chercha des prétextes pour m' engager à le suivre, et pour me retenir dans cette ville. Le général me fit promettre qu' aussi-tôt que son frère pourroit consentir à se priver de moi, je ferois avec lui le voyage de Naples. L' évêque, qui passe à Boulogne tout le tems qu' il peut dérober à ses fonctions, et qui est homme de lettres, me pria de lui donner les premières leçons de la langue angloise. La réputation de notre Milton commençoit à se répandre en Italie. Milton devint notre principal auteur.
Nos lectures se faisoient ordinairement dans la chambre du malade, pour contribuer à son amusement. Il voulut être aussi mon écolier. Le père et la mère étoient souvent avec nous, et Clémentine prenoit plaisir à les accompagner. Elle me nomma aussi son précepteur ; et quoiqu' elle n' assistât pas à mes lectures aussi souvent que ses frères, elle fit beaucoup plus de progrès qu' eux. (en doutez-vous, Lucie) !
Si j' étois en Italie contre mon inclination et mes désirs, je ne regrettois pas l' emploi de mon tems, dans une si douce compagnie. J' étois honoré particulièrement de la confiance de la marquise, qui m' ouvroit son coeur sur toutes ses affaires, et qui n' entreprenoit rien sans me consulter. Le marquis, dont je ne puis trop louer la politesse, n' étoit jamais plus satisfait que lorsqu' il

p293

me voyoit au milieu de sa famille ; et dans les momens mêmes où nous n' étions point occupés de nos lectures, la belle Clémentine s' attribuoit le droit d' accompagner sa mère. Vers ce tems, on apprit que le comte de Belvedere étoit revenu à Parme, pour s' établir dans le lieu de sa naissance. Son père, qui avoit joui d' une grande faveur auprès de la princesse de Parme, et qui l' avoit suivie à la cour d' Espagne, y étant mort depuis peu, ce jeune seigneur n' avoit rien eu de si pressant que de retourner dans sa patrie, avec les immenses richesses qui composoient sa succession.

Dans un voyage qu' il fit bientôt à Boulogne,
il vit Clémentine ; et rapportant d' Espagne
un coeur libre, il en devint amoureux. Le comte
de Belvedere est un homme aimable. Sa fortune
et ses qualités naturelles, ne pouvoient donner
d' éloignement pour son alliance. Le marquis
parut disposé à l' approuver. La marquise me fit
l' honneur de m' en parler plusieurs fois. Elle se
croyoit peut-être obligée de savoir là dessus mes
sentimens, parce que Jeronimo avoit déclaré,
sans ma participation, qu' il ne connoissoit pas
d' autre moyen, pour reconnoître les services que
j' avois rendus à la famille, que de m' y faire entrer
par une alliance. Le docteur Barlet vous convaincra,
mademoiselle, par la lecture de mes
lettres, et par des détails que je vous épargne

aujourd' hui, qu' en Italie, comme dans les autres
pays du monde, il y a de l' honneur, de la bonté,
de la générosité, et qu' il s' y trouve des caractères
supérieurs à la dissimulation, à la vengeance, à
la jalousie ; en un mot, aux passions odieuses
qu' on attribue trop généralement à toute la
nation.
Pour moi, qui me voyois traité avec tant de
distinction par une famille, dont je connoissois la
noblesse et la vertu ; qui avois l' occasion
d' admirer sans cesse une jeune personne remplie
d' excellentes qualités, et qui m' étois conservé
jusqu' alors dans une grande liberté de coeur, il
étoit impossible que ma vanité ne fût pas quelquefois
réveillée, et qu' entre mes désirs, il ne
m' en échappât jamais un pour le trésor que
j' avois devant les yeux. Mais je l' étouffai,
aussi-tôt que je crus le reconnoître. Je me serois
reproché comme une noire infidélité, pour toute une
famille qui se reposoit sur mon caractère, de
marquer la moindre prétention, par des soins
secrets ou par mes regards. La fierté d' une
maison si distinguée, ses richesses extraordinaires,
du moins pour le pays dont elle faisoit l' ornement,
ma qualité d' étranger, le mérite d' une
fille qui avoit été recherchée avant l' arrivée du
comte de Belvedere, par divers jeunes gens
d' une haute naissance, dont aucun n' avoit obtenu

son coeur, ni les suffrages de sa famille ; mais plus que tout le reste, la différence de religion, l' attachement si remarquable de Clémentine à la sienne, qu' on avoit eu peine à lui ôter la pensée de prendre le voile, et qu' un jour, m' entendant avouer les principes de la mienne, elle avoit dit, avec une espèce de colère, qu' elle regrettoit qu' un la Porretta dût la vie au courage d' un hérétique ; toutes ces considérations l' emportoient trop sur l' espérance qu' un coeur aussi sensible que le mien auroit pu concevoir des faveurs qu' on me prodiguoit continuellement.

Ce fut vers le même tems, que les derniers troubles éclatèrent en écosse. On ne s' entretenoit que de cette nouvelle en Italie. J' eus à soutenir la joie et le triomphe de tout ce qu' il y avoit de personnes de considération dans les intérêts du jeune prétendant. Chaque avis qui venoit de la part des rebelles, sembloit annoncer le rétablissement de la religion romaine ; et Clémentine se réjouissoit de l' espérance de voir bientôt rentrer son précepteur hérétique dans le sein de son église. J' essuyai, du matin au soir, des félicitations de cette nature, dont elle prenoit plaisir à me tourmenter dans la langue que je lui avois apprise, et qu' elle commençoit à parler facilement. Mon zèle pour le gouvernement sous lequel j' étois né,

me fit prendre la résolution de quitter pour quelque tems l' Italie, et de me retirer à Vienne, ou dans quelqu' une des cours d' Allemagne qui s' intéressoient moins au succès du prétendant. Je fus confirmé dans ce dessein par des lettres de Florence, qui m' apprenoient ce que j' avois à craindre de la Signora Olivia : son ressentiment, que je croyois éteint depuis que j' avois quitté cette ville, s' étoit rallumé sur les informations qu' elle avoit eues de mon séjour à Boulogne. M Jervins, qui me donnoit cet avis, ajoutoit qu' avec moins de discrétion qu' il ne convenoit à la fierté de son caractère, elle parloit ouvertement de sa vengeance. La marquise fut la première à qui je communiquai le projet de mon départ. Elle en parut affligée ; et ne consultant d' abord que ce sentiment, elle me pressa de lui accorder du moins quelques semaines ; mais elle me fit bientôt entendre, avec une franchise qu' elle crut devoir à la mienne, la crainte qu' elle avoit,

elle et son mari, que je n' eusse pris de l' amour pour leur Clémentine. Je l' assurai que l' honneur m' avoit servi de défense ; et de son côté, elle en convainquit si parfaitement le marquis, que sur l' éloignement qu' ils trouvèrent à leur fille pour les offres du comte de Belvedere, ils poussèrent la confiance jusqu' à me prier de lui parler en sa faveur. Je ne pus leur refuser ce service, et j' eus

p297

avec elle une conférence, dont M Barlet vous fera lire le récit, si vous en prenez la peine. Le père et la mère ne m' avoient pas dit qu' ils devoient se placer dans un cabinet voisin de la chambre, où j' eus la liberté d' entretenir leur fille ; mais cette curiosité ne leur fit rien entendre qui pût leur déplaire.

Le tems de mon départ n' étoit éloigné que de quelques jours, et Clémentine s' obstinant à rejeter le comte de Belvedere, Jeronimo, toujours sans m' en avertir, et dans la persuasion que je recevrois avec joie l' honneur qu' il pensoit à me procurer, se déclara ouvertement en ma faveur. On lui fit les objections qui se présentoient d' elles-mêmes, c' est-à-dire, celles qui regardoient mon pays et ma religion. Il demanda la commission de s' expliquer avec moi sur ces deux points, et d' approfondir les motifs qui faisoient refuser le comte de Belvedere à sa soeur. On ne lui promit point de me mettre à l' épreuve qu' il désiroit ; mais la marquise entreprit de parler elle-même à sa fille ; et de lui demander les raisons qui sembloient lui donner du dégoût pour tous les partis qui s' offroient.

Le même jour elle la fit appeler dans son cabinet. Elle ne put tirer d' elle que des larmes. Un silence dont on ignoroit la cause, avoit paru marquer, depuis quelques jours, que son

p298

coeur étoit dans une profonde mélancolie. Elle s' offensoit, lorsqu' on l' attribuoit à l' amour. Cependant sa mère me dit qu' elle la soupçonnoit d' être engagée dans cette passion sans le savoir. Elle me fit remarquer qu' on ne lui voyoit plus de gaieté, que dans les momens qu' elle employoit à prendre des leçons d' une langue, qui,

vraisemblablement, ajouta cette dame, ne devoit jamais être d' aucun usage pour elle.
(ajouta cette dame... ah Lucie) !
Sa mélancolie ne fit qu' augmenter. On pria le précepteur de faire quelques tentatives, pour découvrir le sujet de ses peines. Il eut cette complaisance, quoiqu' il en sentît les difficultés. Elle n' eut aucun succès. Tout le monde croyoit s' appercevoir que Clémentine prenoit un air serein, lorsqu' elle étoit avec lui ; mais elle parloit peu. Cependant, elle paroissoit prendre plaisir à l' entendre ; et quoiqu' il ne lui parlât qu' italien ou françois, les courtes réponses qu' il obtenoit d' elle, étoient toujours dans la nouvelle langue qu' elle avoit apprise. Au moment qu' il la quittoit, elle changeoit de visage, et toute son étude étoit à trouver l' occasion de se dérober à la compagnie.
(que pensez-vous de mon courage, chère Lucie ? Mais la curiosité me soutenoit. Lorsqu' il sera tems de réfléchir, disois-je en moi-même, je rappellerai tout sur mon oreiller).

p299

Ses parens étoient dans la plus profonde affliction. Ils consultèrent les médecins, qui prononcèrent tous que sa maladie étoit l' amour. On lui fit cette déclaration, en lui promettant toute l' indulgence que son coeur pouvoit désirer pour l' objet : mais elle ne put encore supporter l' imputation. Un jour, sa femme de chambre lui ayant dit qu' elle aimoit, elle répondit, est-ce de la haine que vous voudriez que j' eusse pour moi-même ?
Sa mère lui parla de l' amour dans des termes favorables, et comme d' une passion légitime. Elle parut l' écouter avec attention ; mais elle ne fit aucune réponse.
La veille de mon départ pour l' Allemagne, on donna dans la famille un somptueux souper, à l' honneur d' un homme sur lequel on avoit répandu tant de faveurs. On consentoit enfin à le voir partir, avec d' autant moins de peine, qu' on vouloit éprouver si son absence feroit quelque impression sur Clémentine. Sa mère lui laissa le choix d' être de la fête, ou de s' en dispenser. Elle en voulut être. Tout le monde se réjouit de lui voir plus de gaieté qu' elle n' en avoit eu depuis long-tems. Elle prit part à la conversation, avec la vivacité et le bon sens qui lui étoient naturels, jusqu' à me faire regretter de n' être pas parti plutôt. Cependant, il me sembla étrange qu' ayant toujours paru me voir avec plaisir, depuis le

changement même de son humeur, elle témoignât
de la joie d' un départ que tout le monde
avoit la bonté de regretter, et qu' elle parût
même lui devoir son rétablissement. On ne remarqua
d' ailleurs aucune affectation dans ses
manières, ni dans ses regards. Lorsqu' on me fit
des remercîmens du plaisir que j' avois fait à toute
la famille, elle y joignit civilement les siens.
Lorsqu' on me souhaita de la santé et du bonheur,
elle fit les mêmes voeux. Lorsqu' on me
pressa de repasser à Boulogne avant mon retour
en Angleterre, elle me tint le même langage.
Mon coeur en fut soulagé. J' étois charmé d' une
si heureuse révolution. Enfin, lorsque je pris
congé pour la dernière fois, elle reçut mes
complimens d' un air libre. Je voulus porter mes
lèvres sur une de ses mains : elle me dit que le
libérateur de son frère devoit la traiter plus
familièrement ; et se baissant vers moi, elle me
présenta la joue. Que le ciel, ajouta-t-elle,
conserve mon précepteur ! (et qu' il vous convertisse,
chevalier) me dit-elle aussi en anglois. Puissiez-vous
ne manquer jamais d' un agréable ami, tel que
vous l' avez été pour nous !
Le Signor Jeronimo n' étoit point en état de
quitter sa chambre. J' allai lui faire mes adieux.
ô cher Grandisson ! S' écria-t-il en me serrant
dans ses bras ; il est donc vrai que vous nous

quittez ! Que toutes les bénédictions du ciel vous
accompagnent ! Mais que deviendront le frère et
la soeur, après vous avoir perdu ? Vous me
comblerez de joie, lui dis-je, si vous me faites
l' honneur de m' écrire quelques mots, par un de mes
gens, que je laisse ici pour quelques jours, et
qui doit me rejoindre à Inspruck. Donnez-moi
des nouvelles de toute cette chère famille, et
marquez-moi si la santé de votre soeur se soutient.
Elle sera, elle doit être à vous, reprit-il, du
moins si tous mes efforts ont quelque pouvoir.
Pourquoi, pourquoi nous quitter ?
Je fus surpris d' une explication qu' il ne m' avoit
jamais donnée si clairement. Vaine, vaine espérance,
lui dis-je. Il y a mille obstacles... que
je me flatte de vaincre, interrompit-il, du
moins si votre coeur n' est point à Florence ?
Comme ils savoient tous, par l' indiscrétion

d' Olivia, les propositions que cette dame m' avoit fait faire, et le parti que j' avois pris de les refuser, je l' assurai que j' avois le coeur libre. Nous réglâmes une correspondance, et je pris congé du plus reconnoissant de tous les hommes.
Mais avec quelle douleur appris-je, par sa première lettre, que les espérances de sa famille n' avoient duré que jusqu' au jour suivant ? La maladie de Clémentine étoit revenue avec une nouvelle force. Vous expliquerai-je, en peu de

p302

mots, mademoiselle, les circonstances de ce funeste accident ?
Elle s' enferma dans sa chambre, sans savoir, ou sans faire attention que sa femme de chambre y étoit. Elle ne répondit pas même à deux ou trois questions de cette femme ; mais s' asseyant, le dos tourné vers elle, et le visage vers un cabinet qui touchoit la chambre, elle demeura quelques momens dans un profond silence. Ensuite, étendant la tête, comme pour écouter mieux quelqu' un qui lui auroit parlé du cabinet, elle dit d' une voix basse : " il est parti, m' assurez-vous ? Parti pour jamais ! Oh ! Non, non " !
Qui donc, mademoiselle ? Lui dit sa femme de chambre. à qui parlez-vous ?
Elle continua : " nous lui avons, sans doute, de grandes obligations. Sauver si généreusement mon frère ; poursuivre les assassins, et comme mon frère le raconte, le mettre dans sa propre voiture, pour le suivre à pied...
les brigands, comme vous dites, pouvoient l' assassiner lui-même. Leurs chevaux auroient pu l' écraser sous leurs pieds " .
Elle paroissoit toujours prêter l' oreille, comme si quelqu' un lui eût parlé de loin. La femme de chambre passa devant elle, ouvrit la porte du cabinet, et la laissa ouverte, pour détourner son attention, en rompant le cours de ses idées ; mais

p303

elle ne laissa point de se baisser encore, comme pour ne rien perdre de ce qu' on lui disoit, et de répondre tranquillement à ce qu' elle croyoit entendre. Ensuite, poussant un éclat de rire forcé : " de l' amour ! Ah ! L' idée est plaisante !

On ne se trompe pas, néanmoins, si l' on veut dire que je chéris tout le monde, et plus que moi-même " .
L' inquiétude fit prendre ce moment à sa mère, pour entrer dans sa chambre. Elle se leva d' un air empressé, elle ferma la porte du cabinet, comme pour y enfermer quelqu' un ; et se jetant aux pieds de la marquise, elle la supplia de lui accorder une grâce nécessaire à son bonheur ; la permission d' entrer dans un couvent.
On a su depuis, que son confesseur, alarmé mal-à-propos pour sa religion, par quelques aveux qui regardoient le précepteur anglois, avoit rempli cette ame tendre de terreurs qui avoient affecté sa tête. Je crois vous avoir déjà dit, mademoiselle, qu' elle est d' une piété et d' une modestie exemplaires ; mais je m' arrête trop à cette triste scène. Elle fait trop d' impression, je le vois, sur le sensible coeur de Miss Byron.
En effet, chère Lucie, croyez-vous que j' aie pu retenir mes larmes ? Non, non. Malheureuse Clémentine ! Mais je me sentois, dans ce moment, du goût pour les sujets mélancoliques,

et j' ai prié sir Charles de continuer son récit. Je vous le demande en grâce, monsieur, continuez, lui ai-je dit. Quel coeur ne saigneroit pas d' une si déplorable aventure !
Il m' a répondu que je trouverois dans ses lettres, que le docteur Barlet avoit gardées, toutes les explications que je pouvois désirer ; mais qu' il alloit être plus court, pour ménager sa propre douleur.
Tous les secours de la médecine furent tentés sans succès. Son confesseur, qui étoit d' ailleurs homme de bien, entretenoit les terreurs qu' il avoit inspirées. Il avoit vu le précepteur anglois dans une haute faveur à Boulogne ; il savoit que Jeronimo s' étoit expliqué sur ce qu' il croyoit devoir à la reconnoissance ; et dans plusieurs conversations, qu' il avoit eues lui-même avec cet homme favorisé, il l' avoit reconnu fort attaché à ses principes de religion. La crainte d' une séduction, qu' il jugeoit inévitable, lui avoit fait susciter dans l' esprit de la jeune pénitente, un combat entre la reconnoissance et la piété, auquel sa tendre constitution n' avoit pu résister.
Il y avoit alors à Florence une dame angloise, qui s' y étant trouvée sans fortune, après la mort de son mari, étoit tombée heureusement dans

une des plus nobles familles de cette ville, où son esprit et sa conduite lui avoient fait obtenir

p305

tant d' estime et de considération, qu' elle y avoit été retenue depuis plusieurs années. Quoiqu' elle fût née protestante, l' espérance d' en faire une conquête à l' église romaine, s' étoit jointe à l' amitié, pour engager les dames de cette maison à se l' attacher par leurs caresses et leurs bienfaits. Madame Bemont, c' étoit le nom de la dame angloise, étoit devenue leur compagne inséparable, et sembloit acquérir de jour en jour de nouveaux droits sur leur affection. Un jour qu' elles avoient fait le voyage de Boulogne avec elle, pour rendre une visite à la marquise Della Porretta, cette mère affligée leur fit la confidence de ses peines. Dans l' opinion qu' elles avoient de la prudence de Madame Bemont, elle souhaitèrent que Clémentine fût confiée pour quelque tems à ses soins, dans leur maison de Florence. La marquise y consentit, et sa fille n' y fit pas d' opposition. Les deux familles vivoient dans une étroite amitié, et la réputation de l' angloise étoit bien établie. Clémentine partit pour Florence, avec les trois dames.
Permettez, mademoiselle, que pour abréger mon récit, je remette encore ce détail au docteur Barlet. Madame Bemont pénétra jusqu' à la racine du mal, et se hâta d' en informer la famille. On se détermina, sur les nouvelles instances du seigneur Jeronimo, à se gouverner par cet avis.

p306

Clémentine fut assurée qu' on auroit de l' indulgence pour tous ses désirs. Ce fut alors qu' elle en fit l' aveu. Cette déclaration l' ayant beaucoup soulagée, elle retourna plus tranquille à Boulogne. Toute la famille conclut à rappeler le précepteur. Les propositions qu' on devoit faire à cet heureux homme furent réglées de concert ; mais on attendoit à s' expliquer avec lui, qu' il eût vu Clémentine, et c' étoit manquer de prudence. Il étoit alors à Vienne. Jeronimo le félicita dans sa lettre, avec toutes les expressions d' un coeur tendre et pénétré de reconnoisance, qui croyoit avoir enfin trouvé l' occasion de s' acquitter.

Il lui faisoit entendre que les conditions seroient au-dessus de ses espérances ; il vouloit dire, apparemment, pour la fortune. L' ami, pour lequel on marquoit tant de considération, ne put manquer d' y être extrêmement sensible. Cependant, comme il connoissoit Clémentine et sa famille, il craignit qu' on n' eût de la peine à s' accorder sur l' article de la religion et de la résidence. Cette idée lui laissa des doutes, et l' obligea de suspendre ses résolutions.
Il se rendit à Boulogne. On lui permit, à son arrivée, de voir Clémentine, en présence de sa mère. Qu' il trouva de charmes dans la noble franchise de l' une et de l' autre ! Qu' il fut touché

p307

des tendres embrassemens de Jeronimo, qui ne fit pas difficulté de lui donner d' avance le nom de frère ! Le marquis n' eut pas moins d' empressement à le reconnoître pour son quatrième fils.
On proposa de joindre une grosse dot aux biens qui étoient assurés à Clémentine, par les dispositions de ses deux grands-pères. La cérémonie du mariage ne devoit être différée que jusqu' à l' arrivée de mon père, qu' on vouloit engager à faire le voyage d' Italie, pour augmenter la joie par sa présence.
Je ne m' étendrai point sur le reste. Il fut impossible de convenir des moyens. Je devois renoncer formellement à ma religion, et fixer mon établissement en Italie, avec la liberté seulement d' aller passer, de trois ans en trois ans, quelques mois dans ma patrie, et d' y mener une seule fois leur fille, si son inclination l' y portoit, pour le tems qu' ils se réservoient de pouvoir limiter.
Quel dut être mon chagrin, de me voir forcé de répondre si mal à l' attente d' un grand nombre d' honnêtes gens, auxquels je connoissois pour moi les plus vrais sentimens de l' estime et de l' amitié ! Vous ne sauriez vous figurer, mademoiselle, quels furent les tourmens de mon coeur. Mais, lorsque ce frère, avec qui j' étois uni si tendrement, implora ma complaisance...

p308

lorsque cette excellente mère me conjura d' avoir pitié de sa fille et de son propre coeur ; et lorsque

l' aimable Clémentine, sans dire un mot d' elle-même,
me pressa, pour l' intérêt de mon ame,
d' embrasser la doctrine de son église, que pensez-vous,
mademoiselle... je m' apperçois que
ce récit vous cause trop d' émotion.
(il s' est arrêté. Il a fait usage de son mouchoir,
moi du mien. Quelle scène, chère Lucie) !
Eh quoi, monsieur, lui ai-je dit d' une voix
entrecoupée... avez-vous pu résister ?
Persuadé, comme je suis, de la vérité de ma
religion ; attaché par mille raisons au lieu de ma
naissance, pouvois-je me rendre, sans faire le
double sacrifice de mon dieu et de ma patrie ?
Mais je m' efforçai de trouver des conciliations.
J' offris de passer alternativement une année en
Angleterre, et l' autre en Italie, si la chère
Clémentine vouloit y consentir ; ou si le séjour de ma
patrie la révoltoit, je me réduisis à n' y passer que
trois mois de chaque année. Je proposai de lui
laisser une liberté entière sur l' article de la
religion ; et si le ciel accordoit d' heureux fruits à
notre mariage, je promis de lui abandonner
l' éducation des filles, en me réservant celle de
mes fils, condition pour laquelle j' espérois le
consentement du pape même, parce qu' elle

n' étoit pas sans exemple. C' étoit sacrifier beaucoup
à la compassion, beaucoup à l' amour. Que
pouvois-je de plus ?
Et trouvâtes-vous, monsieur, trouvâtes-vous
de l' opposition à ces offres, de la part de
Clémentine ?
Ah ! Malheureuse fille ! C' est cette réflexion
même qui fortifie ma douleur. Elle y auroit consenti :
elle n' épargna rien pour obtenir le consentement
de sa famille à ces conditions. Cet empressement
en ma faveur, dévouée comme elle
l' étoit à sa religion, excita vivement ma
reconnoissance et ma pitié. Quels tristes événemens
ont succédé ! Le père oublia l' indulgence qu' il avoit
promise. La mère, à la vérité, sembla demeurer
neutre ; et le plus jeune des trois frères demeura
ferme dans mes intérêts ; mais le marquis, le
général, l' évêque, et toute la branche d' Urbino
furent inflexibles, sur-tout lorsque s' offensant de
mes difficultés, ils commencèrent à me traiter
d' homme obscur, d' aventurier, pour qui leur
alliance étoit aussi glorieuse que la mienne l' étoit
peu pour une famille si distinguée. En un mot,
on me permit, on me pressa même de quitter

Boulogne, sans m' accorder la liberté de dire adieu à la malheureuse Clémentine, quoiqu' elle demandât cette grâce à genoux. Et quelles furent les suites ? Vous les apprendrez de M Barlet.

p310

Infortunée Clémentine ! Ils me proposent aujourd' hui de retourner à Boulogne. Malheureuse fille ! Quelles peuvent être leurs espérances ? En finissant, il m' a paru trop pénétré pour répondre à mes questions, quand j' aurois eu la force de lui demander d' autres éclaircissemens. ô Lucie ! ô mes chers amis ! Vous voyez à présent le fond du mystère. Puis-je être aussi malheureuse que lui, aussi malheureuse que sa Clémentine ! M Barlet peut bien dire que sir Charles n' est pas heureux. Il peut bien assurer lui-même qu' il a beaucoup souffert, et de la part des plus vertueuses femmes. Il peut se plaindre des nuits qu' il passe sans dormir. Infortunée Clémentine ! Je le répète après lui. Disons aussi, malheureux sir Charles ! Et qui, ma chère, qui connoissez-vous d' heureux ? Ce n' est pas assurément votre
Henriette Byron.

p311

LETTRE 57

Miss Byron, à Miss Selby.
même jour.
Mes tristes sentimens m' ont forcée de quitter la plume : il faut que je commence une seconde lettre. Je ne m' étois pas proposé de finir l' autre à l' endroit où je me suis arrêtée.
Sir Charles voyant combien j' étois attendrie, a paru oublier sa propre douleur, pour applaudir à ce qu' il a nommé mon humanité. Je vous ai renvoyée plusieurs fois, m' a-t-il dit, aux explications du docteur Barlet. Je le prierai de vous communiquer tous les détails qu' il a reçus de moi, dans une correspondance sans réserve. Vous, mademoiselle, qui vous faites un si doux amusement d' entretenir vos amis par vos lettres, peut-être trouverez-vous dans une histoire de

cette nature, de quoi satisfaire leur curiosité. Je puis me reposer sur leur discrétion : ne sont-ils pas du même sang que vous ? C' est un bonheur pour moi, de contribuer à leur satisfaction comme à la vôtre.
Je l' ai remercié par une inclination : je n' étois pas capable d' autre chose.

p312

Je vous ai dit, mademoiselle, que je suis engagé fort loin par la compassion, mais que mon honneur est libre : c' est ce que je pense de ma situation. Lorsque vous aurez vu tout ce que le docteur Barlet peut vous communiquer, vous jugerez plus aisément du fond et des circonstances. Il n' y a point de femme au monde, dont l' estime me soit plus précieuse que celle de Miss Byron.
Ce que je viens d' entendre, lui ai-je dit, ne suffiroit-il pas à tout le monde, pour souhaiter que la malheureuse Clémentine... ah, Lucie ! La voix m' a manqué : j' allois me noircir d' une fausseté. Cependant ne devois-je pas être capable au fond du coeur d' achever ce que je voulois dire ? Comptez, chère Lucie, que l' amour rétrécit le coeur. Je l' ai vérifié par des expériences répétées. Ne m' a-t-on pas toujours crue bonne, généreuse, supérieure aux petits détours de l' amour-propre ? Que suis-je à présent ?
Enfin, mademoiselle, a-t-il repris... et sans continuer lui-même, il alloit prendre ma main, mais d' un air qui sembloit marquer de l' embarras, avec une tendresse qui parloit dans ses yeux, un respect qui étoit répandu dans toute sa contenance... il n' a fait que la toucher néanmoins ; et retirant la sienne : que dirai-je de plus, mademoiselle ? Je ne sais ce que je dois

p313

ajouter ; mais je vois que vous êtes capable de me plaindre. Vous plaignez aussi la malheureuse Clémentine. L' honneur me défend... cependant l' honneur m' ordonne... mais je ne puis être injuste, ingrat, intéressé ! Il s' est levé de sa chaise : quels remercîmens ne vous dois-je pas, mademoiselle, pour la complaisance que vous avez eue de m' écouter ! J' en abuse. Pardonnez le

trouble que j' ai répandu dans un coeur qui est capable d' une sympathie si tendre ; et me faisant une profonde révérence, il s' est retiré avec précipitation, comme s' il eût appréhendé de me laisser voir toute son émotion.
Je suis demeurée pendant quelques momens immobile, vraie statue, regardant d' un côté et d' autre, comme pour chercher mon coeur, et le jugeant perdu sans ressource, un torrent de larmes, qui est sorti fort à propos de mes yeux, m' a rendu la connoissance et le mouvement. Miss Grandisson ayant vu sortir son frère, avoit attendu quelques momens, dans la crainte qu' il ne revînt sur ses pas ; mais m' entendant soupirer, elle est accourue les bras ouverts. ô chère Henriette ! M' a-t-elle dit en m' embrassant ; que s' est-il passé ? Est-ce ma soeur que j' embrasse ? Ma soeur réelle, ma soeur Grandisson ?
Ah, ma Charlotte ! Il faut renoncer à toute espérance. Point de soeur. Il est impossible. Il n' y

faut plus penser. Je connois... mais aidez-moi, aidez-moi à sortir de cette chambre. La vue m' en déplaît, en étendant une main devant mes yeux, et sentant mes larmes qui couloient entre mes doigts... des larmes, ma chère, que je ne donnois pas seulement à moi, mais à sir Charles, à la malheureuse Clementine ; car, ne concluez-vous pas de tout ce que vous avez lu, qu' il est arrivé quelque chose de Boulogne ? Et me soutenant sur les bras de Miss Grandisson, je me suis hâtée de sortir de la bibliothèque, pour monter à ma chambre. Miss Grandisson vouloit me suivre.
Non, non, lui ai-je dit, laissez-moi, laissez-moi pour un quart-d' heure. Je vous rejoindrai moi-même dans votre cabinet.
Elle a eu la bonté de se retirer. Je me suis jetée dans un fauteuil. Je me suis abandonnée quelques momens à mes larmes, et j' en ai tiré assez de soulagement, pour recevoir les deux soeurs qui sont venues, en se tenant par la main, dans l' impatience de me consoler.
Mais je n' ai pu leur raconter, avec la moindre liaison, ce qui venoit de se passer : je leur ai dit seulement que tout étoit consommé ; que leur frère étoit digne de pitié ; qu' il ne méritoit aucun blâme ; que si elles vouloient m' accorder quelques heures pour me rappeler ce que j' avois entendu de plus touchant, je les rejoindrois, et

p315

qu' elles en auroient un récit plus exact. Elles m' ont quittée, lorsqu' elles m' ont vue un peu plus tranquille.
Sir Charles est sorti dans son carosse, avec le docteur Barlet. Il s' est informé plusieurs fois de ma santé, en disant à sa soeur Charlotte, qu' il craignoit de m' avoir causé trop d' émotion par les tristes récits qu' il m' avoit faits. Avant son départ, il a fait demander la permission de ne pas venir pour dîner. Qu' il est à plaindre ! Quelle doit être son affliction ! N' être pas en état de nous voir, de s' asseoir avec nous ! Je me serois excusée aussi, dans le désordre où j' étois encore. Mais on a refusé d' y consentir. Je suis descendue ; je me suis mise à table. Que le tems du dîner m' a paru long ! Les yeux des domestiques m' étoient à charge. Ceux d' émilie ne me gênoient pas moins, brillans de curiosité comme je les voyois, sans qu' elle sût elle-même pourquoi, mais par une espèce de sympathie apparemment, et dans la seule supposition que tout n' alloit pas à son gré.
Elle m' a suivie, lorsqu' elle m' a vu remonter à ma chambre. Un mot, ma chère Miss Byron (en tenant la porte d' une main et passant seulement la tête pour me voir). Dites-moi qu' il n' y a point de mésintelligence entre vous et mon tuteur. Je ne vous demande qu' un mot.

p316

Non, ma chère, il n' y en a point. Non, non, ma chère émilie.
Le ciel en soit loué ! (en joignant affectueusement les deux mains). Le ciel en soit loué !
Si vous étiez mal ensemble, je n' aurois pas su pour qui prendre parti. Mais je ne veux pas vous interrompre. Je me retire.
Demeurez, demeurez, ma chère petite amie ! Demeurez, ma bonne émilie. Je suis allée vers elle. J' ai pris sa main. Eh bien, chère fille ! Vous dites donc que vous souhaitez de vivre avec moi ?
Si je le souhaite ! C' est le plus cher de tous mes désirs.
M' accompagnerez-vous en Northampton-Shire, mon amour ?
Au bout du monde, mademoiselle. Je serai votre première suivante, et je vous aimerai plus

que mon tuteur, s' il est possible.
Ah, ma chère ! Mais comment pourrez-vous
vivre sans voir quelquefois votre tuteur ?
Quoi donc ? Il vivra sans doute avec nous.
Non, non, ma chère. Et vous aimerez mieux
alors vivre avec lui qu' avec moi, n' est-il pas vrai ?
Pardonnez-moi, mademoiselle. Je souhaite,
en vérité, de vivre et de mourir avec vous ; et
je suis sûre que la bonté de son coeur l' aménera
souvent pour nous voir. Mais vous pleurez, ma

p317

chère Miss Byron ! Dites-moi donc, d' où viennent
vos larmes ? Pourquoi parlez-vous si vîte,
avec une prononciation si courte ? Vous paroissez
dans un embarras...
je parle vîte ; ma prononciation est courte,
et je parois dans un embarras... mille grâces,
mon amour, pour votre observation. J' en profiterai.
Faites-moi le plaisir, à présent, de me
laisser seule.
L' aimable fille est sortie sur la pointe des pieds.
C' étoit sincérement que je la remerciois ; son
observation m' a servi réellement. Mais vous
jugez bien, ma chère Lucie, que je devois
être un peu agitée. La manière dont il m' avoit
quittée... n' y trouvez-vous pas quelque chose de
singulier ? Se retirer si brusquement, en quelque
sorte ! Et ne m' avoir rien dit qui n' ait été
accompagné de regards si tendres ; de regards, qui
sembloient exprimer beaucoup plus que ses paroles !
Et s' être retiré sans m' offrir de me reconduire,
après m' avoir amenée ! Comme si... je ne sais
pas comme quoi ; mais vous me donnerez votre
opinion sur toutes ces circonstances. Ce que je
ne puis dire, c' est que je crois mes incertitudes
finies, et que ma situation n' en est pas plus
désirable. Cependant... mais pourquoi cette confusion
d' idées ? Ce qui doit arriver, n' est-il
pas déterminé par l' ordre du ciel ?

p318

Dans l' après-midi, sir Charles et le docteur
n' étant pas revenus, j' ai fait à milord et aux
dames, un récit abrégé de ce qui s' étoit passé
entre leur frère et moi, sans m' embarrasser
qu' émilie fût présente. à peine avois-je fini,

et lorsque je me disposois à remonter, les deux amis sont entrés. Sir Charles s' est adressé d' abord à moi, par de nouvelles excuses de la peine qu' il m' avoit causée. à chaque mot qu' il prononçoit, son émotion étoit visible. Il hésitoit ; il trembloit. Pourquoi hésiter, ma chère, et pourquoi trembler !
Je lui ai répondu que je ne faisois pas difficulté d' avouer combien sa triste histoire avoit excité ma compassion, et je l' ai prié de se souvenir de sa promesse. Il m' a dit qu' il avoit chargé M Barlet de remplir ses engagemens ; et le bon docteur a témoigné que rien ne lui étoit plus agréable que cette commission. Comme j' étois proche de la porte, dans le dessein de remonter à mon appartement, j' ai suivi ma première intention. à mon passage, sir Charles m' a saluée d' une profonde révérence, sans me dire un mot ; et j' ai cru remarquer qu' il s' étoit attendu à me voir demeurer. Mais non, en vérité. Cependant, je le plains du fond du coeur. Quelle bizarrerie par conséquent d' être fâchée contre lui ! Jamais tant de bonté, tant de

sensibilité, tant de compassion, qui est, je crois, la principale source de ses peines, ne s' est trouvé ensemble dans un coeur mâle.
Dites, dites, ma chère Lucie... mais non, ne me dites rien ; avant que nous ayons lu les lettres que je dois recevoir du docteur Barlet ; c' est alors que nous aurons toutes les pieces devant nous.
samedi 25 au matin.
il est (mais pourquoi cet *il* , qui est un terme peu respectueux ? La petitesse de mon coeur me fait honte). *sir Charles* est parti pour Londres. Ne pouvant être heureux dans lui-même, il va se procurer le plaisir de contribuer au bonheur des autres. Il en jouit comme eux. Quel présent du ciel, qu' un coeur bienfaisant ! Que toutes les disgraces possibles tombent sur un homme de ce caractère, elles ne le rendront jamais tout à fait malheureux.
samedi à midi.
sir Charles est parti, et je sors d' un long entretien avec milord L et les deux dames. Que direz-vous, Lucie ? Ils sont tous persuadés que le grand combat de sir Charles, sa peine la plus vive, vient de... son grand combat (en vérité je ne sais ce que j' écris... mais je n' y

changerai rien, ma chère) est, ou vient, n' ai-je

p320

pas dit, d' un partage entre sa compassion pour
la malheureuse Clémentine et son amour pour
une autre.
Mais qui se contentera de la moitié d' un
coeur, tout grand, tout vif et tout sensible que
je suppose le sien ? La compassion, Lucie ! La
compassion du coeur de sir Charles ! Ce ne peut
être que de l' amour ; et n' en doit-il pas à une
femme de ce caractère ? Vous-même, Lucie,
n' êtes-vous pas pénétrée de compassion pour la
malheureuse Clémentine ? Quelle fatalité dans
son amour ! Elle aime, contre sa religion,
c' est-à-dire, contre son inclination, du moins à cet
égard, un homme qui ne peut être à elle sans
blesser sa conscience et son honneur. Aimer
contre son inclination ? Que signifient ces termes ?
Qu' il y a d' absurdité dans cette passion
qu' on appelle amour ! Ou plutôt, qu' elle produit
d' effets absurdes, dans ceux qui s' y laissent
entraîner ! Je veux que la mienne soit toujours
réglée par les loix de la raison et du devoir.
Alors, alors mes souvenirs et mes réflexions
ne me causeront jamais de chagrin durable.

p321

LETTRE 58

Miss Byron, à Miss Selby.
le docteur Barlet m' a demandé quelles sont
les circonstances de l' histoire de Clémentine,
dont je souhaite d' abord qu' il me communique
le récit, et s' est engagé à me les transcrire : je
les lui ai marquées par écrit ; peut-être ai-je un
peu d' affectation à me reprocher, car j' ai commencé
par quelques endroits qui ne sont pas les
plus intéressans, tels que l' histoire d' Olivia, celle
de Madame Bemont, les différens entre sir
Charles et le seigneur Jeronimo, etc. Mais les
vraies circonstances, ma chère, celles que je suis
impatiente de savoir, sont celles qui suivent.
La première conversation de sir Charles avec
Clémentine, au sujet du comte de Belvedere.

La conférence qu' on le pria d' avoir avec
elle, à l' occasion de ses premiers accès de
mélancolie.
Les moyens par lesquels Madame Bemont
parvint à tirer d' elle-même l' aveu d' une passion
qu' elle avoit si soigneusement cachée aux plus
tendres parens du monde.
L' accueil qu' on fit à sir Charles, lorsqu' il
arriva de Vienne.

p322

Comment ses articles de conciliation, pour la
religion et la résidence, furent reçus de la famille,
et de Clémentine en particulier.
La plus importante, chère Lucie, cette triste
et dernière séparation ; ce qui la rendit nécessaire,
ce qui est arrivé depuis à Boulogne, et quelle
est aujourd' hui la situation de Clémentine.
Si le docteur s' explique nettement sur ce dernier
article, nous saurons peut-être ce qui fait
désirer le retour de sir Charles à Boulogne après
une si longue absence, et pourquoi il paroît
persuadé que sa complaisance ne sera utile à rien.
ô Lucie ! Que de grands effets dépendent de cet
article ! Mais point de délai, je vous en conjure,
sir Charles Grandisson ! Point de délai, cher
docteur ! Mon coeur souffre de la pensée du moindre
délai, il ne peut la soutenir.
N. Conférence de sir Charles avec Clémentine,

p323

à l' occasion de ses premiers accès de mélancolie.
On doit remarquer que sir Charles ne se
défioit point encore qu' il en pût être le sujet,
quoiqu' elle eût rejeté l' ouverture qu' il avoit été
chargé de lui faire en faveur d' un autre. C' est un
extrait de ses lettres qu' on va donner ; ainsi c' est
lui-même qui fait ce récit au docteur.
Le marquis, la marquise et le chevalier Grandisson
se promenoient dans une allée du jardin.
Clémentine, à qui sa tristesse faisoit chercher la
solitude, étoit assez loin d' eux dans une autre
allée avec Camille, sa femme de chambre, qui
marchoit derrière, et qui s' efforçoit de l' amuser
par son entretien. Quoiqu' elle l' aimât, elle ne
lui répondoit point ; elle se plaignoit d' être
importunée par ses discours.

Chère fille ! Me dit le marquis, les larmes aux yeux. Voyez-la marcher, tantôt d' un pas lent, tantôt plus vîte, comme pour se défaire de la compagnie de Camille. Elle commence à se dégoûter d' elle, parce qu' elle en est aimée. Mais qui paroît-elle voir avec plaisir ? Hélas ! Me serois-je imaginé qu' une fille qui faisoit les délices de mon coeur, en pût jamais faire le tourment ! Cependant, elle n' en est pas moins aimable à mes yeux. Mais savez-vous, mon cher Grandisson, que nous ne pouvons plus tirer d' elle que des

p324

oui et des *non* ? Il n' est plus possible de l' engager dans la moindre conversation, pas même sur la nouvelle langue que vous lui avez apprise, et pour laquelle nous lui avons vu tant de goût : essayez de la faire parler ; mettez-la sur quelque sujet.
Oui, chevalier, me dit la marquise ; parlez-lui, faites naître quelque sujet qui soit capable de l' attacher. Nous l' avons assurée que nous ne lui parlerons plus de mariage, jusqu' à ce qu' elle soit disposée elle même à recevoir nos propositions : ses yeux en larmes, nous en ont fait des remercîmens ; elle nous remercie par une révérence, lorsqu' elle est debout, et par une inclination de tête, lorsqu' elle est assise ; mais il ne sort pas un mot de sa bouche : elle paroît inquiète et gênée, lorsque nous lui parlons. Voyez ! Elle entre dans le temple grec ; la pauvre Camille lui parle et n' obtient pas de réponse. Je ne crois pas qu' elle nous ait vus ; avançons-nous, par ce détour, jusqu' au petit bois de myrthe, d' où nous pourrons entendre ce qui se passe.
En marchant, la marquise me raconta que dans leur dernier voyage à Naples, un jeune officier, nommé le comte de Marcelli, homme aimable, mais sans fortune, avoit aspiré secrétement au coeur de leur Clémentine : ils ne l' avoient su que depuis peu, par l' aveu de Camille, qui raisonnant avec eux sur la cause de cette

p325

profonde mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le comte s' étoit adressé à elle pour l' engager par de grandes offres, à faire tomber une lettre dans les mains de sa maîtresse ; qu' elle l' avoit

rejetée avec indignation, et qu' il l' avoit conjurée de n' en rien dire au général, dont toute sa fortune dépendoit, que cette raison l' avoit portée à se taire ; mais que depuis quelques jours, ayant entretenu sa maîtresse de ce qu' elle avoit vu dans le voyage de Naples, elle lui avoit entendu nommer assez favorablement le comte de Marcelli. Seroit-il impossible, ajouta la marquise, qu' elle eût pris de l' inclination pour lui ? à tout hasard, chevalier, faites tomber la conversation sur l' amour, mais d' une manière éloignée, et gardez-vous bien de nommer Marcelli, parce qu' elle jugeroit que vous avez parlé à Camille : ma fille a de la fierté ; elle ne pourroit supporter que vous lui crussiez de l' amour, sur-tout pour un homme au-dessous d' elle ; cependant nous nous reposons sur votre prudence : vous le nommerez ou ne le nommerez pas, suivant que vous le jugerez convenable à nos vues. Comptez, ma chère, interrompit le marquis, que ce soupçon est sans vraisemblance : il est vrai néanmoins que Marcelli étoit dernièrement à Boulogne ; mais Clémentine est trop bien née pour s' engager dans un commerce clandestin.

p326

Nous étions arrivés au petit bois de myrthe qui est derrière le temple, et d' où nous entendîmes le dialogue suivant.
Camille. mais pourquoi, mademoiselle, pourquoi vouloir que je vous quitte ? Vous savez combien je vous aime ; vous avez toujours pris plaisir à converser avec moi : quelle offense ai-je commise ? Je n' entrerai point dans ce temple, si vous me le défendez ; mais je ne puis, je ne dois point m' éloigner.
Clément. affectation déplacée. Croyez-vous qu' il y ait un plus grand tourment pour moi que cette persécution ? Si vous m' aimiez, vous ne chercheriez qu' à m' obliger.
Cam. je n' ai pas d' autre passion ni d' autre soin, ma chère maîtresse.
Clément. laissez-moi donc, Camille ; je me trouve mieux lorsque je suis seule, je me sens plus tranquille. Vous me poursuivez, Camille ; vous vous attachez à moi comme une ombre : en vérité, vous n' êtes que l' ombre de l' obligeante Camille que vous étiez.
Cam. ma très-chère maîtresse ! Je vous supplie...
Clém. allez vous recommencer vos supplications ? Encore une fois, laissez-moi si vous m' aimez.

N' ose-t-on me confier à moi-même ?
Quand je serois une vile créature, qu' on soupçonne
de quelque mauvais dessein, vous ne m' observeriez

p327

pas avec plus d' attention. Camille vouloit
continuer cet entretien ; mais un ordre absolu
l' obligea d' y renoncer : elles demeurèrent
toutes deux en silence ; Camille paroissoit pleurer.
Il est tems, chevalier, me dit le marquis :
avancez ; faites-vous appercevoir : mettez-la sur
l' Angleterre, ou sur tout autre sujet : il vous
reste une bonne heure jusqu' au dîner ; j' espère
que vous nous la ramènerez plus gaie : il faut
qu' elle paroisse à table ; nos convives
remarqueroient son absence : le bruit se répand déjà
que sa tête est altérée. Je crains, répondis-je, que
ce moment ne soit pas des plus favorables : elle
paroît agitée, et je ne sais si Camille, avec la
meilleure intention du monde, ne feroit pas
mieux, dans ses occasions, de se prêter un peu
à l' humeur de sa maîtresse. Alors, me dit la
marquise, il seroit à craindre que le mal ne se
fortifiât ; il peut devenir habituel : non, cherchez
le moyen d' engager la conversation ; nous attendrons
ici quelques minutes, pour vous en donner le tems.
Je m' écartai de quelques pas, et passant dans
l' allée qui conduisoit au temple, je m' approchai
assez pour être apperçu ; mais la voyant assise,
je me contentai de faire une profonde révérence.
La femme de chambre étoit debout, entre deux

p328

colonnes, son mouchoir aux yeux : je doublai
le pas, comme si j' eusse appréhendé de troubler
leur solitude, et je passai assez vîte ; mais
ensuite je rallentis assez ma marche, pour entendre
ce qu' elles disoient : Clémentine se leva ; et
s' avançant à l' entrée du temple, elle jeta les yeux
de mon côté. Il est passé, lui entendis-je dire.
Apprenez, Camille, à garder un peu plus de
discrétion. L' appellerais-je ? Lui dit cette fille ;
elle répondit successivement : non, oui, non ;
enfin, non, ne l' appelez point : je veux faire un
tour d' allée. à présent, Camille, vous pouvez
me laisser ; il ne manque point de monde au
jardin pour veiller sur moi ; ou demeurez, si c' est

votre intention : peu m' importe par qui je sois observée ; seulement, ne me parlez point lorsque je vous ordonne de vous taire.
Elle prit une allée qui traversoit celle où j' étois ; mais, après un tour ou deux, me trouvant près d' elle, et dans le tems qu' elle en approchoit, je la saluai respectueusement, comme dans le dessein de me retirer pour la laisser libre : elle s' arrêta, et je l' entendis répéter à Camille ; apprendrez-vous du chevalier ce que c' est que la discrétion ? Je lui dis alors, pardonnez, mademoiselle... n' est-ce pas porter trop loin la liberté... elle m' interrompit : Camille fait un peu l' officieuse aujourd' hui, Camille me tourmente. Les

poëtes de votre pays, monsieur, sont-ils aussi sévères que les nôtres contre l' abus que les femmes font de leur langue.
Les poëtes de tous les pays, mademoiselle, se vantent de la même inspiration ; les poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu' ils croient sentir.
Oui, monsieur, c' est un joli compliment que vous faites à mon sexe.
Les poëtes, mademoiselle, ont l' imagination plus belle que les autres hommes, et par conséquent le sentiment plus vif ; mais comme ils n' ont pas toujours le même droit de vanter leur jugement, car cette qualité va rarement de pair avec l' imagination, peut-être leur arrive-t-il quelquefois d' expliquer fort bien les causes, et de se donner trop de carrière sur les effets.
Elle apperçut son père et sa mère entre quelques orangers. Mon dieu ! Me dit-elle, je me reproche de ne leur avoir pas rendu mes devoirs de tout le jour. Ne vous éloignez pas, chevalier : elle s' avança vers eux ; ils s' arrêtèrent. Vous paroissez, lui dit le marquis, en conversation sérieuse avec le chevalier Grandisson. Nous vous laissons, ma chère ; votre maman et moi nous retournons au logis, ils nous quittèrent.
Jamais des parens n' eurent tant de bonté, reprit-elle, en retournant vers son allée : que je

serois coupable de n' y pas répondre ! Ne les

aviez-vous pas déjà vus, monsieur ?
Je ne faisois que de les quitter, mademoiselle ;
ils vous regardent comme la meilleure des filles,
mais ils sont fort affligés de votre tristesse.
Je reconnois leur extrême bonté, et mon
chagrin seroit de leur causer quelque peine.
Vous ont-ils témoigné de l' inquiétude, monsieur :
vous êtes le confident de toute la famille, et
votre conduite noble et désintéressée vous rend
cher à tout le monde.
Ce matin même ils ont déploré le triste état
dans lequel ils croient vous voir ; ils l' ont déploré
les larmes aux yeux.
Camille, vous pouvez approcher ; vous entendrez
plaider votre cause : approchez-vous, dis-je,
venez entendre ce qu' il semble que le chevalier
prépare : il nous épargnera beaucoup de peines
à toutes deux.
Mademoiselle, j' ai fini.
Non, monsieur, je ne le puis croire. Si vous
avez commission de mon père et de ma mère,
je suis prête comme je le dois, à vous écouter
jusqu' au dernier mot.
Camille s' approcha.
Mademoiselle ! Repris-je d' un air attendri,
digne objet de tant d' inquiétudes ! Que puis-je,
que dois-je vous dire ? Mes voeux pour votre

bonheur peuvent me rendre importun ; mais
comment espérer d' obtenir votre confiance,
lorsqu' elle est refusée à votre mère ?
Que veut-on, monsieur ? Quelle vues a-t-on
sur moi ? Je ne suis pas en bonne santé : j' étois
vive ; j' aimois la conversation, le chant, la danse,
le jeu, les visites, et je n' ai plus de goût pour
tous ces amusemens ; il ne m' en reste que pour la
solitude : je suis contente avec moi-même ; la
compagnie m' est devenue à charge, et je ne suis
pas libre de penser autrement.
Mais d' où peut venir ce changement, mademoiselle,
dans une personne de votre âge ?
Votre famille n' en conçoit pas la raison, et c' est
ce qui l' afflige beaucoup.
Je le vois, et j' en suis bien fâchée.
Aucun plaisir ne paroît faire impression sur
votre ame : vous êtes d' une piété exemplaire ;
on n' a jamais eu plus de respect que vous pour
la religion ; cependant...
vous, monsieur ! Un anglois, un hérétique...
pardonnez si je vous donne ce nom ; mais n' est-ce

pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de piété et de religion !
Nous ne toucherons pas, s' il vous plaît, à cet article ; ce que je veux dire, mademoiselle...
oui, monsieur, j' entends ce que vous voulez dire ; et j' avouerai que je suis quelquefois une

p332

créature fort mélancolique : je ne sais d' où me vient cette altération ; mais elle est réelle, et je ne saurois être plus à charge à personne que je le suis à moi-même.
Mais, mademoiselle, ce mal doit avoir une cause. N' est-il pas étrange que vous ne répondiez que par des soupirs et des larmes à la plus tendre et la plus indulgente des mères ? Cependant elle n' apperçoit rien dans vous qui marque de l' obstination ou de l' humeur ; c' est le même respect, la même douceur, la même complaisance qu' elle a toujours été charmée de trouver dans sa chère Clémentine : elle n' ose forcer votre silence ; sa tendresse lui fait craindre de vous presser trop. Comment pouvez-vous donc, chère soeur, (pardonnez cette liberté, mademoiselle) comment pouvez-vous quitter une si bonne mère, sans lui dire un mot de consolation ? Comment pouvez-vous la voir souffrir elle-même, le coeur plein, les yeux mouillés de pleurs, n' ayant pas la force de s' arrêter, et ne sachant néanmoins où porter ses pas, parce qu' elle ne peut rien apprendre de consolant à votre père affligé ? Comment le secret d' une si fâcheuse altération demeure-t-il impénétrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, et dans un tems où vous deviez couronner toutes leurs espérances ?

p333

Elle versa quelques larmes : elle pencha la tête vers Camille, et elle s' appuya un moment sur son bras ; ensuite se relevant vers moi, quelle peinture vous me faites de mon obstination et de la bonté de ma mère ! Je souhaiterois...
oui, je souhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fût jointe à celle de mes ancêtres ! Je faisois la consolation de ma famille, et je vois que je n' en serai plus que le tourment.

Ciel ! Quel langage, mademoiselle !
Ne me blâmez point ; rien ne me satisfait dans moi-même : quel misérable être que celui qui ne peut supporter son existence !
Je ne me flatte pas, mademoiselle, que vous preniez assez de confiance à votre quatrième frère, pour lui ouvrir votre coeur : ce que je vous demande uniquement, c' est de soulager celui de la meilleure des mères, et de la mettre en état de rendre le même service au meilleur des pères.
Elle a paru réfléchir ; elle a détourné le visage ; elle a pleuré ; je l' ai crue à demi-vaincue.
Chargez votre fidelle Camille, mademoiselle, de déclarer vos peines à votre mère.
Arrêtez, monsieur, (comme rappelant ses idées) n' allez pas si vîte, je vous prie. Ouvrir mon coeur ! Quoi donc ? Qui vous a dit que j' aie quelque chose à révéler ? Vous êtes insinuant, monsieur ; vous m' avez presque persuadée que

j' ai quelque secret qui me pèse sur le coeur ; et lorsque je l' ai voulu chercher, pour me rendre à vos instances, je n' ai rien trouvé. De grâce, monsieur... elle s' est arrêtée.
Et de grâce, mademoiselle, (en prenant sa main) ne croyez pas que je me paie de cette défaite.
Vous êtes trop libre, monsieur. (sans retirer cependant sa main.)
pour un frère ! Mademoiselle ; trop libre pour un frère ! (et je quittai sa main.)
hé bien, qu' est-ce donc que mon frère demande de moi ?
Il vous supplie, il vous conjure seulement de déclarer à votre tendre, à votre excellente mère...
arrêtez, monsieur, je vous en supplie à mon tour. Quoi ? Que voulez-vous que je déclare ? Apprenez-moi donc vous-même, inventez un secret qu' il me convienne de déclarer et s' il m' épargne la peine des recherches, peut-être au moins parviendrai-je alors à rendre mes frères plus tranquilles.
Ce badinage, mademoiselle, commence à me donner quelqu' espoir : continuez dans cette agréable disposition, et le secret touche de lui-même à sa fin ; les recherches deviendront inutiles.
Camille, que vous voyez ici, ne cesse pas de me tourmenter par la folle imagination que j' ai

de l' amour. Une jeune personne de mon sexe ne peut être grave, et se livrer un peu à la méditation, qu' on ne l' accuse aussi-tôt d' avoir de l' amour. Je me croirois digne de toute ma haine, si j' avois donné à quelqu' homme au monde le pouvoir de me causer la moindre inquiétude. Je me flatte, monsieur, je me flatte que vous, qui prenez le nom de mon frère, vous n' avez pas de votre soeur une si méprisable idée.
Méprisable ! Je ne conviens point, mademoiselle, que l' amour mérite du mépris.
Quoi ! Lorsqu' il s' égare dans le choix de l' objet ?
Mademoiselle !
Qu' ai-je dit qui vous étonne ? Auriez-vous dessein... mais je n' ai pensé ici qu' à vous faire connoître que ce n' est pas d' aujourd' hui que je pénètre vos insinuations ; et que le jour, si vous vous en souvenez, où vous me lûtes quatre vers d' un de vos poëtes, qui contenoient une peinture si forte de la mélancolie des amans, je suppose que vous aviez la malice de m' en faire l' application ; mais si vous avez eu cette vue, chevalier, je vous assure qu' elle étoit sans fondement, comme l' importunité de ceux qui m' insultent et me tourmentent sans cesse, en attribuant ma maladie à quelque foiblesse d' amour.
Je vous proteste, mademoiselle, que ce n' étoit pas alors mon intention.

p336

Alors ! Ni à présent, j' espère.
Je me souviens des vers ; comment pourrois-je vous les appliquer ? Le refus que vous avez fait de plusieurs amans, l' aversion que vous marquez pour un homme du mérite et de l' importance du comte de Belvedere, quoiqu' approuvé de toute votre famille, sont des convictions...
voyez Camille, (en m' interrompant avec précipitation) le chevalier est convaincu : je vous prie, pour la dernière fois, de ne me plus insulter par vos questions et vos conjectures sur le même sujet. M' entendez-vous, Camille ? Apprenez que pour le monde entier et pour toute sa gloire, je ne voudrois pas qu' on eût à me reprocher de l' amour.
Mais, mademoiselle, si vous donniez quelqu' explication à votre mère sur la mélancolie qui a pris la place de votre enjouement naturel, ne vous épargneriez-vous pas des soupçons qui paroissent vous chagriner ? Peut-être votre tristesse vient-elle du regret que vous avez de ne pouvoir

entrer dans les vues de votre père... peut-être...
des explications ! Interrompit-elle ; entendrai-je
toujours parler d' explications ? Hé bien, monsieur,
je ne suis pas en bonne santé, je me déplais
à moi-même ; faut-il le redire ?
Si votre inquiétude venoit de quelque scrupule

p337

de conscience, je ne doute pas, mademoiselle,
que votre confesseur...
il ne me rendroit pas plus tranquille : c' est un
homme de bien, mais si sévère ! (ce dernier mot
d' un ton fort bas, et regardant si Camille n' avoit
pu l' entendre.) il s' alarme quelquefois plus qu' il
ne devroit ; et pourquoi ? Parce que les bonnes
qualités que je vous connois, me portent à juger
bien de vos principes, et que tout hérétique que
vous êtes, je crois voir une apparence de bonté
dans vos sentimens.
Votre mère, mademoiselle, me demandera si
vous m' avez honoré d' une partie de votre confiance.
Son caractère, naturellement ouvert, lui
persuade que tout le monde doit être aussi peu
réservé qu' elle. Votre père, en me priant de vous
exciter à m' ouvrir votre coeur, marque assez qu' il
seroit charmé de me voir obtenir cette grâce de
vous, à titre de quatrième frère. M l' évêque de
Nocera...
oui, oui, monsieur, je sais que vous êtes
adoré dans ma famille ; j' ai moi-même une parfaite
considération pour vous, et je crois la devoir
à un quatrième frère, qui m' a si généreusement
conservé le troisième : mais, monsieur,
qui peut l' emporter sur votre propre obstination
dans tous les points auxquels vous vous êtes une
fois fixé ? Si j' avois quelque poids sur le coeur,

p338

croyez-vous que ma confidence fût réservée pour
un homme qui est né dans l' erreur, et qui ferme
les yeux à la lumière ? Devenez catholique, monsieur,
et je ne vous déguiserai pas le moindre
mouvement de mon coeur. C' est alors que vous
serez mon frère, et je délivrerai un des plus
saints hommes du monde, des alarmes dont il
est rempli pour moi, lorsqu' il me voit dans un
commerce familier avec un hérétique aussi obstiné

que vous. Alors, vous dis-je, je n' aurai point de
secrets que je ne vous communique volontiers
comme à mon frère.
Mais rien ne vous empêche, mademoiselle,
de les déclarer à votre mère, à votre confesseur,
à m l' évêque de Nocera...
oui, si j' en avois.
Au reste, j' admire que votre confesseur s' arme
de la faveur avec laquelle je suis traité dans votre
famille. M' est-il jamais arrivé, mademoiselle,
de vous parler de religion ?
Je l' avoue, monsieur, mais vous êtes d' une
obstination dans vos erreurs, qui ôte l' espérance
de vous en convaincre. Je vous considère réellement,
suivant l' ordre de ceux à qui je dois le
jour, comme mon quatrième frère ; je souhaiterois
que tous mes frères fussent dans le sein d' une
même religion. Voulez-vous que le père Marescotti
entre là-dessus en conférence avec vous ;

et s' il lève tous vos doutes, promettez-vous de
vous rendre à la conviction ?
Dispensez-moi, mademoiselle, de toutes les
disputes qui touchent la religion.
Il y avoit long-tems, monsieur, que je pensois
à vous faire cette proposition.
Vous me l' avez quelquefois fait pressentir,
mademoiselle, quoique moins ouvertement qu' aujourd' hui ;
mais je suis attaché à la religion de
mon pays, et ma bonne foi me tient lieu de
lumières, je respecte les honnêtes gens dans tous
les partis.
Fort bien, monsieur, vous êtes un obstiné,
c' est ce que je dois conclure de cette réponse :
j' ai pitié de vous ; je vous plains du fond du
coeur ; vous avez reçu d' excellentes qualités, je
me suis dit quelquefois à moi-même, que vous
n' étiez pas fait pour vivre et mourir dans la
haine du ciel : mais retirez-vous, chevalier,
laissez-moi, vous êtes le plus obstiné des hommes,
et votre obstination est de la plus criminelle
espèce, puisque vous évitez la conviction.
Nous sommes si loin de notre sujet, mademoiselle,
que je prends le parti de vous obéir :
je vous quitte, et je vous demande pour unique
grâce...
pas si loin peut-être que vous vous l' imaginez,
interrompit-elle, en tournant la tête, pour me

cacher qu' elle rougissoit, mais que demandez-vous de votre soeur ?
Que pour répandre la joie dans toute sa famille, elle paroisse à table avec un visage plus gai, sur-tout devant plusieurs convives qui se promettent l' honneur de la voir. Qu' il ne soit pas question, mademoiselle, de ce silence... vous devez trouver, monsieur, que je ne l' ai pas trop gardé avec vous. Lirons-nous ce soir quelqu' auteur anglois ? Adieu, chevalier : je m' efforcerai d' être de bonne humeur à table ; mais si je l' étois moins qu' on ne le désire, que vos yeux ne m' en fassent point un reproche : elle tourna dans une autre allée.
J' étois fort éloigné, mon cher docteur, de former sur cette conversation toutes les idées qui pouvoient naître du tour qu' elle avoit pris ; mais je ne m' en crus pas moins obligé par la justice que je devois à cette famille, de hâter ma séparation : et lorsque je fis connoître à Clémentine que je me disposois à partir, je ne fus pas peu satisfait de l' air de froideur avec lequel je lui vis recevoir cette nouvelle.
Miss Byron fait les réflexions suivantes sur cet endroit, et sur celui de la première conférence qui regardoit la recherche du comte de Belvedere.
ne concluez-vous pas de ce détail, chère Lucie,

comme des explications préliminaires que j' ai reçues dans la bibliothèque, que j' aurai bientôt le plaisir de vous embrasser tous à Northampton-Shire ? Oui, oui, n' en doutez pas.
Mais n' est-il pas étrange, ma chère, qu' un père, une mère, des frères aussi jaloux qu' on nous représente les italiens, aussi fiers qu' on doit supposer une famille de leur rang, aient pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes auprès de leur fille, dont il paroît que l' âge ne passe pas dix-huit ou dix-neuf ans ? Lui faire apprendre la langue angloise ! N' admirez-vous pas cette discrétion dans un père et une mère ? Et le choisir pour disposer cette jeune fille en faveur de l' homme qu' ils souhaitoient de lui faire épouser ! Mais peut-être direz-vous que l' expédient de prêter l' oreille, dans un cabinet voisin, à tout ce qui pouvoit se passer dans la première conférence, étoit une méthode

assez sûre pour s' assurer de son intégrité, et qu' après cette épreuve, leur prudence étoit justifiée par l' avenir. De tout mon coeur, Lucie : vous êtes libre de les excuser ; mais sans être italien, tout le monde auroit pu croire un tel précepteur dangereux pour une jeune fille, et d' autant plus dangereux qu' il est homme d' honneur et de naissance. Un précepteur, dans ce cas, est toujours celui qui oblige ; on l' appelle maître,

p342

comme vous savez, et ce nom renferme celui d' écolière ou de servante. Quel est le pays du monde où l' on ne cherche point pour cet office un homme marié, soit qu' il soit question de danse, de musique, de langues ou d' autres sciences ? Mais laissons-les payer le prix de leur indiscrétion.

Je quitte à ce moment le docteur ; je n' ai pas manqué de lui insinuer, aussi adroitement que je l' ai pu, quelques-unes de mes observations : il m' a dit que la marquise avoit été élevée à Paris ; que depuis quelque tems, d' ailleurs, les manières étoient fort changées en Italie : que parmi les personnes de condition, la liberté françoise commençoit à prendre visiblement la place de la réserve italienne, et que le savoir, la politesse et le bon goût, qui sont communs aux dames de cette famille, leur faisoient donner particulièrement le nom de *françoises* .

Vous remarquerez dans la seconde conférence, avec combien d' adresse (et combien d' honneur, à la vérité,) sir Charles rappelle à Clémentine la qualité de frère qu' on l' autorise de prendre avec elle. Avec quelle affectation il répète le nom de soeur ! Ah Lucie ! Je suis aussi sa soeur dans le même sens : il est accoutumé à ce langage, et peut-être l' emploie-t-il comme un préservatif

p343

contre la passion des jeunes personnes de mon sexe, cependant je vous ai fait l' aveu de la mienne, et j' en ai presque fait gloire. Ses soeurs n' ont-elles pas trouvé aussi le moyen de me pénétrer ? Que j' admire le silence de Clémentine !

Mais, dans les circonstances où j' étois, auroit-elle été plus réservée ? Qu' elle s' y prend bien dans

cette seconde conférence, pour déguiser ses sentimens sous le voile du zèle de religion ! Il paroît assez que si ses instances avoient eu quelque succès, elle n' auroit pas caché long-tems la cause de sa mélancolie, sur-tout lorsqu' elle voyoit dans ses parens autant d' indulgence que j' en trouve dans les miens.
Ma pitié, pour cette noble Clémentine, commence à faire une forte impression sur mon coeur ; je ne m' occupe plus que de cette pensée. Que je suis impatiente de voir toute la suite des extraits !
N. Conférence où Madame Bemont découvre le secret de Clémentine. M Barlet avertit Miss Byron, qu' à la prière de la marquise, Madame Bemont rendit compte par écrit à cette dame de tout ce qui s' étoit passé à Florence depuis que Clémentine y étoit avec elle, et qu' il ne donne ici que la traduction de sa lettre.
Vous me pardonnerez, madame, d' avoir

différé jusqu' aujourd' hui à vous écrire, lorsque j' aurai commencé par vous apprendre que c' est d' hier au soir seulement que je suis en état de vous donner quelque satisfaction sur l' entreprise que vous m' avez fait l' honneur de me confier.
Je suis parvenu à la connoissance du secret ; peut-être l' aviez-vous deviné. L' amour, mais un amour pur et louable, est la maladie qui trouble depuis long-tems le repos de votre charmante Clémentine, et la joie de votre illustre famille. J' ai le récit à vous faire d' une grandeur d' ame, qui mérite également de la pitié et de l' admiration. Cette chère fille ! Que n' a-t-elle pas souffert, dans un combat sans relâche entre le devoir, la religion et l' amour ! J' appréhende néanmoins que cette découverte ne soit pas fort agréable à votre famille ; mais la certitude ne laisse pas d' être préférable au doute. Si vous remarquez peut-être un peu de ménage dans la conduite que j' ai observée, vous aurez la bonté de vous souvenir que c' est précisément la commission dont vous m' avez chargée. Vous m' avez ordonné aussi de n' oublier aucune circonstance dans la relation que vous désirez, pour vous mettre en état d' employer les remèdes que vous jugerez convenables à la guérison du mal :
j' obéis.

p345

Les premiers jours qui ont suivi notre arrivée à Florence, se sont passés en amusemens, tels que nous avons pu les imaginer pour faire régner la gaieté autour de l' aimable Clémentine ; mais voyant que la compagnie étoit un fardeau pour elle, et qu' elle ne s' y prêtoit que par politesse, j' ai dit aux dames que je prendrois entièrement sur moi le soin de la divertir, et que tout mon tems seroit employé à son service ; elles y ont consenti. Lorsque je lui ai déclaré mon intention, elle m' en a marqué de la joie ; et me faisant l' honneur de m' embrasser, avec toutes les grâces dont le ciel l' a si richement pourvue, elle m' a protesté que ma conversation seroit un baume pour son coeur, s' il lui étoit permis d' en jouir dans la solitude. Je me dispense d' ajouter que dans les premiers jours, je n' avois rien épargné pour obtenir son affection ; mes soins avoient eu tant de succés, qu' elle m' avoit défendu de lui donner d' autre nom que celui de chère Clémentine : ainsi je me flatte, madame, que vous pardonnerez la liberté de mon style.
Hier au soir elle me pria de lui donner ce qu' elle nomme une leçon, dans quelques bons livres anglois, je fus surprise de ses progrès dans la langue de mon pays. Ah ! Ma chère, lui dis-je, quelle admirable méthode que celle de votre précepteur, si j' en juge par la connoissance que

p346

vous avez acquise en si peu de tems, d' une langue qui n' a pas la douceur de la vôtre, quoique, pour la force de l' expression, elle ne le cède peut-être à aucune des langues modernes ! Je la vis rougir. Le croyez-vous ? Me dit-elle ; et je crus remarquer dans ses yeux, comme sur son visage, qu' il n' étoit pas besoin de la mettre à l' épreuve du côté de Marcelli, ni d' aucun autre homme.
Je commençai, sur le rayon de lumière que je m' imaginois tirer de ce petit incident, à lui parler du comte de Belvedere avec éloge ; elle me déclara nettement qu' elle n' auroit jamais de goût pour lui. Je lui représentai que le comte paroissant plaire à toute sa famille, il me sembloit qu' elle devoit expliquer un peu ses objections.
En vérité, ma chère, ajoutai-je, vous n' avez pas sur ce point tout le respect que vous devez à l' indulgence de vos chers parens.

Elle tressaillit. Ce reproche est dur, me répondit-elle. N' en conviendrez-vous pas, madame ?
Pensez-y bien, répliquai-je, si vous le croyez injuste ; après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, et je vous en ferai des excuses.
Je crains en effet, reprit-elle, d' avoir quelque chose à me reprocher. J' ai les meilleurs et les plus tendres parens du monde ; mais il y a des particularités, des secrets si vous voulez, qu' on n' est pas bien aise de divulguer. Peut-être

p347

aimeroit-on mieux se les voir arracher par la force de l' autorité.
Votre aveu, ma chère, est d' une ame extrêmement généreuse. Si je ne craignois d' être indiscrète...
ô ! Madame, interrompit-elle, ne me faites point de questions trop pressantes, je serois embarrassée à vous répondre.
Il me semble, ma chère Clémentine, que la communication des secrets, est le vrai ciment de la sincère amitié. Arrive-t-il quelque chose d' intéressant ? Se trouve-t-on dans quelque nouvelle situation ? Un coeur fidelle n' a point de repos, qu' il n' ait répandu son plaisir ou sa peine dans le coeur auquel il s' est associé ; et cette ouverture mutuelle, rend le lien encore plus étroit.
Au contraire, dans quelle solitude, dans quelle tristesse et quelles ténèbres ne tombe point une ame qui ne peut confier à quelqu' un ses pensées les plus intimes ? Le poids du secret, s' il est question d' une affaire intéressante, opprime nécessairement un coeur sensible ; la plus profonde mélancolie vient à la suite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçu du ciel une ame incapable d' amitié ; et l' essence de ce divin sentiment, n' est-elle pas la communication, le mêlange des coeurs, le plaisir de verser son ame dans celle d' un véritable ami ?

p348

J' en conviens ; mais vous avouerez aussi, madame, qu' une jeune personne peut se trouver sans un véritable ami ; ou quand elle auroit quelqu' un dont elle connoîtroit la fidélité, sa confiance peut être refroidie par les qualités personnelles, par la différence de l' âge, par celles

des conditions, comme il m' arrive à l' égard de ma Camille, qui est d' ailleurs une excellente fille. Dans l' état où nous sommes nées, vous savez, madame, que nous avons autour de nous plus de courtisans que d' amis. Le défaut de Camille est de me tourmenter continuellement, de toucher sans cesse la même corde, apparemment par l' ordre de ma famille. Si j' avois quelque ouverture à faire, je la ferois plus volontiers à ma mère qu' à elle ; d' autant plus que pour l' effet, ce seroit la même chose.

Vous avez raison, ma chère ; et comme le ciel vous a donné une mère, qui est moins votre mère que votre soeur et votre amie, il est surprenant pour moi, que vous l' ayez laissée si long-tems dans l' incertitude.

Que puis-je vous dire ? Ah ! Madame... (elle s' arrêta). Mais ma mère est dans les intérêts de l' homme que je ne puis aimer.

C' est revenir à la question. Vos parens n' ont-ils pas droit de vouloir être informés de vos objections, contre l' homme dont ils épousent les intérêts ?

p349

Je n' ai point d' objections particulières. Le comte de Belvedere mérite une meilleure femme que je ne puis l' être pour lui. Je le respecterois parfaitement, si j' avois une soeur à laquelle ses soins fussent adressés.

Hé bien, ma chère Clémentine, si je devine la raison qui cause votre éloignement pour le comte de Belvedere, me promettez-vous cette candeur, cette franchise, que je crois essentielles à l' amitié ?

Elle hésita. J' attendis sa réponse en silence. Enfin, elle me dit, en levant les yeux sur les miens : je vous crains, madame.

Je ne m' en plains pas, ma chère, si vous me croyez indigne de votre amitié.

Que devineriez-vous donc, madame ? Que vous êtes prévenue en faveur de quelqu' autre homme ; sans quoi vous ne pourriez souhaiter à votre soeur, si vous en aviez une, le mari que vous croiriez indigne de vous.

Indigne de moi ! Non, madame, ce n' est pas l' opinion que j' ai du comte de Belvedere.

Ma conjecture en reçoit donc une nouvelle force.

ô madame ! Que vous êtes pressante !

Si vous me trouvez indiscrète, parlez, je me

tais.
Non, non, je ne dis pas non plus que vous

p350

soyez indiscrète : cependant vous m' embarrassez.
Je vous causerois moins d' embarras, si je
n' avois pas deviné juste, et si l' objet n' étoit pas
trop indigne de vous, pour être avoué sans honte.
ô madame ! Que vous me pressez ! Que puis-je
répondre ?
Si vous avez quelque confiance en moi, si
vous me croyez capable de vous aider de mes
conseils...
j' ai toute la confiance que je vous dois. Votre
caractère est si bien établi !
Hé bien ! Chère Clémentine, je vais deviner
encore. Me le permettez-vous ?
Quoi donc ? Que pouvez-vous deviner ?
Qu' un homme de vile naissance... sans
fortune... sans mérite peut-être...
arrêtez, arrêtez. Et me croyez-vous capable
de m' avilir jusqu' à cet excès ? Pourquoi me
souffrez-vous un moment devant vos yeux ?
Je recommencerai donc à deviner. Un homme,
apparemment, de naissance royale, d' un génie
supérieur, au-dessus de vos espérances.
ô madame ! Et ne devineriez-vous pas aussi
quelque prince mahométan, tandis que votre
esprit se donne carrière ?
Non, mademoiselle ; mais je prends droit de

p351

cette ouverture même : et ne doutant point que
ma chère Clémentine n' ait de l' amour, je suis
persuadée que la religion fait toutes ses difficultés.
Les catholiques zélés, n' ont pas meilleure opinion
des protestans, que des sectateurs de Mahomet ;
et quoique protestante, j' avoue que les personnes
de ma secte ont aussi leurs préjugés. Le
zèle est toujours zèle, quelque forme et quelque
nom qu' il puisse prendre. On m' a dit qu' un jeune
aventurier avoit fait le passionné pour
Clémentine...
un aventurier, madame ! (d' un air de dédain).
Ne me croyez jamais capable...
n' en parlons donc plus. J' ai entendu nommer
aussi un jeune seigneur romain, un cadet de la

maison de Borghese... supposerai-je que
c' est lui ?
De tout mon coeur, madame. (elle étoit à
l' aise pendant qu' elle me croyoit éloignée de la
vérité).
Mais si le chevalier Grandisson, (ce nom l' a
fait rougir), lui a rendu de mauvais offices...
le chevalier Grandisson, madame, est incapable
de rendre de mauvais services.
êtes-vous sûre, mademoiselle, que le chevalier
ne soit pas artificieux ? Il est homme d' esprit.
Cette qualité doit quelquefois inspirer de la

p352

défiance. Les gens de son caractère, ne frappent
que lorsqu' ils croient leurs coups certains.
Il n' est point artificieux, madame. Il est supérieur
à l' artifice, il n' en a pas besoin. Il est adoré
de tous ceux qui le connoissent ; sa franchise est
aussi admirable que sa prudence. Il est au-dessus
de l' artifice, répéta-t-elle avec chaleur.
Je conviens qu' il mérite beaucoup d' égards
de votre famille, et je ne suis pas surprise qu' il
y reçoive tant de caresses. Mais il me paroît bien
surprenant que, contre toutes les prudentes
maximes du pays, un jeune homme de cette
figure ait été admis... je m' arrêtai.
Comment donc ? N' allez pas vous imaginer
que je... que je... elle s' arrêta aussi, en
hésitant avec un embarras fort remarquable.
La prudence, mademoiselle, ne permet point
d' exposer légèrement l' honneur d' une famille,
et de donner occasion aux entreprises...
assurément, madame, vous vous êtes laissé
prévenir contre lui. Il est le plus désintéressé des
hommes.
Je crois avoir entendu dire à quelques jeunes
filles, pendant le séjour qu' il a fait ici, que c' est
un homme de fort bonne mine.
De bonne mine ! Je le crois bien. On ne voit
guère d' hommes de la figure de M Grandisson.

p353

Et le trouvez-vous aussi merveilleux du côté
de l' esprit et du caractère, que je me souviens de
l' avoir entendu dire aussi ? Je ne l' ai vu que deux
fois. Il m' a paru qu' il faisoit un peu l' homme

d' importance.
Oh ! Ne l' accusez pas, madame, de n' être pas un homme modeste. Il est vrai qu' il sait distinguer les occasions de parler et de se taire ; mais il n' a rien qui ressemble à la présomption. Falloit-il tant de courage, pour secourir votre frère, que la plupart lui en attribuent dans cette heureuse aventure ? Deux domestiques bien armés avec lui, l' espérance de voir arriver quelques passans sur la même route, les assassins en très-petit nombre, et troublés par leur propre conscience !
Chère, chère Madame Bemont, par qui vous êtes-vous laissé prévenir ? Personne, dit-on, n' est prophète dans son pays : mais je vois que M Grandisson n' a pas beaucoup de faveur à se promettre ici d' une dame du sien.
Je ne sais... mais vous a-t-il jamais parlé d' un autre homme, dans des termes un peu favorables ?
S' il l' a fait ! Oui ; il m' a parlé du comte de Belvedère, et peut-être avec plus de chaleur...
réellement ?

p354

Oui, réellement, avec plus de chaleur, qu' il me semble qu' il ne l' auroit dû.
Pourquoi ?
Pourquoi ? Parce que... parce que... étoit-ce à lui ? ... vous comprenez, madame.
Je suppose qu' on l' avoit chargé de cette commission.
Je me l' imagine aussi.
Sans doute. Sans doute. Autrement, il n' auroit pas entrepris...
je crois entrevoir, madame, que vous n' aimez pas le chevalier. Mais je puis vous assurer que vous êtes la seule personne que j' aie entendu parler de lui... je dis même avec indifférence.
Dites-moi, ma chère Clémentine ; que pensez-vous, sincérement, de la figure et du caractère de M Grandisson ?
Vous pouvez en juger par ce que j' ai dit.
Qu' il est bel homme, généreux, prudent, brave, poli ?
En vérité, je le crois tel que vous dites ; et je ne suis pas seule de cette opinion.
Mais il est mahométan.
Mahométan, madame ? Ah ! Madame Bemont.
Ah ! Ma chère Clémentine. Et croyez-vous que je ne vous aie pas pénétrée ? Si vous n' aviez jamais connu M Grandisson, vous n' auriez pas

p355

eu de répugnance à devenir comtesse de Belvedere.
Et pouvez-vous penser, madame...
oui, oui, ma chère jeune amie, je le pense.
Chère madame ! Vous ne savez point ce que
j' allois dire.
Un peu de bonne foi, chère Clémentine.
L' amour n' en aura-t-il donc jamais ?
Quoi madame ? Un homme d' une religion
différente, un homme obstiné dans ses erreurs !
Un homme qui ne m' a jamais marqué le moindre
sentiment d' amour ! Un homme, après tout,
dont la naissance ne vaut pas la mienne ; un
homme encore, dont toute la fortune, comme
il le reconnoît lui-même, dépend de la bonté
de son père ! Et d' un père qui ne refuse rien à ses
plaisirs ! Fierté, naissance, devoir, religion, tout
ne vous répond-il pas pour moi ?
Eh bien, je puis donc louer en sûreté M
Grandisson. Vous m' avez accusée d' une injuste
prévention contre lui. Je veux vous faire voir à
présent, qu' un homme est quelquefois prophète
aux yeux des femmes de son pays. C' est de tous
ceux qui le connoissent, et que j' ai vus ou
entendus, que j' emprunte les traits de son caractère :
l' Angleterre dans ce siècle n' a produit personne
qui lui fasse tant d' honneur. Il est honnête
homme, dans le sens le plus étendu de ce terme.

p356

Si les vertus morales, si la religion étoient perdues
dans le reste du monde, on les retrouveroit
en lui, sans faste, sans ostentation. Dans quelque
lieu qu' il paroisse, il est recherché des sages,
des bons, de tout ce qu' il y a de gens distingués
par les sentimens et les lumières. Il exerce le
bien, sans distinction d' états, de sectes et de
nations. Ses compatriotes même font gloire de
son amitié ; ils s' en servent pour établir leur
crédit dans leurs voyages et dans leurs affaires,
sur-tout en France, où il n' est pas moins respecté
qu' en Italie. Il est descendu des meilleures
maisons d' Angleterre par les deux lignes du sang,
et fait pour les premiers honneurs dans sa patrie,
lorsqu' il y voudra prétendre. Je suis informée
qu' on lui en offre déjà quelques-unes des plus
illustres héritières. S' il n' étoit pas né pour la
fortune, il s' en feroit une à son gré. Vous convenez
qu' il est genéreux, brave, d' une figure

charmante...
ô chère, chère Madame Bemont ! C' est trop,
c' est trop ! ... cependant je le reconnois à
chaque trait de cette peinture. Il m' est impossible
de vous résister plus long-tems. J' avoue,
j' avoue que je n' ai un coeur que pour M
Grandisson. à présent, comme je ne doute point
que ce ne soient mes parens qui vous ayent chargée
de tirer cet aveu de ma bouche, comment

p357

soutiendrai-je leurs regards ? Je ne puis désavouer
que vous ne m' ayez arraché mon secret de
bonne grâce et sans condition ; mais qu' ils sachent,
du moins combien j' ai combattu contre
une passion que je me reproche, et qui convient
si peu à une fille de leur sang. Je vais vous
mettre en état de les instruire.
Premièrement, comme vous le savez, il a
sauvé la vie au plus cher de mes frères ; et ce
frère a reconnu que s' il avoit suivi les conseils
d' un si fidelle ami, il ne seroit jamais tombé
dans le danger dont il lui a l' obligation de l' avoir
délivré. Mon père et ma mère me l' ont présenté,
avec ordre de le regarder comme un
quatrième frère ; et je n' ai pas reconnu dès le
premier moment, que je n' en pouvois avoir
que trois. Il s' est trouvé que le libérateur de
mon frère étoit le plus aimable et le plus doux,
comme le plus brave de tous les hommes. Tous
mes parens l' ont accablé de caresses. On a passé
sur les formalités domestiques et sur celles de la
nation. Il s' est vu parmi nous aussi libre, aussi
familier, que s' il nous avoit appartenu. Mon
frère Jeronimo me témoignoit sans cesse que
tous ses désirs étoient de me voir à son ami.
Toute autre récompense sembloit être au-dessous
de M Grandisson ; et mon frère, dans l' obligeante
idée qu' il avoit de moi, me croyoit seule

p358

capable d' acquitter sa reconnoissance. Mon
confesseur, par ses craintes et ses invectives, a
confirmé plutôt que refroidi mon estime pour
un homme qu' elles me paroissoient injurier.
D' ailleurs, sa propre conduite, son désintéressement
et son respect, ont beaucoup contribué à

mon attachement. Il m' a toujours traitée comme une soeur, dans la plus grande familiarité de l' amitié, et lorsque sa bonté lui a fait faire avec moi l' office de précepteur. Comment aurois-je pu m' armer contre un homme dont rien ne pouvoit me donner de la défiance ? Cependant je n' ai commencé à connoître la force de mes sentimens, que dans le tems où l' on m' a proposé le comte de Belvedère, et d' un ton si sérieux, que j' en ai pris l' alarme. J' ai considéré le comte comme la ruine de mes espérances ; et je n' ai pu répondre néanmoins aux questions de mes parens, qui vouloient savoir la cause de mon refus. Quelle raison aurois-je pu leur apporter, lorsque je n' en avois point d' autre que ma prévention en faveur d' un autre homme ? Une prévention entiérement cachée dans le fond de mon coeur. Mais je me rendois témoignage que je mourrois plutôt que d' être jamais la femme d' un homme d' une religion contraire à la mienne. Je suis zélée catholique. Tous mes parens ne le sont pas moins. Combien

n' ai-je pas voulu de mal à cet opiniâtre hérétique, comme je lui en donnois souvent le nom ; le premier que mon coeur n' ait pas détesté, car je ne vous connoissois point encore, ma chère Madame Bemont. Je crois en effet, que c' est le plus obstiné protestant qui soit jamais sorti d' Angleterre. Quel besoin avoit-il de venir en Italie ? Que ne demeuroit-il dans sa nation ? Ou s' il devoit venir ici, pourquoi s' y arrêter si longtems, et persister dans son opiniâtreté, comme pour défier ceux qui l' ont reçu avec tant d' amitié ? Mon coeur lui faisoit secrètement ces reproches. Il m' a semblé d' abord que je n' y prenois pas d' autre intérêt que celui de son salut. Mais ensuite m' étant apperçue qu' il étoit nécessaire à mon bonheur, et toujours résolue néanmoins de renoncer à lui, s' il ne devenoit pas catholique, j' ai tourné tous mes soins à sa conversion, dans l' espoir de tout obtenir de l' indulgence de mes parens, et persuadée que de sa part il se feroit un honneur de notre alliance, si nous pouvions l' emporter sur ce point. Mais lorsque j' ai désespéré de le fléchir, j' ai pris la résolution de tourner mes efforts sur moi-même, et de vaincre ma passion, ou de mourir. ô madame ! Qu' il m' en a coûté dans ce combat ! Mon confesseur m' a remplie d' épouvante

par les menaces du ciel. Ma femme de chambre

p360

n' a pas cessé de me tourmenter. Mes parens
m' ont pressée en faveur du comte de Belvedère.
Le comte m' a importunée par ses soins. Le chevalier
est venu augmenter la persécution, en
me parlant pour le comte. Juste ciel ! Que faire !
à quoi me déterminer ! Pas un instant de repos,
ni de liberté pour réfléchir, pour délibérer,
pour me rendre compte à moi-même de mes propres
sentimens ! Comment aurois-je pris ma mère
pour ma confidente ? Mon jugement étoit en
guerre avec ma passion, et j' espérois toujours
que la victoire seroit pour lui. J' ai combattu
fortement. Mais chaque jour augmentant les
difficultés, j' ai senti que le combat étoit trop
violent pour mes forces. Que n' avois-je alors
une Madame Bemont à consulter ! Il n' est pas
surprenant que je sois devenue la proie d' une
noire mélancolie qui m' a forcée au silence !
Enfin, le chevalier prit la résolution de nous
quitter. Quelle peine et quel plaisir néanmoins
ne ressentis-je point de cette nouvelle ? J' espérai
de bonne foi que son absence rétabliroit mon
repos. La veille de son départ, je me fis un
triomphe de la conduite que je tins avec lui
devant toute ma famille. Elle fut uniforme. Je
parus gaie, tranquille, heureuse dans moi-même,
et j' admirai la joie que je causois à mes
chers parens. Je fis des voeux pour le bonheur

p361

de sa vie ; je le remerciai du plaisir et de l' utilité
que j' avois tirée de ses leçons, et je lui souhaitai
de n' être jamais sans quelqu' un dont l' amitié lui
fût aussi agréable que la sienne l' avoit été pour
nous. Je fus d' autant plus contente de moi-même,
que je ne me sentis point dans la nécessité de
me faire violence, pour cacher les tourmens de
mon coeur. J' en augurai bien pour l' avenir,
et mes adieux furent plus libres qu' il ne sembloit
s' y attendre. Je crus voir, pour la première
fois dans ses yeux, un air d' intérêt qui me
donna pour lui-même une pitié dont je me figurai
que le besoin étoit passé pour moi. Cependant
j' eus un instant d' émotion à son départ.

Lorsque la porte se ferma sur lui, elle ne se r' ouvrira donc jamais, dis-je en moi-même, pour recevoir cet aimable étranger ! Cette réflexion fut suivie d' un soupir. Mais qui auroit pu le remarquer ? Je n' ai jamais vu partir mes amis sans donner quelque marque de sensibilité à leur séparation. Mon père me serra contre son sein ; ma mère m' embrassa. Mon frère l' évêque me donna mille noms tendres ; et tous mes amis, ne pensant qu' à me féliciter de ma gaieté, me dirent qu' ils commençoient à reconnoître leur Clémentine. Je me retirai, pleine de la satisfaction que je venois de répandre dans une

p362

chère famille où j' avois fait règner long-tems la tristesse.
Mais hélas ! Ce nouveau rôle étoit trop difficile à soutenir. Les plaies étoient trop profondes... vous savez le reste, madame, et que toutes les douceurs de la vie sont perdues pour moi. Jamais, jamais, quand mon sort seroit entre mes mains, je ne serai la femme d' un homme qui fait profession d' être l' ennemi d' une foi dans laquelle je n' ai jamais chancelé, et que je n' abandonnerois pas pour une couronne, fût-elle sur la tête de l' homme que j' aime, et le refus que j' en ferois, dût-il être vengé par une mort cruelle dans la plus agréable saison de ma vie.
Un déluge de larmes l' empêcha de parler plus long-tems. Elle cacha son visage dans mon sein. Elle soupira. Chère Clémentine ! Qu' elle poussa de soupirs, et que j' en fus attendrie !
Vous n' ignorez rien à présent, madame, de ce qui s' est passé entre votre aimable fille et moi. Jamais il n' y eut de combat si noble entre le devoir et l' amour, quoique son coeur soit trop tendre, et le mérite de l' objet trop éclatant, pour vous laisser l' espérance d' une heureuse révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informasse de toutes ces circonstances. Elle n' osera

p363

lever les yeux, dit-elle, devant son père et sa mère. Elle appréhende encore plus, s' il est possible, qu' on n' informe son confesseur de l' état

de son ame et de la cause de sa maladie. Mais je lui ai représenté qu' il étoit absolument nécessaire que sa mère n' ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remède.
J' appréhende, madame, que cette guérison ne devienne impossible par toute autre voie que la satisfaction de son coeur. Cependant, si vous parvenez à vaincre les objections de votre famille, peut-être aurez-vous encore à combattre votre fille même, c' est-à-dire, ses scrupules de religion, pour lui faire accepter le seul homme qu' elle puisse aimer. Vous prendrez conseil de votre sagesse : mais quelque parti que vous embrassiez, il me semble qu' elle doit être traitée avec beaucoup de douceur. Comme elle n' a jamais reçu d' autre traitement, je suis persuadée que dans une occasion si délicate, où son jugement est en guerre avec son amour, une méthode opposée seroit au-dessus de ses forces.
Puisse le ciel, pour lequel votre respect est si connu, vous inspirer les meilleures résolutions !
J' ajouterai seulement que depuis la révélation d' un secret qui a fait tant de ravages dans son charmant naturel, elle paroît beaucoup plus tranquille. Elle redoute néanmoins l' accueil dont elle

se croit menacée à son retour. Elle me conjure de l' accompagner, lorsqu' elle sera rappelée par vos ordres. Mon secours, dit-elle, lui sera nécessaire pour soutenir ses esprits. Elle parle d' entrer dans un couvent. Elle juge qu' il lui est également impossible, et d' être jamais la femme d' un autre homme, et d' accorder son devoir avec une passion qu' elle ne peut surmonter.
Un mot de consolation de votre chère main, serviroit beaucoup, j' en suis sûre, madame, à guérir son coeur blessé.
J' ai l' honneur d' être, etc.
Hortense Bemont.
La marquise fit à cette lettre une réponse où la reconnoissance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un billet pour sa fille, rempli de la plus tendre affection, pour la presser, non-seulement de revenir à Boulogne, mais d' engager son amie à faire le voyage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d' une promesse au nom de son père et de ses frères, de lui faire le plus indulgent accueil, et d' une assurance qu' on entreprendroit l' impossible pour la rendre heureuse suivant son propre goût.

N. *accueil* qu' on fit au chevalier Grandisson,
lorsqu' il arriva de Vienne.

p365

Je fus reçu avec de vifs témoignages d' estime
et d' amitié par le marquis même et par le prélat.
Aussi-tôt qu' ils m' eurent laissée libre, Jeronimo,
qui gardoit encore la chambre, m' embrassa
tendrement. Enfin, me dit-il, l' affaire
que j' ai depuis si long-tems à coeur, est heureusement
décidée. ô chevalier ! Votre bonheur est
certain. Clémentine est à vous. C' est à présent
que j' ai le plaisir d' embrasser mon frère. Mais je
vous arrête. Allez voir mon heureuse soeur. Vous
la trouverez avec ma mère. Elles vous attendent.
Accordez quelque chose à l' embarras d' une fille
si tendre. Elle n' aura pas la force de vous
exprimer la moitié de ses sentimens.
Camille parut alors pour me conduire au cabinet
de la marquise. En chemin elle me dit d' une
voix basse : avec quelle joie nous revoyons le
meilleur de tous les hommes ! Tant de bonté
méritoit bien cette récompense.
Je trouvai la marquise à sa toilette, richement
parée, comme en cérémonie, mais sans ses femmes
autour d' elle ; et Camille même se retira,
lorsqu' elle m' eut ouvert la porte. Clémentine
étoit debout, derrière le fauteuil de sa mère.
Elle étoit mise dans le meilleur goût ; mais sa
modestie naturelle, relevée par une aimable rougeur
qui paroissoit venir des circonstances, lui
donnoit plus d' éclat qu' elle n' en pouvoit tirer de

p366

la plus riche parure. La marquise se leva. Je
m' empressai de baiser sa main. Elle me félicita
de mon retour. Elle me dit, vous êtes le seul,
chevalier, le seul de tous les hommes à qui je
puisse faire ce compliment avec bienséance ; et
se tournant vers sa fille : Clémentine, ma chère,
vous ne dites rien au chevalier ? La charmante
Clémentine tenoit les yeux baissés avec quelques
marques d' altération sur son teint. La voix lui
manque, reprit cette indulgente mère, mais je
vous réponds de ses sentimens.
Jugez, cher docteur, combien je dus être
touché d' une si flatteuse réception, moi qui ne

savois point encore ce qu' on avoit à m' ordonner.
épargnez-moi, chère marquise, dis-je en moi-même !
N' exigez rien qui blesse mes principes ;
prenez pour vous le monde entier avec toute sa
gloire et ses trésors, je serai assez riche, si vous
m' accordez votre Clémentine.
La marquise plaça sa fille dans son propre fauteuil.
Je m' en approchai. Mais quel moyen de me
livrer à ma reconnoissance, lorsque j' étois combattu
par mes craintes ? Cependant je m' expliquai
avec assez d' ardeur, pour faire attribuer à mon
respect une retenue dont il n' étoit pas la seule
cause. Ensuite ayant avancé un fauteuil pour la
marquise, j' en tirai un pour moi par son ordre.
Elle prit une des mains de sa fille pour exciter sa

confiance, et je me hasardai à prendre l' autre.
L' aimable Clémentine baissa la tête en rougissant,
mais elle ne se refusa point à cette hardiesse,
comme elle l' avoit fait dans une autre occasion.
Sa mère me fit plusieurs questions indifférentes
sur mon voyage, et sur les cours que
j' avois visitées depuis mon départ. Elle me
demanda des nouvelles d' Angleterre, de mon père,
de mes soeurs ; et ces dernières questions furent
accompagnées d' un air de complaisance et d' amitié,
tel qu' on le prend pour s' informer des personnes
qui doivent bientôt nous appartenir.
Quel mêlange de peine et de plaisir ne ressentis-je
point de toutes ces faveurs ! Je ne doutois
point qu' on ne me proposât un changement de
religion, et je doutois encore moins de mon
invincible attachement à la mienne. Après une
conversation assez courte, l' aimable fille se leva,
fit une profonde révérence à sa mère, me salua d' un
air de dignité, et sortit du cabinet. Ah ! Chevalier,
me dit alors la marquise, je ne m' attendois
guère, lorsque vous nous avez quittés, à vous
revoir si-tôt, ni pour le sujet qui nous rassemble.
Mais vous êtes capable de recevoir votre bonheur
avec reconnoissance. Votre modestie sert de frein
à votre empressement.
Je ne répondis que par une profonde inclination.
Que pouvois-je dire ?

Le marquis, et moi, continua-t-elle, nous laisserons certains points à régler entre vous et l' évêque notre fils. Vous aurez, si vous n' y mettez pas d' opposition, un trésor dans Clémentine, et même un trésor avec elle. Notre dessein est de faire en sa faveur tout ce que nous aurions fait, si son affection s' étoit déclarée pour le mari que son père avoit en vue. Vous pouvez juger que notre fille nous est chère... sans quoi... j' applaudis à l' indulgence de leur affection. Je ne puis douter, M Grandisson, que vous n' aimiez Clémentine plus que toutes les autres femmes.

Il est certain, mon cher docteur, que je n' avois jamais vu de femme pour laquelle j' eusse senti plus d' inclination. Je ne m' étois défendu que par la haute opinion que j' avois de leur rang, par des motifs de religion, par la confiance que toute cette famille avoit eue pour moi, et par la résolution que j' avois formée, en commençant mes voyages, de ne me marier jamais avec une étrangère.

J' assurai la marquise que j' étois sans engagement ; que, n' ayant pas eu la présomption d' aspirer au bonheur qu' elle me faisoit envisager, à peine osois-je me flatter que ce fût à moi qu' il fût réservé. Elle répondit qu' elle m' en croyoit digne, que je connoissois toute l' estime

dont sa famille étoit remplie pour moi, que celle de Clémentine n' avoit pas d' autre fondement que la vertu ; que c' étoit mon caractère qui faisoit mon bonheur ; que l' opinion du monde n' avoit pas laissé de leur causer quelqu' embarras ; mais qu' ils s' étoient mis au-dessus de cette considération, et qu' ils ne doutoient pas que la générosité, autant que la reconnoissance, ne me fît faire aussi tout ce qui dépendoit de moi.

Le marquis ne tarda point à paroître. Une profonde mélancolie étoit répandue dans tous ses traits. Cette chère fille, dit-il en entrant, me communique une partie de son mal. Ce n' est pas toujours un bonheur, chevalier, d' avoir des enfans de la plus belle espérance. Mais n' en parlons plus. Clémentine est une excellente fille. Dans les dispositions générales de la providence, le mal des uns tourne à l' avantage des autres. L' évêque de Nocera vous entretiendra des conditions.

J' ai fait entrevoir au chevalier, interrompit

la marquise, ce que nous pensons à faire pour
lui.
Comment votre fille l' a-t-elle reçu, reprit-il ?
Avec assez d' embarras, je m' imagine.
La marquise lui dit qu' elle n' avoit osé lever
les yeux. Il répondit avec un profond soupir,
c' est ce que j' avois prévu.

p370

Pourquoi, me dis-je à moi-même, pourquoi
m' a-t-on permis de voir cette excellente mère,
cette charmante fille, avant que de m' avoir fait
l' ouverture des conditions ? Quels parens, cher
docteur ! Quelle indulgence ! Et le monde a-t-il
rien de comparable à leur Clémentine ? Cependant
ils ne sont pas heureux ! Mais je crois l' être
encore moins, moi qui essuierois plus volontiers
les dédains de vingt femmes, que de me voir
forcé de refuser les offres d' une famille à laquelle
je dois tant de respect et d' attachement.
On vint m' avertir que l' évêque souhaitoit me
voir dans une salle voisine. Je demandai la permission
de me rendre à ses ordres. Après quelques
explications, il me déclara ouvertement ce
qu' on attendoit de mes sentimens pour Clémentine,
et de ma reconnoissance pour la famille.
Je ne m' étois pas trompé dans mes craintes :
mais quoique j' eusse prévu cet étrange dénouement,
la force me manqua pour lui répondre.
Il reprit : vous ne dites rien, mon cher Grandisson !
Vous hésitez ! Quoi ! Monsieur, la fille
d' une des premières maisons d' Italie : une
Clémentine, avec une dot qui feroit l' ambition
d' un prince, n' obtiendroit que le refus d' un simple
gentilhomme, d' un étranger dont la fortune
est encore dépendante ? Est-il possible, monsieur,
que vous demeuriez incertain sur mes offres ?

p371

Je répondis enfin que j' étois moins surpris
qu' affligé de ses propositions ; que j' en avois eu
quelque pressentiment, sans quoi l' honneur qu' on
m' avoit fait de me rappeler, et les témoignages
de bonté avec lesquels on m' avoit reçu, ne
m' auroient pas permis de modérer ma joie.
Il se jeta sur quelques points de religion,
dans lesquels je refusai long-tems de m' engager ;

et mes réponses furent moins celles d' un
théologien, que d' un homme d' honneur qui
s' en tient à sa persuasion. Foible défense,
répliqua-t-il, je ne m' attendois pas à vous trouver
tant d' obstination dans l' erreur. Mais quittons
un sujet que vous entendez si mal. Je regarderois
comme une étrange infortune d' être réduit
à la nécessité d' employer des raisonnemens pour
engager un particulier à recevoir la main de ma
soeur. Apprenez, monsieur, que si je faisois
connoître à Clémentine que vous eussiez seulement
balancé... il commençoit à s' échauffer,
et la rougeur lui étoit montée au visage.
Je lui demandai la permission de l' interrompre ;
et lui faisant remarquer un peu de chaleur
dans ce reproche, je l' assurai que je ne pensois
point à m' en défendre, parce que je ne devois
pas m' imaginer qu' il me crût capable de manquer
de respect pour une personne qui méritoit

celui d' un prince. Je lui dis que je n' étois à la
vérité qu' un particulier, mais dont la naissance
n' avoit rien de méprisable, si l' on pouvoit tirer
quelque considération d' une longue suite d' ancêtres,
lorsqu' on n' a point à se reprocher de les
avoir déshonorés. Mais, seigneur, ajoutai-je,
que servent les ancêtres à la vertu ? Je ne connois
point d' autre guide que mon propre coeur.
Mes principes étoient connus avant qu' on me
fît l' honneur de me rappeler. Vous ne me conseillerez
pas d' y renoncer aussi long-tems que
j' attacherai mon honneur à les suivre.
Il reprit d' un ton plus modéré. Vous ferez
là-dessus d' autres réflexions, mon cher chevalier,
et je vous prie seulement d' observer que
vous vous échauffez à votre tour. Mais vous êtes
un homme estimable. Nous souhaiterions tous,
comme ma soeur, de vous voir parmi nous. Un
prosélyte, tel que vous, justifieroit tout ce que
nous méditons en votre faveur. Pensez-y, cher
Grandisson. Cependant que personne ne sache
dans notre famille que vous avez besoin d' y
penser, et que ma soeur, sur-tout, l' ignore
éternellement. Ce qu' elle aime en vous, c' est votre
ame. De-là vient l' ardeur avec laquelle nous
encourageons une passion si pure et si noble.
Je l' assurai que mon regret étoit au-dessus de

toutes mes expressions, et que pendant toute
ma vie, je respecterois sa famille par d' autres
motifs que sa noblesse et sa grandeur.
Vous ne prendrez donc pas le tems d' y penser,
interrompit-il avec une nouvelle chaleur.
Vous êtes absolument déterminé.
Si vous saviez, lui répondis-je, ce qu' il m' en
coûte à vous dire que je le suis, vous me
trouveriez digne de votre pitié.
Il demeura quelque tems comme incertain.
Eh bien, monsieur, reprit-il assez brusquement,
j' en suis très-fâché. Passons chez mon frère
Jeronimo. Il a toujours été votre avocat depuis
qu' il a fait connoissance avec vous. Jeronimo
est capable de reconnoissance. Mais vous, chevalier,
vous ne l' êtes point d' une sincère affection.
Ma seule réponse fut que, grâces au ciel,
il ne rendoit point justice à mes sentimens.
Je me laissai conduire à l' appartement de son
frère. Là, que n' eus-je point à souffrir de l' amitié
de l' un et des instances de l' autre ! Enfin le
prélat me demanda d' un ton plus froid, si je
souhaitois qu' il me conduisît à son père, à sa
mère, à sa soeur, ou si je voulois partir sans les
voir ? C' étoit mon dernier mot qu' on attendoit.
Je fis une profonde révérence aux deux frères.
Je me recommandai à leur amitié, et par eux,
aux respectables personnes qu' ils avoient nommées,

et je retournai à mon logement, le coeur
si serré, que je fus incapable de sortir pendant
le reste du jour. Le même fauteuil où je m' étois
jeté en arrivant, me retint deux heures entières.
Vers le soir, Camille, déguisée sous une
grande mante, vint demander à me voir. Elle
se fit connoître aussi-tôt qu' elle fut seule avec
moi. ô monsieur ! Me dit-elle, dans quelle
consternation j' ai laissé toute la famille ! Personne
ne sait que je suis ici ; mais je n' ai pu me
défendre d' y venir. Je ne m' arrêterai qu' un instant
pour vous apprendre combien nous sommes
à plaindre. Votre générosité vous inspirera ce
que vous devez aux circonstances. Après votre
départ, monsieur l' évêque a fait à madame le
récit de votre conférence. Ah ! Monsieur, vous
avez un ardent ami dans le seigneur Jeronimo.
Il s' est efforcé de tout adoucir. Madame s' est
hâtée d' informer m le marquis : jamais je ne
l' avois vu dans une si grande colère. Il est

inutile de vous répéter ce qui lui est échappé.
Contre moi, Camille !
Oui, monsieur, il croit sa famille perdue
d' honneur.
Le marquis Della Porretta, chère Camille, est
le plus digne de tous les hommes. Je l' honore
jusqu' au point... mais de grâce, continuez.

p375

La marquise n' a pas manqué d' informer aussi
ma jeune maîtresse. Elle l' a fait dans les termes
les plus tendres. J' étois présente. Peut-être
appréhendoit-elle d' avoir besoin de mes services. Elle
m' avoit donné ordre de demeurer. Avant qu' elle
ait eu le tems d' achever son récit, ma jeune
maîtresse s' est jetée à genoux devant elle ; et la
remerciant de sa bonté, elle l' a suppliée de lui
épargner le reste. Je vois, lui a-t-elle dit, qu' une
la Porretta, que votre fille, madame, est refusée.
C' est assez ; comptez, madame, que votre Clémentine
n' a pas l' ame si basse, qu' elle ait besoin
des consolations d' une mère pour soutenir cette
indignité. Je ne la ressens que pour mon père,
pour vous, madame, et pour mes frères. Que le
ciel bénisse l' étranger, quelque pays qu' il habite.
Il y auroit peu de noblesse à s' emporter contre lui.
N' est-il pas maître de ses résolutions. Mais il me
rend maîtresse aussi des miennes. Ne craignez
pas, madame, que je manque de fermeté dans
cette occasion. Vous, madame, mon père, mes
frères, vous n' aurez rien à me reprocher.
Sa mère l' a serrée contre son sein, avec des
larmes de joie. Elle a fait appeler m le marquis,
pour lui raconter ce qu' elle venoit d' entendre de
sa fille. Elle ne l' a pas embrassée moins tendrement,
et tout le monde s' est réjoui d' une si forte
apparence de guérison. Mais le père Marescotti,

p376

son directeur, est arrivé mal à propos dans ces
circonstances. On l' a instruit de ce qui s' étoit
passé. Il a demandé instamment à la voir. Il a
prétendu qu' il falloit profiter de cette crise, pour
lui faire accepter le comte de Belvedère. On m' a
chargée de la prévenir sur cette visite. ô Camille !
S' est-elle écriée ; laissez-moi retourner à Florence,
auprès de ma chère Madame Bemont ! Partons

demain ; à ce moment, s' il est possible. Je veux remettre à voir le père Marescotti, lorsque je serai dans la situation qu' il désire. Mais les instances du père ont prévalu. Je ne doute point de ses bonnes intentions. Il a passé une demi-heure avec elle. Cet entretien l' a laissée dans un profond accès de mélancolie. Sa mère, qui s' est empressée de la rejoindre, l' a trouvée comme immobile, les yeux fixes, et l' air aussi sombre que jamais. Deux ou trois questions n' ont pu tirer d' elle un mot de réponse. Lorsqu' elle a commencé à parler, ses discours ont marqué de l' égarement ; et sans être sollicitée en faveur du comte de Belvedère, elle a déclaré qu' elle ne vouloit ni de lui, ni d' aucun homme au monde.
Sa mère lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la présence d' esprit lui est revenue. Plût au ciel qu' elle fût partie, avant que d' avoir vu son directeur ! Toute la famille fait à présent le même souhait. Aussi-tôt qu' elle s' est

trouvée seule avec moi : Camille, m' a-t-elle dit, quelle nécessité de charger le chevalier Grandisson ? Que sert de s' emporter contre lui ? C' est manquer de générosité. Est-il obligé de prendre une fille, qu' un excès d' empressement a peut-être rendue méprisable à ses yeux ? Je ne puis souffrir qu' il soit maltraité. Mais que jamais son nom ne soit prononcé devant moi. Elle s' est arrêtée un moment. Cependant, Camille, a-t-elle repris, il faut convenir que le mépris est bien difficile à supporter ! Elle s' est levée alors de sa chaise ; et depuis ce moment, ses accès ont pris différentes faces. Tantôt elle ne parle qu' à elle-même, tantôt elle paroît s' adresser à quelqu' un. Elle a toujours un air d' étonnement ou d' admiration. Quelquefois elle tressaillit, comme on fait dans la plus vive surprise. Assise, ou debout, elle n' est jamais tranquille. Quoiqu' elle s' agite, avec diverses marques de tristesse et d' affliction, on ne la voit point pleurer, elle qui arrache des larmes à tout le monde. Dans les discours qu' elle tient, je crois avoir découvert qu' elle répète une partie de ce qui s' est passé entr' elle et son directeur. Mais rien ne lui échappe plus souvent que ces trois mots : ciel ! être méprisée ! Elle a dit une fois, être méprisée par un protestant ! Quel comble de honte !
Telle est, ajouta Camille, la situation de ma

malheureuse maîtresse. Je vois, monsieur, que ce récit vous touche. Vous êtes sensible à la compassion. La générosité fait une partie de votre caractère. Vous aimez ma maîtresse. Il est impossible que vous ne l' aimiez pas. Que je plains les tourmens de votre coeur ! L' amour de ma maîtresse s' étendoit au-delà de ce monde périssable. Elle vouloit être à vous, monsieur, pour toute l' éternité.

Camille auroit pu se livrer plus long-tems à sa tendre affection, pour une maîtresse qu' elle avoit élevée depuis l' enfance. Je ne me sentois pas la force de parler ; et quand j' en aurois été capable, dans quelle vue aurois-je entrepris de lui peindre les tourmens de mon coeur ? Je la remerciai de ses intentions. Je la chargeai de dire à Jeronimo que je ferois fonds éternellement sur son amitié ; que la mienne étoit égale à mon respect pour son illustre famille, et que tout ce que je possédois au monde, sans en excepter ma vie, seroit toujours à leur disposition. Pendant quelle me saluoit pour se retirer, je lui mis au doigt un diamant que j' avois au mien, dans la crainte, lui dis-je, que l' accès de l' hôtel Della Porretta ne me fût interdit, et que je n' eusse plus l' occasion de lui parler. Elle se fit presser long-tems pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher docteur, aurois-je

été capable de refuser ? Combien le poids de mes peines ne fut-il pas augmenté par le récit de Camille ? Ma principale consolation, dans cette triste aventure, est qu' après toutes mes réflexions, je me crois acquitté par le témoignage de mon coeur, d' autant plus que jamais, peut-être, il n' y eut un plus grand exemple de désintéressement, car la terre n' a rien produit de plus noble que Clémentine.

N. *le lendemain,* M Grandisson reçut la lettre suivante du seigneur Jeronimo.

Est-ce vous, mon cher ami, que je dois blâmer, dans le plus cruel et le plus malheureux de tous les événemens ? Je ne le pouvois avec justice. Blâmerai-je mon père et ma mère ? Ils se blâment eux-mêmes de vous avoir accordé un accès trop libre auprès de ma soeur. Cependant ils reconnoissent que vous vous êtes conduit fort

noblement ; mais ils avoient oublié que leur fille avoit des yeux. Qui ne connoissoit pas son discernement ? Qui pouvoit ignorer son estime et son goût pour le mérite ? Dois-je donc blâmer ma soeur ? Non, assurément. Je blâmerai encore moins ses deux autres frères. Mais n' est-ce pas sur moi que le blâme doit tomber ? Cette chère soeur, m' a-t-on dit, a confessé à Madame Bemont, que la vive tendresse qu' elle m' a vue pour

p380

vous, n' a pas eu peu d' influence sur son coeur. Est-ce donc moi-même que je dois accuser ? Si je considère mon intention, et la justice de mes sentimens pour un homme à qui je dois la vie et le goût de la vertu, je ne puis me croire coupable, pour m' être quelquefois livré aux transports de ma reconnoissance. Ne trouverai-je donc personne que nous puissions accuser de notre malheur ? La nature en est bien étrange, et les circonstances sans exemple.
Mais est-il vrai qu' il y ait une différence si irréconciliable entre les deux religions ? Il faut le croire. L' évêque de Nocera l' assure. Clémentine le pense. Mon père et ma mère en sont persuadés. Mais votre père en a-t-il la même opinion ? Voulez-vous, chevalier, que nous le choisissions pour arbitre ? Non, vous ne le voudrez point. Vous êtes aussi déterminé que nous, quoiqu' assurément avec moins de raison.
Quelle sera donc notre ressource ? Laisserons-nous périr Clémentine ? Quoi ! Ce galant homme, qui n' a pas fait difficulté d' exposer si généreusement sa vie pour le frère, n' entreprendra-t-il rien pour sauver la soeur ? Venez, cruel ami, et voyez sa situation. Cependant on ne vous permettra pas de la voir dans ce triste état. L' impression de votre refus, dont elle se croit avilie, et

p381

les reproches perpétuels d' un zélé directeur... comment ce personnage a-t-il pu se faire un devoir de déchirer une ame aussi sensible à la pitié qu' à l' honneur ? Vous voyez qu' enfin j' ai trouvé quelqu' un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à vous importuner par une lettre. C' est pour vous demander en grâce de me venir voir.

Faites-moi l' honneur, chevalier, de venir passer ce matin quelques momens avec moi. Peut-être ne verrez-vous que moi. Camille m' a dit, et n' a dit qu' à moi, qu' elle vous avoit vu hier au soir. Elle m' a fait la peinture de vos peines. Je renoncerois à votre amitié, si vous en ressentiez moins. Je vous plains du fond du coeur, parce que je connois depuis long-tems avec quelle fermeté vous êtes attaché à vos principes, et parce qu' il est impossible que vous n' aimiez pas Clémentine. Que ne suis-je en état de vous prévenir ! Je vous épargnerois d' autant plus volontiers la peine de cette visite, que dans les circonstances elle ne peut vous être agréable. Mais accordez-la néanmoins à mes instances.
Vous avez fait entendre à mon frère que croyant vos principes connus, vous vous étiez flatté qu' on n' auroit pas d' éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi sur cette idée. Si je vois la moindre apparence de succès... mais j' en désespère

par toute autre voie que celle de l' abjuration. Ils aiment votre ame. Ils sont persuadés qu' elle leur est plus chère qu' à vous. N' y a-t-il pas dans ce sentiment un mérite que vous ne sauriez vous attribuer ?
J' apprends que le général est arrivé cette nuit. Quelques affaires qui l' ont appelé ce matin, ne m' ont point encore permis de le voir. Je crois qu' il n' est point à propos que vous vous rencontriez. Son humeur est vive. Il adore Clémentine.
Il n' est encore informé qu' à demi de notre malheureuse situation. Quel changement pour ses espérances ! Une des principales vues de son voyage étoit de vous embrasser, et de contribuer à la satisfaction de sa soeur. Ah, monsieur !
Il est venu pour assister à deux actes solemnels ; l' un qui devoit être votre mariage en conséquence de l' autre. Je répète que vous ne devez pas vous rencontrer. Ce seroit une mortelle affliction pour moi, que vous reçussiez la moindre offense de quelqu' un de mon sang, sur-tout dans la maison de mon père. Venez néanmoins. Je brûle de vous voir et de vous consoler ; quand vous devriez ravir toute espérance de consolation à votre tendre et fidelle ami,
Jeronimo Della Porretta.
N. *le chevalier,* ayant accepté cette invitation,

en rendit compte alors au docteur Barlet, qui continue de communiquer des extraits de ses lettres à Miss Byron.
Je fus introduit, sans difficulté, dans l' appartement de Jeronimo. Il s' étoit levé pour m' attendre. Je crus remarquer dans ses yeux, et dans la manière dont il me salua, plus de réserve que je n' y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d' avoir perdu mon ami ! Il m' assura que ce changement étoit impossible ; et passant tout d' un coup à sa soeur : chère Clémentine ! Me dit-il. Elle a passé une fort mauvaise nuit. Ma mère ne l' a pas quittée jusqu' à trois heures. Il n' y a qu' elle, dont la présence lui en impose.
Que pouvois-je répondre ? Je me sentois pénétré jusqu' au fond de l' ame. Mon ami s' en apperçut, et prit pitié de mon trouble. Il parla de choses indifférentes. Je ne pus lui donner d' attention.
Il tomba sur un autre sujet, qui n' admettoit pas le même partage. Le général peut rentrer à toute heure, me dit-il ; et je crois, comme j' ai pris la liberté de vous l' écrire, qu' il ne convient pas que vous vous rencontriez. J' ai donné ordre qu' on m' avertisse, avant que d' introduire ici personne, pendant que vous me ferez l' honneur d' y être. Si vous consentez à ne pas voir le général,

et même mon père et ma mère, lorsqu' ils viendront s' informer de ma santé avec leur attention ordinaire, vous pourrez passer dans la chambre voisine, ou descendre au jardin par l' escalier dérobé. Je lui répondis que je n' étois pas le moins à plaindre dans cette affaire ; que je n' étois chez lui qu' à son invitation, et que s' il désiroit, par rapport à lui-même, que je m' éloignasse à leur arrivée, j' aurois volontiers cette complaisance pour lui ; mais que par tout autre motif, je n' étois pas disposé à me cacher. Cette réponse est digne de vous, me dit-il. Toujours le même, cher Grandisson ! Que ne sommes-nous frères ! Nous le sommes du moins de coeur et d' ame. Mais quelle est la conciliation que vous m' avez fait espérer ?
Je lui déclarai alors, que je passerois alternativement une année en Italie, une autre en Angleterre, si la chère Clémentine consentoit à m' y

accompagner ; ou que si ce voyage lui déplaisoit,
je ne m' arrêterois que trois mois de l' année dans
ma patrie ; que pour la religion, elle seroit
toujours libre de garder la sienne, que je ne
demandois qu' un homme discret pour son aumônier.
Il me fit connoître, par un mouvement de
tête, qu' il n' espéroit rien de cette ouverture.
Cependant il m' offrit de la proposer comme de moi.
Elle me satisferoit, continua-t-il ; mais je doute

p385

qu' elle ait le même pouvoir sur les autres. J' ai
beaucoup plus entrepris pour vous, et personne
ne veut m' écouter. Plût au ciel, chevalier, que
par amitié pour moi, pour tout le monde... mais
je sais que les raisons ne vous manquent point
pour vous défendre. Il est bien étrange, néanmoins,
que l' opinion de vos ancêtres vous en paroisse
une si forte ! J' ai peine à croire que vous
ayez beaucoup de jeunes gens capables de cette
obstination... contre des offres, des avantages...
d' ailleurs, il est sûr que vous aimez ma soeur.
Vous aimez sûrement toute ma famille. Tout le
monde, j' ose le dire, mérite ici votre affection ;
et vous conviendrez qu' ils n' ont pu vous donner
de plus fortes marques de leur estime.
Mon ami n' attendoit pas que je lui répondisse
par des argumens. Dans un cas si touchant, ma
réponse la plus expressive étoit le silence.
Camille vint l' interrompre. La marquise, me
dit-elle, sait que vous êtes ici, monsieur, et
vous prie de ne pas sortir sans la voir. Je crois
qu' elle me suit. Je l' ai laissée avec ma jeune
maîtresse, et dans un grand embarras pour la faire
consentir à la saignée qu' elle craint beaucoup.
M le marquis et m l' évêque sont sortis ; ils n' ont
pu soutenir les tendres instances qu' elle leur
faisoit, pour obtenir que le chirurgien fût renvoyé.

p386

La marquise entra presqu' aussi-tôt. L' inquiétude
et la douleur étoient peintes sur son visage,
quoiqu' avec un mélange de tendresse et d' abattement.
Demeurez, me dit-elle, ne vous levez point,
chevalier. Elle se jeta dans un fauteuil. Elle
soupira, elle pleura ; mais elle auroit souhaité de
pouvoir cacher ses larmes. Si j' avois été moins

touché qu' elle, je me serois efforcé de la consoler. Mais que pouvois-je dire ? Je tournai la tête. J' aurois voulu pouvoir cacher aussi mon émotion. Mon ami s' en apperçut. Pauvre chevalier ! Dit-il, d' un ton de pitié. Je ne doute point de ses peines, répondit la marquise, du même air de bonté, quoique son fils eût parlé fort bas : le chevalier peut être opiniâtre ; mais je ne le crois pas capable d' ingratitude. Excellente femme ! Que je fus touché de sa générosité ! C' étoit prendre le vrai chemin de mon coeur. Vous me connoissez, mon cher docteur Barlet, et vous vous représentez mes tourmens.
Jeronimo s' informa de la santé de sa soeur. Je craignois de faire cette question. Elle n' est pas plus mal, lui dit la marquise ; mais son imagination est dans un trouble... malheureuse fille !
Là-dessus elle versa un torrent de larmes.
J' eus la hardiesse de prendre sa main. ô madame ! N' y a-t-il point de conciliation ? N' y a-t-il point...

p387

elle m' interrompit. Non, chevalier ; la religion n' en admet point. Il ne m' est pas permis d' en proposer. On connoît trop bien votre ascendant. Ma fille ne sera pas longtems catholique, si nous consentons qu' elle soit à vous : et vous savez ce que nous penserions alors de son salut ! Il vaut mieux la perdre pour jamais... cependant, comment une mère... ses larmes achevèrent d' exprimer ce que la douleur fit demeurer sur ses lèvres. Lorsqu' elle eut retrouvé la voix : Clémentine, reprit-elle, est en dispute avec son chirurgien, pour se défendre de la saignée. Elle m' a demandé mon secours avec tant d' instance, que j' ai pris le parti de m' éloigner. Je crois l' opération finie. Elle sonna. Au même instant sa fille parut elle-même, le bras lié, le visage pâle et troublé. Elle avoit senti la lancette, mais on n' avoit pu lui tirer que deux ou trois gouttes de sang ; et dans son effroi, elle venoit implorer l' assistance de sa mère.
N. Ici M Grandisson représente l' étonnement qu' elle eut de le voir, le calme qui succéda tout d' un coup dans son esprit, et la facilité qu' elle eut à se laisser tirer du sang, lorsqu' il eut joint ses prières à celles de la marquise. Ce détail n' est pas sans agrémens pour ceux qui les aiment de cette nature. Clémentine fut saignée dans la

p388

chambre de son frère. On profita de l' occasion pour lui tirer tant de sang, que s' étant évanouie, elle fut transportée dans son appartement, où sa mère la suivit.
Le chevalier continue :
une autre scène ne fut pas longtems à succéder. Camille vint nous avertir que le général étoit arrivé, et qu' il s' arrêtoit à déplorer, avec la marquise, le misérable état de sa soeur, qui étoit tombée dans un second évanouissement. Il sera bientôt ici, me dit Jeronimo : êtes-vous disposé à le voir ?
Je lui répondis que son frère ayant peut-être appris où j' étois, je ne pouvois sortir sur le champ, sans quelque apparence d' affectation ; mais que s' il tardoit un peu, j' étois résolu de me retirer. à peine cessois-je de parler, qu' il entra seul, en s' essuyant les yeux. Votre serviteur, monsieur, me dit-il d' un air fort sombre : et se tournant vers son frère, il lui demanda des nouvelles de sa santé. Nos chagrins communs, ajouta-t-il, ne sont pas propres à la rétablir. J' ai vu Clémentine.
Qui diable auroit cru que le mal fût si profond ?
Et s' adressant à moi : en vérité, monsieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le coeur de Clémentine n' est pas une conquête vulgaire. Sa naissance... je l' interrompis : il me semble, monsieur, que je ne mérite point ce compliment.

p389

Mon triomphe, monsieur ! Il n' y a point, dans votre famille, un coeur plus affligé que le mien.
Quoi, chevalier ! La religion, la conscience ont tant de force ?
Qu' il me soit permis de vous faire la même question, monsieur, de la faire à m l' évêque de Nocera et à toute votre famille. Votre réponse sera la mienne.
Il me pria vivement de m' expliquer.
Si vous trouvez, repris-je, une différence assez essentielle entre les deux religions, pour exiger que j' abandonne la mienne, pourquoi serois-je capable de l' abandonner, moi qui crois lui devoir autant d' attachement que vous en avez pour la vôtre ? Mettez-vous à ma place, monsieur.
Je m' y mets, et je crois que dans votre situation, j' aurois moins de scrupule. L' évêque de Nocera vous répondroit peut-être autrement.
M l' évêque de Nocera ne sauroit être plus attaché

à ses principes que je le suis aux miens.
Mais je me flatte, monsieur, que votre réponse même sur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propose de renoncer à ma religion, je ne fais à votre famille aucune proposition de cette nature ; au contraire je consens que votre soeur soit fidelle à la sienne, et je suis prêt à régler une bonne pension pour un aumônier sage, dont le seul office sera de la

p390

soutenir dans ses principes. à l' égard de la résidence, j' offre de passer une année en Italie, une année en Angleterre ; et si son goût ne la porte point à s' éloigner, je consens même qu' elle ne quitte point son pays, et je me borne, chaque année, à passer trois mois dans le mien.
Et les enfans ? Interrompit Jeronimo, dans la vue de fortifier mes offres.
Je consentirai, messieurs, que les filles soient élevées par la mère : mais on me laissera l' éducation des fils.
Et qu' auront fait les pauvres filles, chevalier, répondit le général, avec un sourire ironique, pour être abandonnées à la perdition ?
Considérez, monsieur, que sans entrer dans l' opinion des théologiens de l' une et de l' autre église, ma proposition est un compromis. Je n' aurois pas commencé par ces offres à rechercher une princesse. La fortune seule n' a point de pouvoir sur moi. Qu' on me laisse libre sur l' article de la religion, et je renonce volontiers, jusqu' au dernier ducat, à la fortune de votre soeur.
Qu' aurez-vous donc pour soutenir ? ...
reposez-vous de ce soin sur elle et sur moi.
J' en userai avec honneur. Si vous apprenez qu' elle m' abandonne pour cette raison, vous vous féliciterez de l' avoir prévu.
Votre mariage, monsieur, élèveroit beaucoup

p391

votre fortune au-dessus de ce qu' elle peut être par vos espérances naturelles. Pourquoi ne jeterions-nous pas les yeux devant nous sur votre postérité, comme italiens ! Et dans cette supposition...
il s' arrêta. Sa conclusion n' étoit pas difficile à deviner. Je ne suis pas plus capable, lui dis-je, de

renoncer à ma patrie qu' à ma religion. Je laisserois ma postérité libre ; mais je ne voudrois, ni la priver d' un attachement dont je fais gloire, ni priver mon pays d' une race qui ne lui a jamais fait déshonneur.
Le général prit du tabac, jeta un coup d' oeil sur moi, et tourna la tête d' un air trop sourcilleux.
Je ne pus m' empêcher d' y être sensible.
Je n' ai pas peu de peine, monsieur, lui dis-je à soutenir les difficultés de ma situation, jointes sur-tout aux chagrins qu' elle me cause en elle-même. Passer ici pour coupable, sans avoir rien à me reprocher dans mes pensées, dans mes paroles et dans mes actions... convenez, monsieur, que rien n' est plus dur.
Oui, mon frère, interrompit Jeronimo. Le grand malheur de cette aventure, ajouta-t-il, avec beaucoup de bonté, est que le chevalier Grandisson n' est point un homme ordinaire, et que ma soeur, qui n' étoit pas capable de prendre de l' attachement pour un mérite commun, n' a pu demeurer insensible au sien.

p392

Quels que soient les attachemens de ma soeur, répondit le fier général, nous connoissons les vôtres, seigneur Jeronimo, et nous ne désavouons point qu' ils sont généreux ; mais ne savons-nous pas tous que les beaux hommes n' ont pas besoin d' ouvrir la bouche pour attacher les jeunes filles ? Le poison, pris une fois par les yeux, se répand bientôt dans toute la masse.
Je le priai de faire attention que du côté des femmes comme de celui des hommes, mon honneur n' avoit jamais été suspect.
Il reconnut que mon caractère étoit bien établi.
Il protesta que si sa famille n' avoit pas eu cette opinion, elle ne seroit jamais entrée avec moi dans le moindre traité ; mais qu' il n' en étoit pas moins piquant pour elle, de voir une fille de son sang refusée, et que je ne prévoyois pas sans doute les conséquences d' un affront de cette nature, dans le pays où j' étois.
Refusée ! Interrompis-je avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accusation, monsieur, ce seroit faire outrage à votre justice, et blesser indignement votre illustre maison.
Il se leva d' un air irrité, en jurant qu' il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je me levai aussi ; et si je le suis avec indignité, lui dis-je, c' est, monsieur, ce que je ne suis point

accoutumé à souffrir.

p393

Jeronimo parut consterné. Il nous dit qu' il
s' étoit opposé à notre entrevue ; qu' il connoissoit
la vivacité de son frère, et que moi-même,
après les scènes précédentes, je devois peut-être
marquer moins de ressentiment que de pitié. Je
lui répondis que c' étoit un juste égard pour la
délicatesse de sa soeur, à laquelle j' étois attaché
par les plus tendres sentimens, autant que la
nécessité de justifier ma propre conduite, qui ne
m' avoit pas permis d' entendre le terme de refus
sans émotion.
Sans émotion ! Reprit le général. Le terme est
doux pour ce qu' il peut signifier. Mais moi qui
n' apporte point tant de choix aux expressions, je
ne connois que celles qui s' expliquent par les actions.
Je me contentai de lui dire que j' avois espéré
de sa part plus de faveur que d' éloignement
pour le compromis. Il prit un ton plus tranquille :
de grâce, chevalier, considérez de sang froid le
fond de cette affaire. Que répondre à notre
pays, car nous sommes gens publics, à l' église,
à laquelle nous appartenons dans plusieurs sens,
à notre propre caractère, si nous acceptons pour
une fille, et pour une soeur, la main d' un
protestant ? Vous vous intéressez, dites-vous, à
son honneur : que répondrons-nous pour elle,
si nous l' entendons traiter de fille aveuglée par

p394

l' amour, que sa passion a rendue capable de refuser
des partis de la première distinction, tous
de sa religion et de son pays, pour se jeter entre
les bras d' un étranger, d' un anglois...
qui promet, interrompis-je, qui jure,
souvenez-vous-en, monsieur, de la laisser libre
dans sa religion. Si vous craignez tant de difficulté
à répondre, avec cette stipulation en sa
faveur, que pensera-t-on de moi, qui, sans être
homme public, ne suis pas d' un rang obscur
dans ma patrie ; si, contre mes lumières et ma
conscience, j' abandonne ma religion et mon
pays pour un motif de la première considération,
sans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire
néanmoins sa force que de l' amour propre et de

l' intérêt personnel ?
C' est assez, monsieur, c' est assez. Si vous méprisez les grandeurs, si vous comptez pour rien les richesses, les honneurs, l' amour, on pourra dire, à la gloire de ma soeur, qu' elle est la première femme, de ma connoissance du moins, qui ait pris de l' amour pour un philosophe ; et je suis d' avis qu' elle doit porter les conséquences de cette singularité. Son exemple ne sera pas fort contagieux. Il le sera, dit flatteusement Jeronimo, si M Grandisson est le philosophe. Je fus mortifié de voir finir, avec cet air de légèreté, une affaire qui m' avoit pénétré le

coeur. Mais Jeronimo saisissant l' occasion de badiner, ajouta d' autres plaisanteries pour dissiper ce qui pouvoit nous rester d' altération, et je laissai les deux frères. En passant par le sallon, j' eus le plaisir d' apprendre de Camille que sa maîtresse étoit moins agitée depuis sa saignée. Dans le cours de l' après-midi, le général me fit l' honneur de passer chez moi. Il me dit naturellement qu' il avoit pris mal quelques expressions qui m' étoient échappées. Je ne lui dissimulai point que les siennes m' avoient causé un instant de chaleur, et je m' excusai par son exemple. Il reçut bien les instances avec lesquelles je lui recommandai mon projet de conciliation, mais il ne me promit rien ; et s' étant contenté de prendre mes propositions par écrit, il me demanda si mon père étoit aussi ferme que moi sur l' article de la religion ? Je lui répondis que jusqu' alors je n' avois rien communiqué de cette affaire à mon père. Il me dit que je le surprenois : que de quelque religion qu' on fût, il avoit toujours conçu que lorsqu' on faisoit profession d' y être si fortement attaché, on devoit être uniforme ; que celui qui pouvoit se dispenser d' un devoir, étoit capable d' en violer un autre. Je ne fis pas difficulté de lui répondre que n' ayant jamais pensé à rechercher sa soeur, je n' avois informé mon père que du favorable

accueil que j' avois reçu dans une des principales maisons d' Italie ; que mes espérances étoient

très-récentes, comme il ne l' ignoroit pas lui-même, et tempérées dès l' origine, par la crainte que la religion et la résidence ne fussent des obstacles insurmontables ; mais qu' à la première apparence de succès, j' étois résolu de communiquer mon bonheur à toute ma famille, et sûr de l' approbation de mon père pour une alliance qui répondoit si bien à la magnificence de son caractère.

Le général me dit en sortant, et d' un air assez hautain, adieu, chevalier. Je suppose que vous ne vous hâterez point de quitter Boulogne. Il m' est impossible de vous dissimuler que je suis extrêmement sensible à tous les désagrémens de cette aventure. Oui, ajouta-t-il en jurant, je le suis. N' attendez pas que nous déshonorions notre soeur et nous-mêmes, en vous faisant notre cour pour vous la faire accepter. J' apprends qu' une autre dame a pris aussi de beaux sentimens pour vous. Ces concurrences d' amour peuvent vous donner de l' importance à vos propres yeux, mais la Signora Olivia n' est pas une Clémentine. Vous êtes dans un pays jaloux de l' honneur. Notre famille y tient un des premiers rangs. Vous ne savez pas, monsieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

p397

Je lui répondis qu' il me tenoit un langage que je n' avois pas mérité, et que je voulois laisser sans réponse : que je ne quitterois pas Boulogne sans l' en informer, et sans être bien assuré qu' il ne me restoit aucune prétention au bonheur dont on m' avoit donné l' espérance. Mes principes, ajoutai-je, étoient bien connus avant qu' on m' eût fait l' honneur de m' écrire à Vienne.

Vous nous reprochez donc cette démarche, répliqua-t-il, après s' être mordu les lèvres ? Elle est basse, j' en conviens ; mais je n' y ai pas eu de part. Il me quitta fort ému.

J' avois le coeur en assez mauvais état, mon cher docteur, pour souhaiter qu' un frère de Clémentine m' eût épargné cette insulte. Il me parut fort dur d' être menacé. Mais grâce au ciel, je ne mérite point ce traitement.

Camille me rendit une nouvelle visite, deux heures après que le général m' eut quitté. Elle commença par m' apprendre que c' étoit avec la participation de la marquise, et par l' ordre du seigneur Jeronimo qui l' avoit chargée d' une lettre pour moi. Je lui demandai avidement des

nouvelles de sa jeune maîtresse. Elle est assez tranquille, me dit-elle, et plus qu' on ne pouvoit l' espérer d' un accès si violent, qu' à peine se souvient-elle de vous avoir vu ce matin.
La marquise avoit donné ordre à Camille de

p398

me dire de sa part, que malgré mon obstination, qui changeoit ses espérances en désespoir, elle croyoit devoir à l' estime qu' elle conservoit toujours pour moi, de m' avertir que les ressentimens pouvoient être poussés fort loin, et qu' elle souhaitoit par conséquent que je ne fisse pas un plus long séjour à Boulogne. Si les circonstances devenoient plus heureuses, elle me promettoit d' être la première à m' en féliciter.
J' ouvris la lettre de mon ami. Elle étoit dans ces termes :
mon inquiétude et mon chagrin sont extrêmes, cher Grandisson, de voir un homme aussi brave, aussi généreux que mon frère, dans des transports de passion ; je ne le connois plus.
C' est sans doute votre grandeur d' ame ordinaire qui vous fait préférer votre religion à tous les avantages de l' amour et de la fortune. Pour moi, je vous crois fort affligé. Si vous ne l' étiez pas infiniment, vous ne seriez pas assez sensible au mérite d' une excellente fille, et votre ingratitude seroit extrême pour la distinction dont elle vous honore. Je suis sûr que vous ne condamnez point ces expressions, et que vous me croyez en droit de penser qu' elle fait honneur à mon cher Grandisson même. Mais si cette affaire avoit de malheureuses suites, quelle source de regrets pour notre famille, que l' un des deux frères vînt

p399

à périr par la même main qui a sauvé l' autre, ou que vous, à qui elle doit la vie du plus jeune, vous la perdissiez par la main de l' aîné ! Fasse le ciel que vous ayez tous deux plus de modération ! Mais permettez que je vous demande une faveur, c' est celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.
Qu' il est malheureux pour moi de me voir dans l' impuissance de donner plus de force à ma médiation ! Cependant le général vous

admire. Mais comment le blâmer d' un zèle dans
lequel il voudroit, pour sa vie, que votre honneur
fût compris comme le nôtre !
Au nom de dieu, éloignez-vous pour quelques jours.
Clémentine est plus tranquille. J' ai
obtenu que dans les circonstances, on ne permettra
point à son directeur de la voir. C' est néanmoins
un homme de mérite et d' honneur. Quelle
fatalité ! Chacun a les meilleures intentions, et
tout le monde est misérable ! La religion peut-elle
causer tant de maux ? Hélas ! Je ne puis agir.
Il ne me reste que le pouvoir de réfléchir et de
m' affliger. Cher ami, faites-moi savoir par une
ligne que vous quitterez demain Boulogne.
Mon coeur en sera du moins un peu soulagé.
Je chargeai Camille des plus respectueuses
protestations de reconnoissance pour la marquise,
et j' y joignis la promesse de tenir une conduite

qui mériteroit son approbation. Je parlai avec
douleur des ressentimens dont elle étoit alarmée.
J' étois sûr, dis-je à Camille, qu' à quelque degré
qu' ils pussent être, un homme aussi généreux,
aussi noble que le général, n' entreprendroit rien
sans réflexion ; mais j' ajoutai qu' il m' étoit
impossible de m' éloigner de Boulogne, parce que
je ne désespérois point encore de quelque heureuse
révolution en ma faveur. J' écrivis à Jeronimo
dans le même sens. Je l' assurois de ma
plus haute considération pour son frère. Je déplorois
l' occasion qui causoit tant de trouble, et je
lui répondois de ma modération. Je lui rappelois
l' ancienne résolution à laquelle il me savoit
attaché, d' éviter toutes les rencontres méditées,
et lui représentois quelle confiance il y devoit
prendre, lorsqu' il étoit question d' un fils du
marquis Della Porretta, et d' un frère, non-seulement
de mon ami, mais de la plus aimable et de
la plus chère des soeurs.
Ma réponse ne satisfit ni la marquise, ni Jeronimo.
Mais étois-je libre de prendre un autre
parti ? J' avois donné ma parole au général de
ne pas quitter Boulogne sans l' en avoir informé,
et je conservois réellement, comme je le faisois
dire à la marquise, l' espoir de quelque heureux
changement.
Le marquis, le prélat et le général se rendirent

à Urbin ; et là, comme je l' appris ensuite de mon ami, il fut décidé en pleine conférence, que le chevalier Grandisson, par la différence des principes, et par l' inégalité du rang et de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre au général qu' il n' étoit pas moins indigne de son ressentiment.
Pendant l' absence du père et des deux frères, Clémentine donna quelques espérances de rétablissement. Elle sollicita sa mère de lui accorder la liberté de me voir. Mais la marquise n' osant se fier à ses désirs, et craignant les reproches de sa famille, sur-tout pendant qu' on étoit à délibérer sur le fond des circonstances, éloigna tendrement cette demande. Son refus ne servit qu' à redoubler les instances de Clémentine. Jeronimo penchoit à la satisfaire ; mais le directeur fortifiant les craintes de la marquise, tout le poids que les infirmités de mon ami donnoient à ses conseils, ne l' auroient point emporté sur celui du père Marescotti, sans une entreprise de Clémentine qui les alarma tous, et qui les obligea de se rendre à ses désirs. C' est de Camille que j' appris un détail fort étrange, dont le souvenir me déchire encore le coeur, et que je ne puis confier qu' à vous.
La maladie de Clémentine, après quelques favorables symptômes, revint sous une autre

face. L' agitation où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans lesquelles elle paroissoit se plaire beaucoup. Mais comme on ne lui permettoit point de sortir de sa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille l' ayant laissée seule pendant l' espace d' un quart d' heure, fut extrêmement surprise, à son retour, de ne la plus retrouver. Elle jeta aussi-tôt l' alarme dans toute la maison. On visita tous les appartemens et toutes les parties du jardin. Mille idées funestes, qu' on n' osoit s' expliquer l' un à l' autre, faisoient craindre de trouver celle qu' on cherchoit avec tant de soin.
Enfin Camille voyant, comme elle se l' imagina, une servante qui descendoit l' escalier à pas comptés, s' emporta contr' elle, et lui reprocha fort amérement d' être si tranquille, pendant que tout le monde étoit dans une mortelle inquiétude. Ne vous fâchez pas, Camille, lui répondit la servante supposée. ô, ma chère maîtresse ! S' écria Camille

en reconnoissant Clémentine ; quoi, c' est vous ? C' est vous-même sous les habits d' une servante ! Où allez-vous donc, mademoiselle ? Quels tourmens vous nous avez causés ! Et sur le champ elle donna ordre à quelques domestiques d' avertir la marquise, qui, dans l' excès de ses craintes, s' étoit retirée sous un pavillon du jardin, où elle trembloit de voir arriver quelqu' un avec de fatales explications.

p403

Clémentine, pendant quelques momens qu' elle demeura seule avec Camille, prit un air fort composé. Je veux sortir, lui dit-elle, oui, je veux sortir. Vous me chagrinez beaucoup avec tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être aussi tranquille que moi ? Qu' est-ce donc qui vous agite ? Sa mère, qui survint bien-tôt, la prit dans ses bras. ô ma fille ! S' écria-t-elle, en retrouvant à peine sa respiration : comment avez-vous pu nous jeter dans cet effroi ? Que signifie ce déguisement ? Où allez-vous ! Où je vais ? Madame. Je vais à l' ouvrage du ciel, à la conquête d' une ame ; ce n' est pas mon intérêt propre, c' est celui de Dieu dont je suis chargée ; dans une heure ou deux je vous en rendrai bon compte.
La triste marquise comprit une partie de son dessein. Elle l' engagea par ses caresses à remonter dans son appartement, où elle apprit d' elle-même que dans l' absence de Camille, elle étoit allée dans la chambre d' une servante, et qu' elle s' y étoit revêtue de ses habits. Elle étoit résolue, dit-elle à sa mère, de voir le chevalier Grandisson. Elle avoit médité des argumens auxquels il ne pouvoit résister, et quoiqu' une simple fille, elle se flattoit de faire plus d' impression sur lui, que l' évêque de Nocera et le père Marescotti. Il m' a refusée, ajouta-t-elle, tout est fini entre lui et moi ; personne ne m' accusera d' y chercher mon

p404

intérêt. C' est le sien que je cherche. Nous ne le haïssons point assez, pour ne pas désirer sa conversion. Ainsi c' est à l' ouvrage du ciel que je vais. Mais où irez-vous ? Lui demanda sa mère, en tremblant de ce qu' elle avoit entendu. Savez-vous où demeure le chevalier ? Cette question la

rendit muette. Elle demeura quelque tems fort pensive. Non, à la vérité, dit-elle enfin, je n' y avois pas fait attention. Mais toute la ville ne sait-elle pas où le chevalier Grandisson est logé ? J' en suis sûre... cependant s' il venoit lui-même ici, tout iroit bien mieux, tout deviendroit plus aisé... il viendra, interrompit aussi-tôt sa mère. Je le ferai prier de venir. L' espérance de la marquise étoit de la retenir volontairement par cette promesse. Aussi parut-elle fort satisfaite ! Que je vous ai d' obligation ! Reprit-elle. Votre consentement, madame, est d' un bon augure. Si j' ai disposé votre coeur à m' obliger, pourquoi ne pourrois-je pas disposer le sien à s' obliger lui-même ? Je n' ai pas d' autre vue. Il m' a servi de précepteur, je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laisser seule avec lui, car ces fiers hommes rougissent en compagnie, de se voir convaincus par une fille.
Quoique le dessein de sa mère n' eût été que de calmer son esprit par cette promesse, l' heureux effet qu' elle lui vit produire et la crainte d' une

nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ses gens, la détermina tout à fait à me proposer une visite. Allez, dit-elle à Camille. Il n' y a point d' apparence qu' il ait encore quitté Boulogne. Faites-lui le récit de tout ce qui s' est passé. S' il veut se prêter à nos intentions, peut-être n' est-il pas encore trop tard ; mais il ne doit pas attendre le retour du père et des deux fils. Cependant je ne promets rien de cette démarche. Tout ce que j' en espère, c' est de rendre un peu de tranquillité à ma fille. Elle passa dans l' appartement de Jeronimo, pour lui communiquer cette résolution, dont elle étoit sûre, lui dit-elle, qu' il auroit beaucoup de joie ; et Camille me vint annoncer ses ordres.
Je ne balançai point à les suivre, quoiqu' extrêmement agité de tout ce que j' avois appris. Je trouvai encore la marquise dans l' appartement de mon ami. Camille, me dit-elle aussi-tôt, a dû vous rendre compte de notre situation. Cette chère fille brûle de vous entretenir. Qui sait si votre complaisance et la mienne n' auront pas quelque heureux effet ? Elle est plus composée depuis qu' elle s' attend à vous voir. Son espérance est de vous convertir. Plût au ciel, me dit Jeronimo, que ce miracle fût réservé à la compassion ! Que je vous plains, chevalier ! Quelles épreuves

pour votre humanité ! Je lis votre affliction dans

p406

vos yeux. Hélas ! Lui répondis-je, elle est bien
plus profonde et plus vive dans mon coeur. La
marquise fit demander à sa fille si elle étoit
disposée à nous recevoir, et Camille vint nous dire
qu' elle nous attendoit.
(N. Quelque jugement que l' on puisse porter
de la scène suivante, il paroît nécessaire de la
conserver pour donner quelqu' idée de celles qui
lui ressemblent, et qu' on supprime).
Clémentine, continue le chevalier dans les
extraits du docteur, étoit assise près d' une fenêtre,
un livre à la main. Elle se leva d' un air fort
majestueux. La marquise alla vers elle, son mouchoir
aux yeux. Je la suivois ; mais à quelque pas
je m' arrêtai, pour faire une profonde révérence.
J' avois le coeur trop plein, pour être capable de
parler. Clémentine ne parut point dans le même
embarras. Elle me dit, sans hésiter, vous ne
m' êtes plus rien, M Grandisson, vous m' avez
refusée, et je vous en remercie : je vous approuve
même, car je suis une fille très-fière, et vous
voyez quelle peine je cause aux meilleurs des
parens et des amis. Je vous approuve de bonne
foi : celle qui jette tant de trouble dans sa famille
doit effrayer un homme capable de réflexion.
Cependant il semble que la religion est votre
prétexte. Je suis fâchée de vous voir obstiné.

p407

Vos lumières me donnoient plus d' espérance.
Mais vous avez été mon précepteur, chevalier,
voulez-vous que je vous rende le même office ?
Je vous promets beaucoup d' attention, mademoiselle,
pour toutes les instructions dont
votre bonté veut m' honorer.
Mais permettez, monsieur, que je console ma
mère. Elle alla se mettre à genoux devant la marquise,
et prenant ses deux mains dans les siennes,
elle les baisa l' une après l' autre. Consolez-vous,
maman. Pourquoi pleurez-vous ? Je suis bien. Ne
voyez-vous pas que j' ai l' esprit libre ?
Accordez-moi votre bénédiction.
Que le ciel bénisse ma fille !
Elle se leva fort légèrement, et revenant vers

moi : vous paroissez triste, monsieur, vous êtes taciturne. Je ne veux point de tristesse ; mais je consens que vous gardiez le silence. Un disciple a besoin d' attention. Je n' en ai jamais manqué pour vous !
Après avoir médité quelques momens, elle détourna la tête en portant la main à son front. J' avois mille choses à vous dire, chevalier, mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Aussi, d' où vient cet air de tristesse ? Vous connoissez votre propre coeur, et vous n' avez rien fait qui ne vous ait paru juste : n' est-il pas vrai ? Répondez, monsieur. Ensuite se tournant vers sa mère, le

p408

pauvre chevalier a perdu la voix, madame. Cependant il n' a personne qui le tourmente. Je le vois triste ! Eh bien, monsieur, en se tournant vers moi, cessez d' être triste. Cependant l' homme qui m' a refusée... ah ! Chevalier, de votre part le trait est bien cruel ! Mais j' ai pris aussi-tôt le dessus. Vous voyez combien je suis tranquille à présent. Ne sauriez-vous l' être autant que moi ?
Que pouvois-je répondre ? Je n' avois point d' effort à faire pour la calmer, lorsqu' elle vantoit sa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raisonnemens avec elle. Si mon projet de conciliation eût été reçu, je me serois livré aux plus tendres expressions. Mais jamais homme, avant moi, s' est-il trouvé dans une si malheureuse conjoncture ? Pourquoi toute la famille n' avoit-elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n' avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette excellente mère continuoit-elle de me lier par la plus tendre estime, et d' engager tout à la fois ma reconnoissance et mon respect.
Clémentine reprit avec la même douceur : de grâce, monsieur, dites-moi comment vous avez pu être assez injuste, pour espérer que j' abandonnerois ma religion, lorsque vous êtes si ferme dans la vôtre. N' y avoit-il pas beaucoup d' injustice dans cette espérance ? En vérité, je crois que vous autres hommes, vous comptez

p409

pour rien la conscience dans les femmes ; il vous suffit de nous voir étudier vos volontés, et

remplir fidellement ce que nous vous devons. Les hommes se regardent comme les dieux de la terre, et croient les femmes destinées à les servir. Je n' attendois pas de vous ces cruelles maximes ; vous étiez accoutumé à parler honorablement de notre sexe. D' où peut être venue votre injustice ?
Un reproche si peu mérité, redoubla les tourmens de mon coeur. Je me tournai vers sa mère : ne m' est-il pas permis, madame, de lui apprendre mes propositions ? Elle paroît croire que j' ai insisté sur son changement de religion. On n' a pas eu dessein, me répondit la marquise, de lui faire prendre cette idée ; mais je me rappelle qu' au premier rapport que je lui fis de ce qui s' étoit passé entre vous et l' évêque de Nocera, son impatience ne me permit point d' achever.
C' étoit assez, me dit-elle, qu' elle eût été refusée. Elle me conjura de lui épargner le reste, et depuis ce jour, elle a toujours été dans un état qui ne l' a pas rendue propre à recevoir plus d' information. Si vos propositions avoient été d' une nature qui nous eût permis de les accepter, notre premier soin auroit été de l' en instruire. Aujourd' hui néanmoins, je ne vois aucun mal à lui apprendre ce que vous avez

proposé. Elle verra qu' il n' est pas question de ce qu' elle appelle mépris ? Et c' est peut-être cette idée qui a changé son humeur, jusqu' à la rendre extrêmement sombre et rêveuse, après la vive agitation où nous l' avons vue.
Comme sa mère me parloit assez bas ; elle en parut affligée. Il n' est pas besoin, dit-elle, en s' adressant à moi, de me faire un secret de vos réflexions. Après des mépris ouverts, monsieur, vous devez me croire capable de tout souffrir et de tout entendre : et se tournant vers la marquise : madame, vous voyez quelle est ma tranquillité. J' ai su me vaincre. Ne craignez point de vous expliquer devant moi.
Des mépris, très-chère Clémentine ! Le ciel et votre respectable mère me sont témoins que cet odieux sentiment n' est point entré dans mon coeur. Si les conditions que je propose étoient acceptées, elles me rendroient le plus heureux de tous les hommes.
Oui, oui, et moi la plus malheureuse de toutes les femmes : en un mot, vous m' avez refusée.
Et se cachant le visage de ses deux mains ;

qu' on ne sache pas du moins, hors de cette maison, qu' une fille de la meilleure des mères, ait essuyé le refus de tout autre qu' un prince. Quel mépris j' ai moi-même pour cette fille ! Comment peut-elle paroître aux yeux de celui

p411

qui la méprise. J' ai honte de moi ! *en faisant quelques pas en arrière* . ô Madame Bemont, sans vous mon secret ne seroit jamais sorti de-là ! (en se pressant la poitrine d' une main, et continuant de tenir l' autre sur son visage). Ensuite revenant vers moi ; mais, monsieur, ne me parlez point. écoutez-moi. Et lorsque j' aurai fini ce que j' ai à vous déclarer, que mon partage soit un éternel silence !
Sa mère se noyoit dans ses larmes ; et la douleur me rendoit comme immobile.
Il me semble que j' avois mille choses à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, monsieur, que j' aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d' une estime désintéressée. Une voix, que je crois venue du ciel, m' ordonne de vous convertir. J' étois prête à la suivre. J' aurois exécuté son ordre, je n' en puis douter. C' est de la bouche des enfans que Dieu tire sa gloire. Vous connoissez ce passage, monsieur. S' il m' avoit été permis de sortir lorsque je l' ai désiré... alors tout m' étoit présent ; mais il ne m' en reste rien dans la mémoire. Fâcheuse Camille, avec ses impertinentes questions. Elle m' a parlé d' un air tout-à-fait frénétique. Elle étoit piquée de me voir si tranquille.
Je voulus répondre. Vous tairez-vous, me

p412

dit-elle, lorsque je vous l' ordonne ? En même tems elle me ferma la bouche d' une de ses mains, que je retins un moment des deux miennes, et sur laquelle je pris la liberté d' attacher mes lèvres.
Ah ! Chevalier, continua-t-elle, sans la retirer, vous n' êtes qu' un flatteur ! Oubliez-vous que c' est une fille que vous avez méprisée ? à présent, mademoiselle, qu' il me soit permis de dire deux mots. N' en prononcez plus

un, que je ne puisse répéter après vous. Je vous demande en grâce d' écouter les propositions que j' ai faites à votre famille. Elle me laissa le tems de les expliquer ; et j' ajoutai que Dieu seul connoissoit les tourmens de mon coeur.
Arrêtez, interrompit-elle ; et se tournant vers sa mère : je ne connois rien, madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, maman ? Il semble à son air que je le puis ; dites, madame, puis-je me fier à ce qu' il dit ?
La douleur ôtoit à sa mère le pouvoir de lui répondre.
Ah ! Monsieur ; ma mère, qui n' est pas votre ennemie, craint de se faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers son cabinet, d' où elle revint avec une plume, de l' encre et du papier. Voyons, monsieur. Vous ne pensez pas sans doute, à

vous jouer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d' entendre. Mais je veux l' écrire moi-même ; et nous verrons si vous le signerez.
Elle écrivit en un instant ce qui suit : le chevalier Grandisson déclare solennellement qu' il a proposé d' une manière pressante, et par le mouvement de son coeur, de laisser à une certaine fille dont on pensoit à faire sa femme, l' exercice libre de sa religion, de lui abandonner le choix d' un homme sage pour son confesseur, de ne jamais la forcer de faire le voyage d' Angleterre avec lui, et de passer avec elle, de deux années l' une en Italie.
Signerez-vous cet écrit, monsieur ?
Très-volontiers, mademoiselle.
Je le signerai.
Elle relut ce qu' elle avoit écrit. Quoi ! Vous avez fait ces propositions. Est-il bien vrai, madame ?
Oui, ma chère ; et je vous l' aurois appris plutôt ; mais vous fûtes si frappée de la supposition d' un refus...
ô madame, interrompit-elle, il étoit bien dur en effet de se croire refusée !
Mais souhaiteriez-vous, ma chère, que nous eussions donné notre consentement à ces offres ? Auriez-vous pu vous résoudre à devenir la femme

d' un protestant ? Une fille du sang dont vous sortez !
Elle tira sa mère à l' écart ; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d' un ton assez haut pour être entendue.
Je conviens, monsieur, que j' aurois eu tort ; mais je me réjouis beaucoup de n' avoir pas été refusée avec mépris. Je me réjouis que mon précepteur et le libérateur de mon frère, ne m' ait pas regardée comme un objet méprisable. Franchement, je le soupçonnois d' aimer Olivia, et de chercher des prétextes.
N' êtes-vous pas persuadée, ma fille, que votre foi auroit été dans un grand danger, si nous avions accepté les ouvertures de M Grandisson.
Pourquoi ! Madame ? Non assurément. Ne pouvois-je pas espérer de le convertir, comme il auroit espéré de m' entraîner dans ses erreurs ?
Je fais gloire de ma religion, madame.
Il n' a pas moins d' attachement pour la sienne, ma chère.
C' est sa faute, madame. Chevalier ! (en s' avançant vers moi) votre obstination est extrême.
Je me flatte que vous ne nous avez point entendues.
Vous vous trompez, ma chère ; il n' a pas perdu un mot, et je n' en suis point fâchée.

p415

Plût au ciel, madame, dis-je alors à la marquise, que je pusse espérer de vous un peu de faveur ! Quelques mots échappés à l' aimable Clémentine, me donneroient la hardiesse...
n' en concluez rien, monsieur, interrompit Clémentine en rougissant. Je ne suis pas capable de balancer sur l' intérêt de mon salut.
Je priai sa mère de s' éloigner un moment avec moi : au nom du ciel, madame, lui dis-je avec toute l' ardeur que je pus mettre dans le ton de ma voix, ne vous opposez point à mes présomptueuses espérances. Ne remarquez-vous pas déjà quelque changement dans l' état de votre chère fille ? Ne la trouvez-vous pas plus tranquille depuis un instant qu' elle commence à voir qu' il n' y a rien à redouter pour son honneur et sa conscience ? Regardez-la : quelle douce sérénité dans ses yeux, qui avoient auparavant quelque chose d' égaré !
Ah ! Chevalier, vous me demandez ce qui n' est point en mon pouvoir : et quand votre

bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois souhaiter à ma fille un homme si fortement attaché à ses erreurs. Pourquoi, monsieur : mais si je vous voyois moins de zèle pour votre religion, j' aurois plus d' espérance, et par conséquent moins d' objections.

p416

Si j' avois moins d' attachement pour mes principes, la tentation, madame, seroit au dessus de mes forces. Une Clémentine, l' honneur de m' allier avec une telle famille !
Ah ! Chevalier, je ne puis vous donner le moindre espoir.
De grâce, madame, regardez votre chère fille ! Voyez ; elle balance peut-être en ma faveur. Rappelez-vous qu' elle faisoit la joie de votre coeur. Pensez à ce qu' elle peut devenir, et dont je prie le ciel de la préserver, et de quelque manière qu' il dispose de moi. Quoi ! Madame l' aimable Clémentine ne trouvera-t-elle point un avocat dans sa mère ? J' atteste le ciel que son bonheur a plus de part à mes voeux que le mien.
Encore une fois ! Pour l' amour de votre fille !
Qu' est-ce, hélas ! Que mon intérêt en comparaison du sien ! Permettez que je vous demande à genoux votre puissante protection ; jointe à celle de mon cher Jeronimo, j' en prévois des effets dont la seule espérance m' attendrit jusqu' aux larmes.
Clémentine n' avoit pu m' entendre ; mais aussi-tôt qu' elle me vit dans la posture où j' étois, elle accourut à moi ; et tendant les deux mains, l' aiderai-je à se lever, madame ? Dites-lui donc qu' il se lève. Il pleure ! Voyez ses larmes. Mais

p417

j' en vois verser à tout le monde. Pourquoi pleurez-vous, chevalier ? Maman pleure aussi. Quel peut être le sujet de tant d' afflictions !
Levez-vous, chevalier, me dit la marquise.
ô fille charmante ! Elle me fera mourir de compassion et de douleur. Vous n' obtiendrez rien, monsieur, que suivant nos propres conditions : et je ne puis souhaiter même que les choses tournent autrement. Mais est-il possible que cette chère créature ne vous touche point ? Insensible

Grandisson !
Je me levai. Quel sort est le mien ! Me traiter d' insensible, madame, tandis que j' ai le coeur percé de la situation de votre adorable fille, et du chagrin qu' elle répand dans une maison où tout m' est également cher et respectable ! Quel autre désir ai-je marqué, que celui de ne pas quitter une religion à laquelle je suis attaché par la conscience et par l' honneur ? Vous-même, madame, avec le coeur d' une mère et d' une amie, vous ne sauriez être plus mortellement affligée que moi.
Dans cet intervalle, Clémentine promenoit ses regards, avec beaucoup d' attention, tantôt sur moi, tantôt sur sa mère, dont elle voyoit couler les pleurs. Enfin, rompant le silence, après avoir pris la main de la marquise et l' avoir

baisée, je ne comprends rien, dit-elle, à tout ce qui se passe ici. Cette maison n' est plus la même. Il n' y a que moi qui ne suis pas changée. Mon père est tout différent de ce qu' il étoit. Mes frères aussi. Ma mère n' a jamais les yeux secs. Moi, qui ne pleure point, je dois vous consoler tous. Oui, c' est mon office. Chère maman ! Cessez donc de vous affliger. Mais je ne fais qu' augmenter vos pleurs ! ô maman ! Que diriez-vous de moi si je refusois vos consolations ! Elle se mit à genoux devant la marquise. Elle prit ses mains, qu' elle baisa tendrement. Consolez-vous, madame, je vous en conjure ; ou prêtez-moi quelques-unes de vos larmes, afin que je puisse pleurer avec vous. Pourquoi donc n' en puis-je tirer de mes yeux ? Et je vois le chevalier qui pleure aussi ! De quoi est-il question ? Ne me l' apprendrez-vous pas ? Vous voyez quel exemple je vous donne ; moi qui ne suis qu' une foible fille, je ne verse pas une larme. Elle affectoit en même tems une contenance libre.
ô chevalier ! Me dit sa mère, avec autant de sanglots que de paroles, je me persuade aisément que vous avez le coeur pénétré. Chère fille ! En la serrant dans ses bras ; ma trop chère Clémentine ! Plût au ciel que le sacrifice de ma

vie pût servir à votre rétablissement ! Chevalier ! S' il étoit sûr que se rendant à vos offres... mais vous ne voulez rien faire pour nous !
Quel reproche, madame, lorsque j' ai fait des avances, que je ne ferois peut-être pas pour la première princesse du monde ! Permettez-vous que je les répète devant votre fille ?
Quoi ? Interrompit Clémentine ; que veut-il répéter ? Ah ! Madame, permettez-lui de dire tout ce qu' il a dans l' esprit. Laissez-lui la liberté de soulager son coeur. Parlez, chevalier. Puis-je servir à votre consolation ? Mon bonheur, si j' en avois le pouvoir, seroit de vous rendre tous heureux.
C' est trop, madame, c' est trop, dis-je, à sa mère avec un profond soupir. Quelle merveilleuse bonté de naturel, éclate avec excellence, dans les ténèbres d' une imagination troublée ! Aurez-vous peine à croire, madame, qu' il n' y a jamais eu d' homme aussi malheureux que moi ?
ô ma fille ! Reprit sa mère : cher enfant de mon plus tendre amour ! Eh ! Pourriez-vous consentir à vous voir la femme d' un homme qui fait profession d' une autre foi que vous ! D' un étranger ? Vous voyez, chevalier, que je lui rappelle vos propositions. D' un homme, ma

fille, qui est en guerre avec la religion de ses propres ancêtres, comme avec la vôtre !
Mais, non, madame. Je ne puis croire qu' il ait cette idée de moi.
Souffrez, madame, dis-je à la marquise, que je lui présente les mêmes choses sous une autre face... cependant, si vous ne me donnez aucune espérance de protection, si je n' ai rien à me promettre du marquis et de vos deux fils, je crains de nuire à ce que je désire le plus.
Non, chevalier, ils ne prêteront l' oreille à rien.
Eh bien, madame, je dois donc consentir à paroître injuste, ingrat, insolent même aux yeux de Clémentine, si cette représentation peut servir à soulager son esprit. En perdant l' espérance de votre faveur, il ne me reste en effet que le désespoir.
Si je voyois la moindre apparence à vous servir utilement, je ne sais de quoi je ne serois pas capable. Mais, sur un point de cette importance,

il ne m' est pas permis de me séparer de ma famille.
Ensuite paroissant rompre sur cette matière ; ma chère, dit-elle à sa fille, ne m' avez-vous pas dit que vous souhaitiez d' entretenir M Grandisson sans témoins ? Cette occasion est la seule

p421

que vous puissiez espérer. Votre père et vos frères seront ici demain. Alors, alors, chevalier, en se tournant vers moi, tout sera fini.
Clémentine répondit assez paisiblement, qu' elle s' étoit proposé en effet de me voir seule, et que n' ayant elle-même aucun intérêt dans ce qu' elle avoit à me dire... croyez-vous, interrompit sa mère, que vous puissiez vous rappeler tout ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez rendu la visite que vous méditiez ?
Je ne sais.
Je vais donc sortir. Sortirai-je, ma chère ?
Clémentine se tourna vers moi : vous avez été mon précepteur, monsieur, et vous m' avez donné d' excellentes leçons : dois-je souhaiter que ma mère s' éloigne ? Dois-je avoir quelque chose à vous dire qu' elle ne puisse pas entendre ?
Il me semble que non.
La marquise se retirant, je le priai d' entrer, sans être observée, dans le cabinet voisin. Il faut madame, lui dis-je, que vous entendiez tout.
L' occasion peut-être importante. Si vous sortez, demeurez du moins assez proche pour juger de notre conduite. Je vous demande votre approbation ou votre censure.
ô chevalier ! Me répondit-elle, la prudence et la générosité ne vous quittent jamais. Que ne pouvez-vous être catholique ? Elle sortit et je lui

p422

ménageai le moyen de rentrer sans être apperçue de sa fille, que j' engageai même à s' asseoir sur un fauteuil dont le dos étoit tourné vers la porte du cabinet. Elle s' y plaça sans défiance, en m' ordonnant de m' asseoir près d' elle.
Nous demeurâmes quelques momens en silence. Je souhaitois qu' elle parlât la première, afin qu' on ne pût m' accuser d' avoir préoccupé son imagination. Elle paroissoit incertaine, baissant et levant

les yeux tour-à-tour, les jetant d' un côté, et les tournant aussi-tôt de l' autre. Ah ! Chevalier, me dit-elle enfin, l' heureux tems que celui où j' étois votre écolière, où vous m' appreniez l' anglois.
Heureux, assurément, mademoiselle.
Madame Bemont étoit trop forte pour moi.
Chevalier, connoissez-vous Madame Bemont ?
Je la connois. C' est une des meilleures femmes du monde.
J' ai la même opinion d' elle. Mais elle m' a mise à d' étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.
Et quelle faute, mademoiselle ?
Quelle faute ! Celle de lui avoir laissé pénétrer un secret que j' avois caché à ma mère, à la plus indulgente des mères. Vous me regardez, chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

p423

Je ne vous le demande point, mademoiselle.
Vous me le demanderiez inutilement. Mais il me sembloit que j' ai tant de choses à vous dire ! Pourquoi cette fâcheuse Camille m' a-t-elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir ?
J' avois mille choses à vous dire.
Quoi, mademoiselle, vous n' en pouvez rien rappeler ?
Laissez-moi réfléchir un moment... hé bien, j' ai pensé d' abord que vous me méprisiez. Ce n' est pas ce qui m' a chagrinée, je vous le proteste. Au contraire, cette idée m' a servie. Je suis fière, monsieur : j' ai pris le dessus, et je suis devenue fort tranquille. Vous voyez quelle est ma tranquilité. Cependant, disois-je en moi-même, ce pauvre chevalier, soit qu' il me méprise ou non... je veux vous découvrir toutes mes pensées, monsieur : mais qu' elles ne vous affligent point. Vous voyez que j' ai l' esprit tranquille. Cependant je ne suis qu' une fille foible. Vous passez pour un homme sage, ne faites pas déshonneur à votre sagesse.
Un homme sage seroit-il plus foible qu' une simple fille ? Que jamais ce reproche... mais qu' avois-je commencé à vous dire ?
Ce pauvre chevalier, disiez-vous, mademoiselle.
Oui, oui. Ce pauvre chevalier, disois-je, a reçu du ciel une belle ame. Il a pris beaucoup de

p424

peine à m' instruire. N' en prendrai-je point aussi
pour sa conversion ? J' avois recueilli quantité de
passages, et d' excellentes pensées. Ma tête en
étoit remplie... cette impertinente Camille m' a
fait tout oublier. Cependant il m' en reste quelque
chose : oui, je m' en souviens. Je voulois vous
dire pour conclusion de mon discours... c' étoit
donc un traité prémédité, me direz-vous. Je
n' en disconviens pas, chevalier. Il faut que je
vous le dise à l' oreille. Mais, non : tournez
plutôt le visage de l' autre côté. Je sens que la
rougeur me monte déjà. Ne me regardez point.
Regardez vers la fenêtre. (je fis ce qu' elle exigeoit).
J' avois donc résolu de vous dire... mais je crois
l' avoir jeté par écrit. (elle tira ses tablettes de sa
poche). Le voici. Regardez-vous de l' autre côté,
lorsque je vous l' ordonne ? Elle se mit à lire :
" je consens, monsieur, du fond de mon coeur,
(c' est très-sérieusement, comme vous voyez)
que vous n' ayez que de la haine, du mépris,
de l' horreur pour la malheureuse Clémentine ;
mais je vous conjure, pour l' intérêt de votre
ame immortelle, de vous attacher à la véritable
église. " hé bien, monsieur, que me répondez-vous ?
(en suivant, de son charmant visage,
le mien que je tenois encore tourné ; car
je ne me sentois pas la force de la regarder.) dites,
monsieur, que vous y consentez. Je vous ai toujours

cru le coeur honnête et sensible. Dites qu' il
se rend à la vérité. Et ce n' est pas pour moi que
je vous en sollicite. Je vous ai déclaré que je
prends le mépris pour mon partage. Il ne sera pas
dit que vous vous soyez rendu aux instances d' une
femme. Non, monsieur ; votre seule conscience
en aura l' honneur. Je ne vous cacherai point ce
que je médite pour moi-même. Je demeurerai
dans une paix profonde ; (elle se leva ici, avec
un air de dignité, que l' esprit de religion sembloit
encore augmenter), et lorsque l' ange de
la mort paroîtra, je lui tendrai la main. Approche,
lui dirai-je, ô toi ! Ministre de la paix ! Je te suis
au rivage où je brûle d' arriver ; et j' y vais retenir
une place pour l' homme à qui je ne la souhaite
pas de long-tems, mais auprès duquel je veux
être éternellement assise. Cette espérance, monsieur,
satisfera Clémentine, et lui tiendra lieu
de toutes les richesses. Ainsi vous voyez, comme
je l' ai dit à ma mère, que je parlois pour

l' ouvrage du ciel, et qu' il n' étoit pas question de mon propre intérêt.
Elle auroit pu continuer deux heures entières, sans que j' eusse pensé à l' interrompre. Ah, cher ami ! Quels furent les tourmens de mon coeur ! Elle prêta l' oreille aux soupirs qui m' échappoient. Vous soupirez, monsieur ! Vous n' êtes point un insensible, comme on vous l' a reproché. Mais

p426

vous rendez-vous ? Dites-moi donc que vous vous rendez. Je ne veux point être refusée. êtes-vous curieux de mon sort ? Si ma dernière heure n' arrive pas aussi-tôt que je le désire, j' entre dans un cloître, et je me donne au ciel dès le tems de cette malheureuse vie.
Où trouver des expressions pour lui répondre ? Comment lui marquer, dans notre situation mutuelle, tous les tendres sentimens dont mon coeur étoit comme inondé ? La compassion est un motif qui ne peut satisfaire une femme généreuse, et quel moyen de faire parler l' amour ? Pouvois-je entreprendre de me rétablir dans son affection, lorsque toute sa famille rejetoit mes offres, et qu' on ne m' en faisoit point que je pusse accepter ? Entrer en raisonnemens contre sa religion, pour la défense de la mienne, c' est à quoi je devois encore moins penser, dans le trouble où je voyois son esprit. D' ailleurs, la justice et la générosité me permettoient-elles d' abuser de sa situation, pour lui inspirer des doutes sur un parti auquel je la voyois attachée de si bonne foi.
Je me réduisis, en retrouvant la force de parler, à donner de grands éloges à sa piété. Je la nommai un ange, une fille divine, qui faisoit l' ornement de son sexe et l' honneur de sa religion. Enfin je tournai tous mes efforts à la faire changer de sujet. Mais pénétrant mon dessein,

p427

elle me dit, après quelques momens de silence, que j' étois le plus obstiné de tous les hommes. Cependant, reprit-elle, je ne puis croire que vous ayez du mépris pour moi. Lisons encore une fois votre papier. Elle relut, en me demandant, à chaque promesse, si j' aurois été fidèle à la remplir. Ne doutez pas, lui dis-je d' une fidélité qui

auroit fait mon bonheur. Elle parut réfléchir, peser, comparer ; et revenant de cette méditation : que dire, reprit-elle avec un soupir, sur des événemens qui sont encore cachés dans les secrets de la providence.
Je jugeai que notre conversation ayant pris un autre tour, la marquise ne seroit pas fâchée de sortir du cabinet. Il me fut aisé d' aider à son passage. Elle s' avança vers nous les yeux humides de pleurs. Ah, madame, lui dit Clémentine, je sors d' une vive dispute avec le chevalier ; et s' approchant de son oreille : je ne désespère pas, madame, qu' il ne puisse être convaincu. Il a le coeur tendre. Mais, silence, ajouta-t-elle en se mettant le doigt sur la bouche. Ensuite, élevant la voix, elle voulut parler de l' écrit qu' elle avoit relu ; mais sa mère craignit apparemment que ce ne fût trop de faveur pour moi ; et c' est la première fois que j' ai cru voir son inclination refroidie pour l' alliance. Elle s' empressa de l' interrompre.

p428

Mon amour, lui dit-elle, c' est une matière que nous traiterons entre nous. Elle sonna. Camille parut et reçut ordre de demeurer avec Clémentine.
La marquise sortit en m' invitant à la suivre. à peine fûmes-nous dans la chambre voisine, que tournant la tête vers moi : ah ! Chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pu résister à cette scène ? Vous n' avez point pour ma fille tout l' attachement qu' elle mérite ; votre coeur est noble, généreux ; mais vous êtes d' une opiniâtreté invincible.
Quoi ! Madame, je passe à vos yeux pour un ingrat ? Que ce reproche augmente mes tourmens ! Mais ai-je donc perdu votre faveur et votre protection ? C' étoit sur vous, madame, sur votre bonté et sur celle de Jeronimo, que j' avois fondé toutes mes espérances.
Je sais, chevalier, que vos propositions ne peuvent jamais être acceptées, et je n' espère plus rien de vous. Après cette entrevue, qui sera vraisemblablement la dernière, il ne peut me rester le moindre espoir. Ma fille commençoit à balancer. Que son coeur est plein de vous ! Mais il est impossible que vous soyez jamais unis : je le vois, et je ne suis point d' avis de l' exposer davantage à des entretiens dont je ne puis rien attendre

d' heureux. Vous paroissez affligé : j' aurois pitié de vos peines, monsieur, si votre bonheur et le nôtre n' étoient pas entre vos mains.
Je m' attendois peu à trouver ce changement dans les dispositions de la marquise. Me sera-t-il permis, madame, lui dis-je d' un ton fort humble, de faire mes adieux à la chère personne dont le coeur et la piété méritent mes adorations ?
Il me semble aussi à propos, chevalier, qu' ils soient différés. Différés, madame ! Le marquis et le général arrivent ; mon coeur me dit que je serai privé pour jamais du bonheur de la voir.
Pour cette fois du moins, il vaut mieux, monsieur, qu' il soit différé.
Si vous exigez ma soumission, je vous la dois, madame, et je ne puis attendre que du ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos bontés. Qu' il rende la santé à votre chère fille ! Qu' il emploie sa toute puissance à votre bonheur ! Le tems peut faire quelque chose pour moi, le tems et le témoignage de mon coeur... mais vous n' avez jamais eu devant vous d' homme plus malheureux.
Je pris la liberté de lui baiser la main, et je me retirai avec beaucoup d' émotion. Camille se hâta de me suivre. Elle me dit que madame vouloit savoir si je ne verrois pas le seigneur Jeronimo. Que le ciel, répondis-je, comble de

ses bénédictions mon cher ami ! Il m' est impossible de le voir. Je n' aurois que des plaintes à lui faire. Tous les tourmens de mon coeur éclateroient devant lui. Recommandez-moi mille fois à son amitié. Que le ciel verse toutes ses faveurs sur cette excellente maison ! Camille, obligeante Camille, adieu.
ô cher docteur ! Mais qui peut condamner la marquise ? Elle étoit responsable de sa conduite dans l' absence de son mari. Elle étoit informée de la résolution de sa famille ; et sa Clémentine sembloit pencher à me marquer plus de faveur qu' il ne convenoit peut-être aux circonstances. Cependant elle avoit eu l' occasion d' observer que cette chère fille, dans la situation où elle étoit, ne renonçoit pas aisément à ce qu' elle avoit fortement conçu ; et d' ailleurs, on ne l' avoit jamais accoutumée à se voir contredire.

Le lendemain je reçus une visite de Camille, par l' ordre de la marquise, qui me faisoit faire des excuses de m' avoir refusé la permission de prendre congé de sa fille. Elle me prioit de ne considérer, dans ce refus, que ce qu' elle avoit cru devoir à la prudence. Elle me promettoit une estime inviolable, et même autant d' affection que si ses plus tendres voeux eussent été remplis. Le marquis Della Porretta, le comte son frère, l' évêque de Nocera et le général étoient

p431

arrivés le soir précédent. Elle avoit essuyé beaucoup de reproches, pour avoir consenti à l' entrevue ; mais elle s' en repentoit d' autant moins que depuis notre séparation, Clémentine avoit eu l' air plus composé, et qu' elle avoit répondu fort tranquillement à toutes les questions de son père. Cependant elle souhaitoit que je quittasse Boulogne, autant pour l' intérêt de sa fille que pour le mien. Camille me dit de la part de Jeronimo, qu' il apprendroit avec joie que je me fusse retiré à Trente ou à Venise. Elle ajouta, comme d' elle-même, que le marquis, le comte son frère, et le général avoient effectivement blâmé l' entrevue ; mais qu' ils étoient fort satisfaits que la marquise m' eût refusé la permission de revoir sa fille, lorsque l' écrit qu' elle m' avoit fait signer sembloit l' avoir disposée à bâtir quelque chose sur ce fondement ; qu' ils paroissoient tous d' accord dans leurs résolutions ; qu' en me supposant prêt à suivre toutes leurs volontés, ils ne trouvoient plus que l' alliance leur convînt, qu' ils avoient pesé le rang, la fortune, les honneurs ; en un mot, Camille me fit conclure de son récit, que tous leurs avantages ayant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaison, et que les difficultés étoient devenues insurmontables. Ils avoient poussé leurs mesures jusqu' à s' expliquer

p432

sévérement avec le seigneur Jeronimo, sur la chaleur qu' il continuoit de marquer pour mes intérêts. Le directeur avoit été rappelé. On le consultoit comme un oracle. Enfin le comte de Belvedère entroit aussi dans leur plan ; ils se

proposoient de le faire avertir que ses anciènnes propositions seroient écoutées ; et par une maniere de penser peu délicate, ils se flattoient qu' un mari seroit un remède plus sûr que tous ceux qu' ils avoient éprouvés.
N. M Grandisson continue de raconter, dans les plus longs détails, ce qui se passa pendant quelques jours dans l' intérieur de la famille. Il reçut des informations, non-seulement de Jeronimo, qui le pressoit de quitter Boulogne, mais du directeur même, qui lui rendit une visite, et qui prit pour lui, dans les explications qu' ils eurent ensemble, tous les sentimens de l' estime et de l' amitié, jusqu' à se mettre à genoux, pour demander sa conversion au ciel par une fervente prière. Cependant, ne voyant aucun effet de son zèle, il l' exhorta aussi à s' éloigner. Le chevalier étoit arrêté par deux raisons ; sa tendre pitié pour Clémentine, dont il apprenoit que le mal augmentoit de jour en jour, et la crainte de se manquer à lui-même, en cédant tout d' un coup à des instances dans lesquelles il croyoit entrevoir

un mêlange de menaces. Enfin, une lettre fort mesurée du marquis, par laquelle ce père affligé le prioit, sans lui imposer aucune loi, de le mettre en état d' apprendre à sa fille qu' il étoit parti pour l' Angleterre, eut la force de le déterminer. Il promit de partir ; mais il répondit au marquis, que son coeur ne lui reprochant rien, et n' y trouvant au contraire qu' une ardente reconnoissance pour une famille à laquelle il avoit des obligations infinies, il demandoit la permission de lui faire ouvertement ses adieux. Cette demande y fit naître de grands débats. Elle parut fort hardie au plus grand nombre. Mais Jeronimo ayant représenté avec force, qu' elle étoit digne de son ami, de son libérateur, et d' un homme innocent, qui ne vouloit pas que son départ ressemblât à celui d' un criminel, on conclut que le chevalier seroit invité dans les formes, et l' on prit deux jours pour assembler quelques autres personnes de la famille, qui ne l' ayant jamais vu, souhaitoient, avant cette dernière séparation, de connoître un étranger que tant d' événemens leur faisoient regarder comme un homme extraordinaire.
Une très-longue lettre de Jeronimo lui apprend dans l' intervalle, tout ce qui se passe à l' hôtel Della Porretta. Le jour arrivé, M Grandisson

p434

se conduit dans l' assemblée avec tant de noblesse, de modestie et de prudence, qu' il y enlève l' estime et l' affection de tout le monde. On n' y entend que des soupirs et des regrets tendres. On n' y voit que des larmes. Chacun fait des voeux pour son bonheur, et lui demande son amitié, à la réserve néanmoins du général, qui cherche au contraire à la piquer par des regards hautains, et par quelques traits pleins de fiel. Il trouve le secret de répondre, avec autant de fermeté que de politesse et de modération. Il satisfait à tout ; il s' adresse successivement à chaque personne de l' assemblée, au général même, que la force de la raison et de la justice rend muet. On s' épuise en témoignages d' estime, qui semblent promettre une paisible conclusion. Cependant le chevalier s' étant approché de Jeronimo, pour lui renouveler ses embrassemens, le général se lève, s' avance vers lui, et lui dit d' une voix basse : vous ne sauriez penser, monsieur, que j' aie bien pris une partie de vos discours, et je suppose même que vous ne les avez pas tenus dans cette intention. Je n' ai qu' une question à vous faire : quel jour partez-vous ?
C' est le chevalier qui rentre ici dans sa narration.
Permettez, monsieur, répondis-je, du ton naturel de ma voix, que je vous demande aussi

p435

quand vous vous proposez de retourner à Naples ?
Pourquoi cette question ?
Je vous l' apprendrai de bonne foi. Vous m' avez fait l' honneur, monsieur, dans les commencemens de notre connoissance, de m' inviter à faire le voyage de Naples, et je m' y suis engagé. Si votre départ n' est pas différé trop long-tems, mon dessein est non-seulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre hôtel même ; et ne croyant point avoir mérité que vous me refusiez cette grâce, je me flatte d' y être reçu avec autant de bonté que vous m' en avez marqué par l' invitation.
Je compte de quitter demain Boulogne.
ô mon frère ! Lui dit l' évêque de Nocera, ne vous rendez-vous pas à de si généreux sentimens ?
êtes-vous sincère ! Reprit le fier général.
Je le suis, monsieur. J' ai dans les différentes

cours d' Italie, plusieurs amis respectables, dont
je veux prendre congé, avant que de quitter un
pays que je désespere de revoir jamais. Ma passion
est de pouvoir vous compter dans ce nombre.
Mais je n' apperçois point encore l' air d' amitié
que je cherche dans vos yeux. Approuvez,
monsieur, que je vous offre ma main. Un homme
d' honneur se dégraderoit à rejeter les avances
d' un homme d' honneur. J' en appelle, monsieur,
à vos propres sentimens.

p436

Il se contenta de lever la main, lorsqu' il me
vit tendre la mienne. Je ne suis pas sans orgueil,
vous le savez, cher docteur ; et dans cette occasion,
je sentois ma supériorité. Je pris sa main,
telle qu' il me l' offroit ; mais avec un peu de pitié
pour son air contraint, et pour un mouvement
dans lequel je ne reconnus pas les grâces, dont
tout ce qu' il fait et ce qu' il dit est toujours
accompagné. L' évêque m' embrassa. Votre modération,
me dit-il, vous fait toujours triompher.
ô chevalier ! Vous êtes un prince de la création
du tout-puissant. Mon cher Jeronimo s' essuya les
yeux, et me tendit les bras pour m' embrasser.
Le général me dit : je serai à Naples dans huit
jours. Je suis trop touché des malheurs de ma
famille, pour me conduire comme je le devrois
peut-être dans cette occasion. En vérité, Grandisson,
il est difficile à ceux qui souffrent d' allier
toutes les vertus au même degré. Oui, cher
comte, lui répondis-je, et je ne l' éprouve que
trop. Mes espérances, qui avoient pris un si glorieux
essor, s' évanouissent aujourd' hui, et ne
laissent que le désespoir à leur place.
Je puis donc vous attendre à Naples,
interrompit-il ; apparemment pour éloigner toutes ces
idées.
Vous le pouvez, monsieur ; mais je vous demande
une faveur dans l' intervalle ; c' est de

p437

traiter avec douceur votre chère Clémentine :
que ne puis-je dire la mienne ! Et permettez-moi
de vous demander une autre grâce, qui ne regarde
que moi ; c' est de l' informer que j' ai pris
congé de toute votre famille ; qu' à mon départ

j' ai fait, pour son bonheur, tous les voeux de la plus tendre amitié. Je ne fais pas cette prière au seigneur Jeronimo, parce que l' affection que je lui connois pour moi, l' engageroit dans un détail qui pourroit augmenter toutes nos peines.
N. M Grandisson laissa tous les spectateurs dans l' admiration de son mérite. Il sortit accablé de la plus vive douleur. Ce ne fut pas sans avoir répandu ses libéralités sur une troupe de domestiques, qui regrettoient amèrement de ne le pas voir au nombre de leurs maîtres.
Le même jour, et le lendemain avant son départ, il apprit par les lettres de Jeronimo, et par les dernières visites de Camille que la paix ne règnoit point à l' hôtel Della Porretta, et que la malheureuse Clémentine, informée de sa résolution, étoit retombée dans ses plus tristes égaremens. Mais, ayant perdu toute espérance de la voir, il se mit en chemin pour Florence, où il ne s' arrêta que pour donner ordre à son banquier de faire préparer tous les comptes de la succession de M Jervins. Il avoit à Sienne, à

Ancone, et particulièrement à Rome, de chers amis qu' il vouloit embrasser avant que de retourner dans sa patrie ; mais en ayant aussi à Naples, c' étoit un motif de plus pour commencer par l' engagement qu' il avoit pris avec le général. Il arriva dans cette ville, vers le tems qu' il s' étoit proposé.
Le général, raconte-t-il dans l' extrait de ses lettres, me reçut avec plus de politesse que d' affection. Après les premières civilités : vous êtes, me dit-il, le plus heureux des hommes ; c' est en bravant les dangers, que vous avez trouvé l' art de vous en garantir. Je vous confesse que j' ai eu beaucoup de violence à me faire, pour ne pas vous rendre une visite sérieuse à Boulogne. J' y étois résolu, avant que vous m' eussiez fait espérer ici la vôtre.
J' aurois été très-fâché, lui répondis-je, de voir le frère de Clémentine pour quelque raison qui ne me l' eût pas fait regarder comme son frère. Mais, avant que j' ajoute un mot, permettez que je m' informe de sa santé. Comment se porte la plus excellente personne de son sexe ?
Vous l' ignorez donc ?
Je l' ignore, monsieur, mais ce n' est pas faute de soins. J' ai dépêché trois exprès, dont je n' ai reçu aucune satisfaction.

p439

Vous n' apprendrez rien de moi qui puisse vous
en causer beaucoup.
Quel surcroît d' affliction ! Comment se portent
du moins le marquis et la marquise ?
Ne le demandez point. Ils sont extrêmement
malheureux.
J' ai su que mon cher ami, le seigneur Jeronimo,
avoit essuyé...
une terrible opération ? Interrompit-il. On
ne vous a pas trompé. Qu' il est à plaindre ! Il n' a
pu vous en informer lui même. Que le ciel nous
le conserve ! Mais, chevalier, vous n' avez sauvé
que la moitié d' une vie, quoique nous vous
devions beaucoup, pour avoir remis dans nos bras
un reste si cher.
J' eus peu de part, monsieur, à cet accident. Je
ne m' en suis jamais fait un mérite. Le hasard fit
tout. Il ne m' en coûta rien, et l' on a fort exagéré
le service.
Plût au ciel, chevalier, qu' il eût été rendu par
tout autre !
L' événement, monsieur, m' oblige de former
le même voeu.
Il me montra ses tableaux, ses statues et son
cabinet de curiosités ; mais moins pour satisfaire
mon goût, que pour se faire honneur du sien.
J' observai même dans ses manières, une augmentation
de froideur ; ses yeux se tournoient

p440

vers moi d' un air sombre, qui marquoit plutôt
du ressentiment, que cette ouverture de coeur
qu' il me devoit peut-être, après un voyage de
deux cens milles, que j' avois fait pour le voir,
et pour lui marquer la confiance que j' avois à son
honneur. Comme cette conduite ne faisoit tort
qu' à lui, je me contentai de le plaindre : mais je
fus sensiblement affligé de n' en pouvoir obtenir
le moindre éclaircissement sur la santé d' une
personne dont je portois tous les maux au fond du
coeur. Une compagnie assez nombreuse, que nous
eumes à dîner, rendit la conversation générale.
Il ne cessa point de me traiter avec beaucoup de
considération ; mais j' y remarquois trop d' appareil,
et j' en souffrois d' autant plus, que tous ces
dehors affectés me faisoient appréhender quelque
nouveau malheur à Boulogne, depuis que
j' avois quitté cette ville.

Il me proposa de passer dans le jardin. Vous
me donnerez au moins huit jours, chevalier ?
Non, monsieur. Une affaire d' importance
m' appelle nécessairement à Florence et à
Livourne. Je compte partir demain pour Rome,
d' où je me rends en Toscane.
Cette précipitation me surprend. Quelque
chose vous déplaît dans ma conduite, chevalier ?
J' avouerai, monsieur, avec la franchise qui

p441

m' est naturelle, que je ne vous trouve point cet
air de bonté et de complaisance, que j' ai pris
plaisir à voir dans d' autres occasions.
J' atteste le ciel, chevalier, qu' il y a peu
d' hommes au monde pour qui je me sois senti
plus de penchant que pour vous. Mais j' avouerai,
à mon tour, que je ne vous vois point ici avec
autant de tendresse que d' admiration.
Ce langage, monsieur, ne demande-t-il pas
un peu d' explication ? C' est ma confiance apparemment
que vous admirez ; et dans ce sens, je
vous rends grâces d' une réflexion qui me fait
honneur.
Je n' entends rien qui puisse vous blesser.
J' entends, en particulier, la noble résolution qui
vous amène ici, et la grandeur d' ame que vous
avez fait éclater à Boulogne, en prenant congé
de toute ma famille. Mais n' y entroit-il pas
quelque dessein de m' insulter ?
Ma seule vue alors étoit de vous faire observer,
comme je le fais encore ici, que vous n' avez
pas toujours eu de mes sentimens l' opinion que
je crois mériter. Mais lorsque je me fus apperçu
que votre sang commençoit à s' échauffer, au lieu
de répondre à votre question sur mon séjour à
Boulogne, je m' invitai moi-même à vous suivre
à Naples, et dans des termes qui n' avoient point
assurément l' air d' une insulte.

p442

J' avoue, chevalier, que j' en fus déconcerté.
Mon intention étoit de vous épargner le voyage.
étoit-ce dans cette vue, monsieur, que vous
me fîtes l' honneur de passer chez moi ?
Non pas absolument. Je n' étois convenu de
rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir.

Je ne savois quel pouvoit être le résultat de cet entretien. Mais si je vous avois proposé de sortir, auriez-vous répondu à mes demandes ?
Suivant l' explication que vous m' en auriez donnée.
Et leur répondriez-vous à présent, si je vous tenois compagnie jusqu' à Rome, dans votre retour à Florence.
J' y répondrois sans doute, si elles demandoient une réponse.
Me croyez-vous capable de faire quelque proposition qui n' en demande point ?
Monsieur, je crois devoir m' expliquer. Vous avez conçu contre moi des préjugés mal fondés. Vous semblez porté à m' attribuer des malheurs auxquels vous ne sauriez être plus sensible que moi. Je connois mon innocence. J' ai droit de me croire offensé par les vaines espérances qu' on m' a données volontairement, lorsqu' on ne peut me reprocher de les avoir perdues par ma faute. Quelle crainte peut entrer dans un coeur innocent et injurié ? Si j' avois marqué de la foiblesse, elle

n' auroit pu tourner qu' à ma perte. N' étois-je pas au milieu de vos amis, avec la seule qualité d' étranger, et pouvois-je vous éviter, quand j' en aurois été capable, si vous aviez pris la résolution de me chercher ? J' irai toujours en homme d' honneur au devant d' un ennemi, plutôt que de l' éviter comme un coupable. La fuite passe dans mon pays pour une confession du crime. Si vous m' aviez fait des demandes auxquelles il ne m' eût pas convenu de répondre, je vous en aurois fait mes plaintes, peut-être avec la même tranquillité que vous me voyez ici. Si vous aviez refusé de m' entendre, je n' aurois pas négligé ma défense ; mais pour le monde entier, je n' aurois pas blessé, si j' avois pu l' éviter, un frère de Clémentine et de Jeronimo, un fils du marquis et de la marquise Della Porretta. Si votre emportement m' eût donné sur vous quelque avantage, tel que celui de vous désarmer, je n' en aurois usé que pour vous présenter nos deux épées, et mon estomac ouvert. Il est déjà percé par les afflictions de votre chère famille. Peut-être aurois-je seulement ajouté : vengez-vous, si vous croyez avoir reçu de moi quelque offense.
Aujourd' hui que je suis à Naples, je vous déclare, monsieur, que si vous êtes déterminé à m' accompagner avec d' autres intentions que

celles de l' amitié, je ne tiendrai pas d' autre conduite.

p444

Je me reposerai sur mon innocence, et sur l' espoir de vaincre un coeur généreux par la générosité. C' est aux coupables à chercher leur sûreté par la violence et le meurtre.
Quel orgueil ! Me dit-il d' un ton piqué en me mesurant des yeux. Eh ! Sur quoi, s' il vous plaît, fondez-vous l' espérance d' un avantage ?
Quand je serai calme, et disposé seulement à me défendre ; quand je verrai un adversaire emporté par sa passion, comme il arrive toujours aux agresseurs, je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, monsieur, si sans perdre votre estime, je puis me dispenser de tirer l' épée, jamais elle ne verra le jour. Il est impossible que vous ne connoissiez pas mes principes.
Je les connois, Grandisson, et je sais qu' on vous attribue autant d' habileté que de courage. Croyez-vous que j' eusse prêté patiemment l' oreille à des propositions d' alliance, si votre caractère...
il eut la bonté alors de me dire mille choses flatteuses. Mais ensuite paroissant les regretter :
cependant, Grandisson, reprit-il, est-il possible que ma soeur eût été frappée avec cette violence, si quelques artifices d' amans...
qu' il me soit permis, monsieur, de vous interrompre... je ne puis soutenir un soupçon de cette nature. Si l' artifice y avoit eu quelque part, le mal n' auroit pas été si profond. Ne pouvez-vous

p445

considérer votre soeur comme une fille de deux des plus nobles maisons d' Italie ? Ne pouvez-vous la considérer dans l' état où Madame Bemont l' a si vivement représentée, combattant son propre coeur, luttant avec elle-même en faveur de son devoir et de sa religion, et résolue de mourir plutôt que de se permettre la moindre foiblesse ? Pourquoi suis-je rappelé à ce tendre sujet ? Mais y eut-il jamais d' exemple d' une passion si noblement combattue ? Et ne puis-je pas ajouter que jamais homme ne fut aussi plus désintéressé, ni dans une plus étrange situation ? Souvenez-vous seulement de mon premier départ qui fut non-seulement

volontaire, mais contraire à l' attente de
votre famille. Quelle grandeur, à cette occasion,
dans la conduite de votre soeur ! Quelle noblesse
encore dans ses adieux, lorsque Madame Bemont a
tiré d' elle ce qui feroit ma gloire, si j' avois été
plus heureux, et ce qui me jette aujourd' hui dans
la plus profonde affliction.
Au fond, chevalier, ma soeur est une fille fort
noble. On est trop porté peut-être à se gouverner
par les événemens, sans approfondir les causes.
Mais nous vous avons laissé un accès si libre auprès
d' elle ! Avec toutes les qualités qu' on vous
connoissoit ! Et que les circonstances, j' en conviens,
n' ont servi qu' à faire éclater à votre avantage...
ah ! Monsieur, interrompis-je, c' est juger encore

par les événemens. Mais vous avez la lettre
de Madame Bemont. Quel plus noble témoignage
de magnanimité dans une femme ! Je ne vous
apporterai point d' autre preuve en faveur de ma
conduite.
J' ai cette lettre. Jeronimo me l' a donnée à mon
départ, et je me souviens qu' il m' a dit, en me
la remettant : le chevalier Grandisson ne manquera
point de vous aller voir à Naples. Votre
vivacité m' épouvante. On connoît sa fermeté.
Toute mon espérance est dans ses principes.
Traitez-le avec noblesse. Je compte sur la générosité
de votre coeur ; mais relisez cette lettre avant
que de le voir. Je vous avoue, continua le général,
que je n' ai point encore eu de penchant à la
lire ; mais je la lirai, et je vais le faire à ce
moment, si vous me le permettez.
Il la tira de sa poche, et s' éloignant de quelques
pas, il la lut d' un bout à l' autre. Ensuite
revenant à moi, il me prit affectueusement la
main : j' ai honte de moi-même, mon cher Grandisson.
J' ai manqué de grandeur d' ame, je l' avoue.
Tous les chagrins d' une triste famille m' étoient
présens, et je vous ai reçu, je vous ai traité
comme l' auteur d' un mal que je ne dois attribuer
qu' à notre mauvais sort. J' ai cherché des sujets
d' offense. Pardon. Disposez de mes plus ardens
services. Je marquerai à mon frère avec quelle

grandeur vous m' aviez vaincu, avant que j' eusse recours à sa lettre, mais que l' ayant lue ensuite, j' ai regretté de ne l' avoir pas plutôt fait. Je vous acquitte, et je fais gloire d' une soeur telle que la mienne. Cependant je remarque dans cette même lettre, que la reconnoissance de mon frère a contribué au mal que nous déplorons. Mais n' ajoutons pas un mot sur cette fille infortunée. Il m' est trop douloureux d' en parler.
Vous ne me permettez pas, monsieur...
ah ! De grace, cher Grandisson, ayez cette complaisance pour moi. Jeronimo et Clémentine font le tourment de mon ame. Mais leur santé n' est pas aussi mauvaise qu' on peut le craindre. N' allons-nous pas demain à la cour ? Je compte vous présenter au roi.
C' est un honneur qu' on m' a fait dans mon premier voyage à Naples. Je suis obligé de partir demain, et j' ai déjà pris congé de quelques amis que j' ai dans cette ville.
Mais vous passerez du moins le reste du jour avec moi ?
C' est mon dessein, monsieur.
Rejoignons mes amis. J' aurai des excuses à leur faire ; mais je les tirerai de la nécessité de votre départ. Nous retournâmes à la compagnie, et je ne trouvai plus dans le général que de l' ouverture et de l' amitié.

p448

M Grandisson partit le jour suivant ; et jusqu' au moment de son départ, il remarqua dans le général des manières plus libres et plus ouvertes.
En arrivant à Florence, il acheva de régler tout ce qui regardoit la succession de son ami, avec ce mêlange de chaleur et de modération qu' on lui connoît dans toutes les affaires qu' il entreprend. Ce qu' un autre n' auroit fait qu' en plusieurs mois, fut pour lui l' ouvrage de peu de jours. Cependant il eut à vaincre quelques obstacles de la part d' Olivia. Il apprit qu' avant son départ de Naples, Madame Bemont, sur les instances de la marquise, étoit retournée à Boulogne. N' apprenant rien de son cher Jeronimo, il prit le parti d' écrire à Madame Bemont, pour lui demander quelques informations sur l' état de la famille, particulièrement sur la santé de son ami, dont le silence, après trois lettres qu' il lui avoit écrites successivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuses craintes. Il marquoit

à cette dame, que s' il ne voyoit aucune
apparence de pouvoir contribuer au bonheur
d' une famille si chère, son dessein étoit de partir
dans peu de jours pour Paris. Madame Bemont
lui fit la réponse suivante.

p449

Monsieur,
je n' ai rien d' heureux à vous écrire. Nous
sommes tous ici dans une profonde affliction.
Les domestiques ont ordre de ne faire que des
réponses vagues à toutes les informations, et
de cacher soigneusement la vérité.
Votre ami, le seigneur Jeronimo, a souffert
une rude opération. On n' en espère plus rien ;
mais depuis le cruel service qu' il a reçu des
chirurgiens, si la guérison n' est pas plus avancée,
on se flatte du moins que le mal qu' on
craignoit est plus éloigné. Qu' il est à plaindre !
Cependant, à la fin de ses douleurs, son
inquiétude est retombée sur sa soeur et sur vous.
En arrivant à Boulogne, j' ai trouvé Clémentine
dans une situation déplorable ; quelquefois
hors d' elle-même, quelquefois taciturne, liée,
parce qu' elle avoit fait appréhender quelque
entreprise funeste : on avoit été forcé de lui lier
les mains. Il me semble qu' on s' y est pris fort
mal dans la conduite qu' on a tenue avec elle.
Tantôt de la douceur, tantôt de la sévérité. Ils
n' ont suivi aucune méthode. Elle fit des instances
extrêmes pour obtenir la liberté de vous voir
avant votre éloignement. Elle leur demanda

p450

plusieurs fois cette grâce à genoux, avec promesse
d' être plus tanquille, s' ils avoient cette
complaisance pour elle ; mais ils craignirent
d' augmenter le mal. Je les en ai blâmés, et je
leur ai dit que la meilleure voie étoit celle de la
douceur. Aussi-tôt que vous eûtes quitté Boulogne,
ils l' informèrent de votre départ. Camille
m' a réellement effrayée par le récit qu' elle m' a
fait de la rage et du désespoir qui furent le fruit
de cette déclaration ; ensuite des accès de silence,
et la plus profonde mélancolie succédèrent aux
passions violentes.
Ils se flattoient, à mon arrivée, que ma présence

et ma compagnie lui apporteroient quelque soulagement ; mais elle fut deux jours entiers sans faire la moindre attention à moi, ni à mes discours. Le troisième jour, m' étant apperçue qu' elle souffroit impatiemment de n' être pas libre, j' obtins avec beaucoup de difficulté, que ses mains fussent déliées, et qu' on lui permît de se promener au jardin avec moi. Ils m' avoient fait connoître qu' ils se défioient de la grande pièce d' eau. Comme nous avions sa femme de chambre avec nous, je ne laissai point de la conduire insensiblement de ce côté-là. Elle s' assit sur un banc, vis-à-vis de la grande cascade ; mais elle ne fit aucun mouvement qui pût m' alarmer.

p451

Depuis ce jour elle a pris pour moi plus d' affection que jamais. Lorsque j' eus obtenu sa liberté, le premier usage qu' elle fit de ses bras, fut pour me les jeter autour du cou, en cachant son visage dans mon sein. Je remarquai facilement que c' étoit l' expression de sa reconnoissance ; mais elle parut peu disposée à parler. Sa situation ordinaire, est une rêverie sombre, accompagnée d' un profond silence. Cependant j' observe quelquefois que son ame est fort agitée. Elle se lève pour changer de place, elle s' arrête peu dans celle qu' elle a choisie, et passant de l' une à l' autre, elle fait ainsi le tour de sa chambre. Ce spectacle me pénètre jusqu' au fond du coeur. Je n' ai jamais rien vu de plus parfait et de plus aimable qu' elle. Dans un égarement si continuel, elle n' a rien perdu de sa ferveur pour ses exercices de piété. Elle conserve toutes ses bonnes habitudes. Mais dans d' autres tems on ne la reconnoît point. Elle s' occupe souvent à vous écrire. On ne manque point de lui prendre secrètement ce qu' elle écrit, mais il ne paroît pas qu' elle s' en apperçoive ; elle ne demande point ce que sa lettre est devenue ; elle reprend du papier pour en commencer une autre. Ses sujets sont toujours des saints ou des anges. Elle s' attache souvent à

p452

méditer sur une carte du pays Britannique, et je l' ai entendue plusieurs fois souhaiter, avec un soupir, de se voir transportée en Angleterre.

Madame De Sforce demande instamment la permission de l' amener à Urbin ou à Milan ; mais j' espère qu' elle ne lui sera point accordée. Quelque tendresse que cette dame témoigne pour elle, je la vois persuadée que les méthodes sévères, sont les seules dont on puisse attendre du succès ; et je suis sûre, au contraire, qu' elles ne réussiront jamais avec Clémentine.
Je ne me sens point capable de faire un long séjour auprès d' elle. Le malheur d' une jeune personne de ce mérite m' afflige trop vivement. Si je lui étois utile à quelque chose, je consentirois volontiers, dans cette vue, à me priver de tout ce que j' ai laissé de cher à Florence : mais je suis dans la ferme persuasion, comme je l' ai fait entendre ici, qu' un moment d' entrevue avec vous auroit plus d' effet pour calmer son esprit, que toutes les méthodes qu' on ne cesse point d' employer. Je me promets de vous voir, monsieur, avant votre départ d' Italie. Ce sera sans doute à Florence, si ce n' est point à Boulogne. Vous êtes fort généreux de m' en laisser le choix.

p453

Je suis, depuis huit jours, dans cette maison, sans un rayon d' espérance. Tous les médecins qu' on a consultés prêchent les méthodes sévères et la plus rigoureuse diette ; mais par complaisance, ou je suis trompée, pour quelques personnes de la famille ; hélas ! L' infortunée Clémentine a tant d' aversion pour toute sorte de nourriture, qu' on peut hardiment la dispenser du régime. Elle ne boit que de l' eau.
Vous m' avez recommandé, monsieur, de m' étendre sur les circonstances. Je vous ai satisfait, mais c' est aux dépens de mes yeux, et je ne serai pas surprise si cette triste lettre affecte un coeur aussi sensible que le vôtre. Que le ciel vous rende heureux par des voies dignes de vous ! C' est le voeu de votre très-humble, etc.
Hortense Bemont.
Madame Bemont quitta Boulogne, après y avoir passé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ses momens les plus tranquilles, pour demander ses ordres en lui faisant ses adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, et plaignez votre malheureuse amie. L' un ne se peut sans l' autre. Une grâce encore, ajouta-t-elle en se baissant vers son oreille : vous verrez peut-être

le chevalier ; quoique je n' aie plus la même espérance, dites-lui que Clémentine est quelquefois fort à plaindre. Dites-lui qu' elle feroit ici son bonheur de pouvoir le retrouver au moins dans une autre vie ; mais qu' il la privera même de cette consolation, s' il continue de fermer les yeux à la vérité. Dites-lui que je regarderois comme une grande faveur de sa part, qu' il ne pensât point à se marier sans m' avoir fait savoir avec qui, et sans se croire en état de m' assurer qu' il sera aimé de la personne dont il aura fait choix, autant qu' il l' auroit été d' une autre. ô chère Madame Bemont, quelle disgrace pour moi, si le chevalier épousoit une femme indigne de lui.

Dans cet intervalle, M Grandisson avoit fait tous les préparatifs de son départ. J' étois arrivé du Levant et de l' Archipel, où j' avois accompagné, à sa prière, M Belcher, notre ami commun. Il m' honora d' une autre marque de confiance, en laissant à ma garde Miss Jervins, son agréable pupille, sous les yeux de Madame Bemont, dont les soins, pendant son absence, ont répondu parfaitement à son attente.

Alors il écrivit à l' évêque de Nocera, pour lui offrir de se rendre encore une fois à Boulogne, si sa visite n' étoit pas désagréable à sa

famille ; mais cette nouvelle marque de reconnoissance et d' attachement n' étant point acceptée, il partit enfin pour Paris. Bientôt il fut rappelé dans sa patrie par la mort de son père, et quelques semaines après son retour, il me fit avertir de repasser en Angleterre avec sa pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous, chère Miss Byron, de ne pas trouver, à la fin de ce récit, autant de lumières que vous en désirez sur l' état présent de la malheureuse Clémentine. J' ajouterai, en peu de mots, les éclaircissemens qui sont venus depuis.

Lorsqu' on fut assuré à Boulogne que M Grandisson avoit quitté l' Italie, la famille commença trop tard à regretter de n' avoir pas permis l' entrevue que Clémentine avoit désirée avec une ardeur si pressante, lorsqu' ils eurent appris qu' il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son père, ce surcroît d' éloignement,

joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leurs idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n' imaginèrent point d' autre remède, pour suspendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel, en la faisant voyager ; car n' ayant point obtenu de voir M Grandisson, elle en conservoit toujours le même désir. Ils la menèrent

p456

d' abord à Nocera, à Rome, à Naples, ensuite à Florence, à Milan, et jusqu' à Turin. S' ils lui donnoient l' espérance de rencontrer M Grandisson, c' est de quoi je ne suis pas informé, mais il est certain qu' elle se flattoit de le voir à la fin de chaque voyage, et que cette attente la rendoit plus tranquille dans sa marche. Elle étoit quelquefois accompagnée de la marquise, à qui l' on avoit jugé que l' air et le mouvement étoient aussi nécessaires pour sa santé, que pour celle de sa fille. Quelquefois c' étoit Madame De Sforce et d' autres personnes de la famille, qui composoient son escorte. Mais ces voyages ayant cessé depuis plus de trois mois, la jeune malade les accuse de l' avoir trompée. Elle est devenue fort impatiente. Elle a tenté deux fois de s' échapper. Leur crainte les ont portés à l' enfermer étroitement. Ils l' avoient mise d' abord dans un couvent, à la sollicitation de Madame De Sforce, et seulement pour essai. Elle y étoit assez tranquille : mais le général, qu' on n' avoit pas consulté, n' eut pas plutôt appris ce changement, que par des raisons difficiles à comprendre, il en marqua du chagrin ; et sur ses instances, elle fut ramenée aussi-tôt dans sa famille. Son imagination est plus remplie que jamais de son précepteur, de

p457

son ami, de son chevalier. Elle brûle de le revoir. Je les trouve fort blâmables, s' ils l' ont fait voyager dans cette espérance, puisqu' elle n' a servi qu' à redoubler son ardeur pour une entrevue. Une seule fois, dit-elle, la consolation de le voir une fois, pour lui apprendre avec quelle rigueur elle est traitée, lui feroit oublier toutes ses peines. Elle est sûre qu' elle obtiendroit

de lui un peu de pitié, quoique tout le monde lui en refuse.
Depuis quelques jours, Sir Charles a reçu de l' évêque de Nocera, une lettre tendre et pressante, par laquelle on l' invite à faire encore une fois le voyage de Boulogne. Je laisse à lui-même le soin de vous communiquer là-dessus ses résolutions, d' autant plus que jusqu' à présent je n' ai fait que parcourir cette dernière lettre, qui a renouvelé tous les tourmens de son coeur. Il en avoit reçu une de Camille, qui lui marquoit, sans expliquer par quel ordre que tout le monde faisoit des voeux pour son retour à Boulogne. Clémentine est menacée de cette mortelle langueur qu' on nomme ici consomption. Le comte de Belvedere ne l' en adore pas moins. Il attribue le désordre de son esprit à de mélancoliques sentimens de religion ; et les détails domestiques ayant peu transpiré, la piété,

dont il est rempli lui-même, le touche pour elle d' une tendre compassion. Il sait néanmoins que sans l' extrême attachement qu' elle a pour ses principes, elle préféreroit le chevalier Grandisson à tout autre homme ; et loin d' être refroidi par cette idée, il admire une généreuse disposition, qui lui fait préférer sa religion à son amour.
Le seigneur Jeronimo est toujours dans une fort triste situation. Sir Charles lui écrit souvent avec l' affection qu' il croit devoir à cet excellent ami. La dernière lettre lui apprend que les chirurgiens étoient décidés pour une nouvelle opération, et que le succès en paroissoit fort douteux.
Avec quelle noblesse Sir Charles paroît supporter de si pesantes afflictions ! Car celles de ses amis ont toujours été les siennes. Mais son coeur saigne en secret. Un coeur sensible est un bien qui coûte cher à ceux qui le possèdent, mais qu' ils ne voudroient pas changer pour tout autre bien. C' est en même tems une preuve morale d' innocence, puisque le coeur, qui est capable de partager la douleur d' autrui, ne sauroit l' être d' en causer volontairement à personne.
Je me flatte que l' aimable Miss Byron est satisfaite à présent de ma soumission pour ses

ordres. Elle ne me trouvera pas moins d' exactitude et de zèle dans le récit de tout ce qui regarde Olivia. Mais après l' avoir affligée par des images si tristes, je demande que pour la consoler, elle me permette de lui faire élever les yeux vers un autre ordre de choses, qui est la vraie source de force et de consolation pour une ame raisonnable.

LETTRE 59

p1

Miss Byron à Miss Selby.
même jour.
Le chevalier Grandisson est arrivé d' hier au soir. Avec sa politesse ordinaire il envoya demander, en arrivant, des nouvelles de ma santé, et prier M Reves de lui donner ce matin à déjeûner. Est-ce pour lui-même, est-ce pour moi qu' il prend cet air de cérémonie ? Pour tous deux peut-être. Ainsi je suis dans l' attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, son futur... ah ! Lucie !

p2

Mais vous voyez que le principal compliment est adressé à M Reves ; garderai-je ma chambre ? Attendrai-je qu' il demande à me voir ? Il me doit quelque chose pour l' émotion qu' il m' a causée dans la bibliothèque de milord L. Je ne l' ai presque pas vu depuis. L' honneur me défend, m' a-t-il dit alors... cependant l' honneur m' ordonne... mais je ne puis manquer à la justice, à la générosité : ne consulter que mon intérêt propre... ces paroles, chère Lucie, me retentissent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le sens ? *l' honneur me défend...* quoi ! De s' expliquer ? Il m' avoit fait un récit touchant ; il l' avoit fini : que pouvoit lui défendre l' honneur ? *cependant l' honneur m' ordonne.* qui l' empêchoit de suivre les loix de l' honneur ? *mais je ne puis manquer à la justice :* pour Clémentine apparemment. Qui l' oblige d' y manquer ? *à la justice !* je ne le crains pas de vous, Sir Charles Grandisson. Votre gloire souffre même d' admettre cette espèce d' embarras dans vos idées,

comme si votre caractère étoit exposé à la tentation d' être injuste, et que vous eussiez besoin de vous tenir en garde contre vous-même.
je ne puis manquer à la générosité... pour qui donc ? Sans doute pour l' illustre italienne. Il lui doit de la compassion. Mais l' aurois-je mis, par mon empressement, dans l' obligation de me le

p3

déclarer ; comme si je souhaitois qu' en ma faveur il fût moins généreux qu' il ne veut l' être ? Je ne puis soutenir cette pensée. N' est-ce pas comme s' il avoit dit : trop tendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi ; mais je dois de la compassion, je dois de la générosité à Clémentine. Cependant, quel terme que celui de compassion ! Vertueuse Clémentine, je m' afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu' un homme généreux. Oh ! Puisse mon meilleur génie me préserver du besoin de la compassion d' un homme, sans excepter celle du chevalier Grandisson !
Mais qu' a-t-il voulu dire par le terme d' intérêt propre. Je ne le comprends point. Clémentine a reçu en partage une très-grosse fortune. Celle d' Henriette est médiocre. Il ne peut manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que l' intérêt propre... ces derniers mots me confondent dans la bouche d' un homme qui ne dit rien au hasard.
Fort bien ; mais tandis que je raisonne avec moi-même, le tems du déjeûner s' approche. Je veux descendre pour éviter toute affectation. Je vais m' efforcer de voir avec indifférence celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, sous tant de différentes faces ; le chrétien, le héros, l' ami... ah !

p4

Lucie ! L' amant de Clémentine, mon modeste et généreux bienfaicteur, le modèle de la bonté et de toutes les vertus. Mais il arrive ! Pendant que je babille avec ma plume, il est arrivé. Pourquoi m' avez-vous retenue, chère Lucie ? Il faut à présent que la folle descende avec une espèce de précipitation. Cependant elle veut attendre qu' on la fasse appeler. C' est ce qu' on vient faire à ce moment.
ô Lucie ! Quelle conversation j' ai à vous raconter ! Mais il faut que je vous y conduise par degrés.

Sir Charles est venu à moi lorsqu' il m' a vue paroître. C' étoit lui tout entier ; sa modestie, sa politesse, avec l' air aisé néanmoins, et la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m' a fait croire d' abord qu' il alloit prendre une de mes mains, et je vous assure qu' elles ne se sont retirées ni l' une ni l' autre. Par quel art sait-il joindre à des manières si ouvertes, un respect qui satisferoit une princesse ?
Après le déjeûner, M et Madame Reves ayant été appelés par le chevalier Allestris et sa nièce, qui donnent ordinairement le matin à leurs visites, je suis demeurée seule avec Sir Charles. Alors, d' un air également civil et familier, il m' a tenu ce discours.
Dans le dernier entretien que j' ai eu avec Miss

p5

Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J' étois sûr qu' il exciteroit dans un coeur tel que le sien, une généreuse compassion pour une des premières personnes de son sexe, et je me suis flatté que n' ayant rien à me reprocher de téméraire ou d' indiscret, j' obtiendrois aussi quelque part à sa pitié. Il m' a paru, mademoiselle, que cette malheureuse histoire vous avoit sensiblement touchée ; et par ménagement pour vous (permettez que j' ajoute aussi pour moi-même), j' ai prié le docteur Barlet de vous expliquer mille choses sur lesquelles je ne pouvois m' étendre comme lui. Il m' a rendu compte de tout ce qu' il vous a communiqué. Je me souviens de la peine que mon récit vous a causée, et je ne doute point que dans le même sentiment de bonté et de compassion, celui du docteur ne vous ait fait souffrir encore plus. Cependant me permettez-vous, mademoiselle, d' ajouter au même sujet quelques circonstances dont il n' a pu vous instruire ? à présent que vous êtes informée d' une si grande partie de mon histoire, je souhaiterois que, plus que toute autre femme du monde, vous n' ignorassiez rien de tout ce que j' en sais moi-même.
Il s' est arrêté. Je tremblois. Monsieur... monsieur... j' avoue que l' histoire est extrêmement touchante. Que cette malheureuse personne

p6

est à plaindre ! Vous me ferez honneur, si vous

m' apprenez quelque chose de sa situation.
Le docteur vous a dit, mademoiselle, que l' évêque de Nocera, second frère de Clémentine, m' a écrit depuis peu, et qu' il me presse de faire encore une fois le voyage de Boulogne. J' ai sa lettre. Vous entendez l' italien, mademoiselle. Permettez-vous que je... ou souhaitez-vous de prendre cette peine vous-même ? Il m' a présenté la lettre. Voici, ma chère, ce qu' elle contient.
" l' évêque l' informe du triste état de sa famille. La santé du père et de la mère décline sensiblement. Celle du seigneur Jeronimo est pire qu' elle n' étoit au départ de Sir Charles. Sa soeur ne se porte pas mieux, et souhaite toujours ardemment de voir son précepteur. Elle est actuellement à Nocera, mais on se propose de la mener bientôt à Naples. L' évêque presse en effet Sir Charles de leur faire encore une visite, en avouant néanmoins que toute la famille ne le souhaite pas également : mais lui, le docteur et la marquise s' accordent à vouloir qu' on ait cette indulgence pour les voeux continuels de la soeur. Il offre d' aller au-devant de Sir Charles, dans le lieu dont il lui laisse le choix, et de le conduire lui-même à Boulogne, où il l' assure que le plaisir

de le voir ne manquera point de réunir tout le monde en faveur de l' entrevue. Si ce remède, auquel il regrette de s' être opposé si long-tems, n' a pas le succès qu' il en espère, il conseillera, dit-il, de renfermer sa soeur dans un couvent, ou de la confier aux soins de quelques honnêtes gens qui la traiteront avec douceur, mais comme on traite ceux qui ont le malheur de tomber dans le même état. "
Sir Charles m' a fait lire ensuite une lettre du seigneur Jeronimo, qui lui fait la peinture de sa propre situation. " la vie n' est plus pour lui qu' un fardeau. Il en souhaite la fin. Ses chirurgiens lui paroissent manquer d' habileté. Il se plaint particulièrement de sa blessure à la hanche, qui a trompé jusqu' ici toutes leurs lumières. Ce qu' il demanderoit au ciel, dit-il, ce seroit d' être proche du chevalier Grandisson, parce que le plus grand bonheur qu' il ait à désirer, est de rendre le dernier soupir entre les bras de son cher ami. " mais, dans cette triste lettre, il ne dit pas un mot de sa soeur. Sir Charles suppose, pour expliquer ce silence, que Clémentine n' étant point à Boulogne, on cache son déplorable état au seigneur Jeronimo, dans la crainte d' irriter ses douleurs.
Il m' a lu aussi quelque partie d' une lettre de

Madame Bemont, adressée en anglois, dont plusieurs

p8

articles ne sont pas moins affligeans. Elle s' excuse de ne lui avoir pas donné plus tôt des nouvelles de Clémentine, sur une longue indisposition qui ne lui a pas permis de se procurer les éclaircissemens qu' elle désiroit. Elle plaint cette chère personne de n' avoir tiré aucun avantage de ses courses ; et la faute paroît tomber sur ses compagnons de voyage, qui l' entretenoient chaque jour de l' espérance de rencontrer le chevalier Grandisson. Ils l' avoient mise pour la seconde fois dans un couvent, à sa propre sollicitation ; et le calme qui avoit succédé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l' avenir : mais ce changement n' ayant pas duré plus long-tems que la nouveauté, une des religieuses avoit rendu le mal pire que jamais, en lui proposant, pour l' éprouver, de descendre avec elle au parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d' entretien avec un certain gentilhomme anglois. Son impatience étoit devenue d' autant plus vive, en se voyant trompée, qu' elle avoit employé deux heures entières à se préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours, elle ne s' étoit occupée que du dessein de passer en Angleterre. Après des efforts inutiles de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, sa mère seule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d' y renoncer

p9

pour l' amour d' elle. Une si prompte soumission avoit encouragé la marquise à la reprendre sous sa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, et la santé d' une mère indulgente en étant visiblement altérée, un des plus graves médecins avoit prononcé qu' il ne falloit rien espérer que de la rigueur. Madame De Sforce et le général s' étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la résolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit réclamé avec tant d' instances, en demandant la liberté d' aller passer quelque tems à Florence, auprès de Madame Bemont, que sa mère avoit encore obtenu grâce pour elle. Le marquis s' étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, et n' avoit pas eu de peine à faire entrer Madame Bemont dans ses vues.

Pendant près d' un mois, Clémentine avoit paru assez tranquille, sur-tout lorsqu' elle s' entretenoit de l' Angleterre, du chevalier Grandisson et de ses soeurs, avec lesquelles elle souhaitoit beaucoup de faire quelque liaison. Ensuite le général l' étant venu voir, avec Madame De Sforce, ils parurent tous deux fort offensés de la voir retomber incessamment sur les mêmes sujets. Ils se plaignirent de l' indulgence avec laquelle on l' avoit souffert ; et ne dissimulant point qu' ils y soupçonnoient quelqu' autre vue, ils poussèrent

p10

leur ressentiment si loin, que le jour même ils l' obligèrent de partir avec eux, au regret extrême de Madame Bemont et des dames de Florence, qui la nommoient leur innocente visionnaire, et qui avoient conçu beaucoup de tendresse pour elle. Madame Bemont assure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une société de femmes sages et aimables, auroit pu servir par degrés à la rétablir. Elle fait ensuite le récit des rigoureux traitemens auxquels sa malheureuse amie fut livrée. Sir Charles auroit souhaité ici d' interrompre sa lecture. Il m' a dit qu' il ne pouvoit continuer sans une altération de voix qui augmenteroit ma douleur, et qui me feroit connoître la sienne. En effet, il m' étoit échappé quelques larmes en lisant les deux premières lettres, et pendant qu' il m' avoit lu cette partie de la troisième. Je ne doutois pas que ce qui restoit à lire ne les fît couler ouvertement. Cependant je l' ai prié de me laisser lire moi-même. L' infortune, lui ai-je dit, n' est pas un spectacle étranger pour moi. Je sais prendre intérêt aux peines d' autrui, sans quoi je ne mériterois point qu' on en prît aux miennes. Il m' a montré l' endroit, et sans ajouter un mot, il s' est retiré vers une fenêtre.
Madame Bemont raconte que la triste mère se

p11

vit forcée d' abandonner entièrement sa fille à la conduite de Madame De Sforce, qui se hâta de l' emmener avec elle dans son palais de Milan. On la pria néanmoins de n' employer que des rigueurs nécessaires. Elle le promit ; mais elle commença par éloigner Camille, qu' elle accusoit d' une excessive indulgence. Elle mit à sa place, auprès de

Clémentine, une autre femme, nommée Laura, plus propre à seconder ses desseins. Vous saurez bientôt avec quelle barbarie elles l' ont traitée. La signora Daurana, fille de Madame De Sforce, eut l' imprudence de s' en vanter, dans quelques lettres, en faisant un mérite à sa mère d' avoir été plus heureuse dans le choix des méthodes ; et Madame Bemont, qui étoit alors assez bien pour ne pas perdre de vue son amie, reçut les informations suivantes du directeur même, que la marquise avoit prié de les prendre dans un voyage qu' il fit à Milan.
Il ne fut pas peu surpris de la difficulté qu' on fit d' abord de lui laisser voir Clémentine ; mais insistant au nom de sa mère, il la trouva dans un abattement extrême, et dans une véritable terreur, craignant de parler, n' osant lever les yeux devant sa cousine, et semblant désirer néanmoins de se plaindre. Il en marqua son étonnement à Daurana. Elle lui répondit que c' étoit la meilleure voie ; que les médecins

étoient de cet avis ; qu' à son arrivée Clémentine ne parloit que du chevalier, et de l' entrevue qu' elle désiroit avec lui, mais qu' on l' avoit déjà mise au point de ne plus prononcer son nom. Que ne doit-elle pas avoir souffert, reprit le directeur, pour devenir capable de cette soumission ? Soyez sans inquiétude là-dessus, lui repliqua-t-on avec la même dureté ; tout ce qu' on fait est pour son avantage.
La tremblante Clémentine le reconnut sans peine, et le supplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un couvent pour y prendre le voile, pour s' y consacrer éternellement à Dieu. Il paroît que c' étoit une résolution qu' on s' efforçoit de lui inspirer ; Madame De Sforce ne dissimuloit point qu' elle regardoit ce parti comme le seul dont on pût attendre le rétablissement de sa nièce : elle ajouta que sans vouloir imposer de loi à personne, elle étoit persuadée que sa famille offensoit le ciel en s' opposant aux désirs d' une jeune personne qui vouloit se donner à Dieu, et que sa maladie en étoit peut-être une punition.
Dans sa lettre à Madame Bemont, le directeur attribue cette conduite de Madame De Sforce à des motifs intéressés, et celle de la Signora Daurana aux mouvemens d' une ancienne jalousie pour les qualités supérieures de sa cousine. Il

apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté ; et tout pour son avantage, chère Lucie ! Que mon coeur se soulève contre ces deux femmes ? Laura, sa nouvelle femme-de-chambre, sous prétexte de se confesser au directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La chose étoit arrivée le jour précédent. " lorsqu' on vouloit exercer quelque rigueur sur l' infortunée Clémentine, cette fille recevoit ordre de sortir de l' appartement. Il étoit échappé à sa maîtresse quelques mots dont on vouloit la punir. Madame De Sforce, qui ne poussoit pas la barbarie si loin que sa fille, n' étoit pas au logis. Laura eut la curiosité de prêter l' oreille. Elle entendit de la bouche de Daurana des menaces fort vives, avec d' autres marques d' emportement, et de celle de Clémentine, qui ne put résister sans doutes aux injures de sa cousine : que vous ai-je fait, Daurana, pour me traiter si mal ? Vous n' avez plus d' amitié pour moi. Vous voyez ma situation, pourquoi m' insulter si cruellement ? Si la main du ciel s' est appesantie sur moi, ne me devez-vous pas un peu de pitié ? Cette cruelle cousine lui répondit que tout ce qu' on faisoit étoit pour son avantage, et que ses plaintes mêmes, qui n' avoient pas toujours été si sensées, en étoient une bonne preuve. Hélas !

p14

Reprit-elle, je vous ai cru de la tendresse pour moi. Je n' ai plus de mère, et vous en avez une. La mienne étoit la meilleure de toutes les mères ; mais elle m' abandonne ! Ou plutôt, n' est-ce pas moi qui ai le malheur de m' être séparée d' elle ? Je ne sais lequel des deux !
Daurana, irritée apparemment de ces tendres plaintes, la menaça du corset de force, punition qui causoit toujours beaucoup d' épouvante à la malheureuse Clémentine. Laura lui entendit faire des instances fort humbles ; mais Daurana sortant d' un air emporté, cette fille fut obligée de se retirer. Dans l' intervalle, Clémentine appréhendant le retour de son ennemie, avec le corset dont elle étoit menacée, se hâta de descendre, et se cacha sous l' escalier, où elle fut bientôt découverte par ses habits, qu' elle n' avoit pas eu soin de tirer après elle. "
ô chère Lucie ! Qu' il m' auroit été difficile de retenir ici mes larmes ! Sir Charles les voyant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de la lettre j' étois arrivée. Concevez, mademoiselle, m' a-t-il dit d' une voix altérée, quelles auroient été mes réflexions, si ma conscience m' avoit reproché

d' être volontairement la cause de tant de maux.

p15

Après m' être un peu remise, j' ai continué ma lecture.
" la cruelle Daurana eut la barbarie de tirer sa triste et malheureuse cousine par les bords de sa robe, en joignant à cette violence toutes sortes de nouvelles menaces. Clémentine ne résista point. à genoux, comme elle étoit dans sa situation, les mains croisées sur sa poitrine, elle demanda grâce, non par ses discours, mais par ses yeux, quoi qu' il n' en sortit point une larme. Elle ne put l' obtenir. On la fit reconduire à sa chambre, où elle subit la punition dont on l' avoit menacée.
Le directeur fut extrêmement touché du récit de Laura. Il ne l' avoit pas été moins de ses propres observations. Cependant, lorsqu' il fut retourné à Boulogne, il crut devoir ménager la marquise, en lui cachant le traitement qu' on faisoit à sa fille. Après lui avoir dit seulement qu' il ne pouvoit l' approuver, il lui conseilla de ne pas s' opposer au retour de Clémentine, si l' on pouvoit y faire consentir l' évêque et le général. Mais il s' ouvrit avec moins de réserve au prélat, qui écrivit aussi-tôt à son frère, pour le presser de se joindre hautement à lui, et de finir l' esclavage de leur soeur. Ils convinrent de se rencontrer à Milan dans cette vue. Clémentine fut délivrée ; mais le mécontentement de Madame De Sforce

p16

et de sa fille, cause un nouveau trouble dans la famille. Elles prétendent que leur conduite avoit commencé à produire d' excellens effets, c' est-à-dire qu' elles veulent faire passer une soumission forcée, et les fruits de la terreur, pour un commencement de guérison. "
la marquise étant fort éloignée de jouir d' une bonne santé, on a conduit sa fille à Naples, avec Camille, qu' on lui a rendue pour la servir.
Madame Bemont suppose qu' elles y sont actuellement.
Malheureuse Clémentine ! Quel sort, d' être ainsi traînée de ville en ville ! Mais qui pourroit penser à sa cousine Daurana, sans une extrême indignation ?
L' évêque, ajoute Madame Bemont, souhaiteroit beaucoup de pouvoir engager le général son frère à se joindre à lui, pour inviter Sir Charles à

repasser en Italie, comme un dernier expédient qu' il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur soeur dans un couvent, ou de l' abandonner à des mains étrangères. Mais le général refuse d' entrer dans ses vues. Il demande de quelle utilité sera cette visite, lorsque tout l' effet qu' elle peut produire, en rétablissant l' esprit de Clémentine, sera de lui donner plus d' ardeur que jamais pour le dénouement qu' on veut éviter ? Jamais il ne consentira, dit-il, que sa soeur devienne la femme d' un anglois protestant.

p17

L' évêque a déclaré qu' il n' étoit pas moins éloigné d' y consentir ; mais il souhaite que la considération de ce point soit remise à d' autres tems, dans la confiance que leur soeur, après sa guérison, trouvera dans ses principes la force de répondre à tous leurs désirs. On pourroit faire l' essai de cet expédient, dit le général : mais le chevalier qui paroît un homme artificieux, qui doit avoir employé, pour séduire Clémentine, des moyens dont personne ne s' est apperçu, et plus efficaces néanmoins qu' une déclaration ouverte, n' a-t-il pas eu l' art de faire tomber dans ses piéges Olivia et toutes les femmes qui l' ont connu ? Enfin, le général avoue qu' il n' aime point M Grandisson ; que s' il l' a traité civilement, c' est par des égards passagers de politesse qu' il a cru devoir à son intrépidité ; qu' il juge des causes par les effets ; que ce qu' il y a de certain pour lui, c' est la perte d' une soeur que son mérite rendoit digne d' une couronne ; et que s' il rencontre encore une fois le chevalier dans quelque lieu que ce soit, il ne répond pas des suites. Cependant le directeur et la marquise étant entrés, comme l' écrit l' évêque, dans la résolution de tenter ce dernier expédient, et se croyant sûrs que le marquis, ni le seigneur Jeronimo, ne le condamneroient point, l' invitation

p18

est partie dans les termes que j' ai rapportés.
Tel est, ma chère, l' état de cette malheureuse aventure, autant du moins que je puis m' en rappeler les circonstances. Mais vous savez combien le coeur aide à la mémoire, il ne lui échappe rien. Ce qui me restoit à savoir, c' étoit la réponse de Sir Charles.

Ma situation, Lucie, n' étoit-elle pas assez délicate ? S' il m' eût consultée avant que d' avoir pris ses résolutions, le conseil que je lui aurois donné de tout mon coeur, auroit été de voler au secours de l' infortunée Clémentine ; mais il me semble que cette incertitude n' auroit pas été digne d' elle, et le compliment qu' il m' auroit fait, n' auroit pas été plus convenable au caractère d' un homme si généreux. Cependant ma considération pour son propre intérêt, se faisoit sentir dans toute sa force : ma considération, Lucie ! Ce terme ne vous paroît-il pas affecté ? Ce que la générosité, ou plutôt la justice, demandoit de lui pour Clémentine, et cette considération, si souvent avouée, mettoit une espèce de division dans mon coeur. J' avois besoin de quelques momens pour y réfléchir. Je sentois l' importance de pouvoir méditer sur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d' empressement et d' affectation. Heureusement Madame Reves étant rentrée pour prendre quelque

chose qu' elle avoit oublié, j' ai saisi l' occasion, et pendant que Sir Charles lui adressoit quelques politesses, je suis sortie, en leur disant à tous deux que je ne les quittois que pour un instant.
Je suis montée à mon appartement. J' ai traversé trois ou quatre fois l' antichambre. Henriette Byron, me suis-je dit à moi-même, point de bassesse. N' as-tu pas devant toi l' exemple d' une Clémentine ? Le combat de sa religion et de son amour a renversé sa raison. Tu ne peux être menacée de cette épreuve : mais ne saurois-tu montrer que si tu l' étois, tu serois capable d' autant de noblesse ? Le chevalier Grandisson est juste. Il doit la préférence à l' excellente Clémentine. Droits précédens, compassion pour ses souffrances, mérite si supérieur ! N' est-ce pas le mérite que tu aimes dans lui ? Pourquoi ne l' aimerois-tu pas aussi dans une personne de ton sexe, lorsque tu l' y vois presqu' au même degré ? Il t' en coûtera sans doute : mais descends, et fais un effort pour t' élever au-dessus de toi-même.
Je suis descendue, assez contente de m' être trouvée capable de cette résolution. Ma cousine est sortie lorsqu' elle m' a vue rentrer. Sir Charles est venu au-devant de moi jusqu' à la porte : je me flatte qu' il a vu dans ma contenance de la dignité sans orgueil.

J' ai parlé la première, tandis que je me sentois l' ame élevée, et pour me soutenir dans cette disposition. Mon coeur saigne, lui ai-je dit, des malheurs de votre Clémentine. (oui, Lucie, j' ai dit de votre Clémentine). Je ne vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l' admiration qu' elle m' inspire. Que je plains sa situation ! Mais il n' y a rien de difficile et de grand, dont Sir Grandisson ne soit capable. Vous m' avez honorée, monsieur, du titre de soeur : dans toute la tendresse de ce nom, je ne puis vous déguiser mes craintes du côté du général, et je sens presqu' autant que vous, les nouvelles peines que le spectacle présent des maux d' autrui doit vous causer. Cependant je suis sûre que vous n' avez pas hésité un moment à prendre la résolution de quitter tous vos amis d' Angleterre, pour repasser en Italie, et pour aller tenter du moins ce qu' on peut encore espérer.
S' il m' avoit louée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonstances où nous étions tous deux, qu' il regardoit mon désintéressement comme un effet extraordinaire de grandeur d' ame, et par conséquent qu' il me supposoit sur lui des vues auxquelles il admiroit que je fusse capable de renoncer. De toutes les ames humaines la sienne est la plus délicate. Il m' a priée de m' asseoir,

et se plaçant près de moi, sans quitter ma main qu' il avoit prise pour me conduire à mon fauteuil : depuis que je connois Miss Byron, m' a-t-il dit, je l' ai considérée comme l' honneur de son sexe. Mon coeur demande une alliance avec le sien, et se flatte de l' obtenir, quoique dans une situation si délicate, j' ose à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j' ai donné le nom de soeur à Miss Byron ; mais elle est plus pour moi que la plus chère soeur. J' ai l' idée d' une amitié plus tendre, à laquelle j' aspire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s' opposer de part et d' autre à des désirs plus étendus : et c' est un bien que j' ose espérer qu' elle ne me refusera point, aussi long-tems qu' il pourra s' accorder avec ses autres attachemens.
Il s' est arrêté. J' ai fait un effort pour lui répondre, mais l' expression m' a manqué. Je me suis senti le visage aussi ardent que le feu devant lequel nous étions assis.
Il a repris : j' ai toujours le coeur sur les lèvres. Il souffre, lorsque je ne puis exprimer tout ce qu' il me dicte. Les complimens sont un langage pour lequel

j' ai peu de goût. Mais ne me voyant point indigne de votre amitié, je veux supposer qu' elle m' est accordée ; et je reviens à mes affaires, avec toute l' ouverture que ce tendre sentiment demande.

p22

Monsieur, vous me faites honneur. C' est tout ce que j' ai pu lui dire.
J' ai reçu, a-t-il continué, une lettre de la fidelle Camille : non que j' entretienne la moindre correspondance avec elle, mais le traitement qu' elle voit faire à sa jeune maîtresse, et quelques mots échappés à l' évêque, qui exprimoient apparemment l' extrême envie qu' il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette fille à m' écrire, pour me conjurer d' entreprendre le voyage. Cependant, sans quelque lettre d' une personne de la famille, et sans quelque marque du consentement des autres, sur quel fondement pourrois-je espérer d' être bien reçu, après avoir essuyé autant de refus que j' ai demandé de fois à me présenter, sur-tout lorsque Madame Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la famille.
Elle pense toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de sa lettre, que je dois suspendre mon départ jusqu' à ce que le général et le marquis joignent leur demande à celle de la marquise, de l' évêque et du directeur. Mais je n' ai pas plutôt lu la lettre du prélat, que je me suis engagé, par une réponse fort empressée à satisfaire tous leurs désirs. Je n' y ai mis qu' une restriction, c' est qu' on ne m' engagera

p23

point à passer au-delà de Boulogne, où j' aurai la satisfaction de voir mon cher Jeronimo et sa soeur. Mon coeur n' étoit pas sans émotion, chère Lucie ; mais j' en suis fâchée pour mon coeur, et ma raison n' en a pas moins été pour Sir Charles.
Vous vous étonnez, mademoiselle, a-t-il repris, de ne voir aucuns préparatifs pour mon départ. Tout est prêt. Je n' attends que la compagnie d' un honnête homme qui arrange ses affaires, pour se disposer à partir avec moi. C' est un habile chirurgien, dont la réputation est bien établie par un long exercice de son art dans les dernières guerres. Mon ami ne se

loue pas des siens. Si M Lowhter peut servir à sa guérison, quelle satisfaction pour moi ! Et si mon voyage est de quelqu' utilité pour l' aimable Clémentine... mais comment puis-je me flatter d' une si douce espérance ? Cependant je suis persuadé que dans sa situation, avec un caractère tel que le sien, et si peu accoutumée aux violences qu' elle a souffertes, le seul moyen de la rétablir, est d' aller au-devant de tout ce qu' elle peut désirer. Quelle nécessité de contredire une jeune personne, qui, dans les plus grands accès de son mal, n' a jamais fait éclater un désir, une pensée contraire à son devoir, ni à l' honneur de son

p24

nom, ni, si vous me permettez de le dire, mademoiselle, à la fierté de son sexe ?
Je me trouve obligé, a-t-il ajouté, de m' arrêter à Paris, pour les affaires de feu M Danby. Deux jours d' application, me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le séjour que je dois faire en Italie, peut-être amènerai-je l' occasion de finir deux ou trois comptes qui regardent ma pupille, et qui sont demeurés suspendus. Aujourd' hui, j' aurai à dîner Madame Oldham et ses fils. Dans l' après-midi, j' aurai Madame Ohara, avec son mari, et le capitaine Salmonet. Demain, mademoiselle, je compte sur l' honneur de vous avoir à dîner, avec M et Madame Reves, et je vous prie de les engager chez moi pour le reste du jour. Il ne faut pas me refuser cette grâce, parce que j' ai besoin de toute votre influence sur ma soeur Charlotte, pour lui faire marquer l' heureux jour à Milord G. Un de mes plus vifs désirs, est de les voir unis avant mon départ : et mon retour étant incertain, (ah, Lucie ! Que mon émotion a redoublé !) j' ai nommé jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danby. Si je vois le bonheur de Milord G et celui de Charlotte bien établi avant notre séparation, c' est la plus sensible consolation que je puisse emporter. Je souhaite beaucoup aussi de voir arriver mon cher

p25

Belcher, et de le laisser en possession de la tendresse de son père. Le docteur Barlet et lui trouveront leur bonheur l' un dans l' autre.
J' entretiendrai un commerce de lettres avec le

docteur. Il vous admire, mademoiselle. Il vous communiquera tout ce qu' il jugera digne de votre connoissance, dans la conduite d' un homme qui se croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.
Ah, Lucie ! Il est échappé ici un soupir à Sir Charles. J' ai cru remarquer plus de chagrin dans ses yeux que dans son langage. Que vous dirai-je, ma chère ? Je ne vous promets rien de mon coeur, s' il m' accorde plus de tendresse qu' on n' en met dans l' amitié... s' il me laisse penser qu' il désire... mais que peut-il désirer ? Il doit être à Clémentine ; il lui appartient : et s' il m' accorde le second rang dans son affection, je m' efforcerai d' en faire mon bonheur. Quoi, Lucie ! S' il me fait cette réponse, serai-je capable de m' offenser contre un homme qui ne peut être tout ce que je souhaiterois qu' il fût pour moi ? Non. Il n' en sera pas moins glorieux à mes yeux. J' admirerai la bonté de son coeur et la grandeur de son ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoissance, pour la protection que j' ai reçue de lui contre la violence d' un ravisseur, et pour les services qu' il n' a pas cessé de me rendre.

p26

N' est-ce pas sur l' amitié que mon amour est fondé ? Et Sir Charles ne m' offre-t-il pas la plus tendre et la plus parfaite amitié ?
Cependant j' ai surpris une larme prête à s' échapper. Je me suis senti le coeur en désordre, Lucie, et je n' ai pu me défendre d' une petite ruse de femme. Lorsque je me suis apperçue que je pressois inutilement mes paupières, pour disperser la goutte qui vouloit sortir, et que je l' ai sentie couler sur ma joue, je me suis hâtée de l' essuyer : pauvre émilie ! Ai-je dit fort tendrement. Qu' elle va souffrir de votre absence ! émilie aime beaucoup son tuteur.
J' aime aussi ma pupille. J' avois pensé, mademoiselle, à vous demander votre protection pour émilie. Mais, comme j' ai deux soeurs, je compte qu' elle sera heureuse sous leurs ailes, et sous la garde de Milord L d' autant plus que je me promets de vaincre sa malheureuse mère, en lui faisant un frein de son propre intérêt et de celui de son mari, pour l' empêcher du moins de nuire à sa fille.
J' étois bien aise, ma chère, d' éloigner mes pensées de moi-même, et de faire tourner aussi son attention sur tout autre sujet que moi. Nous sommes tous persuadés, lui ai-je dit, que M Belcher est le

mari que vous destinez...
un mari pour émilie ! A-t-il interrompu.

p27

Comptez, mademoiselle, que ce ne sera point à ma sollicitation. La moitié de mon bien est au service de mon ami ; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma pupille. émilie se donnera, dans quelque tems, le mari qu' elle croira propre à la rendre heureuse, et Belcher prendra une femme qu' il puisse aimer : mais émilie, si je puis l' empêcher, ne sera jamais la victime d' un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat ; je ne le serai pas moins pour ma pupille : et je m' y crois d' autant plus obligé qu' elle ne manque pas elle-même de délicatesse. La persuasion est cruelle, soit qu' elle vienne d' un père ou d' un tuteur, lorsqu' elle propose un mari que le coeur rejette.
Quel homme ! Ai-je pensé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible ?
Attendez-vous bientôt votre ami, monsieur ?
De jour en jour, mademoiselle.
Et devant partir si tôt, monsieur, comment espérez-vous de finir tant d' affaires avant votre départ ?
Je n' appréhende, mademoiselle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelqu' éloignement pour l' alliance de Milord G.
Non, monsieur.

p28

Tout dépendra donc de vos instances, et de celles de Milord et Milady L.
Il m' a fait des excuses d' avoir occupé si long-tems mon attention ; et M Reves étant rentré avec sa femme, il a pris congé de nous d' un air composé. Mes esprits s' étoient soutenus de toute leur force. J' ai demandé à ma cousine, la permission de me retirer quelques momens. Il me sembloit que son départ avoit été si grave ! Je suis montée dans mon cabinet. Là, vous l' avouerai-je, Lucie ? Après quelques soupirs involontaires, un déluge de larmes m' a soulagée. J' ai demandé, à genoux, la paix pour l' ame troublée de l' excellente Clémentine, de la résignation pour la mienne, et d' heureux jours pour Sir Charles. Ensuite m' ayant essuyé les yeux devant mon miroir, je suis

retournée vers M et Madame Reves, qui n' ont pu voir la rougeur de mes yeux, sans m' en demander la cause, avec les marques d' une profonde inquiétude. Je leur ai dit : l' orage est passé, mes chers parens. Je ne saurois le blâmer. Il est noble, il est juste. Ne m' en demandez pas davantage à présent. Vous lirez ma lettre, qui contiendra tous les détails.
Je suis remontée pour écrire, et je n' ai quitté la plume que pendant le tems du dîner. Enfin, lasse, agitée, mécontente de moi-même sans

p29

savoir pourquoi, j' ai porté ma lettre à M et Madame Reves. Tenez, leur ai-je dit ; lisez, si vous le pouvez, et faites-la partir promptement pour ma chère Lucie. Cependant, sur une seconde réflexion, je veux la montrer aussi, ai-je ajouté, aux deux chères soeurs et à Milord L. Ils seroient fâchés de ne pas savoir tout ce qui s' est passé dans une conversation, dont toutes les circonstances demandoient une délicatesse que je crains de n' avoir pas si bien observée que lui.
J' aurai leur pitié, j' en suis sûre ; mais je n' en demande point, pour moi, à ceux qui n' en auront pas pour la noble et charmante Clémentine.
N B dans une lettre, du même jour au soir, Miss Byron fait le récit d' une visite qu' elle a reçue de Miss Charlotte, et de tout ce qu' elle vient d' apprendre du dîner, et de la conférence de Sir Charles avec Madame Oldham et ses fils. Il n' a pas manqué d' encourager la mère et les enfans, avec autant de bonté que de noblesse. Il a pourvu à leur éducation. Il leur a promis que ses soins, pour leur fortune, répondroient à leur conduite ; et pour leur donner un motif présent d' émulation, il a recommandé au docteur Barlet de veiller sur leurs progrès. La

p30

lettre suivante, qui est du lendemain, offre une autre scène.

LETTRE 60

Miss Byron à Miss Selby.
Londres, mercredi, 5 avril.

Ce matin, dès six heures, j' ai reçu la visite de Miss Jervins, fort impatiente, m' a-t-elle dit, de me communiquer de charmantes nouvelles. Elle m' a trouvée, la plume à la main, dans mon cabinet. De toute la nuit je n' avois pu fermer les yeux.
J' ai vu ma mère, a commencé cette chère fille, et je me crois dans ses bonnes grâces. Pourquoi ne croirois-je pas, mademoiselle, que j' y ai toujours été ?
Chère miss, lui ai-je répondu, en la serrant contre mon sein, vous êtes une excellente fille ! Apprenez-moi ce qui s' est passé.
Il faut, Lucie, que je vous représente aussi naturellement qu' il me sera possible, tous les mouvemens et les termes de l' aimable créature, dans cette intéressante occasion.
Asseyez-vous, mon amour, lui ai-je dit.
Quoi ? Mademoiselle ; lorsque j' ai à parler

d' une mère réconciliée ? Et devant ma chère Miss Byron ? Non, en vérité.
Pendant son récit, elle tenoit souvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l' autre, elle pesoit dessus, avec une affection fort vive, et quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme transportée de plaisir et d' admiration. Voici son exorde.
Il faut savoir, ma chère Miss Byron, qu' il étoit hier environ six heures du soir, lorsque ma mère, son mari, et le capitaine Salmonet arrivèrent chez mon tuteur. Je n' avois reçu avis de leur visite que deux heures auparavant ; et lorsqu' ayant entendu le carrosse, j' eus ouvert la fenêtre pour les voir descendre, je me crus prête à m' évanouir. J' aurois donné la moitié de ce que je possède, pour être à cent mille de Londres. Le docteur Barlet se présenta pour les recevoir. Mon tuteur se trouvoit engagé dans une réponse à Milord W qui étoit attendue par un courrier. Il ne fut pas un quart-d' heure à paroître ; et lorsqu' il s' approcha d' eux, il leur fit des excuses avec sa politesse ordinaire. Le docteur assure que jamais on n' a rien vu de plus respectueux que M Ohara et le capitaine. Ils vouloient entrer en apologie sur la conduite qu' ils avoient tenue dans leur dernière visite ; mais mon tuteur ne l' a pas permis ; et depuis le premier

instant, dit le docteur, ma mère s' est observée avec une parfaite décence.
Aussi-tôt qu' elle eut demandé à me voir, mon tuteur eut la condescendance de monter lui-même à ma chambre. Il me prit par la main : quelle bonté, mademoiselle ! En me conduisant sur l' escalier, il me dit d' un ton charmant : ma chère, pourquoi trembler ? Ne suis-je point avec vous ? Votre mère paroît fort tranquille. Vous lui demanderez sa bénédiction. Je vous épargnerai toutes sortes de peines. J' aurai soin de vous faire entendre quelle conduite vous aurez à tenir dans les occasions.
à peine avoit-il cessé de parler, qu' arrivant à la porte, je me trouvai tout d' un coup dans la chambre avec lui. Je me jetai à genoux devant ma mère, comme je fais à présent devant vous, mais je n' eus pas la force de parler. Je fis comme à présent (et l' aimable fille s' est mise à baiser mes mains, en tenant la tête penchée dessus) : ma mère me releva (il faut que vous me releviez aussi, mademoiselle ; oui, précisément de cette manière) : elle me donna deux baisers : elle pleura sur mon cou. Elle prononça plusieurs noms tendres. Enfin, pour m' encourager sans doute, elle m' assura qu' elle m' aimoit, et que sa vie ne lui étoit pas plus chère. En effet, je pris un peu de courage.

p33

Alors mon tuteur, avec la noblesse d' un prince, me prit la main et la présenta d' abord à M Ohara, ensuite au capitaine. Ils la baisèrent tous deux, et je ne puis vous répéter tout ce qu' ils eurent la bonté de dire à mon avantage. Monsieur, dit mon tuteur au major, en me présentant à lui, vous excuserez l' embarras d' une jeune personne. Elle fait des voeux pour le bonheur de votre mariage ; et je vous réponds qu' elle désire beaucoup de vous rendre service, en faveur de madame sa mère. Le major jura, sur son ame, que j' étois un ange. Le capitaine Salmonet dit que sur sa damnation, il n' avoit rien vu de plus charmant que moi.
Ma mère pleura beaucoup. ô monsieur ! S' écria-t-elle vers mon tuteur : et se laissant tomber sur un fauteuil, elle ne put ajouter un seul mot. Je courus à elle. Je passai mes deux bras autour d' elle. Ses pleurs ne firent qu' augmenter. Je les essuyai de son mouchoir. Je lui dis qu' elle me perçoit le coeur, et je la conjurai de m' épargner le tourment de la voir pleurer. Elle ne me répondit qu' en passant ses bras sous les miens, en me baisant au front et aux

deux joues. Hélas ! Pensai-je en moi-même, je commence à trouver de la tendresse dans ma mère. Mon tuteur vint à nous ; et lui prenant fort

p34

civilement la main, il la conduisit près du feu. Il me fit placer entre elle et la table à thé, tandis qu' il pria le major et le capitaine de s' asseoir près de lui. Il me dit alors : émilie, ma chère, vous aurez la bonté de nous faire du thé. Ma soeur, en se retournant vers ma mère, n' est point au logis, madame, et Miss Jervins va tenir sa place. Oui, monsieur, de tout mon coeur, lui répondis-je : et j' étois aussi légère qu' un oiseau.
Mais, avant que les domestiques parussent, permettez, madame, dit-il à ma mère, que je vous explique ce que Miss Jervins m' a proposé. Ils prêtèrent tous trois un profond silence. Elle souhaite, monsieur, en s' adressant au major, que vous acceptiez d' elle, pour votre usage mutuel, une augmentation annuelle de cent livres sterlings, qui vous seront payées par quartier pendant la vie de Madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à son bonheur.
Ma mère fit une profonde inclination. Son visage se colora de reconnoissance. Je remarquai qu' elle paroissoit satisfaite.
Et vous, madame, continua-t-il en se tournant vers elle, Miss Jervins vous prie de recevoir, comme de M Ohara, une même somme pour vos menus plaisirs, qui vous sera payée

p35

aussi par quartier, à vous ou à lui, mais dont vous aurez seule la disposition, madame, et sans aucune dépendance de vous, M Ohara.
Juste ciel ! Monsieur, s' écria le major, que je suis confus de ce qui s' est passé ici la dernière fois ! Il est impossible de résister à tant de bonté. Il se leva pour s' avancer vers la fenêtre. Le capitaine répéta : juste ciel ! Avec d' autres exclamations que je ne puis me rappeler, car j' étois à pleurer comme un enfant. Quoi, monsieur ! Dit ma mère, cent livres sterlings par an ! N' est-ce pas ce que vous entendez ? Oui, madame. Et cent livres payées avec cette noblesse, comme si ce n' étoit pas à ma fille, mais à mon mari, que j' en eusse l' obligation ! Bonté du

ciel ! Que vous m' embarrassez, monsieur ! Quelle honte, quels remords vous faites naître dans mon coeur ! Et les larmes de ma mère couloient aussi abondamment que les miennes.
ô mademoiselle ! M' a dit ici cette chère fille, en s' interrompant elle-même pour m' embrasser, que votre tendre coeur paroît ému ! Qu' auroit-ce été, si vous aviez été présente ?
Le docteur Barlet, a-t-elle repris, vint nous joindre à l' heure du thé. Mon tuteur ne voulut point que les domestiques, qui se présentèrent d' eux-mêmes, s' approchassent pour servir. On n' entendit, pendant le thé, que des applaudissemens

p36

et des bénédictions. On ne vit que des regards et des mouvemens d' admiration et de reconnoissance. Quelle joie dans tous les coeurs ! Vous vous l' imaginez bien, mademoiselle. N' est-il pas charmant de faire le bonheur d' autrui ? Ah ! Sans doute. Que mon tuteur fit de coeurs heureux ! Il faut que vous lui disiez, mademoiselle, d' avoir moins de bonté pour moi. Je ne sais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l' adorer à la fin. Mais s' il cessoit aussi de me traiter avec cette tendresse, que deviendrois-je ? J' aurois recours à mes larmes : ma colère se tourneroit contre moi-même, et je penserois qu' il ne peut rien faire de blâmable.
ô mon amour, mon émilie ! Ai-je interrompu ; modérez votre reconnoissance : elle entraîne votre véritable amie.
Eh ! Quel mal y trouvez-vous, mademoiselle ? Un bon coeur peut-il être ingrat ? M Barlet dit qu' il n' y a point de vrai bonheur dans cette vie : ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d' une bonne cause que d' une mauvaise ? Vous-même, chère Miss Byron, vous m' avez quelquefois rendue malheureuse : comment ? Par votre bonté, et parce que je ne me sentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

p37

La charmante créature a continué son petit babil. Après le thé, mon tuteur me prit à part : mon émilie (j' aime qu' il m' appelle son émilie ; mais je crois qu' il traite tout le monde avec cette bonté), il faut voir, me dit-il, en me mettant deux billets de vingt-cinq guinées dans les mains, ce que nous ferons

de ces deux billets. On peut avoir quelque besoin pressant. Nous supposerons que votre mère est mariée depuis trois mois. Les deux pensions peuvent commencer au mois de décembre passé. Je verrai à leur départ, mon émilie, avec quelle grace vous leur ferez ce petit présent ; et la conduite de M Ohara nous fera observer s' il est l' homme avec lequel votre mère puisse vivre heureuse, à présent que leur intérêt commun est d' avoir un peu de complaisance l' un pour l' autre. Mais que l' offre vienne entièrement de vous. Quelle bonté, mademoiselle ! J' aurois baisé volontiers les billets, parce qu' ils sortoient de ses mains.
J' entends, monsieur, lui répondis-je. Et lorsque ma mère se fut levée pour partir, en renouvelant les témoignages de sa reconnoissance, je m' adressai à M Ohara : monsieur, lui dis-je, il me semble que le premier quartier doit commencer à noël dernier. Recevez-en le payement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux billets. Ensuite jetant un coup-d' oeil

respectueux sur ma mère, de peur qu' il ne se méprît, et qu' il ne se fît tort aux yeux du plus habile observateur du monde, je lui donnai aussi le second billet. Il regarda d' abord le premier, et puis l' autre, avec différentes marques de surprise, après quoi m' ayant fait une profonde révérence, qui fut suivie d' une autre à mon tuteur, il les présenta tous deux à ma mère. C' est vous, madame, lui dit-il, qui devez être mon interprête. Je ne trouve point d' expression qui réponde à mes sentimens. Que le ciel m' accorde la force de soutenir tout ce que j' éprouve ! Il sortit brusquement du cabinet où nous étions, et lorsqu' il fut dans l' antichambre, il s' essuya les yeux, en laissant échapper des sanglots qui furent entendus des domestiques. Ma mère jeta successivement les yeux, comme son mari, sur les deux billets ; et les levant sur moi, elle m' embrassa dans un nouveau transport de tendresse. Elle voulut adresser quelque chose à mon tuteur ; mais il la prévint, en lui disant : émilie ne manquera jamais à ce qu' elle vous doit, madame, et respectera aussi M Ohara. Puissiez-vous être heureuse ! Ensuite il la conduisit, quelle condescendance ! Il la conduisit par la main à M Ohara, qui, s' étant un peu remis, se disposoit à faire quelques libéralités aux domestiques. Monsieur le major, lui dit mon tuteur, comptez que mes

gens ne reçoivent leur payement que de moi, ils ont là-dessus des principes dont je leur tiens compte.
Il conduisit ma mère jusqu' au carrosse. Pour moi, je ne pus aller bien loin. Je rentrai dans le cabinet, en pleurant de joie. Je n' étois pas maîtresse de moi-même. Comment aurois-je pu résister ? Vous le sentez bien, mademoiselle. Pendant ce tems-là M Salmonet s' essuyoit les yeux, et les levoit alternativement au ciel, et laissoit échapper différentes exclamations. Mais tous ces applaudissemens et ces éloges ne paroissoient pas causer la moindre vanité à mon tuteur.
Cependant il revint à moi. Je me levai. Je voulus me jeter à ses genoux, en trouvant à peine la force de lui dire que je le remerciois de sa bonté pour ma mère. Il me retint dans ses bras. Il me fit asseoir, et s' asseyant près de moi, il prit ma main. Je fus si touchée de cette caresse, que je sentis mon coeur palpiter de joie. Il me dit : voyez, ma chère fille, ce que les richesses donnent le pouvoir de faire pour le bonheur d' autrui. Vous jouissez d' une grande fortune. à présent que votre mère est mariée, j' espère beaucoup d' elle et du major. Ils sentiront ce qu' ils se doivent l' un à l' autre, ce qu' ils doivent au public. Ce n' est pas le bon

sens qui leur manque. Vous avez fait tout à la fois un acte de justice et de générosité. L' homme qui regrettera deux cents livres sterlings retranchées à votre fortune, pour faire un heureux sort à votre mère, n' aura point mon émilie. Qu' en dites-vous ?
Votre émilie, monsieur, votre heureuse émilie, ne méritera jamais d' attention qu' autant qu' elle se laissera conduire par un guide tel que vous. C' est la réponse que je lui fis, mademoiselle, et je n' en pouvois faire de plus vraie.
Et sur cette réponse, ai-je interrompu, ne serra-t-il pas son émilie contre son généreux sein ?
Non, mademoiselle. Il ne m' a point accoutumée à tant de faveur. Mais il loua la bonté de mon naturel. Il m' assura qu' il ne me demanderoit jamais une déférence aveugle ; qu' il consulteroit toujours ma raison, et qu' il vouloit que ce fût elle qui me donnât de la confiance pour ses avis. Je ne me rappelle pas tous ses termes, mais c' est à peu-près ce qu' il me dit, et bien mieux que je ne puis le répéter. Le nom, mademoiselle, qu' il me donne le plus souvent, lorsque je suis seule avec lui, c' est celui de sa fille ; et quoiqu' il me traite toujours avec une extrême bonté,

je crois m' appercevoir qu' il n' est

p41

pas si libre alors avec moi qu' en compagnie.
Pourriez-vous m' en dire la raison, mademoiselle ?
Car je suis sûre que je n' ai pas moins de respect
pour lui dans un tems que dans un autre. Croyez-vous,
mademoiselle, que cela ne signifie rien ? Il faut
bien que cette différence soit fondée sur quelque chose.
J' aime à l' étudier, et je cherche, autant qu' il m' est
possible, le sens même de ses regards comme celui de
ses actions. Sir Charles est un livre que le ciel
m' a donné pour mon instruction. Pourquoi ne
l' étudierois-je point ?
Oui, mon amour, ai-je répondu à cette charmante
créature ; étudiez votre tuteur pendant que vous en
avez l' occasion. Mais il se dispose à nous quitter.
Il part dans peu de jours.
C' est ce que je crains, a-t-elle repris d' un air plus
pensif. J' aime, et je plains la pauvre Clémentine,
dont le coeur a tout à souffrir ; je ne m' occupe que
de sa situation, depuis que vous m' avez permis de lire
les extraits du docteur. Mais j' espère que mon tuteur
ne sera qu' à vous. Nuit et jour je demande au ciel de
vous voir Miladi Grandisson. Mes prières ne
cesseront point jusqu' à cet heureux jour ; mais
pardonnez, si je les finis toujours en demandant aussi
que vous consentiez tous deux à laisser vivre avec
vous la pauvre émilie.

p42

Aimable fille ! La pauvre émilie, dit-elle ! Je l' ai
embrassée, et le coeur plein toutes deux, nous avons
mêlé nos larmes l' une pour l' autre... ou peut-être
chacune pour soi-même.
Elle m' a quittée avec précipitation. J' ai repris ma
plume ; je vous ai tout tracé sur le champ, et
presqu' aussi vîte que la pensée. M et Mde Reves
me pressent. Ils me mènent dîner à st James-square.

LETTRE 61

Miss Byron à Miss Selby.
mercredi au soir, 5 avril.
Je crois vous avoir dit que Miss Grandisson avoit
emporté ma lettre d' hier. à notre arrivée, les deux

soeurs m' ont félicitée de la préférence que leur frère m' a donnée sur elles, en me communiquant, d' une manière si tendre, ses affaires et ses résolutions. Milord L est venu aussi-tôt. On lui avoit montré la lettre. Il m' a fait les mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie ? Apparemment sur ce qu' il n' est pas impossible que le ciel ne retire à lui la malheureuse Clémentine, ou qu' elle ne soit renfermée dans un cloître, ou qu' on ne dispose d' elle autrement ; et que dans cette supposition votre

p43

Henriette peut espérer la main de Sir Charles ; c' est-à-dire un mari civil, et la moitié d' un coeur. N' est-ce pas la somme totale de ces humiliantes félicitations ?
Le chevalier étoit dans son cabinet, avec M Lowther, ce chirurgien qui doit l' accompagner en Italie. Il n' a paru d' abord qu' un moment pour nous faire les civilités d' usage, et pour nous demander permission de retourner à sa compagnie. Avec M Lowther, il y avoit deux médecins renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déjà communiqué la situation de l' infortunée Clémentine, et qui lui apportoient leur opinion sur le traitement qu' elle demande, suivant la différence des symptômes. Lorsqu' il est revenu à nous, il nous a demandé si nous ne jugions pas, comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre que dans tout autre pays, les médecins anglois devoient s' entendre mieux à les traiter que ceux des autres nations ? En approuvant ses idées, Miss Grandisson lui a déclaré naturellement que son voyage alarmoit beaucoup tous ses amis, et que nous ne pensions point sans défiance à l' humeur fiere et emportée du général. Miss Byron, a-t-elle ajouté, nous dit que Madame Bemont ne vous conseille point de reparoître en Italie.

p44

Il a répondu que le jeune marquis della Porreta étoit à la vérité d' un naturel fort ardent ; mais qu' il n' en étoit pas moins galant homme ; qu' il aimoit passionnément sa soeur, et que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelque indulgence ; qu' avec de justes sujets d' affliction, il étoit naturel d' en regretter amèrement la source.

Je n' appréhende rien de lui, a continué Sir Charles, en nous regardant d' un air serein, et je ne vois d' ailleurs aucun sujet de défiance. On m' appelle : le succès sera tel qu' il plaira au ciel. Si mon voyage est utile à quelqu' un, je m' en crois récompensé. S' il l' est à plusieurs, je suis heureux ; et quel que soit l' évènement, je serai plus satisfait que je ne le pourrois être, si je fermois l' oreille à la prière de l' évêque, ne vînt-elle que de lui.
Miladi a voulu savoir quel jour Sir Charles avoit choisi pour nous quitter. Il n' est réglé que depuis un instant, a-t-il répondu. M Lowther m' a promis d' être prêt pour le commencement de la semaine prochaine, et je compte être à Douvres de samedi en huit.
Nous nous sommes regardés les uns les autres : Miss Grandisson m' a dit ensuite que j' avois changé plusieurs fois de couleur, et qu' elle avoit eu de l' inquiétude pour moi. Il est vrai que j' ai senti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne

pas recevoir ses adieux au moment de son départ. Ah, Lucie ! C' est dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je serai dans les bras des plus tendres parens qu' il y ait dans la nature.
Sir Charles, tirant sa soeur à l' écart, lui a demandé un moment d' entretien. Ils ont passé une demi-heure ensemble ; et nous rejoignant, ma joie est extrême, nous a-t-il dit, que Charlotte consente à recevoir la main de Milord G. Elle a de l' honneur ; son coeur suivra la sienne. Mais j' ai une demande à lui faire devant nos amis communs : le comte De G et toute sa famille se joignent à moi, c' est qu' elle m' accorde le plaisir de la voir Miladi G avant que je quitte l' Angleterre.
Miss Charlotte n' a pu garder le silence. Je vous ai dit, mon frère, qu' il m' est impossible de vous obéir, si vous partez dans neuf jours.
Sir Charles m' a demandé particulièrement mon entremise. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que Miss Grandisson n' obligeât son frère. Elle n' a pas laissé de protester contre un terme si présent. Il a recommencé ses instances d' un air tendre, mais extrêmement sérieux. Il a représenté que toutes sortes de raisons l' obligeoient de mettre ordre à ses affaires avant que de s' éloigner, et qu' il partiroit avec plus de satisfaction,

s' il voyoit sa soeur engagée dans un mariage si digne d' elle. Milord, a-t-il ajouté avec plus de chaleur, fait profession de vous adorer. Votre dessein est d' être à lui. Obligez un frère qui souhaite de vous voir heureuse, quoiqu' il ne se promette guère de l' être jamais lui-même.
ô Sir Charles ! S' est écriée Charlotte, vous me perdez par votre air grave, et par l' excès de votre bonté.
Il n' est pas question d' une entreprise badine. Je ne connois rien de plus sérieux, Charlotte. J' ai des affaires sans nombre. Mon coeur est dans cette chère assemblée ; mes divers engagemens vont m' en éloigner jusqu' à mercredi prochain. Si vous rejetez aujourd' hui ma prière, je n' ajoute rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d' autres objections que la peine d' un aveu ? Je cesse de vous presser.
Ainsi, monsieur, c' est votre dernier mot. Elle n' a pas manqué d' accompagner cette réponse d' un certain air de fierté.
Entendons-nous, chère soeur : ce n' est pas celui de milord, mais c' est le mien. Je voudrois vous voir un peu plus sérieuse sur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour avant mardi, vous m' obligerez sensiblement. Je m' en remets à vos réflexions.

p47

Il est sorti. Chacun s' est efforcé d' engager Miss Charlotte à satisfaire son frère. Miladi L lui a représenté qu' il avoit quelques droits sur la complaisance de ses soeurs, et qu' il s' étoit expliqué plus fortement encore avec elle et son mari ; qu' une vue d' ailleurs aussi sérieuse que celle d' arranger ses affaires avant son départ, ne souffroit pas d' objections badines. Vous savez, Charlotte, a-t-elle continué, qu' il ne peut avoir d' autre motif que votre intérêt, et vous m' avez dit que votre dessein est d' épouser Milord G que vous estimez son père, son oncle et toute sa famille. Ils ont tous aussi la plus haute estime pour vous. Les articles sont dressés. Mon frère vous le dit hier au soir. Il ne manque que votre choix pour le jour...
Charlotte a répondu impatiemment : je lui voudrois voir la moitié de cet empressement pour se marier lui-même.
Il l' auroit, n' en doutez pas, a répliqué miladi, s' il étoit aussi libre que vous.
Belle proposition ! A repris la capricieuse personne. Me marier dans huit jours avec un homme que je n' ai

pas cessé de quereller depuis quinze ! L' orgueil et la pétulance doivent finir par degrés, ma soeur. Un mois n' est pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, et pour l' accoutumer à sourire devant moi.

p48

Votre frère, chère Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu' il aime votre vivacité, mais qu' il vous aimeroit encore plus si vous consultiez le tems et l' occasion. Songez, ma soeur, a dit aussi-tôt Milord L qu' il est sorti dans la résolution de ne vous pas presser davantage, si vous le refusez aujourd' hui.
Je hais cet air décisif, a-t-elle répondu.
Mais Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t-il pas avoué, du ton le plus sérieux, qu' il y a une espèce de nécessité ?
Devinez, chère Lucie, la réponse de Miss Grandisson. Tenez, Henriette, je n' aime point cette Clémentine. C' est d' elle que vient tout le mal.
à l' instant même, le bruit d' un carrosse s' est fait entendre à la porte, et notre émilie est entrée en courant, pour nous apprendre que c' étoit Milord G le comte son père, et Miladi G sa tante. Miss Grandisson a changé de couleur. Elle a prétendu que c' étoit un tour de son frère. Juste ciel ! A-t-elle dit ; je serai donc affligée de toutes parts ? Mais je sais le parti que j' ai à prendre. Je ferai la sotte pour ne rien faire de pis. C' est ce que j' appréhende peu, lui a répondu sa soeur. Cependant souvenez-vous des instances de mon frère, et

p49

ménagez un peu Milord G devant son père et sa tante, si vous ne voulez pas nous chagriner tous.
Comment faire ? A-t-elle répliqué. Notre dernière querelle dure encore. Mais conseillez-lui donc de ne pas faire l' impertinent, ni l' homme trop sûr de ses avantages.
Sir Charles est entré aussi-tôt, donnant la main à Miladi G. Après les premiers complimens : de grâce, mon frère, lui a dit Miss Grandisson, en le tirant vers moi, ne saviez-vous rien de cette visite ?
Il est convenu qu' il les avoit invités à dîner, mais sans aucun dessein de la surprendre. Votre consentement, a-t-il ajouté, me causera la plus vive satisfaction, mais vous ne m' en serez pas moins chère

si vous le refusez. Elle l' a prié en deux mots, avec toute la force qu' elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d' être moins généreux ou moins pressant. Miladi G, sans paroître surprise de ce petit dialogue, qui n' avoit duré qu' un instant, s' est levée, l' a prise par la main, et l' a priée de passer avec elle dans le cabinet voisin. Elles n' en sont sorties qu' à l' heure du dîner. Jamais Miss Grandisson ne m' avoit paru plus aimable qu' à son retour. Une rougeur charmante étoit répandue sur ses deux joues. L' air de satisfaction qu' elle avoit dans les yeux, faisoit briller dans toute sa figure des graces que je n' y avois pas

p50

encore remarquées, et sembloit adoucir la majesté naturelle de ses traits. Milord G a paru charmé, comme si son coeur en avoit tiré les plus doux présages. Le vieux comte n' a pas marqué moins de contentement.
Pendant le dîner, Miss Grandisson a peu parlé, et je lui ai trouvé l' air pensif. Ce changement m' a causé beaucoup de joie : il me fait juger qu' à mesure que l' amant touche de plus près à la qualité de mari, les vivacités excessives d' une maîtresse se perdent dans les complaisances d' une femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorsque la joie de milord vouloit déborder sur ses lèvres, j' ai fort bien observé qu' elle reprenoit ce regard qui inspire tout à la fois l' amour et la crainte. Après le dîner, Miladi G et le comte ont demandé une conférence avec Sir Charles et Miladi L. Elle n' avoit pas duré long-tems, lorsque Sir Charles est venu prendre Miss Grandisson, qu' il a conduite à l' assemblée. J' ai remarqué souvent de l' altération sur le visage de Milord G.
Sir Charles a quitté le conseil, et nous a rejoints. Nous étions debout. Il s' est adressé à moi : j' espère, m' a-t-il dit, que Charlotte se laissera vaincre, mais je ne la presserai plus. Il sembloit prêt à nous donner d' autres explications, lorsque Miladi L l' est venue prier d' aller avec moi

p51

au-devant de sa soeur, qui avoit quitté Miladi G et le comte, et qui faisoit quelque difficulté de rentrer. Nous nous sommes avancés vers elle jusqu' à

l' antichambre, où nous l' avons rencontrée. Ah ! Chère Henriette, s' est-elle écriée : plaignez-moi, ma chère. L' humiliation est la fille de l' orgueil. Ensuite se tournant vers Sir Charles : eh bien, monsieur, lui a-t-elle dit, je me reconnois vaincue par vos instances, puisque vous êtes prêt à nous quitter, et par les importunités de Miladi G du comte et de ma soeur. Sans ordre dans mes idées, sans préparation dans les habits, je suis résolue d' obliger le meilleur de tous les frères. Faites, monsieur. Disposez de moi comme vous l' entendrez.
Ma soeur, nous a dit Miladi L consent que le jour soit mercredi prochain. Sir Charles a répété que s' il lui restoit quelque objection, et pour peu qu' elle balançât... je ne balance point, monsieur, a-t-elle répondu ; mais j' avois jugé qu' un mois ou deux, n' étoit pas trop pour me donner le tems de regarder autour de moi, et qu' après avoir traité Milord G avec un peu d' extravagance, je devois lui faire espérer, par degrés, plus de bonheur qu' il ne doit s' en promettre avec moi. Sir Charles l' a serrée entre ses bras, en lui disant qu' il reconnoissoit sa charmante

soeur. Il lui a demandé la permission de la présenter solennellement au comte et à Miladi G. Je l' ai accompagnée. Cette cérémonie s' est faite avec beaucoup de noblesse. Aussi-tôt, le comte est sorti pour amener son fils, qu' il a présenté d' abord à Sir Charles. Miss Grandisson m' a dit à l' oreille, en le voyant approcher : je suis perdue, chère Henriette ; nous touchons à la plus fâcheuse scène de la comédie. Milord G a mis un genou à terre, pour lui baiser la main : mais le transport de sa joie lui ôtoit le pouvoir de parler, car il venoit d' apprendre que l' heureux jour est mercredi.
Il est donc impossible, chère Lucie, que Sir Charles n' emporte point tout ce qu' il prend à coeur ! Lorsqu' étant retourné en Italie, il paroîtra dans la maison della Porretta, qui sera capable de lui résister ? La considération qu' il s' y est attirée par son mérite, ne sera-t-elle pas augmentée du double ? L' homme dont ils ont souhaité l' absence, est invité aujourd' hui à reparoître chez eux. Toutes les ressources sont épuisées pour la guérison de Clémentine. Il jouit à présent d' une grosse fortune. La renommée de ses vertus a passé dans les pays éloignés. ô ma chère ! Quels obstacles pourront tenir devant lui ? Et si c' est la volonté du ciel que Clémentine se rétablisse, tous ses amis ne doivent-ils pas concourir à la lui

donner aux conditions qu' il a proposées ? Lui-même, après les avoir offertes, sera-t-il libre de les rejeter ?
Il est évident que son coeur est à Boulogne. Je conviens qu' il y doit être ; et cependant je n' ai pu me défendre d' être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l' occasion de quelque chose que Milord L lui disoit : " je suis impatient de repasser la mer. Si je n' attendois pas le chirurgien, j' aurois porté ma réponse en personne aux dernières lettres que j' ai reçues d' Italie. " mais puisqu' il est appelé par l' honneur, par la compassion, par l' amour, par l' amitié, que je trouve plus noble encore que l' amour, qu' il suive des loix si fortes. Il m' accorde son estime ; je veux être digne aussi de son amitié. Il m' en coûtera quelques tourmens ; mais peut-on mettre quelqu' un au-dessus du monde entier, et n' en pas ressentir quelquefois à son occasion ?
Sir Charles nous a parlé de l' engagement qu' il a pris pour demain, de finir le triple mariage des Damby. Le jour d' après, il doit se rendre à Windsor, pour accompagner Milord W son oncle, dans sa première visite au château de Mansfils. Vous, ma soeur, a-t-il dit à Miladi L vous vous chargerez, s' il vous plaît, de faire remonter les diamans de feu ma tante,

dont Milord W veut faire présent à sa nouvelle épouse. Ils sont si riches, qu' ils ne demandent point d' autre changement. Vous serez tous charmés, a-t-il ajouté, en s' adressant à Milord L et à ses deux soeurs, de votre seconde tante et de toute sa famille. J' envisage avec joie le bonheur qui attend le frère de ma mère dans sa vieillesse ; et je ne me réjouis pas moins d' un évènement qui va délivrer de l' oppression une ancienne et vertueuse famille.
Vous auriez vu, chère Lucie, le même air de satisfaction briller dans les yeux de toute l' assemblée. Nous nous regardions avec complaisance, pour nous communiquer notre sensibilité mutuelle. Je croyois voir au milieu de nous un prince bienfaisant, qui faisoit son bonheur du plaisir qu' il nous causoit. Mais où sera-t-il dans huit jours ? Et si cette réflexion m' est permise, à qui sera-t-il dans un an ?
Il s' est fort étendu sur son ami Belcher, qu' il espère encore de voir en Angleterre, avant son départ.

Il s' est plaint de M Everard Grandisson, qu' on
n' a pas vu depuis plusieurs semaines, et qu' il croit
livré pour quelques mois, suivant son usage, à
quelque nouvelle galanterie. Dans l' étendue de sa
bonté, il le croit sincère, chaque fois qu' il lui
voit rompre une mauvaise habitude. Il espère, dit-il,
que tôt ou tard il reconnoîtra

p55

parfaitement toutes ses erreurs. Ah, ma chère !
Quel personnage est celui d' un libertin, lorsqu' on le
compare au glorieux rôle qu' un homme du caractère de
Sir Charles fait dans la société ! Miladi G et
le vieux comte ne se rassasient point de le regarder
et de l' entendre. Ils sembloient fiers de l' alliance
qu' ils vont former avec un homme auquel ils ne
connoissent rien d' égal.
Dans votre dernière lettre, Lucie, vous me marquez
que M Greville a la hardiesse de laisser échapper
des menaces contre ce modèle des hommes. Plaisante
espèce ! Que mon coeur se soulève contre Greville !
Mais ne parlons plus de ces ames de boue.

p58

LETTRE 62

Miss Byron à Miss Selby.
samedi, 15 avril.
ô Lucie ! Sir Charles nous a quittés. Il est parti.
Il est monté en chaise dès trois heures du matin,
dans la vue apparemment d' épargner à ses soeurs, à ses
deux beaux-frères, à Milord W et sans doute à
lui-même, le chagrin de leur séparation. Nous ne
l' avons appris qu' à notre réveil. Si j' étois dans la
disposition d' écrire, qui ne m' a jamais manqué
qu' aujourd' hui, je pourrois m' arrêter sur mille
circonstances, dont je ne suis capable de vous
entretenir qu' en deux mots.
Le tems du dîner se passa hier assez agréablement.
Chacun s' efforça du moins de paroître gai. Hélas !
De combien de peines est accompagné le plaisir d' aimer
et d' être aimé ! Je ne le crois pas moins à plaindre
que nous.
La dame italienne fut la plus pensive. Cependant
émilie... ah ! Pauvre émilie ! Elle sortit quatre

ou cinq fois pour pleurer ; mais je fus

p59

la seule qui s' en apperçut. Après le dîner, je ne remarquai de bonne humeur que dans Sir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de clavessin. Miladi L lui succéda. Nous nous efforçâmes de jouer, dirois-je avec plus de vérité. Il prit lui-même un violon. Ensuite il s' assit devant le clavessin. Nous savions qu' il y excelloit : mais c' est le fruit d' un si long séjour en Italie. La signora lui connoissoit cette perfection. Elle joua elle-même, et nous ne fûmes pas surprises qu' elle nous surpassât. L' Italie est la terre d' harmonie. Vers sept heures du soir, il me demanda un moment d' attention ; et son discours ne me causa pas peu d' étonnement. Il me dit qu' il avoit reçu la visite de Miladi D. Je me sentois assez abattue : mes esprits furent prêts à me manquer. Elle m' a fait diverses questions, continua-t-il.
Monsieur, monsieur ! C' est toute la réponse que je fus capable de faire.
Lui-même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas ! Ma chère, je suis persuadée qu' il m' aime. Cependant qu' il me parut grave ! Que le ciel, me dit-il, veille à votre bonheur ! Ma chère Miss Byron ! Le mien ne m' est pas plus cher que le vôtre. C' est pour exécuter ma promesse, que je vous parle de cette visite ; sans

p60

quoi j' aurois pu vous en épargner la peine, et me l' épargner à moi-même. Il s' arrêta. Ensuite il reprit, car j' étois muette, et je n' avois pas la force de parler. Vos amis, mademoiselle, seront sollicités en faveur d' un jeune homme qui vous aime. C' est un jeune seigneur, dont je connois le mérite... je vous cause de l' émotion, mademoiselle. Pardonnez, j' ai satisfait à ma parole. Là-dessus il me quitta avec une apparence de joie. Comment peut-il être si tranquille ?
On se mit à jouer. Je fis ma partie, sans y donner la moindre attention. émilie soupiroit en regardant ses cartes, et je voyois couler des larmes sur ses joues. Qu' elle aime son tuteur ! émilie, vous disois-je... en vérité, je ne sais ce que j' écris.
Pendant le souper, la tristesse fut extrême. M Belcher vouloit partir avec son ami. Sir Charles

détourna l' entretien, et refusa indirectement cette proposition, en recommandant à ses soins les plus empressés, les deux dames italiennes.
Il passa quelques momens seul avec la Signora Olivia, qui revint de ce tête-à-tête les yeux tout rouges de pleurs.
La pauvre émilie chercha l' occasion de l' entretenir en particulier. Avec quel empressement

p61

ne la chercha-t-elle pas ! Il la prit à l' écart un moment, près d' une fenêtre. Minuit approchoit. Il lui prit les deux mains. Il l' appela son émilie. Il la pria de n' être pas long-tems sans lui écrire. Elle confesse qu' elle ne put répondre, qu' elle ne fit que soupirer, et qu' elle avoit néanmoins mille choses à lui dire.
Il n' opposa rien à l' espérance que ses soeurs lui marquèrent de déjeûner le lendemain avec lui. Elles me prièrent d' en être. Elles firent la même invitation aux deux dames italiennes. Tout le monde se retira dans cette attente. Mais ce matin Miladi G m' a fait dire qu' il étoit parti. Il auroit été cruel, de me laisser retourner chez lui dans une autre espérance. Comment a-t-il pu nous quitter si furtivement ? Je vois que sa visite d' hier au matin, étoit une visite d' adieu pour ma cousine et pour moi. Je m' en étois défiée. Combien ne nous dit-il pas de choses tendres ? Que de regrets ! Que de réflexions sur son sort ! Que d' offres de service ! Il sembloit embarrassé à nous exprimer tous ses sentimens. Sûrement, ma chère, il ne me hait point. Quels combats n' ai-je pas lus dans son coeur ! Un homme ne peut se plaindre. Un homme ne peut demander de la compassion comme une femme. Mais, je ne m' y trompe point, c' est la plus douce de toutes les ames mâles.

p62

Lorsque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main jusqu' au carrosse, à ma cousine Reves. Il me fit la même civilité. M Reves lui dit : nous comptons, Sir Charles, sur le plaisir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m' aidant à monter, il soupira. Il me pressa la main. Il me semble du moins qu' il me la pressa. C' est tout. Il n' embrassa personne. Je doute qu' il revoie Clémentine comme il nous a quittés. Mais je suis

portée à croire que le docteur est dans le secret.
Il y est, ma chère. Il ne fait que nous quitter. Il
m' a trouvé les yeux en désordre. Je ne les avois pas
fermés de toute la nuit. Cependant, je n' ai su le
départ qu' à sept heures.
N' est-ce pas une extrême bonté, dans le docteur,
d' avoir pensé à me venir voir ? Sa visite m' a remise.
Mais il n' a pas pris garde à la rougeur de mes yeux.
Il m' a dit que ses soeurs, ses beaux-frères, son
oncle, étoient aussi affligés que s' il les avoit
quittés pour jamais. Et qui sait... mais je ne veux
pas me tourmenter par de cruelles suppositions. Je
me souviendrai de ce qu' il disoit hier lui-même, et
sans doute pour nous instruire ; qu' il se promettoit
de la joie... dois-je croire néanmoins qu' il ait jugé

cette instruction nécessaire pour moi ? Auroit-il
pensé à me la donner ? Mais silence, vanité ! Loin,
loin l' espérance. N' écoutons que ce qu' il y a de plus
opposé. Clémentine est destinée pour lui. Il l' est
pour elle.
Cependant, Lucie, que dire de son émotion, lorsqu' il
m' a parlé de Miladi D ? Ah ! Je ne souhaite de la
devoir qu' aux mouvemens toujours humains de son coeur.
Il a voulu la mienne. Il m' a témoigné la plus tendre
amitié. N' en dois-je pas être satisfaite ? Je le suis.
Je veux l' être. Ne m' aime-t-il pas d' un amour
supérieur aux sens ? La malheureuse Olivia n' a pas
cette satisfaction. Qu' elle est à plaindre ! Si je la
vois triste et languissante, je ne pourrai lui refuser
ma pitié. Toutes ses espérances trompées ; les vues
qui l' ont engagée à combattre mille difficultés, à
faire un long voyage, à s' exposer aux flots, à venir
jusqu' en Angleterre, renversées au moment qu' elle
les croit remplies ! Elle arrive ; il part : il
retourne sur les ailes de l' amour et de la compassion,
vers un objet plus cher et plus digne de sa tendresse
dans le pays qu' elle a quitté pour le venir chercher
dans le sien. Sa situation n' est-elle pas beaucoup
plus triste que la mienne ? Elle l' est à mes propres
yeux. D' où peuvent donc venir mes plaintes ?
Je m' écarte, chère Lucie. Pardon, si vous vous

en appercevez. La perte de mes espérances m' a
mortifiée, et me rend d' assez bon naturel pour être

sensible aux peines d' autrui. Mais si l' adversité produit cet effet, elle m' en sera plus facile à supporter.
Le docteur m' apprend, qu' émilie, le coeur saignant de ses propres maux, doit être ici dans un moment. Si je puis servir à sa consolation... mais n' en ai-je pas besoin moi-même ? Nous mêlerons nos larmes en pleurant l' une sur l' autre.
Milord W retourne à Windsor. M Belcher part dans peu de jours pour Hamsphire, d' où il compte revenir incessamment pour offrir ses services aux dames italiennes. Olivia fait travailler à ses équipages. Elle se propose de faire ici une brillante figure ; mais elle n' aura point Sir Charles avec elle. Que sert la grandeur pour calmer un coeur troublé ? Le comte De G et miladi sa soeur reprennent le chemin d' Hertfordshire. Milord et Miladi L parlent de se retirer pour quelques semaines à Colnebroke. Le docteur se dispose à partir pour le château de Grandisson, et votre pauvre Henriette pour Northamptonshire. Ciel ! Ma chère, quelle dispersion ! Mais le mariage de Milord W rassemblera une partie de ce monde à Windsor.
émilie arrive. On me dit que cette chère

fille est toute en pleurs. Elle est chez Madame Reves, où elle attend la permission de monter chez moi. Figurez-vous nous voir pleurer ensemble, et prier pour la conservation de notre tuteur commun. Votre imagination ne peut se former une scène trop tendre. Adieu, chère Lucie.

LETTRE 63

Miss Byron à la même.
dimanche, 16 avril.
ô quelle scène, ma chère ! Mais il est inutile de vous la représenter. Pauvre émilie ! Vous peindre son affliction, ce seroit vous retracer la mienne. Milord W partit hier pour Windsor. Que direz-vous d' une conduite fort bizarre d' Olivia ! M Belcher l' étant allé voir, pour lui offrir de l' accompagner dans ses promenades, suivant le désir de Sir Charles, qui l' a chargé de procurer ici toutes sortes d' agrémens aux deux dames, elle lui a répondu devant sa tante, qu' elle lui rendoit grâces de sa civilité ; mais qu' elle ne lui causeroit aucun embarras pendant son séjour, et qu' elle avoit à sa suite quelques

p66

gens qui connoissoient l' Angleterre. Il l' a quittée, assez mécontent. Dans une visite que Miladi L lui a rendue cette après-midi, elle a raconté elle-même l' offre de M Belcher et sa réponse. Elle a loué sa figure et sa politesse ; mais ce qui lui a fait rejeter un peu brusquement ses offres, a-t-elle dit à miladi, c' est qu' elle ne peut douter que le chevalier Grandisson n' ait eu quelques vues dans la commission dont il a chargé son ami. Je les méprise, a-t-elle ajouté ; et si j' en étois sûre, je trouverois peut-être quelque moyen de lui en faire sentir l' indignité. Miladi a répondu que son frère et M Belcher n' avoient pas eu d' autre vue que de lui faire trouver quelque agrément dans leur patrie. N' importe, a repliqué la fière italienne, je n' attends aucun service de M Belcher : mais si vous permettez, madame, vous, votre soeur, et vos deux milords, que j' aie l' honneur de cultiver votre amitié, j' y apporterai tous mes soins. La compagnie du docteur Barlet me sera fort agréable aussi. Je m' attribue quelque droit à celle de Miss Jervins, que je me suis efforcée de retenir en Italie ; mais votre frère, à qui les raisons ne manquent jamais pour s' opposer... n' en parlons plus ; néanmoins, je ne verrai pas moins volontiers cette beauté angloise, que vous nommez Miss Byron. Je l' admire d' autant plus que, si

p67

je ne me trompe, elle mérite ma pitié. Enfin, je me croirai fort heureuse de faire une liaison plus étroite avec elle.
Miladi lui a fait une réponse fort civile, pour elle-même et pour son mari ; mais elle lui a dit que j' étois prête à retourner dans ma province, et que le docteur étoit appelé par quelques affaires pressantes dans les terres de Sir Charles. Pendant cet entretien, s' étant apperçue que la dame avoit le bras lié d' un ruban noir, elle lui a demandé s' il lui étoit arrivé quelque accident. Une bagatelle, a répondu l' italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cause ; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n' a fait qu' exciter la curiosité de miladi. Elle a prié émilie, qu' Olivia souhaite d' avoir aujourd' hui chez elle à déjeûner, d' employer toute son adresse pour découvrir le secret : car, en refusant de s' expliquer, la dame a rougi, et n' a pas paru contente d' elle-même.

Miladi G me propose, avec beaucoup d' instances, de donner un mois avec elle à tous les amusemens de la ville. Mais je n' ai rien de si pressant dans le coeur que de me voir aux pieds de ma grand' maman et de ma tante, et de pouvoir embrasser à mon aise ma Lucie, ma Nancy, et toutes mes affections de Northamptonshire. Je ne crains que mon oncle. Que de

p68

railleries il prépare à son Henriette ! Ce ne sera, j' en suis sûre, que pour la divertir, et pour faire régner la joie autour d' elle. Mais il me semble que mes jours plaisans sont passés. Ma situation ne s' en accommode plus. Cependant, qu' il se donne carrière, si ce badinage lui plaît.
Les instances se renouvellent si souvent pour m' arrêter ici plus long-tems que je ne le dois, et que je ne le veux, qu' il n' y a point d' autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers et tendres amis, que je me mette en chemin pour le château de Selby vendredi prochain ?
Dimanche au soir.
ô chère Lucie ! Quelle étrange histoire j' ai à vous raconter. émilie sort de ma chambre. Elle m' avoit demandé de pouvoir m' entretenir en particulier. Lorsqu' elle s' est vue seule avec moi, elle m' a jeté ses deux bras autour du cou. Ah, mademoiselle ! S' est-elle écriée, je viens vous dire qu' il y a une personne au monde que je hais, et que je dois haïr toute ma vie. C' est la dame italienne. Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northamptonshire, et que jamais je n' aie le chagrin de la revoir.
Ce discours m' a fort étonnée.
ô mademoiselle ! J' ai découvert que jeudi dernier elle a voulu tuer mon tuteur.

p69

Ils se retirèrent ensemble ; vous vous en souvenez, mademoiselle. Mon tuteur avoit le visage enflammé à son retour ; il envoya sa soeur vers elle, et nous étions surprises qu' il n' y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu' il différât son voyage : elle devint furieuse de ne pouvoir l' obtenir. Les explications furent très-vives. Et dans sa rage, elle tira de son corset un poignard, avec serment de le lui enfoncer dans le coeur, s' il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laissa point de

s' approcher d' elle, dans l' espérance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s' en servir, et vous le croyez bien, mademoiselle ; il saisit sa main, et lui ôta le poignard ; mais en se débattant, elle se blessa au poignet. De-là vient son large ruban noir. Méchante femme, d' avoir été capable d' un si cruel dessein ! Il se contenta de lui dire, après l' avoir désarmée : quelle violence ! Et qu' en espérez-vous ? Je ne vous rends point ce malheureux instrument ; vous n' aurez point occasion d' en faire usage en Angleterre. En effet, il l' a gardé.
Ce récit m' avoit fait trembler. ô ma chère ! Ai-je dit à émilie, nous savons ce que de vertueuses femmes lui ont fait souffrir ; mais cette Olivia n' est pas du nombre. L' aventure peut-elle être vraie ? De qui la tenez-vous ?

p70

De Madame Maffei même, qui croyoit que Sir Charles ne nous l' auroit pas cachée ; et lorsqu' elle a su que nous l' ignorions, elle a paru fâchée de me l' avoir apprise : elle m' a priée même d' en garder le secret ; mais je ne lui ai rien promis. Elle dit qu' Olivia regrette beaucoup son emportement, sur-tout lorsqu' elle pense qu' il lui a pardonné sur le champ, et qu' ensuite il l' a recommandée affectueusement à toute sa famille. Mais je ne l' en hais pas moins.
Qu' elle est à plaindre ! N' ai-je pu m' empêcher de répondre, avec un soupir. Mais voyez, chère émilie, de quoi les passions déréglées nous rendent capables, nous qui sommes naturellement si foibles et si tendres ! Cependant, lorsqu' elle marque du repentir, non-seulement il ne faut lui porter aucune haine, mais nous devons cacher cette aventure aux soeurs de Sir Charles et à leurs maris ; ils ne pourroient déguiser l' horreur qu' elle ne manqueroit pas de leur causer, et ce seroit un nouveau sujet de désespoir pour la malheureuse étrangère.
Madame Maffei n' a pas laissé d' ajouter que si la fureur de sa nièce ne s' étoit point ralentie, Sir Charles auroit couru beaucoup de danger en s' approchant d' elle avec trop de hardiesse. Lorsqu' il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, et son premier mouvement

p71

fut de se jeter à genoux devant lui. Je vous

pardonne, et le désordre de vos sentimens excite ma pitié, lui dit-il, d' un air où elle confesse elle-même que la majesté lui parut mêlée avec la compassion. Mais elle le conjura inutilement de s' arrêter. Il lui envoya sa soeur ; et s' étant retiré dans son cabinet, il ne fit pas même la confidence de son chagrin au docteur Barlet, quoique je me souvienne fort bien que le docteur l' y suivit presqu' aussi-tôt.
C' est apparemment le reproche qu' Olivia se fait de sa violence, qui lui a fait prendre un air si modéré jusqu' au moment du départ.
Juste ciel ! Que faire ? Je reçois une carte de Miladi D pour nous demander, à Madame Reves et à moi, si nous serons au logis demain au matin. Elle vient me dire sans doute, que Sir Charles ne pensant point à Miss Henriette Byron, Milord D peut reprendre ses espérances, et peut-être employera-t-elle la recommandation de Sir Charles en faveur de son fils. S' il arrive qu' elle me tienne ce propos, ciel ! Donne-moi toute la patience dont j' ai besoin pour l' entendre. Je crains de manquer de civilité pour cette excellente femme.

LETTRE 64

Miss Byron à la même.
lundi, 17 avril.
Miladi D ne fait que de sortir. M Reves étoit engagé aujourd' hui chez Miladi Williams, et la comtesse nous a trouvées seules, Madame Reves et moi. Je me suis senti le coeur serré, au moment qu' elle a paru ; et le mal n' a fait qu' augmenter pendant le thé, que nous avons pris ensemble. Ses regards étoient pleins d' une bonté dont je croyois entendre le sens. Il me sembloit lire dans ses yeux, vous n' avez plus d' espérances, Miss Byron ; et je compte que vous m' appartiendrez bientôt.
Mais elle ne m' a pas fait languir après le déjeûner. Je remarque votre embarras, chère miss, m' a-t-elle dit d' un air fort tendre, et j' ai souffert pour vous, en le voyant augmenter ; mais il me fait connoître que Sir Charles m' a tenu parole. Je n' en doutois point. Il n' est pas surprenant, ma chère, que vous ayez pris de l' inclination pour lui. Dans les manières, comme dans la figure, c' est le plus aimable homme que j' aie jamais vu. Une femme de vertu et

d' honneur

p73

peut l' aimer sans reproche. Mais il n' est pas besoin que je vous fasse son éloge, ni à vous, Madame Reves.
Il faut vous apprendre, a-t-elle continué, qu' on me propose pour mon fils une alliance dont j' ai fort bonne opinion ; mais je l' aurois meilleure encore, ma chère, si je ne vous avois jamais vue. J' en ai parlé à milord. Vous savez que je souhaite extrêmement de le voir marié. Il m' a répondu qu' aussi long-tems qu' il auroit quelqu' espoir de plaire à Miss Byron, il ne pouvoit entendre aucune proposition de cette nature. Approuveriez-vous, lui ai-je dit, que je prisse le parti de m' adresser directement au chevalier Grandisson, pour savoir ses intentions de lui-même ? On le représente comme le plus ouvert des hommes. Il sait que notre caractère n' est pas moins irréprochable que le sien, et que notre alliance ne feroit point déshonneur à la première maison du royaume. J' avoue que cette question peut paroître assez libre, entre des personnes qui ne se connoissent que de nom. Cependant Sir Charles est un homme auquel je prendrois plaisir à parler avec ouverture.
Milord a souri de ma proposition ; mais voyant qu' il ne s' y opposoit point, je suis allée voir Sir Charles, et je n' ai pas fait difficulté de m' expliquer avec lui.

p74

La comtesse s' est arrêtée. Elle est pénétrante. Elle nous a regardées, Madame Reves et moi. Hé bien, madame, lui a dit ma cousine, d' un air de curiosité, de grâce, achevez. Pour moi, chère Lucie, l' impatience ne m' a pas permis de dire un seul mot.
C' étoit avant-hier, a-t-elle repris. Jamais on n' a fait un si beau portrait d' une mortelle, que Sir Charles me fit de vous. Il me parla des engagemens qui l' obligeoient de partir. Il loua la personne qui étoit l' objet de son voyage ; il fit le même éloge d' un frère qu' il aime fort tendrement ; il s' étendit avec beaucoup d' affection sur toute cette famille. Dieu seul, me dit-il, connoît le sort qui m' attend. Je me laisserai conduire par la générosité, par la justice, ou plutôt par la providence. Après cette

noble ouverture de coeur, je lui demandai si, dans la supposition d' un heureux rétablissement, il espéroit que la dame étrangère pût être à lui. Je ne me promets rien, me dit-il. Je pars sans aucune sorte d' espérance. Si les secours que je porte rétablissent une santé qui m' est chère, et si celle d' un frère que je n' aime pas moins en reçoit quelque soulagement, ma joie sera au-dessus de mes expressions. J' abandonne le reste à la providence. L' événement ne peut dépendre de moi.
J' en dois conclure, monsieur, lui dis-je aussi-tôt,

p75

que vous n' avez aucun engagement avec Miss Byron.
Ici, je ne puis vous dire, chère Lucie, si la comtesse s' est arrêtée d' elle-même pour nous observer ; car je n' ai pu vaincre un mouvement qui m' a fait lever de ma chaise. Elle s' est apperçue de mon trouble. Elle m' a demandé où j' allois, en m' offrant de ne pas continuer, si j' étois gênée de son récit. J' ai approché ma chaise de la sienne, et si proche que, penchant la tête derrière sa propre chaise, le visage à demi-caché, on ne voyoit paroître que mes yeux. Elle s' est levée. Non, madame, lui ai-je dit ; demeurez assise, et continuez ; de grâce, continuez. Vous avez rendu ma curiosité fort vive. Souffrez seulement que je demeure comme je suis, et ne faites pas d' attention à moi. Oui, madame, a dit Madame Reves, qui ne brûloit pas moins de curiosité que moi, comme elle me l' a confessé depuis, continuez, et permettez à ma cousine de garder sa situation : quelle fut la réponse de Sir Charles ?
Ma chère miss, a repris la comtesse, en s' asseyant et s' adressant à moi, j' ai d' abord une question à vous faire ; car je ne veux chagriner personne.
ô madame ! Vous n' en êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle est cette question ?

p76

Le chevalier Grandisson, ma chère, vous a-t-il jamais fait quelqu' ouverture formelle ?
Non, madame.
Je suis fort trompée, néanmoins, s' il ne vous aime. Voici sa réponse : dans les circonstances où je suis, quelqu' impression qu' ait pu faire sur moi le mérite de Miss Byron, je me croirois indigne du jour, si j' avois tâché d' engager son affection.

Ah, Lucie ! Que sa conduite avec moi se trouve noblement justifiée !
Ainsi, monsieur, répliqua la comtesse, vous ne vous offenserez point que mon fils entreprenne de persuader à Miss Byron qu' il n' est pas sans mérite, et que son coeur lui est dévoué.
M' en offenser ? Non, madame. La justice et l' honneur ne me le permettent point. Puisse le ciel faire trouver à Miss Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu' elle mérite ! J' ai entendu parler fort avantageusement de Milord D. Sa fortune répond à sa naissance. Il peut faire gloire de sa mère...
pour moi, dont tous les sentimens sont divisés, qui ne sais ce que je puis, ni souvent ce que je dois, je me garderai bien d' engager dans mes incertitudes une jeune personne que j' admire, et dont l' amitié m' est si précieuse, sur-tout, lorsqu' avec tant de charmes, il n' y a rien qu' elle doive croire au-dessus d' elle.

p77

Quelle générosité, Lucie ! Qu' elle m' a touchée ! J' en ai senti mon visage inondé de larmes, pendant que je le cachois derrière le fauteuil de la comtesse. Mais elle a continué, dans les termes de Sir Charles.
Permettez, madame, que je vous épargne d' autres questions. Il peut revenir quelque chose à Miss Byron d' une conversation si délicate. Comme j' ignore quel sera le succès de mon voyage, je répète que mon propre honneur, et ce que je dois à deux jeunes personnes également respectables, m' impose des loix qu' il me seroit honteux d' oublier. Et, pour vous ouvrir entièrement mon coeur, de quel front oserois-je paroître devant une femme d' honneur, devant vous, madame, si dans le tems que la justice et l' honnêteté me soumettent à des devoirs dont on est en droit de me demander l' exécution, j' étois capable d' avouer d' autres désirs, et de tenir en suspens la faveur d' une autre femme, jusqu' à l' éclaircissement de mon sort ? Non, madame, je perdrois plutôt la vie que de me souiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t-il ; mais Miss Byron est libre. La dame italienne, dont l' infortune m' appelle à Boulogne, est libre aussi. Mon voyage est indispensable ; mais je ne fais point de conditions avec moi-même ; et n' envisageant que mon

p78

devoir, je trouverai ma récompense dans la satisfaction de l' avoir rempli.
La comtesse a changé de voix en répétant ce noble discours. Elle y a joint quelques marques d' admiration pour le caractère du héros. Ensuite, reprenant son récit : je lui demandai alors, nous a-t-elle dit, si toutes les apparences devant le porter à croire qu' il ne reviendra d' Italie qu' après s' y être marié, et pensant avec tant de bonté en faveur de mon fils, il ne m' accorderoit pas sa recommandation auprès de cette chère Miss Byron qu' il nommoit quelquefois sa soeur, et sur laquelle ce titre pouvoit lui donner un peu d' ascendant. Il me répondit : cette proposition, madame, marque la haute idée que vous avez de Miss Byron, et dont vous reconnoîtrez qu' elle est digne : mais pourrois-je m' attribuer, sans une extrême présomption, l' ascendant que vous me supposez sur son esprit, lorsqu' elle a des parens aussi dignes d' elle, qu' elle l' est d' eux ?
Vous jugez, chère miss, m' a dit la comtesse, que mon dessein dans cette demande, étoit de mettre son coeur à l' épreuve. Cependant je lui en fis des excuses, et j' ajoutai que je ne me persuaderois pas qu' il m' eût pardonné sincèrement, s' il ne me promettoit, du moins, d' apprendre à Miss Byron le sujet de ma visite.
Il me semble, Lucie, que je n' aurois point

été fâchée qu' il eût eu moins de facilité à pardonner.
à présent, chère miss, a repris obligeamment la comtesse, vous me regarderez sans peine, et vous me laisserez revoir votre charmant visage. Elle s' est tournée alors vers moi ; elle m' a passé un bras autour du cou ; elle m' a fait la petite malice de m' essuyer les yeux ; elle m' a baisé la joue, et lorsqu' elle m' a vue un peu remise, elle m' a tenu ce discours :
ma chère, ma charmante Miss Byron... que ne puis-je dire ma chère fille, dans le sens que je le désire ! Car de cette manière ou d' autre, il faudra que vous me permettiez de ne pas vous donner d' autre nom : dites-moi maintenant, comme si vous parliez réellement à votre mère, avez-vous quelque espérance que Sir Charles Grandisson puisse être à vous ?
Madame, lui ai-je répondu, avec beaucoup d' embarras, n' est-ce pas me faire une question aussi dure que celle que vous lui avez faite à lui-même ?
Oui, chère miss, aussi dure ; et je suis aussi prête

à vous en demander pardon qu' à lui, si vous m' assurez sérieusement qu' elle vous chagrine.
J' ai déclaré, madame, et c' étoit du fond du coeur, que je le croyois dans l' obligation de se

p80

donner à son étrangère ; et quoique je le préfère, en effet, à tout ce que j' ai vu d' hommes, je suis résolue, s' il est possible, de surmonter le penchant que j' ai pour lui. Il m' a fait l' offre de son amitié, aussi long-tems qu' elle peut être acceptée sans blesser d' autres attachemens ; j' y borne toutes mes vues.
Il n' y a point d' autre attachement, a répliqué la comtesse, avec lequel une amitié si pure ne puisse s' accorder. Mon fils contribuera de tout son coeur à la fortifier. Il admire le chevalier Grandisson. Il regarderoit comme un double honneur, de se lier avec lui par vous. Chère miss, accordez aussi votre amitié, mais sous un nom plus tendre, à un jeune homme que vous en trouverez digne. Je vous demanderai la quatrième place. ô ma chère ! De quelle heureuse liaison vous seriez le noeud !
Vous me faites trop d' honneur, madame. C' est tout ce que j' ai pu lui répondre.
Mais, chère miss, il me faut une explication. Je ne me paie point d' un compliment.
Hé bien, madame, je consens à m' expliquer. J' ai de l' honneur : il ne me reste point de coeur à donner.
Vous n' êtes donc pas sans espérance, ma chère ? ... n' importe, je veux tenir à vous, si je le puis. Je ne me serois jamais crue capable de la

p81

proposition que je vais vous faire : mais à mes yeux, comme à ceux de mon fils, vous êtes une fille incomparable. écoutez-moi : nous ne penserons point à l' alliance qui nous est proposée, jusqu' au dénouement du voyage de Sir Charles. Vous m' avez dit une fois, que vous pourriez donner la préférence à mon fils sur tous ceux qui ont des prétentions à votre coeur. Je ne parle point de Sir Charles, à qui vos affections étoient engagées avant que vous nous ayez connus. Mais vous engagez-vous en faveur de mon fils, si le chevalier ne revient pas libre ?
Je lui ai dit fort sérieusement, qu' elle me surprenoit. Quoi, madame ! Je ne tirerois aucun fruit

de l' exemple que vous me proposiez il n' y a qu' un instant ? *de quel front,* faisiez-vous dire à quelqu' un, (et c' est un homme à qui vous le faisiez dire) " de quel front paroîtrois-je devant une femme d' honneur ; devant vous, madame, si j' étois capable de tenir quelqu' un en suspens ? ... non, madame, je perdrois la vie, comme Sir Charles, plutôt que de me souiller par cette indignité " . Mais je vois, madame, que vous ne me faites cette proposition, comme à lui, que pour mettre mon coeur à l' épreuve.
En vérité, ma chère, a-t-elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites plaisir de

p82

me fournir cette excuse. Cependant je parlois de bonne foi, et j' en dois ressentir un peu de confusion. Quelle charmante ingénuité, chère Lucie ! Elle m' a prise dans ses bras, elle a baisé encore une fois mes deux joues. Je n' ai, m' a-t-elle dit, qu' une apologie à faire pour moi-même : l' erreur où je suis tombée doit vous marquer avec quelle passion je souhaiterois de vous voir comtesse D. Mais quel titre est capable de vous donner de la dignité ? Elle m' a demandé quand je pensois à retourner en Northamptonshire. Je lui ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t-elle repris, sans m' être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre visite, milord ne paroîtra point. Je ne veux plus qu' il s' expose à votre présence ; et s' adressant à Madame Reves : s' il venoit ici sans ma participation, je vous prie, madame, ne lui permettez point de voir Miss Byron.
Je lui ai marqué vivement la reconnoissance que je devois à tant de bonté. Elle m' a demandé un commerce de lettres dans mon absence. C' étoit un ordre qui me faisoit trop d' honneur, pour le refuser. Son fils, m' a-t-elle dit en souriant, ne verra pas plus mes lettres que moi. En sortant elle m' a prise un instant à l' écart, pour me dire : il faut l' avouer ; jamais il ne

p83

m' étoit arrivé, dans les affaires que j' ai le plus à coeur, de me voir fermer la bouche par mes propres expressions. Que faire ? J' étois venue dans la confiance du succès. Lorsque l' espérance est presqu' égale au désir, on n' est rempli que des idées

qui la flattent. Nos passions, ma chère, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette règle, vous et Sir Grandisson. Elle nous a quittées. Je vous épargne, chère Lucie, toutes les réflexions auxquelles je me suis livrée sur cette importune et flatteuse visite. Hélas ! Ce n' est pas pour ces petits chagrins que la constance m' est nécessaire, et que les efforts me coûtent.

p84

LETTRE 65

Miss Byron à Miss Selby.
mardi matin, 28 avril.
Que direz-vous de cette étrange Miladi G ? Pour moi, je la trouve extrêmement blâmable. Milord L perd patience avec elle. Miladi est au même point. émilie déclare qu' elle l' aime beaucoup, mais qu' elle n' aime point ses caprices. Milord G parle de m' apporter ses plaintes. Le sujet de la querelle ne paroît pas fort grave, comme je l' apprends d' émilie : mais les bagatelles ont quelquefois des suites sérieuses, lorsqu' on a l' extravagance d' y insister. Quoi qu' il en soit, l' affaire est entre eux, et ni l' un ni l' autre ne se pressent d' en parler. Cependant Milord et Miladi L désaprouvent hautement l' air de raillerie qu' elle affecte.
Leur mésintelligence commença hier au soir. Nous avions soupé chez eux, Madame Reves et moi, avec Milord et Miladi L et les deux dames italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, et la Signora Olivia partit en même tems avec sa tante. On se mit à jouer. Milord et Miladi L émilie et le docteur Barlet tombèrent

p85

ensemble. Au milieu de leur partie, Miladi G qui étoit montée à son appartement, descendit l' escalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Milord G qui étoit monté après elle, la suivit d' un air fort troublé. Madame, commença-t-il, il faut vous dire... il faut, interrompit-elle, non, milord il ne faut rien. Elle s' assit derrière émilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne ?

Qui perd ? Son mari se promena dans la chambre à grands pas. Milord et Miladi L auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l' espérance que l' orage s' appaiseroit de lui-même ; car il étoit échappé à leur soeur quelques petites vivacités pendant le dîner, quoiqu' à souper tout eût été fort tranquille. Le docteur Barlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa. Non, docteur, lui dit-elle ; j' ai mes propres cartes, avec lesquelles je veux jouer, et mon jeu n' est pas aisé. Mais, Lucie, vous confondriez les rôles, si je ne marquois le nom de chaque acteur.
Milord G. de la manière dont vous vous y prenez, je le crois bien, madame.
Miladi G. ne vous exposez pas, milord : nous sommes en compagnie. Ma soeur, je crois que vous avez spadille à gages.
Milord G. permettez, madame, que je vous dise un mot ou deux.

p86

Miladi G. toujours prête à l' obéissance, milord.
Elle se leva. Il voulut prendre sa main : elle la mit derrière elle.
Milord G. vous me refusez votre main, madame ?
Miladi G. elle m' est nécessaire.
Il s' éloigna d' elle, et, sans ajouter un mot, il sortit de la chambre.
Miladi G. (se tournant vers la compagnie d' un air gai et tranquille.) quelles étranges créatures que ces hommes !
Miladi L. Charlotte, vous m' étonnez.
Miladi G. j' en suis charmée, ma soeur.
Miladi L. mais, ma soeur, je n' y comprends rien.
Miladi G. nous autres femmes, nous aimons l' étonnant, l' incompréhensible.
Milord L. en vérité, madame, je ne crois pas la raison pour vous.
Miladi G. j' en suis charmée, milord.
Milord L. charmée ! De quoi ?
Miladi G. de ce que la raison est toujours pour ma soeur.
Milord L. réellement, madame, si j' étois à la place de Milord G la patience m' échapperoit.
Milord G. bonne leçon pour vous, Miladi

p87

L faites-en votre profit, et continuez d' être si raisonnable.
Miladi L. lorsque j' en userai comme vous, Charlotte...
Miladi G. j' entends, chère soeur, il n' est pas besoin d' achever. Chacun a sa méthode.
Miladi L. cela n' arriveroit point, si mon frère...
Miladi G. peut-être non.
Miladi L. en vérité, chère Charlotte, je crois que vous avez tort.
Miladi G. je le crois aussi.
Miladi L. pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas...
Miladi G. de réparer mes fautes ? Chaque chose a son tems.
émilie avoue qu' elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorsque la femme-de-chambre de Miladi G vint lui dire que milord souhaitoit de la voir. Ces hommes sont inexplicables, reprit-elle ; ils ne sont contens ni avec nous, ni sans nous. Mais je suis l' obéissance même. Tous mes sermens seront observés. Elle sortit.
Comme aucun des deux ne revint sur-le-champ, Milord et Miladi L qui entendirent arriver leur carrosse, en prirent occasion de se retirer ; et pour marquer leur mécontentement

à leur soeur, ils partirent sans avoir pris congé d' elle. M Barlet prit aussi le parti de monter à son appartement ; de sorte que Miladi G qui ne tarda point à descendre, fut extrêmement surprise, et même un peu piquée, de ne trouver qu' émilie. Milord arriva presqu' aussi-tôt par une autre porte.
Assurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de mari, vous mettez toute une compagnie en fuite.
Milord G. bon dieu ! Vous me jetez dans un étonnement, madame.
Miladi. à quoi reviennent ces exclamations, lorsque vous avez effrayé tout le monde ?
Milord. moi, madame ?
Miladi. vous, monsieur. Oui, vous. N' avez-vous pas pris le ton de maître dans mon cabinet ? L' amour de la paix ne m' a-t-il pas fait descendre ? Ne m' avez-vous pas suivie... avec des regards... fort jolis, je vous assure, pour un homme marié depuis deux jours ? Ensuite n' avez-vous pas voulu m' emmener ? N' auroit-on pas cru que c' étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite ? A-t-il manqué quelque chose à ma soumission ? Ne m' a-t-elle

pas attiré des *airs d' hommes* ? N' êtes-vous pas
sorti brusquement de la chambre ? Tous les assistans
peuvent rendre témoignage du calme avec lequel je
suis retournée

p89

vers eux, dans la crainte qu' ils ne s' affligeassent
trop pour moi, et qu' ils ne crussent notre querelle
fort grave. Enfin, lorsque votre chaleur s' est
appaisée, comme je le suppose, vous m' avez fait
appeler. Sans doute, ai-je pensé, qu' il est tout à fait
revenu à lui-même. Je me suis encore hâtée d' obéir...
Milord. et ne vous ai-je pas suppliée, madame...
Miladi. suppliée, monsieur ? Oui ; mais avec
des regards... l' homme que j' ai épousé, permettez
que je le dise, monsieur, avoit un visage tout
différent. Voyez, voyez, émilie ; le voilà parti
encore une fois.
En effet, milord est sorti dans un transport
d' impatience. Oh ! Ces hommes, ma chère ! S' écria-t-elle
en regardant émilie.
Je sais bien, m' a dit cette chère fille, ce que j' aurois
pu lui répondre ; mais on assure qu' il ne faut jamais
entrer dans les querelles conjugales.
La mésintelligence ne fit qu' augmenter jusqu' au
lendemain. émilie n' a pu me donner d' autres
informations ; mais lorsqu' elle achevoit son récit, on
m' a remis le billet suivant, de la part de Miladi G.
" Henriette, si vous avez pitié de moi, venez me voir
à l' instant. J' ai grand besoin de votre

p90

conseil. Je suis résolue de faire casser mon mariage.
Aussi ne veux-je souscrire que mon cher nom de
Charlotte Grandisson. "
je lui ai fait sur le champ la réponse suivante.
" je ne connois personne qui se nomme Charlotte
Grandisson. J' aime tendrement Miladi G mais je ne
suis capable de pitié que pour milord. Je ne vous
verrai pas. Je n' ai pas de conseil à vous donner, hors
celui de ne pas vous faire mal à propos un jeu de
votre bonheur. "
une demi-heure après, il m' est venu une seconde lettre.
" voilà donc ce que j' ai gagné par mon mariage ! Mon
frère absent, un mari intraitable, Milord et Miladi
L dans son parti, sans s' informer qui a tort ou
raison ; le grave docteur Barlet, dont le silence me

condamne ; émilie qui me laisse, en portant le doigt à l' oeil ; mon Henriette qui renonce à moi ! Et tous dès la première semaine ! Quel parti prendre ? La guerre paroît déclarée. Ne prendrez-vous donc pas la qualité de médiatrice ? Vous ne voulez pas, dites-vous ? Hé bien, j' y consens. Mais je veux exposer devant vous toute l' aventure.

p91

Ce fut hier au soir, avant la fin de la première semaine des noces, que Milord G prit la liberté de forcer ma retraite, sans avoir consulté mes intentions. Vous observerez en passant, qu' il lui étoit échappé quelques impertinences pendant le dîner ; mais j' avois passé là-dessus.
Quelle est cette hardiesse ? Lui dis-je. De grâce, monsieur, sortez. Pourquoi quittez-vous la compagnie ?
Je viens, ma très-chère vie, pour vous faire une prière. L' exorde, comme vous voyez, étoit assez civil, s' il y eût mêlé un peu moins de ses importuns transports ; mais il me jeta les bras autour du cou, en présence de Jenny, ma femme-de-chambre. Les folles caresses d' un mari sont capables de faire de dangereuses impressions sur ces filles. Ne trouvez-vous pas, Henriette, que c' est blesser ouvertement les bonnes moeurs.
Je refuse votre demande, et je ne veux pas même l' entendre. Comment avez-vous osé pénétrer ici ? Vous avez dû juger que je n' avois pas quitté ma soeur pour long-tems. Quoi donc ! La cérémonie est-elle déjà si ancienne, qu' elle autorise un manque de savoir vivre ?
De savoir vivre, madame ! Il parut vivement

p92

frappé de l' expression. Laissez-moi, repris-je, sans lui donner le tems de répondre. Sortez à ce moment.
Mes yeux ne durent pas être bien méchans dans ma colère, car il me déclara qu' il ne sortiroit point ; et jetant encore une fois ses bras autour de moi, il joignit sa face dure à la mienne. Jenny étoit toujours dans le cabinet.
à présent, Miss Byron, vous ne m' abandonnerez point dans un cas où la bienséance est intéressée. Non, j' en suis sûre. Prendre la défense de ces odieuses libertés dans un commencement de mariage, ce seroit faire connoître qu' elles ne vous déplairont point à

vous-même.
Vous pouvez donc vous imaginer que je lâchai la bride à mon indignation. Il disparut avec l' audace de murmurer, et de marquer de l' humeur. Le mot de *diable* sortit de sa bouche. Je demandai à Jenny si c' étoit à moi qu' il l' avoit adressé. Non assurément, me répondit-elle : et voyez, chère Henriette, le mauvais effet de l' exemple sur les filles de cette sorte ; elle eut la hardiesse de parler en faveur de la tendresse d' un mari. Cependant, en toute autre occasion, je lui vois faire la prude. Avant que ma colère fut appaisée, le hardi personnage ne fit pas difficulté de reparoître.

p93

C' est la pure vérité, Henriette. Comme vous ne faites rien de secret, me dit-il, je ne veux pas vous quitter.
En vérité, madame, vous me traitez mal. Mais si vous permettez que je vous revoie demain au matin.
Non, monsieur.
Seulement à déjeûner, ma chère ; et où ? Chez Miss Byron. C' est une complaisance que je vous demande.
Sa chère ! Dans le monde entier, je ne hais rien tant qu' un hypocrite. Je savois que son dessein étoit de me mener aujourd' hui en visite, pour faire parade de sa nouvelle propriété ; et je jugeai que, me voyant en colère, il vouloit tout à la fois me nommer une maison agréable, se faire un mérite auprès de vous, et se procurer la satisfaction d' avoir fait obéir sa femme, sans y employer l' air d' autorité.
C' est de ce misérable commencement que notre importante querelle a pris naissance. Ce qui me pique le plus, c' est l' artifice de l' homme, et le dessein manifeste qu' il a eu de vous mettre dans ses intérêts. Il ne manqua point, dans le cours de l' altercation, d' y joindre la menace d' en appeler à vous. Vouloir me perdre dans le coeur de ma plus chère amie ! Cette méchanceté est-elle pardonnable ? Vous

p94

croyez bien, ma chère Henriette, que si la proposition de vous voir n' étoit pas venue de lui, sur-tout après tant d' offenses accumulées, c' étoit la visite qui pouvoit me causer le plus de plaisir.
En vérité, monsieur... assurément, milord... je vous proteste, monsieur... avec un degré de hauteur assez modéré, furent les plus grands emportemens de ma

part ; suivis à la fin du mot rebelle, je n' en ferai rien.
De son côté, il répéta vingt fois, en différentes formes : sur mon honneur, madame, que je périsse, si... et paroissant hésiter : vous me traitez mal, madame... je n' ai pas mérité... et permettez que je vous déclare... j' insiste, madame, à vous demander cette complaisance.
Ce langage, Henriette, ne pouvoit plus être supporté. La soirée étoit fraîche ; mais je n' en pris pas moins mon éventail. Oh ! Oh ! Dis-je, quels termes ! Quels termes ! Quelles expressions ! Vous insistez, milord ? Je juge que je suis mariée : me tromperois-je ? Je pris alors ma montre : lundi soir, à dix heures et demie, le... quel jour sommes-nous du mois ? Je demande la permission à milord de marquer ce premier moment de l' exercice de son autorité.

p95

Chère Miladi G ! (c' est peut-être pour mettre le comble à l' insulte, qu' il me donna son nom) si j' étois capable de supporter ce traitement, je n' aurois pas toute la tendresse que j' ai pour vous.
Ainsi, monsieur, c' est par un excès d' amour que vous commencez à faire valoir tous les droits d' un mari.
Fort bien. J' ajoutai quelques plaisanteries assez piquantes sur les préparatifs que j' allois faire pour l' esclavage. J' aurois continué ; mais prenant un ton grave, que je trouvai rude, et même un peu méprisant (jugez, Henriette, s' il étoit possible de se modérer), il entreprit de me donner des leçons : un peu moins d' esprit, madame, et un peu plus de discrétion, vous siéroient peut-être aussi bien.
Le reproche étoit trop vrai pour être oublié ; vous en conviendrez, Henriette ; et de la part d' un homme qui n' a pas trop de l' un ni de l' autre... mais j' avois trop d' empire sur moi-même pour lui communiquer cette observation. Milord, c' est ce que je lui dis, je me repose sur votre jugement. Il sera toujours le contre-poids de mon esprit ; et quelque jour, avec l' assistance de votre amour dédaigneux, il m' apprendra la discrétion.
Dites, ma chère, n' étoit-ce pas lui faire un

p96

compliment très-flatteur ? Devoit-il le prendre

autrement, sur-tout avec le ton grave dont je le prononçois, et une fort belle révérence dont il fut accompagné ? Mais, soit remords de conscience ou mauvais naturel, et tous deux peut-être, il le prit pour une satyre offensante. Il se mordit les lèvres. Jenny, dit-il à ma femme-de-chambre, sortez. Jenny, dis-je de mon côté, demeurez. Jenny ne savoit à qui obéir. Réellement, Henriette, je commençai à craindre qu' il ne lui prit envie de me battre : pendant qu' il se berçoit dans ses airs majestueux, je gagnai la porte, et j' allai rejoindre l' assemblée. Comme les personnes mariées ne doivent point s' exposer devant leurs amis, parce que mille choses demeurent dans la mémoire d' autrui, lorsque l' honnête couple peut les avoir oubliées, je me déterminai à suivre les conseils de la prudence. Vous auriez été charmée de ma discrétion. J' en imposerai à mes amis, dis-je en moi-même ; je ferai croire à Milord et à Miladi L, au docteur, à émilie, que j' avois laissés les cartes en main, qu' il ne manque rien à notre bonheur : là-dessus je descends, dans la résolution de faire mes observations sur le jeu, avec la douceur d' un agneau ; mais je me vois suivie presqu' aussi-tôt,

p97

par mon indiscret, le visage en feu, et tous ses traits en action ; et quoique je l' eusse averti de ne pas s' exposer, je lui vois prendre des airs, dont l' effet, comme vous allez l' entendre, fut de chasser ma compagnie. Il sort par un autre effet des mêmes airs, et peu de momens après il me fait appeler. Qui n' auroit pas cru que c' étoit quelque mouvement de repentir ? D' autres femmes auroient joué la reine Vasti, et refusé de sortir, pour mortifier leur tyran. Mais moi, la soumission même, mes voeux si récens devant les yeux, j' obéis au premier mot. Cependant vous jugez bien que, malgré ma douceur naturelle, je ne pus retenir quelques petites récriminations. Il étoit trop en humeur de maître pour les écouter. *je vous dirai, madame. -je ne veux pas qu' on me dise, monsieur.* nous eûmes un petit dialogue de cette nature ; et lorsque j' eus quitté assez brusquement le passionné personnage, dans le dessein de rejoindre ma compagnie, que pensez-vous que j' aie trouvé ? La salle déserte. Tout mon monde étoit parti. émilie restoit seule : et c' est ainsi qu' on renvoya la pauvre Miladi L les larmes aux yeux peut-être de la tyrannie qu' elle avoit vu exercer sur une soeur trop facile.
Milord G n' ayant pas manqué de me

p98

suivre, jugez si, lorsque nous nous vîmes seuls, et maîtres du champ de bataille, nous ne demeurâmes pas comme deux fous vis-à-vis l' un de l' autre. Je lui fis mes plaintes avec toute la douceur que je pus mettre dans mes expressions. Il vouloit que toutes les discussions fussent remises à quelqu' autre jour. Mais, non. Après nous avoir exposés tous deux par ses airs violens, devant un si grand nombre de témoins, vous conviendrez, ma chère, vous que je connois pour une fille délicate, que sa proposition étoit impossible. Ainsi la décence m' obligeoit de tenir bon. Depuis ce moment notre mésintelligence éclate ; et grâces au ciel, elle est au point que, si nous nous rencontrons par hasard, nous fuyons volontairement chacun de notre côté. Nous avons déjà fait deux tables pour le déjeûner. Cependant je suis traitable ; mais il est arrogant. Je lui fais des révérences. Il affecte de ne pas me les rendre. C' est joindre l' incivilité à l' arrogance. Je me mets à mon clavessin. La mélodie le fait enrager. Il est pire que le roi Saül ; car Saül, dans son humeur sombre, prenoit plaisir aux instrumens de musique, dans les mains de celui même qu' il haïssoit.
Je souhaiterois que vous prissiez la peine de

p99

venir. Ce seroit un acheminement à la complaisance ; car, pervers comme il est, ç' eût été trop aussi que de l' accompagner chez vous. Il voudroit porter sa cause à votre tribunal ; mais je lui ai presque ôté ce dessein par mes railleries. J' ai pris le parti de vous écrire. Quelle réponse ai-je reçue ? Cruelle Henriette ! Refuser votre médiation dans un différend entre l' homme et la femme ! Mais je laisserai brûler le feu. Si la maison se sauve, et qu' elle en soit quitte pour un peu de flamme dans la cheminée, je saurai m' en consoler.
Adieu, méchante fille. Si vous ne connoissez point de femme qui se nomme Grandisson, fasse le ciel qu' avec les suppositions que j' entends pour la personne, je ne connoisse plus bientôt de Byron ! Ne suis-je pas terrible dans mes vengeances ? "
voyez, Lucie, avec quelle adresse cette chère capricieuse s' y prend, pour me mettre dans ses intérêts. Mais je vous assure que je ne me laisserai

pas gagner par ses flatteries.

p100

LETTRE 66

Miss Byron à Miss Selby.
mardi au soir.
J' arrive de saint-James-squarre. J' avois pris une chaise à porteurs. émilie est venue au-devant de moi. Elle s' est jetée à mon cou. Je me réjouis de vous voir, m' a-t-elle dit. En chemin, n' auriez-vous pas rencontré la maison ? Voyant que je ne comprenois rien à ce langage, c' est que depuis mon retour, a-t-elle repris, on l' a jetée, comme on dit, par la fenêtre. Ah, mademoiselle ! Tout est ici en confusion. L' une est si indifférente, l' autre si passionné ! Mais paix ! Je vois venir Miladi G.
Il faut, chère Lucie, que je revienne à la méthode du dialogue.
Miladi G. enfin, vous voilà donc, Henriette.
Vous m' aviez écrit que vous ne viendriez point.
Miss Byr. je l' avoue. Mais je n' ai pu me tenir à ma résolution. Ah ! Miladi, vous voulez ruiner votre bonheur.
Miladi. c' est ce que vous m' avez écrit. De grâce, ne me dites rien que vous m' ayez déjà dit. Je hais les répétitions, mon enfant.

p101

Miss Byr. il faut donc me taire.
Miladi. non point absolument. Vous pouvez me dire des choses nouvelles sur de vieux sujets. Mais silence ! L' homme vient. Elle a couru aussi-tôt à son clavessin. Est-ce l' air que vous demandez, Henriette ? Et pressant les touches, elle a joué un air d' accompagnement fort tendre.
Milord G. Miss Byron, je suis votre serviteur très-humble. Votre présence répand la joie dans mon coeur. Madame, (en se tournant vers sa femme) vous n' avez pas été assez long-tems avec Miss Byron pour commencer un air. Je ne sais quelles sont vos vues.
Miladi. charmante chose que l' harmonie ! Mais pauvre affligée que je suis, je n' en connois plus d' autre que celle de mon clavessin.

Milord. (levant les deux mains) l' harmonie, madame ! Dieu m' est témoin... mais je veux tout exposer devant Miss Byron.
Miladi. il n' est pas besoin, milord. Elle sait déjà tout ce qu' elle peut savoir ; à moins qu' il n' y manque les belles couleurs que votre impétueux esprit y peut ajouter. Auriez-vous ici ma longue lettre, Henriette ?
Milord. seroit-il possible, madame, que vous eussiez eu le coeur d' écrire...
Miladi. dites *le courage* , milord. Pourquoi

p102

ménager les termes ? Vous pouvez parler aussi librement devant Miss Byron, que vous l' avez fait avant qu' elle fût ici. Je pénètre le fond de votre pensée.
Milord. eh bien, *le courage* donc.
Miss Byr. fi, fi, milord. Fi, fi, madame. Quelle aigreur de part et d' autre ? Si je m' y connois un peu, vous avez badiné comme des enfans, jusqu' à ce que le jeu s' est tourné en querelle.
Milord. si vous savez la vérité, Miss Byron, et si vous me trouvez blâmable...
Miss Byr. je ne blâme que votre chaleur, milord, vous voyez que miladi est de sang-froid ; elle ne s' emporte point. Elle ne paroît désirer que votre amitié.
Milord. maudit sang-froid ! Tandis que j' ai le désespoir dans le coeur.
Miladi. excellent langage de tragédie ! Mais, Henriette, vous vous trompez. Ce n' est pas de la chaleur seulement. Milord est un emporté. Si humble avant le mariage ! N' a-t-il pas connu mon caractère ? Il l' a souffert lorsqu' il ne me devoit rien ; et maintenant qu' il m' a les plus grandes obligations... Henriette ! Henriette, croyez-moi, ne vous mariez jamais.
Miss Byr. chère miladi ! Votre coeur vous condamne. Je suis sûre que le tort est de votre côté.

p103

Milord. mille grâces, mademoiselle : je veux que vous soyez informée de tout, jusqu' à l' origine.
Miladi. jusqu' à l' origine ! Miss Byron la sait déjà : c' est moi qui vous l' apprends, milord. Mais ce qui s' est passé depuis deux heures, elle l' ignore.

Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu' il vous plaira... c' est à peu-près l' heure où nous étions d' assez bonne intelligence, il y a huit jours, à l' église de saint Georges.
Milord. je vous rappelle, madame, à ce que vous y avez promis.
Miladi. je pourrois être ici votre écho, milord, si je n' étois résolue de me modérer, comme vous ne sauriez désavouer que je l' ai fait jusqu' à présent.
Milord. vous n' auriez pas cet empire sur vous, madame, s' il n' étoit fondé sur le mépris que vous faites de moi.
Miladi. fausse imagination milord, dont vous connoissez la fausseté vous-même, sans quoi votre propre orgueil ne vous permettroit pas d' en faire l' aveu.
Milord. Miss Byron, permettez...
Miladi. est-il possible qu' on prenne plaisir à s' exposer volontairement ? Si vous aviez suivi mon conseil, lorsque vous descendîtes hier après moi... milord, vous dis-je aussi tranquillement

qu' aujourd' hui, ne vous exposez point. Mais l' avis fut inutile.
Milord. Miss Byron, vous voyez... mais je ne suis venu ici que pour vous faire ma révérence. (il m' en a fait une, et sur le champ il vouloit sortir. Je l' ai retenu par la manche.) milord, vous ne nous quitterez point. Vous, miladi, si votre coeur ne vous fait aucun reproche, parlez. Je vous défie de dire non. (elle est demeurée en silence.)
Miss Byr. avouez donc votre faute. Promettez d' être moins vive. Faites vos excuses...
Miladi. ciel, des excuses !
Miss Byr. et milord vous en fera aussi de vous avoir mal entendue, de s' être piqué trop facilement.
Milord. trop facilement, mademoiselle ?
Miss Byr. quel est l' homme généreux qui ne verra point avec complaisance les saillies d' une jeune femme vive et gaie, lorsque tout l' assure qu' il n' est question que d' un badinage innocent, sans aucun mélange de mauvaises intentions ou d' humeur ? N' est-ce pas de son propre choix qu' elle est à vous ? Ne vous a-t-elle pas préféré à tout autre ? Sa raillerie n' épargne personne ; elle ne peut se vaincre là-dessus. Je suis fort éloignée de l' approuver ; vous me permettrez cette franchise, miladi. Votre frère ne vous est

p105

point échappé. Je me souviens de l' en avoir vu mortifié. Mais ensuite, milord, observant que c' étoit son caractère naturel, une gaieté de tempérament qu' elle exerce sur ceux qu' elle aime le mieux, il lui pardonna ; il se fit un plaisir de la railler à son tour ; et cette petite guerre, soutenue de part et d' autre avec beaucoup d' esprit et d' agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l' aimez, milord ? ...
Milord. jamais on n' eut plus d' amour pour une femme. Comptez, Miss Byron, que je ne suis pas un homme de mauvais naturel.
Miladi. mais capricieux, emporté, milord. Qui s' y seroit attendu ?
Milord. en vérité, chère Miss Byron, jamais femme n' entendit mieux l' art d' aggraver l' offense. D' où peut venir cette obstination, si ce n' est du mépris qu' elle a pour moi ?
Miladi. chansons ! Vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais si vous le pensez sérieusement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remédier au mal, en vous emportant, en faisant mille grimaces, et poussant la passion jusqu' à sembler prêt d' écumer par la bouche ? Je lui ai dit, Miss Byron (le voilà ; qu' il le nie, s' il en a le front), que l' homme auquel j' ai fait mes voeux, avoit un autre visage. Tout autre n' auroit-il pas pris ce reproche pour un compliment

p106

à sa figure naturelle, et n' auroit-il pas jeté à l' instant le vilain masque de la passion, pour ne montrer que sa physionomie ordinaire ?
Milord. vous voyez, Miss Byron, vous voyez l' air de raillerie qu' elle affecte, au moment même où nous sommes.
Miladi. vous voyez, Miss Byron, s' il y eût jamais rien de si capricieux. Mais savez-vous quelle femme il falloit à milord ? Une femme hautaine, qui pût lui rendre colère pour colère. La douceur est mon crime. On ne peut me mettre de mauvaise humeur. Il me semble que jusqu' à présent on n' avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.
Milord. juste ciel ! De la douceur ! Juste ciel !
Miladi. soyez juste, Henriette ; il est question de prononcer qui a tort. Milord G me présente un visage que je ne lui ai jamais vu avant la cérémonie. Il m' a trompée par conséquent. Je lui montre le visage que j' ai toujours eu, et je le traite à

peu-près comme j' ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu' il est le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu' il se donne ? Des airs qu' il n' auroit pas eu la hardiesse de prendre il y a huit jours. Parlez, Henriette ; de quel côté est le tort, entre milord et moi ?

p107

Milord. vous voyez, Miss Byron. Quel moyen d' entrer en raisonnement avec une femme qui ramène tout à la plaisanterie ?
Miss Byr. hé bien, milord, faites comme elle. Ce qui n' admet point de raisonnement, vaut-il la peine de s' en fâcher ?
Milord. Miss Byron est votre amie, madame ; je lui abandonne la décision.
Miladi. vous feriez mieux de me l' abandonner à moi-même.
Miss Byr. dites oui, milord.
Milord. eh bien, madame ! Quel est donc votre décret ?
Miladi. j' aimerois mieux que Miss Byron prononçât. Je ne voudrois pas que mon décret fût contesté lorsqu' il sera sorti de ma bouche.
Miss Byr. si vous l' exigez, voici ma décision. Vous, miladi, vous reconnoîtrez que la faute vient de vous. Milord ne s' en souviendra que pour éloigner à jamais ses fausses imaginations, et pour promettre qu' à l' avenir il saura mettre de la distinction entre ce qui vient de bon ou de mauvais naturel ; qu' il se prêtera de bonne grâce à vos plaisanteries, et qu' il ne s' en offensera jamais, parce que, tout excessives qu' elles sont quelquefois, elles ne changent rien au fond d' un admirable caractère. Qu' en dites-vous, milord ?

p108

Milord. croyez-vous qu' elle consente à ce que vous proposez ?
Miladi. odieuse question ! Je vous laisse ensemble. Apprenez que de ma vie je n' ai commis de faute. Ne suis-je pas une femme ? Si milord veut demander pardon de toutes ses minauderies... elle s' est arrêtée ; mais toujours en mouvement pour sortir. Je l' ai retenue.
Miss Byr. c' est ce que milord ne fera point. Vous avez déjà poussé le badinage à l' excès. Milord

conservera sa dignité, pour l' honneur même de sa femme. Il ne consentira pas non plus à vous voir sortir.
Il a pris une de ses mains, qu' il a pressée de ses lèvres. Au nom du ciel, madame, soyons heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je suis coupable de quelque chose, n' en attribuez la faute qu' à ma tendresse. Je ne puis supporter votre mépris, et jamais je ne le mériterai.
Miladi. pourquoi ne m' avez-vous pas tenu le même langage, il y a quelques heures ? Pourquoi vous être exposé, malgré mes instances ?
Je l' ai prise un peu à l' écart. Soyez généreuse, Charlotte. Que votre mari ne soit pas le seul pour qui vous manquiez de générosité.
Miladi. bon ! Notre querelle n' a pas eu la

p109

moitié de sa durée. Si nous faisons la paix devant vous, elle se fera de mauvaise grâce. Une des plus insipides choses du monde, est une querelle qui n' est pas poussée avec un peu de vigueur. Il est certain que nous la renouvellerons.
Miss Byr. prenez pour vous-même le conseil que vous donniez à milord ; ne vous exposez point, et recevez-en un autre : c' est qu' une femme s' expose infailliblement lorsqu' elle expose son mari. Je ressens déjà un peu de confusion pour vous. Vous n' êtes point cette Charlotte que j' ai connue. Voyons si vous attachez quelque prix à l' opinion que j' ai de vous, et si vous êtes capable de reconnoître une erreur de bonne grâce.
Miladi. je suis une femme douce, humble et docile. Elle s' est tournée vers moi ; elle m' a fait une révérence plaisante, en tenant ses deux mains devant elle : c' est un essai, m' a-t-elle dit ; en êtes-vous contente ? Ensuite marchant vers son mari, qui promenoit ses regards vers la fenêtre, et qui s' est avancé au-devant d' elle en la voyant approcher ; milord, a-t-elle commencé, avec une révérence, Miss Byron vient de m' apprendre une partie de mon devoir que je ne savois pas. Elle se propose d' être quelque jour un modèle d' obéissance. Il auroit été fort heureux

p110

pour vous que j' eusse eu son exemple. Elle me fait

entendre qu' à présent que je suis mariée, je dois être grave, sage, et sur-tout extrêmement soumise ; qu' un sourire me convient à peine ; que je dois être réservée, sérieuse, et respecter mon mari. Si vous croyez, monsieur, que cette conduite soit le devoir d' une femme mariée ; et si vous l' attendez de moi, ayez la bonté, lorsque vous m' y verrez manquer, de m' en avertir par quelque grimace. à l' avenir, si je me sens disposée à pousser le badinage un peu trop loin, je n' oublierai pas de vous en demander auparavant la permission. Et faisant une nouvelle révérence, les bras croisés devant elle, reste-t-il quelque chose à faire de plus ?
Il l' a prise dans ses bras ; il l' a serrée tendrement : cher objet de toutes mes affections, au milieu même de vos plus injustes caprices, voilà, voilà ce qui reste à faire ; je ne vous demande que la moitié de l' amour que j' ai pour vous, et je suis le plus heureux des hommes.
Milord, ai-je interrompu, vous gâtez tout par cet empressement, après le discours qu' elle vous a tenu. Si c' est là tout l' avantage que vous tirez d' une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. ô madame ! Vous en êtes quitte trop aisément, si vous n' êtes pas généreuse. Elle a levé la main vers moi avec un air

de menace ; et se tournant vers son mari, croyez-moi, milord, joignons-nous ensemble contre cette étrangère, qui ose se mêler de nos tracasseries domestiques. Henriette, Henriette, a-t-elle ajouté, je ne vous pardonnerai jamais votre dernière leçon.
C' est ainsi, ma chère Lucie, que s' est terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c' est que dans la conclusion il n' y ait point eu assez de dignité de la part de milord. La joie de son coeur éclatoit si vivement sur ses lèvres, que l' impertinente Charlotte a laissé voir de tems en tems, par différentes marques, qu' elle s' applaudissoit d' être nécessaire à son bonheur. Mais, Lucie, ne l' en estimez pas moins ; car elle a mille charmantes qualités.
Ils m' ont engagée à passer le reste du jour avec eux. émilie s' est réjouie de leur réconciliation. Son coeur se faisoit voir dans les témoignages de sa joie. Si je pouvois l' aimer plus que je ne fais, elle m' en donneroit de nouvelles raisons chaque fois que je la vois.
N B. Les lettres suivantes contiennent le récit des adieux de Miss Byron à tous ses amis de Londres,

avec de longues réflexions sur leurs caractères.
Elle fixe le jour de son départ et de sa route.
Milord L Milord G et leurs femmes,

p112

doivent l' accompagner pendant une partie du chemin.
Elle a pris congé des dames italiennes, qui se
proposent d' aller promener leurs chagrins dans les
provinces d' Angleterre. Deux longues lettres ; l' une
du chevalier Meredith à Miss Byron, l' autre d' elle,
en réponse, apprennent à Miss Selby que M Fouler,
toujours éperduement amoureux, mais sans espérance,
a renoncé au mariage ; que l' oncle et le neveu, dans
un transport d' affection et d' estime pour Miss
Byron, pensent à se défaire en sa faveur d' une
partie considérable de leur bien, pour justifier la
qualité de père qu' elle a donnée à l' oncle, et celle
de frère qu' elle veut donner au neveu : mais dans sa
réponse au vieux chevalier, elle emploie de fort
bonnes raisons pour lui ôter cette pensée. Bien
entendu qu' en partant de Londres, elle promet
d' entretenir un commerce de lettres avec ses meilleurs
amis, sur-tout avec Miladi G. Ensuite la scène
changeant par son départ effectif, elle écrit du
château de Selby. Sa première lettre contient un
long détail de sa route, depuis qu' elle a quitté ses
conducteurs à Dunstable, où son oncle, sa tante et
sa cousine Selby étoient venus au-devant d' elle. Elle
a rencontré tous ses anciens amans, c' est-à-dire,
les *Greville* , les *Fenvick* , les *Orme* .
Ils n' ont pas manqué de se trouver sur son chemin,
pour

p113

lui renouveler leurs adorations. Elle peint l' état
où elle a retrouvé sa famille, et tout ce qu' elle
croit capable de plaire aux amis qu' elle a quittés.
Leurs réponses roulent sur ce qui se passe, dans son
absence, à Londres et parmi eux. Celles de miladi
sont d' une longueur étonnante, et font admirer la
féconde habileté de l' auteur à présenter les mêmes
caractères sous mille faces différentes. Enfin, une
lettre de Miladi G en date du 6 mai, donne à Miss
Byron les premières nouvelles qu' on ait reçues de
Sir Charles Grandisson depuis son départ.

LETTRE 67

Miladi G à Miss Byron.
Londres, samedi, 6 mai.
Aujourd' hui, ma chère, tous les autres sujets vont disparoître. Nous avons reçu des informations qui ne sont pas de la main de mon frère, mais qui nous donnent de ses nouvelles. Un ami de M Lowther est venu ici avec une lettre de ce chirurgien, par laquelle nous apprenons que Sir Charles est actuellement à Paris. M Belcher, qui étoit avec nous lorsque l' ami de M Lowther est arrivé, l' a prié de nous

p114

laisser sa lettre, parce qu' elle contient une aventure fort extraordinaire, dont nous avons pensé aussi-tôt à vous communiquer le récit. Premièrement ayez le coeur tranquille sur le chevalier Hargrave Pollexfen, qui est à la vérité de retour à Londres, mais en fort mauvais état. La frayeur l' a ramené en Angleterre, d' où il ne pense plus à sortir. Vraisemblablement il doit son existence à mon frère. M Belcher, pour se procurer des éclaircissemens plus certains, a pris la peine d' aller chez lui, et de parler au valet même qui étoit présent à l' action. Des circonstances qu' il a recueillies, et de la relation de M Lowther, il a fait une lettre pour le docteur Barlet, qu' il nous a communiquée ; et je lui ai demandé la permission d' en prendre un extrait pour vous.
Le mercredi 30 avril, dans le cours de l' après-midi, mon frère ayant M Lowther avec lui dans sa chaise de poste, et s' approchant de Paris, dont il n' étoit plus qu' à deux ou trois milles, un homme à cheval s' avança vers sa chaise, avec toutes les marques d' une vive frayeur, et le pria d' entendre un affreux récit. Mon frère fit arrêter le postillon. L' inconnu leur dit que son maître, qui étoit un gentilhomme anglois, avec un de ses amis, de la même nation, venoit d' être attaqué par sept hommes à cheval, et

p115

forcé de quitter le grand chemin dans sa chaise de poste ; que les cavaliers étant en si grand nombre, il y avoit toute apparence que leur dessein étoit de l' assassiner : et montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c' étoit derrière ce lieu

qu' ils exécutoient apparemment leur sanglante entreprise. Il s' étoit adressé à quelques autres passans, qui n' avoient pas été fort touchés de sa peine, et qui n' avoient fait que hâter leur marche. Mon frère lui demanda le nom de son maître, et ne fut pas peu surpris en apprenant que c' étoit le chevalier Pollexfen, accompagné de M Merceda. Le chemin de Saint-Denis à Paris est planté d' arbres des deux côtés ; mais la campagne étant découverte, il n' y avoit que la hauteur qui pût empêcher, à une grande distance, d' appercevoir une chaise et tant d' hommes à cheval. Le grand chemin est bordé aussi d' un fossé ; mais avec des routes par intervalles, pour le passage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au postillon de prendre par une des ouvertures, en disant qu' il ne se pardonneroit pas d' avoir laissé périr Sir Hargrave et son ami sans avoir fait ses efforts pour les sauver.
Il avoit trois de ses gens avec lui, sans compter le valet de M Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier ; et montant sur son cheval, il

pria M Lowther de demeurer tranquille dans la chaise, tandis qu' avec ses trois hommes il s' avança au grand galop vers la hauteur. Bientôt ses oreilles furent frappées de cris lamentables, et lorsqu' il eut découvert les cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, et qui paroissoient tenir sous eux les deux anglois, criant tous deux, se débattant, et demandant grâce au nom du ciel. Comme il avoit devancé ses gens d' assez loin, il éleva la voix en approchant, pour interrompre au moins cette cruelle scène ; et dans sa course, il paroissoit aller droit au secours des deux malheureux. Alors deux des quatre cavaliers quittèrent leur proie, pour remonter à cheval ; et se joignant aux trois autres, ils s' avancèrent vers Sir Charles, comme résolus de soutenir leur violence, pendant que les deux qui restoient à pied, continuèrent de maltraiter sans pitié les objets de leur furie avec les manches de leurs fouets, dont chaque coup leur arrachoit d' affreux hurlemens. Les agresseurs ne paroissant point disposés à finir, et le tems ne leur ayant pas manqué pour exécuter leur dessein, s' il avoit été question de vol ou de meurtre, Sir Charles conclut qu' il s' agissoit de quelque vengeance particulière. Il se confirma dans cette opinion, lorsque les cinq cavaliers, qui avoient tiré leurs

p117

pistolets en le voyant approcher avec le sien, lui demandèrent un moment d' explication, après l' avoir averti néanmoins de ne pas s' attirer une mort certaine, s' il s' échappoit à la moindre témérité. Sa réponse fut de les exhorter à faire donc suspendre les violences ; et remettant son pistolet dans sa fonte, il promit ce qu' on lui demandoit. Ses gens arrivèrent au même instant. Il leur cria de ne rien entreprendre sans ses ordres. Ensuite, descendant de son cheval, dont il leur laissa les rênes, il s' avança, l' épée à la main, vers les deux hommes qui n' avoient cessé d' exercer cruellement leurs fouets. à son approche ils firent quelques pas vers lui, en tirant aussi leurs épées. Les cinq cavaliers s' avancèrent en même tems, et l' un d' eux leur dit : c' est assez, messieurs. Il faut apprendre à ce brave inconnu la cause d' une aventure qui doit lui causer quelqu' étonnement : et se tournant vers Sir Charles : nous ne sommes, monsieur, ni des assassins, ni des voleurs, mais les deux hommes qui paroissent exciter votre pitié, sont des infâmes. Quelque soit leur crime, répliqua Sir Charles, nous sommes dans un pays qui ne manque point de magistrats pour le maintien de la justice. Aussi-tôt il aida successivement les deux malheureux à se relever. Ils avoient tous deux la tête ensanglantée, et le corps si brisé qu' ils ne purent

p118

étendre les bras jusqu' à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d' eux. Sir Charles leur rendit ce service. Pendant ce tems-là, un des deux cavaliers qui étoient à pied, s' impatientant du délai, cria furieusement qu' il n' étoit pas satisfait de sa vengeance, et se seroit précipité sur les coupables, s' il n' eût été retenu par ses compagnons. Sir Charles demanda aux deux anglois s' ils étoient injustement maltraités. Non, répondit un des assaillans ; ils savent au fond de leur coeur qu' ils sont deux infâmes. En effet, soit remords ou terreur, ils ne répondirent que par des gémissemens ; et ni l' un ni l' autre ne pouvoit se soutenir sur ses pieds. M Lowther, que l' honneur avoit fait marcher sur les traces de Sir Charles, arriva le pistolet à la main, et descendit aussi-tôt, à sa prière, pour examiner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des assaillans voulut s' y opposer : mais Sir Charles arrêta son cheval par la bride ; et

se tournant vers les autres : messieurs, leur dit-il d' un ton ferme, ces deux étrangers sont des anglois de distinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, et que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n' ayez eu quelque raison pour les traiter si mal. M' accorderez-vous un mot d' explication ?

p119

Les infâmes, répondit un des cavaliers, nous connoissent tous, et rendront justice à nos ressentimens. Ils n' ont pas reçu la moitié du châtiment qu' ils méritent. Vous, monsieur, continua-t-il, qui paroissez homme d' honneur et de raison, apprenez que nous n' en avons pas moins, et que ces deux motifs sont ici les nôtres. Nous n' en voulons point à la vie de ces deux misérables ; mais nous avons voulu leur donner une leçon dont ils puissent se souvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d' honneur ; et craignant la vengeance de ses amis, ils ont pris la fuite avec beaucoup de précautions, pour dérober la connoissance de leur route. Ils avoient feint de vouloir prendre celle d' Anvers. Depuis deux jours nous les suivons à la trace. Vous voyez le mari, un frère et leurs meilleurs amis, transportés d' indignation et de fureur.
Il paroît, ma chère, que les deux coupables avoient fait partir en effet quelques-uns de leurs gens pour Anvers, que c' étoit par cette raison qu' ils n' en n' avoient qu' un à leur suite. Le cavalier ajouta, qu' il y avoit un troisième anglois dans le complot ; qu' il étoit sorti d' Abbeville, scène de leur infamie, dans une voiture différente ; mais qu' il avoit été suivi de près, et qu' il lui seroit difficile d' échapper. C' est apparemment M Bagenhall. Sir Hargrave n' ayant vu d' abord

p120

que trois de ses adversaires, avoit entrepris de faire quelque résistance ; mais lorsque les quatre autres avoient paru, le courage lui avoit manqué en les reconnoissant. Il s' étoit laissé conduire dans un lieu commode à leur dessein. Son valet, qui étoit à cheval, et qu' ils avoient négligé, après l' avoir désarmé, s' étoit dérobé pendant l' exécution, dans

l' espérance de lui procurer du secours.
Sir Charles répondit que le plus juste ressentiment n' autorisoit personne à se faire justice de ses propres mains. On lui répliqua que si les coupables se croyoient en droit de se plaindre, ils savoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l' intervalle, M Lowther, qui avoit eu le tems de visiter leurs plaies, assura qu' elles n' étoient pas mortelles ; mais jugeant qu' ils avoient besoin d' une prompte assistance, il proposa de les faire remonter dans leur chaise. Les sept cavaliers, qui s' étoient retirés à quelque distance, pour tenir conseil, retournèrent vers Sir Charles avant que la chaise se fût approchée. Il craignit quelque retour de haine ; et remontant à cheval, se mit à la tête de ses gens, avec cette présence d' esprit qui relève toujours son caractère. Il marcha au-devant de ceux qui venoient à lui. Est-ce en amis, messieurs, leur dit-il, ou dans d' autres vues, que vous revenez à moi ? Un d' eux répondit : notre inimitié n' est dûe qu' à

ces deux infâmes. Je répète que nous n' en voulons point à leur vie, qu' ils savent qui nous sommes, et qu' ils doivent se connoître eux-mêmes pour les plus méprisables des humains. Ils n' ont pas reçu le châtiment qu' ils méritent. Mais qu' ils reconnoissent leur bassesse à deux genoux, et qu' ils demandent pardon dans cette posture à l' honnête homme dont ils ont insulté la femme. C' est une satisfaction que nous exigeons pour lui, avec la promesse de n' approcher de leur vie à plus de deux lieues de sa demeure.
Je crois, chère Henriette, que nos deux héros n' avoient pas besoin d' être pressés, pour signer cette promesse.
Sir Charles, se tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur : messieurs, si vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grâce ; mais si vous êtes innocens, ma vie, celle de mon ami et de mes domestiques, seront employées sans ménagement pour sauver mes compatriotes d' une injuste oppression.
Les misérables se mirent à genoux ; et les sept cavaliers, après avoir salué fort civilement Sir Charles, retournèrent droit à la grande route.
Il ne restoit qu' à mettre Sir Hargrave et M Merceda dans leur chaise. Ce ne fut pas sans difficulté qu' on leur rendit ce service, au milieu des plaintes que chaque mouvement leur arrachoit,

et des humbles remercîmens qu' ils ne se lassoient pas de faire à leur bienfaicteur. Il continua de leur servir d' escorte jusqu' à l' entrée de Paris. Le lendemain, ayant eu l' attention de passer chez eux, il les trouva tous deux au lit, si brisés de coups, qu' ils ne pouvoient se remuer. M Merceda étoit le plus maltraité ; ce qui fait juger qu' il étoit le plus coupable. Il est demeuré à Paris entre les mains des chirurgiens, tandis que Sir Hargrave a recueilli toutes ses forces pour se faire transporter en litière à Calais, avec beaucoup de fidélité, sans doute, à ne pas trop approcher d' Abbeville. Il est à Londres depuis deux jours.

M Lowther ajoute que Sir Charles, occupé, sans relâche, des affaires qui regardent la succession de M Danby, l' a prié de nous donner ces informations ; et que, dans l' impatience de continuer son voyage, il remet à nous écrire lorsqu' il aura passé les Alpes.

N B. On ne doutera point que dans l' intervalle les deux dames n' aient continué leur commerce de lettres. La suppression qu' on en fait, n' est à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails domestiques. Il est tems de présenter Sir Charles en Italie.

LETTRE 68

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.

à Boulogne, 21 mai.

Vous avez dû juger, mon cher et respectable ami, qu' il me seroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette ville. L' exécution testamentaire m' a donné à Paris plus d' occupations que je ne m' y étois attendu. Enfin le succès a rempli toutes mes espérances. M Lowther doit vous avoir informé des premiers événemens de notre voyage, et d' une aventure fort extraordinaire qui nous est arrivée presqu' aux portes de Paris.

Le retardement de la belle saison nous a fait trouver quelque difficulté à passer le mont Cenis ; et dans un si mauvais tems, je n' ai pas été surpris de trouver le sommet de cette montagne moins agréable qu' il ne l' est ordinairement au commencement de l' été. Vous vous souvenez que l' évêque de Nocera m' avoit

offert de venir au-devant de moi jusqu' au pied des Alpes : mais lui ayant écrit de Lyon que j' espérois de le voir à Parme, je l' ai trouvé dans cette ville, chez m le comte de Belvedère, où il étoit arrivé la

p124

veille, avec le p Marescotti. Ils ont marqué tous trois une extrême satisfaction de me voir ; et lorsque je leur ai présenté M Lowther, avec les éloges dûs à son habileté, en leur apprenant aussi que j' avois consulté les plus habiles médecins de ma nation, sur la maladie de leur Clémentine, ils m' ont comblé de bénédictions, jusqu' à m' ôter le tems de leur demander des nouvelles d' une si chère famille. Disgrâce ! Affliction ! M' a dit seulement l' évêque, avec un regard si triste qu' il m' a pénétré de compassion. Il a voulu qu' avant son récit, on commençât par m' offrir quelques rafraîchissemens. à la fin, pressé par mes instances, il m' a dit : Jéronimo, le pauvre Jéronimo est vivant ; c' est tout ce que j' ai d' heureux à vous apprendre. Votre présence lui sera plus salutaire que tous les remèdes. Clémentine est en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle est d' une extrême foiblesse, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans sa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chère soeur ! Que n' a-t-elle pas souffert de la cruauté de sa cousine, aussi bien que de sa maladie ? Le général l' a toujours traitée avec amitié. Il est marié, depuis votre départ, à une dame dont le mérite, la fortune et la naissance ne nous laissent rien à désirer. Il ne s' oppose point au désir qu' il nous

p125

a vu de faire encore une tentative. Sa femme a souhaité d' accompagner ma soeur ; et ne pouvant vivre sans elle, il a pris le parti de faire aussi le voyage. S' il avoit pris conseil de moi, il seroit demeuré à Naples. Cependant j' espère que vous le trouverez aussi disposé que nous à la reconnoissance pour votre visite, et pour toutes les peines où vous n' avez pas fait difficulté de vous engager.
à l' égard de ma soeur, a-t-il continué, sa santé n' a souffert aucune diminution ; mais il nous reste peu d' espérance que son esprit se rétablisse jamais. Elle garde un silence obstiné. Elle ne répond pas même aux

questions qu' on lui fait. Camille est avec elle. C' est la seule personne qu' elle paroisse écouter. On lui a dit que le général est marié. Cette nouvelle n' a fait aucune impression sur elle, non plus que les caresses de sa belle-soeur, qui s' efforce d' obtenir son amitié. Nous espérons qu' à son retour, mon père et ma mère auront plus de pouvoir sur son esprit. Dans ses plus fâcheux accès, elle n' a jamais oublié ce qu' elle doit à l' un et à l' autre. Camille croit lui voir quelquefois de l' attention lorsqu' on lui parle de vous ; mais cette situation dure peu. Tout d' un coup elle tressaillit avec une apparence de terreur ; elle regarde autour d' elle, elle met le doigt sur ses lèvres, comme si sa

p126

crainte étoit que sa cousine ne sache qu' on a prononcé votre nom devant elle.
Le prélat et le p Marescotti, regrettent également que l' entrevue qu' elle désiroit lui ait été refusée. Ils sont persuadés tous deux que cette complaisance, et celle de l' abandonner aux soins maternels de Madame Bemont, étoit la seule voie dont on pût espérer quelque succès. Mais à présent, dit l' évêque... il n' a point achevé. Un soupir a déclaré le reste.
Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement, et nous nous mîmes en chemin l' après-midi. Le comte de Belvedère trouva l' occasion de m' apprendre que sa passion n' est pas ralentie pour Clémentine, et que, malgré sa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de mariage à la famille. Comme il n' est pas question d' un mal héréditaire, il se promet tout de la patience et des remèdes. En nous quittant, après nous avoir accompagnés pendant une partie du chemin : souvenez-vous, chevalier, me dit-il, que Clémentine est le centre de mes espérances. Il m' est impossible d' y renoncer. Je n' aurai point d' autre femme. Le silence fut ma seule réponse. J' admirai la force de son attachement, et je le plaignis beaucoup. Il me promit d' autres explications à Boulogne.
Nous y arrivâmes le 15. J' y repris mon ancien

p127

logement. Pendant la route, Jéronimo avoit été le principal sujet de notre entretien. L' évêque et le père n' eurent pas besoin d' entendre long-tems M

Lowther, pour prendre une haute opinion de son habileté ; et dans la satisfaction qu' ils en ressentirent, ils l' assurerent qu' indépendamment du succès, son voyage seroit pour lui la plus avantageuse affaire qu' il eût jamais entreprise. Il répondit qu' étant au-dessus du besoin, l' intérêt avoit eu peu de part à ses vues, et qu' il étoit parfaitement satisfait des conditions que je lui avois déjà fait accepter.
Jugez, cher docteur, avec quelle émotion je revis le palais della Porretta, quoique Clémentine n' y fut point encore. Je me hâtai de passer dans l' appartement de mon cher Jéronimo, qui étoit instruit de mon arrivée. En me voyant paroître : j' embrasserai donc encore une fois, s' écria-t-il, l' homme que j' aime, mon cher, mon généreux Grandisson ! Ah ! C' est aujourd' hui que j' ai assez vécu. Il pencha la tête sur son oreiller, pour me considérer d' un air attendri. Je voyois éclater sur son visage le plaisir au milieu de la douleur.
L' évêque, qui n' avoit pu être témoin de cette tendre scène, parut alors, et me dit que le marquis et la marquise étoient fort impatiens de me voir. Il me conduisit lui-même. L' accueil

du marquis fut civil ; mais celui de la marquise ne peut être comparé qu' à celui d' une mère qui revoit un fils après une longue absence. Aussi me dit-elle qu' elle m' avoit toujours regardé comme un quatrième fils ; et qu' à présent qu' elle venoit d' apprendre que je m' étois fait accompagner d' un habile chirurgien, et que j' apportois les avis des plus grands médecins d' Angleterre, elle reconnoissoit que les obligations de sa famille ne pouvoient jamais être acquittées.
J' avois M Lowther avec moi. Sur le champ, on fit appeler les chirurgiens qui traitoient le seigneur Jéronimo. Ils ne firent pas difficulté d' expliquer leur méthode et leurs opérations. M Lowther prit le ton d' un homme éclairé qui respecte les lumières d' autrui ; et la jalousie, naturelle pour les étrangers, n' empêcha point que son mérite ne fut reconnu. Jéronimo, dans une confiance aveugle pour tout ce qui vient de moi, a souhaité qu' il prit une chambre près de la sienne. Depuis ce moment, M Lowther, qui n' a pas cessé de l' observer, m' assure qu' il se rendra digne de sa confiance et de la mienne. Quel bonheur pour moi, cher ami, si je devenois utile à la guérison du frere et de la soeur, tous deux si cher l' un à l' autre, qu' on doute si leur mutuelle tendresse n' a pas beaucoup de part à la

p129

durée de leur maladie ! Mais que de présomption dans une si flatteuse espérance !
à présent, l' impatience commune est de voir arriver Clémentine. Elle est à Nocera. Le général et sa femme sont avec elle. Ce fier comte ne peut soutenir l' idée de mon retour, ni penser avec modération qu' on me croie si nécessaire au rétablissement de sa soeur. C' est ce que la marquise m' a fait entendre dans une conversation que je viens d' avoir avec elle. Elle m' a conjuré de me modérer, si quelque excès de sensibilité pour l' honneur de la famille, emportoit son fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n' ai pas été peu surpris de lui entendre dire qu' elle commençoit à craindre que cette chère fille, dont elle avoit eu si long-tems une si haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la supposition même qu' elle eût le bonheur de se rétablir. Un compliment de cette nature n' a pu manquer de me causer beaucoup d' embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intéressé, et capable de faire juger que je comptois trop sur une récompense que le général croit encore au-dessus de moi ? Je me contentai de dire, et c' étoit avec vérité, que l' infortune de l' aimable Clémentine me la rendoit plus chère que tout l' éclat de sa fortune. Il n' y a point d' ouverture, répliqua la marquise,

p130

que je ne sois portée à vous faire. Toutes mes résolutions sont en suspens. Nous ne savons à quel parti nous attacher. Votre voyage entrepris au premier signe ; la possession où vous êtes d' un bien considérable dans le pays de votre naissance ; car vous devez bien juger que nous n' avons pas négligé les informations sur tout ce qui vous regarde ; Olivia, qui, sans être une Clémentine, a des prétentions sur vous, et qui a quitté l' Italie, comme nous le savons, et comme vous l' avouez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre ; quelles obligations ne vous avons-nous pas ? à quoi nous résoudre ? Que devons-nous souhaiter ?
La providence et vous, madame, vous réglerez mes pas. Je suis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cause, ne me laisse pas plus qu' à vous la liberté de me déterminer. C' est au rétablissement de notre chère Clémentine que toutes mes idées et tous mes désirs se rapportent à présent, sans la moindre vue d' intérêt.

Permettez que je vous fasse une question, a-t-elle repris ; c' est pour ma satisfaction particulière. Si l' événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premières offres ? Lorsque je les fis, madame, la situation de

p131

votre côté, étoit la même qu' aujourd' hui : Clémentine ne jouissoit pas d' une meilleure santé. La seule différence, c' est que ma fortune a changé, et qu' elle répond à mes désirs. Mais je vous déclarai alors, que si vous me faisiez l' honneur de me donner votre fille, sans insister sur un article indispensable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu' elle, et je me reposerois de mon établissement sur la bonté de mon père. L' héritage de mes ancêtres seroit-il capable d' altérer mes résolutions ? Non, madame. Jamais je n' ai fait d' offre à laquelle j' aie manqué, lorsqu' il n' est point arrivé de changemens dans les circonstances. Si vous vous relâchez sur l' article de la résidence, je me reconnoîtrai fort obligé à votre bonté, sans vous proposer d' autre condition.
Elle a répété qu' elle ne m' avoit fait cette question, que pour se satisfaire elle-même. Je parle sincérement, a-t-elle ajouté, et jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaise foi.
Je l' ai assurée que toute mon ambition étoit de répondre à l' opinion qu' elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, madame, et les vôtres, vous êtes libres. Quelle satisfaction, cher docteur, pour un coeur aussi fier que vous connoissez le mien, de m' être trouvé en état de lui tenir ce langage ! Si, m' abandonnant à mes

p132

inclinations, j' avois tâché de plaire à la jeune personne, dont vous connoissez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, et comme je l' aurois fait sans doute si j' avois été moins touché des malheurs de cette noble famille, je me serois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher ami, que Miss Byron est heureuse. Quelle que soit ma destinée, je me réjouis de n' avoir entraîné personne dans mes incertitudes. La comtesse de D est une femme respectable. Miss Byron mérite une telle mère, la comtesse ne trouvera jamais une

fille plus digne d' elle. Que le bonheur de cette chère miss est important pour le mien ! Je lui ai demandé son amitié. Je me suis bien gardé de souhaiter une correspondance avec elle, et je m' applaudis de ne m' être pas fié là-dessus à mon coeur. Quel auroit été mon embarras ! Grâces au ciel, je n' ai rien à me reprocher. Lorsqu' on ne se jette pas témérairement dans le danger, et qu' on n' a pas trop de confiance à ses propres forces, on peut espérer de sa propre prudence des secours proportionnés à l' occasion.
J' ai parlé à la marquise, de Madame De Sforce et de sa fille, et je lui ai demandé si ces deux dames étoient à Milan. Vous savez, sans doute, m' a-t-elle répondu, le cruel traitement que Clémentine

p133

a reçu dans cette maison ; Madame Sforce prend parti pour sa fille. Ce différend nous a mis fort mal ensemble. Elles sont toutes deux à Milan. Le général a fait serment de ne les revoir jamais, s' il peut l' éviter. L' évêque a besoin de toute sa religion pour leur pardonner. Vous n' ignorez pas, chevalier, les raisons qui ne nous permettent point de laisser prendre le voile à Clémentine.
J' ai conçu, madame, que c' étoient des raisons de famille, fondées sur les dernières dispositions de son grand-père ; mais je n' ai jamais eu la curiosité de m' en informer plus particuliérement.
Ma fille, monsieur, est en possession d' une terre fort considérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce présent à ses deux grands-pères, qui l' aimoient tous deux avec passion, et qui se réunirent pour lui donner une marque solide de leur tendresse. L' un d' eux, qui étoit mon père, avoit aimé dans sa jeunesse une jeune personne d' un mérite extraordinaire, et s' étoit cru bien établi dans son coeur ; mais lorsque de l' aveu des deux familles, le mariage étoit prêt à se conclure, un accès de piété mal entendue la porta tout d' un coup à se jeter dans un couvent, où son impatience lui permit à peine d' attendre la fin des épreuves, pour former le

p134

dernier engagement. Dans la suite elle eut le malheur de s' en repentir, et sa triste situation ne fut ignorée de personne. Mon père, d' ailleurs zélé catholique, en conçut une aversion insurmontable pour

le cloître ; et remarquant de bonne heure un tour sérieux dans le caractère de Clémentine, il prit, de concert avec le père de mon mari, la résolution de ne rien épargner pour lui ôter le goût de la vie religieuse. Leur dessein étoit aussi de fortifier les deux maisons par de bonnes alliances. En un mot, cette terre s' étant présentée, ils l' achetèrent à frais communs pour ma fille ; et, par une clause spéciale de leurs testamens, ils statuèrent que si Clémentine prenoit le voile, un legs si riche passeroit à Daurana, fille de ma soeur Sforce.
Nous étions bien loin de soupçonner que Daurana eut des sentimens fort passionnés pour le comte de Belvédère, et que son dessein, comme celui de sa mère, fut de pousser ma fille dans un couvent, pour succéder à son bien et pour s' assurer du comte. Cruelle cousine ! Cruelle tante ! Avec les apparences d' une si vive affection pour ma fille ! Malheureux le jour où nous la remîmes entre leurs mains !
Outre la belle terre qu' elle tient de ses grands-pères, nous pouvons faire beaucoup en sa faveur. L' Italie a peu de familles aussi riches que la

nôtre. Ses frères ne considèrent point leur propre intérêt, lorsqu' il est question des siens ; et je lui dois aussi cette justice, que sa générosité ne cède point à la leur. Nos quatre enfans n' ont jamais connu ce que c' est que l' altercation. L' avantage de l' un est toujours celui de l' autre. Cette fille, cette chère fille, a fait de tout tems les délices de sa famille. Quelle seroit notre joie de la voir rétablie, et mariée suivant l' inclination de son coeur ! Cependant nous avions toujours cru remarquer que, malgré les dispositions de ses grands-pères, son penchant étoit pour le cloître. Mais à présent, chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous soyons résolus de nous y opposer. Pourrions-nous consentir à voir la cruauté de Daurana récompensée, sur-tout lorsque nous ne pouvons plus nous dissimuler les motifs de sa barbarie ? L' aurois-je jamais pensé de ma soeur Sforce ? Mais que ne peuvent l' amour et l' avarice, lorsque ces deux passions réunissent leurs forces ; l' une régnant dans le coeur de la mère, et l' autre dans celui de la fille ? Hélas ! Hélas ! Elles ont ruiné l' esprit de ma chère Clémentine. Le seul nom de Daurana lui cause de la terreur.
J' appréhende, mon cher docteur, et je suis impatient tout à la fois de revoir l' objet de tant de larmes. Je souhaiterois qu' elle ne fût point

p136

accompagnée du général. Ma crainte est de manquer de modération, s' il oublie la sienne. Je trouve dans mon coeur que je n' ai pas mérité qu' on en use mal avec moi ; et que de mes égaux sur-tout, ou de mes supérieurs, je ne dois pas le souffrir. C' est un aveu que je vous fais avec confusion ; car cet orgueil étant un vice réel, il y a long-tems que je devrois l' avoir surmonté.
Mes plus tendres complimens à ceux pour qui vous me connoissez de l' affection. M et Madame Reves sont du nombre. Je crois Charlotte heureuse. Si quelque chose manque à son bonheur, je suis persuadé que c' est sa faute. Dans l' égalité de ma tendresse pour mes deux soeurs, qu' elle ne me donne pas sujet de dire que son aînée est la meilleure, et par conséquent la plus aimable.
Olivia me cause de l' inquiétude. J' ai honte pour elle et pour moi, qu' avec sa naissance et ses bonnes qualités, elle ait été capable d' une démarche qu' elle condamneroit dans une autre. Lorsqu' une femme a passé sur cette délicatesse, qui est comme le rempart de la modestie, que reste-t-il à la modestie même, pour se mettre à couvert de l' ennemi ?
Dites à mon émilie qu' elle n' est jamais hors de ma mémoire, et que parmi les excellens

p137

exemples qu' elle a devant les yeux, ceux de Miss Byron ne doivent jamais sortir de la sienne.
Milord L et Milord G sont en pleine possession de ma tendresse fraternelle. Je n' écris point aujourd' hui à mon cher Belcher ; vous écrire, c' est écrire à lui. Vous connoissez le fond de mon coeur. Si dans cette lettre, ou dans les suivantes, il échappoit à ma plume quelque chose dont la communication vous parût demander des ménagemens, je compte sur votre discrétion avec plus de confiance qu' à la mienne.
J' attends de mes amis un grand nombre de lettres par le premier ordinaire. Ma patrie, que j' ai toujours aimée, n' a jamais été si chère qu' aujourd' hui à votre, etc.
Grandisson.

p138

LETTRE 69

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.
à Boulogne, 22 mai.
L' évêque de Nocera partit hier pour Urbin, dans la seule vue d' être informé par ses yeux de la santé de sa soeur, et peut-être de disposer le général à me voir avec politesse. Si j' étois sûr que l' honnête prélat crût cette précaution nécessaire, mon orgueil en seroit piqué.
Le comte de Belvédère est d' hier au soir à Boulogne. Il a cherché d' abord à me voir. Dans un assez long entretien, il m' a dit en confidence, qu' on lui avoit fait des propositions de mariage avec la Signora Daurana ; qu' il avoit répondu que son coeur est engagé, quoiqu' avec peu d' espérance ; et qu' il regrettoit peu d' avoir fait une réponse si courte, parce qu' il avoit su avec quelle cruauté et par quels motifs les auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait ouvrage de la nature. Vous voyez, a-t-il ajouté, que je m' explique avec vous sans réserve. Vous m' obligeriez beaucoup, chevalier, si vous vouliez m' apprendre quelles sont à présent vos propres vues. Mais je serois charmé d' entendre

de vous-même ce qui s' est passé entre vous, Clémentine et la famille, avant votre départ d' Italie. Ils m' ont déjà fait leur relation.
Je lui ai fait la mienne avec une fidélité dont il a paru fort satisfait. C' est exactement, m' a-t-il dit, ce qu' on m' avoit déjà raconté. Si vous étiez d' une même religion, Clémentine et vous, il n' y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J' adore sa piété et son attachement à l' église ; mais je n' ai pas le coeur assez étroit, pour ne pas rendre la même justice à vos sentimens. Comme sa maladie est accidentelle, je ne penserois jamais à d' autres femmes, si je pouvois me flatter qu' elle ne se crût pas malheureuse avec moi. Parlez naturellement, je sais qu' on a désiré votre retour ; êtes-vous venu dans la résolution de l' épouser, si sa santé se rétablit.
Je lui ai fait la même réponse qu' à la marquise. Il a paru aussi content de moi que je le suis de lui. Le même jour il est retourné à Parme.
Vendredi, 23 mai.
Le prélat est de retour. Clémentine avoit été fort mal. La fièvre étoit survenue. Combien n' a-t-elle pas essuyé d' agitations ? L' évêque m' assure que le général et sa femme se reconnoissent

obligés aux soins que j' ai pris pour le service de Jéronimo. La fièvre ayant quitté Clémentine, elle sera ici dans un jour ou deux.
Que je suis impatient de la voir. Cependant ce spectacle ne me promet que de l' amertume. C' est, dit-on, le vrai tableau de la tristesse muette. Ses traits sont les mêmes, ajoute l' évêque, quoiqu' elle soit fort maigrie. On lui a dit que Jéronimo commençoit à se trouver mieux : votre cher Jéronimo, lui a répété le général. Elle a prononcé tendrement ce nom ; et baissant les yeux, elle est retombée dans un profond silence. Ensuite on lui a prononcé aussi mon nom. Elle a regardé promptement autour d' elle, comme dans l' espérance d' y voir quelqu' un. Mais sur quelque bruit que le hasard a fait entendre, elle a tressailli, elle a jeté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte apparemment d' être observée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir souffert de sa barbarie ?
Vendredi au soir.
Je passe la moitié du tems avec le seigneur Jéronimo, mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ses esprits. Les chirurgiens italiens et M Lowther s' accordent heureusement dans toutes leurs mesures. Aussi le malade rend-il

témoignage qu' il n' a pas été si bien depuis plusieurs mois. Tout le monde attribue le retour de ses forces à mes fréquentes visites. On doit lui faire demain une ouverture sous sa plus dangereuse plaie. M Lowther, qui entreprend cette opération, ne veut se flatter de rien, dit-il, avant le succès.
Le marquis et sa femme ne cessent point de me marquer leur reconnoissance, dans les termes les plus vifs et les plus obligeans. Je reçus hier leur visite, sous le prétexte d' une légère indisposition qui me retint dans ma chambre, et que je crois venue du tumulte de mes esprits, occasionné par la fatigue, par mes craintes pour Jéronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, et par le souvenir continuel des chers amis que j' ai laissés en Angleterre. Vous savez, cher docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiser souvent des peines auxquelles je ne puis remédier, le ciel m' a donné un coeur plus sensible qu' il ne convient à mon repos. Olivia est un tourment pour mon imagination. Pour Miss Byron, elle doit être heureuse dans la droiture de son coeur. Je suis porté

à croire qu' elle ne résistera point aux vives instances de la comtesse D en faveur de son fils, qui est assurément un de nos plus aimables seigneurs. Elle sera la plus heureuse femme du monde, comme elle

p142

en est une des plus dignes, si son bonheur répond à mes voeux. émilie occupe une grande partie de mes pensées. Notre cher Belcher est fait pour être heureux. Milord W mes soeurs et mes beaux-freres doivent l' être aussi. Pourquoi ne le serois-je pas moi-même ? Je dois, je veux l' être, si j' obtiens du ciel la santé de Jéronimo et celle de sa soeur. Vous, cher docteur, il est impossible que vous ne le soyez pas. Qui m' empêche donc de croire que je partage le bonheur de tous mes amis, comme je vous assure, mon cher docteur, que je suis le plus fidelle et le plus dévoué des vôtres ?
Grandisson.

LETTRE 70

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.
lundi, 26 mai.
Hier au soir, Clémentine, le général, sa femme, le comte della Porretta et le seigneur Sebastien son fils, arrivèrent à Boulogne. Il n' y avoit pas une heure que j' avois quitté Jéronimo. L' opération s' étoit faite avec succès ; mais dans son extrême foiblesse, il s' étoit évanoui plusieurs fois pendant le jour. Cependant je l' avois laissé assez tranquille, et même agréablement occupé

p143

du retour de sa soeur. Le prélat me fit dire avant la nuit que Clémentine étoit arrivée ; qu' elle étoit fatiguée, abattue, et dans ses méditations ordinaires ; mais que Camille viendroit m' apprendre le lendemain quelle seroit la situation de sa maîtresse.
Pendant toute la nuit je n' ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher docteur, la cause de mon insomnie. Camille est venue ce matin. Cette pauvre fille étoit si pénétrée de la joie de me voir en Italie, que je n' ai pu obtenir tout d' un coup les éclaircissemens qui causoient mon impatience. Enfin elle m' a dit que le général et l' évêque se disposoient à me venir

surprendre chez moi ; et continuant avec autant de soupirs que de mots : hélas ! Monsieur, que ma maîtresse a souffert depuis que vous nous avez quittées ! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne sommes pas sûrs non plus qu' elle vous reconnoisse. Quelle sera votre première entrevue ! Elle n' a que peu de bons intervalles. Ses ténèbres sont ordinairement si profondes ! Elle ne parle à personne. Le moindre étranger l' épouvante. ô cruelle, cruelle Daurana ! Camille m' a tenu long-tems les mêmes discours, sans que mes questions aient pu l' interrompre, et sans me donner d' autres lumières que ce que j' ai pu recueillir de ses plaintes et de ses exclamations. Hélas ! Ai-je pensé, les

p144

souffrances de Clémentine ont affecté aussi la tête de cette pauvre fille.
Elle m' a quitté avec la même précipitation, de peur qu' on eût besoin d' elle, et dans la crainte que le général ne la trouvât chez moi.
Les deux frères sont arrivés presqu' aussi-tôt. Le général m' a pris la main avec une sorte de politesse forcée. Nous avons, monsieur, m' a-t-il dit, beaucoup de grâces à vous rendre, pour nous avoir amené votre M Lowther. Les chirurgiens anglois sont-ils si fameux ? Mais comme les guerriers de votre nation savent faire des blessures, ils ne doivent pas manquer d' artistes pour les guérir. Nous vous sommes obligés aussi d' avoir entrepris vous-même le voyage. Jéronimo en est déjà mieux. Puisse le ciel achever sa guérison ! Mais, hélas ! Notre malheureuse soeur ! La pauvre Clémentine ! Je n' en espère plus rien. Que je regrette, a dit le prélat, qu' on ne l' ait pas laissée à la garde de Madame Bemont.
Le général, l' ayant enlevée lui-même de Florence, n' étoit pas disposé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempéramens, a-t-il interrompu, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s' arrêter. Mais Daurana est une fille infernale ; et Madame De Sforce doit être détestée, pour avoir favorisé ses cruelles vues.

p145

Il a parlé de mon retour, dans des termes assez froids. Cependant, a-t-il dit, puisque j' étois à Boulogne, et que sa soeur avoit paru souhaiter de me voir, on

pouvoit permettre une entrevue, pour satisfaire ceux de la famille qui m' avoient invité à repasser en Italie ; en quoi il admiroit d' autant plus ma complaisance, qu' on n' ignoroit point que j' avois en Angleterre la Signora Olivia ; mais que d' ailleurs il espéroit peu...
il s' est arrêté. Je n' ai pu retenir un regard d' indignation, mêlé de mépris : et sans autre réponse, je me suis tourné vers l' évêque, pour lui demander comment Jéronimo avoit passé la nuit. Assez bien, m' a répondu froidement le général même ; mais je suis trompé, chevalier, si je n' ai remarqué dans vos yeux un air méprisant. Mes yeux, ai-je répliqué, s' accordent toujours avec mon coeur. Il me semble, monsieur, que vous attachez peu de prix à mon intention ; et je n' en attache pas plus à la peine de mon voyage, si vos réflexions ne tombent pas personnellement sur moi. Si j' étois à Naples, monsieur, et chez vous-même, je vous dirois que dans cette occasion vous ne rendez point assez de justice à l' envie d' obliger. Au reste, je ne vous demande aucune faveur, qui ne

soit pour votre avantage autant que pour le mien.
Cher Grandisson ! S' écria l' évêque. Mon frère ! Dit-il au général : ne m' avez-vous pas promis... pourquoi parler d' Olivia au chevalier ? Est-ce-là, monsieur, ce qui vous chagrine ? Reprit le général, en s' adressant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puissent offenser un homme de votre importance... sur-tout pour les dames, monsieur. Un air de raillerie accompagnoit ce discours. Je me suis tourné vers l' évêque : vous voyez, lui ai-je dit, que votre frère a pour moi un fond insurmontable d' aversion. Je me souviens qu' à Naples il me marqua des soupçons aussi injurieux pour sa soeur que pour moi. J' ai cru les avoir détruits ; mais sa mauvaise disposition renaît. Cependant, tranquille comme je le suis dans mon innocence, il lui sera difficile, par mille raisons, de me faire sortir des bornes.
Et de ces mille raisons, chevalier, mon intérêt sans doute en est une (d' un ton moqueur) ?
Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais ne partons-nous pas, messieurs, pour aller voir le seigneur Jéronimo.
Non, a dit l' évêque, jusqu' à ce que je voie l' amitié plus ferme entre vous. Mon frère, donnez-moi

votre main (en s' efforçant de la prendre). La vôtre, chevalier.
Disposez de la mienne, ai-je répondu en la lui offrant. Il l' a prise, et celle du général en même tems. J' ai fait un pas pour lui donner plus de facilité à les joindre ; et saisissant celle du général, qui sembloit résister encore : rendez-vous, monsieur, lui ai-je dit ; acceptez l' offre d' un coeur sincère. Faites-moi connoître, par une heureuse expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié, parce que je trouve dans mon coeur un témoignage que je la mérite ; et je ne l' y trouverois pas, si j' étois capable d' une bassesse. Je serois fâché de paroître méprisable à vos yeux ; mais je ne le serai jamais aux miens.
Il a demandé à son frère s' il croyoit que cet air de supériorité fût supportable. J' ai répondu, que l' aveu qu' il en faisoit me combloit d' honneur. L' évêque s' est hâté d' ajouter que je parlois avec noblesse ; que mon caractère étoit connu, et qu' il espéroit de nous voir intimes amis. Il nous a pressés d' accepter ce nom.
Pourquoi le dissimuler ? A repris le général : je ne puis soutenir que le chevalier se croie aussi nécessaire à ma soeur, qu' on paroît se le persuader dans ma famille.

Vous me connoissez peu, monsieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à présent d' autres voeux que pour le rétablissement de votre soeur et du seigneur Jéronimo. Si j' ai le bonheur d' y contribuer, ma joie seule est une récompense. Mais pour vous mettre l' esprit en repos, et pour vous faire entrer dans les sentimens que je désire, je vous donne ma parole d' honneur (c' est une loi, monsieur, que je n' ai jamais violée), que quelques succès que nous obtenions du ciel pour la maladie de votre soeur, je n' accepterai la plus grande faveur qu' on puisse m' accorder, qu' avec le consentement des trois frères, comme avec celui du père et de la mère. J' ajoute que ma propre fierté ne me permettroit pas d' entrer dans une famille où l' on ne penseroit pas honorablement de moi, ni d' exposer une femme que j' aime, au mépris de ses plus proches parens.
Le général a paru satisfait de cette explication.
C' est parler noblement, m' a-t-il dit : je vous demande la main, et je fais profession d' être votre ami.
Que dites-vous de cet orgueil, mon cher docteur ? Il

ne peut digérer qu' un simple gentilhomme anglois, car c' est de cet oeil qu' il me regarde, s' allie jamais avec sa famille, quelque peu de vraisemblance qu' il trouve lui-même

p149

au rétablissement de sa soeur. D' ailleurs il aime beaucoup le comte de Belvédère, et toute la famille auroit été charmée d' une alliance avec lui.
Le prélat a paru fort satisfait de nous voir disposés de part et d' autre à vivre en meilleure intelligence. Il m' en a d' autant moins coûté pour accorder quelque chose à l' orgueil d' autrui, que Madame Bemont avoit eu soin de m' y préparer. Le père même et la mère de cet esprit hautain, craignoient beaucoup de son humeur ; ils apprendront avec joie, que j' ai vaincu si facilement ses préventions.
En se retirant, le général m' a pris la main et m' a dit d' un air enjoué : je suis marié, chevalier. Aux voeux que j' ai faits pour son bonheur, il a répondu qu' ils étoient inutiles, et qu' il étoit parfaitement heureux. Ma femme, a-t-il repris, est tout ce qu' il y a d' aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je suis sans crainte, parce qu' elle est généreuse, et que je serai toujours reconnoissant. Mais veillez sur vous-même, chevalier ; veillez sur vous, je vous en avertis. Le moindre coup-d' oeil sera observé. Admirez-la, j' y consens ; et je vous défie de vous en défendre : mais je suis bien aise au fond qu' elle ne vous ait pas vu avant qu' elle fut à moi.
Les deux frères m' ont quitté avec d' autres marques d' amitié ; et pour dernier compliment,

p150

l' évêque m' a dit qu' il se félicitoit d' avoir désormais trois frères. Je me dispose à les suivre au palais della Porretta. Imaginez-vous, cher docteur, avec quelle agitation.

LETTRE 71

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.
à Boulogne, lundi au soir, 26 mai.
Je suis revenu. J' arrive. Vous attendez de moi, cher docteur, un détail intéressant.
Je n' étois parti qu' après dîner, mais de fort bonne

heure, dans la vue de pouvoir passer quelque tems avec mon cher Jéronimo. Il lui reste de vives douleurs de sa dernière opération. Cependant M Lowther est tranquille, et n' en a pas moins d' espérance.
Lorsque je suis demeuré seul avec ce fidelle ami, il m' a dit qu' on ne lui avoit pas encore fait voir sa soeur ; qu' il en concluoit qu' elle devoit être fort mal ; mais qu' il savoit néanmoins qu' on la disposoit à recevoir ma visite. ô cher Grandisson ! S' est-il écrié dans un transport de tendresse ; que je plains un coeur aussi sensible, aussi généreux que le vôtre ! Mais qu' avez-vous fait au général ? Il m' assure qu' il vous admire, qu' il vous aime ; et l' évêque m' en a fait des félicitations.

p151

Il sait que rien ne pouvoit me causer plus de plaisir. Le général est entré dans le même instant. Il m' a salué avec tant d' amitié, que j' ai vu éclater la joie dans les yeux de Jéronimo. Dans quel état je viens de laisser ma soeur ! Nous a dit le général. Je ne sais, chevalier, comment vous pourrez soutenir ce spectacle. Le prélat s' est fait voir aussi-tôt : ô chevalier ! M' a-t-il dit en entrant, ma soeur n' est sensible à rien. Elle ne connoît personne. Camille même est étrangère pour elle aujourd' hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d' impression sur leur frère. Après l' avoir consolé, ils m' ont proposé de passer dans l' appartement de M Lowther, qui est demeuré seul avec son malade.
La marquise nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chère fille ne me connoît point, ne fait pas la moindre attention à moi. Je ne l' avois pas encore vue dans cette insensibilité pour sa mère. Je lui ai parlé du chevalier Grandisson. Votre nom ne la réveille point : que penser de cet étrange silence ? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma belle-fille lui a fait la même promesse. ô chevalier ! C' en est fait ; elle a perdu entiérement la raison. Nous avons même été assez barbares pour essayer le nom de

p152

Daurana ; elle n' en est point effrayée, comme elle l' a toujours été.

Camille est entrée, d' un air fort joyeux : ma maîtresse vient de parler. Je lui ai dit qu' elle devoit se préparer à voir le chevalier Grandisson, et que tout le monde, le général même, s' empressoit à le caresser. Allez, m' a-t-elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C' est tout ce que j' ai pu tirer de sa bouche.

On a conclu de ce changement, qu' elle pourroit me reconnoître lorsque je paroîtrois devant elle ; et nous sommes passés dans le cabinet de la marquise. Le directeur m' avoit fait une peinture fort avantageuse de la femme du général, que je n' avois pas encore vue ; et je savois du prélat, qu' avec tout le mérite de la marquise, elle avoit reçu, comme elle, une éducation françoise. Le marquis, le comte, le directeur et cette dame, dont j' ai réellement admiré les charmes, étoient dans le cabinet. Le général a pris soin lui-même de me présenter à sa femme. Nous nous sommes assis. On s' étoit proposé, comme je l' ai remarqué, de réveiller l' attention de Clémentine, en me faisant paroître devant elle aux yeux de toute l' assemblée. Mais j' ai demandé à la marquise s' il n' étoit pas à craindre qu' une compagnie si nombreuse ne lui causât trop d' émotion. Plût au ciel, a répondu le marquis,

en soupirant, qu' elle pût être émue de quelque chose ! Notre conférence, a dit la marquise, n' aura l' air que d' une conversation de visite. Que n' avons-nous pas tenté, pour exciter son attention par d' autres voies ? Au reste, a dit le prélat, nous sommes ses plus proches parens. Et nous sommes bien aises, a dit le général, de faire nos observations. Elle est prévenue, a repris la marquise, sur toutes les personnes qu' elle doit voir ici ; et j' ai donné ordre qu' elle ne soit accompagnée que de Laure et de Camille.

La chère Clémentine est entrée au même instant, appuyée sur le bras de Camille, et suivie de Laure. Sa marche étoit lente et majestueuse ; ses yeux baissés. Elle étoit en robe noire et traînante. Un voile de gaze blanche couvroit son visage. Quelle vive image de l' affliction !

Je n' ai pu me défendre d' une extrême émotion ; je me suis levé ; je me suis remis sur ma chaise, et je me suis levé encore une fois, irrésolu, ne sachant que faire ni que dire.

Elle s' est arrêtée au milieu du cabinet. Elle s' est tournée vers Camille, pour lui faire ajuster son voile, mais sans prononcer un mot, sans lever les

yeux devant elle, et sans observer personne. J' allois m' avancer vers elle : le général

p154

m' a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandisson, m' a-t-il dit. Cependant votre sensibilité me charme. Elle vient ! Elle marche vers nous ! Elle s' est approchée, les yeux à demi-fermés, et toujours baissés vers la terre. Sur un mouvement qu' elle a fait pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit : ici, ici, mademoiselle, et l' a menée vers un fauteuil qu' on avoit placé pour elle entre les deux marquises. Elle a suivi sans résistance. Elle s' est assise. Sa mère a pleuré. La jeune marquise a pleuré aussi. Son père soupiroit, et détournoit ses yeux d' elle. Sa mère lui a pris la main, en lui disant : mon amour, regardez autour de vous. Je vous prie, madame, a dit le vieux comte, laissez-lui faire ses propres observations. Elle a paru sourde à ce que disoient sa mère et son oncle. Elle n' a pas même levé les yeux. Camille étoit debout derrière son fauteuil.

Le général s' est levé, avec un mélange de douleur et d' impatience, et s' est approché d' elle. Chère soeur, lui a-t-il dit, en penchant la tête sur son épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voyez votre père, votre mère, votre soeur, et tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un sourire. Il a pris sa

p155

main, que sa mère avoit quittée pour s' abandonner à ses propres émotions.

Elle a levé enfin la vue sur lui, et faisant comme un effort de complaisance, elle a tâché de sourire ; mais l' air sombre avoit pris une si forte possession de tous ses traits, qu' elle n' a pu marquer à son frère que le désir de l' obliger. Son sourire sembloit plongé dans un nuage de tristesse. Pour marquer encore plus de complaisance, elle a dégagé sa main de celle de son frère, elle a jeté ses regards des deux côtés ; et distinguant celle de sa mère, elle l' a prise des deux siennes, en penchant la tête dessus avec un mouvement de tendresse.

Le marquis s' est levé de sa chaise, son mouchoir aux yeux. Chère fille ! S' est-il écrié ; ah ! Que je ne

revoie jamais un sourire de cette espèce ! Il pénètre jusqu' ici, a-t-il ajouté, en appuyant la main sur sa poitrine.
Chère et obligeante soeur, a repris le général, vous ne nous méprisez donc pas ? Mais voyez les pleurs que vous faites répandre. Voyez votre père. Il attend de vous un peu de consolation. Sa douleur de votre silence...
elle a jeté les yeux du côté où j' étois. Elle m' a vu : elle a tressailli. Elle m' a regardé une seconde fois ; elle a tressailli encore : et quittant la main de sa mère, pâlissant et rougissant

p156

tour-à-tour, elle s' est levée, elle a passé les deux bras autour de Camille... ô Camille ! C' est tout ce qu' elle a pu prononcer. Un torrent de larmes s' est ouvert le passage ; et toute l' assemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du soulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me serois précipité vers elle, je l' aurois prise dans mes bras, sans attention pour les témoins ; mais le général me retenant, m' a dit d' un ton qu' elle pouvoit entendre : cher Grandisson, demeurez assis. Si Clémentine n' a pas oublié son précepteur anglois, elle sera charmée de vous revoir à Boulogne. ô Camille ! A-t-elle interrompu, vous ne me trompiez point ! Je recommencerai à vous croire. C' est lui... c' est lui-même, et se penchant sur le sein de cette fille, elle y a caché ses larmes, qui continuoient d' inonder son visage.
L' orgueil naturel du général s' est encore fait sentir. Il m' a tiré à l' écart. Chevalier, m' a-t-il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez sur cette malheureuse fille. Tout le monde le voit. Mais je me repose sur votre honneur. Vous vous souvenez de ce que vous avez dit ce matin... juste ciel ! Ai-je interrompu, avec quelque émotion. J' ai eu néanmoins la force de m' arrêter ; et je me suis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au sien ; apprenez,

p157

monsieur, que l' homme à qui vous croyez cet avis nécessaire, se qualifie d' homme d' honneur ; et que vous le reconnoîtrez tel, vous et tout le reste du monde. Cette réponse a paru le déconcerter un peu.

Je me suis éloigné, d' un air qui n' avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l' auroit été trop pour tous les autres, si toute leur attention n' eut été tournée sur Clémentine. Cependant nous n' avons point échappé à celle du prélat. Il est venu à nous, lorsque je quittois le général ; et comme j' ai continué de m' éloigner, les deux frères sont sortis ensemble. En rejoignant la compagnie, j' ai trouvé la chère Clémentine soutenue par les deux marquises, et suivie de Camille, en chemin, comme j' en ai jugé, pour sortir du cabinet. Elle s' est arrêtée en m' appercevant près d' elle. Ah ! Chevalier. Elle n' a dit que ces deux mots ; et penchant la tête sur le sein de sa mère, elle a paru prête à s' évanouir. J' ai pris une de ses mains qui pendoit sans mouvement sur sa robe, et mettant un genou à terre, je l' ai pressée de mes lèvres. Je me sentois pénétré de tendresse, quoiqu' une minute auparavant j' eusse éprouvé des mouvemens d' une autre nature. Clémentine a jeté sur moi des yeux languissans, avec un air de satisfaction qu' on ne lui avoit pas remarqué

depuis long-tems. Je n' ai pu prononcer un mot de plus. Je me suis levé. Elle a continué de marcher vers la porte ; et lorsqu' elle y est arrivée, elle a tourné la tête en arrière, pour me regarder aussi long-tems qu' elle l' a pu. Je suis demeuré comme immobile, jusqu' à ce que le vieux comte, me tirant la main, et prenant en même tems celle du directeur, qui se trouvoit proche de lui, nous a dit qu' on ne pouvoit plus se tromper sur la nature du mal, et que le remède n' étoit plus incertain. Mais chevalier, a-t-il ajouté, vous deviendrez catholique ! Le directeur l' a secondé par des souhaits fort ardens. Aussi-tôt la jeune marquise a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejeté mes soins, nous a-t-elle dit ; ma soeur est dans un nouvel accès : et se tournant vers moi ; ah ! Monsieur, vous êtes... mais de quoi vous accuser ? Je ne vois que trop ce que vous avez vous-même à souffrir.
Le général est entré en même tems avec le prélat. à présent, mon frère, a dit le dernier, si ce n' est pas de la générosité, c' est de la justice que je vous demande. Le chevalier conviendra, j' en suis sûr, qu' il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oui, monsieur, ai-je répondu ; mais il n' est pas moins vrai que les propos du général étoient hors de saison. Peut-être, a dit assez doucement le général. Je me suis tourné

p159

vers lui : un aveu juste, monsieur, est un glorieux triomphe. Je me donne hardiment pour un homme incapable de bassesse, qui ne mollira point sur l' honneur, mais qui prend droit du témoignage de son propre coeur, pour souhaiter d' être regardé dans cette famille comme un ami désintéressé. Pardon, messieurs, si je mets quelque air de hauteur dans mon langage. Ne l' attribuez qu' à l' éloignement que j' ai pour toute sorte de témérité dans mes actions ; mais je me sens le coeur pénétré de mille choses qui n' ont pas toujours fait, je le dis avec chagrin, la même impression sur le vôtre.
Quoi ? Grandisson, m' a dit assez fièrement le général, vous allez jusqu' aux reproches ?
Il n' en est pas besoin, ai-je répliqué, si vous en sentez la justice. Mais en vérité, ou vous me connoissez mal, ou vous vous oubliez vous-même. à présent, monsieur, que je me suis expliqué avec franchise, je suis prêt à vous faire des excuses pour tout ce que vous avez pu trouver d' offensant dans la manière : et prenant brusquement sa main, quoiqu' avec ardeur, plutôt qu' avec rudesse ; acceptez mon amitié, monsieur, et comptez que je mériterai la vôtre.
Il a regardé son frère. Apprenez-moi, lui a-t-il dit, quelle réponse je dois faire à cet étrange homme ? Prendrai-je l' air chagrin ou content ?

p160

Ah ! Soyez content, et ne prenez point d' autre air, a répondu le prélat.
Il m' a embrassé, en me disant que je l' emportois ; qu' il s' étoit alarmé à contre-tems, et que j' avois marqué trop de chaleur, mais qu' il falloit nous pardonner mutuellement. Sa femme a paru incertaine, sans pouvoir deviner ce qui donnoit occasion à ce renouvellement d' amitié. Le vieux comte et le directeur n' en ont pas été moins surpris. Le marquis avoit quitté le cabinet.
Nous nous sommes assis, et nous avons raisonné diversement sur la situation de notre chère malade. Mais je ne doute point que si cette entrevue avoit été ménagée avec moins de surprise pour elle, on ne lui eût épargné les accès qui nous ont tenus en alarme, sur la description de la jeune marquise.
Enfin, Camille est venue avec l' heureuse nouvelle qu' elle commençoit à revenir, et que sa mère, pour l' obliger, lui promettoit volontairement que la

permission de la voir ne me seroit pas refusée.
J' ai pris cette occasion pour remettre à la jeune marquise les consultations des médecins d' Angleterre. Le prélat est passé dans l' appartement de Jéronimo, qu' il jugeoit fort impatient de savoir le résultat de cette première entrevue, et dans la résolution, comme il me l' a témoigné, de

p161

ne lui rien apprendre des petites vivacités auxquelles nous nous étions échappés, le général et moi. Mon espérance, cher docteur, est de tirer parti, pour mon propre avantage, de l' orgueil et de la chaleur de ce jeune emporté ; car ne suis-je pas sujet au même défaut ? ô ! Cher ami, combien n' ai-je pas regretté d' avoir manqué de modération avec Ohara et Salmonet, dans une occasion où leur folle violence ne m' obligeoit qu' à les faire congédier par mes domestiques ? Cependant il est vrai que si je souffrois ici trop patiemment les injures de ces esprits hautains, qui se croient d' un rang supérieur au mien, et d' un homme d' épée, moi qui me fais un principe de ne tirer la mienne que pour ma défense, je serois exposé à des insultes qui me jetteroient continuellement dans les difficultés que je souhaite d' éviter.
J' ai accompagné le général et sa femme chez Jéronimo, à qui l' intérêt qu' il prend au rétablissement de sa soeur, et l' espoir qu' on lui avoit donné d' une heureuse révolution, faisoit oublier généreusement ses propres maux. Comme il n' y avoit aucune apparence que je pusse la revoir de tout le jour, le général m' a proposé d' aller passer deux heures au *casino* , lieu d' assemblée, où vous savez qu' on trouve le soir tout ce qu' il y a de personnes de distinction à Boulogne. Mais

p162

je me suis excusé. L' inquiétude dont j' étois rempli pour un frère et une soeur que leurs disgrâces me rendent si chers, m' a fait prendre le parti de me retirer à mon logement.

LETTRE 72

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.

mardi au soir.
J' avois passé une fort mauvaise nuit, et je me trouvois si indisposé ce matin, que je m' étois borné à faire demander des nouvelles du frère et de la soeur, dans le dessein de prendre un peu de repos jusqu' après-midi. Mais la marquise s' est servie de mon messager même pour me faire dire qu' elle souhaitoit de me voir sur le champ. Je n' ai pas balancé à lui obéir. Clémentine avoit demandé s' il étoit vrai qu' elle m' eut vu, et si ce n' étoit pas un songe. On avoit pris cette question pour un bon augure, dont on vouloit me faire partager la joie.
J' ai rencontré le général dans l' appartement de Jéronimo. Il a remarqué que je n' étois pas en bonne santé. M Lowther a proposé de me tirer du sang. J' y ai consenti. Ensuite j' ai vu panser les plaies de mon ami. Les chirurgiens

p163

n' ont pas mal jugé des apparences. Deux médecins, amenés par le prélat, nous ont dit qu' ayant examiné les consultations angloises, ils approuvoient une partie des méthodes prescrites ; et l' on est convenu de les suivre.
à mon arrivée, Clémentine étoit renfermée dans son appartement. Ses terreurs avoient recommencé par les cruautés de sa cousine ; et dans cet état, on n' avoit pas cru que je dusse la voir. Mais étant devenue plus tranquille, elle a passé dans le cabinet de sa mère. Le général et sa femme s' y sont rendus, et l' on m' a fait avertir que je pouvois paroître.
Clémentine, lorsque je suis entré, étoit assise près de Camille, la tête appuyée sur le bras de cette femme, en silence, et comme occupée de ses réflexions. Le bruit de ma marche et de mes révérences lui a fait lever la tête. Elle m' a regardé ; et jetant le bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens son visage. Ensuite le tournant vers moi, avec quelque air de confusion, elle a retiré ses mains, elle s' est tenue debout, elle m' a regardé d' un oeil ferme. Cependant ses regards se partageoient tour-à-tour entre Camille et moi, et sembloient marquer de l' irrésolution. à la fin, quittant Camille, elle est venue vers moi d' un pas lent ; mais tournant tout d' un coup, elle s' est précipitée

p164

vers sa mère ; et lui passant un bras autour du cou, l' autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s' il lui étoit resté quelque doute de ce qu' elle avoit vu. Elle sembloit murmurer quelque chose à sa mère, mais trop confusément pour être entendue. Elle s' est avancée ensuite vers sa belle-soeur, qui a saisi sa main lorsqu' elle l' a vue près d' elle, et qui la lui a baisée. Elle a marché jusqu' au général, près duquel j' étois assis, et qui m' avoit prié d' observer tous ses mouvemens. Elle est demeurée debout proche de lui ; et sans lui dire un mot, elle m' a regardé long-tems avec une douce incertitude.
Tant d' avances qu' elle avoit comme dérobées sur moi, ne m' ont pas laissé la force de me faire une plus longue violence. Je me suis levé ; et saisissant une de ses mains, voyez, mademoiselle, lui ai-je dit un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre précepteur. Ne remettez-vous pas le reconnoissant Grandisson, que toute votre famille honore de quelque amitié.
Oh ! Je vous remets. Oui, oui, n' en doutez pas. Tout le monde s' est réjoui de l' avoir entendu parler. Mais, a-t-elle repris, qu' êtes-vous devenu depuis si long-tems ?
J' ai fait le voyage d' Angleterre, mademoiselle,

et j' en suis revenu depuis peu pour vous voir, vous et votre cher Jéronimo.
Jéronimo ! En levant une main, sans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jéronimo ! Bénissons le ciel ! A dit le général, je vois quelque lueur d' espérance. Les deux marquises ont pleuré de joie.
Votre Jéronimo, mademoiselle, ce tendre frère, commence à donner d' heureuses espérances.
L' aimez-vous ?
Si je l' aime ! Mais de quoi est-il question ? Il me semble que je ne vous entends point.
à présent que vous êtes rétablie, Jéronimo va se croire heureux.
Suis-je rétablie ? ... ah ! Monsieur...
mais secourez-moi, secourez-moi, chevalier ! En criant d' une voix foible, et regardant autour d' elle avec une apparence d' affliction et de terreur.
C' étoit l' idée de sa cruelle cousine qui revenoit troubler son imagination. Je lui ai promis mon secours, et je l' ai assurée aussi de celui du général. Ha ! Vous ne savez pas, m' a-t-elle dit, avec quelle barbarie j' ai été traitée. Mais vous allez être mon défenseur. Venez-vous asseoir proche de moi. Je vous

apprendrai ce que j' ai souffert. Elle est retournée
avec précipitation sur

p166

sa chaise. Je l' ai suivie. Elle m' a fait signe de me
placer près d' elle : vous saurez donc, chevalier...
elle s' est interrompue. Ah ! Ma tête ! En y portant
la main. Je ne sais ce qui m' arrive. Mais il faut que
vous me quittiez. Je suis mal. Quittez-moi. Je ne me
connois pas moi-même. Ensuite me regardant d' un air
effrayé : vous n' êtes pas le même à qui je parlois...
qui êtes-vous, monsieur ? Elle a poussé un cri
foible ; et passant ses bras autour de Camille, elle
a caché encore une fois la tête dans son sein.
Je n' ai pu soutenir ce spectacle. N' ayant pas été
bien de tout le jour, c' étoit trop pour ma situation.
Je me suis levé pour sortir. Ne sortez point, chevalier,
m' a dit le général en s' essuyant les yeux. Mais je
n' ai pas laissé de quitter le cabinet, pour me rendre
à l' appartement de M Lowther, et ne l' y trouvant
point, je m' y suis renfermé. Je ne puis vous
représenter, cher docteur, combien j' avois le coeur
oppressé. Cependant un peu de solitude m' ayant remis,
je suis passé chez Jéronimo, où j' ai vu entrer au
même instant le général, qui sans pouvoir prononcer
un mot, m' a pris par la main, et m' a conduit avec le
même silence au cabinet de sa mère. En y arrivant, il
m' a dit que sa soeur me demandoit ; qu' elle
s' affligeoit

p167

de mon départ ; qu' elle craignoit de m' avoir offensé,
et que c' étoit peut-être une heureuse marque.
Nous sommes entrés. Elle étoit entre les bras de sa
mère, qui la caressoit, en pleurant sur elle. Voici
le chevalier, ma chère fille, vous n' avez rien fait
qui ait pu l' offenser. Elle a quitté les bras de sa
mère. Je me suis approché d' elle. Tantôt, m' a-t-elle
dit, j' ai cru que ce n' étoit pas vous qui étiez assis
proche de moi ; mais après votre départ, j' ai
reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous.
Pourquoi vous êtes-vous retiré ? Vous ai-je causé
quelque déplaisir ?
Vous n' en êtes pas capable, mademoiselle ; mais vous
m' avez ordonné de vous quitter, et j' ai dû vous
obéir.
Fort bien (en regardant sa mère). Mais que lui

dirai-je, madame ? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s' avançant d' un air empressé vers sa belle-soeur ; vous me promettez, madame, de ne rien dire contre moi à ma cousine Daurana. La jeune marquise a répondu, en prenant sa main, qu' elle haïssoit Daurana, et qu' elle n' aimoit que sa chère Clémentine.
Oh ! Je ne lui souhaite la haine de personne ! ... et se baissant vers moi, elle m' a

p168

demandé qui étoit cette dame. Le général s' est réjoui de cette question : c' étoit la première fois qu' elle avoit paru faire attention à sa belle-soeur, et qu' elle avoit demandé qui elle étoit, quoiqu' elle en reçut des marques continuelles de tendresse.
Je lui ai dit que cette dame étoit sa soeur, et la femme du général son frère.
Ma soeur ! Quelle apparence ? Comment ne l' aurois-je pas su jusqu' à présent ?
Votre soeur, mademoiselle, par son mariage avec votre frère aîné.
Je n' y comprends rien. Mais pourquoi ne me l' avoir pas dit ? Je vous souhaite, madame, toute sorte de bonheur. Daurana n' a pas voulu me reconnoître pour sa cousine. M' avouerez-vous pour votre soeur ?
La jeune marquise l' a serrée dans ses bras.
Ma soeur, mon amie, ma chère Clémentine ! Nommez-moi votre soeur, et je ne demande rien de plus pour être heureuse !
Combien d' étranges événemens, a-t-elle repris avec un air d' attention sur elle-même ! Et se tournant vers le général, elle lui a demandé un moment d' entretien. Il l' a menée par la main à l' autre bout du cabinet.
Qu' on ne nous entende point, lui a-t-elle dit (mais assez haut néanmoins pour être entendue). Qu' avois-je à vous

p169

dire ? J' avois quelque chose de pressant... dont je ne me souviens point... eh bien, chère soeur, vous vous le rappellerez, lui a répondu le général. Ne vous hâtez point. Votre nouvelle soeur vous aime. C' est la meilleure de toutes les femmes, la joie de ma vie. Aimez-la, chère Clémentine.
Oh ! Je l' aimerai. N' ai-je pas de l' amitié pour tout le monde.

Mais il faut l' aimer plus que tout autre femme, excepté la meilleure des mères. C' est mon épouse, c' est votre soeur ; elle vous aime tendrement, vous et notre cher Jéronimo.
Et n' aime-t-elle personne de plus ?
Qui voudriez-vous qu' elle aimât encore ?
Je ne sais ; mais ne doit-on pas aimer tout le monde ?
Elle aimera tout ce que vous aimez ; car elle est la bonté même.
C' est ce que je demande. Je vous promets de l' aimer, à présent que vous me l' avez fait connoître. Mais je me doute, monsieur...
de quoi, chère soeur ?
Je ne sais : mais dites-moi, monsieur, qu' est-ce qui ramène ici le chevalier Grandisson ?
Le désir de vous voir, de voir votre père,

p170

votre mère, Jéronimo ; de nous voir tous, et de servir à nous rendre heureux les uns dans les autres.
Quelle bonté ! N' avez-vous pas cette opinion de lui ?
Il a toujours été le meilleur des hommes. Et vous, mon frère, êtes-vous heureux ?
Je le suis ; et je le serois bien plus, si vous l' étiez, vous et Jéronimo.
Mais, hélas ! Vous en désespérez.
à dieu ne plaise ! Chère soeur. Le chevalier a pris soin de nous amener un chirurgien fort habile : qui se promet de guérir Jéronimo.
Est-il vrai ? Et pourquoi ne l' a-t-il pas amené plutôt ?
Cette question m' a paru causer un peu d' embarras au général. Cependant sa générosité lui a fait répondre qu' on avoit eu tort, qu' on n' avoit pas pris les bonnes méthodes, et qu' il regrettoit qu' on n' en eût pas cru d' abord le chevalier Grandisson.
Elle a levé une main avec une espèce d' admiration.
Bon dieu ! Combien de choses se sont passées !
Monsieur, monsieur, je suis à vous dans l' instant ; et sans lui laisser le tems de répondre, elle a couru vers la porte. Camille l' a suivie, en lui demandant où elle alloit. Oh ! Puisque vous êtes là, Camille, vous irez aussi

p171

bien que moi ; et mettant la main sur son épaule,

allez, lui a-t-elle dit, chercher le père Marescotti ; dites-lui... elle s' est arrêtée : ensuite, reprenant, dites-lui que j' ai la plus heureuse idée du monde... et que je me recommande à ses prières.
Elle s' est rapprochée de sa mère ; elle a pris sa main, qu' elle a baisée ; et la passant sur son front et sur sa joue avec une douceur enfantine, elle lui a demandé sa tendresse. Vous ne savez pas, madame, a-t-elle ajouté, et j' ignore aussi ce qui se passe dans ma tête. Que votre chère main me guérisse ! Elle a recommencé à passer la main de sa mère sur son front ; ensuite elle l' a placée sur son coeur. La marquise, baisant mille fois sa tendre fille, a mouillé son visage de ses pleurs.
Camille a demandé au général, s' il falloit faire appeler le père Marescotti. Non, lui a-t-il dit, à moins qu' elle ne vous renouvelle ses ordres : peut-être l' a-t-elle déjà oublié. En effet, elle n' a plus parlé du père Marescotti. La marquise s' imagine qu' il lui reste quelque souvenir confus de l' ancienne prévention que le général et ce père avoient contre moi, et que me voyant réconcilié avec le premier, elle a souhaité aussi ma réconciliation avec l' autre.
J' ai cru vous devoir, mon cher docteur, ce

détail des agitations d' une si chère personne dans nos deux premières entrevues. Tout le monde en conçoit déjà de meilleures espérances. à présent que, par une révolution si surprenante, elle est sortie du profond silence où elle étoit comme ensévelie, et qu' elle commence à suivre un discours, quoiqu' avec fort peu de liaison, nous avons jugé qu' il est important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens.
Camille a reçu ordre de l' amuser dans son appartement, et de ne lui rien proposer que de flatteur pour son imagination. Je lui ai demandé la permission de me retirer : elle m' a répondu : mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre ? Sans doute, et très-souvent, lui a dit le général.
Elle est sortie fort satisfaite avec Camille.
Nous sommes passés dans l' appartement de Jéronimo, que la jeune marquise a réjoui beaucoup par le récit de ce qui s' étoit passé. Ce généreux ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu' à ma présence ; et le général a protesté qu' à l' avenir il entreroit avec joie dans toutes les résolutions qui seroient prises de concert pour la guérison de sa soeur.

Le vieux comte et l' aîné de ses fils sont retournés ce soir à Urbin. Ils sont venus me faire leurs adieux chez moi ; et le père m' a

p174

répété qu' il se flattoit toujours de me voir bon catholique.

LETTRE 73

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.
à Boulogne, 13 et 24 juin.
Le comte della Porretta et ses deux fils revinrent hier d' Urbin, pour se réjouir de nos espérances, qui augmentent de jour en jour. J' ai cru remarquer aujourd' hui dans le visage de la marquise un air de réserve que je n' y avois pas vu jusqu' à l' arrivée du comte, ou plutôt une sorte de complaisance qui m' a paru trop civile pour une amitié telle que la nôtre.
Vous savez, mon cher docteur, que je n' apperçois jamais de nuage sur le front d' un ami, sans en chercher aussi-tôt la cause, dans l' espérance de pouvoir contribuer à l' éclaircir. J' ai demandé à la marquise un moment d' entretien particulier.
Elle n' a pas fait difficulté de me l' accorder au premier mot. Mais après m' avoir laissé le tems de lui ouvrir mon coeur, elle m' a demandé si le père Marescotti, qui a pour moi, m' a-t-elle dit, toute la tendresse d' un père, ne pouvoit être présent à notre conversation. Cette question m' a surpris. Cependant j' ai répondu que j' y consentois volontiers.
Elle l' a fait appeler. Il est venu sur le champ.

p175

Un tendre intérêt, et je ne sais quelle réserve que j' ai cru lire aussi sur son visage, m' ont fait juger qu' il n' ignoroit pas les dispositions de la marquise, et qu' il comptoit d' être appelé, ou d' avoir quelque part à cette explication, quand je ne l' aurois pas demandé.
J' ai répété devant lui ce que j' avois déjà dit à la marquise de mon inquiétude sur le changement que je croyois remarquer, depuis le jour précédent, sur un visage où je n' avois jamais vu que de la bonté.
Chevalier, m' a-t-elle répondu, si vous ne vous croyez pas tendrement aimé de toute notre famille à Naples,

à Urbin, comme à Boulogne, vous êtes fort éloigné de nous rendre justice. Elle s' est étendue alors sur ce qu' elle a nommé leurs obligations ; elle les a fort exagérées. Je lui ai protesté que je n' avois pu faire moins, pour répondre aux sentimens de mon propre coeur. C' est à nous, a-t-elle repris, que vous devez laisser le soin d' en juger ; et de grâce, ne nous croyez pas capables d' ingratitude. Nous commençons à voir renaître avec joie toutes nos espérances pour une chère fille, après l' avoir vue dans une extrêmité dont il y a peu d' exemples. En honneur, en justice, et par toutes les loix de la reconnoissance, elle doit être à vous, si vous la demandez aux conditions que vous nous avez autrefois proposées.

p176

C' est mon sentiment, a dit le père, en baissant la tête.
Que puis-je ajouter ? A continué la marquise. Nous sommes tous dans un mortel embarras. On me charge d' une commission qui m' afflige. Soulagez mon coeur, chevalier, en m' épargnant une plus longue explication.
Il n' en est pas besoin, madame. Je crois vous entendre. L' ingratitude ne sera jamais un reproche que je puisse faire à votre famille. Vous, mon père, dites-moi (supposé, du moins, que vous puissiez faire en ma faveur ce que je ferois pour vous), si vous étiez à ma place (et vous ne sauriez être plus convaincu de votre religion que je le suis de la mienne), dites-moi ce que vous feriez, et par conséquent ce que vous jugez que je dois faire.
Le père m' a répondu qu' il ne pouvoit admettre une supposition de cette nature ; mais est-il possible, a-t-il repris, que l' erreur puisse avoir sur un esprit raisonnable la même force que la vérité ?
Vous n' ignorez pas, lui ai-je dit, que cette question se réduit à rien, et que j' ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prières pour l' heureuse fin qui nous intéresse tous, pour le parfait rétablissement de notre chère Clémentine.
Vous êtes témoin,

p177

madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d' elle. Vous voyez avec quel respect je me conduis. Dans ses plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puisse vous faire juger qu' elle

pense au mariage. Je n' ai, comme je me souviens de vous l' avoir déjà dit, qu' un seul désir à présent, c' est de la voir parfaitement rétablie.
Que dire, mon père ? Que répondre, a repris la marquise, en le regardant d' un air affligé. Et se tournant vers moi : mais vous, chevalier, aidez-nous de votre conseil. Vous connoissez notre situation. Hélas ! Ne nous soupçonnez pas d' ingratitude. Nous sommes persuadés que le salut de notre chère fille est en danger. Si Clémentine est à vous, elle ne sera pas long-tems catholique. Encore une fois, aidez-nous.
C' est votre générosité, madame, qui vous alarme si tôt pour l' intérêt de votre fille et pour le mien. Vous dites qu' elle est à moi, si j' insiste aux conditions que j' ai proposées. Le général a ma parole que sans le consentement des trois frères, comme sans le vôtre, madame, je n' éléverai jamais mes vues à l' honneur de votre alliance ; et je vous ai déclaré, à vous-même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoissois libres. Si vous jugez qu' en avançant vers sa guérison, Clémentine puisse être portée

plus loin que vous ne le désirez, par un sentiment de reconnoissance pour des services supposés, approuvez que mes visites diminuent par degrés ; c' est un moyen de la dégager dans ses propres idées, en lui faisant reconnoître que j' aurai servi moins qu' elle ne pense à son rétablissement. J' ai promis au général de lui rendre une visite à Naples. Mon absence peut durer trois semaines, et je me tiendrai toujours prêt à revenir au premier ordre. Suspendons toutes sortes de résolutions, jusqu' à la fin de ce terme ; et faites fond sur l' honneur d' un homme qui vous assure encore qu' il se regarde comme lié, et qu' il vous reconnoît libres.
Ils se sont regardés tous deux, sans me faire aucune réponse.
Que pensez-vous, madame, de cette proposition ? Qu' en dites-vous, mon père ? Si je pouvois imaginer quelque chose de plus désintéressé, je vous le proposerois de même.
Le docteur m' a dit que j' étois un homme étonnant. La marquise s' est plainte de manquer d' expressions. Elle a pleuré. Elle a pris le sort à partie. Je n' ai pu manquer d' être extrêmement sensible à son affection : cependant j' ai dit en moi-même, avec un chagrin peut-être trop visible : quand, quand trouverai-je le retour que mon coeur orgueilleux croit mériter ? Mais mon orgueil

p179

même, dois-je lui donner ce nom ? Est venu à mon secours. Ciel, je te rends grâce, ai-je pensé, de m' avoir donné la force de remplir ce qui m' est dicté par la conscience et l' humanité, sans égard pour d' autres loix. Le père m' a vu fort touché. J' avois les larmes aux yeux. Il s' est retiré, pour cacher sa propre émotion. La marquise, encore plus pénétrée, m' a nommé le plus généreux des hommes. J' ai pris respectueusement congé d' elle, et je suis entré chez Jéronimo.

Lorsque je pensois à le quitter, pour aller tenter chez moi de calmer un peu mes agitations, le marquis, le comte et le prélat m' ont fait prier de passer dans l' appartement de la marquise, où ils étoient avec le père Marescotti, qui leur avoit appris ce qui s' étoit passé dans notre entretien. Le prélat s' est levé ; et m' embrassant : cher Grandisson, m' a-t-il dit, que je vous admire ! Pourquoi, pourquoi ne pas vouloir que je puisse vous nommer mon frère ? Un prince qui s' offriroit pour ma soeur, si vous étiez catholique... que ne le voulez-vous ? A interrompu la marquise, les mains et les yeux levés. Vous ne le voulez, vous ne le pouvez donc pas ? M' a dit le comte. Le marquis m' a pris la main. Il a loué le désintéressement de ma conduite. Il a fort approuvé la proposition d' une absence ; mais il

p180

m' a représenté que je devois entreprendre moi-même le ménagement de ce projet, non-seulement avec Clémentine, mais du côté de Jéronimo, dont le coeur reconnoissant s' affligeroit du seul soupçon que l' idée en fût venue d' eux. Toutes nos mesures seront suspendues ; et la santé de Clémentine se fortifiant, nous abandonnerons le reste à la conduite du ciel.

Je suis retourné chez Jéronimo, à qui j' ai communiqué le dessein où j' étois de partir pour Rome et pour Naples, suivant la parole que j' en avois donnée au général et à sa femme. Il m' a demandé ce que deviendroit sa soeur dans l' intervalle, et s' il n' y avoit rien à craindre pour nos espérances ? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, sans l' approbation de Clémentine. Sa guérison doit être l' ouvrage du tems. Si j' y suis aussi nécessaire que

l' amitié vous le persuade, de courtes absences, et l' attente qu' elles peuvent exciter, auront plus de force pour soutenir son attention, que de continuelles visites. Mais, a-t-il repris, ne trouvez-vous pas d' objection de la part de mon père, de ma mère et de mon frère ? Ne sont-ils pas alarmés pour Clémentine ? Je lui ai répondu qu' après nous être expliqués sur mon départ, ils jugeoient aussi qu' un peu d' absence pouvoit exciter son attention. Il s' est rendu à des raisons si plausibles, en me recommandant

p182

de ménager avec soin la délicatesse de sa soeur.

LETTRE 74

le chevalier Grandisson à M Barlet.
Florence, 5 et 16 juillet.
Je ne compte pas moins de trois semaines, depuis la date de ma dernière lettre ; mais cet intervalle n' a pas été sans agrément pour moi. J' ai reçu des nouvelles de tous mes amis d' Angleterre et de France ; et celles qui me sont venues de Boulogne par le prélat, le père Marescotti et M Lowther, ont toujours été des plus heureuses. Le prélat me marque particulièrement qu' on attribue aux favorables progrès de la santé du frère, l' espérance dont on se flatte à présent de voir la soeur bientôt rétablie.
J' ai passé quinze jours à Naples et à Portici. Le général et sa femme se sont fait une étude continuelle de m' obliger. à mon arrivée, le général étant entré avec moi dans quelqu' explication sur mes vues, je lui fis la même réponse qu' à sa mère. Il en parut satisfait. En nous séparant, il m' embrassa, comme son frère et son ami, avec des excuses fort tendres pour l' animosité dont il n' avoit pu se défendre contre moi, et la promesse formelle de se déterminer

p183

par le choix de sa soeur, si le ciel nous accordoit son rétablissement. Sa femme n' a pas été plus réservée dans les témoignages de son estime. Elle m' a dit ouvertement, que ses plus ardens désirs, après la santé de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de frère.

Quelle sera donc ma destinée, cher docteur ? La plus forte opposition cesse ; mais le prélat, comme vous avez pu l' observer, rejette sur une autre cause le mérite que son frère m' attribue, et dans la vue apparemment de rabattre mes espérances. J' en laisse le succès au ciel ; mais je ne changerai rien à ma conduite.
Madame Bemont, qui a fait le voyage de Boulogne, n' est revenue que d' hier au soir. Elle me confirme tout ce qu' on m' avoit écrit de l' heureux changement du frère et de la soeur, et par conséquent de toute la famille. M Lowther est accablé de louanges et de caresses. Jéronimo a déjà la force de demeurer levé quelques heures ; et Clémentine celle de lui rendre deux visites par jour. Elle a recommencé à se servir de son aiguille ; et souvent elle se plaît à travailler dans la chambre de son frère.
Ses égaremens d' esprit sont plus rares ; et lorsque ses idées commencent à se troubler, elle s' en apperçoit aussi-tôt. Alors elle s' arrête d' elle-même.

p184

Elle verse une larme ; et le parti qu' elle prend, est de se retirer dans son cabinet, ou de garder le silence. Elle parle quelquefois à M Lowther, qu' elle trouve dans la chambre de son frère. S' il est question de moi, ses discours sont fort réservés, et durent peu sur le même sujet ; mais elle marque beaucoup de curiosité sur tout ce qui regarde l' Angleterre, sur les usages et les manières du pays, particulièrement des femmes.
Chacun s' est fait une règle, sans excepter Jéronimo et Camille, de ne jamais faire tomber la conversation sur moi. Elle ne laisse pas de demander souvent de mes nouvelles, et de compter les jours de mon absence. Un jour, se trouvant seule avec Madame Bemont, elle lui dit : ne m' apprendrez-vous pas, madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du chevalier Grandisson, et cherche à me faire changer de discours, lorsque j' en parle moi-même ? Je remarque dans Camille cette affectation comme dans les autres. Jéronimo même n' en est pas exempt, et je l' ai mis plus d' une fois à l' épreuve ? Seroit-il capable d' ingratitude ? Peut-il être indifférent pour un ami dont il a reçu tant de bienfaits ? Je me flatte qu' on n' a point assez mauvaise opinion de moi, pour craindre de hasarder en ma présence le nom

p185

d' un homme à qui je dois autant de reconnoissance que d' estime. Dites-moi, madame, me seroit-il échappé, dans mes malheureux momens, quelque chose d' indigne de mon caractère, de ma famille, ou de la modestie de mon sexe ? Si j' ai commis cette faute, mon coeur y renonce ; il faut qu' en effet mon malheur ait été terrible.
Madame Bemont se hâta de la rassurer. Eh bien, reprit-elle, j' espère que la modestie et la reconnoissance seront toujours dans ce coeur au même degré. Qu' il me soit permis d' avouer que je l' estime ; car j' ai ce sentiment pour lui, et jamais il ne me fera sortir de la décence. Permettez-vous, madame ? Parlons de lui un quart-d' heure ; pas plus. Voici ma montre. C' est une montre angloise, que j' ai achetée dans ce dessein, sans que personne le sache. N' allez pas me trahir. Ici, se défiant de sa tête, elle laissa tomber une larme, et elle sortit en silence.
Je ne vous cacherai point, cher ami, que Madame Bemont connoît l' état de mon coeur, et qu' elle en a pitié. Elle souhaite que la raison de sa chère amie se rétablisse ; elle craint tout de l' opposition : mais il y a, dit-elle, un homme qu' elle souhaite à Clémentine. Il y a une femme... providence, c' est à toi que j' abandonne ma destinée.

p186

Madame Bemont raconte que, deux jours avant son départ, Clémentine sembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le silence, dans un de ses accès : vingt jours, Camille ! Dit-elle, en se tournant vers cette femme. Elle redevint muette aussi-tôt. La veille du départ de Madame Bemont, pendant qu' elle étoit à travailler avec la marquise, Camille entra, d' un air empressé, de la part du prélat, qui demandoit à les voir. La marquise, ayant répondu qu' il pouvoit entrer, Clémentine, qui l' entendit venir, quitta son ouvrage, changea de couleur, et prit un air de dignité. Mais lorsqu' elle vit le prélat seul, le chagrin se peignit sur son visage, comme si son attente eut été trompée.
Adieu, cher ami, je compte être demain au soir à Boulogne. Vous aurez bientôt une seconde lettre de moi.

p187

LETTRE 75

le chevalier Grandisson au même.
Boulogne, 7 et 18 juillet.
Il étoit nuit lorsque j' arrivai hier en cette ville. Je fis faire, sur le champ, mes complimens à la famille. Ce matin, je me suis rendu au palais della Porretta, et je suis allé droit à l' appartement du seigneur Jéronimo. Il se disposoit à se lever, pour me recevoir debout, et me faire partager la joie de cet heureux changement. J' ai reçu les plus tendres marques de son affection. Tout le monde, m' a-t-il dit, commençoit à reprendre du courage et de la santé. Camille, paroissant bientôt, m' a félicité de mon retour, de la part de sa jeune maîtresse, et m' a dit que dans un quart-d' heure elle seroit prête à recevoir ma visite. Miracle ! Miracle ! S' est écriée cette bonne femme. Vous ne verrez ici que de la joie et de l' espérance. En sortant, elle m' a dit à l' oreille : ma maîtresse prend une robe de couleur pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme ; car le général a marqué à son père, qu' il donne absolument les mains au choix de sa soeur.

p188

Le prélat est entré. Soyez mille fois le bien venu à Boulogne, m' a-t-il dit affectueusement. Vous triomphez, M Grandisson. Clémentine a la disposition de sa destinée ; celui qu' elle rendra maître d' elle, quel qu' il puisse être, possédera réellement un trésor.
Le marquis, le comte, le père Marescotti, qui sont arrivés successivement, m' ont fait les plus vives caresses. La marquise, entrant aussi-tôt, a prévenu mes complimens par les siens. Votre retour, m' a-t-elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J' espère que la joie de Clémentine ne sera pas au-dessus de ses forces. Vous connoissez l' excellence de son coeur.
Le père Marescotti a répondu pour moi, qu' on pouvoit se fier à ma prudence ; et qu' en reparoissant devant elle, j' aurois sans doute l' attention de modérer ma propre joie, pour contenir la sienne. Un quart-d' heure s' est passé dans ces témoignages mutuels de satisfaction et d' amitié. Camille est arrivée, pour m' inviter de la part de sa maîtresse à passer dans son cabinet. La marquise est sortie la première. J' ai suivi Camille, qui m' a dit en allant qu' elle ne croyoit pas sa maîtresse aussi tranquille

qu' elle l' avoit été depuis quelques jours ; ce qui venoit sans doute, a-t-elle ajouté, de sa précipitation à

p189

s' habiller, ou de son impatience à m' attendre. Dans le tems de sa bonne santé, Clémentine étoit l' élégance même, sans aucun air d' affectation. Je n' ai jamais vu qu' une femme qui l' égale de ce côté-là. Miss Byron paroît sentir qu' elle peut se fier à ses charmes naturels, et n' en marque pas plus de vanité. Qui pense à sa parure, quand on a jeté les yeux sur son visage ? Pour le mélange de dignité et d' aisance dans l' air et les manières, je ne connois rien de comparable à ces deux jeunes personnes.
Clémentine m' a paru charmante. Mais la disposition un peu bizarre de ses ornemens, et quelque chose de plus brillant que je ne l' avois jamais vu dans ses yeux, où l' on n' admiroit ordinairement qu' un doux éclat, m' a fait craindre plus de désordre dans son imagination que je ne m' y étois attendu. Cette idée m' a causé quelque chagrin en entrant.
Le chevalier, mon amour ! Lui a dit la marquise. Clémentine, recevez notre ami.
Elle s' est levée, avec un air de dignité et de douceur. Je me suis approché d' elle. Elle ne m' a pas refusé sa main. Le général, mademoiselle, et son épouse, m' ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.
Ils vous ont reçu sans doute comme l' ami de toute la famille ? Mais, dites-moi, monsieur,

p190

(en souriant), votre voyage n' a-t-il pas été plus long que vous ne l' aviez promis ?
De deux ou trois jours seulement, mademoiselle.
Seulement ? Monsieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n' est pas surprenant qu' un homme si désiré ne soit pas toujours le maître de son tems.
Elle a paru hésiter. Elle a regardé sa mère, moi, la terre, avec un embarras visible. Ensuite, paroissant douter de sa situation, elle s' est tournée, en portant son mouchoir à sa tête.
Madame Bemont, ai-je repris pour faire diversion à son chagrin, vous embrasse avec toute sa tendresse. Vous avez passé à Florence ? Madame Bemont, dites-vous ? à Florence ! Et courant vers sa mère,

elle lui a passé ses deux bras autour du cou. Elle a caché son visage dans son sein... ô madame ! Sauvez-moi, sauvez-moi de moi-même. Je ne sais plus où je suis.
La marquise baisant son front, la serrant dans ses bras maternels, s' est efforcée de la consoler, et lui a répété plusieurs fois, qu' elle se porteroit mieux dans un instant. J' ai fait un mouvement pour me retirer ; et la marquise m' approuvant d' un signe de tête, je suis passé dans une chambre voisine.

p191

Bientôt Camille est venue m' avertir de rentrer. J' ai trouvé sa maîtresse assise, la tête appuyée sur l' épaule de sa mère. Pardon, chevalier, m' a-t-elle dit. Ma santé se soutient peu ; je le vois. Mais n' importe. Je suis mieux et pis que je n' étois : pis, parce que je sens ma disgrâce. Ses yeux avoient perdu le lustre qui venoit d' une imagination trop élevée. Ils étoient abattus, sombres, inondés de pleurs.
J' ai pris sa main. Ne vous affligez point, mademoiselle ; votre rétablissement approche. Ces petits retours du mal, dont vous vous plaignez, marquent qu' il touche à sa fin.
J' en demande la grâce au ciel. Ah ! Chevalier, quelles peines j' ai causées à nos amis, à ma mère, à vous, à tout le monde ! ô cruelle Daurana ! Mais pourquoi parler d' elle ? Dites-moi, est-il vrai qu' elle soit morte ?
Souhaitez-vous, ma chère, qu' elle le soit ? Lui a demandé sa mère.
Oh ! Non, non. Je souhaite qu' elle vive, et qu' elle se repente du mal qu' elle m' a fait. N' a-t-elle pas été la compagne de mon enfance ? Elle m' aimoit autrefois. Je l' ai toujours aimée. Dites, chevalier, vit-elle encore ?
J' ai regardé la marquise pour la consulter sur ma réponse ; et ses yeux m' expliquant son intention, j' ai répondu que sa cousine Daurana

p192

étoit vivante. Eh bien ! A repris vivement la noble Clémentine, c' est un triomphe qui se prépare pour moi ; car le ciel m' est témoin que je lui pardonne !
Et me regardant : vous dites donc, monsieur, que vous espérez ma guérison, et que le mal commence à changer ? Que cette espérance est consolante pour

moi ! Là-dessus, se laissant tomber à genoux près de sa mère : Dieu tout-puissant, a-t-elle dit, en élevant les mains et les yeux vers le ciel, j' implore ton secours pour ma guérison, dans la seule vue, tu connois le fond de mon coeur, de rendre aux meilleurs de tous les parens, le bonheur que je leur ai dérobé. Joignez vos prières aux miennes, vous, monsieur, qui êtes l' ami de ma famille, vous, madame, dont la tendresse va si loin, et celle de ne jamais rien faire qui déplaise à la plus indulgente des mères ! La marquise, attendrie, jusqu' à me faire craindre qu' elle n' eût besoin de secours, s' est soulagée heureusement par ses larmes. Camille, qui étoit à pleurer aussi dans un coin du cabinet, s' est avancée à ma prière ; et Clémentine a pris l' occasion pour lui demander son bras. Je sors, nous a-t-elle dit ; mais demeurez, monsieur ; je reviens à l' instant. Excusez, madame (en portant la main à sa tête) ; je ne me sens pas tout-à-fait bien ; j' ai besoin de me retirer un moment.

p193

Nous sommes demeurés, la marquise et moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir et d' entendre, et quoiqu' elle fût accompagnée d' autant de douleur, nous avons trouvé de la consolation à pouvoir nous féliciter des apparences d' un prompt rétablissement, Clémentine n' a pas tardé à rentrer, soutenue par Camille, qui, pour la flatter, m' a demandé si je n' étois pas convaincu que sa maîtresse jouiroit bientôt d' une parfaite santé. J' ai répondu qu' il ne m' en restoit plus aucun doute. La marquise a confirmé ma réponse, et s' est efforcée, par les plus douces promesses, d' encourager un coeur abattu. Mais, tandis qu' elle se livroit à sa tendresse, elle a cru remarquer, à la contenance de sa fille, qui tenoit les yeux baissés, et dont le visage s' est même couvert d' une charmante rougeur, qu' il se passoit quelque chose de nouveau dans son esprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l' occupoit, d' où venoit cette rêverie ? Je ne vous le dissimulerai pas, madame, a répondu Clémentine, d' une voix basse et timide, mais que je pouvois entendre : je serois bien aise d' avoir un moment d' entretien avec le chevalier. Il est plein de bonté et d' honneur. Cependant je cesserai de le désirer, si vous ne l' approuvez pas. Je ne veux me gouverner que

p194

par vos ordres. Au fond, j' ai honte de moi, car ai-je quelque chose à dire, que ma mère ne puisse pas entendre ? Non, non, madame. Mon coeur fait partie du vôtre.
Mon amour ne sera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles sont sorties toutes deux. Clémentine m' a ordonné de m' asseoir près d' elle. J' ai obéi : dans la situation où j' étois, il ne m' appartenoit point d' ouvrir la scène. J' ai attendu ses ordres en silence.
Elle m' a paru embarrassée. Ses yeux se tournoient de divers côtés, tomboient un moment sur moi, se fixoient ensuite à terre, ou devant elle. J' ai cru ne pouvoir me dispenser de parler. Il me semble, lui ai-je dit, que l' aimable Clémentine a quelque chose dans l' esprit, qu' elle souhaite de me communiquer. Vous n' avez pas, mademoiselle, d' ami plus sincère et plus fidelle que moi. Votre bonheur et celui de mon cher Jéronimo, font ma seule occupation. Honorez-moi de votre confiance.
J' ai quelque chose à dire. J' ai plus d' une question à faire. Mais plaignez-moi, chevalier ; il ne me reste plus de mémoire. Je l' ai tout-à-fait perdue ! Ce qui m' est fort présent, c' est que nous vous avons des obligations qu' il nous est impossible de reconnoître ; et ce sentiment m' agite beaucoup.

p195

Qu' ai-je fait, mademoiselle, que de répondre à la voix de l' amitié, comme chaque personne de votre famille l' auroit fait dans la même situation ?
Cette généreuse manière de penser augmente l' obligation. Dites-moi seulement, monsieur, comment notre reconnoissance peut s' exprimer, comment la mienne le peut en particulier ; et je serai plus tranquille. Il m' est impossible autrement de l' être jamais.
Eh quoi ! Mademoiselle, ne me croyez-vous pas bien récompensé par l' approche du succès que toutes les apparences promettent à nos désirs ?
Telle peut être votre opinion : mais la dette n' en a que plus de force pour nous.
Jugez, cher docteur, si je n' étois pas comme forcé d' expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chère Clémentine auroit été sans parens, quand elle n' auroit dépendu que d' elle-même, je ne pouvois la croire assez bien rétablie, pour se déterminer d' elle-même dans une situation si délicate. Ainsi, quoique toute sa famille m' eut déclaré qu' on ne se conduiroit que par ses propres désirs, l' honneur

me permettoit-il de prendre avantage du noble sentiment de reconnoissance dont je la voyois remplie ?

p196

Si vous supposez, mademoiselle, ai-je répondu, que votre famille m' ait des obligations qu' il lui soit difficile de reconnoître, le retour doit être un acte de famille. Permettez que je m' en rapporte à votre père, à votre mère, à vos frères, et à vous-même. Ce que vous déterminerez ensemble, aura sûrement ma parfaite approbation.
Après quelques momens de silence ; oui, monsieur, je crois que vous le prenez fort bien. Mais, voici ma difficulté : la récompense est impossible. Je ne puis vous récompenser. Malheureusement, le sujet commence à passer mes forces. J' ai de hautes idées, monsieur, de ce que je dois au ciel, à mes parens, à vous... j' ai commencé à jeter par écrit tout ce qui m' est venu sur cet important sujet. Je voudrois agir avec noblesse. Vous m' en avez donné l' exemple. Il faut que je continue d' écrire mes pensées ; je ne puis me fier à ma mémoire ; non, ni même encore à mon coeur. Laissons un sujet dont je me sens trop affectée. J' en parlerai d' abord à ma mère ; mais ce ne sera point sur le champ, et je vais la prier seulement de revenir. Elle est passée aussi-tôt dans la chambre voisine, d' où elle est revenue avec la marquise, qu' elle conduisoit par la main. J' en demande

p197

pardon à votre bonté, lui disoit-elle en rentrant. J' avois plusieurs choses à dire au chevalier, pendant quelques momens que j' ai passés avec lui, et rien ne m' est venu à la mémoire. Je n' ai pas dû me souvenir en effet de tout ce que je n' ai pu dire devant ma mère. La marquise n' a pensé qu' à la consoler par les plus indulgentes caresses. Mais tous les efforts qu' elle avoit faits, commençant à l' affoiblir beaucoup, elle s' est retirée avec précipitation. Camille l' a suivie. Un instant après, elle est venue presser la marquise de passer aussi dans le cabinet ; et je n' ai pas douté qu' il ne fût arrivé quelqu' accident extraordinaire. En effet la marquise, après m' avoir laissé seul un quart-d' heure entier, est revenue d' un air consterné. Que faire, chevalier ? Elle est aussi mal que jamais. J' ai même

observé des symptômes que je ne lui avois jamais vus. Il me semble, madame, qu' elle a dans l' esprit quelque fardeau dont elle a de la peine à se décharger. Elle sera plus tranquille lorsqu' elle aura révélé son secret. Vos tendres instances l' engageront à vous le communiquer. Je passe chez le seigneur Jéronimo. Vous apprendrez d' elle-même, lorsqu' elle sera un peu revenue, ce qui s' est passé entre elle et moi.
J' ai tout entendu, chevalier ; et je vous regarde comme le plus noble des hommes. Il n' y a que

p198

vous au monde, qui soit capable à la fois de tant de bonté et de désintéressement. Un acte de famille ! Assurément, il en faut un. Et comptez qu' il ne tardera point. Promettez-moi seulement que la maladie de ma fille ne diminuera point votre affection, et qu' il lui sera permis de demeurer catholique. De ma part, ces deux conditions sont les seules que j' exigerai. Tous les autres vous presseront encore d' embrasser notre foi, mais ce n' est plus que par honneur, et pour sauver les apparences... l' arrivée du marquis et du prélat est venue interrompre cette effusion de coeur. Je les ai laissés, en priant la marquise de leur apprendre ses nouvelles craintes, dont elle ne m' avoit informé qu' à demi. Camille, que j' ai rencontrée en me retirant, m' a dit que sa maîtresse étoit beaucoup mieux, mais qu' il étoit évident qu' elle ne se rétabliroit pas avant la célébration du mariage. Jéronimo étant endormi, je suis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la marquise que je reviendrois le soir.

p199

LETTRE 76

le chevalier Grandisson au même.
Boulogne, 7 et 18 juillet.
C' est à présent, cher ami, que les affaires touchent à leur crise. En arrivant, on m' a dit que j' étois attendu dans l' appartement de la marquise. Le marquis, que j' y ai trouvé seul avec elle, m' a reçu d' un air tendre, mais sérieux, et m' a pris la main pour me placer sur un fauteuil, entre celui de la marquise et le sien. Le prélat, le comte et le père Marescotti,

sont entrés aussi-tôt, et se contentant de me saluer, ils ont pris leur place.
Ma chère, a dit le marquis, en s' adressant à sa femme. Après un moment d' hésitation, nous n' espérons plus, a-t-elle commencé, le parfait rétablissement de ma fille, que de... elle s' est arrêtée.
Que de notre complaisance pour tous les désirs de son coeur, a continué le prélat.
Eh bien, continuez, lui a dit la marquise.
Il seroit inutile, a-t-il repris, de presser le chevalier sur un point rebattu que nous avons fort à coeur.

p200

Je me suis baissé, en confirmant ce qu' il disoit par son silence.
Quel malheur ! A-t-il répliqué.
Le plus grand des malheurs, dit le comte.
Alors le marquis m' a demandé par quelle garantie je pouvois les assurer que leur fille ne seroit pas pervertie.
J' ai répondu que le père Marescotti prescriroit les conditions.
Ma conscience, a dit le père, ne me permet pas de consentir à ce mariage ; cependant le mérite et les généreux services du chevalier m' ôtent le pouvoir de m' y opposer. Je demande qu' il me soit permis de me taire.
Ma situation est la même, a dit le prélat : mais la qualité de frère me fait oublier celle d' évêque.
Cher Grandisson, nous laissez-vous du moins la liberté de répondre aux curieux, que nous vous regardons comme un enfant de l' église, mais que de fortes raisons vous empêchent à présent de le déclarer ?
J' espère de votre bonté, monseigneur, que vous n' exigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder sans perdre une partie de votre estime. Si vous m' honorez beaucoup en m' admettant dans votre illustre famille, que ce ne soit point en me déshonorant à mes propres yeux.
Vous avez l' exemple de plusieurs grands princes,

p201

m' a dit le père Marescotti ; de Henri de France, chevalier, d' Auguste de Pologne.
Il est vrai, mon père, mais les plus grands rois

n' ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de religion leur cause d' autant moins de scrupule, que la plupart n' en observent guère les maximes...
le prélat m' a interrompu : nous avons déjà poussé cette matière assez loin entre le chevalier et moi. Je reviens à la question de mon père. Quelle sûreté pouvons-nous avoir que ma soeur ne sera point pervertie ? Le chevalier s' en rapporte au père directeur. Le père se dispense de répondre. Moi, chevalier, je vous demande, si vous promettez que, par vous ou par les ministres de votre église, vous n' entreprendrez jamais de pervertir Clémentine. Vous lui accorderez un confesseur : consentez-vous que ce soit le père Marescotti ?
Eh ! Le père Marescotti seroit-il disposé...
je le suis, monsieur, pour soutenir l' attachement de Clémentine à sa foi, et dans l' espérance de convertir un homme, qui sera justement cher alors à toute cette famille.
Non-seulement je donne volontiers les mains à cette proposition, mais je me croirai fort heureux que le père Marescotti m' accorde le pouvoir de lui marquer tout le respect que j' ai pour lui.

p202

Je n' ai qu' une demande à faire ; c' est que le père me prescrive lui-même ses conditions. Elles seront remplies, je vous assure, à quelque prix qu' il mette ses soins.
Jamais, a-t-il répliqué, il n' y aura de difficulté là-dessus entre vous et moi.
Vous n' en sauriez avoir sur cet article, a dit le marquis ; car le père Marescotti ne cessera point d' être le directeur de cette maison.
Je ne propose au père qu' un seul engagement de sa part ; c' est de borner ses soins à ceux qui sont déjà dans ses principes, et de n' entrer jamais dans aucune discussion avec mes domestiques, mes vassaux, mes voisins dans un pays où la religion établie est différente de la sienne. Je pourrois m' en reposer sur sa propre modération : mais, sans l' engagement que je lui demande, sa conscience seroit peut-être embarrassée ; et je crois devoir cette précaution au repos de ma patrie.
Vos anglois, chevalier, m' a dit le comte, se plaignent beaucoup des persécutions de notre église : cependant, à quelle contrainte les catholiques ne sont-ils pas réduits en Angleterre ?
J' aurois mille choses à dire sur ce point. Mais il me suffit de répondre pour moi-même et pour ma propre

conduite.
à l' égard des domestiques de ma fille, je crois

p203

pouvoir espérer, a dit la marquise, que le soin en
sera confié au père Marescotti, qui en formera une
petite église autour d' elle, pour la soutenir dans
un pays où sa religion ne laissera point d' être
exposée à quelque danger. Ses femmes, ai-je répondu,
et ses domestiques particuliers, seront toujours de
son choix. Si leur conduite est raisonnable, ils
trouveront de l' avantage à me regarder aussi comme
leur maître. S' ils se conduisent mal, il est juste
que je puisse les croire dans ma dépendance, comme
dans celle de leur maîtresse. Je ne dois pas être
soumis à leurs caprices. S' ils se croyoient
indépendans de moi, je serois désobéi, peut-être
insulté, et mon ressentiment pour leur insolence
passeroit peut-être pour haine de leur religion.
Cet article ayant été réglé sous une bonne forme,
j' ai ajouté que si Camille suivoit sa maîtresse,
j' aurois beaucoup de confiance à sa discrétion.
Comme vous en avez aussi pour le père, m' a dit le
prélat, nous nous flattons qu' en Angleterre vous
ne feriez pas difficulté de le consulter sur les
fautes dont les domestiques de ma soeur pourroient
être accusés.
C' est à quoi je ne puis m' engager. Je dois être le
juge des moeurs et de la conduite de tous mes
domestiques. Leur indépendance pourroit faire naître,
entre leur maîtresse et moi, des

p204

difficultés qui n' arriveroient jamais autrement. C' est
à moi que le pouvoir de les congédier pour une faute
grave, doit appartenir. Je ne suis pas d' un naturel
capricieux. Ma charité ne se borne point à ceux qui
ont la même religion que moi. Dans un pays éloigné,
je sais ce qu' on doit à des étrangers sur lesquels
on a quelque pouvoir. Peut-être se trouveront-ils
mieux de celui que j' aurai sur eux. Mais les
domestiques de ma femme, fût-elle reine du monde
entier, doivent être aussi les miens.
Quel malheur, a dit le père Marescotti, que nous
n' ayons pas tous une même foi ! Mais, monsieur, vous
permettrez du moins que dans l' occasion je prenne
quelque part aux affaires de cette nature.

Oui, mon père ; et je me conduirai volontiers par
vos avis. Mais je n' accorderois pas au plus grand
saint du ciel, ni au plus sage de tous les hommes,
l' empire sur moi dans ma famille.
Mes sentimens ont paru raisonnables au prélat.
D' accord, m' a-t-il dit, sur cet important article.
N' est-ce pas neuf mois que vous vous proposez de
passer en Italie ?
Cette promesse, monseigneur, suppose que le goût de
Clémentine ne soit pas pour un plus long séjour en
Angleterre. Alors je ne passerai

p205

que trois mois dans le pays de ma naissance.
Autrement j' avois proposé que l' Angleterre et
l' Italie eussent alternativement leur année.
Nous ne pouvons désirer, a dit le marquis, que le
mari vive séparé de sa femme. Clémentine vous
accompagnera sans doute, et la stipulation ne sera
que d' année en année : mais la première année doit
être pour nous ; et nous nous promettons, de votre
part, toute sorte d' indulgence pour cette chère fille,
en faveur d' une santé si foible.
Que je vous fasse une autre proposition, a repris la
marquise : c' est que dans cette première année, qui
sera pour nous, vous engagerez vos deux soeurs, qu' on
nous a représentées ici comme de fort aimables
femmes, et votre pupille même, qui peut être regardée
comme une petite italienne, à venir passer une partie
du tems avec nous. Vous aimez vos soeurs, et je
serois bien aise de voir Clémentine familiarisée,
avant son départ, avec les dames de votre famille.
Mes soeurs, madame, sont du caractère le plus
obligeant, et je dois le même éloge à leurs maris.
Je ne doute point qu' elle n' entrent volontiers dans
cette idée. Le tems que vous jugez le plus agréable
pour leur visite, est sans doute vers la fin de la
première année. Outre la commodité de pouvoir s' y
préparer, elles

p206

auront alors le double avantage d' avoir commencé une
heureuse amitié avec Clémentine, et de pouvoir
l' accompagner dans son voyage en Angleterre.
Cette ouverture n' a reçu que des applaudissemens.
J' ai ajouté que l' année d' après je n' étois pas sans
espérance de voir quelqu' un de l' illustre famille

disposé à se mettre de la partie, pour ne laisser rien manquer à la satisfaction d' une fille si chère.
Qui sait, m' a répondu la marquise, si le marquis et moi nous ne serons pas du nombre ? Il nous sera bien difficile de nous séparer de notre chère fille.
Cependant ces mers...
le prélat, nous interrompant, a dit qu' il falloit remettre ce soin à l' avenir, et le faire dépendre des circonstances ; mais qu' il étoit question à présent du bien de sa soeur.
Il est considérable, a dit le comte, et chacun de nous prendra plaisir à l' augmenter.
Si le ciel vous donnoit plus d' un fils, a repris le prélat, comme votre bien d' Angleterre suffiroit pour l' un, et que celui de nos deux grands-pères, qui est légué à ma soeur, feroit un ample partage pour l' autre, nous espérons que l' un des deux seroit confié à nos soins.
Toute l' assemblée a jugé cette demande fort raisonnable.

p207

J' ai répondu que c' étoit à quoi je ne pouvois m' engager. L' éducation des fils, ai-je continué, ne regarde que moi, comme celle des filles appartient à la mère. Je consens que le bien d' Italie soit le partage des filles, et qu' elles soient élevées sous vos yeux. Les fils n' y auront aucune part.
à moins qu' ils ne deviennent catholiques, a dit le prélat.
Non, non, monseigneur, ai-je répliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je sois résolu de laisser, sur l' article de la religion, la même liberté à mes descendans, qu' on m' a laissée à moi-même, je ne veux pas qu' on m' accuse de leur tendre un piége. En qualité d' anglois, ils seront exclus de tout droit à la succession d' Italie. Ce pays sans doute a des loix qui peuvent assurer cette disposition.
Par le mariage de Clémentine, a dit le marquis, toutes les prétentions de Daurana sont annullées. Mais croyez-vous, chevalier, qu' il y ait de la justice à priver du droit de la nature des enfans qui ne sont point encore nés ?
Je jouis, monsieur, d' une fortune considérable, et j' ai d' autres espérances. Ce que je ne possède point, ne peut être regardé comme à moi. C' est le mariage qui fera mon droit, et les articles peuvent le modifier. Vous savez que

p208

les richesses ne font pas le bonheur. Si mes descendans ne se trouvent point heureux de ce qui peut leur suffire, ils ne le deviendront point par une abondance superflue. J' espère que le seigneur Jéronimo se rétablira. Il peut se marier. Que le bien d' Italie passe entre ses mains au moment de mon mariage. S' il juge convenable, en le recevant, d' en marquer quelque reconnoissance à sa soeur, ce qu' il fera pour elle ne tournera qu' à son usage, sans aucune dépendance de moi. Si le seigneur Jéronimo meurt dans le célibat, ou sans enfans, que ce bien passe au général. Il ne peut être mieux employé ; et par le consentement que je promets, il ne sortira pas du nom.
Ils se sont entre-regardés tous, avec diverses marques d' étonnement. Mon frère, a dit le comte au marquis, nous pourrions tout abandonner à la générosité d' un jeune homme de ce caractère. J' avoue qu' il me confond. Le plus juste tempérament, a repris la marquise, est celui que le chevalier a touché d' abord, et le plus conforme aussi à l' intention des deux grands-pères : c' est que le bien en question soit assuré aux filles. Nos deux fils n' auront rien à désirer après notre succession ; et ce sera une sorte de récompense, pour la générosité du chevalier, que le patrimoine des siens ne soit pas diminué par la dot des filles.

p209

Tout le monde a généralement applaudi ; et cet expédient m' étant proposé, j' y ai pleinement donné les mains. Voyez, chevalier, m' a dit le père Marescotti, à quelle généreuse famille vous êtes prêt à vous allier. Quoi ! Des sentimens si conformes aux vôtres n' auront pas la force de vous toucher assez pour vous rendre catholique ? Sa sainteté, m l' évêque s' y engage, recevroit elle-même votre aveu, et se feroit une joie de vous accorder toutes ses bénédictions. Vous convenez qu' on peut faire son salut dans notre église ; nous croyons qu' on ne le peut hors de son sein. Rendez-vous. Répandez la joie dans cette famille. Faites le bonheur de Clémentine.
Quelle idée, mon père, prendriez-vous d' un homme qui sacrifieroit sa conscience aux plus grands avantages, aux plus hautes considérations de la terre ? Si je pouvois me persuader qu' il fût indifférent... mais remettons ce point à d' autres circonstances, lorsque nous pourrons le traiter entre vous et moi, comme entre un père et son fils. Aujourd' hui, n' augmentez

point mes peines, en me mettant dans la nécessité de refuser quelque chose à cette chère et respectable assemblée.
Mon pere, lui a dit le prélat, n' insistons plus sur ce point. Vous savez quelles explications j' ai eues avec le chevalier. Il est inébranlable. Si dans

p210

la suite vous faites plus d' impression sur lui, nous vous devrons tout notre bonheur. Et s' adressant au marquis : à présent, monsieur, il est question d' apprendre au chevalier ce que vous avez dessein de faire pour ma soeur, outre les donations de ses deux grands-pères.
J' ai prévenu le marquis, qui se disposoit à répondre. Je vous demande en grâce, monsieur, de ne pas prononcer un mot là-dessus. Tous vos projets de cette nature peuvent s' exécuter annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre fille pourra m' en faire juger digne. Ne connois-je pas la générosité de toute cette noble famille ? Je veux dépendre de vous. J' ai assez de bien pour Clémentine et pour moi, ou je connois mal son coeur. Dans tout ce que vous me dites, ne considérez que votre propre satisfaction, et de grâce, épargnez-moi les détails.
Que dira ma soeur Sforce ? S' est écrié le comte. Tout opposée qu' elle est à cette alliance, pourra-t-elle refuser son admiration à tant de noblesse ?
Quoi ! M' a dit le prélat, c' est sérieusement, chevalier, que vous ne voulez aucun détail ?
Très-sérieusement, et je le demande en grâce.
Faisons tout ce qu' il désire, a-t-il repris :

p211

monsieur (en me pressant la main), mon frère, mon ami, quel nom dois-je vous donner ? Nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoissance aura son tour. Elle s' acquittera, n' en doutez point. Avec quelle ardeur ce devoir sera rempli ! Mais hâtons-nous d' aller réjouir le coeur de Jéronimo, par le récit de tout ce qui s' est passé. Cette conférence auroit pu se tenir dans sa chambre, et tout le reste peut être réglé en sa présence.
Ce qui nous reste à faire, m' a dit le marquis, c' est d' obtenir la permission de sa sainteté. Elle ne l' a pas refusée dans les mêmes cas, c' est-à-dire lorsque

les fils ou les filles d' un mariage doivent être élevés dans la religion catholique.
Nous sommes tous passés dans l' appartement de Jéronimo ; mais je n' ai fait que le traverser, en me rendant à la chambre de M Lowther, pour leur laisser le tems de faire leurs récits. Jéronimo a marqué tant d' impatience de me voir, qu' on n' a pas tardé à me rappeler. Il m' a serré dans ses bras, comme son frère, avec mille félicitations sur son bonheur et le mien. Au milieu de ses caresses, je n' ai pu me défendre d' un peu de surprise, lorsque le prélat, qui ne croyoit pas que je pusse l' entendre, a dit à sa mère : ah ! Madame, le pauvre comte de Belvedère ! Quelle

p212

sera son affliction ! Mais il ira se consoler à Madrid avec quelque dame espagnole. Pauvre comte ! A répondu la marquise : mais il seroit injuste de nous blâmer.
Demain je suis invité à prendre le chocolat avec Clémentine. On nous laissera peut-être seuls, ou du moins je ne m' attends à trouver avec elle que sa mère ou Camille.
Que ne donnerois-je pas, cher docteur Barlet, pour être assuré que la plus excellente fille d' Angleterre sera heureuse avec le comte de D le seul de tous ses admirateurs, que je crois digne d' un si précieux trésor ? Si Miss Byron avoit à se plaindre de son sort, et par ma faute, le souvenir de toutes mes précautions ne seroit pas capable d' adoucir l' amertume de mon coeur. Mais, après tout, d' où me viennent tous ces soupçons de tendresse ? Et ne dois-je pas les prendre pour des mouvemens d' une vaine présomption ? Cependant, si le ciel ordonne que ma destinée soit unie à celle de Clémentine, je serois extrêmement satisfait de pouvoir apprendre, avant qu' elle ait reçu mes voeux, que Miss Byron, par complaisance pour les sollicitations de ses amis, ait accordé sa main au comte de D.
Il se présente une occasion pour faire partir mes trois lettres à la fois. Adieu, très-cher docteur. Dans nos plus grands sujets de plaisir, les

p213

soupirs du coeur nous rappellent nos foiblesses !

Il n' est pas donné à la nature d' être plus parfaite. Adieu, cher ami.

suite de la lettre de Miladi G où les trois précédentes étoient renfermées.

hé bien, chère soeur, que dites-vous de ces trois lettres ? Je souhaiterois de m' être trouvée avec vous, lorsque vous les avez lues, pour mêler mes larmes avec les vôtres en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon frère s' est-il hâté d' écrire ? Ne pouvoit-il pas attendre le résultat de son entrevue suivante avec Clémentine ? Quelle peut avoir été l' occasion de faire partir des lettres qu' il a dû croire capables de nous jeter dans une mortelle incertitude ? Malheur à cette occasion qui est venue si officieusement se présenter ! Mais, tendre comme il est, peut-être s' est-il figuré qu' il étoit nécessaire de nous préparer à ce qui doit suivre, de peur que notre émotion ne fût trop vive, si nous n' apprenions l' évènement qu' après sa conclusion. Nous, ma soeur, aller faire notre cour dans un an à Miladi Clémentine Grandisson ? Ah ! La pauvre Henriette ! Et nous le permettroit-elle ? Mais il n' en sera rien ; non, non, c' est une chose impossible. Mais, silence là-dessus, et parlons des faits.

p214

Lorsque ces lettres sont venues de Londres, le docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de dîner. Il s' est levé, il est passé dans son appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laissé le tems de lire des dépêches d' un mille de long, ne le voyant point revenir, sa lenteur m' a paru insupportable. Notre chère Henriette a dit : je crains de mauvaises nouvelles. Espérons qu' il n' est rien arrivé de mal à Sir Charles, que Clémentine n' est pas retombée, que le bon Jéronimo... j' appréhende pour lui.

Moi, j' ai pris le parti de monter à la chambre du docteur. Je l' ai trouvé assis, le dos vers la porte, enséveli dans ses réflexions ; et lorsqu' il s' est tourné, en m' entendant entrer, j' ai vu qu' il étoit vivement pénétré.

Cher docteur Barlet, au nom du ciel, comment se porte mon frère ?

Ne vous alarmez pas, miladi. Tout le monde se porte bien à Boulogne, ou commence à se bien porter. Mais, hélas ! Je m' afflige pour Miss Byron.

Comment, comment ? Mon frère seroit-il marié ? Il est impossible. Je ne le croirai jamais. Mon frère

est-il marié ?
Oh ! Non, avant ces lettres. Mais tout est conclu.
Chère, chère Miss Byron ! C' est à

p215

présent que votre grandeur d' ame sera mise à
l' épreuve. Cependant Clémentine est une fille d' un
rare mérite. Pour vous, miladi, vous pouvez lire
ces lettres, mais je ne crois pas qu' elles doivent
être communiquées à Miss Byron. Vous verrez à la
fin de la dernière, quel est l' embarras du chevalier,
entre son honneur et sa tendresse.
J' ai parcouru fort avidement les trois lettres. ô
docteur ! Lui ai-je dit en finissant, comment faire
cette ouverture à Madame Selby, à Madame
Sherley, à notre Henriette ? Cependant différer
de les rejoindre, lorsqu' elles savent que ces lettres
sont de mon frère, ce seroit les alarmer trop.
Descendons.
Prenez vous-même les lettres, miladi. Vous avez de la
tendresse de coeur. On peut se fier à votre prudence.
Je vous suivrai dans quelques momens.
Excellent homme ! Je voyois les larmes qui
s' avançoient jusqu' au bord de ses paupières.
Je suis descendue. J' ai rencontré mon mari au bas
des degrés : comment se porte Sir Charles,
madame ? ô milord ! Tout est perdu. Mon frère, depuis
le tems, est le mari de la Signora Clémentine.
Un coup de foudre ne l' auroit pas plus abattu. Le
ciel nous en préserve ! C' est tout ce qu' il a

p216

pu répondre. Il est devenu pâle comme la mort. Je
l' aime pour la tendre affection qu' il porte à mon
Henriette. Les lettres, lui ai-je dit en lui tendant
la main, ne parlent point encore de la célébration ;
mais tout le monde est d' accord ; et s' il n' est pas
marié, il le sera bientôt. Allez, milord ; dites à
Madame Selby que je souhaiterois de l' entretenir
dans le jardin à fleurs.
Il m' a dit que Miss Byron étoit allée faire un
tour dans le grand jardin avec sa cousine Nancy ;
que m' ayant vue monter chez le docteur, qui étoit si
long-tems à reparoître, elle avoit eu besoin de
prendre l' air ; qu' il avoit laissé dans la salle à
manger M Selby, sa femme, émilie et Lucie, pour
venir au-devant de moi, et m' apprendre combien tout

le monde étoit alarmé. En vérité les larmes couloient le long de ses joues. Je lui ai tendu la main avec un regard d' amour. Il m' a plu dans ce moment. Je l' ai nommé mon cher milord. Je crois avoir entendu dire à notre chère amie, que la crainte dispose à la tendresse. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu' un qui nous rassure.
J' ai trouvé les personnes que je viens de nommer prêtes à passer dans le jardin. Oh ! Chère Madame Selby, ai-je dit en entrant, tout est réglé en Italie.

p217

Ils sont tous demeurés muets, à l' exception d' émilie, dont le chagrin s' est fait entendre. Elle étoit prête à s' évanouir. On a fait appeler sa femme-de-chambre. émilie s' est retirée.
J' ai dit alors à M et Madame Selby ce que j' avois lu dans la dernière des trois lettres. Le chagrin du mari a vivement éclaté. Je n' entends point, a-t-il dit, quelle sorte d' honneur peut avoir obligé Sir Charles de partir à la première invitation, après les traitemens qu' il avoit reçus de ces fiers italiens. Tout le monde auroit prévu que cela ne pouvoit se terminer autrement. Pauvre Henriette ! Quel sort pour la fleur de l' univers ! Méritoit-elle d' être ravalée au-dessous d' une précieuse d' Italie ? Ma consolation, c' est qu' elle est supérieure à tous deux. Oui, madame, je le soutiens. Un homme, fût-il un roi, qui est capable de préférer une autre femme à notre Henriette, n' est pas digne d' elle.
Il s' est levé ; il a fait plusieurs tours dans la salle, à grands pas et d' un air chagrin. Ensuite se remettant sur sa chaise : madame, a-t-il dit à sa femme, nous allons voir ce que cette dignité de votre sexe, pour laquelle vous avez si souvent plaidé, sera capable de produire dans la plus noble de toutes les ames. Mais, hélas ! Ce cher amour trouvera une extrême différence entre la théorie et la pratique.

p218

Lucie pleuroit ; sa douleur étoit muette : Madame Selby s' est essuyé plusieurs fois les yeux. Chère miladi, a-t-elle dit enfin, comment apprendrons-nous cette nouvelle à Miss Byron ? Il faut qu' elle la sache de vous. Elle aura recours à moi pour se consoler. Un peu de patience, M Selby ; vous ne

ménagez point assez Sir Charles Grandisson.
Je lui ai demandé aussi un peu de quartier pour mon frère, en lui représentant qu' il méritoit plutôt d' être plaint ; et je lui ai lu la conclusion de la troisième lettre. Mais rien ne pouvoit appaiser M Selby. Il a continué de blâmer Sir Charles. Après tout, chère soeur, ces seigneurs de la création sont plus violens, plus déraisonnables, et par conséquent plus sots et plus pervers, plus enfans, s' il vous plaît, que nous autres femmes, lorsqu' ils voient manquer ce qu' ils désirent beaucoup.
Pendant que nous cherchions le moyen de faire cette triste ouverture à notre charmante amie, Madame Sherley est arrivée au château. Nous lui avons communiqué aussi-tôt le sujet de notre chagrin. Sa grande ame n' a laissé voir aucune marque de surprise. Je n' y vois point, nous a-t-elle dit, d' autre remède que la patience. Notre chère fille s' y attendoit elle-même. Puis-je lire la lettre qui contient cette intéressante nouvelle ?

p219

Je lui ai présenté les trois lettres. Elle n' a fait que les parcourir. J' admire Sir Charles, a-t-elle repris. Quel auroit été notre bonheur, si le ciel avoit exaucé nos voeux ! Mais vous vous souvenez, Madame Selby, que nous avons souvent plaint la vertueuse Clémentine. Il paroît assez que la généreuse attention de Sir Charles pour Henriette, coûte quelque chose à sa tranquillité. Où est donc ma chère fille ?
Je sortois pour la chercher, et je l' ai rencontrée sur les degrés de la terrasse. Votre grand' maman, ma chère... oui, m' a-t-elle dit ; j' apprends qu' elle est arrivée, et je me hâtois de lui venir rendre mes devoirs.
Mais comment vous trouvez-vous, Henriette ?
Assez bien depuis que j' ai pris l' air. J' ai fait demander des nouvelles au docteur Barlet, il m' a fait dire que Sir Charles est en bonne santé, et que tous ses amis se portent mieux. Je suis plus tranquille.
Elle a couru vers sa grand' mère, avec la joie qu' elle a toujours de la voir. Elle lui a demandé sa bénédiction un genou à terre, comme elle n' y manque jamais.
Eh ! Quel heureux vent amène ma chère mère à sa fille ?
Le jour est fort beau. J' ai cru que l' air et le

plaisir de voir mon Henriette, feroient bien à ma santé. J' apprends, mon amour, que vous avez des lettres d' Italie.
Ce n' est pas moi, madame, mais le docteur Barlet en a reçu ; et je ne dois pas savoir apparemment ce qu' elles contiennent ; car on ne me les a pas communiquées. C' est sans doute quelque chose qui ne seroit point agréable pour moi. Mais lorsque tout le monde est en bonne santé, je suis capable de patience pour le reste. Le tems nous apprendra tout.
Le docteur Barlet, qui a pour cette vieille dame autant d' admiration qu' elle en a pour lui, s' est hâté de lui venir rendre ses respects. Elle m' a remis les lettres ; et je les ai glissées dans les mains du docteur, sans que Miss Byron s' en soit apperçue. On m' a dit, a repris cette chère fille, que mon émilie s' est trouvée mal. Je sors un instant pour le savoir d' elle-même. Non, mon amour, lui a dit sa tante, en la retenant par la main, émilie sera tout-à-l' heure ici.
Cet empressement pour l' arrêter lui a fait naître de nouveaux soupçons. Elle nous a regardés successivement. Je vois, nous a-t-elle dit, dans les yeux de tout le monde, un air de compassion qui doit signifier quelque chose. Si c' est sur moi qu' elle tombe, je demande en grâce que, par une tendresse mal entendue, je ne sois pas la

dernière qu' on ait la bonté d' en informer. Mais je devine... avec un sourire forcé.
Que devine mon Henriette ? A dit sa tante.
Le docteur, a-t-elle répondu, m' a fait assurer que Sir Charles se porte bien, et que ses amis commencent heureusement à se rétablir : il ne m' est donc pas difficile de deviner, par le silence qu' on garde sur le fond des lettres, que Sir Charles est, ou marié, ou fort proche de l' être. Que dites-vous, cher docteur ?
Il n' a fait aucune réponse ; mais ses yeux étoient mouillés. Miss Byron s' est tournée vers nous, et nous a tous vus avec notre mouchoir aux nôtres. Son oncle, quittant sa chaise, est demeuré debout près d' une fenêtre, le dos tourné vers nous.
Ce langage est assez clair, a repris l' incomparable Henriette ; et je vois que tout le monde s' afflige ici pour moi. Ma reconnoissance en est extrême, et je ne la crois pas moins juste, parce que l' homme est

Sir Charles Grandisson. Ainsi, cher docteur,
a-t-elle continué, en mettant la main sur la sienne,
il est actuellement marié. Dieu tout-puissant (en
levant affectueusement les yeux vers le ciel), je
vous demande son bonheur et celui de Clémentine. Hé
bien, mes chers amis, que voyez-vous ici de contraire
à mon attente ?

p222

Sa tante l' a tendrement embrassée. Son oncle,
courant à elle, l' a serrée entre ses bras. Sa
grand' mère, qui étoit assise, a tenu les siens
ouverts ; et la chère Henriette s' y est précipitée,
en mettant un genou à terre. Mais, après avoir fait
de nouveaux remercîmens à l' assemblée, elle a demandé
la permission de se retirer pour quelques momens.
Sa tante l' a retenue par la main, en lui disant que
Sir Charles n' étoit pas encore marié, mais... s' il
doit l' être, a-t-elle interrompu, ne peut-on pas dire
qu' il l' est déjà ? émilie est entrée au même moment.
Elle avoit fait un effort pour se remettre de son
trouble, et peut-être croyoit-elle avoir retrouvé
toute sa présence d' esprit ; mais à la vue de sa
chère Miss Byron, son courage s' est évanoui. Elle
a recommencé à pleurer, à sanglotter. Elle vouloit
sortir, pour cacher ses larmes, lorsque Miss Byron
l' arrêtant et la prenant dans ses bras, l' a exhortée
à s' armer de force, à faire des voeux, comme elle,
pour le bonheur d' autrui, et même à s' en réjouir. Je
ne m' en consolerai jamais, lui a répondu naïvement la
petite fille, avec de nouveaux sanglots. C' est pour
vous que je m' afflige. Je hais ces italiennes. Je
serois la plus heureuse créature du monde, si vous
étiez Miladi Grandisson.
à présent que Miss Byron sait le pire, ai-je

p223

dit au docteur, ne pouvons-nous pas lui
communiquer les lettres ? Je vous en prie, a
interrompu Madame Sherley ; vous voyez que notre
Henriette est un coeur noble. Le docteur a répondu
qu' il s' en rapportoit à notre jugement, et nous a
remis les lettres. Moi, qui les ai lues, ai-je repris,
je vais passer au jardin avec Lucie, Nancy,
émilie, et nous laisserons ensemble Madame Sherley,
Madame Selby, et Miss Byron. Le docteur, à qui
j' ai proposé de me suivre, a pris le parti de

remonter à sa chambre. Lucie a témoigné quelque
désiroit de rester, et les yeux d' Henriette ont paru
le désirer aussi. Je suis sortie avec les deux autres,
auxquelles j' ai expliqué toute la substance des
lettres. Milord G est venu nous joindre, et n' a pas
pris moins de part que nous à notre affliction ; de
sorte qu' il n' est resté autour d' Henriette que des
consolateurs, qui ont aidé à soutennir ses esprits ;
car sa grand' mère et sa tante avoient toujours
applaudi à la préférence qu' elle donnoit à
Clémentine, en faveur de sa maladie. Jamais il n' y
eut dans une même famille trois femmes aussi nobles
que Madame Sherley, Madame Selby et Miss Byron.
Mais M Selby n' est pas satisfait que mon frère,
aimant Henriette comme il est évident qu' il l' aime,
ait pu se déterminer si facilement à partir pour
l' Italie. Son chagrin vient de l' affection même
qu' il

p224

porte à mon frère, et de celle qu' il a pour sa nièce.
Mais il n' est pas besoin de vous dire que, tout
homme qu' il est, il n' a pas l' ame aussi grande de
moitié qu' aucune des trois femmes que j' ai nommées.
à notre retour, vous auriez été charmée de voir
Henriette prendre émilie à l' écart, pour la
consoler, et pour lui faire valoir les circonstances
qui semblent avoir entraîné mon frère. Elle a rendu
ensuite le même office à son oncle. Que cette
généreuse fille a brillé aux yeux de tous les témoins !
Lorsqu' elle s' est trouvée seule avec moi, elle m' a
parlé du dernier article de la troisième lettre, où
elle est nommée avec l' apparence d' une si vive
tendresse, dans des termes si dignes du plus sensible
des hommes, qui marque un respect extrême pour elle et
pour son sexe, et qui se reproche de la présomption
à lui-même, pour avoir osé supposer que Miss Byron
est à plaindre, et qu' elle a pour lui quelque partie
de la tendresse qu' il a pour elle. Il est certain,
m' a-t-elle dit, qu' il n' a pas vu, comme vous et votre
soeur, tout le fond d' estime que j' ai pour lui.
Comment l' auroit-il vu ? A-t-elle continué. Vous
savez que nous étions rarement ensemble ; et lui
ayant tant d' obligations, il a pu n' attribuer mes
égards qu' à la seule reconnoissance. Mais il est clair
qu' il

p225

m' aime, ne le pensez-vous pas ? Et peut-être m' auroit-il donné la préférence sur toutes les autres femmes, s' il avoit pu se refuser aux circonstances. Que le ciel répande sur lui toutes ses bénédictions ! A-t-elle ajouté : c' est mon premier amour : jamais je n' en aurai d' autre. Ne blâmez pas cette déclaration, ma chère miladi. Vous m' avez déjà condamnée une fois, en me traitant de romancière : mais songez que l' homme est Sir Charles Grandisson. Malgré toutes ces apparences de force, hélas ! Chère soeur, on apperçoit aisément que les heures solitaires de cette aimable fille sont un pénible fardeau pour elle. Elle a pris l' habitude de soupirer. Elle se lève avec les yeux enflés ; le sommeil l' abandonne : l' appétit lui manque ; et tous ces symptômes ne lui sont pas inconnus à elle-même : on en juge par l' effort qu' elle fait pour les cacher. Quoi ! Faut-il qu' Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une santé si florissante, une humeur si égale, des passions si faciles à gouverner ; généreuse, reconnoissante jusqu' à l' héroïsme ; supérieure à toute autre femme en franchise de coeur, en vraie délicatesse ; d' un jugement et d' une maturité d' esprit au-dessus de son âge ; faut-il qu' elle se voie sacrifiée comme une victime innocente, sur l' autel d' un amour sans espérance ? Sa situation me perce

le coeur. Je ne puis supporter ce triomphe de l' autre sexe, quoique l' homme soit mon frère. Mais au fond, ce n' en est pas un pour lui. Il paroît au contraire que son coeur véritablement noble, souffre mortellement de ne pouvoir se donner tout entier à cette excellente fille.

M Deane est arrivé ici ce matin. Il est homme de mérite. Dans un moment d' entretien, où il m' a parlé à coeur ouvert, j' ai su de lui que son dessein a toujours été de faire Miss Byron sa principale héritière. Il m' a informée de son bien, qui est considérable. Je vois que la vraie politique est d' être bon. Jeunes et vieux, riches et pauvres, tout le monde est idolâtre de Miss Byron.

M Deane est dans une inquiétude extrême pour sa santé, qui décline visiblement. Il la croit *en consomption* . Mais nous sommes convaincus, elle-même, et tout autant que nous sommes, que le mal n' est pas du ressort de la médecine. Elle a feint de la surprise, lorsqu' il s' est expliqué sur ses craintes, dans la vue, comme elle me l' a confessé,

d' éviter les sollicitations d' une tendresse importune, qui voudroit l' engager à des consultations pour une maladie dont il n' y a que la patience et le tems qui puissent la guérir.
Que va devenir la Signora Olivia, lorsqu' elle

p227

sera informée de ce qui se passe à Boulogne ? Elle a ses émissaires, qui ne lui permettront pas de l' ignorer long-tems. Quels seront ses transports ! Je suppose qu' étant en correspondance avec elle, vous ne serez pas long-tems sans être troublée par ses invectives.
Tout le monde vous désire ici, vous et votre lord. Pour moi, je n' ai pas de plus vive impatience que de vous revoir tous deux, ou, si vous l' aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne sauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon mari. Vous n' entendriez de nous que tout ce qu' il vous plaît, milord... mon cher amour, vous ne me demandez rien... vous me prévenez, milord, dans tous mes désirs. Je l' ai averti fort tendrement de quelques-uns de ses foibles : il me remercie de l' instruction ; et sa résolution, dit-il, est d' être tout ce qu' il faut pour me plaire.
J' ai fait des découvertes en sa faveur. Je lui ai trouvé plus d' esprit, plus d' agrément, plus de sens et de savoir que je ne lui en croyois, et que je ne lui en avois même soupçonné lorsque j' avois plus de raison de chercher toutes ces qualités dans son caractère. Il m' accorde une très-grande portion de jugement ; et vous jugez bien qu' après de telles découvertes à son avantage,

p228

il ne peut faire autrement. En un mot, nous faisons des progrès si monstrueux dans notre commerce d' estime, que, pour peu qu' ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître pour le même homme et la même femme qui firent, il y a quelques mois, une si bizarre figure aux yeux des spectateurs dans l' église de saint George. Il faudra nous remarier, pour nous assurer l' un de l' autre ; car soyez persuadée que nous ne voudrons jamais paroître aussi sots que nous le fûmes alors. Ce qui le relève beaucoup dans mes idées, c' est la bonne opinion que tout le monde semble avoir ici de lui. On le trouve homme de sens,

homme de bon naturel, et, le croiriez-vous ? Fort bel homme. Tous les habitans de cette maison passent pour gens très-sensés, et d' une grande pénétration ; je ne puis les contredire, sans me faire tort à moi-même.
Vous apprendrez avec joie qu' émilie, toujours attentive à copier son modèle, sera une excellente femme, et une très-bonne mère de famille. Miss Byron est réellement la fille du monde qui entend le mieux l' économie domestique. à son arrivée, elle a repris la direction de cette famille, pour soulager sa tante Selby. C' étoit son office avant son voyage de Londres. Jusqu' à présent je me suis crue assez entendue

p229

sur cet article ; mais elle m' a fermé pour jamais la bouche, et son administration est accompagnée de tant de dignité et de douceur, qu' elle est adorée de toute la maison. Cependant j' ai peine à comprendre où elle trouve du tems pour cette multitude de soins ; car nous ne nous appercevons jamais qu' elle nous manque. Mais avec peu d' amour pour le lit, beaucoup d' ordre, et de l' aisance sans précipitation, rien n' est difficile.
Votre lettre m' est remise à ce moment. J' avois prévu quelles seroient les agitations d' Olivia. Elle a reçu sans doute quelques informations de Boulogne ; car pourquoi quitter si tôt l' Angleterre, lorsqu' elle avoit résolu d' y attendre le retour de mon frère ? Malheureuse femme ! Henriette a pitié d' elle. Mais quel est le malheureux dont Henriette n' ait pas pitié ?

p230

LETTRE 77

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.
à Boulogne, 8 et 19 juillet.
Je me sens le coeur plus triste qu' il ne l' a jamais été. Quel nom donner au bonheur dont on ne peut jouir sans faire le malheur d' autrui ? Le comte de Belvedère, informé de l' heureux changement de Clémentine, et que suivant toute apparence elle sera le prix des services d' un homme à qui toute la

famille attribue son rétablissement, arriva hier au soir dans cette ville, et me fit avertir aussi-tôt du dessein qu' il avoit de me rendre aujourd' hui sa visite.
Ce matin j' ai reçu, par Camille, un message

p231

de Clémentine, qui me prie de remettre à l' après-midi l' entrevue dont nous étions convenus hier. J' ai demandé à Camille si elle en savoit la raison, et pourquoi cet ordre me venoit si matin ? Elle m' a répondu qu' il n' étoit parti que de sa maîtresse, et qu' aucun autre n' y avoit eu la moindre part. La marquise, m' a-t-elle dit, l' informa hier au soir que tout étoit terminé ; qu' elle seroit maîtresse de son sort, et que vous auriez la permission de la voir ce matin, pour apprendre ses intentions d' elle-même. Là-dessus elle se jeta aux pieds de sa mère avec les plus vives marques de reconnoissance pour l' affection et la bonté de sa famille ; et depuis ce moment elle a paru dans une disposition tout-à-fait différente. Dans l' instant même elle devint grave, réservée, mais ardente pour sa plume, dont elle se servit tout le reste du jour, pour mettre au net ce qu' elle avoit écrit sur ses tablettes. Demain, me disoit-elle quelquefois, demain, Camille, sera un grand jour. Que n' est-il déjà venu ? Cependant je le redoute. Comment soutiendrai-je une conversation de cette importance ? Que ferai-je pour être aussi généreuse, aussi grande que le chevalier ? Sa bonté m' enflamme d' émulation. Que le jour me tarde ! Et que n' est-il passé ! Toute la soirée s' est ressentie de cette chaleur. Je crois, a continué Camille, qu' elle a rédigé plusieurs

p232

articles que son dessein est de vous faire signer : mais sur quelques mots qui lui sont échappés, j' ose dire, monsieur, qu' ils sont dignes de son ame généreuse, et que vous y trouverez moins de dureté que de caprice.
J' eus beaucoup de peine, a poursuivi la fidelle Camille, à lui persuader, vers minuit, de prendre un peu de sommeil. Elle s' est levée dès quatre heures du matin, elle a repris sa plume ; et vers six heures, elle m' a chargée de la commission dont je m' acquitte. Je lui ai représenté que l' heure étoit peu

convenable, et je l' ai pressée d' attendre que sa mère fût levée. Mais elle m' a priée de ne pas la contredire, et de songer que sa mère la laissoit maîtresse de ses volontés. Ainsi, monsieur, a conclu Camille, mon devoir est rempli. Je vois que les événemens du jour demandent des précautions ; mais vous n' avez pas besoin de conseil dans une conjoncture si délicate.
L' arrivée du comte de Belvedère ayant interrompu Camille, elle m' a quitté pour retourner à ses fonctions.
à dix heures.
Le comte, que j' ai reçu avec toutes les civilités possibles, n' y a répondu que par un air froid et mécontent. Surpris de ne pas lui trouver la politesse et l' amitié qu' il a toujours marquées

p233

pour moi, je lui en ai témoigné quelque chose : il m' a demandé si je l' informerois fidellement des termes où j' étois avec la Signora Clémentine ?
Fidellement, sans doute, ai-je répondu, supposé que j' entre dans quelque explication ; mais la disposition où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous satisfaire là-dessus.
Je vous dispense d' une autre réponse, a-t-il répliqué. Vous me semblez sûr de vos avantages ; mais Clémentine ne sera point à vous, pendant qu' il me restera un souffle de vie.
Après tant de révolutions, monsieur, après tant d' incidens et de scènes, que je n' ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me surprendre ; mais si vous avez quelques prétentions à former, quelques demandes à faire sur ce point, ce n' est point à moi, c' est à la famille du marquis della Porretta qu' il faudroit vous adresser.
Croyez-vous, monsieur, que je ne sente point l' ironie de ce langage ? Sachez néanmoins, qu' à l' exception d' un seul, tous les coeurs de sa famille sont dans mes intérêts. D' ailleurs toutes les considérations sont pour moi ; et vous n' avez pour vous que la générosité de vos services, que je ne conteste point, ou peut-être les agrémens de votre figure et de vos manières.

p234

Ces qualités, monsieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu' à ceux qui veulent s' en prévaloir.

Mais permettez que je vous fasse une question : si vous n' aviez pas d' autre obstacle que moi, auriez-vous quelque espérance à l' affection de Clémentine ?
Aussi long-tems qu' elle ne sera point mariée, il m' est permis d' espérer. Sans votre retour, je ne doute point qu' elle n' eût été à moi. Vous n' ignorez pas que sa maladie n' auroit point été capable de m' arrêter. Je n' ai rien à me reprocher dans ma conduite. C' est, monsieur, le point essentiel pour moi, qui n' en dois compte à personne. Cependant, si vous en avez quelque doute, éclaircissez-vous. J' ai tant d' estime pour le comte de Belvedère, que je souhaite sincèrement de mériter la sienne.
Apprenez-moi donc, chevalier, quelle est actuellement votre situation avec Clémentine, ce qui s' est conclu entre vous et la famille, et si Clémentine s' est déclarée pour vous ?
Elle ne s' est point encore ouverte avec moi. Je répète que l' estime du comte de Belvedère m' est précieuse ; et je m' expliquerai par conséquent avec plus de franchise qu' il ne doit se le promettre de l' humeur chagrine qui paroît le dominer dans cette visite. J' ai parole, cette après-midi,

pour un entretien avec Clémentine. Tout est d' accord avec sa famille et moi. Je me suis imposé pour règle de prendre les mouvemens d' un esprit si pur, quoique hors de son assiette naturelle, pour l' ordre de la providence. Jusqu' à présent les miens ont été purement passifs : l' honneur ne me permet plus de m' arrêter à ces bornes. Cet après-midi, monsieur... cette après-midi... (d' une voix altérée) quoi ? Cette après-midi...
décidera de ma destinée par rapport à Clémentine.
Vous me désespérez ! Si ses parens sont déterminés en votre faveur, c' est par nécessité plutôt que par choix. Mais s' ils la laissent maîtresse d' elle-même, je suis perdu !
Supposez qu' elle se détermine pour moi ; c' est une raison, monsieur, qui ne laisse point de réplique.
Mais les circonstances ne me paroîtront pas fort heureuses, si c' est comme vous le dites, sans inclination du côté de la famille que j' obtiens l' honneur d' y être admis ; et moins encore, si ma bonne fortune entraîne le malheur d' un homme tel que vous.
Quoi ! Chevalier, c' est aujourd' hui que vous devez voir Clémentine, pour terminer avec elle ? Cette après-midi ! Et vous devez changer de conduite ! Mettre de l' empressement dans vos

p236

soins ! La solliciter de se donner à vous ! Ma religion, l' honneur de mon pays... expliquons-nous, monsieur. Il faut convenir de quelque chose. Je vous le dis avec un mortel regret ; mais il le faut. Vous ne refuserez point de vous mesurer... le consentement n' est pas encore donné. Vous ne déroberez pas ce trésor à l' Italie. Faites-moi l' honneur de sortir à ce moment avec moi.
Malheureux comte ! Que je vous plains ! Vous connoissez mes principes. Il est dur, après la conduite que j' ai tenue, de se voir invité... faites-vous expliquer tous mes procédés, par le prélat, par le père Marescotti, par le général même, qui a toujours été de vos amis, et qui étoit autrefois si peu des miens. Ce qui les a fait entrer dans des sentimens aussi contraires à leurs inclinations que vous le pensez, ne peut être sans force sur une ame aussi noble que celle du comte de Belvedère. Mais à quelque résolution que les éclaircissemens puissent vous porter, je vous déclare d' avance que je n' accepterai jamais votre rendez-vous, qu' à titre d' ami.
Il s' est tourné avec une vive émotion. Il s' est promené dans ma chambre, comme un homme irrésolu. Enfin, se rapprochant de moi, d' un air égaré : je vais de ce pas, m' a-t-il dit, voir

p237

le père Marescotti, le prélat, leur faire connoître mon désespoir ; et si je perds l' espérance... ô chevalier ! Je vous le répète encore, Clémentine ne sera point à vous pendant ma vie. En sortant, il a regardé autour de lui, comme s' il eût craint d' être entendu de quelqu' autre que de moi, quoique nous n' eussions personne proche de nous ; et se baissant vers moi, il vaut mieux, a-t-il ajouté, mourir de votre main, que de... il n' a point achevé ; et sans me laisser le tems de répondre, il m' a quitté si brusquement, qu' il avoit disparu lorsque je suis arrivé à la porte. Comme il étoit venu à pied, un valet, qu' il avoit à sa suite, a dit aux miens, que Madame De Sforce l' étoit allé voir à Parme, et que depuis cette visite, on avoit remarqué dans son humeur, un changement qui alarmoit toute sa maison.
Apprenez-moi, cher docteur, comment les téméraires

vivent si tranquilles, lorsqu' avec tant de précautions pour éviter l' embarras, et tant d' éloignement pour toute sorte d' offenses, à peine suis-je parvenu à me dégager d' une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les femmes ne sont-elles pas capables, lorsqu' elles entreprennent de mettre la division entre des amis ? Madame De Sforce a l' humeur hautaine, intrigante. Il n' est pas de son intérêt que Clémentine

p238

soit jamais mariée. Cependant le comte de Belvedère est d' un naturel si doux, si éloigné de la violence, que, n' ignorant point les vues de cette dame, j' admire par quels artifices elle a pu susciter une flamme si vive dans une ame si paisible.
Le tems me presse pour me rendre au palais della Porretta. Je ne suis pas tranquille sur le récit de Camille. Ne marque-t-il point, dans sa maîtresse, une imagination trop échauffée pour une occasion de cette importance ? Et ne dois-je pas craindre qu' elle ne soit rien moins que rétablie ?

LETTRE 78

le chevalier Grandisson au même.
même jour au soir.
Je voudrois recueillir mes esprits, mon cher et respectable docteur, pour vous faire un détail, que vous trouverez fort surprenant. Clémentine est la plus noble fille qui soit au monde. Qu' arrivera-t-il enfin... ? Mais, j' ai besoin d' un coeur plus tranquille, et d' une main plus ferme, pour être en état de continuer.
Je me trouve un peu moins agité. Mes premières

p239

lignes demeureront, pour vous faire juger quelle étoit l' émotion de mon ame, lorsqu' en arrivant j' ai tenté d' écrire mille choses qui venoient de se passer sous mes yeux.
Camille m' attendoit dans la première salle, avec ordre de me conduire chez la marquise. J' y ai trouvé avec elle le marquis et le prélat. ô chevalier !
M' a-t-elle dit, nous avons été fort troublés par une visite du comte de Belvedère. Qu' il est à plaindre !

Il nous a dit qu' il vous avoit vu chez vous.
Il est vrai, madame. Alors j' ai raconté, à la prière du prélat, tout ce qui s' étoit passé entre nous, excepté ses derniers mots, par lesquels j' ai cru devoir entendre qu' il aimoit mieux mourir de la main d' autrui que de la sienne.
Ils ont témoigné la part qu' ils prenoient à sa peine, et leur inquiétude pour moi ; mais je ne me suis point apperçu que cet incident eût altéré leurs dispositions en ma faveur. Ils avoient déclaré au comte que le rétablissement de leur fille paroissant dépendre de la parfaite satisfaction de ses désirs, ils étoient résolus de n' y plus apporter la moindre opposition. La visite de ce malheureux ami, m' a dit la marquise, et ses emportemens, qui m' ont fait d' autant plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma fille, m' ont empêchée de voir Clémentine

p240

depuis deux heures. J' allois passer chez elle, lorsque vous êtes arrivé : mais Camille ira pour moi.
Ce matin, a continué la marquise, dans l' entretien que j' ai eu avec elle, elle s' est excusée de vous avoir envoyé Camille pour vous prier de remettre votre visite à l' après-midi. Elle n' étoit pas préparée, m' a-t-elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit besoin pour voir un homme que nous estimons tous, et qui lui avoit toujours marqué tant de respect ? Elle m' a répondu, que devant vous voir dans un jour sous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choses à vous dire, et qu' elle craignoit de ne pouvoir se les rappeler ; qu' elle en avoit écrit une partie, mais qu' elle n' étoit pas encore contente d' elle-même ; que vous étiez grand ; qu' elle vouloit s' efforcer de ne l' être pas moins ; que la liberté que nous lui accordions, augmentoit son embarras, et qu' elle avoit déjà souhaité vingt fois d' être à la fin du jour.
Je lui ai proposé, a poursuivi la marquise, de prendre plus de tems ; un mois, une semaine. Non, non, m' a-t-elle dit ; je serai prête à le voir tantôt.
Qu' il vienne. Je me sens la tête assez bien. Qui sait si je ne serai pas plus mal demain, ou dans une semaine ?

p241

Camille est rentrée. On lui a demandé dans quel état elle avoit laissé sa maîtresse. Elle nous a dit qu' elle l' avoit trouvée fort pensive, mais l' esprit vif et agité ; qu' elle paroissoit remplie de la visite qui s' approchoit, et que depuis une demi-heure, elle avoit demandé trois fois si le chevalier étoit arrivé ; qu' elle relisoit souvent ce qu' elle avoit écrit ; qu' elle le mettoit sur sa table et le reprenoit ; que se levant quelquefois, elle se promenoit un moment dans sa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête penchée ; que pendant la dernière heure elle avoit plusieurs fois pleuré ; que dans d' autres momens elle soupiroit : qu' elle n' étoit pas contente de son habillement ; qu' elle avoit voulu d' abord être en noir, puis en couleur ; qu' ensuite elle avoit demandé une robe bleue et argent, et qu' elle s' étoit déterminée enfin pour un satin blanc tout uni. Elle paroît un ange dans cette parure, a conclu Camille ; mais qu' il seroit à souhaiter que ses yeux et ses mouvemens fussent un peu plus composés !
Je prévois de la difficulté pour vous, m' a dit le prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque désordre. Cependant, si proche d' une entrevue qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles font juger combien son coeur

est intéressé à cet événement : puisse-t-il faire votre bonheur et le sien !
Je ne crains rien pour le bonheur de ma fille, a dit la marquise, dans tout ce qui dépendra du chevalier. Je suis sûre de sa tendresse pour elle.
Il me semble, a dit le marquis, que nous pourrions lui laisser la liberté de mener sa femme en Angleterre, pendant les premiers six mois, à condition de nous la ramener pour les six autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ses idées. La vue continuelle des mêmes lieux et des mêmes personnes, est capable d' attrister son coeur. J' ajoute que son absence serviroit à fortifier ce pauvre comte de Belvedère.
Le prélat a loué cette idée. La marquise n' a pas fait d' autre objection que celle de sa tendresse. On a conclu que le choix en seroit abandonné aussi à Clémentine. Camille, a dit le marquis, il est tems d' avertir ma fille, que le chevalier attend qu' elle demande à le voir. Vous y consentez ? M' a-t-il dit civilement.
Camille n' est pas revenue aussi-tôt : à son retour, elle nous a fait une nouvelle peinture des agitations

de sa maîtresse, qu' elle a terminée, en priant la marquise de monter à son appartement.

p243

Si c' étoit votre première entrevue, m' a dit le prélat, je ne serois pas surpris de ce désordre : mais il faut avouer que le mal se montre sous une étrange variété de formes.
La marquise est montée avec Camille, et m' a fait avertir presqu' aussi-tôt de la suivre. Elle est venue au-devant de moi, jusqu' à la porte du cabinet ; et sortant, elle m' a dit en peu de mots : je crois qu' elle sera plus satisfaite que je vous laisse seul avec elle. Je ne m' éloignerai point. Camille me tiendra compagnie dans la chambre voisine.
En entrant dans la chambre, j' ai trouvé Clémentine à sa toilette, mais abîmée dans ses méditations, et la tête appuyée sur sa main. à ma vue, un charmant vermillon s' est répandu sur ses joues. Elle s' est levée, et m' a fait une profonde révérence, elle s' est avancée de quelques pas vers moi ; mais elle paroissoit tremblante, et ses regards étoient incertains.
Je me suis approché d' elle. J' ai pris respectueusement sa main des deux miennes, et je l' ai pressée de mes lèvres. Ah ! Chevalier, m' a-t-elle dit, en détournant un peu le visage, mais sans retirer sa main. Elle n' a rien ajouté ; et, comme retenue par l' embarras de s' expliquer, elle a poussé un soupir.
Je l' ai conduite à sa chaise. Elle s' est assise,

p244

en continuant de trembler. Que je remercie le ciel, ai-je dit, en penchant la tête sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement dans une santé si chère ! Puisse-t-il achever son ouvrage.
Heureux vous-même, m' a-t-elle répondu, heureux du pouvoir qui vous est donné d' obliger, comme vous l' avez su faire ! Mais, comment... comment pourrai-je... ô monsieur ! Vous savez les mouvemens qui n' ont pas cessé de déchirer mon coeur, depuis que... j' oublie depuis quand... ô chevalier ! Le pouvoir me manque.
Elle s' est arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.
Il est en votre pouvoir, mademoiselle, de rendre heureux ce même homme à qui vous attribuez des

obligations dont vous êtes déjà plus qu' acquittée.
Je me suis assis près d' elle, au signe qu' elle m' en a fait.
Parlez, monsieur. Il se passe de grands mouvemens dans mon ame. Dites-moi, dites-moi tout ce que vous avez à me dire. Mon coeur (en y portant la main) est serré dans sa prison ; je crois sentir qu' il manque d' espace. Cependant le pouvoir de s' expliquer lui est refusé. Parlez, et je vous écouterai en silence.
Toute votre famille, mademoiselle, est réunie

p245

dans le même sentiment. Il m' est permis de vous ouvrir mon coeur. Je me promets d' être entendu avec bonté. Le père Marescotti me favorise de son amitié. Les conditions sont celles que j' ai offertes en partant pour l' Angleterre.
Elle a penché la tête, et son attention sembloit redoubler.
De deux années l' une, je serai heureux avec ma Clémentine, en Angleterre...
votre Clémentine, monsieur ! Ah, chevalier ! (elle a tourné la tête en rougissant.) votre Clémentine, monsieur ! A-t-elle répété ; et j' ai cru voir un air de joie sur son visage. Cependant une larme s' est dérobée de ses yeux.
Oui, mademoiselle, on m' accorde l' espérance de vous voir à moi. Vous aurez votre directeur avec vous : le père Marescotti consent à vous accompagner pour cette fonction. Sa piété, son zèle, mes propres égards pour ceux dont les principes sont différens des miens, mon honneur engagé solennellement à la famille qui me confie son plus cher trésor, seront votre sûreté...
ah, monsieur ! A-t-elle interrompu, vous ne serez donc pas catholique ?
Vous avez consenti, mademoiselle, avant mon départ pour l' Angleterre, que je suivisse le mouvement de ma conscience.
Est-il donc vrai ? A-t-elle dit, avec un soupir.

p246

Votre père, mademoiselle, vous informera lui-même de tous les autres articles dont on est convenu, pour votre parfaite satisfaction.
Ses yeux étoient gonflés de larmes. Elle paroissoit incertaine. Deux ou trois efforts qu' elle a faits

pour parler, n' ont produit qu' un son confus. Enfin, s' appuyant sur mon bras, elle s' est avancée en tremblant vers le cabinet ; elle y est entrée. Laissez-moi, laissez-moi, m' a-t-elle dit : et m' ayant mis un papier dans la main, elle a tiré la porte sur elle. Le coeur percé de ses sanglots, que je pouvois entendre, je suis passé dans la chambre voisine, d' où sa mère et Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La marquise est entrée dans le cabinet : mais revenant aussi-tôt : grâces au ciel, m' a-t-elle dit, elle jouit de toute sa raison, quoiqu' elle paroisse fort affligée. Elle m' a suppliée de l' abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, son coeur sera soulagé. Elle vous a donné un papier qu' elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la fassiez appeler, si vous pouvez, a-t-elle ajouté, souffrir, après l' avoir lu, une créature indigne de votre bonté. Quel étrange mystère, a repris la marquise, cet écrit peut-il donc renfermer ?
J' étois aussi surpris qu' elle. Je n' avois pas encore ouvert le papier, et j' ai offert de le lire en sa présence : mais elle a souhaité de ne le voir

qu' avec le marquis, s' il convenoit qu' ils en prissent tous deux connoissance. Elle est sortie avec précipitation, et Camille a passé dans l' autre chambre, pour y attendre les ordres de sa maîtresse. Je suis demeuré seul. Voici l' étonnante pièce que j' ai lue.
" ô vous, qui êtes ce qu' il y a de plus cher à mon coeur, pardon mille fois... de quoi dirai-je ? Est-ce du dessein que j' ai de faire une grande action, si j' en ai la force ? L' exemple me vient de vous, qui êtes à mes yeux le plus grand des hommes. Mon devoir parle d' un côté ; mon coeur y résiste, et me tente d' une foiblesse. C' est toi, Dieu puissant ! Que je prie de me soutenir dans ce grand combat. Ne permets pas qu' il renverse ma raison, comme il l' a déjà fait ; cette foible raison, qui ne commence qu' à renaître. ô Dieu ! Fortifie-moi : l' effort est extrême ; il est digne de la perfection à laquelle Clémentine a toujours aspiré.
Mon précepteur ! Mon frère ! Mon ami ! ô

le plus cher et le meilleur des hommes ! Ne pense plus à moi. Je suis indigne de toi. C' est ton ame, qui a charmé Clémentine. Lorsque j' ai remarqué les graces de ta figure, j' ai retenu mes yeux, j' ai mis un frein à mon imagination : et comment ? En tournant mes réflexions sur les graces supérieures de ton ame. Mais cette ame, ai-je dit, n' est-elle pas faite pour une autre vie ? L' obstination, la perversité de cette ame si chère, permet-elle à la mienne de se lier à elle ? L' aimerai-je, jusqu' à souhaiter à peine d' être séparée d' elle dans son sort futur ? ô le plus aimable de tous les hommes ! Comment puis-je m' assurer que si j' étois à toi, la force de l' amour, la douceur des manières, les complaisances de la bonté, ne m' entraînassent point après toi ? Moi, qui regardois autrefois un hérétique comme le pire de tous les êtres, je me sens déjà changée, par une séduction irrésistible, jusqu' à prendre, en ta faveur, une meilleure opinion de ce que j' ai détesté. De quelle force seroient les avis du plus pieux directeur, lorsque tes caresses et tes douces persuasions s' emploîroient à pervertir un coeur tout à toi ? Je sais que l' espérance de te convaincre toi-même me donneroit la force de disputer avec toi : mais ne te connois-je pas des talens fort

supérieurs aux miens ? Et quel seroit mon embarras, entre le sentiment de mon devoir et la foiblesse de ma raison ? Alors un directeur ne manqueroit point de s' alarmer pour moi. Mon sexe n' aime pas les soupçons dont il se croit offensé ; ils produisent le mécontentement et l' aversion : et ton amour, ta bonté, emportant bientôt la balance, ma perte ne seroit-elle pas certaine ?
Et que m' ont fait mon père, ma mère, mes frères, pour m' inspirer l' envie de les quitter, et pour me faire préférer à ma patrie, un pays que je haïssois il n' y a pas long-tems, aussi bien que sa religion ? Le changement même qui a fait disparoître cette haine, n' est-il pas une autre preuve de ma foiblesse et de ton pouvoir ? ô le plus aimable des hommes ! ô toi que mon ame adore ! Ne cherche point à me perdre par ton amour. Si je me donnois à toi, un devoir trop cher me feroit oublier ce que je dois à Dieu, et me précipiteroit dans des malheurs qui ne regarderoient pas seulement l' avenir ; car ma perversion, dans un tems, n' empêcheroit pas qu' il ne me revînt des doutes ; et tes moindres absences me rendroient doublement malheureuse. L' indifférence est-elle possible sur un sujet de cette importance ?

Ne m' as-tu pas fait voir toi-même,

p250

qu' elle ne l' est pas pour toi ? Et ton exemple ne sert-il pas à m' instruire ? Une fausse religion aura-t-elle plus de force que la vraie religion du ciel ? ô toi, le plus aimable des hommes ! Ne cherche point à me perdre par ton amour.
Mais, est-il vrai que tu m' aimes ? Ou n' ai-je l' obligation de tes soins qu' à ta générosité, à ta compassion, à ta noblesse pour une malheureuse fille qui, se proposant d' être aussi grande que toi, n' a pu soutenir l' effort ? Le ciel m' est témoin des combats que j' ai livrés à mon coeur, et de tout ce que j' ai tenté pour me vaincre moi-même. Permets, généreux homme, que je parvienne à cette victoire. Il est en ton pouvoir de me tenir enchaînée ou de me rendre libre. Tu m' aimes, je le sais. C' est la gloire de Clémentine de penser que tu l' aimes. Mais elle n' est pas digne de toi. Cependant laisse avouer à ton coeur que tu aimes son ame, son ame immortelle, et sa paix future. C' est le seul témoignage qu' elle demande de ton amour, comme elle s' est efforcée de te témoigner le sien. Tu es la grandeur même, tu es capable de l' effort qu' elle n' a pu soutenir. Fais le bonheur de quelqu' autre femme ! Mais je ne pourrois supporter que ce fût une italienne. Si c' en devoit être une, ce ne

p251

seroit pas Florence, mais Boulogne, qui te l' offriroit.
ô chevalier Grandisson ! Comment vous présenter cet écrit, qui m' a coûté tant de larmes, tant d' étude, que j' ai changé, revu, transcrit tant de fois, et que je mets encore une fois au net, dans l' intention de vous le faire lire ? Je doute réellement que je le puisse, et je ne le ferai point sans avoir essayé mes forces dans une conversation particulière avec vous.
Vous, mon père, ma mère, mes frères, et vous, mon cher et pieux directeur, vous m' avez aidée par votre généreuse indulgence, à remporter sur moi-même une partie de la victoire. Vous avez fait céder votre jugement au mien. Vous m' avez dit que je serois heureuse, si je pouvois l' être par le choix de mon coeur. Mais ne vois-je point que je n' en ai

l' obligation qu' à votre complaisance ? Cesserai-je jamais de me rappeler les raisons que vous avez opposées tant de fois à cette alliance avec le plus noble des hommes, toutes fondées sur la différence de ma religion, et sur l' opiniâtreté qui l' attache à la sienne ? Ce souvenir me permettra-t-il jamais d' être heureuse ? Ah ! Chère et respectable famille, laissez-moi la liberté d' embrasser le seul parti qui me convienne, celui de m' enfermer dans un cloître.

p252

Qu' il me soit permis de consacrer au ciel le reste d' une vie dont je ne craindrai plus que la durée soit trop longue, occupée à prier pour vous, et pour la conversion de l' homme qui sera toujours cher à mon ame ! Qu' est-ce donc que cette petite portion du monde qui m' appartient par la disposition de mes grands-pères ? Et de quel poids est-elle dans la balance de mon salut éternel ? Qu' il me soit permis de tirer une noble vengeance des cruautés de Daurana ! Je lui abandonne un bien que je méprise, et dont je me prive volontairement pour un sort plus heureux. Toute ma famille n' est-elle pas riche et noble ? Quelle plus glorieuse voie pour me venger ? ô toi qui possèdes mon ame ! Laisse-moi faire l' essai de la tienne, et mettre ton amour à l' épreuve, par tes efforts pour soutenir et fortifier une résolution qu' il sera toujours en ton pouvoir, je le confesse, de me faire violer ou remplir. Dieu connoît seul ce que tous ces combats m' ont coûté, et ce qu' ils me coûteront encore. Mais avec une santé affoiblie, avec un cerveau blessé, puis-je me promettre une longue vie ? Et ne tâcherai-je point d' en rendre la fin plus précieuse ? Permets que je sois grande, *mon chevalier* . Cependant avec quelle douce complaisance je te donne un nom

p253

si cher ! Tu peux tout faire de la malheureuse Clémentine.
Mais, ô mes chers parens, que ferons-nous pour cet excellent homme, à qui nous avons tant d' obligations ? Comment reconnoître sa bonté pour deux de vos enfans ? Ses bienfaits sont un pesant fardeau sur mon coeur. Cependant qui ne connoît sa grandeur d' ame ? Qui ne sait pas que pour lui, la seule joie de bien faire est une parfaite récompense ? Honneur de la race

humaine, es-tu capable de me pardonner ? Mais je sais que tu le peux. Tu as les mêmes notions que moi de la vanité des biens du monde, et de la durée de ceux d' une autre vie. Comment aurois-je la présomption de m' imaginer qu' en te donnant ma main, un être affoibli, blessé, pût servir à ton bonheur ? Encore une fois, si j' ai le courage, la force de te donner cet écrit, rends-moi capable, par ton grand exemple, d' achever noblement ma victoire, et ne me réduis point à prendre avantage de la générosité de ma famille. Mais, après tout, que le choix en appartienne à toi seul ; car je ne puis soutenir l' idée de manquer de reconnoissance pour un homme à qui je me dois toute entière ; et qu' il dépende de toi de joindre le nom qu' il te plaît à celui de
Clémentine. "

p254

jamais il n' y eut d' étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens, j' ai oublié que l' ange attendoit, à quatre pas de moi, le résultat de mes contemplations ; et passant dans la chambre où étoit Camille, je me suis jeté sur un sofa, sans faire attention à cette femme. Je ne me possédois point. Cependant le plus vif de mes sentimens étoit mon admiration pour les divines qualités de Clémentine. J' ai voulu relire son écrit ; mais il étoit gravé dans mon ame, et mes yeux n' y distinguoient rien. Elle a sonné. Camille a couru. J' ai tressailli lorsqu' elle a passé devant moi. Je me suis levé, mais je me sentois tremblant, et j' ai été forcé de m' asseoir encore pour rassurer mes jambes. Le retour de Camille m' a fait sortir de cette espèce de stupidité qui m' avoit saisi. Il est certain que de ma vie je n' avois été si peu présent à moi-même. Une fille si supérieure à tout son sexe, et même à tout ce que j' ai lu du nôtre ! ô monsieur ! M' a dit Camille, ma maîtresse craint votre ressentiment. Elle appréhende de vous revoir ; cependant elle le désire. Hâtez-vous ; elle est menacée de s' évanouir. Qu' elle vous aime ! Qu' elle craint de vous déplaire ! Camille me tenoit tous ces discours en me conduisant, et je me les rappelle ce soir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.

p255

Je suis entré. L' admirable Clémentine est venue

au-devant de moi d' un pas chancelant, et m' a dit, en baissant les yeux : pardon, monsieur, pardon, si vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous avoir offensé. Elle m' a paru si foible, que j' ai tendu les deux bras pour la soutenir : vous pardonner, mademoiselle ? Inimitable fille ! Gloire de votre sexe, pouvez-vous me pardonner vous-même, d' avoir élevé mes espérances jusqu' à vous ? Ses forces l' abandonnant tout-à-fait, elle est tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des sels, et si proche d' elle, j' en ai senti l' utilité, dans le besoin que j' avois du même secours. Suis-je pardonnée ? M' a-t-elle dit, en reprenant un peu ses esprits ; dites que je le suis. Pardonnée, mademoiselle ? Ah ! Vous n' avez rien fait qui ait besoin de pardon. J' adore votre grandeur d' ame. Déclarez vos volontés sur moi, et tout mon bonheur sera de les suivre. Je l' ai conduite à sa chaise, j' ai mis sans réflexion un genou à terre devant elle, et tenant ses deux mains dans les miennes, je suis demeuré dans cette posture, à la regarder avec des yeux qui n' exprimoient pas les mouvemens de mon coeur, s' ils n' étoient pas ardens de tendresse et de respect.
Camille avoit couru chez la marquise, pour lui rendre compte de cette étrange scène. Le

marquis, le prélat, le comte et le père Marescotti, qui attendoient le succès de ma visite, ont été surpris, de ce qu' ils ont entendu, mais ils en imaginoient peu la cause. La marquise s' empressant de revenir avec Camille, m' a trouvé dans la même attitude, c' est-à-dire à genoux, les deux mains de sa fille dans les miennes. Cher chevalier, m' a-t-elle dit, modérez le transport de votre reconnoissance, par ménagement pour la santé de ma fille. Sensible comme elle est, je vois à ses yeux qu' il y a quelque danger... je me suis levé, j' ai quitté les mains de sa fille, et saisissant une des siennes : ô madame ! Ai-je répondu en l' interrompant, glorifiez-vous de votre fille. Vous l' avez aimée, vous l' avez admirée ; mais aujourd' hui faites-en votre gloire. C' est un ange ! Permettez, mademoiselle, ai-je dit à Clémentine, que je me remette ce papier la marquise ; et sans attendre son consentement, j' ai présenté l' écrit à sa mère : vous le lirez, madame, vous le ferez lire au marquis, au prélat, au père Marescotti ; mais que ce soit avec compassion pour moi, et vous m' apprendrez ensuite ce que j' ai à dire, ce que j' ai à faire. Je m' abandonne à votre direction, à celle de votre famille, et à la vôtre, chère Clémentine.

Vous me pardonnez donc, chevalier ! Avec cette assurance, je vous promets d' être plus

p257

tranquille. La bonté du ciel achèvera de me rétablir. Tout mon désir, chevalier, c' est que vous aimiez mon ame, comme le principal objet de mon amour a été la vôtre.
Sa mère tenant le papier, et n' osant l' ouvrir, lui a demandé ce qu' il pouvoit donc contenir d' une si haute importance... pardon, madame, a répondu Clémentine, si vous n' êtes pas la première à qui je l' ai communiqué. Comment l' aurois-je pu, lorsque j' ignorois encore si j' aurois la force de le maintenir, ou même de le faire sortir de mes mains ? Mais à présent (en mettant la main sur mon bras) laissez-moi pour quelques momens, chevalier. Je me sens la tête un peu foible. Madame, ayez la bonté de pardonner. Nous nous sommes retirés pour la laisser avec Camille, et nous lui avons entendu pousser de profonds soupirs.
La marquise m' a dit en marchant : je n' y comprends rien. Vous ne vous expliquez pas non plus, que contient donc ce papier ?
Je n' étois pas en état de lui répondre. En passant dans un vestibule qui sert de communication à son appartement, je me suis baissé sur sa main, et le même passage ayant un escalier dérobé, j' ai pris cette voie pour descendre au jardin, où j' espérois que l' air réveilleroit un peu mes esprits.

p258

Je n' y avois pas été long-tems, lorsque M Lowther est venu à moi. Le seigneur Jéronimo, m' a-t-il dit, est fort agité par la lecture d' un écrit qu' on lui a mis entre les mains. Il demande sur le champ à vous parler.
J' ai trouvé Jéronimo dans son fauteuil. Dès qu' il m' a vu paroître avec un air pensif, dont je ne pouvois encore me défendre : ô cher Grandisson ! Que mon coeur est alarmé pour vous ! Je ne puis supporter qu' un homme de votre caractère soit exposé à la pétulance d' une fille, dont le cerveau... arrêtez, très-cher jeune Jéronimo. Que la qualité d' ami ne vous fasse pas oublier celle de frère. Clémentine est l' honneur de son sexe. Il est vrai que je n' étois pas préparé à ce coup : mais je

respecte une si grande ame. Avez-vous lu son écrit ?
Oui, et je ne reviens pas de mon étonnement.
Le marquis, le comte, le prélat et le père Marescotti sont entrés. Le prélat a commencé par m' embrasser. Ensuite m' ayant protesté, au nom de toute la famille, que personne n' avoit eu la moindre connoissance des intentions de sa soeur ; tout le monde, a-t-il ajouté, s' attendoit au contraire qu' elle recevroit vos offres avec transport. Mais elle n' en sera pas moins à vous, chevalier. Nous sommes engagés d' honneur avec

p259

vous. Ne voyez dans cette incident qu' un excès de délicatesse mal entendue, qui opère dans une imagination échauffée. Elle vous laisse après tout le pouvoir de lui faire prendre le nom qu' il vous plaira.
Ah ! Messieurs, ai-je répondu, vous ne considérez pas la force de ses argumens. Sur une jeune personne à qui sa religion, sa famille et sa patrie sont si chères, ils doivent être d' un grand poids. Cependant, messieurs, réglez ma conduite. Et la marquise ayant paru au même moment : ayez la bonté, madame, de me prescrire ce que j' ai à faire : je suis à vous sans réserve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conseil, et vous m' apprendrez comment vous aurez disposé de moi.
Je suis sorti, et je suis retourné au jardin.
Camille est venue à moi. ô monsieur ! Quels événemens ! Ma maîtresse a pris une résolution qu' elle ne sera jamais capable de soutenir. Elle m' a donné ordre d' observer vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne sauroit vivre, dit-elle, s' il vous reste quelque ressentiment. Je vous vois dans une grande agitation d' esprit : lui en rendrai-je compte ?
Assurez-la, chère Camille, que je suis soumis à toutes ses volontés ; que son repos m' est plus précieux que ma propre vie ; que je ne suis pas

p260

capable de ressentiment, et que je l' admire plus que je ne puis l' exprimer.
Camille m' ayant quitté, j' ai bientôt vu paroître le père Marescotti, qui m' a prié de rejoindre la famille dans l' appartement de Jéronimo. Nous y

sommes retournés ensemble. Le père s' est contenté de me dire, en marchant, que le ciel connoissoit seul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes ; que pour lui, dans une occasion si extraordinaire, il ne pouvoit qu' admirer et adorer en silence.
Tout le monde s' étant assis, le prélat m' a tenu ce discours : mon cher chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels sur notre reconnoissance. Il est confirmé que ma soeur ne sera qu' à vous. Nous sommes tous du même avis sur ce point. Ma mère se charge de lui parler en votre faveur.
Je sens toute l' étendue de cette bonté.
Mais si Clémentine persiste, qu' aurai-je à dire, lorsqu' elle me pressera solennellement de la soutenir dans sa résolution, et de ne pas la mettre dans la nécessité de prendre avantage de la générosité de sa famille ?
Ne doutez pas, chevalier, a répliqué le prélat, qu' elle ne se laisse aisément persuader. Elle vous aime. Ne reconnoît-elle pas dans cet écrit,

p261

" qu' il est en votre pouvoir de lui faire violer ou remplir sa résolution, et de joindre à son nom celui que vous souhaiterez " ? Nous sommes tous convaincus qu' elle ne soutiendra point son entreprise. Vous voyez qu' elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je sois le premier qui vous embrasse sous le nom de frère.
Il a pris ma main, et m' a fait l' honneur de m' embrasser. Rien de si noble, lui ai-je dit. Je m' abandonne à votre conduite. Jéronimo m' a tendu affectueusement les bras, et m' a salué sous le même titre. Le marquis, le comte, m' ont pris successivement la main, et la marquise m' offrant la sienne, je l' ai pressée de mes lèvres. Je suis sorti aussi-tôt pour retourner droit à mon logement, le coeur, ô docteur Barlet, plus pénétré que je ne puis dire, d' un délai si étrange et si peu prévu.

p262

LETTRE 79

le chevalier Grandisson au même.

lundi, 10 et 21 juillet.
Il n' avoit pas été question de repos la nuit précédente. à peine avois-je pris une heure de sommeil dans mon fauteuil. Le matin je fis demander par un billet, avec la plus tendre inquiétude, des nouvelles de toute la famille, particulièrement de Clémentine et de Jéronimo. On répondit que Clémentine avoit passé une mauvaise nuit ; qu' on jugeoit à propos de la laisser tranquille pendant tout le jour, à moins qu' elle ne marquât beaucoup d' empressement pour me voir, et qu' alors on me feroit avertir.
J' étois moi-même très-indisposé. Cependant j' avois peine à me dispenser d' aller voir du moins Jéronimo ; et je m' y serois déterminé, si mon indisposition n' avoit été assez forte pour m' arrêter. Il me sembla qu' il y auroit de l' affectation à me montrer dans l' état où j' étois, et qu' on pourroit me soupçonner de vouloir exciter la compassion ; bassesse qui n' est pas de mon caractère. Je comptois d' ailleurs de recevoir une invitation. N' ayant entendu parler de rien jusqu' après-midi, je renouvelai mes informations par un billet.

p263

Elles ne me procurèrent qu' une ligne de Jéronimo, par laquelle il me marquoit l' espérance de me voir le lendemain.
Je n' ai pas eu cette nuit plus de repos que la dernière. Mon impatience m' a conduit plus tôt qu' à l' ordinaire au palais della Porretta.
Le seigneur Jéronimo m' a reçu avec de grands témoignages de joie. " il se flattoit, m' a-t-il dit, que je n' avois pas pris mal l' espèce d' oubli où l' on m' avoit laissé le jour précédent ; elle n' en avoit eu que l' apparence : et pour me parler avec franchise, on avoit pensé que pour sa soeur et pour moi, un jour de repos ne seroit pas inutile ; mais sur-tout pour sa soeur, à qui l' on n' avoit pas eu peu de peine à faire entendre raison là-dessus.
J' apprends, a-t-il continué, qu' elle vous demande aujourd' hui avec beaucoup d' impatience. Elle vous croit fâché. Elle suppose que vous ne voulez plus la voir. à peine nous eûtes-vous quitté, samedi au soir, qu' elle vous fit demander par Camille. Pour moi, a-t-il ajouté, je suis emporté si loin de moi-même, par le tour extraordinaire que je vois prendre à son imagination, que j' en perds quelquefois jusqu' au sentiment de mon mal. "
il m' a demandé ensuite, si je pouvois pardonner à sa soeur ; et se plaignant de ce sexe, il

p264

a prétendu qu' une femme ne commence à savoir ce qu' elle désire, que lorsqu' elle trouve de l' obstacle à ses volontés. Mais elle n' en sera pas moins à vous, cher Grandisson, m' a-t-il dit ; et s' il plaît au ciel de la rétablir, vous serez heureusement dédommagé.
Le prélat et le père Marescotti sont entrés pour faire leur visite du matin à Jéronimo. Le marquis et le comte ont paru après eux. La marquise les a suivis.
Clémentine, m' a-t-elle dit, fut si peu tranquille, samedi au soir, en apprenant que vous étiez parti sans prendre congé d' elle, et continua hier de l' être si peu pendant tout le jour, que je n' ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien sérieux. Mais je suis charmée de vous voir.
Au même moment, quelqu' un frappant à la porte ; entrez, Camille, a dit la marquise. Ce n' est pas Camille, c' est moi, a répondu Clémentine, en ouvrant elle-même, et s' avançant vers la compagnie.
On m' a dit que le chevalier... mais je le vois.
Accordez-moi, monsieur, un instant d' entretien (en marchant vers une fenêtre, à l' extrêmité de la chambre).
Je l' ai suivie. Ses yeux étoient humides de larmes. Elle m' a regardé fixement ; ensuite, elle a tourné le visage, sans m' avoir dit un mot. J' ai pris sa main : d' où vient cette émotion, mademoiselle ?

p265

Je me flatte de ne vous avoir pas offensée.
ô chevalier ! Il m' est impossible de supporter le mépris, sur-tout de votre part ; quoique je l' aie peut-être mérité. Votre mépris est pour moi un reproche d' ingratitude ; et c' est ce que mon coeur ne peut soutenir.
Du mépris, mademoiselle ! Moi qui vous révère comme la première personne du monde ! à la vérité, vous avez rempli mon coeur d' amertume : mais la cause même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.
Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre générosité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché ; que vous devez me traiter mal ; sans quoi, puis-je espérer de garder ma résolution ?
Votre résolution, mademoiselle ! Votre résolution !
Oui, monsieur ; ma résolution. Vous afflige-t-elle ?

Peut-elle ne pas m' affliger ? Que penseriez-vous ? ... silence, cher chevalier. Je crains qu' elle ne vous afflige : mais ne m' en dites rien. Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.
Lorsque votre famille entière m' honore de son consentement, mademoiselle...

p266

c' est, monsieur, par compassion pour moi.
Ma chère fille, lui a dit le marquis, en s' approchant de nous, tel étoit notre premier motif ; mais à présent une alliance avec le chevalier, pour rendre justice à son mérite, est devenue notre choix.
J' ai remercié ce généreux seigneur, par une profonde révérence. Au même moment, Clémentine s' est mise à genoux devant son père, elle a pris sa main, elle l' a baisée ; et lui demandant pardon du trouble qu' elle avoit causé dans la famille, elle lui a promis, pour le reste de ses jours, autant de soumission que de reconnoissance. Tout le monde a pris cette action pour un changement qui a fait concevoir les plus douces espérances. La marquise, relevant tendrement sa fille, s' est écartée de quelques pas avec elle.
Nous avons entendu leurs discours, quoiqu' elles affectassent de baisser la voix.
Hier, ma fille, vous fûtes tout le jour dans un abattement qui ne permit pas de vous entretenir ; sans quoi, je vous aurois appris avec combien d' ardeur nous désirons tous l' alliance du chevalier Grandisson. Nous ne connoissons pas d' autre voie pour nous acquitter avec lui.
Permettez-moi, madame, de vous expliquer mes véritables sentimens. Si je me croyois capable de faire le bonheur du chevalier ; si je ne regardois

p267

pas l' alliance que vous proposez, comme un châtiment pour lui, plutôt qu' une récompense ; si je pouvois y trouver mon propre bonheur sans danger pour mon salut ; enfin, si je pouvois espérer qu' elle fît le vôtre et celui de mon père, la moindre de toutes ces espérances me feroit accepter votre proposition. Mais je sens, madame, que le bras du ciel s' est appesanti sur moi. Ma tête n' est point encore telle qu' elle devroit être. Avant que de prendre ma résolution, j' ai tout considéré, autant du moins qu' une foible raison me l' a permis. Je me suis mise dans la

situation d' une autre qui, se trouvant dans les mêmes circonstances, seroit venue prendre mon conseil. Une alliance avec le chevalier m' a paru impossible, parce qu' il n' y a nulle apparence qu' il s' accorde jamais avec moi sur le plus important des articles. J' ai imploré le secours du ciel, parce que je me défiois de moi-même ; j' ai changé plusieurs fois ce que j' avois écrit : mais tout ce qui est sorti de ma plume s' est rapporté à la même conclusion. Comme rien n' étoit si contraire à mes propres désirs, j' ai pris cette constance d' idées pour une réponse du ciel à ma prière. Cependant j' ai douté encore de moi. Mais je n' ai pas voulu vous consulter, madame, parce que vous vous seriez déclarée pour le chevalier : j' aurois craint de répondre mal à l' inspiration

p268

divine, par laquelle j' étois résolue de me gouverner. J' ai déguisé mes combats à Camille même, qui ne me quittoit pas un moment. J' ai recommencé à solliciter la pitié du ciel pour une malheureuse fille attachée de coeur à son devoir, mais troublée dans ses opérations d' esprit. La lumière m' est venue. J' ai mis au net toutes mes pensées. Ce n' est pas tout d' un coup néanmoins que je me suis déterminée à les communiquer au chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon coeur ; et j' ai douté si j' aurois jamais la force de lui donner mon écrit. Enfin, j' en ai pris la résolution. Mais lorsqu' il a paru, le courage m' a manqué. Il a dû remarquer l' excès de ma peine. Je suis sûre d' avoir excité sa compassion. Si je puis lui remettre seulement mon papier, disois-je, les difficultés sont vaincues : je suis sûre, presque sûre, que voyant mes scrupules et la droiture de mes intentions, il aura la générosité d' aider lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon écrit. à présent, madame, je suis réellement persuadée que si je puis m' en tenir à ce qu' il contient, et me garantir du reproche d' ingratitude, j' aurai l' esprit plus tranquille. Cher et généreux Grandisson (en se tournant vers moi), lisez encore une fois mon papier : alors si vous ne voulez pas, ou si vous ne pouvez me laisser libre, j' obéis à ma famille,

p269

et je sers autant qu' il m' est possible à votre bonheur. En finissant, elle a levé les mains et les

yeux vers le ciel : grand dieu ! A-t-elle ajouté, je
te remercie de cet instant de raison.
Quelqu' opinion que la noble enthousiaste eût de la
sérénité de son esprit, j' ai cru lui remarquer trop
d' agitation, et l' air de ses yeux m' a fait craindre
une rechute. Le combat de sa raison et de son amour
n' avoit pu manquer de causer quelque désordre. Je me
suis approché d' elle. Admirable Clémentine ! Lui
ai-je dit avec transport, soyez libre ! Quelle que
puisse être ma destinée, soyez pour moi tout ce que
vous voulez être. Si je vous vois heureuse, je
m' efforcerai, s' il est possible, de le devenir.
Cher Grandisson, m' a dit le prélat, en me
saisissant la main, que je vous admire ! Où
prenez-vous cette merveilleuse grandeur ?
Eh ! Comment un si grand exemple ne m' inspireroit-il
pas de l' émulation ? Il n' est point entré d' intérêt
dans les vues qui m' ont ramené en Italie. Je me suis
cru lié par les anciennes conditions ; mais dans mes
idées Clémentine et sa famille ont toujours été
libres. J' ai conçu des espérances, lorsqu' on m' a fait
l' honneur de les approuver ; je rentre aujourd' hui,
quoiqu' avec un profond regret, dans ma première
situation. Si Clémentine persiste dans ses idées, je
ferai

mes efforts pour m' y soumettre. Si ses dispositions
changent, je me tiendrai prêt à recevoir sa main,
comme le plus grand bonheur auquel je puisse aspirer.
La marquise, prenant à la fois la main de sa fille
et la mienne, a fait de tendres plaintes au ciel,
de la difficulté d' unir deux coeurs qui avoient tant
de ressemblance. Ne me retenez point, maman, lui a
dit Clémentine, en retirant assez vivement sa main.
Laissez-moi remonter à ma chambre, pour y demander
au ciel qu' il conserve ma force, après la peine qu' il
m' en a coûté pour l' obtenir. Adieu, adieu, chevalier.
Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.
L' ange est sortie. Elle a rencontré sa femme-de-chambre.
Chère Camille ! Lui a-t-elle dit, de quel danger
me vois-je échappée ? Ma main et celle du chevalier
ont été plus d' une minute dans celle de ma mère ! Que
devenoit ma résolution ? Car ma mère pouvoit les
joindre, et j' étois au chevalier.
Jéronimo, en silence, mais les larmes aux yeux, avoit
été témoin de cette scène entre sa soeur et moi. Il
m' a serré dans ses bras. Le plus cher des hommes !
Eh ! Pourrez-vous attendre avec patience le résultat
du caprice de cette chère fille ?
Je le puis, et je m' y engage.

p271

Je lui parlerai moi-même, a-t-il dit, et je me promets beaucoup de sa tendresse pour moi.
Oui ; nous lui parlerons tous, a dit le marquis.
Il faut la presser, a dit le comte, de peur que son repentir ne vienne trop tard.
Mais il me semble, a dit le père Marescotti, que le chevalier ne doit pas souhaiter lui-même qu' elle soit trop pressée. Elle se retranche sur son salut : raison bien puissante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu' elle soutienne sa résolution. Si son courage la rend capable de cet effort, elle mérite les honneurs de la sainteté.
Le père a voulu relire l' écrit qui lui avoit déjà causé de l' admiration. Je l' avois dans ma poche.
Jéronimo s' est opposé à cette proposition ; mais le prélat l' approuvant, l' écrit a été relu. Tout le monde en a paru aussi touché que la première fois.
Cependant on s' est accordé à douter qu' elle pût demeurer ferme dans ses idées, et l' on m' a fait là-dessus quantité de complimens.
Mais si la gloire continue de se joindre à ses motifs, et si leurs instances ne sont pas extrêmement vives en ma faveur, je suis porté à croire qu' avec tant de grandeur d' ame, elle

p272

obtiendra sur elle-même une parfaite victoire. Vous savez mieux que moi, cher docteur, que la véritable piété l' emporte sur tous les intérêts temporels.
D' ailleurs, le père Marescotti ne fera-t-il pas renaître son influence sur un esprit qu' il est accoutumé à gouverner ? N' est-ce pas même son devoir, avec autant de zèle qu' il en a pour sa religion ? Et le prélat, qui n' y est pas moins attaché, ne secondera-t-il pas le directeur ?
Mais quelles épreuves, cher ami, pour un coeur livré à cette incertitude ! Ne sont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les espérances humaines ? Dieu connoît seul si le succès de nos désirs mérite le nom de récompense ou de punition : mais je sais que si Clémentine, après m' avoir donné son coeur et sa main, trouvoit, dans ses doutes de religion, quelque obstacle à vivre heureuse avec moi, je serois moi-même extrêmement misérable, sur-tout si j' avois contribué à la déterminer en ma

faveur, contre le mouvement de sa conscience.
Même jour.
L' agitation de mon esprit m' avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de sortir, nous avons continué long-tems de raisonner sur

p273

les circonstances : ils jugeoient tous, comme je vous l' ai dit, qu' elle ne persisteroit pas dans sa nouvelle résolution. L' opinion du marquis et de la marquise étoit de l' abandonner entièrement au travail de son esprit. Le comte a proposé, pour fortifier leur sentiment, de la laisser donc dans son cabinet, sans que personne entreprît de combattre ou de favoriser ses vues. Jéronimo a désiré qu' avant l' exécution de ce projet, il lui fût permis d' avoir avec sa soeur une conversation particulière.
On m' a demandé quelle étoit mon opinion. J' ai répondu, que plusieurs traits de cet écrit étoient d' une nature qui ne me permettoit pas de refuser mon approbation à ce qu' on proposoit ; mais que si j' observois néanmoins, dans mes entretiens avec elle, qu' elle fût disposée à changer de résolution, et qu' elle n' eût besoin que d' être encouragée, pour se déclarer en ma faveur, on devoit m' accorder, pour mon propre honneur, en qualité d' homme, et par égard pour sa délicatesse, en qualité de femme, la liberté de faire éclater mon attachement par quelque déclaration qui prévînt la sienne, et par des instances même convenables à mon sexe.
La marquise s' est baissée vers moi, avec un sourire de reconnoissance et d' approbation. Le père Marescotti a paru hésiter, comme s' il eût

p274

préparé quelqu' objection ; mais le marquis lui a fermé la bouche, en disant qu' on pouvoit se reposer sur mon honneur et ma délicatesse. J' en juge de même, a dit le comte : on sait que le chevalier est capable de se mettre dans la situation d' autrui, et d' oublier ses intérêts, lorsqu' il est question de prendre un parti sage. Il est vrai, a interrompu Jéronimo, mais faisons-lui connoître qu' il n' est pas le seul au monde qui pense avec cette noblesse.
Le prélat s' est hâté de répondre : d' accord, cher Jéronimo, mais souvenez-vous que la religion est

un intérêt supérieur à tous les autres. Ma soeur, qui n' a fait que suivre l' exemple du chevalier, sera-t-elle découragée dans un effort si noble ? Je suis pour la proposition qui réduit les choses à l' égalité.
Pour moi, si la noble enthousiaste persiste à croire que sa résolution vient d' un mouvement du ciel, et qu' elle en a l' obligation à ses prières, je m' efforcerai de lui marquer, quoi qu' il m' en coûte, et contre mes intérêts, que je suis capable de répondre à l' opinion qu' elle a de moi, lorsqu' elle demande mon secours pour se soutenir.
Ils m' ont forcé de demeurer à dîner, Clémentine s' est excusée de paroître à table ; mais elle m' a fait prier de ne pas sortir sans la voir.

p275

Camille m' a conduit à sa chambre. Je l' ai trouvée toute en larmes. Elle craignoit, m' a-t-elle dit, que je n' eusse peine à lui pardonner, mais elle étoit sûre que j' aurois cette générosité si je pouvois juger des combats qui se passoient dans son coeur. Je n' ai rien épargné pour rendre le calme à son esprit ; je l' ai assurée que je me conduirois par ses volontés ; que son écrit seroit mon étude constante, et sa conscience la règle de mes désirs. Mais dans les agitations dont j' appercevois une partie, malgré l' effort qu' elle faisoit pour se vaincre, elle m' a demandé enfin la liberté de demeurer seule, après m' avoir fait promettre de la revoir le jour suivant. Ses yeux, qui commençoient à s' égarer, m' ont fait sortir aussi-tôt, pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j' ai surpris le père Marescotti, qui étoit venu prêter l' oreille (comme je l' ai reconnu à sa confusion et même à quelques excuses qu' il m' a faites en hésitant), aux discours que j' avois tenus à sa fille spirituelle. Quelle pitié, qu' un zèle mal entendu puisse rendre un honnête homme capable d' une bassesse !
Point d' apologies, mon cher père, lui ai-je dit de l' air le plus doux et le plus civil. Si vous doutez de mon honneur, je crois vous avoir obligation de la méthode que vous prenez pour

p276

m' éprouver. Il m' a demandé mille fois pardon, en me

confessant qu' il avoit regardé comme impossible qu' un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l' amour en doute pour une des plus aimables filles du monde, se renfermât dans les bornes qu' on lui avoit prescrites, et ne fît pas usage du pouvoir qu' on lui connoissoit sur ses affections. Je l' ai conduit à l' appartement de Jéronimo, après l' avoir prié de croire que cette petite aventure étoit oubliée, et de ne me rien faire perdre à son estime. Combien de fois, cher docteur, ai-je éprouvé la haine irréconciliable d' un homme à qui j' avois pardonné une bassesse ? Mais c' est ce que j' appréhende peu du père Marescotti. Il est capable d' une généreuse confusion. à peine a-t-il osé lever la tête pendant tout le tems que j' ai continué de passer avec lui.
En arrivant chez moi, j' y ai trouvé le comte de Belvedère, qui avoit passé près d' une heure à m' attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine ; mais il avoit déclaré qu' il étoit résolu de me voir, à quelque heure que je pusse revenir. Son propre valet m' a prié de veiller à ma sûreté, en m' apprenant que depuis la visite qu' il m' avoit rendue, il n' avoit pas été tranquille un moment ; qu' il avoit répété mille fois, que la vie étoit un fardeau pour lui ; et qu' en sortant de sa maison, il avoit pris dans ses poches deux

pistolets. Soyez sans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre maître est homme d' honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal, et je me flatte de n' en avoir pas à craindre de lui.
Je me suis hâté de monter. C' est vous, monsieur ? Pourquoi ne m' avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux mains, et par une double raison) que votre dessein étoit de me faire cet honneur ? Ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici ?
Vous faire dire... vous arracher de votre Clémentine ? Non (d' un air mélancolique). Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame est impatiente de le savoir. Répondez-moi en homme d' honneur.
Il n' y a rien de conclu, monsieur. Rien ne peut l' être avant que les intentions de Clémentine soient entièrement connues.
S' il n' y a point d' autre obstacle... ?
Il n' est pas léger. Je vous assure que Clémentine sait ce qu' elle vaut. Elle veut mettre un juste prix au don de sa main. Dans ses plus grandes absences,

elle a toujours conservé un vif sentiment de cette délicatesse qui distingue une femme d' honneur ; et maintenant on la voit éclater dans son langage et dans ses actions, avec un nouveau lustre. Elle fera d' autant plus de difficultés, que

p278

sa famille en fait moins. On ne précipitera rien : et si vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous ne paroissez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra survenir.
Vous m' assurez donc qu' on n' a rien conclu. Et me promettez-vous ces informations ?
Je vous les promets.
Sur votre honneur ?
Sur mon honneur.
Hé bien, il me reste donc quelques jours de plus à languir dans cette malheureuse vie.
Monsieur... que signifie ce langage ?
Vous l' allez voir (en retirant ses deux mains des miennes, et tirant deux pistolets de sa poche).
J' étois venu dans la résolution de vous offrir le choix d' une de ces armes, si l' affaire eût été conclue, comme j' avois raison de le craindre. Je ne suis point un assassin, et jamais il ne m' est arrivé d' en employer. Je n' aurois pas souhaité non plus de priver Clémentine du mari dont elle auroit fait choix. Mon seul désir étoit que la main qu' elle doit unir à la sienne, me délivrât d' une odieuse vie. Quoiqu' elle ait refusé d' être ma femme, je ne veux ni ne puis vivre pour la voir celle d' un autre.
Quel oubli de vous-même, monsieur ! Mais je vois que votre esprit est troublé. Autrement

p279

le comte de Belvedère ne tiendroit pas ce discours. Comme il n' est pas impossible, mon cher docteur, quoiqu' il y ait à présent peu d' apparence, que Clémentine change de résolution, je ne pouvois instruire le comte de notre situation réelle, parce que l' espérance qu' il en auroit conçue, n' auroit fait qu' augmenter son désespoir, si le succès avoit été différent. Je me suis contenté de raisonner avec lui sur ses étranges intentions, et de lui renouveler ma promesse. Il étoit si tranquille en me quittant, qu' il m' a remercié de mes avis. Son valet et les miens ont paru fort surpris de nous

voir descendre en bonne intelligence, et même avec un air d' amitié. J' oubliois de vous dire qu' en traversant mon antichambre, le comte a laissé sur une table ses deux pistolets. L' ouvrage est curieux, m' a-t-il dit, acceptez-les. Où serois-je à présent, et dans quelles difficultés seriez-vous engagé, vous, étranger et protestant... je ne les considérois pas ; car toute ma malice devoit tourner contre moi-même.
Je finis cette relation du jour ; mais elle ne partira que demain, lorsque je saurai ce que le cours du tems aura produit. Cher ami ! Quel supplice que l' incertitude ! Peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, si mon embarras et mes chagrins m' étoient venus par ma faute.

LETTRE 80

p281

Miladi G à Miss Byron.
(en lui envoyant les lettres de Sir Charles.)
Londres, 7 août.
Bon dieu, ma chère, quelles lettres je vous envoie ! Je ne perds pas un moment. Le docteur Barlet, qui les a reçues il y a deux heures, a souhaité qu' elles vous fussent envoyées par un exprès. Je les ai lues avec ma soeur, qui est ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous ? Parlez vous-même, chère Henriette. Plus d' incertitude que jamais ! Chère fille ! Dites, dites-nous ce que vous en pensez. Si j' entrois dans le moindre détail, j' appréhenderois de ne pas finir. Adieu, mon amour.

p282

LETTRE 81

Miss Byron à Miladi G.
au château de Selby, 11 août.
Vous dire, ma chère miladi, ce que je pense des lettres que vous avez la bonté de m' envoyer par un exprès ! Il m' est plus aisé de vous apprendre ce qu' en disent ici mes amis. Ils croient y trouver un sujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me

féliciter moi-même ? Puis-je recevoir leurs félicitations ? Une Clémentine ! Un ange, plus digne mille fois de Sir Charles Grandisson, qu' Henriette Byron ne peut jamais l' être ! Qu' elle est grande, et que je suis petite à mes yeux ! Elle ne peut manquer d' être à lui. Elle sera sa femme. Elle doit l' être. Elle changera de résolution. Votre frère, si constant dans ses soins ! Elle, si vivement pressée par l' amour ! Elle ! ... qui se flattera jamais d' obtenir place dans le coeur de Sir Charles après elle ? Mon orgueil, ma chère, est absolument évanoui. Moi ! Que toute autre femme doit lui paroître abjecte, lorsqu' il pense à sa Clémentine ! Et puis, qui pourroit se contenter de la moitié d' un coeur ? La moitié, c' est trop dire, s' il rend justice à ce prodige de femme.

p283

Ma consolation, lorsque je l' ai regardé comme perdu pour moi, a toujours été de le voir à une femme d' un mérite si supérieur.
Mais qui seroit capable de refuser de la compassion à ce glorieux homme ? ô ma chère ! Je me perds dans un tel sujet. Je ne sais que vous dire. S' il falloit vous rapporter tout ce que j' ai pensé, quelles ont été mes émotions en lisant, tantôt sa généreuse pitié pour le comte de Belvedère, tantôt ses nobles et respectueux discours à la première de toutes les femmes, les agitations de cette incomparable Clémentine, avant que de lui livrer son écrit... cet écrit qui surpasse tout ce que j' ai jamais lu de notre sexe, aussi conforme néanmoins à la conduite qu' elle avoit tenue lorsqu' un combat sans exemple, entre sa religion et son amour, lui avoit coûté sa raison ; sa délicatesse, sa fermeté dans les principes de sa foi, en un mot, tous les grands traits de l' un, de l' autre, dans les différens jours sous lesquels ils paroissent tous deux ; s' il falloit vous dire tout ce qui s' est passé dans mon coeur, un volume seroit bien éloigné de suffire, et je ne sais quelle mesure pourroit contenir mes larmes. Il suffit de vous avouer que pendant deux jours et deux nuits, je n' ai pas eu la force de me lever, et que ce n' est pas sans difficulté que j' ai obtenu la permission de vous écrire, car les médecins parlent

p284

de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une semaine. Sir Charles se plaint amérement de l' incertitude ; c' est en effet un cruel tourment.
Vous observerez que dans toutes ces lettres, il ne me nomme qu' une fois. Et pourquoi pensez-vous que je fais cette remarque ? Ce n' est pas pour me plaindre, je vous assure ; c' est pour louer, au contraire, sa politesse et son attention ; car pourroit-on l' excuser de s' être souvenu plus souvent de la pauvre angloise qu' il a sauvée, ou de penser à quelque autre femme que sa noble italienne, pendant que son ame est agitée par des mouvemens si vifs, à l' occasion des grands objets qu' il a sous les yeux ?
Mais vous voyez, chère Charlotte, que cet excellent homme n' est pas toujours en bonne santé, et qu' il est peut-être fort mal à présent. En serions-nous surprises ? Un si grand objet en vue, tant d' obstacles surmontés, une nouvelle difficulté, insurmontable en apparence, née de sa Clémentine même, par des motifs qui augmentent pour elle son estime et son admiration ! La douleur peut rendre une femme éloquente ; mais un homme, quoiqu' intérieurement déchiré, doit à peine se plaindre. Que j' ai de pitié des tourmens d' un coeur viril !
Si la noble italienne demeure ferme dans sa

résolution, lorsqu' il reviendra près d' elle, après un mois d' absence, voici mes conjectures sur l' avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penser, s' il ne se sent point capable d' aimer une autre femme autant que sa Clémentine ? Et qui peut mériter jamais autant d' amour ? Ne savons-nous pas de lui-même, aussi bien que du docteur Barlet, que toutes les peines de sa vie sont venues de notre sexe ? à la vérité, les plus grandes peines des hommes et des femmes leur viennent ordinairement les unes des autres. Et les siennes sont mêmes venues de plusieurs bonnes femmes ; car je me figure que la Signora Olivia n' est pas volontairement mauvaise. Pourquoi voudrions-nous qu' un homme de son caractère s' exposât aux caprices, à la pétulance de notre sexe, qui sait à peine, comme le seigneur Jéronimo le disoit à son ami, quels sont ses désirs lorsqu' ils dépendent de lui.
Mais malade, ou en bonne santé, vous voyez que la vivacité ne manque point à Sir Charles. Son grand coeur sait se réjouir du bonheur d' autrui. Je veux avoir de la joie dans le coeur, me disoit-il un jour. Ne doit-il pas en ressentir de la santé

renaissante de son cher Jéronimo, du rétablissement de l' admirable Clémentine, et du bonheur que ces grands événemens répandent dans une illustre famille ? Je veux faire, après lui-même,

p286

l' énumération des plaisirs qu' il trouve dans la félicité de plusieurs personnes qui lui en ont l' obligation. N' est-il pas charmé de celle de Milord et de Miladi W ? De celle de son Belcher, et du père et de la mère de son Belcher ? De celle de Miladi Mansfield et de sa famille ? De la vôtre, chère miladi, et de celle de votre milord ? Mais vous me trouverez, sans doute, fort étrange dans cette lettre. Je voudrois être gaie, s' il m' étoit possible, parce que tous mes amis souhaitent que je le sois. En relisant ce que je viens d' écrire, je crains que vous ne m' ayez appris à penser d' une manière un peu bizarre. Parlez de bonne foi, Charlotte : ce qui vient de sortir de ma plume n' est-il pas dans votre caractère plus que dans le mien ?
Une ligne encore, une seule ligne, ma chère, ma bonne tante Selby ! Ils ne veulent pas que j' écrive, Charlotte, tandis que j' ai mille choses de plus à dire sur ces importantes lettres ; sans quoi, je n' aurois pas fini de si mauvaise grâce.

p287

LETTRE 82

le chevalier Grandisson à Clémentine della Porretta.
Florence, 28 juillet.
Je commence, chère et admirable Clémentine, le précieux commerce que vous me permettez, avec un vif sentiment d' une si grande faveur. Cependant ne puis-je pas dire qu' elle est douloureuse pour moi ? Jamais homme fut-il dans les mêmes circonstances ? Il m' est permis de vous admirer, de me croire honoré de votre estime, et même d' un sentiment plus flatteur encore, tandis qu' il m' est défendu, par l' honneur, de solliciter un bien qui m' étoit autrefois destiné, et dont on ne peut m' accuser de m' être rendu indigne. Suis-je différent de ce que vous m' avez cru dans mes

manières ou dans mes principes ? Ai-je jamais tenté de combattre vos goûts pour votre religion et votre patrie ? Non, mademoiselle. Vous connoissant un invincible attachement à votre foi, je me suis contenté de vous déclarer la mienne : j' aurois cru reconnoître

p288

mal la protection que j' ai trouvée ici, dans le pouvoir civil et ecclésiastique, et manquer aux loix de l' hospitalité, si j' avois entrepris de dérober à sa religion la fille d' une illustre famille, qui n' y est pas moins attachée. Comment cette conduite vous a-t-elle permis de douter du libre exercice de vos sentimens, si vous aviez... mais loin toutes sortes de plaintes ! J' étoufferai dans mon coeur celles qu' il voudroit dicter à ma plume. Ne vous ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous voulez que je sois ? Quelque peine qu' il m' en coûte, quelque impossible que fût l' effort, s' il ne m' étoit pas ordonné par la conscience, je me soumets à vos dispositions. Si vous perséverez, chère et respectable, comme vous me le serez toujours, je me résigne à toutes vos volontés.
Un coeur qui perd ce qu' il pouvoit espérer de plus heureux, et que la religion soutient seule contre le désespoir, cherche au moins, dans son affliction, le bien qui touche de plus près à celui qu' il a perdu. M' est-il permis, mademoiselle, quel que puisse être le succès du plus grand événement, de me flatter qu' un commerce, entrepris sous de si légitimes auspices, ne sera jamais interrompu ? Qu' une amitié si pure subsistera éternellement ? Que l' homme dont le bonheur s' est évanoui sera regardé comme un fils,

p289

comme un frère, dans une famille qui ne doit jamais cesser de lui être chère ? J' en ai l' espérance... je demande à cette aimable famille la continuation de son estime ; pourquoi ne dirois-je point de son affection ? Mais aussi long-tems seulement que mon propre coeur, impartial pour moi-même, plein de zèle pour la gloire et le bonheur de toute votre illustre maison, me fera sentir qu' il le mérite ; aussi long-tems que ma conduite forcera tout le monde d' approuver mes prétentions. Il ne peut arriver de ma part, comme il n' arrivera jamais de la vôtre,

qu' un homme à qui le bonheur de la plus étroite alliance étoit promis par la faveur de toute votre famille, y soit regardé comme un étranger.
Jamais, mademoiselle, le coeur d' un homme n' a pu se vanter d' une passion plus désintéressée que la mienne, pour un objet dont l' ame lui ait été plus chère encore que les charmes de la personne ; ni d' une plus sincère affection pour toute sa famille.
Mon malheur a voulu que ces deux sentimens fussent mis à des épreuves qui n' en peuvent laisser aucun doute. Jusqu' à la dernière heure de ma vie, vous me serez chère, mademoiselle, vous et tous les vôtres.
Adieu, gloire et modèle de votre sexe ! Dans les circonstances où je suis, que puis-je de plus ?
Adieu, incomparable Clémentine ! Que tous les

p290

biens du ciel et de la terre tombent sans mesure et sans fin, sur vous et sur votre chère famille ! C' est le voeu de votre, etc.
Grandisson.

LETTRE 83

Clémentine della Porretta au chevalier Grandisson.
Boulogne, 5 août.
De plusieurs raisons, monsieur, qui m' ont fait souhaiter un commerce de lettres avec vous, l' espérance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, est une des plus fortes. Aussi serai-je très-libre et très-sincère dans mes lettres.
Je veux supposer que j' écris à mon frère, à mon meilleur ami. Auquel de mes frères écrirois-je en effet si librement ? à l' imitation du ciel, vous ne demandez que le coeur. Le mien ne vous sera pas moins ouvert, que si vous en pouviez pénétrer, comme lui, tous les détours.
Je commence par vous remercier, monsieur, des tendres et généreux égards par lesquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez avec tant de ménagement le malheureux état de ma

p291

santé, sans le nommer... ô monsieur ! Vous êtes le plus délicat des hommes. Avec quelle tendresse

n' avez-vous pas toujours parlé de mon attachement à la religion de mes pères ? Sûrement, monsieur, vous êtes le plus pieux des protestans, et vous m' avez convaincue, vous, et Madame Bemont, que les protestans peuvent avoir aussi leur piété. Je ne me serois jamais crue capable de parler aussi favorablement de votre religion, que vous m' y forcez tous deux, par la connoissance que j' ai de votre bonté. ô monsieur ! à quoi ne m' auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaisances, par votre langage irrésistible, si j' avois été à vous, et vivant dans une nation protestante, au milieu de vos amis, qui professent la même religion, tous aimables peut-être, et d' excellent caractère ? Je vous craignois, chevalier. Mais ne réveillons point ces dangereuses idées. Vous êtes invincible : et je me flatte que si j' avois été à vous, rien n' auroit été capable de me vaincre.
Il n' y a qu' une juste considération de la briéveté de cette vie, et de l' éternelle durée de l' autre, qui ait eu la force de m' armer contre mon coeur. Cher Grandisson ! Quel bonheur auroit été le mien, si ma main avoit pu suivre le penchant de ce coeur, sans mettre mon sort futur en danger ! Comment sortir de ces douces réflexions ?

p292

Prêtez-moi, prêtez-moi votre secours, et rétablissez-moi dans cette paisible situation où vous m' avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d' expérience aux jeunes personnes de mon sexe et de mon âge ! Qu' elles apprennent à ne pas s' occuper, avec plaisir, des grandes qualités d' un homme qu' elles ont souvent l' occasion d' entretenir. Hélas ! Je reviens au sujet que je voulois quitter. Mais puisqu' il m' est impossible de retenir mon imagination et ma plume, je veux leur laisser un libre cours. Dites-moi donc, mon frère ! Mon ami ! Le plus fidelle et le plus désintéressé des amis ! Dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre ? Que faire, pour ne voir plus en vous que mon frère et mon ami ? Ne pouvez-vous me l' apprendre ? Est-ce le pouvoir, est-ce la volonté qui vous manque ? Est-ce votre amour pour Clémentine qui vous empêche de lui rendre ce service ? Je vais vous dicter les termes : dites que vous êtes l' ami de son ame. Si vous ne pouvez être tout-à-fait catholique, soyez-le dans vos conseils ; alors cette affection pour son ame vous donnera la force de dire : persévère, Clémentine, et je ne te reprocherai pas d' être

ingrate.
ô chevalier ! Je ne crains rien tant que le

p293

reproche d' ingratitude, de la part de ceux que
j' aime. Ne l' ai-je pas mérité ? êtes-vous bien
persuadé que je ne le mérite point ? Vous me l' avez
dit. Si ce n' étoit pas un pur compliment, pourquoi
ne me dites-vous pas comment je puis être
reconnoissante ? êtes-vous le seul au monde qui
veuille et qui puisse lier par des bienfaits, sans
désirer qu' on s' acquitte envers lui ? Quel service
n' avez-vous pas rendu à la jeunesse inconsidérée de
mon frère, dès les premiers tems de votre liaison ?
Malheureux jeune homme ! Et quel retour vous a-t-il
fait éprouver ? Aujourd' hui, sa générosité le porte
à s' en accuser lui-même. Il nous a raconté quelle
héroïque patience vous eûtes avec lui. Qu' il doit
vous aimer ! Après une longue interruption, votre
bravoure lui sauva la vie. Cependant vous n' avez
pas trouvé, dans quelques personnes de notre famille,
toute la reconnoissance que vous étiez en droit d' en
attendre. Ce souvenir nous coûte de mortels regrets.
Vous fûtes obligé de quitter notre Italie.
Cependant, rappelé par votre ami, dont on commençoit
à croire les blessures incurables, vous vous êtes
hâté de revenir ; vous êtes revenu pour sa soeur
blessée à la tête, blessée au coeur ; vous êtes
revenu pour son père, sa mère, ses frères, blessés
jusqu' au fond de l' ame, par les souffrances de leur
fils et de leur fille. Et d' où vous êtes vous hâté

p294

de revenir ? De votre pays natal, en vous séparant
de votre propre famille, et de mille personnes chères,
qui font gloire d' être aimées de vous et de vous
aimer. Vous êtes revenu sur les ailes de l' amitié.
L' éloignement et d' autres obstacles n' ont pas eu le
pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait
accompagner du génie de la santé, sous la forme d' un
habile opérateur. Vous avez recueilli tout l' art des
médecins de votre patrie, pour le succès de votre
noble entreprise. Il a répondu à vos généreux désirs.
Nous nous voyons, toute une famille se voit, se
regarde, avec cette délicieuse complaisance qui
faisoit notre bonheur commun avant les désastres qui
ont fait notre affliction.

à présent, quelle sera notre reconnoissance ? Quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits ? Vous êtes déjà récompensé, dites-vous, par le succès de vos glorieux services. N' ai-je pas à vous reprocher de l' orgueil, en portant envie à votre bonheur ? Je sais qu' il n' est pas au pouvoir d' une femme de vous récompenser. Tout ce que feroit une femme pour un homme tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de son devoir ? Et si Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaisances pour elle, lui coûtassent son bonheur éternel ? Non, répondez-vous :

p295

vous lui laisseriez un libre et plein exercice de sa religion. Mais, si vous croyez votre femme dans l' erreur, pouvez-vous promettre, vous sentez-vous capable, vous, le chevalier Grandisson, de ne faire jamais aucun effort pour l' en délivrer ? Vous à qui la qualité de mari imposera le devoir de guider sa conscience, de fortifier son esprit, pourriez-vous croire votre religion vraie, la sienne fausse, et souffrir qu' elle persévère dans l' erreur ? Elle-même, sur le même principe, dont elle croira l' obligation plus rigoureuse encore, pourra-t-elle éviter avec vous les discussions ; et la supériorité de votre jugement ne mettra-t-elle pas sa foi dans un grand danger ? De quel poids les argumens de mon directeur seront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour et par le charme de vos manières ? Et quelle seroit l' affliction de mes parens, en apprenant que Clémentine seroit devenue indifférente pour eux, pour sa patrie, et plus qu' indifférente pour sa religion ?
Parlez, cher Grandisson, mon ami, mon frère ; ces grandes considérations seroient-elles sans force à vos yeux ? Non, il est impossible. L' évêque de Nocéra m' a dit, (ne lui en faites pas un reproche), qu' en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au général et à lui, que vous n' auriez pas tant fait pour la première princesse

p296

du monde. Peut-être la compassion y avoit-elle autant de part que l' amour. Malheureuse Clémentine ! Cependant, s' il n' y avoit pas eu de plus grand

obstacle, j' aurois accepté votre compassion, parce que vous êtes bon, noble, et que la pitié d' un grand coeur, comme celle du ciel, n' est point une insulte. Mon père, ma mère, les plus indulgens des pères et des mères, mon oncle, mes frères, et tous mes amis se sont-ils conduits avec moi par un autre sentiment ? Et sans ce motif, la différence de la religion et du pays n' auroit-elle pas mis un obstacle invincible à leur consentement ? Il l' auroit mis, chevalier, n' en doutez pas. Avouez donc que, connoissant votre motif et le leur, sachant que me reposer trop sur mes propres forces, c' est tenter le ciel, je n' ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma résolution. ô vous, autrefois mon précepteur ! Soyez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m' avez jamais donné de leçon dont nous puissions rougir l' un ou l' autre. Servez, comme je vous en ai supplié dans mon écrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu' il m' en a coûté d' affreux combats : à ce moment même, je suis... au-dessus... ou peut-être au-dessous de moi. J' ignore où je suis, car ma lettre n' est pas telle que je me l' étois proposé. Elle est trop remplie de

vous. Je voulois qu' elle fût courte, et qu' elle ne contînt que des remercîmens pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur ma famille, avec des instances pour obtenir de vous, comme un nouveau remède au trouble de mon esprit, le moyen même de ne pas languir dans une impuissante reconnoissance. Cette lettre m' étonne par sa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s' égare encore ; et croyez-moi avec autant de zèle pour votre gloire que pour la mienne, votre, etc.
Clémentine della Porretta.

LETTRE 84

le chevalier Grandisson au docteur Barlet.
Boulogne, 17 août.
Je suis de retour ici depuis hier au soir, mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la Signora Olivia est arrivée à

Florence, lorsque je me disposois à quitter cette ville. Avec quelque diligence que j' aie pressé mon départ, je n' ai pu me dispenser de lui rendre une visite qu' elle m' a fait demander. N' attendez pas les circonstances de ses emportemens, sur-tout lorsqu' elle a su que je retournois à Boulogne. Je l' ai laissée dans cette fureur. Une entreprise fort extraordinaire, dont j' ai eu peine à me garantir le jour suivant, m' a paru venir de la même source. Cependant je suis parti sans faire la moindre recherche et la moindre plainte. Je ne dois pas oublier non plus que j' ai rendu au comte de Belvedère la visite que je lui avois promise. Le général à Naples, et le comte à Parme, m' ont reçu avec les plus grandes civilités, tous deux, vous n' en doutez pas, par le même motif. Le général et sa femme, se rendant à Boulogne, m' ont accompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient se réjouir

avec leurs amis d' Urbin et de Boulogne, de la résolution de leur soeur et la féliciter de son courage, comme le général l' avoit déjà fait par une lettre qu' il m' a montrée. Les complimens et les éloges y étoient prodigués pour moi. On peut s' expliquer avec politesse sur un homme qui ne cause plus de crainte ni d' envie. Il auroit voulu me charger de présens : mais je me suis dispensé de les accepter, de manière, néanmoins, qu' il n' a pu s' offenser de mon refus.
Hier en arrivant, je me rendis au palais della Porretta ; et j' entrai d' abord chez le seigneur Jéronimo, avec lequel j' avois entretenu un commerce de lettres pendant mon absence. Il me reçut avec des transports de joie ; et la mienne ne fut pas moins vive, de trouver sa guérison fort avancée. L' appétit lui est revenu. Son sommeil est fort paisible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, sa santé et celle de sa soeur font régner la joie dans leur famille. Mais il me fit entendre qu' il manquoit à son bonheur de pouvoir me nommer son frère ; et s' enflammant sur ce point, il me supplia au nom du ciel, en me pressant la main et la mouillant même de ses larmes, de conduire cette affaire à sa conclusion. Le marquis, la marquise, le prélat et le père Marescotti vinrent me remercier, et m' applaudir de ma correspondance avec leur chère

Clémentine. Le prélat et le père me protestèrent que pendant toute leur vie j' aurois part à leurs prières, et qu' ils supplieroient le ciel de m' accorder une Clémentine meilleure et plus charmante, s' il étoit possible, que celle dont les idées cessoient de répondre à leur attente. Le général et sa femme étoient arrivés depuis deux jours, mais ils étoient sortis pour quelques visites.
Tandis que chacun répétoit ses applaudissemens, et que je les recevois presque en silence ; car mon rôle étoit embarrassant dans une situation si critique, Camille vint dire à la marquise, que Clémentine étoit impatiente de voir son ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre mère. Elle se leva. Je la suivis. Sa fille, en m' appercevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma son quatrième frère, et me fit de vifs remercîmens de mes lettres. Comme elle m' avoit pressé dans une de ses réponses, d' employer mon crédit auprès de sa famille, pour lui faire obtenir la permission d' entrer dans un cloître, et que j' avois fortement combattu cette idée, elle se plaignit de la résistance que je faisois à ses désirs. Vous savez, madame, dit-elle à sa mère, que c' est un ancien goût que je n' ai jamais perdu ; et se tournant vers moi : ô chevalier, vos objections ne m' ont pas convaincue.

p301

Non, mademoiselle, je le vois bien : car si Clémentine étoit convaincue, elle suivroit à toute sorte de prix le mouvement de sa conviction.
ô monsieur, vous êtes dangereux, je m' en apperçois. Si certain événement étoit devenu réel, j' étois perdue. N' êtes-vous pas convaincu, monsieur, que dans mes principes j' étois absolument perdue ? Si vous l' êtes, j' espere que vous agirez aussi suivant votre conviction.
Il me semble, cher docteur, que me connoissant si bien, elle pouvoit s' épargner cette réflexion badine. Elle a même souri en la prononçant. Remarquez qu' elle est déjà capable d' enjouement, dans une occasion si grave. Peut-être a-t-elle voulu prendre un air qu' elle me voyoit affecter moi-même. Mais enfin je commence à croire, quelqu' éloignée qu' elle soit à présent de se l' imaginer, qu' il n' est pas impossible qu' avec le tems elle ne se laisse amener au sentiment de son devoir, lorsqu' il lui sera représenté par des avocats aussi puissans qu' elle en a dans sa famille. Quoi qu' il puisse arriver, si c' est pour son honneur et celui de tous les siens, je ne puis être tout-à-fait sans joie.

J' espère, lui dis-je, que vos désirs pour la retraite seront du moins suspendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raisonnemens, mais je crus appercevoir qu' elle n' abandonnoit pas

p302

entièrement l' espérance d' obtenir le consentement de sa famille.
Le général et le comte, qui étoient revenus dans l' intervalle, se hâtèrent de me venir faire leurs complimens. Qu' ils mirent tous deux de profusion ! à la prière de la marquise, on repassa dans l' appartement de Jéronimo, où le marquis, le prélat et le père Marescotti étoient encore. Chacun recommençant à s' étendre sur l' obligation qu' ils avoient à mes services, et faisant des voeux pour mon bonheur ; je leur dis qu' il dépendoit d' eux de me faire un plaisir inexprimable. Ils me presserent, tout d' une voix, de m' expliquer : c' est, répondis-je, de permettre que j' engage mon tendre ami, le seigneur Jéronimo, à m' accompagner en Angleterre. M Lowther se croiroit heureux de pouvoir lui continuer ses soins à Londres, plutôt qu' ici, quoiqu' il soit résolu, si ma demande n' est point accordée, de ne le pas quitter jusqu' à parfaite guérison.
Ils se regardèrent l' un l' autre, d' un air de joie et de surprise. Jéronimo versa quelques larmes. Je ne puis, je ne puis soutenir, dit-il, ce poids d' obligation. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous ; et vous n' avez procuré ma guérison, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous-même. Les yeux de Clémentine étoient humides ; elle sortit avec quelque précipitation.

p303

ô chevalier ! Me dit la marquise, le coeur de ma fille est trop sensible, pour son repos, aux impressions de la reconnoissance. Je crains pour sa vie, si vous ne la faites pas repentir de sa résolution.
Ce que je demande, répliquai-je, n' est une faveur que pour moi. Je me flatte que le seigneur Jéronimo ne partiroit pas sans quelques-uns de ses amis. Nos bains sont restauratifs. Je ne manquerois pas de l' y conduire moi-même. La différence du climat peut lui devenir avantageuse. Que j' aie l' honneur,

messieurs, ajoutai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce sera vous acquitter pleinement des obligations que vous relevez avec tant de bonté.
Ils continuoient de se regarder en silence. Plût au ciel, repris-je, que vous-même, monsieur, et vous, madame (en m' adressant au père et à la mère), vous fussiez disposés à me faire cette faveur. Vous y pensiez autrefois dans une heureuse supposition. J' engagerai mes deux soeurs et leurs maris à vous accompagner avec moi dans votre retour jusqu' à Boulogne. Mes soeurs embrasseroient avec joie l' occasion de voir l' Italie, et d' acquérir l' amitié de l' incomparable Clémentine, dont elles révèrent déjà le caractère.
Leur silence continuoit ; mais personne ne sembloit désapprouver mes instances : cet honneur,

p304

messieurs, cette grâce, madame, seroit d' un autre avantage pour moi. Après les espérances que vous m' aviez données, retourner seul dans ma patrie, c' est y rentrer en homme qui fuit, et qui revient maltraité. Mon orgueil n' y est pas moins intéressé que ma satisfaction. Je vous offre un logement à la ville et à la campagne. Je n' ai rien dont je ne vous abandonne la disposition. Personne n' aime son pays plus que moi ; mais il me deviendra plus cher encore, si vous en tirez quelque utilité pour votre amusement, ou votre santé. Obligez-moi, messieurs, obligez-moi, madame, ne fût-ce que pour trouver l' Italie plus agréable à votre retour. Nos étés sont moins chauds. Le commerce nous donne en abondance tous les fruits qui croissent ici en automne, et nos hivers ne sont pas si froids que les vôtres. Obligez-moi seulement pour l' hiver prochain, et vous consulterez votre inclination, pour demeurer plus long-tems.
Très-cher ami, s' écria Jéronimo, j' accepte votre invitation, aussi-tôt qu' on me croira capable d' entreprendre le voyage. Le voyage ! Interrompis-je ; un vaisseau vous assure les mêmes commodités que votre chambre. Il vous portera jusqu' au milieu de Londres : vous ne vous appercevrez qu' aux progrès de votre santé, que vous avez quitté votre appartement.

p305

En vérité, leur a dit le général, ma soeur craignoit avec raison de n' être pas long-tems catholique, en devenant la femme de cet étrange homme. Je vous conseillerois de l' en croire. Vous l' aimez. Vous avez essuyé beaucoup de chagrins et de fatigues. Allez passer l' hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, et vous ne sauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons, ma femme et moi, du bonheur de Clémentine pendant votre absence. Prenez Grandisson au mot. Ramenez-le avec vous, lui, ses soeurs et leurs maris. Mais, chevalier, quel tems choisissez-vous pour votre départ ?
Je lui dis que le plus tôt seroit le mieux, parce que la saison ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette résolution me combleroit de joie, et que c' étoit l' unique moyen de s' acquitter de ce qu' ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La santé de Clémentine, ajoutai-je, sera confirmée alors ; et celle du seigneur Jéronimo parfaitement rétablie. Avec quelle satisfaction ne se reverront-ils pas l' un et l' autre ?
On ne me demande que jusqu' au lendemain pour tenir conseil, et pour me donner une explication positive. M Lowther et ses collégues, qui ont été consultés ce matin, jugent que le seigneur Jéronimo

pourroit être transporté en litière, jusqu' au port le plus voisin, et s' y embarquer pour l' Angleterre ; mais que le plus sûr est d' attendre au printems, parce qu' alors les nouvelles chairs seront tout-à-fait raffermies. On promet que Jéronimo, les deux fils du comte, et quelques autres personnes de la famille, entreprendront alors le voyage. Dans l' intervalle, le prélat et le père Marescotti, se chargent d' entretenir un commerce de lettres avec moi, et de m' informer de tous les événemens.
Clémentine a pris le chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle résolution. Elle a fort approuvé la visite qu' on me promet pour l' année prochaine. Fâcheuses circonstances, m' a-t-elle dit à l' oreille, qui ne permettent pas le même voyage à celle qui le feroit le plus volontiers, et qui ne seroit pas la plus mal reçue. Je verrois avec plaisir le pays où le chevalier Grandisson est né.
Et moi, j' ai pensé à la bizarrerie de l' usage, qui n' auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, si elle n' eût été absolument déterminée à ne plus voir en moi qu' un

frère. Combien de ressources, mon cher docteur, les ames délicates n' ont-elles pas pour exprimer un refus ?
étant demeuré seul avec Jéronimo, il m' a

p307

parlé dans des termes fort tendres, du changement qui paroissoit sur mon visage, depuis que sa soeur sembloit s' affermir dans ses idées. Si le coeur ne souffroit pas, m' a-t-il dit, je suis bien sûr qu' on n' en verroit point ces marques au-dehors. Cher ami ! Lui ai-je répondu, qu' y trouvez-vous de surprenant ? Lorsque je suis revenu en Italie, quelque opinion que j' eusse de votre soeur, je ne la croyois pas aussi grande qu' elle s' est montrée depuis. Je l' ai toujours admirée ; mais à présent je vais plus loin que l' admiration. Voir évanouir mes espérances, après les avoir vues si bien établies ! Je serois plus qu' homme, si je n' en étois pas vivement touché. Vous devez l' être sans doute, et j' entre cordialement dans vos peines ; mais, cher Grandisson, c' est Dieu seul qu' elle préfère à vous. Elle souffre plus que vous ne pouvez souffrir. Elle n' a, m' a-t-elle dit, qu' un motif de consolation ; c' est l' espérance de ne pas vivre long-tems. Chère fille ! Elle se flatte qu' elle doit le retour de sa raison aux ardentes prières qu' elle adressoit au ciel, dans ses intervalles lucides, et dont l' unique objet étoit la consolation de ses parens ; après quoi, elle ne formeroit pas d' autres voeux, que pour une meilleure vie. Mais, chevalier, si votre coeur est dans une situation si violente...

p308

n' en doutez pas, cher ami. Je ne suis pas un homme insensible. Cependant, quand on réussiroit aujourd' hui à faire descendre Clémentine du point de grandeur où elle s' est élevée ; quelque satisfaction que mes désirs y pussent trouver, je n' en jugerois pas moins, que si sa conscience en étoit blessée, ce seroit une diminution pour sa gloire. Et me seroit-il possible, comme elle l' a fort bien observé dans une de ses lettres, de voir une épouse chérie, malheureuse par ses scrupules, sans m' efforcer de rendre la paix à son coeur, en les écartant ? Et pourrois-je espérer quelque succès, sans lui faire une peinture avantageuse de la

religion que je professe ? Et ne seroit-ce pas
m' exposer au reproche d' avoir violé les articles ?
ô mon cher Jéronimo ! Les choses doivent demeurer
telles qu' elles sont, à moins qu' elle ne puisse penser
mieux de ma religion, ou moins favorablement de la
sienne.
Il est revenu à me parler des obligations de sa
famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le
seul chagrin qu' il pût me causer. De grâce, lui ai-je
dit, qu' il n' en soit plus question. Tout le monde
n' est pas excité par l' occasion, comme j' ai eu le
bonheur de l' être. Mon ami porteroit-il envie à
mon bonheur ?
Le plus ardent de mes voeux, cher docteur, seroit à
présent d' imaginer quelque chose que je

p309

puisse accepter pour satisfaire des coeurs si
reconnoissans. Je souffre de me voir placé, par
eux-mêmes, dans un jour qui doit les faire souffrir.
Que puis-je faire, suivant mes notions d' amitié,
pour soulager leur reconnoissance ?
Il craignoit, a-t-il repris, que je ne pensasse
bientôt à les quitter. Je lui ai dit, que ne doutant
plus de la persévérance de Clémentine, et du
consentement qu' elle donneroit à mon retour dans ma
patrie, je devois souhaiter pour moi-même, comme
pour elle, qu' il me fût permis de hâter mon départ ;
d' autant plus que M Lowther consentoit volontiers
à demeurer après moi.
La marquise est entrée. Clémentine, m' a-t-elle dit,
appréhende que vous ne nous quittiez bientôt. Elle
est à se promener au jardin, avec son père et ses
frères. J' ose vous répondre qu' ils seroient charmés
de votre compagnie.
J' ai laissé Jéronimo et sa mère ensemble. Le marquis,
me voyant approcher, a dit à sa fille quelques mots
que je n' ai pas entendus. Ensuite, après m' avoir fait
un compliment fort civil, il a pris un prétexte pour
entretenir particulièrement ses deux fils, et je
suis demeuré seul avec elle.
N' y a-t-il pas de la cruauté, m' a-t-elle dit d' abord,
non-seulement à m' avoir refusé votre secours pour un
dessein que j' ai fort à coeur, mais à fortifier contre
moi les raisons de mes parens ? Quelques-uns

p310

ont fait grand usage de ce que vous m' avez écrit.
ô chevalier ! Vous avez gagné le coeur du général ; mais vous n' avez pas contribué à soulager celui de sa soeur. Non, non, je ne me rétablirai jamais, si l' on me refuse l' entrée du cloître.
Souvenez-vous, mademoiselle, que le parfait rétablissement de votre santé dépend, après Dieu, de la tranquillité de votre esprit. Ne vous abandonnez pas, je vous en conjure, à des idées qui le troublent. Quelle fille, quelle soeur peut compter sur l' affection de sa famille, si vous ne le pouvez pas ? Vous avez vu combien leur bonheur dépend de votre santé. Doutez-vous, dans le monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déjà donné, dirai-je à mes dépens, une si glorieuse preuve, que le malheureux qui en souffre est forcé lui-même d' y applaudir.
ô chevalier ! Ne dites pas à vos dépens, si vous souhaitez que je sois tranquille.
J' ai besoin, mademoiselle, d' un effort extrême, pour me faire violence dans ces occasions ; mais, permettez-moi deux mots de plus sur le même sujet. Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de désintéressement, dont il y ait jamais eu d' exemple : je vous conjure, chère Clémentine, pour vous-même, pour l' honneur de votre devoir, et si vous le permettez, par bonté pour

moi, d' écarter à présent ce désir favori qui domine votre coeur.
Elle est demeurée quelques momens à réfléchir ; et reprenant à la fin : je vois bien, monsieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur sur ce point. Passons dans l' allée voisine, où nous ne pourrons être entendus... j' ai, monsieur, une autre prière à vous faire. Elle n' est pas nouvelle. J' en ai déjà touché quelque chose dans une de mes lettres. Ce n' est point une prière qui me soit venue à l' esprit sans délibération.
Et quelle est cette demande, mademoiselle ?
Comment l' expliquer ? Cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon coeur... elle s' est arrêtée encore une fois, et j' ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ses idées.
Si vous voulez me rendre tranquille...
mademoiselle !
Il faut vous marier ! ... c' est alors, monsieur, qu' il ne me restera aucun doute de la fermeté de ma résolution. Mais écoutez-moi jusqu' à la fin : il faut vous marier avec une angloise. Que ce ne soit pas

une italienne. Olivia ne feroit pas scrupule de changer de religion pour vous. Mais n' épousez point Olivia. Je m' imagine que vous ne seriez pas heureux avec elle. Croyez-vous que vous puissiez l' être ?

p312

Je lui ai marqué, par une révérence, que je pensois comme elle.
Non, non, vous ne le seriez pas. Ne faites point un choix qui puisse déshonorer Clémentine. J' ai le coeur fier. Qu' il ne soit pas dit qu' un homme à qui Clémentine a pu appartenir, se soit avili par son mariage... si vous vous mariez, monsieur, il me sera peut-être permis d' être du nombre de ceux qui vous ont promis une visite en Angleterre. Ma belle-soeur souhaitoit à ce moment d' en être aussi. Son mari ne lui refuse rien. Elle l' engagera facilement à l' accompagner. Vous n' aurez pas de peine à persuader à Madame Bemont de faire encore une fois le voyage de son pays. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre femme, et peut-être vos soeurs avec leurs maris. Nous ne composerons ainsi qu' une famille. Si mes autres demandes sont refusées, il faut m' accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne souhaitez-vous pas de me voir tranquille ?
Admirable Clémentine ! Le monde n' a rien de si grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu' il y a de noble. C' est cette grandeur même, qui m' attache à vous...
laissez, laissez ce langage, chevalier. Il me touche plus que je ne le désire. Je crains qu' il n' y ait de l' affectation à me reprocher dans le mien... mais je répète qu' il faut vous marier.

p313

Je ne serai pas tranquille, aussi long-tems que vous ne serez pas marié... lorsque je ne vois pas la moindre apparence... mais n' y pensons plus. Combien de tems vous aurons-nous encore avec nous ?
S' il ne me reste aucune espérance, mademoiselle...
ah, chevalier ! (en détournant le visage de moi) n' employez pas ces expressions.
Le plus tôt sera le mieux... mais vos ordres...
je vous rends grâces, monsieur (en m' interrompant) ; mais ne vous ai-je pas dit que j' ai de l' orgueil, chevalier ? Ah ! Monsieur, vous l' avez découvert il y a long-tems. L' orgueil fait plus pour une femme

que la raison. Asseyons un moment, et j' achèverai de vous faire connoître mon orgueil. Elle s' est placée sur un banc voisin, et me faisant asseoir près d' elle : je vais parler à ces arbres, m' a-t-elle dit, en se tournant vers les myrthes qui nous couvroient. " le chevalier Grandisson sera-t-il informé de toute ta foiblesse, Clémentine ? Sa compassion le ramènera-t-elle de son pays pour te fortifier ? Après avoir pris, par le secours du ciel, une résolution digne de ton caractère, douteras-tu si tu es capable d' y persister, et lui donneras-tu lieu de croire que tu en doutes ? Consentira-t-il

p314

encore à d' officieuses absences, pour faire l' essai de ta force ? Et succomberas-tu dans l' épreuve ? Non, Clémentine. "
ensuite se tournant vers moi, mais les yeux baissés ; je renouvelle, monsieur, tous mes remercîmens pour la généreuse compassion dont vous m' avez donné tant de preuves. Ma triste situation m' y donnoit peut-être quelque droit. J' y reconnois la main du ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, et je m' y soumets. Je reconnois même, sans honte, l' obligation que j' ai à votre pitié, et j' en conserverai un tendre souvenir jusqu' au dernier instant de ma vie. Je souhaite que vous vous souveniez de moi avec la même tendresse. Ma vie ne peut être longue : ainsi, pour céder à vos désirs et à ceux d' une chère famille, je suspendrai les vues que j' avois pour le cloître. Il me reste l' espérance de vous voir en Angleterre, dans l' heureux état dont j' ai parlé ; sur-tout ensuite à Boulogne. Je vous croirai de ma famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces suppositions, dans ces espérances, j' ai la force de consentir à votre départ. Si je vis, c' est une absence de peu de mois. N' ai-je pas soutenu assez bien la dernière ? Je vous laisse donc, monsieur, le choix que vous m' avez offert. Nommez vous-même le jour. Votre soeur Clémentine vous rend à vos soeurs et aux siennes. ô monsieur ! (en

p315

levant les yeux sur moi, et remarquant sur mon visage une émotion que je m' efforçois de cacher) ! Que votre coeur est tendre ! Qu' il est sensible à la pitié ! ... mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l' éloignement où vous serez bientôt, sera

consacré au souvenir de votre tendresse. Je le visiterai tous les jours. L' ardeur de l' été, le froid de l' hiver ne m' y feront pas manquer.
Le mieux, admirable Clémentine ! Le plus sûr pour l' un et l' autre, ou du moins pour moi, c' est que le tems ne soit pas remis bien loin. Permettez que ce soit lundi.
Dimanche au soir, après avoir passé tout le jour à implorer le ciel pour la santé, pour le bonheur de ma chère Clémentine de mon cher Jéronimo, et de toute leur famille, je viendrai le soir, si vous m' en accordez la permission... je viendrai... il ne m' a pas été possible d' achever. Elle ne m' a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s' est panchée sur mon épaule. L' agitation de ses sentimens soulevoit son sein. Oh chevalier ! Il le faut donc ! Que le ciel nous fortifie tous deux !
La marquise, qui venoit alors à nous, s' est apperçue, à quelque distance, de l' émotion de sa fille ; et craignant qu' elle ne s' évanouît, elle s' est précipitée vers elle, elle l' a prise dans ses bras.

p316

Ma fille ! Ma Clémentine ! D' où viennent ces larmes. Regardez-moi, mon amour.
Ah, madame ! Le jour, le jour est fixé ! Lundi prochain... le chevalier quittera Boulogne.
Quoi, chevalier ? Vous nous quitteriez si tôt ? Ma chère, nous obtiendrons de lui...
je me suis levé, sans prononcer un mot, et je suis entré dans une allée qui traversoit. J' étois pénétré jusqu' au fond. ô docteur Barlet ! Tant de bonté ! Pourquoi suis-je si sensible, et si souvent exposé à des épreuves qui demandent plus de force !
Le général, le prélat, et le père Marescotti sont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s' étoit passé entre Clémentine et moi. Le marquis, qui étoit allé vers sa fille, m' a joint promptement, après avoir entendu ce qu' elle avoit eu la force de lui raconter aussi. Comment pouvez-vous penser, m' a-t-il dit, à partir si brusquement ? Vous ne nous quitterez pas si tôt.
Non, si Clémentine l' ordonne. Mais si je ne suis pas retenu par ses ordres, le plus prompt départ est le plus avantageux pour moi. Je ne puis soutenir tant de bontés. C' est la plus divine de toutes les femmes.
Vous ne manquerez point, m' a dit le général, d' entretenir un commerce de lettres avec ma

p317

soeur. Personne ici ne s' y opposera. Comme elle vous a déjà témoigné qu' elle souhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas espérer que vous vous employerez aussi à lui inspirer le même dessein pour elle-même ? Le mariage de l' un ou l' autre produira l' effet qu' elle se propose pour le vôtre.
Bon dieu ! Ai-je pensé, me croient-ils donc absolument dégagé de toutes les passions humaines ? J' ai fait une continuelle guerre, vous le savez, cher docteur, aux plus rebelles des miennes ; mais sans souhaiter jamais de vaincre ces tendres sensibilités, qui font la gloire de notre nature.
C' est demander trop, a dit la jeune marquise, qui étoit venue nous joindre avec sa belle-mère. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du chevalier ?
Vous ne savez pas, madame, a dit le prélat, en secondant la proposition de son frère, de quoi le chevalier Grandisson est capable, pour le bonheur d' une famille entière.
Le père Marescotti, aussi insensible, quoique plein de bonté, a remarqué que Clémentine ayant pris sa résolution par un mouvement du ciel, ce monde et toutes *ses pompes* , n' étoient pour elle qu' une considération subalterne, et qu' au péril de sa vie, elle demeureroit ferme

dans ses idées ; que devant renoncer par conséquent à toute espérance, je pouvois...
non ; a interrompu le marquis, je ne lui demanderai point un service de cette nature. Et s' adressant à moi : oh ! Si le grand obstacle pouvoit être surmonté ! Mon cher Grandisson (en prenant ma main) ne peut... mais je n' ose plus l' en presser. S' il le pouvoit, mes propres enfans ne me seroient pas plus chers que lui.
Vous m' honorez beaucoup, monsieur ; vous engagez ma plus vive reconnoissance. Ce n' est pas sans difficulté que je suis capable de soutenir, lorsque je suis avec elle, l' engagement que j' ai pris de ne la pas presser d' être à moi. Je l' ai exhortée, comme vous l' avez vu, à se conformer aux désirs de sa famille ; et je conçois tout ce qu' ils renferment. Il y a beaucoup d' apparence, que si l' un se déterminoit au mariage, l' autre en seroit plus tranquille ; et j' aimerois mieux suivre l' exemple que de le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop pressée. Ce seroit s' exposer à voir renaître son empressement pour le cloître ; le point d' honneur se joindroit peut-être

à sa piété ; et si l' on n' accordoit rien à ses désirs,
elle pourroit retomber dans toutes ses disgrâces.
Ils s' accordent à suivre mon opinion, c' est-à-dire
à prendre le parti de la patience, en attendant un

p319

heureux effet de l' avenir. Je les ai quittés, pour
retourner chez Jéronimo, à qui j' ai communiqué
l' état des choses, et le jour marqué pour mon départ.
Avec quelque tendresse que je lui aie fait cette
déclaration, son chagrin m' a paru si vif que sentant
croître beaucoup le mien, j' ai été forcé de quitter
sa chambre avec précipitation, et de retourner droit
à mon logement, pour y reprendre un peu mes esprits.
Ainsi, mon cher docteur, le jour est absolument fixé ;
et j' espère qu' on ne m' engagera point à le changer.
Mde Bemont me dispensera, j' en suis sûr, de
retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger.
Je leur écrirai à toutes deux. Mon dessein est de
prendre par Modène, Parme et Plaisance. Mde
Sforce m' a fait demander une entrevue. Je me
flatte qu' elle prendra la peine de se rendre à
Pavie ; sans quoi, je ne ferai pas difficulté
d' aller à Milan. Je lui ai promis une visite avant
mon départ d' Italie. Mais quoiqu' elle me l' ait
demandée dans un tems où l' alliance ne paroissoit pas
éloignée, je suppose qu' aujourd' hui elle ne peut
avoir d' autre motif que la civilité. Tout ce que je
désire, si je la vois, c' est que sa cruelle fille ne
soit pas présente.

LETTRE 85

p321

Miladi G à Miss Byron.
à Londres, lundi, 5 septembre.
Félicitez-vous, ma très-chère miss, sur l' arrivée
de mon frère. Il arriva hier au soir ; mais si tard,
qu' il ne nous en a fait donner avis que ce matin.
Nous nous sommes empressés, milord et moi, d' aller
déjeûner avec lui. Ah ! Ma chère, nous avons vu trop
clairement que son repos a beaucoup souffert. Il est
plus maigre et plus pâle qu' il n' étoit. Mais c' est
toujours le même frère, le même ami, et le meilleur
des hommes.

Je m' attendois à quelques reproches sur mes vivacités ; mais pas un mot de cette nature. Il nous a dit mille choses tendres ; et lorsqu' il m' a parlé de ma soeur et de son mari, il a compté ses deux soeurs et leurs bons monarques comme les deux plus heureux couples d' Angleterre : politique assez fine ; car pendant le déjeûner, il est échappé au mien deux ou trois sottises que j' ai eu peine à souffrir. Jamais singe ne fut plus caressant ; mais la réputation que mon frère m' avoit donnée m' a servi de frein. Je vois qu' une flatterie, la moins méritée, est capable de produire de bons

p322

effets, lorsqu' on attache du prix à l' opinion du flatteur.
Belcher ne s' est pas fait attendre, à la première nouvelle du retour de son ami. Milord L et sa femme, émilie et le docteur Barlet étoient à Colnebroke : mais comme ils avoient laissé des ordres, pour être avertis par un courrier au moment de son arrivée, ils sont venus assez tôt pour dîner avec nous. Les embrassemens ont recommencé avec un renouvellement de joie. émilie, la chère émilie s' est évanouie sérieusement, en voulant embrasser les genoux de son tuteur. Cet accident l' a touché. Belcher l' a paru beaucoup aussi, et nous l' avons été tous. Il y a des sensibilités qui se déclarent par des actes extérieurs, et d' autres qui ne peuvent éclater par les mouvemens de la langue. La joie de ma soeur étoit de la première espèce, et la mienne de l' autre. Mais Miladi L est accoutumée aux démonstrations de tendresse, tandis que la mienne est quelquefois prête à m' étouffer, sans pouvoir atteindre jusqu' à mes lèvres. Cependant mes yeux sont de grands orateurs.
Le plaisir que Sir Charles, Milord L et le docteur ont ressenti mutuellement à se voir, étoit grand, tendre, exprimé d' un air mâle. Mon *moulin à vent* de mari a joui deux ou trois

p323

fois de son transport et de celui de l' assemblée ; et dans l' excès de sa joie, il étoit prêt à chanter et à danser. C' est son caractère au pauvre homme ; honnête d' ailleurs et de fort bon naturel.
Gardez-vous de le mépriser, Henriette. Il a reçu

l' éducation d' un fils unique, à qui l' on n' a pas laissé ignorer qu' il étoit lord, sans quoi il auroit fait une meilleure figure à vos yeux. Il ne manque point de sens, je vous assure. Vous allez me croire partiale ; mais je crois que la plus folle action de sa vie est celle qu' il fit dans l' église de saint-George. Pauvre chère ame ! Il auroit pu trouver une femme plus convenable à son goût ; et ses défauts même auroient pu servir alors à le faire briller. Mais il ne nous est pas toujours donné de choisir ce qui nous convient le mieux. On remarque, et j' ai entendu dire, que les brunes aiment les blonds, et que les blonds aiment les brunes. Peut-être les naturels s' accommodent-ils mieux aussi de leurs contraires ; si nous avions tous le même goût pour la même personne, ou pour une même chose, les disputes seroient continuelles : elles sont assez communes sans ce secours.
L' arrivée de mon frère m' a monté toutes les cordes du coeur sur un ton de joie. Une paille

p324

me fait rire, et je voudrois vous faire rire aussi, soit avec moi, soit de moi, rien ne m' est plus indifférent, pourvu que je parvienne à vous faire au moins sourire. Souriez-vous, ma chère ? Oui, j' en suis sûre. Hé bien, à présent que j' ai réussi, je redeviens sérieuse.
Nous avons fait des complimens à mon frère sur le rétablissement de ses amis italiens, sans les nommer, et sans dire un mot de la soeur qu' il a failli de nous donner. Il nous a regardés tous d' un oeil sérieux ; il s' est incliné à chacune de nos félicitations ; mais il est demeuré en silence. Le docteur Barlet nous avoit dit que dans ses lettres à Sir Charles il ne l' avoit jamais informé de vos indispositions, parce qu' il étoit sûr que cette nouvelle lui causeroit du chagrin. à l' exception du déjeûner et du dîner, où la présence de tous les domestiques nous avoit même gênés, il avoit eu tant d' ordres à donner, qu' à peine avions-nous eu l' occasion de l' entretenir. Mais après le souper il est revenu à nous, avec promesse de nous accorder le reste du jour. La compagnie étoit

p325

composée de Milord et Miladi L mon mari et moi,

le docteur Barlet, M Belcher et notre chère émilie, qui, ayant repris ses forces, étoit attentive à chaque mot qui sortoit de la bouche de son tuteur.
D' abord nous lui avons tous avoué, comme vous le jugez bien, que nous avions lu la plus grande partie de ce qu' il avoit écrit au docteur.
Quels embarras, quels chagrins, quelle variété d' agitations et de combats votre coeur a-t-il eu à supporter, mon cher Sir Charles ! A commencé M Belcher ; et pour conclusion, quel étrange procédé de la part d' une femme à qui l' on ne peut néanmoins refuser de l' admiration ?
Il est vrai, mon cher Belcher. Ensuite il s' est étendu sur l' éloge de Clémentine. Nous l' avons admirée avec lui. Il sembloit prendre beaucoup de plaisir à nos louanges. C' est la vérité, chère Henriette. Mais vous êtes assez généreuse pour lui en faire un mérite.
Y a-t-il long-tems, m' a demandé malicieusement ma soeur, que vous n' avez eu des nouvelles de la comtesse de D ?
Sir Charles a demandé à son tour, s' il y avoit une autre comtesse de D que la douairière ; et son visage s' est couvert d' un beau rouge.

p326

Votre servante, mon frère, ai-je pensé en moi-même, je ne suis pas fâchée de votre charmante crainte.
Non, monsieur, a répondu Miladi L.
Souhaiteriez-vous, mon frère, a repris une effrontée (de votre connoissance, Henriette), qu' il y eût une autre comtesse de D ?
Je souhaite le bonheur de Milord D Charlotte. On parle de lui comme d' un jeune homme du premier mérite.
Vous ne m' entendez pas, Sir Charles, j' en suis sûre, a répliqué votre amie, en le regardant exprès d' un oeil fixe.
Pardonnez-moi, chère soeur ; je souhaite que Miss Byron soit une des plus heureuses femmes du monde, parce qu' elle est une des meilleures. Et se tournant vers émilie : je me flatte, ma chère, qu' il ne vous est rien arrivé de chagrinant du côté de votre mère.
Non, monsieur ; tout est dans l' ordre. Vous avez vaincu...
j' en suis charmé, ma chère. Croyez-vous, mon cher Belcher, que les eaux de Bath ne fîssent pas bien à votre père ?
Seconde évasion, ai-je pensé. Mais vous y viendrez, mon frère, je vous en réponds. Dites néanmoins, chère

Henriette, n' êtes-vous pas un peu piquée ? Votre délicatesse sera offensée de

p327

me voir si pressante. Je vois un rouge de dédain s' élever sur votre belle face ; et dans vos yeux un petit air d' embarras, qui fait renaître d' un côté les roses, et l' ancien éclat de l' autre. Au fond, nous avons tous commencé à craindre un peu d' affectation dans mon frère : mais rien moins ; car il n' a pas voulu que nous le fissions retomber sur le même sujet. Après quelques discours vagues, il s' est tourné vers le docteur Barlet. Cher ami, lui a-t-il dit, vous m' avez causé tantôt de l' inquiétude, lorsque je vous ai demandé des nouvelles de Miss Byron et de sa famille. Vos yeux m' ont alarmé. Je crains que la pauvre Madame Sherley... Miss Byron nous a toujours parlé de sa santé avec défiance. Quelle seroit, Charlotte, la douleur de notre chère Miss Byron, si elle venoit à perdre une si bonne mère !
Mon dessein, a répondu le docteur, n' étoit pas de vous laisser voir des sujets d' inquiétude. Mais un père ne peut aimer sa fille plus que j' aime Miss Byron.
Vous m' alarmeriez sérieusement, cher ami, si l' air de gaieté que je vois à Miladi G ne m' ôtoit toute crainte pour la santé de Miss Byron. Je me flatte que Miss Byron se porte bien.
Elle en est bien éloignée, ai-je répondu

p328

aussi-tôt avec un air de gravité qui convenoit à l' occasion.
à dieu ne plaise, a-t-il repris aussi-tôt avec une émotion qui nous a plu à tous. (ce n' est pas pour vous, Henriette, c' est pour nous-mêmes, que nous nous sommes réjouis. Point de délicatesse affectée, je vous en prie). Son visage étoit en feu. Quoi donc, mes soeurs ? Quelle est la maladie de Miss Byron ?
Elle n' est pas bien, ai-je répliqué. Mais c' est la plus charmante malade qu' on ait jamais vue. Elle est gaie, pour ne pas causer de peine à ses amis. Elle entre dans toutes leurs conversations, leurs plaisirs, leurs amusemens. Elle voudroit que personne ne la crût malade. Si ses yeux chargés, ses lèvres pâles,

et le changement de son teint ne la trahissoient pas, nous n' apprendrions pas d' elle-même qu' elle souffre. Il se trouve des femmes qui arrivent plutôt que d' autres à la perfection, et dont la décadence n' est pas moins prompte. La pauvre Miss Byron ne paroît pas faite pour une longue durée.
Mais devrois-je vous marquer toutes ces choses-là, ma chère ? Cependant je sais que Clémentine et vous, vous êtes riches en grandeur d' ame.
Mon frère a paru tout-à-fait fâché contre moi. Cher ami, a-t-il dit au docteur Barlet,

p329

de grâce, expliquez-moi ce que signifie le discours de Charlotte. Elle aime à badiner. Miss Byron a reçu du ciel un très-bon tempérament. à peine est-elle dans la fleur de l' âge. Tranquillisez-moi. Mes deux soeurs ne me sont pas plus chères que Miss Byron. En vérité, Charlotte, je ne vous sais pas bon gré de votre badinage.
Il est vrai, lui a répondu le docteur, que Miss Byron n' est pas bien. Mais les tendres craintes de Miladi G lui ont fait un peu charger la description. Miss Byron ne peut cesser d' être aimable. Son teint est toujours charmant. Elle est gaie, tranquille, résignée...
résignée, docteur Barlet ! Miss Byron est bonne chrétienne, elle ne peut manquer de résignation, dans le sens que la religion donne à ce terme : mais dans l' acception commune, il suppose un état désespéré. Si Miss Byron étoit si mal, n' auriez-vous pas dû m' en informer, cher docteur ? Ou bien est-ce votre tendresse pour moi... la bonté ne vous abandonne jamais.
Je n' avois pas conçu, a dit Miladi L que Miss Byron fût si mal. En vérité, M Barlet, et vous ma soeur, il y a de la cruauté à ne m' en avoir pas avertie. Et son bon naturel a

p330

fait tomber une larme de ses yeux pour notre Henriette.
J' ai eu quelque regret d' être allée si loin. Mon frère a paru fort inquiet. Son ami Belcher l' étoit pour lui, et pour vous ; ma chère, émilie a pleuré pour sa chère Miss Byron. Elle avoit toujours craint, a-t-elle dit, que votre mal n' eût de

mauvaises suites. Mon cher amour, ma très-chère Henriette, il faut que votre santé soit bonne. Vous voyez combien tout le monde vous aime. J' ai dit à mon frère que j' attendois une lettre de Northampton-Shire par la première poste, et qu' elle me mettroit en état de lui donner des informations certaines.
Je ne voudrois pas pour le monde entier, qu' il entrât dans vos idées, chère Henriette, que j' aie pensé à faire tourner sur vous l' attention de mon frère. Votre honneur est l' honneur du sexe : car n' en êtes-vous pas l' ornement ? Je ne dis rien de nouveau, en assurant que mon frère vous aime. Je n' avois pas besoin d' apprendre son inquiétude pour votre santé. Son coeur n' est pas capable de changer. N' avez-vous pas observé que j' ai mis votre décadence sur le compte de la nature ? Plaise au ciel qu' il n' en soit rien ! Mais je vous décourage imprudemment par mes

p331

craintes pour votre santé, lorsque je ne pense au fond qu' à ménager votre délicatesse. Vous vous porterez bien, vous le voudrez, vous y parviendrez bientôt ; et le plus sage, comme le meilleur des hommes, ne manquera point... c' est à quoi se réunissent tous nos voeux. Mais quoi qu' il arrive, nous avons réuni nos têtes ensemble, et nous sommes résolus, en faveur de votre délicatesse, de laisser prendre son cours à cette affaire, parce qu' après une ouverture plus chaude que je ne l' avois prévu, vous pourriez vous imaginer que nos soins vont au-delà des bornes. Je vous certifie, ma chère, que Sir Charles Grandisson, tout digne qu' il est d' une princesse, ne vous fera porter son nom qu' avec toute la passion de son ame.
Suivant les vues qu' il nous a marquées ce soir, nous allons le perdre pour quelques jours. Les joueurs, à qui notre cousin Everard a permis de le ruiner, sont à Winchester, où je suppose qu' ils font à présent le partage de leur proie. Si mon frère a dessein de les voir, c' est ce que je ne puis vous dire. Il ne s' attend pas à les trouver fort traitables. Ils feront voir sans doute à leur dupe, qu' ils savent garder son argent mieux que lui ; et Sir Charles, dont les

p332

idées ne sont pas romanesques, ne pense qu' aux voies légales.
Il se propose de rendre une visite à Milord et à Miladi W dans leur terre de Windsor, et au comte de G mon beau-père, dans Berkshire, mon mari doit l' accompagner ; ils iront de-là chez Sir Henri Belcher, et chez Miladi Mansfield. Belcher sera aussi du voyage. Ils passeront ensuite au château de Grandisson, où le docteur Barlet doit se rendre. Mon frère laisse ici son valet-de-chambre, avec ordre de lui envoyer, par des exprès, toutes les lettres qui pourront venir des pays étrangers ; et je lui ai promis de ne lui pas faire attendre non plus les nouvelles qui me viendront de Northampton-Shire. Il me semble qu' il feroit fort bien de prendre son tour par le château de Selby : ne pensez-vous pas de même ? Point d' affectation, Henriette. Adieu, ma chère.

p333

LETTRE 86

Miss Byron à Miladi G.
jeudi, 7 septembre.
Ma réponse va suivre les articles de votre lettre, que j' ai devant moi.
Je vous félicite du fond du coeur, ma chère miladi, sur le retour de votre frère. Il n' est pas surprenant que ses fatigues et la perte de ses espérances aient causé quelque altération sur son visage. Sir Charles Grandisson ne seroit pas ce qu' il est, s' il n' avoit pas une ame sensible.
Vous connoissez mal votre frère, ma chère amie, si vous attendez de lui quelques reproches sur votre bizarre conduite avec Milord G. J' espère qu' il n' en aura pas su la dixième partie ; mais quand il sauroit tout, comme il prévoit que vous reconnoîtrez votre erreur, et que vous deviendrez une très-bonne femme, il vous pardonne infailliblement ce qu' il juge que vous ne vous rappelez pas sans regret. Vous êtes bien étrange, dans la lettre que j' ai devant les yeux. Je vous aime trop pour vous épargner.
Quel sujet de raillerie trouvez-vous dans votre

p334

tante, pour avoir vécu fille jusqu' à l' âge où elle est parvenue ? Voulez-vous faire penser que votre joie est extrême de vous être mise de si bonne heure à couvert du même reproche ? Si c' est votre idée, il semble que vous devriez un peu plus de remercîmens à Milord G dont la générosité vous en a garantie.
En vérité, chère miladi, je crains que pour une femme, ce ne soit blesser la décence, que de jeter une sorte de ridicule sur d' autres personnes de son sexe, pour leur prudence, peut-être, et leur vertu. Faites-vous réflexion combien vous exaltez les hommes par ces libertés badines, vous qui affectez souvent de les mépriser ? Je ne m' étonne point qu' ils raillent les vieilles filles, c' est leur intérêt : vous les appelez quelquefois les *seigneurs de la création* ; et vous ne pensez pas que vous leur donnez droit à ce titre. D' un autre côté, croyez-vous que la même foiblesse, qui fait raconter ses songes à votre vieille tante éléonore Grandisson, ne lui eût pas fait trouver autant de plaisirs, à ces récits, si le mariage eût fait d' elle une vieille femme ? La joie est souvent mère de quantité de folies. N' avouez-vous pas que l' arrivée de votre frère, qui a donné occasion à votre tante de vous raconter ses songes, vous a jetée dans des éclats de rire, dont vous auriez honte d' expliquer la cause ? Les femmes, ma chère, doivent se garder des erreurs dans lesquelles elles trouvent un

sujet de ridicule pour les filles. Les songes de votre tante, permettez-moi de vous le dire, sont plus innocens que vos excessifs emportemens de joie. Pardon ; mais je crois en avoir dit assez, pour vous faire sentir votre faute.
Pauvre chère émilie ! Je ne suis pas surprise que la première vue de son tuteur ait produit cet effet sur son tendre naturel.
Mais avec quelle méchanceté traitez-vous votre mari ? Fi, Charlotte, et fi encore une fois, d' avoir écrit ce que je ne puis lire pour votre honneur, à vos amis et aux miens. Je souhaiterois, ma chère, de parvenir à vous persuader qu' il n' y a point d' esprit sans justesse, ni d' enjouement sans décence. Milord G a ses foibles ; mais est-ce le rôle d' une femme, d' être la première à les découvrir ? Ne pouvez-vous l' en guérir, sans y employer des plaisanteries outrées, qui approchent du mépris ? ô ma chère ! Vous nous montrez bien d' autres foibles que les

filles, en faisant un si mauvais usage des talens qui vous ont été donnés pour une meilleure fin. Un mot encore : vous ne me ferez pas sourire, ma chère, lorsque je vous verrai dans un transport de joie, dont la raison est blessée. Ainsi souvenez-vous-en, votre excursion sur les vieilles filles et sur votre mari, ne peut plaire qu' à vous-même, et je n' accepte

p336

point votre compliment. Pourquoi ? Parce que je ne veux point partager votre faute. Je ne vous épargne point, direz-vous : mais épargnez-vous quelqu' un ? Quoi donc ? Me croyez-vous réellement aussi mal que vous m' avez représentée à votre frère ? Je ne crois pas l' être à ce point. Si je le croyois, comptez que je ferois tous mes efforts pour mettre un nouvel ordre dans mes idées ; et je ne quitterois pas l' entreprise, sans être un peu plus sûre de moi. Vous n' avez eu, dites-vous, aucun dessein d' exciter l' attention de votre frère pour les fausses couleurs de votre pinceau, lorsque vous lui avez décrit les effets de mon indisposition. Son attention ! Vous auriez pu dire sa pitié. Le ciel m' en préserve ! à tout prendre, il y a deux choses qui n' ont pu manquer de me faire plaisir dans votre lettre ; l' une, que Sir Charles ait témoigné tant d' inquiétude pour ma santé ; l' autre, que vous soyez tous dans la résolution, et volontairement, parce que les circonstances vous ont paru le demander, de laisser prendre à toutes les affaires leur cours naturel. Tenez-vous-en là, je vous en supplie. Il me semble que l' ouverture, comme vous la nommez, étoit de beaucoup trop chaude. Ciel ! Ma chère, que

p337

j' ai tremblé en lisant cette partie de votre lettre ! Je ne sais même, si j' en suis tout-à-fait satisfaite, quoique je le sois de votre intention.
Considérez, ma chère, la moitié d' un coeur, une femme préférée, et si préférable en effet, par la qualité, la fortune, et toute sorte de mérite. Oh Charlotte ! Il me seroit impossible à présent, dans les plus heureuses suppositions, de me livrer à ces tendres excès de joie, qui auroient fait le charme de mon coeur. J' ai de la fierté... mais attendons les premières lettres de Boulogne ; et si l' admirable italienne adhère à sa résolution, il sera tems alors

d' en venir à mes scrupules. Croyez-vous qu' elle se soutienne ? Une imagination échauffée peut passer d' un genre de grandeur à l' autre. J' en suis sincérement persuadée moi-même, et je l' ai dit si souvent, qu' on pourroit me soupçonner d' affectation, que Clémentine est la seule femme digne de Sir Charles Grandisson.
Adieu, ma chère. Dites, je vous prie, à votre frère, que je ne me suis jamais crue aussi mal que votre amitié vous l' a fait craindre, et que je le félicite de son heureuse arrivée en Angleterre. Me dispenser de ces complimens, ce seroit une affectation réelle, qui signifieroit beaucoup trop ; mais souvenez-vous que je vous regarde, vous et votre mari, Milord et Miladi

p338

L et ma tendre émilie, si vous lui communiquez ma lettre, comme les gardiens de l' honneur, ou si vous l' aimez mieux, de la délicatesse (car il n' y a point de déshonneur à craindre avec Sir Charles) de votre très-fidelle,
Henriette Byron.
N B. Une longue lettre du docteur Barlet à Miladi G contient la relation du voyage et des visites de Sir Charles, dont la magnificence et la bonté ne cessent pas d' éclater. Il a vu dans cette route, Sir Hargrave Pollexfen, pécheur à demi-contri, mais extrêmement humilié. Merceda est mort de ses contusions dans un misérable état. Bagenhall, devenu le mari de la jeune personne qu' il avoit enlevée en France, mène une fort mauvaise conduite avec elle.
Une autre lettre de Sir Charles, au docteur, contient un détail de procédures qui regardent les droits des Mansfield, et d' autres affaires domestiques.

p339

LETTRE 87

le seigneur Jéronimo della Porretta au chevalier Grandisson.
Boulogne, 15 septembre.
Vos tendres lettres écrites de Lyon, mon très-cher ami, nous ont causé la plus vive joie. Clémentine

languissoit dans cette attente. Comment avez-vous pu lui écrire avec cette chaleur d' affection, et cependant avec une délicatesse dont un rival ne pourroit pas s' alarmer ? Elle vous répond : il ne m' appartient point, ni, je crois, à personne de nous, de dire un mot sur le principal sujet de sa lettre : elle ne l' a montrée qu' à sa mère et à moi. Chère soeur ! Que n' avons-nous pu la faire renoncer à ses idées ! Mais comment vous proposer de seconder les désirs de la famille ? Cependant si vous les croyez justes, je suis sûr que vous ferez cet effort sur vous-même. Mon cher Grandisson ne connoît point d' intérêt propre, quand la justice et l' avantage de ses amis y sont opposés. Toute ma crainte est qu' on n' y apporte plus de précipitation qu' il ne convient à l' état de cette chère fille.
Plût au ciel que vous fussiez devenu mon frère ! C' étoit la première passion de mon coeur ;

p340

mais vous reconnoîtrez par sa lettre, la moins inconstante qu' elle ait écrite de long-tems, qu' il ne lui en reste aucune idée. Elle nous déclare qu' elle vous souhaite heureusement marié dans votre patrie ; et nous souhaitons nous-mêmes à présent, de pouvoir lui donner votre exemple pour motif. Ne doutez pas que je ne fasse le voyage d' Angleterre. Si ce que nous désirons pouvoit arriver, je m' imagine que vous auriez toute la famille. Nous ne pensons qu' à vous, nous ne parlons que de vous ; nous recherchons les anglois, pour leur faire honneur en considération de vous. Madame Bemont est ici : elle nous conseille de garder des ménagemens, mais sans désapprouver nos mesures présentes, parce qu' elle sait que nous ne pouvons jamais consentir à laisser entrer ma soeur dans un cloître. Cher Grandisson, n' en aimez pas moins cette vertueuse dame, pour la grâce qu' elle nous fait d' entrer dans nos vues. M Lowther vous écrit ; ainsi je ne vous dis rien d' un homme à qui j' ai tant d' obligations.
On souhaiteroit que je vous écrivisse avec un peu de force sur un certain sujet, dont je ne désavoue pas l' importance ; mais je réponds que je ne puis, que je n' ose, et que je n' en ferai rien.
Cher ami, ne cessez jamais d' aimer votre

p341

Jéronimo. Votre amitié rend la vie digne de mon attachement. Elle a fait ma consolation, lorsqu' il ne m' en restoit plus d' autre, et que l' ombre de la mort étoit répandue autour de moi. Vous serez importuné par mes lettres. Mon plus cher, mon plus fidelle ami, mon Grandisson, adieu.

LETTRE 88

Clémentine au chevalier Grandisson.
même date.
Que votre lettre de Lyon m' a fait de plaisir, cher et bon chevalier ! Mon coeur vous en remercie. Cependant sa reconnoissance seroit encore plus vive, si je n' avois pas observé dans votre style un air sombre, et des efforts pour le déguiser. Quel seroit mon chagrin, d' apprendre que vous souffrez à mon occasion ! Mais ne rappelons point ces idées. J' ai des plaintes à vous faire.
Oh chevalier ! Je suis persécutée. Et par qui ? Par mes plus chers et mes plus proches parens. Je l' avois prévu. Pourquoi, pourquoi me refusiez-vous votre secours, lorsque je vous importunois pour l' obtenir ? Pourquoi n' êtes-vous pas

p342

demeuré ici jusqu' à ma profession ? Je serois heureuse ! Avec le tems du moins, je le serois devenue. Aujourd' hui je me vois assiégée de supplications par ceux, à la vérité, qui pourroient commander, mais qui craignent d' user de leur droit. C' est ce que j' ose penser, car si les parens doivent être consultés pour un changement de condition, il me semble qu' ils ne peuvent forcer une fille de se marier, lorsque son goût est pour le célibat : à plus forte raison, lorsqu' elle n' en a que pour le cloître. Ce motif est puissant pour les catholiques. Mais vous êtes protestant : vous ne favorisez point le don qu' on fait de soi-même à Dieu. Vous n' avez pas voulu plaider pour moi. Au contraire, vous avez secondé leurs objections. Ah ! Chevalier, comment avez-vous pu vous y résoudre, si vous ne cessez pas de m' aimer ? Ne saviez-vous pas qu' il n' y avoit aucune voie pour me dérober aux importunités de ceux qui ont des droits sur mon obéissance ? Ils les font valoir : et comment ? Mon père me supplie les larmes aux yeux. Ma mère me rappelle tendrement ce qu' elle a souffert pour moi dans ma maladie, et déclare que le bonheur de sa vie est entre mes mains. ô !

Chevalier, quels argumens que les larmes d' un père et d' une mère ! M De Nocera, un évêque catholique, plaide aussi, et ne plaide point pour moi.

p343

Le général assure qu' il n' a pas souhaité le consentement de sa femme avec plus d' ardeur qu' il ne demande le mien. Jéronimo même, j' en rougis pour lui, votre ami Jéronimo, me presse sur le même point. Le père Marescotti est entraîné par l' exemple de l' évêque. Madame Bemont prend parti pour eux ; et Camille, qui ne cessoit de vous louer, me fatigue continuellement par ses instances.
Ils ne me proposent personne. Ils prétendent me laisser un choix libre dans le monde entier. Ils me représentent que, tout zélés qu' ils sont pour la foi catholique, ils souhaitoient si vivement de me voir changer d' état, qu' ils avoient consenti à me voir la femme d' un protestant ; que l' obstacle n' est venu que de mon propre scrupule. Mais pourquoi l' affoiblissent-ils plutôt qu' ils ne le fortifient ?
Si j' avois pu m' aveugler sur trois points, mon indignité, après le malheur que j' avois eu de perdre la raison, la crainte insurmontable d' exposer mon bonheur pour une autre vie, et l' éternel regret de voir périr un homme que mon devoir m' auroit obligé d' aimer comme moi-même, ils n' auroient pas eu d' instances à me faire.
Dites-moi, apprenez-moi, chevalier, vous ! Mon quatrième frère, qui n' êtes plus intéressé dans notre débat ? S' il ne m' est pas permis de

p344

résister ? à quoi me résoudre ? Je suis pénétrée d' affliction. ô vous, mon frère, mon ami ! Vous qui serez toujours cher à mon coeur, aidez-moi de votre conseil ! Je leur ai dit que j' en appellerois à vous. Ils m' ont promis de suspendre mon empressement pour le cloître jusqu' à l' arrivée de votre réponse. Ne vous déclarez point contre moi ! Si jamais vous avez estimé Clémentine, ne vous déclarez point contre elle.

LETTRE 89

le chevalier Grandisson à Clémentine.

Londres, 29 septembre.
Quel fardeau vous m' imposez, mademoiselle ! Et que puis-je répondre au dernier article de votre lettre ? Vous prenez soin, et par respect pour votre intention, je dois dire un soin digne de votre bonté, de me déclarer qu' il ne peut plus me rester d' intérêt à la décision que vous me demandez. Je renouvelle mon humble soumission ; mais permettez-moi de répéter qu' il m' auroit été presque impossible de vous obéir, par tout autre motif que vos scrupules de conscience. Mais de quel poids mon avis peut-il être pour

p345

vous, lorsque vous me pressez, en finissant, de ne le pas donner en faveur de votre famille ? Je suis bien éloigné, mademoiselle, d' être ici sans prévention. Un homme, qui s' est flatté autrefois de l' espérance d' obtenir votre main, peut-il vous donner des conseils opposés au mariage ? Vos parens peuvent-ils pousser plus loin l' indulgence, qu' en vous laissant la liberté absolue du choix ? Je suis forcé d' applaudir également à leur sagesse et à leur bonté dans cette occasion. Peut-être devinez-vous l' homme qu' ils seroient portés à vous recommander, et je suis sûr que la vertueuse Clémentine ne le rejetteroit pas, par la seule raison qu' il seroit offert de leur main ; ni même par toute autre raison qu' une aversion insurmontable, ou une forte inclination pour quelque catholique. Un protestant ne peut plus entrer dans cette supposition.
Mais, chère soeur, chère amie, dites-moi vous-même quelle réponse je puis faire à une jeune personne qui, ayant fait voir dans une occasion qu' elle n' a pas une aversion invincible pour le mariage, ne s' en étant éloignée que par des motifs de conscience, fait difficulté d' obliger (obéir n' est pas le terme qu' ils emploient) " un père qui la supplie les larmes aux yeux, une mère qui lui rappelle tendrement ce qu' elle a souffert pour elle, et qui lui déclare que le bonheur de

p346

sa vie est entre ses mains " . Oh ! Mademoiselle, quels argumens (permettez que j' emploie vos propres termes) que les larmes d' un père et d' une mère, m l' évêque de Nocera, votre frère, un directeur plein de piété, vos deux autres frères, Madame

Bemont, votre amie désintéressée, votre fidelle Camille ! Quelle énumération contre vous, chère Clémentine, me défend de donner mon avis contr' eux : que puis-je dire ? Faut-il, sur votre propre représentation, que je le donne pour vous ?
Vous savez, mademoiselle, le sacrifice que j' ai fait au cri de votre conscience, et non de la mienne. Je ne doute point que des parens aussi vertueux, aussi indulgens que les vôtres, ne cèdent à vos raisons, si vous avez le même motif à faire valoir contre le devoir filial, d' autant plus digne de ce nom, qu' il est exigé avec tant de douceur, ou plutôt, qu' il n' est proposé qu' avec des larmes et des voeux ; des yeux plus que des lèvres ; et que si vous le remplissez, vos parens croiront avoir la plus haute obligation à leur fille.
Clémentine est une des plus généreuses personnes du monde ; mais considérez, mademoiselle, si la préférence de votre propre volonté à celle des plus tendres parens, ne porte pas un air d' amour-propre, qui s' accorderoit mal avec votre caractère général. Quand vous devriez trouver

dans un cloître tout le bonheur que vous y espérez, n' est-il pas vrai qu' alors vous renonceriez à votre famille, comme partie du monde que vous feriez voeu de mépriser, et que vous ne vivriez que pour vous-même ? Et croyez-vous qu' aux yeux du ciel, comme à ceux des hommes, il n' y ait pas beaucoup de mérite à se refuser ce qui plaît le plus, en remplissant son devoir pour obliger ceux à qui l' on doit la vie ?
Ma qualité de protestant ne me donne point d' aversion pour les fondations religieuses. Je souhaiterois, au contraire, que mon pays eût des cloîtres sous des règles sages et bien observées. à la vérité, je ne voudrois pas d' engagemens perpétuels : mon plan seroit qu' on laissât la liberté de renouveler les voeux tous les deux ou trois ans avec le consentement des familles.
De toutes les femmes que j' ai connues, Clémentine della Porretta devoit être la dernière qui marquât de l' empressement pour la retraite. Il n' y a au monde que deux personnes avec elle, que sa résolution ne fût pas capable d' affliger. Nous connoissons leurs motifs. Le testament de ses deux grands-pères, qui jouissent à présent d' une meilleure vie, est contre elle ; et toute sa famille, à l' exception de deux personnes, regarderoit comme le plus grand malheur, qu' elle quittât le monde pour s' ensévelir

dans un couvent. Clémentine a

p348

le coeur tendre et généreux ; elle souhaite, a-t-elle dit autrefois, de tirer une grande vengeance de sa cousine. Que sa cousine prenne le voile, les raisons de pénitence ne manquent point à Daurana : sa passion pour le monde, qui lui a fait violer tous les droits du sang et de l' humanité, demande un frein. Mais est-il un cloître où tous les devoirs de la vertu soient mieux observés qu' ils ne le sont dans le monde, par l' incomparable Clémentine ?
Je pourrois m' étendre beaucoup plus sur un sujet, où les moindres argumens ne sont pas sans force, mais l' entreprise est pénible pour moi, si pénible, que je ne m' y serois point engagé, si je ne préférois à mon bonheur, le vôtre, mademoiselle, et celui de votre famille.
Que toutes les bénédictions du ciel et de la terre accompagnent votre choix, quel qu' il soit ! Jamais je ne ferai de prière où tous les voeux de l' amitié, de l' estime et du respect pour ma chère Clémentine, ne tiennent le premier rang... son ami, son frère et son très-humble, etc.
Charles Grandisson.

p349

LETTRE 90

le chevalier Grandisson au seigneur Jéronimo.
même date.
Je réponds, cher ami, à notre admirable Clémentine, et je mettrai pour vous, sous une enveloppe, une copie de ma lettre.
Jusqu' à l' arrivée de la sienne, j' avoue qu' il m' a paru possible, quoique peu probable, que sa résolution changeât en ma faveur. J' avois prévu que, par des raisons de famille, vous vous uniriez tous pour l' engager au mariage ; et lorsqu' elle se verra sérieusement pressée, disois-je en moi-même, il peut arriver qu' elle passe sur ses scrupules, et que, proposant des conditions pour elle-même, elle prenne le parti d' honorer de sa main l' homme qu' elle honoroit ouvertement de son estime. Le mal dont elle est heureusement délivrée, laisse quelquefois des

incertitudes dans l' ame. Mon absence, qui me conduit à prendre un établissement dans le pays de ma naissance, peut-être pour ne retourner jamais en Italie, ses hautes idées de reconnoissance, le fond qu' elle fait sur mes sentimens, toutes ces considérations réunies, me paroissent capables d' affoiblir sa résolution ; et

p350

si ce changement arrive, ai-je pensé, je ne puis douter de la faveur de sa famille. Il me semble, cher ami, qu' il n' y avoit point de présomption dans cette espérance. Je me devois à Clémentine jusqu' au dernier moment, c' est-à-dire jusqu' à la lettre qu' elle m' avoit promise. Mais aujourd' hui que je vous vois tous du même sentiment, et que cette chère personne, quoique pressée de faire un autre choix, est en état de me consulter comme un quatrième frère, qui n' a plus, dit-elle, aucun intérêt à l' évènement, j' abandonne toutes mes espérances. C' est dans ce sens que j' écris à votre chère soeur. Personne n' a pu s' attendre que je donnasse à l' argument tout le poids qu' il peut recevoir : cependant, persuadé, comme je le suis, que son devoir l' oblige de se rendre aux instances de sa famille, j' ai suivi les inspirations de l' honneur. Jamais peut-être il n' y eut d' exemples d' autant de situations difficiles que celles de votre ami, qui, sans avoir à se reprocher la moindre témérité, s' est vu, comme par degrés, dans les plus grands embarras.

Vous souhaitez, cher Jéronimo, que j' eusse la force de donner l' exemple à votre excellente soeur. Il faut que je vous ouvre mon ame.

Il existe une jeune personne, une angloise, belle comme un ange, mais en qui la beauté, à mes yeux comme aux siens, est la moindre

p351

perfection. De toutes les femmes que j' aie jamais vues, c' est elle, elle seule, que j' aurois été capable d' aimer, si je n' eusse aimé Clémentine. Je ne lui rendrois pas justice, si je n' ajoutois que je l' aime, mais c' est d' un amour aussi pur que le coeur de Clémentine ou le sien. L' état de Clémentine faisoit une vive impression sur moi. Je ne pouvois m' en déguiser la cause. Son affection paroissoit si ferme, que de mon côté, pouvant la

regarder réellement comme mon premier amour, j' ai cru que, malgré des difficultés qui me sembloient invincibles, l' honneur, la reconnoissance devoient me tenir en suspens, m' empêcher même de former les moindres vues pour une autre femme, jusqu' à ce que le sort d' une si chère personne fût absolument déterminé. Il y auroit un air de vanité, même avec mon Jéronimo, à parler des propositions qui me sont venues des amis de plusieurs femmes d' un rang et d' un mérite fort supérieur au mien. L' honneur suffisoit pour m' arrêter, mais mon coeur n' a commencé à souffrir, de l' incertitude où j' étois du côté de votre chère soeur, qu' à l' occasion de la jeune angloise dont j' ai vanté le mérite : non que je me flattasse d' y réussir, si j' avois eu la liberté d' essayer à lui plaire : mais lorsque je me promettois d' y penser dans mes incertitudes du côté de l' Italie, je n' étois pas sans

quelqu' espérance de succès, par les bons offices de mes soeurs, qui sont liées avec elle d' une amitié fort étroite.
Ferai-je à mon cher ami l' aveu sincère de tous mes sentimens ? Lorsque j' ai repassé les Alpes, sur l' invitation de m l' évêque de Nocera, les deux plus belles ames du monde avoient une part presqu' égale à mon coeur, et de-là m' est venue, dans le dernier voyage, la force de déclarer à la marquise et au général, que je me croyois lié à votre famille, mais que vous étiez libres, Clémentine et vous. Ensuite, lorsqu' ayant commencé à se rétablir, elle a semblé confirmer les espérances qu' elle m' avoit données, et que ma reconnoissance a paru nécessaire pour achever sa guérison, alors, cher Jéronimo, je me suis contenté de souhaiter à la jeune angloise un mari plus digne d' elle, que je n' aurois pu l' être, dans l' embarras de ma situation. Enfin, toute votre famille s' étant réunie en ma faveur, je n' ai plus formé un désir, qui n' ait eu votre soeur pour objet.
D' où suis-je tombé, cher ami, en la voyant obstinée à me rejeter ? Sur-tout, lorsque ses motifs ne pouvoient qu' augmenter mon admiration.
Aujourd' hui, quel souhait faites-vous pour moi ! Que je donne l' exemple à votre soeur ? Comment le puis-je ? Le mariage dépend-il de

moi ? Depuis que Clémentine me refuse, il n' y a qu' une femme au monde que je puisse croire digne de lui succéder dans mon affection, quoiqu' il y en ait mille dont je ne suis pas digne : et cette femme doit-elle accepter un homme dont le coeur s' étoit donné à une autre qui vit, qui n' est point mariée, qui lui marque encore une bonté capable d' attacher un coeur reconnoissant, et de causer un partage dans son amour ? Clémentine même n' est pas plus délicate que cette charmante angloise. En vérité, cher Jéronimo, lorsque je pense à lui adresser mes soins, le courage me manque ; et je me regarde comme l' homme du monde qui mérite le moins d' être écouté. Ajoutez qu' elle se fait autant d' adorateurs qu' il y a d' hommes qui la voient. Olivia même n' a pu lui refuser son admiration. Puis-je rendre justice à deux personnes d' un mérite si rare, sans paroître divisé par un double amour ? Car je ferai gloire toute ma vie de mes sentimens pour Clémentine. Vous voyez, cher ami, les nouvelles difficultés de ma situation ; il me semble que c' est d' Italie, et non d' Angleterre, que l' exemple doit venir. Ne me soupçonnez point d' un excès de délicatesse : l' exemple ne dépend pas de moi comme de votre Clémentine. Il y auroit de la présomption à le supposer. Clémentine n' a point d' aversion pour

le mariage ; elle n' en sauroit avoir pour l' homme que vous avez en vue, puisque la prévention ne subsiste plus pour un autre. Il ne me conviendroit pas de décider ce qu' elle peut et ce qu' elle doit vouloir ; mais elle est naturellement la plus respectueuse des filles ; elle sent plus vivement que toute autre ce qu' elle doit à des parens, à des frères qui ont pris tant de part à ses disgrâces. Il n' est pas question d' une différence de religion, qui est son motif pour me rejeter : au contraire, l' obéissance filiale est un devoir de toutes les religions.

J' écris à la marquise, au général, au père Marescotti et à M Lowther. Que le tout-puissant perfectionne votre santé, et soutienne celle de l' incomparable Clémentine ! Qu' il répande toutes sortes de biens sur votre excellente famille ! C' est, très-cher Jéronimo, le voeu du fidelle ami qui s' attend au bonheur de vous voir en Angleterre, de celui qui vous aime comme son propre coeur, qui honore tout ce qui porte votre nom, et qui ne cessera jamais d' être avec ces sentimens, votre, etc.

Charles Grandisson.

LETTRE 91

p355

Madame Reves à Miss Byron.
5 septembre.
ô chère cousine ! C' est à présent que je suis sûre de vous voir la plus heureuse des femmes. Le chevalier Grandisson nous fit hier une visite : avec quelle joie nous l' avons reçu, M Reves et moi ! Il n' y avoit pas une heure que nous étions informés de son retour par un billet de Miladi G. Il nous dit qu' il étoit obligé par des affaires pressantes qui le forçoient d' aller à Windsham et dans Hampshire ; mais qu' il ne pouvoit partir sans nous avoir vus, et sans apprendre de nous l' état de votre santé, dont on lui avoit fait une fâcheuse peinture. Nous lui répondîmes qu' elle n' étoit pas réguliérement bonne, mais que nous n' avons rien qui pût nous faire craindre du danger. Il parla de vous avec tant de respect et de tendresse ! ô chère Henriette ! Je suis sûre, et M Reves ne l' est pas moins, qu' il vous aime chèrement. Cependant nous fûmes surpris tous deux, qu' il n' ait marqué aucun dessein de vous aller voir. Peut-être que ses affaires... mais, s' il vous aime, en peut-il avoir qui demandent

p356

la préférence ? Et je suis sûre qu' il vous aime. Je n' aurois pas su comment lui cacher ma joie, s' il s' étoit déclaré votre amant. Vous me connoissez : vous savez qu' à l' exception de M Reves, je n' aime rien tant que vous.
J' ai cru devoir vous informer de cette agréable visite. à présent, ma chère, portez-vous bien. Tout va tourner heureusement, j' en suis sûre. C' est la plus grande grâce que je demande au ciel. Il vous ira voir en Northampton-Shire, n' en doutez pas ; et s' il y va, quel peut être son motif ? Ce n' est pas civilité simple. Sir Charles est un caractère solide. Adieu, ma chère Henriette, les délices de mon coeur.

LETTRE 92

Miss Byron à Madame Reves.
au château de Selby, 8 septembre.
Votre tendre lettre, ma chère cousine, m' a causé tout à la fois du plaisir et du chagrin. Je me réjouis, sans doute, que l' estime d' un des meilleurs des hommes se déclare ouvertement pour moi ; mais je m' afflige un peu que, par pitié apparemment pour ma foiblesse, lui donnerai-je ce nom ? Pour une foiblesse si mal cachée, vous m' excitiez à la joie sur ce qu' il peut

p357

arriver (car ce n' est qu' une conjecture) qu' après avoir fini ses affaires, et n' ayant plus rien qui l' occupe, cet excellent homme me rende une visite en Northampton-Shire. ô chère cousine ! Croyez-vous donc que son absence et la crainte de le voir mari d' une autre femme, aient été la cause de mon indisposition ? Et seroit-ce dans cette idée, qu' à l' occasion du changement imprévu de ses affaires en Italie, vous me recommandez tout d' un coup de me porter mieux ? Sir Charles Grandisson, ma chère cousine, peut nous honorer de sa visite, ou s' en dispenser, suivant son goût ; mais quand il se déclareroit mon amant, comme vous le dites, je n' en ressentirois pas autant de satisfaction que vous semblez vous y attendre, si le sort de l' excellente Clémentine n' est pas heureux. Qu' importe que le refus vienne d' elle ? N' est-ce pas le plus grand sacrifice qu' une femme ait jamais fait à sa religion ? Ne reconnoît-elle pas qu' elle l' aime encore ? Et n' est-il pas obligé, forcé de l' aimer toute sa vie ? Mon orgueil demande ici d' être considéré pour quelque chose. Votre Henriette n' a-t-elle donc qu' à s' asseoir, et se croire heureuse d' une seconde place ? Cependant, je vous avouerai, ma chère cousine, que Sir Charles est ce que j' ai de plus cher au monde, et si Clémentine pouvoit ne pas être malheureuse, ce que je ne crois point

p358

qu' elle puisse n' être pas sans lui, je dirois, toute affectation à part, dans la supposition qu' il se déclarât mon amant, je veux me fier à mon coeur et

à ma conduite, pour obtenir une part qui me suffise à son affection. Mais le tems éclaircira bientôt ma destinée, et j' attendrai sans impatience. Je suis persuadée que Sir Charles ne fait rien sans de très-bonnes raisons. Que le ciel, ma chère cousine, vous accorde la continuation de tous vos plaisirs ; car je sais que vous ne les aimez qu' innocens. Je suis, etc.

LETTRE 93

Miss Byron à Miladi G.
au château de Selby, 20 septembre.
Sauriez-vous, ma chère miladi, ce qu' est devenu votre frère ? Ma grand' mère Sherley a vu son esprit, et s' est entretenue avec lui près d' une heure ; après quoi il a disparu. Ne vous alarmez point. Je suis encore dans l' étonnement du récit que Madame Sherley fait de son apparition, de son discours et de son évanouissement, et ma grand' mère n' étoit pas dans un rêve, c' est en plein jour, au milieu de l' après-midi. Voici ce qu' elle raconte.
J' étois assise, dit-elle, hier, dans ma salle

p359

seule, et m' amusant d' une lecture, lorsqu' un de mes gens, le premier auquel il ait apparu, vint me dire qu' un étranger demandoit à me voir. Je donnai ordre qu' il fût introduit ; et je vis bientôt paroître, en habit de campagne, un des plus beaux hommes que j' aie vu de ma vie. C' étoit un esprit civil ; il me salua de la meilleure grace, ou du moins je me l' imaginai, car sa figure répondant à la description qu' on m' a faite de cet aimable homme, mon premier mouvement fut une grande surprise ; mais, contre l' usage des esprits, il me parla le premier. Après un compliment fort respectueux, il me dit que son nom étoit Grandisson... d' un ton si semblable à ce qu' on m' a représenté du sien, que je ne doutai point qu' il ne fût Sir Charles Grandisson lui-même ; et dans mon empressement à le recevoir, je pensai tomber. Il prit place près de moi. Vous me pardonnerez, madame, la liberté que je prends de vous interrompre... il me tint un langage si poli, si modeste, si noble, que je lui laissai tout le tems de parler seul : je ne répondois que par des inclinations de tête, et par des témoignages du plaisir que je prenois à l' entendre ; car je jugeois encore que c' étoit réellement le chevalier Grandisson. Il me dit

qu' il ne pouvoit s' arrêter qu' un moment ; qu' il
étoit obligé de se rendre avant

p360

la nuit, dans un lieu qu' il me nomma. Quoi ! Quoi !
Monsieur, lui dis-je, vous n' irez point au château
de Selby ? Vous ne verrez point ma fille Byron ?
Vous ne verrez point sa tante ? Non, madame. Il me
supplia de l' excuser. Il me parla de me laisser un
paquet de lettres ; et paroissant en tirer une de sa
poche, il rompit le cachet, et mit plusieurs lettres
sur une table. Il refusa de se rafraîchir. Il
demanda deux mots d' explication sur ce qu' il avoit
laissé ; il fit une profonde révérence, et s' évanouit.
à présent, chère miladi, je répète ma question :
qu' est devenu votre frère ? Pardon pour un badinage.
Madame Sherley parlant d' une visite si soudaine et
si courte, comme d' une apparition, je n' ai pu
résister à la tentation de vous surprendre, comme
nous l' avons été. Comment Sir Charles a-t-il pu
faire le voyage, ne voir que ma grand' mère, et quitter
aussi-tôt le canton ? Est-ce par ménagement pour nous,
ou pour lui-même ?
La vérité simple, c' est que Madame Sherley étoit
seule, comme je l' ai dit, qu' on vint l' avertir qu' un
étranger de grande apparence demandoit à lui parler,
et qu' elle l' a vu. Il se nomma : votre caractère,
madame, et le mien, lui dit-il, nous sont si bien
connus à tous deux, que, sans avoir jamais eu
l' honneur d' approcher de vous,

p361

je me flatte que vous pardonnerez une visite si
hardie. Il s' étendit alors sur les louanges de votre
amie. Avec quelle satisfaction, ma chère, l' indulgente
mère nous les a-t-elle répétées d' après lui ! Soit
que je les mérite ou non, je souhaite que son
affection n' y ait rien mêlé d' elle-même ; car rien
n' est si doux que les éloges de ceux dont on désire
d' être aimé. Il lui dit alors : vous voyez, madame,
un homme qui fait gloire de ses tendres sentimens
pour une des plus excellentes personnes de votre sexe,
une dame italienne, l' honneur de sa nation, et qui
a vu sa main rejetée par des motifs irrésistibles,
dans le tems même qu' ayant obtenu le consentement
de toute une famille, et vaincu mille difficultés,
il croyoit toucher au terme de ses désirs : il ne

le déguise point, c' étoient ses désirs. Mon amitié pour Miss Byron (j' attendrai votre permission et la sienne, pour donner un nom plus cher encore à ce sentiment) n' est ignorée de personne, et j' en fais ma gloire aussi. Je connois trop bien la délicatesse de votre sexe en général, et particulièrement celle de Miss Byron, pour lui adresser mes premières ouvertures sur le sujet qui m' amène ici ; d' ailleurs, je suis peu accoutumé à ces déclarations : mais approuverez-vous, madame, M et Madame Selby approuveront-ils les vues d' un homme qui ose aspirer à votre faveur dans la

p362

situation qu' il vous a représentée ; d' un homme rejeté en Italie, d' un homme qui confesse que ses espérances y ont été trompées, et qu' il y étoit attaché par une tendre affection ? Si vous l' approuvez, et si Miss Byron peut accepter l' offre d' un coeur qui a souffert du partage, dans des circonstances que vous n' avez pas ignorées alors ; et vous et elle vous acquérerez des droits inviolables sur ma reconnoissance et mon attachement. Mais si vous en jugez autrement, j' admirerai la délicatesse qui m' attire un second refus, comme j' admire la piété qui a dicté le premier, et je suspendrai du moins mes vues pour le changement de ma condition.
Ma grand' mère alloit répondre avec autant de sincérité que d' admiration ; mais la prévenant, il tira de sa poche le paquet de lettres dont j' ai parlé : je me flatte, madame, reprit-il, que je vois de la bonté pour moi dans vos yeux ; cependant, je ne demande point votre faveur, avant que vous ayez pris connoissance de tous les faits dont je suis en état de vous offrir l' explication. Je veux fournir des armes à la délicatesse de Miss Byron et de tous ses amis, quand elles devroient se tourner contre moi. Ayez la bonté, madame, de lire ces lettres à votre chère fille, à M et Madame Selby, à tous ceux qu' il vous plaira de consulter. Ils savent déjà

p363

sans doute une partie de mon histoire. S' ils jugent, après cette lecture, que je puisse être admis à rendre mes respects à Miss Byron, et qu' elle puisse les recevoir avec cette noble franchise, que j' ai toujours

admirée dans son caractère, je me croirai le plus heureux de tous les hommes. Un mot de lettre, madame, qui contiendra votre réponse, est une autre grâce que j' ai la hardiesse de vous demander, et vous m' obligeriez beaucoup de ne pas la différer long-tems. Mes amis étrangers me prient, comme vous le verrez dans les écrits que je vous laisse, de donner l' exemple à leur chère Clémentine. Je veux éviter les détours, et leur marquer que m' étant offert à Miss Byron, je n' ai point été mortifié par un refus absolu, si j' ai le bonheur, en effet, de pouvoir leur écrire dans ces termes.

C' est ainsi que le plus généreux des hommes renvoya Madame Sherley à ses lettres, pour lui épargner l' embarras d' une première explication. Il étoit forcé, ajouta-t-il, par des affaires indispensables, de précipiter son retour à Londres ; et son départ fut si prompt, qu' il laissa quelque trouble dans l' esprit de ma grand' mère. Elle demeura transportée de surprise et de joie ; mais inquiète sur ce qui s' étoit passé, dans la crainte d' avoir manqué à quelque chose pour le recevoir, ou pour l' obliger.

p364

Les lettres qu' il laissa sur la table, étoient des copies de ce qu' il avoit écrit de Lyon et de Londres à tous ses amis de Boulogne. J' ai copié moi-même les trois dernières, et je ne fais pas difficulté de vous les envoyer. Elles vous feront voir, ma chère, que son affaire d' Italie est absolument terminée, et vous remarquerez aussi dans sa réponse au seigneur Jéronimo qu' il parle de votre Henriette comme de son nouveau choix. Puis-je mettre un trop haut prix à la dignité qu' il me donne, en m' accordant le pouvoir de l' obliger en prévenant ses scrupules, en abandonnant tout à mon inclination. Tous les hommes ne devroient-ils pas suivre cet exemple pour leur propre intérêt ? Et ne seroit-ce pas le plus sûr moyen d' exciter les femmes à soutenir l' honneur de leur sexe ?

Aussi-tôt que Sir Charles fut parti, ma grand' mère se hâta de nous marquer, par un exprès, qu' elle avoit des nouvelles fort agréables à nous apprendre, et qu' elle attendoit le lendemain à déjeûner toute notre famille, sur-tout Miss Byron. Nous nous regardâmes l' un l' autre avec assez d' étonnement ; je ne me sentois pas bien, et j' aurois souhaité de pouvoir m' excuser : ma tante a voulu absolument que je fusse du voyage. Nous étions fort éloignés de nous imaginer que votre frère eût fait une visite à

p365

Madame Sherley. Au premier mot d' un évenement si peu attendu, mes esprits ont eu besoin de soutien, j' ai été obligée de sortir avec Lucie.
En revenant à moi, j' ai craint de trouver un peu de difficulté à supporter qu' il fût venu si proche de nous sans nous voir, sans s' informer de la santé de ceux pour lesquels il fait une si haute profession d' estime et même d' affection ; mais lorsqu' étant retournée à la compagnie, j' ai appris les circonstances de sa visite, et j' ai entendu lire les lettres, alors mes esprits ont recommencé à me manquer. Pendant cette lecture, comme pendant le récit de ma grand' mère, tout le monde avoit les yeux attachés sur moi, et sembloit me féliciter en silence avec autant de joie que d' admiration. De mon côté, je me sentois dans le coeur une variété de mouvemens que je n' avois jamais éprouvés, un mêlange de tendresse et d' étonnement, et je doutois quelquefois si ce n' étoit pas un songe, si j' étois dans ce monde ou dans un autre, si j' étois Henriette Byron... il m' est impossible de décrire ce qui se passoit dans mon coeur ; tantôt incertain, tantôt joyeux, tantôt abattu. Abattu, me direz-vous ? Oui, ma chère miladi. L' abattement a eu beaucoup de part à ma sensibilité. J' aurois peine à vous dire pourquoi ; cependant ne peut-on pas

p366

concevoir une plénitude de joie qui soit mêlée de quelqu' amertume ?
Vous attendez le résultat de notre conférence. Ma grand' mère, ma tante et Lucie ont jugé que je devois chasser de ma tête toutes les idées de partage, ou de seconde place en amour ; que la délicatesse du sexe étoit satisfaite sur tous les points ; que non-seulement il devoit lui être permis d' aimer Clémentine, mais que je devois moi-même de l' affection et du respect à cette excellente fille ; que l' ouverture étant faite à ma grand' mère, c' étoit elle qui devoit répondre pour moi, pour toute la famille, dans les termes qu' elle jugeroit à propos d' employer.
J' avois la bouche fermée. Qu' en pensez-vous, ma chère ? M' a dit ma tante, avec sa tendresse ordinaire.
Ce qu' elle pense ! A répondu mon oncle, du ton de plaisanterie que vous lui connoissez. Croyez-vous que notre Henriette gardât le silence, si son coeur faisoit la moindre objection. Mon avis à moi, c' est de faire venir promptement Sir Charles. Il faut

qu' il soit ici à l' entrée de la semaine prochaine,
et que la célébration se fasse avant qu' elle soit
finie.
Ma grand' mère n' a pas goûté cette précipitation. Elle
a proposé de faire appeler M Deane,

p367

qui entend bien les affaires, pour ajuster mille
choses que mes chers parens, dans l' excès de leur
bonté, ont résolu de faire pour moi. Mais elle a
déclaré que sa réponse à Sir Charles ne seroit pas
différée d' un moment. Sur le champ elle s' est retirée
dans son cabinet, et voici sa lettre, qu' elle m' a
permis de copier.
La réserve, monsieur, seroit impardonnable de notre
part, avec un homme supérieur à la réserve, et dont
les offres sont le fruit non-seulement d' une juste
délibération, mais d' une estime, qui étant fondée sur
le mérite de notre chère fille, ne peut laisser aucun
doute. Nous recevons comme un honneur, la proposition
d' une alliance qui en feroit aux familles du premier
rang. Peut-être avouera-t-on quelque jour, que notre
plus ardent désir étoit de voir le libérateur d' une
fille si chère, dans une situation qui lui permît
d' attendre d' elle le double sentiment de la
reconnoissance et de l' amour. Vos nobles explications
sur une affaire qui vous a causé beaucoup d' embarras,
ont parfaitement satisfait Madame Selby, sa fille
et moi. Nous ne voyons rien dont la délicatesse puisse
être blessée. Je n' appréhende pas non plus que la
vôtre le soit de ma franchise. à l' égard de notre
Henriette, peut-être trouverez-vous quelque difficulté
de sa part, si vous comptez sur un

p368

coeur entier : mais de la difficulté sans affectation,
parce qu' elle est au-dessus. Elle sait, par expérience,
ce que c' est qu' un amour divisé. M Barlet, n' auroit
peut-être pas dû l' informer si bien du caractère d' une
personne qu' elle préfère à elle-même ; et souvent
Madame Selby et moi nous avons jugé, en lisant sa
triste histoire, qu' elle méritoit ce sentiment. Si
Miss Byron prend autant d' amour pour l' homme dont
elle fera choix, qu' elle a conçu d' estime et
d' affection pour Clémentine, cet heureux homme sera
content de son sort. Vous voyez, monsieur, qu' ayant
été capable de donner à cette admirable italienne,

la préférence sur nous-mêmes (Henriette Byron est nous-mêmes), nous ne pouvons avoir aucun scrupule sur celle que vous lui avez accordée. Puisse-t-il ne rien manquer au bonheur de Clémentine ! S' il en étoit autrement, et que son malheur vînt de notre satisfaction, ce seroit, mon cher monsieur, l' unique peine de nos coeurs, dans une occasion si agréable à votre très-humble, etc.
Henriette Sherley.
Mais est-il possible, chère miladi, que votre frère ne vous ait rien dit de ses intentions, ni à Miladi L ? S' il vous en parloit, votre amitié, sans doute... mais je n' ai aucune défiance. L' homme

p369

n' est-il pas Sir Charles Grandisson ? Cependant je suis impatiente de savoir ce que contiendront les premières lettres d' Italie.
Vous ne devez faire aucune difficulté, ma chère, de faire montrer la lettre entière à miladi, et si vous le trouvez bon, à mon émilie ; je vous prie même de la lire à Madame Reves. Elle se réjouira de ses conjectures. Si vous employez ce mot, elle ne manquera point de vous entendre. Votre frère doit voir à présent, moins que jamais, ce que je puis vous écrire. Je me repose sur votre discrétion, chère miladi.

LETTRE 94

Miladi G à Miss Byron.
23 septembre.
Excellente Madame Sherley ! Femme incomparable ! Que je l' aime ! Si j' étois à son âge, avec autant de perfections, je ne regretterois pas plus qu' elle de n' être plus jeune. Quelle force elle donne encore à ce qu' elle écrit ! Mais son coeur est dans le sujet.
J' espère, Henriette, que vous ne serez point offensée de cette remarque.
Mon frère ne nous avoit pas dit un mot de

p370

ses intentions, jusqu' à l' arrivée de cette lettre.
Il nous a rassemblés alors, ma soeur et moi, et nos deux honnêtes moitiés : nous nous sommes attendus à quelque ouverture extraordinaire, sans pouvoir la

deviner, dans l' ignorance où nous étions encore des dernières nouvelles d' Italie. Enfin, il nous a déclaré de la meilleure grace du monde, le dessein qu' il avoit pris de se marier ; son apparition chez Madame Sherley, et tout le reste ; après quoi il nous a lu la lettre qu' il venoit de recevoir.
Doutez-vous de notre joie ? Nous en sommes demeurées interdites, ma soeur et moi. Cependant, nous avons bientôt retrouvé la force de le féliciter. Nous nous sommes félicités les uns les autres. Milord L n' a pas été plus content le jour de son mariage. Milord G ne pouvoit demeurer assis. Pauvre homme ! Il étoit ivre de joie. Notre vieille tante ne l' étoit pas moins ; elle a répété vingt fois, qu' enfin son neveu ne sortiroit pas de l' île pour trouver une femme.
Elle a paru charmée aussi de la lettre de Madame Sherley ; c' étoit une lettre... telle qu' elle l' auroit écrite dans la même occasion.
Je me suis fait mener ensuite, à grand train, chez Madame Reves, pour lui communiquer votre lettre, qui m' est arrivée quelques heures après celle de mon frère. Les transports ont

p371

recommencé dans cette chère maison. Votre excellente cousine ne s' est pas peu applaudie de ses conjectures ; car je me suis fait expliquer cette énigme.
Le docteur Barlet est au château de Grandisson, avec notre malheureux Everard, qui s' est hâté de revenir en Angleterre sur les traces de son cousin. Que ce tendre et cher ami se réjouiroit d' une si douce nouvelle, s' il n' en étoit pas informé !
Vous me demanderez pourquoi je ne vous dis rien d' émilie ? En passant, savez-vous que Madame Ohara s' est jetée dans la dévotion ? Je ne badine point : elle travaille même à convertir son mari.
Il est heureux pour elle de s' être attachée à quelque chose de sérieux, et je sais bon gré aux ames zélées qui ont fait cette conquête. Vous ne me soupçonnerez pas, Henriette, d' être devenue dévote.
Revenons à émilie, qui avoit demandé à mon frère, avant qu' il eût reçu sa lettre, la permission de rendre une visite à sa mère. Sir Charles étant engagé pour le soir chez d' anciens amis, j' ai retenu Milord L et sa femme ; et j' ai prié M et Madame Reves à souper avec moi. émilie étoit au logis avant mon retour. Ah ! La pauvre émilie ! Il faut vous raconter ce qui s' est passé entre nous.

p372

Ma chère émilie, mon amour, lui ai-je dit, j' ai de charmantes nouvelles à vous apprendre de Miss Byron.
Oh ! Dieu soit loué ! Et se porte-t-elle bien ? De grâce, madame, instruisez-moi, je languis de savoir des nouvelles de ma chère Miss Byron.
Elle sera mariée dans peu, émilie.
Mariée, madame !
Oui, mon amour ! à votre tuteur, mon enfant.
à mon tuteur, madame ! ... mais... j' espère donc... je l' ai informée d' une partie des circonstances. La chère fille s' est efforcée de marquer de la joie, et n' a pu retenir un torrent de larmes.
Vous pleurez, mon enfant ? ô si ! êtes-vous fâchée que Miss Byron ait votre tuteur ? J' avois cru que vous aimiez Miss Byron.
Je l' aime en effet, madame, et plus que moi-même, s' il est possible... mais la surprise, madame... réellement je suis bien aise... pourquoi donc fais-je la folle ? En vérité, je suis fort aise... qu' est-ce donc qui me fait pleurer ? Je m' en étonne ! C' est ce que j' ai souhaité, ce que j' ai demandé nuit et jour au ciel. Chère madame, ne le dites à personne ; j' ai honte de moi-même.
La charmante fille ! Elle est parvenue à sourire,

au travers de ses larmes. Cette innocente sensibilité m' a vivement touchée ; et si vous n' y preniez pas plaisir aussi, je perdrois quelque chose, ma chère, de la bonne opinion que j' ai de vous.
Chère madame, m' a-t-elle dit, permettez que je sorte pour quelques minutes, il faut que je me soulage ; ensuite vous ne me verrez que de la joie.
Elle m' a quittée ; une demi-heure après elle est revenue avec un visage tout différent. Miladi L étoit avec moi, et je lui avois raconté l' émotion de notre chère fille. Nous vous aimons toutes deux, lui ai-je dit, en la revoyant paroître, et vous ne devez rien craindre de ma soeur.
Et vous lui avez donc appris, madame... n' importe. Je ne suis pas une hypocrite. Quelle étrange aventure ! Moi, qui ai toujours craint que ce ne fût une autre, parce que j' aime tant Miss Byron, être aussi bizarrement émue que si j' en étois fâchée ! Je m' en réjouis, je vous assure ; mais si vous le dites à Miss Byron, elle ne m' aimera plus ; elle ne me permettra point de vivre avec elle et mon tuteur ; et que deviendrai-je alors ? Car je m' étois remplie de cette idée.
Miss Byron a tant d' amitié pour vous, ma

chère, qu' elle ne vous refusera rien de ce qu' elle pourra vous accorder.
Si le ciel fait tout ce que je désire pour le bonheur de Miss Byron, elle sera la plus heureuse des femmes ; mais d' où m' est venue cette émotion ? Cependant je crois le savoir : ma mère est malade ; elle m' a témoigné un vif regret du passé ; elle m' a baisée pour l' amour de mon père, en se repentant d' avoir été une mauvaise femme pour le meilleur des maris.
La chère fille a recommencé à pleurer des remords de sa malheureuse mère. Elle nous a dit que la bonté de son tuteur avoit réveillé dans Madame Ohara, le sentiment de sa méchanceté ; qu' elle ne s' épargnoit point elle-même ; que tout ce qu' elle avoit pu lui dire, pour la consoler, n' ayant pas diminué ses agitations, elle n' avoit fait que pleurer dans le carrosse en revenant au logis ; que, dans cette disposition, il n' étoit pas surprenant qu' une bonne nouvelle l' eût encore touchée jusqu' aux larmes, et qu' elle ne savoit pas ce qui lui seroit arrivé, si elle n' étoit pas sortie pour se soulager ; mais qu' elle étoit revenue à elle-même, et que, si la conscience de sa mère pouvoit se calmer, elle seroit la plus heureuse créature du monde... à cause du bonheur de Miss Byron. Vous vous regardez l' une l' autre, nous a-t-elle dit ; mais si vous croyez que je ne parle point de

bonne foi, chassez-moi de votre présence, et ne me voyez jamais.
à la vérité, chère Henriette, cette émotion d' émilie est une sorte de phénomène pour moi. Expliquez-le comme vous voudrez, mais je suis sûre qu' émilie n' est pas une hypocrite. Elle n' a point d' art. Elle croit, comme elle dit, que ses larmes viennent d' un coeur touché de la contrition de sa mère. Je suis sûre aussi qu' elle vous aime plus que toute autre femme. Cependant il n' est pas impossible que ce subtil voleur, l' amour, ne se fût glissé fort près de son coeur ; qu' il n' y ait lancé, au moment du récit, son dard par un des angles, et que ce ne soit l' *étrange aventure* , comme elle l' appelle, qui lui a fait trouver tout d' un coup du soulagement dans ses larmes. Ce que je sais, ma chère, c' est qu' on peut être différemment affecté du même événement, lorsqu' il est regardé de près ou de loin.

Si vous n' éprouvez pas déjà la vérité de cette observation dans le grand événement qui se prépare pour vous, je suis fort trompée.
Mais vous voyez, Henriette, quelle joie l' heureuse déclaration de mon frère, et le favorable accueil qu' elle a reçu en Northampthon-Shire, nous inspire à tous. Nous garderons votre secret jusqu' à la fin, n' en doutez pas, et mon frère alors en sera informé comme nous. Jusqu' à ce

p376

moment, quelque idée qu' il ait de vous, il ne connoîtra point la moitié de vos perfections, ni le mérite que votre amour et vos doutes vous ont fait auprès de lui.
Mais je languis avec vous, pour l' arrivée des premières lettres d' Italie. Fasse le ciel que Clémentine soit ferme dans sa résolution ! à présent que le mariage, comme elle doit le reconnoître, devient inévitable pour elle, s' il lui arrivoit de se relâcher, quel événement pour mon frère, pour elle-même et pour vous ? Et nous, quelle seroit notre affliction ? Vous croyez que par respect pour ses parens, l' illustre italienne est obligée de se marier. Miladi L et moi nous sommes résolues d' être prudentes, et de ne pas donner notre opinion jusqu' à la fin des événemens. Cependant, à ne considérer que le devoir filial, nous croyons qu' elle doit se marier. Mais je répète : fasse le ciel que Clémentine soit ferme dans sa résolution !
On m' avertit que ma soeur arrive. Je la vois paroître. Mon goût, Henriette, est de représenter ce qui se passe sous mes yeux. Je le tiens de vous et de mon frère ; et comptez que je l' exercerai plus souvent. Il n' y a que cette manière, pour donner de la chaleur au style.
Votre servante, miladi.
Bonjour, ma soeur. écrivant ? à qui ?

p377

à notre Henriette.
Je veux lire votre lettre. Permettez-vous ?
Mil G. volontiers. Mais lisez tout haut, pour m' apprendre ce que je viens d' écrire.
Miladi G. à présent, rendez-moi ma lettre : j' y ajouterai ce que vous en pensez.
Milad L. je pense que vous êtes une fort

bizarre créature. Mais je n' approuve point vos dernières lignes.
Mil G. mes dernières lignes ! ... elles sont écrites. Et pourquoi donc Miladi L ?
Mil L. comment pouvez-vous tourmenter ainsi notre chère Miss Byron, par de fâcheuses conjectures ?
Mil G. mes suppositions sont-elles impossibles ? Mais j' ai fini, par *de fâcheuses conjectures* .
Mil L. si vous êtes si folle, écrivez : ma chère Miss Byron.
Mil G. Ma chère Miss Byron... après.
Mil L. que les réflexions de cette étrange Charlotte ne vous chagrinent point.
Mil G. fort bien, Caroline : *ne vous chagrinent point...* .
Mil L. chaque jour a sa malice qui lui suffit.
Mil G. très-bien observé. Termes de l' écriture, je crois, *qui lui suffit* .

p378

Mil L. jamais il n' y eut de créature telle que vous, Charlotte.
Mil G. Telle que vous, Charlotte.
Mil L. quoi ? Cela est écrit aussi ? Vous auriez pu vous en dispenser, quoique rien ne soit plus vrai.
Mil G. Plus vrai. ensuite ?
Mil L. quelle folie !
Mil G. Quelle folie...
Mil L. soyez donc sérieuse. Je parle à Henriette. Clémentine ne peut changer de résolution, puisque ses objections subsistent toujours. Son amour pour mon frère...
Mil G. doucement, ma soeur. C' est trop à la fois. *son amour pour mon frère.*
Mil L. sur lequel est fondé la crainte qu' elle a de ne pouvoir adhérer à sa religion, si...
Mil G. c' est trop, vous dis-je. Comment voulez-vous que ma tête folle retienne une si longue phrase ? *à sa religion...*
Mil L. si elle devient sa femme...
Mil G. Sa femme...
Mil L. est une sûreté pour la constance d' une résolution qui lui fait tant d' honneur.
Mil G. rien de mieux, chère Caroline. C' est le voeu que je ne cesse pas de répéter. Ne reste-t-il rien ?
Mil L. ainsi...

p379

Mil G. Ainsi...
Mil L. ne faites point attention aux mauvais raisonnemens de Charlotte...
Mil G. grâces très-humbles, Caroline... *aux mauvais... de Charlotte.*
Mil L. c' est l' avis de votre très-affectionnée soeur, amie et servante.
Mil G. oui-dà ? *et servante.*
Mil L. donnez-moi votre plume.
Mil G. que n' en prenez-vous une autre ? Elle l' a fait, et vous allez trouver ici son nom. Caroline L.
De tout mon coeur, Henriette ; et répétant ici mes voeux fort ardens, pour qu' il n' arrive rien de ce que j' ai si sagement appréhendé ; car je ne voudrois pas me faire la réputation de *sorcière* , si fort à vos dépens et aux miens, je vais me souscrire aussi votre non moins affectionnée soeur, amie et servante, Charlotte G.
Mon frère m' apprend qu' il fait partir deux lettres, l' une pour vous, et l' autre pour Madame Sherley ; toutes deux, je n' en doute point, pleines de la plus tendre reconnoissance. Mais il ne fera point de vous une idole, une déesse, j' ose l' assurer, et toutes les absurdités des amans vulgaires. Vous nous en accorderez une copie,

p380

si vous êtes aussi obligeante que nous l' avons toujours éprouvé.

LETTRE 95

Miss Byron à Miladi G.
25 septembre.
Qu' ai-je fait à ma Charlotte ? N' y a-t-il point quelque chose de froid et de particulier dans votre style, sur-tout dans la partie de votre lettre qui précède l' arrivée de ma chère Miladi L ? Et dans votre addition, vous m' accorderez une copie, dites-vous, si je suis aussi obligeante que vous l' avez toujours éprouvé. Pourquoi le serois-je moins, lorsque j' ai l' espérance de vous être plus obligée que jamais ? Je ne puis supporter ce style. Seroit-ce pour me donner une preuve de la vérité de votre observation, qu' on peut être différemment affecté du même événement, lorsqu' il est regardé de près ou de loin ? J' aurois trop à me plaindre, si la soeur de Sir Charles pouvoit trouver, dans les attentions

que son frère a pour moi, une raison de m' en aimer moins.
Et qu' arriveroit-il, ma chère, si Clémentine se relâchoit dans sa résolution ? Mes amis en seroient affligés sans doute, et moi je le serois aussi ; plus encore, je l' avoue, que si la visite

p381

n' avoit pas été rendue à ma grand' mère. Mais la profonde vénération que j' ai toujours marquée pour Clémentine, n' auroit été qu' une apparence, une affectation, si, dans toutes les suppositions possibles, je n' étois résolue de faire au moins mes efforts pour calmer mon esprit, et d' abandonner mes espérances à celle qui a les premiers droits. Je croirois même sa tentative, quoique sans succès, digne de ma plus haute estime. Ce qui est une fois reconnu pour juste, doit emporter notre soumission. Ce mérite augmente par la difficulté. Votre Henriette, alors, voudroit vaincre ou mourir. Dans le premier cas, elle seroit plus grande que Clémentine même. ô ma chère ! On ne sait point, jusqu' au moment de l' épreuve, à quoi l' émulation peut élever une ame vive et généreuse.
Vous aurez une copie des deux lettres, transcrites par Lucie. Elles m' ont rendue fière, peut-être trop, et j' ai besoin d' être humiliée ; mais je n' attendois pas ce service de ma Charlotte. Vous verrez avec quelle délicate reconnoissance il traite l' endroit où ma grand' mère lui dit, que je connois par expérience ce que c' est qu' un amour divisé, et la préférence que nous avons donnée sur nous à Clémentine. Vous savez, ma chère, quelle est notre sincérité sur ce point. Il y a quelque mérite à reconnoître une vérité, lorsqu' elle nous est contraire.

p382

Il me demande la permission de me voir au château de Selby. Rien ne peut m' être plus agréable que sa visite ; mais ne seroit-il pas à souhaiter qu' il eût reçu auparavant les lettres qu' il attend d' Italie ? Cependant, quel moyen de lui faire entendre mes désirs, sans un air de doute ou de réserve ? De doute, s' il aura la liberté de suivre ses intentions ; de réserve, dans le délai que je paroîtrois lui demander. C' est ce qu' il ne me conviendroit point de laisser

voir. Il pourroit penser que je veux l' attacher à moi par des protestations et des assurances ; pendant qu' il est certain que si sa situation devenoit telle qu' il pût balancer même en idée, et que j' en eusse la moindre connoissance, je mourrois plutôt que d' accepter sa main. Il m' a confirmé mon orgueil ; car j' en ai toujours eu de la distinction qu' il a marquée pour moi. Cependant je n' aurois que du mépris pour moi-même, si ce foible me rendoit capable d' arrogance ou d' affectation.
Il porte le ménagement jusqu' à me dispenser de répondre à sa lettre... si ma tante ou ma grand' mère ne lui défendent pas, dit-il, de se présenter, il se flattera de mon consentement.
M Deane, étant arrivé depuis quelques jours, on a tenu des conseils particuliers, dont on a pris le parti de m' exclure : j' en devine le sujet, et je les prie de ne pas me charger d' un

p383

excès d' obligations. Dans quelles crises n' ai-je pas été depuis long-temps ? Quand en verrai-je la fin ?
M Deane a écrit à Sir Charles ; on ne m' en a pas communiqué le sujet. Si j' étois jamais tentée d' être riche, ce seroit pour l' amour de votre frère, et dans la seule vue d' agrandir son pouvoir ; car je suis convaincue que les soulagemens pour tous les misérables, augmenteroient dans sa sphère, suivant l' étendue de ses facultés.
Ma chère émilie ! Ah ! Miladi, avez-vous pu croire que ma pitié pour cette aimable innocente, n' augmenteroit pas l' affection que j' ai pour elle ? Je vous permets de me mépriser, si vous trouvez jamais dans ma conduite pour émilie, quelle que puisse être ma situation, rien qui marque le moindre relâchement de la tendre amitié que je lui ai promise. émilie partagera mon bonheur. Je n' ai pas de peine à me persuader que la chère fille explique fort bien la cause de ses larmes, lorsqu' elle les attribue à l' attendrissement qui lui restoit des remords de sa mère. Mais je vous avouerai que je ne serois pas moins affligée que Sir Charles, à l' occasion du comte de Belvedère, si mon bonheur étoit un obstacle à celui d' autrui. Vous voyez que ce n' est pas la faute de votre frère, s' il n' est pas le mari de Clémentine ; elle souhaite qu' il épouse une angloise. Olivia ne peut

p384

m' accuser non plus d' avoir fait manquer ses espérances : vous savez qu' elle a toujours eu ma compassion, et même avant que la lettre de Sir Charles au seigneur Jéronimo m' ait appris qu' elle ne me haïssoit pas. Croyez-vous, ma chère, que l' obstacle aux prétentions de Miladi Anne S soit venu de moi ? Et quand je ne serois pas au monde, émilie auroit-elle quelque chose à se promettre ? Non, assurément. L' office de tuteur, que votre frère exerce avec tant de bonté, suffiroit seul pour lui ôter des vues de cette nature. Cependant, il est vrai que je me suis senti le coeur pénétré de pitié, en lisant le récit que vous me faites de la tendre affection d' émilie. Soit qu' elle soit venue de son respect pour sa mère, ou de son amour, ou d' un mélange de ces deux sentimens, cette charmante simplicité m' a touchée aussi vivement que vous. J' ai pleuré un quart-d' heure entier sur cette partie de votre lettre ; car je me trouvois seule, et j' ai regardé plus d' une fois autour de moi, en souhaitant de trouver cette chère pupille sous mes yeux, et de pouvoir la serrer entre mes bras. Aimez-moi toujours, autant et plus que jamais, chère miladi ; ou, quelque situation que le ciel me réserve, il manquera une partie essentielle à mon bonheur. J' écris à Miladi L pour la remercier de sa bonté à vous dicter ce

qu' elle pense en ma faveur ; et je vous rends grâces aussi, ma chère, de lui avoir prêté votre main. Il seroit difficile que ma santé fût parfaite.
écrivez-moi. Je ne vous demande qu' une ligne. Soulagez mon coeur d' une de ses inquiétudes, en m' assurant qu' il ne m' est échappé aucune petitesse qui puisse diminuer votre affection pour votre fidelle
Henriette.

LETTRE 96

Miladi G à Miss Byron.
27 septembre.
Volez, lettre d' une ligne, sur les ailes du vent et de l' amitié, pour assurer Henriette que je la mets dans mon coeur au-dessus de toutes les femmes du monde ; et des hommes aussi, à l' exception de mon frère. Apprenez-lui que ma tendresse est même

augmentée, parce que je l' aime à présent pour elle et pour Sir Charles.
De la petitesse, Henriette ! Vous êtes tout ce qu' il y a de grand et de bon dans une femme. La petitesse des autres ajoute à votre grandeur. Mes foibles n' en ont-ils pas toujours été la preuve ? Oui, ma chère, vous êtes grande, et aussi grande que Clémentine ; et je vous aime, s' il est possible, plus que moi-même.

p386

Quelques lignes, je vous prie, sur d' autres sujets ; car je ne puis vous faire une lettre si courte. La comtesse de D est venue voir mon frère ; ils ont passé près d' une heure ensemble. En sortant elle m' a pris la main. Toutes mes espérances, m' a-t-elle dit, s' évanouissent comme une ombre ; mais je n' en aimerai pas moins Miss Byron ; et Sir Charles, au jour de son pouvoir, ne me refusera pas l' amitié de l' heureux couple ; ni vous, madame, une tendre liaison avec ses deux soeurs.
Miladi Anne... pauvre Miladi Anne ! Je n' ose dire à mon frère jusqu' où va sa tendresse pour lui ; je serois sûre de lui causer du chagrin.
Belcher me charge de ses complimens pour vous. Il est dans l' affliction. Son père est si mal, que les médecins n' en espèrent plus rien.
Adieu, mon amour. Adieu, toutes mes grand' s-mamans, mes tantes et mes cousines de Northampton-Shire.

p387

LETTRE 97

Miss Byron à Miladi G.
3 octobre.
Mille remercîmens, chère miladi, pour votre dernière lettre. Vous m' avez rassurée. Il me semble que je ne serois pas heureuse, avec l' affection même de Sir Charles, si je remarquois de la diminution dans l' amitié de ses deux soeurs. Qui peut vous connoître toutes deux, et se contenter d' être aimé de vous à demi ?
J' ai reçu de la comtesse de D une longue lettre, où sa générosité n' éclate pas moins que son amitié. Elle me félicite sur sa conversation avec votre frère ; et

le détail qu' elle m' en fait est extrêmement flatteur pour ma vanité. Je serai heureuse, ma chère, si vous continuez de m' aimer, et si j' apprends que Clémentine n' est pas malheureuse. J' allois dire que cette dernière certitude est nécessaire à ma tranquillité ; car votre frère peut-il se promettre quelque bonheur, s' il voit manquer quelque chose à celui d' une femme dont la maladie a tenu son coeur en suspens dans le tems même qu' il n' avoit aucune vue sur elle ?
Je plains du fond du coeur Miladi Anne S.

p388

Quel sort d' aimer sans espérance ! D' aimer un objet que tout le monde en reconnoît digne, et dont on n' entend retentir que les louanges ! Combien de femmes verront échouer leurs premières amours, par la préférence de votre frère pour une seule, quelle, ma chère, qu' elle puisse être ! Cependant sur un mille, qu' il y en a peu qui obtiennent l' homme de leur choix !
Miladi D pousse la bonté dans sa lettre jusqu' à me demander la continuation de notre correspondance. Je serois bien ingrate, et j' entendrois mal mes intérêts, si je n' allois pas au-devant de ses offres. J' ai reçu une lettre du chevalier Meredith, elle ressemble à celles que vous avez vues. Même coeur, même honnêteté, mêmes assurances d' un amour paternel. Vous aimez ce vieux Sir Roland, et vous apprendrez avec joie que la santé de son digne neveu se rétablit. Cependant, je ne puis me réjouir du dessein qu' ils ont de me voir encore une fois. M Fowler se flatte, dit-il, quoiqu' il n' espère rien de cette visite, que le reste de sa vie en sera plus tranquille. étrange manière de penser, en supposant que sa maladie soit de l' amour. N' en jugez-vous pas de même ? J' ai reçu aussi une lettre de M Fenwich, qui m' annonce une visite, dans des vues qu' il n' explique point. Si c' est pour solliciter ma protection auprès de Lucie, je ne

p389

veux pas qu' elle ait ce reproche à me faire. Il n' est pas digne d' elle.
M Greville est le plus opiniâtre, comme le plus audacieux des hommes. Les autres emploient la politesse pour gagner l' affection d' une femme ; mais pour lui, l' orgueil, le mauvais naturel et

l' impétuosité, sont des preuves d' amour. Il se croit maltraité, sur-tout depuis l' augmentation de sa fortune, parce qu' on ne la regarde pas du même oeil. M Deane, qu' il a forcé d' entendre ses plaintes, lui ayant dit nettement qu' il s' intéressoit pour un autre, il s' est emporté en insolentes menaces contre tous ceux qu' il pourra trouver dans son chemin. " il ne doute pas, dit-il, que le favori de M Deane ne soit le chevalier Grandisson ; mais si des amans si froids obtiennent la préférence sur un homme aussi ardent que lui, il se trompe dans les idées qu' il a toujours eues de la conduite et du jugement des femmes en amour. Un amant discret, ajouta-t-il, est un caractère qui blesse la nature. Les femmes, suivant cet odieux personnage, veulent être dévorées ; que dites-vous, ma chère, d' un tel monstre ? Et si Miss Byron se contente des restes d' une autre femme, car il est, dit-il, bien informé, il sait ce qu' il devra penser de sa fierté. " de-là il s' est jeté, à l' ordinaire, dans les plus malignes réflexions

p390

sur notre sexe. Les menaces de cet homme-là me causent de l' inquiétude. Plaise au ciel que votre frère ne trouve point, à mon sujet, d' autres embarras de la part des insolens ?
Des visites qui nous surviennent, et l' heure de la poste, m' obligent de finir plus tôt que je ne l' aurois souhaité.
N B. M Deane écrit à Sir Charles pour lui expliquer l' origine, la fortune et les espérances de Miss Byron. Son bien, qui n' étoit que d' environ douze mille livres sterlings de capital, devient plus considérable des deux tiers, par les donations de ses parens, et sur-tout par celle d' un homme qui ne se nomme point, mais qu' on reconnoît aisément pour M Deane même. Il ajoute que Miss Byron ignore ce qu' ils font en sa faveur. Sir Charles répond avec toute la noblesse et le désintéressement possible. Il promet d' envoyer l' état de son bien, etc. Une lettre de Miss Byron à Miladi G lui apprend qu' on a cessé de lui cacher les arrangemens de sa famille. On lui a fait voir celle de M Deane, et la réponse de Sir Charles. Elle s' extasie de la générosité de l' un et de la noblesse de l' autre. Son embarras est extrême : c' est de l' admiration, de la reconnoissance, etc. Miladi G lui répond plaisamment qu' elle trouve les deux lettres excellentes,

p391

et parle d' un présent magnifique que la Signora Olivia vient d' envoyer à Sir Charles.

LETTRE 98

Miss Byron à Miladi G.
12 octobre.
J' attends votre frère à chaque heure. Il a reçu, dites-vous, des nouvelles d' Italie. Puissent-elles ne rien diminuer à la joie que j' espère de son arrivée !
Le hasard nous a fait apprendre qu' il est en chemin, par un fermier de mon oncle, qui a vu descendre à Stratford un très-bel homme, avec un train fort leste, dans la même hôtellerie où nous nous arrêtâmes à notre retour de Londres. Pendant qu' on lui préparoit à dîner (peut-être aura-t-il dîné dans la même chambre où nous dînâmes aussi), le fermier a eu la curiosité de demander qui il étoit. Les domestiques (les plus civils, dit-il, qu' il ait jamais vus) lui ont répondu qu' ils avoient l' honneur d' appartenir à Sir Charles Grandisson ; et leur ayant dit qu' il étoit de Northampton, ils lui ont demandé à quelle distance le château de Selby étoit de cette ville. Ses affaires l' ayant obligé de partir, il a rencontré mon oncle

p392

et M Deane, qui prenoient l' air à cheval. Il leur a parlé de la visite à laquelle ils devoient s' attendre. Mon oncle nous a dépêché aussi-tôt son valet avec cette nouvelle, et nous a fait dire qu' il alloit au-devant de Sir Charles, pour lui servir de guide jusqu' ici. N' étant pas trop bien auparavant, je me suis trouvée si émue, que ma tante m' a conseillé de me retirer dans mon cabinet, pour tranquilliser un peu mes esprits.
C' est de-là que je vous écris, ma chère, et dans ce moment, vous jugez bien qu' il m' est impossible de vous écrire sur un autre sujet. Il me semble qu' en m' amusant avec ma plume, je trouve mon coeur plus facile à gouverner. Il est heureux que nous ayons appris qu' il vient, avant que de l' avoir vu ; mais en vérité, Sir Charles Grandisson ne devoit pas tenter de nous surprendre. Qu' en direz-vous, ma chère ? N' y trouvez-vous pas l' air d' un homme qui se croit sûr du plaisir qu' il va causer ? J' ai lu que les princes, après avoir envoyé leurs portraits à leurs dames, et s' être mariés par procureurs, se sont

approchés de leurs frontières incognito, et sous un déguisement, pour surprendre une jeune et timide princesse. Mais ici, non-seulement les circonstances sont différentes, puisque l' échange n' est pas encore fait ; mais quand il

p393

seroit du sang royal, j' aurois attendu de lui un traitement plus délicat.
à quoi la fierté ne s' abandonne-t-elle pas pour justifier ses caprices ? Je suis coupable, ma chère.
Un des gens de Sir Charles vient d' arriver avec un billet pour mon oncle Selby. Ma tante n' a pas fait difficulté de l' ouvrir. Il est daté de Stratford.
Votre cher frère, après des complimens et des informations de notre santé, marque à mon oncle qu' il va coucher cette nuit à Northampton, et qu' il demande la permission de venir déjeûner demain avec nous. Ainsi, ma chère, il n' a pas voulu se donner l' air que mon caprice me faisoit appréhender.
Cependant, comme si j' avois été résolue de le trouver en défaut, n' y a-t-il pas ici, ai-je pensé, un peu trop d' appareil pour un caractère si naturel ? Ou s' imagine-t-il que nous ne puissions pas survivre à notre surprise, s' il ne nous donnoit pas avis de son arrivée, avant que de nous avoir vus ? ô Clémentine, ange, déesse, que tu ravales Henriette Byron à ses propres yeux ! Qu' elle craint de paroître après toi !
Le sentiment que j' ai de ma petitesse me rend petite en effet.
Fort bien. Mais je juge que si mon oncle et M Deane le rencontrent, ils le forceront de venir ici dès ce soir. N' aura-t-il pas le tems,

p394

quand il voudra, d' aller à Northampton ? ... mais le voici, le voici ! Oui, ma chère, c' est lui-même.
Mon oncle est avec lui dans son carrosse. M Deane, me dit ma femme-de-chambre, a déjà mis pied à terre.
Cette fille adore Sir Charles. Laisse-moi, Sally.
Ton émotion, folle que tu es, augmente celle de ta maîtresse.
Pour éviter toute apparence d' affectation, je descendois, et j' allois au-devant de lui, lorsque j' ai rencontré mon oncle sur les degrés. Chère nièce, m' a-t-il dit, vous n' avez pas rendu justice à Sir Charles. J' aurois cru que dans votre langueur

d' amour, (quels termes, ma chère, et sur-tout à ce moment !) vous auriez dû vous sentir plus partiale pour lui. Il m' a pressée d' aller jusqu' à la voiture. Vous êtes fort heureuse, m' a-t-il dit. Pendant l' espace de quinze milles entiers, il n' a parlé que de vous. Je vais vous conduire, je veux vous présenter à lui.
Il n' y avoit pas une demi-heure que je m' étois efforcée de rappeler mes esprits. Rien ne déplaît tant qu' une plaisanterie hors de saison. Me présenter à lui ! Ma langueur d' amour ! ô mon oncle ! Ai-je pensé. Les forces m' ont manqué pour le suivre. Je me suis hâtée de retourner à mon cabinet, aussi déconcertée qu' un enfant. Vous savez, ma chère, que depuis quelque

p395

tems, je n' étois pas bien. J' étois foible, et la joie m' étoit presqu' aussi difficile à supporter que la douleur.
Ma tante est montée. Mon amour, qui vous empêche donc de descendre ? Quoi ! Vous êtes en larmes ? Vous paroîtrez singulière au plus aimable homme que j' aie vu de ma vie. M Deane en est amoureux... chère tante, je ne suis déjà que trop humiliée lorsque je me compare à lui. Je serois fâchée de paroître singulière ; mais mon oncle m' a tout-à-fait déconcertée. Cependant, je connois ses bonnes intentions, et je ne dois pas m' en plaindre. Je vous suis, madame.
Ma tante est descendue devant moi. Sir Charles, au moment que j' ai paru, s' est avancé vers moi d' un pas fort animé, mais d' un air tendre et respectueux. Il a pris ma main, et se baissant dessus ; quelle joie, m' a-t-il dit, de revoir ma chère Miss Byron, et de la revoir en bonne santé ! Vos moindres peines, mademoiselle, seront toujours partagées.
Je l' ai félicité de son retour. Il ne m' a pas été possible de parler haut. Mon désordre ne peut lui être échappé. Il m' a conduite vers un fauteuil ; et sans cesser de tenir ma main, il s' est assis près de moi. Je ne l' ai pas retirée d' abord, de peur qu' il ne me crût de l' affectation ;

p396

mais devant un si grand nombre de témoins, j' ai pensé que Sir Charles étoit un peu libre. Cependant,

comme je ne la retirois point, il ne pouvoit pas honnêtement la quitter ; ainsi la faute pouvoit venir de moi plutôt que de lui. J' ai demandé ensuite à ma tante, si ses regards ne lui avoient pas paru ceux d' un homme sûr du succès ? Elle m' a dit qu' elle avoit remarqué dans son air une liberté mâle, mais avec un mêlange de tendresse qui lui donnoit une grace infinie. Pendant qu' il étoit contraint par sa situation, a-t-elle ajouté, il n' est pas surprenant qu' il vous traitât avec le simple respect d' un ami ; mais à présent qu' il est libre de s' expliquer, sa conduite doit être celle d' un amant, c' est-à-dire précisément celle qu' il a tenue.
Il m' a rendu l' usage de la voix, en me parlant de vous, ma chère, de Miladi L de vos deux maris, et de sa pupille. Mon oncle et ma tante sont sortis, pour délibérer ensemble, autant que j' en ai pu juger, s' il convenoit que mon oncle offrît à Sir Charles un appartement au château ; pour le séjour qu' il avoit à faire dans le canton ; ses gens étoient demeurés dans la cour pour attendre ses ordres. Ma tante, qui est exacte, comme vous le savez, sur les bienséances, a représenté à mon oncle, que grâces au soin de M Greville, tous nos amis étoient bien informés

que c' étoit la première fois que Sir Charles paroissoit penser à moi ; et que, par conséquent s' il devoit être traité comme un homme dont l' alliance nous faisoit honneur, nous n' étions pas moins obligés de garder quelques mesures, du moins en apparence, pour ne pas faire juger qu' il avoit été sûr de sa conquête à la première vue, d' autant plus que le mauvais esprit de M Greville est assez connu. Mon oncle s' est échauffé. J' ai toujours tort, a-t-il dit, et les femmes ont toujours raison. Il s' est jeté dans tous ces lieux communs, et ces expressions singulières, dont vous l' avez si souvent raillé. Son espérance, a-t-il dit, étoit de saluer sa nièce avant quinze jours sous le titre de Miladi Grandisson. Quels pouvoient être les obstacles, lorsque toutes les volontés étoient d' accord ? Si proche du dénouement, il avertissoit ma tante, comme il l' exhortoit à m' avertir, de ne pas donner dans l' affectation. Sir Charles ne prendroit pas une bonne idée de nous, s' il nous échappoit quelque grossiéreté. Enfin, son sentiment étoit, qu' il ne falloit pas le laisser sortir du château, et prendre son logement dans une hôtellerie, autant pour l' honneur de toute la famille, que par égard pour sa propre invitation.

Ma tante a répliqué que Sir Charles attendoit lui-même de la délicatesse dans nos procédés ; qu' il étoit évident, par l' ordre qu' il avoit donné à ses

p398

domestiques de tenir les chevaux à sa voiture, qu' il ne se proposoit point de passer la nuit avec nous ; que son dessein n' avoit pas même été de nous voir ce jour-là, mais d' aller coucher à Northampton, suivant l' aveu qu' il en avoit fait à mon oncle, en le rencontrant avec M Deane. En un mot, a dit ma tante, je suis aussi jalouse de l' opinion de Sir Charles, que de celle du monde : cependant vous savez que nos voisins attendent l' exemple de nous. Si Sir Charles n' habite point ici, plus ses visites seront fréquentes, plus elles paroîtront respectueuses. J' espère que nous le verrons tous les jours, et tout le long du jour ; mais ses assiduités ne seront pas celles d' un hôte, et ne doivent passer que pour des visites.
Mon oncle s' est rendu avec peine. Lorsqu' il est rentré avec ma tante, il m' a trouvée en conversation sérieuse avec Sir Charles et M Deane. Notre sujet étoit le bonheur de Milord et Miladi W avec lesquels M Deane, qui avoit ouvert le discours, est lié fort étroitement. Sir Charles s' est levé en voyant ma tante. La nuit s' approche, a-t-il dit. J' aurai l' honneur, madame, si vous me le permettez, de venir déjeûner demain avec vous. Il a fait une révérence à chacun, une plus profonde à moi, en baisant ma main ; et sans ajouter un mot, il est retourné à sa voiture.
Pendant que nous le suivions jusqu' à la porte

p399

qui donne sur la cour, mon oncle a proposé encore de l' arrêter. Maudite délicatesse, lui ai-je entendu dire tout bas à ma tante. Elle nous a confessé qu' elle s' étoit sentie pressée de parler à Sir Charles, mais qu' elle n' avoit su que lui dire.
Nous étions, elle et moi, dans une sorte d' embarras, qui alloit jusqu' à l' inquiétude. Il nous sembloit que quelque chose n' étoit pas bien, et nous n' aurions pu dire ce qui étoit mal. Mais après le départ de Sir Charles, et lorsque nous avions repris nos chaises pour attendre le souper, personne n' a pu dissimuler son mécontentement. Mon oncle sur-tout

a paru de fort mauvaise humeur. Il auroit donné volontiers, nous a-t-il dit, mille guinées pour apprendre le lendemain, qu' au-lieu de venir déjeûner ici, Sir Charles eût repris le chemin de Londres. De mon côté, je n' ai pu supporter ces récriminations, et j' ai demandé la permission de ne pas assister au souper. Je n' étois pas bien, et cette bizarre situation ajoutoit l' inquiétude à mon indisposition ; mélange, comme j' ai commencé à l' éprouver, qui n' empoisonne que trop nos plus chers contentemens. La compagnie que j' avois quittée n' étoit pas plus heureuse. On y a poussé les réflexions avec tant de chaleur, que le souper n' a été levé que fort tard, et tel qu' il étoit venu.

p400

Je vous demande, ma chère miladi, ce que vous croyez que nous eussions dû faire. Avions-nous eu tort ou raison ? Les excès de délicatesse, comme je l' ai entendu observer, méritent le nom opposé. Vous, ma chère, votre mari, notre émilie, et le docteur Barlet, qui touchez tous de si près à Sir Charles Grandisson, nous vous avons reçus avec ouverture de coeur. En devions-nous moins au frère ? Oh non ! Mais il semble que l' usage, le tyrannique usage, et la crainte des discours du monde, sur-tout après ce qui m' est arrivé de la part de certains hommes audacieux et violens, nous obligeoit de lui faire voir... quoi, ma chère ? De lui faire voir en effet que nous attendions de lui ce que nous ne pouvions attendre de sa soeur et de son beau-frère : et par conséquent, plus nous souhaitions de le voir proche, plus nous devions le tenir éloigné. Quelle déclaration indirecte en sa faveur, s' il y avoit quelque lieu pour lui au moindre doute ! Que ne donnerois-je pas à ce moment, m' a dit ma tante, pour savoir ce qu' il en pense ? Mais ma grand' mère et mes deux cousines seront ici à dîner. Je reçois d' elles trois billets de félicitation, où la joie règne, avec toute la tendresse de leur amitié. Nous sommes à présent dans l' attente. Tout le monde s' est levé de grand

p401

matin, pour mettre chaque chose dans son plus grand ordre. Ma tante assure que si c' étoit le roi qui dût nous faire une visite, elle n' auroit pas

un plus grand désir de plaire. Je vais descendre, pour éviter toute apparence d' affectation lorsqu' il arrivera.
Votre pauvre Henriette est rentrée dans son cabinet. Il est certain qu' il n' y a point de condition plus heureuse que le célibat, pour les jeunes personnes qui ont assez de grandeur d' ame pour se mettre au-dessus de l' admiration et des flatteries de l' autre sexe. Quel tumulte, quelle contrariété de passions, dans une femme qui abandonne une fois son coeur à l' amour ! Point de Sir Charles Grandisson, ma chère ! Cependant il est dix heures. Que votre frère est homme prudent ! L' attente ne lui cause aucun trouble. Charmante tranquillité d' ame ! Charmante du moins pour lui, mais fort différente pour une femme, lorsqu' elle voit l' homme si fier. Peut-être me demandera-t-il, en prenant encore une de mes mains passives, sous les yeux d' une douzaine de mes amis, si son absence ne m' a pas causé beaucoup de chagrin ?
Mais je veux lui chercher des excuses. Ne peut-il pas avoir oublié son engagement ? Le sommeil ne peut-il pas l' avoir arrêté au lit ? Quelqu' agréable songe, qui lui a rappelé Boulogne... réellement, je suis offensée. A-t-il

pris cette humeur tranquille en Italie ? Oh non, ma chère.
Dans ce moment je ne puis me défendre de tourner les yeux en arrière, sur d' autres fautes que je crois avoir à lui reprocher par rapport à moi. Ma mémoire, néanmoins, ne sera pas aussi malicieuse que je le souhaiterois. Mais croyez-vous que d' autres hommes, dans sa situation, se fussent arrêtés à Stratford pour y dîner seuls ? Il n' y a que votre frère au monde, qui puisse être heureux avec lui-même. S' il ne le pouvoit pas, qui le pourroit ? Mais pour ce point, ses chevaux avoient peut-être besoin de repos. Nous ignorons combien il avoit employé de tems pour s' avancer si loin. Celui qui ne veut pas que les plus nobles des animaux soient privés d' un ornement, doit être porté à les traiter avec douceur. Il dit qu' il ne peut souffrir d' indignité de la part de ses supérieurs : nous pensons de même, et c' est dans ce jour que nous le considérons. Mais pourquoi donc, s' il vous plaît ? Mon coeur, chère miladi, commence à s' enfler ; je vous assure que je le crois deux fois plus gros qu' il n' étoit hier au soir.
Mon oncle, avant que j' aie pris le parti de remonter,

s' est assis, sa montre à la main, depuis neuf heures et demie jusqu' à dix, comptant les minutes. M Deane nous regardoit souvent,

p403

ma tante et moi, pour examiner sans doute comment je prenois cette aventure. J' ai rougi ; j' ai paru embarrassée, comme si les fautes de votre frère étoient les miennes. Je parlois de quinze jours, a dit mon oncle, il se passera une demi-année, Dieu me pardonne, avant qu' on en vienne à la question. Mais il faut assurément que Sir Charles soit choqué : voilà l' effet de vos délicates attentions. Mon coeur s' est soulevé. Choqué ! A pensé la fière Henriette. Qu' il le soit, s' il l' ose. Fasse le ciel, a repris mon oncle, qu' il soit retourné à Londres ! Peut-être que s' étant trompé de chemin, a dit M Deane, il se sera rendu chez Madame Sherley. Nous avons tâché alors de nous rappeler les termes dans lesquels il s' étoit invité lui-même. Quelqu' un a proposé d' envoyer à Northampton pour s' informer de ce qui pouvoit le retenir. Quelqu' accident, peut-être... n' a-t-il pas des domestiques, a demandé ma tante, dont il auroit pu nous dépêcher un ? Cependant, Henriette, enverrons-nous ? A-t-elle ajouté.
Non, en vérité, lui ai-je répondu d' un air en colère. Mon oncle prenant plaisir à m' agacer, a fait un grand éclat de rire, dans lequel néanmoins il y avoit plus d' humeur que de joie. Comptez, Henriette, qu' il est retourné à Londres.

p404

Je l' avois prévu, Madame Selby. Il vous écrira de Londres, ma nièce, j' y engage ma vie : et recommençant à rire de toutes ses forces, que va dire votre grand' mère ? Quel sera l' étonnement de vos deux cousines ? Le dîner d' aujourd' hui, comme le souper d' hier, pourra bien être servi et levé sans qu' on y touche.
Je n' ai pu soutenir cette scène. Je me suis levée, et faisant à mon oncle, quoique civilement, un reproche de sa dureté, j' ai demandé la permission de me retirer. Tout le monde l' a blâmé. Ma tante me suivant jusqu' à la porte, et prenant ma main, m' a dit d' une voix basse : soyez sûre, Henriette, que Sir Charles même ne vous nommera point sa femme, s' il est capable de vous traiter avec la moindre

indifférence. Je n' y comprends rien, a-t-elle ajouté. Il est impossible qu' il se soit choqué. J' espère que tout sera éclairci avant l' arrivée de votre grand' mère. Elle sera fort jalouse de l' honneur de sa fille.
Je n' ai fait aucune réponse, je n' aurois pu répondre. Mais j' ai doublé le pas jusqu' à ma chambre, et j' ai pris ma plume, après avoir essuyé, à la vérité, quelques larmes, que les mauvaises plaisanteries de mon oncle m' avoient arrachées. Vous aimez que je vous rende compte de mes idées à mesure que l' occasion les fait naître. Vous

p405

voulez qu' il ne m' en échappe rien... mais je vois entrer ma tante.
Ma tante est venue, un billet à la main. Descendez, Henriette, venez déjeûner avec nous ; Sir Charles n' arrivera point avant l' heure du dîner. Lisez ce billet, nous venons de le recevoir d' un de ses gens qui est remonté à cheval aussi-tôt. Je regrette qu' on ne l' ait pas retenu, nous lui aurions fait cent questions.
à Madame Selby.
" j' ai eu le chagrin, madame, d' être arrêté par une impertinente visite. Celle du meilleur de mes amis mériteroit le même nom dans ces circonstances. Permettez que je remette l' honneur de vous voir à l' heure du dîner : depuis deux heures, j' avois à chaque moment l' espérance de me dégager, sans quoi j' aurois envoyé plus tôt. "
quelle visite, ai-je dit en finissant de lire, peut être capable d' arrêter un homme contre son inclination ? Qui se défera d' une *impertinente visite* , si le chevalier Grandisson n' y parvient, quoique lié par un engagement ? Mais je marche sur vos pas, madame.
Je suis descendue : mon oncle étoit dans une extrême impatience : je m' en suis consolée, en

p406

souhaitant néanmoins, ne fût-ce que pour le pacifier, d' avoir assez de pétulance pour le railler à mon tour. Oui, oui, de tout mon coeur, a-t-il répondu à quelques discours que j' ai hasardés. Nous verrons ce que Sir Charles nous dira pour sa défense. Mais à l' âge où je suis, s' il falloit recommencer mon

cours de galanterie avec Madame Selby, il n' y a point d' affaire au monde qui me fît manquer de parole à ma maîtresse. Je n' en admire pas moins la bonté d' ame qui vous porte à l' excuser, l' amour couvre une multitude de fautes.
Ma tante n' a pas dit un mot en faveur de Sir Charles ; elle est inquiète, et loin de ses espérances. Nous avons fait un déjeûner des plus courts, en nous regardant l' un l' autre, comme des gens qui voudroient s' entr' aider, s' ils le pouvoient. Cependant M Deane parieroit tout ce qu' il possède, dit-il, que nous serons satisfaits des excuses de Sir Charles.
Mais convenez, ma chère, que cette visite, quelle qu' elle soit, doit être d' une prodigieuse importance, pour lui avoir fait remettre un engagement que je m' étois flattée qu' il regardoit comme le premier. Il la traite néanmoins d' impertinente. Au fond, ce doit être un accident bien étrange, qui lui attire un obstacle de cette nature, dans une province où l' on peut dire qu' il

p407

est étranger. Cependant nous n' en devons pas être surpris, observe mon oncle, dans une hôtellerie où nous avons jugé à propos de l' envoyer.
à présent que j' y pense, j' ai passé toute la nuit dernière dans un trouble extraordinaire, sans pouvoir presque fermer les yeux. Je me suis crue menacée de quelque chose qui pouvoit m' empêcher d' être pour jamais à lui. Mais loin, fâcheux souvenir, je te chasse de ma mémoire ! Cependant lorsque les réalités nous blessent, des ombres prennent officieusement la force de réalités dans notre bruyante imagination.
Ma grand' mère, Lucie, Nancy, viennent d' arriver. Que notre aventure cause de chagrin à mes deux cousines ! Ma grand' mère juge favorablement de tout, comme M Deane. Je me suis dérobée un moment. Mais qu' entends-je ? C' est lui, ma chère, c' est Sir Charles, qui arrive... comment ferai-je pour soutenir sa colère ? Il faut qu' il me trouve en bas. Je veux voir quel air il va prendre en entrant. S' il est froid, s' il fait de légères excuses...
je me suis encore dérobée, à deux heures après-midi, pour vous informer de tout. Jamais, jamais je ne retomberai dans de pareilles impertinences. Pardon, Sir Charles ! Quelle méchanceté

p408

(je n' excepte que ma grand' mère et M Deane)
d' avoir osé blâmer un homme qui n' est pas capable
d' une faute volontaire. C' est ma tante et moi qui
sommes coupables. Ma tante l' avoit-elle jamais été
avant cette occasion ? Nous étions tous rassemblés
lorsqu' il a paru. Il s' est présenté de cet air
noble, qui engage tout le monde en sa faveur à la
première vue. Que j' ai souffert, a-t-il dit, en
saluant toute l' assemblée, de me voir dans
l' impuissance d' arriver plus tôt !
Vous voyez, ma chère, qu' il ne m' a point fait
d' excuse, comme dans la supposition que je fusse
mécontente de son délai : c' étoit toute ma crainte.
Je sais que j' ai paru très-grave.
Il s' est adressé alors à chacun : d' abord à moi,
ensuite à ma grand' mère, et prenant une de ses
mains entre les deux siennes, avec une profonde
inclination dessus : heureux jour, madame, lui
a-t-il dit, qui me procure l' honneur de vous voir !
Le souvenir de vos dernières bontés excitera toujours
ma reconnoissance. Je crois voir que vous êtes en
bonne santé ; celle de votre chère Miss Byron
sera certaine, lorsqu' il ne manquera rien à la
vôtre, et nous en partagerons tous la joie.
Madame Sherley, ma tante et mes deux cousines ont
été fort satisfaites de son compliment,

sans quoi j' aurois été contente aussi, de ce qu' il
faisoit dépendre ma santé de celle de ma
grand' mère.
Madame, a-t-il repris en se tournant vers ma tante,
je crains de m' être fait attendre pour le déjeûner.
La faute vient d' une importune visite. Elle m' a
causé le plus vif chagrin, quoique je n' aie pas osé
l' exprimer dans mon billet. La colère est une
passion si difforme, que, lorsque j' aurai quelque
pouvoir sur moi, je n' en ferai jamais paroître aux
yeux des personnes que j' aime.
Je suis fâchée, lui a dit ma tante, qu' il vous soit
arrivé quelque chose qui vous ait déplu. Mon oncle,
qui conservoit encore un peu de ressentiment en
faveur de sa nièce, a demandé d' un ton sérieux ce
qui étoit donc arrivé à Sir Charles ? Mais au
même moment, ma tante lui ayant présenté mes deux
cousines, il leur a dit fort civilement, qu' il les
connoissoit sur les portraits qu' on lui avoit fait
d' elles, et que, sachant le crédit qu' elles avoient
auprès de Miss Byron, il leur demandoit leur
approbation, sur laquelle il fonderoit l' espoir

d' obtenir la mienne. Ensuite se tournant vers mon oncle et M Deane, et leur prenant une main à chacun : M Deane, a-t-il dit, me regarde avec complaisance ; mais je crois remarquer un air sérieux à M Selby.

p410

Mon oncle a répondu, avec quelqu' embarras, qu' il brûloit seulement d' apprendre ce qui avoit pu chagriner Sir Charles. Il faut vous satisfaire, lui a dit votre frère. Je ne vous cacherai donc pas que j' ai trouvé à Northampton un homme qui a voulu employer la violence pour m' arrêter. Me connoissez-vous capable de chercher querelle ? Cet homme, jusqu' alors inconnu pour moi, a eu la hardiesse de me déclarer qu' il avoit sur une dame de cette compagnie, des prétentions qu' il étoit résolu de soutenir à toute sorte de prix.
Oh ! C' est Greville, sans doute, s' est écrié ma tante.
Les forces étoient prêtes à me manquer. Malheureuse Henriette ! Ai-je pensé à l' instant, ne causerai-je donc jamais que du trouble au meilleur des hommes ? Madame Sherley, M Deane, mon oncle, mes cousines, ont marqué tous à la fois leur étonnement et leur impatience.
Tout s' est terminé fort heureusement, a-t-il repris d' un air et d' un ton tranquille. Il n' est plus question du téméraire. Je le plains. Il aime éperduement Miss Byron.
Les réflexions de mon oncle, tendres et civiles, mais un peu hors de saison, nous ont fait perdre ce que Sir Charles alloit ajouter. Et j' ai remarqué

p411

ensuite qu' il en prenoit adroitement occasion de suspendre le récit de son affaire, pour éviter de le faire en ma présence.
Mais je suis obligée de descendre, ma chère. On me demande, et je crois l' heure du dîner fort proche. Peut-être aura-t-on réussi à le faire parler.
Que je vais être fière, chère miladi ! Pendant mon absence, il a dit mille choses à la gloire de votre Henriette. On n' a point encore tiré de lui son aventure. Il suppose, a-t-il répondu, que M Greville la publiera lui-même. Il veut voir, par

son récit, s' il est réellement homme d' honneur.
Grâces au ciel, a-t-il ajouté, je n' ai pas fait le
moindre mal à un homme qui vante sa passion pour
Miss Byron, et ses liaisons avec cette famille !
N' espérez pas, ma chère, que je puisse vous exprimer
l' air de joie et d' amitié avec lequel tout le tems
du dîner s' est passé. En sortant de table, ma
grand' maman, toujours complaisante pour les
amusemens de la jeunesse, a proposé à Lucie de
s' asseoir devant son clavecin, dans la vue, comme
je l' ai remarqué, de m' y attirer après elle. Nous
lui avons obéi toutes deux. La mémoire m' a manqué
dans une pièce italienne. Avec quelle douceur Sir
Charles s' est-il offert à m' aider, portant la
main lui-même

p412

aux touches ! Chacun l' a pressé de continuer ; mais
il s' en est excusé avec une politesse charmante.
Mon oncle et M Deane étoient trop enchantés de le
voir et de l' entendre, pour penser à se retirer,
comme l' occasion pouvoit le demander. Après quelques
momens de conversation générale, il s' est approché
de ma grand' mère et de ma tante, et leur a
demandé s' il ne pouvoit pas se flatter d' obtenir
un quart-d' heure d' entretien avec Miss Byron.
Nous n' avons ici, a-t-il ajouté, que des amis et des
parens pour témoins ; mais ce que j' ai à vous dire,
mesdames, je m' imagine que Miss Byron aimera
mieux qu' ils le tiennent de votre bouche que de la
mienne. Ma grand' mère a fort approuvé cette
proposition. Pour moi, dès que j' ai vu Sir Charles,
je me suis levée, et je suis sortie de la chambre,
suivie de mes deux cousines. M Deane et mon oncle,
s' excusant de n' avoir pas prévenu ses désirs, sont
passés aussi dans un autre appartement. Ma tante
est venue à moi : cher amour ! Mais, comme vous
tremblez ! Il faut rentrer avec moi. Elle m' a dit
alors ce que Sir Charles désiroit d' elle et de ma
grand' mère. Le courage me manque, ai-je répondu, il
me manque absolument. Si la timidité, si l' embarras
sont des signes d' amour, je les ai tous. Sir
Charles Grandisson,

p413

n' en a pas un. A-t-il dit un mot de sa Clémentine ?
Ne faites point la folle, a repris ma tante, vous

êtes ordinairement plus raisonnable. Plus raisonnable, ai-je répliqué. Ah ! Madame, le coeur de Sir Charles est au plus un coeur divisé. Jamais le mien n' avoit été à l' épreuve jusqu' à ce moment. Je ne vous cache aucun de mes foibles, chère miladi. Ma tante m' a fait entrer, Sir Charles est venu au-devant de moi ; et de l' air le plus engageant, il m' a menée vers un fauteuil qui se trouvoit vacant entre ma tante et ma grand' mère. Il n' a point remarqué mon émotion, et j' en ai eu plus de facilité à me remettre ; d' autant plus même que de son côté il sembloit être aussi dans quelque petite confusion. Cependant il s' est assis ; et sa voix se fortifiant à mesure qu' il parloit, il nous a tenu ce discours. Jamais, mesdames, on ne s' est trouvé dans une situation plus singulière que la mienne. Vous en connoissez le fond ; vous savez quels ont été mes embarras, du côté d' une famille que je dois toujours respecter, du côté d' une personne à qui je dois, pour toute ma vie, la plus parfaite admiration : et vous, madame (en s' adressant à ma grand' mère), vous avez eu la bonté de me faire connoître qu' à mille témoignages d' une vraie grandeur d' ame, Miss Byron

joint celui de prendre un tendre intérêt au sort d' une femme, qui est la Miss Byron d' Italie. Je ne fais point d' excuse pour cette comparaison : mon coeur, j' ose le dire (en s' adressant à moi), égale le vôtre, mademoiselle, pour la franchise et la bonne foi.
Ma grand' mère a répondu pour moi qu' il n' avoit pas besoin d' excuses, et que nous rendions tous justice au mérite de la dame italienne. Il a repris.
Dans une situation si extraordinaire, quoique ce que j' ai à dire puisse être recueilli de mon histoire, et quoique vous m' ayez fait la grâce d' approuver les vues qui me font aspirer à l' estime de Miss Byron, il me semble que je dois à sa délicatesse et à la vôtre une sincère exposition de l' état de mon coeur : je vais m' expliquer avec toute la bonne foi qui convient dans les traités de cette nature, comme dans ceux qui se concluent solennellement entre les nations.
Je ne suis pas insensible à la beauté ; mais jusqu' à présent la beauté seule n' a eu de pouvoir que sur mes yeux, par le plaisir dont on ne peut naturellement se défendre à la vue de cette perfection. Si mon coeur n' avoit pas été comme hors de ses atteintes, permettez-moi cette expression,

et si j' avois été maître de moi-même, Miss Byron,
dès la première fois que je l' ai vue,

p415

ne m' auroit pas laissé d' autre choix. Mais l' honneur
que j' eus de converser avec elle, me fit observer
dans son ame et dans sa conduite, cette véritable
dignité, cette délicatesse, cette noble franchise
que j' ai toujours regardé comme les qualités
distinctives de son sexe : quoique je ne les eusse
jamais trouvées au même degré que dans une seule
femme. J' éprouvai bientôt que mon admiration pour
tant de mérite étoit capable de m' engager dans une
autre passion : car il ne pouvoit me rester alors
aucune espérance raisonnable du côté de la dame
étrangère, quoique les circonstances où je me
trouvois, par rapport à elle, fussent une sorte de
lien qui m' obligeoit d' attendre le succès de certains
événemens. En faisant l' examen de mon coeur, je fus
sérieusement alarmé d' y trouver les charmes de
Miss Byron, déjà trop bien établis pour ma
tranquillité. L' honneur et la justice me
déterminèrent à faire tous mes efforts pour arrêter
une passion si vive. Mes affaires ne me laissèrent
pas manquer de prétexte pour de fréquentes absences,
pendant que Miss Byron étoit à la campagne avec mes
soeurs. Osant à peine me fier à moi dans sa présence,
je pris le parti de me livrer à divers soins, dont
j' aurois pu me décharger sur le ministère d' autrui.
Je reconnus plus d' une fois que ma compassion pour
certaines disgrâces, n' auroit pas

p416

tenu long-tems contre les nouveaux sentimens de
mon coeur, si ces disgrâces, que je plaignois de la
meilleure foi, avoient pu finir heureusement. Il
ne m' étoit pas difficile, non plus, d' observer que
mes soeurs et Milord L qui ne savent rien de ma
situation, auroient préféré Miss Byron, pour leur
soeur, à toutes les autres femmes.
Quelquefois, je vous l' avoue, cet amour-propre, cette
vanité, qui n' est que trop naturelle aux caractères
vifs, me portoit à me flatter que par le crédit de
mes soeurs, il ne me seroit pas impossible de faire
agréer mes sentimens à une jeune personne dont les
affections ne me paroissoient point engagées : mais
je ne me suis jamais permis de m' arrêter long-tems

aux espérances de cette nature. Chaque regard de complaisance, chaque sourire que je voyois rayonner sur cet aimable visage, je l' attribuois à la bonté naturelle, à la franchise, à la reconnoissance d' un coeur généreux, qui attachoit trop de prix à un service commun, que j' avois eu le bonheur de lui rendre. Quand j' aurois été plus libre, je me serois bien gardé de me priver d' un spectacle si doux, par une déclaration trop précipitée. Je savois, par l' expérience de plusieurs autres hommes, que si la douceur naturelle et la politesse de Miss Byron engageoient tous les coeurs, le sien n' en étoit pas plus facile à vaincre.

p417

Cependant, malgré tous mes efforts pour interrompre une concurrence de sentimens qui s' étoit formée si vîte, j' éprouvois encore que mon embarras croîssoit avec ma nouvelle passion. De mille moyens que j' avois tentés pour ma défense, je vis alors qu' il ne m' en restoit qu' un seul, c' étoit de fortifier mon coeur dans la cause de Clémentine, par l' assistance de Miss Byron même ; en un mot, d' informer Miss Byron de ma situation, d' intéresser sa générosité en faveur de Clémentine, et de me priver ainsi de l' encouragement dont j' aurois pu me flatter, si j' avois eu plus d' indulgence pour mes désirs. Cet expédient me réussit. La générosité de Miss Byron fut sensiblement engagée pour une étrangère : mais se pouvoit-il que cette générosité n' augmentât pas beaucoup mon admiration ! Lorsque j' eus pris le parti de lui découvrir ma situation (ce fut à Colnebroke), elle s' apperçut aisément de mon trouble : je ne pus le déguiser. Ma retraite brusque dût la convaincre que mon coeur étoit plus engagé qu' il ne convenoit aux circonstances que je lui avois représentées. Je fis appeler le docteur Barlet, dans l' espoir de tirer du secours de ses conseils. Il connoissoit l' état de mon coeur. Il savoit, par rapport aux propositions que j' avois déjà faites à la famille de Boulogne,

p418

que dans toute autre circonstance il n' y avoit pas de considérations humaines qui pussent me faire accorder ce que j' avois cru devoir offrir pour la résidence et la religion, car j' avois pesé tous les

inconvéniens d' une telle alliance ; et je ne faisois pas difficulté de prononcer, dis-je en confidence à ce cher ami, que mon bonheur étoit bien plus certain avec une réponse du château de Selby, si je pouvois l' obtenir, qu' il ne pouvoit jamais l' être avec Clémentine, quand elle pourroit accepter les conditions que j' avois proposées ; comme je ne doutois pas qu' elle ne fût plus heureuse aussi, avec un homme de son pays et de sa religion. J' avouai même au docteur que je n' avois pas la moindre espérance de vaincre les oppositions de la famille, et que, dans certains momens, je ne pouvois me défendre d' un peu de sensibilité pour quelques traitemens injurieux que j' y avois reçus.
M Barlet, quoique fort attendri par les souffrances de Clémentine, quoique plein d' admiration pour son mérite, se déclara pour le penchant de mon coeur. Vous ne considérez pas tout, lui dis-je. Voici le cas, cher docteur. J' ai connu Clémentine avant Miss Byron. Clémentine est une fille d' un mérite infini. Elle ne m' a point refusé. Elle accepte mes conditions. Elle a même

supplié sa famille de les accepter. Elle est persuadée de mon honneur et de ma tendresse. Jusqu' à l' heureux tems où j' ai commencé à connoître Miss Byron, j' étois résolu d' attendre, ou le rétablissement de Clémentine, ou la permission de former d' autres vues pour moi. Miss Byron, si jamais elle en est informée, Miss Byron elle-même me pardonnera-t-elle le changement d' une résolution dont Clémentine est si digne ? Le traitement que cette malheureuse fille a souffert pour moi, comme elle m' a fait la grâce de me l' écrire, a redoublé son mal. Jusqu' à ce moment, elle souhaite, elle est impatiente de me voir. Aussi long-tems qu' il sera possible, quoique peu vraisemblable, que le ciel me fasse servir d' instrument pour la guérison d' une excellente fille, qui mérite en elle-même toute ma considération et ma tendresse, dois-je souhaiter, quand j' en aurois l' espérance, d' engager le coeur de Miss Byron ? Pourrois-je me croire heureux du succès ? Ne seroit-ce pas manquer de reconnoissance pour l' une et de générosité pour l' autre ? Le bonheur de Miss Byron ne peut dépendre de moi. Elle ne doit en attendre que d' un homme de son choix, tel qu' il puisse être.
Nous gardions toutes trois un profond silence. Ma grand' mère et ma tante paroissoient déterminées

p420

à le garder ; et moi, je n' aurois pu le rompre. Sir Charles a continué.
Vous ne savez pas, chère Miss Byron, qu' en me séparant de vous pour le voyage d' Italie, je n' aurois pas voulu que vous connussiez les agitations de mon coeur. Je ne voyois que de l' incertitude dans ma destinée. On m' invitoit à partir : la guérison du seigneur Jéronimo étoit désespérée. Il souhaitoit mourir, et ne désiroit la prolongation de sa vie, que jusqu' à mon arrivée. Ma présence étoit demandée comme une dernière tentative pour le rétablissement de sa soeur. Vous-même, mademoiselle, vous applaudissiez au dessein où j' étois de partir : mais pour n' être pas soupçonné, dans ces circonstances, de vouloir vous engager en ma faveur, j' insinuai que j' étois sans espérance de vous appartenir jamais par d' autres liens que ceux de l' amitié.
Il me fut impossible de prendre congé de vous. Je partis. Les nouvelles méthodes qui furent employées pour le rétablissement de Clémentine, eurent le succès qu' on s' en étoit promis. Celles qu' on employa pour Jéronimo n' en eurent pas moins. On en revint aux propositions. Clémentine, en retrouvant la santé, parut briller d' un nouvel éclat. Toute la famille consentit à récompenser, par l' offre de sa main, l' homme

p421

auquel on attribuoit sa guérison. Je ne vous dissimulerai pas, mesdames, que ce qui n' avoit mérité jusqu' alors que le nom d' honneur et de pitié, devint admiration ; et j' aurois manqué même à la justice, je ne pouvois pas dire à l' amour. Je me regardai déjà comme le mari de Clémentine. Cependant, il auroit été étrange que le bonheur de Miss Byron n' eût pas fait le second désir de mon coeur. Je me félicitai alors de n' avoir prétendu qu' à son amitié, et je me dévouai entiérement à Clémentine.
C' est un aveu que je dois à la vérité, mesdames : si j' avois refusé mon coeur à cette admirable étrangère, j' aurois cru me noircir de la double tache d' ingratitude et d' injustice, car si vous savez toute son histoire, vous n' ignorez pas ce qu' elle a tenté contre le sien, et quel glorieux triomphe elle a remporté.
Il s' est arrêté ici. Notre silence n' a point cessé. Ma grand' mère et ma tante se regardoient alternativement, mais à chaque partie de son discours,

leurs yeux, comme les miens, marquoient leur sensibilité. Il a repris, en baissant gracieusement la vue, et d' abord avec peu d' hésitation.
Je sens, mesdames, que, refusé, comme la justice m' oblige d' en convenir, rejeté par Clémentine,

p422

quoique par les plus nobles motifs, j' ai fort mauvaise grace, et si tôt après son refus, de faire l' offre de mon coeur à Miss Byron. Si je n' avois égard qu' à mon caractère, il auroit sans doute été plus louable de prendre du moins le tems que les loix prescrivent au veuvage ; mais lorsque la bienséance n' est pas négligée, les grandes ames, telles que les vôtres, sont au-dessus des formalités vulgaires. Pour moi, je ne fais aujourd' hui que déclarer une passion qui, sans un obstacle qui ne subsiste plus, auroit été la plus ardente dont le coeur d' un homme ait jamais brûlé. Je sais, mademoiselle, que vous avez lu, vous et mes soeurs, les lettres que j' écrivois d' Italie : mes dernières, et celles que j' ai laissées à Madame Sherley, n' ont dû vous laisser aucun doute de la constance de Clémentine dans sa glorieuse résolution. Celle-ci, que j' ai reçue depuis deux jours (en la tirant de sa poche) et qui étoit écrite, comme vous le verrez, avant qu' on ait pu recevoir les miennes, vous fera voir que pour donner l' exemple à Clémentine, je suis pressé par toute la famille, d' adresser mes voeux à quelque dame de ma patrie. C' est un motif qui m' oblige, en quelque sorte, de hâter l' offre de mes humbles voeux. Quoiqu' elle puisse paroître un peu précipitée dans ma situation,

p423

ne m' accuseriez-vous pas d' une négligence inexcusable, ou d' une indifférence apparente, si, pour observer de vaines formalités, j' étois capable de différer la déclaration de mes sentimens, et de laisser croire que je balance dans mon choix ? De votre côté, mademoiselle, si vous pouvez prendre assez sur vous-même pour traiter avec quelque bonté un homme qui s' est trouvé, comme il ne le désavoue point, mais sans le vouloir, et sans avoir pu l' éviter, dans l' embarras de ce qu' on pourroit nommer un double amour, vous lui imposerez, par cette grandeur d' ame, des obligations dont sa plus

parfaite tendresse ne sera jamais capable de
l' acquitter.
Il m' a présenté alors la lettre. J' y ai déjà
répondu, a-t-il ajouté, et j' ai fait connoître à
mon ami, que m' étant offert à la plus aimable
personne de l' Angleterre, et la plus digne de
l' amitié de sa soeur, mes offres n' ont pas été
rejetées. Votre bonté, mademoiselle, m' autorisera,
j' ose l' espérer, à leur en donner de plus fortes
assurances : ils ont celle d' établir une partie de
leur bonheur sur le mien.
Avec une santé assez foible auparavant, j' ai craint
plus d' une fois, ma chère, de m' évanouir pendant
son discours. Ma grand' maman et ma tante me voyant
changer de couleur, sur-tout

p424

lorsqu' il s' est adressé particuliérement à moi,
ont mis la main, chacune de leur côté, sur une des
miennes, tandis que de l' autre je tenois mon
mouchoir devant mes yeux, pour cacher l' altération
que je sentois moi-même sur mes joues : mais en
cessant de parler, il a pris nos trois mains unies
dans les siennes, et les a pressées de ses lèvres :
la mienne deux fois, avec un mouvement passionné.
Ma grand' mère et ma tante, charmées, quoique les
larmes aux yeux, se regardoient l' une l' autre, et
se tournoient ensuite vers moi, comme attendant qui
parleroit la première. Peut-être, a-t-il repris avec
quelque émotion, me suis-je trop étendu dans une
première ouverture. Je vous demande la permission
de venir dîner demain avec vous : Miss Byron
désire peut-être que l' important sujet soit remis à
demain ? Vous me ferez la grâce alors de m' apprendre
le résultat de vos délibérations. Je vais rejoindre
la compagnie qui nous a quittés. Puissent tous
ceux que j' ai eu la satisfaction de trouver ici,
me servir de protecteurs et d' avocats auprès de
Miss Byron ! Ils ne peuvent m' en croire digne à
présent, mais toute l' étude de ma vie sera de le
mériter.
Il est sorti avec une grace qui n' est propre qu' à
lui. Aussi-tôt ma grand' mère m' a serrée entre ses

p425

bras. J' ai reçu les mêmes caresses de ma tante,
et toutes deux m' ont félicitée avec les plus tendres

expressions.
Nous n' avons pu lire, sans une vraie peine de coeur, la lettre qu' il m' avoit laissée. Elle est du seigneur Jéronimo, qui presse votre frère de donner à sa soeur l' exemple qu' ils brûlent de lui voir suivre. Vous la trouverez ici, ma chère, mais n' oubliez pas de me la renvoyer. Pauvre Clémentine ! Il paroît que, sans avoir vu la dernière de Sir Charles, elle s' est laissée engager à la complaisance. Comme je vous envoie la sienne, je ne vous dis pas la moitié de ce qui me vient à l' esprit sur sa situation. Il s' en faut bien que les dernières explications de votre frère répondent à ses espérances. Pauvre Clémentine ! Puis-je lui refuser ma compassion ? Elle en mérite d' autant plus, que nous connoissons mieux que jamais ce qu' elle perd.
J' ai demandé à ma tante la liberté de me retirer, mais j' ai su que Sir Charles avoit rejoint la compagnie, avec une vivacité dans l' air et les manières, qui a charmé tout le monde, pendant que votre sotte Henriette n' a pu trouver la force de paroître le reste de la soirée. Il me manquoit, à la vérité, le motif de sa présence ; car, au grand regret de l' assemblée, il s' est excusé de demeurer à souper.

p426

Cette longue lettre partira demain matin, et de fort bonne heure, par une occasion qui se présente pour Londres. Demain... aujourd' hui pouvois-je dire, puisque la nuit est fort avancée. Si je n' avois pas eu pour ressource l' agréable occupation de vous écrire, je suis sûre que le sommeil n' auroit guère approché de mes yeux. Votre frère, je m' imagine, aura dormi plus tranquillement.

LETTRE ÇÇ

p1

le seigneur Jéronimo au chevalier Grandisson.
Boulogne, 24 septembre.
à la fin, cher Grandisson, nous commençons à nous flatter que notre Clémentine se

conformera aux désirs de sa famille. Le général et sa femme sont venus exprès de Naples, dans la résolution de faire ce qu' ils appellent un effort décisif, et de ne la quitter qu' après l' avoir disposée à nous obliger. Le prélat est arrivé en même tems, accompagné de deux autres évêques ;

p2

et dans une conférence qu' ils ont eue tous trois avec elle, ils lui ont déclaré qu' elle ne peut penser à prendre le voile sans le consentement formel de son père et de sa mère. Madame Bémont, qu' on a priée de venir passer quelque tems avec elle, s' est déclarée ouvertement pour nous ; et jeudi dernier, Clémentine fut encore plus vivement poussée. Toute la famille s' étant assemblée dans ma chambre, on lui fit proposer d' y venir ; elle vint : nous réunîmes nos instances. Le général fut d' abord le plus pressant, il fut secondé par le prélat ; la jeune marquise fit le troisième rôle. Ma mère, prenant les mains de sa fille entre les siennes, ne put faire entendre que des soupirs, et votre Jéronimo ne s' expliqua que par des larmes ; mais pour dernière scène, mon père mit un genou à terre devant elle : ma fille, lui dit-il, mon cher enfant, obligez-moi.
Elle se laissa tomber à genoux : ô mon père, s' écria-t-elle, quittez cette posture, ou je meurs à vos pieds. Non, ma fille, jusqu' à ce que vous ayez consenti à m' obliger. Mon père ! Le plus indulgent de tous les pères ! Accordez-moi du moins quelque tems. Le général, croyant remarquer dans cette demande une flexibilité qu' elle n' avoit pas encore fait voir, la pressa de se déterminer sur le champ. Un père, lui dit-il, se

p3

sera-t-il humilié en vain ? Une mère aura-t-elle fait parler inutilement ses pleurs ? C' est à ce moment, ma soeur, qu' il faut se rendre, ou...
il s' est arrêté, en la regardant d' un oeil fier.
Prenez patience, a-t-elle dit timidement, jusqu' aux premières lettres du chevalier, elles ne peuvent tarder long-tems : et portant la main à sa tête... levez-vous, mon père, ou j' expire à vos pieds.

Il me sembla que le général alloit trop loin.
Je demandai que les premières lettres fussent
attendues. Eh bien ! J' y consens, dit mon père,
en quittant sa posture, et lui faisant quitter la
sienne. Mais quelques nouvelles qu' elles puissent
apporter, souvenez-vous, très-chère fille, que
je suis votre père, un père indulgent, et que
je souhaite d' être obligé. Quoi ! Reprit le général,
cette bonté paternelle ne fera point d' impression
sur vous ? Votre père, votre mère, vos
frères, nous sommes prêts à nous jeter tous à
vos pieds. Serons-nous tous méprisés ? Un étranger,
un anglois, un hérétique ; oui, tout grand,
tout noble qu' il est, un hérétique, un homme
encore que vous avez glorieusement refusé,
emportera-t-il la préférence sur votre famille
entière ? Et souvenez-vous, ma soeur, interrompit
le prélat, que vous connoissez déjà son
sentiment. Il vous l' a marqué en quittant.

p4

Croyez-vous que le chevalier Grandisson puisse en
changer après une explication si formelle ?
Elle répondit qu' elle ne se sentoit pas bien ;
qu' elle se trouvoit coupable de résister aux
volontés d' un père et d' une mère, et qu' elle ne
pouvoit disputer contre ses frères ; mais qu' elle ne
se sentoit pas bien. Elle pria ses frères de
l' épargner ; et revenant à demander du tems, elle
conjura son père de lui accorder cette grâce.
Ma mère, craignant une rechute, lui permit de
se retirer, en ajoutant qu' on ne pensoit point
à forcer ses volontés, et qu' on ne vouloit employer
que la persuasion. Elle se retira, mais ce
fut pour chercher Madame Bémont ; et se jetant
entre ses bras : ô madame ! Je suis persécutée,
opprimée, et c' est ce qu' on nomme persuasion.
Un père à genoux ! Une mère en larmes ! Des frères
supplians ! Cruelle, cruelle persuasion !
Madame Bémont entra alors en raisonnement
avec elle, lui représenta l' inflexibilité du général,
l' indulgence de son père et de sa mère, les désirs
de ses deux autres frères ; elle fit valoir votre
sentiment, expliqué sans partialité, indépendamment
même de la différence de religion. Elle lui parla
d' une jeune et charmante personne de votre pays,
capable de vous rendre heureux, dont elle avoit
entendu vanter les grandes qualités par divers
anglois. Ce dernier point la frappa d' autant

p5

plus, qu' elle sait combien vous êtes lié avec Madame Bémont. Elle répondit, que pour le monde entier, elle ne traverseroit point les désirs du chevalier Grandisson, et qu' elle souhaitoit de vous voir heureux, de quelque manière que le ciel disposât d' elle. Le père Marescotti vint à la charge, et lui conseilla de ne pas attendre l' arrivée de vos lettres, pour prendre une résolution ; parce qu' elle ne pouvoit douter que votre premier sentiment ne s' y trouvât confirmé. Les argumens des trois évêques furent rappelés avec une nouvelle force. On lui nomma un jour pour reparoître dans l' assemblée de sa famille. Madame Bémont applaudit à sa grandeur d' ame, dans le sacrifice qu' elle avoit déjà fait au ciel, et l' exhorta beaucoup à ne se pas moins distinguer dans la soumission qu' elle devoit à ceux dont elle tenoit la vie.

Toutes ces considérations lui paroissant d' un grand poids, elle prit du tems pour les méditer encore. Après avoir passé trois heures dans son cabinet, elle remit à Madame Bémont l' écrit suivant, qu' elle croyoit propre, lui dit-elle, à la faire dispenser de paroître dans l' assemblée qu' on lui proposoit.

" je suis excédée, ma chère Madame Bémont, de vos tendres, mais fatigantes instances, aussi bien que des importunités, des prières

p6

et des raisonnemens de mes frères. ô ma mère ! Quelle obéissance, quelle aveugle soumission ne méritez-vous pas d' une fille qui a troublé le repos de vos heureux jours ! Vous n' avez jamais connu la tristesse avant les peines que je vous ai causées. Le sacrifice de ma vie seroit une foible expiation pour tout ce que je vous ai fait souffrir. Et qui peut résister aux instances d' un père à genoux ? En vérité, mon tendre et respectable père, je tremble de vous revoir. Que jamais, du moins, je ne vous revoie dans la posture où je vous ai vu jeudi dernier.

" j' ai refusé à mon coeur l' homme qu' il estimoit ; et par un motif qui ne doit, qui ne peut me permettre de m' en repentir, il est impossible que je sois jamais à lui. Le père Marescotti, quoiqu' il le juge digne

aujourd' hui de son affection, me suggère que toutes mes disgrâces peuvent être un châtiment du ciel, pour avoir souffert que mon coeur fût engagé par un hérétique. Il m' est absolument défendu de penser à réparer ma faute, par la seule démarche que j' en aurois cru capable.
" vous me dites, Madame Bémont, et toute ma famille m' assure comme vous, que l' honneur, la générosité et l' estime dont je fais

p7

profession pour le chevalier, m' obligent également de contribuer au bonheur d' un homme, dont j' ai trompé les espérances, et vous êtes persuadée qu' il existe, dans sa patrie, une femme capable de le rendre heureux ; mais je dois, dites-vous, lui donner l' exemple. Moi ? Il est impossible. Non, l' honneur et ma juste délicatesse ne me le permettront jamais.
" mais pressée comme je le suis, tremblante encore de voir un père à genoux, une mère noyée dans ses larmes, et jugeant, avec raison, que je ne puis vivre long-tems, qu' une rechute dans la plus terrible des maladies peut devenir la punition de ma désobéissance, et qu' à ma dernière heure, ce sera une consolation pour moi, de penser que je me suis soumise à la volonté de mes parens, sur un point auquel ils paroissent invariablement attachés ; d' ailleurs apprenant d' eux-mêmes qu' ils regarderont mon obéissance comme une compensation pour toutes les peines que je leur cause depuis si long-tems, je supplie le ciel de me donner la force de leur obéir. Cependant si cet effort m' est impossible, serai-je encore pressée, encore persuadée ? J' espère que non. Enfin je m' efforcerai de me déterminer à l' obéissance ; mais quel que soit le succès de mes

p8

combats, Grandisson doit donner l' exemple " .
Combien nous sommes-nous félicités, cher ami, en lisant cette déclaration, quoiqu' elle ne donne encore que de si foibles espérances ? Toutes nos mesures se réduisent maintenant à la traiter

avec tant de douceur, qu' elle ne puisse changer de résolution. Nous ne lui proposerons pas même de voir la personne que nous favorisons, sans être bien sûrs que vous lui donnerez l' exemple : et s' il existe en effet une femme assez aimable, pour vous faire espérer d' être heureux avec elle, cette raison, soutenue par les soins d' un homme tel que vous, ne peut-elle pas être un motif pour l' engager ?
Comme il n' y a plus d' espérance, mon cher Grandisson, que vous deveniez mon frère par le mariage, je ne vois dans le monde entier, que le comte de Belvedère à qui je puisse souhaiter d' appartenir à ce titre. Il est italien. Ma soeur, qui nous a toujours été si chère, ne s' éloignera point de nous. Il sait de quel malheureux état elle est sortie ; et loin de s' en faire une objection, il se seroit cru le plus heureux des hommes d' obtenir sa main dans le fort même de sa maladie, avec l' espérance que les médecins lui donnoient de pouvoir servir à sa guérison par cette voie. Il n' ignore pas qu' elle vous aime ; il l' adore pour les motifs qu' elle a

de vous refuser, il fait profession d' une tendre amitié pour vous, et d' une parfaite confiance à votre honneur : toutes ces considérations ne doivent-elles pas nous faire désirer son alliance ?
Je ne puis douter, cher ami, qu' il ne dépende de vous de donner l' exemple ; de vous qui avez triomphé, sans varier sur votre religion, d' une famille de zélés catholiques, et qui avez su engager le coeur d' une des plus délicates et des plus vertueuses filles du monde. Quelle femme, qui a un coeur à donner, quelle famille peut être capable de vous résister, lorsque la religion et la patrie seront les mêmes ?
Laissez-nous donc espérer, mon cher Grandisson, que vous ferez cet effort : assurez-nous que vous ne ferez pas difficulté de donner l' exemple ; et dans cette confiance, nous presserons ma soeur de remplir les espérances qu' elle nous donne. Alors, alors, vous nous verrez en Angleterre, pour vous remercier des faveurs infinies dont nous croyons vous avoir obligation. Mes instances sont celles de toute une famille que vous ne cesserez jamais d' aimer, j' en suis sûr, comme je vous promets que vous lui serez toujours cher. Madame Bémont y joint les siennes. Elle est persuadée, dit-elle, elle me

prie de vous assurer de sa part, que vous serez plus heureux, Clémentine et vous ; elle, avec

p10

le comte de Belvedère, qui est de son pays et de sa religion ; vous, avec une angloise, que vous ne seriez jamais l' un par l' autre. Madame Bémont m' a dit en confidence que, lui ouvrant votre coeur, dans le tems même de vos espérances, vous aviez déploré la malheureuse situation de ma soeur et la vôtre, du côté de la religion ; et que vous lui aviez déclaré plus d' une fois, comme vous l' avez fait aussi à toute notre famille, que vous n' auriez pas fait les mêmes offres pour la première princesse du monde. Que ne devons-nous pas attendre de votre grandeur d' ame ? Encore une fois, nous nous flattons qu' il est en votre pouvoir de contribuer à notre bonheur, et nous ne pouvons douter de votre volonté ; mais quel que soit l' événement, ne cessez pas, mon cher ami, d' aimer votre, etc.

p11

LETTRE 100

Miss Byron à Miladi G.
24 octobre.
Nous venons d' apprendre toutes les circonstances de l' affaire qui a retenu sir Charles à Northampton. M Fenwick, qui nous en a fait le récit, les tenoit de la bouche même de cet odieux Greville.
Hier, vers les huit heures du matin, l' audacieux personnage descendit à l' hôtellerie où votre frère étoit logé, et lui fit demander un moment d' entretien. Sir Charles achevoit de s' habiller, et ses ordres étoient déjà donnés pour arriver ici de bonne heure. Il reçut la visite qu' on lui annonçoit.
M Greville avoue que sa conduite fut un peu hautaine, c' est-à-dire apparemment fort insolente. J' apprends, monsieur, dit-il en entrant, que vous êtes ici pour nous enlever le plus riche trésor que nous ayons dans cette

province. Il n' est pas besoin de son nom pour me faire entendre. Le mien est Greville. Il y a long-tems que j' adresse des soins à Miss Byron ; quand j' aurois un prince pour compétiteur, j' ai fait voeu de disputer mes prétentions sur elle.

p12

Vous paroissez un homme supérieur, lui répondit sir Charles, offensé sans doute de son air et de son langage. M Greville auroit pu se dispenser de me dire son nom. J' ai entendu parler de lui. J' ignore, monsieur, quelles sont vos prétentions. Votre voeu n' est rien pour moi. Je suis maître de mes actions, et je n' en dois compte à personne.
Je suppose, monsieur, que le dessein qui vous amène est celui dont j' ai parlé. Je ne demande votre réponse que sur ce point ; et je vous la demande comme une faveur de gentilhomme à gentilhomme.
Vous ne vous y prenez pas bien, monsieur, pour me mettre dans la disposition de vous obliger. Cependant je ne vous dissimulerai point que je suis venu dans l' intention de rendre mes devoirs à Miss Byron : j' espère qu' ils seront acceptés, et je ne connois personne dont je doive respecter les prétentions.
Chevalier Grandisson, je connois votre caractère. Je vous connois homme de coeur. C' est sur cette connoissance que je vous regarde comme un homme avec lequel il me convient de m' expliquer. Je ne suis pas un pollexsen, monsieur.
Je n' entre point, monsieur, dans ce que vous êtes, ou ce que vous n' êtes pas. Votre visite me

p13

fait honneur ; mais elle ne m' est point agréable à ce moment. Je vais déjeûner avec Miss Byron : je serai ici ce soir, et j' aurai le tems d' entendre tout ce qu' il vous plaira de me dire sur ce point, ou sur tout autre sujet.
Nous pourrions être écoutés, monsieur : me ferez-vous la grâce de descendre au jardin avec moi ? Vous allez déjeûner, dites-vous, avec Miss Byron ? Cher chevalier Grandisson, accordez-moi une audience de quatre minutes seulement, au

fond du jardin.
Ce soir, M Greville, vous me trouverez prêt à faire tout ce que vous désirez ; mais à ce moment je ne veux point être arrêté.
Je ne vous laisserai pas, monsieur, la liberté de faire votre visite, sans avoir obtenu de vous quelques minutes de conférence au jardin.
Pardonnez donc, M Greville, si je donne ici mes ordres comme si vous n' y étiez point.
Sir Charles sonna. Un de ses gens monta aussi-tôt.
Ma voiture est-elle prête ? Elle le sera bientôt, fut la réponse. Qu' on se dépêche. Il tira une lettre de sa poche, et la lut, se promenant dans la chambre avec beaucoup de tranquillité, sans regarder M Greville qui se mordoit, comme il l' avoue, les lèvres près d' une fenêtre, dans l' impatience que le domestique fût sorti. Alors

prenant le ton du reproche, il se plaignit d' un procédé si méprisant. Monsieur, lui dit sir Charles, peut-être avez-vous quelques grâces à rendre d' être ici dans mon appartement ; cette obstination n' est pas d' un galant homme. Son sang commençoit à s' échauffer malgré lui. Il marqua une vive impatience de partir. M Greville avoue qu' il avoit peine à se contenir, en voyant à son rival tant d' avantage dans l' air et dans la figure. Je répète ma demande, sir Charles ; j' insiste sur une conférence de quatre minutes. Vous n' avez aucun droit de l' exiger, M Greville. Si vous croyez en avoir, il sera tems de m' en instruire à la fin du jour : mais alors même vous prendrez, s' il vous plaît, une autre conduite, si vous souhaitez d' être regardé de moi sur un pied d' égalité.
Sur un pied d' égalité, monsieur ! Il porta la main sur son épée. Un gentilhomme y est avec le prince, monsieur, dans une affaire d' honneur.
Allez donc, et cherchez vos princes, M Greville. Je ne suis pas prince ; et vous n' avez pas plus de raison de vous adresser à moi, qu' à l' homme que vous n' avez jamais vu. Un de ses gens étant venu l' avertir alors que sa voiture étoit prête : monsieur, ajouta-t-il, je vous laisse en possession de cette chambre.

Votre serviteur. Ce soir je serai à vos ordres.
Un mot, sir Charles ; de grâce, un mot.
Que me veut M Greville ? (en se tournant
vers lui).
Avez-vous fait des propositions ? Sont-elles
acceptées ?
Je répète, monsieur, qu' il falloit vous y prendre
autrement pour être en droit d' attendre une
réponse à ces questions.
Je vous la demande néanmoins, monsieur ; je
la prendrai pour une faveur.
Sir Charles, tirant sa montre... neuf heures
passées ! Je les fais attendre... mais voici ma
réponse, monsieur. J' ai fait des propositions, et
comme je vous l' ai déjà dit, j' espère qu' elles
seront acceptées.
Si vous étiez tout autre au monde, l' homme
que vous voyez pourroit douter du succès de
vos prétentions avec une femme dont les difficultés
semblent augmenter par les soumissions
qu' on lui rend. Mais, dans l' opinion que j' ai
de vous, je me persuade que vous ne seriez pas
venu au hasard. J' aime éperdument Miss Byron.
Je ne pourrois me montrer dans ma province, si
je souffrois que ce trésor en fût enlevé.
Votre province, monsieur ? Vous prenez des
bornes bien étroites. Mais je vous plains d' aimer
avec cette violence, et si...

vous me plaignez, monsieur ? En interrompant
sir Charles. Je n' aime point ces airs de
supériorité. En un mot, vous renoncerez à Miss
Byron, ou vous me la disputerez par la voie de
l' honneur.
Votre serviteur, M Greville... et votre
frère, ma chère, se mit à descendre.
Le misérable ne balança point à le suivre,
et le voyant prêt à monter dans sa voiture,
il l' arrêta par la main, à la vue de plusieurs
personnes. Nous sommes observés, lui dit-il
à l' oreille, sortez avec moi pour quelques
minutes. Par tous les dieux, vous ne me refuserez
point. Je ne puis supporter que vous
partiez ainsi triomphant pour l' affaire qui vous
appelle.
Sir Charles se laissa conduire, et lorsqu' ils
se trouvèrent à l' écart, M Greville tira l' épée,
en pressant votre frère de tirer la sienne.
Sir Charles y porta la main sans la tirer.

M Greville, dit-il à son ennemi, ne vous exposez point inutilement. Il voulut retourner vers sa voiture ; mais le misérable jura qu' il n' admettoit pour alternative qu' un renoncement absolu à Miss Byron. Sa rage, comme M Fenwick le rapporte d' après lui-même, le rendant fort dangereux, sir Charles mit l' épée à la main... je ne sais que me défendre ; Greville, vous

p17

êtes mal en garde ; et par une passe qui le rendit maître de son épée, sans alonger un seul coup, il la lui fit sauter du poignet. Vous voyez ce que je puis, dit-il, en lui mettant sur l' estomac la pointe de la sienne. Recevez la vie et votre épée ; mais par prudence ou par honneur, ne tentez plus votre sort.
Me revois-je maître de mon épée, et sans blessure ? L' action est généreuse. à ce soir, dites-vous ?
Je répète encore que je serai ce soir à vos ordres, soit chez vous-même, ou dans cette hôtellerie. Mais ne me parlez pas de duel, monsieur, si vous connoissez mes principes !
Comment est-il possible ! (en jurant). Comment oublierai-je cette cruelle aventure ? ...
ne m' exposez point au château de Selby...
comment, diable, est-il possible ! Nous nous reverrons ici ce soir. Il se retira d' un air consterné.
Sir Charles, aulieu de retourner droit à sa voiture, monta dans son appartement, écrivit son billet d' excuse à ma tante, parce qu' il étoit trop tard pour arriver ici à l' heure qu' il s' étoit proposé ; et se trouvant un peu ému, comme il n' a pas fait difficulté de nous l' avouer, il prit l' air dans son carosse jusqu' à l' heure du dîner.

p18

Quelles auroient été nos alarmes, si nous avions su qu' il ne s' étoit excusé de demeurer à souper que pour rejoindre le violent personnage à Northampton ? M Fenwick raconte que Greville le fit consentir à l' accompagner le soir. Sir Charles leur fit des excuses fort civiles, pour s' être un peu fait attendre. Quand M Greville

auroit eu de mauvaises intentions, son bras droit se ressentoit si fort de l' action qui l' avoit désarmé, qu' il n' auroit pu s' en servir. Mais il avoua de bonne grâce que sir Charles en avoit usé noblement, en lui rendant son épée dans la chaleur même où il le voyoit encore, et sans avoir fait d' autre usage de la sienne. Ce ne fut pas tout d' un coup, à la vérité, qu' il prit le parti de s' expliquer avec cette modération, et rien ne contribua tant à le calmer, que d' apprendre de son adversaire qu' il ne nous avoit pas fait le récit de l' aventure, et qu' il s' en étoit reposé sur lui-même. Ce généreux procédé le frappa jusqu' à lui arracher des éloges et des remercîmens. Fenwick, ajouta-t-il, fera cette relation au château de Selby ; sans rien déguiser, quoiqu' elle soit à ma honte, autant qu' à votre honneur. Quelle ne m' attire point la haine de Miss Byron. Mon emportement m' a donné du désavantage. Je m' efforcerai de vous honorer, sir Charles, mais je ne pourrai me

défendre de vous haïr, si vous réussissez. Cependant je fais une condition ; c' est que vous me rétablissiez au château de Selby et dans l' esprit de Miss Byron, et que si vous obtenez le succès que vous désirez, il me soit permis de publier que c' est avec mon consentement.
Ils se séparèrent civilement et ce ne fut même qu' après avoir passé ensemble une partie de la nuit. Sir Charles, comme M Belcher et le docteur Barlet nous l' ont dit plusieurs fois, a toujours eu l' art de se faire des amis zélés, de ses plus mortels ennemis. Remercions le ciel que le dénouement n' ait pas été malheureux.
M Fenwick ajoute que cette aventure a fait peu de bruit. Je n' en rends pas moins de grâces au ciel. M Greville a désavoué tout, lorsqu' on lui a parlé. Il déclare à présent qu' il veut renoncer à toute espérance du côté de Miss Byron, mais que sir Charles est le seul homme d' Angleterre auquel il puisse résigner ses prétentions. Que j' ai de joie, ma chère miladi, de voir toutes les fougues de ce violent homme si heureusement dissipées !
Nous attendons votre frère d' heure en heure. Le nouveau danger qu' il a couru pour moi, nous le rend à tous plus cher que jamais. Comment pourrez-vous vous empêcher, m' a dit mon oncle, de vous jeter dans ses bras, lorsqu' il

viendra demander le résultat de nos délibérations ? Si je suis le conseil de M Deane, je dois lui offrir ma main du premier mot. Celui de mes deux cousines est de ne me la pas faire demander deux fois ; celui de ma grand' mère et de ma tante, qui sont toujours la bonté même, est d' agir suivant l' occasion, et de consulter ma prudence, à laquelle elles me font la grâce de se fier ; mais d' éviter principalement toute affectation. Dans une si douce attente, chère miladi, quelque chose me tient encore au coeur (et croyez-vous qu' il en puisse être autrement) du côté de la tendre et noble Clémentine.

LETTRE 101

Miss Byron à la même.
même jour au soir.
à présent, mes très-chères dames ; car il est inutile de répéter que je n' écris rien pour l' une, qui ne soit également pour l' autre, je dois exposer à votre approbation ou votre censure, tout ce qui s' est passé entre le meilleur des hommes et votre Henriette : et je serai heureuse, si j' obtiens le suffrage de ses soeurs.
Sir Charles est arrivé un peu avant midi. Nous l' avons tous félicité sur ce que nous avons appris

de M Fenwick. Il nous a dit qu' il étoit dans les meilleurs termes avec M Greville.
Après s' être expliqué modestement sur cette affaire, il a baissé la voix pour s' adresser à ma grand' mère : j' espère, madame, qu' il me sera permis de reprendre en votre présence la conversation d' hier avec Miss Byron. Non, monsieur, lui a-t-elle répondu avec un sérieux affecté, c' est ce qu' on ne permettra point. Il a paru fort surpris, et même un peu ému... ma tante l' a paru aussi, mais moins qu' elle ne l' auroit été, si elle n' avoit su quel agréable tour cette excellente mère donne quelquefois à ses idées. C' est ce qu' on ne permettra point, a répété sir Charles. Non, monsieur, lui a-t-elle dit encore. Mais ajoutant aussi-tôt qu' elle ne vouloit pas le tenir long-tems suspendu : dans les affaires de cette

nature, a-t-elle continué, nous nous en sommes toujours rapportés à notre Henriette. Elle a de la prudence ; elle a le coeur très-reconnoissant ; nous vous laisserons ensemble, elle et vous, lorsqu' elle voudra vous entendre sur ce grand sujet. Henriette est au-dessus de toutes sortes de déguisemens, elle sera obligée de parler pour elle-même, lorsqu' elle n' aura sa tante ni moi pour témoins. Vous ne vous connoissez pas d' hier. Je me flatte, monsieur, que vous ne serez pas fâché d' avoir l' occasion...

p22

et Miss Byron et moi, nous ne saurions désirer, madame, l' absence de deux témoins si chers et si respectés. Mais j' ose regarder votre idée comme un favorable augure : et se tournant vers ma tante, il lui a demandé si, par son entremise, il pouvoit espérer de m' entretenir sur le champ. Ma tante m' a prise à l' écart pour m' informer de sa commission. Je n' ai pas été peu surprise ; mais en me confessant qu' elle l' étoit aussi, et que le compliment de ma grand' mère lui avoit paru venir de l' excès de sa joie, elle m' a fait remarquer qu' il étoit trop tard pour s' y refuser. Quoi ! Madame, n' ai-je pas laissé de répondre, vous me menez à sir Charles sur sa demande, comme s' il s' attendoit à se voir suivi ? Voyez déjà comment mon oncle me regarde. Tout le monde a les yeux sur moi. Nous nous verrons, s' il est nécessaire, dans l' après-midi, comme par accident, mais j' aimerois mieux que vous et ma grand' mère, vous fussiez présentes. Mon dessein n' est pas de donner dans l' affectation. Je connois mon coeur, et je ne veux pas le déguiser. Il peut arriver des circonstances où j' aurai besoin de vous. Je serai embarrassée ; je n' ose me fier à moi-même.
Peut-être souhaiterois-je, m' a dit ma tante, que le compliment n' eût pas été fait. Mais, ma nièce, il faut me suivre. Je l' ai suivie, avec

p23

un peu de répugnance néanmoins, d' un air assez déconcerté, comme Lucie m' en assure, pour faire connoître à tout le monde que je sortois pour être engagée dans un tête-à-tête avec sir

Charles. Ma tante m' a menée jusqu' à mon cabinet, et m' y a fait asseoir. Elle alloit me quitter : fort bien, madame, lui ai-je dit. Je dois apparemment rester ici jusqu' à ce qu' il plaise à sir Charles de venir. Clémentine en auroit-elle fait autant ?
Pas un mot de Clémentine, du moins dans ce sens, a répliqué ma tante ; ce langage auroit l' air ingrat et puérile. Je vais vous amener sir Charles. Elle est sortie ; mais pour revenir à l' instant, l' homme des hommes avec elle ; et ne faisant que tourner, elle s' est retirée aussi-tôt.
Il m' a pris la main, avec un compliment qui m' auroit rendue fière dans toute autre circonstance. J' étois résolue de rappeler tout mon courage, et s' il étoit possible, toute ma présence d' esprit. Pour lui, je n' ai rien vu manquer à la sienne : cependant la modestie et la politesse adoucissoient son air naturel de dignité. D' autres, je m' imagine, auroient commencé par admirer quelques-unes de mes peintures, qui font, comme vous savez, le seul ornement de mon cabinet : mais sir Charles, après un autre

petit compliment sur le rétablissement de mon teint, comme dans la vue de me rassurer (car je me sentois effectivement le visage en feu), est venu directement au sujet.
Il est inutile, j' en suis sûre, de répéter à ma chère Miss Byron ce que je dis hier d' une situation qui pourroit passer pour une division de coeur, ou pour un double amour. Je ne répéterai pas les témoignages de la haute estime dont je fais gloire, et que je conserverai toujours pour une admirable étrangère. Son mérite et votre grandeur d' ame, mademoiselle, rendent ici toutes les apologies inutiles. Mais ce qui est nécessaire, et ce que je puis dire avec une parfaite vérité, c' est que mon ame ne m' est pas plus chère que Miss Byron. Vous voyez, mademoiselle, que je suis tout-à-fait libre du côté de l' Italie, libre par le choix et la volonté de la vertueuse Clémentine, et que toute sa famille fonde une partie de son bonheur sur le succès des soins qu' il m' est permis de vous rendre. Clémentine souhaite de me voir marié, et demande seulement que mon choix ne la fasse pas rougir des sentimens qu' elle a eus pour moi. Lorsqu' elle aura le plaisir de vous connoître sous le nom de

Miladi Grandisson, elle confessera que mon choix ne pouvoit lui faire plus d' honneur.
Il s' est arrêté, comme pour attendre ma

p25

réponse, en me regardant avec une apparence de doute. J' ai baissé les yeux. Lui seul peut dire ce que j' ai paru, et comment je me suis conduite : mais hésitant, et la voix aussi tremblante que les genoux, je crois lui avoir fait à peu-près la réponse suivante, sans retirer ma main d' entre les siennes, quoique pendant mon discours il la pressât quelquefois de ses lèvres : l' honneur de sir Charles Grandisson n' a jamais été suspect, et ne peut jamais l' être. J' avoue... je confesse...
eh ! Qu' avoue, que confesse, ma chère Miss Byron ? Comptez également, mademoiselle, sur mon honneur et sur ma reconnoissance. S' il vous naissoit quelques doutes, faites-moi la grâce de les expliquer. Je ne désire votre coeur, qu' autant que j' éclaircirai vos doutes. Je souhaiterois de pouvoir les expliquer pour vous. Je l' ai déjà fait. J' ai reconnu qu' ils pouvoient être tels, qu' il n' y avoit que votre généreuse bonté et votre confiance à mon honneur qui pûssent vous les faire surmonter ; et je reconnois encore, au désavantage de mes espérances, que si le coeur d' une femme, dont je cherchois l' estime, avoit été dans la situation où s' est trouvé le mien, ma propre délicatesse en seroit blessée. Parlez à présent ; avouez, confessez, très-chère miss, ce que vous étiez prête à me dire.

p26

Mon aveu, monsieur, l' aveu d' un coeur aussi sincère que le vôtre, c' est que je suis éblouie, dirai-je confondue, du mérite, de la supériorité de l' illustre étrangère que vous faites gloire d' estimer.
La joie m' a paru rayonner dans ses yeux. Il s' est baissé sur ma main ; il l' a pressée encore de ses lèvres ; mais sans prononcer un mot, soit qu' il se tût à dessein, soit que la voix lui manquât réellement pour parler. J' ai continué, quoique d' un ton foible, la rougeur au visage, et les yeux baissés. Je ne me défie pas plus qu' elle,

monsieur, de votre honneur, de votre justice,
ni de votre indulgente tendresse. Votre caractère,
vos principes, sont une bonne caution
pour toute femme qui s' efforcera de mériter
votre estime. Mais j' ai une si haute opinion
de Clémentine et de sa conduite, que je
crains... ah ! Monsieur, je crains qu' il ne soit
impossible...
ma langue m' a refusé son office. Je suis sûre
que je parlois de bonne foi, et que les apparences
y répondoient, ou bien, ma chère, mon visage
et mon coeur ne s' accordoient guère.
Que craint ma chère Miss Byron ? Que craint-elle
d' impossible ?
Pressée avec cette tendresse, monsieur, et
par un homme tel que vous, pourquoi n' achèverois-je

p27

pas de m' expliquer ? La pauvre Henriette
Byron, dans la justice qu' elle se rend,
dans l' idée qu' elle a de cette incomparable
étrangère, craint, monsieur, craint, avec raison, que
tous ses soins, tous ses efforts, ne la rendent
jamais à ses propres yeux, ce qu' elle doit être pour
son repos et le bonheur de sa vie, avec quelque
générosité que vous vous efforciez de la rassurer
vous-même. Telle est ma crainte, monsieur, et toute
ma crainte.
Généreuse, noble, excellente miss (d' un ton
et d' un air de transport), est-ce donc là votre
seule crainte ? Il ne manquera rien au bonheur
de l' homme qui est devant vous ; car il ne doute
point que, si la vie lui est accordée, il ne vous
rende une des plus heureuses femmes de la terre.
Clémentine a fait une action glorieuse, en
préférant sa religion et son pays à toute autre
considération : c' est un témoignage que je lui
rendrai toute ma vie ; ma reconnoissance ne doit-elle
pas être double pour Miss Byron, qui sans avoir
passé par les mêmes épreuves, avec le plus délicat
néanmoins de tous les coeurs, montre en
ma faveur une franchise qui l' élève au-dessus
des petites formalités, au-dessus de toute
affection, tout à la fois pour Clémentine, une
générosité dont il n' y a peut-être aucun exemple ?
Alors il a mis un genou à terre devant moi :

p28

il a pris une de mes mains dans les deux siennes ; il l' a baisée une, deux et trois fois. Répétez, répétez, très-chère miss, que c' est-là votre seule crainte. Que mon rôle est aisé ! Soyez sûre, mademoiselle, que je désavouerai toute action de ma vie, toute pensée de mon ame, toute parole de ma bouche, qui ne tendra point à dissiper cette crainte.

J' ai tout approuvé par une inclination de tête. Il ne m' auroit pas été possible de parler. Mon mouchoir, que j' ai porté à mes yeux, m' a fort bien servi.

Chère Miss Byron, a-t-il continué, avec une ardeur que je n' entreprends point de représenter, vous êtes la bonté même ! Je ne me suis point approché de vous sans défiance, sans crainte, parce que personne ne conçoit mieux que moi la délicatesse de votre coeur ; et je tremblois que dans cette occasion, elle n' eût de fâcheux scrupules à m' opposer. Que le bonheur de ma vie soit mesuré par ma reconnoissance !

Sa bouche s' est collée encore une fois sur ma main, en se levant avec autant de graces que de dignité. Si j' avois suivi le mouvement de mon coeur, j' aurois reçu ses voeux à genoux. Mais j' étois comme immobile. Cependant, il m' a paru que je marquois assez de joie pour

lui en causer beaucoup ; de la joie à votre frère, chère miladi ! à sir Charles Grandisson !

Il a remarqué que j' étois fortement émue, et mes sentimens croîssoient en effet par la réflexion. Il m' a dit d' un ton tranquille : je vous laisse, très-chère miss ; je descends pour aller recevoir les félicitations de tous nos amis communs. Après tant d' incertitudes et d' étranges événemens, c' est de ce jour que je date mon bonheur.

Il m' a quittée, avec un regard tendre et respectueux. Je n' en ai pas été fâchée. Cependant, mes yeux l' ont suivi. J' ai pris plaisir à voir jusqu' à son ombre, pendant qu' il descendoit l' escalier.

Ma tante est montée quelques momens après. Elle m' a trouvée fort pensive. Je m' étois reproché d' abord un excès d' empressement ; ensuite je m' étois justifiée moi-même, ou du moins j' avois cru le pouvoir : et mêlant cent délicieuses

circonstances à mes reproches et à mes justifications,
j' y trouvois de quoi bénir éternellement
mon partage. Telle étoit, par exemple, l' idée
des parens et des amis que je vais acquérir,
et celle du même avantage pour les miens. Mais
mon émilie, ma chère émilie ! Je la considérois
comme ma pupille, autant que la sienne. C' est
dans ces méditations que ma tante m' a trouvée.

p30

Elle m' en a fait sortir en m' embrassant ; en
m' applaudissant, elle a levé tous mes scrupules
sur l' empressement dont je m' accusois ; elle m' a
fait le récit des félicitations mutuelles de tous
nos amis, et la vive peinture de leur joie.
Quelle confiance n' ai-je pas tiré de son
approbation ? Et m' ayant assurée que mon oncle
me loueroit, aulieu de me railler, je suis
descendue avec plus de courage que je n' en avois
en montant.
Sir Charles et ma grand' maman étoient à
parler ensemble, assis l' un près de l' autre,
lorsque je suis entrée. Toute la compagnie s' est
levée à ma vue. ô ma chère ! Quelle princesse
l' amour déclaré d' un tel homme a fait de moi !
Combien l' importance que l' amitié me donnoit
dans ma famille n' est-elle pas augmentée ! Mon
oncle n' a pas eu de repos, qu' il ne m' ait comblée
de caresses. Il s' est avancé le premier, pour
me dire mille choses tendres. Sir Charles, lui
ayant laissé le tems de se satisfaire, est venu à
moi de l' air du plus respectueux amour ; et
prenant ma main, il m' a placée sur un fauteuil,
entre ma grand' maman et lui. Fille adorée !
M' a dit cette chère et tendre mère, en
m' embrassant, vous avez répondu à l' opinion que j' ai
de vous. J' étois bien sûre de pouvoir me fier à
un coeur qui a toujours été au-dessus de
l' affectation

p31

et du déguisement. Je lui ai répondu que
la générosité de sir Charles Grandisson m' avoit
encouragée dans mon embarras et dans mes
doutes. Il a juré, en tenant une de mes mains
dans les siennes, tandis que ma grand' mère
tenoit l' autre, que si le ciel ne lui avoit pas donné

Miss Byron pour objet de ses espérances, il n' auroit jamais pensé au mariage, après ce qui lui étoit arrivé en Italie. Je vous demande une grâce, a repris ma grand' mère : c' est, monsieur, de n' user jamais de ces termes vagues, pour exprimer les personnes par leur pays, en un mot, de ne jamais parler de l' admirable Clémentine avec réserve. Ne faites pas difficulté, monsieur, de prononcer son nom devant Henriette, devant moi et ma fille Selby. Vous le pouvez librement. Nous l' avons toujours respectée, et nous ne cesserons point de lui rendre l' hommage qu' elle mérite, pour le glorieux exemple qu' elle a donné à son sexe. Monsieur, ai-je dit en me baissant vers lui, je me joins à cette prière. Ma tante, qui avoit entendu une partie de notre conversation, s' est approchée pour lui tenir le même langage. Miladi G a-t-elle ajouté, vous rendra témoignage, monsieur, qu' en vous demandant toutes trois cette grâce, nous n' avons point le coeur si bas, que nous pensions à vous en faire un compliment.

Il a répondu qu' il lui étoit impossible de se l' imaginer, et que notre générosité nous faisoit autant d' honneur qu' à Clémentine : qu' il marqueroit au seigneur Jéronimo quelques-unes des circonstances qui faisoient la joie de son coeur ; qu' elles feroient le bonheur de son cher ami, et que l' excellente Clémentine en auroit d' autant plus de satisfaction, qu' elle désiroit uniquement d' être assurée que, pour la naissance et les perfections de l' ame, l' homme qu' elle avoit honoré de son affection, ne perdoit rien au choix qu' il faisoit dans sa patrie.
Demandons au ciel, ma très-chère miladi, que rien ne puisse former de nouveaux nuages. Mais je suis sans crainte. Je veux jouir avec reconnoissance du moment présent, et laisser la disposition de l' avenir au grand moteur de tous les événemens. Si votre frère est à moi, s' il répond à mes sentimens par les siens, que peut-il m' arriver à quoi je ne me soumette avec résignation ? Mais permettez, charmantes soeurs, que je vous fasse une ou deux questions. Dites-moi, vous souvenez-vous que la crainte ou l' incertitude m' aient jamais causé quelque tourment ? A-t-il réellement existé un homme qui s' appelle sir Hargrave Pollexfen ? Ne vous ai-je pas raconté mes songes, lorsque je vous

ai dit ce que je croyois avoir souffert de ses

p33

persécutions ? Il est bon, pour me conserver dans un juste sentiment d' humilité, que toutes ces souffrances, tous ces tourmens subsistent par écrit dans mes lettres, sans quoi je pourrois oublier aujourd' hui que je me sois jamais crue malheureuse.
Eh de grâce, mesdames, pourriez-vous m' apprendre ce qu' est devenue ma maladie ? J' étois en fort mauvaise santé, vous vous en souvenez, Miladi G lorsque vous nous avez fait l' honneur de venir passer quelques jours ici ; si mauvaise, que je ne pus la cacher, comme je l' aurois souhaité, ni à vous, ni à mes autres amis.
Il ne me sembloit point que le mal fût de la nature de ceux dont la guérison dépend du contentement du coeur. J' étois si convaincue du mérite de Clémentine, et de ses droits à la qualité de Miladi Grandisson, que, dans cette attente, je croyois avoir tranquillisé assez raisonnablement le mien. Je veux croire encore que je ne m' étois pas flattée trop tôt. Cependant, ma chère, je me sens aujourd' hui si aisée, si légère, si heureuse, que je ne comprends rien à ce changement, et j' espère que personne ne trouvera la maladie que j' ai perdue.
Qu' aucun coeur trompé ne s' en laisse saisir ! Qu' elle ne voyage point sur-tout en Italie ! La chère personne que nous y connoissons, n' a déjà que

p34

trop souffert d' un mal encore plus terrible. Si elle s' arrête dans notre île, qu' elle ne s' approche point du tendre coeur de mon émilie ! Cette chère fille sera heureuse, si son bonheur est en mon pouvoir. Chargez-vous, mesdames de l' en assurer. Mais non, n' en faites rien. Je prendrai ce soin moi-même par la première poste. Que le même mal, j' en supplie le ciel, n' attaque point Miladi Anne S ni aucune des dames dont je me souviens que j' entendois parler avec si peu de plaisir !

LETTRE 102

Miss Byron à la même.
15 octobre.
Je ne vous ai pas dit, ma chère, que sir Charles ayant promis à M Greville de faire sa réconciliation au château de Selby, avoit différé deux jours à nous en parler sérieusement, et que sa proposition, quoiqu' exprimée avec toutes les graces et les ménagemens possibles, avoit trouvé quelques difficultés de la part de mon oncle et de mes cousines ; mais que peut-on refuser ici à sir Charles ? Enfin l' on étoit convenu qu' ils se trouveroient ensemble à l' église, le dimanche au matin, et qu' ils nous y feroient les civilités

p35

qui pouvoient nous conduire à recevoir leur visite après-midi.
Personne n' ignorant dans le pays, que le chevalier Grandisson étoit venu pour faire agréer à ma famille ses vues sur une jeune personne à qui tout le monde fait la grâce de souhaiter beaucoup de bien, l' église s' est trouvée remplie d' une foule de curieux, qui étoient fort impatiens de le voir. Ils se sont crus trompés dans leur attente, lorsqu' ils n' ont vu paroître que ma tante, conduite par M Deane, et moi par mon oncle, comme mes deux cousines l' étoient par leur frère ; mais on n' a pas été long-tems sans voir entrer sir Charles avec M Greville et M Fenwick. Ils se sont placés tous trois dans un banc qui est vis-à-vis le nôtre. Messieurs Greville et Fenwick ont commencé par nous saluer, tandis que sir Charles s' est cru obligé de donner le premier rang à d' autres devoirs. Il a toujours été, comme vous le dites, supérieur à la fausse honte. J' ai pris plaisir à le voir donner l' exemple. Son second compliment s' est adressé à nous, avec une grace que je représenterois mal. La rougeur m' est montée au visage, du murmure d' admiration qui se faisoit entendre autour de nous. J' ai cru voir ce sentiment dans les yeux de tout le monde, au travers même des évantails de quelques dames. Quelle différence entre lui

p36

et les deux autres, dans leur conduite pendant

le service ! Cependant, qui a jamais vu deux des trois, si décens, si attentifs, et je puis dire si respectueux ! Que tous ceux qui ont quelque supériorité sur les autres, se conduisent comme votre frère, et je ne doute pas que le monde ne devienne meilleur. Après l' office, M Greville a tenu la porte de son banc ouverte, pour régler ses mouvemens sur les nôtres, et lorsqu' il nous a vu presque sortis, prenant officieusement la main de sir Charles, il s' est avancé vers nous. Sir Charles nous a rencontrés à la porte de notre banc. Il s' est approché de la meilleure grace, et m' a offert respectueusement sa main. C' étoit l' équivalent d' une déclaration publique. Aussi tout le monde en a-t-il pris cette idée. M Greville, hardi dans sa bassesse, a fait un mouvement, comme s' il eût cédé à votre frère la main qu' il prenoit : et, plus subtil qu' un serpent, mon maudit cheval, a-t-il dit en regardant son bras, que sa dernière aventure l' obligeoit de tenir encore dans l' ouverture de sa veste, n' a pas été fort docile pour son maître. Je m' invite, mademoiselle, à prendre le thé avec vous cet après-midi ; vous me ferez la grâce d' aider vous-même au pauvre manchot.
Il ne faut point espérer, quand on le voudroit, que les moindres démarches puissent demeurer

cachées dans une province. Nos gens nous ont rendu témoignage de l' applaudissement général. C' est une extrême satisfaction, ma chère, de se voir recherchée par un homme auquel tout le monde applaudit.
Dimanche au soir.
ô chère, chère miladi ! Que ce Greville m' a déconcertée ! L' étrange homme !
Il n' a pas manqué de venir avec son ami Fenwick : nous l' avons reçu fort civilement. Vous savez qu' il se pique de bel esprit, et qu' il affecte de faire le plaisant. Il se trouve des gens qui ne peuvent paroître avec avantage, sans un second, qui sert de but à leurs plaisanteries. Fenwick et lui se sont exercés long-tems à badiner aux dépens l' un de l' autre. Votre frère leur accordoit quelques sourires, et de quelque manière qu' il pensât d' eux, il ne leur a pas marqué de mépris. Mais à la fin, ma grand' mère et ma tante l' ont engagé dans une conversation qui a rendu ces deux hommes si muets et si attentifs, que s' ils ne s' étoient pas oubliés plus

d' une fois entr' eux, on auroit pu les croire capables de quelque discrétion.
Personne n' avoit encore touché à ce qui s' étoit passé à Northampton, lorsque M Greville a commencé lui-même un sujet si sérieux. Il m' a demandé une audience de dix minutes : ce sont

p38

ses termes. Comme il a déclaré aussi-tôt que ce seroit la dernière qu' il me demanderoit jamais sur le même point : ma grand' mère m' a dit, obligez M Greville, ma chère ; et j' ai consenti à me retirer avec lui vers une fenêtre. Je crois pouvoir me rappeler son discours, sans changer presque rien aux expressions. Il n' a pas parlé si bas, qu' il ne pût être entendu de tout le monde, quoiqu' il m' eût dit tout haut qu' il ne vouloit l' être que de moi.
Je dois me croire bien malheureux, mademoiselle, de n' avoir jamais obtenu de vous le moindre témoignage de faveur ! Vous m' accuserez de vanité, je n' en suis pas exempt. Mais pourquoi désavouerois-je des avantages et des qualités que tout le monde m' accorde ? Je jouis d' un bien qui me permet d' adresser mes voeux aux femmes du plus haut rang : il est clair et libre.
Je ne suis pas un homme d' un mauvais naturel. J' aime la plaisanterie, j' en conviens ; mais je suis capable d' attachement pour mes amis. Vous autres, femmes vertueuses, vous n' en aimez pas moins un homme, pour quelques défauts qu' il vous offre à corriger. Je pourrois ajouter mille choses en ma faveur, si le chevalier Grandisson (en jetant les yeux sur lui) ne m' éclipsoit entiérement. Le diable m' emporte si j' ai la moindre opinion de moi devant lui. Je l' ai toujours

p39

redouté. Mais lorsqu' il eut quitté l' Angleterre, pour suivre d' autres amours, je me flattai d' en pouvoir tirer de l' avantage.
D' un autre côté néanmoins, j' avois quelque chose à craindre aussi de milord D. Sa mère a l' habileté d' un Machiavel. Il possède une fortune immense, un titre. Il a de fort bonnes qualités pour un seigneur. Mais voyant qu' il n' étoit pas moins rejeté que moi, il faut, me

suis-je dit à moi-même, qu' elle ait quelqu' un
dans le coeur. Fenwick ne vaut pas mieux que
moi, ce ne peut être Fenwick. Orme ! Pauvre
chrétien ! Il est encore plus impossible que ce soit
le doucereux Orme.
Je vous prie, monsieur... ai-je interrompu,
et j' allois prendre la défense de M Orme ; mais
se hâtant de me couper la voix, il m' a dit
effrontément qu' il vouloit être entendu, que
c' étoit son discours de mort, et que j' avois
mauvaise grace de l' interrompre. Eh bien,
monsieur, ai-je répondu en souriant, venez donc
vîte à péroraison.
Je vous ai dit autrefois, Miss Byron, que je
ne pouvois supporter vos sourires. Aujourd' hui,
souriez ou faites la sévère, je suis résolu de vous
maltraiter avant que nous finissions.
Me maltraiter ! J' espère, monsieur...
vous espérez ! Que signifient vos espérances,

vous qui ne m' en avez jamais donné l' ombre ?
Mais écoutez-moi ; j' ai à vous dire, mademoiselle,
plusieurs choses qui vous déplairont, et
d' une nature toute différente. Je continuois de
chercher qui pouvoit être l' heureux mortel. Ce
second Orme, fouler ; ce ne sauroit être lui,
me disois-je. Est-ce le nouveau venu, le sage
Belcher ? (je faisois observer tous vos pas,
comme je vous en avois avertie). Non, répondois-je
à moi-même, elle a refusé milord D
et des légions entières, avant que Belcher eût
remis les pieds dans l' île. Qui diable est-ce donc ?
Mais lorsque ce dangereux homme, que j' avois
cru parti pour remplir sa destinée conjugale avec
une étrangère, est revenu sans être engagé, et
lorsque j' ai su qu' il prenoit sa route vers le nord,
j' ai commencé à tout craindre de sa part. Jeudi
dernier je reçus avis qu' on l' avoit vu le matin
à Dunstable, marchant vers notre canton. Le
coeur me manqua. J' avois mes espions autour
du château de Selby. De quoi l' amour et la
jalousie ne sont-ils pas capables ? J' appris que
votre oncle et M Deane étoient allés au-devant
de lui. Ma rage ne peut se concevoir. Combien
ne m' échappa-t-il pas de juremens et d' imprécations ?
Cependant je jugeai que dans une première
visite, il ne seroit point accordé à mon
rival de prendre sa résidence sous un même toît
avec cette charmante *sorcière* ...

quelle expression, monsieur !
Sorcière, oui sorcière. Dans ma fureur je
lui donnai mille noms de cette force. Will,
Tom, George, vîte, qu' on m' apporte une
douzaine de torches ardentes, je veux embraser
le château de Selby, en faire un feu de joie
pour l' arrivée de l' usurpateur de mon bien.
J' aurai des crocs et des fourches, pour
repousser dans les flammes jusqu' au dernier de
la famille. Il n' en échappera pas un à ma
vengeance.
Horrible personnage ! Je ne veux pas vous
écouter plus long-tems.
Vous m' entendrez jusqu' à la fin. Vous m' écouterez,
vous dis-je, c' est mon discours de mort ;
faut-il que je le répète ?
Un mourant devroit penser à la pénitence.
Moi ! Et dans quelle vue, s' il vous plaît ? J' ai
perdu l' espérance. Qu' attendez-vous d' un malheureux
désespéré ? Mais je fus averti que mon
rival ne passeroit pas la nuit au château ; c' est
ce qui sauva votre maison. Alors toute ma
malice se tourna vers l' hôtellerie de Northampton.
L' hôtellier, dis-je en moi-même, m' a mille
sortes d' obligations, et n' en donne pas moins
retraite au plus mortel de mes ennemis ! Mais
il est plus digne de moi d' aller lui demander
compte en personne de l' intérêt qu' il prend au

château de Selby, et de le faire renoncer à
toutes ses prétentions, comme j' y ai déjà forcé
plus d' un galant par mes rodomontades. Je ne
fermai pas l' oeil de toute la nuit. Ma visite fut
rendue le matin à l' hôtellerie. Je prétends
savoir, autant qu' aucun autre homme du monde,
tout ce qui concerne la civilité et les bons
usages ; mais je connoissois le caractère de
l' homme à qui j' avois à faire. Je savois qu' il
avoit autant de sang-froid que de résolution :
ma rage ne me permettoit point d' être civil ; et
quand elle me l' auroit permis, j' étois persuadé
qu' il falloit être brutal pour l' irriter : je le
fus, je ne gardai aucune mesure.
Jamais homme ne fut traité avec un mépris
plus froid et plus phlegmatique. J' en vins au
défi. Il me déclara qu' il ne vouloit pas se
battre. J' étois résolu de l' y forcer ; je le suivis

jusqu' à sa voiture, et je parvins à l' attirer dans
un endroit écarté ; mais j' avois à faire au diable.
Il m' avertit d' un ton que je trouvai insultant,
de me tenir mieux en garde. Je profitai du
conseil, sans m' en trouver mieux, car il savoit
toutes les ruses du métier. Dans un instant je me
vis sans armes, et ma vie fut au pouvoir de mon
adversaire. Il me rendit mon épée, en me
conseillant de ne pas m' exposer à d' autres risques.
Il remit la sienne au fourreau. Il me quitta. Je

p43

me trouvai dans une abominable situation, sans
usage du bras droit. Je me dérobai comme un
voleur. Il monta dans son char de triomphe
pour continuer sa route au château de Selby. Je
me retirai dans le mien, je maudis le monde
entier, je me jetai à terre et je la mordis.
Ce long et furieux récit impatientoit mon oncle.
Votre frère paroissoit incertain, mais attentif,
M Greville a continué.
J' engageai Fenwick à m' accompagner le soir
au rendez-vous. Manchot comme je l' étois,
j' aurois souhaité de pouvoir l' irriter encore. Il ne
voulut point être irrité ; et lorsque j' eus connu
qu' il m' avoit ménagé au château de Selby ; lorsque
je me souvins que je devois mon épée et
ma vie à sa modération ; lorsque je me
représentai son caractère, la conduite qu' il avoit
tenue avec le chevalier Pollexfen, et tout ce que
Bagenhall m' avoit dit de lui ; pourquoi, pensai-je
en moi-même, sans espoir comme je suis, soit
qu' il vive ou qu' il meure, de réussir auprès de
ma charmante Byron ? Pourquoi m' obstiner contre
un ennemi si noble ? Cet homme est également
incapable d' arrogance et d' insulte. Il faut m' en
faire un ami (j' en dois l' idée à Fenwick), pour
mettre mon orgueil à couvert : et que le diable
emporte le reste, Miss Byron et tout...

p44

méchant homme ! Vous étiez mourant il y a
deux minutes. Que je suis lasse de vous !
Ho ! Mademoiselle, vous n' êtes pas à la fin
de mon discours de mort ; mais je ne veux pas
vous effrayer. L' êtes-vous un peu ?
Je ne le suis que trop.

(sir Charles a fait un mouvement, comme s' il avoit voulu s' approcher de nous ; mais il s' est arrêté néanmoins, à la prière de ma grand' maman, qui lui a dit de laisser passer cet accès, et que M Greville étoit toujours singulier).
Effrayée, mademoiselle ! Eh ! Qu' est-ce que votre effroi, si vous le comparez aux cruelles nuits, aux jours insupportables que vous m' avez fait passer ? Nuits maudites ! Maudits jours, et maudit moi-même ! Impitoyable fille (en grinçant les dents), quels tourmens vous m' avez causés ! ... mais c' est assez, je veux hâter ma conclusion, par compassion pour vous, qui n' en avez pourtant jamais eu pour moi.
Quoi, monsieur ? Pouvez-vous me reprocher de la dureté.
Oui, et de la plus barbare, sous les plus charmantes apparences. C' est à cette trompeuse douceur que je dois ma ruine ; c' est elle, qui m' avoit fait naître des espérances, oui, cette physionomie brillante, et ce coeur glacé. ô visage imposteur !

p45

Mais il est tems de finir mon discours de mort. Donnez-moi la main, je le veux absolument. Ne craignez point que je la mange, comme il s' en est peu fallu dans un autre tems. (il m' a pris la main, et je n' ai pas résisté). à présent, mademoiselle, écoutez mes dernières expressions ; vous aurez la gloire de donner au meilleur des hommes la meilleure des femmes. Que le jour n' en soit pas retardé long-tems, pour l' amour de ceux qui conserveront jusqu' alors un reste d' espoir. Comme votre amant, je dois de la haine à cet heureux homme, mais je l' aimerai comme votre mari. Il sera pour vous tendre, affectionné, reconnoissant ; et vous mériterez toute sa tendresse. Puissiez-vous vivre, ornement de la nature humaine, comme vous l' êtes tous deux, pour voir les enfans de vos enfans, tous aussi bons, aussi parfaits, aussi heureux que vous-mêmes ! Et pleins d' années, comblés d' honneur et de satisfaction, puissiez-vous, dans la même heure, être transportés au ciel, seul terme où vous puissiez être plus heureux que vous ne le serez par votre mariage, si vous l' êtes autant que je le désire, et que je le demande à l' auteur de tous les biens !
Les larmes sont tombées de mes yeux, en recevant cette bénédiction imprévue, si semblable

p46

à celle de cet ancien prophète qui bénissoit, lorsqu' on le croyoit prêt à maudire.
Il tenoit encore ma main. Je ne le ferai point sans votre permission, mademoiselle... puis-je, avant que de la quitter... il me regardoit, comme pour attendre mon consentement en penchant la tête dessus. Mon coeur étoit ouvert.
Que le ciel vous comble de biens, M Greville ! Je fais pour vous tous les voeux que vous avez faits pour moi. Ils seront exaucés, si vous prenez le chemin de la vertu. Je n' ai pas retiré ma main. Il a mis un genou à terre, pour la presser plus d' une fois de ses lèvres. Lui-même avoit les larmes aux yeux. Il s' est levé, il m' a traînée vers sir Charles ; et lui présentant ma main, que la surprise ne m' a permis d' étendre qu' à demi ; que j' aie la gloire, monsieur, de remettre cette chère main dans la vôtre. C' est à vous seul que je suis capable de la céder. Heureux, trois fois heureux couple ! La valeur mérite seule la beauté.
Sir Charles a pris ma main. Que ce précieux

p47

gage m' appartienne pour jamais ! A-t-il dit en la baisant : et se tournant vers ma grand' mère et ma tante, il m' a présentée à elles. J' étois toute effrayée du mouvement que l' étrange homme m' avoit fait faire. Je ne souhaite de vivre, a répondu ma grand' mère, dans une espèce de transport, que pour voir ma fille à vous !
Après avoir mis ma main dans celle de votre frère, M Greville est sorti de la chambre avec la dernière précipitation. Il avoit quitté le château, lorsqu' on a commencé à demander ce qu' il étoit devenu ; et tout le monde en étoit inquiet, jusqu' à ce qu' on a su d' un domestique, qu' il avoit pris brusquement son épée et son chapeau dans l' antichambre ; et d' un autre, qui l' avoit rencontré, son laquais derrière lui, qu' il s' étoit retiré à grands pas, en poussant de profonds soupirs.
Ne le plaignez-vous pas, ma chère amie ? Votre frère a marqué généreusement de l' inquiétude pour lui. Lucie, qui l' a toujours vu d' assez bon oeil, a remarqué qu' il nous avoit souvent surpris par ses singularités, mais que la dernière partie de sa conduite devoit faire

juger qu' il n' étoit pas aussi dépourvu de
principes qu' il affectoit quelquefois de le
paroître. Moi-même, ma chère, je me flatte que
sir Charles a mieux connu que nous son caractère,

p48

lorsqu' il nous a proposé de recevoir sa
visite.
Sir Charles s' est offert le soir à reconduire ma
grand' mère. Ainsi, nous ne l' avons pas eu à
souper ; mais nous sommes tous invités à dîner
chez elle ; nous soupçonnons que votre frère sera
un des principaux convives.
Lundi matin, 16 octobre.
Je reçois une lettre de mon émilie, qui
m' apprend qu' elle est avec vous, quoique sans
date de tems et de lieu. Vous m' avez sensiblement
obligée, en témoignant à cette chère
fille, que toutes les surabondances de mon coeur
sont pour elle. émilie est la tendresse et la
bonté même. Je lui écrirai bientôt, pour lui
répéter que tout mon pouvoir sera toujours
employé à lui faire plaisir. Mais dites-lui, comme
de vous-même, qu' elle doit un peu modérer son
impatience. Je ne puis proposer à son tuteur
de la prendre avec moi jusqu' à ce que je sois
sûre du succès. Voudroit-elle que je lui fisse
une demande, par laquelle il sembleroit que
je me suppose déjà sa femme ? Nous ne sommes
point encore au dénouement. Cependant, ce
qu' on me dit qu' il insinua hier au soir à ma
grand' maman, en la reconduisant au château de
Sherley, me fait juger qu' il veut aller plus vîte

p49

que je ne me crois peut-être capable de le
suivre ; et je vois sans aucun dessein d' affectation,
que pour la seule bienséance, je serai obligée
de prendre sur moi le ménagement de ce point.
Car, ma chère, tout le monde est si amoureux
de lui dans cette maison, qu' aussi-tôt qu' il aura
déclaré ses désirs, on me pressera de le
satisfaire, ne m' accordât-il qu' un jour ou deux ;
comme si l' on craignoit qu' il ne renouvelât point
sa demande.
M Belcher m' a fait l' honneur de m' écrire.
Il m' apprend que la maladie de son père augmente

jusqu' à faire perdre toute espérance... j' en suis sincèrement affligée ! Il ajoute qu' il me demande de la consolation. Sa lettre est charmante ; si pleine de tendresse filiale ! Excellent jeune homme ! Tout y respire les principes de son ami ! Je ne doute point que sir Charles, M Belcher et le docteur Barlet, ne continuent leur ancienne correspondance. Que ne donnerois-je point pour voir tout ce que sir Charles écrit de nous ?
M Fenwick vient nous apprendre que M Greville est assez mal, et qu' il garde la chambre.
Le ciel est témoin qu' il a tous mes voeux pour sa guérison. Plus je pense à sa dernière scène, plus elle me surprend dans un homme tel que lui.
Je ne m' attendois pas qu' elle dût finir par des souhaits si généreux. Nancy, qui ne l' aime point,

p50

prétend que sa maladie ne vient que de la violence qu' il a faite à son naturel. Auriez-vous cru Nancy capable d' une réflexion si sévère ? Mais elle se souvient d' avoir reçu de lui quelque offense, et la bonté même a ses petits ressentimens.
Nous nous disposons à partir pour le château de Sherley. Nos deux cousines Holles y seront à dîner. Elles étoient depuis quelques semaines à Daventry, chez leur tante. Leur impatience est extrême de voir sir Charles. Adieu, mes très-chères amies. Ne me dérobez rien à votre affection.
N B. le dîner du château Sherley, et les agrémens dont il fut accompagné, font le sujet d' une longue lettre... sir Charles déploie dans cette occasion tous ses charmes et ses talens. Il dit les plus jolies choses du monde. Il chante, il danse avec Miss Byron et Miss Lucie, etc. On propose aux dames une promenade dans quelques villes voisines, pour la santé de Miss Byron, à qui les médecins avoient ordonné cet exercice. Sir Charles offre sa compagnie : le départ n' est pas remis plus loin qu' au jour suivant. Miss Byron ne manque point de faire dans d' autres lettres une relation de leur course... mais ce récit n' a d' intéressant que deux articles, dont l' un regarde son mariage, l' autre la

p51

demande d' émilie, et qui peuvent tous deux être détachés.
à Trapston, 19 octobre.
Je ne sais comment il est arrivé qu' à la fin du déjeûner chacun est sorti l' un après l' autre, et m' a laissée seule avec sir Charles. Lucie a disparu la dernière, et dans le moment qu' elle nous quittoit, lorsque je me préparois à sortir moi-même, pour m' aller faire coiffer, il est venu s' asseoir près de moi : ne vous offensez point, chère Miss Byron, m' a-t-il dit, si je prends l' unique occasion qui se soit encore offerte, pour vous entretenir d' un sujet qui me touche beaucoup.
La rougeur m' est montée au visage. Je suis demeurée muette.
Vous m' avez permis d' espérer, mademoiselle, et tous vos amis, que j' aime et que je respecte, encouragent cet espoir. Ce que j' ai à vous demander aujourd' hui, c' est de le confirmer avec la même bonté. Je connois toute votre délicatesse, et j' ose vous faire une question : dans l' inégalité où vous pouvez vous croire, avec un homme qui ne vous cache point ce qu' il a pensé en faveur d' une autre femme, votre coeur vous fait-il sentir que cet homme ne laisse pas d' être le seul qu' il puisse préférer, et qu' il préfère effectivement à tout autre ?

Il s' est arrêté pour attendre ma réponse.
Après avoir hésité quelques momens : ces mêmes amis, monsieur, lui ai-je répondu, ces amis, que vous honorez d' une juste estime, m' ont accoutumée dès l' enfance à ne dire que la vérité. Sur un point de cette importance, je serois inexcusable, si...
la voix m' a manqué. Ses yeux étoient fixés sur les miens. Pour la vie, il m' auroit été impossible de dire un mot de plus : cependant je souhaitois de pouvoir parler.
Si... vous n' achevez point, mademoiselle ! Et prenant ma main, sur laquelle il a penché son visage, il est demeuré dans cette attitude, sans lever les yeux vers moi. J' ai retrouvé la force d' ouvrir la bouche. Si, pressée comme je le suis, ai-je continué, et par sir Charles Grandisson, je faisois difficulté de lui ouvrir mon coeur. Je réponds, monsieur, que cette préférence est telle que vous la désirez.
Il a baisé ma main avec un mouvement passionné.

Il a mis un genou à terre, et m' a baisé
encore une fois la main. Vous me liez pour
jamais, mademoiselle ; et permettez-vous,
qu' avant que je quitte la posture où je suis,
charmante miss ! Permettez-vous que je vous
supplie de hâter le jour ? J' ai beaucoup d' affaires,
j' en prévois encore plus, à présent que je suis

p53

revenu pour m' établir solidement dans ma
patrie. Toute ma gloire sera de vivre avec honneur
dans une condition privée. Je n' ambitionne
point les emplois publics. Il faudra que mes
services soient bien nécessaires à l' état, si
j' entreprends jamais rien qui paroisse me donner en
spectacle. Hâtez-vous, mademoiselle, de me
rendre un heureux mari, comme je ne puis manquer
de l' être avec vous. Je ne vous prescris
point le tems : mais vous êtes au-dessus des
vaines formalités. Puis-je me flatter que ce soit
à la fin du mois ?
Il s' oublioit un peu, ma chère, car il venoit
de dire qu' il ne vouloit pas prescrire le tems.
Après un peu d' embarras involontaire : dans
cette occasion, monsieur, lui ai-je dit, je ne
crains rien tant, avec un homme tel que vous,
que de marquer la moindre affectation. Levez-vous,
je vous en supplie ; je ne puis vous voir
dans une posture...
je la quitterai, mademoiselle, et je la reprendrai
encore pour vous remercier, lorsque vous
m' aurez fait la grâce de me répondre.
J' ai baissé les yeux. Il ne m' a pas été possible
de les lever. Je craignois de paroître affectée.
Cependant pourrois-je penser si tôt à l' obliger ?
Il a repris : vous ne me répondez point,
mademoiselle ; votre silence m' est-il favorable ?
Permettez

p54

que je le sache de votre tante... je ne
vous presserai pas plus long-tems. Je me livre
aux plus douces espérances.
Je dois vous représenter, monsieur, que
la précipitation ne convient point à mon sexe.
Le terme dont vous parlez est extrêmement
proche.

Je voulois en dire beaucoup plus : mais je me sentois la langue embarrassée. Je ne pouvois trouver mes expressions. Sûrement, ma chère, il me proposoit un terme trop court. Une femme peut-elle négliger tout-à-fait l' usage et les loix de son sexe ? On doit quelque chose à sa parure, aux modes, quelques ridicules que celles du tems eussent pu paroître dans le dernier siècle, ou qu' elles puissent devenir pour celui qui nous succédera. Ces coutumes, qui ont leur fondement dans la modestie, et qui assujétissent réellement les femmes, ne sont-elles pas une bonne excuse ?
Il a remarqué ma confusion. Que je ne vous cause pas la moindre peine, m' a-t-il dit. Quelques charmes que je trouve dans votre émotion, je n' en puis jouir si vous ne l' approuvez point. Cependant la demande que je vous fais est si importante pour moi ; mon coeur est si vivement intéressé à votre réponse, qu' à moins que vous n' aimiez mieux me faire déclarer vos volontés par

Madame Selby, je ne dois pas laisser échapper cette occasion. Je ne sais même si l' entremise de votre tante est à souhaiter pour moi ; je me promets plus de faveur de votre bouche, que vous ne m' en accorderez par la sienne, après une froide délibération. Mais je vais me retirer pour quelques instans, pendant lesquels vous serez, s' il vous plaît, ma prisonnière. Vous ne serez interrompue de personne, à moins que vous n' appeliez quelqu' un vous-même. Je reparoîtrai devant vous ; je recevrai vos loix ; et quelle sera ma satisfaction, si c' est pour fixer mon heureux jour !
Tandis que je débattois en moi-même si je devois paroître contente ou fâchée, il est revenu, et m' a trouvée debout, me promenant avec assez d' embarras dans la chambre. Il m' a pris respectueusement la main : je me flatte à présent, m' a-t-il dit, que vous ne me refuserez pas un mot d' explication.
Que vous êtes pressant, monsieur ! Mais je vous demande à mon tour, de ne pas attendre ma réponse avant l' arrivée des premières lettres d' Italie. Vous voyez combien l' admirable étrangère est pressée, avec quelle répugnance elle a donné des espérances éloignées. Je souhaiterois d' attendre du moins la réponse aux dernières lettres, par lesquelles vous avez fait connoître

qu' il existe une femme avec laquelle vous
croyez pouvoir être heureux. Cette demande
est sérieuse, monsieur. Ne me soupçonnez pas
d' affectation.
Je ne résiste point, mademoiselle, la réponse
tardera peu. Loin de vous attribuer de l' affectation,
je pénètre aisément votre généreux motif ;
mais il convient de vous dire aussi, que ces
lettres ne peuvent plus causer aucun changement
de ma part. N' ai-je pas déclaré mes sentimens
à votre famille, à vous, au public ?
Elles en peuvent causer de la mienne, monsieur,
quelque prix que j' attache à l' honneur que
je reçois de sir Charles Grandisson : car,
supposons que la plus excellente des femmes pense à
reprendre une place dans votre coeur...
j' ose vous interrompre mademoiselle. Il est
impossible que Clémentine, poussée par des
motifs de religion, ni ses parens qui la pressent
maintenant en faveur d' un autre, puissent changer
de résolution. J' aurois manqué pour elle de justice
et de reconnoissance, si je n' avois pas mis
sa fermeté à toutes sortes d' épreuves ; et je me
croirois plus coupable encore, si je vous avois
fait l' ouverture de mes sentimens, sans avoir
reçu de sa propre main la confirmation des siens
depuis mon retour en Angleterre. Mais s' ils
pouvoient varier, et si cet incident vous faisoit
suspendre

votre détermination en ma faveur, qu' arriveroit-il ?
Qu' aussi long-tems que je vous verrois
incertaine, je ne serois le mari d' aucune femme
du monde.
Je me flatte, monsieur, que mon discours
n' a rien d' offensant pour vous. Je ne m' attendois
pas à une conclusion si sérieuse. Mais voici la
mienne. épargnez-moi le chagrin de penser
que mon bonheur puisse faire l' infortune d' une
femme que je mets au-dessus de moi, et tous
mes efforts seront employés à faire celui d' un
seul homme qui peut faire le mien.
Il m' a serrée dans ses bras avec une ardeur...
qui ne m' a pas déplu, lorsque j' y ai fait réflexion,
mais qui m' a causé d' abord une émotion fort
vive. Ensuite il m' a remerciée, un genou à terre.
J' ai tendu la main pour le relever, il l' a reçue

comme une faveur, il l' a baisée avec passion,
et se levant il a pressé ma joue de ses lèvres.
L' excès de ma surprise ne m' a pas permis de le
repousser. Mais dites, ma chère, n' a-t-il pas
été trop libre ? Dites, je vous le demande
encore une fois. Il faut que je vous dise moi-même
d' où me vient ce doute. Votre frère m' ayant
quittée, je n' ai rien eu de si pressant que de
raconter à ma tante et à Lucie tout ce qui
venoit de se passer entre lui et moi ; mais en
finissant mon récit, je n' ai pas eu la force de

p58

leur apprendre la dernière scène : cependant vous
voyez, mesdames, que je ne fais pas de difficulté
de vous l' écrire à toutes deux.
Sir Charles, M Deane et mon oncle sont
sortis ensemble pour faire un tour de promenade
avant le dîner. à leur retour, mon oncle
m' a prise un peu à l' écart : et ne perdant jamais
le goût de la plaisanterie, il m' a félicitée de ce
que la glace étoit rompue. On vient, a-t-il
ajouté, de nous en faire l' aveu. Comme il me
sourioit en face, tout le monde avoit les yeux
sur moi. Je m' imagine que sir Charles a cru
voir dans les miens que j' appréhendois la raillerie
de mon oncle. Il s' est avancé : chère Miss Byron,
m' a-t-il dit, je n' ai pas caché à M Selby ce que
j' ai pris la liberté de vous demander en grâce,
et je crains bien que cette démarche ne lui
paroisse, comme à vous, trop précipitée et trop
hardie. Si c' est l' idée que vous en avez,
mademoiselle, je vous en demande pardon : vos
désirs seront toujours la règle des miens. Ce
compliment a produit un fort bon effet. Il m' a
rassurée. C' étoit un secours qui ne pouvoit arriver
plus à propos.

p59

Charmante sensibilité, s' est-il écrié ! Il a jeté
ses bras autour de moi, mais il les a retirés
aussi-tôt, comme s' il s' étoit reproché cette
liberté. Pardon, mademoiselle ! L' admiration se
mêle quelquefois avec le respect. Ma reconnoissance
n' a que les voies humaines pour s' exprimer.
Quand verrai-je l' heureux jour qui n' y
mettra plus de bornes ? Il a pris ma main,

et l' a pressée encore de ses lèvres. Mon coeur, m' a-t-il dit, est à vous, comme au ciel même !
Nancy est venue alors : pourquoi venoit-elle nous dire qu' on nous attendoit à déjeûner ? Déjeûner ! Hé qu' importe, ai-je pensé ? Le monde entier, chère miladi... mais je me livre trop... coeur passionné, je ne t' abandonnerai pas ma plume ! La plus chère amie pourroit-elle me pardonner des mouvemens si vifs, et dont l' aveu ne peut être justifié que par l' ardeur présente qui se renouvelle en les écrivant ?
N B. Après le déjeûner, elle prend sa plume. je viens de lire toute cette lettre à

p60

ma tante et à Lucie. Elles m' ont embrassée toutes deux, en m' assurant qu' elle leur causoit autant d' admiration que de joie. Vous, ma chère, apprenez-moi le moyen de marquer ma reconnoissance, j' ai presque dit mon amour, sans aller jusqu' à laisser le jour, l' heure et tout le reste à sa détermination.
Mais, en lisant à ma tante ce que j' avois écrit, je me suis apperçue, avec honte, que dans l' énumération qu' il m' a faite des amis dont il veut composer sa société, j' ai oublié de lui faire compter émilie. Quelle ingratitude ! Gardez-vous bien de dire à cette chère fille que j' étois si absorbée en moi-même, et que la conversation étoit si intéressante, qu' alors mon coeur n' étoit qu' une machine passive... je renouvellerai bientôt l' occasion de solliciter pour elle... vous avez jugé autrefois que, pour son propre intérêt, elle ne devoit pas souhaiter de vivre avec nous ; mais c' est un projet auquel son coeur s' obstine. Chère enfant ! Je l' aime. Je veux adoucir ses peines. Je la prendrai dans mon sein. J' aurai pour elle une compassion de soeur. Elle m' accordera sa confidence. Je lui donnerai la mienne. Et son tuteur ne soupçonnera rien : je serai aussi fidelle à son secret, que vous et votre soeur, grâces à votre amitié, vous l' avez été au mien. Ne pensez-vous pas, chère Charlotte,

p61

que si Clémentine avoit eu une véritable

amie, à qui son coeur eût pu s' ouvrir dans la naissance de sa passion, elle se seroit garantie de la cruelle disgrâce qui a fait long-tems le malheur de sa famille ?
ô ma chère ! Je suis perdue ! émilie ne l' est pas moins ! Nous le sommes tous ! Que je l' appréhende du moins ! Mon insupportable négligence... je veux fuir sir Charles. Je ne pourrai plus le regarder en face... mais c' est pour émilie, pour ma chère émilie, que je suis mortellement alarmée. En me promenant dans le jardin avec Lucie, j' ai laissé tomber le dernier feuillet de cette lettre que j' avois prise avec moi. Je ne m' en suis point apperçue jusqu' à ce moment, que ma tante m' est venue dire qu' elle a vu sir Charles s' arrêter, en traversant l' allée que je viens de quitter, et ramasser un papier. Mon coeur s' est défié aussi-tôt de l' accident. J' ai pris ma lettre, que je croyois avoir toute entière ! Mais le fatal feuillet manque. C' est sans doute ce qu' il a ramassé. Que faire, chère émilie ? à présent vous permettra-t-il jamais de vivre avec lui ? Quelles sont aussi mes affections de coeur ! Quel langage ! Non, je ne pourrai le regarder en face ! Comment ferai-je pour me réfugier au château de Sherley, et m' y cacher dans le sein de ma grand' mère ? Toutes mes

difficultés pour le jour ne lui paroîtront-elles pas autant d' affectations ? ... mais il me fait demander un moment d' entretien. ô chère émilie ! Pouvoit-il rien arriver, rien de plus mortifiant pour votre
Henriette Byron.

LETTRE 103

à la même.
20 octobre.
J' étois dans une confusion extrême, lorsqu' il est entré dans mon cabinet, le visage ouvert, comme il l' a toujours. Le mien s' est tourné. Il a paru surpris de mon embarras. Miss Byron ne se trouve pas mal ? Seroit-il arrivé quelque chose ? ...
mon papier, mon papier ! Vous l' avez, monsieur. Pour ma vie je ne voudrois pas... pauvre émilie ! Rendez, rendez-moi... et mes larmes

m' ont empêché de finir.
A-t-on jamais vu de pareille folle ? Qu' avois-je besoin de nommer émilie ?
Il a tiré le papier de sa poche. Je venois pour vous le rendre (en me le mettant entre les mains). J' y ai reconnu votre écriture, mademoiselle. Je l' ai plié aussi-tôt. Il n' a pas été

p63

ouvert depuis, et je ne me suis pas permis d' en lire un mot.
êtes-vous sûr, monsieur, de ne l' avoir pas lu ?
Je vous le jure, mademoiselle.
J' ai repris courage. Heureuse récompense, ai-je pensé, pour m' être refusé, malgré les instances de Charlotte, de lire une lettre qu' elle s' étoit procurée par des voies clandestines !
Mille, mille remercîmens, monsieur, d' une action si noble. Vous m' auriez rendue malheureuse pour long-tems, si vous aviez lu ce papier.
Oh ! Mademoiselle, vous excitez à présent ma curiosité. Peut-être votre générosité vous permettra-t-elle de la satisfaire, quoique je ne me fusse point pardonné d' avoir tiré avantage d' un simple accident.
Je consens, monsieur, à vous en communiquer une partie.
Celle qui regarde émilie, je vous la demande en grâce, mademoiselle. La *pauvre* émilie, dites-vous... vous m' avez alarmé. Peut-être doit-il manquer quelque chose à mon bonheur.
Qu' est-il arrivé à la *pauvre* émilie ?
Auroit-elle commis quelqu' imprudence ? Auroit-elle déjà... son visage rougissoit d' impatience.
Je ne sais rien à lui reprocher. Il n' est question

p64

que d' une prière qu' elle me fait. (quel meilleur parti, ma chère, pouvois-je tirer de mon effroi ?) mais je n' aurois pas voulu, pour le monde entier, que vous eussiez vu dans quels termes j' en parlois.
Votre inquiétude, mademoiselle, m' en avoit causé beaucoup. Mais si vous ne cessez point d' aimer émilie, je suis sûr, en effet, qu' il n' y

a rien à lui reprocher.
Qu' il me soit permis, monsieur, d' admirer
votre complaisance, votre bonté, votre humanité !
Ce qui me manque de ces qualités, l' exemple
de Miss Byron me l' apprendra. Mais que
souhaite mon émilie ?
De vivre avec son tuteur, monsieur.
Avec moi, avec vous, mademoiselle ?
C' est ce qu' elle désire.
Et ma chère Miss Byron croit-elle que cette
demande puisse être accordée ? Consent-elle à
servir d' amie, par ses instructions, de soeur,
par ses exemples, à une fille de cet âge,
c' est-à-dire dans la saison de la vie où les
affections d' une jeune personne sont moins gouvernées
par le jugement que par les yeux ?
J' aime cette chère fille. Je me sens portée à
souhaiter de l' avoir toujours avec moi.
Charmante bonté ! Je suis donc quitte d' un de

p65

mes soins. Une jeune fille, entre quatorze et
vingt ans, est souvent incommode pour ses amis.
Je ne vous aurois jamais demandé cette grâce,
mais votre proposition me charme. écrirai-je, en
votre nom, à notre chère émilie ?
Voilà, monsieur, une plume et du papier.
En votre nom, mademoiselle ?
J' y ai consenti par un signe de tête, sans me
défier de rien.
Il s' est mis à écrire, et pliant le papier, il ne
m' a fait voir que ces mots : " chère Miss Jervins,
j' ai obtenu pour vous la faveur que vous désirez.
Ne continuerez-vous pas d' être aussi bonne
que vous l' avez été jusqu' à présent ? C' est
l' unique demande que fait à mon émilie sa
très-affectionnée servante " .
J' ai souscrit aussi-tôt, *Henriette Byron* .
Mais, monsieur, vous avez plié votre papier.
Adorable confiance, s' est-il écrié. Eh ! Qui
seroit jamais tenté d' en abuser ? Lisez,
mademoiselle, ce que vous avez signé.
J' ai lu, que mon coeur a palpité ! ... sir Charles
Grandisson, me suis-je écriée à mon tour, est
donc capable de tromper ? Sir Charles Grandisson
est capable de ruse ? Grâces au ciel, qu' il n' est
point un méchant homme !
Alors les mots, *j' ai obtenu pour vous ce que*

p66

vous désirez, suivoient ceux-ci : " il faut être bonne. Il faut vous résoudre à ne me donner que de la joie, une joie égale à l' affection que j' ai pour vous, et au sacrifice que je fais pour vous obliger. Rendez-vous, ma chère, aussi-tôt qu' il sera possible, au château de Grandisson. Ce sera une de mes trois soeurs, que j' y trouverai pour me recevoir. Si vous y êtes avant quinze jours, je m' efforcerai de vous y joindre environ quinze jours après. Je sacrifie la petite bienséance d' une quinzaine de plus, pour avancer votre satisfaction. *ne continuerez-vous pas, etc.* "
donnez moi ce papier, monsieur, (en avançant la main pour m' en saisir).
Ai-je blessé mon caractère, mademoiselle ? (en retirant le papier vers lui, d' un air de gaieté).
Il faut que j' y pense, monsieur, avant de répondre à votre question.
Le mal est fait : pourquoi n' enverrois-je pas cette lettre ? Et puisque Miss Byron ne sauroit désavouer sa main, pourquoi ne tirerois-je point avantage de ce qu' elle nomme une ruse, sur-tout lorsqu' il n' en peut résulter que de bons effets, tels, par exemple, que l' exécution de ses propres désirs en faveur d' émilie, et

l' accroissement du pouvoir qu' elle a d' obliger, et l' avancement du bonheur d' un homme qui n' aspire qu' à la rendre heureuse ?
N B. cette conversation est plus longue, et contient, de la part de Miss Byron, des objections auxquelles sir Charles est obligé de se rendre. Mais la faveur accordée pour émilie subsiste. Miladi G dans une lettre d' immense longueur, badine bien et mal sur la situation de son amie ; la raille de ses scrupules, conserve le même ton sur tout ce qu' elle traite, sans en excepter son mari, ses plus proches parens, et les affaires de sa famille ; informe Miss Byron de ce qui se passe à Londres, ou dans les cantons voisins, toujours à l' honneur de sir Charles. Elle reconnoît elle-même qu' elle s' est fort oubliée dans ses railleries, et ne s' en attire pas moins une lettre de reproches et d' explications, de la même longueur que la sienne.
Ensuite reviennent des entretiens de Miss Byron avec sir Charles, où les sollicitations

recommencent pour l' heureux jour. Elle est pressée de faire dépendre cette grande affaire du jugement de sa grand' mère et de sa tante, qui décident contre elle, après une délibération dans les formes. Elle ne se rend point encore ! Mais on sent que sa fermeté, ou plutôt son incertitude, ne vient que

p68

du souvenir de Clémentine et de l' attente des lettres d' Italie.
Après le petit voyage entrepris pour la santé de Miss Byron, tout le monde se retrouve au château de Selby. Miss Orme, fait connoissance avec sir Charles, et prend, comme son frère, beaucoup d' estime et d' amitié pour lui. Au contraire, M Greville change de disposition, et tourmenté par l' amour, il tient un langage qui donne à Miss Byron de nouvelles alarmes pour sir Charles. Elle a d' affreux songes, qui semblent lui annoncer les plus grands malheurs. La scène devient encore plus triste par une lettre de sir Hargrave Pollexfen, dangereusement malade, qui écrit ses remords au docteur Barlet, et par les funestes circonstances de la mort de Bagenhall.
Enfin, une lettre du seigneur Jéronimo apprend à sir Charles, dans un très-long détail, comment Clémentine est parvenue à ne souhaiter rien plus ardemment que son mariage. Elle veut faire le voyage de Londres, aussi-tôt qu' elle en sera informée. On a pris le parti de remettre à d' autres tems les propositions du comte de Belvedère, et pour la calmer entiérement, on lui a promis tout ce qu' elle désire. Elle est si tranquille, qu' elle écrit, *en prose quarrée,* ses voeux pour le bonheur de sir Charles

p69

et de Miss Byron. La lettre de Jéronimo est signée de toute sa famille. Sir Charles, que diverses raisons avoient fait retourner à Londres sans avoir pu obtenir que le délai de son heureux jour fût de moins d' un mois, après avoir fait à Miss Byron des présens dignes d' elle et de lui, prend occasion de cette lettre, en l' envoyant au château de Selby, pour renouveler

ses plus vives instances. Entre les motifs qu' il donne à Miss Byron, il dit : " si vous insistez, mademoiselle, sur le mois entier, faites-moi la grâce de m' apprendre de quelle partie de notre vie nuptiale, heureuse comme elle doit l' être, vous voulez déduire les jours que vous nous faites perdre par vos délais. Pour moi mon espérance, lorsque nous serons l' un à l' autre, est de ne pouvoir vous dire, d' année en année, que des heures passées et des heures futures, il n' y en a pas une que je voulusse retrancher de mon bonheur " .
Miss Byron lui fait cette réponse.
Que je suis touchée, monsieur, de la lettre de votre ami ! Elle sert à me convaincre de plus en plus que Clémentine est seule digne de vous. Quelle seroit ma vanité, si je pensois autrement ! Et le pensant, comme je fais, qu' il y auroit de bassesse à ne le pas reconnoître ! Je ne

puis mal interprêter votre sensibilité. La mienne m' apprend ce que je dois accorder à la vôtre. Je vous regarde, avec Clémentine, comme le meilleur des hommes ; mais l' ambition d' Henriette sera remplie, en occupant le premier rang après elle. Est-il possible qu' elle souhaite de me voir à vous ! Noble et généreuse ame ! Grandisson, dit-elle, fera mon bonheur ! Mais tendre et vertueuse Clémentine ! Mon respectable modèle ! Henriette peut-elle être heureuse, même avec Grandisson, si vous ne l' êtes pas vous-même ? Croyez-moi, votre bonheur est nécessaire au sien. Que le ciel vous comble de ses faveurs ! C' est la prière d' Henriette. N' en doutez pas ; mon étude sera de le rendre heureux. Mais, excellente fille ! Fille parfaite ! Avez-vous des regrets ! Des regrets qui ne puissent être diminués que par la joie que vous ressentirez de son bonheur, et d' un bonheur qui sera l' ouvrage d' une autre ? Incomparable bonté ! Pourquoi, pourquoi, lorsqu' il vous accordoit la liberté de votre religion, et qu' il ne faisoit pour lui que la même demande, vous est-il resté des obstacles invincibles ?
ô, monsieur, je ne puis pousser plus loin ces réflexions. C' est un mouvement irrésistible qui me les a fait commencer. Mais comment serois-je capable de paroître devant elle, si le

p71

voyage qu' elle médite en Angleterre s' exécute jamais ? D' un autre côté, avec quel plaisir ne rendrois-je pas mes respects à sa grande ame, sous la charmante figure que M Barlet nous a représentée !
Elle, sa famille, vous, monsieur, vous souhaitez donc de me voir bientôt à vous ? N' êtes-vous pas content du terme accordé ? Un mois, monsieur, n' est-il pas un terme bien court, après une déclaration si récente ? Et c' est sérieusement que vous me demandez, de quelle partie de la vie nuptiale je voudrois déduire les délais que je suppose ? ô monsieur, quelle question ! Voici ma réponse... de nulle de ces heureuses parties ! Mon honneur est votre honneur. Prononcez, vous, le plus généreux des hommes, pour votre
Henriette Byron.

p72

LETTRE 104

Miss Byron à Miladi G.
2 novembre.
Vous avez reçu, ma très-chère amie, sous une même enveloppe, les lettres de votre frère et du seigneur Jéronimo, avec ma réponse à votre frère. Jamais je ne me suis trouvée dans une situation plus inégale ; livrée tantôt à la joie, tantôt à la plus mortelle crainte. On m' assure que ce Greville a l' air si sombre ! Il me hait, dit-il. N' arrivera-t-il rien... ô non, non ! Le ciel protégera votre frère. Cependant le trouble règne au fond de mon coeur. Il n' est pas question de mes affreux songes ; je ne suis pas superstitieuse. Mais un récit de Miss Orme me fait trembler.
Ce matin elle a rencontré Greville chez une dame de nos voisines. Il lui a parlé dans ces termes : j' apprends, mademoiselle, que votre frère est revenu depuis peu. Je l' en félicite. Il est arrivé fort à propos pour voir le mariage de Miss Byron. Fenwick est un misérable. Il est allé hurler de l' aventure à Carlile. Votre frère et moi nous hurlerons ici.

Je suis sûre, a répondu Miss Orme, que mon

p73

frère tiendra dans cette occasion la conduite d' un galant homme, et je ne connois à M Greville aucune raison de *hurler* , puisqu' il emploie ce terme. N' est-il pas devenu fort ami du chevalier Grandisson ?
Il a répliqué avec un sourire forcé, qu' il s' étoit cru capable en effet de tourner l' affaire en plaisanterie ; mais que si près du dénouement, il avoit peine à dévorer tant d' affronts. Le morceau est dur, a-t-il ajouté en portant la main au cou, et faisant quelques grimaces, je crains qu' il n' ait peine à passer, et je désespère de la digestion. Mais votre frère se donnera-t-il le plaisir de prêter l' oreille au son des cloches, qui ne manqueront point, dans peu de jours, de se faire entendre à la ronde ? J' apprends que sir Charles va grand train. " qu' il sache pourtant que je veux mourir avec décence. Nous ne nous laisserons point enlever, sans conditions, la fleur de notre province. Vous voyez quelquefois la sirène, mademoiselle ; dites-lui que je n' espère le repos qu' en la haïssant de tout mon coeur ; mais ne lui conseillez pas (en se baissant à l' oreille de Miss Orme) de croire le sien trop assuré " .
Ces derniers mots ont fait une étrange impression sur moi ; car je n' étois pas déjà fort tranquille. Je les ai répétés : j' y ai réfléchi, et

p74

j' ai pleuré, folle que j' étois ! Mais je me suis remise aussi-tôt, et j' ai supplié Miss Orme de ne pas faire attention à ma folie.
Vers la fin du jour, j' ai reçu la visite de son frère. Elle m' a fait plaisir, et je ne crois pas qu' il m' accuse d' avoir augmenté sa mélancolie. Il m' a fait diverses questions, auxquelles je n' aurois pas répondu, de toute autre part que de la sienne. J' estimerai toujours M Orme.
Avec quelle ouverture de coeur n' a-t-il pas loué sir Charles Grandisson ! Il a fini par des voeux pour lui et pour moi, d' un ton bien différent de celui de Balaam Greville. Ses bénédictions ont été suivies de quelques larmes. Excellent

homme ! Il m' a mise dans un véritable embarras, pour lui faire mes remercîmens.
Lucie me conseille de me rendre auprès de ma grand' mère, avant le retour de sir Charles : mais, ma tante et moi, nous ne sommes point de son opinion. Il nous semble, au contraire, que c' est lui qui doit se rendre au château de Sherley, et nous rendre de-là ses visites : car celui de Selby n' est-il pas ma résidence ordinaire ? Ma grand' mère sera charmée de sa compagnie et de sa conversation. Mais comme il ne peut penser à revenir avant la fin de la semaine prochaine, au plus tôt, il y a du tems de reste pour tous ces arrangemens. Cependant une jeune

p75

créature, si proche du grand jour, avec un homme qu' elle préfère à tout autre, peut-elle trouver place dans sa tête pour d' autres réflexions ?
Ma cousine Reves m' écrit. Ils sont si pleins de cet agréable sujet, elle et son mari, qu' ils s' invitent d' eux-mêmes à se rendre ici. Cet empressement est fort singulier : mais, ma tante ne croit pas qu' on puisse leur dire, non. Votre présence, Charlotte, me causeroit, je vous l' avoue, une vive satisfaction. Je ne puis espérer de voir miladi... pauvre émilie ! Ma tante souhaiteroit qu' elle fût avec nous. Cependant pour son propre intérêt, il n' y faut pas encore penser. Combien de fois ne me suis-je pas rappelé cette réflexion de votre frère, que dans nos plus heureuses perspectives, les soupirs du coeur décèlent quelques imperfections ?
N B. la lettre suivante est de sir Charles, qui fait de vifs remercîmens à Miss Byron de sa dernière lettre, avec une apologie raisonnée de l' empressement qu' il a marqué pour son heureux jour. Il ne veut pas tarder deux fois vingt-quatre heures à se rendre, soit au château de Sherley, soit à celui de Selby, dont il espère qu' il lui sera permis de ne plus s' écarter, avec des espérances si prochaines d' obtenir rang dans la chère famille. Il parle de ses équipages, qui sont fort

p76

avancés, et des articles qu' il a remis tout dressés entre les mains de M Deane. S' il ne reçoit

pas d' ordre contraire, il présentera, dit-il, mardi au matin, si ce n' est pas lundi au soir, le plus sincère et le plus ardent des hommes à la plus aimable de toutes les femmes.

LETTRE 105

Miss Byron à Miladi G.
lundi matin, 6 novembre.
Je vous envoie, ma chère, une copie de la dernière lettre de sir Charles, transcrite pour vous par Lucie, qui veut se faire un mérite de ses petits services, pour obtenir votre amitié.
Ne me croyez-vous pas en droit de faire quelque reproche à votre frère, du retour précipité qu' il m' annonce. Ce soir, peut-être, ou demain au matin. Je ne suis pas contente, ma chère, qu' il m' ôte le pouvoir de l' obliger au-delà de son attente. Cependant ma joie sera extrême de le revoir. Au moment qu' il paroîtra dans le lieu où je suis, je n' aurai plus rien à lui reprocher.
Ma tante, qui l' accuse d' un peu de précipitation, est allée dîner chez ma grand' mère, pour lui faire préparer un appartement au château

p77

de Sherley ; Nancy est avec elle. Mon oncle qui est prié, depuis deux jours, à dîner aujourd' hui chez M Orme, s' est rendu à l' invitation.
Lundi après-midi.
ô très-chère miladi ! Que vais-je devenir ? Toutes querelles sont terminées ? Toute pétulence ! Toute folie ! Peut-être, peut-être ne serai-je jamais à lui. Peut-être, avant son arrivée, serai-je la plus malheureuse de toutes les femmes ! Votre frère, le meilleur des hommes, peut avoir été... ah ! Chère Charl.
Dans l' excès d' une mortelle épouvante, ma plume est tombée de mes doigts. Je me suis évanouie. Personne n' est venu à mon secours. Je sais que je n' ai pas été long-tems sans connoissance. Mes terreurs ont eu la force de la rappeler. La mort seule étoit capable de me l' ôter plus long-tems dans une occasion de cette nature. Que je vous cause d' effroi ! Ma très-chère miladi ! Mais Lucie arrive enfin. Qu' elle vous apprenne la cause de mes tourmens.
N B. ce qui suit étoit de la main de Lucie.

" à la prière de ma cousine, pendant qu' on
la porte sur son lit, je continue, madame,
de vous expliquer ses terreurs et les miennes.
Cependant, que les vôtres n' aillent pas trop

p78

loin. Le ciel, nous l' espérons, nous l' en
prions, protégera votre frère. M Greville
ne sauroit être capable de la barbare, de
l' infame action dont on le soupçonne. Le ciel
protégera votre frère.
" on vient d' apporter ici un billet anonyme,
(je ne sais ce que j' écris) un billet, veux-je
dire, d' une main inconnue, portant que plusieurs
personnes ont entendu sortir de la
bouche de M Greville, des menaces contre
la vie de sir Charles, et nous savions déjà,
de bonne part, qu' il a l' humeur sombre et
l' esprit fort agité. Il a quitté sa maison ce
matin : c' est ce que dit le billet ; et cela nous le
savons certainement. On lui a vu prendre la
route de Londres, avec plusieurs domestiques
et d' autres personnes ; et la chère Henriette
se tourmente mortellement par ses craintes.
Ma tante n' est point au logis ; mon oncle est
absent ; nous n' avons ici que des femmes.
Henriette, que je viens de trouver dans un
triste état, promet de faire ses efforts pour se
composer jusqu' au retour de mon oncle, qui
est allé dîner chez M Orme. On est allé
l' avertir. Grâces au ciel ! Je vois mon oncle
arriver " .

p79

N B. par Miss Byron.
Eh ! De quelle utilité sera son retour, ma chère
milady. Lucie est allée lui montrer le billet.
ô sir Charles ! Cher objet de mes affections !
Pardon pour tous mes caprices ! Revenez avec
la protection du ciel : revenez sans accident !
Et coeur, et main, je suis à vous, si vous le
désirez, dès demain à la pointe du jour.
Voici la copie du billet. J' avois rompu le
cachet, quoiqu' il fût adressé à mon oncle.
à M Selby.
en toute diligence.
Un respectueux admirateur du plus généreux

et du plus noble des hommes (j' entends le chevalier Grandisson) se hâte, monsieur, de vous informer que sa vie est en grand danger. J' ai entendu dire à M Greville, et d' un ton furieux : " je ne souffrirai jamais qu' on m' enlève mon unique bien ; j' aurai sa vie " . Il a joint un serment à cette menace. à la vérité il étoit échauffé par le vin, et je m' arrêterois peu à ses discours, si je n' apprenois qu' il est sorti ce matin avec des gens armés. Faites l' usage qu' il vous plaira de cet avis. Vous ne saurez jamais de quelle part il vous vient. Mais le respect et l' affection que j' ai conçus pour le jeune barronnet,

p80

sont mes seuls motifs. J' en prends le ciel à témoin.
Deux fermiers de mon oncle ont vu successivement le méchant homme sur le chemin de Londres avec son escorte. Que deviendrai-je avant le matin, si votre frère n' arrive pas ce soir ?
à 11 heures de nuit.
Mon oncle a dépêché deux domestiques, avec ordre de suivre la route de Londres jusqu' au jour. Il s' est rendu lui-même chez M Greville. On lui a confirmé qu' il étoit sorti dès le matin, bien accompagné, pour revenir le soir, a-t-on ajouté... dans la vue, peut-être de se disposer à la fuite, après la plus noire de toutes les actions. Ma tante est en larmes. Mon oncle rappelle et compare les circonstances. Nancy se tord les bras. Votre Henriette languit dans une douleur muette. Elle n' est plus capable de pleurer ni d' écrire.
Mardi, 7 à 8 heures du matin.
Quelle nuit j' ai passée ! Je n' ai pas fermé l' oeil. Personne ne remue encore. Chacun appréhende de paroître, dans la crainte de se voir l' un l' autre. Je me sens les yeux enflés de larmes et d' insomnie. Il est surprenant que mon oncle ne

p81

descende point. Il pourroit donner des ordres... mais hélas ! Sur quoi !
Quels auroient été mes songes, si j' avois pu

m' assoupir assez pour donner quelque apparence
de réalité à de vaines ombres ! J' ai vu assez
de fantômes en veillant ; car je n' ai pas cessé
d' avoir les yeux ouverts. Ma femme de chambre
a passé la nuit près de moi. Elle m' a remarqué
des tressaillements, des absences d' esprit ! Jamais
je ne m' étois trouvée dans cet état. Dieu me
garde d' une telle nuit ? Il ne me reste que la
force d' écrire. Mais que sert d' écrire ? à quelle
fin ? épargnez-vous de lire des inutilités... je
vais changer de posture... à présent je suis à
genoux, priant, faisant des voeux au ciel...
mais je vois entrer Lucie !
Elle est venue. Nancy est entrée après elle.
Elles n' ont fait que me tourmenter toutes deux
par le récit de leurs songes. Ma tante est fort
mal. Mon oncle vient de s' endormir, après s' être
abandonné toute la nuit à ses réflexions : ma
grand' mère ne saura pas la cause de nos peines,
aussi long-tems qu' on pourra les lui cacher,
du moins si... cruel si ! J' abandonne ma plume.

p82

LETTRE 106

Miss Byron à la même.
7 novembre.
Je vous demande en grâce, ma chère, de
lire ma première page, avant que d' ouvrir la
terrible lettre que je vous envoie, sous cinq
cachets, que j' ai cousus à l' enveloppe, dans la
crainte qu' elle ne tombât d' abord entre vos
mains. Lucie a voulu que cette choquante lettre
vous fût envoyée toute entière. J' ai cédé, contre
mon opinion.
Nous nous sommes rassemblés ce matin, sans
ame, sans force, également incapables de recevoir
et de donner de la consolation. Le billet d' avis
a repassé sous les yeux de tout le monde. On
l' a laissé ; on l' a repris ; chacun s' est efforcé de
deviner la main. Enfin l' on s' est accordé de
dépêcher un homme sûr chez M Greville, pour
se procurer des informations.
Mais, quelle joie ! Avant que le messager fût
revenu, votre noble frère est arrivé dans la salle,
en habit de campagne. Il étoit descendu à la

grande porte. Il m' a vue la première, et je suis
la première aussi qui l' ait vu. Je m' étois levée
pour sortir, sans trop savoir mes propres
intentions, mais dans la vue néanmoins d' aller
jusqu' à l' allée d' ormes, au-devant du courrier que
nous attendions.
Sir Charles s' est jeté à mes pieds. Il m' a dit
quelques mots d' excuse sur sa précipitation, et
des remercîmens pour ma dernière lettre... à
peine l' ai-je entendu : et l' excès d' une si
délicieuse surprise, ne m' a pas moins ôté le pouvoir
de lui répondre. J' étois réellement hors de moi :
et que direz-vous, ma chère, si j' ajoute, qu' en
revenant à moi-même, je me suis trouvée dans
ses bras, les deux miens passés autour de son
cou. Mon transport n' a pu manquer de le surprendre.
à l' instant il s' est vu environné de tout le
monde. Ma tante s' est hâtée de l' embrasser ; et
pendant quelques momens, on n' a pu entendre
que le bruit des félicitations. Moi tremblante,
et ne me fiant pas à mes pieds, j' ai voulu passer
dans une chambre voisine. Personne n' a fait
d' attention à moi, jusqu' à ce que ma femme
de chambre s' est présentée pour me soutenir,
et m' a conduite sur un fauteuil. Votre frère
s' est dégagé aussi-tôt pour me suivre, et tout
le monde s' est empressé de passer avec lui. Il
a pris ma main, assise comme j' étois ; et l' ayant

serrée entre les deux siennes, il l' a pressée de
ses lèvres, en me conjurant de calmer mes
craintes. On lui avoit déjà expliqué la cause
de toutes nos émotions : ils avoient tous autant
de sujet que moi de rougir. Nancy, comme
je l' ai su, Nancy même avoit saisi sa main,
et l' avoit baisée dans son transport. Qu' il nous
est cher à tous ! Il le voit bien à ce moment.
Les réserves seroient à présent de mauvaise grâce.
Formalités, délicatesses de familles, comme il
les appelle dans ses lettres, nous n' y prétendons
plus.
Pendant qu' il me disoit mille choses tendres,
mon oncle et ma tante lui ont demandé un moment
d' entretien, pour me laisser le tems sans
doute de rappeler entiérement mes esprits. Ils
l' ont informé de toutes les circonstances. Le
messager, qui est revenu dans l' intervalle, a

rapporté que M Greville étoit retourné chez
lui fort tard, qu' il étoit encore au lit, quoiqu' il
ne fût pas moins d' onze heures, lorsque le messager
avoit quitté sa maison ; qu' on ne le croyoit
pas en bonne santé, et qu' en se couchant, il étoit
de si mauvaise humeur, qu' aucun de ses gens
n' avoit osé lui parler. Plaise au ciel... mais
je veux garder pour moi-même toutes les
craintes qui ne sont fondées qu' en conjectures.
Pourquoi ne me flatterois-je point de ce qu' il

y a de plus heureux ? Votre frère n' est-il pas
hors de danger ? Et n' est-il pas le soin de la
providence ? On ne m' ôtera point à présent cette
confiance.
Il est rentré avec le billet entre ses mains.
Il me semble, a-t-il dit, que j' ai déjà vu cette
écriture. Je me trompe beaucoup, si je ne
parviens à découvrir l' écrivain. Mais on ne peut
douter de ses bonnes intentions.
Comme nous ne laissions point de marquer
des craintes ; je ne vois pas, a-t-il continué d' un
air paisible, qu' il y ait aucune raison d' en
conserver. M Greville aime Miss Byron. Il n' est
pas surprenant que sa peine augmente, à mesure
que ses espérances diminuent. M Greville
feroit un mauvais compliment à ce qu' il aime,
et donneroit mauvaise opinion de sa propre
sincérité, s' il paroissoit plus tranquille. Mais avec
une fortune telle que la sienne, il est impossible
qu' il y ait des intentions désespérées. Je me
rappelle ses derniers procédés ; ils sont à son
avantage. Je veux lui faire une visite. Il faut
que je l' engage à me mettre au nombre de ses
amis.
Ce discours nous a rassurés. Je ne m' étonne
point, ma chère, que les femmes aiment le
courage dans un homme. Sir Charles nous a
dit ensuite, qu' il seroit arrivé dès le jour
précédent,

s' il n' avoit été obligé de rendre une visite
au chevalier Belcher. Mon oncle, ne perdant
point de vue l' espérance qu' il avoit marquée de
découvrir l' auteur du billet, l' a prié de revenir

à cette idée. Observez, lui a dit sir Charles,
que suivant les termes de l' avis, Greville étoit
échauffé de vin. Je sais qu' il prend souvent
plaisir à rassembler ses amis dans l' hôtellerie de
Northampton où j' ai logé : et si je me rappelle
bien l' écriture du maître, dans les comptes qu' il
m' a faits, je crois la reconnoître ici. Fort bien,
a remarqué ma tante ; mais si vous ne vous
trompez point, nous n' en devons être que plus
alarmés de l' information. Les menaces de M
Greville sont réelles sans doute, et ne doivent
pas être négligées. Votre frère a demandé qu' on
lui laissât le ménagement de cette affaire. Que
M Greville, nous a-t-il dit, soit mon ami
d' aussi bonne foi que je suis le sien, ou qu' il soit
dans une autre disposition, les termes où nous
sommes ensemble, m' autorisent à lui rendre une
visite ; et je suis sûr, qu' à mon retour, il ne peut
la prendre que pour une civilité. En vain mon
oncle lui a représenté que M Greville étoit capable
de l' insulter. Il a badiné de cette crainte.
L' heure du dîner ayant suspendu nos représentations,
elles ont recommencé dans le cours
de l' après-midi : mais il nous a donné de si

fortes raisons, pour nous fier à la conduite qu' il
veut tenir dans sa visite, qu' il est parvenu à nous
rendre tranquilles sur un point qui nous avoit
si vivement alarmés. Ma tante l' a prévenu sur
les arrangemens qu' elle a pris pour le loger au
château de Sherley. Il a répondu que c' étoit un
peu loin de Miss Byron ; mais que ne fût-il qu' à
la porte voisine, il se plaindroit de l' éloignement :
et me regardant avec un tendre sourire : cette
distance même, a-t-il ajouté, ne tournera qu' à
mon avantage, car je suis sûr que la chère Henriette
de Madame Sherley ne se dispensera point
de rendre ses devoirs ordinaires à la meilleure
des mères. Comme elle étoit venue dîner avec
nous, il est parti vers le soir avec elle. Ainsi,
ma chère, nous avons perdu sa compagnie à
souper.
Vous n' aurez pas oublié que j' ai une juste
excuse, pour finir cette lettre un peu brusquement.
Le sommeil me presse : et quelle agréable nuit il
me promet, en comparaison de la dernière !

LETTRE 107

Miss Byron à la même.
mercredi matin, 8 novembre.
Nous étions informés, dès le matin, que sir Charles étoit allé rendre sa visite à M Greville ; et nous serions retombés dans toutes nos inquiétudes, si M Deane, qui arriva hier au soir, n' avoit servi à nous rassurer. Ma tante vient de m' apporter le billet suivant de sir Charles, adressé à mon oncle, et venu de chez M Greville.
" en regrettant, mon cher monsieur, tous les momens que je passe hors des châteaux de Selby et de Sherley, je crois vous devoir rendre compte de l' usage que je fais de mon tems dans cette ennuyeuse absence.
" j' ai trouvé M Greville dans une disposition moins heureuse que je ne m' y étois attendu. C' est avec une résistance inexprimable, qu' il combat contre lui-même, pour se déterminer à l' abandon de ses espérances. Il paroissoit étrangement agité, lorsque je me suis fait introduire chez lui. Dès le premier instant, il m' a proposé, et d' un ton même assez fier, de suspendre mon mariage l' espace de deux mois, ou d' un au moins. J' ai reçu cette demande avec l' indignation qu' elle méritoit. Il

a voulu la justifier par quelques raisons d' intérêt propre, que je n' ai pas écoutées plus volontiers. Après quelques discussions, il a juré qu' il obtiendroit du moins quelque chose : et pour alternative, il m' a proposé de dîner avec lui, et quelques amis d' élite, qu' il avoit invités. J' y ai consenti, quoique je ne pusse douter que ses amis ne fussent les mêmes auxquels il a confié ses menaces. J' ai su de lui qu' il étoit sorti hier au matin, dans l' espérance de me rencontrer ; car il se vante d' avoir été bien informé de toutes les démarches de Miss Byron et des miennes. Que ceux, monsieur, qui croient avoir quelque intérêt à nous observer, aient les yeux curieusement attachés sur nous. Les coeurs honnêtes ont peu de secrets. Je ferois gloire de recevoir la main de Miss Byron devant

mille témoins.
" M Greville avoit été en marche toute la nuit précédente : il ne dit point que ce fût pour me chercher ; mais il savoit que j' étois attendu au château de Selby lundi au soir, ou hier matin. Ne m' ayant pas rencontré, il avoit passé la nuit avec ses confidens à l' hôtellerie de Northampton, d' où il partit hier avec eux, dans la résolution de m' engager à suspendre mon mariage : idée mal conçue,

p90

comme vous voyez, et dont il n' auroit pas espéré beaucoup de succès, s' il avoit eu la tête plus libre. Mais nous allons passer, dit-il, un acte d' oubli et de parfaite réconciliation, en présence des amis qu' il attend à dîner. Nous sommes déjà convenus que ce détail, et la connoissance même de son projet, ne sortira point de votre famille. Je vous assure, monsieur, que dans la disposition où il m' auroit trouvé s' il m' avoit rencontré cette nuit ou l' autre, il n' auroit pu rien arriver de fâcheux, car je suis porté réellement à le plaindre.
" nous sommes à présent les meilleurs amis du monde. Il forme mille desseins ; et celui auquel il paroît s' arrêter, est d' aller passer un mois chez Miladi Frampton, qu' il nomme la confidente de ses peines. Je me suis étendu sur toutes les circonstances, pour n' avoir rien à mêler ce soir au délicieux sujet qui occupe toute mon attention " .
J' ai l' honneur, monsieur, d' être, etc.
Méchant Greville ! Quoiqu' à plaindre, ma chère, s' il est capable des tendres sentimens qu' il s' attribue. Qu' il parte ! Qu' il se retire chez Miladi Frampton, ou dans tout autre lieu ; et qu' il y vive heureux, pourvu que ce soit à

p91

cinquante milles de nous ! Je ne cesserai pas de le craindre, jusqu' à ce qu' il ait quitté le canton.
Quelle glorieuse qualité que le courage, lorsqu' elle est accompagnée de modération ! Lorsqu' elle est fondée sur l' intégrité du coeur et sur

le témoignage qu' il se rend de son innocence ! Dans toute autre supposition, ne mérite-t-elle pas plutôt le nom de férocité ?
Mais que d' embarras, ma chère miladi, que de trouble je cause à votre frère ! à quels dangers ne l' ai-je pas exposé ? Jamais, jamais il ne me sera possible de l' en récompenser.

p92

LETTRE 108

Miladi Grandisson à Madame Sherley.
au château de Grandisson, 6 janvier.
Sir Charles reçut hier une lettre de M Lowther, qui se disposoit à quitter Boulogne. Suivant la date, il devroit être arrivé depuis quinze jours. Ainsi nous pouvons l' attendre à chaque moment. Il marque que toute la famille de Boulogne a plus d' ardeur que jamais, pour l' exécution de ses vues sur Clémentine, qui ne laisse pas de refuser encore les visites du comte de Belvedère ; et sur ce point, ils se dispensent de la presser. M Lowther semble craindre qu' il ne manque quelque chose à son rétablissement. Malheureuse fille ! Il en juge par le désir qu' elle ne perd point de faire un voyage en Angleterre. Elle a reçu, dit-il, avec beaucoup de fermeté, la nouvelle du mariage de sir Charles. Elle a demandé la bénédiction du ciel, pour lui et pour la compagne de son sort : mais

p93

depuis elle a paru sombre, réservée ; et quelquefois on l' a trouvée noyée dans ses larmes. Lorsqu' on lui en a demandé la cause, elle a répondu qu' elle appréhendoit le retour de sa maladie. Les médecins veulent absolument qu' on se hâte de la marier. On attend le général pour presser la célébration. Mais elle demande qu' il lui soit permis encore une fois de traverser les Appennins, et d' aller passer quelques jours à Florence avec sa chère Madame Bémont. Elle craint la vue du général.
Que je suis touchée de sa situation ! Sir Charles ne doit pas l' être moins. Pourquoi

n' attendent-ils pas du tems, ce grand médecin
de tous les maux, le succès d' un événement
qu' ils ont tant à coeur ? M Lowther ajoute que
la santé du seigneur Jéronimo se fortifie de jour
en jour.
Que vous dirai-je de notre chère émilie ? J' ai
pitié d' elle. Je plains son jeune coeur, d' avoir
si tôt éprouvé un amour sans espérance. Je voyois,
il n' y a qu' un moment, ses yeux attachés sur le
visage de son tuteur d' un air si passionné, qu' elle
lui a fait baisser les siens. Il faut que je vous
fasse, à cette occasion, le détail d' un entretien
que j' ai eu avec elle, et dont la conclusion
me fait espérer de la voir quelque jour heureuse.

p94

J' avois craint plus d' une fois que ses yeux ne
la trahissent à ceux de son tuteur, qui n' attribue
jusqu' à présent son respect qu' à la reconnoissance.
Au moment qu' il est sorti, venez ici, mon amour,
lui ai-je dit avec la tendresse d' une soeur. Elle
est venue. Ma très-chère émilie, si vous regardiez
tout autre homme, de l' air que je remarque
souvent, et que vous aviez aujourd' hui en
regardant votre tuteur, cet homme, s' il n' étoit
pas marié, pourroit espérer d' obtenir bientôt
une femme.
Elle a soupiré. Mon tuteur s' en est-il apperçu ?
Je me flatte, madame, qu' il n' y a pas fait tant
d' attention que vous.
Tant que moi, ma chère ?
Oui, madame. Lorsque mon tuteur est présent,
je vois que vous m' observez beaucoup.
Mais j' espère que vous n' avez rien remarqué
dont vous soyez offensée.
Vous êtes sérieuse, émilie.
Il me semble que ma chère Miladi Grandisson
l' est aussi.
Cette réponse m' a surprise, et m' a causé
même un peu d' embarras. Son amour, ai-je pensé,
peut la rendre trop hardie, sans qu' elle y fasse
d' attention. En effet ne s' appercevant pas qu' elle
m' eût un peu déconcertée, elle a regardé un petit
ouvrage d' aiguille dont je m' occupois. Que ne

p95

donnerois-je pas, madame, pour travailler dans

cette perfection ! Mais vous soupirez, madame ?
Oui, pour cette pauvre Clémentine ! Ai-je dit, et réellement, elle s' étoit présentée à mon souvenir.
Soupirez-vous, madame, pour tous ceux qui aiment mon tuteur ?
Il y a différentes sortes d' amour, émilie.
C' est ce que je m' imagine, madame. Personne n' aime plus que moi mon tuteur ; mais ce n' est pas le même amour que celui de Clémentine : j' aime sa bonté.
Et croyez-vous que Clémentine ne l' aime pas aussi ?
Oui, oui ; mais l' amour est différent.
Expliquez-moi donc la nature de votre amour.
Il m' est impossible ! (en poussant un soupir).
Pourquoi soupirer ? Vous m' avez fait la même question : j' ai répondu que je soupirois de pitié.
Pour moi, madame, j' ai pitié aussi de Clémentine ; mais je ne soupire pas pour elle, parce qu' elle a pu épouser mon tuteur, et qu' elle ne l' a pas voulu.
Elle n' en est que plus digne de nos soupirs, émilie. Un motif tel que le sien...
fi, fi, son motif ! Lorsqu' il lui laissoit la liberté de vivre dans sa religion.

p96

Ce n' est donc pas pour Clémentine que vous soupirez ?
Je ne le dois pas, madame.
Pour qui donc ?
Je ne sais. Il ne faut pas me le demander.
Habitude, et rien de plus.
Mais je vois que mon émilie soupire encore ?
Pourquoi vous en appercevoir, madame ?
Habitude, je vous l' ai dit. Cependant, croyez-moi, ma chère miladi (en me passant les bras autour du cou, et cachant sa tête dans mon sein, si la vérité étoit connue).
Elle s' est arrêtée, mais sans changer de posture ; et je sentois ses joues brûlantes.
Eh bien, ma chère, si la vérité étoit connue ?
Je n' ose parler. Vous serez fâchée contre moi.
Non, mon amour, je vous en assure.
Oh oui, mais vous serez fâchée.
J' ai cru, ma chère, que nous étions deux soeurs. J' ai cru qu' il n' y avoit point de secret entre nous. Dites-moi : de quoi est-il question ?
Si la vérité étoit connue...

eh bien, madame, pour faire l' essai de votre bonté, dites-moi ; n' êtes-vous pas un peu sujette à la jalousie ?
à la jalousie, ma chère ? Vous me surprenez. Pourquoi, de qui, de quoi, jalouse ? La jalousie suppose un doute. De qui puis-je douter ?

p97

On doute quelquefois sans cause, madame.
Expliquez-vous mieux, ma chère.
N' êtes-vous pas fâchée, madame ?
Je ne le suis point. Mais pourquoi me croire jalouse ?
Vous n' avez aucune raison de l' être, en vérité. Mon tuteur vous adore. Tout le monde convient que vous méritez d' être adorée. Mais pourquoi trouver mauvais qu' un enfant tel que moi, regarde quelquefois son tuteur avec des yeux de reconnoissance ! Les vôtres, ces yeux charmans, sont toujours si prêts à surprendre les miens ! Si je me connois moi-même, je ne suis qu' une jeune innocente. J' aime mon tuteur, je n' en disconviens pas. Je l' ai toujours aimé, vous le savez bien, madame ; et si vous me permettez de le dire, long-tems avant qu' il ait su qu' il y eût au monde une dame aussi charmante que vous.
J' ai quitté mon ouvrage ; et la serrant entre mes bras, ne cessez pas de l' aimer, chère émilie ! Vous ne sauriez l' aimer autant qu' il mérite de l' être. Vous me verrez toujours approuver une affection si pure. Mais de la jalousie, ma chère ?
Vous m' attribuez de la jalousie. C' est une chimère de votre imagination. Ma seule crainte, c' est que les mouvemens du coeur se devinant par les yeux, sur-tout dans les jeunes personnes qui sont encore remplies d' innocence, vous ne donniez

p98

sujet à ceux qui savent aussi-bien que moi que votre affection pour votre tuteur est un respect filial, de l' attribuer à la naissance d' une autre espèce de sentimens, qui dans votre coeur néanmoins, s' ils venoient à s' y fortifier, produiroient une flamme aussi pure qu' il s' en soit jamais allumé dans un *coeur virginal* .
ô madame, quelles expressions vous employez ! Elles me pénètrent le coeur. Je ne puis vous

expliquer ce qui s' y passe, mais de jour en jour mon respect augmente pour mon tuteur. Mon respect... oui, c' est le vrai terme. Je vous remercie de me l' avoir dicté. Un respect filial, je ne puis le nommer mieux. Et jamais je ne l' ai tant respecté qu' à présent, depuis que je vois avec quelle affection il cherche à faire le bonheur de ma chère miladi. Cependant, madame, pour ne vous rien dissimuler, si j' étois mariée, et que ce ne fût pas avec un homme tout-à-fait semblable à lui, je craindrois d' être assez foible pour vous porter envie : je serois du moins une très-malheureuse femme.
Ne doutez pas, ma chère, que si vous étiez capable d' envie, cette noire passion ne vous rendît malheureuse. Mais vous ne devez jamais recevoir les soins d' un homme à qui vous ne croirez pas plus d' amour pour vous que pour toute autre femme, qui ne sera point honnête

homme par principes, homme sensé, et qui n' aura pas un peu vu le monde.
Où trouve-t-on, madame, des hommes de ce caractère ?
Reposez-vous de ce soin sur votre tuteur. Si vos yeux ne vont pas plus vîte que votre jugement, comptez, ma chère, qu' il vous fera trouver un homme avec lequel vous puissiez être heureuse.
Oh ! Madame, ne craignez rien de ma précipitation : premièrement, parce que mon respect pour mon tuteur et ses grandes qualités feront paroître tous les autres hommes fort petits à mes yeux. Ensuite, j' ai tant de confiance à son jugement, que s' il allongeoit le doigt, en me disant, émilie, voilà l' homme qui vous convient, je m' efforcerois d' aimer celui qu' il m' auroit montré. Mais je crois qu' il me sera impossible de prendre jamais du goût pour aucun homme.
Il y a du tems de reste, mon amour. En attendant, n' en connoissez-vous aucun que vous puissiez préférer aux autres, si vous étiez dans l' âge de vous marier ?
Je ne sais que répondre à cette question. J' ai du tems, comme vous dites. Je ne suis qu' une très-jeune fille : mais on a ses pensées à tout âge. Je vous avouerai, madame, que l' homme qui a passé quelques années avec sir Charles Grandisson,

qui a mérité son amitié par un caractère éprouvé... elle s' est arrêtée.
Belcher, sans doute ?
Belcher, madame. De tous les hommes que je connois, c' est le plus semblable à mon tuteur. Mais il est homme fait ; et je suppose qu' il a vu quelques femmes qu' il peut aimer.
Je ne le crois pas, ma chère.
Pourquoi ne le croyez-vous pas, madame ?
Parce qu' à parler franchement, comme je souhaiterois que vous le fissiez avec moi, il me paroît marquer pour vous, toute jeune que vous êtes, un respect et des attentions extraordinaires.
C' est par considération pour mon tuteur. Mais, quoi qu' il en soit, si je conserve l' amitié de mon tuteur et la vôtre, je n' aurai rien à désirer.
L' arrivée de son tuteur, du mien, de mon ami, de mon amant, de mon mari, et de tous les noms chers ensemble, a terminé cette conversation. Je l' abandonne à votre jugement, ma très-chère madame ; mais j' en conçois de fort grandes espérances.

p101

LETTRE 109

Miladi Grandisson à la même.
3 février.
J' eus hier un autre entretien avec émilie. Elle avoit été plus sérieuse et plus grave qu' à l' ordinaire, depuis le dernier dont je vous ai fait le récit.
Anne, sa femme de chambre, que vous connoissez, avoit observé du changement dans l' humeur de sa jeune maîtresse. Ne sachant plus, dit-elle, comment lui plaire, et voyant que, d' un des meilleurs naturels du monde, elle étoit devenue un des plus difficiles, elle avoit pris la liberté de lui dire que, si cette humeur continuoit, elle seroit obligée de quitter son service.
Partez donc, fut sa réponse. Je ne veux pas être menacée par une servante. Vous commencez à prendre des airs importans. Partez, Anne, lorsque vous le souhaiterez. Je ne veux point de menaces. Je n' ai que trop de chagrins, sans en recevoir de vous.

Cette honnête fille, qui lui est tendrement attachée, qui la sert depuis l' âge de sept ans, et dont son père approuvoit la bonne conduite

p102

et la fidélité, versa un torrent de larmes, et voulut lui représenter humblement ses peines. Elle lui en demanda même la permission. Mais elle n' obtint que de nouvelles marques de colère, avec un refus obstiné de l' entendre. Je ne veux rien écouter : vous avez commencé par le mauvais bout. Il falloit faire marcher les plaintes avant les menaces. Et se retirant dans son cabinet, elle ferma la porte sur elle.
Ma femme de chambre, de qui je tiens ce récit, offrit à la pauvre Anne de m' apprendre ce qui s' étoit passé. Mais, loin d' y consentir, cette prudente fille répondit que sa maîtresse, comme toutes les jeunes personnes, étoit si jalouse de son autorité, qu' elle ne lui pardonneroit jamais d' avoir porté son appel à ma tante ou à moi, et que se plaindre d' ailleurs sans espérance de succès, c' étoit exposer sa jeune maîtresse, tandis que le mal présent pouvoit être guéri par le tems et la patience.
émilie m' a fait pitié. Je n' ai deviné que trop facilement d' où venoit l' altération de son humeur. L' excessive bonté que son tuteur a pour elle, ne fait qu' augmenter son amour. Ne sais-je pas moi-même que rien n' est si naturel ? Cependant, ai-je pensé, il la feroit mourir de chagrin, s' il prenoit d' autres manières avec elle : et pour elle-même, je ne voudrois pas qu' il pût

p103

s' imaginer de la nécessité à changer de conduite. Cette explication étoit nécessaire pour ce que vous allez lire.
Mon mari, mon oncle et M Deane, étant sortis ce matin après le déjeûner, et ma tante s' étant retirée pour écrire, je suis montée à mon cabinet dans la même vue. émilie est venue frapper à ma porte. J' ai ouvert aussi-tôt.
Ai-je mal choisi l' heure, madame ?
Non, ma chère. (j' avois observé, hier à souper, et ce matin pendant le déjeûner, des traces de larmes dans ses yeux, quoique personne n' eût fait

la même remarque : mais les avis que j' avois reçus de ma femme de chambre, me rendoient plus attentive).
J' ai pris sa main, et j' ai voulu la faire asseoir près de moi. Non, madame, a-t-elle dit, souffrez que je demeure debout. Je ne suis pas digne d' être assise en votre présence.
(elle avoit les larmes au bord des yeux : mais comme je lui voyois remuer les paupières, dans l' espérance de les dessécher, je n' ai pas voulu marquer que j' y fisse attention. Je crois d' ailleurs que j' étois dans le même état, par un mouvement de sympathie).
en ma présence, émilie ! Mon amie, ma soeur ! D' où peut venir ce langage ? (je me suis tenue debout aussi). Votre soeur aînée, mon

p104

amour, ne sera point assise, pendant que sa cadette est debout.
Elle s' est jetée à mon cou, et ses larmes se sont ouvert le passage. Cette bonté, cette bonté me tue. Je suis, je suis une très-malheureuse créature ! Malheureuse, pour avoir obtenu tout ce que je désirois. Ah ! Que ne me traitez-vous sévèrement ? Je ne puis, je ne puis me supporter moi-même, au milieu des témoignages continuels que je reçois de votre bonté.
Quelle peut être la cause de ce trouble, ma chère émilie ? Je vous aime tendrement. Je serois ingrate, insensible au mérite de mon émilie, si je ne contribuois pas de tout mon pouvoir à son bonheur. Que puis-je faire pour elle, qui ne lui soit pas dû ?
Ses bras m' ont quittée : elle s' est dégagée des miens, qui la tenoient embrassée. Laissez-moi, laissez-moi sortir, madame. Elle s' est précipitée dans l' appartement voisin. Je l' ai suivie ; et prenant sa main, ne me laissez pas dans cette inquiétude, chère émilie ! Vous ne me quitterez point. Si vous avez pour moi toute la tendresse que j' ai pour émilie, vous me donnerez le moyen de soulager l' oppression du plus innocent et du plus aimable des coeurs. Ouvrez-vous, ma chère, ouvrez-vous à moi.

p105

ô Miladi Grandisson ! Digne femme du meilleur des hommes, vous devez me haïr.
Haïr, ma chère émilie ?
Oui, vous le devez.
Asseyons-nous dans cette chambre, si vous ne voulez pas revenir dans mon cabinet.
Je me suis assise sur un sofa. Elle s' est placée près de moi, en appuyant ses joues brûlantes sur mon épaule. J' ai passé un bras autour de son cou, et de l' autre main, j' ai pris une des siennes. à présent, ma chère, je vous conjure par l' amitié, cette amitié de soeur qui est entre nous, de m' ouvrir entièrement votre coeur. Renoncez-moi, si, recevant le pouvoir de guérir vos blessures, je n' y verse pas le beaume d' une inviolable tendresse.
Que puis-je vous dire ? Hier, ma très-chère miladi, je reçus la réponse du docteur Barlet à une question que je lui avois proposée, de la part d' une jeune créature, qui...
elle n' a pu achever. Elle a pleuré. Elle a levé la tête ; elle s' est essuyé les yeux. Ensuite son visage s' est encore appuyé sur mon épaule, et j' ai repassé le bras autour de son cou. Votre question, mon amour ?
Ah, madame ! Ma question, dites-vous, ma question ! Je n' ai dit *la vôtre* , ma chère, qu' autant

que c' est vous-même qui l' avez proposée au docteur.
Il ne vous a donc rien dit, madame ?
Assurément, il ne m' en a pas dit un mot.
En effet, j' aime bien mieux que vous le sachiez de moi. Je crains seulement qu' il ne devine de quelle jeune fille il s' agit. Pauvre ruse ! Que je suis une sotte créature ! Il le devine certainement.
Puis-je savoir la question, mon amour ? Puis-je savoir la réponse ?
J' ai brûlé l' une et l' autre dans un excès de colère contre moi-même, pour m' être radicalement exposée ; car il a certainement deviné la jeune fille : je les ai jetées au feu.
Mais vous pouvez m' expliquer le cas. Vous pouvez me dire la réponse en substance.
Comment le puis-je ? Vous, madame, que j' aime plus que toutes les autres femmes ensemble, vous...
mais vous devez me haïr, me mépriser !
Confiez-moi votre secret, ma chère. Si c' en est

un que je crois déjà pénétrer, comptez qu' il
ne sortira jamais de mon sein.
Elle a tressailli. Que vous pénétrez, madame !
Ne vous effrayez point, mon amour.
Oh ! Non, non, il est impossible. Si vous
l' aviez pénétré.

p107

Eh bien, qu' arriveroit-il ?
Vous banniriez pour jamais l' odieuse émilie
de votre présence. Vous obligeriez mon tuteur
de renoncer à moi.
Vous dirai-je, ma chère, ce que je crois avoir
pénétré ?
Dites-le moi donc à l' oreille (en jetant autour
de moi la main que je ne tenois pas). Dites-le
moi si bas, que je ne puisse l' entendre.
Vous aimez votre tuteur, émilie. Il vous aime.
ô madame !
Il vous aimera toujours, et j' aurai les mêmes
sentimens pour vous. Votre amour est fondé
sur la reconnoissance. Tel étoit le mien. Ne sais-je
pas, émilie, tout ce qu' on peut dire en votre
faveur ?
à la fin, madame, l' excès de votre bonté dissipe
mes craintes. Je vois que je puis vous avouer toute
ma foiblesse, toute ma folie, d' autant plus que
cet aveu me donnera quelque droit à vos conseils.
C' étoit mon dessein ; mais je craignois votre
haine. Dans les mêmes circonstances, je doute
si je serois aussi généreuse que vous. Ah ! Que
je regrette d' avoir proposé ma question au
docteur !
Le docteur, ma chère, est la bonté même. Il
gardera fidellement votre secret.

p108

Et m' assurez-vous, madame, qu' il ne le révélera
point à mon tuteur ? J' aimerois mieux mourir, que
de lui voir quelque défiance de moi. Il me haïroit,
madame, si vous ne le faisiez pas.
Jamais il n' en sera informé, ma chère. Vous avez
déjà demandé le secret au docteur, je n' en
doute point.
Oui, madame.
Il le gardera, ne craignez rien, sur-tout lorsque
votre charmante ingénuité m' aura mise en état,

mon amour, de trouver des expédiens pour la sûreté de votre honneur, et pour vous conserver l' estime de votre tuteur.
Eh oui, madame. C' est précisément ce que je désire.
Ouvrez-moi donc ce coeur innocent. Regardez-moi comme votre amie, comme votre soeur, comme si je n' étois pas l' heureuse femme de votre cher tuteur.
Je vous le promets, madame... hélas ! Je ne m' étois pas défiée de moi-même, jusqu' au jour de votre mariage. C' est alors que j' ai commencé à sentir du trouble dans mon coeur, d' autant plus que je m' efforçois de le cacher à mes propres yeux, car j' étois réellement effrayée de les tourner sur moi. D' où me vient cette crainte ? Me demandois-je à chaque moment. Ai-je quelque

chose à me reprocher ? Quels sont mes désirs ? Quelles peuvent être mes espérances ? N' est-il pas certain que j' aime Miladi Grandisson ? Oui, sans doute. Cependant, par intervalles... ne me haïssez pas, madame. Je veux vous découvrir le fond de mon coeur et toute ma foiblesse.
Continuez, chère émilie : vous ne sauriez me donner une meilleure preuve de votre tendresse et de votre confiance.
Cependant par intervalles, je croyois sentir qu' il s' élevoit dans mon coeur quelque chose de semblable à l' envie : ah ! Vous souffrez, je le vois, de m' entendre prononcer ce nom ?
Si je souffre, c' est de pitié pour vos peines, ma chère émilie. Vous ne savez pas combien mon coeur est dilaté par votre charmante confiance.
Continuez donc, mon cher amour.
Un jour, dans la résolution d' examiner mes propres sentimens, je lui ai demandé, pensai-je en moi-même, la permission de vivre avec eux après leur mariage : eh ! Que me suis-je proposé dans cette demande ? Rien que d' innocent, croyez-moi. Ce que je désirois me fut accordé. C' étoit une grâce que j' avois crue nécessaire à mon bonheur. Cependant, me demandois-je mille fois le jour, suis-je heureuse ? Non, aimerai-je moins mon tuteur ? Non. Miladi m' en est-elle plus chère, pour m' avoir fait obtenir cette

faveur ? Il me semble que je l' admire de plus
en plus, et que je ressens toute sa bonté ; mais
je ne sais ce que je ressens encore. Il me semble
qu' en l' aimant beaucoup, je souhaiterois
quelquefois de l' aimer moins. Ingrate émilie !
Et je me faisois alors les plus sévères reproches.
Sûrement, madame, la pitié ressemble beaucoup à
l' amour ; car, pendant que vos incertitudes ont
duré, j' ai cru vous aimer plus que moi-même :
mais lorsque je vous ai vue heureuse, et qu' il
n' est point resté de motif pour la pitié, odieuse
fille que je suis, il m' a semblé que j' aurois été
quelquefois bien-aise de pouvoir vous rabaisser :
ne me haïssez-vous pas à présent ?
Non, non, émilie. Ma pitié, comme vous dites,
augmente ma tendresse pour vous. Continuez, chère
fille. Votre ame est le pur livre de la nature.
Faites m' en lire une autre page ; et comptez sur
ma plus tendre indulgence. Je savois, avant
vous-même, que vous aimiez votre tuteur.
Avant moi-même ! Comment cela se peut-il,
madame ? ... je ne me lassois donc pas de me
faire des questions. Quoi, émilie ? Ta tendresse
augmente pour ton tuteur, et n' augmente pas
pour Miladi Grandisson, qui te comble d' amitié !
L' envie se mêleroit-elle dans ton coeur avec
l' admiration ? Ah ! Imprudente fille, et plus
qu' imprudente !

Où tes folies doivent-elles finir ? Juste ciel !
Si je me laisse entraîner comme je fais, ne
serai-je pas la plus ingrate des créatures ? Ne
m' attirerai-je point la haine de mon tuteur, au
lieu de son affection ? Ne me rendrai-je pas
méprisable au monde entier ? Et quelle sera la fin
de toutes ces malheureuses suppositions ?
Cependant, je ne laissois pas de m' excuser aussi ;
car j' étois sûre qu' il n' entroit point de mal dans
mes intentions : je savois que mon unique désir
étoit de me voir aimée de mon tuteur, et de pouvoir
l' aimer. Mais quoi ? Pensai-je à la fin ; puis-je
me permettre d' aimer un homme marié, et marié avec
mon amie ? Quelquefois cette idée m' a fait
trembler ; car je jetois les yeux en arrière, et je
me disois : te serois-tu permis, il y a un an,
émilie, d' aller aussi loin que tu es déjà ? Non,
répondois-je à ma propre question. N' est-ce donc
pas un avertissement bien clair, du chemin que tu
auras fait dans l' espace d' une autre année ?

Là-dessus, j' ai pris la résolution de proposer un cas au docteur Barlet, au nom de trois personnes, que j' ai supposées être de la connoissance de ma femme de chambre ; deux jeunes filles et un jeune homme, vivant dans la même maison ; le jeune homme engagé à l' une des jeunes filles ; l' autre en ayant connoissance, et quoiqu' incapable d' une pensée criminelle,

p112

sentant néanmoins croître son estime pour le jeune homme, et commençant à craindre qu' il n' y ait quelque chose à condamner dans son coeur, quel seroit, ai-je demandé en son nom, l' avis du docteur sur ce cas ?
Et quel est en effet son avis, ma chère ?
Je suis une imbécille, de lui avoir fait cette question. Il doit m' avoir devinée, je le répète. Si vous l' avez pu, vous, madame, sans que le cas vous ait été proposé, il doit l' avoir fait sans peine. Nous autres jeunes filles, nous croyons que personne ne peut nous voir, lorsque nous avons la main devant nos yeux. En un mot, le docteur a prononcé que l' augmentation de l' estime étoit un commencement d' amour. La conséquence étoit, que tôt ou tard la jeune fille s' efforceroit de supplanter son amie, quoiqu' à présent la seule pensée lui en fît peut-être horreur. Il a voulu qu' Anne l' avertît de se précautionner contre une flamme naissante, qui pouvoit, a-t-il dit, causer de grands ravages dans son coeur, et, sans la conduire à son but, faire le malheur d' un heureux couple, qui, suivant mon exposition, méritoit le sort dont il jouit. Enfin, il lui a fait conseiller d' abandonner la maison ; et pour son propre honneur, pour son repos, de s' éloigner à la plus grande distance qu' il sera possible.
Croyez-moi, madame, cette décision m' a fort

p113

effrayée. J' ai jeté les papiers au feu ; et depuis que je ne les ai plus, je n' ai pas eu de repos.
Ma chère Miladi Grandisson, ai-je pensé continuellement, si votre bonté m' encourage un peu, je vous ouvrirai mon coeur. Il faut bien qu' un jour ou l' autre vous entendiez parler de ma folie, de ma foiblesse. à présent, chère

madame, pardonnez-moi, gardez mon secret, et
dites-moi ce que j' ai à faire.
Et que puis-je vous dire, ma chère enfant ?
Je vous aime. Je vous aimerai toujours. Je
prendrai soin de votre honneur, autant que du
mien. Je m' efforcerai d' entretenir pour vous
l' affection de votre tuteur.
Je me flatte, madame, qu' il n' a jamais eu le
moindre soupçon de ma folie.
Il ne m' a jamais parlé de vous qu' avec tendresse.
J' en loue le ciel ! Mais dites, madame,
donnez-moi quelque conseil. Mon coeur sera dans vos
mains. Vous le guiderez comme il vous plaira.
Quelle est votre propre opinion, ma chère ?
Je ne dois plus penser, madame, à vivre avec vous.
Pourquoi ? Vous me trouverez toujours votre
véritable amie.
Mais je suis sûre que l' avis du docteur est juste.
Je dois vous avouer, madame, que chaque jour,
chaque heure du jour, où je vois sa tendresse

pour vous, le plaisir qu' il prend à faire du bien
et l' admiration que tout le monde a pour lui,
je l' admire de plus en plus. Je vois que j' ai moins
de pouvoir sur moi-même que je ne me l' étois
promis : et si son mérite ne fait que se répandre
sans cesse avec un nouveau lustre, foible comme
je suis, il me sera impossible de soutenir l' éclat
de sa gloire. ô madame ! Je dois fuir. Quoi qu' il
m' en puisse coûter, je suis résolue de fuir.
Que d' admiration, que de pitié, que de tendresse
j' ai ressenti pour cette chère créature ! Je
l' ai prise dans mes bras ; et la serrant contre mon
sein : que vous dirai-je, mon émilie ? Que puis-je
vous dire ? Apprenez-moi vous-même ce que vous
attendez de moi.
Vous êtes prudente, madame. Vous avez le coeur
tendre et généreux. Ah ! Que ne suis-je aussi
bonne. Prescrivez-moi quelque chose. Je vois
qu' il y auroit de la folie à souhaiter de vivre
avec vous et mon tuteur.
Est-il nécessaire, ma chère, pour régler vos
sentimens, que vous cessiez de vivre avec nous ?
Absolument nécessaire, j' en suis convaincue.
Si vous alliez à Londres, ma chère, vous mettre
sous la protection de sa tante ?
Quoi, madame ? Encore dans la maison de mon tuteur !
J' espère qu' un peu d' absence, avec le secours

de cette disposition, dont vous me donnez de si fortes preuves, produira l' effet que nous désirons : car enfin, ma chère, vous ne pouvez jamais penser qu' à admirer, dans l' éloignement, les grandes qualités de votre tuteur.
Il est vrai que je ne me connois que d' aujourd' hui. Je n' aurois jamais cru que je puisse former d' autre espérance que d' être regardée comme sa fille ; et je crois que ma découverte ne vient pas encore trop tard : mais je ne dois pas habiter la même maison, je ne dois pas vivre avec lui dans une société continuelle.
Admirable discrétion ! Charmante innocence !
Eh bien, ma chère, si vous vous adressiez à Miladi L ou à Miladi G.
Ah ! Non, non, je n' y gagnerois rien non plus. Mon tuteur seroit le continuel sujet de notre conversation, et souvent, trop souvent, sa bonté fraternelle l' amèneroit chez ses soeurs.
Quel courage ! Je vous admire, émilie. Je vois que vous avez fait de profondes réflexions sur ce point. Quelles sont donc vos idées.
Ne les devinez-vous pas ?
Je sais ce que j' aurois à souhaiter... mais vous devez parler la première.
Ne vous souvenez-vous pas de ce que la bonne Madame Sherley m' a dit le jour de votre mariage... que je serois regardée,

dans la famille, comme une seconde Henriette ?
Je m' en souviens, très-chère émilie. Et votre inclination vous porteroit-elle...
ah, madame ! Si j' obtenois cette faveur, toute mon ambition seroit de marcher sur vos traces au château de Selby, d' apprendre de vos nouvelles, de vous écrire, de me former sur les modèles qui ont servi à vous former vous-même, de recevoir de Madame Sherley et de Madame Selby, le nom de leur émilie. Mais vous entreprendrez donc, madame, de me procurer le consentement de mon tuteur ?
J' y employerai tous mes efforts.
Vos efforts ? Le succès est donc certain. Il ne vous refusera rien.
La bonne Madame Selby y consentira-t-elle ?
Je n' en doute pas, si votre tuteur y consent.
M et Madame Selby voudront-ils me recevoir comme leur nièce ?

Nous pouvons les consulter ; ils sont
heureusement ici.
Mais il reste une objection, madame, une grande
objection.
Eh ! Quelle est-elle, mon amour ?
Votre cousin, le jeune M Selby. Je le
respecterois comme votre cousin, et comme le frère
des deux Miss Selby ; mais c' est tout.

p117

Jamais, ma chère, je n' ai eu cette idée, et ma
famille n' y pense pas non plus.
Ainsi, madame, si vous faites réussir mon projet,
j' accompagnerai M et Madame Selby à leur
départ ; et je ne doute point que je ne sois
bientôt une heureuse fille. Mais souvenez-vous
toujours que je dois aimer mon tuteur. Ce sera,
madame, d' un amour qui n' exclura point
Miladi Grandisson d' une grande part, et de la plus
grande, s' il m' est possible. à présent (en me jetant
ses bras autour du cou) permettez que je vous
demande pardon de tant d' étranges propos que je
vous ai tenus. J' aurai le coeur plus tranquille,
avec une confidente telle que vous. Cet exemple de
bonté vous rend plus qu' égale à Clémentine même.
Que je vous dois de remercîmens pour votre patience,
et sur un sujet de cette nature ! Cependant,
assurez-moi, chère miladi, que vous ne haïssez pas
une petite fille qui a la vanité de vouloir imiter
vous et Clémentine.
J' ai pleuré de joie, de compassion et de tendresse.
N' aurez-vous pas, ma chère grand' maman, plus
d' affection que jamais pour cette chère fille ? Ne
l' appelerez-vous pas votre émilie ? Et ne
penserez-vous pas d' elle, comme votre Henriette ?
Lundi 5.
J' ai déjà obtenu de mon oncle et de ma tante

p118

une haute approbation pour les désirs d' émilie.
à sa prière ils ont demandé le consentement de
sir Charles, comme une faveur. Il a souhaité
de la voir là-dessus. Elle est venue d' un air
timide, et les yeux baissés. Il a pris sa main ;
j' apprends, émilie, que vous souhaitez de rendre
à Madame Sherley, à M et à Madame Selby,
la petite fille et la nièce que je leur ai

dérobée ; ils s' en réjouissent. Vous serez heureuse sous leur protection. Miladi ne vous verra pas partir sans regret. Mais elle y consent en leur faveur, nous aurons un plaisir de plus dans nos visites à Northampton-Shire. Est-ce une résolution déterminée, ma chère ?
Oui, monsieur, et j' espère que vous me permettrez de partir avec Madame Selby.
Vous vous arrangerez entre vous, mesdames. Je n' ajoute qu' une chose : vous avez une mère ; émilie, nous ne devons pas prendre de résolution, sans sa participation. Il faut faire aussi un compliment à mes soeurs, à leurs maris et à ma tante. Ils vous aiment : ma pupille doit se conserver l' estime et l' amitié de tous les honnêtes gens.
La chère fille a fait une profonde révérence. Elle a répondu, en pleurant, que son tuteur étoit la bonté même.
Si vos idées changent, a-t-il repris, ne craignez point de nous le faire connoître. Notre

étude mutuelle sera de contribuer au bonheur les uns des autres. Songez dans l' intervalle, s' il y a quelque chose de plus en quoi je puisse vous obliger.
ô monsieur ! Votre bonté, elle est accourue à moi, et penchant la tête sur mon sein, elle y a fini sa phrase... ne doit pas aller trop loin pour une malheureuse fille ! Je lui ai baisé le front.
Héroïque émilie ! L' ai-je nommée tout bas, pour la confirmer dans son héroïsme.
Ainsi, ma chère grand' maman, cet important article est réglé. Ma tante nous garantit votre approbation, et vous recevrez là-dessus une lettre de sir Charles. Mon oncle et ma tante commencent à s' ennuyer de nous ; c' est du moins ce que nous leur disons, sir Charles et moi. Ils prétendent que nous ne sommes pas raisonnables, et n' en pensent pas moins à leur départ.

LETTRE 110

Miladi Grandisson à Miladi L et à Miladi G.
au château de Grandisson, 13 février.
Une lettre que je vous envoie, du seigneur Jéronimo, vous donnera des nouvelles fort surprenantes. Pauvre, pauvre Clémentine ! Je remets à vous dire, dans ma première, combien nous avons été touchés. Tout ce que je puis ajouter à présent, c' est que je demeure votre, etc.

LETTRE 111

le seigneur Jéronimo au chevalier Grandisson.
mercredi au soir, 14 février.
Vous serez surpris, mon cher chevalier ; vous tomberez dans le plus grand étonnement. Cette chère Clémentine ! Avec quel oubli d' elle-même elle a terni toute sa gloire ! Une fille si délicate sur l' honneur... bon dieu ! Faut-il que moi, son frère, que votre Jéronimo expose l' imprudence d' une soeur si chère.
Nous avions donné dans presque tous les désirs de son coeur. Elle nous avoit demandé un

mois, pour voyager de ville en ville, de l' autre côté des Apennins, sous prétexte de fortifier sa santé, et nous n' étions pas sans espérance qu' à la fin de ce terme, elle consentiroit à recevoir la main du comte de Belvedère, pour lequel elle marquoit de la reconnoissance et de la pitié. Nous avions approuvé, pendant son absence, différentes excuses sur lesquelles elle avoit différé son retour. Cependant nous avions été plus difficiles pour la permission de visiter Rome et Naples, et nos raisons l' avoient contentée. Elle nous demanda la permission de prendre à son service, en qualité de page, un jeune anglois, neveu d' un négociant de Livourne, et bien recommandé par son oncle, sur les recherches de Madame Bemont, qui s' étoit chargée de ce soin. Nous ne fîmes point difficulté d' y consentir, dans la supposition que son unique motif étoit une reconnoissance innocente pour un homme du même pays, dont nous lui permettions de respecter la mémoire. Ce jeune homme la suivit à Pistoie, à Patro, à Pise, à Sienne, etc. Et dans quelques-unes de ces courses, elle eut la compagnie de Madame Bemont. Mais ayant souhaité de voir la côte maritime, depuis Piombino jusqu' à Luques,

et parlant d' aller jusqu' à Gènes, d' où elle
devoit revenir après avoir achevé son mois, elle
quitta cette dame, pour continuer sa marche

p122

avec ses seuls domestiques. Bientôt elle trouva
le moyen d' en disperser une partie, avec ordre
de la rejoindre à Luques : ma soeur, capable de
cette pensée ! Et ne retenant que Laura, sa femme
de chambre et le page, elle prit le plus court
chemin pour se rendre à Livourne. Là, elle est
montée dans un vaisseau prêt à faire voile pour
Londres ; et sa navigation a duré trois jours,
avant qu' on ait eu la moindre nouvelle de son
embarquement. Mais une lettre, adressée à
Madame Bemont, que cette dame nous communique par
un exprès, nous jette dans le dernier étonnement,
en nous apprenant les circonstances de sa fuite
et de son départ pour l' Angleterre. Lisez-la,
dans les propres termes.
" pardon, très-chère madame ! Mille fois pardon !
Je m' engage dans une entreprise qui suffit pour
mon châtiment. Ainsi je vous demande à la fois
grâce et pitié. Le mal prochain est toujours le
plus terrible. Mon aversion est extrême pour le
mariage. Je vois toucher à sa fin le terrible mois
après lequel on s' attend à me livrer au pouvoir
d' un homme contre lequel je n' aurois pas
d' objection à faire, si je me sentois capable de le
rendre heureux, et de trouver quelque bonheur avec
lui. Mais, quel moyen ! Persuasion ! Cruelle
persuasion ! Un père à genoux, une mère en larmes,
des frères

p123

généreux, mais pressans ; comment, comment
résister, si je retourne à Boulogne ? Vous, mes
chers parens, mes amis, à Boulogne, à Urbino,
grâce et pardon. Que n' ai-je pas souffert, avant
que d' en venir à la résolution qu' il faut que
j' exécute, quand elle devroit être suivie du
repentir. ô comte de Belvedère ! Je vous demande
grâce aussi. Changez d' attachement. Vous méritez
une meilleure femme, que la conscience, l' honneur,
la justice, termes qui signifient la même chose, ne
peuvent vous la donner dans la malheureuse
Clémentine... elle n' ose ajouter della porretta.

Ah, ma mère ! "
Clémentine a laissé cette lettre à Livourne, avec ordre de ne pas la faire partir avant que le bâtiment eût mis à la voile. Nous sommes tous dans une mortelle consternation : mais sur-tout ma mère. L' espérance d' adoucir un peu ses peines, nous fait prendre la résolution d' anticiper sur notre visite d' été ; et malgré l' obstacle de la saison, notre dessein est de partir dans huit jours. Que le ciel donne à ma mère la force de soutenir ce voyage.
Nous jugeons que le plan de ma soeur étoit formé dès long-tems. Elle avoit congédié sa fidelle Camille, parce qu' elle la trouvoit trop pressante pour lui faire changer de condition. Je crains

p124

en effet que cette honnête fille n' ait exécuté avec trop d' affection l' ordre de mon frère, qui lui avoit recommandé de ne pas perdre une occasion, pour inspirer de tendres sentimens à sa maîtresse, en faveur du comte de Belvedère. Depuis quelque tems Laura étoit devenue sa servante favorite.
On ne peut douter que ce ne soit le jeune homme qui a ménagé toute cette intrigue. Il se nomme édouard *Dagley* . Madame Bemont se rappelle aujourd' hui diverses circonstances qui lui auroient été suspectes, si elle avoit pu soupçonner Clémentine d' une entreprise de cette nature. Le vaisseau qu' elle a pris se nomme le clochester, commandé par le capitaine Henderson.
Comment cette chère créature pourra-t-elle soutenir vos regards en arrivant en Angleterre ; les vôtres, ceux de Miladi Grandisson et de vos deux soeurs ? Que n' aura-t-elle point à souffrir dans un tel voyage et dans une telle saison ! à quelles insultes n' est-elle pas exposée, avec si peu de connoissance de la langue angloise ; avec Laura qui n' en fait pas une syllabe ; dans la dépendance d' un jeune étranger ; sans autres habits que ceux qu' elle avoit emportés pour son voyage ! Si l' argent ne lui manque point, c' est ce que nous ignorons. L' Angleterre, dans ses idées, un pays d' hérétiques ! Juste dieu ! Ma soeur peut-elle avoir été capable de cette témérité !

p125

Mais quelle doit-être son aversion pour le mariage ! Il est certain que nous nous sommes trop précipités. Le changement de votre sort est une bonne garantie ; cependant, j' ose le dire, vous n' auriez jamais soupçonné Clémentine d' une si folle démarche. Hélas ! Nous jugeons qu' il faut l' attribuer aux dernières atteintes de sa maladie, plus qu' à toute autre cause. Lorsque le désordre est une fois dans la tête, les remèdes sont sans force, et la guérison est toujours imparfaite.
Mais je répète que nous nous sommes trop hâtés. Le général... cependant il est le plus désintéressé des hommes ; sans quoi, il n' auroit pas été si pressant pour son mariage.
Chère, chère Clémentine ! Que mon coeur saigne des peines dont elle est menacée ! Mais elles ne peuvent approcher de celles de sa mère. Ma soeur n' ignore point que la vie de son père et de sa mère est liée à la sienne. Je le dis encore : il faut qu' elle soit retombée dans son ancienne maladie, pour avoir fait une démarche qui nous pénètre jusqu' au fond du coeur.
Sur les lumières que nous avons pu recueillir, nous nous flattons que vous parviendrez à la découvrir, avant qu' elle soit exposée à toutes les disgraces que nous redoutons pour elle, avant qu' elle se trouve dépourvue d' argent et d' autres commodités. Si je ne me trompe point dans cette

espérance, vos soeurs auront la générosité d' accorder leur protection à l' imprudente, jusqu' au moment de notre arrivée. Notre compagnie sera, mon père, ma mère, l' évêque mon frère, le père Marescotti, nos deux cousins, Julien et Sebaste, et votre Jéronimo. Madame Bemont, par de purs motifs d' humanité, a promis d' accompagner ma mère. La pauvre Camille, presque aussi inconsolable que ma mère, ne manquera point d' être à sa suite.
Nous vous prions familiérement de nous faire trouver une maison à louer, la plus grande qu' il sera possible. Les circonstances nous obligent de nous borner aux simples commodités ; aussi n' aurons-nous que les domestiques nécessaires. Le comte de Belvedère s' accommodera du logement qui pourra s' offrir. Si M Lowther est de retour à Londres, il se donnera volontiers les soins dont je prends la liberté de vous charger. Avec des vents favorables, notre patron ne demande que trois semaines pour nous rendre dans la

Tamise.
Que le ciel, mon cher Grandisson, éloigne de notre entrevue tout ce qui pourroit en troubler la douceur ! Puissions-nous trouver la chère fugitive en sûreté sous votre protection, ou sous celle d' une de vos nobles soeurs ! J' espère que ce malheureux incident ne produira rien de

p127

désagréable entre Miladi Grandisson et vous. Si ce malheur arrivoit, de quel surcroît de disgraces ma téméraire soeur n' auroit-elle point à répondre ?
Le général est trop irrité contre cette malheureuse fille, pour penser à nous accompagner, quand il pourroit en obtenir la permission de son souverain.
La moindre réparation, dit le prélat, que la chère créature puisse faire à sa famille, est de tendre la main de bonne grâce au comte de Belvedère, qui regarde d' avance l' issue de cet événement comme la crise de son sort.
Je sais à peine ce que je viens d' écrire, et comment quitter la plume. C' est vous, notre cher ami, notre consolateur, notre frère, et dans cette occasion, notre réfuge après dieu, qui servirez de guide à nos démarches, et qui mettrez à couvert la gloire de notre soeur et la nôtre. Nous attendons cette grâce du ciel et de vous. Adieu, le plus noble des amis !

p128

LETTRE 112

Miladi Grandisson aux mêmes dames.
18 février.
Je vous ai promis le détail des circonstances. Nous étions hier à dîner, avec toute la joie et l' harmonie possible ; émilie comptant les jours heureux qu' elle espère de passer en Northampton-Shire ; sir Charles employant de généreuses raisons pour engager mon oncle et ma tante à faire un plus long séjour avec nous, lorsque la triste lettre fut remise entre ses mains. C' est de mon cher Jéronimo, dit-il, en jetant les yeux sur l' adresse. Il l' ouvrit, après un mot d' excuse ; et dès les premières lignes, il tressaillit. Ensuite,

sans donner la moindre explication, il salua la compagnie, il quitta la table, et se retira dans son cabinet.
Nous n' avions pas achevé de dîner. Je pressai nos amis ; mais je ne pus leur donner l' exemple. Nous nous levâmes, du consentement de tout le monde, et nous passâmes dans la salle voisine. Sir Charles nous y rejoignit bientôt ; mais le visage enflammé. Il sembloit avoir fait effort pour le composer, quoiqu' il n' y eût pas réussi. Je le regardai avec des yeux qui parloient

p129

sans doute, puisqu' il me dit aussi-tôt en prenant ma main : ne vous alarmez point, mon amour ; nous recevrons bientôt une visite d' Italie. D' Italie, monsieur ! Oui, ma chère. Qui ? Qui, monsieur ? Le docteur Barlet étoit avec nous. Il le pria de traduire la lettre. Le docteur s' étant retiré pour cette commission, sir Charles nous dit qu' il n' étoit pas impossible que Clémentine ne fût bientôt en Angleterre, et peut-être avant le reste de sa famille. Ne soyez pas surpris, ajouta-t-il, en voyant que nous nous regardions les uns les autres, le docteur Barlet vous lira sa traduction : et me tendant la main, il me pria de sortir un moment avec lui.
Il me conduisit à son cabinet, où il m' expliqua, dans les termes les plus tendres, le fond de la lettre. Chère Henriette, me dit-il, en passant ses bras autour de moi, vous ne douterez jamais de la constance de mon amour. La démarche que je vous apprends, me cause autant d' inquiétude que de surprise. Que le ciel protège la chère Clémentine ! Joignez vos prières aux miennes. Vous êtes capable de pitié pour cette malheureuse fille. Je me la présente désolée et sans protection ; votre pitié s' étend, j' en suis sûr, jusqu' à ses tristes amis. Ils la suivent. Ils sont pleins de vertu et d' honneur ; ils ont

p130

les meilleures intentions : mais des instances excessives ont un air de persécution. Dans les fâcheuses circonstances que vous connoissez, ils devoient lui accorder du tems. Le tems triomphe de tout.

Je vous supplie, monsieur, répondis-je, de lui accorder sur-le-champ votre secours. Ma seule inquiétude est pour sa sûreté, pour son honneur, et pour le chagrin que vous ressentez vous-même, dans une occasion si touchante ? Heureuse si je puis le diminuer en le partageant ?
Il me serra plus ardemment encore : je n' ai, me dit-il, aucun doute de votre généreuse bonté. Je ferois injustice à Clémentine, à mon coeur, à vous, qui en êtes la maîtresse absolue, si je me croyois obligé de vous renouveler aujourd' hui les protestations de mon inviolable amour. Vous serez informée de chaque pas que je vais faire. Vous m' aiderez de vos conseils. Les ames aussi délicates que la vôtre et celle de Clémentine, doivent avoir entr' elles une sorte d' alliance. Je me fierai à mes mesures, lorsqu' elles seront approuvées de mon Henriette. Toutes mes démarches seront communiquées à nos amis, leur discrétion nous est connue. Je ne laisserai à personne aucun sujet de douter, qu' autant qu' il est en mon pouvoir,

mon Henriette ne soit la plus heureuse des femmes.
Quelle est, monsieur, la date de votre lettre ? Il avoit déjà remarqué, dit-il, qu' elle étoit sans date ; la douleur de Jéronimo... Clémentine, interrompis-je, est peut-être arrivée. Laissez-moi dans cette maison avec mon oncle et ma tante, que j' engagerai à rester un peu plus long-tems qu' ils ne se le proposoient, et partez promptement pour la ville. Si vous pouvez rendre service à une pauvre malheureuse étrangère, destituée, comme vous le craignez, de toute protection, et peut être exposée à mille sortes de dangers, vos lettres me seront, s' il est possible, plus agréables que la présence même de l' homme qui m' est plus cher que moi.
J' étois élevée, mes chères dames, c' étoit m' agrandir, que de me trouver dans le pouvoir de convaincre sir Charles Grandisson, que tous mes sentimens, pour la plus noble des femmes, étoient réels.
Je suis trop heureux ! Me dit-il, en m' embrassant ; votre bonté me prévient. Je pars pour la ville. Vous retiendrez nos amis. Un amour fondé comme le mien sur les perfections de l' ame, de quelques charmes qu' elles soient accompagnées dans l' aimable figure que

je tiens entre mes bras, est le comble du bonheur !
Il rejoignit avec moi la compagnie qui nous attendoit. Tous se levèrent à notre arrivée, par un mouvement comme involontaire, dans l' impatience d' entendre nos relations. Le docteur n' avoit pas achevé de traduire la lettre ; mais sir Charles la fit demander, et pria le docteur, qui l' apporta lui-même, de nous la lire en anglois ; ce qu' il fit très-facilement. Mon oncle, ma tante, Lucie et M Deane n' attendirent point que sir Charles eût parlé, pour le prier de ne faire aucune attention à ses hôtes, et de suivre librement toutes ses vues. Il leur dit que s' ils vouloient promettre de me tenir compagnie, il partiroit le lendemain pour Londres. Ils s' y engagèrent, et sans bornes, pour laisser une carrière plus libre à sa générosité.
Il me reste, lui dis-je, une chose à vous demander : ne souffrez point, si vous pouvez l' empêcher, que la fugitive soit traînée malgré elle à l' autel. Qu' on ne prenne point avantage de sa téméraire démarche, comme on y paroît disposé dans quelques endroits de la lettre, pour lui faire acheter sa réconciliation par une prompte complaisance. Il m' a nommée sa généreuse, sa noble Henriette, en me répétant qu' il se gouverneroit par mes avis.

p133

Il est parti ce matin. Joignez, mes chères miladis, vos plus ardentes prières aux miennes, pour l' heureuse fin des afflictions de Clémentine. Que je suis impatiente de la voir ! Mais c' est avec un mêlange de crainte. Croyez-vous que je puisse la voir, en effet, sans appréhender qu' elle ne me regarde comme l' usurpatrice de ses droits ? Elle est indubitablement son premier amour.
Votre frère est parti dans le dessein d' achever promptement de faire meubler la nouvelle maison qu' il a prise dans *Grosvenor-Squarre* , pour y recevoir ses nobles hôtes. Il nous informera de ses autres vues dans l' occasion. Adieu, mes très-chères soeurs ! Que je suis fière de pouvoir vous donner ce titre, en prenant celui de
Henriette Grandisson.

p134

LETTRE 113

le chevalier Grandisson à sa femme.
Londres, jeudi, 15 février.
Hier en arrivant, ma très-chère vie, je trouvai une longue lettre de la personne que nous admirons et que nous plaignons tous deux, datée de dimanche dernier. Son style, dans le récit qu' elle me fait des aventures de son voyage, ne confirme que trop l' égarement de son esprit. Je vous enverrai la lettre même, aussi-tôt qu' elle m' aura permis de la voir, et que j' aurai pu lui faire accepter ma protection. Cette lecture vous affligera, du moins jusqu' à d' autres éclaircissemens qui pourront nous donner de meilleures espérances. Il y a déjà dix jours qu' elle est en Angleterre. Je lui écrivis sur-le-champ, pour lui demander la permission de la voir.
Elle témoigne, dans sa lettre, une généreuse joie de notre bonheur, et de toutes les perfections qu' elle entend vanter, dit-elle, dans le cher objet de mon immortelle tendresse. Au milieu de ses touchantes évagations, elle conserve la grandeur d' ame qui a toujours distingué son caractère. Elle souhaite de vous voir, mais sans être connue.

p135

Peut-être ne me seroit-il pas difficile de trouver son logement ; mais elle attend de mon honneur, que je n' entreprendrai pas de le découvrir. Clémentine veut être scrupuleusement respectée : dans sa situation, il faut la flatter, et la contredire le moins qu' il est possible. L' excessive opinion qu' elle a de moi, lui fait craindre de s' être avilie à mes yeux ; elle paroît sensible à tout ; et quelquefois elle s' égare dans les minuties. Cependant je ne suis pas sans espérance de la ramener à elle-même. Il ne me paroît pas que sa raison soit profondément blessée. Que le ciel me rende capable de calmer un coeur si noble !
J' espère que nos amis vous feront trouver de l' agrément au château de Grandisson, et qu' ils n' en manqueront point avec vous. Ce nuage passé, tous les jours de notre vie doivent être clairs et sereins. Ce sera du moins l' étude constante de la mienne. Les protestations seroient indignes de mon amour et de votre mérite. Tout ce que vous pouvez désirer que je sois, c' est ce que je veux être ; car ne suis-je pas l' heureuse moitié de la meilleure et de la plus généreuse des

femmes.

p136

LETTRE 114

Clémentine au chevalier Grandisson.
dimanche, 11 février.
Il y a beaucoup d' apparence que vous êtes déjà informé de la plus téméraire démarche où celle qui vous écrit se soit jamais engagée ; quelques persécutions, quelques malheurs qu' elle ait essuyés dans les dernières années de sa vie, elle n' ignore point que c' est une démarche téméraire. Elle se condamne. Elle ne doute point qu' elle ne soit condamnée de tout le monde. Et si vous n' étiez pas un de ses plus sévères censeurs, peut-être n' en auroit-elle pas meilleure opinion de votre justice ; car vous êtes un excellent homme : j' apprends que dans votre pays même tout le monde fait l' éloge de votre bonté, et je vois que ce n' est pas la moindre de vos louanges, d' avoir fidellement rendu ce que vous deviez à un père, qui sembloit avoir oublié ce qu' il devoit lui-même à sa famille. Votre principe, je le sais, est que dans les obligations mutuelles, la négligence de l' un ne justifie pas celle de l' autre. Hélas ! Comment pourrai-je donc

p137

paroître devant vous ? Je rougis de cette seule pensée... moi qui viens d' abandonner les meilleurs et les plus tendres parens ! Ciel, je t' en demande pardon ! Cependant puis-je dire que j' ai du repentir ! Il me le semble. Mais non, non, ce n' est au plus qu' un repentir conditionnel.
Je suis dans votre Angleterre. Ah ! Ne me demandez pas ma demeure. J' y suis dans une basse condition ; sans fortune ; dans un logement assez incommode ; avec deux seuls domestiques à ma suite. Laura, dont vous vous souvenez sans doute, qui pleure à chaque moment d' avoir quitté l' Italie ; un autre que vous ne connoissez pas, qu' on nommoit mon page dans un tems qui n' est plus, et qui me sert maintenant à tout. Pauvre jeune homme ! Mais il est honnête, il est fidèle ! Qu' il soit récompensé par le ciel !
Le pouvoir me manque.

Le croirez-vous ? Dans cet étrange abaissement
de fortune, quelquefois de force et d' esprit, je
ne laisse pas de me croire heureuse : heureuse,
de la seule pensée que je suis encore fille.
Que dirai-je de plus ? J' ai mille choses à dire :
tant de choses, que je ne sais par laquelle je
dois commencer. Il vaut mieux me condamner au
silence. D' ailleurs, je ne suis pas sûre de faire
partir cette lettre, ni de vous en écrire jamais
d' autre.

p138

J' ai déjà passé dix jours dans cette grande ville ;
qui me paroît une ville fort laide ; très-peuplée
assurément, et le peuple fort actif. J' avois cru
que tous les habitans de votre Londres étoient
riches... mais de quoi vous entretiens-je ici ? ...
je ne suis sortie qu' une fois, et cela pour prendre
l' air dans un de vos parcs. Je ne saurois dire que
l' Angleterre me plaise, ni ses habitans : mais je
n' ai encore vu personne.
Je mène une vie fort mélancolique : mais c' est
celle qui me convient le mieux.
On me dit que vos églises sont pauvres et nues. Vous
faites plus pour vous-mêmes, que pour votre dieu.
Mais, dans cette simplicité de vos lieux de dévotion,
peut-être avez-vous plus d' égard au coeur qu' à
l' oeil... mais que veut dire tout ce que j' écris ?
Je sens que je suis fort sujette à m' écarter.
La vérité est que je ne suis pas en bonne santé.
Ma santé a besoin d' excuses.
Mais ne me direz-vous pas comment il est arrivé,
qu' ayant le meilleur des pères, la meilleure des
mères, les frères les plus affectionnés, je puisse
les regarder comme autant de persécuteurs ?
Comment, moi qui les aime, qui les honore autant
qu' une fille et une soeur l' ait jamais fait, j' ai
pu les quitter, pour venir dans une terre étrangère, une
terre d' hérétiques ; moi

p139

qui ne passois pas pour manquer de religion et
de piété ? Me direz-vous comment ce changement
peut être arrivé ?
Il étoit un homme... mais j' ai renoncé à lui ;
et j' ai eu de bonnes raisons pour y renoncer.
Croyez-vous donc que je m' en repente ? Non,

chevalier, en vérité. Jamais je ne m' en suis repentie. Cependant je ne pense à personne ; ni si souvent, ni avec la moitié tant de plaisir. Quoiqu' hérétique, il est le meilleur des hommes. Mais quelle hardiesse ! Oser dire ici qu' il est hérétique ! Peut-être nous y donne-t-on le même nom. Je sais qu' on nous traite même d' idolâtres. Pour moi, j' avoue que j' ai eu de l' idolâtrie à me reprocher... mais je passe sur ce point. Il se peut que les catholiques pensent plus mal des protestans, et les protestans des catholiques, qu' ils ne méritent les uns et les autres. Je suis portée à le croire. Mais il ne me paroît pas moins que vous êtes une étrange nation.
Il me semble, chevalier, qu' il y a quelque chose qui me causeroit beaucoup de joie... on m' assure ici que vous êtes marié : c' est ce que je savois avant que de quitter l' Italie ; sans quoi vous devez croire que je ne serois jamais venue à Londres. Cependant j' aurois plutôt pris la fuite, que de consentir à me marier ; mais peut-être me serois-je retirée dans un pays catholique...

p140

que voulois-je dire ? ... qu' il y a quelque chose que je souhaiterois beaucoup ; ce seroit de voir votre femme... à condition néanmoins qu' elle ne pût me voir elle-même. Je suis venue avec peu d' habits ; et ce ne sont pas même les meilleurs que j' eusse à Florence. Tout est demeuré à Boulogne. Mon père et ma mère aimoient à me voir parée. J' y consentois, plus pour leur satisfaction que pour la mienne.
Je ne suis ni fière, ni vaine. Vous me connoissez, et mieux que je ne fais moi-même. Mais hélas ! Vous ne me reconnoissez plus. Je suis une fugitive, et je sais que vous ne me le pardonnerez jamais. Que faire ? C' est un mal sans remède. Cependant je prendrois plaisir à voir votre femme ! Elle se met richement, je suppose. Elle a raison sans doute, et je l' approuve beaucoup. On m' a dit que c' étoit une des plus belles femmes d' Angleterre... à l' égard de sa beauté, je sais qu' elle n' a rien d' égal. J' en loue le ciel. Vous savez bien, chevalier, que dans toutes mes prières, j' ai demandé que la meilleure des femmes tombât au meilleur des hommes. Je crois avoir entendu qu' Olivia parle d' elle avec éloge. Elle l' a vue en Angleterre, lorsqu' elle y étoit une vagabonde, hélas ! Telle que je le suis à présent. Mais le motif d' Olivia étoit fort différent du mien. Elle

étoit venue en Angleterre, dans l' espérance d' y

p141

obtenir un mari. Pauvre italienne ! Je la plains du fond du coeur.
Mais est-il possible, chevalier, que je voie votre femme sans qu' elle me voie ? Je n' ai pas besoin de me déguiser. Si vous étiez avec elle, lui donnant la main, par exemple à l' église ou dans quelqu' autre lieu, je ne ferois pas difficulté de me glisser dans quelque coin peu observé, habillée comme une simple angloise, moins proprement de la moitié que la femme de chambre de votre miladi, et dans cet état, vous pourriez me voir vous-même sans me reconnoître. C' est une grande satisfaction pour moi, que vous n' ayez pas démenti l' estime que j' avois autrefois pour vous. Cette espérance m' a soutenue.
Oui, monsieur, je vous remercie d' avoir fait tomber votre choix sur une femme de tant de mérite et de beauté. Je me flatte qu' il ne manque rien non plus à sa naissance.
Je ne vous dissimulerai pas qu' en arrivant à Londres, je fus extrêmement déconcertée d' apprendre que vous n' y étiez point. Je m' étois promis de trouver facilement l' occasion de vous voir tous deux, ne fût-ce que dans votre carrosse, à quelque passage ; car lorsque je fus informée de la réputation que vous vous êtes faite ici par toutes sortes de vertus, moi, pauvre fugitive, j' aurois tremblé de paroître devant vous. Tant

p142

d' excellentes leçons que vous m' avez prodiguées ! Quel fruit ! Ah ! Malheureuse Clémentine !
Où *votre seigneurie* désire-t-elle de se loger ? Me demanda édouard, en débarquant. Mais je lui ai défendu ce style, et je ne veux pas que vous le connoissiez lui-même par le nom de sa famille.
Laura répondit pour moi : quelque part, proche du chevalier Grandisson, n' est-ce pas votre dessein, mademoiselle ? Je ne veux pas vous dire quelle fut ma réponse, car je ne puis souhaiter que mon asile soit connu. Je vous en supplie, chevalier, ne prenez aucune peine pour moi : je suis une fugitive. Ne vous avilissez pas vous-même, en avouant la moindre liaison avec une pauvre et

malheureuse fille, qui mérite l' abaissement où elle est tombée. N' a-t-elle pas abandonné les meilleurs parens ? Mais c' est pour éviter, et non pour obtenir un mari ; ne l' oubliez pas, monsieur. Dois-je vous envoyer cet informe écrit, que j' ai commencé pour m' amuser de mes sombres réflexions ? Je ne le ferois pas, si je le croyois capable de vous causer le moindre chagrin... le ciel préserve votre ancienne pupille de répandre des nuages sur les premiers jours de vos heureuses noces. Cependant, si vous permettez à votre secrétaire, car je ne souhaite point cette faveur de votre main, si vous lui permettiez d' envoyer quelques lignes dans un lieu sûr, où

p143

mon édouard pourroit la prendre sans être connu de personne, simplement pour m' informer si vous avez reçu quelques nouvelles de Boulogne, de Naples ou de Florence, (je me reproche de l' ingratitude pour cette bonne Madame Bemont) et pour m' assurer de la santé de mon père, de ma mère, (que mon coeur saigne pour eux !) de mon cher Jéronimo, de mes deux autres frères, et du vertueux père Marescotti, et de ma belle-soeur que j' ai tant de raisons d' aimer ! Ce seroit un délicieux soulagement pour mon coeur, du moins s' il n' étoit pas question d' un récit trop affligeant ; car dans cette triste supposition, les jours de la pauvre Clémentine pourroient être comptés par le nombre de ses doigts. Je suis tombée sur un sujet... ma lettre sera portée à votre maison de Londres. Vous donnerez ordre à votre secrétaire que la sienne soit adressée à M Trimbell, au café de *Withe* , rue saint-James, pour attendre qu' on vienne la demander. Votre honneur, chevalier, me répond que vous n' opposerez rien au désir que j' ai de demeurer inconnue jusqu' à ce que je consente à vous apprendre ma demeure, ou à vous voir dans quelque autre lieu. Je signe seulement.
Clémentine.

p144

LETTRE 115

le chevalier Grandisson à sa femme.
17 février.
N' ayant reçu hier aucune nouvelle de Clémentine, je passai tout le jour dans l' inquiétude, et je cherchois à l' adoucir dans la compagnie de mes soeurs et de leurs maris. Que de bénédictions se répandirent sur mon Henriette ! Qu' ils témoignèrent de compassion pour la chère fugitive, et qu' ils ont d' impatience de la voir ! Aujourd' hui un inconnu m' a remis une lettre d' elle. Vous trouverez ici une copie de la mienne et de sa réponse, avec celle de ma réplique, et celle de la sienne. Ne faites pas difficulté de les lire à nos amis. La dernière vous apprendra que la permission de la voir m' est accordée. J' aurois remis à vous écrire après l' entrevue, si je pouvois manquer une poste. Livrez-vous aux meilleures espérances, mon très-cher amour. J' ose me promettre que dans peu de jours, le nuage qui menace une famille respectable, et qui intéresse notre compassion, sera heureusement dissipé. Répondez de moi à tous mes amis.

p145

LETTRE 116

le chevalier Grandisson à Clémentine.
mercredi au soir, 18 février.
La généreuse, la noble Clémentine en Angleterre depuis dix jours, sans avoir fait l' honneur à son quatrième frère de l' informer de son arrivée ! Pardon, mademoiselle, si je vous reproche de la cruauté. Vous pouvez faire, du plus heureux homme du monde, un homme très-malheureux ; et ce sort est infaillible pour lui, si vous lui dérobez l' occasion de se jeter à vos pieds, pour vous marquer toute la joie qu' il ressent de votre heureuse arrivée. Votre Jéronimo et le mien m' a fait l' honneur de m' écrire. J' ai mille choses à vous dire de votre famille ; mais elles ne peuvent être confiées au papier, ni renfermées dans les bornes d' une lettre. Permettez, mademoiselle, que j' aie l' honneur de vous voir, accompagné d' une de mes soeurs, ou seul, si vous le désirez ; vous avez en moi un ami fidèle, indulgent, éloigné, ne le savez-vous pas, de toute sorte de sévérité.

Si vous souhaitez que votre demeure soit inconnue à tout autre, je garderai inviolablement votre

p146

secret. Vous serez aussi libre dans toutes vos volontés, dans toutes vos actions, que si j' ignorois moi-même où vous demeurez. En un mot, si vous avez jamais pensé favorablement de votre frère, si vous avez jamais souhaité le voir heureux, accordez-moi la liberté de vous voir ; car je répète que son bonheur en dépend.
Je ne reçus qu' hier la lettre de notre cher Jéronimo. Elle contient des explications fort tendres.
L' espérance d' apprendre de vos nouvelles m' a fait prendre la poste, pour être ici ce soir.
Sur-le-champ j' aurois pris des informations, mais j' étois fort éloigné de croire que ma soeur fût à Londres depuis dix jours. Ne différez pas un moment, à soulager le coeur de votre très-humble, très-fidèle et dévoué serviteur,
Charles Grandisson.

p147

LETTRE 117

Clémentine au chevalier Grandisson.
on me remet votre lettre. Que puis-je vous répondre. Je souhaite de vous voir, mais je n' en ai point la hardiesse. Votre bonheur, dites-vous, en dépend. Pourquoi ce langage ? Je souhaite de vous voir heureux : cependant, si vous souhaitiez que je le fusse aussi, vous ne m' auriez pas laissée dans l' incertitude sur la situation de ma famille. Votre silence n' est pas sans dessein. Il n' est pas digne du chevalier Grandisson. Vous l' avez cru propre à m' arracher un consentement que vous n' espériez point d' obtenir par d' autres voies. Mais pouvez-vous faire grâce à la téméraire Clémentine ? Le ciel est pitoyable, comme il est juste. Vous l' imitez ; cependant, tout humble que je suis, comment paroître aux yeux d' un homme dont j' ai toujours respecté le caractère, et pour lequel mon admiration ne fait qu' augmenter depuis que je suis en Angleterre ?

Mais vous croyez-vous capable, monsieur, me promettez-vous d' engager ma famille à me laisser vivre dans le célibat ? Pouvez-vous répondre en particulier que je ne serai plus importunée par le comte de Belvedère ? Me garantissez-vous

p148

le pardon, non-seulement pour moi, mais pour ma pauvre Laura ? Vous chargez-vous de prendre à votre service, ou de placer honnêtement le jeune homme qui s' est conduit sans reproche au mien ? Car il ne souhaite point retourner en Italie.
Répondez à des questions si simples, et vous aurez d' autres éclaircissemens de Clémentine.

LETTRE 118

le chevalier Grandisson à Clémentine.
16 février.
Mes réponses seront aussi simples que les questions. Je m' efforcerai, mademoiselle, d' obtenir de votre famille la liberté que vous désirez dans le choix de votre condition. Mais qui peut ôter l' espérance au comte de Belvedère ? Laissez-le espérer. Lorsqu' il ne sera plus secondé par les instances de votre famille, il dépendra de vous d' encourager ou de rejeter ses soins. Je m' engage à votre réconciliation avec tous vos proches, et je suis sûr du succès. Non-seulement Laura obtiendra son pardon, mais elle peut compter sur une pension égale à ses gages, si la continuation de ses services n' est point acceptée. Je me charge

p149

de votre jeune homme, et je lui promets une place convenable à ses talens.
à présent, mademoiselle, accordez l' honneur de vous voir à votre frère, votre ami, votre très-humble, etc.
Charles Grandisson.

LETTRE 119

Clémentine au chevalier Grandisson.
17 février.
Je compte sur votre honneur, monsieur, pour l' exécution des articles auxquels vous vous engagez. Cependant, plus je pense à votre visite, plus je sens croître ma confusion. Je regrette extrêmement qu' à mon arrivée vous ne vous soyez pas trouvé à Londres. J' avois le coeur plein alors ; j' aurois pu vous voir, vous parler avec plus de fermeté que je ne m' en promets à présent. Cependant je vous verrai. Demain, monsieur, vers les cinq heures du soir, vous trouverez à la porte du parc, du côté de la rue st James, Laura, qui vous conduira au logement de Clémentine.

p150

LETTRE 120

le chevalier Grandisson à sa femme.
lundi, 19 février.
Vous me demandez des circonstances, mon très-cher amour ; et maintenant qu' après avoir vu Clémentine, j' ai de fortes espérances d' un prompt rétablissement pour son repos et pour sa santé, j' en aurai plus de satisfaction à vous obéir.
Hier, vers cinq heures, j' étois dans ma chaise-à-porteurs, au lieu qu' on m' avoit nommé. Laura ayant reconnu ma livrée, s' avança pour se faire appercevoir ; et lorsqu' elle crut avoir rencontré mes yeux, elle courut vers une porte voisine, en joignant affectueusement les mains. Je la suivis aussi-tôt. Grâces au ciel, grâces au ciel ! Répéta-t-elle plusieurs fois, lorsqu' elle me vit derrière elle. Hâtez-vous, chère Laura, lui dis-je avec quelque émotion, de me conduire à votre maîtresse ; et je m' arrêtai à la porte, pour attendre les ordres de Clémentine. Laura ne fut qu' un instant à reparoître. Elle me tint la porte ouverte, et me salua sans ouvrir la bouche.
Les rideaux qui étoient tirés, donnoient un air

p151

fort sombre à la chambre. Mais la dignité de l' air et du mouvement de Clémentine ne me laissa aucun doute. Elle étoit debout, appuyée sur le dos d' un fauteuil.
Un genou à terre, prenant sa main tremblante, quelle joie, lui dis-je, quel ravissement, mademoiselle, de vous voir en Angleterre !
Je pressai sa main de mes lèvres ; et me levant, je la priai de s' asseoir ; car elle trembloit, elle soupiroit ; elle s' efforçoit de parler, et pendant quelques momens elle n' en avoit point la force.
J' appelai Laura, dans la crainte qu' elle ne tombât sans connoissance.
Oh ! Cette voix si chère, s' écria-t-elle. Et pouvez-vous sentir quelque satisfaction de me voir ? Moi, une fugitive, une ingrate, une fille dénaturée ? ô chevalier ! Ne souillez point votre caractère, en approuvant une démarche telle que la mienne.
Je vous vois, mademoiselle, avec la plus vive joie. Votre frère, votre ami, se félicite de votre heureuse arrivée.
N' ajoutez pas un mot, chevalier, sans m' avoir appris si j' ai un père... si j' ai une mère !
Grâces au tout-puissant, mademoiselle, vous les avez tous deux.
Elle leva ses deux mains jointes. Grâces, en

effet, grâces te soient rendues, ô ciel, que j' ai toujours imploré pour eux ! Le désespoir auroit été mon partage, si je ne les avois plus. Je tremblois de vous le demander. Je me serois regardée comme la plus détestable des parricides, si j' avois perdu l' un ou l' autre.
Ils sont, à la vérité, dans la plus mortelle inquiétude pour vous. Ils se croiront heureux, lorsqu' ils apprendront que vous êtes en bonne santé, et sous la protection de votre frère.
Hélas ! En êtes-vous sûr ? Quelle contrariété ! Eux, si bons, et néanmoins si cruels ! Moi, si respectueuse, et cependant une fugitive ! Mais dites-moi, monsieur, déterminée, comme je l' étois, à ne pas entrer dans un état que j' honore trop pour ne pas l' embrasser avec répugnance, me restoit-il une autre ressource que de me dérober à leurs *cruelles persuasions* ? Ah ! Que ne m' accordoient-ils un cloître ? Mais répondez à ma question, chevalier.
Jamais, mademoiselle, jamais ils ne vous

auroient forcée. Ils m' ont déclaré cent fois qu' ils n' avoient pas ce dessein.
Ils ne m' auroient pas forcée, monsieur ! N' ai-je pas vu mon père à genoux devant moi ? Les yeux de ma mère m' en disoient plus que sa bouche n' auroit pu prononcer ; l' évêque étoit parvenu à détacher le père Marescotti des intérêts... de la

p153

religion, ai-je pensé dire, mais de ceux du moins d' une vocation irrésistible. Jéronimo même entroit dans leurs mesures. Quels secours me restoit-il ? Le général sans pitié ! Je devois trouver, à mon retour de Florence, le comte de Belvedère et tous ses parens, le général à leur tête. J' étois informée de tout, et qu' on ne m' attendoit à Boulogne que pour la célébration. Ma belle-soeur, ma seule ressource en Italie, s' est laissée attendrir il est vrai, par la pitié ; mais on l' a su, et cette raison même lui a fait ôter la liberté de quitter Naples. Dans d' autres tems, on m' a refusé celle d' aller à Urbin, à Naples, à Rome. Avois-je le choix d' un autre parti que la fuite, pour éviter la profanation d' un sacrement ?
Ma chère soeur ne laisse pas de se reprocher, à elle-même, de la témérité dans une démarche si extraordinaire. à ce moment même, ne reçoit-elle pas son frère dans une chambre obscure ? D' où peut venir cette douce confusion ? Mais ce qui est fait est fait. Votre conscience est une loi pour vous. Le repentir suivra infailliblement, si votre conscience vous accuse : et si vous croyez qu' elle vous justifie, qui pourra vous condamner ? Jetons les yeux devant vous, mademoiselle. Je n' approuve point, dans vos amis, la véhémence de leurs persuasions. Cependant, quels parens ont jamais traité leur

p154

fille avec plus d' indulgence ? Quels frères ont eu, pour leur soeur, une affection plus désintéressée ?
J' avoue, monsieur, que mon coeur prend quelquefois parti contre moi. Mais, répondez à cette question : pensez-vous que, contre mon inclination, contre la justice, contre le mouvement de ma conscience, j' aie dû me marier par soumission pour mes parens ?

Non, mademoiselle.
Hé bien, monsieur, je m' efforcerai du moins d' être tranquille sur cet article. Mais une femme a besoin d' un protecteur : voulez-vous entreprendre, monsieur, de soutenir cette vérité pour moi ?
J' y consens, mademoiselle ; et mon espérance augmentera pour le succès, si vous promettez de renoncer à l' idée du cloître.
Ah, chevalier !
Ma chère soeur me permet-elle une question à mon tour ? N' espérez-vous pas qu' à force de résistance, l' opposition pourra se refroidir, et qu' à la fin vous ferez entrer votre famille dans des vues pour lesquelles vous lui avez trouvé jusqu' ici une extrême aversion ?
Ah, chevalier ! S' ils pouvoient consentir...
très-chère soeur ! Leur raisonnement n' est-il pas le même ! S' ils pouvoient obtenir votre consentement...

p155

ah, chevalier !
Verroit-on la fin d' un débat de cette nature ?
Et jamais...
je vois votre conclusion, monsieur. Vous jugez que dans un débat entre des parens et leur fille, c' est la fille qui doit céder. N' est-ce pas ce que vous voulez conclure ?
Non, mademoiselle, si c' est contre la justice et la conscience. Mais il y a des cas où, ni l' un, ni l' autre parti ne doit pas être son propre juge.
Mais enfin, monsieur, vous vous rendez au motif de la conscience : que le ciel ne cesse jamais de vous bénir !
Admirable Clémentine !
Et vous êtes propre à nous servir de juge. Soyez le mien, si jamais il m' est permis de plaider ouvertement ma cause.
Alors, mademoiselle, il n' y aura point de considération qui puisse me faire trahir un sentiment que je crois juste... mais n' obtiendrai-je point la permission de voir les traits d' une chère personne dont j' ai toujours respecté l' ame ?
Laura, dit-elle alors à sa fille, faites préparer le thé. J' ai pris, monsieur, l' usage du thé depuis mon arrivée. La dame de cette maison est fort

p156

obligeante. Mais permettez-moi de sortir pour quelques momens.
Elle sortit avec un soupir, appuyée sur Laura. Cette fille étant bientôt revenue avec de la lumière, elle plaça les flambeaux sur la table, et se tourna d' un air fort ému. ô monsieur le chevalier, me dit-elle d' un ton qui ne l' étoit pas moins, au *nom de tous les saints du ciel* , engagez ma maîtresse à retourner promptement en Italie ?
Un peu de patience, chère Laura. Tout prendra une heureuse face.
C' est moi, monsieur, c' est la malheureuse Laura qui en sera la victime. Le général me tuera. Ah ! Pourquoi me suis-je laissée persuader de partir avec ma maîtresse ?
Un peu de patience, vous dis-je. Si vous avez tenu une bonne conduite, je vous assure de ma protection. Votre navigation a-t-elle été favorable ? Le patron du vaisseau, et ses officiers, ont-ils eu des manières civiles.
Oui, monsieur ; sans cela, ma maîtresse et moi, nous ne serions pas vivantes à présent. ô monsieur ! Que nous avons souffert pendant ce voyage, à la réserve des trois derniers jours ! Mais le patron a toujours été le plus civil des hommes.

p157

Je lui ai demandé pourquoi je ne voyois point son jeune compagnon, en le nommant d' après la lettre de Jéronimo. Il est sorti, me dit-elle, pour acheter quelques provisions. ô monsieur ! Nous menons une vie bien triste. Ne sachant point la langue, ni les usages du pays, notre unique ressource est dans ce jeune homme.
Je m' informai de la conduite et du caractère des gens de la maison, dans la vue, s' il y avoit le moindre sujet de plainte, d' en prendre occasion pour solliciter plus fortement Clémentine d' accepter un logement chez Miladi L. Laura leur rendit un bon témoignage. C' est une veuve, avec ses trois filles. Le patron du vaisseau est de leurs parens, et les avoit recommandés à Clémentine, lorsqu' il avoit su dans quel quartier de la ville elle vouloit se loger. à combien de dangers ne s' est-elle pas vue exposée ! Et quel bonheur qu' entre tant de gens, par les mains

desquels son entreprise l' a fait passer, elle n' ait trouvé que des gens d' honneur ! Pauvre infortunée ! Avec quel oubli de son sort ne s' est-elle pas hâtée de fuir le mal qu' elle a cru le plus pressant ! Mais elle n' étoit pas en état de peser tous les risques auxquels sa résolution l' exposoit.
Souvent, monsieur, reprit Laura, souvent je l' ai conjurée à deux genoux de prendre une plume et de vous écrire. Mais elle n' avoit pas

p158

toujours la tête assez tranquille, pour se déterminer ; et lorsqu' elle devenoit plus calme, elle me disoit qu' elle craignoit de vous voir ; que vous n' approuveriez point sa téméraire démarche, et qu' elle ne pourroit supporter votre mécontentement. Elle se reprochoit sans cesse de s' être engagée dans une folle entreprise. Si vous vous étiez trouvé à Londres, édouard auroit pris des informations de loin, et peut-être auroit-elle consenti à vous voir ; mais pendant plusieurs jours sa tête n' a pas été assez composée pour écrire. Cependant l' impatience d' apprendre des nouvelles de sa famille, l' a forcée enfin de demander une plume.
Pourquoi demeure-t-elle si long-tems absente ? Allez, chère Laura, et dites-lui que j' attends l' honneur de la voir.
Laura étant sortie, je vis bientôt paroître sa maîtresse, la vue baissée et d' un air de dignité timide. Je m' empressai d' aller au-devant d' elle... ma soeur, mon amie, ma très-chère Clémentine (en baisant sa main) quelle joie, je le répète, de vous voir en Angleterre ! Regardez donc votre frère ! Votre protecteur ! Honorez-moi de votre confiance. Acceptez ma protection. Votre honneur, votre repos me sont aussi chers que ma propre vie.
Elle trembloit, elle soupiroit, et sa langue

p159

demeuroit sans mouvement. Je la conduisis sur un fauteuil, et m' asseyant près d' elle, je pris ses deux mains dans les miennes. Elle fit quelques efforts pour parler. Remettez-vous, mademoiselle : comptez sur les plus tendres attentions, sur tout

le zèle d' un véritable frère.
Généreux homme, me dit-elle enfin, êtes-vous capable de me pardonner ? Est-ce du fond du coeur que vous me témoignez de la joie ?
Je veux m' efforcer de me remettre. Vous m' avez parlé du reproche que je me fais à moi-même.
Hélas ! Je m' en fais réellement. Ma démarche porte une triste apparence ; cependant je ne puis condamner, ni consentir que vous condamniez mes motifs.
Je ne les condamne point, mademoiselle. Tout ne sauroit manquer de tourner heureusement. Reposez-vous sur mes conseils et sur ma protection. Mes soeurs, leurs maris, toutes les personnes que j' aime sont remplies d' admiration pour vous. Vous allez vous trouver dans une société de coeurs tendres, qui se feront honneur de votre confiance.
C' est verser du baume dans les blessures du mien. Qu' est-ce qu' une femme, lorsqu' elle croit avoir des difficultés à combattre ? Ma terreur a commencé trop tard ; j' étois embarquée, le vaisseau avoit déjà mis à la voile, je

ne fus pas capable de changer les ordres que j' avois donnés, jusqu' à ce que le vent, qui avoit été favorable à mon départ, mit un obstacle invincible à mon retour. Alors je n' osai m' abandonner trop à mes tristes réflexions, dans la crainte de voir renaître mon ancienne maladie. Mais il n' est pas juste que je vienne troubler votre bonheur. Cependant promettez-moi d' observer qu' entre les personnes dont vous me promettez un si tendre accueil, vous ne nommez point la principale... que pensera-t-elle de Clémentine ? Mais assurez-la, monsieur, et soyez bien persuadé vous-même que jamais je n' aurois mis le pied sur le rivage d' Angleterre, si vous n' aviez été marié. ô chevalier ! Si j' apporte quelque trouble à votre repos, personne n' aura plus d' horreur pour moi, que moi-même.
Généreuse, noble Cléementine ! Le ciel m' est témoin que votre bonheur est essentiel au nôtre. Mon Henriette Byron est une autre Clémentine. Vous êtes une autre Henriette. Je vous ai nommées cent fois des soeurs en perfections et en vertus. Dans les dernières lettres dont vous m' avez honoré, vous paroissez souhaiter de la connoître. Vous la connoîtrez, et je suis sûr

pour elle de votre affection. Les voeux que
vous avez faits pour me voir à elle, l' ont

p161

déterminée à me rendre heureux. Elle sait toute
notre histoire. Elle est préparée à vous recevoir
comme la plus chère de ses soeurs.
Divine Miladi Grandisson ! On m' a parlé de
son caractère. Je vous félicite, chevalier. Vous
avez cru avec raison que j' aurois été vivement
affligée, si vous aviez fait un choix indigne de
vous. Vous voir heureux avec une femme de
cet ordre, et persuadée que je ne mérite aucun
blâme pour avoir refusé votre main, rien ne
contribuera tant à rétablir le calme dans mon
esprit. Lorsque je me sentirai plus de courage,
et que mon coeur sera soulagé de quelques
parties de ses peines, vous me présenterez à
Miladi Grandisson. Jusqu' alors dites-lui que je
l' aimerai, et que je croirai lui devoir une
éternelle reconnoissance, pour avoir fait le bonheur
d' un homme que je me flattois autrefois de pouvoir
rendre heureux aussi, si des motifs supérieurs
ne s' y étoient opposés.
Elle tourna la tête, pour cacher apparemment
une douce rougeur dont son visage s' étoit
couvert, et les larmes qui couloient sur ses deux
joues... mon admiration pour une grandeur
d' ame à laquelle je ne connois d' égale que celle
de mon Henriette, ne permit point à mon coeur
de s' exprimer par des paroles. Je me levai, et
reprenant ses deux mains, je penchai la tête

p162

dessus. Les pleurs sortirent encore plus
abondamment de ses yeux, et nous fûmes tous deux
quelques momens sans parler. Il seroit injurieux
pour une ame aussi grande, aussi noble que celle
de Clémentine, que je voulusse excuser ces tendres
émotions de deux coeurs, l' un aussi pur que celui
de mon Henriette, et l' autre entièrement à elle.
Je rompis notre silence pour la presser de
prendre un appartement chez Miladi L.
Demain, mademoiselle, aussi matin que vous
le permettrez, je serai ici avec cette chère
soeur, pour vous conduire chez elle. Je vais
prévenir là-dessus les femmes de cette maison,

et je me charge de voir l' honnête patron,
dont Laura m' a vanté la conduite et les soins,
pour le remercier au nom de tous nos amis
communs.
Vous m' encouragez à lever les yeux, monsieur,
et je me croirai fort honorée de la visite
de vos soeurs. Mais ne commencerons-nous pas
par examiner ensemble s' il convient que j' accepte
vos offres ? Je suis prête à me conduire par vos
conseils. Quoique dans ma téméraire démarche
j' aie marqué peu d' égards pour mon honneur,
je ne voudrois pas, s' il étoit possible, qu' une
première erreur en entraînât une seconde. Vous,
monsieur, en qualité de frère et d' ami,
éclairez-moi sur ma conduite.

p163

Votre honneur, mademoiselle, sera mon
premier soin. Je connois très-sincérement que
je ne puis vous donner à présent de meilleur
conseil. *à présent !* interrompit-elle avec un
soupir. Ce point fut encore débattu quelques
momens. Les motifs de son scrupule étoient
une délicatesse au-dessous d' elle, et dont je la
fis rougir. Enfin, j' eus le bonheur de la
convaincre que la protection d' une soeur de son
quatrième frère, étoit ce qu' elle avoit de plus
convenable à choisir.
Je descendis pour informer ses hôtesses du
changement qui devoit arriver le lendemain.
Ensuite étant remonté à son appartement, j' y
passai avec elle une partie de la soirée. Dans tout
le cours de notre entretien, ma joie fut extrême
de ne remarquer de sa part que de la sérénité
d' esprit. Cependant je ne jugeai point à propos
de l' informer encore du voyage de la plus chère
partie de sa famille, et je me réduisis à lui
marquer l' espérance où j' étois, que si nous pouvions
lui faire trouver quelque agrément en Angleterre,
j' engagerois quelques uns de ses proches à me
rendre, avant son départ, la visite qu' ils m' avoient
promise.
Vous avez, ma très-chère vie, toutes les
circonstances de notre entrevue. Un des plus
délicieux plaisirs que je connoisse, est d' obéir

p164

aux tendres et généreux ordres de mon Henriette.
Ce matin je me suis rendu avec Miladi L
chez l' excellente Clémentine. Ma soeur et son
mari paroissoient charmés de leur dépôt. Oui,
Clémentine est actuellement chez eux, et ne
paroît pas moins charmée de s' y voir. D' heure
en heure, elle sent de plus en plus les dangers
dont elle est heureusement délivrée ; elle
condamne de bonne grâce une démarche qu' elle
traite librement de téméraire. Mais elle est
tout-à-la-fois impatiente et confuse de paroître
devant vous ; et je crois qu' elle écoute avec
délices les justes louanges que milord L et sa
femme donnent à mon Henriette.

LETTRE 121

le chevalier Grandisson à la même.
samedi, 24 février.
La frégate de Livourne est attendue de jour
en jour. On sait, par la voie des négocians,
qu' elle a relâché au port d' Antibes. Si la route
par terre, d' Antibes à Paris, et de Paris à
Calais, ne paroît pas trop incommode au seigneur
Jéronimo, je ne désespère pas de voir arriver la

chère caravane au moment qu' on s' y attendra
le moins.
La maison de Grosvenor-Squarre est déjà prête
à les recevoir. Comme ils se proposent de vivre
ici sans éclat, je me figure qu' elle pourra suffire
pour loger le marquis et la marquise,
Madame Bemont, qui sera leur interprête, les deux
frères et le père Marexcotti. J' ai déjà fait louer
un appartement commode pour le comte de
Belvedère. Je souhaiterois, comme vous, mon
amour, que le comte n' eût pas pensé à les
accompagner. La pauvre Clémentine doit l' ignorer,
s' il est possible. Les deux jeunes neveux
que j' avois invités pendant que j' étois en Italie,
n' auront pas d' autre logement que le nôtre, si
vous n' y voyez point d' objection.
Comptez, ma généreuse Henriette, que si
mes conseils ont quelque poids dans la famille,
Clémentine ne sera ni forcée, ni pressée même avec
trop de force. Ils ne sauront sa demeure, ils ne
la verront que de son consentement, et lorsque
je les croirai disposés à la traiter comme elle le

désire. Que je trouve de noblesse dans l' inquiétude
que vous me marquez pour son repos !
Je n' ai point encore eu la force de lui faire
une ouverture que je me reproche néanmoins
de suspendre trop long-tems. Le courage me
manque, pour l' informer du voyage de sa famille ;

p166

et je l' ai tenté plusieurs fois, sans l' avoir
exécuté. Chère fille ! Son air d' innocence, sa
confiance pour moi, et les craintes néanmoins
dont elle paroît quelquefois agitée...
je ne sais comment je dois m' y prendre. Elle
dépend de ma médiation. Elle me presse de commencer
un traité de réconciliation avec eux. Je remets,
lui dis-je, à leur écrire, jusqu' aux nouvelles que
j' attends de Madame Bemont. Elle ne se défie point
de leur entreprise. N' avez-vous jamais éprouvé,
chère Henriette, ce que souffre un coeur ouvert,
tel que le vôtre, de l' impatience, et de la crainte
néanmoins de révéler à un ami des nouvelles
désagréables, qu' il lui est important de savoir ?
Qu' on regrette de troubler une tranquillité qui
porte sur l' ignorance de l' évènement ? Et cette
tranquillité même n' augmente-t-elle pas la peine
de l' ami compatissant, qui considère qu' après
l' explication, il n' y aura que le tems et la
philosophie, dont le coeur de son ami puisse recevoir
du soulagement ?
Milord et Miladi L s' efforcent de divertir
leur mélancolie étrangère, en lui procurant la
vue de tout ce qu' ils croient capable de l' amuser.
Jusqu' à présent il ne paroît pas qu' elle prenne
une haute idée du pays. Si le calme pouvoit
renaître dans son coeur, elle verroit tout d' un oeil
différent.

p167

Je reçois à ce moment votre lettre d' hier. Si
les affaires qui rappellent nos amis sont si
pressantes qu' ils ne puissent demeurer plus
long-tems, partez avec eux, mon cher amour, comme
vous le proposez, et venez passer quelques jours à
Londres. Ils sont extrêmement obligeans, de
vouloir vous accompagner jusqu' ici. *mon
consentement,* chère Henriette ! Pourquoi cette
demande, lorsque votre inclination vous y porte ?

Suis-je capable de ne pas approuver ce qui peut vous plaire ? Si j' étois certain de votre résolution, j' irois au-devant de vous. Mais vous serez avec un bon nombre de chers amis. Dites à émilie que j' ai reçu la visite de sa mère et de M Ohara ; je suis si satisfait d' eux, que je me propose de la leur rendre lundi.
à présent que j' ai l' espérance de revoir bientôt mon Henriette, je lâche la bride à tous mes désirs, et je mets au premier rang celui de n' être jamais séparé d' elle.

p168

LETTRE 122

Miladi Grandisson à Madame Sherley.
Londres, 2 mars.
C' est à votre Henriette, madame, qu' il appartient maintenant de reprendre la plume. Ma tante et Lucie vous ont rendu compte, entre elles, de tout ce qui s' est passé depuis ma dernière lettre. Nous arrivâmes hier au soir. Avec quelle tendresse votre fille fut-elle reçue par le meilleur des hommes et des maris !
Cet après-midi, je dois être présentée à Clémentine, chez Miladi L. Vous vous figurez, sans peine, que dans cette attente le coeur me bat, et je ne le désavoue point. Sir Charles confesse aussi que cette émotion ne cède rien à la mienne. Que d' honneur il fait à son Henriette ! Il me consulte sans cesse, comme si son jugement avoit besoin d' être confirmé par le mien.
Mon oncle, ma tante et Lucie sont déterminés à partir mercredi prochain pour Northampton-Shire. Sir Charles demandoit ce matin à notre émilie si son dessein est toujours de les accompagner ? Assurément, lui a-t-elle répondu ; et rien n' étoit capable de la faire changer de résolution.

p169

Elle est partie à l' instant, pour la communiquer à sa mère, et pour faire quelques emplettes nécessaires à son voyage. Chère petite

créature ! Elle me coûte quelquefois une larme. Ne me souviens-je pas d' avoir été dans la même situation ? Mais j' écris bien froidement, pour une femme impatiente, qui s' attend bientôt à voir une Clémentine.
Vendredi au soir.
Clémentine, ma très-chère grand' maman, ne sera point, et ne doit pas être forcée. Si je l' admirois, si je l' aimois déjà, mon admiration, ma tendresse sont augmentées du double, depuis que j' ai eu le bonheur de la voir et de l' entendre. Elle est réellement d' une figure charmante, de taille moyenne, extrêmement bien prise, avec un air de dignité, et même de grandeur dans tout ce qu' elle fait et ce qu' elle dit. Elle a le teint admirable, sans que l' art paroisse y contribuer : réellement elle est charmante. Elle a les plus beaux yeux noirs que j' aie jamais vus ; les cheveux et les sourcils de la même couleur. Ses yeux, néanmoins, ont quelquefois un air de distraction et de langueur, qui rappelle à ceux qui savent son histoire, que sa tête n' a pas toujours été tranquille. Comment se fait-il qu' on puisse prendre avantage de son sexe, pour la

traiter avec une sorte de tyrannie, pendant qu' elle l' emporte peut-être sur ses frères par l' esprit et le jugement ?
Lorsque nous sommes arrivés chez Miladi L j' ai supplié sir Charles de me conduire d' abord dans un appartement où elle ne fût pas. Je me suis assise sur la première chaise. Miladi L est accourue à moi... très-chère soeur, vous trouvez-vous mal ? Le coeur manque à Miladi Grandisson !
Sir Charles, qui n' avoit pas remarqué mon émotion, m' a quittée pour entrer chez Clémentine. Il paroît qu' elle se trouvoit aussi dans quelque désordre.
Une soeur, lui dit-il, attend la permission de se présenter devant vous.
Ah ! Ne m' honorez pas du nom de sa soeur, ne suis-je pas une fugitive ? Je crains, chevalier, qu' il me soit impossible de la voir. Elle doit me regarder avec dédain. Je ne serai pas moins effrayée de sa présence, que je l' ai d' abord été de la vôtre. Sa vertu est-elle sévère ?
C' est la douceur et la bonté même. Ne vous ai-je pas dit qu' elle est la Clémentine d' Angleterre ?

Toujours bon, monsieur, toujours indulgent.
Mais je ne dois pas être impolie. Je ne suis
qu' une étrangère dans cette généreuse maison,

p171

sans quoi je serois allée au-devant d' elle jusqu' à
la première porte.
N' est-elle pas Miladi Grandisson ? Heureuse,
heureuse femme !
Ses yeux étoient inondés de pleurs. Elle s' est
un peu tournée pour les cacher. Ensuite, faisant
quelques pas en avant ; allons, je suis prête à
la recevoir. De grâce, monsieur,
conduisez-moi...
elle n' est pas non plus sans quelque émotion.
Elle se dispose à vous voir. La tendresse, la
compassion agissent fortement sur son coeur. Je
vais l' avertir.
Miladi L est passée auprès d' elle. Sir Charles
est venu à moi, et me trouvant sur
la même chaise : d' où vient donc cet embarras ?
Vous verrez une femme que vous ne sauriez
craindre, et que vous serez forcée d' aimer. Elle
a ressenti les mêmes agitations. Souffrez que je
vous conduise...
non, monsieur, ce seroit l' insulter...
ma très-chère, n' oubliez point ce que
vous vous devez *j' ai tressailli* ; et ne me
relevez pas trop aux yeux d' une personne qui,
comme vous, est toute ame. Ma gloire est dans ma
femme : je ne puis manquer à moi-même.
Ce langage m' a causé un peu d' effroi dans

p172

le moment : mais après notre retour, et lorsque
je me suis trouvée seule avec lui, j' y ai
reconnu tout-à-la-fois de la grandeur et de la
bonté.
Il m' a introduite. Miladi L est restée
à sa prière. La noble étrangère s' étant avancée
vers moi, je me suis hâtée d' aller à elle, les
jambes tremblantes. Sir Charles nous a baisé
la main à toutes deux, et les a jointes ensemble :
soeurs en vertus, comme je vous ai mille fois
nommées ! Couple cher et respectable !
Aimez-vous l' une et l' autre, autant que je vous
admire toutes deux.

Elle m' a jeté ses deux bras autour du cou : accorderez-vous, madame, hélas ! Accorderez-vous un peu de tendresse, d' amitié à une pauvre désolée ! Réellement désolée jusqu' à ses derniers jours : à une fugitive, une rebelle, une ingrate pour les meilleurs des parens.
Je l' ai embrassée... des parens qui se méprennent, c' est, mademoiselle, le nom que je leur ai toujours donné. Je les plains, mais je vous dois ma plus tendre compassion. Honorez-moi de votre amitié. Sir Charles m' a déjà donné deux soeurs, qu' il me soit permis d' en compter trois !
Consentez-y, chère Miladi L a dit Sir Charles à sa soeur, en la faisant approcher : et

p173

passant ses bras en cercle autour de nous ; vous répondez, a-t-il ajouté, pour Charlotte qui est absente ; c' est une quadruple chaîne, que rien n' aura le pouvoir de rompre.
Il nous a placées sur un sofa. Il nous a remis les mains l' une dans l' autre, et s' est assis devant nous ; Miladi L à côté de lui. Nous sommes demeurées toutes deux en silence. Il ne l' a pas laissé durer trop. Mon Henriette, comme je vous l' ai dit, sait toute votre histoire, mademoiselle, et vous vous connoissez depuis long-tems. Vos ames sont alliées, vos peines sont les siennes, et vous n' aurez point de plaisirs qu' elle ne ressente aussi comme les siens...
vous voyez, chère Henriette, vous connoissez à présent par vos yeux l' admirable Clémentine, dont vous avez tant admiré le caractère, et que vous m' avez entendu nommer si souvent la première des femmes.
Nous pleurions toutes deux ; mais ses larmes paroissoient venir de tendresse et d' estime. J' ai mis sur son bras la main que je n' avois pas dans la sienne. Le courage me manquoit, ou du moins il étoit lié par mon respect, qui ne me permettoit point d' être assez libre pour l' embrasser une seconde fois : croyez-moi, mademoiselle, (pardon pour le peu d' usage que j' ai de votre langue) j' ai répété souvent, mille

p174

fois répété, qu' heureuse comme je suis, votre bonheur est nécessaire pour la perfection du mien.
Tant de bonté pour une étrangère, pour une fugitive... ô Miladi Grandisson ! Tout ce qu' on m' a dit de votre ame doit être vrai, comme je vois la vérité de tout ce qu' on m' a dit de vos charmes. Recevez mes félicitations, mes remercîmens, pour avoir fait le bonheur de l' homme qui mérite le plus d' être heureux. Il étoit mon frère, madame, avant qu' il vous ait connue : permettez que je conserve le titre de sa soeur, et faites-moi la grâce de me l' accorder aussi.
Sir Charles, mademoiselle, croit trouver de l' alliance entre nos ames. C' est me faire honneur. Si l' avenir me fait paroître avec autant d' avantage à vos yeux, que tout ce que je sais de vous, vous en donne aux miens, je serai la plus heureuse des femmes.
Vous le serez donc. J' étois préparée à vous aimer. Je crois déjà sentir que je vous aime avec une passion que l' avenir ne peut augmenter. Mais est-il possible, madame, que vous me regardiez d' un oeil de soeur ? Pouvez-vous me plaindre d' une démarche dont toutes les apparences sont si contraires à ma gloire ? Pouvez-vous me croire malheureuse, sans me croire

trop coupable ? ô madame ! Ma raison a beaucoup souffert, le savez-vous ? C' est à cette cruelle disgrâce qu' il faut attribuer une partie de mes fautes.
Le ciel connoît seul, mademoiselle, combien votre malheur m' a coûté de larmes. Dans les plus difficiles situations, j' ai préféré votre bonheur au mien. Vous saurez tout de moi-même et de mon coeur. Je ne vous cacherai rien, quoiqu' il me reste des secrets que le plus cher des hommes ignore encore. Nous serons de véritables soeurs, de vraies amies, jusqu' au dernier de nos jours.
Noble Henriette ! A dit le généreux homme. La franchise, ma chère Clémentine, est son caractère. Elle ne dit rien qu' elle ne pense. Vous lui verrez remplir tout ce qu' elle promet.
Et se tournant vers moi ; il est inutile, mon amour, de vous rappeler ce qui vous est si présent. Vous connoissez notre Clémentine pour la plus noble des femmes. Donnez-lui les

preuves de confiance que vous lui promettez ; et de quelque nature qu' elles soient, elles ne feront que serrer le cher noeud qui nous lie à jamais.
Avec ces encouragemens, c' est à vous, madame, que je dois m' adresser pour fortifier dans le coeur de Sir Charles la part que je me flatte

p176

d' avoir à son amitié. Ne souffrez pas, monsieur, je vous en conjure tous trois, que ma main soit forcée pour le mariage. Soyez tous trois mes garans, et je jeterai les yeux devant moi, avec plus de plaisir que je n' en osois attendre de l' avenir.
Sir Charles a répondu qu' elle devoit peut-être se relâcher de quelque chose, et que vraisemblablement sa famille se relâcheroit aussi. Plût au ciel, a-t-il ajouté, qu' ils fussent assez proches de nous, pour me donner le pouvoir de les consulter !
Quel souhait, monsieur ! Vous voulez donc ma peine ? Résisterez-vous en faveur d' une fugitive, contre l' autorité d' une famille ? Chère, chère madame ! (en passant ses deux bras autour de moi), obtenez de votre cher Grandisson qu' il me protège, qu' il plaide pour moi. Il ne vous refusera rien. Si vous parlez en ma faveur, en vain mon père, ma mère, mes frères, le solliciteront de m' abandonner.
Il ne doit rien manquer, lui ai-je dit, à votre confiance pour Sir Charles. Votre bonheur nous est si cher, que je ne fais pas d' autres voeux pour le mien.
Généreuse, noble, excellente miladi ! Que je vous admire ! Si vous me promettez ses services, madame ; alors, chevalier, je les exige.

p177

Regardez-les, ma très-chère Clémentine, comme une inviolable obligation. J' ai besoin de quelque explication avec vous sur toutes vos vues. Elles seront les miennes, sans exception, dans tout ce qui sera possible à mon zèle.
Oui, monsieur, je m' expliquerai... demain seroit peut-être trop tôt pour mes forces.
Faites donc l' honneur à mon Henriette de

venir passer le jour d' après avec elle. Les amis qui l' ont accompagnée, consentiront volontiers à dîner ce jour-là chez Miladi G et nous ne serons que vous, mademoiselle, Miladi L mon Henriette et moi. Vous me déclarerez vos intentions, qui seront une loi sacrée pour moi. Aujourd' hui cette tendre entrevue n' a pu se passer sans un peu d' émotion, et nous vous demandons la liberté de nous retirer.
Toujours attentif, monsieur ! Vous êtes en Angleterre, ce que vous étiez en Italie. Pardon, madame. Vous m' avez vu de l' émotion, et peut-être ma tristesse vous en a-t-elle causé. Je suis née pour donner de la peine à mes amis. Autrefois... que j' étois heureuse ! ... j' espère, madame, en s' adressant à Miladi L que lundi votre présence me soutiendra chez votre frère.
Miladi L qui entend l' italien, sans le

parler, a marqué son consentement par une révérence.
La noble étrangère s' est levée, mais d' un air un peu tremblant. Mesdames, monsieur, je ne demeurerai pas plus long-tems, puisque vous le permettez. Je me sens la tête (en y portant la main) comme serrée d' une corde.
Elle a passé ses bras autour de moi, et pour adieu, elle m' a dit d' une voix plus haute : femme angélique ! Tout ce qu' il y a de bon, de grand et de cher pour moi ! Je vais attendre impatiemment lundi ! Elle m' a pressé la joue de ses lèvres. Chère et respectable Clémentine ! Ai-je répondu, en la serrant aussi dans mes bras. Je n' ai pu finir. Mes larmes et la tendresse de mon accent m' ont ôté l' expression. Miladi L lui a donné la main jusqu' à son appartement, où elle l' a laissée avec Laura.
J' ai repris un moment ma place sur le sofa.
Cher, cher amour, ai-je dit à Sir Charles, en lui pressant la main : Clémentine ne sera point, ne doit pas être forcée. La persuasion même est une violence. Pourquoi nous amener le comte de Belvedère ? Si malheureusement elle le sait, je ne réponds point que sa tête y résiste.
Mon oncle, ma tante, Lucie, émilie, ont marqué une extrême curiosité pour les circonstances,

lorsque nous sommes rentrés à l' heure du souper.
Ils brûlent de voir cette admirable fille, qui a
pu renoncer à un homme de son choix, par des motifs
de religion, qui l' aime encore, qui vient implorer
sa protection, qui est capable néanmoins de le
féliciter de son mariage et d' aimer sa femme.
Que de grandeur ! A dit ma tante. Lucie vante ma
générosité ; mais quelle comparaison entre la mienne,
moi qui suis en pleine possession de tous mes désirs,
et celle de Clémentine ?
Joignez, ma chère grand' maman, vos prières aux
miennes, pour le bonheur de sa vie ; d' autant plus
que dans le sien, par une sincère affection,
est renfermé celui de votre
Henriette Grandisson.

p180

LETTRE 123

Miladi Grandisson à la même.
lundi, 5 mars.
Miladi L et Clémentine sont arrivées,
lorsque nous étions prêts à déjeûner. Ma nouvelle
soeur, car mon goût ne fait qu' augmenter
pour un nom si tendre, a fait en langue françoise
un compliment fort civil à toute l' assemblée.
Elle n' a point attendu qu' on lui ait
nommé M et Madame Selby, Lucie, émilie,
pour les reconnoître, sur le seul récit de
Miladi L et ses obligeantes remarques ont été
placées avec autant de jugement que de politesse.
C' est tout ce que je puis écrire à présent,
dans un instant que je dérobe à mes chers
amis, qui se préparent à se rendre chez
Miladi G pendant que Sir Charles est engagé dans
un entretien particulier avec notre charmante
étrangère.
Au moment que les convives de Miladi G
sont partis, Sir Charles est venu à moi ; et
me conduisant dans l' appartement où il avoit
laissé Clémentine : consolez votre soeur, m' a-t-il
dit, elle a besoin de vos plus tendres consolations.

p181

Je me suis avancée, les bras ouverts. Elle est venue s' y jeter, en versant une abondance de larmes, et laissant même échapper quelques sanglots. Prenez courage, ma très-chère soeur, ne vous livrez point à cet excès d' affliction.
ô madame ! Mon père et ma mère sont attendus ici de jour en jour ; j' ignore quelle est leur compagnie. Comment soutiendrai-je la vue de mon père et de ma mère !
Sir Charles est sorti, pour se soulager apparemment du trouble où il étoit. Il a pris soin de nous envoyer Miladi L.
Votre frère, madame, ai-je repris, votre ami et le mien, sera votre protecteur. Il n' est pas vraisemblable que votre père et votre mère eussent entrepris un voyage si pénible, s' ils n' étoient résolus de tout faire pour vous obliger.
Hélas ! C' est ce que le chevalier me dit.
Dans cette saison, mademoiselle, avec une santé si foible, avec tant d' aversion pour la mer, le motif de la marquise ne peut-être qu' une vive tendresse pour vous. Elle préfère votre santé, votre tranquillité à la sienne.
Eh ! Cette considération même n' est-elle pas un tourment pour une ame reconnoissante ? Indigne Clémentine ! Quels chagrins n' as-tu pas causés à ta famille ? Je ne puis ; non, je ne puis soutenir leurs regards. ô Miladi Grandisson !

p182

Je n' ai jamais été qu' une fille perverse. Tout ce que j' avois commencé à désirer, je n' étois pas tranquille, si je ne me croyois sûre de l' obtenir. Mon orgueil et mes caprices me coûtent cher. Mais, dans les derniers tems, n' ai-je pas été plus perverse que jamais ? J' avois conçu l' envie de venir en Angleterre ; je suis déjà lasse de mon entreprise. L' Angleterre me déplaît, lorsque je n' y puis être à couvert. Mais, depuis des années entières, j' étois remplie d' un autre projet : il m' occupoit seul ; il m' avoit aidé à faire le plus grand des sacrifices ; et je suis venue dans un lieu, presque le seul de l' Europe où ce cher projet est impraticable. Que ne suis-je passée en France ? J' avois assez d' argent pour obtenir l' entrée du premier couvent qui pouvoit s' offrir. Le tems de la profession seroit arrivé... mais je crois qu' il n' est pas trop tard encore. Je veux partir. Aidez-moi, très-chère soeur, je ne puis soutenir la vue de ma mère.
Sir Charles est entré alors. Mademoiselle,

a-t-il dit d' un ton paisible, j' ai entendu ce qui vient de vous échapper. Calmez-vous, je vous en conjure. J' avois appréhendé de vous déclarer l' arrivée de vos proches : mais ne connoissez-vous pas leur indulgence ? Vous n' avez rien à craindre, et vous avez au contraire tout à vous promettre de leur présence.

p183

Rien à craindre ! Et vous engagez-vous, monsieur, à leur faire approuver que je me consacre au ciel ? Me promettez-vous de plaider cette cause pour moi ?
Je ne puis dire ce qui sera dans mon pouvoir, avant que de les avoir vus. Mais fiez-vous à mon zèle. La maison de Milord L je le répète, sera votre asile, jusqu' à ce que vous ayez consenti à les voir. Je leur avouerai que je sais où vous êtes ; mais, si vous l' exigez, vous ne serez pas moins cachée pour eux, que vous l' étiez pour moi dans votre première retraite.
Quelle consolation, a-t-elle dit en levant les mains, que le secours d' un homme d' honneur pour une femme affligée ! Mais dites-moi maintenant, par cet honneur, auquel vous n' avez jamais manqué ; dites-moi qui vous attendez avec mon père et ma mère ?
Votre frère Jéronimo, mademoiselle, votre frère l' évêque...
dieu ! Dieu ! S' est-elle écriée en serrant les mains avec une grâce inimitable, que vous m' effrayez ! Mais qui encore ?
Le père Marescotti.
Vertueux homme ! M' a-t-il crue digne de cette attention ! Mais c' est en faveur de mon père et de ma mère. Eh ! Qui encore ?
Madame Bemont, qui ne pensoit plus à

p184

remettre le pied en Angleterre : mais elle a changé de résolution, pour obliger votre mère.
Excellente Madame Bemont ! Mais ne dois-je pas la craindre aussi ? Ensuite, monsieur ?
Camille, votre Camille, mademoiselle.
Pauvre Camille ! Je l' ai traitée durement : mais elle ne se lassoit point de me tourmenter. Souvenez-vous, monsieur, qu' ils ne doivent pas

savoir où je suis. Votre maison, madame,
(à Miladi L) sera mon asile. (et me voyant
affectée) coeur tendre et compatissant, quel
droit ai-je de troubler ainsi votre repos ? Eh
bien, monsieur, (en s' essuyant les yeux, avec
des regards trop empressés pour l' état de son ancien
mal) n' attendez-vous personne de plus ?
Vos deux cousins arrivent aussi : mais le général
n' est pas du voyage.
J' en remercie le ciel ! J' aime ce frère ; mais il
est d' un caractère si dur ! Sa femme seule est
capable de l' adoucir.
Enfin, Sir Charles est parvenu à lui faire
envisager plus tranquillement l' arrivée de sa famille,
et l' a soutenue dans cette situation pendant le
dîner, avec une adresse que je n' ai pas cessé
d' admirer. Elle a confessé une fois qu' elle verroit
son père et sa mère avec des transports de joie,
s' ils laissoient paroître sur leur visage un peu de
disposition à lui pardonner.

p185

Sir Charles a voulu que nous ne fussions servis
à table que par le valet de chambre qu' il avoit
en Italie. Elle l' a remercié de cette attention :
mais elle a souhaité qu' il fût permis à Laura de
se tenir derrière sa chaise... il lui échappoit
par intervalle une larme involontaire. Quelle
scène pour elle en effet ! Ses réflexions n' étoient
point difficiles à pénétrer. Elle souffroit,
m' a-t-elle dit plusieurs fois, de la peine qu' elle
étoit venue me causer ; et souvent elle s' est
efforcée de supprimer un soupir. Une fois, après une
rêverie de quelques minutes : eh ! Suis-je ici,
s' est-elle écriée ; en Angleterre, à la table du
chevalier Grandisson ! N' est-ce pas un songe ?
Après le dîner, étant passée avec Miladi L
et moi dans une autre salle : que j' admire votre
générosité ! M' a-t-elle dit. Je tremblois avant
que de vous avoir vue ; mais au premier regard,
j' ai connu, et j' ai embrassé une soeur. Me
passez-vous mon estime pour votre cher Grandisson ?
Dites votre tendresse, ma chère Clémentine,
et je vous en fais mes remercîmens. Un honnête
homme n' a-t-il pas droit à l' affection de tous les
bons coeurs ?
Sir Charles est entré ; et s' étant assis avec
nous, il nous a demandé, après quelques momens
d' entretien, la permission de s' absenter

p186

une heure, pour l' aller passer avec ses amis chez Milord G. Notre conversation n' a pas langui dans cet intervalle ; elle a tourné sur divers sujets. Les usages des dames italiennes, et l' ignorance surprenante où la plupart des femmes du pays sont élevées, nous ont occupées long-tems. Une femme en Italie, qui savoit plus que sa langue passoit pour un prodige, jusqu' à ces derniers tems, où les usages de France semblent avoir prévalu. Si l' on en cherche la raison, c' est qu' avec autant de génie qu' il y en ait jamais eu dans un climat ami des lettres, elles y sont comme noyées dans les plaisirs sensuels. Le chant, la danse et la galanterie prennent tout leur tems. à considérer le peu de soin qu' on apporte à leur former le jugement, on s' imagineroit que leurs maris et leurs pères les regardent comme des enfans dans ce monde, qui n' ont aucune prétention à l' héritage de l' autre. Si la religion ne leur donnoit pas de meilleures idées, elles pourroient se regarder elles-mêmes comme des idoles passagères, proposées, pour un tems, à l' adoration des hommes. Cependant on remarque assez, dans leur commerce, de quoi elles seroient capables avec une autre éducation. La culture du pays est aussi négligée que celle de l' esprit des femmes. Le jardin du monde, comme on nomme l' Italie, est couvert de ronces ; et faute

p187

de soins, la richesse même du terroir en cause la maladie. Ces réflexions, ma chère grand' mère, ne sont point l' aveu direct de Clémentine ; car elle est passionnée pour son pays, tel qu' il est. Je ne fais que les recueillir de ses diverses peintures ; mais tous nos voyageurs éclairés en parlent comme je viens d' écrire.
Sir Charles est revenu à l' heure qu' il s' étoit prescrite. Il a raison de vouloir être par-tout, car il fait le charme de toutes les compagnies. Nous avons passé une des plus agréables soirées du monde ; et Clémentine, si malheureuse en elle-même, a trouvé la force de contribuer par toutes ses grâces à la satisfaction commune. Sir Charles a reconduit les deux dames.
N B. Une lettre suivante contient le départ de l' oncle, de la tante, de Lucie, d' émilie et de M Deane. Les adieux d' émilie sont touchans. Miladi Grandisson lui promet une correspondance de

lettres. Sir édouard Belcher, en possession du titre et des biens, depuis la mort de son père, avoit commencé à prendre de l' inclination pour cette jeune personne, et s' en étoit même ouvert à Sir Charles, qui lui avoit objecté l' extrême jeunesse d' émilie. Quelqu' amitié que ce sage et généreux ami eût pour Belcher, il souhaitoit que sa pupille, qu' il croyoit moins avancée, fût

p188

en état de se déterminer par goût, et que son ami même ne courût pas les risques de l' inconstance naturelle aux jeunes filles. Belcher ne laisse pas de demander la permission d' accompagner émilie dans son retour, et l' obtient sans difficulté, à titre de politesse.

LETTRE 124

le seigneur Jéronimo au chevalier Grandisson.

à Douvres, lundi au soir, 12 mars.

Nous arrivons, cher ami. La santé de mon père et de ma mère est si douteuse, que nous prendrons quelques jours pour attendre ici vos informations. Ma mère s' est trouvée si mal, qu' elle a pris le parti de relâcher à Antibes. Nous sommes venus à petites journées jusqu' à Paris, et de-là droit à Calais, où nous avons loué un vaisseau pour nous rendre ici. Mon frère et le père Marescotti sont indisposés. Camille n' est pas mieux.

Madame Bemont, à qui nous avons des obligations infinies, nous ranime tous par ses soins et son affection.

Avez-vous appris quelque chose de la chère fugitive, qui nous cause tant d' alarmes, et dans la saison où nous sommes, une si mortelle fatigue ?

p189

Fasse le ciel qu' elle se trouve sous votre protection, avec une tête tranquille ! Dans l' état que je lui souhaite, elle n' auroit jamais formé le dessein d' une fuite si honteuse et si peu sensée.

Le coeur du comte de Belvedère est déchiré par l' impatience. Il suivra bientôt le courrier que nous dépêchons avec cette lettre. Notre cousin Sebaste veut l' accompagner. Jules ne nous quittera point.

La fatigue passoit un peu les forces de votre Jéronimo, mais il se réjouit d' être en Angleterre, le pays où son cher Grandisson est né, et de l' espérance d' embrasser M Lowther, le dieu de sa vie et de sa santé. Que le ciel nous accorde une heureuse entrevue ! Et qu' il ne permette pas que votre bonheur conjugal soit troublé par l' extravagance d' une jeune créature, dont la conduite ne peut être expliquée que par le malheureux désordre de son esprit ! Adieu, adieu, très-cher chevalier.

p190

LETTRE 125

Miladi Grandisson à Madame Sherley.
mardi au matin, 13 mars.
Sir Charles a reçu depuis deux heures une lettre du seigneur Jéronimo. Le messager a couru toute la nuit. Ils sont tous à Douvres.
Sir Charles est déjà parti, déjà en chemin, avec quatre carrosses à six chevaux (les nôtres et ceux de nos amis) pour eux et pour les personnes de leur suite. Il a pris avec lui M Lowther. Son valet de chambre est resté pour conduire le comte de Belvedère au logement qu' on a retenu pour lui. Notre maison de Grosvenor-Squarre est prête à recevoir le reste de ces nobles étrangers.
Aussi-tôt que j' aurai pu calmer un peu mes esprits, je cours chez Miladi L dans la vue de rassurer Clémentine, du moins si je lui trouve l' esprit assez présent pour recevoir cette nouvelle.
Sir Charles l' a déjà mise dans la disposition de souhaiter que cette crise fût passée. C' est une crise en effet. Je suis presque aussi touchée pour elle, qu' elle peut l' être pour elle-même.
Cependant elle n' a pas des parens

p191

cruels. Puisse-t-elle conserver quelque présence d' esprit !
Avec quelle agitation je vous écris ! Vous n' en serez pas surprise. Je n' ai pas votre fermeté d' âme. Non, non, ma chère grand' maman, je ne vous ressemblerai jamais.

Mardi, à 2 heures.
C' est du cabinet de Miladi L que je vous écris.
J' ai fait aussi doucement que je l' ai pu, mon ouverture à la chère Clémentine. Elle avoit commencé le sujet, en me disant qu' elle prioit nuit et jour pour la sûreté de ses amis, et qu' elle trembloit que des santés si chères n' eussent beaucoup à souffrir. Je lui ai répondu qu' elle seroit bientôt délivrée de cette peine ; que Sir Charles avoit reçu avis qu' ils étoient heureusement entrés dans un certain port, et qu' il venoit de partir avec plusieurs voitures, pour ne les laisser manquer d' aucune commodité en arrivant.
Elle nous a regardées alternativement, Miladi L et moi, dans une terreur qui lui ôtoit la respiration. à la fin je suis donc sûre, m' a-t-elle dit, qu' ils sont arrivés ! Dites, madame, dites-moi s' ils le sont. Sont-ils tous en bonne santé ?
Je n' ai pas fait difficulté d' avouer qu' ils étoient

à Douvres, et qu' ils vouloient s' y reposer quelques jours, en attendant des informations sur l' état de leur chère fille.
Elle a pleuré. Ses larmes ont même été mêlées de sanglots. Elle s' est emportée contre elle-même. Cependant j' ai remarqué plus d' attendrissement que d' affliction. Elle s' est fortifiée, en se rappelant les promesses de Sir Charles, qui étoient capables, m' a-t-elle dit, d' adoucir leurs plus vifs ressentimens.
Milord est plein de bonté et de compassion pour elle. Il l' admire beaucoup. Mais nous avons observé qu' il y a quelques traces de désordre dans son langage. Puisse-t-elle se calmer ! Puisse-t-elle retrouver sa raison toute entière, pour les importantes scènes qui approchent ! ...
on me demande sur-le-champ au logis.
Mardi au soir.
Il me semble qu' à cette distance, je suis à demi-effrayée, ma chère grand' maman, de vous dire pour qui l' on m' est venu demander ; c' étoit pour le comte de Belvedère. Le seigneur Sebaste étoit avec lui. Le hasard avoit conduit Milord G chez nous, lorsqu' ils y sont arrivés ; et me faisant avertir, il leur a tenu compagnie jusqu' à mon retour.
En entrant, je l' ai fait appeler, et je lui ai

demandé, toute hors d' haleine, s' il avoit parlé de Clémentine. Non, m' a-t-il dit. J' ai évité de répondre aux questions. Les deux étrangers sont dans une grande impatience d' apprendre de ses nouvelles, et c' est ce qui m' a porté à vous faire avertir, dans la crainte de laisser échapper quelqu' indiscrétion. Honnête, modeste, charmant Milord G.

Après les premières civilités, j' ai obtenu d' eux qu' ils me feroient l' honneur de demeurer à souper. Sur ma prière, Milord G s' est hâté d' envoyer son excuse à sa femme.

Ils sont tous deux d' une figure fort noble, extrêmement polis. On nous avoit dit que le comte étoit bel homme : il mérite cet éloge. Avec le caractère qu' on lui attribue il n' y a point de femme, sans prévention, qui ne puisse prendre du goût pour lui. Je lui trouve un air de qualité.

Son âge ne paroît point au-dessus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il a la physionomie étrangère ; le teint un peu brun, mais sain. Cependant la connoissance peut-être que j' ai de sa situation, m' a fait trouver quelque chose d' égaré dans ses yeux.

J' ai pris avec eux des manières fort ouvertes. Je leur ai dit qu' en recevant la lettre de Douvres, Sir Charles étoit parti pour ce port. Ils ne m' ont pas représenté sous des bonnes couleurs

la santé de la marquise. Mais la moindre espérance, a dit le comte... il s' est arrêté.

Sir Charles, ai-je répondu, n' épargnera rien pour leur mettre l' esprit en repos.

M' est-il permis, madame, a repris le comte, de vous faire une question ? Je vois que nous avons l' honneur d' être connus de vous, et que vous n' êtes pas moins informée de nos affaires. Nous n' ignorons point non plus en Italie que vous êtes remplie de bonté, et nous voyons qu' on n' a point exagéré vos perfections : ce n' est point un compliment, a-t-il ajouté, en étendant la main sur sa poitrine.

Je l' ai interrompu en françois, parce qu' il m' avoit parlé dans cette langue ; et prévenant sa question, j' ai le plaisir, monsieur, lui ai-je dit, de vous informer que Clémentine a fait l' honneur à Sir Charles de lui écrire, et que le compte qu' elle rend d' elle-même ne doit plus tant nous affliger.

Nous ! S' est-il écrié, en italien, et levant les mains avec transport : bonté du ciel !
Je me suis imaginé qu' il ne me croyoit aucune connoissance de sa langue ; et pour ne pas l' exposer à quelque méprise, je lui ai dit en italien que tous les amis de Clémentine, en Angleterre, s' intéressent autant que ceux d' Italie à sa santé et à son bonheur. Il m' a répondu, en baissant les yeux

p195

avec un peu de confusion, que personne ne pouvoit refuser ces sentimens à toutes les perfections réunies. Quelques mots mal entendus lui auroient-ils fait goûter un instant la douceur de l' espérance ?
J' ai continué de lui dire que, suivant ses intentions, Sir Charles avoit pris soin de lui faire préparer un logement, et qu' il étoit parti pour Douvres avec l' impatience de l' amitié ; mais que ses ordres ne seroient pas exécutés moins fidellement ; que nous avions une seconde maison, destinée pour la résidence du marquis, de la marquise, de leurs fils, du vertueux père Marescotti...
il m' a interrompue, d' un air d' étonnement. Le vertueux père... a-t-il répété. Mais vous lui rendez justice, madame. Le père Marescotti est un homme de bien.
Je sais par coeur, monsieur, le caractère de tous les amis italiens de Sir Charles.
Ces deux étrangers se sont regardés l' un l' autre, en paroissant m' admirer. Quelle pitié, ma chère grand' maman, que toutes les nations du monde, quoique de religions différentes, ne se considèrent pas comme les créatures d' un même dieu, souverain de mille mondes !
Le comte est revenu à marquer une vive impatience d' apprendre quelque chose de la situation

p196

de Clémmentine. J' ai pris occasion de lui dire : qu' étant informée du penchant qu' elle avoit depuis long-tems pour le cloître, il me sembloit important qu' elle ne sût pas tout d' un coup qu' il étoit en Angleterre ; d' autant plus qu' avec une santé foible, elle auroit peine à supporter les

tendres scènes auxquelles on devoit s' attendre entre elle et ses proches.
Il a poussé un profond soupir : mais, évitant d' abord de s' expliquer, il s' est contenté de répondre qu' il étoit venu presque sans suite, pour se faire remarquer le moins qu' il seroit possible ; que depuis long-tems il étoit dans le dessein de visiter l' Angleterre ; que la famille de Clémentine, Jéronimo en particulier, avoit promis à Sir Charles de faire le même voyage ; qu' à la vérité ils auroient pu choisir une meilleure saison, si de justes inquiétudes pour l' objet de toute leur tendresse, ne leur avoient fait avancer leur résolution. Ensuite, après s' être arrêté un moment, il a déclaré qu' il entroit tout-à-fait dans mon opinion, et qu' il ne jugeoit pas que Clémentine dût être informée si-tôt de son arrivée. Alors il m' a fait, et à Milord G l' aveu de sa passion, dans des termes fort vifs, mais également modestes ; en disant que son sort dépendoit du succès de son voyage.

p197

Je lui ai dit que j' avois été d' autant plus libre à lui donner mon avis sur la nécessité du secret, que sans ce motif Sir Charles n' auroit pas souffert qu' il prît un logement hors de sa maison ; et j' ai parlé de la haute estime dont je savois que Sir Charles étoit rempli pour le comte de Belvedère.
J' ai donné ordre que le souper fût avancé, dans l' idée qu' après la fatigue d' une longue journée, ils seroient bien aise de se retirer de bonne heure ; M et Madame Reves, que j' ai invités par un billet, ont eu la complaisance de venir.
Ils admirent les deux jeunes italiens ; car le seigneur Sebaste n' a pas l' air moins prévenant que le comte. Tous deux ont parlé avec transport de Sir Charles et de sa conduite en Italie.
M Reves s' est chargé de conduire le comte à son appartement, dans l' absence de tous nos équipages, que Sir Charles a pris avec lui.

p198

LETTRE 126

Miladi Grandisson à la même.
mercredi matin, 14 mars.
Pendant que M Reves, suivant le projet formé hier au soir, est allé courir Londres avec les deux jeunes italiens, pour me les ramener à l' heure du dîner, je suis allée chez Miladi L faire mes plus tendres complimens à Clémentine, et l' assurer qu' elle occupera tous nos soins. Ses craintes n' ont pas de bornes. Je ne lui ai pas caché l' arrivée du seigneur Sebaste, et je lui ai dit ce que j' avois répondu à ses questions. Elle parloit de se retirer à quelque distance de Londres ; Milord et Miladi L l' ont assurée qu' elle ne pouvoit être nulle part avec plus de secret que dans cette grande ville, ni plus décemment placée, si les circonstances l' obligent de révéler sa demeure, que sous la protection et dans la maison du frère et de la soeur de Sir Charles.
Jeudi, 15 mars.
Sir Charles a l' attention de m' informer par un courrier, qu' il est arrivé à Douvres. Il a trouvé la marquise et le seigneur Jéronimo fort

indisposés de leurs fatigues d' esprit et de corps. Toute la noble famille l' a reçu avec une joie inexprimable. Il suppose qu' ils passeront encore cette journée à Douvres. Demain, si la marquise est en état de soutenir le voyage, ils partiront tous ensemble, pour s' avancer vers Londres, autant que leur santé le permettra. Ainsi je ne compte pas qu' ils puissent arriver avant samedi. Mon cher Sir Charles a cru que son absence devant durer deux jours de plus qu' il ne s' y attendoit, elle causeroit trop d' inquiétude à son Henriette, s' il ne l' en informoit pas. Rien n' est plus sûr ; et s' il ne lui rendoit pas cette justice, comme elle n' a pas d' autre règle pour s' estimer que l' estime qu' il fait d' elle, elle se trouveroit extrêmement rabaissée à ses propres yeux.
Il me charge d' assurer Clémentine qu' elle trouvera ses parens disposés à faire tout ce qui dépendra d' eux pour la rendre heureuse. Le ressentiment, dit-il, n' a pas la moindre part à leur entreprise, ils ne respirent que tendresse et réconciliation.
Cette lettre, ma chère grand' maman, ne partira point, que je ne puisse vous apprendre leur arrivée.

p200

Samedi au soir.
Je reçois à l' instant ce billet de Sir Charles.
Samedi, à 4 heures après-midi.
Mon très-cher amour apprendra volontiers que nos amis sont heureusement arrivés dans Grosvenor-Squarre. J' ai jugé que ce seroit épargner de la fatigue à mon Henriette, et leur en causer moins, de les mettre tout de suite en possession de leur demeure, plutôt que de les conduire dans st James-Squarre, comme ils le désiroient, pour y faire leurs premiers complimens. Madame Bemont s' est chargée de la distribution des appartemens. Tout le monde sera fort à l' aise. Le seigneur Jules aura son logement chez nous. Quelle admirable attention ! Quelle complaisance que la vôtre ! Un repas si élégant, préparé, comme je l' apprends, par votre propre direction, pour l' heure à laquelle ils souhaiteront d' être servis. On me dit que vous avez emprunté une servante de chacune de nos soeurs et une de Madame Reves, que vous joignez à deux des vôtres pour le service de cette maison. Dans chaque occasion, sur chaque point, vous me ravissez par votre bonté et votre grandeur d' âme.
Je leur tiendrai compagnie à souper ; mais

p201

dans le dessein de me retirer aussi-tôt qu' il me sera possible, pour me rendre à la joie de mon coeur.
Ne suis-je pas une heureuse femme, ma chère grand' maman ? Le moindre petit office devient un mérite auprès d' un coeur noble. Mais si j' avois su qu' ils ne dussent pas descendre d' abord à st James-Squarre, je ne me serois pas contentée de visiter, comme j' ai fait, l' autre maison, dans le cours de la journée, pour y mettre tout en ordre ; ils m' y auroient trouvée pour les recevoir. Que je suis impatiente de voir chaque particulier de cette noble famille ! Je ne veux qu' une preuve de la sincère affection que je leur porte ; depuis près de huit jours que l' ami de mon coeur est absent, je n' ai pas désiré une fois sa présence, quoique s' il ne m' eût pas écrit jeudi, mon inquiétude eût été fort vive pour sa santé et pour la leur. Puissent-ils pardonner de bonne grâce ! C' est alors que je les aimerai chèrement. Pauvre

Clémentine ! Dans quelle appréhension n' a-t-elle pas passé toute cette semaine ! Elle n' a pas mis le pied hors de sa chambre depuis mercredi au matin, et son dessein est de n' en pas sortir de huit jours.

p202

Dimanche.
Mon plus cher ami, mon amour, mon mari, tous les tendres noms ensemble, quitta hier ses nobles hôtes, et revint de fort bonne heure.
Il me dit obligeamment que c' étoit l' impatience de me voir, de me remercier, de m' applaudir, qui l' avoit ramené si tôt. Il avoit avec lui les deux frères, auxquels nous donnons un logement ici.
Ce matin, comme hier au soir, nous ne nous sommes entretenus que de ce qui s' est passé entre la famille et lui, depuis son arrivée à Douvres, jusqu' à leur entrée à Londres. Ils lui ont témoigné la plus vive reconnoissance, pour être venu lui-même au-devant d' eux, et leur avoir amené M Lowther. Mais lorsque, sur leurs pressantes questions, il leur a dit qu' il avoit eu des nouvelles de leur Clémentine, et qu' elle étoit entre des mains honorables et fidelles, le marquis a levé les yeux, dans un transport de tendresse ; la marquise, joignant les mains, a voulu louer le ciel et n' a pu remuer que les lèvres : tous les autres ont fait éclater leur joie, avec des expressions passionnées.
Sir Charles les a trouvés dans la sincère disposition de pardonner à leur chère fugitive ; c' est le nom que le prélat lui donne toujours : mais comptez, a-t-il dit, qu' il n' y a d' espérance

p203

de rétablir sa santé, qu' autant que nous céderons au désir qu' elle a de s' ensévelir dans un couvent, ou que nous pourrons lui inspirer du goût pour le mariage : et si vous, chevalier, vous avez la bonté de vous joindre à nous, je ne doute point du succès pour le second point.
Sir Charles a blâmé leur précipitation. C' est en partie la faute du général, a répondu le prélat, en partie la sienne ; car elle leur a fait espérer plus d' une fois qu' elle pourroit se rendre.
J' ai supplié Sir Charles de ne pas se laisser

persuader d' entrer dans leurs vues, si elle continue de marquer de l' aversion pour un changement d' état. Il m' a dit qu' il avoit évité de s' expliquer, et qu' il garderoit la même conduite, jusqu' à ce qu' ils fussent établis, et que Clémentine parût un peu composée ; qu' il verroit alors ce qui seroit convenable aux circonstances, mais que dans l' intervalle, les argumens de part et d' autre étoient moins propres à lever les difficultés qu' à les fortifier.
Le prélat s' est fort attendri, en lui racontant l' effet que les premières nouvelles de la fuite de Clémentine avoient produit sur sa mère. Pendant deux jours cette pauvre dame n' avoit pas eu l' esprit dans une meilleure assiette que sa fille ; et lorsqu' on eut vérifié que Clémentine étoit partie pour l' Angleterre, elle insista si

p204

fortement à la suivre, que pour modérer cette impétuosité, il fallut lui promettre que la visite qu' on se proposoit de faire à Sir Charles, seroit avancée. Son impatience ne la quitta point ; mais elle se trouva un peu mieux, après cette promesse : c' est ce qui a déterminé la famille à partir en plein hiver, et c' est aussi par un mouvement de compassion pour cette malheureuse mère, que Madame Bemont a consenti à les accompagner.
Sir Charles est allé porter à Clémentine de nouveaux motifs d' espérance et de consolation. Il doit passer de-là chez le comte de Belvedère, pour le féliciter de son arrivée, et se rendre ensuite à Grosvenor-Squarre, où il saura de la noble famille, quand il me sera permis d' y paroître.
Dimanche, à 2 heures.
Sir Charles n' a pas eu de peine à calmer les craintes de Clémentine. Il souffre pour elle. On appréhende beaucoup le retour de sa maladie, et Miladi L croit en avoir déjà remarqué quelques symptômes.
Le comte de Belvedère a reçu Sir Charles avec des transports de joie, qui ont augmenté, lorsqu' il a su que nous pouvions écrire librement à Clémentine.
Je dois être présentée ce soir à la marquise.

p205

Dimanche au soir.
J' ai vu la glorieuse famille. Je les admire tous.
Le marquis et la marquise sont deux personnes de haute apparence dans le port et dans les manières : la mélancolie paroît fixée dans eurs traits. Le prélat a l' air d' un homme de qualité ; mais je lui ai trouvé, dans la contenance, plus de gravité qu' au père Marescotti même, que je ne saurois mieux comparer qu' au docteur Barlet. Il lui ressemble d' autant plus, que la modestie et la bonté brillent sur son visage.
Mais le seigneur Jéronimo est un jeune homme des plus aimables. Au premier coup-d' oeil, j' aurois pu le traiter de frère ; son air caressant sembloit m' y inviter. Sir Charles m' a présentée à son cher ami, avec un compliment digne de sa bonté ; et le seigneur Jéronimo m' a reçue avec la même complaisance, en félicitant Sir Charles. Tout le monde a joint ses félicitations aux siennes.
L' aimable Madame Bemont ! Elle s' est avancée pour m' embrasser. Elle m' a fait son compliment avec une grâce, que je mets au-dessus même de ses expressions.
On m' a présenté Camille. Vous la prendriez

pour une femme de condition. Combien la vue de cette fidelle servante a-t-elle rappelé de scènes à ma mémoire, la plupart tristes et douloureuses ?
Le comte de Belvedère et les deux jeunes cousins avoient dîné avec la famille. Comme c' étoit une première visite, je l' ai faite assez courte, et nous nous sommes rendus chez Miladi G à l' heure du thé. Sir Charles a dit qu' il ne se sentoit pas la force d' aller entendre les soupirs de la fille, immédiatement après avoir entendu ceux du père et de la mère, qui ne savent point, et qui ne doivent point encore savoir qu' elle est si près d' eux.
Priez, ma chère grand' maman, sollicitez le ciel pour la pauvre Clémentine, c' est-à-dire pour une heureuse réconciliation, dont le résultat soit la tranquillité de tant d' honnêtes gens, si nécessaire à celle de votre cher Sir Charles et de votre
Henriette Grandisson.

p207

LETTRE 127

Miladi Grandisson à la même.
jeudi, 22 mars.
Rien encore de décisif. Il s' est élevé quelques
généreuses contestations entre la famille et
Sir Charles, à l' occasion du logement et des autres
frais. Il les a suppliés d' être sans inquiétude,
en leur promettant de se rendre à tout ce qu' ils
exigeroient de raisonnable.
Ils ne pensent point à manger chez nous, ni
même à prendre notre maison pour demeure,
avant que d' avoir appris quelque chose de
consolant sur la situation de leur chère fille.
Cependant Sir Charles a commencé la négociation
entre Clémentine d' une part, la famille d' une
autre, et le comte de Belvedère la troisième.
Leur fille semble insister sur la liberté de prendre
le voile, et même avec une plus sombre obstination
que jamais. Le prélat paroît moins ardent
qu' autrefois dans son opposition, et Sir Charles
ne doute pas qu' au fond du coeur, le père
Marescotti ne favorise le désir de Clémentine.
Mais le marquis, la marquise, et le seigneur
Jéronimo sont toujours déclarés pour le mariage,

p208

ne fût-ce que pour assurer l' exécution du testament
des grands-pères, et frustrer l' espérance
intéressée de Madame De Sforce et de Daurana
sa fille. La constance du comte de Belvedère,
malgré les accidens passés, qui peuvent renaître,
lui fait un mérite extrême dans la famille ; et
les deux cousins en sont si touchés, que
non-seulement ils prennent parti pour lui, mais
qu' ils déclarent que le comte Della Poretta,
leur père, est autant dans ses intérêts que le
général même.
D' un autre côté, la tendre mère a tant
d' impatience de voir sa fille, que si la scène ne
change pas bientôt, on en craint des suites
fâcheuses pour sa santé ; et Clémentine n' étant
pas moins impatiente de voir ses parens, quoique cette

idée la fasse trembler, s' afflige nuit et jour
d' une situation qui l' oblige d' entrer en condition
avec eux, avant que de pouvoir se jeter à leurs
pieds. Quelquefois, et ce sont ses momens les plus
calmes, elle blâme la démarche où elle s' est
engagée : dans d' autres tems, elle s' efforce d' y
trouver des excuses.
Dimanche matin.
à la prière de toutes les parties, Sir Charles a
jeté sur le papier un plan de réconciliation. Il
en donna hier au soir une copie à Clémentine,

p209

une autre au comte, et une au prélat. Demain est
le jour marqué pour leur réponse. Il m' en
abandonne aussi une copie que je vous envoie.
I que Clémentine, par soumission pour les
dernières volontés de ses deux grands-pères, par
respect pour son père, sa mère et son oncle, et
par complaisance pour les plus affectionnés des
frères, s' engagera d' honneur à quitter toute idée
de renoncer au monde, non-seulement pour le
présent, mais pour l' avenir, aussi long-tems qu' elle
demeurera fille.
Ii elle aura la liberté de choisir son état de vie,
celle de visiter son frère et sa belle-soeur à
Naples, son oncle à Urbin, Madame Bemont à
Florence. Elle sera mise immédiatement, si elle le
désire, en possession du revenu des terres qui lui
ont été léguées, pour être en état de faire
tout le bien qu' elle n' auroit pas le pouvoir de
faire en prenant le voile.
Iii elle aura la liberté de nommer ses
domestiques, et même son directeur, supposé
que la mort, ou quelqu' autre changement la
prive du père Marescotti : mais le droit
d' exclusion sera réservé à son père et à sa mère,
pendant qu' elle continuera de demeurer avec
eux ; et cette restriction ne doit pas lui
paroître onéreuse, puisqu' elle n' a jamais souhaité
d' être indépendante d' un père et d' une mère,

p210

dont elle révère la bonté ; sans compter que la
raison demande qu' ils soient juges de la conduite
des domestiques qui seront admis dans leur famille.
Iv comme de malheureux incidens ont donné à

Clémentine une forte aversion pour le mariage, et que dans les circonstances présentes, il est raisonnable de céder à la force de ses répugnances, on espère que m le comte de Belvedère, pour contribuer au repos d' une personne qu' il fait profession d' aimer si tendrement, et par considération pour lui-même, consentira volontiers à discontinuer ses soins, et s' engagera même à ne les renouveler que dans une supposition plus heureuse, et du consentement de Clémentine.
V les respectables parens, pour eux-mêmes et pour le comte Della Poretta leur frère ; le seigneur Jéronimo, pour lui et pour son frère le général, auront la bonté de promettre que jamais ils n' emploieront de fortes instances pour engager, et bien moins pour forcer Clémentine à prendre le parti du mariage, et qu' ils ne feront agir ni Camille, ni d' autres confidens ou amis, pour la faire changer de condition.
Cependant ils se réservent le droit de lui faire les propositions qu' ils jugeront convenables, renonçant seulement à celui de la presser, parce

qu' ils connoissent à leur chère fille un naturel si doux, et tant de respect pour eux, qu' elle n' est pas plus capable de résister à leurs indulgentes sollicitations, qu' à leurs commandemens les plus absolus.
Vi ces termes une fois accordés de part et d' autre, on propose que Clémentine obtienne la permission, comme elle le désire avec une vive impatience, de se jeter aux pieds de ce qu' elle a de plus cher au monde, et que tout le passé s' ensévelisse dans un éternel oubli.
L' humble médiateur osant se promettre que ces six articles seront acceptés, prend la liberté d' ajouter que ses nobles hôtes lui accorderont quelques mois, pour se réjouir avec eux dans sa patrie, du rétablissement de leur bonheur mutuel.
Il espère qu' ils approuveront ses efforts, pour leur faire trouver en Angleterre autant d' agrément qu' ils lui en ont procuré à Boulogne. Il les supplie de considérer leur famille et la sienne, comme une même famille, qui soit toujours unie par une indissoluble amitié. Il compte sur l' honneur de leur compagnie dans ses terres. Il cherchera toutes les occasions de leur plaire, de les obliger, de leur procurer toutes sortes de commodités ; et lorsqu' il ne pourra plus les retenir en Angleterre, il les accompagnera jusqu' en Italie,

avec sa femme, ses soeurs

p212

et leurs maris, dont il connoît assez les sentimens, pour ne pas douter qu' ils n' acceptent volontiers cette partie.
Lundi, à dix heures du matin.
Sir Charles est allé chez le comte de Belvedère, qui l' en a prié par un billet fort pressant.
à deux heures.
Je reçois le billet que vous trouverez ici.
" nous nous hâtons, le comte et moi, de nous rendre à Grosvenor-Squarre, où nous ne pourrons nous dispenser de demeurer à dîner. Ce digne étranger mérite de la compassion " .
Je suis toute impatiente pour le succès de ces conférences. Mais je ne dînerai pas seule, tandis que je puis aller tenir compagnie à Clémentine, à miladi et à Milord L. Ainsi je ferme cette lettre ; mais ne doutez pas, ma chère grand' maman, qu' elle ne soit bientôt suivie d' une autre.

p213

LETTRE 128

Miladi Grandisson à la même.
lundi, 26 mars.
Miladi L m' a dit, à mon arrivée, que Clémentine avoit été dans la dernière agitation, après avoir lu les six articles. Elle a gardé la chambre depuis. Miladi L ne faisoit que la quitter. Je lui ai fait faire mes complimens. Elle m' a fait prier de monter ; et m' étant venue recevoir au haut des degrés, elle m' a fait entrer avec elle dans son cabinet. Ses yeux étoient en larmes : avez-vous vu, madame, les propositions du chevalier ? Je lui ai confessé que je les avois vues.
Renoncer pour jamais, m' a-t-elle dit, à des résolutions pour lesquelles j' ai... elle s' est arrêtée.
Il étoit aisé de deviner ce qu' elle alloit dire. Le sujet étoit trop délicat, pour l' aider à continuer. Très-chère Clémentine, ai-je répondu, considérez tout le bien que vous aurez le pouvoir de faire par le second article, si vous l' acceptez.

Que Sir Charles a bien consulté vos généreuses inclinations ! Toute ma crainte est que vos parens ne souscrivent point à la partie qui dépend d' eux.

p214

S' ils le font, à quelles espérances ne renoncent-ils pas eux-mêmes ?
Elle a paru méditer. Ensuite, rompant le silence : est-ce réellement votre opinion, miladi ? Votre opinion jointe à celle du chevalier ? Permettez que je considère...
elle s' est levée, elle a fait deux ou trois tours dans le cabinet. Ensuite, pensant au projet de Sir Charles pour son voyage d' Italie : avec quelle bonté, quelle complaisance va-t-il au-devant de mes désirs ! Et vous, madame, pouvez-vous, voulez-vous entreprendre le voyage avec nous ? Oh ! Que ces ouvertures sont flatteuses !
Elles me flattent beaucoup aussi, mademoiselle. Si nous partons, ne m' aimez dans votre Italie, qu' autant que je vous aime dans notre Angleterre, et je serai heureuse dans un pays dont on vante d' ailleurs la beauté. Mais, très-chère soeur, que ferons-nous, pour obtenir de vos proches leur consentement à ces articles ? Me jetterai-je à genoux devant votre père et votre mère, votre main dans la mienne, et toutes deux noyées dans nos larmes ?
Toujours bonne, toujours noble, Miladi Grandisson ! Mais parviendrai-je d' abord à calmer mon propre coeur, pour céder la partie qui me concerne ?
Ah ! Que l' obstacle ne vienne pas de vous,

p215

mademoiselle. Clémentine ne fera-t-elle pas le quart du chemin ? On ne lui en demande pas davantage.
J' y penserai. Je saurai ce qu' ils auront fait. Votre avis, ma très-chère madame, aura pour moi tout le poids que doit avoir celui d' une soeur.
On est venu nous avertir qu' on avoit servi.
Elle s' est excusée de descendre. J' ai pris congé d' elle pour le reste du jour, en lui disant que mon intention étoit de retourner au logis, immédiatement après le dîner.
Lundi au soir.
Sir Charles est revenu, le visage brillant du

plaisir d' avoir exercé toutes ses vertus. Il n' est pas sans espérance de conduire cette affaire à la plus heureuse fin.
Le comte de Belvedère, chez lequel il s' est rendu d' abord, l' a reçu avec beaucoup d' émotion.
Que je brûlois de vous voir ! Lui a-t-il dit.
J' avois prévu que je serois la victime.
ô chevalier ! Si vous saviez les promesses, les assurances que j' ai reçues du général et de toute la famille !
Sir Charles s' est étendu sur toutes les raisons qui pouvoient servir à lui calmer l' esprit.
Veut-elle promettre, engager sa parole, que si jamais

p216

elle se marie, ce ne sera qu' avec l' homme qui est devant vous ? Pourquoi, chevalier, n' avoir pas fait cette stipulation en ma faveur ?
J' aurois cru vous rendre un mauvais office. Ce seroit vous tenir en suspens pour tout ce qui peut s' offrir en Italie, en Espagne, deux pays où vous avez les plus grandes espérances. Si Clémentine renonce au cloître, il ne sera pas impossible, d' ici à ce tems, de la déterminer en faveur d' un homme de votre mérite. Si rien n' ébranle sa résolution, vous ne serez lié par aucun engagement qui vous empêche de faire un autre choix.
Un autre choix, monsieur ! Comment pouvez-vous tenir ce langage à un homme qui l' adore depuis si long-tems, et qui, dans les divers états de sa maladie, a toujours conservé pour elle une affection sans partage ? Mais nous saurons, s' il vous plaît, ce que sa famille pense des articles.
Ils sont allés à Grosvenor-Squarre. Après le dîner, l' importante affaire a fait le sujet d' une délibération solennelle. Le seigneur Jéronimo et Madame Bemont ont d' abord embrassé le plan dans toutes ses parties, et tout le monde est venu enfin à la même opinion. Le ciel en soit loué ! à présent le bonheur de la chère Clémentine est certain. Mais le pauvre comte de Belvedère !

p217

Il ne remporte point sur lui-même, en sacrifiant l' inclination de son coeur, une victoire aussi

noble que celle de Clémentine dans la même occasion ; mais il chérit un reste de possibilité, dont il conservera l' espérance, tant que l' objet de sa passion sera sans engagement.
ô Clémentine ! ô la plus noble des femmes !
Mais Henriette est-elle de fer ? Non, ma chère grand' maman, elle répond aux souhaits que votre générosité vous a fait faire pour elle.
Mardi 27.
Sir Charles fit hier ses excuses à Clémentine par un billet, de ne l' avoir pas vue de tout le jour. Ce matin, lorsqu' il étoit prêt à se rendre chez elle, il a reçu du seigneur Jéronimo le billet suivant, dont le but est de fortifier ses efforts pour faire goûter les articles à Clémentine.
" vous faites, cher Grandisson, le bonheur de toute la famille à la fois, si vous engagez Clémentine à souscrire, comme nous y sommes tous disposés. Rendez-vous dès aujourd' hui, ma très-chère soeur, aux embrassemens d' un père et d' une mère, à ceux de deux frères, qui vous répondent du troisième. Avec quelle impatience allons-nous compter les heures, jusqu' à celle où nous recevrons du plus cher des amis et du meilleur des hommes, une soeur si tendrement aimée ! "

p218

ne vous écriez-vous pas ici avec moi, ma chère grand' maman : ô Clémentine ! ô la plus noble des femmes ! Refuserez-vous la branche d' olivier qui vous est offerte ?
Mardi, à deux heures.
Triomphe ! Heureux jour ! Heureuse nouvelle !
Sir Charles m' apprend que Clémentine s' est enfin rendue. Demain après-midi elle doit se jeter aux pieds de son père et de sa mère.
Réjouissez-vous avec moi, ma chère grand' maman ! Tous mes amis, prenez part à ma joie. Qu' on me félicite ! Qu' on m' applaudisse ! N' est-ce pas moi-même qui vais être réconciliée avec la plus tendre et la plus indulgente famille ?
Mardi au soir.
Tandis que nous étions à souper, Sir Charles et moi, tête-à-tête, le monde entier l' un pour l' autre, on m' a remis le billet suivant, écrit en italien, que je traduis pour vous en anglois.
Demain, ma très-chère miladi, comme le chevalier vous l' aura dit sans doute, la pauvre fugitive doit être introduite chez ses parens. Priez pour elle. Mais si vous me faites la grâce

de me regarder en effet comme une soeur, je vous demande plus que des prières. étoit-ce

p219

sérieusement que vous m' offriez hier votre bienfaisante main pour me soutenir, si je consentois à me jeter aux pieds de mon père et de ma mère ? Miladi L a la bonté de vouloir confirmer, elle-même, la protection qu' elle m' accorde. Ma soeur consentira-t-elle à l' être, dans cette redoutable occasion ? Sa main est-elle réellement disposée à me soutenir ? Si vous et Miladi L vous vouliez aider de votre présence la fugitive pénitente, elle auroit plus de courage à lever les yeux devant ses tendres parens, ses chers frères, dans le sein desquels elle a répandu tant d' amertume.
Jusqu' à ce que le jour de demain soit passé, elle n' ose joindre l' addition respectable au nom de Clémentine.
Si je le veux ! Ai-je répété après ma lecture. Si je parlois hier sérieusement ! Oui, oui, n' en doutez pas. Lisez, cher Sir Charles, et permettez que ma réponse soit conforme aux désirs de cette charmante soeur.
J' espère, m' a-t-il dit, que des scènes, qui ne manqueront pas d' être fort touchantes, n' affecteront pas trop mon cher amour ; mais je trouve également, et de la bonté dans la demande de Clémentine, et de la générosité à l' accorder.

p220

Voici, ma chère, l' ordre que nous pourrons mettre dans notre entreprise. Après le dîner vous irez prendre votre aimable soeur et Miladi L que vous ménerez à Grosvenor-Squarre. J' y serai pour vous recevoir, et pour la présenter à mes amis, quoique je ne puisse douter de la joie avec laquelle ils la recevront. Demain au matin, je l' informerai de mon arrangement.
Mercredi matin.
Clémentine approuve le plan de Sir Charles. Je dois l' aller prendre vers cinq heures. Il paroît que ses craintes ne diminuent pas.
Mercredi au soir.
Nous sommes revenus de Grosvenor-Squarre. Je vous obéis, mon cher Sir Charles... par tendresse pour moi, il veut absolument que je remette à

vous écrire demain. C' est le premier ordre qu' il
m' ait donné.

LETTRE 129

p221

Miladi Grandisson à la même.
jeudi, 19 mars.
Vous attendez les circonstances de la scène
d' hier. Sir Charles est allé à Grosvenor-Squarre,
pour s' informer de la disposition et de la santé
de ses nobles hôtes.
En arrivant hier à cinq heures chez Miladi L
je trouvai la chère Clémentine abîmée
dans ses craintes. Il faut, me dit-elle, que
je sois plus coupable que je ne l' ai cru :
car d' où viendroit cette extrême confusion de
paroître devant des parens que j' ai toujours
honorés, devant des frères et des amis qui
m' ont toujours été chers ? ô miladi ! Quel
supplice que les remords, sur-tout pour un coeur
fier !
Ensuite, jetant les yeux sur les articles ; que
je lise encore une fois ce que je dois signer : et
voici les remarques qu' elle fit en lisant.
1 dur, dur article que le premier ! Mais
votre chevalier, madame, mon quatrième frère,
mon ami, mon protecteur, assure qu' en le signant,
je m' acquitterai de tout ce que je lui dois : hé
bien, je m' y soumets.

p222

2 flatteuse perspective pour mon orgueil,
pour l' espérance que j' ai de soulager les pauvres,
les malheureux !
3 la liberté de nommer mes domestiques,
mon confesseur même... attentif, indulgent
chevalier ! Si je renonce au principal désir de
mon coeur, je n' insisterai point sur ces
conditions. Mes parens auront alors tous les droits.
Il n' y a rien assurément, sur quoi j' aspire à
l' indépendance.
4 je reconnois, chevalier, votre protection
et votre bonté.
5 si mes amis s' engagent, ils seront fidelles

à leur promesse. Notre famille est sans tache sur l' honneur. J' espère que le général ratifiera la caution de ses frères : mais il me haïra, je le crains.
Généreux Grandisson ! Que votre conclusion est séduisante ! Et vous, miladi, vous me dites que mon bonheur est nécessaire à la perfection du vôtre ! Quel motif ! Conduisez-moi ; je me livre à vous, madame. Ma chère Miladi L ma seconde protectrice, vous m' accorderez aussi votre compagnie. Une femme telle que vous, une soeur du chevalier Grandisson, qui me reconnoît pour son amie, et qui répond de ma conduite, va relever l' humiliée Clémentine aux yeux de son indulgente famille... et Sir Charles ne doit-il pas

se trouver là, pour les disposer tous à recevoir favorablement la fugitive ! Partons, conduisez-moi, je vous suis. Elle avoit néanmoins dans les yeux quelque chose d' égaré ; et nous donnant une main à chacune elle s' est laissée conduire au carrosse. Mais, en y montant, elle trembloit, elle chanceloit, elle paroissoit dans un trouble extrême. Nous nous efforcions de la rassurer. Le carrosse marchoit vers Groscvenor-Squarre. Lorsqu' il se fut arrêté, elle jeta ses deux bras autour de Miladi L et cachant son visage dans son sein, elle invoqua le secours du ciel. Comment, comment, s' écria-t-elle, pourrai-je regarder en face mon père et ma mère ?
Sir Charles parut au bruit du carrosse. Il remarqua son émotion. Il est digne de vous, mesdames, dit-il à Miladi L et à moi, d' accompagner notre chère Clémentine. Vous allez trouver la récompense de votre bonté, dans le plaisir de la voir reçue avec des transports de joie, par de tendres parens, qui ne respirent que pour leur fille.
Ah ! Chevalier ! C' est tout ce qu' elle put dire.
Je vais vous conduire, très-chère Clémentine, dans un cabinet où vous ne verrez que les personnes avec qui vous êtes, jusqu' à ce que vous ayiez rappelé vos esprits. Je craignis que dans son trouble elle n' eût point entendu ce sage

conseil ; je le répétai après Sir Charles. Son courage en augmenta visiblement. Elle lui tendit une main tremblante ; il la conduisit dans un cabinet, par une porte dérobée, qui donnoit sur le vestibule. Nous la suivîmes, Miladi L et moi. Nous nous assîmes à ses côtés, et Sir Charles vis-à-vis d' elle. Nos sels, nos exhortations eurent beaucoup de peine à lui faire retrouver ses forces. Lorsqu' elle fut un peu ranimée ; doucement, nous dit-elle, en levant le doigt, et nous regardant d' un oeil effrayé ; parlons bas, nous pourrions être entendus ! Ensuite se fortifiant de plus en plus ; ô chevalier ! Reprit-elle, que vais-je dire ? Que vais-je faire ? Quelle contenance suis-je capable de prendre ? Est-il vrai, est-il possible que je sois dans une même maison, avec mon père, ma mère, mes frères ? Qui encore ? Qui encore ? Ajouta-t-elle avec précipitation.
Il est réglé, lui dit Sir Charles, par ménagement, par tendresse pour vous, ma très-chère Clémentine, que vous ne verrez d' abord que votre mère ; ensuite votre père, et quand vous le souhaiterez, vos frères, Madame Bemont, le père Marescotti.
On vint appeler Sir Charles. ô monsieur, monsieur ! Ne me quittez pas : et se tournant vers Miladi L et moi ; ne me quittez pas, mesdames ! Vous êtes la bonté même.

p225

Sir Charles rentra presqu' aussi-tôt : votre mère, mademoiselle, toute indulgente, meurt d' impatience de vous serrer contre son sein. Quelle joie vous allez lui causer ! Il lui présenta la main. Elle lui donna la sienne, en nous faisant signe de ne pas la quitter. Nous la suivîmes dans l' appartement où sa mère l' attendoit. Au moment qu' elles se virent, elles coururent l' une à l' autre, les bras ouverts. ô madame ! ô ma Clémentine ! C' est tout ce qui put sortir de leurs lèvres. Elles tombèrent toutes deux sur le plancher ; la mère, ses bras autour du cou de sa fille, et ceux de la fille autour du corps de sa mère.
Nous nous hâtâmes de les relever, et Sir Charles les fit asseoir l' une proche de l' autre.
Pardon, pardon ! S' écria la chère fille, mains et yeux levés, échappant aux bras de sa mère, pour tomber à genoux devant elle ; mais elle ne put prononcer un mot de plus.
Le marquis, incapable de se contenir plus long-tems, entra tout-d' un-coup, à grands pas...

ma fille ! Mon enfant ! Ma Clémentine ! Je vois
donc mon cher amour !
Sir Charles l' avoit relevée à demi, lorsque
le père entra. Elle retomba sur le plancher,
les bras étendus : ô mon père ! Pardon, pardon !

p226

Le marquis la releva tout-à-fait, avec
l' assistance de Sir Charles ; et la plaçant entre
sa femme et lui, tous deux passèrent un bras
autour d' elle. Ses prières furent répétées pour le
pardon, d' une voix interrompue par ses sanglots,
et les bénédictions coulèrent de même, de leurs
coeurs paternels, à leurs lèvres.
Après ces grandes émotions, lorsqu' ils eurent
la force de parler, et que Clémentine osa
commencer à lever les yeux, d' abord par
intervalles, et les baissant aussi-tôt sous les
leurs ; voyez, madame, voyez, monsieur, leur
dit-elle, la généreuse dame à qui... (en regardant
Miladi L) voyez (en me regardant) plus qu' une
femme... un ange... elle vouloit dire plus ;
mais les expressions semblèrent lui manquer.
Nous avons déjà vu, admiré, dit civilement le
marquis, la plus noble des femmes dans
Miladi Grandisson.
Il se leva, pour s' approcher de Miladi L et
de moi. Sir Charles nous conduisit toutes deux
vers lui ; et Clémentine, qui se trouvoit proche
de moi, saisit une de ses mains, qu' elle pressa
de ses lèvres. Elle paroissoit chercher des termes
qui ne se présentoient point. Nos yeux
félicitoient aussi beaucoup plus que nos expressions,
le père, la mère et la fille.
Sir Charles sortit alors ; mais revint bientôt

p227

avec les deux frères. Il me seroit difficile de
dire s' ils marquèrent plus de joie, que
Clémentine ne témoigna de confusion. Elle
recommença à parler de grâce et de pardon ; mais le
prélat l' interrompit : pas un mot de nos afflictions
passées. Personne ici n' est coupable. Nous nous
revoyons heureux ; heureux par les conditions
dont nous sommes redevables à cet ami du genre
humain, et de notre famille en particulier.
Jéronimo avoit serré sa soeur entre ses bras.

Mon frère, dit-il à l' évêque, que j' applaudis à vos tendres assurances ! Chacun des articles aura son exécution. Nous nous réjouirons en Angleterre avec le chevalier : et lui, et tout ce qu' il a de cher, nous accompagneront en Italie. Nous ne composerons qu' une famille.
Sir Charles introduisit alors Madame Bemont ; et Clémentine se précipita aussi-tôt dans ses bras.
Grâce, grâce, très-chère madame ! Si vous me l' accordez, je l' obtiens de la vertu. Pardonnez une malheureuse fille, qui n' auroit jamais fait déshonneur à vos leçons, ni aux exemples de sa mère, si d' épaisses ténèbres n' avoient obscurci sa raison. Dites que vous me pardonnez, comme les meilleurs des pères et des mères, et comme toute une indulgente famille. Madame Bemont lui fit une réponse digne de sa prudence et de son amitié.

p228

Le père Marescotti fut introduit par le marquis même, avec le respect dû à la piété. Mon père, lui dit Clémentine, avant qu' il eût ouvert la bouche, je me soumets à toutes les pénitences que vous jugerez à propos de m' imposer. Il parla peu ; mais son action exprima, autant que ses termes, la joie dont il étoit pénétré. Qui condamnera, dit-il modestement, lorsqu' un père, une mère et des frères, si zélés pour l' honneur de leur famille, s' accordent à pardonner ?
Il fut réglé, entre la famille et Sir Charles, qu' on ne diroit pas à Clémentine un mot en faveur du comte de Belvedère : mais on le pria de lui apprendre que le comte est en Angleterre.
Tout le monde ayant été vivement ému, Sir Charles proposa de se retirer, et de laisser retourner Clémentine pour cette nuit chez Miladi L en regardant sa visite comme une préparation pour le changement de sa demeure. Mais toute la famille déclara d' une seule voix, qu' elle ne pouvoit se séparer d' une fille et d' une soeur rendue à leurs espérances. Elle fit connoître elle-même que c' étoit flatter ses plus chers désirs : avec un air de reconnoissance néanmoins, et le genou à demi-courbé.
Dans le transport d' une joie générale, qui pense, dit Sir Charles, à la fidelle Camille ?

p229

Pourquoi Camille ne viendroit-elle pas féliciter
sa maîtresse et toute l' assemblée, du plus heureux
des évènemens ? Tout le monde demanda Camille.
Elle vint avec un empressement inexprimable.
Elle répandit des larmes de joie. Ah
Camille, lui dit Clémentine en l' embrassant,
je vous ai traitée trop cruellement, mais ce
n' est pas moi qu' il faut accuser ; hélas, hélas !
Je n' étois plus à moi-même. Je m' efforcerai de
vous en dédommager. Cette bonne fille ne répondit
qu' en remerciant le ciel de pouvoir serrer
encore une fois contre son sein, sa chère jeune
maîtresse, et protestant qu' elle ne se plaignoit
de rien.
Sir Charles n' oublia point de demander grâce
pour Laure. Clémentine assura qu' elle ne méritoit
aucun blâme, qu' elle lui avoit obéi avec
répugnance, et qu' obtenant grâce pour elle-même,
Laure devoit l' obtenir aussi. Mon très-cher
amour, dit la marquise, nous sommes
convenus que vos domestiques seroient de
votre choix. Le chevalier, nous n' en doutons
point, pensoit à Laure, en proposant cet article.
Le jeune anglois n' y sera pas moins compris.
Leur sort, chère Clémentine, est entre vos
mains.
M' est-il permis, reprit Sir Charles, de faire
pour moi-même une demande à Clémentine,

une demande qui s' accordera parfaitement avec les
articles ?
Il n' y en a point, chevalier, répondit-elle,
que je sois capable de vous refuser.
Je ne la ferai point aujourd' hui, mademoiselle,
ni même demain. Après les agitations que nous
avons soutenues aujourd' hui, demain doit être
un jour de repos. Toute la compagnie me fera
l' honneur de dîner chez moi vendredi. Les
articles peuvent être signés ce jour-là, et je
remets à vous demander alors une grâce que je
me flatte d' obtenir.
L' invitation de Sir Charles fut civilement
acceptée ; et demain...
Clémentine et Madame Bemont, qui demandent à
me voir. Charmante surprise !
Sir Charles étoit sorti, et ne faisoit que
rentrer, lorsque les deux dames sont arrivées. La
joie que j' ai eue de les voir, passe mes
expressions, sur-tout en remarquant à Clémentine un

visage serein, qui ne se ressentoit plus de
l' infortune. Nous sommes venues, a dit
Madame Bemont, rendre nos premiers devoirs à ceux
qui ont rétabli la paix et le bonheur dans une
famille entière. Clémentine n' a pas eu de repos,
qu' elle n' eût fait ses vifs remercîmens à
Miladi Grandisson, pour le secours qu' elle reçut
hier de sa présence.

p231

La reconnoissance, a dit Clémentine, est
l' unique occupation de mon coeur. Mais, chevalier,
où trouverai-je des expressions ? Je vous
conjure de m' expliquer votre demande. Vous,
chère Miladi Grandisson, dites-moi, si vous le
savez, en quoi je puis obliger mon quatrième frère.
Ma très-chère Clémentine, a répondu
Sir Charles, commencez par fortifier votre coeur
contre une douce surprise ; car je ne vous en
prépare point d' autre. Vous n' avez pas encore
signé les articles, et je me figure que vos parens
ne l' ont pas encore fait non plus.
Monsieur ! Chevalier !
Que je ne vous alarme point, mademoiselle.
Il a mis une des mains de Clémentine dans la
mienne ; il a pris l' autre d' un air fort tendre :
votre dessein est de les signer, a-t-il repris ; ils
le feront aussi, j' en suis sûr. Demain, lorsque
nous serons tous rassemblés, tout sera signé de
part et d' autre.
Je l' espère assurément. Ils ne penseront point
à se dédire ?
Non, non, mademoiselle : et vous devez
compter par conséquent, que le comte de Belvedère
ne vous sera jamais proposé avec la moindre
instance.
Sans doute, sans doute, a-t-elle vîtement
répondu.

p232

Auriez-vous de la répugnance, mademoiselle,
après votre retour en Italie, à voir le comte
de Belvedère, comme un ami de votre famille,
comme un admirateur de votre mérite, comme
un homme de qualité du même pays ?
J' aurai toujours pour le comte la considération
que je dois à un homme d' honneur, à l' ami

particulier de mon frère le général, et de
toute ma famille : mais je ne puis le regarder
sous un autre jour. Quelles sont les vues du
chevalier Grandisson ? Ne me tenez pas en
suspens, monsieur.
Votre père et votre mère, mademoiselle,
vos frères étoient venus dans l' espérance de vous
fléchir en faveur du comte. Ils ont renoncé à
cet espoir...
oui, monsieur.
... et vous laissent un pouvoir absolu sur vos
volontés et sur tous vos désirs, aux conditions
que vous avez promis de signer : mais je vous
demande, si le comte se trouvoit en France, lui
permettriez-vous de se rendre ici, pour prendre
congé de vous et de votre famille, avant son
départ pour la cour de Madrid ?
Quoi, monsieur ! à titre d' homme qui espère
de moi quelque chose de plus ?
Non, mademoiselle, à titre seulement d' ami
de toute votre famille ; sans autre vue, à présent

qu' ils vous verront si déterminée, que
d' obtenir vos voeux, vos prières pour le bonheur
de sa vie, comme vous souhaitez sûrement
les siennes.
J' y consentirois dans cette seule vue... mais
s' il attendoit de moi quelqu' autre faveur, s' il se
flattoit... ô chevalier ! Miladi et Madame Bemont !
Qu' on ne me tente plus sur ce point, ce seroit
violer les articles. Toute persuasion ne seroit
qu' une violence.
Il n' est question, mademoiselle, de rien de
cette nature. Les articles seront inviolablement
observés du côté de vos parens. Mais vous voyez
que Madame Bemont, dont l' intention étoit de
ne remettre jamais le pied dans cette île, y est
revenue pour obliger votre mère. Et si, dans
l' affliction que tout le monde a ressentie de cette
absence, l' homme pour qui votre famille a toujours
eu de l' estime, avoit accompagné votre
père, vos frères...
Sir Charles s' est arrêté, en la regardant d' un
air si sensible, et mettant dans ses yeux,
lorsqu' ils ont rencontré les siens, une tendresse si
modeste. (toutes les grâces de la douce persuasion
sont à lui !)
ô chevalier ! Votre demande, votre demande !
Dites en quoi je puis obliger le plus obligeant des
amis, des hommes.

p234

Je vous le dis, mademoiselle, (en se penchant sur la main qu' il tenoit) : consentez si ce n' est pas avec trop de répugnance, à voir le comte de Belvedère.
Le voir, monsieur ! Comment ? Où ? Dans quel tems ? à quel titre ?
à titre d' ami, je le répète, d' ami de toute votre famille ; d' homme qui souhaite votre gloire, votre bonheur, auquel il est prêt à sacrifier le sien... il ne souhaite pendant qu' il est ici...
il est ici, monsieur !
... que d' obtenir la liberté de voir votre famille, de vous y voir une, deux, trois fois, autant que vous le permettrez ; mais absolument sous les conditions qui doivent être signées demain.
Est-il donc vrai que le comte soit en Angleterre ?
Il y est, mademoiselle. Il est venu avec vos amis et les siens. Il n' a pas désiré une fois de paroître devant vous. Il se tient renfermé dans un logement particulier. Jugez de la résolution où il est de ne pas vous causer de trouble ou d' offense. Il quittera cette île sans vous avoir vue, si vous lui en faites une loi. Mais je serois mortellement affligé qu' un si galant homme fût obligé de partir honteusement, si j' ose le dire, comme

p235

s' il ne méritoit pas de pitié, lorsqu' il ne peut obtenir aucune faveur.
ô chevalier !
Assurée, mademoiselle, comme vous l' êtes par les articles, votre émotion ne sauroit être fondée, quand la sienne le seroit : il n' y a point pour l' une, la même raison que pour l' autre. Je demande donc qu' il soit permis au comte de Belevedère, en qualité d' ami de votre maison, et sans autre vue, car les articles s' y opposent, d' occuper demain une place à ma table ?
Demain, monsieur ! Et vous voulez que j' y sois aussi ?
Il n' a répondu que par une révérence.
Observez-vous avec quelle adresse, et par quels degrés il a pris comme plaisir à la conduire ? Sa pénétration le faisoit lire dans un coeur si tendre. Je suis presque sûre qu' il pensoit, à juger par son émotion, et par le plus ou moins d' importance qu' elle

attacheroit à la présence du comte, s' il y avoit dans l' éloignement quelque chose à se promettre pour lui.
Elle a réfléchi. à la fin ; c' est donc-là, chevalier, la demande que vous aviez à me faire ?
Oui, mademoiselle ; et si Miladi Grandisson n' avoit pas reçu l' honneur de votre visite, je vous aurois demandé demain, pour le soir, la grâce que je vous demande aujourd' hui pour le dîner.

p236

Hé bien, monsieur, comme je ne puis soupçonner de double vue dans Sir Charles Grandisson... (l' interrompant.) je ne pense point, mademoiselle, à demander d' autre faveur pour le comte. Je me crois lié moi-même par les articles, comme si j' étois une des parties.
Hé bien, je consens à voir m le comte de Belvedère. Il sera prudent. Je compte là-dessus. En Italie, je l' ai vu plusieurs fois après votre départ, et j' ai toujours fait des voeux pour son bonheur.
à présent, très-chère soeur, amie charmante et respectable, j' ai l' esprit tranquille. Je ne pouvois supporter, dans mes idées, qu' on vous déguisât quelque chose qui vous concerne, pendant que j' en étois informé.
Elle avoit les larmes aux yeux. ô madame ! M' a-t-elle dit, il n' y a que Dieu et vous qui puissent récompenser cet excellent Sir Charles de la bonté qu' il a pour moi... vous voyez votre ascendant, chevalier. Ma reconnoissance ne résiste à rien. Mais jamais, jamais ne me proposez de mariage.
Hé, chère fille ! Ai-je pensé en moi-même, en sentant couler une larme que je n' ai pu retenir ; je m' imagine qu' ayant vu un homme auquel il n' y a rien d' égal, il vous est

p237

impossible de vous accoutumer à l' idée d' un autre.
Les deux dames sont parties avec précipitation, pour rendre leur visite à Miladi L dont le coeur n' a guère été moins affecté que le mien, de toutes ces tendres scènes.
J' ai demandé à Sir Charles, dans la supposition qu' il pût engager demain Clémentine à recevoir

la main du comte, s' il profiteroit de l' occasion ?
Je m' en garderois bien, m' a-t-il dit, et cela
pour l' intérêt de l' un et de l' autre. Clémentine
a fait voir qu' elle peut se laisser vaincre par la
générosité et la douceur ; c' est
au comte à tenter ces deux voies.
Si sa raison s' affermit, une suite d' idées
flatteuses peut prendre la place de cette mélancolie,
qui lui donne de l' aversion pour la société.
Les articles la mettront en état de faire
plus de bien, qu' elle n' en feroit jamais dans un
cloître. L' exercice de ce pouvoir ouvrira, élargira
une ame naturellement noble ; et sa reconnoissance
ne fera qu' augmenter pour l' indulgence qui aura
produit une si heureuse révolution. Mais si le
ciel ne lui rend pas une parfaite santé, qui
plaindra le comte de n' avoir pu obtenir sa main ?
Je compte, ma chère, de l' avoir rendu, sinon
heureux, du moins plus tranquille ; et j' espère
qu' il sera capable de la voir sans une trop violente
émotion.

p239

LETTRE 130

Miladi Grandisson à la même.
samedi, 31 mars.
Enfin les articles sont signés. Mais vous
ne me pardonneriez pas de vous en dérober les
circonstances.
L' acte, signé de toute la famille et des témoins,
fut mis, avec une plume, entre les
mains de Clémentine, pour y écrire aussi son
nom, à la vue de tous ses amis, qui formoient
un cercle autour d' elle. Jamais femme n' a paru
avec plus de dignité dans l' air et les manières.
Cependant tout le monde fut surpris, et même
inquiet, de lui voir une contenance extrêmement
sérieuse. Elle signa son nom ; mais aussi-tôt, et
sans aucune apparence d' émotion, elle déchira
ceux de sa famille ; elle baisa le morceau de
papier, et le mit dans son sein. Ensuite, se
jetant à genoux devant le marquis et la marquise,
et le leur présentant : qu' il ne soit jamais
dit que votre fille ait eu la présomption d' entrer
en traité avec son père et sa mère. Mon nom
demeure... il déposera contre moi, si je
viole jamais les articles que j' ai signés. Votre

pardon, monsieur, le vôtre, madame, et mille excès d' indulgence, m' ont trop fait éprouver votre bonté pour m' en laisser aucun doute. Votre promesse est un acte. Je n' en demande point d' autre.
Ils l' embrassèrent. Ils la relevèrent tendrement, et l' embrassèrent encore.
Il me semble, monsieur, dit-elle à Sir Charles, que pour la première fois, je souhaiterois de ne pas voir m le comte de Belvedère dans une si nombreuse assemblée. Est-il chez vous ?
Il est dans mon cabinet, mademoiselle.
Madame (en se tournant vers sa mère) me ferez-vous la grâce de m' accorder votre présence.
La marquise donna la main à Sir Charles. Clémentine prit la mienne, et fit un signe d' invitation à Madame Bemont. Le seigneur Jéronimo nous suivit avec elle. J' entendis le marquis, qui disoit au père Marescotti, quoiqu' à voix basse : ne trouvez-vous pas un peu trop de solennité dans cette démarche ?
Sir Charles ayant fait asseoir la marquise dans une salle voisine, prit l' aveu de Clémentine par une révérence, monta dans son cabinet, où il n' employa qu' un moment à préparer le comte aux circonstances, et revint aussi-tôt avec lui. Le comte s' approcha respectueusement. Une

douce rougeur se répandit sur les joues de Clémentine. Je vous mets, monsieur, lui dit-elle, au nombre des amis à qui je dois des excuses pour ma téméraire démarche, parce qu' elle vous a porté à vouloir accompagner mes frères, que vous avez toujours honorés de votre amitié. Pardonnez-moi les incommodités que vous avez pu souffrir à cette occasion.
Quel honneur vous me faites, mademoiselle, de me compter au nombre de vos amis ! Croyez-moi...
oui, monsieur, interrompit-elle, je vous regarderai toujours comme l' ami de ma famille et comme le mien. Je souhaiterai votre bonheur ; je le souhaite dès aujourd' hui ; et je ne puis vous en donner de meilleure preuve, qu' en

retirant cette main, que vous avez recherchée avec une si rare, mes amis disent, une si obligeante constance, malgré les dégoûts d' une malheureuse maladie, qui ne devoit vous donner que de l' éloignement pour moi... ma chère mère (en faisant un mouvement que la marquise arrêta, pour se jeter à ses genoux devant elle) pardonnez cet attachement à mes résolutions. Ce n' est point une aveugle opiniâtreté qui me fait résister à vos désirs. J' ai eu deux raisons pour éviter un autre engagement ; ma religion, et cette triste maladie, qui a fait votre malheur

et le mien. Deux raisons (en nous regardant avec dignité) me portent aussi à refuser la main du comte de Belvedère. J' avoue, devant mes plus chers amis, et tous ceux qui s' y intéressent en doivent être informés, que la justice que je dois au comte en est une. Ne serois-je pas une malheureuse, d' accorder ma main à un homme qui n' a pas dans mon coeur la préférence qu' une femme doit à son mari ? Et lorsque je me suis crue obligée d' en refuser une par considération pour lui-même, ne le suis-je pas à la même justice en faveur d' un autre ?
En un mot, j' ai refusé de punir le chevalier Grandisson, et vous savez tous mon histoire : qu' a fait le comte de Belvedère, pour mériter qu' on le punisse ? Contentez-vous, monsieur, de mes voeux pour votre bonheur. Je me sens quelquefois encore dans un très-fâcheux état ; et le passé n' a que trop vérifié la nature du mal. Pendant que j' ai cette opinion de moi-même, l' honneur, la justice, doivent m' attacher au célibat. Mon respect pour mes plus chers parens, m' a fait abandonner un projet qui flattoit mes inclinations : il ne reste qu' à me rétablir par les voies qu' ils approuvent...
ma très-chère maman, (en se laissant tomber à genoux, malgré elle), je vais m' efforcer de rendre tous mes amis heureux. Priez tous pour moi, mes chers amis ! ... (en regardant autour

d' elle, et ses larmes coulant à grosses gouttes). Accordez-moi vos prières, monsieur : je vous promets les miennes ; et dans les plus ardentes,

je demanderai pour vous au ciel, une femme plus digne de vous, qui vous rende toute la justice que vous méritez.
Elle se déroba aussi-tôt, dans une espèce de transport, comme si le pouvoir de ses sens n' eût pas répondu à l' élévation de son ame. Sir Charles pria Madame Bemont de la suivre ; et je suivis Madame Bemont.
Nous trouvâmes l' admirable Clémentine dans un cabinet voisin, à genoux et baignée de larmes. Elle se leva ; nous nous hâtames de la soutenir.
ô ma chère miladi, s' écria-t-elle, pardonnez-moi ! ... chère Madame Bemont, avez-vous quelque reproche à me faire ? Dites, dois-je m' en faire à moi-même ?
Nous lui applaudîmes toutes deux. Elle méritoit bien nos éloges. Si sa grandeur venoit d' une imagination échauffée, qui lui donnera le nom de maladie ?
Elle consentit à se laisser reconduire vers sa mère, qui la retint dans ses bras, lorsqu' elle vouloit se jeter encore à ses genoux. Ma chère fille, ma Clémentine, nous nous rendons tous à la force de vos raisons. Soyez heureuse, ma

chère, dans vos nobles sentimens. Je fais ma gloire d' une telle fille.
Et moi, d' une telle soeur, ajouta le seigneur Jéronimo. Ma tendresse pour elle va jusqu' à l' adoration.
Elle prit ma main : et vous, chère miladi ! Voulez-vous être ma soeur ? Sir Charles sera-t-il mon frère ? Ferez-vous avec nous le voyage d' Italie ! Entretiendrons-nous des deux côtés une amitié de famille, jusqu' à la fin de nos jours ?
Je la serrai étroitement dans mes bras ; et nos larmes se mêlèrent mutuellement sur nos joues : mon ambition, ma plus grande ambition sera de mériter la distinction que vous m' accordez. Ma soeur, mon amie, la soeur de mon meilleur ami ! Aimez-le autant qu' il vous honore. Aimez-moi pour l' amour de lui, comme je vous aimerai pour l' amour de vous-même et de lui, jusqu' à ma dernière heure.
Sir Charles passa les bras autour d' elle et de moi. La tendresse et l' admiration respiroient dans ses yeux. Il nous donna le nom d' anges.
Ensuite, prenant le comte par la main, il le fit avancer jusqu' à nous. Je vous présente le comte de Belvedère, dit-il à Clémentine ; il mérite infiniment votre estime et votre pitié.

Vous le voyez céder à votre grandeur d' ame,

p245

avec des sentimens dignes de vous. Recevez, reconnoissez un ami. Il s' efforcera de suspendre toute autre espérance.
Je le reçois donc, et je le reconnois à ce titre. Oui, monsieur, je suis sensible à l' honneur que vous m' avez fait depuis si long-tems. Puissiez-vous être heureux avec une femme, dont le mérite réponde au vôtre ! Voyez l' heureux couple qui est devant vous : puissiez-vous être aussi heureux que Sir Charles Grandisson ! Quel plus grand bonheur puis-je souhaiter pour vous ?
Il prit sa main ; et mettant un genou à terre, il la porta respectueusement à ses lèvres : je vais vous délivrer, mademoiselle, d' un persécuteur. Je ne dois rien vous demander ; mais je puis promettre pour moi-même, dans les termes du chevalier Grandisson, que je m' efforcerai de suspendre la plus chère de mes espérances.
Le comte s' étant levé, sans ajouter un mot, et les yeux aussi pleins que le coeur, le seigneur Jéronimo proposa de retourner à la compagnie. Mais Clémentine souhaita de se retirer avec moi, pour laisser le tems au reste des convives de se faire raconter ce qui s' étoit passé. Je la conduisis dans mon cabinet ; et là, nous renouvelâmes les voeux d' une éternelle amitié.
Sir Charles, jugeant que le comte auroit quelque chose à

p246

souffrir du récit, le retint aussi pour quelques momens, tandis que Madame Bemont et le seigneur Jéronimo allèrent informer ceux qui n' avoient pas été présens.
à l' heure du dîner, Clémentine fut reçue de toute l' assemblée, comme un ange. Ses parens applaudirent à la noblesse de sa conduite, et bénirent le ciel de la résolution qu' il leur avoit inspirée de venir en Angleterre. Ensuite les remercîmens tombèrent sur Sir Charles, auquel ils se croyoient redevables de leurs plus heureuses espérances. Ils se promirent que leur famille et la nôtre n' en formeroient qu' une, aussi tendrement

liée, que si l' alliance, autrefois si proche de sa conclusion, avoit été réelle.
Après le dîner, Sir Charles ayant proposé à la marquise l' exécution du dernier article de son plan, qui étoit de lui faire connoître ce qui mérite à Londres la curiosité des étrangers, et de lui faire prendre ensuite l' air de la campagne, le marquis répondit pour elle, que l' arrivée de Clémentine ayant amené à la ville Sir Charles et Miladi Grandisson, il ne doutoit pas que ce qui leur feroit le plus de plaisir, ne fût de retourner d' abord à leur campagne.
Il ajouta civilement, que l' amusement le plus doux pour sa femme et pour lui, seroit la présence et la conversation de leurs amis, et dans leurs terres,

p247

plutôt qu' en tout autre lieu ; que les plaisirs de la ville auroient leur tour, et qu' étant désormais tranquilles en Angleterre, ils n' avoient aucune impatience de la quitter, pourvu que Sir Charles et ses amis remplissent l' espoir qu' ils leur avoient donné de les accompagner en Italie. Il me seroit difficile de répéter tout ce qui se dit d' agréable et de civil des deux parts. Enfin, voici les arrangemens dont on convint.
Le comte de Belvedère, qui reçut de Clémentine, dans l' après-midi, les plus hautes marques d' attention et de politesse, (remède, pour l' observer en passant, que je ne crois pas trop sûr pour sa guérison) se propose de passer un mois ou six semaines à Londres avec les seigneurs Jules et Sebaste ; de nous faire ensuite leur visite d' adieu, et de partir ensemble pour la cour de Madrid, où le dessein du comte est de s' arrêter quelques mois. Le nôtre est de partir tous, lundi prochain, pour le château de Grandisson. Milord et Miladi L nous suivront dans huit ou dix jours. Charlotte murmure beaucoup des embarras qui la retiennent encore ; mais elle nous rejoindra, le plutôt qu' il sera possible, avec son mari.
Clémentine m' a vanté plus d' une fois le plaisir qu' elle se promet dans nos courses, et ne doute point qu' elles ne servent à rétablir la santé de

p248

toute sa famille. Elle ne cesse point de me dire mille choses tendres et obligeantes. Sûrement cette démarche, qui paroissoit d' abord un peu téméraire, doit passer pour un heureux incident, puisqu' elle est devenue pour tout le monde, la source de tant de joie ; à l' exception néanmoins du pauvre comte de Belvedère. Mais en vérité, rien ne manque à celle de votre très-humble, etc.
Henriette Grandisson.
N B. Ceux qui aiment les dissertations tendres et morales, doivent regretter qu' on supprime quatre ou cinq grandes lettres, où l' on voit le sentiment de plusieurs jeunes filles et de quelques *matrones* , sur la grande et vieille Thésée, s' il vaut mieux se marier par amour que par raison. Dans une autre lettre, on trouve la peinture des plaisirs que Sir Charles a pris soin de rassembler au château de Grandisson.

p249

LETTRE 131

Miladi Grandisson à Madame Sherley.
8 avril.
Ma chère grand' maman ne se plaindra point que mes dernières lettres ne soient pas assez remplies de nos amusemens et de nos conversations. Quelle scène de bonheur ! Et qu' ai-je à désirer que sa continuation ? Si ce n' est peut-être, que l' admirable Clémentine eût un établissement de son goût, et dont ses tendres parens pussent tirer autant de satisfaction qu' elle. On s' apperçoit sans cesse qu' il manque quelque chose à la sienne, et par conséquent à la leur. Cependant ses amis, les amis de sa réputation et de sa famille, peuvent-ils deviner quoi ? Je dois être la dernière qui se mêle d' en juger : moi, qui, après avoir connu Sir Charles Grandisson et m' être flattée de quelque espérance, n' aurois jamais pu me croire heureuse avec un autre homme. Observez que si Clémentine n' avoit pas rejeté volontairement le meilleur des hommes, le malheur de le perdre auroit dû lui paroître insupportable. Mais la noblesse de ses motifs doit la soutenir glorieusement contre le chagrin de cette perte. Cependant, s' il faut que je le

p250

répète, le soin que je lui vois d' éviter sa compagnie, les excuses qu' elle apporte souvent pour se dispenser des petites parties proposées par Sir Charles, et le goût qu' elle a pour m' entretenir à l' écart, marquent assez qu' elle croit ces privations nécessaires à son repos.
Elle a proposé une fois au seigneur Jéronimo de quitter l' Angleterre plutôt qu' ils ne se le sont proposé, et de tirer de moi la promesse de la suivre. J' étois présente. Elle avoit les larmes aux yeux, en faisant cette proposition. Nous avions parlé de Sir Charles avec transport à l' occasion de quelques actions généreuses qui étoient venues à notre connoissance ; et je vis clairement alors qu' elle n' espéroit sa tranquillité que de l' éloignement. La chère émilie a pensé de même, et j' en loue le ciel !
Clémentine n' a pas laissé de paroître assez gaie depuis. Elle s' amuse à former des plans pour sa vie future ; quelques-uns assez aimables, mais un peu trop fantastiques, si je puis employer cette expression, et je les vois changer si souvent, qu' ils ne marquent point cette consistance que je lui souhaiterois dans l' esprit. Lorsque je la considère dans la variété de ses inventions et de ses projets, je suis quelquefois forcée de tourner la tête, pour lui cacher une larme qui m' échappe malgré moi.

p251

Mardi, 1 er mai.
Le comte de Belvedère étant retourné à Londres, après un petit voyage aux environs, et ne jouissant point d' une bonne santé, le marquis a souhaité de lui faire une visite, et de prendre cette occasion pour commencer à connoître un peu la ville. Tous nos hommes se sont déterminés aussitôt à lui former un cortége, et vous jugez bien que Sir Charles n' a pas voulu être excusé. Le docteur Barlet et le père Marescotti, qui sont inséparables, ont formé une partie de leur goût ; et les dames ont déclaré qu' elles ne me quitteroient point. Les hommes partirent hier au matin. Dans l' après-midi, nous eûmes la satisfaction de voir arriver une des plus obligeantes femmes, des plus tendres mères, et des plus aimables nourrices. Qui, s' il vous plaît ? Miladi G avec son mari. Indocile Charlotte ! à peine un mois est-il passé. Nous l' avons accablée de reproches. Nous en avons fait à son

mari, pour l' avoir laissé partir. Comment
l' empêcher ? Nous a-t-il dit fort naïvement. Mais
ils sont si changés l' un et l' autre ! Réellement
je suis charmée d' elle. Milord, à présent que sa
femme le traite avec une juste considération,
paroît, sous ses yeux même, un homme raisonnable
et sensé. S' il a jamais eu quelques légéretés

p252

de conduite, elles ont tout-à-fait disparu.
Pour elle, c' est toujours la même vivacité,
mais sans excès. C' est celle d' une femme judicieuse,
entièrement satisfaite d' elle-même,
de sa situation et de ses espérances.
En vérité, je commence à croire comme elle, qu' une
femme peut être heureuse par un second choix,
lorsqu' elle n' a pu satisfaire son goût par le
premier, et cette idée me flatte pour notre chère
émilie.
Mardi au soir.
Madame Bemont a reçu de ses amis de Florence
une lettre où, dans la crainte qu' elle ne
reprenne trop de goût pour sa patrie, ils la
pressent de hâter son retour.
Il paroît que cette lettre contient quelques
discours de la malheureuse Olivia, qui ne sont
point à l' avantage de Clémentine. Camille, qui
est folle de moi, m' en a dit quelque chose,
et m' a confessé en même tems la passion que
sa maîtresse a de les voir, sur quelques mots
d' indignation contre Olivia, qui sont échappés
à Madame Bemont. Indigne Olivia ! Que peux-tu
dire contre l' admirable Clémentine ? Cependant
je souhaiterois aussi de les voir. Mais il me
semble que Madame Bemont veut ensévelir
absolument tout ce qui pourroit faire une trop
vive impression sur une ame si délicate.

p253

Cette Miladi G toujours trop vive, s' est
avisée de raconter à Clémentine toute l' histoire
d' émilie, dans la seule vue, dit-elle, de faire
honneur à la résolution d' une fille de cet âge.
Elle avoue que Clémentine a souvent rougi pendant
sa narration ; ce qui n' a point été capable
de l' arrêter. Comment a-t-elle pu... je lui en
ai fait honte, pour l' intérêt d' émilie, pour

elle-même, pour Clémentine, pour le chevalier Belcher... je ne crois pas qu' on puisse manquer de délicatesse à ce point. Cependant la chère Clémentine n' a pas laissé de louer beaucoup émilie. L' absence, a-t-elle dit, est d' un grand secours. Avec un homme du commun, elle sert moins que la présence même, qui peut faire découvrir ses défauts ; mais avec un homme tel que Sir Charles, l' absence est sans doute une sage ressource. Miladi G ajoute qu' il étoit aisé de voir dans l' air de Clémentine, qu' elle se faisoit là-dessus quelqu' application.
Mercredi, 3 mai.
Miladi G m' a fait le récit d' une conférence qu' elle vient d' entendre de son cabinet, entre Clémentine et Madame Bemont. à la vérité, le cabinet de Clémentine touche au sien, et n' en est séparé que par une légère cloison, ces deux pièces n' ayant fait autrefois qu' une même chambre. Je n' ai pu m' empêcher néanmoins de

lui faire un reproche de son indiscrétion. Vous n' étiez pas forcée, lui ai-je dit, de vous tenir dans votre cabinet. Rien ne vous empêchoit de vous retirer, lorsque vous avez entendu commencer leur conversation. Mais non, la curiosité est un clou qui retient une femme par le pied, quelque peine qu' elle ressente quelquefois de ce qu' elle entend.
Madame Bemont, sur les instances de Clémentine, lui avoit enfin communiqué la lettre qu' elle a reçue de Florence. Cette lecture avoit ouvert une source de larmes. La pauvre Clémentine accusoit Olivia d' injustice et de cruauté. Des imputations, disoit-elle, d' une nature qui ne me permet plus de lever les yeux devant Miladi Grandisson et ses amis ! De grâce, que personne ne sache dans cette famille, ni dans la mienne, qu' une Olivia même ait fait sur moi de si malignes réflexions.
Ma chère Clémentine, a dit Madame Bemont, je souhaite plus que jamais...
eh ! Que souhaite ma chère Madame Bemont ?
Que vous changiez de systême.
Les articles, madame ! Les articles ! Si je m' apperçois qu' on les viole, je reprends toute mon ardeur pour le cloître. Au fond, c' est le seul remède à tous mes maux. Je me sens le coeur percé de l' audace et de la malignité d' Olivia.

p255

Permettez-moi d' observer, ma très-chère Clémentine, que ce qu' Olivia pense, la même malignité peut le faire penser au public. C' est à vous de considérer que le mari de ümiladi Grandisson ne doit pas tant occuper l' attention d' une autre femme, qu' il puisse être un obstacle aux offres d' un homme réellement estimable.
Cruelle, cruelle Olivia ! Sa noirceur est insupportable. Il n' y a qu' elle... ne dites pas le public : Olivia seule, Madame Bemont, est capable d' une imputation si noire...
pour moi, je suis persuadée que c' est une fausse imputation, et que si le chevalier ne s' étoit pas marié, vous n' auriez jamais été sa femme. Vos premières objections auroient eu la même force. Vous voyez avec quelle fermeté il tient à sa religion. Vous n' êtes pas moins ferme dans la vôtre. Cependant, au point où les choses sont parvenues, vos meilleurs amis peuvent-ils s' empêcher de rejeter sur un premier amour le refus que vous faites d' un homme contre lequel on ne connoît pas d' autre objection ?
Les articles, Madame Bemont ! Les articles !
Un mot encore, ma chère Clémentine, puisque c' est vous-même qui avez commencé le sujet. N' a-t-on pas droit de s' attendre, à présent que vous ne trouverez plus d' opposition, que vous

p256

commencerez à sentir d' où peuvent venir votre bonheur et votre repos ; c' est-à-dire, que vous ne devez espérer l' un et l' autre, qu' en tournant toutes vos idées aux vraies règles du devoir, car le public ne leur donnera point d' autre nom ; et qu' aussi long-tems que vous vous occuperez d' autres objets, dont on ne manquera point de vous croire occupée, tant qu' on vous verra dans la même situation, vous ne ferez qu' entretenir le trouble de votre coeur et les alarmes continuelles de vos amis ?
Vous parlez avec force, madame. Mais le cloître n' est-il pas un expédient certain, et le seul possible, pour nous rendre tous tranquilles ?
Les articles, ma chère Clémentine ! Les articles !
Vous m' avez conduite insensiblement à vous déclarer ce que je pense. Je n' ai aucune vue : non, non, ne m' en soupçonnez point.
Votre famille, comme vous voyez, s' en tient

inviolablement aux articles ; mais remarquez, ma chère, qu' en vous supposant libre d' embrasser le parti du cloître, tous les souvenirs d' une première inclination, qui vous rendroient coupable dans l' état du mariage, ne seroient pas moins contraires à vos voeux de religion. Croyez-vous qu' alors le cloître vous rendît plus heureuse ?
Quoi, madame ? Me soupçonneriez-vous, comme Olivia, d' une coupable inclination ?

p257

Rien n' est plus éloigné de mes idées ; mais vous me permettrez aussi de ne pas vous croire absolument un ange. êtes-vous bien persuadée, ma chère, que si certaine raison vous oblige de refuser vos voeux à m le comte de Belvedère, ou à tout autre homme, elle vous laisse la liberté de les offrir à Dieu ?
Cet argument, Madame Bemont, a-t-il quelque rapport au cas présent ?
Un moment, s' il vous plaît, ma chère ; vous en rappellerez aux articles, si vous ne permettez pas que je continue : et votre silence m' encourage. Quelles étoient tout-à-l' heure vos observations sur l' histoire de Miss Jervins ? N' y a-t-il pas quelque ressemblance entre son cas et le vôtre ?
Sûrement, madame, je ne ressemble pas tout-à-fait à Miss Jervins. ô madame ! Que je suis tombée dans votre opinion !
Vous ne l' êtes point, ma chère Clémentine. Vous n' êtes tombée dans l' opinion de personne. Miss Jervins a des obligations que vous n' avez pas à son tuteur.
Est-ce là, madame, toute la différence ? Il n' y en a donc point ; car mes obligations l' emportent sur les siennes. Comparerez-vous des obligations pécuniaires à la conservation de la vie d' un frère, à mille autres témoignages effectifs de la plus haute bonté ? Miss Jervins, mon modèle ! Pauvre

p258

Clémentine, que tu es tombée ! Il faut que je quitte ce pays, sans différer un moment. Je vois à présent, dans le plus grand jour, de quelle témérité je me suis rendue coupable en y cherchant un asile. Que le chevalier Grandisson me doit de mépris lui-même ! Mais je vous

proteste, madame, que je suis incapable d' un désir, d' une pensée contraire aux motifs qui m' ont déterminée lorsque j' ai refusé la main du meilleur des hommes. Oh ! Que ne suis-je dans mon Italie ! Quel tort une folle passion doit-elle faire aux jeunes filles dans l' opinion de leurs amis, si tous les sacrifices que j' ai faits ne me garantissent pas des plus humiliantes imputations ? Oh ! Quel dédain j' ai pour moi-même !
C' est un heureux dédain, ma très-chère Clémentine. Je finis comme j' ai commencé, en souhaitant que vous puissiez changer de système ; mais tout doit être abandonné à vos propres réflexions. Votre famille s' est lié les mains. J' attends votre bonheur du ciel ; car vous n' oseriez dire encore que vous vous croyez heureuse : cependant personne ne combat vos volontés, ni ne pense à les combattre. Tout le monde vous aime. Votre bonheur est l' objet de toutes nos prières.
Madame Bemont, trop éclairée pour ne pas juger que les agitations de Clémentine la trahissent

quelquefois à mes yeux, vient de me faire un compliment sur ce qu' elle nomme ma généreuse tendresse pour cette chère fille, et sur ma confiance à l' affection de Sir Charles. Où est le mérite, ai-je répondu, avec un homme dont les principes sont si bien établis, avec une fille si délicate sur l' honneur ? Ils engagent tous deux mon coeur par l' amour et la pitié. à l' égard de Clémentine, ma consolation est que je ne me suis pas trouvée dans son chemin ; que Sir Charles n' a commencé à me déclarer son affection, qu' après avoir reçu d' elle, en termes exprès et par les plus nobles motifs, la liberté de choisir celle qu' il jugeroit la plus digne de lui succéder.
Il m' a donné lieu de croire qu' il avoit cette opinion de moi ; et je puis ajouter, chère Madame Bemont, que dans les soins qu' il m' a rendus, il n' a pas cessé de lui rendre justice.
Il s' est conduit avec moi si noblement, que si je ne l' avois déjà préféré à tous les autres hommes, j' aurois pris alors ces sentimens pour lui.
Jeudi, 3 mai.
J' étois avec Clémentine, lorsqu' on m' a remis une lettre de Sir Charles. Elle s' est apperçue de qui étoit la lettre et me la voyant considérer avec impatience, elle m' a priée de l' ouvrir, sans quoi elle m' a menacée de se retirer. Je l' ai

p260

ouverte. Elle contenoit, lui ai-je dit, les plus tendres complimens pour elle et pour les autres dames. Mais j' ai cru voir dans ses yeux un air d' empressement qui m' a portée à lui en offrir la lecture : vous y trouverez, mademoiselle, le plus obligeant des hommes. Sir Charles et moi, nous n' avons point de secret entre nous. Mais je vous préviens sur quelques endroits qui regardent une personne... peut-être ne la liriez-vous pas sans chagrin. Elle m' a répondu ; est-ce là, madame, votre seule objection ? Je serai bien aise, si vous l' approuvez, de voir comment le plus poli des hommes écrit à la plus aimable et la meilleure des femmes.
Je lui ai donné la lettre, elle a eu la grandeur d' ame de prendre plaisir au style. Tendre délicatesse ! A-t-elle dit en lisant. Heureuse, heureuse Miladi Grandisson ! Les larmes aux yeux, et jetant ses bras autour de moi ; c' est ainsi, a-t-elle continué, que je veux vous féliciter. Que je dois m' applaudir de n' avoir pas écouté ses offres ! Je n' aurois pu juger mal de la religion d' un homme qui est capable d' agir, de parler, d' écrire, et de vivre comme lui.
J' ai penché la tête sur son épaule. Lui exprimer la moitié seulement de l' admiration que je ressentois pour tant de noblesse, ç' eût été lui rappeler son ancienne situation, et

p261

paroître étonnée qu' elle ait eu tant de pouvoir sur elle-même.
Le reste, a-t-elle repris, je crois le pouvoir lire ; car mes yeux sont tombés sur le nom d' un homme pour lequel je ne suis pas sans pitié. Elle a lu ce qui suit : " le corps du pauvre comte de Belvedère (c' est l' expression de Sir Charles) visite les divers quartiers de Londres, et s' efforce d' y trouver de l' amusement, tandis que son ame est au château de Grandisson. Il ne peut se résoudre à quitter l' Angleterre, sans avoir pris congé de sa chère Clémentine ; cependant la crainte des nouveaux tourmens qu' il prévoit dans cette occasion le fait balancer. Le marquis, ses deux neveux et moi, nous joignons nos efforts pour le consoler ; cependant nous lui conseillons d' aller chercher plus de bonheur à Madrid ; et je le crois déterminé

à retourner avec nous, pour le redoutable
adieu. Je le plains du fond du coeur, mais je
n' en loue pas moins l' inviolable attachement
de la famille, aux conditions qu' elle vient
d' accepter " .
En lisant ces dernières lignes, son visage s' est
couvert de larmes. D' accepter ! Ah !
Miladi Grandisson ; il n' est que trop vrai.
Quoiqu' il ne leur en échappe rien, je lis leurs
désirs dans leurs yeux.

p262

Elle a parcouru l' éloge que Sir Charles me
fait de l' excellent caractère du comte. C' est un
honnête homme, a-t-elle repris ; je lui rends
cette justice : mais son obstination n' est-elle pas
étrange ? Ensuite, me rendant la lettre : que
nous connoissons peu, a-t-elle ajouté, ce qui
nous convient le mieux ! L' Espagne a sans doute
quelque dame d' un mérite distingué, qui le rendroit
beaucoup plus heureux qu' il ne peut jamais l' être
avec celle qu' il honore d' une affection si mal
reconnue ; sans compter que la pauvre Daurana...
elle s' est arrêtée. Je n' ai rien dit qui pût la
ramener au même sujet.
Sir Charles suppose qu' ils ne reviendront point
avant la fin de la semaine prochaine, du moins
si le marquis persiste dans le dessein d' assister à
un bal de l' ambassadeur de Venise, auquel il
est invité. Une absence de quinze jours, après
tout. ô dieu, dieu !
N B. Dans plusieurs lettres suivantes, on
s' efforce de nous intéresser pour
Miladi Grandisson, qui revenant avec Clémentine,
toutes deux à pied et sans suite, d' une promenade
qui les avoit insensiblement éloignées du château,
est si mouillée par une pluie d' orage, que se
trouvant incommodée à son retour, et voyant

p263

tout-d' un-coup paroître Sir Charles, qui arrive
de Londres sans être attendu, elle ne peut
résister à la double agitation de sa fatigue et de
sa joie. Elle tombe évanouie. Que de mouvemens
pour une tête si chère ! La fièvre suit ; et
dure peu à la vérité ; mais Clémentine, qui se
reproche d' être la cause de cet accident, s' afflige

d' autant plus qu' elle craint de fort injurieux soupçons.

LETTRE 132

Miladi Grandisson à la même.
samedi au soir.
Depuis mon indisposition, Clémentine ne me quitte plus. Elle étoit inconsolable, lorsqu' on m' a crue dans quelque danger. Elle se tordoit les mains : oh ! Pourquoi suis-je venue en Angleterre ? C' étoit son exclamation continuelle ; et tout le monde appréhendoit une rechute ; il s' en faut beaucoup qu' elle soit encore tranquille. Elle veut être seule, lorsqu' elle ne peut être avec moi. Souvent on la trouve noyée dans ses larmes, et regrettant de n' être pas en Italie. Sir Charles est fort alarmé pour elle. Il prétend qu' elle a quelque dessein dans l' esprit ; et m' ayant demandé si dans nos entretiens elle

ne s' étoit pas ouverte à moi, il paroît surpris que cette confidence tarde si long-tems.
Dimanche, 13 mai.
Le seigneur Jéronimo m' a parlé du comte de Belvedère avec une vive compassion. Ce malheureux esclave d' une passion désespérée, n' a pu gagner sur lui-même de revenir avec Sir Charles et ses amis. Il écrit à Jéronimo que, depuis leur départ, il s' est mis deux fois en chemin pour les suivre, et que chaque fois, n' ayant pas eu la force d' exécuter ses intentions, il est retourné sur ses pas.
Jéronimo m' a dit que le comte a fait son testament, et que dans la supposition qu' il meure sans avoir été marié, il laisse à notre famille tout ce qu' il peut laisser de son bien. Clémentine n' est point nommée dans cet acte, de peur qu' elle ne lui attribue la bassesse d' avoir attendu d' un si riche présent ce qu' il n' espère pas de son estime. Le généreux homme déclare, que si nos instances en sa faveur contribuoient malheureusement à renouveler la maladie de Clémentine, il se regarderoit comme le plus misérable des hommes. Mon cher Jéronimo, a-t-il dit, en le voyant partir, répétez à votre incomparable soeur que je ne l' importunerai point aussi long-tems que je lui croirai de

l' aversion

p265

pour moi. Puisse-t-elle être heureuse ! Et quel
que soit mon désespoir, je trouverai de la
consolation dans cette idée. Mais soyez bien sûr
que tant qu' elle restera fille, je ne serai jamais
le mari d' une autre femme.
Ma pitié s' est jointe à celle du seigneur Jéronimo,
pour une si déplorable situation. Cependant
je dois avouer qu' elle est encore plus vive
pour Clémentine. Mais je me suis sentie touchée
jusqu' aux larmes, en lisant un article de la lettre
du comte, que Jéronimo m' a laissée avec la
permission d' en extraire ce passage. Jugez-en par ma
traduction ; après mille voeux au ciel pour le
bonheur d' une fille si chère, quel que puisse être son
propre sort... " peut-elle être heureuse, dit-il,
dans la situation que vous connoissez ? N' y
aura-t-il pas toujours un violent combat entre
les hautes notions qu' elle a du devoir et sa
passion, quoique la plus noble dont un coeur
ait jamais brûlé ? Le désordre de son esprit ne
peut-il pas se renouveler sans cesse ? Si cette
divine fille étoit à moi (souffrez que je me livre
un moment à cette délicieuse supposition) ; je
me flatterois de pouvoir ménager, conduire, calmer
une ame si noble. Nous pourrions nous
entretenir avec une égale affection du meilleur
des hommes, dont la bonté n' est pas plus
l' objet de son amour que de ma vénération.

p266

Les jalousies vulgaires ne m' empêcheroient
point de convaincre la maîtresse de mon
ame, que j' approuve son amour de soeur. Elle
ne seroit point abandonnée alors au silence, à
la solitude, aux tourmens qui font le malheur
de sa vie " .
Ma grand' maman, ma tante, ma Lucie,
que dites-vous d' un sentiment si noble ?
Souhaiterai-je que Clémentine se laisse fléchir en
faveur d' un homme qui le mérite réellement ?
Me rendrois-je ; qu' en pensez-vous, dans la
même situation ? Une question meilleure encore ;
devrois-je me rendre ?
Lundi, 24 mai.

La liberté qu' on me laisse de vous écrire,
doit vous convaincre que ma santé est fort bien
rétablie. S' il ne m' est pas encore permis
de quitter la chambre, c' est par un excès de
précaution.
Clémentine se réjouit sincèrement de ma guérison :
cependant chaque jour semble ajouter
quelque chose à sa tristesse. Elle dit à sa mère,
qui s' en alarme beaucoup, que son chagrin vient
de la situation de son frère. En effet, le seigneur
Jéronimo n' est pas bien. M Lowther lui avoit
annoncé qu' il ne seroit pas exempt de quelques
douleurs passagères ; mais je suis sûre que ce

tendre frère se trouveroit bientôt mieux, s' il
voyoit sa soeur au comte de Belvedère. J' en
parlois avec Sir Charles, il n' y a pas une heure.
Clémentine, lui disois-je, n' est rien moins
qu' heureuse. Je doute qu' elle le soit jamais hors
du cloître. Songez, m' a-t-il répondu, que la
grande objection de la famille, est que sa mère
en mourroit de chagrin ; et tous les autres n' en
seroient guère moins affligés ; pour leur intérêt,
il ne faut pas revenir à cette idée.
Quel parti reste-t-il donc à prendre ?
Celui de la patience, mon très-cher amour. Sa
maladie a mis cette ame noble en désordre. Il faut
qu' elle fasse l' essai de ses propres plans. S' ils ne
réussissent point, elle en formera de nouveaux,
jusqu' à ce qu' elle en trouve un qui la fixe, et
j' espère que le tems n' en est pas éloigné.
Le croyez-vous, monsieur ?
Ne voyez-vous pas que de jour en jour sa
tristesse ne fait qu' augmenter ? Il se passe quelque
chose dans sa tête. J' ai obtenu de sa mère, que
cet esprit troublé soit abandonné quelque tems à
ses propres inspirations. Sa véhémence, excitée par
des obstacles qu' elle regardoit comme des
persécutions, s' est appaisée depuis quelque tems. Par
degrés, elle tombera sur des réflexions qui ne se
sont point encore présentées.
Jéronimo pense, m' a dit encore Sir Charles,

que je pourrois plaider avec succès pour le
comte. Mais n' est-ce pas moi qui ai dressé les

articles ? Les conditions ne viennent-elles pas de moi ? Clémentine ne sera point trompée. Elle m' évite depuis quelque tems, dans la crainte peut-être, que je ne tente mon crédit auprès d' elle. Elle ne paroît à l' aise qu' avec vous. Tâchez de conserver sur elle le poids que les ames délicates ont toujours l' une sur l' autre. Il peut revenir par intervalles quelques légères apparences de sa maladie ; mais, si le ciel soutient du moins sa raison, je ne doute pas que ses agitations présentes n' opèrent un grand changement dans ses vues, qui aboutira peut-être à cette tranquillité d' ame, dont tous ses amis feroient leur bonheur. Jusqu' à ce tems, ma chère, voici notre règle ; qu' elle marche, et nous la suivrons. La persuasion contre un penchant déclaré, nous l' avons dit plusieurs fois, est un degré de violence, et nous l' avons condamné. Si l' admirable fille eût été sollicitée de prendre le noble parti qu' elle embrassa lorsqu' elle rejeta mes offres, elle auroit été moins heureuse, malgré la force de ses motifs, qu' elle ne le fut de se voir maîtresse absolue d' elle-même, et de pouvoir nous surprendre et nous étonner par sa grandeur d' ame.
Qu' opposer à ce raisonnement ? J' en demande

la confirmation au ciel, et je crois la voir déjà dans l' avenir.
Mardi, 15.
Aujourd' hui, après le dîner, où je n' assiste point encore, Clémentine m' a fait demander par sa Camille, un quart-d' heure d' entretien dans ma chambre. J' ai donné ordre qu' il ne me vînt personne, si je n' appelois moi-même. Elle est entrée. Elle a pris un fauteuil près de moi, et de la manière la plus noble, elle m' a tenu ce discours.
J' ai cru, chère miladi, qu' il convenoit d' attendre votre rétablissement, pour vous entretenir d' un sujet sur lequel je me sens pressée de vous ouvrir mon coeur. Grâces au ciel ! Vous êtes rétablie. Quelle inquiétude votre maladie ne m' a-t-elle pas causée ? Je me reprochois d' en être la cause. Je vous avois engagée dans une trop longue promenade. Tout le blâme est tombé sur moi ; et j' ai remarqué, dans les yeux de Miladi G un air visible de mécontentement. Bon dieu ! Ai-je dit, tout me paroissant étrange autour de moi, où suis-je ? Qui suis-je ? Puis-je être cette

même Clémentine que j' étois il y a quatre mois ? N' ai-je donc apporté que de l' infortune dans cette famille, qui est mon unique refuge ? Mes yeux se sont ouverts sur l' indécence de mon passage en

p270

Angleterre, et sur celle du séjour que je fais dans la maison d' un homme pour lequel tout le monde connoît mes sentimens. Je sais que le public commence à parler. Cruelle Olivia ! Elle dit ce qu' elle souhaite que tout le monde pense. Que ne dois-je pas à votre bonté, à celle de tous vos amis, pour conserver une si bonne opinion de moi, dans la situation où je suis ? J' ai une obligation extrême à la compassion de Sir Charles, s' il y trouve des raisons pour ne me pas mépriser. Une petite fille (je ne le dis qu' à vous, qui me le pardonnerez), m' est proposée pour modèle par la chère Madame Bemont.
Que je suis tombée ! Mon orgueil ne peut le supporter. S' il m' avoit été permis d' entrer dans un cloître, tant d' irrégularités dans ma conduite auroient été prévenues, et la malheureuse Clémentine se seroit épargné toutes ces humiliations. Dites-moi, chère Miladi Grandisson, aidez-moi de vos conseils : ne puis-je pas renouveler mes instances, pour obtenir la liberté de quitter le monde ? Donnez-moi l' avis d' une soeur : jamais l' on n' eut pour une soeur plus d' affection que j' en ai pour vous. Quel chemin dois-je tenir ? Quel moyen de me rétablir à mes propres yeux ? à présent, je me hais, je me méprise moi-même.
Avec combien de raison, très-chère soeur !

p271

Excellente amie ! Toute ma famille vous révère ! Sir Charles, ses soeurs et moi, nous vous aimons tendrement. Miladi G vous admire, il est impossible qu' elle vous ait regardée d' un oeil mécontent. Quels peuvent être les discours d' Olivia ? Sa téméraire censure a-t-elle jamais rien épargné ? Je ne laisse pas de voir la délicatesse de votre situation : quel conseil puis-je vous donner ? Mais si vous ouvriez votre coeur à la marquise ? à Madame Bemont, si vous l' aimez mieux ; c' est la plus prudente des femmes.

Je connois déjà leurs dispositions. Elles ne
s' accordent point avec les miennes. Madame Bemont,
sans le vouloir, j' en suis sûre, n' a fait
que m' épouvanter. Ma mère se croit liée par les
articles, et ne me dit rien.
Si vous preniez conseil de Sir Charles ? Vous
savez qu' il est le plus délicat des hommes.
Je ne cesserai jamais de l' honorer. Mais
votre indisposition me l' a fait regarder avec
plus de respect que de familiarité. En méditant
sur ma situation, je me suis senti dans le coeur
une peine que je ne connoissois point encore,
une peine que je ne saurois décrire.
Elle est ordinairement ici (en portant la main à
sa tête) : mais (en la mettant sur son coeur) c' est
ici qu' elle est à présent ; et quelquefois j' ai
peine à la supporter.

p272

Je demande en grâce à ma chère Clémentine,
d' ouvrir ce noble coeur à Sir Charles. Vous
connoissez sa pure affection pour vous. Vous
savez combien votre gloire l' intéresse. Vous savez
que votre mère même, votre Madame Bemont,
n' ont pas l' ame plus délicate. Ouvrez-vous à
lui. Mais il craint tant de vous déplaire, que
c' est vous qui devez commencer. La moindre
ouverture suffira. Ses égards pour votre honneur,
pour celui de notre sexe, le porteront à
vous épargner un détail embarrassant. Il est sans
prévention. Quelque attachement qu' il ait pour
votre famille, sa préférence est entièrement pour
vous. Dirai-je que ses premiers soins m' ont été
rendus en votre nom, sous vos auspices, en
reconnoissant néanmoins qu' il avoit été refusé
par un ange.
Modèle des hommes ! Je veux le consulter, et
devant vous.
Pour ma présence, mademoiselle...
oui, oui, a-t-elle interrompu : j' aurai besoin
de votre secours. Soyez mon avocat auprès
de lui ; s' il veut plaider aussi pour moi, je puis
encore être heureuse. Je ne connois désormais
qu' une voie pour me dégager avec honneur : je
n' ose la proposer. Il le peut. Le public, et cette
cruelle Olivia ne veulent pas me laisser chercher
mon bonheur dans le célibat. Pourquoi ne me

p273

seroit-il pas permis de le chercher dans le fond d' un cloître ?
Je l' ai embrassée. Je me suis efforcée d' adoucir ses peines : mais je n' ai pas oublié l' avis de Sir Charles ; qu' elle marche, et nous la suivrons. Après lui avoir promis de ne pas dire un mot de ce qui s' étoit passé entre nous, pour l' assurer qu' elle trouveroit Sir Charles sans prévention, j' ai sonné. On est venu. J' ai fait prier Sir Charles de monter. Il nous a trouvées dans une situation tranquille.
Notre Clémentine, lui ai-je dit avant qu' il eût ouvert la bouche, a quelque chose sur le coeur, et je l' engage à vous consulter. Il faut, a-t-elle interrompu, que vous soyez mes conseillers tous deux. Demain, monsieur, aussi matin qu' il pourra convenir à Miladi Grandisson, nous nous rassemblerons dans cette vue.
Puisse le succès de cette conférence, établir sur des fondemens inébranlables la tranquillité de notre charmante soeur !

p274

LETTRE 133

Miladi Grandisson à la même.
16 mai.
La conférence s' est tenue en italien. Il n' étoit pas plus de sept heures, lorsque nous nous sommes rassemblés dans ma chambre.
J' avois dit à Clémentine qu' elle devoit faire l' ouverture du sujet ; mais Sir Charles la voyant dans une espèce de confusion, a commencé, pour la soulager : vous me faites, mademoiselle, un honneur extrême, et digne assurément de l' amitié d' une soeur, en demandant mon opinion sur un sujet qui vous intéresse... le rétablissement de notre chère Henriette ne me laisse point de désir plus ardent que celui de votre bonheur. Comptez qu' il est nécessaire au nôtre. Oui, mademoiselle, je vous réponds du même sentiment, ai-je ajouté en lui prenant la main... la tendresse et le respect devoient éclater sur mon visage, s' il représentoit les mouvemens de mon coeur. Elle s' est baissée affectueusement vers moi. Ses yeux étoient mouillés de larmes. Vous me

peinez, chevalier ; vous me peinez, madame, par cet excès de bonté. Combien d' amis ai-je rendus malheureux ?

p275

Depuis quelques jours, a repris Sir Charles, j' observe que votre inquiétude augmente. Que ne dépend-il de moi d' en éloigner la cause ? Peut-être ne vous trompez-vous pas. Ah, chevalier ! Je m' étois flattée, en signant les articles, qu' ils serviroient à me rendre plus heureuse que je ne le suis.
Chère Clémentine ! Il n' a rien ajouté.
Ne vous prévenez pas contre moi, chevalier : je dois me croire liée, si l' on insiste sur mes promesses ; mais quoique mes indulgens amis ne me fatiguent point par des instances, par des persuasions, ne voyez-vous pas que leurs regards, leurs soupirs, rompent vos conventions à toute heure ?
Chère Clémentine !
J' ai prévu que vous ne seriez pas content de moi.
Je ne le suis point. Je ne le pourrois être, sans blesser la justice et l' amitié. Mais, chère Clémentine, quelle peinture faites-vous de la résignation de votre famille, sur un point auquel vous savez que leurs coeurs étoient fixés.
N' aggravez point mes tristes réflexions. C' est un tourment pour moi, de leur voir étouffer si généreusement leurs désirs.
Alors elle s' est adressée à moi : pardonnez, chère miladi, si je jette les yeux en arrière sur

p276

mon ancienne situation. Vous savez toute mon histoire... un peu de bonté pour un moment. Jamais, Dieu m' en est témoin, jamais l' envie n' a trouvé place dans mon coeur. Au contraire, je me suis réjouie qu' un mérite qu' il n' étoit point en mon pouvoir de récompenser, ait une si douce récompense avec vous, et que le chevalier n' ait rien perdu au refus que j' ai fait de ses offres... elle s' est arrêtée.
Continuez, très-chère Clémentine, lui ai-je dit tendrement. Ne sommes-nous pas deux soeurs ? Et ne sais-je pas que votre ame est la

noblesse même ?
Oui, monsieur, je me réjouis sincèrement d' avoir eu la force d' exécuter mes résolutions.
Elle s' est encore arrêtée. Sir Charles s' est contenté d' applaudir par une inclination.
Mais je n' en espérois pas moins que ma famille se laisseroit vaincre en faveur de mon goût pour le cloître. Ce désir a toujours été le même, jusqu' au moment, monsieur, où vous m' avez engagée à me soumettre aux articles. Alors j' ai pris la résolution de chercher, s' il étoit possible, mon bonheur dans le célibat, auquel on se relâchoit. Mais que puis-je faire ? Mes premiers désirs renaissent. Ce n' est pas ma faute. Il me paroît évident qu' il n' y a qu' un parti dont je puisse espérer mon bonheur, et c' est celui du cloître.

p277

Chère Clémentine ! A dit Sir Charles, avez-vous la bonté de permettre...
Olivia, monsieur, a-t-elle interrompu, (peut-être l' ignorez-vous encore), Olivia se donne la liberté de parler de moi sans ménagement.
J' ai fait sans doute une téméraire démarche, lorsque je suis partie pour l' Angleterre : c' étoit lui fournir une excuse pour l' excursion qu' elle avoit faite avant moi ; quoique le ciel sache combien les motifs ont été différens. Le sien étoit d' obtenir ce que je m' efforçois d' éviter. Mais votre indisposition, madame, a rendu le trait plus aigu, et me l' a fait passer dans le coeur. Elle a dévoilé à mes yeux l' indécence de ma situation. Me reste-t-il un autre expédient, un autre frein pour la malignité, que le parti du cloître ?
La question vient de vous, mademoiselle, et je ne fais que vous suivre. Oui, les expédiens ne vous manquent point.
Vous n' êtes pas mécontent de moi, chevalier ? Vous ne m' accusez pas de violer les articles ?
Je ne vous accuse de rien, mademoiselle, puisqu' il n' est question que de raisonner, et que nous n' en sommes point aux résolutions. Soyez persuadée que la tranquillité de votre ame fait un de mes voeux les plus ardens et les plus continuels. Continuez, achevez de

p278

soulager votre coeur. Un ami, un frère, écoute
sa soeur avec toute la tendresse de l' amitié
fraternelle.
Quelle complaisance ! Quelle bonté ! Vous dites
qu' il y a d' autres expédiens. Eh ! Quels
peuvent-ils être, excepté le mariage ?
Fût-il le seul, s' il devenoit agréable... nous
ne faisons que raisonner, mademoiselle, il n' est
pas question de résoudre.
(avec un regard d' impatience). Quoi, chevalier !
Vous me faites cette proposition ?
Non, mademoiselle ; j' ai dit qu' il n' étoit
question que de raisonner. Mais votre bonheur
me paroît certain dans le célibat. Peut-être
avez-vous formé des plans qui ont cessé de vous
plaire après la réflexion. Mais nous ne sommes pas
pressés par le tems ; l' incomparable Clémentine
a trop de grandeur d' ame, pour accorder à la
malignité un injuste pouvoir sur son repos. Elle
connoît son propre coeur, elle a raison d' en être
contente. Si vous reveniez à vos premiers désirs,
les attaques de la médisance ne vous
suivroient-elles pas dans la plus sainte retraite ?
Il y a mille points délicats à considérer dans votre
situation passée ; mais vos parens les ont bien
pesés. Ils n' ont en vue que votre bonheur ; vous
différez d' eux, dans le choix des moyens. Ils
jugent que le mariage avec un honnête homme de
votre pays

et de votre religion, vous conduiroit au repos :
vous regardez le cloître comme l' unique
expédient : cette matière n' a que trop été débattue.
Ils sont déterminés à ne pas vous presser, quoique
leur jugement n' ait pas changé. Ne leur
laisserez-vous pas la liberté des désirs, sur-tout
lorsqu' ils s' interdisent jusqu' à celle de les
exprimer ? Comptez, mademoiselle, qu' en ma présence,
le marquis, votre père, a déclaré très-sérieusement
au comte de Belvedère, qu' il ne devoit plus
conserver d' espérance. Puisse-t-il vivre assez
pour vous voir heureuse ! Vous devez être
convaincue qu' il est plus embarrassé de la fin que
des moyens.
Mon père, ma mère, sont la bonté même.
Que le ciel conserve leur précieuse vie ! (un
ruisseau de larmes couloit le long de ses joues).
Je suis sûr, ma chère Clémentine, qu' il n' y
a point d' état dans la vie où vous puissiez être

heureuse ; si votre choix faisoit le malheur de vos parens, Clémentine, après la profession même, seroit-elle jamais capable de renoncer à l' affection filiale, à tout ce qu' on nomme tendresse du sang ? Cette vie contemplative, qui fait aujourd' hui sa passion, ne rendroit-elle pas, et trop tard, puisqu' il ne seroit plus tems de reculer, et peut-être avec d' autant plus de regret qu' il seroit trop tard, ses affections plus vives,

p280

plus impétueuses, pour des parens si dignes de toute sa tendresse, pour des frères si désintéressés dans la leur, et qui ont pris une part si sensible à ses peines ?
Elle a soupiré, elle a pleuré. ô chevalier !
C' est tout ce qu' elle a pu dire.
Vous ne sauriez vous proposer, mademoiselle, de vivre uniquement dans vous-même, pour vous-même ; et dans le monde vous pouvez vivre pour Dieu, plus efficacement que dans un cloître, en exerçant le pouvoir, qui ne vous manquera jamais, de faire du bien, c' est-à-dire, d' employer toutes vos vertus. Tout le monde, comme je me souviens de vous l' avoir dit, n' a-t-il pas besoin des grands exemples que vous êtes capable de lui donner ? Ah ! Mademoiselle, c' est le coeur, et non la profession, qui rend un sacrifice agréable à Dieu. Votre aïeul maternel, quoique zélé catholique, étoit persuadé qu' il y a bien des coeurs gémissans dans le cloître ; et cette supposition, confirmée par un exemple dont il avoit été touché, lui fit insérer dans son testament les clauses qu' il crut capables de vous engager au mariage. Votre grand-père ne fit pas difficulté de se joindre à lui pour les fortifier.
Et sous quelle peine, monsieur ? Uniquement sous celle de perdre une succession que je ne désire

p281

point, et qui n' est pas nécessaire à ma famille. Nous sommes tous riches. Ce sont des terres achetées, ce n' est pas un patrimoine.
Achetées, j' en conviens : mais dans quelle vue, mademoiselle, et pour qui ?

Je souhaiterois que ma famille fût supérieure
à ces motifs.
Vous ne voulez pas lui ôter le droit de juger
pour elle-même ?
Je ne me persuade point, a-t-elle repris,
qu' il y ait beaucoup de coeurs gémissans dans le
cloître, mais quand il s' y en trouveroit
quelques-uns, je suis sûre du moins, si je voyois mes
parens satisfaits, car ce point, je l' avoue, est
essentiel pour moi, que je n' en augmenterois
pas le nombre. à l' égard des grands exemples
dont vous dites que le monde a besoin, et que
vous me croyez capable de lui donner, je n' ai
pas assez de vanité pour être convaincue par cet
argument. Si la paix du coeur est plus sûre pour
moi dans le monde que dans un couvent, c' est
un point dont le jugement m' appartient, à moi
qui dois savoir, après tant d' agitations de corps
et d' esprit, si la solitude convient pour
recueillir mes esprits dissipés.
Ces agitations, chère Clémentine, sont passées,
grâce à la protection du ciel !
J' accorde ma compassion, je puis pardonner,

je pardonne réellement à la pauvre Daurana. Ah,
monsieur ! Peut-être ne savez-vous pas que
l' amour, cette passion qui produit souvent des
bassesses, et quelquefois à la vérité des effets
admirables, est la cause secrète des cruautés de
Daurana. Elle ne me haïssoit point avant que
l' amour eût pris possession de son coeur. Pourquoi
me rappellerois-je le mal, sans me souvenir du
bien ?
Admirable Clémentine ! S' est écrié Sir Charles :
admirable soeur ! S' est écrié son Henriette, tous
deux comme de concert.
N' a-t-elle pas été la compagne de mon enfance ?
A continué cette divine fille. N' avons-nous pas
été élevées ensemble ? J' étois la souffrante, grâces
au ciel ! Et sans l' avoir jamais offensée. Elle n' a
servi qu' à m' agrandir, en me
donnant le pouvoir de lui pardonner.
Que toute ma vengeance soit dans les remords que
je lui souhaite, en apprenant que je lui pardonne,
et que je fais des voeux pour son bonheur.
C' en seroit une en effet, a répondu Sir Charles,
si celle qui a pu vous maltraiter étoit capable du
généreux repentir que vous lui souhaitez. Mais,
en lui pardonnant, pouvez-vous prétendre que
votre famille se joigne à vous, c' est-à-dire,

qu' elle lui abandonne une succession reversible,
pour récompense de sa cruauté ? Condamnerez-vous

p283

dans vos proches cette tendre affection qui
les rend sensibles aux barbaries exercées contre
vous ? Chère Clémentine ! N' aspirez point à vous
élever au-dessus de la nature. Souvenez-vous que
vos grands-pères n' ont jamais destiné leur
succession à Daurana. Ils n' ont pensé à la
nommer, que pour assurer plus efficacement la
disposition qu' ils faisoient en votre faveur ; et
ce n' est pas expliquer leurs intentions au hasard,
puisqu' au défaut d' héritiers de votre part, ils
ont substitué successivement vos deux frères,
qui n' en sont pas plus avides de cet héritage.
L' empressement de leur coeur est pour votre
mariage. Ils désirent seulement que votre bien ne
passe point à la cruelle Daurana. Mais, si vous
pouvez renoncer pour vous-même aux dispositions
de vos ancêtres, devez-vous renoncer aux
prétentions de vos frères ?
ô chevalier !
Devez-vous penser à disposer du droit d' autrui ?
Vos frères ne méritent-ils donc pas pour
leur affection ces généreux sentimens que vous
avez pour la cruauté de Daurana ? Loin, loin,
ma chère Clémentine, cette sorte de tendresse
qui fait chercher des excuses pour la
barbarie, et pour tout ce qui blesse la raison
et la nature !
Elle a soupiré. Les larmes ont inondé son

p284

visage. Après quelques momens de silence : ah !
Chevalier, épargnez-moi. Vous, chère miladi,
ne me méprisez pas. L' affoiblissement de ma
raison peut me conduire à l' erreur : mais,
lorsque mes yeux s' ouvrent, je n' y persévère
point. Je vois que, par rapport à mes frères,
je n' ai pas raisonné juste. Peut-être, à vos yeux,
ma chère Miladi Grandisson, parois-je coupable
d' un faux héroïsme ! J' allois faire une injustice
à mes frères, pour faire plus que je ne dois
en faveur d' une parente éloignée.
Tout ce que Daurana peut espérer de vous,
ma chère Clémentine, c' est que vous prêtiez

la main, d' ailleurs, à lui faire recueillir un legs considérable, que vos grands-pères lui ont laissé.
Et quel autre moyen que mon mariage ? Ah ! Chevalier.
Telles sont, à la vérité, les suppositions. Telle étoit l' intention de vos deux grands-pères. Je ne fais, mademoiselle, que vous le représenter. Je ne vous conseille rien.
Il ne demeure pas moins vrai, monsieur, que le motif qui peut être passé à ma famille, ne doit pas être absolument mon unique règle. Considérez, monsieur ; n' est-ce pas mettre un bien terrestre en balance avec des biens immortels ?

p285

Rien moins, mademoiselle : pouvez-vous douter du secours du ciel, et vous défier de vous-même, jusqu' à supposer que les grilles d' un couvent soient nécessaires à votre vertu ? Rendez-vous plus de justice, ma chère Clémentine. Vous avez des vertus qui ne peuvent s' exercer dans un couvent, et votre situation vous donne mille moyens de les employer. Je ne raisonne point en protestant. Le plus zélé catholique vous tiendroit le même langage, dans les circonstances où vous êtes.
Ah ! Monsieur, vous me prévenez ; j' allois vous accuser de faire ici le rôle d' un protestant. Vos grands-pères, mademoiselle, n' ont-ils pas raisonné de même dans leur testament ? Votre père, votre mère, votre oncle, vos frères ont-ils employé d' autres argumens, pour vous faire renoncer à l' idée du cloître ? Ne vous reconnoissez-vous pas les uns et les autres pour de zélés catholiques ? Votre frère l' évêque, votre directeur, n' adhèrent-ils point aux mêmes raisons, et ne concourent-ils point aux voeux de votre famille !
Elle a baissé les yeux avec un doux embarras.
Sir Charles a continué.
Votre mère, mademoiselle, qui vous a mise au monde, vous et vos trois frères, dont l' un s' est consacré au service du ciel, n' a-t-elle pas

p286

devant Dieu et les hommes un mérite qu' elle
n' auroit pas eu dans la vie du cloître ? Le devoir
conjugal et maternel, rempli avec cette distinction,
n' est-il pas pour une femme le premier
de tous les devoirs ? Clémentine se propose-t-elle,
dans un couvent, quelque degré de bonté qu' elle
croie manquer à sa mère ?
Elle a paru balancer. Elle a soupiré. Elle a
tenu long-tems la vue baissée. Enfin, que puis-je
répondre ? A-t-elle dit. J' ai signé. Je vois qu' il
faudra me tenir à cet engagement. Au reste,
monsieur, il est fort généreux de ne me pas
rappeler à mon acte, et de souffrir patiemment
les efforts que je fais pour me dégager. Mais
je ne suis pas heureuse... elle s' est arrêtée.
Elle a tourné le visage, pour cacher son émotion.
Nous n' avons pas été moins émus, Sir Charles
et moi.
Aussi-tôt qu' elle a pu parler, je ne m' apperçois
que trop, a-t-elle repris, des ténèbres qui
obscurcissent quelquefois ma raison. C' est un
malheureux reste de ma dernière maladie. Vous avez
tous deux, je le vois, assez de générosité pour me
plaindre. Je vous avouerai, chevalier, qu' en me
laissant engager aux conditions que vous avez
proposées, et qu' une faute aussi grave que ma fuite
ne me laissoit guère le pouvoir de refuser, je
me promettois du moins quelque tranquillité

dans une situation où j' éprouve aujourd' hui que
je n' en puis trouver. Je me flattois que votre
amitié, réunie en ma faveur, une amitié dont je
sentois que mon affection désintéressée me
rendroit digne, pourroit contribuer à mon repos,
et je ne pensois qu' à la cultiver. Ma raison
blessée, ne me permettoit pas de considérer qu' il
entroit dans mon plan des circonstances dont le
monde porteroit un autre jugement que moi :
et lorsque j' ai su de quoi la malignité est
capable, mais sur-tout, lorsque je vous ai vue
saisie, ma chère Miladi Grandisson, de cette
indisposition subite, qui, dans le trouble de mon
imagination, m' a paru menacer votre précieuse
vie... j' ai... je n' ai...
elle s' est arrêtée, comme si le fil de ses idées
s' étoit rompu. Ensuite, reprenant : vous savez,
madame, le fond de mes sentimens : monsieur,
je vous en ai dit assez. à présent,
conseillez-moi. Pour ne vous rien déguiser, j' ai
presqu' autant d' impatience de quitter

l' Angleterre, que j' en ai eu d' y venir. Je
suis malheureuse. Oh, que je me sens le coeur
agité ! Quand, quand serai-je tranquille ?
Que vous dirai-je, mademoiselle, a répondu
Sir Charles. Quel conseil puis-je vous donner ?
Vous m' assurez que vous n' êtes pas heureuse.
Vous croyez que vos parens ne le sont point.

p288

Nous sommes tous persuadés que leur bonheur
dépend de vous. Mais à dieu ne plaise que ce
soit au prix du vôtre, lorsque vous avez déjà
eu tant à souffrir ! Quoiqu' on puisse douter, au
fond, si vos propres souffrances ont été plus
douloureuses pour vous que pour vos amis. Je
ne plaide ici la cause de personne. Je vous ai dit
que votre père exhorte sérieusement le comte à
ne plus conserver d' espérance ; et le comte déclare
qu' il emploiera tous ses efforts ; premièrement,
parce qu' il vous l' a promis ; en second lieu,
parce qu' il est trop sûr à présent que vous n' avez
que de l' aversion pour lui.
De l' aversion, chevalier ! Me préserve le ciel
d' avoir jamais de l' aversion pour personne ! J' ai
cru que ma conduite à l' égard du comte...
elle s' est arrêtée un moment ; et s' adressant à
moi : très-chère miladi, ne me donnerez-vous pas
vos conseils sur tout ce que vous avez entendu ?
Vous m' assuriez, en commençant, que ma
tranquillité étoit nécessaire à votre bonheur.
C' est ma tendresse, chère Clémentine, ma
seule tendresse pour vous, qui me la rend
nécessaire. Vos moindres peines en sont une
vive pour moi. Mais personne ne sait mieux
que vous d' où votre bonheur dépend, et nous
sommes certains qu' il fera celui de toute votre
chère famille. Elle juge qu' un établissement

p289

honorable avec un homme de votre pays et de
votre religion, y contribuera beaucoup. Votre
mère en est persuadée ; Madame Bemont l' est
aussi. Vous voyez qu' un devoir de justice pour
vos frères, et de reconnoissance pour vos
grands-pères, ne vous permet pas de penser au cloître.
Vous voyez que Daurana, pour laquelle votre
bonté vous intéresse encore, ne peut recueillir

un legs considérable, que par votre mariage. Si vous avez du dégoût pour l' homme qu' on vous présente, qu' il n' en soit plus question. Jouissez des douceurs du célibat, jusqu' à ce qu' il s' en présente un autre, que vous puissiez favoriser de votre estime. Dans l' intervalle, honorez-moi de la continuation de votre amitié, autant que vous me trouvez de passion pour l' obtenir. Nous sommes déjà soeurs. Ensemble, nous ne ferons qu' une. Dans l' absence même, nous ne serons pas divisées, car nos ames et nos sentimens se mêleront sur le papier...
j' aurois continué ; mais elle m' a jeté les deux bras autour du cou. Elle a baigné mes joues de ses larmes, elle m' a donné mille noms tendres. Que le plus cher des hommes a paru touché, transporté ! Avec quelle délicatesse il a partagé son attention ! L' amie tendre, l' épouse chérie, ont été distinguées avec leurs plus charmantes propriétés.

p290

Clémentine étoit trop agitée par les mouvemens de son propre coeur, pour revenir aisément à ses idées. Cependant elle m' a promis de peser, de considérer tout ce qu' elle emportoit dans sa mémoire. Que le ciel lui verse ses consolations à pleines mains !

LETTRE 134

Miladi Grandisson à la même.
17 mai.
Clémentine est grave et pensive ; elle fuit la compagnie. On ne lui dit pas un mot du comte de Belvedère ; mais comme il est attendu de jour en jour, Sir Charles juge qu' elle doit être prévenue sur son arrivée. Elle ne dîna ni ne soupa hier avec nous ; elle aime à se promener seule dans le parc, où son seul amusement est de donner à manger aux daims, qu' elle rassemble quelquefois autour d' elle. Sir Charles, ayant passé ce matin près d' elle, s' est informé de sa santé. Mon esprit n' est pas bien, chevalier. Que le ciel y rétablisse la paix ! A-t-il dit en prenant sa main, et penchant la tête dessus. Je vous rends grâces, monsieur. Continuez vos prières pour moi. Cette dernière conversation, chevalier... mais, adieu, elle a repris un sentier

p291

qui conduit au bois. Il l' a suivie des yeux. Elle a tourné la tête, pour voir apparemment s' il la regardoit. Il l' a saluée, en lui demandant d' un signe de main la permission de la suivre : elle a compris ce signe ; et d' un mouvement de la sienne, elle l' a prié de la laisser seule. Malheureuse fille !

17 au soir.

M Lowther arrive de Londres. Il a toujours été persuadé, comme les médecins d' Italie, qu' un désordre d' esprit, qui n' est point héréditaire, et dont la cause est celle que nous connoissons, ne menace point d' une rechûte, à moins qu' il ne survienne quelque nouvel incident ; et qu' il ne sauroit être contagieux non plus pour les fruits du mariage. Il paroît fort étonné que les parens de Clémentine se soient rendus si facilement à ses idées de célibat. C' est pour justifier son opinion, en consultant les plus fameux médecins de Londres, qu' il a différé si long-tems son retour. Ils s' accordent parfaitement avec lui.

Samedi 19.

Clémentine, avec laquelle j' ai passé une partie du jour, m' a long-tems entretenue de sa cousine Daurana, dont elle déplore généreusement le

p292

malheur. Ce que je vous ai fait entendre, m' a-t-elle dit, de sa passion pour le comte de Belvedère, n' est que trop certain. On m' a demandé de la compassion pour lui : il devroit en avoir un peu pour elle. Je sais qu' elle lui a été proposée, et qu' il a rejeté la proposition avec hauteur. Peut-être ne sait-il pas combien il en est aimé. Il me reste quelque souvenir des emportemens d' amour auxquels je l' ai vue livrée, de la fureur où la jetoit l' idée du mépris, et des sermens qu' elle faisoit quelquefois d' en tirer vengeance. C' est une autre Olivia pour la violence. Dans le peu d' intervalles lucides que j' avois sous sa conduite, je m' attendois toujours que ses transports aboutiroient à me traiter avec plus de rigueur. Cependant alors même, lorsque j' étois assez calme pour sentir l' horreur de ma

situation, je la plaignois. Oh ! Que ne dépend-il de moi d' engager le comte à la rendre heureuse, et de lui faire trouver son bonheur avec elle ? Là-dessus, Clémentine m' a demandé si Sir Charles n' étoit pas porté à favoriser le comte. Il souhaite, lui ai-je répondu, de vous voir mariée, parce qu' il juge, et que tous les médecins d' Italie et d' Angleterre jugent comme lui, que s' il y a quelque homme au monde que vous puissiez consentir à rendre heureux, la

p293

conséquence infaillible seroit non-seulement le bonheur de votre famille, mais le vôtre. à l' égard du choix, il pense qu' on doit entièrement vous l' abandonner. Il répète sans cesse qu' après tant de refus, on ne doit pas insister sur le comte, et qu' il faut vous accorder du tems.
Ma chère miladi me pardonnera-t-elle une question, comme d' une soeur à une soeur ? Dans ma situation, auroit-elle pu se résoudre...
à donner sa main... elle s' est arrêtée, elle a rougi, elle a baissé les yeux. Parlez, ma très-chère Clémentine, ouvrez votre coeur à votre Henriette... mais non ; je vais vous en épargner la peine ; puisque je crois pénétrer votre pensée. Modèle de mon sexe ! Je ne suis pas Clémentine : dans les circonstances où vous étiez, avec le consentement de tous mes amis, et l' homme, tel que vous le connoissez, je n' aurois pu lui refuser ma main ni mon coeur. Mais que ne peut-on pas attendre d' une jeune personne, que des motifs supérieurs ont rendue capable de remporter la plus glorieuse victoire ? Les grandes difficultés sont vaincues ; et lorsque vous serez parvenue à vous bien persuader que c' est votre devoir d' entrer dans un nouveau plan, je suis sûre, quoi qu' il vous en puisse coûter...
chère miladi, n' achevez pas. Mon devoir...

p294

que vos représentations sont délicates ! Sur quel sujet sommes-nous tombées ? Croyez-moi, je suis incapable...
d' aucune pensée, ai-je interrompu, d' aucune imagination qu' un ange ne pût avouer. Vous

feriez injure à tous ceux qui vous aiment, de supposer seulement que votre grandeur d' ame demande la moindre garantie.
Cependant, ma généreuse miladi, je suis quelquefois inquiète de ce que vos amis peuvent penser... désirer... ah ! Que ne suis-je dans mon Italie ?
Ils ne désirent que votre bonheur. Faites votre plan vous-même, chère Clémentine. Marquez tous vos pas pour l' avenir. Comptez, devant vous, une, deux, trois années, que vous donnerez au célibat. Assurez votre indulgente famille...
paix, paix, paix ; chère Miladi Grandisson ! (en mettant sa main devant ma bouche.) je vous quitte. Je vous ai retenue trop long-tems. ô cruelle incertitude de mon coeur ! Mais, quelque parti que j' embrasse, quelques mécontentemens que j' excite, ne cessez point de m' aimer ; ne m' ôtez jamais le nom de votre soeur, et qu' il me soit permis de nommer Sir Charles Grandisson mon frère. Alors, du moins, je serai sûre d' un bonheur qui sera le contrepoids d' une infinité de peines.

p295

Elle m' a quittée avec précipitation, sans vouloir écouter mille choses tendres, qui sortoient d' un coeur brûlant de zèle, et qui étoient déjà sur mes lèvres.
Dimanche 20.
Le marquis est légérement indisposé, mais il est certain que la marquise s' affoiblit de jour en jour. Clémentine, qui s' en apperçoit, avouoit ce matin à Madame Bemont, que si leurs indispositions augmentoient, elle n' auroit que trop de penchant, pour son repos, à faire tomber le reproche sur elle-même. Madame Bemont s' est efforcée de la consoler, sans lui dire un mot de l' homme qui est si bien dans tous les coeurs, à l' exception du sien. Sa Camille étant venue l' informer, suivant ses ordres, comment la marquise avoit passé la nuit, elle est sortie tout en larmes, pour se rendre auprès de sa mère.
Dimanche au soir.
Fort bien : mais moi, qui prends la plume d' Henriette, je parie que ses larmes se sécheront bientôt. Le marquis et la marquise sont beaucoup mieux. Le comte est arrivé. Les seigneurs Jules et Sebaste sont avec lui. N' avez-vous pas vu le comte, Lucie, pendant le séjour que vous

avez fait à Londres ? Une figure aimable, en

p296

vérité, si l' air grave y dominoit un peu moins.
Mais cette gravité même ne lui nuira point
auprès de son héroïne. N' est-il pas venu, dans les
termes du poëte, " pour dire un éternel
adieu ? Ne pas l' honorer d' un regard, ce seroit
un mépris qui ne peut jamais trouver place dans
la belle ame de Clémentine " .
Aussi ne s' est-elle pas fait presser pour
descendre à son arrivée. Pour moi, j' espère
beaucoup de l' avenir. On ne remarque plus rien qui
se ressente de l' ancien désordre. Elle aime à rêver ;
elle se promène souvent seule au jardin. Eh bien,
qui sait de quoi elle s' occupe ? C' est peut-être
un fort bon effet de sa guérison ; je ne crois
pas facilement aux miracles ; mais il me semble
que ce n' en seroit pas un. Sir Charles est marié.
Clémentine n' a pas vingt ans. Le comte est aimable.
J' ai vu des révolutions plus étonnantes, dont je
n' ai fait honneur qu' à la nature. Elle m' a semblé
un peu grave, lorsqu' elle a vu le comte ; mais
c' est tout ce que je trouve à lui reprocher. Elle
lui a parlé d' un air libre. La confusion n' étoit
que chez lui, pauvre malheureux ! Qui n' osoit
ouvrir la bouche. Elle a eu l' attention de le
soulager, en s' informant de sa santé, comme s' il
y avoit eu quelqu' apparence qu' il fût malade.

p297

Elle s' est adressée à lui deux ou trois fois, sur
des sujets vagues à la vérité, mais avec une
complaisance qui a charmé tout le monde. Ils
se sont même occupés assez long-tems, près d' une
fenêtre, avec Madame Bemont, à comparer le
jardin avec ceux d' Italie ; conversation peu
intéressante, direz-vous ; mais le pauvre comte
se croyoit en paradis. Cependant il s' attend à
recevoir son congé demain, pour une longue
séparation. Mon frère, charmé de la voir
si tranquille, insiste toujours à ne pas lui
prononcer un mot en faveur du comte. Chansons,
chansons, madame, comme je crois vous l' avoir
déjà dit : d' où vient à Sir Charles une si profonde
connoissance du coeur des femmes ?
par Miladi Grandisson. vous voyez, ma chère

grand' maman, que cette Miladi G retombe toujours dans son caractère. Elle peut vous amuser par le badinage de sa plume. Son coeur ne ressent pas comme le mien les agitations de notre chère Clémentine : mais je viens d' apprendre une nouvelle fort étrange. On a vu ce matin le père Marescotti et le docteur Barlet, qui sont inséparables, se glisser avec beaucoup de précaution dans le petit bois où Clémentine aime à se promener seule. Je ne serois pas surprise qu' ils s' y fussent retirés ensemble, si l' on ne m' assuroit que Clémentine y étoit alors, et que

n' en étant point sortie à leur arrivée, il faut qu' elle y ait passé quelque tems avec eux. Cependant ces deux graves personnages, que j' ai rencontrés depuis, ne m' en ont pas dit un mot. Auroient-ils eu la même réserve pour Sir Charles ? C' est ce que je saurai bientôt. Après tout, je n' y vois rien d' étrange que leurs précautions ; car il est fort simple qu' ils cherchent quelquefois à distraire Clémentine par les agrémens de leur entretien, et qu' ils ne m' aient rien dit d' un bon office d' amitié que je dois les croire portés à lui rendre. Leurs précautions même pouvoient ne regarder qu' elle, dans la crainte que deux hommes si sages peuvent avoir eue de l' interrompre mal-à-propos.

21 mai.

Sir Charles n' est informé de rien. Le docteur Barlet a passé néanmoins quelques heures avec lui ; et ce qu' il y a de surprenant, on l' avoit vu ce matin retourner au bois, accompagné du père Marescotti, et tous deux avec les mêmes précautions : il paroît même, suivant leur marche, que je me suis fait représenter, qu' elles regardoient moins Clémentine, que ceux qui pouvoient les appercevoir, et dont ils vouloient éviter la vue. Sir Charles, à qui j' ai raconté les circonstances, m' a répondu qu' il croyoit y trouver en effet quelqu' air de mystère ; mais

que, de quelque nature qu' il fût, on ne devoit rien attendre que d' heureux de la prudence de ses deux amis. Il est sûr, dit-il, que Clémentine

fera des adieux fort civils au comte, avant
son départ.
La dernière, la solennelle entrevue devoit
se faire cet après-midi dans mon cabinet ; mais
Clémentine vient d' accorder au comte un agréable
répit, auquel il étoit fort éloigné de s' attendre.
Après le dîner, où nous avons été charmés de
la voir dans une tranquillité constante, il se
disposoit à lui demander un quart-d' heure
d' audience pour prendre congé d' elle, et ses
agitations étoient visibles. On s' est levé. Il étoit
tremblant. Tout le monde a paru touché ; et dans
le premier mouvement nos yeux se sont tournés
vers elle, comme implorant pour lui sa pitié.
Cependant un regard qu' elle a jeté sur chacun de
nous les a fait baisser ; nous avons paru craindre
qu' elle ne nous soupçonnât de vouloir l' attendrir
en sa faveur. Pour moi, j' ai cru lire plus d' une
fois, sur son charmant visage, les marques
d' une vraie compassion, avec un soupir néanmoins
qui renfermoit, comme j' ai cru pouvoir
l' expliquer, des voeux pour une vie préférable
dans ses idées à celle du mariage. Enfin il s' est
avancé vers elle avec la précipitation d' un homme

inquiet, qui craint de manquer l' occasion :
mademoiselle, lui a-t-il dit d' une voix basse, avec
une profonde révérence : j' espère... je vous
supplie... de grâce, mademoiselle, un instant
pour recevoir mes adieux.
Elle a paru touchée de sa confusion. Monsieur,
lui a-t-elle répondu, nous nous reverrons demain
dans l' après-midi : et passant, avec une révérence,
elle est sortie assez vîte, mais avec une dignité
qui ne l' abandonne jamais.
Tous les hommes, demeurant après nous,
ont félicité le comte ; et toutes les femmes,
sortant avec elle, ont applaudi de concert à sa
résolution. La marquise l' a serrée contre son
sein maternel : ma fille ! Ma chère fille ! Ma
Clémentine ! C' est tout ce qu' elle a pu prononcer,
en mouillant son visage de ses larmes. ô maman !
(attendrie par les larmes de sa mère, et fléchissant
un genou devant elle). ô maman ! C' est la seule
réponse qu' elle ait pu faire : et se levant, elle a
pris la main de Madame Bemont, avec laquelle
elle s' est retirée dans son appartement.
Nous la voyons à présent, qui se promène dans
le jardin avec cette chère amie : toutes deux, comme
nous pouvons l' observer, sont attachées au sujet

de leur conversation.
Mais que cette lettre ne parte point sans un mot ou deux sur le cher Northampton-Shire.

p301

J' en reçus hier une d' émilie, que je mettrai sous mon enveloppe, avec une copie de ma réponse. Il me semble, madame, que ce n' est pas violer son secret, que de vous le communiquer, et par vous à ma tante Selby. Seulement, je vous demande en grâce qu' il n' aille pas plus loin. Avec quelle joie j' apprends que le jour est fixé pour Lucie, et que son coeur n' a pas moins de part à ce choix, que le plaisir de vous obéir ! Elle ne doit pas regretter l' éloignement, si c' est en Irlande qu' elle doit faire sa demeure. C' est le privilége des hommes de traîner leurs femmes après eux. Sir Charles regarde ce voyage comme une promenade. Dans le dessein où il est d' améliorer les terres qu' il y possède, il lui rendra de fréquentes visites ; et vous ne doutez pas que son Henriette ne l' accompagne volontiers, s' il lui en fait la proposition. Pour vous, ma chère grand' maman, je sais que toute la partie de la Grande-Bretagne, où vos amis sont appelés par le devoir, est Northampton-Shire. Cependant la grand' mère de Lucie sera privée de sa petite fille ; mais il lui en reste d' autres : et d' ailleurs Milord Reresby est un homme de si bon naturel, qu' il ne se hâtera point de la quitter.
Sir Charles s' attend bien que l' heureux couple ne nous donnera pas moins d' un mois, avant que de s' éloigner d' Angleterre. Puisse, puisse le 24 de mai apporter

p302

autant de bonheur à Lucie, que j' en dois au 16 de novembre !

LETTRE 135

Miss Jervins à Miladi Grandisson.
19 mai.
Depuis plusieurs jours, ma très-chère miladi, j' ai quelque chose à vous communiquer, qui demande votre avis ; mais quand je pense à mon

âge, je suis toute confuse. Aurez-vous la bonté
de me garder le secret, et pour le monde entier,
sans excepter mon tuteur ? Car en vous écrivant
je dois écrire à lui, parce que vous connoissez
le fond de son coeur, et que vous êtes la prudence
même. Il est vrai, que par rapport à lui,
je me suis un peu oubliée, ou plutôt qu' il s' en
est peu fallu ; mais j' étois captivée par ses
perfections, par sa grandeur d' ame, rien de plus
en vérité. Une fille, quelque jeune qu' elle soit,
ne peut-elle pas admirer la bonté dans un
excellent homme ? La reconnoissance lui est-elle
défendue pour les bienfaits ? à la vérité, cette
reconnoissance peut aller trop loin, à mesure
qu' on avance en âge ; et je me suis apperçue
du danger ; mais le remède n' est pas venu trop

tard, grâces au ciel ! Grâces à vous, chère miladi,
qui m' avez prêté votre secours ! Qu' il faut
être bonne, pour souffrir qu' on vous entretienne
sur un point si délicat ! Mais vous êtes la reine
de notre sexe, assise sur son trône, d' où la pitié
vous fait baisser votre sceptre ; tantôt pour
soutenir une pauvre petite fille, tantôt pour en
relever une autre ; car votre gloire est
satisfaite de voir à vous l' homme pour lequel tant
de coeurs ont soupiré en secret.
Mais je m' écarte beaucoup du sujet de ma
lettre ; et c' est une faute où je retombe toujours,
lorsque j' écris à mon tuteur ou à vous. Mes
préambules sont plus longs que ma matière. Je
commence donc ; mais n' oubliez pas que je vous
demande le secret.
Tout le monde est passionné ici pour le
chevalier Belcher. C' est en effet un des plus
agréables hommes du monde. Après mon tuteur, je crois
qu' il n' y en a point de comparable à lui. Il ne
quitte point cette maison ; et je m' apperçois
assez que ses intentions sont particulièrement
pour moi. Toute jeune que je suis, je crois
réellement qu' il m' aime. Mais là-dessus, tout
le monde a la bouche fermée. Cependant on
se dérobe souvent, pour nous laisser tête-à-tête.
Il semble qu' il ait la faveur de tout le monde,
et que personne cependant ne veuille lui prêter

la main. Ce n' est pas qu' il m' ait fait la moindre déclaration d' amour. Je suis si jeune ! Vous le savez ; et sûrement M Belcher est un homme fort prudent.
Mon tuteur l' aime beaucoup ; et qui peut se défendre de l' aimer ? Ses manières sont si galantes, son langage si poli, le son de sa voix... en vérité, c' est un très-aimable homme.
Dites-moi naturellement, madame, croyez-vous que mon tuteur (mais, je vous en prie, ne faites que le sonder : je suis si jeune ! Vous le savez) désapprouvât les intentions de son ami, s' il arrivoit qu' avec le tems elles devinssent plus sérieuses : dans trois ou quatre ans, par exemple, supposé que M Belcher ne crût pas son tems mal employé par une si sotte créature ? Je n' y voudrois pas penser plutôt. Si ce n' étoit pas l' avis de mon tuteur, je ne me permettrois pas d' être si souvent dans la compagnie d' un jeune homme : vous savez, madame.
Il passe pour riche ; et quoiqu' il soit plus vieux que moi de dix ou douze ans, il ne le sera jamais davantage, puisqu' à chaque année qui lui viendra, il m' en viendra une aussi. Ayez donc la bonté, madame, de me donner là-dessus votre opinion.
Tout le monde est ici dans le goût du mariage. Je crois qu' on peut regarder celui de Miss Selby

comme déjà fait. Son frère fait la cour à Miss Patty-Holle. Miss Kitty n' est pas sans un très-humble serviteur. Il me semble que Miss Nancy même, depuis le rétablissement de sa santé... mais j' aime mieux que toutes ces nouvelles vous viennent d' elles-mêmes.
C' est vous, chère miladi, qui avez ouvert la danse. L' exemple de votre bonheur... je m' imagine que les jeunes filles ont raison de penser au mariage, lorsqu' elles voient les jeunes hommes dans l' intention d' imiter Sir Charles. Ne me faites pas trop attendre votre avis, n' eussiez-vous le tems de le donner qu' en six lignes. Nous attendons M Belcher dans quelques jours. Sa compagnie doit m' être agréable ; car il a toujours quelque chose de charmant à nous dire de mon tuteur, et des éloges continuels à faire de son bonheur et du vôtre.

LETTRE 136

Miladi Grandisson à Miss Jervins.
21 mai.
Votre prudence, mon cher amour, ne m' est pas moins connue que votre bonté ; et j' ai la même opinion de l' honneur et de la discrétion de M Belcher. Son mérite et sa fortune sont

p306

sans objection. Votre tuteur n' a pas de meilleur ami. Si vous êtes sûre de pouvoir l' aimer plus que tout autre homme, et si vous le croyez disposé à vous aimer plus que toute autre femme, je suis persuadée que votre tuteur ne trouvera point d' alliance plus heureuse, pour tous deux et pour lui-même : car vous savez, ma chère, quel intérêt il prend à votre bonheur. Approuvez, chère émilie, que pour aider à vous conduire dans une occasion si délicate, je vous adresse à mes propres conseillers, deux conseillers presqu' infaillibles, ma grand' mère et ma tante. N' ayez pas honte de leur ouvrir votre coeur. N' êtes-vous pas sous leurs ailes ? Je garderai tant de ménagemens, qu' elles ouvriront elles-mêmes le chemin à vos tendres confidences. Ainsi la peine sera légère pour vous. Leur avis ne peut manquer d' être d' un grand poids pour Sir Charles. Mais je demande que l' ouverture et la confiance que vous aurez pour elles, ne me privent point de vos charmantes communications.

p307

LETTRE 137

Miladi G à Madame Sherley.
24 mai.
Je commence cette lettre, comme j' ai fini ma dernière. Puisse le jour où nous sommes, être heureux pour ma chère Lucie ! Il le sera pour toutes nos familles ensemble. J' espère que ma tante ne laissera point passer le jour de la célébration, sans me donner une ligne d' avis, pour me mettre en état d' en faire aussi-tôt mes félicitations.
Je reviens à ce qui engage ici l' attention de

tout le monde. Vous vous souvenez d' une
conversation sur la force du premier amour, tenue
au château de Selby, d' où le récit m' en fut
envoyé, et sur laquelle Miladi G donna une
décision fort badine. Madame Bemont, à laquelle
il nous est arrivé d' en parler, inspira hier à
Clémentine la curiosité d' en entendre la lecture.
Je ne fis pas difficulté de la satisfaire.
Madame Bemont étoit présente. Nous ne fûmes point
tentées, elle ni moi, de dire un mot d' application.
Mais, pendant que je lisois, Clémentine changea
plusieurs fois de couleur. Elle ne parut point
du tout amusée par les saillies de Miladi G

p308

quoiqu' elle admire la vivacité de son esprit. Elle
tint continuellement les yeux baissés, dans le
plus grave silence ; et lorsque j' eus achevé, elle
soupira, elle tressaillit, comme revenant d' une
méditation profonde ; elle se leva, nous fit une
révérence, et sortit, sans avoir ouvert une fois
les lèvres sur le sujet.
Il étoit dix heures du matin. Je rencontrai,
un moment après, l' évêque, le seigneur Jéronimo
et leurs deux jeunes cousins, qui s' étoient
unis pour solliciter Sir Charles de se faire
l' avocat du comte auprès d' elle. Je ne leur dis rien
de ce qui venoit d' arriver, et j' acceptai la main du
seigneur Jéronimo, pour entrer avec eux chez
Sir Charles. Ils le pressèrent beaucoup, en lui
représentant qu' elle paroissoit tout-à-fait
maîtresse d' elle-même ; que dans la solitude qu' elle
cherche si constamment, elle balance sans doute en
faveur du comte, et que la moindre influence de sa
part emporteroit la balance. Non-seulement il
s' excusa, mais il les pria fort sérieusement de ne
le plus solliciter sur ce point. N' y a-t-il pas
beaucoup d' apparence, leur dit-il, que dans ses
méditations solitaires, elle examine à quoi la
justice l' oblige pour le comte et pour elle-même ?
Son repos futur demande peut-être que sa
détermination vienne de ses propres
raisonnemens. Ne l' exposons point au regret tardif

p309

de s' être laissé persuader contre son inclination.
D' ailleurs, s' il paroît que la persuasion suffit

à présent, n' est-il pas à craindre que cet état même ne la porte à s' envelopper dans une certaine réserve, pour ne pas démentir la résistance qu' elle a faite auparavant à toute sorte de persuasion ?
Suivant cet avis, la marquise, dans une conversation qu' elle eut avec elle, et qui pouvoit la conduire au sujet qu' ils ont à coeur, se dispensa aussi de lui en parler. Elle veut, dit-elle, que toutes les résolutions de sa fille partent d' elle, et son choix sera celui de la famille.
Clémentine se trouva fort obligeamment à dîner. Entre les attentions de Sir Charles, pour l' amusement de ses convives, toute la compagnie fut charmée de lui voir adresser souvent le discours au comte de Belvedère, sur divers sujets dans lesquels il le savoit fort versé, pour lui donner occasion de briller. C' étoit le meilleur office qu' il pût lui rendre ; car le pauvre comte, assez timide devant la maîtresse de son sort, avoit besoin de ce secours pour se soutenir. Jamais le mérite modeste n' eut un protecteur plus adroit et plus zélé que Sir Charles. Clémentine parla sans affectation, et sembloit observer tout.
Le seigneur Sébaste ayant dit quelques mots de son départ et de celui du comte, Sir Charles, dans

la crainte qu' elle ne soupçonnât un dessein formé de hâter ses résolutions, répondit qu' il falloit éloigner les idées d' une séparation affligeante pour des amis ; et Clémentine, qui avoit d' abord prêté l' oreille, feignit alors de n' avoir rien entendu.
Le soir, un exprès de Londres remit au seigneur Jéronimo une lettre, à l' occasion de laquelle il assembla aussi-tôt toute sa famille. Clémentine fut seule exceptée. Nous étions dans l' inquiétude sur cet incident, lorsque la marquise reparoissant, et venant à moi d' un air consterné, me dit à l' oreille : ah ! Madame, la malheureuse Daurana... mais l' arrivée de l' évêque et du père Marescotti l' ayant interrompue, elle mit dans mes mains la lettre, dont je joins ici la traduction.
au seigneur Jéronimo Della Poretta.
28 avril.
On peut avoir à présent plus d' indulgence pour notre chère et perverse Clémentine, si la reconnoissance n' a point encore eu de pouvoir sur elle en faveur de Belvedère. Nous avons un motif de moins pour la presser. Daurana ne vit

plus. Sa mère lui a caché long-tems le départ
du comte pour l' Angleterre ; mais, lorsqu' elle

p311

a su qu' il y étoit arrivé, et que vous aviez
retrouvé ma soeur, elle n' a pas douté que le
premier effet de votre voyage ne fût la ruine
de ses espérances. Une profonde mélancolie s' est
saisie d' elle ; des accès furieux ont succédé ; et
j' entends soupçonner que la misérable créature,
ayant trompé la vigilance de ses gardes, a
précipité la fin de ses jours. Sa mère est
inconsolable. On a fait passer la maladie pour une
fièvre maligne. Je ne détromperai personne. Celle
que cette malheureuse fille a si cruellement
maltraitée, versera sans doute une larme pour la
compagne de son enfance. Qui la regrettera
d' ailleurs, à l' exception de sa mère ? Cependant,
si les circonstances de sa mort sont aussi
tragiques qu' on me l' a fait entendre... mais je
renonce aux informations, dans la crainte de me
laisser tenter à la pitié, pour une misérable qui
a refusé la sienne au modèle de son sexe, dont le
soin lui avoit été confié, et qu' elle devoit chérir
à toutes sortes de titres.
Quel glorieux homme que votre Grandisson,
tel que vous le représentez, vous, la renommée,
le père Marescotti, et tous ceux qui viennent
ou qui écrivent ici d' Angleterre ! Il ne sera pas
aisé de retenir votre belle-soeur. Depuis votre
départ, elle ne parle que de vous suivre. Elle
menace de se dérober à son mari, s' il refuse

p312

d' y consentir, et de faire le voyage ; à présent
que Clémentine lui a montré le chemin, pour
mettre ma tendresse à l' épreuve, comme cette
étrange fille y mit la vôtre, dans une saison...
mais qu' importe la saison, qu' importent les vents,
les montagnes, les mers, pour une femme qui
s' est mis dans la tête une aventure ? Ce que je
puis dire en faveur de la mienne, c' est qu' elle me
quitteroit pour se rendre auprès du père, de la
mère, des frères, dont sa soeur a voulu s' éloigner.
Cruelle, cruelle Clémentine ! Pourrai-je lui
pardonner ? Cependant, si nos parens m' en donnent
l' exemple, qu' ai-je à dire ?

Je vous assure, cher Jéronimo, que ma joie est égale à la vôtre, d' apprendre qu' un homme du mérite de Grandisson n' a rien perdu au renversement de nos espérances communes, et qu' il est heureusement récompensé de ses vertueuses douleurs. Je me sens même quelque impatience de voir ensemble deux femmes, qui ont été capables d' une magnanimité si rare dans leur sexe. Ma gloire est que l' une des deux soit ma soeur. Mais Clémentine a toujours été la plus généreuse des femmes, quoique la plus obstinée sur quelques points.
Faites connoître à Belvedère combien je lui suis attaché. Quel que puisse être le succès de sa constance pour une perverse, je le regarderai

toujours comme mon frère. Distribuez, mon cher Jéronimo, mes respects, mes complimens, mes amitiés, dans l' ordre convenable à ces devoirs et à ces sentimens, de la part de votre, etc.
Le comte Giacomo Della Porretta.
Ce matin, la marquise étoit résolue d' informer Clémentine de la mort de Daurana, sans autre précaution, pour un accident commun, que de lui cacher les noirs soupçons que le comte son frère ne dissimule point dans sa lettre. Mais le père Marescotti, voyant cette dame prête à passer dans l' appartement de sa fille, l' a priée de suspendre une ouverture inutile aux circonstances ; et prenant un air fort grave : ne mêlons rien à l' ouvrage du ciel, a-t-il ajouté ; il ne m' est pas encore permis de m' expliquer : M Barlet gardera le même silence : mais je vous annonce le plus merveilleux événement. Attendez-vous néanmoins à ne pas voir aujourd' hui Clémentine. Elle vous fera demander la permission de passer le jour entier dans sa chambre.
Le docteur Barlet, qui étoit présent, s' est contenté d' applaudir d' un signe de tête. Ils sont sortis ensemble, apparemment pour faire connoître qu' on ne devoit pas leur faire d' autres questions ; et toute la compagnie est demeurée

dans l' étonnement. Je savois que dès sept heures

on leur avoit vu prendre le chemin du bois ;
mais, par le conseil de Sir Charles, à qui je
l' avois dit, comme les jours précédens, et qui
m' avoit fait la même réponse, je n' avois
communiqué ma découverte à personne, et j' avois
même ordonné au jardinier, de qui je tenois
mes informations, de n' en parler qu' à moi. Il
ne m' a pas été difficile de comprendre que des
entrevues si régulières devoient avoir du rapport
à l' évènement qu' on nous annonçoit. Quelques
momens après, Clémentine a fait demander
effectivement la liberté de garder sa chambre,
sous le prétexte d' une indisposition qui ne lui
permettroit pas de voir ses amis pendant le
reste du jour. Sa mère, en lui accordant tout
ce qu' elle désiroit, n' a pas laissé de lui en faire
témoigner de l' inquiétude. Camille, chargée de
ce message, a répondu avec un transport de joie,
que si sa maîtresse étoit indisposée, c' étoit d' un
rhume si léger, qu' il ne devoit pas nous alarmer ;
qu' il venoit de la fraîcheur du bois, où
elle étoit descendue trop matin ; mais qu' elle en
avoit rapporté une humeur charmante, qui alloit
même jusqu' à la gaîté ; et que, grâces au ciel,
il ne falloit plus douter de sa guérison.
Ainsi, de toutes parts, nous sommes dans
l' attente de quelque nouvelle scène, qui ne nous

menace de rien d' affligeant, et sur laquelle
néanmoins nous n' osons nous fier à nos conjectures.
Sir Charles, que j' ai cherché l' occasion
d' entretenir un moment, pour lui demander les siennes,
m' a dit qu' il ne pouvoit en former que d' heureuses,
mais qu' il voyoit d' autant moins de jour dans les
circonstances, que le docteur Barlet s' y trouve
mêlé sans sa participation. Le comte n' est informé
de rien ; cependant, la résolution de Clémentine,
qui le condamne à ne la pas voir de tout le jour,
un air de satisfaction répandu dans tous les yeux,
dont on lui laisse ignorer la cause, quelques
entretiens qu' il nous voit tenir à l' écart, et qu' on
interrompt lorsqu' il s' approche, paroissent le
remplir d' amertume, et lui faire craindre
quelque nouvel arrangement où le bonheur de la
famille pourra lui coûter le sien. Pour le marquis
et ses deux fils, sur le seul témoignage du
père Marescotti et de Camille, ils se livreroient
aux plus douces espérances, si leur joie n' étoit
combattue par l' état de la marquise, dont la santé
s' affoiblit beaucoup. Deux profonds

évanouissemens, qui viennent de se succéder dans
l' espace d' une heure, ont fait trembler pour sa vie.
Nous nous sommes bien gardés d' informer sa
fille de cet accident.
à quatre heures après-midi.
La marquise est un peu mieux. La peinture

p316

qu' on lui fait de notre flatteuse perspective, aide
plus à la fortifier que les remèdes. En effet, nous
sommes ranimés nous-mêmes par les récits de
Camille. Elle raconte que dans les plus heureux
tems de son service, elle n' a jamais vu sa
maîtresse plus tranquille, plus gaie, plus ouverte,
et sur-tout plus remplie de cette douce
complaisance qui donne un si grand lustre à toutes
ses perfections. Avant midi, elle avoit passé
quelques heures à faire une longue lettre, qu' elle
a lue ensuite, et relue fort paisiblement. Elle
l' a posée sur la table ; et paroissant méditer sur
ce qu' elle avoit écrit, elle a repris son papier,
qu' elle a déchiré, comme si les réflexions l' eussent
fait changer d' avis ; mais sans aucune marque de
chagrin ou d' impatience. Elle a commencé une
autre lettre, fort courte, qu' elle a lue aussi
plusieurs fois, après l' avoir finie. Enfin,
paroissant contente d' elle-même, elle s' est fait
apporter de la lumière, elle a cacheté sa lettre,
elle y a mis une adresse ; et sans retomber dans
ses réflexions, elle s' est levée d' un air libre,
en mettant la lettre dans sa poche. Camille et
Laura attendoient ses ordres pour lui faire servir à
dîner. Elle les a donnés. Elle a pris plaisir à
leur parler, à les entendre. Elle s' est applaudie
de sa santé ; elle a reçu avec joie leurs
félicitations. Dans quelques détails, qu' elle
s' efforçoit néanmoins d' éviter,

p317

elle s' est attendrie jusqu' aux larmes, des
peines qu' elle a causées, et de celles qu' elle a
ressenties. Elle a confessé que le souvenir qui lui
en reste est obscur, interrompu ; qu' elle a
sur-tout de la difficulté à se rappeler les premiers
tems de sa maladie ; et que dans les circonstances
même que sa mémoire lui représente, une partie
de ces tristes vérités lui paroît un songe ; que les

traces du passé sont beaucoup plus nettes depuis son arrivée à Londres, sur-tout depuis qu' elle se croit réconciliée avec sa famille ; mais qu' elle n' a retrouvé sa liberté d' esprit, sa mémoire, sa raison, qu' elle ne se reconnoît, qu' elle ne jouit d' elle-même que depuis hier au soir, et par une révolution si subite, par un miracle si sensible, qu' elle a peine à se le persuader. Vous saurez tout, vous saurez tout, a-t-elle ajouté avec une précipitation causée par sa joie ; il n' est pas tems encore : mais je suis guérie, j' en suis sûre ; je ne puis dissimuler les faveurs du ciel. Elle s' est dérobée là-dessus, pour descendre légérement au jardin.
Ce récit nous a jetés dans un excès de joie et d' étonnement, qui nous portoit d' abord à la suivre, pour nous assurer, par nos propres yeux, du miracle qu' elle nous annonçoit, pour la serrer tous entre nos bras, pour lui faire de tendres plaintes du retardement qu' elle apporte à notre

bonheur : mais on a jugé qu' il falloit lui laisser la liberté qu' elle sembloit désirer, et qu' elle avoit demandé le reste du jour. Je me suis déclarée particulièrement pour cet avis, en faisant réflexion que le père Marescotti et le docteur Barlet nous avoient quittés immédiatement après le dîner, et qu' apparemment ils étoient allés la joindre au jardin.
Pendant que nous nous livrions aux plus douces espérances, et que tout le monde raisonnoit sur des incidens si mystérieux, une autre nouvelle est venue augmenter notre satisfaction. Le seigneur Jéronimo n' avoit point encore paru d' aujourd' hui, et nous avoit fait dire ce matin, que, sans être plus mal, quelques remèdes qu' il vouloit tenter par le conseil de M Lowther, ne lui permettoient pas de descendre à l' heure du dîner. Nous étions tranquilles pour lui, sur la foi d' un homme qu' il appelle son sauveur après Dieu ; lorsque M Lowther est venu nous dire lui-même, avec un transport de joie qui n' est pas suspect dans un homme si sage, que son expérience avoit réussi au-delà de son attente, et que dans peu de jours il nous promettoit une parfaite guérison pour son malade. Nous ne sommes pas encore informés de ce qu' il nomme son expérience ; mais il nous a permis de monter à l' appartement du seigneur Jéronimo, que nous avons trouvé dans la plus

p319

heureuse disposition, et qui nous a parlé de
son chirurgien, comme d' un homme divin. Le
récit qu' on lui a fait de tout ce qui regarde sa
soeur, n' a pas peu servi à le confirmer dans la
persuasion qu' il touche à son rétablissement, qui
ne peut jamais être parfait, dit-il, sans celui
d' une soeur si chère. Quoiqu' un peu agité par
des remèdes que nous ignorons, il s' est trouvé
en état de passer, avec la compagnie, dans
l' appartement de la marquise, la seule à présent
pour laquelle nos alarmes ne diminuent point.
Nous l' avons forcée de garder le lit, depuis les
deux évanouissemens. Camille, qui est demeurée
près d' elle, aura contribué sans doute à la
fortifier par de charmantes peintures du
changement de sa fille.
En me retirant, pour achever cette longue lettre,
je balançois si je n' attendrois pas à la faire
partir, que le rideau fût un peu levé ;
c' est-à-dire, que nous vissions quelque jour dans
l' étrange obscurité où Clémentine se plaît à
nous retenir. Mais l' heure de la poste me
détermine. Je suis contente de mes espérances ;
pourquoi tarderois-je à vous causer la même joie ?
Peut-être seront-elles demain ; peut-être dès
aujourd' hui : mais comptez que je ne vous ferai
pas languir pour l' éclaircissement. Je suis, etc.

p320

à sept heures du soir.
Ma lettre étoit fermée, comme vous le
remarquerez au cachet, livrée au courrier, et je
désespérois qu' elle pût rentrer dans mes mains.
Grâces au ciel, elle me revient.
Quel regret j' aurois eu de ne pouvoir vous
informer aujourd' hui de ce que j' apprends !
Le père Marescotti et M Barlet ont demandé à
la marquise et à moi, par un billet
remis à cette dame pendant que j' étois à vous
écrire, deux grâces qu' elle n' a pas fait difficulté
d' accorder pour elle, et que Sir Charles a
promises pour moi ; " l' une qu' il leur soit permis
de tenir compagnie ce soir à Clémentine, et
de souper avec elle dans son appartement ;
l' autre, qu' il plaise à la famille de Clémentine
et à la nôtre de s' assembler demain, au réveil
de la marquise, et dans sa chambre, pour ne
lui pas causer d' incommodité " . Ils ajoutent

simplement qu' ils ont à nous faire quelques ouvertures d' importance. Que penser d' une demande si solennelle et si grave ! Dans quelle impatience elle me jette depuis un instant ! Je renonce au sommeil pour toute la nuit. Vous ressentirez la même peine ; mais songez qu' elle ne sera pas tout-à-fait égale, et que vous promettant une lettre pour demain, il ne peut vous rester, comme à moi, une nuit à passer dans l' incertitude.

p321

LETTRE 138

Miladi Grandisson à Madame Selby.
25 mai.
Ah ! Ma chère tante, quels droits j' ai, dans cette lettre, sur toute la tendresse de votre coeur ? Loin les frivoles préludes qui pourroient suspendre vos nobles et généreux sentimens. Cependant il faut reprendre les évènemens dans leur source. Hier au soir, madame, lorsqu' après avoir fermé une seconde fois ma lettre, je m' abandonnois à mes réflexions sur tout ce que je venois d' écrire, on vint me dire de la part de Sir Charles, que j' étois attendue chez la marquise. Je m' y rendis aussi-tôt. M Lowther y étoit. Le silence que je vis régner en entrant me fit connoître que j' étois effectivement attendue ; et Sir Charles me le déclara civilement, en se plaignant de ma longue absence, qui faisoit différer des explications fort intéressantes. M Lowther ne me laissa pas le tems de répondre, et reprit un discours qu' on l' avoit prié de remettre à mon arrivée.
Il est vrai, dit-il en me regardant, que j' ai promis le récit d' une aventure fort singulière. Peut-être ne me serois-je pas hâté d' en faire

p322

l' aveu, si je n' apprenois que l' effet répond à mes espérances, et si je ne craignois de commettre deux hommes respectables, à qui de fausses apparences peuvent en avoir imposé. Le père Marescotti et M Barlet ne vous demanderoient

point une audience si sérieuse, s' ils n' avoient conçu des idées fort extraordinaires d' un évènement dont ils ignorent le fond. Je le connois seul. J' admire un succès que j' ai tenté sans le croire certain ; mais, puisqu' il est tel qu' on me l' assure, et que j' avois osé l' espérer, je vous en dois l' explication ; un plus long silence ne feroit pas d' honneur à ma bonne foi.

Je ne suis ici que depuis sept jours. Le tems que j' ai employé à Londres s' est passé à recueillir des lumières sur la situation du seigneur Jéronimo et de sa soeur. Je laisse ce qui regarde le frère, dont je crois actuellement la santé entre mes mains. Dans une infinité de consultations sur le triste état de la signora Clémentine, je n' ai rien trouvé de plus vraisemblable, après tant de remèdes inutiles, que l' opinion de quelques docteurs qui m' ont proposé d' attaquer le mal par un autre mal, c' est-à-dire, de causer, dans une tête altérée, quelque nouvelle révolution, capable d' affoiblir la première. On m' a cité des exemples que j' ai vérifiés ; celui d' une femme jetée brusquement dans l' eau, à qui

l' effroi du danger rendit sur-le-champ toute sa raison ; celui d' un homme assiégé de flammes à son réveil, et menacé d' y périr, que la seule crainte d' un sort si terrible rappela tout-d' un-coup à lui-même. J' ai goûté cette méthode, jusqu' à tourner toutes mes recherches à trouver quelque remède de même nature, mais digne de la naissance et du caractère de Clémentine.

J' étois plein de cette idée, lorsque le hasard a secondé mes desseins. Dans la maison de Sir Charles, où j' étois logé à Londres, il est arrivé un étranger, qui a demandé aussi-tôt à voir madame la marquise, de la part de Madame Sforce, sa soeur, et qui a marqué quelque chagrin d' apprendre qu' elle étoit à la campagne. On a cru devoir me le présenter dans l' absence des maîtres. Il s' est fait connoître pour un valet de chambre de Madame Sforce, chargé de dépêches importantes, qu' elle n' avoit pas voulu confier aux courriers publics, et fort impatient de remplir sa commission. Ce n' étoit pas un secret, m' a-t-il dit, ni à Milan pour les amis de sa famille, ni à Londres pour ceux qui prenoient quelque intérêt aux affaires de madame la marquise et de sa fille. La signora Daurana étoit morte. Sa mère, après

avoir pleuré fort amérement une fille si chère,
n' avoit rien eu de si pressant que de se réconcilier
avec sa soeur et sa nièce. Daurana même l' en

p324

avoit supplié en mourant. Les lettres qu' il
apportoit aux deux dames, contenoient le récit de
cette mort, et les dispositions de
Madame De Sforce, qui, n' ayant point d' héritiers
plus proches que les enfans de sa soeur, assuroit
toute sa succession à sa nièce.
Cette ouverture, qu' on me faisoit volontairement,
m' a paru favorable à toutes mes vues. Sur
le plan que j' ai formé aussi-tôt, j' ai pressenti
quelle facilité je pouvois me promettre de la part
du messager ; et n' ayant besoin d' ailleurs que de
le faire consentir à différer de quelques jours
l' exécution de ses ordres, je n' ai pas eu de peine,
après lui avoir fait connoître ma profession et mon
zèle pour ses maîtres, à lui persuader de se
conduire par mes avis. Nous sommes convenus
qu' il partiroit avec moi ; mais qu' en arrivant
ici, il ne paroîtroit point au château ; qu' il
demeureroit caché dans une maison du bourg,
ce qui n' a pas semblé difficile, à la faveur de
tant de valets italiens qu' on a l' habitude d' y
voir ; qu' il garderoit le secret de sa commission,
et qu' il attendroit le tems marqué pour remettre ses
dépêches. Il n' a rien manqué à sa conduite, et tout
s' est observé fidellement.
Pour moi, qui m' étois occupé en chemin des
préparatifs de mon projet, j' ai trouvé peu
d' embarras à disposer mes machines. Je ne m' en suis

p325

fié qu' à moi-même. Personne n' est entré dans
ma confidence. Tout étoit prêt, il ne manquoit
que l' occasion. Mon entreprise, puérile en
elle-même, mais grande et sérieuse par l' importance
de mon objet, demandoit nécessairement le tems
de la nuit. Je pensois à me glisser le soir dans
l' appartement de Clémentine. On m' apprit
heureusement, que depuis quelques jours elle
descendoit seule au jardin, et qu' elle en revenoit
assez tard. Ensuite mes propres observations me
firent découvrir que le père Marescotti et
M Barlet y étoient quelquefois avec elle ; mais je

remarquai aussi qu' ils la quittoient à l' approche de la nuit, et qu' elle y demeuroit après eux. Enfin, j' étois résolu de ne pas différer long-tems une démarche fort bizarre, et j' avoue que sa bizarrerie même, autant que ma répugnance à tromper, avoit beaucoup de part au délai, lorsqu' apprenant hier au soir que vous étiez informés de la mort de Daurana par une lettre de Naples, l' occasion excita mon courage, en renouvelant toutes mes espérances. Vous ferai-je la description d' une scène dont je rougirois peut-être, si je ne voyois avec admiration un succès qui doit la justifier ?
Hier, entre huit et neuf heures du soir, lorsque le jour commençoit à s' obscurcir, j' entrai au jardin, après en avoir vu sortir le père Marescotti

p326

et M Barlet. J' étois couvert d' un long manteau noir, dont vous allez entendre l' usage. Il me fut aisé de m' avancer jusqu' au petit bois, où, prêtant un peu l' oreille, j' entendis la marche de Clémentine, qui s' y promenoit encore. Je lui laissai le tems de remonter toute son allée, pour me donner celui de préparer le spectacle que je lui destinois à son retour. Elle revint sur ses pas. J' avois pris poste derrière un gros arbre qui borde l' allée. Mon manteau, pour ne vous pas tenir en suspens, n' avoit de noir que le dehors. Il étoit doublé de toile blanche dans toute sa longueur, et j' étois enveloppé d' un drap par-dessous, de sorte qu' en ouvrant les deux côtés du manteau, et les rejetant sur mes bras, je pouvois paroître blanc tout-d' un-coup, et redevenir noir en les fermant, ou plutôt, disparoître en quelque sorte, à la faveur des arbres et de la nuit. J' avois d' ailleurs, sous les deux ailes du manteau, deux lanternes sourdes, attachées au drap, qui devoient répandre une lumière assez vive, sans que les rayons pussent réfléchir sur moi ; j' avois au visage un masque de peau blanche, et sur la tête des coîffes de même couleur.
Clémentine passant à quatre ou cinq pas de l' arbre, je me fis voir dans cet équipage sépulcral : et d' une voix plaintive, que je contrefis

p327

assez heureusement : " reconnoissez-vous, lui dis-je, la malheureuse Daurana ? Elle est morte ; elle est au tombeau. Pardonnez-lui le mal qu' elle vous a fait, et priez pour elle. Vous apprendrez qu' elle n' est pas morte sans un vif regret de ses injustices, et que sa mère les répare en vous donnant tout son bien " .
Je ne rendrois pas justice à l' incomparable Clémentine, si je passois trop légèrement sur l' effet de cette ridicule apparition. La première vue du spectacle lui fit faire quelques pas en arrière ; mais à peine eut-elle entendu le nom de sa cousine et la nouvelle de sa mort, que loin de s' abandonner aux frayeurs d' une ame timide, elle se laissa tomber à genoux, les yeux fermés, la tête penchée, les mains jointes, et collées sur sa bouche. Elle écouta dans cette posture tout ce qu' il me plut d' ajouter, et je ne lui vis faire aucun autre mouvement que celui de ses mains jointes, dont elle pressoit quelquefois ses lèvres. Les précautions étoient inutiles pour ma retraite : Clémentine ne voyoit plus rien. Je me recouvris de mon manteau pour sortir du bois. La crainte d' une scène plus violente, m' avoit fait apporter quelques élixirs, dont je n' aurois pas manqué de faire usage dans le besoin, au risque de découvrir ma ruse en les employant : mais ne voyant rien à redouter, je

me contentai d' aller reprendre mes habits, pour venir au-devant d' elle, et pour lui faire un reproche d' être demeurée trop tard au jardin. Cette attention ne pouvoit rien avoir de suspect, parce que depuis mon retour, je n' avois pas manqué le soir de lui rendre une courte visite.
En effet, étant rentré dans le bois, d' un pas libre, et m' étant fait reconnoître par quelques mots hasardés, je l' entendis marcher aussi-tôt vers moi, sans pouvoir juger si ce n' étoit qu' à mon arrivée qu' elle avoit quitté la situation où je l' avois laissée. Mes reproches furent reçus avec douceur. Elle ne refusa point mon bras, que je lui offris pour se soutenir jusqu' à son appartement. Je lui trouvai le pouls fort ému, mais sans aucune marque de foiblesse. Dans le court entretien que j' eus avec elle, sa contenance et son langage me parurent composés. Cependant, elle ne désavoua point son émotion, et j' en pris droit de lui faire avaler quelques

médicamens que je tenois prêts. Elle ne fit pas plus de difficultés de recevoir les services de ses femmes. Je me retirai très-satisfait : et j' ai su ce matin, qu' ayant passé fort tranquillement la nuit, elle étoit descendue dès six heures au jardin, après avoir fait prier le père Marescotti et M Barlet de s' y rendre.
Pendant tout le jour, je n' ai pas cessé de

p329

l' observer : les informations s' accordent avec le témoignage de mes propres yeux. Non-seulement je lui ai vu toutes les apparences du plus heureux rétablissement, mais ses femmes assurent, avec des transports de joie, qu' elles en ont la même opinion. M Barlet même, à qui je me suis fait entrevoir sur la fin du jour, lorsqu' il rentroit au château avec elle et le père Marescotti, m' a fait connoître, par quelques signes, un changement qui sembloit le pénétrer d' admiration.
Enfin, les circonstances m' ont paru favorables pour le dénoument : elle s' étoit renfermée dans sa chambre avec ses deux confidens : j' ai revu le mien, c' est-à-dire, le courrier d' Italie, qui n' attendoit que mes ordres. Je l' ai disposé par de nouvelles instructions à me seconder, et m' étant chargé de la lettre qui est pour madame la marquise, je lui ai laissé le soin de présenter l' autre.
Lowther, en achevant ce récit, remit la lettre de Madame De Sforce à la marquise. Elle l' ouvrit avec moins de curiosité pour les explications de sa soeur, que d' inquiétude pour les nouvelles révolutions qu' elles pouvoient causer à sa fille. Mais à peine eut-elle achevé de la lire, que Camille, ayant fait demander la permission d' entrer, lui présenta celle de sa maîtresse, toute fermée. La première agitation de Clémentine, à

p330

la vue d' un cachet noir, avoit eu sans doute autant de part que le respect à la déférence qu' elle marquoit pour sa mère. Cependant, par le conseil de M Lowther, qui n' en appréhenda rien pour sa santé, la marquise prit le parti de lui renvoyer sa lettre avec la permission de l' ouvrir elle-même ; et pour éloigner tout air d' affectation,

elle y joignit la sienne, qu' il lui suffisoit d' avoir parcourue. Camille eut ordre de la féliciter, au nom de tous ses amis, sur un évènement dont la tristesse n' empêchoit point qu' elle ne dût être sensible à ce qu' il avoit d' heureux ; et d' ajouter qu' ils ne se croyoient dispensés de passer sur-le-champ chez elle, que par le désir qu' elle avoit témoigné de ne voir personne jusqu' au lendemain.
En effet, dans la confusion de mille sentimens que le récit de M Lowther avoit échauffés, jugez, ma chère tante, s' il nous fut aisé de modérer notre impatience.
L' arrivée de Camille ayant suspendu nos réflexions sur l' étrange aventure du jardin, elles commencèrent par des applaudissemens pour l' invention ; et le prélat seul, quoique ravi du succès, parut craindre que la religion n' en fût un peu blessée. Le marquis jugea cette délicatesse excessive. Miladi G se laissant emporter par son imagination badine, ajouta que loin de faire un scrupule de sa méthode au divin Lowther,

p331

elle la trouvoit charmante ; qu' il seroit heureux pour la race humaine, que la médecine et la chirurgie n' en eussent jamais de plus fâcheuse ; que c' étoit répandre de la gaîté sur des arts fort tristes ; qu' outre la satisfaction de voir nos désirs comblés par le rétablissement de Clémentine, nous aurions sans doute un autre plaisir, qui seroit l' erreur du père Marescotti et de M Barlet ; que ces deux graves personnages paroissant bien persuadés de la réalité de l' apparition, il se préparoit pour nous une scène fort comique, et qu' elle brûloit sur-tout d' entendre l' éclaircissement qu' ils avoient promis.
Dans la disposition que tout le monde avoit à la joie, cette idée nous fit sourire ; et Sir Charles même avoit prêté l' oreille avec complaisance. Cependant il prit bientôt un air plus sérieux, pour déclarer à sa soeur qu' il ne pouvoit goûter un badinage de cette nature. Je ne serois pas surpris, lui dit-il, que dans la simplicité de leur coeur, deux hommes très-éclairés fussent trompés ici par les apparences, et que leur prévention les portât trop loin ; mais son principe, qui ne sauroit être que le zèle de la religion et de l' amitié, me la rend si respectable, que, loin d' y trouver un sujet de raillerie, je les en féliciterai tous deux, en me hâtant de les détromper. Noble erreur ! Ajouta Sir Charles, d' un ton attendri, lorsqu' elle vient

p332

d' une si belle source ! La vertu lui doit un meilleur nom. à l' égard de Clémentine, reprit-il, en s' adressant au marquis, je crois qu' on peut la laisser dans ses idées, jusqu' à la confirmation de son rétablissement ; les nouvelles impressions qui peuvent avoir remis de l' ordre dans les traces du cerveau, demandent peut-être le tems de se fortifier ; et sans s' expliquer particulièrement sur l' invention de M Lowther, il reconnut avec lui les avantages qu' on peut tirer des affections de l' ame, pour la guérison des infirmités du corps.
Les effusions de ma joie n' auroient pas été si réservées, et celles de la marquise auroient éclaté malgré sa langueur, si Camille, rentrant avec les deux lettres, n' eût attiré toute notre attention sur elle. Sa maîtresse les avoit lues ; elle avoit paru frappée du plus vif étonnement. Mais recueillant les forces de sa raison, et comme jalouse de lui conserver tout l' ascendant qu' elle avoit repris, elle s' étoit possédée jusqu' à se tourner paisiblement vers ses confidens : voyez, messieurs, avoit-elle dit, en leur présentant les lettres, s' il manque quelque chose à la vérité des faits. Le père Marescotti et M Barlet avoient loué le ciel après leur lecture, et s' étoient regardés mutuellement avec diverses marques de surprise et d' admiration. Alors Clémentine,

p333

rendant les deux lettres à Camille, lui avoit ordonné de les remettre à sa mère, et de nous assurer tous que sa retraite, dont elle nous prioit de ne pas nous offenser dans cette occasion, seroit bientôt justifiée par des explications surprenantes. Il ne resta d' inquiétude qu' à Sir Charles, pour l' honneur de ses amis. Quelques applaudissemens qu' il eut donnés à M Lowther, il ne dissimula point que deux hommes si sages lui sembloient peu ménagés dans une aventure qui exposoit l' honneur de leur caractère et la réputation de leur mérite. Ce soin l' ayant porté de bonne heure à nous quitter, je demeurai assez tard près de la marquise, occupée à lui remplir l' imagination des plus douces espérances.

Sa foiblesse n' étoit pas diminuée ; mais une si flatteuse perspective lui rendoit le coeur et l' esprit tranquilles. En me retirant, j' appris de Sir Charles, qu' ayant vu ses deux amis, il les avoit informés de l' invention de M Lowther ; que, loin de se reprocher leur crédulité, ils en étoient convenus sans honte, parce que, dans leurs principes, la bonté du ciel n' avoit pas plus de bornes que sa puissance, et qu' aux yeux de la religion les merveilles de l' une et de l' autre n' étoient pas rares en faveur de l' innocence et de la vertu : qu' en changeant même d' idée sur le fond, ils lui avoient protesté qu' ils n' en reconnoissoient pas

p334

moins l' ouvrage du tout-puissant dans l' effet d' une petite ruse humaine : qu' en un mot, Clémentine étoit sortie d' un état désespéré, et que, ne s' arrêtant point à des causes incertaines, ils ne pouvoient attribuer une guérison si prompte qu' au souverain arbitre de la nature. Sir Charles loua leur piété. Ils ajoutèrent, qu' étant chargés d' un billet de Clémentine et de quelques explications importantes, l' avis qu' ils venoient de recevoir, ne devoit rien changer à l' entrevue qu' ils avoient demandée pour le jour suivant. Ainsi, très-chère tante, je me mis au lit dans une charmante disposition, qui m' a fait jouir d' un sommeil fort paisible.

Ce matin je n' ai songé qu' à vous rendre compte de ce qui s' est passé depuis ma dernière lettre, pour soulager ma mémoire, et la réserver aux éclaircissemens que nous attendons. Neuf heures sonnent. J' apprends qu' il est jour chez la marquise. Son impatience apparemment lui fait trouver les momens trop longs. Je les compte aussi. Mais Sir Charles me fait prier de descendre. Oh ! Je ne lui demande qu' un instant pour m' habiller.

Je reviens, je me jette sur ma plume ; je la baise avec transport, pour le service qu' elle va me rendre. Il n' est pas dix heures, madame ; c' est-à-dire, qu' en moins d' une heure, le père

p335

Marescotti nous a fait passer par tous les

sentimens que le coeur peut éprouver dans un espace si court. Il s' étoit déjà rendu avec M Barlet dans l' appartement de la marquise, et les deux familles y étoient assemblées.
Après avoir présenté au marquis le billet de Clémentine, qui ne contenoit que le témoignage de sa guérison, ses remercîmens au ciel, et la prière qu' elle nous faisoit d' écouter deux honnêtes gens, qui connoissoient le fond de son ame, il a commencé un discours qui me l' auroit fait regarder comme un homme inspiré, si j' avois pu croire qu' il l' eût fait sans préparation. N' espérez pas, chère tante, que je puisse vous le rendre. Où prendrai-je la même éloquence et le même feu ? J' avois déjà remarqué dans ses entretiens, que ces ministres romains ont un tour d' esprit qui leur est propre, un caractère particulier de zèle et d' habileté, qu' ils doivent sans doute à l' éducation de leur ordre ; et je ne m' étonne point qu' on leur attribue tant de part aux évènemens du monde. Malgré la différence de nos principes, qu' ils sont grands à mes yeux, si c' est la religion qui les conduit !
L' ardent jésuite a repris d' abord toute l' histoire de la maladie de Clémentine, en nous faisant observer qu' ayant toujours eu sa confiance, par les droits de son ministère, et voulant user de la

liberté qu' elle lui laissoit de révéler tout ce qui s' est passé sous ses yeux, personne n' en pouvoit rendre un compte plus fidelle. Les faits sont les mêmes que nous avons lus dans les lettres de Sir Charles. Mais avec quels traits nous a-t-il représenté les sentimens ! Quelle peinture des anciens combats de Clémentine, et de toutes les agonies de son coeur ! Il nous a tiré vingt fois des larmes. L' adroit orateur nous en faisoit donner un moment à la pitié, et les séchoit aussi-tôt par la terreur. Il s' arrêtoit quelquefois dans ces grandes crises, comme pénétré des mêmes impressions. Ce silence redoubloit les nôtres, et nous rendoit immobiles. Enfin, pesant les forces de la vertu et celles des passions, il a prouvé, par les effets mêmes, que la victoire ayant été pour la vertu, non-seulement elle avoit été la plus forte, mais que les plus grands efforts devoient avoir été les siens ; d' où il a conclu que la maladie de Clémentine n' étoit donc pas venue de sa passion, comme la malignité se le figuroit, et qu' au contraire elle n' avoit jamais eu d' autre cause que

sa vertu. C' étoit, nous a-t-il dit, la première justification qu' il devoit à cette illustre fille, pour faire tomber des bruits dont personne ne connoissoit mieux que lui l' injustice.
Que dites-vous, chère tante, de cette espèce d' apologie ? Ne la trouvez-vous pas aussi juste

p337

que noble et chrétienne ? Le père Marescotti l' a fortifiée par d' autres réflexions. Ce n' est pas pour nous, sans doute, qu' il les a crues nécessaires. Non, non, jamais il ne nous est rien entré dans l' esprit qui puisse blesser la pureté du coeur qu' il défend ! Mais après son témoignage, des rivales furieuses, des Olivia n' obtiendront que du mépris, lorsqu' elles oseront publier qu' une Clémentine est folle d' amour ; et ceux qui ne jugeront pas mieux d' elle, en apprenant son histoire, se couvriront de la même honte.
L' orateur est tombé ensuite sur les circonstances de la guérison. Il n' a pas nommé M Lowther, ni touché à l' aventure du jardin : mais, rapportant tout à la puissance du ciel, il a reconnu que depuis hier au matin le changement étoit si réel, si sensible, qu' il n' en pouvoit rester aucun doute. Les plus pures lumières de la raison, l' égalité d' ame, la gaîté même avoient succédé à tous les nuages. Il ne s' arrêtoit point aux détails, c' étoit à nos propres yeux que nous devrions bientôt une si douce conviction ; et d' ailleurs, quelques déclarations, dont Clémentine souhaitoit qu' il nous fît l' ouverture, avant qu' elle parût dans l' assemblée, alloient confirmer tout ce qu' il nous annonçoit. Cependant elles devoient être précédées d' un éclaircissement pour lequel il nous demandoit toute notre attention. Ici, ma chère

p338

madame, j' aurois trop de peine à vous rendre les idées du père Marescotti, si je ne faisois un effort de mémoire pour me rappeler ses termes. Représentez-vous un vieillard d' une physionomie imposante, et d' une vénérable blancheur, placé par distinction à la tête du cercle, c' est-à-dire, près du lit de la marquise. Figurez-vous que vous l' entendez.
" depuis quelques jours, on a pu s' appercevoir

que M Barlet et moi, nous nous
sommes quelquefois dérobés à la compagnie,
pour descendre assez mystérieusement au jardin.
Ce n' étoit pas le goût de la promenade
qui nous y conduisoit. Clémentine nous y joignoit
régulièrement, et nous y étions appelés
tous trois par des raisons d' une haute importance.
" que n' avois-je pas tenté, soit en Italie,
soit ici, depuis notre arrivée, pour contribuer
à la guérison d' une tête si chère ! Mon sang, si
je l' avois cru possible à ce prix, y auroit été
joyeusement employé. Mais, quoique j' eusse
attendu quelque chose des articles, et que
j' en visse quelques heureux effets, mes espérances
étoient encore éloignées, lorsque j' observai,
dans les entretiens qu' elle m' accordoit
tous les jours, que son imagination paroissoit
changer d' objet, et s' attacher fortement à de

nouveaux soins. J' en augurai bien. Tout ce
qui pouvoit la distraire de ses anciennes
préventions, étoit favorable à sa santé. Connoissant
tous les ressorts d' un coeur que j' ai formé dès
l' enfance, il me fut aisé d' y pénétrer. J' obtins
d' elle deux aveux qui me causèrent une
joie fort vive ; par la facilité qu' ils m' offroient
d' augmenter la diversion de ses esprits, en
fortifiant les nouvelles traces qui sembloient
les attirer.
" elle avoit su, me dit-elle, et par des avis
certains, que la téméraire Olivia ne ménageoit
point sa réputation. Madame Bemont,
de qui lui venoit cette cruelle certitude, en
étoit frappée jusqu' à s' être prévenue elle-même
contre une malheureuse amie, et l' avoir
mortifiée par des comparaisons humiliantes.
N' étoit-ce pas le comble de ses infortunes ?
Elle me tint ces discours, les yeux baissés et
mouillés de larmes.
" loin de tourner mes efforts à la consoler,
je pris le parti d' aggraver sa peine, et d' élargir
la plaie de son coeur par mes plus graves
réflexions. Ne doutez pas, répondis-je, que
les atteintes qu' on porte à votre réputation,
ne soient une disgrâce terrible. Après la
religion, l' honneur n' est-il pas le plus précieux
de tous les biens ? Vous devez sentir aussi que

le mal s' étendroit à votre famille. Eh ! D' où peut venir l' affliction que vous y voyez répandue, si ce n' est d' une crainte si juste ? Cependant, le remède n' est pas difficile. Un peu d' effort sur vous-même, démentiroit tous les bruits, et vous feroit triompher de la malignité d' Olivia. Qu' au lieu des rêveries sombres, où l' on vous surprend sans cesse, on s' apperçoive que vous vous rendez aux usages de la vie, et que vous reprenez un peu de goût pour la société de ceux qui vous aiment ; les plus fâcheuses impressions seront bientôt dissipées. Je vous offre une voie sûre, pour couvrir vos ennemis de confusion. Il n' y a point de ville d' Italie qui n' ait des jésuites : au premier signe du changement que je vous demande, je les emploie tous à vous servir. Leur témoignage bien concerté, fermera la bouche à la calomnie, et rendra tout son éclat à votre réputation.
" cette proposition fit sur elle une impression surprenante. Elle me regarda d' un oeil fixe, comme frappée de la vraisemblance de mes offres, et cherchant à s' assurer que je ne la flattois point : je ne crus lui voir qu' un reste d' incertitude. Pour le dessein que j' avois de forcer son attention, je lui présentai les mêmes images sous d' autres traits, mais beaucoup

plus vifs. Enfin, pressée par les agitations de son coeur, elle me dit tristement : ne demandez-vous pas l' impossible ? Vous me souhaitez du goût pour la joie ! Ah ! Vous ne connoissez pas toutes mes peines. Vous m' étonnez, lui répondis-je d' un air sévère. Des secrets pour moi ! Qu' est devenue votre soumission, et la confiance que vous me devez ? Hé bien, reprit-elle en rougissant, je vous ferai un aveu que je ne dois qu' au ciel et à vous " .
Le père Marescotti s' est ici tourné vers Sir Charles et vers moi, pour nous prévenir sur la part que nous avions à la suite de son récit ; et continuant, sans autre interruption, il a dévoilé de nouveaux trésors de vertu et d' honneur dans l' incomparable Clémentine. Elle lui avoit protesté que me jugeant digne de mon bonheur, et la voyant sans envie, ses peines ne venoient plus de leur première cause. Depuis les articles, elle étoit même assez tranquille sur les

persécutions dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite ; mais, pour son tourment, il lui étoit tombé dans l' esprit que je ne pouvois avoir ignoré les anciennes circonstances de sa maladie ; c' est-à-dire, ce qui s' étoit passé à Boulogne entre elle et Sir Charles ; que dès-lors, sans doute, ayant mes droits sur le coeur dont j' étois en possession, j' avois été fidellement informée

p342

de l' état du sien, et des tristes révolutions qu' elle avoit éprouvées ; qu' apparemment j' y avois pris part, non-seulement par la compassion d' un coeur noble, mais par mes conseils, qui avoient dû répondre aux confidences de Sir Charles ; par mes exhortations, quelquefois peut-être par mes reproches et mes plaintes. En un mot, Clémentine s' étoit persuadée que Sir Charles avoit commencé à m' aimer avant ses voyages d' Italie, que par conséquent il n' avoit pu sentir pour elle que de la pitié ; que l' obstacle de la religion n' avoit été qu' un prétexte ; et qu' ayant lu, par une correspondance bien établie, tout ce qu' elle avoit souffert, j' avois comme joui du spectacle de ses peines. Quel personnage avoit-elle donc fait en Italie ? Quel autre rôle faisoit-elle encore au château de Grandisson ? Ces idées lui causoient un mortel tourment. Chaque jour elle étoit tentée de se dérober par une seconde fuite. Elle étoit retenue malgré elle par sa tendresse pour sa famille, ou plutôt par un charme qui l' attachoit à sa honte ; mais elle doutoit que ses forces pussent résister long-tems à de si cruelles épreuves. En effet, après avoir achevé son discours avec autant de larmes que de mots, elle avoit laissé voir au père Marescotti des marques de trouble, qui lui avoient fait appréhender quelque nouvel accès.

p343

Mais c' est dans sa bouche que je veux remettre ce récit. " j' avoue, a-t-il continué, que mon embarras fut excessif. Je la croyois, depuis quelque tems, dans une situation moins tumultueuse ; d' ailleurs, son premier aveu m' avoit paru plus composé, et je m' étois promis quelque chose de ma réponse : mais qu' opposer à

de pures imaginations, qui ne pouvoient servir à mes vues, parce qu' elles avoient trop de liaison avec la source du mal ? Je me bornai à des représentations vagues sur le caractère de Sir Charles et de Miladi Grandisson, qui n' admettoit rien que d' honorable et de vertueux. Cependant, après l' avoir quittée, je conçus que plusieurs personnes jouissant ici de la confiance de Sir Charles, je pouvois en espérer quelques lumières sur l' origine de son inclination pour miladi, et me munir d' armes, c' est-à-dire, de faits avérés, pour combattre une chimère. J' avois autant d' estime que de vénération pour M Barlet : ce fut à lui que je recourus. à peine m' eut-il compris, que m' embrassant avec un transport de joie, il m' assura que je recevrois de lui toutes sortes d' éclaircissemens ; que Sir Charles et Miladi Grandisson n' ayant rien eu de réservé pour un homme qui les adoroit, non-seulement ils lui avoient appris la naissance de leur liaison,

p344

mais ils l' avoient fait dépositaire de leurs lettres : et que jugeant tout-d' un-coup de quel poids elles pouvoient être pour calmer l' esprit de Clémentine, il étoit prêt à me les confier, sans craindre que dans une occasion de cette nature, ils lui reprochassent de l' indiscrétion. Il y en auroit, lui dis-je, à les accepter ; elles ne doivent pas sortir de vos mains ; mais, si vous les croyez propres à seconder mes idées, paroissez vous-même ; offrez de les lire. D' autant plus propres, ajouta M Barlet, qu' étant, non de Sir Charles à miladi, et de miladi à Sir Charles ; mais de l' un et l' autre à leurs plus intimes confidens, elles portent un caractère admirable de candeur.
" nos démarches furent réglées de concert sur cet heureux fondement ; et la première loi que nous nous imposâmes, fut celle du secret qui convient à notre profession. J' annonçai à Clémentine des informations qu' elle n' osoit espérer. Elle en attendit l' instant avec une curiosité avide. Le jardin et la plus sombre allée du jardin furent choisis pour nos rendez-vous : ce fut le soir même du retour de M Lowther ; et le tems fut réglé, tous les jours, à sept heures du matin. M Barlet, après avoir mis ses lettres dans l' ordre des dates,

p345

nous les lisoit avec l' air d' ingénuité qui respire dans ses yeux, et l' onction qu' il a naturellement dans la voix. Il étoit assis entre Clémentine et moi. Elle l' écoutoit, la vue baissée, sans l' interrompre jamais ; si remplie de ce qu' elle attendoit, que sa respiration ne se faisoit remarquer qu' au mouvement de son sein. Moi, qui l' observois à si peu de distance, je n' ai pas découvert une fois la moindre altération sur son visage. J' étois partagé délicieusement entre ce spectacle et le plaisir d' une lecture qui me ravissoit.
" nous donnions une heure ou deux à cette douce occupation, jusqu' à ce que le bruit du château nous avertît que nous pouvions être apperçus. En nous retirant, Clémentine parloit peu, et se bornoit à quelques excuses de l' embarras qu' elle nous causoit. Mais il nous étoit aisé de remarquer qu' elle partoit contente. Le reste du tems, elle nous paroissoit plus tranquille, tout le monde a fait ici la même observation depuis six jours. L' ordre sembloit renaître dans ses idées, et le calme dans son coeur, à mesure que ses dernières préventions se dissipoient ; ou du moins, les premières ne revenoient que par intervalles. Elle cherchoit Miladi Grandisson. Elle ne la voyoit plus assez. En public, ses regards s' attachoient

sur elle avec complaisance ; et lorsqu' elle pouvoit la trouver seule, ou descendre avec elle au jardin, elle s' oublioit dans son entretien. C' étoit un sentiment plus ouvert, un autre intérêt que celui que vous lui avez vu prendre à sa santé pendant quelques jours de maladie. L' étude de M Barlet et la mienne étoit de compter ses pas, de suivre ses mouvemens, et d' expliquer toutes ces nouvelles apparences. Nous étions charmés sur-tout de cette chaleur d' affection pour miladi ; et la cause en étoit si sensible, que nous ne pouvions nous méprendre. Enfin, nos espérances augmentoient de jour en jour, et nous pensions même avant-hier à vous les communiquer, lorsque la lettre de Naples nous fit craindre quelque fâcheuse révolution. Aussi nous vîtes-vous fort empressés à demander que la publication de cet incident fût suspendue.
" hier nous ne fûmes pas peu surpris de nous voir appelés dès six heures au jardin. Clémentine y

étoit déjà. Nous la trouvâmes à genoux, sans doute en prières dans une allée qui conduit à celle de nos rendez-vous. Cette posture, l' heure à laquelle on nous avoit pressés de descendre, et sur-tout l' action vive avec laquelle nous la vîmes venir au-devant de nous, ne purent manquer de nous faire naître

p347

des soupçons fort affligeans. Son discours, qu' elle commença même à quelque distance, en levant les yeux d' un air passionné, ne fut pas plus propre à nous rassurer ; elle remercia le ciel avec transport ; elle nous supplia de joindre nos remercîmens aux siens ; elle parla de sa guérison, comme d' un prodige qui devoit faire notre étonnement ; et passant du même ton à l' aventure dont vous êtes informés, elle nous fit un récit, qu' il est inutile de vous rappeler.
Elle nous montra plusieurs fois le lieu ; elle nous répéta l' heure et les circonstances : la figure, les mouvemens, le langage du fantôme, tout fut exprimé avec la même force.
" j' atteste le ciel que dans ma première surprise, je ne pris cette scène que pour un accès de sa maladie, qui revenoit sous une nouvelle forme ; et M Barlet m' a dit qu' il n' en avoit pas eu d' autre opinion. Cependant nos propres connoissances, c' est-à-dire, la lettre de Naples, et la certitude qu' elle n' étoit pas divulguée, nous jetèrent dans quelqu' embarras. Ensuite nous ne désavouons point que l' entretien de Clémentine, ses réflexions sur le changement qu' elle éprouvoit, un air ferme de raison, qui ne paroissoit pas moins dans ses yeux que dans son langage, qui s' est soutenu

p348

dans une conversation de deux ou trois heures, ne nous aient fait penser que sa guérison pouvoit venir d' une main supérieure à la nature. Loin de nous croire humiliés par cet aveu, c' est un hommage que nous rendrons hautement à la toute-puissance du ciel. Mais un coup-d' oeil ayant suffi pour nous communiquer nos idées, nous jugeâmes qu' un si merveilleux effet demandoit plus d' une confirmation, et nous refusâmes de vous en informer sur le champ.

C' est par notre conseil que Clémentine prit la résolution de passer le jour entier dans la solitude ; et vous n' avez pas oublié qu' à notre retour nous demandâmes encore que la nouvelle de Naples lui fût cachée. Elle s' étoit proposé, en nous quittant, de vous faire elle-même la relation de son aventure dans une lettre qu' elle prit beaucoup de peine à composer ; mais d' autres réflexions lui firent conclure qu' un détail si singulier étoit plus décent dans la bouche d' un ami. Elle fit le billet que vous avez lu ; et me l' ayant remis au jardin, elle me pria de lui servir d' interprète. Cette commission me parut si délicate, qu' après quelques difficultés, je ne l' acceptai qu' à deux conditions : l' une, qu' elle fût différée jusqu' au jour suivant ; l' autre, qu' il nous fût permis de la reconduire

p349

à son appartement, de l' entretenir le reste du jour, et de souper même avec elle, pour entendre de nouvelles explications, secours nécessaire à ma mémoire, et pour recevoir plus particulièrement ses ordres. Je ne vous fais pas observer que ma seule vue étoit de vérifier, par toutes sortes d' épreuves, un miracle sur lequel je n' osois me fier encore aux plus fortes apparences.
" vous lui donnerez tout autre nom ; je ne pense point à rabaisser les services de M Lowther ; mais il est certain que jamais Clémentine n' a joui d' une raison plus saine. C' est toute la liberté d' esprit, toute la justesse et la clarté qu' on admiroit avant sa disgrâce. Elle assure qu' au moment de l' apparition, il s' est passé des mouvemens sensibles dans sa tête. Sa physionomie même est changée, l' air de langueur a disparu, et vous serez étonnés de l' éclat qu' elle a dans les yeux. La lettre de Madame De Sforce lui causa d' abord quelqu' émotion : c' est ma tante qui m' écrit, nous dit-elle avec une espèce d' effroi ; la vérité va se découvrir. Ensuite, se reprochant sa précipitation, elle fit venir Camille, qu' elle chargea de porter la lettre à madame la marquise. En recevant la permission de l' ouvrir, elle parut tremblante ; mais elle reprit toute sa tranquillité

p350

après l' avoir lue ; elle nous la présenta d' un air composé : lisez, messieurs, comparez les faits. Nous ne pûmes retenir quelques marques d' admiration. Comptez les faveurs du ciel, reprit-elle modestement. Daurana est morte dans des sentimens chrétiens ; ma tante me rend son affection, et je suis guérie.
" tout le reste du tems fut employé à nous expliquer ses intentions. Elle nous avoit déjà prié de demander pour le lendemain une assemblée de tous ses amis. Dans sa première vue, c' étoit seulement pour vous faire le récit de son aventure, et vous rendre témoignage de sa guérison ; mais ses idées s' étendant plus loin dans notre entretien, elle souhaita qu' avec la connoissance que j' ai toujours eue de ses plus intimes sentimens, je commençasse par vous découvrir le fond de son coeur dans ce qu' elle nomme le cours de ses infortunes ; que cette expression fût suivie de l' aventure du jardin, avec toutes les preuves de sa guérison ; et que, tout-à-la-fois, pour ne lui laisser que le plaisir pur de vous présenter dès aujourd' hui une fille soumise, une soeur complaisante, une amie sincère, une ame pénétrée de tendresse et de reconnoissance, je vous fisse l' ouverture de ses véritables dispositions. Il me reste à remplir cette charmante

partie de ses ordres, que je regarde comme le sceau de son rétablissement.
" ma fille, car dans la tendresse et la joie de mon coeur, un nom si doux doit m' être permis ! Ma fille, la gloire de son sexe, n' ayant jamais rien eu de si respecté que sa religion, de si précieux que son honneur, et de si tendrement aimé que sa famille, vous proteste par ma bouche, qu' au fond de son coeur, où toute son attention s' est portée au premier instant de sa guérison, elle n' a trouvé que le goût et le plus saint exercice de ces trois devoirs. Sa mémoire même, qui se rappelle imparfaitement quelques circonstances de sa maladie, ne lui reproche point d' avoir rien mis en balance avec des objets si chers. Elle croit au contraire, que la seule crainte de les blesser, a causé toutes ses peines. à des sentimens si purs, elle joint sans violence une parfaite soumission. Ainsi les articles, que des idées mal conçues lui avoient fait regarder comme une faveur, s' évanouissent pour elle, et ne lui donnent aucun avantage qu' elle veuille conserver. Tout séjour lui devient égal avec sa famille : le

célibat et la vie religieuse ne lui paroissent plus
les seuls états qu' elle puisse aimer. Quelque
penchant qu' elle y ait encore, elle reconnoît que la

p352

volonté d' une famille vertueuse, est la plus
sûre vocation d' une fille, et ses désirs n' ont
plus d' autre règle. Si c' est au mariage qu' elle
est destinée, elle se réduit à supplier qu' il
soit différé d' un an, moins pour sa propre
satisfaction, que pour celle de sa famille, qui
disposera d' elle avec plus de plaisir et
d' honneur, lorsque le tems aura confirmé sa
guérison.
" Sir Charles et Miladi Grandisson sont pour
elle ce que le monde a de plus parfait, et
lui paroissent, dans leur union, ce qu' il a
de plus heureux. Elle voit leur bonheur avec
joie ; elle prend leurs perfections pour modèle.
Dans le souvenir qui lui reste du passé,
elle croit pouvoir attester Dieu, qu' elle n' a
jamais désiré de Sir Charles que les sentimens
qu' elle lui demande encore, et qui peuvent
s' accorder si bien avec ceux qu' il doit à miladi,
qu' elle les demande à miladi même, en leur
vouant à tous deux l' immortalité des siens.
Que ne peut-elle compter la religion entre les
fondemens d' une si belle amitié ! Ce regret,
qu' elle nomme hardiment la seule cause de
sa maladie, la suivra jusqu' au tombeau.
" elle ne veut point être accusée d' ingratitude
pour m le comte de Belvedère, sur-tout
lorsque les sentimens dont il l' honore, sont

p353

avoués d' une famille dont elle respecte les
intentions. Elle rend justice à son mérite ;
elle sent tout le prix de ses soins et de sa
constance. S' il conserve cette généreuse
prévention pour elle, et le même rang dans
l' opinion de ses amis, elle aura pour lui d' autant
moins d' éloignement, que l' ayant si peu
quittée pendant le cours de sa maladie, il a
dû connoître son caractère, ses principes, et
lire souvent au fond de son coeur, où elle
se flatte qu' il n' a rien vu de nuisible à son
estime. Mais elle le prie de s' en tenir à

ces assurances, et de ne hâter rien par ses sollicitations.
" enfin, mon incomparable fille demandant la liberté de reparoître au milieu de sa famille et de ses amis, vous supplie tous de la recevoir avec une bonté tranquille, c' est-à-dire, sans mouvement et sans bruit, comme elle se présentera sans affectation. La raison, nous a-t-elle dit en souriant, n' aime point l' éclat ; et personne ne sera surpris qu' elle demande un peu d' indulgence pour sa raison " .
Le vertueux père, joignant un air de gaîté à cette conclusion badine, nous a fait passer tout-d' un-coup, du profond silence où son discours nous avoit tenus, à des transports de joie, qui ont éclaté par nos félicitations et nos

p354

embrassemens mutuels. Nous nous sommes dédommagés d' avance, de la contrainte qu' il nous demandoit à l' arrivée de sa chère fille. Ensuite, pour entrer dans toutes ses vues, on a réglé, de concert, qu' on la laisseroit dans son erreur sur l' aventure du jardin, et qu' elle ne paroîtroit que vers le tems du dîner, où notre usage est de nous rassembler dans le grand sallon, jusqu' à l' heure du service. La marquise, quoiqu' affoiblie par ses évanouissemens redoublés, a fait un effort pour quitter son lit, et pour se faire habiller.
Elle veut qu' on ne cesse point de cacher ces deux accidens à Clémentine, et que les apparences, en un mot, ne lui présentent rien qui puisse troubler la sérénité de son esprit. Le père Marescotti et M Barlet sont retournés à son appartement avec toutes les assurances qu' elle désire. Le prélat s' est dérobé, pour aller communiquer au comte de Belvedère la nouvelle d' un bonheur qu' il aura peine à se persuader, et lui tracer sa conduite. Chacun a pris le chemin qui lui a plu, et moi je me suis précipitée vers mon cabinet, pour ne rien perdre de tout ce que j' emportois dans ma mémoire.
L' heure approche : il faut me remettre un peu de la contention avec laquelle je viens d' écrire. Car, dans l' air, comme dans le langage et les actions, on nous recommande bien de ne

p355

rien offrir qui ne convienne à la nouvelle situation
de Clémentine.
à quatre heures après-midi.
Oui, très-chère tante, Clémentine est rétablie ;
Clémentine est rentrée dans les plus purs
droits de sa raison, et dans tous les sentimens
naturels de l' ame la plus généreuse et la plus
tendre. Que M Lowther en fasse honneur à son
art, ou le père Marescotti au pouvoir céleste.
Clémentine jouit d' un esprit si libre, d' une santé
si ferme, et de tant d' autres perfections ranimées,
qu' il paroît impossible qu' elles aient
jamais eu plus d' éclat. Elle pouvoit hardiment
s' engager à reparoître sans étude et sans
affectation : quels préparatifs, quelles recherches
d' art auroient approché des grâces naïves et
touchantes, qui sembloient lui former un cortège,
lorsqu' elle s' est présentée au sallon ; mais,
nous obliger de la recevoir d' un air tranquille,
c' étoit nous imposer une loi bien dure : il nous
en a coûté presqu' autant à contenir le ravissement
de notre admiration, que celui de notre
joie.
Figurez-vous, ma chère madame, la différence
de l' hiver au printems ; ou du moins, celle d' une
journée sombre, au jour le plus clair et le plus
riant d' une belle saison. C' est une peinture trop
foible du changement qui s' est fait dans les yeux,

dans le teint et dans tous les traits de Clémentine.
Son port, sa démarche, sa figure entière, et
ses moindres mouvemens se ressentent de cette
merveilleuse révolution. Tandis qu' elle s' avançoit
d' un air libre et d' une marche légère, nous sommes
demeurés à la regarder, avec un étonnement
si vif, qu' à nous voir comme incertains,
et les yeux errans sur son visage, on auroit pu
nous croire frappés du mal dont elle est guérie ;
oui, chère tante, insensés de joie et
d' admiration. Cependant personne ne s' est oublié. Elle
a remarqué, sans doute, de quels sentimens nous
étions pénétrés ; mais, n' en paroissant pas moins
maîtresse d' elle-même, elle ne s' est prêtée à
notre embarras que par un charmant sourire :
et, pour nous soulager promptement de cette
contrainte, elle s' est placée près de sa mère,
en lui faisant quelques tendres questions sur sa
santé. La marquise n' a pu se défendre de
l' embrasser les larmes aux yeux, et de la serrer

plusieurs fois contre son sein maternel, mais
sans ouvrir la bouche sur les mouvemens qui
la pressoient. Elle a fait, à ses questions, les
réponses naturelles ; et la conversation générale
s' est bornée au même sujet. En un mot, les
loix de son directeur ont été si fidellement
suivies, que c' est elle-même qui a parlé la première
des grâces qu' elle devoit au ciel, en ajoutant
qu' elle

p357

nous en croyoit bien informés. Et lorsqu' elle a
touché, comme par hasard à ce grand article,
tout le monde s' est contenté d' applaudir par une
profonde inclination.
Le dîner ayant suivi de près, on pouvoit s' attendre
qu' il se ressentiroit d' un si sérieux
préambule ; mais Clémentine, avec aussi peu
d' affectation, a pris un air d' enjouement qui s' est
aussi-tôt communiqué à tous les convives. Je ne
puis vous représenter les agrémens de son esprit
et de son humeur. Sir Charles l' a secondée, avec
ce fonds d' élégance et de badinage aisé qu' il a
toujours en réserve. Toute l' assemblée s' est sentie
comme inspirée par l' exemple, sans excepter la
marquise, à qui sa tendresse tenoit lieu de forces.
Le délicieux dîner !
Dans la joie qui a régné pendant deux heures,
Sir Charles a parlé d' une lettre de M Belcher,
qu' il a reçue ce matin par un exprès, et dans
laquelle son ami lui demande la permission de
rechercher ouvertement émilie. Depuis que je
l' ai informé des dispositions de sa pupille, il
est résolu de tout accorder ; c' est la réponse qu' il
fera dès aujourd' hui. Il en a pris occasion de parler
du château de Selby, et de vanter le mérite de
ma famille. Mais il regrette, a-t-il dit, que
le mariage de ma chère Lucie ait été si-tôt
fixé. Il souhaiteroit, a-t-il ajouté, qu' on eût pu

p358

choisir le même jour pour celui de sa pupille,
et le château de Grandisson pour la double fête.
Je suis trompée, si ce souhait ne cache pas
quelque vue, quelque espérance, qui se rapporte
à Clémentine ; d' autant plus qu' en le faisant, il
m' a regardée d' un oeil mystérieux ; et sans

s' arrêter, il a dit qu' il ne s' en flattoit pas moins que son ami ne prendroit pas d' autre maison que la nôtre, pour la célébration de son bonheur.
J' ai cru l' obliger, en répondant que je l' espérois aussi de l' amitié d' émilie ; et que faisant le même fonds sur celle de milord et de Miladi Reresby, je ne doutois pas qu' ils ne nous amenassent tous deux sa pupille.
En repassant au sallon, Clémentine m' a tendrement embrassée. " chère soeur, m' a-t-elle dit à l' oreille, que j' ai de grâces à vous rendre ! Que je vous dois de reconnoissance et d' amitié ! J' ai laissé au père le récit des faits, et je me suis réservé les sentimens : mais je ne précipite rien. Le tems amènera tout " .
Elle a cherché l' occasion de joindre successivement mes belles-soeurs et Madame Bemont, pour leur dire aussi quelque chose d' obligeant. On s' est assis : la conversation a recommencé. Clémentine a continué de nous charmer par son esprit et ses grâces. Sa mère, dans le dessein peut-être de l' éprouver, n' a pas fait difficulté de lui parler

de la mort de sa cousine, et des remercîmens qu' elle devoit à Madame De Sforce. Ce sujet l' a rendue plus sérieuse ; mais, après quelques regrets décens, elle a rapporté tous les évènemens humains à la conduite du ciel, comme si ses réflexions eussent déjà réglé la mesure de sa douleur ; et ses témoignages de reconnoissance, pour l' amitié de sa tante, n' ont pas été moins tranquilles. Le marquis lui ayant recommandé de ne pas faire attendre le courrier, qui demandoit à partir, et qui avoit déjà la réponse de la marquise, elle a demandé la permission de se retirer pour faire la sienne.
La joie auroit éclaté après son départ ; et chacun sembloit même impatient qu' elle fût sortie pour s' y abandonner librement ; mais le marquis, dont l' attention s' étoit partagée plus que la nôtre entre sa femme et sa fille, avoit observé que la marquise commençoit à se ressentir d' une si longue contrainte ; et cette remarque avoit eu plus de part que l' intérêt du courrier, à l' ordre qu' il venoit de donner à sa fille. En effet, à peine étoit-elle hors du sallon, que la marquise est tombée dans une nouvelle foiblesse, qui ne nous a pas laissé d' autre empressement qu' à la secourir. Elle en est bientôt revenue par nos soins ; et je ne me suis retirée qu' après lui

avoir vu reprendre ses forces. Mais, quoiqu' une

p360

altération si subite puisse être expliquée par les circonstances, ces rechûtes nous alarment, et mêlent beaucoup d' amertume à notre satisfaction. Vous comprenez qu' on s' est bien gardé d' en informer Clémentine. Il seroit cruel que la paix de son esprit et de son coeur fût troublée par des craintes auxquelles moi-même je ne puis m' arrêter sans frémir.
Mais ne prenez aujourd' hui, ma très-chère tante, que ce qu' il y a d' agréable et d' heureux dans ma lettre. Je ne vous ai promis que des images de joie, et j' en attends d' aussi vives de la vôtre, par le premier ordinaire ; car vous ne m' avez fait craindre aucun obstacle qui puisse retarder le bonheur de ma Lucie. La réponse que Sir Charles fait ce soir à la demande de M Belcher, est un autre évènement qui ne peut jeter de langueur dans vos fêtes. Cependant, ne comptez pas que tous les mariages se fassent au château de Selby. Sir Charles m' a dit, en peu de mots, qu' il est résolu d' écrire aussi à sa pupille ; non-seulement pour l' informer du consentement qu' il donne à la recherche de son ami, et lui conseiller de recevoir ses soins, mais pour la disposer à remettre ici la célébration. Je ne fais encore que soupçonner ses vues. Puissent-elles nous conduire à l' heureuse fin qu' il se propose ! Miladi Reresby, que je crois en possession

p361

de cette qualité, depuis le 24, ne refusera point, j' en suis sûre, de nous ramener incessamment notre chère émilie ; ni milord et le chevalier Belcher, de leur servir de guides. Un mariage récent, un autre qui se fera sous nos yeux, des coeurs tendres et bien assortis... on veut, ou toutes mes conjectures me trompent, essayer la force de l' exemple.
Je me promets de votre extrême bonté, ma chère grand' maman, et ma chère tante, que vous ne me laisserez point ignorer comment émilie vous aura fait l' ouverture du secret de son coeur, ni sa conduite avec l' ami de Sir Charles, qui

commence à devenir fort sérieusement le sien. Que j' aime cette émilie ! Je n' oublierai jamais les émotions qu' elle m' a causées. Je l' aime pour son ingénuité, son ame sensible, ses manières caressantes, en un mot pour elle-même. Je l' aime pour moi, qui lui ai reconnu de la droiture, du jugement, de la tendresse de coeur, et les autres qualités que je désire dans une amie. Je l' aime pour l' amour même qu' elle a porté à Sir Charles, dont je trouve glorieux pour elle, d' avoir entrevu les perfections à son âge. Enfin je lui souhaite, dans son mariage, tout le bonheur que j' éprouve dans le mien, s' il se peut qu' un autre que Sir Charles soit jamais capable de rendre une femme aussi heureuse que moi.

LETTRE 139

p362

Miladi Grandisson à Miss Selby.
27 mai.
Trois fois heureuse nouvelle ! Lucie a changé de nom ! Avec la fortune, et l' honneur du titre, elle est femme d' un homme que Madame Sherley trouve aimable, et dont Madame Selby vante le mérite. J' en bénis le ciel avec transport ! Il devoit cette récompense à toutes les vertus de ma Lucie. Mais quand tiendrai-je cette chère miladi entre mes bras, pour entendre son bonheur d' elle-même, et l' augmenter, s' il est possible, par la communication du mien ? C' est à présent ma plus vive impatience. Après avoir satisfait à cent devoirs que je lui sais autour d' elle, Miladi Reresby se doit au château de Grandisson. Elle ne résistera point à la prière de Sir Charles, à la mienne, aux instances d' émilie, aux voeux d' une Clémentine, qui, n' entendant que son nom et son éloge dans la bouche de Sir Charles et dans la mienne, la désire autant que nous, et brûle de s' en faire une amie. J' ajoute qu' elle est nécessaire au bonheur de cette charmante italienne ; car Sir Charles m' a confessé qu' il se promet beaucoup de l' exemple, pour hâter l' accomplissement

p363

de la principale vue de sa famille. Ne m' applaudissez-vous pas, chère tante, d' avoir deviné si juste ? Je m' accoutume à juger des intentions de l' homme que j' aime, par son langage, son air, et souvent ses moindres signes, pour aller au-devant de ses volontés, et les prévenir dans tout ce qui peut lui plaire. Cependant j' avois été moins heureuse à les pénétrer sur un point qui m' occupoit depuis quelques jours. Je lui ai vu faire plusieurs changemens, dont il ne m' a point parlé, dans une des plus belles parties du parc. Il a fait abattre quelques arbres, remuer des terres, et transporter diverses sortes de matériaux. J' ai cru même appercevoir un air de mystère dans les ordres qu' il donnoit. Au fond, je ne veux rien savoir malgré lui. Je n' ai de curiosité que pour ce qu' il souhaite que je sache, et pour ce qu' il prend plaisir à m' apprendre. Mais n' en pouvant démentir mes yeux, j' attendois qu' il s' expliquât. Enfin, ce qui demeure encore secret, pour toute la maison, ne l' est plus pour moi. Il me dit hier, que depuis l' arrivée de nos hôtes, dans le sentiment de la tendre affection qu' il leur porte, il avoit formé le plan d' un petit édifice, dont il vouloit faire un monument durable d' estime et d' amitié ; qu' il en avoit ordonné les matériaux à Londres ; que, grâces à la multitude

de bras qu' il y avoit employés, ils étoient fort avancés, et qu' il ne restoit qu' à les placer ; qu' il avoit commencé à les faire transporter au parc, avec la précaution de les faire entrer par une porte écartée, pour se donner le plaisir de surprendre agréablement nos illustres étrangers ; qu' aussi long-tems qu' il avoit douté de la diligence des artistes, il ne m' avoit point entretenue d' une entreprise qui pouvoit manquer ; mais que se croyant sûr du succès, il se hâtoit de m' apprendre son dessein, et qu' il m' en feroit voir le plan, pour le soumettre aux lumières de mon goût : enfin, qu' il me prioit, non-seulement de ne le communiquer à personne ; mais, dans mes promenades avec nos chers amis, de les éloigner adroitement de la scène du travail. Que direz-vous, ma chère tante, de cet inimitable homme, à qui l' exercice continuel de ses grandes qualités, ses propres affaires, et celles

de ses amis, dont il est comme assiégé, ne font pas perdre des idées si magnifiques, et des attentions si galantes ? Quel composé de noblesse, d' élégance et de vertu ! Je lui ai promis de mettre son secret à couvert : mais il oublie qu' il est le modèle de tous les goûts, lorsqu' il consulte si modestement le mien.
La marquise ne paroît se soutenir que par le plaisir de voir la guérison de sa fille absolument

p365

confirmée. Ses foiblesses reviennent souvent ; et ce n' est pas un embarras médiocre que de les cacher à Clémentine : mais cette précaution me semble inutile pour le danger qu' on craignoit. La santé de Clémentine se fortifie de jour en jour ; et le renouvellement de ses charmes est si réel, qu' avant sa maladie même, et plus jeune d' environ deux ans, Sir Charles m' assure qu' elle n' avoit pas plus de fraîcheur et de beauté. En effet, quels yeux ! Quel teint ! Quelle chevelure ! Quand je considère toutes les perfections de cette belle tête, et que me représentant les anciens combats de Sir Charles, je songe combien son coeur étoit en danger, je sens battre quelquefois le mien, comme si, dans la sécurité du présent, il me restoit quelque chose à redouter. Pardonnez, ma chère tante, une foiblesse dont je rougis aussi-tôt. Quelquefois une sueur froide me prend ; et si je me trouve assise, je suis poussée par un mouvement involontaire à me lever. Religion, patrie, quel doit être votre pouvoir sur une grande ame, pour avoir soutenu Sir Charles dans une épreuve de cette nature ! Car alors il n' étoit pas même défendu par une première impression de mes foibles traits. Il ne me connoissoit pas : il n' étoit armé que de sa propre force ! Mais, qu' auroit-ce été si l' ascendant d' un goût particulier, décidé, comme il arrive quelquefois, pour

p366

les cheveux noirs, s' étoit joint au goût général de la beauté ? Ah, ma chère tante, votre Henriette étoit perdue ! Avec tant d' esprit, et la passion que je suppose, il auroit trouvé des

expédiens pour lever tous les obstacles. Il auroit fait, depuis plus d' un an, les sermens inviolables à sa belle italienne.
Cependant, l' auroit-elle aimé comme moi ? Auroit-elle rapporté tous ses soins, tous ses mouvemens, toutes ses pensées à lui plaire ? Auroit-elle craint de lui déplaire, comme on tremble d' offenser le ciel même ? Ses caprices reconnus, ses opiniâtretés, ses absences d' esprit... que de raisons d' en douter ! ... mais je m' égare, ma chère tante. J' oublie, et j' en meurs de honte, que l' aimable Clémentine est quitte des infirmités que j' ai l' injustice de lui reprocher, qu' il ne lui en reste que des vertus et des charmes, et qu' elle mérite plus que moi le trésor que je possède. J' oublie que je suis heureuse, que Sir Charles est à votre Henriette, comme elle est à lui, et que la mort seule peut nous ravir l' un à l' autre ! D' où m' est donc venue cette petite chaleur, que j' ai peine moi-même à comprendre ? N' est-ce pas que la fierté d' une femme augmente avec la certitude de son bonheur, et qu' elle hait jusqu' au souvenir des doutes qui ont fait son tourment dans un état moins tranquille ? Je suis

prête à signer de mon sang, que j' ai pour Clémentine une tendresse de soeur ; mais je vois assez, de mes propres yeux, qu' elle est fraîche et belle ; et pourquoi me rappeler ce qu' elle étoit il y a deux ans ? Peut-être en ferai-je quelque jour mes tendres plaintes à Sir Charles. Chère tante, qu' ai-je dit ! Ah ! Ces petites émotions ne tiennent point devant lui. Quels ressentimens sa vue ne feroit-elle pas oublier.
Pendant que je me partage entre la marquise, sa fille, Madame Bemont et mes soeurs, c' est-à-dire, dans le tems où l' on n' est point assemblé, Sir Charles se donne au marquis, aux deux frères, aux cousins, au père Marescotti, et sur-tout au comte de Belvedère. Mais il n' est plus question de pitié et de consolation pour le comte. Les derniers évènemens l' ont ramené à la vie. Il ne pense plus à son départ ; et quoique du côté de Clémentine, il ne paroisse favorisé d' aucune distinction, tout le monde s' apperçoit de ses espérances. Réellement on ne le prendroit plus pour le même homme. Il porte la tête plus haute, il a le regard plus vif et plus doux, le visage plus ouvert, et dans les manières un air de galanterie qui surprend, après la sombre

tristesse où nous l' avons vu plongé. Miracle du petit dieu ! S' écrie souvent la plus badine de mes deux soeurs. En effet, quelle étrange passion,

p368

qui change ainsi tout-d' un-coup le caractère, et jusqu' à la physionomie d' un homme sensé ! Et les exemples n' en sont pas plus rares dans les femmes. Qu' on nous interroge, Clémentine et moi.
M Lowther continue sa nouvelle méthode, pour le traitement du seigneur Jéronimo, et ne cesse pas de la vanter. C' est un secret que nous ignorons encore ; mais j' ose répondre, qu' avec son malade, les apparitions et les comédies ne réussiroient guère.
Comme l' impatience générale est ici de voir bientôt l' heureux couple, accompagné d' émilie et de M Belcher, tout le monde vous supplie, ma chère tante, et Clémentine avec les mêmes instances, quoique fort éloignée des vues de Sir Charles, dont il est même important qu' elle n' ait aucun soupçon, d' accorder quelque chose à l' empressement de tant d' illustres amis, et de ne rien opposer au voyage des chères personnes que nous attendons.

p369

LETTRE 140

Miladi Grandisson à la même.
1 er juin.
Vive l' amitié ! Je la reconnois à ses charmantes ardeurs. Une lettre du 30 mai, signée de milord et Miladi Reresby, d' émilie, de Miss Patty Holles, de ma Nancy, de M Belcher, de mon oncle et de mon cousin Selby, m' assure qu' ils partent le jour suivant pour arriver ici demain tous ensemble, c' est-à-dire, presqu' aussi-tôt que leur lettre même. Que j' admire cet excès de bonté et d' affection ! à ma première demande ! Au premier signe ! Une reine, qui déclare ses désirs, n' est pas mieux servie. Si votre Henriette n' est pas la plus heureuse des femmes, elle n' en peut accuser qu' elle-même. Mais que je vous dois d' excuses, ma chère grand' maman et ma

chère tante, pour vous avoir enlevé si brusquement
vos plus chers plaisirs ! Ou plutôt, que je vous dois
de remercîmens, pour la complaisance qui vous
a fait consentir à vous en priver !
Miladi Reresby me fait entendre que le mariage
de mon cousin sera célébré ici avec celui de
M Belcher, et que mon oncle tiendra lieu de père
et de tuteur à Miss Holles ; surcroît
d' espérance pour

p370

Sir Charles ! C' est entrer merveilleusement dans
ses vues. Le docteur Barlet, M édouard
Grandisson, qui est ici depuis quelques jours,
iront demain au-devant des deux voitures jusqu' à
Newgham avec des relais. Sir Charles iroit
lui-même, s' il n' étoit absent depuis vingt-quatre
heures.
Les plus grands plaisirs, ma chère tante, ne
vont guère sans un mêlange de peines. Le
30 au soir, nous avons reçu, par un exprès, la
nouvelle d' une perte fort douloureuse pour nous ;
celle de Milord W oncle maternel de
Sir Charles, mort le 29, d' une inflammation
d' entrailles. Ses grands biens qui nous
reviennent, ne nous consolent point d' un si fâcheux
accident. Vous avez vu Milord W à la fête de mon
mariage. Il promettoit une plus longue vie : et
l' excellence de son caractère nous la faisoit
désirer autant pour lui-même que pour notre jeune
tante, qui ne devoit pas s' attendre à le perdre
si-tôt. à la vérité, elle demeure avec un douaire
considérable ; mais quels avantages peuvent
remplacer, dans le coeur d' une honnête femme, un
mari qu' elle a tendrement aimé ! Sir Charles
est parti dès le lendemain. Il ne lui faut pas
moins de huit jours, pour rendre les derniers
devoirs à milord, et pour mettre ordre à sa
succession.

p371

Ainsi mon oncle ne pouvoit arriver plus à
propos. Il se chargera de divers soins que
Sir Charles m' a laissés, et qui lui conviennent
mieux qu' à moi ; sur-tout de veiller à l' ouvrage du
parc, que je n' ai encore vu qu' une fois, mais qui
avance beaucoup, et qui me paroît un chef-d' oeuvre de

magnificence, de goût et d' invention. Mon rôle, avec le soin ordinaire de rendre ce séjour agréable à nos honorables étrangers, sera de faire le plus tendre accueil aux chers amis qui m' arrivent ; de leur procurer toutes sortes de commodités au château de Grandisson, et de les embrasser mille fois le jour. Je vous quitte, ma chère tante, pour me charger moi-même de leur préparer des appartemens.

LETTRE 141

Miladi Grandisson à Madame Sherley et à Madame Selby.

18 juin.

Ma chère et très-honorée grand' maman, et vous, adorable tante ! Cette lettre, la plus grave, la plus noble, et la plus intéressante que vous ayez jamais reçue de votre Henriette, sera consacrée par vos deux noms. Je les réunis sous

mon adresse, comme vous l' êtes toutes deux au fond de mon coeur.

Vous n' aurez été ni fâchées, ni surprises que j' aie laissé passer quinze jours entiers sans vous écrire. Non-seulement Miladi Reresby vous en a fait mes excuses, que votre bonté vous aura fait agréer, mais la sienne l' a portée, sans doute, à vous rendre compte d' une partie des raisons qui justifient mon silence. Je l' ai priée néanmoins de suspendre elle-même le récit que vous attendez de ce qui s' est passé ici depuis le jour de son arrivée, et de prévenir seulement votre inquiétude, en vous assurant que tout le monde y étoit dans la joie et dans l' espérance du bonheur. D' ailleurs elle n' auroit pu rien apprendre de plus certain, jusqu' au retour de Sir Charles. Les évènemens, quoique liés par un enchaînement admirable, ont été long-tems obscurs pour nous ; et cette seule incertitude m' auroit empêchée de vous mettre l' esprit en suspens par des explications douteuses, quand d' autres obstacles m' auroient laissé le pouvoir d' écrire.

à l' arrivée de nos chers amis, il s' est ouvert ici comme une nouvelle scène. La joie qu' ils y ont apportée, étant d' une autre espèce que celle qu' ils y ont trouvé répandue, et que je vous ai représentée dans mes dernières lettres,

il ne s' en est pas fait d' abord une communication

p373

si libre, que je n' y aie remarqué quelque réserve.
Milord et Miladi Reresby sembloient marcher
sous les enseignes de l' amour heureux, avec une
correspondance mutuelle, des empressemens ouverts,
et tous les transports de deux jeunes coeurs,
charmés l' un de l' autre. émilie et M Belcher,
Miss Holles et mon cousin, plus réservés dans
leurs caresses et leurs expressions, mais aussi vifs
dans leurs sentimens, ne respiroient que tendresse,
ne cessoient pas de se regarder, et ne
pouvoient se perdre un moment de vue.
Clémentine a paru plus grave. Soit que la
tranquillité de son coeur ne s' accommodât point de
cet air passionné, soit que, dans les premiers jours,
elle ne fût pas encore assez familière avec tant
de nouveaux amis, j' ai cru la voir embarrassée
du spectacle. Dans les assemblées, à table, elle
se prêtoit de bonne grâce aux circonstances : mais
dans les promenades, que le beau tems faisoit
recommencer plusieurs fois le jour, elle
saisissoit la première occasion pour s' écarter, avec
Madame Bemont ou mes soeurs. Ensuite, les
foiblesses de sa mère, qui continuoient d' être
fréquentes, et qu' on ne pouvoit plus lui cacher,
l' ont portée à passer près d' elle une grande partie
du jour.
Sir Charles n' étoit pas là, pour serrer le noeud
de la société par ses charmantes conciliations. Moi,
j' étois sans cesse à donner des ordres dans toutes

p374

les parties d' un vaste château, pour une compagnie
si nombreuse. Mes deux soeurs croyoient
devoir leur principale attention aux derniers
venus. Le comte de Belvedère, quoique sorti
du tombeau, et comme éclairé d' un nouveau
jour, n' osoit s' approcher de la source de sa vie
et de sa lumière, du moins avec une liberté
qu' on ne lui accordoit pas encore. Le seigneur
Jéronimo étoit aux prises avec ses nouveaux
remèdes. Mon oncle avoit entrepris, à ma prière,
de conduire secrètement l' ouvrage du parc ; et
M édouard Grandisson, revenu de ses anciennes
erreurs, mais toujours galant, avoit conçu, dès

le premier jour, un goût si vif pour notre chère Nancy, qu' il ne pouvoit s' éloigner d' elle un instant. Ainsi, chacun étoit emporté par ses devoirs ou ses affections ; et dans le commerce général, on en demeuroit aux termes de la politesse et de l' amitié. Il sembloit que tout le monde attendît Sir Charles, pour l' ouverture d' une scène plus vive. Le soir, néanmoins, émilie ne se retiroit pas sans être venue jusqu' à ma chambre, où elle m' entretenoit long-tems du mérite de M Belcher. J' étois charmée de reconnoître à chaque mot, que son coeur en étoit plein. Elle me répétoit vingt fois qu' elle n' avoit pu se défendre de l' aimer, parce qu' elle ne connoissoit point d' homme qui ressemblât mieux à son tuteur ;

p375

et la petite flatteuse ajoutoit que, faisant toute son étude de m' imiter, elle ne souhaitoit de lui plaire, qu' autant qu' il lui trouveroit un peu de ressemblance avec moi.
Sir Charles arriva le 9, à minuit. Je juge qu' il avoit mesuré sa marche, pour me trouver libre, et recevoir aussi-tôt des informations sur tout ce qui s' étoit passé dans son absence. Après m' avoir expliqué ce qu' il avoit fait lui-même, et m' avoir moins étonnée que ravie de joie, par vingt nouveaux traits de noblesse et de bonté, il écouta fort curieusement ce que j' avois à lui raconter. S' il apprit d' abord, avec une vive satisfaction, l' arrivée de nos amis, et l' air de tendresse qui régnoit entre trois couples d' amans heureux, elle fut un peu diminuée par l' état de la marquise, et par la conduite réservée de Clémentine. Cependant, il ne rabattit rien de ses espérances ; et m' ouvrant son coeur, il me fit le plan de la méthode qu' il alloit employer, jusqu' à la célébration des deux mariages. C' étoient de petites fêtes, qu' il vouloit enchaîner l' une à l' autre, aussi gaies que nos fréquentes alarmes pour la marquise le permettroient. Il se flattoit, me dit-il, qu' elles serviroient également à guérir la mère de ses infirmités, et la fille de sa froideur. Dès le jour suivant, il sut rapprocher entr' eux tous nos jeunes hôtes, par l' agréable

p376

reproche de ne vouloir être aimable que pour eux-mêmes, et de donner au penchant particulier, ce qu' ils devoient à la joie commune. Cette guerre qu' il fit aux conversations dérobées, aux promenades détachées, et jusqu' aux signes d' intelligence, ouverts ou secrets, rendit bientôt l' assemblée continuelle, et le commerce plus familier. Clémentine, comprise dans la censure, ne put refuser de paroître avec ses amis, sur-tout lorsque Sir Charles eut engagé la marquise à l' en presser. L' excellente mère, que ses foiblesses prenoient deux ou trois fois le jour, et qui se plaignoit sans cesse d' une violente oppression, mais qui étoit sans fièvre, voulut participer elle-même à des plaisirs dont Sir Charles ne lui avoit pas déguisé le motif. Elle se fit transporter non-seulement au sallon, mais même au jardin ; et la joie se peignoit sur son visage, à la moindre apparence de gaîté qu' elle voyoit à sa fille. La fête du premier jour fut une danse champêtre de nos plus jolies villageoises. Sir Charles, avec si peu de préparation, trouva le secret d' en faire un spectacle charmant. Il est vrai que pour contribuer du moins à la propreté, dans un espace si court, il m' en coûta une partie de mon linge, que je me hâtai de faire distribuer aux danseuses. Miladi G qui présidoit à la danse, brûloit d' en être elle-même,

p377

et nous y auroit engagés tous, si, dans la situation de notre chère marquise, la crainte de quelque accident ne l' eût retenue.
Mais les jours suivans nous amenèrent des plaisirs d' un autre ordre. Sir Charles ayant fait venir de Londres, avec une extrême diligence, des musiciens, des acteurs, et tout ce qui sert aux fêtes d' éclat, le château de Grandisson prit l' air d' une cour brillante. La moitié du jour se passoit dans le sallon, où l' enjouement du maître et de Miladi G animoit la vivacité de nos jeunes gens. Une partie de l' après-midi étoit donnée à la promenade, qui menoit toujours à quelque terme galant, ou qui offroit quelque divertissement imprévu ; une autre partie au théatre, et le soir à la plus délicieuse musique.
De tous ces amusemens, la marquise ne prenoit que ce qu' elle jugeoit convenable à sa santé ; et si le redoublement de son oppression, qui annonçoit ordinairement ses foiblesses, l' obligeoit quelquefois de se retirer, elle défendoit à sa fille

de la suivre. La facilité qu' il y avoit à lui faire rappeler ses esprits, commençoit à diminuer notre inquiétude pour ces accidens. Clémentine même étoit rassurée par M Lowther, qui sans oser prononcer sur la cause du mal, garantissoit que les principes de la vie n' étoient point altérés. Dans cette agréable exécution du plan de Sir

p378

Charles, je n' ose assurer que toutes ses tentatives aient produit beaucoup d' effet pour le succès de ses vues. à la vérité, Clémentine ne se refusoit à rien, et sembloit goûter particulièrement la musique, qui étoit composée de nos meilleurs instrumens d' Italie. Elle ne rejetoit point le comte de Belvedère, lorsqu' il lui offroit la main pour entrer au sallon, ou pour en sortir. à table, aux spectacles, elle ne marquoit aucun chagrin de le voir placé près d' elle. Elle recevoit ses soins ; elle n' évitoit ni de lui parler, ni de l' entendre. Mais je ne me suis point apperçue qu' elle parût l' écouter d' un air d' intérêt, ni le traiter avec la moindre distinction. Au contraire, elle devenoit muette, lorsque, de concert, dans la vue de le favoriser, on s' éloignoit quelques momens d' eux, et lui, que le changement de son sort ne rendoit pas plus hardi, n' osoit troubler ce grave silence. En vain l' excitions-nous des yeux et des mains : je l' aurois battu dans ces occasions, pour lui délier la langue. Sir Charles n' en auguroit pas plus mal des apparences : je n' en osois porter le même jugement que lui. D' un autre côté, quoique nos jeunes amans se gênassent peu dans leurs empressemens mutuels, on ne remarquoit point que l' attention de Clémentine s' attachât jamais avec complaisance sur cette tendre scène, ni que le bonheur d' autrui parût lui faire sentir qu' il manquoit quelque

p379

chose au sien. C' étoit même alors qu' elle prenoit une contenance plus sérieuse, jusqu' à détourner les yeux, et sembler remplie de quelqu' autre objet. Sir Charles expliquoit encore cette conduite en faveur de nos désirs, et je ne pouvois être de son sentiment.

Cependant on fit deux observations, qui me laissèrent des doutes. Chacune de nous ayant son amant ou son mari, pour la conduire au jardin, c' étoit le rôle ordinaire du comte de donner la main à Clémentine. Un jour, qu' on se levoit pour sortir, il ne se trouva point au sallon ; et j' ai soupçonné Sir Charles d' avoir choisi exprès ce moment pour nous inviter à la promenade.
Il me semble, dit la belle Clémentine, après avoir jeté quelques regards autour d' elle, que je suis menacée aujourd' hui de marcher sans guide.
Sir Charles s' empressa aussi-tôt de chercher le comte, le félicita secrètement de son bonheur, nous l' amena comme un coupable, et nous réjouit beaucoup par son embarras et ses excuses. Mais cette aventure avoit encore de l' obscurité pour moi.
Un autre jour, Clémentine traversant le parterre, appuyée sur le bras du comte, se laissa prendre à la beauté d' une rose, qu' elle voulut cueillir de sa propre main, et se piqua vivement le doigt. Il en sortit quelques gouttes de sang. Le comte, plus mort que vif, se hâta de les essuyer, en

pressant la blessure de son mouchoir, qui se trouva tout sanglant ; et dans cet état il le porta sur sa bouche avec un mouvement passionné. Il est très-certain, et je l' observai moi-même, que Clémentine, frappée apparemment de l' ardeur qu' elle avoit remarquée dans son action, fixa un moment les yeux sur lui avec une langueur tendre, qui ne pouvoit venir d' une ame insensible. Tout le monde en fut témoin comme moi, et fit la même réflexion. Nous feignîmes tous n' avoir rien observé : mais le soir chacun en fit ses félicitations au comte.
Je crus entrevoir alors quelques heureux symptômes ; et Sir Charles, déjà persuadé que le coeur de Clémentine se laisseroit vaincre, m' en faisoit attendre d' autres preuves du tems et des circonstances, lorsqu' une catastrophe imprévue vint changer la face du château, nous plonger subitement dans la douleur, ruiner par conséquent notre attente, et nous conduire néanmoins par des voies si tristes, à des excès de bonheur que nous n' osions espérer.
Nous étions au septieme jour de nos fêtes, et la galante assemblée revenoit au jardin vers six heures du soir. M Barlet, que nous fûmes surpris de voir seul, et qui sembloit nous chercher des yeux, s' avança vers nous à grands pas.

Tout le monde prit le parti de s' arrêter avec

p381

d' autant plus d' inquiétude, qu' il ne lui arrivoit guere de se présenter dans ces occasions. Après quelques mots d' excuse, sur le triste avis qu' il nous apportoit, il nous déclara que la marquise étoit à l' extrêmité, qu' il avoit laissé près d' elle le marquis, le prélat et le père Marescotti, et qu' à leur prière, il venoit nous presser de nous rendre à son appartement.
Notre consternation fut si profonde, que, sans lui répondre un mot, rompant tout ordre et toute mesure, nous nous précipitâmes vers le château, dont nous n' étions pas fort éloignés.
Le comte de Belvedère eut l' attention de passer le bras sous celui de Clémentine, pour la soutenir dans un trouble qui pouvoit l' exposer à quelque danger. Sir Charles me rendit le même office. Nous arrivâmes presqu' ensemble à la porte de l' appartement, où M Lowther nous confirma ce que nous venions d' entendre. La marquise étoit non-seulement sans connoissance, mais sans pouls et sans respiration ; elle étoit tombée dans cet état à la suite de sa dernière foiblesse. On ne lui remarquoit un reste de vie qu' au battement du coeur. En effet, nous étant approchés de son lit, nous la vîmes immobile, avec toute la pâleur de la mort au visage et sur les lèvres ; Clémentine, hors d' elle-même à cette vue, se jeta aux genoux de son père, et poussa mille

p382

sanglots, en lui baisant les mains, qu' elle arrosa de ses larmes. Ensuite, remarquant que le prélat et le père Marescotti étoient en prières d' un autre côté, elle se leva brusquement pour aller prendre la même posture auprès d' eux. Jamais les témoignages de la douleur et de la piété ne furent plus vifs et plus touchans. Toute cette scène lugubre fut accompagnée d' un silence qui en redoubloit l' horreur.
Cependant, M Lowther s' empressoit autour de la marquise, pour ranimer le peu de forces qui lui restoit. Les apparences d' insensibilité durèrent une heure entière. Enfin, les élixirs et les sels eurent quelque effet. Elle retrouva un rayon

de connoissance ; mais avec tant de foiblesse,
qu' à peine étoit-elle capable d' ouvrir les yeux.
Elle nous apperçut néanmoins. Elle vit sa fille,
qui s' étoit aussi-tôt rapprochée de son lit. Alors,
l' amour maternel lui rendant la force de tendre
la main vers elle, et d' ouvrir la bouche pour
prononcer quelques mots, elle lui dit, d' une
voix languissante : chère fille ! Idole de la
tendresse d' une mère ! Je meurs, vous le voyez ; ne
rendrez-vous pas mes derniers momens heureux ? Vous
savez à quoi j' aspire, pour votre bonheur et
pour le mien. Clémentine, pénétrée jusqu' au
fond du coeur, pencha la tête sur la main qu' elle
avoit reçue des deux siennes, et ne put répondre

p383

que par des larmes. Quoi ! Ma fille ! Reprit la
marquise avec un nouvel effort, votre coeur se
ferme aux dernières instances d' une mère qui vous
adoroit ! Aussi-tôt Clémentine, quittant la main
qu' elle soutenoit encore, se tourna vers le
marquis ; et les joues baignées de pleurs, qui
faisoient rayonner sa beauté : vous l' ordonnez donc,
monsieur ; c' est votre volonté, comme celle de ma
mère ; elle n' attendit point sa réponse, qu' elle
connoissoit assez ; et s' adressant au comte de
Belvedère, avec un mêlange de tendresse et de
douleur, qui ne faisoit qu' augmenter les grâces sur
un si charmant visage : monsieur, lui dit-elle,
d' un ton ferme, si vous me jugez digne de vous,
je vous donne à jamais mon coeur et ma main,
et j' en fais le serment devant Dieu, pour le
confirmer au pied de l' autel. Le comte, au plus
heureux moment de sa vie, tomba muet à ses pieds.
Nos cris de joie auroient succédé, si le triste
spectacle d' une chère amie, que nous crûmes
expirante, ne nous eût fait rentrer à l' instant
dans notre première consternation. à peine
Clémentine avoit-elle prononcé son serment,
que la marquise poussa un profond soupir, que
nous prîmes pour le dernier de sa vie ; et
M Lowther, la revoyant sans connoissance et sans
mouvement, n' en eut pas d' abord une autre
idée. Cet état dura quelques minutes. Mais,

p384

lorsqu' on ne pensoit plus qu' à la pleurer, quelles

furent notre surprise et notre admiration, de lui voir faire un mouvement des plus vifs, qui fut suivi d' un cri assez fort, pour nous causer quelque effroi ? étrange révolution ! Ce mouvement et ce cri étoient des signes de force et de santé. Elle étendit aussi-tôt les bras hors du lit ; elle avança même la tête, pour nous apprendre, en souriant, qu' elle se croyoit délivrée de tous ses maux : qu' elle venoit d' éprouver un changement qu' elle ne comprenoit pas, et qu' il ne lui restoit que des grâces à rendre au ciel pour une si grande faveur.
Tandis que l' étonnement et la joie nous troubloient, jusqu' à nous ôter le pouvoir de lui répondre, M Lowther avoit reconnu que son mal n' avoit été qu' un abcès intérieur, qui avoit causé ses oppressions et ses évanouissemens, et qui, parvenant enfin à son terme naturel, s' étoit heureusement déchargé dans les intestins, par l' agitation extraordinaire que l' engagement de sa fille lui avoit fait éprouver. Il nous demanda un peu de liberté, pour les soins nécessaires à l' évacuation ; et nous pressant de nous retirer, il nous répondit d' une prompte guérison. La marquise, nous voyant sortir, tendit encore les bras vers nous, avec un regard qui exprimoit tous les mouvemens de son coeur.

p385

Clémentine, quoiqu' un peu confuse de notre joie et même de nos félicitations, soutint ce nouveau rôle avec une merveilleuse dignité, et ne désavoua rien de ce qu' elle venoit de dire en faveur du comte. Elle souffrit, qu' après s' être jeté à ses pieds, et lui avoir pris la main, qu' il pressa de ses lèvres, il lui fît des remercîmens passionnés, et le voeu d' une éternelle adoration. Sa réponse fut modeste ; mais elle la prononça d' un air sensible et naturel, sans lui refuser la permission qu' il demandoit, de la croire un peu touchée de ses longs tourmens. Nous applaudissions à chaque mot, avec des transports aussi vifs que ceux du comte. Si le coeur de Clémentine avoit commencé à s' attendrir pour lui, elle dut sentir, en ce moment, tous les charmes réunis de l' amour et de l' amitié.
Ce jour étoit fait pour les miracles. Il n' y avoit pas une heure que nous avions quitté la marquise ; et M Lowther nous avoit fait assurer qu' après avoir achevé ses opérations, il l' avoit laissée dans un doux sommeil. Nous sommes

frappés tout-d' un-coup de cent cris de joie, qui se font entendre à la porte du sallon. C' étoit le seigneur Jéronimo et son sauveur, comme il l' appelle lui-même, qui venoient ensemble, au milieu des acclamations de tous les domestiques du château, nous apprendre, nous montrer que

p386

ce cher ami de Sir Charles étoit rétabli, marchoit ferme, et n' avoit plus le moindre ressentiment de ses anciennes douleurs. Quel surcroît de faveurs d' en-haut ! Quel nouveau sujet de transports et de bénédictions ! Le divin Lowther nous raconta qu' ayant beaucoup espéré de sa nouvelle méthode, il avoit été surpris d' en voir les effets si lents ; et que, depuis quelques jours, il avoit craint de n' en pouvoir garantir le succès avant la fin de l' été ; que pour éloigner tout ce qui étoit capable de le retarder, il avoit caché à son malade l' état dangereux de madame la marquise, et défendu rigoureusement qu' il en fût informé ; mais qu' au contraire il n' avoit rien eu de si pressant, après l' heureuse crise et l' engagement de Clémentine, que de lui porter une si douce nouvelle ; qu' il avoit pris le moment, où la joie réveilloit tous ses esprits, pour employer la nouvelle méthode, et qu' en peu d' instans il avoit admiré des effets que nous pouvions vérifier par nos yeux. Là-dessus il nous apprit une curieuse découverte qui s' est faite à Londres, et dont il a conçu le premier qu' il y avoit de l' utilité à tirer pour les infirmités de cette nature. Cher Lowther ! Lui dit Sir Charles, en

p387

l' embrassant, les larmes aux yeux ; Athènes et Rome vous auroient bâti des temples. Toute l' assemblée lui fit les mêmes caresses, ou plutôt lui rendit le même culte.

Je n' entreprends point de représenter les effusions, ne dois-je pas dire les égaremens de tendresse et de joie, qui nous firent passer délicieusement le reste de ce grand jour ? Jamais, jamais il ne sortira de notre mémoire ; il passera dans celle de nos descendans : il vivra dans les annales du château de Grandisson, jusqu' au dernier jour du monde. Et je ne regrette pas

d' avoir donné le nom de miracles à tant d' heureux incidens. Si chacun n' a rien, au fond, qui ne soit dans l' ordre de la nature, ne reconnoîtra-t-on pas, du moins, dans cette merveilleuse chaîne de causes et d' effets, qui s' entre-suivent si rapidement, l' ouvrage sensible de la puissance et de la bonté du ciel ?
Le lendemain tout le monde se leva dans une sorte d' ivresse. On ne rencontroit pas un ami sans l' embrasser, un valet sans lui sourire. Personne n' avoit dormi, chacun s' en prenoit aux impressions trop vives de la joie ; et loin d' en être moins frais, ou moins gai, le feu du coeur sortoit par les yeux : on ne respiroit que le badinage et le plaisir. M Lowther ayant déclaré que, jusqu' à midi, il demandoit du repos et

de la solitude pour la marquise, on passa une partie du matin à visiter Clémentine, qui reçut les complimens sans embarras, et qui prit même l' air et le ton de la plus noble franchise ; et l' autre, à se parer somptueusement, pour l' heure du sallon, d' où l' on étoit convenu de se rendre, comme en corps, à l' appartement de la marquise, entre deux haies des officiers du château et d' une nombreuse livrée, au bruit des mousquets et des instrumens. Cette visite solennelle, que Sir Charles annonça pour l' ouverture de quelques nouvelles fêtes, se fit avec mille témoignages de reconnoissance pour le ciel, et les plus tendres félicitations pour la marquise. Sir Charles voulut savoir de M Lowther quand elle seroit en état de quitter son lit. Il parut fort satisfait d' entendre que, dès le jour suivant, elle pouvoit paroître au sallon, et se faire porter même au jardin.
Le jour suivant, c' étoit aujourd' hui. J' ignorois quelles autres fêtes Sir Charles avoit méditées. Il m' avoit communiqué toutes les mesures qu' il avoit prises, du côté de Londres, pour la célébration du mariage de sa pupille ; et mon oncle n' étant pas venu, sans avoir pris les siennes, pour Miss Holles et M Selby, je comprenois bien que, suivant le premier plan, il pouvoit être question de ces deux mariages, pour animer

Clémentine par l' exemple : mais Sir Charles, ayant observé que Nancy n' est pas insensible aux soins de M édouard Grandisson, avoit proposé depuis deux jours une troisième alliance à mon oncle ; et je savois d' eux, que les articles étoient encore à régler. Les nouvelles fêtes me parurent donc un mystère, qui me surprit sans me chagriner. D' ailleurs, mon incertitude dura peu. Après avoir quitté la marquise, Sir Charles me dit que l' édifice du parc étoit achevé ; qu' il ne pouvoit désirer une plus belle occasion, pour en faire l' usage auquel il m' avoit appris qu' il le destinoit ; que la santé de notre chère marquise lui en donnant le pouvoir, il étoit résolu de ne pas remettre la fête plus loin que le jour suivant ; qu' il me prioit de partager avec lui le soin de quelques arrangemens qui restoient à faire. Je lui promis tout mon zèle. En effet, je passai hier l' après-midi et le soir même à suivre le plan qu' il m' avoit tracé.
Cependant notre émilie trouva le moyen de me dérober quelques momens. Le mouvement continuel où j' avois été, et le transport secret de divers meubles, que l' usage qu' elle a du château lui avoit fait remarquer, ayant échauffé son imagination, elle s' étoit figuré, d' après le discours de Sir Charles, combiné avec la promesse de Clémentine, que les trois mariages

devoient être célébrés aujourd' hui, et qu' on se faisoit un amusement de la tenir dans l' ignorance du sien. Elle vint assez tard à ma chambre, et par quantité de questions, entre-mêlées de flatteries et de caresses, elle parvint à me faire comprendre ses doutes. J' étois fatiguée et prête à me mettre au lit. Allez, lui dis-je, allez, petite badine, et me laissez dormir. Le jour que vous désirez arrivera ; mais ce n' est pas demain. Elle parut un peu confuse de ma réponse. Cependant s' étant remise aussi-tôt, et baissant les yeux : si c' eût été pour demain, reprit-elle avec la naïveté que vous lui connoissez, j' avois une grâce à vous demander. Et quelle grâce, chère émilie ? De m' apprendre ce que doit faire une honnête femme, pour se conserver toute sa vie l' affection d' un homme. Son ingénuité me toucha. Vous êtes charmante ! Lui dis-je en l' embrassant de toutes mes forces. Il est trop tard, ma chère, pour entrer dans une si grande

question : mais, en deux mots, soyez toujours
telle que vous êtes, je veux dire, telle que vous
paroissez à M Belcher, depuis qu' il vous aime :
on ne cesse pas d' aimer ce qui ne cesse pas de
paroître aimable. J' y joins, ajoutai-je, ce que je
me souviens d' avoir entendu répéter cent fois à
la sage Madame Sherley : la complaisance, l' égalité
d' humeur et la propreté, sont trois chaînes dont

p391

un coeur amoureux ne sort jamais. Je la congédiai,
fort satisfaite de cette réponse ; et je me livrai au
plus doux sommeil.
C' est donc aujourd' hui, ma chère grand' maman,
c' est aujourd' hui, ma chère tante, que
vous devez vous représenter une compagnie brillante,
sortant du château de Grandisson, à dix
heures du matin, dans la vue, annoncée par
Sir Charles, de faire une promenade, dont personne
ne connoissoit encore le terme. Quoique le chemin
ne soit pas d' une extrême longueur jusqu' au
nouvel édifice, il avoit ordonné des caleches,
et d' autres voitures, pour nous conduire par
divers détours à de belles routes qu' il avoit fait
ouvrir dans le parc. En entrant dans celle qui
fait face à son ouvrage, tout le monde a paru
aussi surpris, qu' il s' y étoit attendu, de la voir
terminée par un magnifique amas de colonnes,
dont on ne pouvoit encore démêler la distribution
à cette distance. Mais, à mesure qu' on avançoit,
ce chaos, venant à s' éclaircir, a laissé distinguer
sur une petite élévation un périptère ovale, qui
occupe dans son plus grand diamètre toute la
largeur de l' allée, et donne un passage libre à
la vue par-dessus le bois, entre les deux premières
colonnes de chaque face, vers des plaines
et des montagnes fort éloignées. Toutes les
colonnes sont de marbre blanc, et du plus bel

p392

ordre d' architecture, avec leurs chapiteaux à
feuilles et à volutes dorées. Elles soutiennent
un petit dôme, peint d' un mêlange bien entendu
d' or et d' azur, et surmonté d' une statue de
marbre, et de la même blancheur que les colonnes,
qui se fait reconnoître à ses attributs,
pour la divinité qui préside aux sentimens du

coeur. Le frontispice offre un marbre noir avec cette inscription en lettres d' or : temple de l' amitié. Des deux côtés, dans l' enfoncement du bois, on voit deux loges de maçonnerie, pour les usages ordinaires du service. Nous sommes descendus à vingt pas de ce beau lieu, pour en admirer la richesse et l' élégance. Aussi-tôt les instrumens, qui étoient cachés dans l' épaisseur du bois, nous ont salués de leur plus douce harmonie. L' empressement a paru égal, pour monter au temple par trois degrés de marbre blanc, qui règnent autour du périptère : l' intérieur est pavé du même marbre. Mais je ne céderai point à l' envie de grossir ma lettre par une description plus étendue. Si nos voeux sont exaucés, vous n' aurez bientôt que vos propres yeux à consulter. Les peintures, les bas-reliefs et les statues représentent l' amitié sous diverses formes, et sont autant d' allusions à tous les évènemens que vous avez appris par mes lettres. Les plus mémorables circonstances y sont même

au naturel avec un air de force et de vérité, que des connoisseurs italiens ne s' attendoient point de trouver dans notre patrie. Après nous avoir laissé donner quelque tems à l' admiration, Sir Charles, comme impatient d' être entendu, a proposé à la compagnie de s' asseoir, et nous a demandé un moment d' attention.
Il a rappelé, par quelques images nobles et touchantes, une partie des faveurs dont il se croyoit redevable à la générosité d' une race illustre. Il a joint à cette exposition un court éloge des vertus qu' il y avoit admirées dans les deux sexes ; et jetant un regard majestueux sur l' assemblée : " voilà, nous a-t-il dit, ce que j' ai voulu célébrer dans ce lieu champêtre, dont la simplicité convient à celle de mon caractère et de mes sentimens. Telle est la fête que je vous y avois annoncée " . Ensuite, levant les yeux vers le dôme, où ses chers amis étoient répétés dans plusieurs grouppes, il a paru saisi d' une sorte d' enthousiasme, qui sembloit donner une splendeur extraordinaire à son visage : " murs naissans ! A-t-il repris d' une voix plus forte, avec cette éloquence dont il semble, comme de tous ses autres talens, que la nature l' ait partagé dans un jour de profusion ; voûte muette ! Témoins de ma reconnoissance pour tant de bienfaits, et

p394

de mon admiration pour tant de vertus, c' est
à ces divinités que je vous consacre sous le
tendre et respectable nom d' amitié. Elles y
seront honorées jusqu' à mon dernier soupir.
Elles y auront pour ministre, avec des
appointemens dignes du culte, le jeune page édouard,
guide fidèle d' un heureux voyage. Jamais je
ne ferai de séjour au château de Grandisson,
l' héritage de mes pères, sans venir passer ici
quelques momens avec la plus chère moitié
de moi-même, et tous les amis que j' y
pourrai rassembler, pour y adorer au fond
de mon coeur tout ce que je respecte et que
j' aime. Ainsi le ciel puisse m' écouter à la
dernière heure de ma vie ! "
après ce noble serment, qui nous a tous
attendris jusqu' aux larmes, il a pris un air plus
riant, pour demander, en faveur de son nouveau
temple, dont il vouloit faire un vrai centre
de tendresse et d' union, que les quatre mariages
y fussent célébrés, et que la marquise en fixât
le jour. " quatre, a-t-il dit ; c' est qu' au mariage
de mon émilie et de Miss Holles, nous joindrons
celui de Miss Nancy Selby, qui ne m' en
désavouera point, a-t-il ajouté, en la regardant
avec un sourire : et c' est ainsi que notre
Angleterre doit répondre à l' honneur qu' elle
reçoit de celui d' une illustre et vertueuse...

p395

Clémentine avoit déjà témoigné à sa mère
qu' elle souhaitoit que le sien fût remis à
Boulogne " . Elle a compris l' adresse de
Sir Charles ; et l' interrompant avec
quelqu' embarras : " monsieur, la différence des
religions et la seule bienséance... " il n' a pas
fait difficulté de l' interrompre à son tour :
" mademoiselle, j' ai prévu ces deux objections, et
vous péserez vous-même ce que j' ai la hardiesse d' y
opposer. M l' évêque de Nocera, votre frère, qui
jouit ici, comme à Rome, de tous les droits de son
rang, lève la difficulté de religion ; et
l' avantage de retourner à Boulogne avec un mari
de votre choix, répond à tous les scrupules
de bienséance " . Il s' est tû. Clémentine a senti

la force de cette dernière idée : elle n' a pas repliqué ; et son silence a passé pour un consentement. La marquise a fixé le jour de la célébration au premier de juillet.
Aussi-tôt un signe de Sir Charles a fait entendre les plus éclatantes fanfares, et partir autour du temple des centaines de fusées, suivies d' un feu d' artifice au fond de la perspective, dans une si sombre allée du bois, que la lumière du jour n' a fait presque rien perdre à celle des étincelles et des flammes. L' attention qu' on devoit encore à la santé de la marquise, n' avoit pas permis de mettre la fête au soir. On a pris

p396

le tems de ce spectacle, pour servir un magnifique dîner ; mais je passe sur une scène commune, qui n' a rien de remarquable que la joie dont elle étoit animée.
à peine la table a disparu, que Miladi G de concert sans doute avec Sir Charles, de l' air enjoué qui ne la quitte jamais, a proposé de danser. On s' est regardé. Sir Charles s' est baissé vers la marquise. Enfin, se levant, il a présenté la main à Clémentine, qui ne s' est pas faite presser pour donner la sienne. Ils ont ouvert le bal. à la majesté, comme aux grâces de leur figure, on les auroit pris pour les dieux du temple. Après eux, j' ai dansé avec le comte de Belvedère ; et vous jugez avec quelle ardeur tous nos jeunes gens ont suivi l' exemple. Mon infatigable belle-soeur, toujours la première à sauter, comme à rire, a bientôt parlé de contre-danses. On s' est partagé, on s' est pris, on s' est mis en mouvement avec une vivacité que je désespère d' exprimer. Sir Charles, dans une danse qui le mettoit au bout de la chaîne, a formé un cercle, qu' il est parvenu à rétrécir, en tournant sur l' autre bout ; de sorte que les danseurs du centre se sont trouvés pris entre les premiers. Dans cette situation, où nous étions fort serrés, il s' est écrié affectueusement, en nous serrant de ses deux bras : " divine amitié ! Descends, confirme

p397

à jamais l' union de tant de coeurs tendres, et faits pour s' aimer " . Le prélat, le père Marescotti,

et M Barlet, qui étoient assis depuis deux heures,
à considérer tranquillement nos tendres folies,
n' ont pu résister à ce spectacle. Ils se sont levés
avec une vive émotion ; ils ont tendu les mains
vers le ciel, en le conjurant ensemble d' écouter
la prière de Sir Charles, et de répandre sur nous
ses plus précieuses bénédictions.
Il étoit tems de retourner au château. On
s' est assis pour reprendre haleine. Pendant la danse,
les yeux du marquis avoient été sans
cesse attachés sur les décorations du temple.
Lorsqu' il nous a vus tranquilles, se tournant vers
Sir Charles, il me vient, lui a-t-il dit, une idée
pour laquelle je souhaite de ne pas vous trouver
d' éloignement. C' est de vous demander un plan
de ce bel ouvrage. Mon dessein est de le faire
exécuter à Boulogne, d' en confier la garde à
Camille et à Laure, et d' y rassembler quelquefois
ma famille, pour y célébrer aussi les miracles de
notre amitié. Que pensez-vous de cette imagination ?
" je l' adore, a répondu Sir Charles. Elle
est si conforme à mes propres plaisirs, que
jugeant des vôtres, et pour vous épargner
de l' embarras, j' ai fait prendre le devant aux
matériaux, c' est-à-dire, a-t-il ajouté modestement,

qu' ayant fait faire le double de tout
ce qui est entré dans la construction de cet
édifice, j' en ai chargé un vaisseau, sous la
conduite d' un homme entendu, qui m' a suivi
dans tous mes voyages, et qui connoît la
disposition de votre jardin. Ainsi, vous y
trouverez, à votre retour, le même temple,
avec tous ses ornemens " . Le marquis et
toute l' assemblée sont demeurés confondus.
J' entendois l' évêque de Nocera, qui disoit autour
de lui : " étrange mortel ! Est-ce donc le
dieu de la grandeur d' ame et de la bonté " ?
Moi-même, j' avois ignoré ce nouveau trait
de galanterie, et je ne revenois pas de mon
admiration.
Enfin, nous sommes rentrés dans nos voitures.
J' étois avec mon cher Sir Charles, avec le plus
grand des hommes. Il m' a dit, en revenant,
qu' il ne manquoit, à la perfection de notre
joie, que d' avoir ici Madame Sherley et
Madame Selby, pour le jour de la célébration. J' ai
saisi fort ardemment cette ouverture. J' ai promis,
ma chère grand' maman et ma chère tante, de
vous la faire dès aujourd' hui, et d' y joindre mes

vives instances. Qu' y pourriez-vous opposer ?
Mon oncle ira vous prendre lui-même, dans
une voiture commode : il partira dès demain.
Venez voir une légion de coeurs heureux : venez

applaudir à notre bonheur. Vous, images vivantes
de la vertu et de l' amitié, venez les honorer
dans leur temple.
On ne m' a donné que deux heures, pour
mon récit et mon invitation. Elles ne font
qu' expirer, et j' entends déjà du mouvement à ma
porte. On frappe... je vais, je vais. C' est
une jeunesse ivre de joie, qui ne me fera pas
grâce d' une minute. Je distingue la voix d' émilie...
encore ? ... oui, oui, je vais, je descends.
Vous voyez, ma chère grand' maman et ma chère
tante, qu' à peine me laisse-t-on le tems de me
dire, avec les plus profonds sentimens de tendresse
et de vénération, votre, etc.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo